
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00879274 9

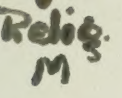


MISSIONS

DE LA

CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE



MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

TOME SEPTIÈME.



PARIS
TYPOGRAPHIE HENNUYER ET FILS
RUE DU BOULEVARD, 7.

1868



MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 25. — Mars 1868.

MISSIONS DE FRANCE.

MAISON D'ANGERS.

Le compte rendu des travaux de cette Maison, durant l'année dernière, marque un progrès considérable dans l'activité déjà si grande de nos Pères, au sein des riches contrées qu'ils ont à évangéliser. Il ne comprend pas moins de quatre-vingt et une œuvres apostoliques, ainsi réparties : quatorze Missions, dont plusieurs à trois et quatre Missionnaires; quinze retraites de communautés religieuses; un carême à la cathédrale de Fréjus; un mois de Marie au sanctuaire de Notre-Dame-de-la-Garde; une retraite aux Pères de la province, réunis dans la Maison de Limoges; la retraite du petit séminaire de Combrée, en Anjou, et celle du scolasticat d'Autun;

trente-neuf retraites d'Adoration, et huit de première communion.

A un apostolat si étendu et si varié, sept Missionnaires ont suffi : le R. P. Roux, supérieur, les RR. PP. Audruger, Raynaud, Tévenon, Desbrousses, Ozil et Chauvet. Le R. P. Coste, venu vers la fin, a donné deux retraites.

La bénédiction de Dieu s'est visiblement montrée dans ces nombreuses prédications, dont le théâtre s'est étendu à plusieurs diocèses. Quelques-unes ont eu de l'éclat; toutes ont valu à nos Pères, avec les consolations apostoliques qu'ambitionnait uniquement leur cœur, un surcroît d'attachement et d'estime de la part du clergé, la reconnaissance hautement manifestée des peuples et les plus bienveillants encouragements des Evêques.

C'est à la suite de cette laborieuse campagne que le R. P. Roux a dû faire ses adieux à ce beau pays d'Anjou et à cette noble Vendée, où, depuis six ans, ses sueurs ont reçu de si douces compensations, pour aller en Bretagne prendre la direction de notre Maison de Rennes.

Le R. P. Audruger, l'un des fondateurs de la Maison d'Angers, en 1860, a dû aussi s'en éloigner, appelé par l'obéissance à la tête de la Maison de Notre-Dame-de-l'Osier.

MISSIONS DU CANADA.

Nous avons à rendre compte, dans ce numéro de nos Annales, des travaux de nos Pères de la province du Canada durant l'année 1866. Nous laisserons, à ceux des nôtres qui nous ont envoyé des documents, la tâche de faire connaître les divers événements qui se sont passés, dans le cours de cette année, dans les différents établissements que nous y possédons et de nous faire part en même temps de leur situation.

LETTRE DU R. P. TABARET, PROVINCIAL, AU R. P. A. REY.

« Québec, le 14 janvier 1867.

« MON BIEN CHER PÈRE,

« Vous me demandez un rapport sur les travaux de nos Pères du Canada pendant l'année qui vient de s'écouler. La matière ne manque point, et il me serait bien agréable de vous parler longuement du dévouement de nos Pères et du progrès des œuvres qui leur sont confiées ; mais, dans les circonstances présentes, il m'est impossible de vous envoyer un rapport complet pour l'époque que vous m'assignez.

« A défaut de mieux, acceptez ces quelques notes; avec les rapports qui vous viendront de nos différentes Maisons, vous pourrez facilement donner un aperçu de nos travaux.

« Je suis chez nos Pères de Québec, depuis plusieurs

jours. C'est d'eux tout d'abord que je vous parlerai; le malheur qui les a frappés leur mérite bien cette préférence; vous connaissez l'épouvantable sinistre du 14 octobre dernier. L'incendie avait commencé à quatre heures du matin; le soir, à la même heure, une partie du quartier Saint-Roch et tout le faubourg Saint-Sauveur étaient entièrement détruits. Sur ce vaste terrain où la veille on comptait plus de deux mille maisons, l'œil n'apercevait plus que les ruines de l'église Saint-Sauveur, et quelques pans de murailles en brique; tout le reste avait disparu, et quinze mille personnes étaient sans abri. Nos Pères ont réussi à sauver les ornements et les vases sacrés de l'église; mais leur mobilier et leur belle bibliothèque ont été dévorés par les flammes. Au milieu du désastre, une pensée préoccupait surtout les malheureux incendiés: c'était la pensée religieuse; ils s'écriaient, avec l'accent de la douleur la plus vive : « Ah! si du moins le bon Dieu nous laissait notre église et nos deux écoles! » Les dames Augustines de l'hôpital général qui, si souvent déjà, nous avaient rendu des services signalés, se sont empressées, dans cette triste circonstance, d'offrir l'hospitalité à nos Pères, et c'est dans l'un des appartements qu'elles ont mis à leur disposition que je trace ces lignes.

« Cinq jours après l'incendie, alors que, revenus un peu de leur effroi, les citoyens de Québec calculaient l'immensité des pertes qu'ils venaient d'éprouver, le rédacteur du *Courrier du Canada,* l'un des principaux journaux du pays, se faisant l'interprète des sentiments publics, dont il n'était du reste qu'un fidèle écho, faisait paraître dans le numéro du 19 octobre 1866 l'article suivant :

LES RUINES DE L'INCENDIE DU 14 OCTOBRE.

« Depuis lundi, des centaines, nous pourrions dire des « milliers d'étrangers, visitent tous les jours les tristes

« ruines de l'incendie du 14 octobre. Nous ne leur ferons « pas l'injure de croire qu'ils puissent rester froids en « présence d'une pareille scène de désolation : l'homme « le moins accessible à la pitié, l'homme le plus ennemi « de notre race, n'est pas capable de contempler, sans « éprouver un pénible serrement de cœur, l'immense « champ de cendres où sont ensevelies les espérances de « quinze mille âmes.

« Pourtant, l'étranger à notre ville ne sait pas tout ce « que représentent ces ruines; il peut bien mesurer le « désert fait, en douze heures, par la main de Dieu irrité, « sur l'emplacement de deux populeux faubourgs; il peut « encore calculer approximativement la valeur des pro- « priétés détruites; mais il ne sait pas qu'à côté de ces « ruines matérielles, il y a les ruines d'un édifice d'une « valeur incalculable, qui a coûté à ceux qui l'ont érigé « treize ans de travaux, treize ans d'abnégation, treize « ans de sacrifices : nous voulons parler de l'édifice social « et religieux élevé par les mains dévouées des Révérends « Pères Oblats; c'est sur ces ruines que nous voulons un « instant conduire nos lecteurs.

« Il y a de cela juste treize ans, de pauvres Mission- « naires Oblats venaient planter leur tente dans le petit « village de Saint-Sauveur, et prenaient possession d'une « église inachevée. Ce petit village, à la physionomie « triste, ne paraissait pas appelé à de bien brillantes « destinées; habité par une population pauvre et vivant « au jour le jour, il semblait condamné à ne jamais « s'élever au-dessus du rang de simple bourgade. Les « dévoués Oblats de Marie Immaculée ne se laissèrent « pas arrêter par ces considérations; ils se mirent « à l'œuvre avec cette persévérance, cette énergie « qui caractérise leur ordre. A quelques années de « là, Saint-Sauveur était non-seulement un populeux

« faubourg, mais un centre florissant de population, « doté de tout ce qu'il faut pour former de bons chré- « tiens et de bons citoyens, un centre de population « n'ayant, sous le rapport des institutions de charité, « d'éducation et de moralisation, rien à envier à son « comparativement riche et âgé voisin, le faubourg Saint- « Roch.

« Entrons dans quelques détails.

« L'église Saint-Sauveur fut commencée en 1849. « Desservie quelque temps par le Révérend M. Lahaie, « elle fut cédée (quant à la desserte) aux Révérends Pères « Oblats, qui, en 1853, transportèrent à Saint-Sauveur « leur établissement de Saguenay.

« Dès le commencement, furent établies dans cette « église les confréries du Scapulaire et de la Tempérance. « C'est avec les revenus de ces deux associations que « furent achetés les nombreux et riches ornements, les « bannières, les statues qui rendaient si pieux et si beau « l'intérieur de l'église. C'est aussi par les mêmes moyens « qu'était entretenue la bibliothèque paroissiale. C'est « également à la sollicitude des Révérends Pères et à la « générosité des fidèles qu'est dû le magnifique orgue « que l'on entendait avec tant de bonheur huit jours « avant l'incendie.

« On comprend que, dans un lieu comme Saint-Sauveur, « aucun moyen de moralisation ne devait être négligé. « En conséquence fut établie la confrérie de la *Sainte-* « *Famille*, et depuis, on vit se réunir régulièrement « plusieurs centaines de pauvres chrétiens, qui venaient « s'édifier mutuellement par la prière, la fréquentation « des sacrements et l'attention à s'instruire des devoirs « et des vertus de leur état.

« Quelque temps après s'établissait, pour les jeunes « personnes, la *Congrégation des Enfants de Marie*. Grands

« et consolants furent les fruits que produisit cette nou-
« velle association.

« Tout le monde sait avec quel zèle et quel dévouement « les Révérends Pères ont poursuivi l'établissement et « se sont efforcés d'assurer le succès du *Cercle littéraire*. « Sans parler des autres résultats heureux produits par « cette jeune Société, on peut dire que, pendant plus de « trois ans, elle n'a pas peu contribué par son chœur et « son corps de musique à rehausser l'éclat de nos fêtes « religieuses et nationales.

« Ces notes seraient incomplètes, si nous ne mention- « nions l'établissement de la *Société de Bon-Secours*. Grâce « aux dames qui en faisaient partie, pas moins de deux « cents enfants recevaient chaque année des secours qui « les mettaient en état de se présenter convenablement « aux écoles et au catéchisme.

« Mais il est d'autres œuvres que tout le monde a pu « admirer avec bonheur. Ces œuvres, qui semblaient être « un monument destiné à redire aux générations futures « et le zèle des Révérends Pères et la générosité prover- « biale des citoyens de Québec, ce sont, on l'a déjà com- « pris, la magnifique *maison d'école* où environ douze « cents enfants recevaient annuellement le bienfait de « l'instruction et de l'éducation. On sait avec quel zèle et « quel succès les bonnes Sœurs de la Congrégation et « les excellents Frères des Écoles chrétiennes travaillè- « rent respectivement à instruire et à moraliser la jeu- « nesse de Saint-Sauveur.

« Dans Saint-Sauveur, plus encore que dans les autres « quartiers de la ville, la misère réclamait des secours « prompts et efficaces, et nous sommes heureux de con- « stater que des centaines de cœurs généreux et compa- « tissants surent répondre au cri de la souffrance et du « malheur. Quatre conférences de Saint-Vincent de Paul

« rivalisèrent de zèle et de dévouement pour répandre « avec l'aumône le baume de la consolation.

« Ce n'était pas assez; il fallait à la classe ouvrière un « autre genre de secours. A la suggestion, et avec les « soins des RR. PP. Oblats, l'*Union Saint-Joseph* fut fon- « dée et portait déjà les fruits les plus consolants.

« Une autre œuvre préoccupait depuis longtemps les « RR. PP. Oblats : c'était, tout en fournissant un nouvel « aliment à la piété des personnes ferventes, de procurer « l'instruction indispensable aux personnes que la pau- « vreté empêche d'assister aux offices du jour. L'*Archi-* « *confrérie* du Sacré-Cœur fut érigée à cette fin dans l'é- « glise Saint-Sauveur, et huit jours seulement avant « l'incendie qui a détruit tant d'œuvres admirables, un « immense concours de fidèles était témoin d'une céré- « monie dont ils garderont longtemps le souvenir. Enfin, « il est probable que si la main de Dieu ne se fût appe- « santie sur Saint-Sauveur, cette localité eût eu l'avan- « tage inappréciable de posséder bientôt une *salle d'asile* « et un nouveau refuge pour les personnes pauvres et « infirmes.

« Voilà ce qu'a pu faire, dans le court intervalle de « treize ans, le dévouement aidé de la persévérance; « voilà aussi ce qu'un incendie dévastateur a détruit dans « quelques heures.

« Ceux de nos lecteurs qui ont visité les ruines de « Saint-Sauveur ont dû rencontrer le dévoué supérieur « de la maison des Oblats, le R. P. DUROCHER. Ils com- « prendront maintenant la tristesse qui se peint sur sa « vénérable figure. Le R. P. DUROCHER est, si nous pou- « vons nous servir de cette expression, le créateur de « Saint-Sauveur, qu'il dirige depuis treize ans avec une « sollicitude toute paternelle; c'était à lui et à ses dignes « et dévoués collaborateurs que Saint-Sauveur devait tout

« ce qu'il possédait ; c'est son œuvre de prédilection que « l'incendie du 14 octobre a anéantie.

« Si les RR. PP. Oblats avaient besoin de consolations, « nous pourrions leur dire que les sympathies de toute la « population canadienne-française de Québec leur sont « acquises ; que tous ceux qui sont en état d'apprécier la « grandeur des sacrifices qu'ils ont faits dans l'intérêt « particulier de Saint-Sauveur et dans l'intérêt général « de Québec, sont profondément peinés de la catastrophe « qui vient d'anéantir le fruit de leurs pénibles travaux ; « que toute la population catholique de Québec s'unit « pour exprimer le même espoir, l'espoir que la cata- « strophe du 14 octobre n'aura pas pour effet de les éloi- « gner de Québec, où ils ont fait tant de bien et où ils « peuvent encore en faire tant.

« Ce sont eux qui ont créé Saint-Sauveur ; c'est à eux de « le ressusciter de ses ruines. Nous ne dirons pas qu'eux « seuls le peuvent ; mais si on peut juger par ce qu'ils ont « fait, nous pouvons dire que l'œuvre de la résurrection « ne pourrait être confiée à des mains plus dévouées. »

« Cet éloge éclatant a bien un peu blessé la modestie de nos Pères de Québec, et, dans leur humilité, ils y ont trouvé beaucoup d'exagération ; mais comme au fond l'éloge qu'on faisait d'eux retombait sur la Congrégation, ils n'ont point cru devoir publiquement le repousser.

« Saint-Sauveur, avant l'incendie, était une succursale de Saint-Roch ; Monseigneur, l'administrateur, désire l'ériger canoniquement en paroisse. Sa Grandeur nous en offre la desserte. A cet effet, on nous cède la propriété du terrain et des ruines de l'église, des écoles, de plus, huit arpents de terre pour en faire un cimetière. Mais nous devons réparer l'église et le presbytère à nos frais. La population catholique du faubourg s'élevait le printemps

dernier à neuf mille âmes; il est probable qu'avant deux ans elle aura atteint, sinon dépassé ce chiffre; mais ce qui l'est moins, c'est que ces familles seront alors plus riches qu'elles ne l'étaient avant le feu, et Dieu sait en quoi consistait la fortune même des plus aisés.

« C'est parce que cette population était pauvre que les Oblats étaient venus s'établir au milieu d'elle en 1853. Plus pauvres et plus nombreux aujourd'hui, ils sollicitent encore davantage le zèle du Missionnaire qui a reçu la belle mission de se consacrer au service des pauvres.

« De la maison de Québec dépend la résidence de Notre-Dame de Bethsiamits; elle est située sur la côte nord du golfe Saint-Laurent, à deux cent dix milles de Québec. Le climat y est très-rigoureux, et les gelées fréquentes, même pendant l'été, n'y permettent pas la culture des céréales. D'ailleurs, le terrain ayant été réservé à l'usage exclusif des sauvages, nul autre qu'eux n'a le droit de s'y établir.

« Le R. P. Durocher, qui a commencé cet établissement, a su faire choix d'un très-beau site; Notre-Dame de Bethsiamits est un lieu salubre et agréable; pendant la belle saison, et depuis que nos Missionnaires des Montagnais y ont fixé leur séjour, les Pères de la province dont la santé réclame un peu de repos s'estiment heureux d'y passer le mois de juillet et d'août. L'église a cent pieds de long; elle est décorée avec goût et richement pourvue d'ornements, de vases sacrés et de tout ce qui est nécessaire au culte. Le tout coûte plus de 6,000 piastres, et ce sont de pauvres sauvages qui ont fourni à cette dépense, relativement très-forte pour eux.

« En 1864, Mgr de Tloa, malgré l'état précaire de sa santé, voulut entreprendre le voyage pénible qui devait le conduire à Notre-Dame de Bethsiamits, afin de visiter cette Mission et y administrer le sacrement de la confirmation aux sauvages. Dans cette circonstance, l'église ne put con-

tenir tous ces bons Montagnais, dont un grand nombre avait dû faire plusieurs centaines de lieues pour assister à la visite de leur premier pasteur. Leur piété, la précision avec laquelle ils s'acquittèrent des cérémonies, la justesse de leur chant, les décorations de l'autel et de l'église entière, tout était pour le digne prélat et pour le clergé qui l'avait accompagné le sujet d'une agréable surprise.

« On me dit que la maison qu'habitent nos Pères est construite d'après toutes les règles du confort américain, et l'on assure même que le P. ARNAUD a su faire prendre à la vieille sauvagesse qui préside au département de la cuisine des habitudes d'ordre et de propreté qui feraient honneur à une ménagère de Paris.

« Cent cinquante familles séjournent pendant l'été aux Bethsiamits. Autant que possible, l'un des Missionnaires reste avec eux ; mais il faut aussi, à la même époque de l'année, visiter les différents postes sur la côte nord du golfe, où les sauvages viennent faire la traite des pelleteries, et, chemin faisant, distribuer les secours religieux aux Canadiens qui, dans ces régions, se livrent à la pêche du saumon, de la morue, etc., etc., et qui sont en nombre assez considérable, surtout aux *Sept-Iles*. Le Père chargé de cette Mission parcourt cent lieues de côtes et met deux mois et demi à faire ce voyage. Je ne vous parle pas des courses supplémentaires qu'il faut entreprendre pour administrer les malades à vingt et trente lieues de distance, ce sont là des promenades dont le Missionnaire ne tient aucun compte, et qui pourtant ne sont pas sans fatigues ni même sans dangers. Le R. P. DUROCHER me disait, hier au soir, que le P. ARNAUD serait mort de faim et d'épuisement dans une expédition de ce genre sans un secours providentiel ; il avait à franchir une montagne escarpée, les chemins étaient affreux ; il y avait deux jours qu'il était sans provisions, et il lui était impossible de s'en pro-

curer, lorsqu'un cormoran, venant à passer dans l'air, laissa tomber près du pauvre Missionnaire un fort beau poisson, qu'apparemment il portait quelque part pour le dévorer tout à son aise.

« Dans un pays boisé, montagneux, où il n'y a aucun chemin tracé, où l'on ne rencontre point de grandes rivières, il ne saurait être question d'entreprendre, pendant l'hiver, de longs voyages comme le font nos Pères de la Rivière-Rouge, car il est impossible à Bethsiamits de faire usage de traîneaux à chien. Il paraît toutefois que les Missionnaires dans l'Amérique du Nord ne sauraient passer l'hiver sans se procurer le luxe de quelques promenades de plusieurs jours, ce qui leur procure l'agrément de coucher, en cette saison, à la belle étoile; aussi les Pères de Bethsiamits se sont ménagé l'occasion de faire chaque hiver deux ou trois voyages d'une quarantaine de lieues en raquettes.

« Je ne dois pas le dissimuler, les travaux du ministère imposent aux Pères de cette résidence de rudes sacrifices, et dont il est impossible d'avoir une idée exacte en France; mais on affirme que nulle part les sauvages ne donnent autant de consolations aux ouvriers qui les évangélisent. Il est à regretter que le P. Arnaud n'écrive pas une notice historique sur la Mission dont il est chargé depuis de longues années, les pages de son récit rappelleraient les triomphes de la foi et les vertus des premiers siècles de l'Église.

« Pour vous mettre à même de juger des sentiments qui les animent, je me contenterai de vous rapporter un fait tout récent et dont la presse du Canada s'est emparée, et c'est à elle que je l'emprunte, en lui laissant le soin de le rapporter et de l'apprécier. Je cite à cette fin le *Courrier du Canada :*

« La catastrophe du 14 octobre a provoqué partout bien

« des sympathies; l'Angleterre, les États-Unis, les villes « et les paroisses du Canada ont envoyé au Comité de « secours des milliers de piastres.

« C'est beau, c'est généreux; mais ces offrandes prin« cières s'éclipsent presque devant l'acte de sublime cha« rité que la catastrophe du 14 octobre a inspiré aux « pauvres sauvages de Bethsiamits. Nous défions le lec« teur le plus froid de lire, sans être touché jusqu'aux « larmes, l'extrait suivant d'une lettre que le dévoué « P. Arnaud a adressé ces jours derniers à Mgr l'Admi« nistrateur, et dont on a bien voulu nous donner com« munication :

« Notre-Dame de Bethsiamits, le 12 novembre 1866.

« Monseigneur,

« Je suis heureux de pouvoir faire parvenir à Votre « Grandeur notre petite collecte. A peine nos sauvages « eurent-ils entendu vos paroles pressantes en faveur des « pauvres incendiés, qu'ils me dirent : — Père, nous savons « supporter la faim et le froid, nous en avons fait l'ap« prentissage dès notre enfance ; tu sais combien notre « Père, le *Grand Priant* (l'évêque), est triste, parce que « le feu a détruit les cabanes (les maisons) de ses enfants « qui habitent le *grand village* (Québec); ils sont exposés « à l'air, sans vêtements et sans nourriture. Nous vou« lons consoler notre Père le *Grand Priant* et l'aider à « assister nos frères. C'est pourquoi envoie-lui une partie « de l'argent (300 piastres) que tu nous avais apporté du « Gouvernement.

« Nous souffrirons encore, mais nous serons heureux « en pensant que nous soulageons ceux qui ont faim et « froid. Que ne sommes-nous près pour partager avec « eux notre chasse ! »

« Le rédacteur du journal faisait suivre cette lettre de ces belles paroles :

« Merci, généreux enfants des bois, merci, au nom des
« quinze mille incendiés, de votre généreuse offrande. Les
« habitants du *grand village* n'oublieront pas de sitôt vo-
« tre héroïque hospitalité, et si la misère vient un jour
« frapper à votre porte, ils n'hésiteront pas, eux non plus,
« à se priver pour vous venir en aide. »

« Pendant les deux dernières années, la visite des postes sur la côte nord, jusqu'à la rivière Natashquan, qui se jette dans le détroit de Belle-Ile, a été confiée au P. NÉDELEC, et le P. ARNAUD a passé l'été à Notre-Dame de Bethsiamits. L'un et l'autre demandaient avec instance qu'un troisième Père leur fût adjoint pour évangéliser le Naskapis.

« Depuis longtemps, en effet, les Missionnaires voyaient chaque printemps un certain nombre de sauvages de cette tribu venir de l'intérieur des terres du Labrador, sur les bords du golfe Saint-Laurent, pour y rencontrer le prêtre, bien qu'une triste expérience leur eût appris que l'air salin les exposait à des maladies presque toujours fatales pour eux.

« Les Naskapis, pour la plupart, sont encore infidèles, mais ils témoignent des dispositions admirables, et tel est leur zèle pour embrasser le christianisme, qu'ils s'instruisent entre eux et que souvent, lorsqu'ils se présentent au Missionnaire pour la première fois, ils connaissent suffisamment la vérité de la religion pour pouvoir recevoir le baptême. Inutile de vous dire qu'ils suppliaient ardemment le Père d'aller les visiter chez eux.

« Touchés de compassion pour ces malheureux infidèles qui appréciaient si justement les lumières de la Foi, et qui néanmoins mouraient dans les ténèbres de l'infidélité, parce qu'ils n'avaient personne pour les instruire,

les PP. DUROCHER et ARNAUD avaient tenté, à deux époques différentes, de s'avancer jusqu'aux lieux qu'ils habitent, mais sans pouvoir y réussir. Mal servis par les circonstances et n'ayant pu se procurer des guides assez sûrs, ils avaient dû abandonner leur entreprise, non sans avoir beaucoup souffert et sans avoir couru de grands dangers.

« En 1865, la Compagnie de la baie d'Hudson, qui venait d'établir plusieurs postes à l'intérieur du Labrador, proposa à nos Pères de les conduire à ses frais jusque chez les Naskapis. Il importait de profiter des offres que nous faisaient ces Messieurs. Le P. BABEL, qui avait évangélisé les Montagnais pendant douze ans, alors en résidence à la Rivière-au-Désert, dans le diocèse d'Ottawa, fut désigné pour entreprendre un premier voyage d'exploration. Doué d'une santé robuste, rompu aux fatigues et parlant avec beaucoup de facilité la langue des sauvages vers lesquels il était envoyé, il avait toutes les qualités requises pour accomplir une mission de ce genre. En conséquence, le P. MANGIN étant venu le remplacer à la Rivière-au-Désert, il quitta cette résidence au mois de mars 1866 et se rendit à Québec, tout joyeux de la part qui lui était faite.

« La relation qu'il m'a adressée et que je vous expédie [1], fait connaître les péripéties et les résultats du voyage.

« Vous trouverez dans les rapports des autres Missions le compte rendu de leurs travaux, qui complétera, je le désire, les renseignements que vous réclamez sur notre Province.

« Agréez, mon cher Père, etc., etc.,

« H. TABARET, O. M. I., Provincial. »

[1] Cette relation a paru dans le numéro du mois de décembre 1867.

MAISON DE MONTRÉAL.

LETTRE DU R. P. ANTOINE AU T.-R. GÉNÉRAL.

« Montréal, le 15 janvier 1867.

« TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

« L'année 1866 nous fournit peu d'événements dignes d'un grand intérêt; il ne m'en faut pas moins vous en rendre compte. Je commencerai par celui qui nous a été commun avec toutes les Maisons de la Congrégation. Je veux parler du cinquantième anniversaire de notre fondation, et que vous aviez prescrit de célébrer le 25 janvier, le jour même qu'elle avait eu lieu. Il convenait que la première Maison que la Congrégation avait fondée dans les missions étrangères donnât autant d'éclat que possible à cette fête de famille, d'autant plus que c'était aussi pour nous une année jubilaire, puisque nous nous trouvions dans la vingt-cinquième année de notre fondation en Canada.

« Notre chapelle intérieure avait été richement ornée, grâce à l'industrie et au bon goût de nos Novices. Mgr de Montréal avait bien voulu se rendre à notre invitation, et, malgré un froid très-rigoureux et la plus horrible tourmente de neiges, il était venu célébrer la messe de communauté. Sa Grandeur ne voulut point quitter l'autel sans nous adresser quelques paroles, qui ont été recueillies précieusement et que je vous transmets. Les voici :

« MES CHERS PÈRES,

« Vous célébrez aujourd'hui le cinquantième anniver-
« saire de la fondation de votre famille religieuse. Un

« jour anniversaire comme celui-ci est un jour de joie, de « douces émotions et de bonheur, parce que c'est un « jour de souvenir. Lorsqu'on a vécu cinquante ans, on « trouve des consolations à regarder le passé. Il y a des « souvenirs qui sont des leçons et des encouragements... « Vos fondateurs ont voulu commencer leur œuvre le jour « de la conversion de l'Apôtre des Gentils, aujourd'hui « on en comprend la raison. Courageux apôtres de Jésus-« Christ, ils devaient travailler à la conversion des pau-« vres malheureux qui croupissent dans les ténèbres du « péché.

« Vous avez droit, vous avez raison de célébrer cet « anniversaire, et je suis heureux que vous m'ayez invité « à venir présider à votre belle fête ; car si elle vous rap-« pelle des souvenirs d'un demi-siècle, elle est aussi un « anniversaire pour moi. En ce jour, moi aussi j'ai mes « souvenirs. Ils ne datent que d'un quart de siècle, alors « que je persuadais à votre Supérieur général d'établir « des Missions à l'étranger, et que j'obtenais que quel-« ques-uns de vous laissassent la Provence pour venir en « Canada. Vos souvenirs à vous vous reportent sans doute « à cette époque où vos premiers Pères, réunis autour de « votre vénéré fondateur, dont la mémoire sera bénie « dans tous les siècles, s'engagèrent à vivre en commu-« nauté, à se soumettre à une règle commune, pour tra-« vailler ensemble à la moisson du Seigneur. Alors les « ouvriers étaient peu nombreux, votre Congrégation « était à son berceau, c'était Bethléem. Depuis, vous avez « grandi dans l'Église, en vous multipliant; le grain de « sénevé est devenu un grand arbre, dont les rameaux « couvrent le monde entier. Vous vous êtes répandus par « tout l'univers : en Europe, en Asie, en Afrique et en « Amérique. Vous avez fait publier les gloires de Dieu et « les louanges de Marie dans toutes les langues. Ce sont

« de beaux souvenirs, conservons-les dans nos cœurs.

« Mes souvenirs à moi remontent à 1841. Ils sont moins « anciens que les vôtres, mais j'aime également à me les « rappeler. Au moment où vous arriviez au milieu de « nous, de graves commotions politiques venaient d'agi- « ter nos populations. A la faveur des troubles qui en « étaient résultés et des changements constitutionnels « qu'on venait d'introduire, les ennemis de notre foi espé- « raient faire triompher leurs doctrines. L'esprit du mal « faisait des efforts incroyables pour s'emparer de nos « populations. Le loup était à la porte de la bergerie; il « usait de tous les déguisements et de toutes les ruses « pour s'y introduire. C'était un moment critique pour le « pasteur; il avait besoin de gardiens vigilants, sur le « zèle et la prudence desquels il pût compter. Vous m'ar- « riviez en temps opportun. Mgr de Mazenod m'avait dit « que vous étiez les hommes des Évêques, et pour ainsi « dire leurs forces. C'est un témoignage que je suis heu- « reux de vous rendre, et que vous saurez mériter de « mes successeurs, non-seulement dans dix, vingt, trente, « cinquante, cent ans, mais toujours. Après Dieu, c'est à « vous, mes Pères, que je dois la conservation de la foi « dans mon diocèse. Comme vous le savez, les efforts de « l'ennemi du salut ont été déjoués. La parole de Dieu, « annoncée par vous dans nos campagnes, a été recueillie « avec respect. Vos Missions ont été bénies du Ciel, et « l'enfer n'a eu qu'à rougir de son impuissance. Ainsi, « vous le voyez, votre œuvre a produit d'heureux fruits. « Continuez à grandir et à vous multiplier dans l'esprit « qui anime votre Congrégation, dans votre dévouement « à l'autorité et votre filial attachement à l'Épiscopat. « La vertu des Oblats, c'est la charité; c'est elle qui fait « de votre Communauté un lieu de paix et de bonheur « pour vous tous. *Quam bonum et quam jucundum habitare*

« *fratres in unum* (*combien il est bon, et qu'il est agréable* « *que des frères habitent ensemble*). Cette vertu pratiquée « au dehors vous gagne tous les cœurs. Je constate cha- « que jour avec plaisir la bonne entente qui existe entre « vous et le clergé de mon diocèse. Dans le principe, il a « pu exister quelque part certaines méfiances qui n'étaient « pas fondées; aujourd'hui elles ont disparu, et même « depuis longtemps. En faisant le bien en union de cœur « et d'esprit, nous marchons plus sûrement vers le but « commun de nos efforts et de notre zèle : la gloire de « Dieu par la sanctification des âmes.

« Nous allons demander à Notre-Seigneur Jésus-Christ « dans le Saint-Sacrement de l'autel qu'il bénisse toute la « famille, pour qu'elle s'accroisse et se multiplie, et « qu'elle puisse ainsi répondre aux besoins des peuples. « La moisson est grande, et il y a peu d'ouvriers. Par « toute l'Amérique, au Texas, au Mexique, dans la Co- « lombie Britannique, à la Rivière-Rouge, à Mackenzie, « dans les campagnes canadiennes du Saint-Laurent, il y « a des populations qui tendent vers vous des bras sup- « pliants, qui demandent votre secours, vous disent: « *Adjuva nos* (*aidez-nous*). Demandons au maître de la « moisson qu'il bénisse ses œuvres, qu'il bénisse toute « la Congrégation comme je vous bénis. »

« Après ces bonnes paroles, qui, il est facile de le reconnaître, venaient d'un père que la tendresse rend trop indulgent pour ses enfants, eut lieu le salut solennel.

« Un grand nombre de prêtres, comme témoignage d'affection, voulurent s'associer à notre fête, et passèrent une partie de la journée avec nous. Nous reçumes aussi la visite de plusieurs laïques de nos amis, qui savent s'associer à toutes nos joies, et nous le manifester de la manière la plus cordiale. Le 25 janvier fut donc pour nous

un jour de douces et pieuses émotions, et dont le souvenir ne s'effacera point de nos cœurs.

« A la joie succède la douleur; c'est là une des tristes conditions de notre âme sur la terre. Comme les autres, nous devions y être soumis. Le cher P. BRUNET, après nous avoir donné l'exemple de toutes les vertus religieuses, et avoir enduré durant sa dernière maladie un véritable martyre nous était enlevé, et, par sa mort, nous plongeait tous dans le deuil. Comme les membres de la Congrégation connaissent déjà tous les détails de sa mort bienheureuse, qui a été le couronnement d'une sainte vie, je ne veux point m'étendre plus longuement à son sujet.

« Il est temps maintenant que je vous parle de nos travaux durant l'année qui vient de s'écouler; sous ce rapport, les années se suivent et se ressemblent, cela tient à l'uniformité de notre ministère, qui peut se résumer en peu de mots : travail excessif pour notre petit nombre, mais toujours béni par la divine Providence. Le surcroît de travail que nous avait donné l'année jubilaire de 1865, nous faisait espérer que nous pourrions goûter un peu de repos l'année dernière ; mais en parcourant la liste des pays que nous avons évangélisés, je m'aperçois que notre temps a été employé à peu près comme les années précédentes. Ainsi nous avons donné vingt et une Missions ou retraites dans les paroisses; de plus, cinq retraites à des Communautés religieuses, trois retraites à des colléges, et enfin la retraite aux vicaires du diocèse de Montréal.

« La plupart de ces œuvres ont été faites par les RR. PP. ROYER, DÉDEBANT, LEPERS et MIÉDEVIELLE, attachés plus spécialement au ministère des Missions. Les Pères qui sont chargés de la desserte de notre église Saint-Pierre, le supérieur comme les autres, ont pu de temps en temps venir à leur secours et se retremper aux exer-

cices des retraites dans la vie de Missionnaire, c'est ainsi que le R. P. TRUDEAU, qui a l'avantage de parler l'anglais aussi bien que le français, accompagne nos PP. Missionnaires dans les paroisses où se trouvent un certain nombre d'Irlandais; car il faut dans ces localités des exercices distincts dans les deux langues. Je n'ai pas besoin de vous dire que ces bons Irlandais montrent, comme les Canadiens, le plus grand empressement à se rendre aux instructions qui leur sont faites et à s'approcher du tribunal de la pénitence; aussi le ministère des Missions n'offre peut-être dans aucun autre pays autant de consolations aux ouvriers évangéliques et ne leur est aussi édifiant. Par là, il est facile de comprendre qu'elles sont justement appréciées des pasteurs et vivement désirées par les fidèles. Bien des fois des lettres de remercîment m'ont fait connaître l'heureuse impression produite par le passage de nos Pères au sein des populations des différents diocèses que nous parcourons.

« Les évêques, les premiers, ne cessent de réclamer pour leurs diocèses respectifs le secours de notre ministère. De plus, nous pouvons constater avec bonheur que nous comptons autant d'amis dévoués qu'il y a d'évêques, surtout dans le bas Canada.

« Nous étions très-peinés de savoir que M[gr] Joseph Larocque, évêque de Saint-Hyacinthe, qui toujours nous avait montré le plus tendre intérêt, s'était cru obligé à demander sa démission au Saint-Siége, à cause de ses infirmités précoces; mais nous fûmes pleinement rassurés quand le nom de son digne successeur, M[gr] Charles Larocque, nous fut connu. Vous jugerez de ses sentiments à notre égard par la réponse qu'il fit à la lettre que je lui avais adressée lorsque j'appris sa nomination au siége de Saint-Hyacinthe, réponse que je tiens à vous transmettre pour votre consolation :

« Mon Très-Honoré Père,

« La communauté des RR. PP. Oblats m'a tellement « accoutumé aux faveurs de sa bienveillance et de son « amitié, que je ne suis nullement surpris des choses si « bonnes et si cordiales que vous avez eu la bonté de « m'écrire à l'occasion de ma nomination à l'évêché de « Saint-Hyacinthe. Recevez-en mes biens sincères re« mercîments.

« Cher Père, ce sont de bonnes et ferventes prières « que je vous prie de faire vous-même et d'engager vos « vénérables Frères à faire pour moi, pour que la miséri« corde de Dieu coule en mon âme en même temps que « l'huile de la consécration coulera sur ma tête. J'at« tends cette nouvelle faveur de votre part, heureux de « pouvoir espérer que ma promotion à l'épiscopat ne « fera que resserrer davantage les liens de bienveillance « et de charité qui m'ont depuis si longtemps attaché aux « membres de votre si utile et si précieuse communauté. »

« Dans la même année, le diocèse de Trois-Rivières, l'un des théâtres de nos travaux, Mgr Louis Laflèche a été nommé coadjuteur de Mgr Cook, avec future succession. Ce nouveau prélat, comme vous le savez, a été le compagnon de nos premiers Missionnaires de la Rivière-Rouge et n'a jamais cessé d'être pour nous un fidèle et dévoué ami.

« J'ai cru ne pas devoir garder le silence sur ces deux faits, parce que je sais qu'ils sont agréables à votre cœur de Père. Je passe maintenant au compte rendu d'une série de retraites et de Missions données à des Canadiens établis dans le diocèse de Boston, dans les États-Unis.

« Dans le cours de l'été, j'avais échangé plusieurs let-

tres avec quelques bons Canadiens de Springfield, afin d'aviser aux moyens de porter, à cette population, les secours religieux, dont elle est peu favorisée, vu le nombre beaucoup trop restreint de prêtres et surtout de prêtres parlant le français.

« Après que le Curé de Springfield eut pleinement approuvé les démarches de ses paroissiens, et que Mgr Williams, l'évêque de Boston, m'eut fait connaître son vif désir de nous voir travailler dans son diocèse, tout étant réglé, j'envoyai les RR. PP. Garin et Dédebant pour faire cette campagne apostolique.

« Je n'attendis pas longtemps à me féliciter d'avoir accepté cette Mission ; des lettres de nos Pères nous eurent bientôt annoncé tout le bien que le bon Dieu se plaisait à opérer par leur ministère. Mais je vais laisser au P. Dédebant le soin de donner les détails les plus importants de leurs travaux durant six semaines ; ils sont de nature à vous intéresser. Je lui cède donc la parole.

« L'État de Massachusets, dit le P. Dédebant, est un de « ceux où l'on compte le plus de Canadiens. On en évalue « le nombre à environ soixante et dix mille, qui seraient « heureux de participer aux exercices d'une Mission ; « mais comme ils sont dispersés dans un grand nombre « de localités, il nous eût été impossible de répondre à « leurs vœux. D'ailleurs, nous étions appelés surtout par « les bons Canadiens de Springfield, et c'est là où nous « devions surtout nous rendre. Le 13 octobre, après la « cérémonie prescrite par nos saintes règles, nous pre- « nions le chemin des États-Unis. Dans quelques heures, « grâce à la vapeur, les trois cent quarante milles qui « séparent Montréal de Springfield étaient franchis. « Un grand nombre de Canadiens s'étaient rendus à la « gare pour nous y recevoir et nous faire conduire, dans

« une voiture presque princière, au presbytère, où l'ex-
« cellent M. Galligher attendait notre arrivée.

« Springfield a de commun avec un grand nombre « d'autres villes américaines d'avoir des rues très-larges « et droites, des maisons d'une architecture originale, « mais généralement ayant un petit parterre qui les sépare « des rues, une grande variété d'arbres plantés dans les « squares et les places publiques ; mais ce qui la distin- « gue des autres villes, c'est son immense arsenal où se « fabriquent les épées, les fusils et les pistolets. Il a été « une époque, durant la dernière guerre, où il sortait de « cet arsenal jusqu'à deux mille armes par jour.

« Le 14, jour devenu mémorable par le désastreux in- « cendie de Québec, nous commencions nos travaux apo- « stoliques, l'un à l'église catholique de cette ville et l'au- « tre dans une localité à trois milles de distance, où se « trouve une chapelle succursale. Impossible d'exprimer « par des mots la joie qu'ont éprouvée tous ces chers Ca- « nadiens en nous recevant, mais surtout en assistant à « notre prédication. Il y a dans la langue de la patrie, « entendue loin d'elle, un charme indéfinissable, et dont « les accents font éprouver au cœur la plus grande émo- « tion et rappellent à l'esprit les plus chers souvenirs.

« Si je ne me trompe, c'est dans la vie de Mgr de Ché- « verus que j'ai lu l'étonnement et le bonheur que ce « vieux prélat éprouva la première fois qu'il entendit l'air « de la messe royale retentissant au sein des forêts vierges « de l'Amérique, et qu'il n'avait plus entendu depuis qu'il « avait quitté la France. Le plain-chant est inconnu, ou du « moins n'est plus pratiqué dans les États-Unis. C'est en- « core une différence qui frappe, sans les édifier, les Ca- « nadiens qui y émigrent. Eh bien ! la première messe « qu'ils entendirent dès notre arrivée fut chantée en plain- « chant ; c'était la messe royale de Dumont. Un petit

« coin des États-Unis s'était subitement métamorphosé « et était devenu, pour ces Canadiens, ce qu'il y a au « monde de plus cher pour eux, la paroisse, puisqu'ils y « retrouvaient le chant religieux qu'ils y avaient entendu « dès leur enfance.

« Cette première journée fut un jour d'allégresse pa- « triotique et religieuse; ce fut aussi le jour du Seigneur. « Il coïncidait heureusement avec la fête de la Nativité de « la Très-Sainte Vierge, sous les auspices de laquelle nous « eûmes le bonheur de commencer notre Mission.

« Chaque jour de la première semaine fut signalé par « des opérations extraordinaires de la grâce. Aussi les « bienfaits de Dieu furent-ils le sujet de toutes les con- « versations.

« Bientôt la nouvelle de ce qui se passait à Springfield « se répandit au loin, ce qui nous valut plusieurs de- « mandes de Mission, de la part principalement des curés « de trois villages, que nous ne pûmes refuser, quoique « leur acceptation nous obligeât à demeurer dans les États- « Unis au delà du temps que nous nous étions prescrit. « Cela avait sans doute pour effet d'augmenter nos fati- « gues; mais pouvions-nous reculer devant un travail « qui devait contribuer au salut des âmes? Je dois ajou- « ter que nous en avons été amplement dédommagés par « la consolation que nous y avons trouvée, car les résul- « tats ont dépassé toutes nos espérances.

« Dans les dix localités manufacturières que nous avons « visitées, nous avons évangélisé près de quatre mille « Canadiens. Partis de Montréal avec une certaine crainte « d'insuccès, nous n'avons été que plus ravis en voyant « l'empressement de tous ces bons catholiques à profiter « des jours de salut que nous leur apportions par notre « ministère. Voici, à l'appui de cette assertion, des chiffres « et des faits.

« Nous avons entendu plus de trois mille personnes en « confession; nous avons relevé environ cent soixante « autres personnes de l'excommunication qu'elles avaient « encourue en se mariant devant des ministres protes- « tants. Nous avons préparé à la première communion « plus de deux cents enfants et jeunes gens, reçu un pe- « tit nombre d'abjurations et fait cesser quelques unions « illégitimes. Nous avons eu des pénitents qui ne s'étaient « point mis aux genoux du prêtre depuis vingt, vingt- « cinq, trente ans. Nous avons eu aussi de fortes luttes à « soutenir et des victoires difficiles à remporter. En voici « un exemple : dans une localité où résidaient près de « neuf cents Canadiens, dans un pur motif de charité, on « nous dénonça un père de famille, marié devant un mi- « nistre protestant, qui ne voulait point profiter des « bienfaits de la Mission. Le R. P. GARIN lui fit une pre- « mière visite, afin de le ramener à de meilleurs senti- « ments; mais il le quitta sans espoir de succès. Cepen- « dant cet homme voulut, comme bien d'autres, honorer « les Missionnaires à leur départ, en se promettant d'aller « les accompagner jusqu'à la ville voisine et loua une « voiture à cet effet.

« Le R. P. GARIN augura bien de cette démarche, il lui « fit une seconde visite ; mais le trouvant dans ses pre- « mières dispositions, il le remercie de l'honneur qu'il « veut nous faire, lui donnant à comprendre que sa pré- « sence serait pour nous un vrai déshonneur. Que se « passa-t-il dans son cœur ? Il est facile de le deviner. « Après la Mission, il fit un voyage de dix milles pour ve- « nir nous trouver et nous demander de vouloir bien le « confesser.

« Dans une autre localité, nous bénissons un mariage, « contracté devant le ministre protestant depuis treize ou « quatorze ans ; nous faisons faire la première commu-

« nion à l'épouse et nous baptisons ses cinq enfants. La « cérémonie du baptême a été faite avec une certaine « pompe dans la demeure des parents ; il y avait une as- « sez nombreuse assistance ; chaque catéchumène avait « son parrain et sa marraine. Le R. P. Garin a montré « de nouveau dans cette circonstance la bonté de Dieu, « qui était si éclatante à l'égard de cette famille. A la fin « de la cérémonie, l'un des parrains, excellent chrétien, « doué d'une fort belle voix, demanda l'autorisation de « chanter un cantique pour exprimer à Dieu la reconnais- « sance qu'on lui devait et le bonheur que l'on goûtait « dans ce moment, et il entonna le cantique : *Bénissons à « jamais, le Seigneur dans ses bienfaits.* Pendant le chant, « de douces larmes d'attendrissement et de joie s'échap- « paient des yeux de tous ces bons catholiques.

« Ailleurs, c'est un vieillard, père de famille, dont le « fils, âgé de dix-neuf ans, se prépare à la première com- « munion par l'étude continue du catéchisme pendant « tout le jour ; ce vieillard vient déplorer, dans les senti- « ments de la contrition la plus sincère, ses fautes durant « trente ans. Depuis longtemps, cet homme était triste, « morne, insupportable à sa famille. La Mission l'a trans- « formé, et son épouse et ses enfants bénissent tous les « jours le bon Dieu, et gardent un souvenir reconnaissant « de notre passage au milieu d'eux. Le jeune homme « était si heureux de nous avoir rencontré et du bienfait « qu'il avait reçu par notre ministère, que la semaine qui « a suivi sa première communion, il a fait trois fois, dans « la soirée, une course de six à sept milles pour venir nous « voir et assister aux exercices d'une nouvelle Mission.

« Les traits les plus édifiants se sont multipliés partout ; « ce qui nous a surtout préoccupés, après tous ces tra- « vaux que Dieu a daigné bénir, c'était l'exécution des « promesses de persévérance faites dans chaque localité

« dans les formes les plus accentuées de la ferveur chré-
« tienne ; or, à notre très-grande satisfaction, nous avons
« reçu de différents lieux les témoignages les plus conso-
« lants. Les bons Canadiens que nous avons évangélisés
« fréquentent assidûment les églises; ils vont fidèlement
« à la sainte messe; en un mot, les prêtres irlandais
« qui les desservent ont une meilleure idée d'eux et les
« estiment davantage. Puissent ces rapports entre les
« pasteurs et les ouailles se maintenir et avoir pour con-
« séquence la plus grande gloire de Dieu et le plus par-
« fait accomplissement de ses lois. Peut-être nous sera-
« t-il donné de retourner dans le diocèse de Boston pour
« retremper dans la grâce de Dieu ces chers Canadiens,
« qui nous ont procuré de si douces consolations. Ils
« pourront encore faire des chutes, mais renoncer à la
« foi de leurs pères, mais oublier la religion de leur pays
« natal, non, nous en avons la douce confiance.

« Nous nous sommes quelquefois demandé d'où vient
« que, se trouvant dans le milieu où ils vivent, ils n'en
« subissent pas davantage les plus funestes effets. Les
« jeunes gens ne sont ni dépravés ni intempérants,
« les jeunes personnes ne donnent jamais l'ombre d'un
« scandale dans les manufactures où elles sont em-
« ployées. Nous avons, je crois, trouvé le secret de cette
« pureté de mœurs et de cette conservation de la foi ; il
« consiste dans la prière en commun que les familles ca-
« nadiennes ne négligent jamais, dans quelque contrée
« qu'elles aillent s'établir, et surtout la prière à Marie. La
« récitation du chapelet, en effet, est une pratique à la-
« quelle ils ne manquent point, et quand le dimanche ils
« ne peuvent se rendre à l'église pour y assister aux of-
« fices divins, ils ont soin de le dire en commun et aux
« heures où les fidèles sont réunis dans l'église, afin de
« pouvoir s'unir à eux en communion de prières. C'est cette

« dévotion à la Sainte Vierge qui est pour nous le gage « le plus certain de leur persévérance.

« B. DÉDEBANT, O. M. I. »

« Ce consolant rapport, ajouté aux quelques notes dont je l'ai fait précéder, vous donnera, mon Très-Révérend Père, une idée de nos œuvres à l'extérieur.

« Que dirai-je maintenant de notre ministère auprès de la population si nombreuse qui fréquente notre église Saint-Pierre ? Rien, ce me semble, qui n'ait déjà été rapporté dans les comptes rendus précédents. Nous sommes toujours fort occupés. Le travail retombant actuellement sur quatre ouvriers seulement, durant la plus grande partie de l'année, à certaines époques ils en sont écrasés notamment pendant les mois de Marie, du Sacré-Cœur, des Morts et de Saint Joseph. Les retraites annuelles que nous donnons à nos diverses Congrégations, dont plusieurs comptent un très-grand nombre de membres, nous amènent un surcroît de travail. Je dois ajouter cependant que dans ces circonstances nous retenons, autant que cela nous est possible, quelques-uns de nos missionnaires pour venir à notre aide.

« Cette année, le R. P. Lucien Lagier, qui est redevenu membre de la Communauté de Montréal, depuis que la confiance du Très-Révérend Père général lui a conféré la charge d'Assistant provincial, s'est trouvé à notre disposition pour donner consécutivement deux retraites de huit jours : la première à nos jeunes gens, et la seconde aux pères de famille. C'est pour la deuxième fois que nous suivons ce plan, qui nous avait si bien réussi pendant le Jubilé. Avant cette époque, on réunissait les jeunes gens et les hommes, mais il a été bien constaté que des centaines ne profitaient pas de la retraite, vu l'impossibilité de les contenir tous dans notre église, quoiqu'elle soit dans des proportions assez vastes. Le fait

est que, par ces exercices séparés, nous avons envoyé à la Sainte Table près de six cents jeunes gens ou hommes de plus qu'il n'était possible de faire par une seule retraite. Les exercices, habilement dirigés par l'infatigable Père Lucien Lagier, ont été suivis avec un remarquable empressement, et se sont terminés par une nombreuse et bien touchante communion générale. C'est à la grand'messe de la nuit de Noël que nous avions remis celle des pères de famille. Quel beau, quel religieux spectacle ! l'adorable sacrifice offert en présence d'une foule compacte et recueillie ; une musique des plus ravissantes ; une illumination merveilleusement combinée et produisant un effet magique. Aussi j'entendais dire : « Que le ciel « doit être beau, puisque, après avoir été témoins d'un « pareil spectacle, nous ne pouvons cependant avoir encore « une idée de celui que le bon Dieu nous réserve. » Pour moi, j'avoue n'avoir jamais éprouvé de plus vives et plus douces émotions; aussi je ne suis pas étonné que le R.P. Vandenberghe, qui nous arrivait il y a trois ans, en qualité de visiteur, et qui était témoin pour la première fois du pieux spectacle qui se renouvelle chaque année dans notre église aux fêtes de Noël, ait versé des larmes d'attendrissement.

« Il me reste à faire une petite revue rétrospective jusque vers le milieu du mois de juin : c'est pour rappeler l'arrivée au sein de notre Communauté d'un illustre et bien digne enfant de la famille, Mgr TACHÉ, évêque de Saint-Boniface. Ai-je besoin de redire tout l'attachement qu'il témoigne pour ses frères en religion, lorsque chacun a lu les admirables pages que nous fournit le rapport du Prélat-Oblat sur vingt années de Missions ? Sa Grandeur n'a cessé de nous montrer combien elle aimait ses frères ; elle n'a jamais voulu avoir, dans Montréal, d'autre résidence que la nôtre. Souvent des affaires incessantes la retenaient la journée tout entière assez éloignée de notre

maison, mais elle se rendait toujours le soir pour prendre son repos sous notre toit. Mgr TACHÉ était encore chez nous quand deux autres prélats, Mgr ALEMANI, archevêque de San-Francisco, et Mgr O'DONNEL, évêque de Marysville, venant au concile de Baltimore, se rendirent jusqu'au Canada et vinrent nous demander l'hospitalité pour une dizaine de jours. Ils mirent pied à terre à l'évêché de Montréal, où j'étais alors occupé à prêcher la retraite aux vicaires du diocèse. Ils ne firent qu'une courte visite à Mgr BOURGET, voulant, disaient-ils, faire immédiatement une petite retraite, et désirant se rendre aussitôt à la Communauté des Pères Oblats, où ils voulaient se mettre en solitude. Mgr l'évêque de Montréal me fit aussitôt appeler près de Leurs Grandeurs, pour me faire part de leurs désirs. Quelle ne fut pas ma satisfaction d'un choix si honorable pour nous ! Je m'empressai donc de les conduire à notre maison. Nosseigneurs se mirent en effet en retraite dès le lendemain et pour toute une semaine. Nous n'oublierons jamais les beaux exemples de piété et de recueillement profond qu'ils ne cessèrent de nous donner. Je pourrais ajouter qu'ils nous charmèrent par leur admirable simplicité, jointe à ces bonnes manières qui conviennent aux princes de l'Église.

« Le jour même où ils nous faisaient leurs adieux, Mgr GUIGUES nous arrivait pour nous donner la retraite annuelle, et nous prêcher aussi bien par son exemple que par ses paroles ; aussi a-t-elle produit les plus heureux résultats.

« Daignez, bien-aimé Père, bénir les bonnes dispositions que cette retraite a raffermies dans le cœur de vos enfants, et priez pour qu'ils ne cessent de veiller à les rendre persévérantes.

« Votre tout dévoué fils en J.-C. et Marie Immaculée,

« ANTOINE, O. M. I, *sup.* »

De la Maison de Montréal, nous passons à celle du Noviciat, qui se trouve actuellement établie dans son voisinage; nous laissons au Maître des Novices le soin de nous faire l'historique de cet établissement important pour la province, depuis sa fondation en Canada jusqu'à nos jours. Nous sommes convaincu que tous les membres de la Famille liront avec intérêt les détails que nous en donne le R. P. Bournigalle.

LETTRE DU R. P. BOURNIGALLE AU PROVINCIAL DU CANADA.

« Noviciat de Notre-Dame des Anges,
Lachine, 9 janvier 1867.

« Mon Révérend Père,

« En entendant, au réfectoire, la lecture toujours si pleine d'intérêt des Annales de notre chère Famille, j'hésite à venir vous relater la fondation, l'accroissement du Noviciat de Notre-Dame-des-Anges, vous dire les petits événements qui, de temps à autre, ont rompu la monotonie de nos exercices. J'ai besoin de me rappeler que je remplis, en cela, un devoir, pour que je ne laisse pas à d'autres le soin de coordonner les notes que contient notre journal.

« L'histoire des années qui ont précédé celle où le Noviciat de la province du Canada vient de trouver cette place choisie que lui réservait la divine Providence et qui mettra fin, j'espère, à nos pérégrinations, mériterait à plus d'un égard un bon historien. Je ne veux guère qu'en mentionner ici les fréquents changements de position. Etabli, de fait, à Saint-Hilaire-de-Belœil, par la prise d'habit du R. P. Dandurand, le 25 décembre 1841, le Noviciat fut transféré à Longueil, le 2 août 1843, à la prise d'habit du bon Père Léonard. Ce fut en cette Maison

de Longueil que, pendant sept années, vinrent se former aux vertus religieuses plusieurs des membres de la famille qui lui font le plus d'honneur. On me permettra de citer, outre le P. LÉONARD, Mgr TACHÉ, les RR. PP. DUROCHER et PINET. De Longueil, le Noviciat fut transféré à Montréal ; le 4 octobre 1851, le R. P. SANTONI, alors provincial, présidait la première prise d'habit qui y ait eu lieu. Il fut fermé le 1er mai 1855, le P. LEFEBVRE, seul novice qu'il y eût alors, ayant fait, ce jour-là, sa profession religieuse.

« Un peu plus tard, le Noviciat fut transféré à Ottawa, mais le collége de cette ville ne lui donna qu'une hospitalité bien courte. Au reste, jusqu'en 1863, cette œuvre fut peu féconde en bons résultats; mais, au mois d'août de cette année, le R. P. ANTOINE, directeur de la résidence du Sault-Saint-Louis et maître des novices, vit ses efforts un peu moins infructueux. Les FF. CHABOREL et BURQUE vinrent se mettre sous sa direction, et s'habituer, par le contact qu'ils ne pouvaient manquer d'avoir avec les sauvages, au support plus difficile d'autres sauvages que plus tard, peut-être, ils auraient à évangéliser, en des climats moins doux et des conditions moins faciles. La beauté du site et surtout la gracieuse hospitalité qu'offrait, au Sault-Saint-Louis, le R. P. ANTOINE, rendaient cette résidence la maison de santé de tous les Pères fatigués et malades; aux vacances, les professeurs du collége venaient y dérider leurs fronts ordinairement un peu soucieux. Le R. P. VANDENBERGHE transféra le Noviciat à Montréal, au mois d'avril 1864. Le R. P. ANTOINE arrivait en cette Maison le 24, et fut rejoint, dès le lendemain, par ses novices. Quelques jours plus tard, le R. P. AUBERT, alors supérieur de Montréal, quittait le Canada, obligé qu'il était de venir redemander à la France une santé gravement compromise. Son départ laissait vacante une

place bien importante. Le R. P. Antoine, déjà procureur provincial et maître des novices, fut appelé à la remplir et fut nommé supérieur de la principale Maison du Canada.

« Je savais toutes ces choses et m'en préoccupais fort peu. Depuis dix-huit mois, fortuné compagnon du R. P. Lagier dans toutes ses missions, je puisais aux meilleures sources les connaissances nécessaires à l'apôtre des campagnes. J'apprenais par les enseignements tout à la fois et par les exemples de ce bien cher Père la théorie et la pratique. J'étais heureux ; si j'avais eu un désir à exprimer à mes supérieurs, j'aurais dit : « *Bonum est nos hic esse* : *Il est bon pour nous d'être ici.* » Mais, à la fin du mois de mai, je recevais obédience pour la Maison de Montréal; le 3 juin, veille de la Pentecôte, j'y arrivais et j'apprenais quelles fonctions j'aurais désormais à remplir.

« M'appeler à être maître des novices, c'était m'appeler à recommencer moi-même mon noviciat. Je me mis à l'œuvre. Le 4 juin, je faisais mon entrée dans la salle des exercices du noviciat : j'eus trois novices pour auditeurs de mon discours d'ouverture. Il y en avait alors quatre, mais le quatrième était malade et avait dû retourner au Sault-Saint-Louis pour retrouver la santé qu'il y avait laissée.

« Le troisième étage de la vaste maison de Montréal fut tout entier affecté à notre usage ; on nous réserva une partie du jardin pour lieu de récréation. Chacun alors se mit à l'œuvre, travailla avec une généreuse ardeur à devenir un véritable Oblat, un religieux rempli de zèle et prêt à sacrifier pour Dieu fortune, talents, commodités de la vie, enfin la vie elle-même. « *Parati sint impendere* « *opes, dotes, vitæ otia, vitam ipsam amori D. N. J. C.* » La piété touchante des nombreux fidèles qui venaient, chaque dimanche, prier sous nos yeux, dans notre église, et surtout l'exemple des Pères de la Maison de Montréal

étaient des spectacles bien propres à soutenir leur courage, enflammer leur zèle, leur faire aimer chaque jour davantage leur sainte vocation. Sous ce rapport, nos Frères novices avaient à Montréal un avantage que n'offrira point le Noviciat de Lachine. Espérons que celui-ci nous en offrira d'autres que n'avaient pas les Noviciats précédents et, en particulier, que nous y trouverons un repos stable, que, sur ce sol, il poussera des racines plus profondes, grandira et prospérera davantage.

« Deux mois après que j'eus pris la direction du Noviciat de Montréal, le 10 août, les FFr. CHABORET et BURQUE furent admis à la profession, à la suite de la retraite annuelle qui nous fut prêchée par le R. P. VANDENBERGHE. Mes novices devenaient dès lors faciles à compter. J'en avais deux ; encore l'un d'entre eux me semblait peu fait pour la vie de communauté. Il fallut avoir recours à la prière pour obtenir des novices nouveaux. Le mois d'août fut consacré au Sacré-Cœur de Marie, celui de septembre à Notre-Dame des Sept-Douleurs, celui de novembre aux âmes du Purgatoire. Les bonnes sœurs de la Charité à Ottawa et à Montréal voulurent bien s'unir à nous; nos prières et les leurs furent exaucées, car, au mois de décembre, huit novices scolastiques et un Frère novice convers remerciaient ensemble, au pied de son autel, Marie Immaculée, du bonheur qu'elle leur avait accordé en les appelant dans notre famille qui est la sienne. Déjà d'autres postulants s'étaient présentés. Plusieurs jeunes gens étaient venus chez nous passer quelques jours dans la retraite : tout semblait nous annoncer pour le Noviciat un avenir plus prospère.

« La Maison provinciale était devenue trop petite ; il fallait nécessairement songer à un nouveau local. Mgr l'Évêque de Montréal lui-même le reconnut. En apprenant, à son retour de Rome, des nouvelles de nous : « *Il faut*

« *maintenant trouver un nid,* » dit-il avec son aimable simplicité. La divine Providence nous en avait préparé un.

« A trois lieues de Montréal, sur les rives du majestueux fleuve Saint-Laurent, en face du Sault-Saint-Louis, s'élevaient une église, un vieux presbytère avec ses dépendances. Le tout était abandonné depuis un an. Un nouveau curé, avec lequel vous aimerez, j'espère, à faire connaissance, car il est un des bienfaiteurs de notre Congrégation, avait cru devoir élever à deux milles plus haut son église paroissiale, au centre du village. Le R. P. ANTOINE, qui, depuis six ans déjà, connaissait les intentions du si digne M. Piché, avait convoité pour ses novices cette belle propriété; M. Piché, de son côté, avait souvent manifesté son désir d'en voir les Oblats acquéreurs. Il y avait pour cela des difficultés à vaincre. Une Communauté de religieuses établies près de la nouvelle église avait jeté les yeux sur l'ancien presbytère pour en faire une maison de campagne. La Supérieure générale fit même lire à l'assemblée des marguilliers une déclaration par laquelle, en demandant la préférence, elle s'engageait à donner le plus haut prix offert. M. le Curé plaida chaudement notre cause, et Monseigneur déclara son désir de nous voir acquéreurs de l'immeuble en question. Enfin, toutes les difficultés qui s'opposaient à nos projets et à nos désirs furent levées; ce ne fut qu'au bout de trois mois, car elles étaient nombreuses et de natures diverses. Dans le courant du mois d'août 1866, le contrat de vente qui nous rendait propriétaires du nouveau Noviciat fut mis en règle et signé. Nous en étions heureux; nous avions bien désiré cette nouvelle résidence. Un mot maintenant sur les avantages qu'elle nous présente et qui excitaient nos désirs.

« Nous ne sommes ici qu'à trois lieues de Montréal. Chaque jour, six trains de chemin de fer en été, quatre en

hiver, font le trajet, aller et retour, de l'un à l'autre. De plus, et à des heures différentes, deux voitures publiques font, chaque jour, le même service. Enfin, pendant la belle saison, un bateau à vapeur part tous les matins pour Montréal, et procure à ses passagers l'agrément de leur faire sauter les célèbres rapides du Sault-Saint-Louis. On ne pouvait donc désirer une communication plus facile avec la ville, et c'était là, à mon avis, une chose tout à fait importante pour une maison de retraite.

« Ajoutons bien vite à ces avantages de la situation les avantages du site. Rien de plus poétique. Notre résidence domine une berge, au pied de laquelle coule le Saint-Laurent, qui, mêlant ici ses eaux avec celles de l'Ottawa, a bien quatre kilomètres de largeur. En face de nous s'élève la jolie petite église autour de laquelle se groupe le village du Sault-Saint-Louis, tandis que, en tournant un peu le regard à l'horizon, nous embrassons d'un coup d'œil le lac Saint-Louis, le village de la Pointe-Claire, et plusieurs îlots assez considérables, dont les arbres toujours verts reposent très-agréablement la vue. Chaque jour, on aperçoit encore de ce côté les bateaux à vapeur qui viennent du haut Canada et des États-Unis sillonner le fleuve en tous sens.

« Que si maintenant nous reportons sur les bâtiments que nous occupons, l'attention que nous venons de donner à notre site, l'œil sera moins flatté. Il y a là moins de poésie, bien qu'elle ne manque pas tout à fait. Un presbytère qui remonte aux premiers jours de la colonisation, une église de la même époque, une sacristie non moins ancienne : voilà pour l'ensemble.

« Le presbytère est d'une longueur de trente-deux pieds et d'une largeur de trente et un. Il se compose, au rez-de-chaussée, d'une belle salle, de deux chambres, de la cuisine et d'une décharge. Au premier, se trouvent quatre

cellules. Plus haut, ne se trouve que le toit, dont je ne parlerai point, pour ne pas en dire trop de mal : il laisse passer le soleil en été, la neige en hiver, le vent et la pluie en tout temps. A l'une des extrémités du presbytère, est une salle de trente-quatre pieds de longueur sur dix-huit de largeur. On l'appelait autrefois *salle des habitants*. C'était là que, suivant l'usage du Canada, avant qu'on chauffât les églises, venaient se grouper, en attendant les offices, tous les amateurs de la pipe et de la discussion. Chacun y émettait, au milieu des fumées du tabac, ses opinions sur les questions du moment. Aujourd'hui le silence n'y est plus troublé d'ordinaire que par la voix du lecteur qui nous raconte les luttes et les triomphes de l'Église, car cette salle est devenue notre réfectoire. L'étage supérieur, qui renfermait, dans le passé, le produit de la dîme de M. le Curé, s'est transformé en dortoir pour nos Frères convers.

« Venons maintenant à l'ancienne église. Le clocher qui la surmonte est d'un bien bel effet : on l'aperçoit de fort loin de tous les côtés, et il frappe surtout la vue quand on vient du haut Canada. Pour ce qui est de l'église elle-même, elle a été divisée en trois pièces. La première, grande salle carrée de trente-deux pieds, renferme, d'un côté, nos provisions de charbon ; de l'autre, nos provisions de bois pour l'hiver. Au milieu est un étroit corridor ; ne le traversons pas sans avoir un souvenir pour un grand nombre de chrétiens qui, sous nos pieds, reposent en paix. Nous arrivons à une seconde salle de trente-six pieds de longueur sur trente-quatre de largeur. C'est la seconde pièce formée de l'ancienne église : elle nous sert de salle de récréation. Enfin nous arrivons à notre chapelle. Elle comprend tout le sanctuaire de l'ancienne église: trente-deux pieds de longueur sur vingt-quatre de largeur. Elle suffit grandement aux besoins de la Communauté.

« La sacristie ancienne est devenue notre salle de noviciat. Elle a trente-quatre pieds de long, vingt et un pieds de large. Une pièce de même grandeur, qui se trouve au-dessus, a été transformée en dortoir.

« En résumé, de l'extrémité du presbytère à l'extrémité du Noviciat, nous mesurons une longueur d'un peu plus de deux cents pieds. Nous sommes établis aussi bien qu'il était possible de l'être dans de vieilles masures.

« Ajoutons à tous les détails que je viens de vous donner quelques mots encore. Nous avons à la gauche de notre presbytère un vaste verger qui nous donne des pommes justement renommées ; tout près est une belle prairie. A droite de l'église, se trouvent le cimetière et un autre terrain assez vaste. Entre le cimetière et le verger, un grand et beau jardin nous offre un lieu de récréation charmant. Nous avons enfin devant la maison deux morceaux de terre qui descendent, en pente douce, jusqu'au fleuve. C'est là que nous allons respirer la brise qui vient du lac. Nos Frères novices ont taillé dans les flancs d'une butte qui se trouve là un escalier qui conduit jusqu'à la grève.

« La propriété, dans toute son étendue, comprend huit arpents de terre. Nous la devons, je crois l'avoir déjà dit, au R. P. Antoine. Il avait été chargé d'en négocier l'acquisition. Il a fallu son dévouement et sa prudence pour mener à bonne fin toute cette affaire.

« Le R. P. Antoine nous avait procuré les bâtiments ; la province fournissait l'ameublement, mais personne n'avait songé à la bibliothèque, chose importante cependant. Je dus y songer moi-même. Je me ressouvins alors des connaissances que j'avais faites dans les Missions données en la compagnie du P. Lagier, et je leur adressai bon nombre de lettres. Le R. P. Royer visita quelques presbytères où les Oblats sont toujours bien reçus. Nos communs efforts furent couronnés d'un tel succès que

notre petite bibliothèque compte à présent près de quinze cents volumes. Dans le diocèse des Trois-Rivières, M. le grand vicaire Laflèche, le collége de Nicolet, MM. les curés de Nicolet, de Saint-Grégoire et de Maskinongé; dans le diocèse de Montréal, MM. les curés de Laprairie, de Boucherville, de Saint-Jean; enfin le séminaire et l'archevêché de Québec montrèrent pour nous la plus grande générosité. Les maisons de Montréal et de Québec nous donnèrent aussi tous les ouvrages dont elles avaient moins besoin.

« Tout ayant été ainsi préparé pour notre réception à Lachine, notre installation en cette nouvelle résidence fut fixée au 24 mai, fête de Notre-Dame Auxiliatrice, mais nous devions nous y rendre dès la veille. Le 22 au soir, avant le souper, l'Admoniteur exprima, au nom de tout le noviciat, quels sentiments d'affectueuse reconnaissance continueraient de nous attacher au R. P. ANTOINE, dont nous avions tous appris à connaître le dévouement pour nous et à aimer la direction si sage. L'émotion que ne put s'empêcher de manifester le R. P. ANTOINE, nous dit assez que lui aussi nous regrettait, et conserverait de nous bon souvenir. Le 23, avant de quitter Montréal, nous allâmes dire adieu au R. P. BRUNET, retenu alors sur ce lit de douleur qui bientôt devait être son lit de mort. Il nous avait tant édifiés depuis un an que nous lui devions bien ce témoignage d'affection; et puis nous voulions jouir une dernière fois du spectacle consolant qu'offraient sa patience admirable, sa résignation à la volonté de Dieu, et tout cet ensemble d'aimables vertus qui nous le rendaient si cher. Nous nous mîmes à genoux près de son lit; il nous donna sa bénédiction. D'une voix entrecoupée de sanglots, il nous assura qu'il continuerait de penser à nous, et que bientôt il espérait acquitter au ciel, par ses prières, la dette de reconnaissance qu'il nous devait. « *Je*

« *dois tant aux novices*, disait-il; *ils se sont sacrifiés avec*
« *tant de générosité pour adoucir mes souffrances !* »

« A midi, je partais en compagnie du R. P. Thérien, alors novice, de l'Admoniteur et du Frère sacristain, pour le noviciat de Lachine. Le chemin de fer nous y eut bientôt transportés. A deux heures, une autre caravane se mit en route : c'étaient nos Frères novices les plus robustes, qui avaient voulu venir à pied et en pèlerins, tandis que deux malades venaient par le bateau à vapeur. Restait, enfin, le Fr. Durocher, qui avait voulu continuer jusqu'à la dernière heure ses soins intelligents au R. P. Brunet, et ne le quitter qu'après avoir vu deux Sœurs de la Providence s'installer au chevet du cher malade. Il arriva dans la soirée et nous nous trouvâmes alors tous réunis autour du R. P. Provincial, qui, depuis longtemps, était seul ici à nous préparer les voies, se faisant tour à tour architecte, charpentier et maçon.

« Vous savez mieux que moi, mon Révérend Père, quels travaux il vous fallut entreprendre, quelles privations vous dûtes endurer, alors que rien n'était prêt ici pour vous recevoir, qu'il vous fallait chaque matin dire la sainte messe à une demi-lieue, et vous livrer à des travaux pénibles toute la journée. Nous jouissons du fruit de ces travaux ; permettez-nous donc de vous offrir publiquement le tribut de notre reconnaissance.

« Nous étions à peine arrivés à Notre-Dame des Anges qu'il nous fallut nous-mêmes nous livrer à une rude besogne, nettoyer la maison, monter les lits, orner la chapelle. Encore l'heure du souper fut retardée, parce que nous n'avions pas de pain. Enfin, à huit heures du soir, le boulanger put nous en apporter, et nous pûmes rompre le jeûne que nous observions depuis dix heures du matin. Le menu de notre premier repas au Sault-Saint-Louis se

composa d'un morceau de pain et d'un bol de thé. Chacun se remit ensuite au travail.

« 24 mai. *Dies magna solemnitatis :* grand jour de fête. A cinq heures et demie, les messes commencent dans le nouvel oratoire ; je dis tout d'abord la mienne ; le Père novice monte après moi au saint autel. A sept heures et demie, arrivèrent les premiers amis qui voulaient bien venir prendre part à notre fête de famille. C'étaient : M. le Curé actuel de Lachine, à qui nous devons tant ; M. Duranceau, ancien curé de Lachine, qui, avant nous, avait habité pendant quarante-quatre ans la maison que nous occupons ; M. l'Aumônier des Sœurs de Sainte-Anne, dont la maison mère ne se trouve éloignée de la nôtre que d'un mille et demi. Arrivèrent ensuite le R. P. Supérieur de Montréal, le R. P. Durocher, supérieur de Québec, les PP. Trudeau et Dédebant ; enfin, le P. Burtin, directeur de la résidence du Sault-Saint-Louis. Ce bon Père nous apportait, avec la permission de Mgr l'Évêque de Montréal, une cloche fort jolie, mais surtout bien vénérable par son antiquité. Elle fut apportée de France par les PP. Jésuites, auxquels elle servit pendant longtemps à appeler les sauvages iroquois à la prière.

« En l'absence de Mgr l'Évêque de Montréal, qu'une invitation préalable à la nôtre avait retenu ce jour-là pour une fête du petit Séminaire de Nicolet, M. le Curé de Lachine officia. Les FF. Novices exécutèrent avec ensemble les chants qu'ils avaient préparés pour la circonstance. Le P. Trudeau les accompagnait sur l'harmonium; le P. Dédebant faisait entendre, en artiste comme toujours, les accords de sa clarinette.

« Le célébrant avait revêtu pour la messe solennelle une chasuble vraiment magnifique, don du R. P. Grenier. Le Père nous a donné aussi un ciboire gothique vraiment remarquable, générosité d'autant plus méritoire que ces

deux objets lui avaient été légués par sa sœur mourante. Le calice qui servait à l'autel était aussi un don. C'était Mgr l'Administrateur du diocèse de Québec qui l'avait fait remettre, la veille, au R. P. Durocher, avec une lettre des plus sympathiques pour nous et des plus flatteuses pour notre chère Congrégation. A dix heures, Notre Seigneur venait reprendre possession d'un sanctuaire qu'il avait quitté depuis six mois, car la dernière messe de paroisse avait eu lieu le 27 novembre de l'année précédente.

« A dix heures et demie, quelques invités, moins nombreux pourtant que nous l'eussions désiré, parce que, ainsi que je l'ai dit, une fête du petit Séminaire de Nicolet coïncidait avec la nôtre, venaient s'asseoir à notre modeste table. Nous étions quinze prêtres. Notre dîner fut un repas de famille; une douce gaieté y régna. La récréation qui le suivit et qui se prolongea jusqu'à deux heures fut des plus agréables. Elle fut suivie de la bénédiction solennelle du Saint-Sacrement, donnée par M. Duranceau. L'ostensoir était encore un don; il nous avait été offert par Mgr Guigues, qui conserve pour nous une affection vraiment fraternelle. Nos aimables visiteurs nous quittèrent vers trois heures. Tout alors rentra dans le silence; nous reprîmes avec joie les exercices ordinaires de la vie de communauté et de noviciat.

« Dix-huit mois se sont écoulés depuis lors; ils ont passé bien vite pour nous tous. Ce pieux asile du noviciat a tant de charme pour le cœur, qu'on n'y compte point les heures. Disons maintenant un mot des travaux que nos Frères ont dû exécuter pour rendre notre résidence plus agréable, et des fêtes qui ont, de temps à autre, donné un nouvel aliment à leur piété.

« Pendant que nos Frères convers, avec une ardeur et un dévouement qui méritent des éloges, donnaient leurs soins au jardin qui, à cette époque avancée, n'était pas

encore préparé, les Frères novices s'employèrent activement à des travaux non moins utiles. Il fallut doubler le temps donné, d'ordinaire, aux travaux manuels. Se transformant alors, l'un en maçon, l'autre en peintre, ils eurent le talent de faire disparaître certains caractères d'antiquité que notre établissement ne pouvait que gagner à voir disparaître. D'autres semaient ou plantaient des fleurs au jardin. Mais le travail le plus pénible qu'ils aient dû entreprendre, et qui leur coûta plus d'un mois, ce fut la démolition d'un vieux mur, construit avec une solidité telle, que pour chaque pierre qu'il s'agissait d'en faire tomber, il fallait employer le pic et la pioche. Cette rude besogne était à peine achevée que, fourches et râteaux en main, ils durent tourner et ramasser les foins coupés par nos Frères convers. Enfin, il était important, pour nos récréations, d'avoir de larges et belles allées : ils en ont créé deux, l'une, de soixante-quinze pieds de long et dix de large ; l'autre, de cent pieds sur douze. Il fallait aller chercher au bord de la grève et monter, sur les hauteurs que nous occupons, le sable qui servit à ces travaux; il arrivait arrosé de leurs sueurs. Nous possédons maintenant deux allées macadamisées, dans lesquelles nous pouvons nous promener une heure après la pluie.

« L'automne vint, nous apportant aussi son contingent de nouvelles occupations. Nous n'avions qu'un jardin beaucoup trop petit pour une communauté nombreuse ; nous transformâmes en jardin une prairie qui s'étendait entre la cour et le jardin précédent. Six grandes allées y ont été établies. Une cour qui se trouvait entre le noviciat et le presbytère est devenue un joli parterre, au milieu duquel s'élèvera pendant l'été un trône pour Marie Immaculée. Enfin, un des travaux des plus pénibles comme des plus utiles qui aient occupé nos Frères, ç'a été la formation d'un canal qui a soixante-quinze pieds de longueur

sur huit de profondeur, et qui est destiné à nous donner l'eau dont nous avons besoin.

« J'ai voulu vous parler de toutes ces transformations que nous avons fait subir à notre nouvel établissement de Notre-Dame des Anges, des améliorations que nous y avons successivement établies, pour qu'il nous fût possible de bien apprécier la bonne volonté et le dévouement de nos Frères novices, et pour que ceux qui viendraient après eux, et pour qui surtout ils ont travaillé, puissent bien savoir ce qu'ils leur doivent. Au reste, pour eux aussi, nous trouverons encore quelques occupations de même nature.

« Parlons maintenant un peu de nos fêtes. Je ne veux que citer les solennités ordinaires, telles que la fête de saint Jean-Baptiste, de Notre-Dame des Anges, patronne du Noviciat, l'Assomption de la Sainte Vierge, Noël et l'Épiphanie, qui sont cependant les événements importants dans notre solitude, où ces fêtes religieuses viennent seules varier des exercices un peu monotones, parce que ces fêtes ont été bien modestes et le récit vous en offrirait peu d'intérêt. Je ne parlerai que de notre fête de l'Adoration perpétuelle les 22, 23, 24 août, qui a revêtu un caractère particulier de splendeur. Essayons d'en rendre compte.

« Nous n'avions épargné ni notre temps ni nos peines, pour recevoir d'une manière digne de lui notre divin Sauveur. Au-dessus de notre autel s'élevait, à une hauteur de douze pieds, un dôme de verdure au milieu duquel on lisait les paroles de l'Invitatoire de la fête du Saint-Sacrement. Les divers gradins qui montaient de l'autel jusqu'au dôme étaient ornés d'inscriptions pieuses, exprimant les sentiments de foi et d'amour dont nos cœurs doivent être animés pour le divin Maître. « *Credo, Domine,* » « *O cor amoris victima,* » « *Ave, verum, corpus natum de Maria Virgine,* » « *Parce, Domine.* » Chaque

gradin était orné en outre de chandeliers de cristal que j'avais reçus en présent, la veille, de plusieurs personnes du faubourg de Québec, à Montréal. Des fleurs naturelles avaient été habilement disposées par nos Frères sacristains entre ces chandeliers; ils surent créer aussi des jeux de lumière du plus bel effet, au moyen de verres coloriés. Tout autour du sanctuaire s'élevaient des sapins, du sommet desquels s'échappaient des banderoles ornées aussi d'inscriptions en l'honneur du Saint-Sacrement. « *Paratur nobis mensa...*, » « *Panis angelorum*, etc. »

« Le mercredi 22 août, après la messe célébrée par M. le Curé de Lachine, qui, la veille, nous avait envoyé en don un riche encensoir, eut lieu, ainsi que le prescrit Mgr l'Evêque, la procession du Saint-Sacrement. Elle se rendit à travers les massifs de verdure, qui avaient complétement changé l'aspect de notre vieille église, jusqu'au réfectoire qui avait, lui aussi, perdu son caractère ordinaire et avait été transformé en chapelle, où l'on dressa un reposoir qu'on avait orné avec beaucoup de goût. Le 23, le R. P. Burtin quittait, à deux heures du soir, le Sault-Saint-Louis et venait, suivi de trois grands canots portant ses chantres, faire sa visite à Notre-Seigneur. A trois heures, il était ici avec plus de quarante Iroquois, qui firent entendre, dans notre chapelle, des chants fort beaux. Le 24, l'Adoration se termina par une procession non moins solennelle que celle qui avait eu lieu l'avant-veille.

« Le 23 octobre suivant, ainsi que le prescrivent nos saintes règles, nous entrâmes en retraite pour nous préparer à la grande fête du 1er novembre. Vous eûtes la bonté, mon Révérend Père, de nous prêcher vous-même cette retraite, dont les fruits ont été consolants, car, grâce à Dieu, l'esprit de piété et de dévouement n'a cessé de grandir chaque jour, depuis cette époque, au Noviciat.

A la fin de cette retraite, eurent lieu les deux premières oblations qui se soient faites ici : celle du Frère Fournier, scholastique, et du Frère Racette, convers. Puissent-ils l'un et l'autre se rappeler toujours cette belle fête et nous obtenir, par leurs prières, de nouveaux Novices. Notre fête de l'Immaculée Conception a été aussi bien touchante. Pour tâcher de faire saisir cette pensée qu'on ne doit pas séparer dans nos hommages la Mère de son Fils, nous avions disposé l'autel de telle façon que le Saint-Sacrement se trouvait exposé à la hauteur des mains de Marie-Immaculée, qui présentait ainsi son fils à nos adorations.

« A ces grandes solennités qui reviennent trop rarement, nous avons dû joindre des exercices de piété qui sont de chaque jour et dont je ne cesse d'apprécier davantage l'efficacité. C'est d'abord, *la garde d'honneur*, à laquelle nous avons tout naturellement ajouté *l'union au sacrifice eucharistique*. A chaque heure du jour, un de nous, tout en consolant le sacré cœur de Jésus, assiste en esprit, pour les offrir à Dieu, à toutes les messes qui se disent dans les diverses parties du monde correspondantes avec l'heure qui lui est échue en partage.

« Le mois de janvier nous voit, tous les jours, prosternés aux pieds de la crèche du divin Enfant Jésus. Au mois de mars, c'est notre glorieux patron saint Joseph que nous honorons avec autant de solennité que notre bonne Mère elle-même, quand revient le mois de mai.

« Le mois d'août nous réunit autour du Cœur Immaculé de Marie; enfin, au mois de novembre, nous tâchons de soulager par nos prières les âmes qui attendent au purgatoire le bonheur du ciel. Ces exercices de piété ont lieu, tous les soirs, à la fin de la récréation, que nous abrégeons de cinq minutes ; en prenant cinq autres minutes sur le temps libre qui suit la prière, nous avons un exercice de piété de dix minutes, chaque soir, pour

ces diverses dévotions si légitimes et si touchantes.

« Le Noviciat de Notre-Dame des Anges a eu l'avantage de recevoir, cette année, des visiteurs auxquels je veux, en terminant ce compte rendu déjà trop long, donner un souvenir tout particulier. Mgr Guigues, évêque d'Ottawa, est venu à deux reprises différentes nous visiter et passer chez nous une journée, afin de procurer à nos Frères le bonheur de faire la sainte Communion de sa main. Mgr l'Évêque de Montréal a daigné venir passer une récréation tout entière avec nous. Enfin, Mgr Taché est venu deux fois nous rendre visite et nous bénir.

« Plusieurs prêtres du diocèse de Montréal sont venus aussi nous témoigner, par leurs bonnes paroles, l'intérêt qu'ils prennent à notre œuvre. Enfin, vingt-quatre jeunes gens, des diverses maisons d'éducation du diocèse de Montréal et de Saint-Hyacinthe, y sont venus pour faire quelques jours de retraite, dans le but d'y examiner leur vocation.

« Nous avons eu encore l'avantage de voir ici laplupart des Pères de la province du Canada qui montaient ou descendaient à Montréal pour la retraite annuelle.

« Voilà, mon Révérend Père, un compte rendu exact et complet, je crois, de la maison du Noviciat qui m'a été confié. Puissions-nous voir prospérer toujours davantage cette œuvre qui donne de belles espérances et qui est si importante !

« Daignez, mon Révérend Père, agréer l'hommage de mon respect et de mon dévouement tout affectueux.

« Ch. Bournigalle, prêtre, o. m. i. »

OTTAWA, MAISON DE L'ÉVÊCHÉ.

« Le R. P. Grenier, supérieur de cette maison, nous donne, dans son rapport annuel, un aperçu des travaux qu'elle a accomplis et des événements dont elle a été le théâtre ; nous lui laissons le soin de nous les raconter.

« Très-Révérend Père,

« Dans mon dernier rapport, je m'arrêtai à la date du 1er janvier 1866 ; je vais donc prendre celui-ci à la même époque, en suivant uniquement l'ordre des faits selon leurs dates.

« Le premier est celui de la Mission des Chantiers, confiée au zèle et au dévouement du R. P. Reboul, depuis de longues années. Il devait avoir pour compagnon, cette année, le R. P. Lepers, depuis peu arrivé au Canada. Le départ des Missionnaires des Chantiers se fait ordinairement dans la première semaine de janvier, parce qu'à cette époque il est déjà tombé ordinairement une assez grande quantité de neige pour permettre les voyages en traîneau, seul véhicule qui puisse être employé pour pénétrer dans les forêts, où sont établis les chantiers. Cette année, à la même époque, il n'était encore tombé qu'une très-petite quantité de neige ; le départ a donc dû être différé de huit à dix jours. Il ne faudrait pas conclure, de ce que nous n'avions presque pas de neige encore, qu'il ne fît pas froid. Le 8 janvier, jour où le R. P. Lepers nous arrivait de Montréal, et les quatre jours précédents, le thermomètre était descendu à 36° centigrades au-dessous de zéro. Pour un Père qui nous arrivait de Provence, le changement de température était plus que sensible. Enfin, la neige plus abondante étant venue, nos

Missionnaires purent se mettre en route le 12, après la cérémonie prescrite par nos saintes règles et que Mgr Guigues a bien voulu présider.

« Leur départ diminuait notre nombre déjà assez peu considérable ; il devait se réduire encore davantage quelques jours après, à l'occasion de la visite pastorale de Monseigneur, qui partit d'Ottawa le 28 janvier, emmenant avec lui le R. P. Molloy. Je ne dirai que peu de mots sur les visites pastorales, dont il est difficile, en France, d'avoir une idée exacte. C'est une véritable course apostolique, où l'Évêque a à pratiquer les vertus les plus dures à la nature ; il est vrai que les consolations que lui donne un peuple plein de foi adoucissent les privations et les souffrances de son ministère, mais elles ne sauraient cependant faire qu'elles n'existent pas.

« Le 29 janvier, l'élite de la société québécoise de résidence à Ottawa se réunissait dans notre chapelle intérieure pour y établir une congrégation d'hommes, à l'instar de celles qui existent dans les principales villes du bas Canada et ailleurs. Elle n'est pas nombreuse, mais nous avons la consolation de la voir s'augmenter tous les jours par l'admission d'un certain nombre des meilleurs chrétiens de la ville. Ce n'est encore qu'un noyau, son influence n'est donc pas considérable pour le moment ; mais, en continuant à se développer, elle ne peut manquer d'avoir un effet salutaire, si surtout nous devenons assez nombreux pour être à même de lui donner les soins nécessaires.

« Il faut maintenant que je vous parle d'un fait qui a mis en émoi toute la ville ; je vous le cite comme peinture de mœurs locales. Depuis quelques jours, il circulait dans notre cité d'étranges rumeurs, dont les fenians, qui sont bien aujourd'hui le cauchemar de nos autorités et même du peuple, étaient l'objet. Les nouvelles qui nous

arrivaient des États-Unis nous annonçaient une invasion de leur part comme imminente, et l'on entendait dire que tous les fenians n'étaient point seulement dans la grande république, mais qu'il y en avait au milieu de nous, qui n'attendaient que des armes pour se soulever.

« Dans la nuit du 31 janvier au 1er février, nos autorités jugèrent même nécessaire d'établir des patrouilles. Comme il arrive d'ordinaire en pareilles circonstances, un fait, bien inoffensif de sa nature, faillit mettre aux mains les paisibles habitants de notre bonne ville. Tout le monde était aux aguets et chacun, pour donner des preuves de sa loyauté et de son patriotisme, tenait à éventer quelque complot. Avec de pareilles dispositions d'esprit, il est facile d'en découvrir même là où ils n'existent pas; c'est ce qui arriva. Le premier du mois de février, notre police recevait secrètement de Prescott, petite ville distante d'Ottawa d'une vingtaine de lieues et séparée seulement des États-Unis par le fleuve Saint-Laurent, l'avis qu'on avait vu dans les wagons du chemin de fer quatorze énormes caisses qui, par leurs dimensions, ressemblaient fort à des caisses remplies d'armes. Elles étaient adressées à une dame inconnue à Ottawa, sans doute pour détourner l'attention. A l'arrivée du train, notre police s'était rendue à la gare; mais il y avait tant de voyageurs et de curieux, que bientôt on perdit de vue et les agents de police et la grosse affaire qui les avait amenés. A la fin, cependant, une fois que la foule eut disparu, on aperçut quelques-unes des formidables caisses sur le traîneau d'un charretier inconnu, qui se dirigeait vers une cour d'apparence suspecte, disait le lendemain un journal de notre ville à la piste de nouvelles à sensations. Vous ne devineriez pas quelle était cette cour suspecte, d'après le journaliste : c'était la cour du couvent des Sœurs. Quelques-uns, plus curieux qne les autres, avaient

vu, à travers la clôture de la cour, quelque chose de brillant qui ressemblait, selon les uns, à des sabres ou à des baïonnettes, et, suivant d'autres, à des fusils ou à des canons; mais tous assuraient cependant que les caisses étaient remplies d'armes. Dans la soirée, catholiques et protestants n'eurent point d'autre sujet de conversation. A force d'en parler, ils se montèrent la tête jusqu'au point d'échanger des coups au sujet des fenians et des Sœurs, qui étaient loin de se douter de ce qui se passait.

« Le lendemain, notre maire et plusieurs des principaux personnages de la ville vinrent au couvent et voulurent voir les fameuses caisses, au nombre de quatorze; d'autres leur succédèrent; il fallut leur exhiber ce qui les avait tant épouvantés. Or, savez-vous ce qu'elles contenaient? Tout simplement le bagage d'une matrone du pénitencier de Kingston qui, trouvant sans doute préférable la position de maîtresse d'école à celle de geôlière, avait envoyé devant elle ses effets au couvent des Sœurs, où elle voulait se rendre pour y perfectionner son éducation, et devenir capable d'obtenir un brevet d'institutrice.

« Vous pouvez juger de l'indignation du maire et de ses administrés quand ils purent de leurs yeux juger qu'ils avaient été mystifiés; les protestants étaient aussi furieux que les catholiques contre celui qui avait égaré l'opinion par un article de son journal. Le malencontreux journaliste, de qui venait tout le mal, chercha alors à se disculper dans sa feuille en jetant la faute sur son prote, qui avait, disait-il, inséré cet article à son insu. Cette explication, bien entendu, ne satisfit personne, et l'on convoqua une grande assemblée pour protester contre les explications ridicules du rédacteur. Celui-ci, effrayé des conséquences que pouvait amener pour lui cette assemblée, vint au couvent avec deux catholiques de ses amis

faire amende honorable, protestant qu'il ne retomberait jamais dans une pareille faute. Cette rétractation à huis clos ne contentait pas le public ; cependant on parvint à le calmer et à le faire renoncer à des demandes qui pouvaient irriter les esprits.

« La bonne dame, cause involontaire de tout ce tumulte, arriva sur ces entrefaites, et, en apprenant tout ce qui s'était passé, jugea à propos d'aller fixer sa résidence dans quelque localité où l'on serait moins prompt à s'épouvanter.

« Un mois après, nous avions une alerte plus sérieuse, mais qui, cette fois, venait du dehors.

« Dans la nuit du 7 au 8 mars, le télégraphe fut tout le temps en opération pour transmettre aux divers points de la province l'ordre de convoquer les milices et de les tenir prêtes à partir au premier signal pour la frontière. Quatre colonnes de fenians devaient, en effet, à ce que l'on venait d'apprendre, attaquer le Canada la semaine suivante, au jour de la fête de saint Patrice ; l'une d'elles devait se diriger sur Toronto, le foyer bien connu du fanatisme protestant et de l'orangisme ; une seconde sur Ottawa, la capitale politique du pays ; une troisième sur Montréal, la capitale commerciale ; et la quatrième, enfin, sur Québec, la seule place forte de la colonie. Il est facile d'imaginer combien toutes ces nouvelles surexcitèrent les esprits ; il est vrai de dire cependant qu'on ne savait trop quelle valeur il fallait donner aux nouvelles qui nous signalaient ce danger, quoiqu'elles fussent débitées en plein jour et publiées par les cent voies de la presse. Le gouvernement, pour être prêt à toute éventualité, se disposait à donner des armes à la milice sédentaire, ce qui ne rassurait qu'à demi, parce qu'on supposait que les fenians des États-Unis avaient des complices dans la ville.

« Les orangistes surtout étaient sous le poids d'une grave inquiétude, et, plus que les autres, ils craignaient les résultats de l'invasion. Plusieurs de ceux de la campagne disaient à leurs voisins catholiques qu'ils voyaient partir pour la ville : Demandez donc à vos prêtres et à votre évêque si nous avons quelque chose à craindre. Le 13, deux de leurs principaux chefs vinrent trouver Mgr Guigues pour le prier de calmer les Irlandais. Sa Grandeur et le clergé de la campagne, comme celui de la ville, n'avaient pas attendu cet avis pour remplir leur devoir. Monseigneur eut soin de le leur rappeler et de profiter de la circonstance pour leur donner une leçon; il leur dit, en les congédiant, qu'ils recueillaient maintenant ce qu'ils avaient semé l'été dernier par leur procession intempestive et provocante, manifestation qui blessait les Irlandais dans ce qu'ils ont de plus cher, leur foi et leur nationalité. La leçon ne fut pas tout à fait perdue, car le lendemain nous apprîmes que leur chef était à la tête de ceux qui voulaient s'unir aux Irlandais pour célébrer la fète de leur glorieux patron saint Patrice. La chose était si étrange que nous ne voulions pas le croire, et cependant c'était parfaitement exact. Il est vrai que rien n'est plus efficace que la peur pour opérer certaines conversions. Mais ce jour devait encore nous apporter une nouvelle alerte. Au moment où l'on chantait la grand'messe, la nouvelle se répand que les fenians, traversant le Saint-Laurent, ont débarqué près d'une petite ville de la frontière, qui se trouve dans la direction d'Ottawa. Une demi-brigade d'artillerie part immédiatement, avec les milices réunies dans notre ville depuis quelques jours, pour défendre Prescott, où l'on pense que l'ennemi voudra établir la base de ses opérations, après avoir écrasé la poignée d'hommes qui garde le vieux fort de cette localité. Telles sont les émouvantes nouvelles qui nous arrivent le

jour de la fête de saint Patrice ; ce qui n'empêche point cependant le banquet d'usage d'avoir lieu, ni la réunion du soir, où d'ordinaire sont débités force discours patriotiques.

« Vous vous attendez, sans doute, que je vous raconte maintenant le combat de nos milices avec les fenians. De combat, il n'y en a pas eu ; on avait été tout simplement mystifié. Un plaisant des États-Unis, apprenant que les Canadiens étaient sous l'impression d'une émotion incessante, voulut s'amuser à leurs dépens et vint pendant la nuit planter un drapeau aux couleurs des fenians, sur le sol britannique. Le gouvernement y fut peut-être trompé comme les autres, peut-être aussi a-t-il voulu profiter de cette occasion pour éprouver l'esprit des miliciens et juger de leur empressement à courir à l'ennemi. Dans ce cas, il a dû être satisfait.

« Ce jour même, nous arrivaient de leur pénible excursion nos deux Missionnaires des Chantiers. Leur Mission, à part quelques légers incidents, avait été des plus heureuses. Sur le grand nombre de jeunes gens qu'ils avaient rencontrés, trois seulement avaient refusé le secours de leur ministère.

« Je pourrais ici parler des travaux de nos Pères dont le ministère se remplit dans l'enceinte de la ville. Vous savez combien nombreuses sont leurs occupations ; mais je m'exposerais à tomber dans des répétitions fastidieuses. Je pourrais également vous faire part des principaux faits qui se sont accomplis à l'arrivée du Gouverneur général qui, le 2 du mois de mai, est venu fixer sa résidence officielle à Ottawa, et de la première réunion du Parlement des provinces réunies ; mais comme cela n'entre point dans mon sujet, je les passe sous silence. A défaut de grands événements, je dois profiter des petits, afin de pouvoir remplir mon cadre et donner quelque intérêt à mon récit.

« Le 7 septembre, à l'heure des premières vêpres de la Nativité, nous placions une statue en bois de Marie, à la place de celle en plâtre qui existait autrefois sur le fronton de la cathédrale, entre les deux clochers. Cette statue, qui mesure dix pieds de hauteur, est due au ciseau d'un artiste espagnol de passage à Ottawa. La Sainte Vierge est représentée tenant l'Enfant Jésus entre ses bras, et le divin Enfant est dans l'attitude d'une personne qui bénit. Nous la devons en partie aux aumônes des jeunes gens des Chantiers, et en partie à la générosité de plusieurs bons catholiques de notre ville. Son inauguration s'est faite au son de toutes les cloches et ayant pour témoin toute notre population, qui y assistait avec cette émotion que seule savent produire les fêtes religieuses dans les cœurs chrétiens ; aussi je vis bien des yeux baignés de larmes.

« Tous étaient heureux de voir notre bonne Mère siéger ainsi au-dessus du trône élevé où on venait de la placer. Mais un fâcheux accident changea quelques jours après la joie en tristesse. Un ouragan étant tombé sur notre ville, emporta la statue, son piédestal et l'échafaudage qu'on avait dressé pour l'élever. Le vent avait été si impétueux qu'il avait brisé la barre de fer placée pour consolider la statue. Heureusement que la chute n'avait pas été aussi considérable que nous eussions pu le craindre, la statue s'était arrêtée sur le toit, retenue par une des tours de l'église, et n'avait d'autres dégradations que quelques légères égratignures faciles à réparer. Cet incident eut pour effet de surexciter la piété et la générosité de nos fidèles. Bientôt après, on fit un nouveau piédestal, moins élégant, mais plus solide que le premier, et comme avant il n'y avait de doré que le manteau de la Sainte Vierge et la tunique de l'Enfant Jésus, on voulut, avant de la remettre à sa place, que la statue fût entièrement

dorée. La seconde inauguration se fit avec autant d'éclat que la première. Depuis ce temps, toute radieuse par l'éclat que lui donne le soleil, elle reçoit les hommages de tous ses enfants, qui peuvent la saluer même à une grande distance.

« Chaque année, nous avons la consolation de recevoir plusieurs abjurations ; elles ne sont pas aussi nombreuses que nous le désirerions, mais vu les préjugés dans lesquels sont élevés les protestants, il faut un miracle de la grâce pour entrer dans le giron de l'Église. Mon intention n'est point de citer toutes celles qui se sont faites dans le courant de l'année ; je me contenterai d'en rapporter deux, parce qu'elles ont eu un caractère tout particulier. Voici la première. Un soir, nous voyons arriver à l'évêché un jeune ministre protestant, fils et frère de ministres de la secte des baptistes. Il était travaillé depuis longtemps de la pensée d'embrasser notre sainte religion. Il s'en était ouvert ou avait laissé deviner ses tendances à son père, ce qui lui avait valu de fortes réprimandes. Se voyant dans l'impossibilité de jamais obtenir son consentement, et voulant à tout prix sauver son âme, il s'était enfui le matin de la maison paternelle, sans en rien dire à personne, et venait à Ottawa pour mettre son désir à exécution et se préparer ensuite à entrer dans l'état ecclésiastique. Mgr Guigues le reçut avec la bonté d'un père, le garda à l'évêché jusqu'au lendemain. Il le fit alors conduire au collége et le confia aux soins charitables du R. P. Tortel, qui depuis a reçu son abjuration et est parfaitement satisfait de lui.

« La seconde a quelque chose de plus extraordinaire, c'est celle d'une jeune personne des États-Unis et de l'État de Michigan, de la secte des presbytériens. Cette jeune personne avait l'esprit romanesque, et ses parents ne parvenaient ni à dompter son caractère, ni encore moins

à calmer son imagination. Une idée la dominait, c'était de se faire comédienne, et pour la mettre à exécution, elle avait, dit-on, plusieurs fois fui de la maison paternelle, sans cependant, pour une raison ou pour une autre, avoir réalisé son projet.

« Sa mère est une ancienne élève des Sœurs de la Charité d'Ottawa, et, quoique protestante, elle a toujours conservé le plus doux souvenir du temps qu'elle a passé dans leur pensionnat. Elle ne vit d'autre moyen de dompter le caractère excentrique de sa fille que de la confier à ses anciennes maîtresses. Ce fut dans les derniers temps que le cher P. Gigoux était chargé du pensionnat qu'elle y arriva, vers la fin de l'année scolaire. Son air, ses manières et sa tenue ne laissaient rien augurer de bien favorable pour son amendement. Le 12 juillet, jour funèbre pour les Irlandais, elle prit les couleurs des orangistes, en s'habillant de jaune des pieds à la tête, et cela, bien entendu, uniquement pour provoquer et irriter ses compagnes irlandaises. Les Sœurs durent interposer leur autorité pour les lui faire quitter et lui observèrent que, vivant en communauté, elle devait s'abstenir de tout ce qui était de nature à froisser les personnes avec qui elle se trouvait, quelles que fussent leur origine et leur religion.

« Ses parents eurent l'heureuse pensée de lui faire passer ses vacances au couvent, ce qui la mit bientôt en rapports plus intimes avec les Sœurs. Elle ne fut pas longtemps sans subir leur douce influence. Elle devint bientôt docile comme un agneau. Souvent elle se plaisait à faire sur notre sainte Religion toutes sortes de questions auxquelles les Sœurs étaient heureuses de répondre. Je n'en entendais plus parler depuis quelque temps, lorsqu'un jour une des Sœurs me demanda si je n'avais pas un livre de controverse en anglais à lui prêter. J'en avais un qui donnait l'explication courte et claire du

dogme, de la morale et des cérémonies de l'Église, que je lui confiai. Notre jeune protestante le lut et le relut attentivement, saisissant avec une merveilleuse facilité tout ce qu'il renfermait. Dans le même temps, elle obtint la permission d'assister aux divers exercices religieux du pensionnat, et y assista avec la plus grande piété. Elle écoutait si bien les instructions religieuses qu'on y faisait en anglais tous les dimanches, que lorsqu'il fallait le lendemain que les élèves en rendissent compte, nulle ne s'en acquittait aussi bien qu'elle. Souvent, dans ses comptes rendus, elle y ajoutait des faits ou des textes que le prédicateur n'avait point cités.

« Ses compagnes, les protestantes ne furent pas longtemps à s'apercevoir du changement qui s'opérait en elle, et elles ne manquèrent pas, quand elles en eurent l'occasion, de lui en faire des reproches, en lui répétant les objections absurdes d'idolâtrie et autres dont les ministres ne cessent de remplir l'esprit de leurs ignorants adeptes, contre le catholicisme. Douée d'une grande pénétration d'esprit et d'une excellente mémoire, elle n'avait pas de peine à leur répondre et à leur fermer la bouche. Ces attaques, au lieu de la décourager, ne servirent qu'à la convaincre davantage de la vérité de nos dogmes. Plusieurs fois elle avait demandé à faire son abjuration et toujours les Sœurs avaient jugé à propos, pour de graves motifs, de la différer. Lasse d'attendre, elle s'entendit, dans les derniers jours des vacances, le 31 août 1866, avec celui qui était chargé de faire les instructions en anglais au pensionnat, et vint, à l'insu des Sœurs, dans la chapelle de l'évêché faire son abjuration et recevoir le sacrement de baptême. Depuis ce temps, sa piété ne s'est pas démentie et nous donne la confiance qu'elle saura toujours être une fervente catholique.

» Il ne me reste plus, pour terminer ce rapport, qu'un

seul fait à mentionner. Le R. P. Reboul, qui depuis longtemps se donnait beaucoup de peine pour mettre en vigueur le système des écoles dans la petite paroisse de Hull, a fini par surmonter tous les obstacles que lui suscitaient les riches protestants de la localité, parce qu'ils auront le plus à payer pour le soutien des écoles. Actuellement, il s'est assuré deux emplacements dans un des plus beaux sites et a fait bâtir une jolie petite maison d'école, suffisante cependant pour la localité. Deux de nos Sœurs d'Ottawa doivent y aller prochainement faire la classe aux jeunes filles et provisoirement aux petits garçons.

« Veuillez, Très-Révérend Père, recevoir l'hommage respectueux de votre tout dévoué fils en Jésus-Christ et Marie Immaculée,

« Grenier, o. m. i., supérieur. »

COLLÉGE D'OTTAWA.

ANNÉE SCOLAIRE 1865-1866.

L'année qui vient de s'écouler offrira aux membres de la famille divers faits qui ne sont point sans intérêt ; il en est même dont l'importance est plus que secondaire pour notre établissement, et dont la date semble ouvrir une ère nouvelle à l'œuvre de notre Congrégation près de la jeunesse canadienne catholique dans l'ouest de cette province.

Il y a dans la mission de celui qui se dévoue à l'éducation de la jeunesse, dans cette vie si uniforme, si retirée de l'humble professeur et du maître d'études, quelque

chose du mystère et de la solitude laborieuse de Nazareth ; peut-être, après les récits émouvants des combats et des triomphes de nos apôtres aux prises avec l'infidélité ou l'indifférence religieuse, un coup d'œil jeté sur la scène plus modeste d'un intérieur de collége ne manquera-t-il point d'un certain charme ; il nous présentera un côté nouveau, non moins édifiant et non moins fécond, du zèle apostolique et des vertus religieuses qui se pratiquent dans notre chère famille. Ce sera, en outre, pour ceux que l'obéissance a appelés à cette humble mais sainte mission de l'éducation de la jeunesse, un vrai bonheur de penser que leurs frères n'ignorent point leurs travaux, qu'ils s'y associent de tout cœur, et concourent par leurs prières à leurs succès.

Les conditions dans lesquelles notre collége de Saint-Joseph à Ottawa se trouve placé sont exceptionnelles, au moins sous quelques rapports. Ailleurs, dans la vieille société catholique, toute maison d'éducation se développe sans grandes difficultés extérieures ; si elle rencontre la lutte et l'opposition au dehors, ce ne peut être qu'accidentellement. Il faudra toujours, sans doute, que ceux qui se dévouent à l'enseignement consentent à une vie cachée et laborieuse ; mais ils trouveront d'ordinaire, dans la famille comme dans la société, des éléments assez puissants pour seconder leur œuvre, des traditions qui leur ouvrent une voie assurée.

Ici, dans la partie du Canada que nous occupons, la majorité des habitants est protestante ; elle menace de ruiner, d'étouffer entièrement le catholicisme : aussi un collége comme le nôtre y est naturellement regardé comme une institution hostile, taxée par les protestants de vouloir envahir leurs droits. L'enseignement est, à leurs yeux, non-seulement un moyen pour nous de faire persévérer les catholiques dans leur foi, mais comme une

force destinée à obtenir son triomphe. Cela suppose qu'il y a lutte religieuse et nationale : l'honneur du catholicisme et le salut de grand nombre d'âmes sont engagés en cette lutte. Ici, le professeur est un des ouvriers de la vigne le plus exposé, le plus attaqué.

Une autre considération fera encore ressortir la condition toute spéciale de notre établissement. Il y a trente ans, Ottawa, aujourd'hui capitale des *provinces britanniques du Nord,* n'était qu'un hameau, un méchant pied-à-terre pour les voyageurs du *Nord-Ouest*, où ils pouvaient à peine trouver un abri.

Dans un espace de temps relativement bien court, grâce à l'immigration, le hameau est devenu une ville. Toutefois, le colon n'est pas assez tôt indépendant pour qu'il puisse, après les premières préoccupations de son établissement, songer à autre chose qu'à s'agrandir par le travail et l'industrie. Plusieurs générations peut-être passeront avant que toute cette population cesse de faire de son progrès matériel l'unique objet de ses efforts.

Dès lors, l'éducation morale et intellectuelle de la jeunesse n'apparaît plus comme aussi nécessaire, et n'est pas suffisamment appréciée. Enfin, après les premiers élans, l'accroissement de la population par l'immigration a notablement diminué et ne paraît pas devoir s'augmenter à l'avenir. Une maison d'éducation placée dans ces circonstances en subit naturellement l'influence, et sa condition est progressive ou stationnaire, selon que la population pour qui elle existe avance ou s'arrête, gagne du terrain ou en perd. Le chiffre moyen des élèves qui ont fréquenté notre établissement pendant les huit dernières années ne dépasse pas cent cinquante. Sur ce nombre, il y a ordinairement un tiers de pensionnaires ou demi-pensionnaires, dont quelques-uns nous viennent des États limitrophes de l'Union américaine. Nos élèves

se divisent en deux catégories bien distinctes. Les uns, destinés à des professions industrielles ou commerciales, suivent le cours commercial, qui comprend l'instruction primaire et l'enseignement supérieur ; les autres, qui ont l'intention d'embrasser l'une des carrières libérales, s'occupent exclusivement des études classiques. L'institution, dans son programme, offre ainsi à toutes les classes de notre société naissante des moyens d'instruction à leur convenance, avec l'avantage, unique dans ces contrées, de donner aux enfants d'origine britannique ou française une connaissance parfaite des deux langues, ce qui leur facilite l'entrée de la plupart des carrières, l'usage du français et de l'anglais étant presque toujours nécessaire pour pouvoir remplir la plupart des emplois ; cet avantage donne une supériorité réelle, sous ce rapport, à notre collége sur une foule d'autres maisons d'éducation où l'étude de l'anglais et du français n'occupe qu'une place très-accessoire dans l'enseignement. Ici, chaque classe se fait dans les deux langues, le matin en anglais, le soir en français.

Un pareil système est tout au profit de l'instruction et exige un personnel de professeurs tout exceptionnel. Chacun d'eux doit posséder à fond l'anglais et le français, ou bien il faut deux maîtres pour chaque classe, ce qui arrive le plus souvent. Le maître d'études, le simple surveillant ne pourraient remplir leur charge s'ils ne savaient les deux langues. Cela suppose que l'élément anglais et l'élément français se balancent à peu de chose près. Voilà l'œuvre. Jusqu'ici les membres de notre famille n'ont pu en prendre qu'une partie. Leur nombre a toujours été trop restreint. Des ecclésiastiques séculiers et souvent même des laïques ont été associés à nos travaux. Mais, bien que d'ordinaire ils ne manquassent pas de dévouement, leur passage dans l'enseignement était trop rapide

pour qu'ils pussent en acquérir l'expérience ou y perfectionner leur aptitude.

Nous qui avons vu à l'œuvre le prêtre instituteur et qui savons combien sa mission peut être féconde en bons résultats pour la société catholique de nos contrées et l'avantage de l'Église, nous qui ne doutons pas que le religieux qui s'y consacre n'ait aussi à y pratiquer la loi du sacrifice et de l'abnégation et n'y trouve de quoi alimenter son zèle et son dévouement, nous formons des vœux pour que le bon Dieu nous envoie des ouvriers pour travailler à cette œuvre, et nous prions notre Mère Immaculée pour qu'elle fasse exaucer nos vœux. L'œuvre des Missions demande et absorbe, il est vrai, un grand nombre d'ouvriers évangéliques, et, quoique pénible, elle a cependant plus d'attrait, parce qu'il y a lutte couronnée le plus souvent de la victoire. Mais ici aussi il y a lutte, lutte contre l'influence du protestantisme, lutte contre une civilisation bâtarde ayant des principes antichrétiens, et ne présentant point d'autre but que la richesse à acquérir ; lutte contre l'industrialisme qui absorbe les plus riches qualités de l'esprit, dessèche le cœur et fait perdre à l'âme son élévation ; lutte, enfin, contre l'apathique ignorance de ceux-là mêmes pour qui nous nous sacrifions. Oui, l'œuvre de l'éducation dans nos contrées du Canada occidental offre une lutte capable d'exercer les âmes les mieux trempées et peut fournir aux cœurs les plus avides de sacrifices de quoi pleinement se satisfaire ; ces sacrifices, il est vrai, seront couronnés des plus heureux effets, non point seulement pour quelques jours, mais pour un avenir durable.

Pour en revenir à la matière propre à notre travail, nous grouperons, sans autre ordre que celui de la succession des dates, les quelques faits qui nous paraissent les plus convenables à faire connaître notre œuvre. En

ouvrant le journal du collége, nous y voyons qu'au moment de commencer l'année scolaire 1865-1866, le Révérend Père Visiteur de la province du Canada, sur le point de terminer sa mission, nous donne ses derniers avis. Le R. P. Vanderberghe allait nous quitter. Sa présence au milieu de nous, au début de nos travaux, sa parole si profondément convaincue et si encourageante, ses adieux prolongés et touchants, qui nous révélaient si bien le vif intérêt qu'il portait à notre œuvre, cette lettre surtout qui nous restait, pleine de sages enseignements et de fraternels souvenirs, toutes ces circonstances furent pour nous un puissant ressort qui doubla notre courage et confirma nos résolutions.

Voici l'état du personnel de la maison du collége pour cette année : le R. P. Ryan, supérieur ; le R. P. Tortel, directeur du grand Séminaire ; le R. P. Guillard, chargé de la desserte de la paroisse de Saint-Joseph ; le R. P. Mac-Grath, remplissant la même fonction à celle de Saint-Patrice ; le R. P. Derbuel, préfet de discipline et directeur des études ; les RR. PP. Lavoie, Kavanagh, Mourier, professeurs ; le R. P. Baudin, économe ; les FF. scolastiques Mac-Carthy, Barrett et Chaborel, professeurs. Cinq professeurs laïques ; un ecclésiastique, professeur de dessin et un maître de piano ; quatre Frères convers, complètent le personnel, ce personnel qui ne peut paraître trop nombreux, si l'on considère la variété des œuvres et surtout le vaste plan sur lequel se donne l'enseignement.

Le 4 septembre, les classes s'ouvraient et commençaient à fonctionner d'après la répartition suivante : trois sections dans le cours d'instruction primaire ; dans le cours commercial et le cours classique, toutes les divisions que comporte la force relative des élèves.

Depuis longtemps nous souhaitions de donner à nos enfants un moyen d'occuper utilement leurs loisirs et en

même temps de leur fournir une source d'innocentes réjouissances pour leurs petites fêtes, en organisant parmi eux un corps de musique instrumentale. L'arrivée du F. Chaborel, premier scolastique sorti du nouveau Noviciat, nous fit juger que le moment favorable à la réalisation de nos idées était venu.

Français et ancien militaire, le F. Chaborel, après quelques années de séjour sur le continent américain, est venu offrir à notre famille son dévouement, servi par d'heureuses qualités et des connaissances spéciales toujours bien appréciées dans un collége. A peine arrivé de Montréal, en sa qualité d'ancien sergent, il a reçu le poste le plus difficile, celui de maître d'études et de surveillant en chef; à cela il joignit le titre et la charge de maître d'escrime et de professeur de musique. L'occasion donc était bonne, mais les instruments manquaient. Nos élèves, dont l'impatience devançait nos désirs, se chargèrent eux-mêmes de les procurer à la maison. Pour ne pas nuire à leurs études, ils prennent sur leurs récréations le temps de préparer une soirée dramatique et musicale à laquelle ils se proposent d'inviter le public. Aussitôt un comité d'organisation est formé parmi eux ; ils nomment un président et un secrétaire et formulent un programme de la fête, « *programme*, est il dit dans la réclame qu'ils font circuler dans la ville, *aussi brillant que varié et plein d'un intérêt soutenu.* » Ce ne fut que le 16 avril qu'ils purent exécuter leur projet. Mais, ce jour-là, ils obtenaient un vrai succès, réalisaient 600 francs et achetaient ainsi, par leur bonne volonté, le plaisir et, selon eux, l'honneur d'avoir leur corps de musique.

Désormais leurs fêtes de famille s'égayeront de leurs joyeuses fanfares, et souvent ils trouveront dans cet agréable délassement un répit à leur application et un soulagement aux petites peines inséparables de la vie de

collége. On nous pardonnera ces détails, de peu de portée générale, à la vérité, mais non sans intérêt, s'il faut en croire l'expérience et nos propres souvenirs. D'ailleurs elle sert à peindre le caractère de ce peuple et à donner une idée de son esprit d'initiative et d'organisation qui se manifeste même dans la première jeunesse.

Si nos élèves aiment les sons bruyants des instruments de musique, ils ne sont pas insensibles aux sentiments de piété, ils ont fait leur retraite, que leur a prêchée le R. P. Mac-Grath, avec édification ; aussi, le jour de la clôture, l'un d'eux, se faisant l'interprète de ses condisciples, a pu, en présence de toute la communauté réunie, adresser à ce Père les paroles suivantes :

« En face de votre dévouement et de votre bonté, bien-aimé Père, nos mains sont vides, il est vrai, mais nos cœurs sont pleins de gratitude, pleins surtout, n'est-ce pas, chers amis ? d'un désir sincère d'être fidèles à vos enseignements et de persévérer dans la noble et sainte voie où vous nous avez conduits. C'est là, sans doute, une partie de la récompense que vous espérez ; celle-là, du moins, il est en notre pouvoir de vous la donner, et nous vous le promettons tous. »

Les fêtes de Noël, si joyeuses encore, si populaires dans nos contrées, n'ont pas été sans incidents dans notre collége. Déjà, pendant l'octave de l'Immaculée-Conception, nos enfants remarquaient d'un air de curiosité l'érection d'un piédestal en pierre qui devait remplacer celui de bois où reposait la statue de la Très-Sainte Vierge, gardienne de leurs jeux. En même temps avançait lentement la construction d'un vaste *glaciarium* destiné aux patineurs et occupant une bonne partie de la cour de récréation. Jusqu'alors il avait fallu se contenter des rares occasions où la glace des rivières ou des canaux, dégagée de neige, permettait l'exercice favori du patin. Pendant le

restant de l'hiver, mainte fine lame d'acier se couvrait d'une odieuse rouille, tandis que, tout à côté, voire même sur le chemin du collége, s'ouvraient des établissements, rendez-vous des patineurs. Quelle source de tentations et, hélas ! de punitions ! quel objet de convoitise que ce beau glacier où l'on prenait de si joyeux ébats ! Nous comprîmes leur désir.

Le jour de Noël même, la belle statue de Marie-Immaculée, qui depuis six semaines gisait encore dans sa caisse aux vastes proportions, apparaît comme par enchantement sur le piédestal qu'on lui avait préparé. Elle est de ciment et capable de résister à toutes les rigueurs de notre climat et aussi aux coups violents des balles écartées de leur but. La cérémonie de la bénédiction se fit dans la matinée de ce grand jour, par un ciel serein et une température relativement douce, ce qui nous permit de donner à cette fête la solennité voulue. Le lendemain, sous les regards de leur bonne Mère, toute souriante et aimable, nos gais patineurs glissaient, bondissaient, pirouettaient à leur aise sur une glace fine et irréprochable qui désormais serait leur propriété.

2 *janvier*, jour férié. Temps superbe, grande excursion en traîneaux à cinq lieues de la ville, vers la petite paroisse rurale de Gloucester, fondée par nos Pères. Tout le pensionnat, le corps des professeurs, la communauté des Frères scolastiques et des Pères, occupent une longue file de traîneaux glissant à toute vitesse sur la première neige battue de la saison. L'air était vif ; mais la gaieté, cette gaieté spontanée et petillante des écoliers en congé, était plus vive encore. Chaque traîneau avait son refrain, dont les notes variées se mêlaient au tintement des clochettes suspendues aux colliers des chevaux. On eût dit, au passage de cette troupe en fête, que la nature n'était point morte, et qu'elle ne présentait plus ce

spectacle morne qu'elle offre partout en hiver dans les régions du Nord. Ah ! c'est qu'au jeune âge les innocents plaisirs procurent facilement le bonheur, et que, lorsque le cœur est content et surabonde de joie, les objets, quelque tristes qu'ils soient, revêtent une couleur agréable. Le matin, avant notre départ, tous, avant de quitter la chapelle, nous avions demandé la bénédiction à la Sainte Vierge; aussi la journée se passa-t-elle aussi bien que nous pouvions le désirer; et nous rentrions le soir en remerciant notre bonne Mère d'avoir veillé sur nous et de nous avoir préservés de tout accident.

25 *janvier*. Nos élèves savent déjà depuis quelque temps que ce jour on doit célébrer dans toutes les maisons de la Congrégation le cinquantième anniversaire de notre fondation, et ils tiennent à ne pas y être étrangers. Tous s'agitent, surtout la veille, sous l'impulsion d'une seule pensée, et se disent : « C'est demain la fête des Pères. » Les uns décorent la vaste salle d'étude et préparent sur l'estrade d'usage le fauteuil d'honneur, destiné au R. P. TABARET ; d'autres répètent leurs rôles dans les deux drames réservés pour la soirée, pendant qu'à côté un chœur improvisé, où chaque portion de la communauté a des représentants, fait la répétition, sous la direction du maître de piano, de divers morceaux de musique. Tout cela n'a pas empêché la communauté des Pères et Frères de prendre part aux exercices de la retraite mensuelle donnée par le R. P. Provincial, qui se fit alors.

Enfin, le grand jour est arrivé. Dès le matin, tout le collége, le grand séminaire, la communauté des Oblats sont réunis dans la salle d'étude. Deux élèves, l'un en français, l'autre en anglais, viennent offrir au représentant de la famille, dont les membres se dévouent avec tant de zèle et d'abnégation à l'éducation de la jeunesse

du pays, leurs vœux, leur gratitude et l'assurance de leur filial attachement. Le chœur exécute ensuite quelques morceaux d'après les motifs de Donizetti et de Rossini. Le R. P. Provincial, prenant la parole après, leur répond qu'il accepte leur affectueux témoignage; il les encourage à seconder toujours de leurs efforts et de leur bonne volonté la Mission de leurs Pères, et, enfin, au nom de la Congrégation, il bénit ces chers élèves qui ont été si longtemps sous sa juridiction immédiate. Ainsi s'ouvrait cette journée aux touchants souvenirs. A dix heures, messe solennelle chantée par le R. P. Provincial, à laquelle Mgr Guigues assiste, paré pontificalement. Tous les Pères de l'évêché sont présents. A l'offertoire, nos jeunes vocalistes, s'inspirant des émotions communes à nous tous, nous font goûter la délicieuse mélodie d'un *Ecce quam bonum*, et à la communion ils rendent avec effet la poétique conception de Lambillotte : *l'Église sur la mer du monde*, où nous avons tous saisi l'heureuse association de nos destinées à celles de la Barque de Pierre. Nous aimions, avec un demi-siècle de vie, à nous compter parmi les fidèles rameurs du pêcheur de Galilée. A la fin de la grand'messe, nos choristes ont exécuté le chant d'actions de grâce, le grand *Te Deum* de Lambillotte, puis S. Gr. l'Évêque d'Ottawa a donné la bénédiction solennelle du Saint-Sacrement. A dîner, nous étions vingt Oblats réunis. Monseigneur présidait cette agape de la vraie et sainte fraternité. C'était la famille sans aucun mélange d'étrangers. Le soir, après le souper, nos chers élèves nous ont invités à une représentation dramatique, entremêlée de divers morceaux de chant rendus avec effet, et dont l'à-propos montrait qu'eux aussi étaient tout pleins de nos pensées et de nos émotions. Un bon nombre de membres du clergé y assistaient et, par leur présence, nous donnaient une preuve de leur sympathie pour nous.

C'est par cette amusante récréation qu'a fini la journée du 25 janvier. Ainsi s'est passé dans notre retraite cet anniversaire joyeux ; il nous laisse pénétrés de respect pour le passé et pleins d'espérance et de courage pour l'avenir.

19 *mars*. Fête de saint Joseph, patron de notre Collége. Nos enfants, chaque année, se préparent à ce beau jour par les exercices du mois de saint Joseph. Chaque année aussi ils reçoivent, par l'intercession de leur glorieux patron, des grâces nouvelles. Quarante d'entre eux se sont approchés ce matin de la Sainte-Table, avec une piété et une vivacité de foi qui nous consolaient. Au dîner, nous avions le bonheur de posséder Mgr Guigues, dont c'était aussi la fête. Nos jeunes musiciens ont fait publiquement, en son honneur, le premier essai de leurs instruments. Sa Grandeur, avec sa bonté habituelle, a bien voulu leur témoigner sa satisfaction, et a félicité leurs condisciples de cette utile et agréable acquisition.

Un mois plus tard, le 15 avril, fête du patronage de Saint-Joseph, monseigneur l'évêque officiait pontificalement dans notre église paroissiale, dont saint Joseph est le titulaire. Quoique ce fût peu de temps après les grandes solennités pascales, nos catholiques l'ont célébrée avec un empressement extraordinaire. La dévotion au premier protecteur du Canada est une des plus populaires du pays, grâce au zèle de Nosseigneurs les évêques.

C'est à cette époque de l'année qu'ont commencé les travaux d'agrandissement de notre église, travaux conduits avec vigueur, et couronnés par la magnifique cérémonie de la dédicace, le jour de la Toussaint 1866.

Le 30 avril, le R. P. Bournigalle ouvre pour nos élèves le beau mois de Marie. L'autel de la Sainte-Vierge a revêtu sa plus belle parure et brille de ses plus beaux feux ; l'orgue retrouve les joyeuses et suaves mélodies de

mai, tous les cœurs palpitent et sont dans l'attente. Nous devons dire que la parole bienveillante et sympathique du R. P. Bournigalle fut en parfaite harmonie avec les dispositions de son jeune auditoire, qui, dès les premiers mots, découvrit en lui un véritable ami du jeune âge. Le lendemain, la journée était belle, on eût dit que la Sainte Vierge l'avait choisie elle-même, tant elle avait d'éclat; aussi la joie et la gaieté rayonnaient sur tous les fronts. Qui eût vu alors tous nos enfants, après leur déjeuner, au moment où la cloche va les appeler à l'étude préparatoire à la classe, aurait aisément deviné, sous leur air de calme inquiétude, l'annonce de l'explosion d'une vive joie qui n'attend qu'un signal pour éclater. Tous les regards se portent instinctivement vers la cloche et semblent lui demander un secret, quand soudain retentissent les fanfares jouant l'air : *C'est le mois de Marie!* C'était le signal; un hourra formidable, expression d'une espérance enfin satisfaite, se fait entendre et salue la bonne nouvelle. Une voix bien connue venait de proclamer le grand congé. On allait passer toute la journée à la campagne. Dix minutes après, la communauté, musique en tête, se rendait à la Ferme, jolie propriété à un kilomètre et demi du collége, longée par une délicieuse rivière et coupée de bosquets, de prairies, de jardins potagers, épars çà et là sur un sol pittoresque. Nos élèves appellent cette joyeuse campagne : la campagne du P. Tabaret, en mémoire de leur ancien et bien-aimé Supérieur, aux soins duquel ils la doivent. Jusqu'ici il n'y a là que la demeure du fermier et un méchant chalet dans lequel il entasse ses foins. Mais nous espérons que, plus tard, le collége y possédera, pour son usage, une jolie résidence. Monseigneur daigna venir avec les Pères de la maison de l'Evêché et quelques ecclésiastiques prendre part à notre fête de famille. Au dîner, un bosquet nous servit de réfectoire; quelques planches mal

jointes, de tables et de siéges. Mais la gaieté et tout ce qui fait le vrai charme d'une fête ne nous manquaient point, non plus que les accords de nos habiles musiciens; on ne s'aperçut donc guère de l'absence de plus d'une chose accessoire. Le soir, après les fatigues et les plaisirs un peu bruyants de la journée, un salut solennel nous réunit aux pieds de Celui qui donne et le vrai repos et la joie solide ; ce fut un bonheur pour tous d'élever un instant, au soir de cette fête, leurs cœurs vers Dieu avec les parfums de l'encens.

Ce fut notre dernière fête de famille. Durant le mois de mai, diverses causes nous firent songer sérieusement à devancer le terme habituel de l'année scolaire. Plusieurs de nos meilleurs élèves étaient attaqués de fièvres malignes qui menaçaient d'envahir tout l'établissement. Le R. P. KAVANAGH lui-même fut atteint et dut garder le lit près d'un mois. Puis, à la frontière, nos volontaires canadiens avaient à résister à l'attaque d'un parti d'aventuriers qu'on croyait être l'avant-garde d'une armée de *fenians*. Une invasion étrangère paraissait imminente. Enfin, une commission médicale, chargée par le gouvernement d'étudier la fameuse question du choléra et de publier les moyens les plus propres pour se préserver de ce terrible fléau, venait de terminer ses travaux, de communiquer son rapport ; les diverses municipalités prirent, en conséquence, des mesures rigoureuses pour que la santé publique ne fût pas troublée. Ce fut ce qui acheva de jeter l'alarme dans le pays.

En de telles circonstances, il nous sembla que notre devoir était de renvoyer nos enfants dans leurs familles avant les grandes chaleurs de l'été. Bien des parents déjà se montraient inquiets et semblaient désirer cette mesure.

Après mûres délibérations, appuyées sur de sages conseils, il fut donc résolu que les vacances seraient devan-

cées d'un mois et auraient lieu à la fin du mois de mai. La rentrée des classes fut fixée au 1er septembre, ce qui donnait à nos élèves trois mois de vacances. Nous nous séparâmes de nos chers enfants, le 31 mai, après leur avoir fait subir les examens, selon l'usage, et les avoir mis, autant que possible, en garde contre les épreuves et les dangers qu'offrent les vacances. Ils eurent tous le bonheur de faire, à cette intention, la sainte communion, avant leur départ.

Neuf mois d'un travail assez pénible s'étaient écoulés pour eux et pour nous. Nous songeâmes à prendre aussi nos vacances. Les RR. PP. TORTEL et KAVANAGH, les frères Barret, Mac Carthy et Chaborel se rendirent avec le R. P. Provincial à la résidence de la Rivière-au-Désert : ils allaient y chercher quelque repos et les agréments de la vie champêtre. Le R. P. DERBUEL partit pour accompagner Monseigneur d'Ottawa dans les visites pastorales qu'il a coutume de faire à cette époque, pour une partie de son vaste diocèse. Le R. P. Supérieur et les autres Pères demeurèrent à la maison, et nous verrons qu'ils n'y restèrent point oisifs.

Quelques semaines avant la clôture de nos cours, S. Exc. le gouverneur général, Lord Monk, faisait pour la première fois son entrée solennelle dans sa nouvelle capitale. Dès son arrivée, Monseigneur, tous les Pères de notre chère Congrégation, employés à diverses œuvres de la ville, et quelques ecclésiastiques séculiers, s'empressèrent de rendre à Son Excellence une visite officielle. Lord Monk ne put s'empêcher de manifester son étonnement de voir un si grand nombre *d'ecclésiastiques romains* dans une ville comme la nôtre.

Il venait ici pour ouvrir la session parlementaire, qui a duré du 4 juin au 15 août. Pendant tout ce temps, le R. P. RYAN, supérieur du collége, et le R. P. LAVOIE, tous les

deux habilement secondés par un ecclésiastique ami de la famille et ancien rédacteur d'une feuille catholique, *la Tribune*, travaillèrent à obtenir du gouvernement, pour notre collége Saint-Joseph, les droits universitaires. Grâce à leur habileté, à leur persévérance, et au courage qu'ils montrèrent pour surmonter les difficultés de tout genre qui s'opposaient à leurs desseins, ils virent leurs efforts couronnés de succès. La préparation du bill, à elle seule, leur coûta plusieurs semaines de travail et de recherches ; ils durent, en outre, se mettre en rapport avec un grand nombre de membres, tant de l'Assemblée législative que de la Chambre haute, et gagner à leur cause un parti assez fort pour contre-balancer certaines influences qui ne voulaient point entendre parler d'autres priviléges que de ceux qui existaient déjà, ou du moins étaient depuis plus longtemps en projet.

Le 4 juillet, le bill, dans lequel nous demandions au gouvernement que les droits et pouvoirs d'université fussent conférés au collége d'Ottawa, parut pour la première fois à l'Assemblée législative, et le lendemain, en dépit d'une opposition violente, il fut lu une seconde fois. Le 27 juillet, il parut une troisième fois dans l'assemblée, fut admis, puis envoyé au Conseil législatif, qui, dans sa séance du 4 août, l'adopta après de nouveaux débats. Le 15 août suivant, le gouverneur général donnait, au nom de Sa Majesté, la sanction royale à l'acte qui confère au collége d'Ottawa la charte et les pouvoirs d'université. Nous n'entrerons ici dans aucun détail concernant les formalités parlementaires préalables à cet acte. Disons seulement que l'obtention des priviléges que nous avons acquis, et l'élévation de notre collége au rang d'université, tout en créant pour nous de nouvelles charges, seront, avec l'appui de l'Église, d'un très-puissant secours à la cause de la religion et de la vérité dans cette partie du Canada. Quand la position créée

pour notre collége par ce grand acte sera parfaitement dessinée, et quand l'organisation qu'il faudra lui donner sera complète, nous nous ferons un devoir et un bonheur de dire plus longuement les résultats, les avantages de cette institution. Nous nous bornons à constater pour le moment, un vrai triomphe remporté sur le protestantisme, un hommage rendu par le pays au zèle et au succès de nos Frères.

Pour avoir tout à fait complet le compte rendu de nos travaux pendant nos vacances, il faut ajouter à ceux dont nous venons de parler, une retraite prêchée en anglais par le R. P. LAVOIE aux pensionnaires des Sœurs de la charité d'Ogdensburg (État de New-York).

Aujourd'hui, ces trois mois de vacances, qui nous paraissaient devoir être si longs, sont terminés. Comme toujours, le temps s'est bien vite écoulé, et nous voilà de nouveau réunis pour la retraite annuelle. Plusieurs de nos Pères des différentes maisons du Canada et des États-Unis sont venus se joindre à nous pour cette retraite. Ils voulaient, comme nous, entendre les instructions si belles et si pratiques de notre digne et vénéré prélat, Mgr GUIGUES. Les paroles pleines de si beaux enseignements, les exemples si touchants de ce Père bien-aimé, ont assuré à cette retraite des fruits consolants : ces fruits demeureront, grâce à Dieu, qui en est le principe et qui peut, lui seul, assurer pour l'avenir l'efficacité à nos résolutions !

A la maison du collége d'Ottawa se rattachent les deux importantes résidences de la Rivière-au-Désert et de Temiskaming, l'une et l'autre chargées spécialement de desservir les Missions sauvages de cette partie de notre province du Canada; nous regrettons de n'avoir reçu aucun rapport de ces deux résidences. Nous espérons que les Pères qui les habitent ne voudront point priver leurs frères de la connaissances de leurs travaux et des conso-

lations, comme des peines qu'ils y rencontrent, et, pour cela, se décideront à nous envoyer leurs relations.

MAISON DE BUFFALO.

La maison de Plattsburg ne nous ayant envoyé aucune relation, nous allons clore la narration des travaux de la province du Canada par le rapportque le R. P. Paillier, Supérieur de la maison de Buffalo, a adressé à son Provincial :

« Je viens de terminer la lecture du dernier numéro des annales de notre chère Congrégation. Ces pages, que j'ai lues avec tant d'intérêt et d'édification, me rappellent un devoir dont j'aurais déjà dû m'acquitter ; je m'empresse de venir le remplir aujourd'hui. Je vous dois un petit compte rendu des travaux de notre maison de Buffalo. Le voici. Il sera court. Puisse-t-il racheter ce léger défaut en vous offrant le consolant spectâcle d'une maison qui, après quatre années de mort apparente, renaît à la vie et recommence à enfanter de ces œuvres qui réjouissent le cœur de Dieu !

« Autrefois notre établissement prenait rang parmi les plus importants de la province, tant par son nombreux personnel que par les travaux que ses membres accomplissaient. Nous avions alors collége et grand séminaire. Sans doute, le nombre des jeunes gens et des lévites confiés aux soins de la Congrégation ne s'élevait pas bien haut, — quarante environ ; — mais comme nous ne devons pas mesurer le bien opéré d'après le chiffre des élèves, de ceux surtout qui sont sortis du grand séminaire, mais d'après l'heureuse influence qu'ils exercent sur le clergé diocésain, nous dirons qu'il est immense. Un tiers du clergé séculier irlandais du diocèse de Buffalo a été formé

par nos Pères, et ces prêtres, par leur excellent esprit et leur zèle actif, sont un sujet d'édification pour tous leurs confrères et la joie de l'autorité diocésaine. Pourquoi faut-il que des difficulté financières soient venues fermer et notre collége et notre séminaire ?

« Ce fut alors que le R. P. CHEVALIER inaugura l'œuvre si belle des missions. Je n'en dirai rien ; cela n'entre point dans mon plan. Au reste, ce bon Père a tracé dans quelques pages, trop courtes, sans doute, mais remplies d'intérêt, une faible partie du bien qu'il a opéré dans ces missions dont il était l'âme. Son souvenir restera longtemps gravé dans la mémoire des populations et du clergé de notre diocèse. Après plusieurs années de travaux apostoliques, le R. P. CHEVALIER fut rappelé en France, et son départ mit fin à l'œuvre des missions.

« Deux Pères restèrent à Buffalo, s'abritant sous la protection des Saints Anges, patrons de la petite paroisse à laquelle ils prodiguaient leurs soins. Voilà quelles furent leurs modestes occupations, leur rôle d'expectative pendant quatre années.

« Cependant le besoin de missions se faisait sentir de plus en plus. Le clergé désirait vivement voir se renouveler les prodiges de grâce que Dieu avait opérés autrefois par le ministère de nos Pères, et, chaque fois que l'occasion s'en présentait, Mgr TIMON manifestait hautement son désir, son impatience, de voir les Pères Oblats reprendre l'œuvre des missions. Enfin, à l'époque de votre avant-dernière visite à Buffalo, les bons Anges de *Prospect-Hill* vous inspirèrent l'heureuse pensée de me venir en aide. Vous me donnâtes, pour remplacer le P. MAUROIT, en qui je perdais un excellent compagnon, les deux bons Pères MANGIN et MAC-GRATH.

« Ils ne furent pas longtemps ici sans trouver un aliment à leur zèle apostolique. S. Gr. Mgr TIMON me fit appeler

et me remit la liste de neuf paroisses à évangéliser. Il fallait commencer presque immédiatement. Mes deux nouveaux compagnons, sans vouloir prendre quelques jours encore de repos, partirent pour commencer leur campagne. Leur premier champ de bataille fut Médina, paroisse de sept ou huit cents communiants, confiée aux soins du Rév. M. O'Meara, un de nos anciens séminaristes. Il donna carte blanche aux Missionnaires. « Voici, dit-il, l'état de « ma paroisse : la majorité ne fait plus ses pâques. Instruisez nos gens, touchez-les, ramenez-les, sanctifiez-les. Tirez le glaive et combattez. Vous ferez comme « Josué. Pour moi, je tâcherai d'imiter Moïse. Je prierai « et vous regarderai faire. » Il tint parole. Les deux Missionnaires eurent tout à faire : prêcher, chanter, confesser. Le Curé accomplit dans la perfection le rôle qu'il s'était imposé. L'assaut commença. Dès le début, il y eut résistance, mais, au cinquième jour, l'ennemi prit la fuite et la position fut emportée.

« Tous s'approchaient des sacrements. L'indifférence religieuse, mal contagieux que le protestantisme infiltre dans l'âme de ces populations que jette sur nos rivages le flot de l'émigration européenne, avait gangrené Médina, comme tant d'autres localités.

« La mission de Médina se termina par la cérémonie de la rénovation des vœux du baptême. C'était chose neuve pour les habitants de Médina. C'était aussi, disons-le, chose neuve pour les deux Pères, qui, inexpérimentés dans l'art des missions, voulurent tenter un essai. Le P. Mac-Grath organise donc la cérémonie du mieux qu'il lui est possible et, n'osant, dans sa modestie, présumer un plein succès, ne veut pas non plus s'exposer à un échec complet. Il annonce donc aux braves catholiques qu'il était venu évangéliser, qu'il va leur adresser quelques questions, et que, s'ils sont disposés à consentir à ses

demandes, ils élèveront en l'air, en signe d'assentiment, leurs cierges allumés. Puis, le moment venu d'interpeller son nombreux auditoire, il lui adresse ces émouvantes paroles : « Allons, habitants de Médina, enfants de la catho-
« lique Irlande, c'est maintenant que vous allez clore ces
« saints exercices de la retraite, en manifestant ostensi-
« blement votre ferme volonté de persévérer dans les
« saintes résolutions que vous avez prises pendant la re-
« traite. Renoncez-vous à Satan, à ses pompes et à ses
« œuvres? Voulez-vous croître, persévérer et mourir
« dans la fidélité à notre Dieu, à ses saints commande-
« ments? » C'est alors que ce bon peuple, électrisé par cet appel fait à sa foi, ainsi que par les paroles entraînantes qui avaient précédé ces questions, ne peut contenir son émotion. Des centaines de mains s'élèvent, brandissant des cierges allumés. Ce n'était pas assez. Toutes les bouches s'ouvrent aussitôt, et l'expression de la foi la plus vive ne tarde pas à venir réjouir les cœurs du pasteur et des Missionnaires. « *Yes, Father, yes ; to be sure, we will ; don't fear, your Reverence* : Oui, Père, oui ; soyez-en sûr, nous le voulons; que votre Révérence ne craigne rien. »

« Tous les cœurs étaient contents, heureux; la grâce d'en haut les avait visités. Bientôt les Pères font leurs adieux à Médina et partent à toute vapeur pour Rochester.

« Cette ville est la plus importante du diocèse ; elle l'emporte même sur Buffalo, sinon par le chiffre de ses habitants, du moins par l'aisance, le bien-être dont jouit la population catholique. Ici, point de ces tristes vestiges de la misère ; partout une population riche et élégante. Les deux Pères semblaient avoir quelque raison plausible de redouter ce nouveau théâtre si différent du premier, car l'obéissance les y envoyait pour combattre, sans qu'ils eussent eu le temps de se préparer suffisamment au combat. Pas de sermons écrits pour un pareil auditoire. N'im-

porte : l'homme obéissant racontera ses victoires : *Vir obediens loquetur victorias*. Le R. P. Mac-Grath monte en chaire, le beau jour de la Toussaint, et, avec une franchise apostolique, annonce à ces messieurs et à ces dames à la toilette élégante et au langage raffiné, qu'il ne vient point leur parler avec des paroles étudiées et dans la sublimité du discours, *in sublimitate sermonis,* mais bien leur prêcher sans art, avec l'abandon et la conviction d'un apôtre, une doctrine qui leur paraîtra dure et sévère, mais qui leur procurera la paix avec Dieu et avec eux-mêmes en cette vie, et la félicité éternelle dans l'autre. Ce qui fut dit fut fait, et nos deux Missionnaires ont mis, une fois de plus, en évidence cette grande vérité, que ce ne sont point les belles phrases et les périodes arrondies qui touchent et convertissent les cœurs, mais la seule grâce de Dieu, venant en l'âme bien préparée par la parole simple, mais pleine de foi et de piété du Missionnaire.

« Le succès fut complet, et le Curé, le R. M. Byrnes, manifesta aux Pères la plus entière satisfaction.

« Je ne puis, mon Révérend Père, suivre nos chers Missionnaires dans toutes leurs courses apostoliques. Ils sillonnent en tous sens le diocèse de Buffalo. Il y a quelques semaines, ils se trouvaient au pied des chutes si justement célèbres du Niagara. C'était à trois minutes seulement de distance de ces majestueuses cataractes, qu'ils annonçaient la parole de Dieu à une population catholique de sept à huit cents communiants. Comment ne pas être inspiré, éloquent, en présence de ce spectacle grandiose du Saint-Laurent, dont la nappe d'eau verdâtre, formant un fer à cheval d'un kilomètre d'étendue, se précipite perpendiculairement d'une élévation de cent soixante pieds dans un gouffre affreux, du sein duquel s'élève un épais nuage de vapeurs qui, reflétant les rayons d'un

beau soleil, ravissent la vue en étalant aux regards du touriste cinq ou six arcs-en-ciel superposés.

« Les grandes eaux figurent, dans l'Ecriture sainte, les grandes iniquités. On en trouve un peu partout, de ces grandes iniquités, mais à Niagara plus qu'ailleurs. Les scènes grandioses dont nous venons de parler y attirent de toutes les parties du monde, et surtout de tous les coins de l'Amérique, des milliers de voyageurs opulents qui, durant la belle saison, transforment cette petite ville en une véritable Capoue.

« Tout ce qui peut flatter les sens, séduire le cœur, se donne là rendez-vous, et les catholiques, malgré la surveillance active et le zèle de leur digne curé, subissent plus ou moins l'influence délétère qu'exercent sur eux les concerts, les spectacles, les amusements et tout l'attirail de la volupté.

« La mission semblait devoir offrir des difficultés de plus d'un genre. Ce fut ce qui eut lieu. Mais la grâce de Dieu fit des prodiges à Niagara, comme ailleurs, et, à part trois ou quatre endurcis, la population entière s'approcha des sacrements. Depuis ce temps, quatre autres paroisses ont été évangélisées avec le même succès que les précédentes ; deux autres se préparent à recevoir la même faveur. Vous le voyez, mon Révérend Père, les premiers résultats sont bien consolants. Puisse l'œuvre des missions si bien inaugurée derechef, croître et prospérer! Puisse le champ déjà si vaste ouvert à notre zèle s'élargir encore davantage devant nous ! Mais aussi, daigne le Ciel nous envoyer des ouvriers qui viendraient aider dans leurs travaux les ouvriers trop peu nombreux que nous avons, semer avec eux dans les peines et dans les larmes, afin de récolter un jour avec eux dans une éternelle allégresse.

« J'ai l'honneur d'être, mon Révérend Père, votre obéissant et tout dévoué frère. A. Paillier, o. m. i. »

VARIÉTÉS.

De retour dans son diocèse, Mgr TACHÉ a eu l'heureuse pensée de faire le récit de son dernier voyage et des impressions qu'il y avait éprouvées, en forme de lettre pastorale qu'il a adressée à tous les missionnaires de son diocèse. Nous croyons être agréable à tous les membres de la famille en reproduisant, dans nos ANNALES, ce travail si plein de charme et d'intérêt.

Saint-Boniface, 8 décembre (fête de l'Immaculée-Conception).

AUX MISSIONNAIRES DU DIOCÈSE DE SAINT-BONIFACE.

« *A vous tous qui nous aidez à sanctifier les âmes confiées à nos soins, salut et bénédiction en Notre-Seigneur.*

« De retour dans notre diocèse, après une longue absence, il nous est bien doux de vous adresser à tous quelques lignes pour vous rendre compte de notre voyage et vous faire part de nos impressions. Le grand Pontife qui gouverne l'Eglise, voulant donner une pompe toute particulière à la fête du dix-huitième anniversaire centenaire du martyre des saints Apôtres Pierre et Paul, et, à cette occasion, insérer au catalogue des saints les noms de vingt-cinq fidèles serviteurs de Dieu, avait exprimé à ses frères dans l'Episcopat le désir de les voir se réunir en grand nombre autour de sa personne vénérée. Ce vœu

du Vicaire de Jésus-Christ, au milieu des cruelles épreuves qui affligent son grand cœur, nous semblait un ordre du ciel. Cependant, nous hésitions encore à renoncer à la visite projetée du diocèse, pour prendre le chemin de la Ville Eternelle, lorsque nos incertitudes trouvèrent un terme, à la réception des lettres de convocation de notre Chapitre général, et dans les vives instances qui nous étaient faites d'y assister.

« Décidé à entreprendre encore une fois le voyage d'Europe, nous avions fixé notre départ au 29 avril. Le 21 du même mois, nous avions la consolation de revoir notre si digne coadjuteur. Les douloureuses pertes subies par la mission de l'Ile-à-la-Crosse, les privations et les souffrances de ceux et celles qu'il y avait laissés, torturaient l'âme si délicate et si sensible de Mgr Grandin ; nous nous efforçâmes de le consoler, et c'est en sa compagnie que nous nous mîmes en route, le jour fixé. Le 30, nous arrivions à Saint-Joseph; nous y passâmes le premier jour du beau mois de mai. Le 2, nous repartions, pour arriver à Saint-Paul le 11. Nous restâmes dans cette ville jusqu'au 14 ; le 18, nous étions à Montréal. Après une semaine passée au Canada, le 25, nous nous embarquions à Québec, pour l'Europe. Nous avions l'avantage de voyager avec Mgr l'évêque Ottawa, qui, comme ses deux frères dans l'épiscopat et en religion, se rendait au double appel du Père commun des fidèles et du Père de notre chère famille d'Oblats. Mgr de Satala, épuisé par les courses de l'hiver précédent, par les fatigues d'un voyage accompli en quarante-quatre jours de marche, de l'Ile-à- la-Crosse à Montréal, souffrit beaucoup pendant la traversée. La mer, assez douce pour les autres, fut terrible pour lui. Nous eûmes la douleur de le voir malade tout le temps que nous fûmes sur l'Océan.

« Débarqués à Liverpool le mercredi soir, nous étions le

samedi 8 juin dans notre maison de Paris. Nous goûtâmes une joie bien vive en revoyant notre très-révérend Père général et ceux des nôtres qui habitent auprès de notre supérieur bien-aimé. Notre Père nous porte un bien grand intérêt à tous, sa sollicitude pour ses enfants lui fit accueillir avec bonheur les heureuses nouvelles que nous pûmes lui donner, tout comme il s'affligea avec nous de vos épreuves et de vos souffrances.

« Laissez-moi vous dire comme notre âme fut douloureusement impressionnée le lendemain de notre arrivée dans la capitale du royaume « très-chrétien », et ce, le grand jour de la Pentecôte. Nous nous éveillâmes au bruit des charrettes de transport, des scies, des marteaux, aux cris des ouvriers. Les chantiers qui avoisinent notre maison étaient en pleine activité de travail, les boutiques ouvertes. Mon Dieu, que cette vue nous fit de mal ! Prions pour ceux qui violent si audacieusement le jour du Seigneur, et veillons scrupuleusement sur les populations confiées à nos soins, pour les empêcher de tomber dans un pareil mépris de la loi de Dieu.

« Le 17, nous reprenions la voie ferrée, pour traverser une partie de la belle et noble terre de France, pour voir l'intéressante Savoie [1]. . . . .
. . . .
. . . . Nous passâmes le mont Cénis ; les bancs de neige au milieu desquels nous circulions à cette époque de l'année portèrent naturellement nos pensées vers ceux d'entre vous qui habitent les coins les plus inhospitaliers du diocèse et qui sont exposés à tant de privations. Nous passâmes à Turin une partie de la nuit du 18 au 19. . . . .

[1] Nos Annales ne pouvant, d'après la loi sur la presse, traiter les questions politiques, nous avons dû forcément retrancher de la lettre de Mgr Taché tous les passages qui avaient rapport à cet objet.

. . . .

. . . . Malgré la curiosité naturelle au voyageur de visiter les villes échelonnées sur la route, il nous tardait, pour ainsi dire, de quitter celle-ci. Nous partîmes le 19 au matin. Après avoir traversé le Piémont, nous admirâmes les magnifiques plaines de la Lombardie, ces pays fortunés dont l'ingratitude envers Dieu est d'autant plus frappante, qu'ils en ont reçu plus de bienfaits. Puis, nous entrâmes dans les Etats de l'Eglise. Nous dînâmes à Bologne. . . . .

. . . .

. . . . Dans l'après-dînée, nous entrâmes dans la chaîne des Apennins. Quarante-huit tunnels traversent la crête de ces monts, dont plusieurs se relient par d'immenses viaducs. Nous avons été étonné du travail colossal qu'a coûté ce chemin de fer. Les derniers rayons du soleil couchant éclairaient une ville dans la plaine, à des milliers de pieds au-dessous du point d'où nous l'apercevions. Quelques instants après, nous la traversions à toute vapeur : c'est Pistoie, dont les souvenirs ne peuvent pas tous être chers au cœur chrétien. A la nuit, nous arrivions à Florence : Florence, ville des fleurs, des fleurs de la nature si belles, si variées, sous son délicieux climat ; ville des fleurs de l'art que le génie chrétien y a semées à profusion, véritable parterre de sainteté, où ont brillé avec éclat tant de fleurs de vertu !

« Le lendemain étant la fête du Très-Saint-Sacrement, nous voulions nous arrêter ; nous hésitions cependant.

. . . .

Des pensées pénibles nous agitèrent toute la soirée. . .

. . . .

Comme nous fûmes consolés, le lendemain ! Le silence, le recueillement avaient succédé à l'agitation. Cette ville ne peut se soustraire aux influences chrétiennes. Elle a

fourni trop de saints au Ciel pour qu'il ne lui reste plus d'adorateurs sur la terre. . . . .

. . . .

. . . . Après avoir dit la sainte messe, nous fîmes la visite des églises. Florence en possède de très-vastes, très-belles et très-riches. Jusqu'à deux heures de l'après-midi, nous trouvâmes dans tous ces nobles sanctuaires une foule empressée et recueillie. Des fidèles des deux sexes, de tout âge et de toute condition, étaient là prosternés au pied des autels, tellement absorbés par la prière, qu'ils ne se laissaient pas distraire par la foule des étrangers qui visitaient les églises. Cette vue nous consola beaucoup et changea quelques-unes de nos appréhensions en une douce et légitime espérance. Puis, dans les rues, un air de fête religieuse, pas une boutique ouverte, pas de travail, de quelque nature que ce soit. La population, dont une grande partie avait un livre de prières à la main, semblait toute aller à l'église ou en revenir. Des religieux de différents ordres. . . . .

. . . .

. . . . nous assurèrent que le peuple est bon. . . . . .

. . . .

« A la tombée de la nuit, nous remontâmes en chemin de fer, impatient d'arriver à Rome. Au point du jour, un sourd craquement se fait entendre, de violentes secousses nous agitent, nous étions en dehors de la voie, le train avait déraillé. On s'agite, on s'inquiète, on se précipite en dehors des wagons, les imaginations s'enflamment. Sont-ce des brigands ? sommes-nous dévalisés ? sommes-nous assassinés ? Il y a certaines personnes qui, en Italie, s'attendent à tout. Une petite pierre tombée du talus voisin avait causé l'accident. Les rails étaient déplacés par la secousse. Sept wagons s'inclinaient tristement sur la gauche. Le sommier à l'arrière de celui dans lequel

nous étions était arraché. On se consulte, on se palpe, les plus ardents se calment, et l'on vient à l'heureuse conclusion que personne n'est blessé. Dieu avait gardé les douze évêques et trois cents prêtres passagers sur ce train. A midi, nous arrivions à Rome. Nous descendîmes au canonicat de Sainte-Marie-Majeure, où le Saint-Père nous avait fait préparer des appartements. Nous y trouvâmes Mgr Guigues, Mgr Séméria et deux autres prélats qui nous y avaient précédés. Jouissant tout le temps de la compagnie de Mgr de Satala, nous passâmes quinze jours à Rome. Nous n'entreprendrons pas de vous décrire ce que nous y avons vu, admiré, éprouvé. Ce ne serait plus une lettre, mais un livre. Un mot seulement sur les traits les plus saillants.

« Le fait qui domine les autres est la solennité du 29 juin. Dès la veille, toutes les cloches de la Ville Eternelle annonçaient la fête ; les canons faisaient retentir les collines de leur voix puissante. La physionomie calme, sereine, digne de Rome, s'anima d'un reflet d'une joie aussi pure que vive. On se rendit en foule aux vêpres, chantées par le Souverain Pontife. A l'issue de cet office, on illumina « Saint-Pierre », on illumina la ville. Ces effets de lumière artificielle étaient si beaux, qu'un journal protestant n'a pas craint de dire : « Ces flots de lu- « mière semblaient obéir à la voix qui a dit : *Que la lumière « soit !* et la lumière fut. »

« Le jour de la grande solennité, aux premières lueurs de l'aurore, une foule immense commença à circuler par les rues tortueuses et étroites de la capitale du monde chrétien. De nombreux et magnifiques équipages de grand gala sillonnaient cette foule. Tous se dirigeaient vers l'immense basilique, sans tumulte, sans désordre et presque sans bruit. A sept heures, la procession commence son imposant défilé. Des congrégations, des en-

fants des asiles suivent leurs bannières ; des clercs, des religieux, des chanoines marchent après eux ; puis, sortent de la chapelle Sixtine, 350 évêques, 96 archevêques, 6 patriarches, 46 cardinaux, tous en chape rouge et mitre blanche, à l'exception des évêques orientaux, qui gardent leurs riches costumes où brillent l'or et les pierres précieuses, et qui sont disséminés parmi leurs frères dans l'épiscopat, sans autre ordre que celui fixé par l'époque de leurs promotions respectives, prouvant ainsi, d'une manière éclatante, que l'Eglise de Dieu *circumamicta varietatibus !* confond tous ses enfants dans un même sentiment de foi et de soumission au premier Pasteur. Vingt mille prêtres s'étaient mêlés à la foule ou accompagnaient leurs évêques. Le saint vieillard du Vatican, revêtu, lui aussi, de la chape et de la tiare, un cierge en main, comme tous ceux qui composaient la procession, accompagné des hauts officiers et des grands dignitaires de sa cour, fermait le cortége, porté sur la *sedia gestatoria.* On dit que le coup d'œil qu'offrait cette procession, descendant les immenses escaliers du Vatican, traversant la place Saint-Pierre, pour entrer par la gauche du péristyle, était d'un grandiose indescriptible. L'immense place était couverte de flots de peuples de toutes tribus, de toutes langues, de toutes nations. Le plus profond respect, l'admiration la plus vivement sentie, unissaient tous ces hommes dans un même sentiment et courbaient tous ces fronts sous la main de Pie IX faisant descendre les bénédictions du Ciel sur cette foule recueillie. Mêlé nous-même dans les rangs de la procession, nous n'avons pas pu en contempler tout l'ensemble ; nous avons été dédommagé de cette privation par la jouissance qui nous attendait dans le temple saint. Ses décorations, son illumination surtout avaient quelque chose d'exceptionnellement saisissant.

« Plus de vingt-cinq mille lumières, toutes en cire, disposées en festons, en guirlandes, en couronnes, se disputaient le mérite de dessiner les formes si nobles et si imposantes du grand chef-d'œuvre de l'art chrétien. Toutes ces lumières semblaient courir sur les colonnes, en embrasser les chapiteaux, onduler sous les arcades et répandre, sur toutes les richesses des voûtes et de la coupole, un éclat, une splendeur, qui jetaient l'âme dans un profond étonnement. Un cri de surprise et d'admiration s'échappait involontairement de la bouche de tous, à mesure qu'ils se trouvaient en face de ce spectacle. Ces lumières, symbole de la foi, s'élevaient vers le ciel pour en faire descendre la divine charité, que nous rappelait la chaleur embaumée que ce brasier de cire répandait dans la vaste enceinte. La procession terminée, le Souverain Pontife est assis sur son trône; la couronne des cinq cents Prélats l'environne ; les formalités requises se remplissent; puis tous, comme un seul homme, s'agenouillent. On invoque les Saints du Ciel par le chant des litanies auquel répondent cinquante mille bouches pieuses. Le chant du *Veni Creator* dit, d'une manière sensible à tous ceux qui y prennent part, que c'est sous le souffle de l'Esprit-Saint que tout est fait, que le Pape parle, que l'Église se gouverne. Après les dernières stances, le Vicaire de Jésus-Christ prononce le décret de canonisation et, se dressant avec toute la sainte majesté du représentant de Dieu, il entonne l'hymne de la reconnaissance envers ce Dieu bon : *Te Deum*. Alors, retentissent les fanfares, les volées des cloches de la basilique, les roulements de tambours. Les canons du château Saint-Ange, les cloches du Capitole et de toutes les églises de Rome leur répondent pendant une heure. Toutes ces puissantes voix ambitionnaient, pour ainsi dire, de se faire entendre jusqu'aux extrémités du monde, pour trouver partout un

écho qui redise l'amour de Dieu et la gloire de ses saints: « *Mirabilis Deus in sanctis suis* : Dieu est admirable dans « ses saints. » La messe commence, la messe la plus solennelle qui ait jamais été chantée. A l'Offertoire, un mouvement involontaire se répand dans toute l'assemblée recueillie ; un chant se fait entendre. Sont-ce des voix du Ciel? sont-ce des voix de la terre? Ce doute est comme justifié par le sublime de cette pièce de musique, par l'incomparable beauté de son exécution. Quatre cents chantres sont partagés en trois chœurs. L'un, au sommet de la vaste coupole, donne l'idée des concerts que chantent les bienheureux ; l'autre, au-dessus du portique, imite les chants de l'Église souffrante qui gémit à la porte du Ciel; le troisième chœur, placé près de la Confession de Saint-Pierre, du tombeau des Saints Apôtres, affirme que l'Église militante doit toujours avoir ses apôtres, ses confesseurs, ses martyrs. La plus unanime, la plus touchante émotion s'empara de tout l'auditoire. Plus de distinction de langues, d'habitudes, de goûts. Cette foule immense était évidemment dominée par le sentiment du beau, du sublime. Aussi, comme ils allaient à l'âme, ces accents harmonieux, redisant les divines paroles : *Tu es petrus!* « Vous êtes pierre ! » Comme ils étaient frappants de vérité ces mots : *Et super hanc petram, ædificabo ecclesiam meam*, « et sur cette pierre je bâtirai mon Église, » répétés, après dix-huit siècles, en présence du successeur de saint Pierre ! Comme les frémissements de la haine de l'enfer semblaient impuissants à cette consolante promesse : *Et portæ inferi non prævalebunt adversus eam!* « et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre « elle ! » — Pendant que des flots d'harmonie se répandaient dans le temple, des flots d'émotion inondaient les âmes. Des larmes, cette précieuse ressource des cœurs trop heureux comme de ceux qui souffrent, coulaient en

abondance. Un frémissement d'un indicible bonheur semblait agiter cette masse compacte. C'était le ciel s'abaissant vers la terre; la terre, dans un sublime entrain, s'élançant vers le ciel. Avec quel enthousiasme on répondit ensuite au grand Pontife, remplissant tout cet immense édifice de son harmonieuse et forte voix, et disant aux hommes de tous les climats et de toutes les conditions : *Sursum corda; gratia agamus Domino Deo nostro.* « Élevez vos cœurs; rendons grâce au Seigneur notre « Dieu. »

La cérémonie ne se termina qu'à une heure et demie. L'incomparable Pie IX resta à jeun tout ce temps, prêcha, chanta, fit tout avec cette admirable grandeur, cette suave et noble dignité qui le caractérisent. Il était visiblement ému. Ce concours si extraordinaire, nous dirons même, après lui, « si inattendu » et qu'il savait être en grande partie l'effet du dévouement à sa personne vénérée, lui fit la plus touchante impression. Ce saint Pape voit des jours mauvais, mais cette circonstance lui procura de bien vives et bien douces jouissances. C'est la première fois, entre autres choses, que Rome voyait dans son sein un si grand nombre d'évêques et de prêtres; la première fois qu'elle voyait réunis des prélats de tous les rites orientaux.

« Le lendemain, la fête se faisait à Saint-Paul-hors-des-Murs. Après la messe, on invita l'Épiscopat et les dignitaires à monter à une immense salle adjacente à la basilique. Le Pape y était et voulait nous procurer le bonheur de le voir, avec le laisser-aller d'un père au milieu de ses enfants. Tandis qu'assis à table, il mangeait seul et causait avec les Cardinaux et autres qui l'environnaient, il nous fit servir à tous des rafraîchissements. Pendant plus d'une heure, nous savourâmes un peu les bonnes choses offertes, mais beaucoup l'incomparable affabilité du Chef

de l'Eglise. La joie, le bonheur, le contentement rayonnaient sur toutes les figures; jamais peut-être le *Quam bonum et quam jucundum*, « Qu'il est bon, qu'il est agréable ! » n'a eu, ici-bas, une application plus noble et plus étendue. Le roi et plusieurs membres de la famille royale de Naples étaient là, pour prouver qu'à Rome, plus que partout ailleurs, on comprend et on console les grandes infortunes. Nous eûmes le plaisir de converser quelques instants avec ce courageux et pieux monarque.

« Les joies de la terre sont toutes éphémères; celles goûtées à Rome laisseront dans notre âme une inaltérable impression; elles passèrent pourtant, et déjà il fallait songer au retour. Bien des fois, pendant les grandes solennités, nous avions vu le Vicaire de Jésus-Christ d'assez près; nous avions été heureux de nous agenouiller sous sa main bénissant la foule; néanmoins, nous ne pouvions pas laisser la Ville Éternelle sans avoir obtenu une audience, une bénédiction spéciale. C'est le 3 juillet que nous eûmes cette nouvelle consolation. Prosterné aux pieds du Pasteur des Pasteurs, et vous tous avec nous, par l'affection que nous vous portons, nous eûmes le bonheur de l'entendre élever fortement la voix pour nous dire : « De tout mon cœur, je vous bénis; que cette béné-
« diction s'étende sur votre diocèse, sur vos paroisses, sur
« vos missions, qu'elle se répande sur votre clergé sécu-
« lier et régulier, sur vos communautés religieuses, sur
« tous ceux que vous me recommandez. Que cette béné-
« diction soit pour le temps, qu'elle soit pour l'éternité ;
« qu'elle vous soutienne sur la terre, qu'elle vous accom-
« pagne au ciel. *Et benedictio Dei omnipotentis Patris et*
« *Filii et Spiritus Sancti descendat super vos et maneat sem-*
« *per.* » Le lendemain soir, toujours accompagné de Mgr Grandin, et ayant goûté tous deux un bonheur égal, nous laissâmes la ville sainte, remerciant Dieu de tout ce

que nous avions vu et entendu. En effet, tout, absolument tout, nous avait été agréable ; rien de pénible, rien de gênant, rien du malaise qui semble pourtant inévitable dans une si nombreuse réunion. O Rome ! que ton souvenir m'est cher ! Que ton séjour est délicieux à l'âme chrétienne ! Cité de Dieu, qu'en reportant mes regards vers toi, je me sente entraîné vers ce Dieu dont le service fait ta gloire et ton bonheur !

« Pendant notre séjour à Rome, le Souverain Pontife nous fit l'honneur de nous nommer Assistant au trône pontifical, et nous donna le privilége de porter la *calotte violette*.

« Pour remercier le ciel des grâces reçues à Rome, nous entreprenions le pèlerinage de Lorette. Nous y arrivions le samedi après midi, le 5 juillet. Pourquoi faut-il que le langage soit si impuissant à rendre les sentiments du cœur? La maison dans laquelle s'est opéré le prodige de l'Immaculée Conception de la Vierge de Juda, dans laquelle elle est née, dans laquelle le Verbe s'est fait chair et a habité, dans laquelle est mort l'époux de Marie, cette maison existe, elle est conservée ; elle a été transportée par les Anges ! Les splendeurs des fêtes de Rome nous avaient transporté d'enthousiasme. La vue de la sainte maison nous confondit.— « Quoi ! nous disions-nous, c'est ici, c'est dans cette étroite enceinte que tant de prodiges se sont accomplis ! C'est dans ce pauvre réduit que l'incomparable pureté de Marie a réjoui le cœur de Dieu ! C'est ici que le Maître de toutes choses s'est fait le fils d'un pauvre artisan ! que celui à qui appartiennent le glaive, la puissance, l'empire, s'est fait si humble, et cela pour guérir mon orgueil, pour éteindre dans mon cœur le désir des richesses et des jouissances de la terre, pour m'apprendre à obéir ! » — Et je baisais ces murs grossiers, polis en bien des endroits par les lèvres de millions de pèlerins

qui, comme moi, ont prié, ont pleuré dans ce sanctuaire vénéré. La petite maison où a habité Jésus, où a habité sa sainte Mère, dans laquelle Joseph a travaillé à gagner le pain des pauvres, pour sa chaste épouse et son divin fils, cette humble chaumière mesure à l'intérieur 29 pieds 4 pouces français de long, et 12 pieds 8 pouces de large. Ses murs informes, construits de petites pierres d'inégale grandeur et d'un ciment solide, ont 13 pieds 3 pouces d'élévation sur une épaisseur de 1 pied 2 pouces. Elle repose sur un sol mouvant et sans ses fondations, restées à Nazareth. Pour la commodité des pieux visiteurs, dont l'affluence est immense, l'ancienne porte a été murée et remplacée par quatre autres, deux de chaque côté. La sainte maison est enchâssée tout entière dans un reliquaire en marbre blanc, qui mesure 41 pieds de long, 30 de large et 34 de haut. Ce reliquaire enveloppe la sainte maison sans la toucher et est d'un fini aussi délicat que précieux. Les dessins et le travail en sont d'un goût exquis. Le tout se trouve à l'intérieur et au transept d'une des plus belles églises de l'Italie, de cette Italie où l'inspiration chrétienne a prodigué les chefs-d'œuvre de l'art avec une espèce de profusion. La pieuse libéralité des Souverains Pontifes, des princes chrétiens, des fidèles, a enrichi ce sanctuaire de trésors d'un prix immense. La divine libéralité du Pontife suprême, du Roi des rois, de l'ami des hommes, a doté sa pauvre habitation de la terre de toutes les grâces que le Ciel se plaît à prodiguer. Que d'infidèles, de juifs, d'hérétiques, de pécheurs convertis ! Que de justes sanctifiés dans cette étroite enceinte ! Que de cruelles épreuves soulagées ! Que de bonnes résolutions inspirées et fortifiées ! Que de miracles de tout genre opérés !... On est là sous l'influence absolue de la grâce ! Il semble que l'on y voie les membres de la sainte famille, que l'on converse avec eux. Les mystères de l'incarnation, de la rédemp-

tion, de la sanctification des âmes, perdent pour ainsi dire de leur obscurité, parce que les mystères de l'amour de Dieu en dévoilent les impénétrables profondeurs ; le vice devient trop affreux pour qu'on puisse y songer ; la vertu revêt tant de charmes, qu'elle semble comme un besoin absolu. En la sainte compagnie, dans la sainte maison de Jésus, Marie, Joseph, comment ne pas aimer l'obéissance, la pureté, l'humilité ? Mon âme est encore en proie à l'émotion qui l'agitait ; mon cœur se gonfle au souvenir des sanglots qui étouffaient ma voix lorsque j'y célébrai la sainte messe. Quoi ! moi, indigne pécheur, j'allais renouveler le prodige de l'Incarnation du Verbe, et cela dans la maison même où le Verbe s'est fait chair ! Les courts instants d'un bonheur si grand ne peuvent pas se passer dans l'isolement. Aussi, souffrez que nous vous le disions, ô vous tous qui nous aidez à sanctifier les âmes, qui suppléez à notre impuissance de faire le bien, qui portez une si large part de nos obligations : oui, vous tous que nous aimons d'une affection si sincère, vous étiez dans notre mémoire et dans notre cœur. On ne peut pas être égoïste en présence d'une pareille manifestation de la divine charité. Nous pensions à vous tous. Nous vous avons tous offerts avec nous à Dieu par Marie, maîtresse de cette maison. Nous avons demandé à cette Mère Immaculée de se saisir de nos cœurs, de les rendre dignes d'être présentés à son adorable Jésus. Nous avons demandé à la Vierge fidèle de nous obtenir de ne jamais offenser Dieu ; de l'aimer, au contraire, de toutes nos forces, de le servir de tout notre pouvoir, de nous dépenser pour les âmes auxquelles nous pouvons être utiles. Nous avons promis que nous serions meilleurs ; qu'après cette offrande de nous tous, dans cette chaumière que l'Église appelle *Domus Dei, porta Cœli,* « Maison de Dieu, porte du Ciel, » nous mériterions d'entrer un jour

dans la demeure éternelle dont la porte nous a été ouverte par l'Enfant de la maison de Nazareth.

« Nous visitâmes ensuite le champ de bataille de Castelfidardo, situé tout au bas de la colline de Lorette. Nous priâmes au pied de la trop modeste croix de bois qui seule marque le tombeau des héroïques défenseurs de Pie IX. . . . .
. . . . Nous adorâmes, sans pouvoir les comprendre, les desseins de la Providence, et, l'âme en proie à une douloureuse impression, nous remontâmes la colline sainte, pour prier encore une fois dans la sainte maison, et nous quittâmes ces lieux si chers en souvenirs, si féconds en merveilles.

« En disant la messe sur l'autel du vénéré sanctuaire, nous avions demandé sincèrement, ce nous semble, de mourir plutôt que de manquer gravement à nos obligations. Nous crûmes bientôt que nous avions été exaucé. A peine hors de Lorette, nous fûmes atteint d'une maladie assez violente pour donner des inquiétudes sérieuses au cœur trop sensible de M[gr] GRANDIN, et qui nous fatigua pendant quinze jours. Parti de Lorette le soir, nous étions le lendemain à midi à Turin. Des douleurs aiguës ne changèrent rien à la peine que nous avions ressentie en voyant cette ville pour la première fois. Après une halte d'une couple d'heures, nous reprîmes notre route par la chaleur la plus intense que nous ayons jamais endurée. A cinq heures, nous étions à Suze, au pied du mont Cénis. Au bureau des diligences, on nous fit le plaisir de nous assurer que nous ne commencerions l'ascension qu'à deux heures du matin. Nous en étions bien aise; les vingt dernières heures en chemin de fer avaient été des heures de torture. Nous n'avions rien mangé depuis Lorette, et il nous fut impossible de rien prendre à Suze. Nous y suppléâmes en nous rappelant le proverbe : « Qui dort dîne. »

Le lendemain matin, à trois heures, nous étions en diligence; dix mulets et deux chevaux étaient attelés à chacune des voitures. Il faisait un vent violent, un froid d'autant plus piquant, que la chaleur de la veille avait été plus accablante. A l'encontre de ce que nous avions fait en allant à Rome, nous montâmes pendant plus de trois heures. Arrivés au sommet du mont Cénis, nous étions encore au milieu des bancs de neige; le froid était très-grand. Cependant, comme vous avez l'habitude du froid et de la neige, vous me permettrez de vous inviter à vous arrêter quelques instants, le site en vaut la peine. Nous sommes à 2,800 mètres au-dessus du niveau de la mer. Je ne m'étonne pas, *géographiquement* parlant, que les pays à l'occident des Alpes aient eu, sinon de l'horreur, du moins de l'éloignement pour les *ultramontains*. Heureusement, les temps sont changés; la facilité de passer ces montagnes a poussé à un rapprochement vers le penchant oriental. Nous en avons vu quelque chose cette année, dans ce qui s'est passé à Rome! Sans doute, il est difficile de tuer tout d'un coup le vieil homme, et pour la consolation de cet infortuné, on a encore quelques-unes des vieilles phrases stéréotypées à l'adresse des congrégations romaines. Outre les lenteurs, on reproche un manque de formes et de convenances, qui n'est nulle part aussi saillant que dans ceux qui en parlent le plus. Il est néanmoins facile de se convaincre qu'un travail heureux s'est opéré parmi les serviteurs de Dieu; du moins, on n'entend plus les sarcasmes, les injustes railleries, les mensongères accusations qu'on n'épargnait pas à Rome, il n'y a encore que quelques années. Le triomphe de l'Eglise, en ce sens, est bien marqué. On a étudié le Pape, on l'a appris, on l'a vu, on l'a aimé, et si quelques susceptibilités froissées ou l'indiscrétion font tomber quelquefois dans la vieille ornière, vite le cœur en ramène. Voilà un des résultats

des violentes attaques contre la papauté à notre époque. Si la facilité de voyager par terre et par mer peut être considérée comme une des causes du changement que nous venons de mentionner, il est permis d'espérer que le mouvement vers Rome ne fera que s'accroître, et que l'attachement au Saint-Siége suivra le progrès du jour. Nous avons été étonné, en passant par le mont Cénis, de la hardiesse des travaux qui s'y exécutent. Non-seulement on travaille à son percement, pour lancer la vapeur au-dessous de ces masses colossales, mais on construit un chemin de fer qui passe par-dessus cette crête escarpée. C'est quelque chose de fort intéressant de voir les locomotives développer une force assez grande pour traîner de lourds wagons au sommet de ces côtes, où dix mulets et deux chevaux ont bien de la peine à monter une diligence ordinaire. Les gens avides d'émotions aimeront, je pense, la descente rapide qui les dédommagera de la lenteur de l'ascension. Il est construit de façon à rendre le déraillement comme impossible. Outre les deux rails sur lesquels roulent les roues verticales ordinaires, il y a au milieu un fort rail à rebords ; sur ces rebords glissent des roues horizontales que l'on serre à volonté, pour empêcher, dans ces pentes si abruptes, la vitesse de s'accroître au point de ne pouvoir plus la maîtriser. Et dans quels abîmes serait lancé un train que l'on n'aurait pas cette faculté de conduire ! On peut donc aujourd'hui, de tous les points de la France, se rendre à Rome, par une voie ferrée non interrompue ; ce lien de fer ne pourra que resserrer les relations de la fille aînée de l'Eglise avec sa mère.

« Assez sur le mont Cénis. Les mulets ne tiennent plus à la voiture ; les muletiers ont reçu, les uns, la *bonne main ;* les autres, le *pourboire;* profitons des souhaits de bon voyage qu'ils nous adressent. Nos deux gros

limoniers nous rendront en une demi-heure au pied de la montagne, où nous attend un café au lait que nous boirons ou non, suivant l'appétit d'un chacun. Quelques heures plus tard, nous arrivions à Saint-Michel, et le soir, à dix heures, nous étions à Grenoble. La maladie nous retint dans cette ville pendant deux jours. Nous nous rendîmes ensuite, quoique difficilement, à Notre-Dame-de-l'Osier. Pendant huit jours, nous y reçûmes les soins empressés et affectueux de nos chers Pères et Frères. Les besoins du diocèse ne nous permettant pas le repos, nous profitâmes du premier instant de convalescence pour quitter le délicieux séjour de l'Osier, où il nous eût été si doux de demeurer plus longtemps. Nous partîmes pour Lyon. C'était le 20 juillet. Nous nous arrêtâmes à Saint-Rambert, patrie de Mgr Clut ; nous eûmes la consolation d'y voir sa famille. Le 22 au soir, nous laissions Lyon pour Paris. C'est pendant cette nuit, anniversaire de notre naissance, que nous fûmes délivré entièrement de la maladie qui nous fatiguait depuis quinze jours, et votre bon cœur apprendra avec plaisir que nous jouissons depuis d'une santé meilleure qu'avant cette incommodité. Nous continuâmes nos courses dans l'intérêt du diocèse, jusqu'à notre arrivée à Autun, la veille même de l'ouverture du Chapitre général. Nos jeunes Pères m'assurent vous avoir donné les renseignements connus sur le Chapitre. C'est à notre Très-Révérend Père qu'il appartient d'en communiquer les décisions à la Congrégation. Nous devons pourtant vous avertir de suite que, pour soulager notre bien-aimé Supérieur dans l'accomplissement de ses nombreux devoirs, le Chapitre a pleinement agréé les propositions que lui a faites le Très-Révérend Père général, que la correspondance des provinces et des vicariats de la Congrégation fût partagée entre les assistants généraux. C'est le R. P. Aubert, second assistant, qui nous

est désigné à tous comme correspondant. Il nous est donc permis de nous adresser à lui officiellement. Il va sans dire qu'il est loisible à chacun de nous de s'adresser à notre Supérieur général.

Nous ne pouvons nous dispenser de vous exprimer la joie et le contentement goûtés en cette importante réunion de famille. Pour être vrai, nous devons dire que, si nous avions à choisir entre le bonheur d'avoir assisté aux fêtes de Rome et la satisfaction éprouvée en voyant notre Très-Révérend Père général et en assistant au Chapitre, nous préférerions cette dernière. Le Chapitre se prolongea pendant deux semaines. Aussitôt après avoir signé les actes que requièrent cette formalité, nous quittâmes Autun, emportant le meilleur souvenir de tous ceux avec lesquels nous avions eu des relations. Nous avions encore deux semaines à passer en France. Nous les employâmes à préparer ce que nous devions expédier, à faire quelques courses que nous savions devoir être utiles à nos missions et à visiter vos bons parents, qu'il nous a été possible de voir. Nous ne les avons pas tous vus, ces parents de nos Missionnaires, nous le disons à regret; il nous eût été bien doux de nous donner, ainsi qu'à eux et à vous, cette consolation. Les dates de nos voyages diront assez qu'il n'était pas possible de satisfaire cette ambition vivement excitée par l'affection que nous vous portons et la reconnaissance que nous nourrissons envers ceux qui vous aiment et qui ont fait le sacrifice de cette affection en faveur de notre pauvre diocèse. Nous comprenons vos justes désirs et ceux de vos bons parents à cet article ; aussi nous prions ceux auxquels il nous a été impossible de procurer cette consolation de vouloir accepter notre bonne volonté, quelque impuissante qu'elle ait été. De retour à Paris, après une courte apparition en Belgique, nous apprîmes avec bonheur que nous avions du ren-

fort : les RR. PP. Laity, de Krangué étaient désignés pour la Rivière Mac-Kenzie, le R. P. Légeard, pour la Siskatchewan, le R. P. Decorby, pour les missions voisines de Saint-Boniface. Ces jeunes Pères devaient faire le voyage avec nous depuis le Canada jusqu'à la Rivière-Rouge. Ils n'avaient que quelques jours pour se préparer au départ. Nous demandâmes et obtînmes du gouvernement qu'ils auraient le privilége des places réservées par l'État sur les paquebots transatlantiques, qu'en conséquence, ils s'embarqueraient au Havre le 12 septembre. Les deux Frères convers Doyle et Mulvehill devaient laisser Liverpool le même jour, pour nous rejoindre à Montréal. Le Frère Mac-Carthy, scolastique et professeur à l'Université d'Ottawa, recevait son obédience pour passer à une des chaires de l'*Université de Saint-Boniface*. Nous nous étions séparé de Mgr Grandin, à Autun: ce pieux Prélat doit passer l'hiver en France et y travailler à se ménager des ressources pour l'aider à la culture de la portion de la vigne du Seigneur qui va, en toute probabilité, lui être confiée. Le 2 septembre, Mgr Guigues et nous, nous fîmes nos adieux au Très-Révérend Père général et à tous nos Frères de Paris. On ne laisse pas ceux qu'on aime et qu'on vénère, on ne subit pas les séparations sans éprouver une peine sensible. Notre départ de Paris nous demanda de nouveau ce sacrifice. Le soir, nous étions à Londres, le lendemain à Liverpool, et le 5 nous faisions voile et vapeur pour Québec, où nous débarquâmes le 15, après une excellente traversée. C'est là qu'il faut nous séparer de Mgr Guigues. Nous ne le ferons pas sans payer un tribut aux éminentes qualités de ce vénérable Prélat; c'est la seconde fois que nous faisons le voyage de Rome en sa compagnie. A l'édification qu'il nous a donnée par la pratique de toutes les vertus sacerdotales et religieuses, s'est joint l'agrément qui

est le privilége des caractères enjoués et aimables.

Nous passâmes quinze jours en Canada, subissant, là comme en Europe, la nécessité d'une précipitation toujours fatigante et souvent regrettable. A peine pûmes-nous donner quelques instants à notre Mère bien-aimée, qui, comme je puis vous l'assurer, s'intéresse toujours à ceux qui travaillent dans le diocèse de Saint-Boniface; elle vous connaît tous, vous aime tous, et vous offre à tous l'hommage de son respect affectueux.

Cependant, nos jeunes compagnons avaient, eux aussi, traversé heureusement l'Océan; ils étaient réunis à Montréal. Les préparatifs de voyage étant complétés, nous fîmes nos adieux, le 1er octobre au soir, aux vingt-trois Pères qui suivaient les exercices de la retraite dans notre Maison de Saint-Pierre. Dans la nuit du 6 au 7, nous étions à Saint-Paul; le 8, nous rejoignions notre caravane à Saint-Cloud, et le lendemain nous prenions, avec elle, le chemin des prairies. Cette année, comme la précédente, nous avons fait, dans ces prairies, un voyage délicieux. Le bon Dieu, qui s'aperçut bien que nous n'avions pas de *prélarts,* mais seulement une vieille tente en lambeaux, y suppléa abondamment, par un temps magnifique. Nos voitures étaient surchargées; cet inconvénient fut compensé par le bon vouloir et la force de mes jeunes compagnons, qui, tous, s'imposèrent gaiement et volontiers la fatigue de marcher presque tout le temps. Pour les en dédommager, nous les bourrâmes, aussi volontiers et aussi gaiement, de grillades de lard le matin, de lard en grillades à midi, de l'un et de l'autre le soir; le tout accompagné de l'inappréciable galette et du délicieux nectar (thé), que, comme de vieux habitants du Nord, ils savouraient sans le gâter par le moindre atome de sucre. Le 25, à midi, nous étions tranquillement assis auprès de notre petit feu de campement, lorsque tout à coup nous aper-

çûmes deux beaux équipages se dirigeant vers nous. La longue habitude d'une *spécialité* qui nous est toute particulière nous fit reconnaître nos bêtes. C'était l'incomparable *Cendré*, le fougueux *Bill*, la belle *Nigra*. Cette première reconnaissance faite, nous eûmes le bonheur d'embrasser les RR. PP. Lestanc et Génin, qui venaient à notre rencontre et que nous n'avions pas reconnus tout d'abord. Nous les invitâmes à partager notre dîner, qu'ils enrichirent de leur propre *awapou* (viatique). Nous montâmes ensuite en voiture, et le soir nous goûtions la douce et généreuse hospitalité de M. Ritchot. Le lendemain, nous rentrions à Saint-Boniface. Comme nous venions de Rome et que nous y avions été au nom du diocèse, le clergé et la population avaient préparé une entrée triomphante à leur Evêque. Soixante cavaliers vinrent à notre rencontre jusqu'à Saint-Norbert ; ils firent la haie de chaque côté des voitures, tout le long du parcours, jusqu'à Saint-Boniface. Les volées des cloches, le retentissement du canon, les joyeux éclats de la fusillade, dirent bientôt que nous approchions de la cathédrale. Le drapeau de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson flottait au grand mât du fort Garry. Les batteries de la place avaient traversé la Rivière-Rouge et grondaient en face de l'Evêché ; un concours nombreux parlait encore plus à notre cœur que toutes les autres démonstrations. On nous invita à nous arrêter sous un arc de triomphe en verdure dressé devant la cathédrale. Un des magistrats nous lut une adresse au nom de toute la population. Après avoir remercié le peuple et ceux qui avaient organisé cette fête de famille, nous entrâmes à l'église pour y remercier Dieu de la protection qu'il nous avait accordée pendant notre voyage de six mois, pour le remercier des joies du retour, rendues plus vives par les délicates attentions dont nous étions l'objet de la part de nos Missionnaires.

Voilà, mes bien chers Pères, Frères et Sœurs, le récit abrégé du voyage qui nous a privé du bonheur de vous voir l'été dernier. Nous ne pouvons pourtant pas le regretter, car nous avons trop de raisons de le croire conforme à la volonté de Dieu. Il nous en coûtait assez de l'entreprendre, pour nous rassurer sur les motifs qui nous y ont déterminé. Les dispositions dans lesquelles nous l'avons accompli confirment en nous cette légitime espérance. Puisse le bonheur que nous avons goûté vous procurer aussi quelque satisfaction ! Nous voudrions vous le faire partager tout entier. Pour vous en donner un gage, nous vous transmettons la bénédiction que le Saint-Père nous a donnée à tous ! nous vous bénissons après lui et pour lui. *Et benedictio Dei omnipotentis Patris et Filii et Spiritus Sancti descendat super vos et maneat semper.*

ALEX, O. M. I.,
Évêque de Saint-Boniface.

EXÉCUTION DE TROIS CONDAMNÉS A MORT.

On sait que trois Italiens avaient été récemment condamnés à mort par la cour d'assises d'Aix, pour crime d'arrestation à main armée des diligences sur la route d'Aix à Marseille.

Dans leur prison, les condamnés avaient reçu la visite de Mgr l'Archevêque d'Aix et de plusieurs ecclésiastiques. Ils s'étaient tous confessés à plusieurs reprises à l'aumônier de la prison, le bon P. AUGIER, supérieur de la maison des Oblats à Aix, bien connu à Marseille par ses prédications et son zèle. Ils avaient aussi reçu plusieurs fois la sainte communion. Le P. DE SABOULIN, ce vénérable religieux qui assista à l'exécution de Picot, avait joint son ministère et ses exhortations à celles de son digne supérieur, et les condamnés attendaient sans impatience les résultats de leurs divers pourvois.

Dans la nuit de dimanche à lundi, le P. AUGIER fut invité par le procureur général à annoncer aux condamnés Nardi, Quaranta et Coda que leur pourvoi en grâce était rejeté. Ils

sont montés ensuite, avec les PP. Augier et de Saboulin, dans la voiture de la justice, qui les a conduits, sous une forte escorte, d'Aix à Marseille.

En arrivant à la prison cellulaire, ils ont été reçus par M. le chanoine Ponge, aumônier, le P. Rey, aumônier de la maison d'arrêt, et le P. Zirio, qui dirige à Marseille l'œuvre des Italiens.

De concert avec le digne directeur des prisons, l'aumônier avait fait disposer un autel dans un quartier de la prison cellulaire. Le P. Augier a désiré dire la messe des condamnés, consolation que M. Ponge s'est empressé de lui accorder, ainsi qu'au P. de Saboulin, qui a dit une seconde messe dont les condamnés n'ont entendu qu'une partie.

M. Ponge a également prié le P. Zirio de vouloir bien exhorter les malheureux dans leur langue maternelle pendant la messe du P. Augier. Le bon Missionnaire s'est acquitté de cette fonction avec une éloquence de cœur qui impressionnait vivement ses auditeurs. Il rappelait aux coupables la touchante signification du Saint-Sacrifice et les exhortait à invoquer le Juste par excellence, l'Homme-Dieu, mort sur la croix au milieu d'ignominies et de souffrances qui dépassent toute parole humaine, tandis qu'ils allaient expier leurs crimes en un seul instant. Pendant ce temps, des larmes d'attendrissement et de repentir coulaient des yeux de chacun d'eux.

Ceci se passait à quatre heures trois quarts du matin. Dans l'intervalle du temps qui restait à s'écouler, les condamnés s'entretenaient avec les ministres du Dieu de miséricorde.

Une troisième messe était célébrée pendant ce temps à leur intention. Cependant, vers six heures, M. le procureur impérial Crépon arrivait avec le greffier en chef du tribunal civil, afin de recueillir les aveux qui pourraient être faits. Nardi s'est entretenu pendant quelques minutes avec le magistrat chargé de recevoir les dernières confidences des criminels. L'entretien fini, M. Crépon s'est approché des deux autres et leur a dit qu'il tenait à leur répéter ce qu'il venait de dire à leur camarade, à savoir, que la justice humaine a des rigueurs inexorables, mais qu'au-dessus d'elle il y a un Dieu de pardon et de miséricorde qu'il leur restait à implorer, et que l'expiation qu'ils allaient subir serait méritoire devant la justice divine.

Ils ont alors demandé à se confesser une dernière fois et à recevoir encore la sainte absolution.

Ils regardaient souvent à travers la haute fenêtre, et ce n'est

pas sans une satisfaction manifeste qu'ils ont vu poindre le jour. Comme les aumôniers se disposaient à les accompagner l'un après l'autre pour la fatale toilette, ils ont dit : « Est-ce que nous n'allons pas marcher tous ensemble ? » et se sont embrassés avec une effusion attendrissante. C'est à ce moment que l'exécuteur de Nîmes s'est approché d'eux, chapeau bas, et leur a demandé, en son nom et au nom de ses collègues d'Aix et de Montpellier, venus pour l'assister, de pardonner à ceux qui avaient le pénible devoir d'exécuter la loi et de vouloir bien se recueillir en bons chrétiens avant de paraître devant le souverain Juge.

Après la toilette fatale, ils ont demandé pardon à tous, surtout au gardien Marty, à qui Coda a laissé le mouchoir qui entourait son cou.

Déjà, ils avaient manifesté le désir de marcher à pied jusqu'à l'échafaud, afin de pouvoir témoigner publiquement de leur repentir. M. Ponge a joint ses instances aux leurs et M. le commissaire de police est allé prendre les ordres de M. le procureur impérial, qui a dû se refuser à cette demande. Lorsqu'il est revenu apporter la réponse, Coda a répliqué : « Ah ! monsieur, nous ne demandions pas cela par ostentation, mais bien pour prouver à ce bon peuple de Marseille notre repentir et pour lui demander pardon. »

Ils sont alors montés dans la voiture cellulaire avec les cinq prêtres qui, jusqu'au bout, devaient leur prêter leur charitable ministère. Sur leur demande, pendant le trajet, on a récité les Litanies de la Sainte-Vierge, le *Sub tuum,* le *Souvenez-vous*, qu'ils redisaient avec une piété admirable.

Au pied de l'échafaud, ils sont descendus, appuyés chacun sur le bras d'un prêtre. Le P. de Saboulin et le P. Zirio restaient en prières. Coda a demandé s'il ne passait pas le premier. L'exécuteur a répondu qu'il était le plus fort et que... « Ah ! je comprends, je passerai le dernier ; eh bien, soit ! Courage ! mes amis !...» et il embrassait la croix que lui présentait M. Ponge, regardant le ciel que le digne aumônier lui montrait d'un geste silencieux.

Accompagné du P. Augier, Nardi est monté le premier sur l'échafaud. Sur son désir, on a fait faire silence et il a prononcé en italien, d'une voix accentuée, des paroles dont voici à peu près la traduction : « Nous demandons pardon à la France et à Marseille de notre conduite. Que notre supplice puisse servir d'exemple aux malheureux tentés de nous suivre dans la voie du crime, et que le peuple marseillais veuille bien prier pour nous ! » Puis, la fatale machine dans laquelle

Nardi était entré de lui-même, sans faiblesse, a fonctionné. Un bruit sourd s'est fait entendre, et la tête aussi bien que le corps ont disparu.

Quaranta, comme on l'avait fait pour Nardi, a alors reçu une dernière absolution. Il paraissait très-ému et affaibli, et à subi silencieusement son expiation.

L'exécution de Coda a été précédée d'un moment de vive émotion quand, s'étant agenouillé sur la plate-forme, il a reçu la bénédiction des prêtres qui, rangés alentour, levaient sur lui leur main consolatrice. Il a dit quelques mots de repentir et d'espérance en Dieu, a levé les yeux au ciel, et la justice humaine était satisfaite.

(Extrait de la *Semaine religieuse* de Marseille, du 2 février 1868.)

FAITS DIVERS.

Le R. P. Martinet, secrétaire général de la Congrégation, s'est embarqué le 5 février à Marseille, pour Rome, où il s'est rendu afin de soumettre à l'approbation du Saint-Siége notre nouveau Propre et les actes du dernier Chapitre général qui doivent recevoir la sanction du Souverain Pontife.

Le 16 février, se sont embarqués à Toulon, sur *la Seine,* transport à vapeur de l'État, pour la Mission de Ceylan : les RR. PP. Becam et Guillou, les FF. catéchistes Roux et Murphy, et deux religieuses de la Sainte-Famille, les Sœurs Marie-Estelle et Marie-Trinité.

Paris. — Typographie Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 26. — Juin 1868.

MISSIONS DU CANADA.

Depuis l'impression du dernier numéro de nos Annales, deux lettres nous sont arrivées de Témiskaming, nous rendant compte des Missions du Saint-Maurice et d'Albany, durant l'année 1866; elles compléteront ce que nous avions à dire sur les travaux de la province du Canada, dans le cours de la même année.

MISSION DU SAINT-MAURICE EN 1866.

LETTRE DU R. P. LEBRET AU R. P. TABARET, PROVINCIAL DU CANADA.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« Pour faire diversion, au moins quelques instants, à vos nombreuses occupations, permettez que je vous invite

à me suivre dans mon expédition sur le Saint-Maurice. C'est un long et pénible voyage où les portages, aussi nombreux que difficiles à franchir, rendent cette voie fort peu agréable. Au commencement de la Mission, au printemps, tout est encore triste et endormi dans la nature sous le souffle glacial de la bise et, quelquefois même en plein mois de mai, sous un épais manteau de neige qui apprend aux étrangers que le climat du Canada n'admet que deux saisons pour les douze mois de l'année, l'hiver et l'été. Et encore cet été, qui succède brusquement à l'hiver, n'est-il pas sans apporter sa bonne part de fatigues et d'inconvénients; avec ses chaleurs accablantes apparaissent les mouches noires et ces myriades de maringouins qui habitent précisément les lieux frais et ombragés où le voyageur harassé pourrait trouver le repos.

« Mais pour vous épargner les fatigues et les incommodités d'un semblable voyage, je vais essayer de vous faire tout voir, tout entendre, sans qu'il vous soit nécessaire de quitter vos appartements, où vous n'éprouverez d'autre peine que celle de lire ces pages, que j'ose vous adresser en réclamant votre indulgence.

« Le 16 mai, après la cérémonie pour le départ des Missionnaires, prescrite par nos Saintes Règles, je dis adieu aux RR. PP. Pian et Guéguen, et je m'embarquai sur un canot d'écorce en compagnie de deux sauvages qui devaient m'accompagner seulement jusqu'au premier poste de la Compagnie, nommé *Hunter's lodge*, où nous arrivâmes un peu tard à la fin de la deuxième journée. J'y trouvai réunis la plupart des sauvages qui ont coutume de visiter ce poste; ils avaient eu connaissance de mon passage, et ils voulurent en profiter pour se confesser et faire baptiser leurs enfants nouveau-nés. J'eus aussi la consolation de voir un bon nombre d'adultes s'ap-

procher de la table sainte avec ce recueillement et cette piété que savent y apporter nos pauvres sauvages, d'ailleurs fort légers et par trop indifférents pour tant d'autres choses.

« Après quelques heures de repos, mes deux rameurs reprenaient le chemin de Témiskaming, tandis que je continuais mon voyage avec trois autres qui devaient me conduire au Grand-Lac. J'avais pensé que trois avirons, au lieu de deux, augmenteraient d'autant la vitesse de ma légère embarcation; mais j'avais compté sans le mauvais temps, qui ne tarda pas à nous accueillir et qui nous prodigua la pluie, la grêle, la neige et un vent aussi froid que violent, qui nous força de nous arrêter toute une journée. Cette halte forcée me contraria beaucoup; mais j'en fus quelque peu récompensé le lendemain par la rencontre de plusieurs familles qui me reconnurent et qui eurent la patience de nous suivre toute l'après-midi, afin de pouvoir, au campement du soir, faire baptiser leurs enfants et se confesser, car je ne devais les revoir que dans le courant de l'été.

« Le 24, j'étais au Grand-Lac; j'y trouvai peu de sauvages. Sachant que la mission n'aurait lieu que deux mois plus tard, ils avaient mieux aimé rester sur leurs terres de chasse que de se rendre au fort, où ils auraient eu, il est vrai, le plaisir de voir la robe noire, mais où on ne leur aurait pas donné gratuitement les provisions nécessaires pour leur séjour et leur retour. Je m'empressai, comme de juste, d'aller saluer le bourgeois du poste et je m'informai si je ne pourrais pas avoir deux hommes pour aller avec moi à Wasswanipi. Hélas! ce fut tout une grosse affaire; les plus habiles me déclarèrent qu'ils ne connaissaient pas suffisamment le chemin, les autres eurent la maladresse de me faire comprendre qu'il ne leur manquait que la bonne volonté. Ainsi sont faits les sauvages; ils

montrent bien, pour la plupart, d'excellentes dispositions à l'égard de la religion; mais il faut bien se garder d'en exiger des sentiments de reconnaissance et de générosité pour le bien qu'on leur fait. Ils sont toujours d'une faiblesse affligeante de ce côté-là. Néanmoins, après deux jours de trouble et de sollicitations pressantes, je finis par obtenir ce que je demandais.

« Me voilà donc en route pour Wasswanipi; c'était le 26 mai. Il ne se présenta rien d'extraordinaire durant ce trajet. N'ayant que deux hommes avec moi, notre marche était nécessairement assez lente ; nous mîmes neuf jours pour nous y rendre, et je ne pus arriver qu'après l'époque que j'avais désignée l'année dernière. Mais, du reste, ce retard n'occasionna aucun inconvénient; les sauvages n'avaient pas eu à m'attendre bien longtemps, plusieurs même n'arrivèrent qu'après moi. C'est le 4 juin, de bon matin, que je revoyais pour la deuxième fois ce pauvre poste de Wasswanipi, qui, comme tous les postes du district de Rupert's-House, pourrait bien se nommer le *poste de la Providence*, attendu qu'on n'y trouve guère d'autres moyens de subsistance que ceux que le bon Dieu a mis dans le pays, les lapins en hiver et les poissons en été. Je fis connaissance avec un bon nombre de sauvages que je n'avais pas encore vus; car, l'année dernière, la maladie et la disette les avaient empêchés d'assister aux exercices de la Mission. Je revis aussi avec un bien sensible plaisir toute une famille que j'avais déjà eu le bonheur d'admettre dans le sein de la véritable Église. En attendant que tout mon monde fût prêt, je me mis non pas à décorer, la chose m'eût été impossible, mais à nettoyer la pauvre masure qui devait me tenir lieu de chapelle. On m'a assuré que mes prédécesseurs n'avaient jamais eu ici, à leur disposition, que l'étable, qu'ils avaient soin de nettoyer et d'orner avec des branches de sapin. Plus heureux, j'ai

accepté avec reconnaissance la maison des serviteurs du fort, que le bourgeois a eu la politesse de m'offrir. Mais cependant, je puis vous l'affirmer, il serait difficile de trouver une habitation moins digne de ce nom. Puisque maison il faut l'appeler, cette maison, couverte en écorces d'épinette, fut, dit-on, neuve autrefois, ce qui ne veut pas dire qu'elle fut jamais un abri contre les intempéries de l'air. Elle a quatre ouvertures pour l'éclairer et qui l'éclairent, en effet, sans le moindre obstacle, pas même celui du verre ; lorsque le mauvais temps me faisait trop vivement sentir ce défaut, j'y suppléais, au moins partiellement, au moyen de quelques guenilles. Dans nos courses apostoliques, il faut savoir se contenter de ce que Notre-Seigneur ne dédaigne pas. A Wasswanipi comme à Bethléem, ce ne sont pas les somptueux palais qu'il recherche, mais les cœurs où brille la vertu. Aussi, après avoir donné quelques soins au temple matériel que devait habiter temporairement le Dieu de l'Eucharistie, je déployai tout mon zèle et fis tous les efforts possibles, afin de lui préparer des demeures plus dignes de sa majesté et plus capables de répondre à son amour sans bornes. C'est pour cela que je multipliai les exercices de piété et les instructions. C'était comme deux missions que je prêchais en même temps, une pour les sauvages et l'autre pour les métis anglais catholiques, au nombre de vingt et un, mais auxquels se joignaient régulièrement, tous les soirs, plusieurs protestants de même origine. J'ai à remercier le bon Dieu de m'avoir donné les forces nécessaires pour résister à tant de fatigues, j'ose même le remercier déjà des fruits de sanctification qu'il semble vouloir accorder aux efforts que je fis pour la conversion des protestants.

« La veille de mon départ, après l'instruction et la prière du soir, chacun s'étant retiré comme de coutume, j'aperçus, à côté de la porte, une femme qui semblait

vouloir me dire par son attitude timide et embarrassée, qu'il lui en coûtait beaucoup de partir avant de m'avoir communiqué les inquiétudes qui agitaient son esprit. C'était l'épouse du bourgeois. Je m'empressai de la tirer de son embarras en lui demandant ce qu'elle souhaitait de moi : « Je ne sais pas, répondit-elle, ce que je dois « faire ; j'ai toujours eu le désir de servir le bon Dieu, « mais j'ignore comment m'y prendre. Jusqu'à ces trois « ou quatre dernières années, je n'avais jamais guère « entendu parler de religion ; je m'étais procuré un livre « protestant où j'ai d'abord appris à lire et où j'ai trouvé « quelques prières que je récite tous les jours, sans « trop savoir si elles sont bonnes ou mauvaises. Mais de-« puis que vous êtes arrivé, j'ai écouté toutes vos prières, « j'ai suivi toutes vos instructions, et maintenant je com-« prends que votre religion doit être la meilleure et la « seule capable de conduire au Ciel, si on observe bien « tout ce qu'elle enseigne et si on évite tout ce qu'elle « défend. »

« De semblables dispositions, dans une âme aussi franche, me parurent l'œuvre de la grâce. Oh ! que j'aurais voulu pouvoir l'instruire tout de suite ! mais il me fallait partir le lendemain pour Mikiskan. Je me contentai de lui donner quelques avis, et l'exhortai à beaucoup prier le bon Dieu de lui faire connaître la vérité pour pouvoir l'embrasser ensuite avec générosité. Quant à son mari, j'espère aussi qu'il se convertira ; c'est un homme d'une cinquantaine d'années, au cœur droit et naturellement bon. Il a encore avec lui cinq de ses enfants qui ont tous été baptisés par le prêtre catholique.

Pendant mon séjour à Wasswanipi, un jeune homme, que je n'avais pas vu l'année dernière, arrive, il était malade, mais non pas assez cependant pour qu'on pût prévoir la mort prochaine qui l'attendait. C'était le mardi

soir. Le lendemain, il asssista très-dévotement à la sainte messe; je le vis à diverses reprises dans le cours de la journée; dans la soirée, il me demanda à se confesser et je crois qu'il le fit avec d'excellentes dispositions. Le jeudi matin, il ne pouvait plus se mouvoir; je lui apportai le saint Viatique et lui administrai les sacrements d'Extrême-Onction et de Confirmation. A quatre heures de l'après-midi, il rendait son âme à Dieu, ayant conservé jusqu'au dernier moment l'usage de la parole et sa parfaite connaissance. Le bourgeois m'a avoué que c'était le meilleur jeune homme qu'il eût connu parmi les sauvages. Il n'avait pas plus de vingt ans, et tout d'abord il lui en coûta beaucoup de mourir; mais au moment suprême il fit le sacrifice de sa vie avec une générosité qui toucha tous les assistants.

« Je ne pus m'empêcher d'admirer et, en même temps, de remercier la divine Providence qui avait ménagé à ce jeune homme un si grand trésor de grâces pour son heure dernière, tandis que six autres grandes personnes du même poste, dont plusieurs n'avaient pas vu le prêtre depuis deux et trois ans, étaient mortes peu auparavant dans le bois sans le moindre secours religieux. Je dois ajouter que ce jeune homme appartenait à une famille composée d'abord de onze membres et actuellement réduite à deux. Huit moururent de faim dans un seul et même hiver.

« Enfin, il fallait quitter Wasswanipi; quatre sauvages de Mikiskan étaient venus me chercher; nous nous mîmes en route le 18 juin. Nous voguions à toutes rames sur un petit lac, lorsque nous fûmes pour ainsi dire accostés par un loup-cervier. Je lève aussitôt mon aviron et me mets à frapper à coups redoublés sur la tête de l'animal, qui ne s'attendait guère à un pareil accueil et qui lutta vaiment au milieu d'un élément qui n'était pas tout à fait le sien. Pendant ce combat acharné, mais qui ne fut pas

très-long, mes sauvages riaient à gorge déployée et faisaient des prodiges d'adresse, afin de me tenir toujours en face de notre ennemi, mais de manière cependant à ce qu'il fût toujours à une distance respectueuse; car d'un seul coup de dent il aurait pu déchirer notre canot et rester seul maître du champ de bataille. Heureusement pour nous, il n'en fut pas ainsi, il put être assommé et jeté ensuite dans notre canot sans avoir rien endommagé. Au campement du soir, il fut dépouillé, dépecé et préparé pour notre souper. Ce ne fut pas le seul aliment que la Providence nous envoya. Ce soir même, en voyageurs prudents, nous avions tendu un filet tout près de nous; à peine était-il à l'eau que les poissons s'y précipitent et semblent vouloir le rompre. C'était la pêche miraculeuse et notre viatique pour la journée du vendredi, qui devait, à son tour, me procurer le bonheur de revoir Mikiskan.

« Je retrouvai là l'excellent M. Beads avec sa famille, qui m'accueillit avec sa bonté ordinaire. Cependant, je ne tardai pas à m'apercevoir que quelque chose de fâcheux était venu troubler la paix qu'ils goûtaient l'année dernière. En effet, *l'homme ennemi* avait semé la zizanie au milieu du bon grain. Voici le fait : Quelques semaines après mon départ, il se présenta un parti demandant la main de sa fille aînée. A ne considérer les choses qu'au point de vue matériel, c'était assurément un fort bon parti. Mais le prétendant était protestant; et M. Beads, qui était déjà fervent catholique, quoique nouvellement converti, lui objecta tout de suite que sa fille étant et voulant toujours être catholique, il ne consentirait jamais à la donner à un protestant, de peur de compromettre son salut et celui des enfants dont elle pourrait devenir la mère. Mais le jeune homme lui déclara que ce n'était nullement un obstacle pour lui, qu'il ne l'empêcherait

jamais de pratiquer sa religion comme elle l'entendrait, qu'il promettait même de se marier devant le prêtre catholique à la première occasion qui s'offrirait. M. Beads, après mûre réflexion, crut pouvoir accéder à la demande qui lui était faite avec des promesses on ne peut plus rassurantes ; il donna son consentement. Et maintenant sa fille n'est plus catholique ; et non-seulement elle n'est plus catholique, mais elle est protestante fanatique, au point d'insulter grossièrement notre sainte Religion et ses ministres, faisant des efforts inouïs pour inspirer les mêmes sentiments à tous les membres de sa famille. Je n'aurais jamais cru à une pareille perversion. Quelle en a été la cause? son mari d'abord, ensuite la lecture de ces pamphlets dont les sociétés protestantes inondent toutes les colonies, pamphlets où la religion catholique et ses ministres sont odieusement outragés.

« Cette triste apostasie, à laquelle j'étais loin de m'attendre, m'affligea au delà de tout ce que je pourrais dire ; Dieu voulut bien cependant me procurer dans ce poste quelques consolations. Sans compter les admirables dispositions que je constatai avec bonheur chez mes sauvages durant tout le temps de la Mission, j'eus aussi la joie de préparer M. Beads et la plus âgée de ses filles à la première communion. Je ne vous dirai pas avec quelle ferveur ces deux nouveaux catholiques reçurent pour la première fois leur Dieu, leur Sauveur. On eût dit que l'apostasie de la brebis égarée n'avait servi qu'à augmenter leur foi ; aussi avec quelle ardente dévotion priaient-ils pour elle.....!

« Enfin, le mercredi 27, je m'acheminais vers un autre poste. Trois sauvages de Kikendach avaient eu l'extrême délicatesse de venir au-devant de moi pour me conduire chez eux d'abord et ensuite à Wemontaching. Nous ne faisions plus la Mission à Kikendach; la petite chapelle

que nous y avions étant tombée de vétusté, les sauvages aiment mieux se rendre tous les ans à Wemontaching plutôt que d'en construire une nouvelle. La distance est de soixante milles et ne compte pas moins de sept portages, dont deux passablement longs ; mais le courant de la rivière est si fort, qu'ils peuvent assez facilement faire le trajet en une journée. Du reste, cet arrangement ne nuit à personne ; il épargne un peu de fatigue au Missionnaire et permet aux sauvages de Wemontaching de s'édifier beaucoup des exemples de sainte gaieté et de douce piété que leur donnent leurs frères de Kikendach, les meilleurs Indiens que j'aie jamais connus. Ils ne prendraient jamais l'aviron sans avoir préalablement fait le signe de la croix, récité une courte prière ou chanté un couplet de cantique, alors même qu'ils viendraient de terminer un exercice de piété ; et cette pieuse pratique, ils la renouvellent encore avec plus de ferveur toutes les fois qu'ils se disposent à franchir un rapide. Ils m'ont on ne peut plus édifié dans tous les voyages que j'ai faits avec eux.

« Quoique je fusse un peu en retard, je crus cependant qu'il était de mon devoir de m'arrêter deux jours à Kikendach ; c'est là que demeure la malheureuse apostate dont j'ai parlé plus haut, et j'avais bien promis à son père que je ferais tout au monde pour tâcher de la ramener à de meilleurs sentiments. Je la vis, en effet, plusieurs fois et essayai de tous les moyens de persuasion que je pus imaginer ; hélas ! tout fut inutile. Espérons néanmoins que Dieu écoutera les ferventes prières qui lui sont adressées chaque jour et qu'il ramènera tôt ou tard cette pauvre brebis égarée dans le bercail de son Église, où elle était entrée l'année dernière avec des dispositions qui durent assurément réjouir les anges.

« A Wemontaching, je trouvai tout mon monde réuni,

moins deux familles qui étaient allées passer l'été au lac Saint-Jean. Ce poste possède une fort jolie chapelle et, dans cette chapelle, un charmant autel avec tabernacle, où le Saint-Sacrement peut être gardé convenablement tout le temps que dure la mission. Cet avantage, joint aux bonnes dispositions des sauvages, fait de Wemontaching comme un lieu de repos pour le Missionnaire. Il a été si longtemps seul ! Il arrive là fatigué, harassé.... ; mais au moins il trouve un ami, un compagnon qui, s'il ne l'exempte pas de la fatigue, lui aide puissamment à la supporter. Ce qui encourage aussi beaucoup, c'est de voir que les sauvages comprennent et apprécient l'avantage qu'ils ont de posséder Notre-Seigneur au milieu d'eux, dans le sacrement de son amour.

« Les maringouins m'ayant forcé de laisser la maison que le bourgeois avait mise à ma disposition, je dressai ma tente à côté de la chapelle, et de là il me fut aisé de constater, à ma grande consolation, que, depuis quatre heures du matin jusqu'au soir bien tard, Notre-Seigneur avait constamment des adorateurs.

« Quoique les exercices de mission soient à peu près les mêmes dans tous les postes que je visite, je dois ajouter cependant qu'ils se font ici avec beaucoup plus de solennité. D'abord, l'instruction et la prière du soir se terminent toujours par la bénédiction du Très-Saint-Sacrement ; et, ce qui n'est pas d'une importance secondaire pour les sauvages, on a, dans le cours de la journée, une classe de chant qui dure parfois deux heures. Je suis loin cependant de regretter le surcroît de fatigue que me donne cette classe ; mes chantres savent maintenant bon nombre de cantiques et même la messe *Pro defunctis* d'un bout à l'autre ; j'ai pu la célébrer cinq fois durant le cours de la mission, et j'ose vous assurer que ç'a été à la grande joie des vivants aussi bien que des morts, car

on n'avait jamais vu pareille chose à Wemontaching.

« A cette pieuse nouveauté est venue s'en ajouter une autre également bien pieuse, qui n'a pas peu contribué à ranimer la confiance envers la Mère de Dieu, et dont tout le monde conservera longtemps l'aimable souvenir. L'hiver dernier, je m'étais procuré, à Montréal, une assez belle statue de la Sainte Vierge que j'avais immédiatement expédiée à Trois-Rivières, afin que l'agent de la Compagnie de la baie d'Hudson la fît parvenir le plus promptement possible à Wemontaching. Mais, soit faute de celui qui l'avait emballée, ou de ceux qui l'avaient transportée, elle arriva à destination avec la tête de moins. Jugez de ma pénible surprise ! Je fus un instant tenté de me décourager et de tout abandonner. Comment réparer un semblable malheur au milieu d'un désert qui n'a jamais vu d'autre statuaire que votre serviteur? Après cette première émotion, le calme se fit dans mon esprit ; je pus alors voir le désastre de plus près, et je ne tardai pas à comprendre qu'il y avait encore moyen de tout raccommoder. En effet, bientôt tous les fragments étaient réunis et étudiés sur toutes leurs faces; un peu de colle de farine et du papier blanc les réunissaient et, en leur assurant solidement leur place première, rendaient à la statue sa partie essentielle. Fier et heureux de ce résultat, j'invite mes gens à préparer la plus belle démonstration possible en l'honneur de la Mère de Dieu, qui allait enfin avoir son image bénie au milieu d'eux et en faire comme le talisman de sa puissance et de sa tendresse. Cette invitation de ma part répondait à la piété et aux vœux de tout le monde, je le savais d'avance, mais il m'était bien doux de le constater. On se met immédiatement à l'œuvre. Les plus habiles chasseurs se réunissent, sous le commandement d'un capitaine de circonstance, et s'exercent à certaines évolutions soi-disant

militaires pour former dignement la *garde de Marie ;* d'autres ouvrent à grands coups de hache et aplanissent le chemin que la procession devra parcourir au travers de la forêt ; et, tandis que les enfants le jonchent de verdure et de fleurs, les femmes déploient leur garde-robe et avec adresse ornent le brancard sur lequel doit être portée la statue de Marie, et un splendide reposoir en plein air où on doit la conduire triomphalement. La journée était des plus belles.

« Tous ces préparatifs commandaient un travail énorme; mais le zèle et l'entrain étaient si grands, qu'ils ne prirent qu'un temps comparativement fort court. A l'heure indiquée pour la cérémonie, tout était prêt, chacun était à son poste, impatient de faire éclater son enthousiasme et de contempler, en y contribuant de son mieux, un spectacle tout nouveau et qui n'aurait certes pas déplu à des regards plus accoutumés. Après la bénédiction de la statue et une courte instruction qui en révéla la signification à ces pauvres sauvages ébahis et attendris jusqu'aux larmes, la garde d'honneur, qui formait un peloton serré sur le parvis extérieur de la chapelle, annonça le départ de la procession par une salve de coups de fusil.

« Il va sans dire que tout le monde est en habit de fête, et que ces bon sauvages, malgré leur pauvreté, ne manquent pas d'un certain luxe de parure et même d'une certaine coquetterie, très-conforme, du reste, aux règles de la modestie chrétienne. A la tête de la procession apparaît la croix, fièrement et religieusement portée par le plus pieux des sauvages adultes ; à ses côtés sont deux acolytes qui n'ont, pour insignes de leur fonction et pour habit de clerc, que leur sagesse reconnue et proclamée hautement par tous leurs jeunes amis. Viennent ensuite les femmes et les filles marchant sur deux lignes, puis les hommes et les jeunes gens, suivis des chantres et des

chanteuses ; enfin, la statue, portée par deux jeunes personnes et entourée de la garde d'honneur, ferme la marche, ou plutôt elle la domine et la commande comme une reine au milieu de son peuple qui n'a qu'une voix pour la bénir, qu'un cœur pour l'aimer. Vingt-quatre oriflammes, habilement distribuées à égale distance et qu'une douce brise fait gracieusement onduler au-dessus de la tête, semblent applaudir à la joie qui illumine tous les visages, à l'amour qui s'exhale de tous les cœurs, et donnent au spectacle un air de grandeur et de triomphe. Comment ne pas se rappeler alors et ne pas croire aux prophétiques accents de la plus humble des filles d'Israël? « *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes!* » Pour éviter le trouble que les petits enfants auraient pu causer en courant de côté et d'autre, tous ceux et celles qui étaient simples assistants en tenaient un par la main ; aussi est-ce dans l'ordre le plus parfait que le cortége pieux s'achemina, au chant des litanies de Lorette, vers l'arc de triomphe qui avait été dressé dans le bois, au milieu d'une immense éclaircie. Rien de plus poétique et de plus mystérieux que cette vaste enceinte de verdure, d'où le regard se portait tout naturellement vers le ciel. On eût dit un superbe temple aux murs et aux colonnes d'émeraudes supportant une voûte d'azur !

« Là, la statue de Marie fut encore saluée par une éclatante décharge au moment où on la déposait, pour quelques instants, sur un trône rustique du meilleur goût. Tout le monde alors tombait à genoux et nous chantions l'*Ave, maris stella*. Entraîné moi-même par l'émotion du moment et inspiré par la piété de mes sauvages, je voulus leur adresser encore quelques paroles d'édification sur la dévotion à la Mère de Dieu. Je dus être bien compris, car le cantique qui suivit, pour terminer cette délicieuse station, fut chanté avec un accent et une expres-

sion qui prouvaient que les cœurs étaient heureux.

« La garde d'honneur fit entendre une nouvelle fusillade; chacun reprenait sa place, et la procession se remettait en marche au chant des litanies du Saint-Cœur de Marie. A l'entrée de l'église, la garde saluait sa Reine pour la quatrième et dernière fois, et annonçait aux échos d'alentour que la fête allait finir. Hélas! pourquoi faut-il que tout finisse ici-bas! Malgré les amertumes de la vie, il y a des circonstances où le cœur serait tenté de dire, comme les privilégiés du Thabor : « *Bonum est nos hic* « *esse!...* » Cependant la foule venait encore une fois se presser dans le lieu saint, avide de contempler de plus près les traits vraiment aimables de la bonne Mère du ciel, désormais admise sur un trône auprès de l'autel de Jésus.

« Enfin, la bénédiction du Très-Saint-Sacrement devait clore cette trop courte journée, si riche en faveurs célestes pour mes chers sauvages, si douce aussi, croyez-le bien, pour le cœur du Missionnaire.... Ce qui me consola aussi beaucoup, ce fut de voir que tous, sans exception, avant de sortir de l'église, allaient se prosterner devant l'image de Marie pour lui offrir une fervente prière. Ce fait ne prouve-t-il pas que l'âme a besoin d'une Mère au ciel?... Aussi je comprends mieux que jamais combien sont malheureux ceux qui ne veulent pas de ce trésor qui leur a été légué par Celui-là même qui créa leur cœur et qui en connaît tous les besoins.

« Cependant la Mission touchait aussi à sa fin, et nos chers défunts n'avaient pas eu encore leur aumône publique. La veille de mon départ, après les exercices de la journée, nous nous rendions processionnellement au cimetière, où nous fîmes les prières accoutumées en pareille circonstance; puis, dans une courte allocution, je rappelais aux vivants quelques-unes des grandes vérités

déjà traitées, mais que la cérémonie actuelle devait encore faire sentir plus vivement. Nous rentrâmes à l'église en chantant le cantique pour les morts.

« Le lendemain 13 juillet, à une heure de l'après-midi, tous mes préparatifs de voyage étaient terminés, j'allais quitter Wemontaching. Tous les sauvages, grands et petits, formaient une haie depuis l'église jusqu'au bord de la rivière ; personne n'aurait voulu être absent au moment des adieux et être privé du cérémonial qui oblige le Missionnaire à donner une bonne poignée de main à chacun. C'était vraiment touchant de voir et d'entendre ces pauvres Indiens me faire leurs adieux ; leur naïve simplicité ne faisait que mieux ressortir leur foi vive, quand je les voyais, après m'avoir touché la main, se presser autour de moi et me dire : « Pourquoi nous quittes-tu? Reviens de-
« main...; la semaine prochaine... » Puis les vieillards, hommes et femmes : « Ah! c'est la dernière fois que je te
« vois!... je suis toujours malade, je mourrai avant que
« tu reviennes... »

« Enfin, j'allais m'embarquer quand le chef m'aborde et me dit : « J'ai encore deux grâces à te demander : la
« première, c'est de prier le gardien de la prière (l'évê-
« que) de dire lui-même une messe pour nous; la seconde,
« que tu nous bénisses tous encore une fois quand tu seras
« dans ton canot. » Bientôt, en effet, j'étais dans ma frêle embarcation et les sauvages, à genoux sur le rivage, recevaient la dernière bénédiction de leur père. Après mon départ, ils durent faire une grande consommation de poudre; car je ne les voyais plus depuis longtemps, que l'écho des montagnes environnantes me redisait encore leurs adieux.

« Me voilà donc encore en voyage, je me dirige vers Kakipaongaang.

« Nous quittâmes le Saint-Maurice à quelques arpents

de Wemontaching pour suivre la rivière aux Rubans, que nous remontâmes pendant près de deux jours, avant de rencontrer la branche ouest de la Gatineau, dans laquelle il nous fallait nécessairement nous engager pour pouvoir nous rendre à la Gatineau même. Cette Gatineau ouest est d'une navigation presque impossible : durant les deux jours que nous mîmes à la descendre, nous fûmes continuellement dans un rapide des plus incommodes et des plus dangereux, composé d'une infinité de cascades et de récifs contre lesquels bien des fois notre canot faillit se briser. Ici, comme partout ailleurs, lorsque mes sauvages m'invitaient à prendre le chemin de terre, je ne me le faisais pas répéter deux fois; je ne refusais pas non plus de leur tenir compagnie, même dans les sauts réputés périlleux; car, dans les deux cas, il me semblait que le danger était à peu près le même pour moi. En canot avec eux pour sauter un rapide, il aurait suffi d'une fausse manœuvre pour nous précipiter tous au fond de quelque abîme où nous attendait la mort. Mais si le même accident fût arrivé à mes hommes pendant que j'étais au rivage, que serais-je devenu au milieu du désert, à des centaines de milles de toute habitation, seul et sans provisions? Je n'avais jamais fait cette réflexion avant l'été dernier; aussi, durant mon long voyage, toutes les fois qu'on me faisait débarquer en prévision de quelque accident, j'avais toujours soin de prendre avec moi mon bréviaire et mon fusil, les seules choses peut-être qui auraient pu me prolonger la vie. Un instant je me crus condamné à cet affreux isolement, je marchais seul dans un portage pendant que mes quatre sauvages franchissaient une cascade; tout à coup, j'entends des cris sur la rivière; j'accours aussitôt et j'aperçois le canot faisant proue de poupe et à moitié chaviré. Il venait d'échouer sur un rocher au beau milieu du courant, et, pour comble de mal

heur, le timonier avait brisé son aviron. Ils purent cependant se maintenir quelques instants sur cet ilot qui avait été la cause de leur fâcheuse aventure et qui devint leur planche de salut; car pendant cette halte forcée, ils purent reprendre leur sang-froid et regagner ensuite le rivage, où on fit un nouvel aviron après avoir réparé une voie qui s'était déclarée au fond de l'esquif. Une heure après, nous voguions encore aussi gaiement que jamais et, vers trois heures de l'après-midi, nous entrions enfin dans la Gatineau.

« Ici, pour abréger le voyage d'une couple de journées, on m'avait conseillé de prendre un chemin différent de celui que j'avais suivi l'année dernière; mais comme il m'était inconnu à moi-même et que je prévoyais que les gens de Wemontaching ne le connaîtraient pas mieux que moi, j'avais, dès le printemps, invité un sauvage de Kakipaongaang à venir à notre rencontre pour nous servir de guide; je lui avais même fixé le jour où je croyais me trouver au rendez-vous. Hélas! j'avais compté sans les accidents et les autres causes qui devaient m'occasionner un retard de quatre jours. Le guide s'était rendu au poste indiqué, mais ne voyant venir personne, l'ennui l'avait gagné et il s'en était retourné.

« Comment faire? Nous avions bien une espèce de carte géographique où notre chemin était indiqué tant bien que mal; mais dans ces parages les cours d'eau sont si nombreux, et les rivières principales ont tant d'affluents, qu'il est très-aisé de s'engager dans un autre que celui qu'il faudrait suivre. Malgré ces difficultés, dont je connus trop tard tout le sérieux, j'optai pour la route nouvelle. J'avais encore cinq postes à visiter; la saison était avancée, l'espoir de gagner un peu de temps me rendit téméraire.

« Après un frugal dîner, que l'heure avancée à la-

quelle nous le prîmes nous fit trouver excellent, nous quittions la Gatineau pour remonter son affluent Koukoukouhoussipi (la rivière au Hibou). Trois heures après, c'est-à-dire à la nuit close, nous campions déjà à la tête du second portage, pleins d'espoir pour le lendemain, car nous avions cru reconnaître les traces encore récentes du guide. Cependant, sans nous en douter le moins du monde, nous étions déjà dévoyés, et au lieu d'approcher du but, nous nous en éloignions considérablement. Le lendemain, de bon matin, nous nous mettons en marche, pleins d'ardeur et de courage, bien convaincus que nous ne tarderions pas à rejoindre notre guide. Mais bientôt nous voilà en face d'un rapide, suivi d'un second, d'un troisième et même d'un quatrième, et toujours un courant qui va sans cesse en augmentant et contre lequel il ne nous est presque plus possible de lutter. Il était plus de midi lorsque nous atteignîmes ce dernier rapide. Un des rameurs ayant débarqué pour reconnaître le chemin du portage, il n'en découvrit pas le moindre indice. Évidemment nous étions égarés, nous nous trouvions dans un lieu que personne avant nous n'avait peut-être visité. Que faire? D'après les indications que nous fournissait la carte, nous ne devions pas suivre longtemps la rivière au Hibou, avant de rencontrer un de ses affluents qui traversait un lac à peu de distance de son embouchure. Nous n'avions rien vu de tout cela; nous avions navigué plus de douze heures et nous étions encore dans la Koukoukouhoussipi!

« Après quelques instants de délibération, nous nous décidons à retourner sur nos pas, bien résolus cette fois de mieux examiner les rives et leurs cavités profondes. Bientôt, en effet, nous découvrons une petite rivière ayant à peu près la direction marquée. Nous nous hasardons à la suivre, impatients de rencontrer le lac désiré. Mais, point de lac! Et il nous faut encore revenir à la Koukou-

kouhoussipi pour continuer à la redescendre jusqu'à ce que nous apercevions une seconde rivière. Chemin faisant, nous avions rencontré notre campement de la veille. Mais il était nuit, et il fallait nous arrêter pour réparer nos forces et refaire un peu notre courage, passablement abattu par tant de déceptions.

« Le lendemain, nous essayons cette seconde rivière, sans trop savoir où elle nous conduira. Heureusement nous ne tardâmes pas à rencontrer un lac qui nous parut être celui que nous cherchions. Il fut bientôt traversé dans la direction qui nous était indiquée. Mais, nouvelle déception ! au bout du lac, point d'issue, point de portage. Il nous fallut errer plus de deux heures avant de découvrir notre route. Et cette difficulté se renouvela toutes les fois que nous eûmes à traverser des lacs un peu considérables.

« Quand nous n'avions qu'à suivre le cours d'une rivière, nous n'avions pas si peur de nous égarer; mais il y avait un autre danger plus redoutable peut-être, celui de nous laisser engloutir dans des rapides que nous ne connaissions pas. C'est ainsi que deux fois nous avons été à deux doigts de notre perte, et nous aurions infailliblement péri, si une protection visible de Dieu ne fût venue comme nous arracher des bras de la mort. Bénie soit son infinie bonté ! bénie soit aussi Marie Immaculée qui nous a assurément obtenu cette faveur !

« Cependant nous voilà rendus au dimanche matin, et les provisions qui devaient durer deux jours nous ont conduits au quatrième. Alors notre cuisinier nous annonce qu'on ne mangera plus de galette, car il ne reste plus que quatre ou cinq livres de farine. Désormais donc on se contentera tout simplement d'en délayer trois ou quatre poignées dans une chaudière d'eau chaude, deux fois par jour. Fort heureusement cet austère régime ne dura

que quarante-huit heures ; car, le mardi matin, au chant du coq, nous arrivions enfin au fort tant désiré, à Kakipaongaang. Le bourgeois et les sauvages dormaient encore profondément; mais nous leur chantâmes un si bruyant *Benedicamus Domino*, qu'il ne fallut pas cinq minutes pour les mettre tous sur pied.

« Ce poste est peu considérable, quinze ou seize familles en composent tout le personnel. Ces pauvres gens cependant tiennent fortement à avoir les exercices de la Mission, et à les avoir chez eux; c'est pour cela qu'ils se sont mis en devoir, l'été dernier, d'élever une chapelle, dont les murs étaient presque achevés à mon départ. Tout cela s'est fait sans trop de difficultés. Ces sauvages, il est vrai, sont moins instruits que ceux de Wemontaching et, par suite, plus indifférents ; mais ils montrent d'assez bonnes qualités.

« Je ne passai que quatre jours au milieu d'eux ; j'étais impatient d'arriver au Grand-Lac, où on s'ennuyait de m'attendre. Je pris deux hommes avec moi et nous pûmes faire le trajet en deux jours. Malgré mon empressement, j'arrivai encore trop tard ; une dizaine de familles étaient déjà parties, et c'étaient précisément celles que j'aurais voulu voir de préférence, car elles sont fort peu instruites. Il y a même parmi ces familles deux hommes qui ne sont pas encore baptisés; l'un d'eux m'avait bien protesté, l'année dernière, qu'il voulait absolument se faire chrétien et qu'il m'attendrait coûte que coûte. Mais voilà comment ces pauvres Indiens renoncent bien souvent aux plus belles résolutions ! Un contre-temps, un malentendu, un retard suffit pour les dérouter. L'autre m'avait dit aussi qu'il voulait se faire baptiser; mais quand ? peut-être lorsqu'il sera sur le point de mourir.

« Parmi ceux qui avaient eu le courage de m'attendre, plusieurs s'étaient engagés à travailler dans le fort, en sorte qu'il leur était impossible d'assister aux exercices

de la Mission. Après bien des pourparlers avec les sauvages et avec le bourgeois, qui ne pouvait pas, ou plutôt qui ne voulait pas comprendre la nécessité pour ses engagés de passer au moins une semaine auprès du Missionnaire, je parvins à en gagner quelques-uns, qui ne craignirent pas d'affronter les dures privations auxquelles les exposait leur désobéissance à la volonté antichrétienne du bourgeois. Mais bientôt bon nombre de familles venaient me trouver pour m'annoncer que les provisions leur manquaient et que le commis du fort refusait de leur en céder. En effet, le bourgeois avait trouvé moyen de s'absenter, et il avait sévèrement défendu de rien donner aux sauvages rebelles, sans argent ou sans équivalent.

« Ne pouvant par moi-même leur venir en aide, je me décidai à réclamer la charité publique en leur faveur, en faisant voir à tous mes sauvages que si jamais ils devaient se rendre de mutuels services, c'était surtout en pareille circonstance, vu qu'il s'agissait du bien par excellence, de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Je fus bien compris, et, à force de privations et de sacrifices de part et d'autre, les plus nécessiteux purent, comme les autres, rester auprès de moi jusqu'à la fin de la Mission, qui dura quinze jours et qui produisit dans les âmes un bien capable de me faire oublier les obstacles qu'elle avait rencontrés tout d'abord. Je puis même vous assurer que ce temps me parut fort court.

« Du Grand-Lac je devais me rendre au fort William. Mais ici deux chemins se présentent : celui de Temiskaming, plus long de quatre jours, m'aurait procuré le plaisir de voir quelqu'un de *ma couleur* dans notre chère résidence. Certes, une pareille rencontre ne pouvait que me faire du bien; j'allais presque céder à la tentation, lorsque le vieux proverbe de mon pays me cria à l'oreille : « Plaisir, faut-il que je t'écoute, quand le devoir m'ap-

« pelle ailleurs ? » Il n'en fallut pas davantage pour me faire préférer la route qui menait directement au fort William ; je gagnais ainsi quatre jours. Et puis les sauvages m'attendaient impatiemment à ce dernier fort, tandis que personne n'avait besoin de moi à Témiskaming.

« Allons donc, et vogue la nacelle !

« Tout alla assez bien jusqu'au portage marécageux (Mashkig-onigam), mais là recommencent les difficultés ordinaires du voyage, pas la moindre trace de sentier ; et on dit que ce portage a au moins deux milles de long. On cherche beaucoup, on se démonte même un peu, lorsque nous apercevons un sauvage campé à peu de distance ; c'est lui qui va nous guider. A mi-chemin du portage, il nous faut franchir un petit ruisseau, qui n'est autre que la rivière du Moine à quelques arpents de sa source. Sommes-nous à bout de toutes nos misères ? Non, bientôt il nous faut franchir un second portage, où nous nous égarons, heureusement pour peu de temps, et c'était, Dieu merci, pour la dernière fois.

« Le lendemain, grâce à un vent des plus favorables, nous pûmes traverser le grand lac de la rivière au Moine ; à la fin de la troisième journée nous campions en un endroit où nous rencontrâmes bon nombre de familles sauvages réunies, et, comme nous, en route pour le fort William. Cependant, comme un certain nombre étaient dans l'impossibilité de s'y rendre pour différentes raisons, je profitai des longues heures de la veillée pour les confesser. Enfin, le lendemain samedi, à neuf heures du soir, j'étais au fort William. Ce dernier trajet s'était effectué assez rapidement et sans accidents trop fâcheux, vu que les deux bains involontaires que je pris dans le courant d'une même journée n'eurent d'autre conséquence que de me tremper jusqu'aux os.

A l'exception de quatre familles, tout le monde avait

été fidèle au rendez-vous, et j'allais commencer les exercices de la Mission, lorsqu'on me remit votre lettre, m'invitant à descendre à Ottawa le plus tôt possible pour y participer au bienfait de la retraite annuelle du collége, qui devait se faire dans deux jours. Il me fut bien doux de me rendre à votre invitation ; depuis longtemps déjà je sentais le besoin de retremper mon âme dans ces saints exercices et de me trouver au milieu de mes frères.

« Après un isolement de plus de trois mois, vous ne sauriez vous figurer la joie que j'éprouvai lorsqu'il me fut permis, en entrant au collége, d'y rencontrer vingt et quelques Pères, venus de tous les points de la province ; aussi je disais de bien bon cœur : « *Ecce quam bonum et* « *quam jucundum habitare fratres in unum!* » Leurs exemples m'édifièrent et me fortifièrent beaucoup; en même temps que la parole apostolique de Mgr Guigues nous communiquait à tous le feu sacré dont il était lui-même embrasé. Ce fut vraiment une semaine de bonheur; elle n'eut d'autre inconvénient que celui de s'écouler trop vite.

« Le jour même de la clôture de la retraite, plusieurs Pères reprenaient le chemin de leurs maisons respectives; je laissais moi-même Ottawa le lendemain matin, en même temps que les Pères de Montréal. J'avais hâte de revoir le fort William, où je retrouvai, heureusement, tous les sauvages que j'y avais laissés et plus encore.

« Je me mis immédiatement à l'œuvre, résolu d'expédier la besogne le plus promptement possible, car la saison était très-avancée, et j'avais encore deux postes à voir avant la fin de ma campagne. Sur ces entrefaites, et au moment que j'y pensais le moins, il m'arriva du renfort : le R. P. Pian, en route, lui aussi, pour aller faire sa retraite à Montréal, voulut bien me tenir compagnie de la façon la plus aimable et la plus laborieuse jusqu'au dernier jour de la mission.

« Du fort William je me rendis au lac des Rats, où une pauvre vieille, en particulier, m'attendait anxieusement pour s'approcher des sacrements. Elle est infirme depuis plusieurs années, et bien des fois il lui avait été impossible de se rendre au poste ; aussi jugez du bonheur qu'elle éprouva en voyant le Missionnaire...

« Je me dirigeais ensuite vers le lac Doré, appelé par les sauvages *Pikwakonagang*. Je trouvais là une centaine de sauvages que j'avais déjà vus une fois, l'année dernière. Ils résidaient autrefois au lac des Deux-Montagnes et sont, par conséquent, assez instruits. Comme ils aiment un peu l'agriculture, le Gouvernement, pour les encourager au travail, leur a concédé, l'été dernier, une certaine étendue de terrain.

« Ils sont bons et dociles ; aussi la semaine que j'ai passée au milieu d'eux m'a donné bien des consolations.

« En les quittant, je pris la direction de la rivière Madawaska, où se trouvent encore des sauvages venus du lac des Deux-Montagnes, mais en plus grand nombre qu'au lac Doré. Plusieurs d'entre eux n'avaient point vu le prêtre depuis sept, huit et même dix ans ; ce qui peut vous donner une idée du bien qu'il y avait à faire auprès d'eux. Ils profitèrent si bien de ma présence et de mon ministère, que leurs bonnes dispositions auraient suffi, et au delà, pour payer toutes mes fatigues de l'été.

« Je redescendis encore à Ottawa pour aller à la rencontre du R. P. Pian ; et nous remontâmes ensemble à Témiskaming que j'avais laissé depuis cinq mois et un jour. Parti de la Maison le 16 mai, j'y rentrais le 17 octobre.

« Tels sont, mon Révérend Père, les travaux accomplis, durant l'été dernier, par le dernier de vos enfants. »

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU R. P. PIAN
AU R. P. PROVINCIAL.

28 décembre 1866.

« Mon Révérend et bien cher Père,

« Pour n'être pas pris au dépourvu, je vais commencer à vous écrire avant l'arrivée du courrier. Le P. Lebret, de son côté, vous raconte toutes les particularités de son expédition sur le Saint-Maurice ; je serai donc obligé de vous parler un peu de ma petite personne et des principaux événements survenus depuis ma dernière lettre.

« Ce ne fut que le 1er juin que nous quittâmes Témiskaming, le P. Guéguen et moi. Le désir de voir tous nos sauvages, que nous allions laisser pour tout l'été, nous fit différer notre départ. De Témiskaming à Abitibi, notre voyage n'offrit rien de bien remarquable ; j'ai traversé bien des lacs, parcouru bien des rivières, franchi bien des cascades, et je n'ai jamais eu le bonheur de rencontrer ces sites enchanteurs qui ont fourni de si belles descriptions aux poëtes. L'œil n'est pas excellent chez moi, et peut-être aussi que l'imagination me fait complétement défaut, au moins pour ces sortes de beautés.

« D'Abitibi à Moose, nous fûmes tout le temps en nombreuse compagnie, car aux sauvages qui conduisaient nos canots s'étaient joints douze catholiques de diverse origine. Deux fois, durant le trajet, j'eus la consolation de pouvoir offrir le saint Sacrifice. Si je n'ai pas le plaisir de rencontrer d'Eden, j'ai au moins celui d'apercevoir des arbres qui réjouissent mon cœur, les croix qui marquent la place où la sainte Messe a été célébrée par le

Missionnaire. Je restai à Moose jusqu'au départ des sauvages qui m'avaient accompagné, partageant mon temps entre la visite des malades, alors fort nombreux, et l'instruction chrétienne de ceux qui se portaient bien.

« Pour me rendre à Albany, je pris, cette année, un petit canot monté par deux sauvages, et c'est là, je crois, le meilleur et le plus sûr moyen de faire ce voyage. Deux fois j'ai voulu m'y rendre avec les barges de la compagnie, et deux fois j'ai failli périr. Pendant mon seul voyage de 1865, j'ai plus souffert que dans tout le reste de mes courses apostoliques. Cette fois-ci, nous arrivions à Albany après trois jours de navigation. Le bourgeois du fort, M. Mac-Donald, me reçut avec sa politesse accoutumée ; l'arrivée d'un simple canot sauvage est presque un événement dans ces lointaines régions ; que sera-ce donc à la vue d'un prêtre venant du Canada ? C'est une réjouissance, une fête publique. Au reste, la reconnaissance m'impose l'obligation bien douce de le dire en passant : dans tous les forts de l'honorable compagnie de la baie d'Hudson, que j'ai eu occasion de visiter, on m'a toujours très-bien reçu, et les bourgeois se sont empressés, par leurs bontés et leurs largesses, de me faire oublier les fatigues de la route. Celui de Moose, en particulier, s'est toujours montré envers les Missionnaires catholiques d'une délicatesse digne de tout éloge ; deux fois, sachant que j'allais arriver prochainement, il a retenu des sauvages huit jours dans son fort afin de me faire voyager *free of expenses*, comme il le dit lui-même ; c'est-à-dire que, dans ces deux circonstances seulement, il a fait épargner plus de 120 dollars à la Mission.

« Cette année, à Albany, j'ai eu le bonheur d'admettre dans le sein de l'Église catholique cinq adultes, dont deux infidèles et trois protestants. L'un d'eux, vieil Indien aux cheveux d'une éclatante blancheur, a entrepris un

voyage de plus de deux cents lieues pour venir se faire baptiser. Voilà six ans qu'il souhaitait ardemment cette grâce ; il était le seul de toute sa nombreuse famille qui n'eût jamais vu de prêtre ; tous les ans, il me faisait dire et m'écrivait d'aller le visiter. Enfin, cette année, le souffle de Dieu a été plus fort et plus puissant que jamais sur cette âme d'élite ; il s'est déterminé à renoncer à sa place de guide de la brigade des berges de York-Factory, et il est venu courageusement se faire baptiser. Après la cérémonie, il ne se possédait plus de joie. Mais bientôt il fallait se dire adieu, peut-être pour la vie ; longtemps il me serra la main ; il pleurait et moi aussi. Il n'y a pas de bonheur durable sur la terre. Il était enfin chrétien et il était heureux; mais il était affligé aussi, car il pensait qu'il ne lui serait plus possible de revoir la robe noire.... et qu'il lui faudrait bientôt mourir seul et loin du prêtre au milieu de la forêt !... Depuis que je visite ces Missions, j'ai toujours essayé, mais en vain, de consoler mes pauvres vieillards; les adieux, qu'ils regardent comme les derniers, les rendent inconsolables.

« Durant mon séjour à Albany, j'ai eu la consolation d'y voir un bon nombre de sauvages; cependant il y manquait plusieurs familles que j'avais coutume d'y trouver. Leur chasse ayant été presque nulle, il leur avait été impossible de s'y rendre. Après quatorze jours de fatigues et de consolations, je m'embarquais dans mon petit canot et reprenais le chemin de Moose. Le bon Dieu nous favorisa d'un si bon vent que nous y étions dès le lendemain. Après une journée de repos, je m'acheminais vers Abitibi. Mes deux rameurs étaient protestants, et je vous laisse à penser si je trouvai triste et long le dimanche que je passai avec eux en route. Je fus forcé de m'arrêter cinq jours à Abitibi, mais ce fut par une douce violence. Depuis que le P. Guéguen en était parti, la mort

avait continué à immoler de nombreuses victimes, et les sentiments religieux s'étaient réveillés dans bien des cœurs. Je reçus l'abjuration d'une jeune protestante que ce Père avait commencé à instruire. Le 5 du mois d'août, j'étais de retour à Témiskaming, où m'attendaient des troubles de toute nature : les engagés ne pouvaient plus se supporter entre eux, etc. J'arrivais fatigué ; j'aurais eu besoin de quelques jours de tranquillité et de repos avant de commencer ici les exercices de la Mission. Hélas ! dans ce pauvre monde, il faut souvent faire contre mauvaise fortune bon cœur.

« En revanche, la Mission fut bien consolante : quelques vieillards, qui ne s'étaient pas montrés jusqu'à présent bien dociles, assistèrent fidèlement à tous les exercices, et, pour encourager leurs bonnes dispositions, je leur promis qu'un prêtre irait les voir à Timagomi. Je dis que la mission fut bien consolante, mais je dois ajouter qu'elle rencontra d'abord de sérieuses difficultés. Le bourgeois voulait envoyer ses hommes travailler aux foins à sept lieues de l'église ; c'était, ni plus ni moins, leur défendre de faire leur Mission. Quoique l'affaire fût des plus délicates, je crus qu'il était de mon devoir de m'y opposer énergiquement ; et j'eus le bonheur d'avoir gain de cause sans trop blesser personne.

« Cependant il me restait encore à faire un long et important voyage ; je devais faire ma retraite à Montréal et, chemin faisant, m'arrêter à Ottawa pour voir s'il y aurait moyen d'obtenir des Sœurs de charité pour Témiskaming. Le moment semblait mal choisi, la supérieure était absente pour un mois ; mais comme ma demande était appuyée de Mgr Guigues et de la vôtre, mon Révérend Père, on la prit en considération ; et, au retour de ma retraite, il me fut répondu « que pour la gloire de « Dieu et les enfants de Mgr de Mazenod on pourrait tout

« entreprendre. » Admirable réponse aux offres que j'avais faites; car, comme Mgr Taché, je n'avais pu promettre que des souffrances, accompagnées, peut-être, de quelques consolations.

« Le 3 octobre, je quittais donc Ottawa avec deux Sœurs de charité. Notre voyage fut long, mais heureux; nous arrivions à Témiskaming le 16. En montant, nous nous arrêtâmes chez un de nos paroissiens qui faisait la désolation de sa famille. La boisson, depuis plusieurs années, lui causait des accès de folie pendant lesquels il bouleversait et brisait tout. Sa femme en était au désespoir; elle nous supplia de nous arrêter un jour, espérant que notre présence ramènerait son malheureux mari. En effet, le lendemain matin, après la messe, il se mettait généreusement de la Tempérance, et, depuis lors, j'ai appris que sa maison était un vrai paradis pour tous ceux qui l'habitent. Nous passâmes aussi un dimanche dans une autre famille, non loin d'un chantier où se trouvaient une quarantaine de catholiques. J'avais cru devoir me rendre à la bienveillante invitation d'un bon Irlandais qui ne pouvait voir les Sœurs camper et coucher dans le bois. Du reste, cette halte me permit de confesser les jeunes gens du chantier voisin et de faciliter ainsi notre besogne de l'hiver; car ces pauvres jeunes gens, lorsqu'ils ont eu le bonheur de se confesser et de communier en automne, sont de beaucoup plus abordables et plus traitables pendant la visite que nous avons coutume de leur faire à la fin de l'hiver.

« Depuis notre arrivée à Témiskaming, le bon Dieu a bien voulu ouvrir les yeux à une protestante; je l'ai baptisée le jour même de Noël. Actuellement le P. Guéguen instruit un pauvre malheureux, baptisé autrefois à Moose, mais qui, depuis lors, avait toujours vécu en protestant. Il semble très-bien disposé. Nous avons encore un autre

protestant qui semble avoir des doutes sérieux sur la bonté de sa religion. En attendant que le bon Dieu achève l'œuvre qu'il a commencée, nous prions et nous faisons prier pour lui.

« Avant de terminer, laissez-moi vous dire que nous espérons les plus heureux résultats de la présence des Sœurs dans notre Mission, et que déjà, grâce à elles, notre chapelle a subi une véritable transformation. »

MISSIONS DE NATAL.

LA COLONIE DE NATAL.

Le R. P. Sabon a bien voulu se rendre à un désir que nous exprimions dans le numéro de nos Annales qui a paru au mois de juin 1867. Pendant le temps que ce Père a passé, l'hiver dernier, à notre maison de Paris, où les intérêts de nos Missions de Cafrerie l'avaient appelé, il a employé ses loisirs à nous donner sur la colonie de Natal, qu'il habite depuis dix-huit ans, sur sa géographie physique, descriptive et politique des détails qu'on sera heureux, nous l'espérons, de nous voir publier. Ils présentent sous un jour nouveau pour nos Annales bien des points utiles à connaître pour mieux apprécier nos missions d'Afrique.

La colonie de Natal, on le sait, se trouve située au sud-est de l'Afrique méridionale. L'océan Indien en baigne la côte orientale. A l'ouest, les hautes montagnes du Drakensbery ou Kalhamba la séparent de l'État libre du fleuve Orange et de la terre des *Basutos*. Au nord, la tribu puissante des Zoulous et au sud celle de Faku forment ses limites. Elle est au 30e degré de longitude à l'est de Paris et s'étend, au sud de l'équateur, du 27e au 29e degré de latitude. On compte soixante lieues de l'une de ses extrémités à l'autre, en suivant les côtes de la mer; mais, dans sa plus grande largeur, elle mesure à peine cinquante lieues.

Cette petite colonie occupant à peu près l'extrémité

méridionale de l'Afrique, qui n'est qu'une immense presqu'île, on peut s'y rendre d'Europe en tournant ce vaste continent, soit à l'ouest, soit à l'est.

Le 10 de chaque mois, un bateau à vapeur, porteur de la malle, quitte l'Angleterre et, suivant la première de ces deux voies, se rend à Natal. Fréquemment, des bateaux à vapeur français et même des bateaux à voile parcourent la même ligne. La navigation est d'une quarantaine de jours avec les bateaux à vapeur, de trois mois avec les bâtiments à voile. Le voyage est un peu monotone, mais ordinairement heureux. On peut craindre d'avoir mauvaise mer au moment où l'on quitte l'Europe, mais bientôt les vents alizés poussent doucement votre navire, et, après avoir touché à Palma, Madère, Sainte-Hélène, vous arrivez au cap de Bonne-Espérance, jadis appelé cap des Tempêtes. Ce n'est pas sans peine pour l'équipage qu'on parvient à le doubler, et là, comme au départ de l'Angleterre, il y a de véritables dangers; mais, en somme, ce long voyage sur les deux grandes mers n'est pas dépourvu d'intérêt.

J'ose dire pourtant que l'autre ligne de communication entre Natal et l'Europe est plus agréable pour celui qui, ne craignant pas trop les chaleurs tropicales, aime un peu les souvenirs historiques. Jusqu'à Aden, cette voie est la même que pour Ceylan. On prend à Marseille un paquebot des Messageries impériales. Vingt-quatre heures après vous être embarqué, vous entrez dans le terrible détroit de Bonifacio. Vous saluez un peu plus tard la jolie petite ville de Messine, gracieusement assise au pied d'une colline; puis Malte, puis les côtes de la Grèce; vous ne tardez pas à arriver à Alexandrie, ville dont j'ai gardé mauvais souvenir. Les rues d'Alexandrie sont malpropres; la poussière et surtout les moustiques y incommodent fort les Européens. On ne leur fait pas payer moins de

20 à 25 francs par jour, dans les hôtels, la méchante hospitalité qu'ils y reçoivent. Les Grecs abondent en ce triste pays ; je les quittai au plus vite, car je les crains, et je craindrais, je pense, jusqu'à leurs présents : *Timeo Danaos et dona ferentes.* Laissons donc la vapeur nous emporter à toute vitesse d'Alexandrie à Suez. La rapidité du voyage vous laisse à peine le temps d'admirer l'Égypte, d'entrevoir ses beaux palais, ses pyramides célèbres, de rappeler à votre esprit les grands souvenirs qui s'y rattachent. De Suez à Aden, la traversée est de cinq jours ; les chaleurs vraiment effrayantes sur la mer Rouge rendent toujours bien pénible cette partie du voyage. Après avoir quitté Aden, on double le cap Guardafui, puis on descend aux Seychelles, lieu de relâche pour les vaisseaux. Ces îles sont tristes ; le brûlant soleil des tropiques en bannit à peu près toute végétation ; on n'y voit croître que le cocotier. Saluons maintenant ces deux îles, Maurice et Bourbon, qui, comme deux sœurs, sont assises l'une près de l'autre dans l'océan Indien. L'île Maurice ne saurait être sans intérêt pour des Français, car, bien qu'elle appartienne maintenant aux Anglais, on y trouve notre culte, nos usages et toutes nos institutions ; aussi l'on a dit des habitants de cette île fortunée qu'ils étaient plus Français que les Français eux-mêmes.

De l'île Maurice à Port-Natal, la traversée est de dix à douze jours, pendant lesquels l'œil se repose avec bonheur sur les collines et les ombrages toujours verts de Madagascar et de la côte orientale d'Afrique, jusqu'à ce que, avec plus de bonheur encore, il vienne s'arrêter sur le phare élevé à l'entrée de la baie de d'Urban, seul port de la colonie ; ce phare domine le Bluff, haute colline qui protége la baie contre les vents du sud et en rend ainsi l'entrée moins difficile. Nous parlerons plus tard de cette baie.

Donnons en ce moment un court exposé de l'histoire de cette colonie, à laquelle nous voici heureusement arrivés.

Quelques années après la découverte du cap de Bonne-Espérance (1486) par le célèbre Portugais Barthélemy Diaz, un de ses compatriotes, navigateur non moins hardi que lui, Vasco de Gama, doubla ce cap fameux et visita la côte orientale de l'Afrique méridionale. Il donna à cette terre nouvelle le nom de *Terre de Natal* (Terra Natalis), parce que ce fut le jour de Noël, en 1497, qu'il découvrit ce pays lointain, et y planta le drapeau national, aux applaudissements de ses marins. Le Portugal, au reste, fit alors peu attention à ce coin de terre ignoré ; il rêvait, paraît-il, à cette époque la conquête et les richesses de l'Inde ; ne trouvant à Natal que des sauvages et point d'or, il n'y établit pas de comptoir, et, pendant longtemps encore, les indigènes de ce pays demeurèrent comme inconnus à l'Europe. Les Portugais ne s'établirent même au Cap qu'en 1652, quand ils virent les Hollandais chercher à dominer dans l'océan Indien. Mais ils eurent un peu plus tôt, au nord de Natal, vers le Mozambique, des établissements destinés à protéger leur commerce. On sait que saint François-Xavier y passa et convertit plusieurs indigènes. Les Pères Jésuites y vinrent sur les pas du grand apôtre de leur compagnie, et leurs Missions y seraient certainement devenues florissantes, s'ils n'avaient dû les abandonner lors de la funeste suppression de leur ordre, car ils avaient déjà fait beaucoup de bien. Ils ont laissé surtout des traces de leur passage à Tête, petite ville sur le cours supérieur du Zambèze, non loin du Monomotapa.

Mais revenons à Natal. En 1721, quelques Hollandais se trouvant trop à l'étroit au cap de Bonne-Espérance, et comptant réaliser à Natal de plus beaux profits pour leur

commerce, vinrent s'y établir, mais ils n'y purent séjourner longtemps, car ils eurent bientôt à craindre d'être massacrés par les Cafres, qui étaient alors en guerre les uns avec les autres. Ces divisions intestines, au reste, leur rendaient tout commerce impossible; ils se retirèrent. Près d'un siècle se passa avant que l'on vît, en ces contrées, de nouvelles tentatives de colonisation européenne; mais, cette fois, elles devaient être couronnées de succès; ce ne fut point cependant sans épreuves, ainsi que nous allons le voir, que les Hollandais parvinrent à se fixer à Natal.

En 1823, le lieutenant anglais Farewell, s'étant mis à la tête d'un certain nombre de colons hardis et entreprenants, vint à Natal, résolu de s'y fixer avec eux; mais Farewell et ses compagnons avaient trop compté sur l'Angleterre, dont ils sollicitaient l'appui et qui, ne voyant point, à cette époque, d'avantage à le seconder, ne se rendit pas aux espérances de ce petit parti. Bientôt Farewell mourut, et ses compagnons, qu'il aidait de ses conseils et soutenait par son courage, furent réduits à une grande misère; ils allaient se retirer, quand un événement dont nous allons parler vint tout à coup changer leurs résolutions.

En 1835, un nombre assez considérable de colons hollandais ou Boërs, mécontents du gouvernement du Cap et surtout de ses lois relatives à la suppression de l'esclavage, trafic honteux auquel ils devaient leur fortune, résolurent de se soustraire à cette autorité qui leur pesait, et de s'avancer vers le nord au delà des frontières. Le gouvernement du Cap les laissa partir et aller au loin chercher fortune. Ces Boërs prirent pour chef M. Rétif, protestant français, plein d'énergie et de courage, et descendant d'une famille émigrée au Cap, lors de la révocation de l'édit de Nantes. Les Hollandais, après avoir abandonné leurs fermes qu'ils

donnèrent ou vendirent, s'avancèrent donc sous sa direction, emmenant sur des chariots tout ce qu'ils possédaient et poussant devant eux leurs bestiaux. Obligés de suivre des routes peu connues et difficiles, et souvent de combattre des tribus de Cafres hostiles, ils mirent six mois pour arriver à Natal, c'est-à-dire faire deux cent cinquante lieues environ. On comprend qu'ils furent reçus avec joie par les colons anglais dont nous parlions tout à l'heure.

Les terres qui forment aujourd'hui la colonie de Natal appartenaient alors à Dingan, chef de la tribu des Zoulous. Dingan était un chef fier, belliqueux, peu délicat, comme tous les princes cafres, sur le moyen d'agrandir une domination dont il était jaloux; il avait fait périr son frère Chaka, afin d'augmenter d'autant sa propre puissance. Aussitôt arrivés à Natal, les Hollandais envoient à Dingan des ambassadeurs chargés de lui exposer leur désir de s'établir sur son territoire, et de lui demander une bienveillante hospitalité. Le roi des Zoulous reçut à merveille les ambassadeurs des Boërs et leurs présents, et les pria de faire venir à son kraal, établi non loin, sur la rivière du Tugela, M. Rétif et ses principaux compagnons. Il voulait, dans une grande assemblée de toute sa nation, leur accorder solennellement les pays qu'ils lui demandaient. M. Rétif ne tarda pas à se rendre à cette invitation, et vint au kraal de Dingan avec ses principaux capitaines, laissant à une certaine distance derrière lui bon nombre des chariots qui les avaient suivis. Le chef des Zoulous reçut les Hollandais avec honneur; trois jours se passèrent en fêtes, en jeux, festins, combats simulés. Dingan voulait honorer ses nouveaux amis et alliés. Au matin du quatrième jour, une nouvelle fête, dont l'éclat devait dépasser celui des fêtes précédentes, réunit une dernière fois les Zoulous et les Hollandais.

Ceux-ci, venus sans armes, car ils s'attendaient à une fête du même caractère que celles des jours précédents, avaient pris la place d'honneur qui leur était réservée. Plus de vingt mille Cafres étaient groupés autour d'eux. Les jeux commencent, mais bientôt, à un signal du chef farouche de tous ces sauvages, un profond silence se fait... silence de la mort. « *Boulala, Boulala!* Égorgez, égorgez ! » s'écrie Dingan, et tous de se précipiter sur les Hollandais désarmés que l'on trahissait de la sorte. Ce fut un Cafre qui alla bientôt porter la triste nouvelle de leur mort à leurs compagnons restés près des chariots pour les garder.

Ces derniers, prévoyant bien qu'ils ne tarderaient pas à être attaqués par les Zoulous, résolurent du moins de vendre chèrement leur vie, s'ils ne pouvaient la défendre. Serrant les uns contre les autres tous leurs chariots, ils les disposent en cercle, et dans cette enceinte parquent leurs bestiaux, tandis qu'eux-mêmes, protégés par leurs wagons comme par un rempart, attendent, le fusil à la main, l'arrivée des Cafres. Ils ne tardèrent pas à paraître ; ils arrivaient poussant leurs cris de guerre. S'attendant à une victoire facile, ils se précipitent sur le camp fortifié de leurs ennemis, qui, à travers les roues de leurs chariots, déchargent sur eux leurs fusils presque à bout portant. Surpris à son tour, Dingan s'effraye en voyant tomber autour de lui ses meilleurs soldats; moins brave qu'il ne l'était tout à l'heure contre des gens désarmés, il se retire, abandonnant à une poignée d'Européens l'honneur de la victoire.

Sans perdre de temps, les Boërs se retirent et viennent annoncer aux colons qu'ils avaient laissés derrière eux la triste nouvelle du massacre de M. Rétif et de ses compagnons, et leur propre succès contre les meurtriers de leurs amis.

Tous de concert prennent dès lors la résolution de venger, aussitôt qu'ils le pourront, leurs malheureux compatriotes; ils comprenaient, au reste, maintenant que s'ils voulaient s'établir sur la terre de Natal, le seul moyen d'y arriver désormais était de s'en emparer par la force. Tous ceux qui se trouvaient en âge de porter les armes se réunirent, un peu plus tard, et l'on se mit en route pour aller attaquer Dingan. On le rencontra à quelques jours de marche; il était campé avec les siens sur les bords d'une petite rivière appelée aujourd'hui Sunday-River, « rivière du Dimanche, » parce que ce fut un dimanche qu'eut lieu le combat dans lequel les Zoulous furent vaincus. Obligé de prendre la fuite, Dingan tomba entre les mains d'un chef ennemi qui, suivant les habitudes cafres, le fit égorger.

N'ayant plus d'ennemis capables d'entraver leurs desseins de colonisation, les Boërs commencèrent à s'adonner à l'agriculture et au commerce. C'était en 1839; ils jetèrent, cette année-là même, les fondements des petites villes de Pietermarisburg et d'Urban.

Mais déjà l'Angleterre avait jeté les yeux sur Natal et projeté d'en prendre possession; elle envoya un corps de soldats pour s'en emparer, et les Hollandais furent moins heureux contre les Anglais qu'ils ne l'avaient été contre les Cafres; après divers engagements dans lesquels ils eurent d'abord l'avantage, ils furent vaincus dans un combat sérieux qui se livra à deux milles de d'Urban, sur les bords du Congela. Obligés de céder aux Anglais les terres qu'ils avaient enlevées aux Cafres, ils se retirèrent au nord-ouest et à l'ouest de la colonie, au delà des montagnes du Drakensberg, dans les vastes contrées que baigne le fleuve Orange. C'est là qu'ils ont fondé un état libre qui touche la terre des Basutos, et dont nos Annales ont plusieurs fois parlé. Il porte le nom d'*État libre du fleuve*

Orange ou de *République d'au delà des monts :* Trans-wall republic.

De très-jolies petites villes s'y élèvent. Je ne veux citer que Pretories, ville de trois mille habitants; elle porte le nom d'un capitaine qui s'est rendu fameux dans la guerre entre les Boërs et les Anglais, et dont le fils est actuellement président de cette république hollandaise.

Quant à la colonie de Natal, elle fut d'abord, en 1845, érigée en colonie dépendante du gouvernement du Cap; on lui donna un lieutenant-gouverneur appelé Martin West. Onze ans plus tard, en 1856, elle fut, par charte royale, érigée en colonie distincte et indépendante de celle du Cap; elle eut alors un gouverneur et une chambre législative. Depuis cette époque surtout, elle a beaucoup grandi et prospéré; les émigrants y sont venus d'Europe plus nombreux que par le passé. On comptait à Natal, en 1867, environ vingt-six mille Européens. La population indigène de la colonie est de deux cent mille âmes. Le territoire en a été partagé en neuf districts, qui sont : Newcastle, Klip-River, Wenen, Umvoti, Pietermarisburg, Victoria, d'Urban, Alexandra, Alfred.

Après cet abrégé rapide de l'histoire de la colonie de Natal, autant que je l'ai pu connaître, j'en viens à un exposé également rapide de ses productions. Ce ne sera point une étude qui, sans doute, pourrait offrir de l'intérêt, mais demanderait un travail trop long; je puis écrire quelques pages pour des frères, je ne saurais composer un volume. Ainsi, je vais me borner à donner quelques notions sur les productions minérales de la colonie, un coup d'œil sur les productions végétales qui en embellissent ou enrichissent la surface, sur les animaux domestiques ou sauvages qu'y rencontre l'homme, et sur les oiseaux qui réjouissent sa vue et charment son oreille.

Minéraux. — Un des premiers soins des Anglais nouveaux venus à Natal fut de fouiller le sol de cette terre à peu près inexplorée jusqu'alors. Les richesses qui se cachent dans son sein ne sont pas de celles qui excitent le moins la cupidité. Les résultats des premières recherches furent peu encourageants. On ne vit point de diamants, point d'or; le cuivre, le fer, le charbon ne furent trouvés qu'en petite quantité. Plus tard seulement, et par hasard, on est arrivé à quelque chose d'un peu plus satisfaisant; encore, sans être exigeant, demanderait-on davantage, car les dernières explorations elles-mêmes ne donnent que des espérances vagues, incertaines.

Et d'abord, il y a peu d'années, sur les rives du fleuve Orange, fleuve déjà bien éloigné de Natal, un Irlandais qui le traversait trouva une pierre dont le brillant l'étonna. C'était un beau diamant, d'une valeur de cinq cents livres sterling (12,500 fr.). Depuis lors, plusieurs colons de Natal, marchant sur les traces de notre heureux voyageur, ont aussi trouvé des diamants; en somme, il en a été trouvé cinq ou six. Le fleuve Orange ayant sa source dans les montagnes du Drakensberg, on s'est persuadé qu'en allant fouiller à cette source du fleuve qui roule des diamants, on trouverait une mine de pierres précieuses. L'avenir décidera.

Une autre induction, de même nature à peu près, a donné de semblables espérances; d'après des nouvelles récentes venues de Natal au moment où j'écris, elles auraient déjà été réalisées en partie, mais la prudence recommande de ne pas trop se presser d'y croire. Voici ce dont il s'agit : on a remarqué, en divers lieux, des terrains de même nature que ceux où l'on a découvert en Australie des mines d'or si riches. Le quartz et le mica y sont très-abondants; on pense donc qu'en fouillant ces terrains, on y trouverait de l'or. Plusieurs Cafres ornés

de bracelets d'or et à qui l'on demandait où ils les avaient pris, ont indiqué le nord de leur pays. Ces indications n'ont pas la précision qu'on leur souhaiterait. Celui donc qui viendrait à Natal pour y chercher de l'or pourrait bien être déçu dans son attente. Quant à l'argent, plusieurs fois on en a trouvé, mais en petite quantité.

On a ouvert, il y a quelques années, dans le district d'Alfred, sur l'Umzicala, et un peu plus tard à Umbigone, près de d'Urban, des mines considérables de cuivre. Heureux les propriétaires de ces mines ! ils en ont recueilli de gros intérêts, les uns 25, d'autres 30, d'autres 35 pour 100. Sur les terres de quelques autres, un peu moins fortunés, on a trouvé du fer, du plomb, de l'étain, jamais en grande quantité. Les mines les plus considérables que l'on ait creusées sont celles de charbon ; ce charbon est de première qualité, mais, cette fois encore, le trésor n'est point tel qu'il puisse faire la fortune de toute la colonie, car les mines qui le renferment sont situées à cinquante lieues de d'Urban, et jusqu'à ce qu'un chemin de fer projeté entre cette ville et les mines dont nous parlons ait été exécuté, leur exploitation sera à peu près impossible, car il n'y a aucun moyen d'en faire venir le contenu au port de d'Urban où on l'embarquerait. J'ajoute enfin à ces mines une grande carrière de marbres, ouverte dans le district d'Alfred ; plusieurs de ses veines contiennent un marbre d'une beauté admirable ; mais l'ensemble de pareilles richesses minérales ne constitue pas pour la colonie une source de grande prospérité. Que ne trouve-t-elle, hélas ! de ce côté, des ressources dont elle aurait si grand besoin, alors que l'industrie y est encore si peu développée et l'agriculture à son aurore !

Végétaux. — Nous passons des minéraux aux végétaux,

des richesses qui se cachent au sein de la terre à celles qui s'étalent à sa surface. Il est certainement peu de pays qui possèdent des arbres et des plantes d'espèces aussi variées que la colonie de Natal dans un espace relativement très-restreint. Cette grande variété de productions végétales est due aux conditions exceptionnelles de son climat et à sa position géographique.

Le sol de la colonie de Natal, généralement accidenté, vous présente, à mesure que vous vous éloignez des rivages de l'océan Indien, des collines de plus en plus nombreuses et élevées. D'ordinaire, le sommet en est boisé et les flancs sont recouverts de beaux pâturages ; dans les makis qui s'étendent aux pieds de ces diverses montagnes, la végétation est riche, et les productions sont variées.

Les rivières qui arrosent et fertilisent tout ce pays sont nombreuses; elles ont, presque toutes, leurs sources dans les montagnes du Kalhamba ou Drakensberg; aussi, à cause de l'élévation de leur point de départ, le courant en est fort rapide. Elles se précipitent toutes avec fracas au travers des montagnes et, après avoir ralenti leur course dans les plaines, se jettent dans l'océan Indien. Non-seulement elles entretiennent beaucoup de fraîcheur et de vie dans toute la colonie, mais elles concourent à lui donner un aspect gracieux. Les principales de ces rivières sont le Tugela, l'Umgini, l'Umvoti, l'Umkomasi, l'Ilavo, l'Umsicula.

Si l'on doit attribuer à ces cours d'eau la fécondité du sol dans la colonie, la variété de ses productions provient de la grande diversité de température qui existe entre les rivages de la mer et le voisinage des montagnes. Assez éloignée des tropiques, — elle en est à trois cent quatre-vingt-dix milles, — la terre de Natal est à l'abri, par là même, des chaleurs brûlantes de la zone torride. Même

au fort de l'été et de midi à trois heures, la chaleur est très-supportable; la brise de mer et des pluies fréquentes la tempèrent le reste du jour. Mais, dans les régions de l'ouest, — les hautes régions, — les montagnes la tempèrent bien davantage: souvent les nuits y sont très-fraîches, mais les gelées fort rares. Aussi, pendant que, à d'Urban et dans les contrées voisines, on cultive avec succès toutes les plantes des pays chauds, on voit prospérer à Pieterismarburg et au delà celles des pays froids ou tempérés. De là, cet ensemble de productions variées dont nous devons, un instant, nous occuper.

En vous promenant sur les rivages de l'océan Indien, au milieu des plaines qui l'avoisinent, vous vous plaisez à admirer ces massifs d'arbres d'espèces différentes et qui charment d'autant plus vos yeux que la plupart d'entre eux ne se dépouillent jamais de leurs feuilles. Ils n'offrent point d'ailleurs, pour le plus grand nombre, les avantages que l'on croirait d'abord pouvoir en retirer. Ils ont le tronc mince et très-noueux, de sorte que l'on ne peut en retirer des planches propres aux constructions. Je citerai, comme un des plus précieux, l'*umsimbiti* ou *arbre à bois de fer;* on l'emploie pour les essieux de voiture et bon nombre d'ouvrages pour lesquels en France on emploie le fer lui-même. Citons encore, parmi les arbres ou plantes indigènes, le *poirier épineux*, l'*aloès*, il abonde à Natal et parfois atteint une grande hauteur; le *syringa*, arbrisseau de la famille des myrtes; l'*euphorbe*, nous en possédons des espèces très-variées; comme l'aloës, l'euphorbe s'élève souvent à une hauteur considérable. Mais la plante que l'on rencontre davantage sur les bords de la mer, c'est la *fougère*. On en aurait compté à Natal, d'après Malte-Brun, jusqu'à cinq cents espèces.

Des arbres ou arbrisseaux indigènes des hautes ré-

gions, les plus importants dont il me souvienne en ce moment, sont le *bois jaune*, certaine *espèce de chêne* que les botanistes appellent *taxus elongata ;* puis le *sneewood* et le *stinkwood*, arbre dont le bois s'emploie pour la confection des meubles de salon ; le mimosa s'y présente sous des formes très-diverses. On y trouve beaucoup de plantes médicinales, le séné, la salsepareille, etc., etc.

Après avoir érigé Natal en colonie anglaise, les Anglais s'empressèrent d'y implanter tous les arbres qui leur parurent propres à y prospérer, et créèrent, dans ce but, un magnifique jardin où l'on essaye d'acclimater toutes sortes d'arbres et de plantes venus des contrées du monde les plus diverses. Les produits de cette pépinière sont distribués aux colons, qui déjà ont obtenu d'assez beaux résultats. Entrons un peu dans le détail, car à cela se rattache en partie la prospérité future de Natal. Ici encore, autres sont les productions des terres baignées par l'Océan, autres celles des hautes régions.

On trouve à Pietermarisburg et dans les contrées qui avoisinent le Drakensberg le chêne blanc, le poirier, le pommier, le mûrier, le prunier, l'amandier, le noyer, le pêcher, le figuier, le cognassier, le cerisier, le noisetier. J'y ai vu quelques jeunes oliviers pleins de vigueur. On récolte à Pietermarisburg même d'excellents raisins, et, dans quelques années, j'espère qu'on y fera des vins non moins estimés que ceux du Cap.

Dans tout ce pays, le blé prospère, et dès maintenant on en récolte assez pour la moitié de la population européenne. Le maïs, qui fait la nourriture des Cafres, y vient parfaitement ; on en exporte beaucoup aux îles voisines. L'avoine, l'orge, certaine espèce de millet qu'on appelle *amabili* et qui est fort aimée des indigènes, le lin, le chanvre, etc., prospèrent aussi dans ces parages. J'allais oublier le tubercule précieux qui a rendu célèbre le

nom de Parmentier ; il y abonde, et c'est une bonne fortune pour les Européens.

Dans les jardins de cette partie de la colonie, on trouve tous les légumes, sans exception, de nos jardins du midi de la France.

Venons à d'Urban et aux environs ; nous y trouverons des plantes très-différentes de celles qui nous ont occupé jusqu'ici : la canne à sucre, le caféier, l'arrow-root, le coton, le tabac.

La canne à sucre nous est venue de l'île Maurice en 1857. Elle ressemble beaucoup au roseau, mais à un roseau dont la tige serait très-grosse. Les Cafres la mangent avec avidité, et sans avoir besoin, pour en extraire le suc, des moulins à vapeur dont on se sert ordinairement à cet effet. Quarante de ces moulins environ fonctionnent aujourd'hui à Natal et donnent ensemble 8 à 10,000 tonneaux de sucre par an. La canne à sucre se reproduit en coupant ses jeunes pousses et les mettant dans la terre à un mètre les unes des autres. Il faut dix-huit mois avant que ces tiges soient assez mûres pour être coupées et passées au moulin. On se sert de la mélasse distillée de la canne à sucre pour faire le rhum.

Caféier. — Ce n'est qu'avec hésitation qu'on a introduit dans la colonie cet arbrisseau dont le produit est si utile dans les climats chauds. On doutait fort qu'il pût réussir à Natal ; mais les craintes que l'on avait à ce sujet se sont évanouies, et bientôt le caféier a été cultivé avec succès dans toute la colonie. Il atteint souvent ici jusqu'à trois mètres de hauteur. Ses feuilles sont très-vertes et de la nature de celles du laurier. Sa fleur est blanche, ses baies sont rouges quand elles sont arrivées à maturité. Le caféier croît d'ordinaire sur les collines, et comme il redoute les ardeurs d'un soleil trop brûlant, on

plante, de distance en distance, des arbres élevés, à l'ombre desquels il puisse être abrité.

A côté du caféier, originaire de l'Arabie, prospère le tabac, que les Espagnols découvrirent, en 1560, à Tabaco ou Tabago, l'une des Antilles. Encore quelques années, et la culture en sera ici très-lucrative pour les colons.

Le coton, que l'on espérait voir devenir une source de richesse pour le pays, y a trouvé pour ennemi un petit insecte qui en détruit parfois des plantations entières, de sorte que, à présent, quelques colons seulement le cultivent. — Ils donnent leurs soins avec plus de succès à la patate douce et à l'arrow-root, deux plantes qui ont beaucoup d'analogie avec la pomme de terre. Elles sont de même famille, croissent, mûrissent et se reproduisent de même ; mais la patate douce donne des tubercules deux et trois fois plus gros. Pour l'arrow-root, on en passe les racines au moulin ; la farine qu'on en retire est livrée au commerce. C'est une des grosses branches d'industrie de ce pays.

Ajoutons à ces sortes de productions, par forme de nomenclature, le *poivrier* de Cayenne, le *bananier*, l'*oranger*, l'*ananas*, le *papayer*, le *citronnier*, le *limonier*, le *gommier bleu* d'Australie, qu'on trouve ici planté de tous côtés. Et parmi les arbres venus de climats plus tempérés : le *chêne anglais*, qui donne une quantité prodigieuse de glands, le *châtaignier*, l'*ormeau*, l'*acacia épineux*, le *frêne*, l'*aune*, le *saule australien*, le *pin*, le *cyprès*. Nous nous arrêtons là.

Animaux. — Les nombreuses et vertes collines qui couvrent le sol de Natal offrent naturellement à toutes les familles d'herbivores des pâturages variés. Les diverses espèces d'antilopes y trouvent leur pâture, se promènent

par troupes sur les coteaux et bondissent dans les plis de terrain qui se forment entre les collines. Les animaux carnassiers y trouvent une proie facile; mais le nombre de ces espèces d'animaux a beaucoup diminué depuis une douzaine d'années, c'est-à-dire depuis que les Anglais ont entrepris la colonisation de Natal. Chassés par les Européens de tous les lieux qu'ils ont envahis et n'y pouvant plus venir en paix chercher leur proie, le lion, l'éléphant, le rhinocéros se sont retirés au nord vers l'intérieur de l'Afrique. Seuls, le tigre et la panthère, entre les animaux sauvages vraiment dangereux, manifestent leur présence parmi nous; mais toujours, paraît-il, ils se bornent à faire sentir aux poulaillers les terribles effets de leur passage. Je n'ai pas ouï dire qu'ils aient ici attaqué l'homme. L'hyène est commune à Natal, mais se borne, elle aussi, à attaquer les animaux moins rusés et moins forts qu'elle. Vers les montagnes abondent les daims, les gazelles, les élans, les cerfs, les gnoux, les zèbres. Dans les grands étangs, aux embouchures des rivières, il n'est pas rare de rencontrer l'hippopotame, animal qui paraît assez inoffensif; sa viande a le goût de celle du bœuf. Mais on risque de rencontrer en ces mêmes lieux l'alligator ou crocodile, qu'il n'est pas sans danger d'approcher. Il ne se passe pas d'années sans que quelque personne ne devienne leur victime. Tout récemment, deux petits enfants, d'une honorable famille anglaise, trouvèrent ainsi la mort au moment où ils jouaient ensemble près de d'Urban, sur les bords de l'Umgini.

Mentionnons, enfin, parmi les quadrupèdes les plus communs à Natal, le chat-tigre, le chacal, le chien sauvage, le loup, le sanglier, le singe, le babouin (espèce de singe à tête de chien), le porc-épic, le lièvre, le lapin de roche, etc.

Une autre espèce d'animal trop commune à Natal, c'est le *serpent*. Au milieu de nos belles prairies, il se cache partout sous la fleur; j'ai eu même l'occasion d'en tuer cinq ou six dans ma maison, à d'Urban. Le plus gros de ces serpents est le boa; il est inoffensif, à moins qu'on ne le blesse. Les plus dangereux sont la vipère et le mamba; leurs blessures ne manquent pas de donner la mort, si l'on n'a soin d'extraire promptement le venin de la plaie.

Les animaux domestiques, dans la colonie, sont les mêmes qu'en France, à peu de chose près. Le cheval dont on se sert le plus ressemble beaucoup au cheval arabe, et l'Angleterre en a demandé pour sa cavalerie de l'Inde. Les bœufs y sont nombreux. Le mouton cafre ne donne qu'une laine de qualité inférieure; mais, en revanche, il est orné d'une queue grosse et courte, qui forme un mets singulièrement estimé dans le pays. Au reste, les Anglais ont introduit dans pays des moutons de races européennes. On doit également à leur active et intelligente attention diverses espèces de chevaux, de bœufs, des ânes, des chèvres, des poules, des chiens, des chats, etc.

Je vais dire quelques mots sur les oiseaux. Tout amateur de l'ornithologie ne pourra que gagner à venir l'étudier à Natal; il aura devant lui un champ vaste à parcourir.

Depuis l'aigle jusqu'à l'oiseau-mouche, voltigent ici dans les airs un grand nombre d'espèces de bipèdes ailés.

En général, leur ramage ne vaut pas leur plumage; mais rien de riche, de varié, de gracieux comme celui-ci. Je laisse à d'autres le soin de tracer une nomenclature complète de tout ce peuple d'oiseaux, et me borne à citer, en passant, l'aigle doré, l'aigle de mer, le vau-

tour, le pélican, le toucan, le koran, le secrétaire, la cigogne, la grue, la bécasse, la dinde sauvage, le faisan, le canard de marais, la caille, la pintade, le pigeon ramier, le hibou, le corbeau, le lori, le canari.

Les insectes ne manquent pas non plus à Natal, et l'entomologie tiendrait avantageusement sa place à côté de l'ornithologie.

Les orthoptères comptent parmi ceux dont nous avons de plus nombreuses espèces ; on y rencontre d'innombrables troupes de sauterelles, de phasmoïdes, etc. Aux beaux jours du printemps, vous voyez voltiger çà et là les plus gracieuses familles de papillons, et quand, avec le soleil couchant, ceux-ci achèvent leur journée, les vers luisants, qui abondent en ces climats, se préparent à commencer la leur. Mais, hélas ! tous les insectes ne sont pas ici de nature si inoffensive que le papillon et le ver luisant. Nous avons, entre autres, une espèce de fourmi, appelée *fourmi blanche*, et qui nous cause de véritables désastres; elle attaque le bois et le ronge si bien, quand elle l'attaque, que des maisons entières ont été détruites par sa voracité. Le tic, autre insecte, qui ne s'attaque pas au bois, mais à l'homme, a la grosseur et la forme d'une lentille. Il aime le séjour des hautes herbes, aux bords de la mer, et, grand ennemi des Européens qu'il y rencontre, s'attache si bien à leur peau qu'on ne l'en arrache point sans qu'il y ait eu du sang répandu. Les moustiques qui, eux aussi, ont la propriété d'exercer la patience de l'homme ne manquent pas, on le sait, dans toute l'Afrique méridionale. Inutile de parler d'autres insectes, tels que les araignées, les teignes, les centipedes ; j'aborde un sujet qui a beaucoup plus d'intérêt

Au-dessus de ces trois ordres de choses naturelles, il y a l'homme, le roi de la création, auquel elles sont appe-

lées à servir, comme il est lui-même appelé à servir Dieu. Il est temps de nous occuper de la population qui habite Natal. C'est l'objet le plus propre à nous intéresser ; mais, ici encore, je dois me borner à un exposé succinct : je ne puis ni ne veux entrer dans une étude.

La population de la colonie de Natal se partage en deux branches bien distinctes : la population européenne et la population indigène. Parlons d'abord des Européens et particulièrement de ceux des deux villes de Pietermarisburg et d'Urban, centres principaux où ils se groupent.

Le flot de l'émigration a poussé vers Natal bien des colons de nationalités très-différentes. Les Anglais, les Irlandais et les Écossais y sont de tous les plus nombreux, vingt mille environ. Les Hollandais, qui furent les premiers possesseurs du pays, s'y trouvent encore de trois à quatre mille. Ajoutons certain nombre d'Allemands, quelques familles danoises, quelques familles françaises ; puis — pour terminer la nomenclature de la population immigrée — six mille Indiens ou coolies venus de Madras, Calcutta et Bombay, et l'on verra qu'il y a dans cette diversité d'origine de colons de Natal quelque chose de la diversité que nous remarquions tout à l'heure en parlant des arbres et des plantes que l'on y a introduits.

Arrêtons-nous immédiatement à d'Urban ; nous passerons de là à Pietermarisburg. Ces deux petites villes, fondées en 1839 par les Hollandais, sont les seules qui existent encore dans la colonie. Il y a bien quelques villages, quelques hameaux plus ou moins considérables habités par des Européens, tels sont : Richmond, Ladysmith, Vérulam ; mais aucun d'eux ne saurait mériter le nom de ville, et les catholiques n'y sont pas assez nombreux pour que nous ayons pu songer jusqu'ici à y bâtir des églises.

La ville de d'Urban s'élève, sur le bord de la mer, au milieu d'une petite plaine sablonneuse et s'étend, au pied des gracieuses collines du Béréa, sur lesquelles sont bâties les villas de nos plus riches habitants, jusqu'à la baie célèbre qui fait la fortune et l'honneur de Natal.

La baie de d'Urban est aussi fameuse dans le pays — je m'abstiens d'examiner si c'est à juste titre — que la baie de Naples l'est pour les Européens. Rien de plus beau, au dire des habitants de d'Urban. C'est le sujet ordinaire de conversation que subissent les nouveaux venus. C'est un fonds de ressources pour plus d'un journal. Là, viennent le soir, après une journée de grande chaleur, respirer un air pur et agréable les négociants et les employés de bureau. C'est là encore que l'on organise, pour les fêtes publiques, tous les jeux, tous les divertissements propres à récréer les d'Urbanais. Cette baie a cinq lieues de long, une de large ; elle est protégée de tous côtés contre les coups de vent par des collines, de sorte qu'elle est toujours calme et unie comme une glace. Dans les jeux publics, plus de cinquante bateaux, bien souvent tous pavoisés et portant des pavillons de couleur différente, y déploient leurs voiles, s'y disputent le prix de la victoire et les applaudissements de la foule.

Le port de d'Urban est situé un peu à l'est de la ville ; c'est le seul de toutes les possessions anglaises sur la côte orientale d'Afrique. Malheureusement un banc de sable, qui se trouve à l'entrée, rend son accès très-difficile, impossible même aux grands vaisseaux, grave inconvénient auquel on tâche, en ce moment, de remédier par la construction d'une jetée.

D'Urban compte trois mille quatre cents Européens et deux mille Cafres ou coolies. Les rues en sont larges, longues, bien alignées. L'une d'elles, le West-street, est

aussi fréquentée que celle d'une de nos grandes villes de France. Là se fait tout le commerce de notre colonie; on trouve dans ses beaux et vastes magasins tout ce que l'on peut désirer. De grands arbres appelés *syringas,* qui bordent nos rues de chaque côté, nous y protégent contre les rayons d'un soleil trop ardent; mais, jusqu'ici les ressources de la colonie ne lui ayant pas permis de paver les rues, rien ne nous met à l'abri de tourbillons, ou mieux de nuages de poussière qui, lorsque le vent souffle, enveloppent toute la ville. Un autre inconvénient grave, c'est le manque d'eau. Comme on n'a pas eu les moyens, jusqu'ici, de faire venir les eaux de l'Umgini, à trois milles de là, il faut se résigner à ne boire à d'Urban qu'une eau saumâtre et de mauvais goût.

D'Urban ne possède encore aucun monument remarquable, sinon peut-être un palais élevé pour la magistrature et qui ne serait pas déplacé dans une ville importante de l'Europe ; elle a de même un assez bel hôpital. De toutes les églises protestantes, celle de Saint-Paul mérite seule d'être citée.

Notre église à nous, l'église catholique, est située dans le West-street, et, comme un grand nombre de constructions nouvelles s'élèvent de ce côté, elle se trouvera bientôt au centre de la ville, position la plus avantageuse que nous pussions désirer. Sa longueur est de cinquante-six pieds ; sa forme est celle d'une croix latine; un des bras de cette croix forme la chapelle de la sainte Vierge ; l'autre, une sacristie : il donne place, en outre, pour un harmonium. Le maître-autel est surmonté d'un tabernacle estimé douze cents francs, qu'on admirerait dans une église de France.

A deux pas de l'église est la résidence du Missionnaire, qu'entourent d'assez vastes jardins. Dieu veuille que, réalisant des projets depuis longtemps formés,

nous y puissions bâtir bientôt des écoles de garçons et de filles !

De d'Urban à Pietermarisburg la distance est de cinquante-quatre milles ; une route bien entretenue et sur le parcours de laquelle sont échelonnés des hôtels assez confortables, réunit ces deux villes. Un service de diligences vous conduit de l'une à l'autre en dix heures. Elles sont aussi reliées par une ligne de télégraphe. Pietermarisburg se cache dans un pli de terrain sur le versant de montagnes élevées à deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer, élévation qui la met à l'abri des grands froids et des grandes chaleurs, et qui en rend le séjour agréable. Elle compte trois mille cinq cents Européens, deux mille Cafres, Hottentots ou coolies ; possède, comme d'Urban, des rues larges, bien alignées, se croisant à angle droit, bordées de chaque côté par un ruisseau d'eau limpide qui s'en va porter par divers canaux la fraîcheur, la vie dans les parterres situés au devant des maisons de chaque habitant de cette ville. Toute jeune encore, cette gracieuse cité n'a point de monuments, et seuls, quelques temples protestants pourraient y attirer l'attention.

Pour l'église catholique, desservie par le bon P. Barret, ni ses proportions, ni son architecture ne la rendent un monument remarquable. Longue de soixante pieds, large de vingt-cinq et haute de dix-huit, elle est toute bâtie en briques et recouverte de zinc. Elle est dédiée à la sainte Vierge, dont une fort belle statue s'élève au-dessus d'un maître-autel d'assez belle apparence. Comme le sanctuaire est vaste, on peut y donner aux cérémonies épiscopales une véritable pompe. Le plus grand mal est qu'elle se trouve trop éloignée de la ville. Tout près d'elle est le palais épiscopal, grand, bien aéré, suffisant à lui seul pour une communauté de douze religieux, un vaste jardin l'entoure, et une autre maison qui le touche, et

appartenant à la Mission, nous pourrait offrir, je crois, ce qu'il faut pour une maison de Sœurs. En face de l'église, de l'autre côté de la rue, est notre maison d'école, fréquentée par une cinquantaine d'enfants.

Pietermarisburg possède une garnison ; sur une colline voisine de la maison de nos Pères est le fort Napier, qui est occupé par quatre cents soldats d'infanterie et quelques artilleurs. Cette ville a plusieurs écoles protestantes, cinq maisons de banque, trois journaux, etc.

Dirons-nous maintenant, jetant un regard en arrière, que la colonie de Natal est prospère, que les habitants — je veux parler des Européens — en sont riches, fortunés? Qu'on se tromperait à le croire au tableau, un peu trop riant peut-être, que j'en ai tracé ! Il n'en est rien et, sous ce beau ciel, qui a bien, disons-le, ses nuages, comme les autres, il y a beaucoup de misère, même matérielle. Pour qu'un pays comme le nôtre prospère, il faut qu'il y ait, au moins, équilibre entre ses importations et ses exportations. Ayant besoin d'un grand nombre de choses que l'Europe seule peut nous fournir, il faudra donner en échange, aux navires qui nous arrivent chargés de différents objets d'industrie, des produits de la colonie, et auxquels les commerçants européens puissent trouver leur gain. Or, qu'est-il arrivé? Des navires assez nombreux d'abord, qui nous arrivaient chargés de marchandises, le plus grand nombre s'est lassé de ne recueillir dans notre port que quelques tonneaux de sucre ou de café, quelques balles de coton. Ils ont cessé de venir. Encore, nos colons manquant de produits naturels qu'ils pussent donner pour échange à ce qu'on leur apportait, avaient donné tout leur or ; puis obligés d'emprunter à de gros intérêts, et le commerce ne se relevant pas, ils ont, en grand nombre, fait banqueroute. Et main-

tenant, les voilà réduits à l'impuissance d'entreprendre sur un plan vaste ces travaux d'agriculture qui pourraient, avec le temps, faire leur prospérité, impuissants à élever de grands troupeaux et à réunir autour d'eux les nombreux travailleurs que demande la culture de la canne à sucre, du café, du tabac. Tout se tient en cet ordre de choses. Les colons n'ayant pas d'argent se sont trouvés obligés à refuser du travail aux ouvriers charpentiers, maçons et autres : ceux-ci, réduits à se mettre en grève, ont demandé, plus d'une fois, à grands cris, du travail et du pain. Le gouvernement leur a donné divers travaux publics. Mais, on le comprend, le malaise est loin d'être passé, et Natal a bien des misères de ce côté.

Il y a loin des Européens aux indigènes; des villes, des villages de ceux-là aux kraala et aux huttes de ceux-ci. Nous passons des uns aux autres cependant, il en est temps. Nous venons aux Cafres, aux Hottentots, peuples étranges pour nous, moins éloignés encore de ce que nous connaissons par leur couleur noire, leurs cheveux crépus, leur nez applati, etc., que par cet esprit apathique, ce caractère sans élévation ni grandeur, et cette âme sans vie, car la vie de l'intelligence et du cœur, qui s'est développée au souffle de la grâce de Dieu dans les nations chrétiennes, n'existe point encore chez eux. Malheureuses tribus au milieu desquelles les notions même de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme sont si confuses qu'on ne les peut saisir, et tous les mauvais instincts de l'homme déchu si développés qu'on ne sait vraiment par où les prendre pour les relever.

Ce que je dirai des Cafres se rapporte surtout aux *Zoulous*. Je ne connais pas la tribu des Basutos, qu'évangélisent nos Pères, et qui, eux aussi, appartiennent à la race des Cafres. La tribu des Zoulous est une tribu puis-

sante, dont le chef actuel, *Panda*, est le frère de Chaka et Dingan, dont nous avons parlé. Elle occupe le nord-est de notre colonie, et le plus grand nombre des indigènes de la colonie elle-même sont des Zoulous.

Le mot *Cafre* veut dire *étranger* ou bien *infidèle*. Il sert à désigner les tribus nombreuses et la plupart peu connues qui habitent depuis l'extrémité méridionale de l'Afrique jusqu'au Mozambique. Je crois que les récits des voyageurs qui en ont parlé jusqu'ici ne sont pas tous à admettre sans contrôle.

Le Cafre est de taille élevée ; il a cinq pieds et demi, souvent six pieds de haut. Son teint est noir, mais paraît se rapprocher un peu de la couleur du bronze. Il est propre et montre du soin pour toute sa personne. Il est fort, a des membres arrondis et musculeux ; aussi est-il capable de porter de grands fardeaux. Quand le P. Bompart alla à Lorenzo-Marquez, plusieurs Cafres l'accompagnaient, et chacun d'eux était pesamment chargé ; le voyage dura un mois et le Père eut toutes les peines du monde à les suivre, tant ils marchaient vite ! Il arriva très-fatigué, on le sait ; pour les Cafres, ils ne l'étaient nullement. Le Cafre a le front large, les dents blanches comme l'ivoire. Comme tous les nègres, il a les cheveux crépus ; il en prend très-grand soin et passera des heures entières, armé d'un petit bâton pointu, à combiner, pour sa chevelure, des formes capricieuses, lui donnant tantôt la forme d'un éventail, tantôt celle d'un globe bien uni, tantôt celle d'une pyramide à la cime de laquelle l'homme marié et celui qui a quelque dignité dans la tribu entrelace une couronne. Il se perce les oreilles pour y suspendre un sachet de tabac à priser. Dans un autre sachet appendu au cou, il porte quelque médecine ou quelque fétiche, et orne ses bras et ses jambes de bracelets plus ou moins grossiers.

Les femmes cafres sont également robustes, et beaucoup d'entre elles ont de l'embonpoint. Comme les hommes, elles portent des colliers, des bracelets, mais avec cette différence qu'elles ne prennent aucun soin de leur chevelure, ornant seulement, après leur mariage, le sommet de leur tête d'un globule de terre rouge de la grosseur d'un œuf. Disons tout de suite que ces pauvres femmes, en Cafrerie, comme dans tous les pays encore sauvages, sont réduites à l'état le plus misérable ; point de respect, point de pitié pour elles. « L'homme, disent les Cafres, est fait pour s'amuser, la femme pour travailler. » Partant de ce principe, tandis que l'homme s'amuse à fumer, danser, boire l'ischouala, visiter ses amis, la pauvre femme prend soin de la hutte, prépare la nourriture pour la famille, va chercher l'eau et le bois, traire la vache ; puis, à elle aussi de piocher la terre, semer et récolter le maïs, aller le vendre à la ville. Heureux encore si elle n'est pas, pour quelque motif futile, maltraitée et battue !

Le Cafre habite dans une hutte. C'est là, du moins, qu'il vient au monde. C'est là qu'il meurt, là encore qu'il prend son repos. Hélas ! aucun sourire n'y accueille l'enfant nouveau-né, et, parmi les Zoulous, aucune cérémonie religieuse, aucune réjouissance de famille n'a lieu dans cette circonstance. On se borne à donner à l'enfant le nom de quelque plante ou de quelque animal. — Quant à leurs morts, les Zoulous ont coutume de les déposer dans une fosse, qu'ils creusent au milieu de la hutte du défunt ; on la brûle ensuite et toute la famille change de lieu. Mais, d'autres tribus enterrent leurs morts au milieu du parc aux bœufs du kraal, qui est, pour eux, un lieu sacré ; — quelques-unes, dit-on, les brûlent.

La hutte cafre est de forme circulaire : elle peut avoir sept pieds de haut. On la construit avec des lattes ou bâ-

tons flexibles, et on la recouvre de paille ou d'herbe sèche. La porte d'entrée de ce logis a deux pieds de large, un pied et demi d'élévation ; c'est à peine si elle est aussi haute que celle de nos fours, ce qui en rend l'entrée très-difficile. A leurs parois, enduites avec grand soin, vous voyez appendus un bouclier, des arcs, des flèches, un casse-tête, plusieurs bâtons, quelques vases de bois ou de terre cuite ; j'oublie peu de chose à leur ameublement. Le principal défaut de ces cabanes est le manque de ventilation ; ce sont des étuves. On comprend que le Cafre ne s'y renferme que le moins possible ; on comprend aussi qu'il les puisse multiplier avec facilité. Un chef, un père de famille cafre, construit autant de huttes qu'il a de femmes, et puis quelqu'un de ses frères, quelqu'un de ses amis, viennent élever auprès d'elles leurs propres huttes ; c'est ce qui forme le kraal ou village cafre. On l'établit toujours sur le penchant d'une colline, près d'une source d'eau. Les huttes sont disposées en cercle autour du parc aux bœufs, vaste enclos formé de pieux solides, et dans lequel on réunit tous les bestiaux du kraal. Entre les huttes et le parc circulent une quantité considérable de chiens petits et secs, qui ont la mission de protéger ce dernier contre toute attaque. Ils s'en acquittent à la perfection.

Si petites, si incommodes que soient les huttes de nos sauvages, ils les aiment et tiennent à conserver pour leurs demeures ce mode d'architecture. Chaque jour, ils nous voient bâtir des maisons à l'européenne, maisons gracieuses et commodes ; leurs plus grands chefs, *Panda*, *Faku*, *Mosesh*, n'échangeraient pas leurs habitations plus que modestes pour nos plus beaux palais. Ils ne manqueront pas d'admirer notre savoir-faire, et ils trouvent bien « que l'Esprit d'en haut nous ait donné plus qu'à eux. — A part la couleur noire, diront-ils, les blancs ont tout reçu. »

Mais vouloir qu'à notre exemple ils cherchent eux aussi les divers bienfaits qu'amène avec elle la civilisation, les faire sortir de leurs huttes et de leur apathie, il n'est pas facile d'y arriver.

Ennemi naturel du travail, le Cafre est assez sobre, plutôt par nécessité que par vertu. Il ne prend le plus souvent de nourriture que ce qu'il lui en faut pour assouvir sa faim, mais qu'une bonne occasion de faire un repas copieux se présente, et l'on verra de quoi il est capable, en suivant son penchant pour la gloutonnerie. Le Zoulous se nourrit principalement de maïs ; il le mange tantôt en grain, tantôt en farine bouillie, mêlée de sel, s'il peut en avoir. Les Basutos, eux, se nourrissent surtout d'amabéli, sorte de millet, qui fait un pain assez bon, mais très-noir : c'est le seul que mangent ceux de nos Pères qui vivent parmi eux. Les Cafres, ceux même qui habitent les bords de la mer, ne mangent pas de poisson ; ils ne mangent pas non plus de porcs, de volailles, d'œufs. Pour le bœuf, ils en déchirent, avec les dents, les morceaux encore tout saignants. J'ai eu, dans un de mes voyages, occasion de voir un trait de caractère sauvage, qui vous donnera une idée de la délicatesse de leur appétit. J'ai vu certain nombre de Cafres groupés autour d'une vache morte depuis quelques jours, et occupés à en disputer les restes aux oiseaux de proie. Pendant que deux sauvages de la bande, armés de bâtons, tenaient à distance les vautours et les corbeaux, leurs compagnons, à l'aide de leurs *assagayes* ou lances, coupaient, tranchaient à l'envi les meilleurs morceaux qu'ils pouvaient recueillir, les passaient un instant au feu qui purifie tout, et les mangeaient. Ce n'était point là quelque chose de très-extraordinaire pour le pays. Un Cafre qui trouvera un bœuf mort se rassassiera de sa chair, jusqu'à tomber lui-même à moitié inanimé. Ils n'aiment pas moins que le

bœuf, le daim, l'élan, les gazelles, qui abondent dans leurs prairies, et qu'ils percent assez habilement de leurs lances.

Ils trouvent enfin, dans leurs montagnes et dans leurs bois, certaines plantes et divers fruits sauvages dont ils font leur nourriture, s'ils sont pressés par la faim.

Les liqueurs fortes ont beaucoup d'attrait pour eux, comme pour tous les sauvages, mais comme on n'ignore point les tristes résultats qu'amènerait une trop grande facilité à les leur procurer, le gouvernement anglais a défendu absolument de leur en vendre ; c'est une loi sage, qui nous épargne beaucoup de malheurs et de querelles, beaucoup de sang. Malgré ces précautions, les Cafres trouvent moyen de s'enivrer quelquefois, au moyen de l'ishouala, sorte de boisson aigre qu'ils composent avec du maïs fermenté, et qui enivre, si on la boit en grande quantité.

Ils aiment beaucoup aussi certain lait aigre, qu'ils ne manquent pas d'offrir à tout étranger qui va les visiter. J'ai essayé inutilement d'en boire, mais plusieurs de nos Pères de la Mission des Basutos trouvent cette boisson excellente, et fort rafraîchissante dans la saison des chaleurs.

Les Cafres sont passionnés pour le tabac à priser et à fumer, et n'entreprennent jamais un voyage sans en avoir fait une bonne provision. Ils portent leur tabac à priser, soit dans un étui qu'ils suspendent, comme je l'ai dit, à leurs oreilles, soit dans une gourde. A chaque instant, ils en remplissent une petite cuiller qu'ils tiennent à leur chevelure, en aspirent fortement, et savourent avec délice le précieux contenu, jusqu'à ce que les larmes leur viennent aux yeux.

Pour fumer, ils se servent de la pipe dans la colonie ; mais à l'intérieur et au milieu de leurs tribus, ils suivent

un usage différent et qui mérite d'être connu. Prenant une corne de bœuf, ils y pratiquent un trou, dans lequel ils fixent un roseau ; c'est au sommet de ce roseau que se trouve le récipient de leur tabac à fumer. Le fumeur, après l'avoir allumé, aspire, par le gros bout de sa machine, toute la fumée qu'il en peut tirer ; elle lui vient très-abondante, ce qui le fait tousser fort et sec. C'est alors pour lui le *nec plus ultrà* du plaisir !

Grossier dans ses appétits et ses goûts, le Cafre est grossier aussi dans ses délassements.

Il aime beaucoup la danse et le chant — ce double amusement va toujours de pair en ce pays ; — il s'y livrera seul, pendant des heures entières. Vous le voyez alors gesticuler d'une façon à peu près toujours grotesque, en s'accompagnant de quelque chant. Il se prépare sans doute aux grandes réunions, dans lesquelles ces sauvages viennent, par centaines, se livrer en commun à leurs plus joyeux ébats. Les hommes, tous armés de leurs lances et de leurs boucliers, se tiennent en avant rangés sur plusieurs lignes, comme pour un combat ; derrière eux, et dans un même ordre, se tiennent les femmes. Aussitôt que chacun est à sa place, on commence sur un ton solennel des chants graves ; bientôt le rhythme change et devient de plus en plus accéléré ; la danse en suit les péripéties : elle a ses phases diverses, mais elle est, la plupart du temps, bruyante, car tout en redisant les combats de leurs ancêtres — sujets ordinaires de leurs compositions lyriques — les Cafres semblent vouloir les imiter. Ils brandissent leurs armes, se forment en carré, puis en cercle, en battant du pied la mesure avec beaucoup d'ensemble. Les jeunes garçons et les petites filles prennent souvent leur part à ces jeux publics, qui réunissent toute une tribu. Tout ce monde sauvage crie, chante et danse, se divertit enfin d'une façon telle,

qu'un Européen qui ne les a pas vus s'en ferait à grand'-peine une idée.

Comme leurs danses, leurs guerres encore offrent peu d'analogie avec les nôtres. Elles sont fréquentes chez eux. L'ambition des chefs, l'amour du pillage, telles en sont les causes ordinaires. Un nouveau chef arrive-t-il au pouvoir, son premier soin sera de conduire ses soldats à la guerre, afin de manifester toute sa bravoure. Manquer à un pareil usage, serait s'exposer à être rejeté par sa tribu. Peu après son entrée au pouvoir, il réunit donc près de lui tous les chefs secondaires de la tribu, qui viennent avec leurs hommes préparés au combat ; on désigne la tribu qui va être attaquée, et puis l'armée se met en marche. Une fois en présence de l'ennemi, des deux côtés le combat commence, c'est-à-dire que, des deux côtés, les soldats lancent leurs flèches, les uns contre les autres. Puis, le bouclier dans la main gauche, et, dans la droite, leur assagaye, sorte de lance longue d'un mètre environ, ils en viennent à un combat corps à corps, véritable et affreuse boucherie ! Jamais de quartier pour les vaincus, qui peuvent à grand'peine espérer de trouver leur salut dans la fuite, car le vainqueur ne manque pas de les poursuivre, de les traquer sur tous les points et de les massacrer, s'il vient à les saisir. Encore, tout ne finit-il point là. Toute la tribu vaincue est une proie sur laquelle on se jette, et la guerre se termine après que, vieillards, femmes, enfants ayant été massacrés, on a enlevé tout ce qu'ils possédaient.

D'une cruauté atroce envers leurs ennemis, qu'ils feront, si c'est en leur pouvoir, mourir dans des tortures inouïes, ils se montrent à l'égard d'un étranger pleins de prévenances et d'attentions. Ils sont hospitaliers. Volontiers, ils donnent à celui qui les visite, en traversant leur pays, une hutte où il puisse passer la nuit, et la meilleure

qu'ils ont. Le soir, on exécute, en l'honneur de cet hôte, des danses et des chants; puis, afin qu'il ne s'égare pas, on lui procurera des guides. Il suffira à l'étranger, pour payer ces gracieusetés, de faire présent à ceux qui l'ont reçu de quelques paquets de tabac ou de quelque objet de quincaillerie ; encore n'y aurait-il rien à craindre pour qui ne payerait en aucune façon l'hospitalité reçue. Mais l'hôte qui voudrait gagner pleinement les bonnes grâces des Cafres qui l'ont hébergé, ne manquera pas à cet usage. Je lui conseillerai de leur faire présent d'un miroir ; un miroir, si petit qu'il soit, leur fera grandement plaisir, et suffira pleinement pour les occuper pendant des heures ; ils feront devant lui leurs grimaces les plus singulières, demeurant ravis de les voir retracées avec tant de fidélité, ce qui leur fait pousser des cris d'étonnement et de joie !

Il est facile de le reconnaître, le Cafre, à plus d'un égard, est un grand enfant, mais un enfant mal élevé, grossier, souvent méchant, ordinairement fourbe. On ne saurait croire combien le Zoulous est fourbe et rusé. Il ne vous dira que ce qu'il lui plaira de vous dire, et sera lui-même assez habile pour vous faire dire ce qu'il désire savoir de nous. Traitez-vous avec lui quelque affaire, il vous trompera, s'il le peut. Vous lui demanderez où il va, d'où il vient, il vous trompera. Il est voleur, mais jamais il n'avouera une de ses escroqueries, à moins que vous ne le preniez en flagrant délit; mais, dans ce cas : « Oui, maître, vous dit-il du ton le plus insouciant que vous puissiez vous imaginer, j'ai volé.... » Comme des enfants mal élevés, les Cafres sont moqueurs ; ils aiment à dire de bons mots et de grosses plaisanteries, le tout à leur façon. En résumé, ils ont peu de qualités heureuses pour faire oublier leurs nombreux défauts. Pour les supporter, il faut voir en eux des hommes rachetés au prix du sang d'un Dieu.

Nous terminerons ces lignes rapides sur le caractère et les mœurs des Zoulous, en tâchant de saisir quelques traits qui nous fassent voir ce qu'est, sous le rapport religieux, cette tribu, à laquelle nos Pères donnèrent leurs soins en arrivant à Natal, et qu'ils durent bientôt abandonner pour aller chez les Basutos. Rien de triste comme ce tableau. Rien n'est plus éloigné de l'esprit des Zoulous que les idées vraiment religieuses. C'est à peine si vous trouverez en eux quelque croyance à un être suprême, qu'ils appellent *Prince d'en haut*, et regardent comme bon, mais qu'ils n'invoquent pas, précisément parce qu'il est bon. Ils n'ont en son honneur aucun sacrifice, aucune cérémonie, que je sache. Dans leurs peines, leurs afflictions et les calamités publiques, c'est le démon, l'esprit mauvais qu'ils invoquent afin de l'apaiser. Cela se fait en poussant de grands cris et battant des mains. Ce qu'ils regardent comme leur meilleure sauvegarde contre les artifices ordinaires du démon, ce sont les amulettes, aussi les portent-ils toujours sur eux.

En résumé, saisir chez eux un culte extérieur tant soit peu suivi et complet n'est pas moins difficile que d'y trouver quelque croyance bien arrêtée, quelque doctrine sur laquelle leur esprit soit fixé. S'il tue un bœuf, un Zoulou prendra soin d'en offrir une partie au démon; il se gardera encore de tuer un petit serpent qui est en vénération dans la tribu. L'âme ne se défait jamais de certaine crainte d'une puissance invisible que notre cœur redoute; mais à part un petit nombre de circonstances dans lesquelles il admet implicitement un ordre de choses surnaturelles, le Cafre pense et agit en matérialiste absolu. Ce qui ne tombe pas sous les sens, ce qu'il ne peut ni voir ni toucher n'est rien pour lui. Plusieurs fois j'ai parlé à des Zoulous de l'existence et de l'immortalité de l'âme, de la vie future, des mystères de la vie et de la

mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ. « Cette âme, me disaient-ils, l'as-tu vue ? — Où est-elle ? — As-tu vu le ciel et l'enfer ? — Étais-tu à la mort de Jésus-Christ, de qui tu me parles ? » Mes réponses à toutes ces questions étant nécessairement négatives, tous les arguments que je donnais pour appuyer ces divers points de doctrine ne produisaient absolument aucun effet sur ces esprits grossiers.

Il y a chez les Cafres deux grandes plaies bien difficiles à guérir, celle des sorciers et celle de la polygamie.

Plus ou moins versés dans la connaissance de leur art diabolique, les sorciers ont un grand pouvoir sur le faible esprit des Cafres. Leurs paroles sont des oracles, car chacun est persuadé que les sorciers connaissent les causes des calamités publiques et des malheurs individuels, qu'ils font mourir qui bon leur semble, que leurs enchantements ont toutes les propriétés qu'ils prétendent leur donner.... qu'ils ont la connaissance de l'avenir, savent tout. Aussi faut-il voir avec quelle simplicité, tranchons le mot, avec quelle sotte crédulité on croit tout ce qu'ils débitent, et avec quelle docilité on exécute tout ce qu'ils ordonnent.

En 1864, dans la tribu du grand chef Faka, un sorcier fameux annonça tout à coup qu'il fallait, pour un an, laisser reposer toutes les terres, ne semer ni blé ni maïs.... Repos complet était demandé pour tout le pays. A cette nouvelle, le prince Faka fit rechercher de tous côtés le malheureux prophète, qu'il avait intention de mettre à mort. Il fut impossible de le trouver. Mais, hélas ! il ne fut pas moins impossible de faire entendre aux Cafres qu'il fallait mépriser les paroles de l'imposteur qui se jouait d'eux. On laissa reposer la terre, on se reposa soi-même, et, l'année suivante, la famine fit périr plusieurs milliers de malheureux. Il est arrivé cependant

plus d'une fois au sorcier de payer cher l'empire détestable qu'il exerce sur les Cafres. Il y a deux ans, dans le district de Victoria, près de notre ville, un jeune enfant vint à mourir dans une famille indigène. On accusa d'avoir causé sa mort, un sorcier voisin, docteur en même temps que sorcier. Le père de l'enfant, outré de colère, se rend de suite avec quelques amis chez ce pauvre homme et le fait mourir dans des tortures atroces.

La plaie de beaucoup la plus triste pour la Cafrerie n'est point cependant celle que nous venons de voir, c'est le désordre des mœurs, c'est la polygamie. Dans toutes les tribus, à peu près, les mœurs des Cafres sont mauvaises. Nous ne nous arrêterons qu'un instant à parler de la polygamie.

Les Cafres achètent leurs femmes ; plus ils sont riches, plus leurs femmes sont nombreuses. La polygamie est tellement dans leurs mœurs, qu'ils ne conçoivent pas les choses autrement, et il en est ainsi dans toutes les tribus. — Un jeune homme qui a atteint l'âge de se marier, fait tous ses efforts pour acquérir dix ou douze vaches ; c'est le prix avec lequel il achètera une épouse. Dès qu'il a ce nombre, il va trouver le père de la jeune personne qu'il désire épouser, et si le père agrée de vendre sa fille au prix qu'il lui en offre, le mariage est conclu. Un grand festin a lieu ; le nouveau marié conduit son épouse à la hutte qu'il lui a fait préparer. Arrivée à sa nouvelle demeure, cette pauvre femme travaille autant qu'il lui est possible, afin que, au plus tôt, son mari puisse acheter une nouvelle épouse, ce qui diminuera d'autant les occupations de la première. Plus un Cafre est riche, plus il a de femmes ; plus il a de femmes, plus il obtient de considération dans sa tribu !

Les Anglais, qui cherchent à faire disparaître les coutumes les plus opposées au christianisme, n'ont pas encore

osé toucher à ce point délicat. Ils ne sont pas d'ailleurs, en cette matière, dans un parfait accord, car on sait le bruit qui s'est élevé autour du nom du docteur Colenzo, évêque anglican de la colonie, lequel déclare, dans un ouvrage publié et dans ses discours pastoraux, qu'il serait cruel d'obliger un Cafre, devenu chrétien, à renvoyer toutes ses femmes pour s'attacher à une seule.

Il est au-dessus du pouvoir des Anglais de guérir le mal profond que nous venons de signaler avec douleur. Dieu seul peut opérer ce prodige. Sa main a guéri de plus grands maux et fermé des plaies plus profondes. Nous attendrons l'heure où il plaira à sa miséricorde de s'étendre d'une manière efficace jusque sur ces pauvres peuples pour lesquels, depuis longtemps déjà, travaillent et prient les Oblats de Marie Immaculée !

Deux tribus ou plutôt les débris de deux tribus, plus misérables encore que les Cafres, habitent, au sud de l'Afrique, les mêmes terres ou à peu près. Je les citerai simplement : ce sont les Hottentots et les Bushmen.

Les Hottentots occupaient jadis les terres du gouvernement actuel du Cap. Dans le principe, ils les défendirent avec assez de succès contre les Hollandais, auxquels ont succédé les Anglais, possesseurs actuels de tout ce pays. Chassés par les Européens de leur terre natale, les Hottentots traînent de tous côtés, dans le sud de l'Afrique, une existence des plus tristes. Quelques centaines habitent la colonie. Ils sont de taille moyenne, ont le corps assez grêle. Les pommettes de leurs joues sont très-saillantes, et ils sont d'un caractère timide ; ils feraient d'assez bons domestiques, s'ils n'étaient de mœurs étrangement dissolues.

Les Bushmen habitent sur les confins de la terre des Basutos, dans le creux de quelques rochers, où ils ne vivent que de rapines. Le vol et le meurtre sont pour eux

une habitude. Ils s'y livrent surtout pendant la nuit. Armés de flèches empoisonnées qu'ils lancent avec adresse, ils portent avec elles la mort de tous côtés. Ces Bushmen sont petits et maigres, et très-noirs. Les savants qui font descendre l'homme du singe pourraient voir en eux des hommes primitifs. Les Cafres, qui redoutent leur méchanceté, leur font la chasse absolument comme à des bêtes fauves, et s'ils n'habitaient des retraites souvent inaccessibles, depuis longtemps ils auraient été anéantis.

Pauvres sauvages sur lesquels paraît peser d'un poids plus lourd encore que sur les autres la malédiction lancée par Dieu contre la race de Chanaan!

Les notes que le R. P. SABON nous a laissé le soin de coordonner, s'arrêtent ici. Nous avons dû les transcrire à la hâte. Que nos Pères de Natal, que le P. SABON lui-même veuille, plus tard, les compléter! C'est un désir que nous exprimons, en le remerciant de nous avoir fait mieux connaître la colonie de Natal, et mieux fait sentir les droits que donne à notre compassion la grande misère des tribus cafres. Les missions de Natal sont difficiles. Prions pour elles davantage. Demandons à Dieu, par Marie Immaculée, de hâter pour nos Pères l'heureux moment où ils obtiendront la seule consolation qu'ils ambitionnent, celle d'y faire plus de bien, en y sauvant plus d'âmes.

MISSIONS DE MACKENZIE.

LETTRE DU R. P. PETITOT AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Fort Anderson ou des Esquimaux, Mission Sainte-Croix,
18 novembre 1865.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Je viens vous apporter, avec le renouvellement de mon respect, de ma constante obéissance et de mon affection toujours plus vive, mon contingent annuel de nouvelles, et vous mettre au courant de ma conduite et de toutes mes opérations apostoliques, depuis le 2 août dernier, date de ma dernière lettre. Ce journal, que je commence aujourd'hui, je ne le finirai peut-être qu'en mai ou juin de l'année prochaine, parce que, jusque-là, il ne se présentera aucune occasion de vous faire parvenir des lettres; aussi vous voudrez bien en excuser la longueur et le décousu du style.

Si je ne me trompe, la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous adresser vous donnait d'assez mauvaises nouvelles de ma santé; je n'avais cessé d'être malade, sans pouvoir me rendre compte de mon mal, que j'attribuais tantôt à une cause sanguine, tantôt à une cause nerveuse. Tout a disparu en juillet, de telle sorte que me voilà ingambe et aussi bien portant que par le passé, grâce à Dieu. Je dois cela sans doute à vos saintes prières et à la protection de notre bonne patronne.

Le 7 septembre, avec les barges de la Compagnie, nous

arrivaient Sa Grandeur, notre bien-aimé vicaire apostolique, accompagné du cher frère Boisramé. Ils réjouirent notre solitude, mais ce ne fut pas pour longtemps. Le 12 septembre, ils reprenaient le chemin de la mission de la Providence, dans un esquif de pêche conduit par trois jeunes sauvages. Avec Sa Grandeur nous arrivait aussi une fâcheuse visiteuse : la rougeole ou la fièvre scarlatine, ou les deux à la fois. Cette maladie, qui est montée avec les bateaux de la Compagnie de la Rivière-Rouge, a fait et fait encore de grands ravages parmi nos populations à peau rouge, déjà si clair-semées. En quelques jours, toutes les tentes des sauvages qui entouraient le fort Good-Hope se remplirent de malades couverts de pustules ; l'effroi, encore plus que la contagion, paralysait non-seulement les Indiens, mais encore les blancs, domestiques au fort, qui tous étaient atteints de la maladie.

Grâces à Dieu cependant, il n'en mourut pas un grand nombre de ceux que nous soignâmes ; les autres, et c'était la majeure partie, s'empressèrent de fuir le fort, croyant par là se soustraire à l'épidémie, et ils se réfugièrent dans leurs forêts, emmenant la rougeole à leurs trousses. Le R. P. Séguin lui-même a été attaqué ; mais, avec son énergie habituelle, il a tellement lutté contre le mal, que rien n'a paru extérieurement. Le cher frère Kearney et votre serviteur ont été épargnés par la contagion, ce qui a permis à ce dernier d'entreprendre une petite tournée sur les lacs environnants, pour y visiter, consoler les sauvages malades, baptiser les mourants et fournir aux autres tous les secours de la religion et de l'art. Une quinzaine d'adultes ont été baptisés dans ces occurrences.

Le 25 octobre, d'après les ordres de Mgr d'Anemour, j'ai dû entreprendre un second voyage au fort Anderson ou des Esquimaux, d'où j'ai l'honneur de vous écrire et où je suis arrivé le 2 du courant. La rougeole m'y a de-

vancé, et, à mon arrivée, j'ai trouvé le fort entièrement désert, et quinze tertres récemment élevés surmontés de croix. La rougeole, mal bien inoffensif pour les blancs, est mortelle pour les sauvages qui en sont attaqués, parce que, dès l'irruption des boutons, ces malheureux, négligeant nos avis, se dépouillent de leurs vêtements, s'exposent à l'air froid, et se roulent tout nus dans la neige. Il en a péri un grand nombre jusqu'à ce jour et tout n'est pas fini. Sept cent quatre-vingts à huit cents Indiens, au moins, ont payé leur tribut à la mort en moins de six semaines, sur une population d'environ cinq à six mille âmes qui forment le contingent du district du fleuve de Mackenzie. Qu'en sera-t-il l'automne prochain, lors de l'arrivée des barges de la Compagnie, si la petite vérole, qui séjourne actuellement à la Rivière-Rouge, vient nous visiter ! Il est plus que probable que, si ce malheur arrive, nos petites tribus de Peaux-Rouges seront toutes décimées et que nous n'aurons plus qu'à prier sur leurs tombeaux et plier bagage ensuite. Que Dieu et la bonne Vierge sauvent ce pauvre peuple !

Loin d'être découragé par mon premier échec chez les Esquimaux, j'espérais, cette fois du moins, pouvoir les suivre encore sur les plages de l'océan Arctique, et en séjournant deux ou trois mois parmi eux, apprendre assez de leur belle langue pour pouvoir leur enseigner les premiers éléments de la religion. Six hommes de cette nation qui se trouvaient à Anderson, lors de mon arrivée, y étaient tous atteints de la rougeole. Je comptais, après leur rétablissement, les accompagner dans leur village souterrain, mais la mort vint déjouer mon attente. Kranaktak, leur chef, qui était au nombre des malades, mourut presque subitement par l'effet du froid, et les cinq autres prirent aussitôt leur volée vers la mer, sans attendre leur convalescence. J'eus la douleur de les voir

partir sans pouvoir les suivre, parce que ce trépas subit les avait aigris contre les blancs, auxquels, dans leur douleur, ils attribuaient tous ces maux. Mais du moins, pour contre-balancer ces regrets, j'eus la consolation de voir Kranaktak baptisé et porter au ciel les prémices de la nation esquimaude. Sans doute, Dieu accorda à ce chef cette grâce insigne, en récompense de sa grande douceur et de l'attrait qu'il avait toujours montré pour la prière. Ce pauvre sauvage m'avait promis, si je le guérissais, deux magnifiques renards noirs (valeur de 1 920 francs). Je l'avais remercié pour son cadeau sans l'accepter, lui promettant un autre présent bien autrement précieux, le salut éternel, s'il voulait croire en ma parole. Pauvre Kranaktak ! il se doutait peu alors que, quelques heures après, il s'envolerait vers les demeures éternelles ! C'est là, bien-aimé Père, tout ce que j'ai pu faire pour les pauvres Esquimaux. Double échec, si l'on considère les choses au point de vue humain, mais qui n'est pas de nature à me décourager encore. Leur heure n'a pas encore sonné dans les décrets éternels. Plaise à Dieu que mes péchés n'en soient pas la cause ! Actuellement, tous les Esquimaux, fuyant les bords du fleuve Anderson (Syo-tchro-gunlinillin), se sont réfugiés sur les rivages des baies Liverpool et Franklin, pour y vivre de la chasse au phoque et au morse. Il en est mort vingt-huit sur le fleuve précité ; on ignore le chiffre de ceux qui ont perdu la vie sur les bords de l'Océan.

La Compagnie de la baie d'Hudson, qui ne retire pas d'assez grands profits du fort Anderson, tant à cause de son grand éloignement et du manque de communication par eau que de la pénurie et de la mauvaise qualité des fourrures fournies par les Innoït, compte l'abandonner l'année prochaine. Voilà donc tous mes plans de conquête religieuse et d'étude renversés, et la conversion au chris-

tianisme du peuple esquimau renvoyée à longtemps. Dieu soit béni ! à lui seul appartient d'en marquer et le jour et l'heure.

Ne pouvant être d'aucune utilité aux Innoït, je tournai les yeux vers les Dindjyé ou Loucheux, que j'appris être dans le même état, et que je savais parfaitement disposés à recevoir la sainte parole et le baptême. Je partis donc le 6 courant pour le camp des Loucheux de la tribu des Kwitcha-Kuttchin (gens des bruyères) ou Kodhéll-vén-Kuttchin (gens du bord des déserts) dont le territoire s'étend au nord-ouest du fort des Esquimaux, entre le fleuve Syo-tchro-gunli-nillin, l'océan Glacial et le fleuve Makenzie. Il est couvert de forêts clair-semées, plantées de sapins nains, dont la taille n'excède pas quinze pieds, et parsemé de sauleraies (*Kokray*), de marais (*Nita*) et de bruyères (*Kwitcha*), qui sont un avant-goût des affreux steppes (*Kodhéll*) qui bordent et entourent cette contrée de leur blanche et aride ceinture. Aussi ce triste plateau est-il bien nommé le *plancher* (*Ont*ᶜ*-yè-nendjigœ*). Mes Loucheux ou *Dindjyé* (les hommes) s'y trouvaient dispersés par bandes de cinq à six familles, habitant ensemble sous des tentes de peau de renne sphériques, semblables pour la forme à celles des Fchuktchis du Kamtschatka. La maladie et la mort se partageaient toutes ces loges : dans chacune d'elles, j'en trouvai les habitants couchés les uns à côté des autres, se roulant à demi nus dans les cendres ; à côté de chacune, je rencontrai régulièrement une ou plusieurs croix et un petit drapeau sur un tertre que recouvrait seule la neige de la veille. C'était navrant ; mais ce qui l'était plus encore, c'est que ces Indiens, les plus doux et les plus hospitaliers de la grande famille montagnaise, montraient une insensibilité et une indifférence cruelle pour leurs parents malades ou décédés.

(*La fin au prochain numéro.*)

MISSIONS DE LA PROVINCE BRITANNIQUE.

Dans la province britannique, nos œuvres continuent à faire des progrès et à se consolider. Il est vrai de dire néanmoins que cette province n'est pas encore sortie des difficultés et des embarras de la première période de son existence : période de fondations, de constructions, d'achats d'immeubles, enfin période de grandes dépenses et de grands soucis qui viennent forcément diviser l'attention de nos missionnaires, au détriment des œuvres purement spirituelles. Mais leur zèle fait face à tout, et on les voit, comme autrefois les Israélites, relever d'une main les murs du temple de Dieu, et de l'autre brandir courageusement le glaive de la parole.

L'année dernière, nous avons raconté l'achèvement de notre grande et belle église de Leeds. On peut dire que, dans cette ville, tous nos établissements sont achevés. Eglise, maison de communauté, école de garçons, couvent des religieuses, école de filles, tout est complet.

Il n'en est pas de même à Liverpool, où notre belle église de Sainte-Croix n'est pas encore achevée, ce qui est d'autant plus regrettable que l'église est réellement trop petite pour la foule des fidèles, que l'on voit souvent agenouillés sur la rue, devant la porte. On a cependant pu, pendant l'année qui vient de s'écouler, acheter quelques maisons attenantes à l'église et dont l'acquisition était nécessaire pour faire place au sanctuaire de l'église qui n'est pas encore bâti. On a aussi achevé la sacristie,

qui est très-belle et communique avec la maison par un corridor, ainsi qu'une salle destinée à la bibliothèque paroissiale et aux petites réunions de confréries.

A Kilburn, à l'ouest de Londres, nos Pères ont fait l'acquisition d'un magnifique terrain où il faudra, sans tarder, bâtir une église et une maison.

Dans le district de la Tour de Londres, nos Pères devront, pour longtemps encore, se contenter de leur église provisoire et de leur humble maison. Ce qui les préoccupe en ce moment, c'est de faire construire au plus tôt des écoles convenables et assez vastes pour y recevoir une multitude d'enfants pauvres de l'un et de l'autre sexe qui se perdent maintenant, faute d'éducation chrétienne.

Bâtir des écoles pour les enfants pauvres est aussi, en ce moment, la préoccupation de nos Pères, à Inchicore, près de Dublin : ils y sont, du reste, poussés par le cardinal-archevêque, qui a témoigné à plusieurs reprises l'intérêt qu'il prend à cette œuvre. Il n'y a donc pas à hésiter, il faut sans retard mettre la main à la besogne.

L'on voit, par ce court aperçu, que la province britannique n'est pas encore sortie de la période des constructions, encore n'avons-nous fait mention que des travaux dont l'exécution est urgente et ne peut être différée.

Jetons maintenant un coup d'œil sur le personnel et sur le ministère que remplissent nos Pères dans cette province.

Il y avait en 1867, dans nos maisons de la province britannique, 41 Pères, 46 Frères convers, dont 23, c'est-à-dire la moitié, appartenaient à la maison de Glencree ; il y avait à Belmont-House 15 novices scolastiques et 8 novices convers, et à Sicklinghall 20 junioristes.

On connaît déjà le genre de ministère que nos Pères ont à remplir auprès des populations de Londres, de Liverpool, de Leeds et autres villes. Aussi nous contente-

rons-nous de choisir dans les correspondances de nos Pères quelques récits de missions propres à édifier et à intéresser nos lecteurs.

Inchicore est la seule maison de missionnaires proprement dits que possède la province ; ailleurs, nos Pères sont occupés à un ministère purement local qui absorbe tout leur temps. Cette règle n'est pas cependant sans exception; c'est ainsi que nous avons vu le P. Brody et le P. Murray aller de Liverpool, aidés du P. Crane, donner une mission à Bacup, et aussitôt après une autre à Ramsbottom. Ces missions ont parfaitement réussi et ont fait un grand bien dans ces localités ; mais c'est surtout en Irlande que les missions prennent des proportions vraiment colossales. Nous allons rendre compte de quelques-unes de ces missions. Commençons par celle de Tirworker, prêchée par les RR. PP. Cooke, Healy et Ahearn.

Où se trouve Tirworker? Vous chercherez en vain ce nom dans votre *Géographie*. Est-ce une ville? Point du tout. Est-ce au moins un village? Pas même! C'est un désert. Il y a là une église, bâtie au milieu des montagnes, des rochers et des marais; mais de maisons, point! Le curé réside à deux lieues de distance, près d'une autre église, également située dans sa paroisse. C'est un saint prêtre, humble, zélé, mortifié; on dirait un autre curé d'Ars. Il fallait tout l'esprit de foi de ce digne prêtre pour concevoir l'idée de faire donner une mission dans cette localité, et cela au milieu de l'hiver. Une misérable grange qui se trouve non loin de l'église doit servir de demeure aux missionnaires. « En prenant possession de ce local, écrit le P. Cooke, notre esprit se reportait avec amour vers ces missions étrangères où nos Pères ont à souffrir tant de privations, et nous nous estimions heureux de vivre comme eux dans une espèce de hutte sauvage. La nuit arrive; nous nous couchons dans notre palais de

chaume ; mais, en nous levant le lendemain, quelle ne fut pas notre surprise de trouver nos vêtements tout mouillés, comme si on les eût plongés dans l'eau ! Il fallut cependant nous en revêtir ; mais notre palais avait évidemment l'inconvénient d'être trop humide : il fut décidé qu'on y ferait du feu, d'autant plus qu'il y avait à l'extrémité de notre dortoir une espèce de cheminée. On y fit donc du feu, mais ce luxe faillit nous coûter cher. Une nuit, nos Missionnaires dormaient, après les travaux du jour, à l'exception toutefois du R. P. Cooke, qui, retenu au confessionnal, rentra au dortoir à une heure très-avancée. Quel ne fut pas son effroi en voyant que le feu s'était communiqué au bâtiment et que déjà les flammes s'échappaient de dessous le lit d'un de nos Pères, qui dormait profondément. Dans un instant l'alarme est donnée, tout le monde est sur pied, et l'incendie est étouffé avant d'avoir causé aucun dommage sérieux.

Une mission, dans de telles conditions, devait être, d'après tous les calculs de la prudence humaine, un coup manqué. Il n'en fut pas ainsi cependant; au contraire, dès les premiers jours les fidèles vinrent en foule de toutes parts envahir l'église et assiéger nos confessionnaux. Une vingtaine de prêtres des paroisses environnantes étaient accourus, sur l'invitation de notre vénérable curé, pour aider nos Pères au confessionnal ; mais, malgré tant de secours, nous ne pouvions suffire au travail. L'on voyait des centaines de personnes qui étaient venues de loin pour prendre part à la mission, et qui n'avaient pu se confesser pendant la journée, se résigner à stationner aux abords de l'église durant la nuit, tandis que d'autres dans l'église récitaient le rosaire à haute voix. Il y en avait aussi qui, plus avisées, avaient trouvé le moyen de s'ériger des tentes et qui purent se livrer au sommeil sous ces abris improvisés. Ainsi l'église était littéralement assiégée nuit

et jour. Aussi quel n'était pas le désappointement dès nombreux pèlerins qui quittaient leurs lointains hameaux au milieu de la nuit, se faisant fort d'être les premiers venus au saint tribunal, quand ils trouvaient les confessionnaux déjà assiégés par une foule compacte de fidèles qui avaient passé la nuit à Tirworker, et qui, de leur côté, voyaient d'un mauvais œil ces nouveaux venus leur disputer le droit de priorité ? Aussi, tous les matins, les Pères, en arrivant à l'église, avaient-ils à entendre des plaintes comme celles-ci : « Mon Père, celui-ci, qui ne fait que d'arriver, a pris ma place, moi qui ai passé toute la nuit dans l'église. » De l'autre côté, on disait : « Mon Père, j'ai passé toute la nuit en route sous la pluie pour me rendre à la mission, mes habits sont trempés, je suis épuisé de fatigue; je vous en supplie, ne me repoussez pas. » Que faire ? Impossible de donner satisfaction à des prétentions si opposées. Il fallait bien attendre son tour ; et nous avons vu des hommes vigoureux tomber en défaillance par suite de la fatigue, du jeûne et du manque d'air, plutôt que de quitter les abords du saint tribunal. C'est au milieu de scènes semblables que nos Pères confessaient, tâchant de ne rien voir et de ne rien entendre de ce qui se passait en dehors du confessionnal pour concentrer toute leur attention sur les intérêts spirituels de leurs pénitents, dont plusieurs, hélas ! avaient de bien longs comptes à régler.

Vous dire que les sermons et tous les exercices de la mission étaient suivis avec empressement, par un peuple si avide de la parole de Dieu, serait inutile. Aussi, quand le prédicateur montait en chaire, c'était un vrai soulagement pour les confesseurs, presque étouffés par la foule des pénitents : ceux-ci, se portant d'un autre côté, laissaient arriver un peu d'air jusqu'aux pauvres prêtres épuisés.

Enfin vint le grand jour, le jour de la clôture de la mis-

sion. Le matin, la bénédiction et la plantation de la croix de mission se firent avec beaucoup de solennité ; le soir eut lieu l'imposante cérémonie de la proclamation de la loi et du renouvellement des promesses baptismales, à laquelle plus de douze mille personnes voulurent prendre part. L'enceinte trop étroite de notre église ne pouvait contenir un peuple aussi nombreux. Que faire ? La Providence vint à notre secours en nous ménageant un temps superbe. Un autel fut érigé en plein air, et la lune, comme une lampe d'argent suspendue à la voûte des cieux, vint éclairer de ses pâles rayons cette magnifique cérémonie. C'était un spectacle digne de ravir les anges, que ces douze mille personnes, réconciliées avec Dieu, réunies autour de cet autel champêtre. Il nous semblait voir réalisée sous nos yeux la vision céleste de l'apôtre bien-aimé : *Vidi turbam magnam stantem ante thronum...* Et les anges ravis se demandaient : *Hi qui amicti sunt stolis albis qui sunt ? Hi sunt qui laverunt stolas suas in sanguine agni.* Cependant le moment solennel est arrivé : le saint-sacrement est exposé ; chacun tient en sa main un cierge allumé, et le recueillement de l'adoration règne dans cette vaste assemblée. Au milieu de ce profond silence, la voix du Missionnaire fait entendre ces paroles : « Renoncez-vous au démon, à ses pompes, à ses œuvres ? » Et des milliers de voix répondent : « Nous y renonçons. — Promettez-vous de toujours aimer et servir Jésus-Christ ? — Nous le promettons ! — Marie Immaculée a beaucoup fait pour vous pendant cette Mission, l'aimerez-vous comme votre mère ? » Et toutes ces voix de répéter de concert : « Oui ! oui ! Marie est notre mère ! — Croyez-vous fermement en l'Eglise catholique et à tout ce qu'elle nous enseigne ? — Nous y croyons ! » Qui pourrait redire les élans de foi et d'amour qui partaient de ces cœurs purs et ardents et qui s'élevaient en ce moment jusqu'au

trône de Dieu? La bénédiction du très-saint sacrement vint mettre fin à cette émouvante cérémonie, qui laissera dans ces âmes des souvenirs ineffaçables.

Le curé nous a dit plus tard que dix-neuf mille communions avaient été données pendant cette mission et celle que nos Pères ont aussi prêchée dans l'autre église de la même paroisse.

Nous ne suivrons pas l'infatigable P. COOKE dans tous les détails de ses travaux apostoliques; nous nous contenterons de rappeler en passant quelques-uns des principaux. La mission de Tirworker était à peine achevée que nous le trouvons à Londres, prêchant dans l'église de l'Assomption un retour de mission ou plutôt une seconde mission qui dura quatre semaines. Le 21 janvier, il commençait à Rock-Ferry la retraite annuelle pour ceux des nôtres qui n'avaient pu prendre part à la retraite annuelle d'Inchicore, et peu après, aidé du R. P. HEALY, il donnait une double retraite dans notre établissement de Glencree, l'une pour les frères convers, l'autre pour les jeunes détenus. Le 17 février, nous retrouvons le R. P. COOKE dans la petite ville de Montrath, où les catholiques venaient de bâtir une magnifique église; il y prêcha le matin le sermon de dédicace, et le soir même commença une mission qui ne tarda pas à prendre des proportions colossales. Nous n'entrerons pas dans les détails de cette mission, ce serait répéter, avec quelques variantes seulement, tout ce que nous avons dit de la mission de Tirworker. La même remarque peut s'appliquer à la mission d'Arvagh, petite ville du nord de l'Irlande. Cette mission fut donnée, au mois de mai, par les Pères COOKE, LYNCH et MURRAY. L'évêque et vingt-trois prêtres assistaient à l'ouverture. En même temps, à l'extrémité nord de l'Irlande, les Pères FOX, REDMOND et CRANE prêchaient une autre mission avec un égal succès.

Nous empruntons à la correspondance du R. P. REDMOND quelques détails sur la mission d'Arklow. Arklow est une ville maritime, située à quinze lieues environ de Dublin, sur la rivière Avoca, que Moore a immortalisée dans ses chants. La paroisse d'Arklow a quatre églises et a le bonheur de posséder un clergé des plus édifiants, qui se compose du curé et de ses quatre vicaires, tous hommes de foi et de zèle, tous aussi pleins de bienveillance pour les Pères oblats. La mission commença le 22 septembre, sous les auspices de Notre-Dame des Sept-Douleurs, et fut prêchée par les Pères COOKE, RYAN, REDMOND, HEALY et MURRAY, aidés au saint tribunal par douze prêtres séculiers. Quand nos missionnaires y arrivèrent, la ville était dans un état de gêne voisin de la misère, car la pêche n'était pas encore commencée, mais avant la fin de la mission l'aisance régnait partout : dans l'espace de deux ou trois semaines la pêche des huîtres seule avait rapporté à cette population industrieuse près de 40,000 francs. Il fallut donc commencer par les pêcheurs, et dès les premiers jours il y en eut dix-huit cents qui s'approchèrent des sacrements, avec des dispositions admirables. La mission devait durer trois semaines seulement, mais notre digne curé, voyant qu'il nous serait impossible de satisfaire en si peu de temps à la piété des fidèles, dont plusieurs chaque soir s'en retournaient chez eux sans avoir pu se confesser, nous pria avec instance de lui accorder une autre semaine ; mais, malgré toute notre bonne volonté, nous ne pouvions accéder à ses désirs, car notre retraite annuelle devait commencer le lendemain de la clôture de la mission. Que faire ? on prit un moyen terme. Ce fut de laisser les Pères COOKE et RYAN continuer le travail avec le secours des prêtres séculiers. Nous avions déjà donné neuf mille communions, deux cents adultes avaient été confirmés, et nous avions reçu

l'abjuration de six protestants, ce qui excita contre nous la fureur des ministres ; mais nous les laissions dire sans nous préoccuper de leurs provocations. Nous savions du reste que notre digne curé aurait le temps de leur répondre, et il était bien capable de se défendre.

Malgré la fatigue, nous nous portions bien pendant la mission, à l'exception toutefois du R. P. Ryan, qui fut indisposé. Vous savez que le R. P. Cooke, depuis son retour du chapitre général, était extrêmement faible ; aussi, quand le curé le vit arriver, il nous dit : « Dieu veuille que nous n'ayons pas à enterrer ce pauvre Père avant la fin de la Mission. « Eh bien ! le croiriez-vous ? plus le travail l'accablait, plus le P. Cooke prenait des forces. Il fallait l'entendre prêcher, malgré son corps exténué. Quelle vigueur ! quelle énergie quand il dénonçait le vice ! Le curé, dans l'admiration, s'écriait : « C'est ici vraiment un homme de Dieu ! c'est d'en haut que lui vient la force, et son éloquence est celle d'un vrai apôtre ! »

La mission de New-Ross terminera l'esquisse sur nos missions de la province britannique, et nous en emprunterons les détails à la correspondance du R. P. Murray.

Cette mission fut prêchée au mois de novembre 1867, par les Pères Cooke, Hickey, Kirby, Healy et Murray ; elle dura un mois. La ville de New-Ross, située sur les confins des quatre comtés de Wexford, Waterford, Carlow et Kilkenny, a une population catholique très-nombreuse et se trouve bien partagée au point de vue des établissements religieux. Ainsi elle possède quatre églises, trois couvents et cinq écoles publiques, dont deux pour les garçons, dirigées par les Frères, deux pour les filles, dirigées par des religieuses, et des écoles dites *nationales,* dont les maîtres et les maîtresses sont aussi catholiques ; mais la population était divisée en factions politiques, encore en-

venimées par de récents troubles provenant des élections pour le Parlement ; il existait même une certaine froideur et un véritable antagonisme entre le prêtre et le peuple. Quatre missions données dans cette ville par des religieux de différents ordres avaient peu réussi, à cause de l'état des esprits ; et c'est dans ces circonstances que nous fûmes appelés à prêcher cette mission. Aussi devons-nous remercier Dieu du plein succès dont il lui a plu de couronner les travaux de nos Pères. Dès le commencement, tous les exercices de la mission furent bien suivis ; pendant les sermons et instructions, il y avait dans l'église une foule compacte, et les saints tribunaux étaient toujours assiégés par une succession non interrompue de pénitents, quoique les personnes de la paroisse seulement fussent admises à se confesser pendant la mission. Aussi les prêtres de cette église virent-ils bientôt avec joie un changement admirable dans la conduite de leurs paroissiens. Plusieurs centaines de personnes qui jusqu'alors avaient négligé leurs devoirs religieux furent ramenées au bercail, et bon nombre de pécheurs scandaleux se rendirent enfin à la puissante influence de la grâce. Il y eut plus de dix mille communions, et, à la fin de la mission, l'Evêque du diocèse administra la confirmation à plusieurs centaines d'adultes et d'enfants. La clôture de la mission eut lieu le vingt-quatrième dimanche après la Pentecôte, et la belle cérémonie du renouvellement solennel des promesses du baptême se fit avec un élan et un entrain bien remarquables dans un peuple qui n'a pas l'enthousiasme de celui des provinces du midi de l'Irlande, mais plutôt la froideur et le flegme des Ecossais, leurs voisins. C'est une raison de plus pour espérer que les fruits de la mission seront durables.

Nous terminerons ce compte rendu par l'extrait suivant du journal *Wexford People*. Après avoir donné une

analyse du sermon d'ouverture prêché par le R. P. Cooke, cette feuille continue ainsi : « Ce beau sermon avait été suivi jour après jour par une série d'autres sermons et instructions, où l'on trouvait réunies toutes les qualités qu'on aime à retrouver dans la tribune sacrée. Pour le fond, tous les sermons sont excellents ; quelques-uns sont hors ligne, et pourraient passer pour de vrais chefs-d'œuvre. Ce ne sont pas de ces discours où l'on vise à chatouiller agréablement l'oreille et à plaire à l'imagination, mais des discours qui portent la conviction dans l'esprit, émeuvent le cœur et s'y enracinent en quelque sorte, pour y porter des fruits durables. Que des sermons de mission puissent être plus brillants, c'est possible, mais il serait difficile de rien produire de plus solide et d'un effet plus durable. Quand nous avons dit ceci, nous croyons avoir fait le plus grand éloge de ces sermons ; mais c'est surtout au confessionnal que les bons Pères moissonnent le fruit de leurs autres travaux, c'est là qu'ils déploient toute l'énergie de leur dévouement, tout le zèle qui caractérise les saints, toute la sagesse d'hommes qui, vivant séparés du monde, ont cependant une grande expérience du monde et une connaissance profonde du cœur humain. »

VARIÉTÉS.

M. Louis Veuillot, dans un article de l'*Univers* du 6 janvier dernier, avait vengé, contre les attaques d'un journaliste du nom de Pompery, la sainte pauvreté du bienheureux Labre et le genre de pénitence qu'il avait embrassé. Ayant, le lendemain, reçu chez lui Mgr Grandin, il le fit parler sur les missions, et rendit compte, dans le numéro du 9 janvier, du sujet de leur entretien, dans un article que nous sommes heureux de reproduire dans nos *Annales*.

« Dans une réunion d'intimes, convoqués pour honorer un Evêque missionnaire, on parlait du bienheureux Benoît Labre et de sa pénitence. Quelqu'un qui a bien étudié cette vie extraordinaire en citait divers traits, capables d'étonner même des auditeurs familiers avec l'histoire des saints. Une autre personne témoigna de la surprise et demanda à quoi bon ? L'Evêque, homme de grande figure et de grande dignité, prit la parole. Son discours nous frappa. Nous voulons essayer de le redire, afin d'inspirer à M. de Pompery et à d'autres, sinon le goût, du moins l'intelligence et le respect d'une certaine austérité. Des hommes qui ont au moins le mérite de travailler pour s'approcher de la pensée, devraient s'abstenir d'injurier ce que d'autres vénèrent, lorsqu'ils ne sont pas eux-mêmes tout à fait assurés de le comprendre. S'il suffit

d'être choqué d'une chose pour qu'elle soit digne de mépris, il n'y a point de vérité en ce monde qui ne doive périr sous le ricanement des ignorants et sous le piétinement des brutes.

« L'Evêque missionnaire, demi-souriant, demi-sérieux, parla à peu près en ces termes :

« J'avoue que je vis habituellement dans la condition matérielle où voulut rester le bienheureux Labre, et même dans une condition pire. Je le fais sans aucune sensualité, mais je le fais de bonne volonté, parce que je sais à quoi cela est bon.

« Mon diocèse, plus grand que la France, est situé dans les régions du pôle nord. Nous avons sept ou huit mois de neiges et de glaces, un mois de boues et de marécages; la moitié du reste, des poussières. J'ai passé de nombreuses nuits dehors par 45 degrés de froid. J'aime mieux 45 degrés sans vent que 25 avec du vent. J'ai voyagé des mois entiers dans les neiges, sur les lacs gelés, perdant ma route quand ce terrible vent, fouettant la neige, nous enveloppe de ses âpres tourbillons.

« Je couche sur la terre nue, je ne mange pas de pain, je ne bois pas de vin; je me nourris de poisson séché ou gelé, ordinairement arrosé de neige fondue, peu limpide. En voyage, nous vivons d'une poussière de viande sèche roulée dans le suif. Je n'ai pu m'y habituer après quinze ans. Tout cela, pour moi et pour les autres Européens, ce n'est rien encore.

« Il faut coucher en compagnie! lorsqu'il s'agit de passer la nuit sur un lit de glace, sous un édredon de neige, les rudes vêtements de cuir, les peaux de bêtes n'entretiennent pas la chaleur nécessaire pour dormir. On se met en tas sous les couvertures. J'ai un sauvage à ma droite, un sauvage à ma gauche, et parfois il faut introduire aussi dans ce lit les chiens qui traînent les bagages.

« Or, rien n'égale la malpropreté des sauvages. Elle n'est pas seulement hideuse et infecte, elle est parfois infâme. Les Européens leur ont communiqué des vermines qu'ignorait leur barbarie. Dans ces cas-là, je me contente de mes chiens. Mais si les sauvages n'ont que des poux, je les reçois — et je prends aussi leurs poux. Oui, toujours, à la fin d'une course apostolique, j'ai des poux. En vérité, messieurs, je ne crois pas que personne s'astreigne à nourrir des poux uniquement par plaisir! Quant à moi, je m'en débarrasse le plus tôt que je peux. J'ose ajouter que mes sauvages eux-mêmes, quoique moins importunés, s'en sépareraient volontiers.

« Je rapporte donc des poux, et en quantité, et sans aucune satisfaction d'en avoir, croyez bien cela. Néanmoins, dès qu'il faut repartir, je repars. Je me trouverais fou de ne pas repartir, je me trouverais coupable de rester dans ma station.

« Ma station n'est pas un lieu de délices. J'y suis maçon, charpentier, pêcheur, tailleur, garde-malade, maître d'école, etc., etc. J'y ai des nuits d'un mois; j'y suis moqué fréquemment, car mes sauvages, grands orateurs et très-puristes, trouvent que je ne parle pas leurs dialectes avec l'élégante correction qu'il faudrait... Bref, bien des ennuis me rencontrent là. J'y ai même des bourgeois, des Européens qui font le commerce des pelleteries : Anglais, négociants, hérétiques, ennemis de nature, habiles à me donner des soucis les plus amers pour mon cœur. Ce n'est pas tout : vu mes nombreux métiers, les visites que je reçois et le genre d'installation imposé par le climat et notre misère, je n'y goûte point les parfaites délices de la propreté. Mais enfin, je n'y ai point de poux... du moins je n'en ai pas tant à la fois ni si longtemps. Je repars néanmoins, comme je vous le disais; j'attends avec impatience le moment de repartir.

« Et je ne saurais le déguiser, messieurs ; certainement je me plairais ici. Voilà un bon feu, nous quittons une bonne table, la soupe était excellente ; elle m'a rappelé la soupe de mon pays manceau. — Que de fois je n'ai pu me défendre de désirer une bonne soupe de mon pays ! — Enfin, vous êtes chrétiens, mes amis et mes frères, et votre hospitalité m'est très-douce. Toutefois, je voudrais être loin ; je voudrais être là-bas dans mon désert de glace, sous mes couvertures de neige, à jeun depuis la veille, couché entre mes chiens et mes sauvages pouilleux.

« C'est que je n'ignore pas à quoi ma vie de là-bas est bonne.

« Dans cette nuit, je porte la lumière ; dans ces glaces, je porte l'amour ; dans cette mort, je porte la vie.

« J'ai là-bas des sauvages chrétiens et des sauvages païens. Les chrétiens sont de bons chrétiens, grâces soient rendues à Dieu Rédempteur ! Ils ont de la foi, ils obéissent à l'Église. Ils reçoivent les sacrements et ils gardent les commandements. J'ai la ferme espérance que la plupart seront sauvés. En attendant, ils pratiquent des vertus supérieures à leur état de société misérable, et par là, beaucoup de peines leur sont diminuées ou ôtées. Même, quelques-uns des vrais bienfaits de la civilisation pénètrent jusqu'à eux. Les femmes sortent de leur abjection effrayante et acceptée, les vieillards et les enfants trouvent un appui, la famille se fonde. Je vous l'ai dit, ce sont des chrétiens. J'arrive parmi eux les mains pleines des présents du roi Christ. J'apporte le baptême, la pénitence, le mariage ; j'apporte l'eucharistie ; j'apporte le saint courage de la vie et la sainte grâce de la mort ; j'apporte la bénédiction sur le berceau et a prière sur la tombe ; j'apporte la vérité, la charité, la consolation, l'espérance, l'honneur.

« Ce sauvage, cette bête moins estimée du trafiquant

européen que la bête qu'il lui fait tuer pour en avoir la peau, cette chair vile et cette âme avilie, je les dessouille, et j'en fais des vases d'honneur où je verse Dieu. Oui, je fais cela presque tous les jours de ma vie ! De ma puissance de prêtre et de ma main encore tachée des boues de la route, je rouvre à ces exclus les rangs de la famille humaine ; je prends ces morts, je les restitue à la vie éternelle, je leur rends le service et la gloire qui sont dus aux enfants de Dieu. Si l'un d'eux m'appelle à deux ou trois journées de chemin, j'y cours, j'entre en rampant sous sa hutte, je m'agenouille à son chevet de terre, je sacre avec l'huile sainte pour la résurrection ses membres que la mort va raidir ; je dis : « Sors de ce monde, âme chrétienne ! » et je bénis avec ivresse mon grand Dieu de miséricorde et de bonté qui a daigné me faire venir de si loin, afin que ce pauvre sauvage pût mourir en paix et mourir pour la résurrection.

« Chez les païens, je vais offrir ce que les chrétiens demandent. Je livre combat, non plus seulement au péché, mais à l'erreur. Ce n'est pas si peu de chose que l'on croirait. Il y a là des ergoteurs qui ne le cèdent pas aux vôtres. Les Pieds-Noirs, les Sauteux, les Loucheux, les Plats-Côtés-de-Chien, divers autres de ces gentils, ont une religion très-philosophique et très-rationnelle. Point de culte, point de sacerdoce, à peine quelques mystères, — presque rien que des idées toutes simples.

« Les Plats-Côtés-de-Chiens ont la vanité de descendre d'un grand chien, comme plusieurs de vos savants, à ce que j'ai appris, ont l'humilité de remonter à un grand singe ; mais ce point ne les engage à rien, qu'à se défendre tant qu'ils peuvent d'être les créatures de Dieu, toujours comme vos savants. Ils croient à deux principes, et leur rendent quelques hommages discrets, surtout au mauvais, dont ils ont peur. Avec cela, on fait en sécurité

de conscience tout ce que l'on peut. On vole, on pille, on répudie sa femme, on abandonne père et enfant, on tue, on se venge, on boit de l'eau-de-vie ; il en faudrait dire trop long !

« Néanmoins, cette simplicité de croyances ne triomphe pas de certaines faiblesses inhérentes à l'esprit humain. Lorsque de grandes calamités les éprouvent, ou lorsque des malheurs particuliers les poursuivent, ces libres penseurs deviennent très-pénitents. Les uns se coupent une ou plusieurs phalanges des doigts de la main ; d'autres entretiennent des charbons ardents sur leur poitrine nue ; d'autres se passent une courroie dans les chairs, l'accrochent à une branche et s'abandonnent à leur propre poids jusqu'à ce que la courroie ou la chair ait cédé. Ils ont aussi la confession publique. La confession et la pénitence faite, ils reprennent leur vie antérieure.

« Qui leur a ainsi enseigné le dogme de l'expiation, et cette manière de le pratiquer ? Ce n'est point nous, la coutume est ancienne. Nous travaillons à la déraciner, et nous n'en venons pas tout de suite à bout. Ah ! messieurs, voilà les peuples endormis dans la mort ! En Europe, vous ne savez pas ce que c'est. Vous ne voyez guère que les endormis dans le péché. On ne calcule pas tout ce que le christianisme entretient encore de raison, d'humanité, de douceur envers le prochain, de vertus particulières et publiques, même en ceux qui l'ont plus criminellement abjuré. Vous n'imaginez pas cette dureté, ce mépris, cette folie absolue et abominable de l'homme sans Dieu envers son prochain et envers lui-même. Il y a cependant quelque chose de plus mauvais, de plus pervers que le sauvage : c'est le renégat transplanté dans ce noir milieu de la sauvagerie. Cela, c'est l'impiété radicale, c'est le démon. Le sauvage n'est que le sujet naturel et la victime du démon.

« Or, messieurs, le Missionnaire qui se met en route pour pénétrer dans cet enfer visible, pour en arracher ces pauvres créatures, pour les soustraire à ces malédictions, à ces tortures, à cet esclavage qu'ils font peser les uns sur les autres, pour dissoudre ces glaces d'éternelle infamie où ils sont liés tout vivants, l'homme, dis-je, qui va là porter le Christ et les dons du Christ, croyez-vous qu'il ne fasse pas une chose qui soit et qu'il connaisse bonne à quelque chose ? Le croyez-vous bien tenté de compter ses pas et ses privations, et ses gênes de toute sorte, et la vermine enfin à travers laquelle il doit passer et qui s'attache à lui ? Il prend la vermine comme le reste de son lourd attirail de voyage, puisqu'il n'arrivera qu'à cette condition. Cette vermine pourra pulluler sur sa chair : elle ne rongera pas la joie de son âme ni les trésors qu'il va répandre ; et il l'entretiendrait avec un soin jaloux, comme une souffrance de plus, s'il pensait que cette souffrance, ajoutée aux autres, attirera la bénédiction de Dieu sur son labeur.

« En vérité, lorsque le Missionnaire baptisera, lorsqu'il ressuscitera tout ce misérable peuple, il s'inquiétera peu s'il a des poux !

« Et s'il n'obtient pas ce triomphe que Dieu peut réserver à d'autres, c'est assez pour sa gloire, pour sa joie et pour sa récompense de l'avoir préparé.

« Je parle de joie et de récompense immédiate, dès ce monde. Cet homme si misérable, si chargé, « la balayure « du monde » aux yeux des trafiquants qui sifflent sa folie, et souvent aux yeux des sauvages qui méprisent sa faiblesse corporelle, sa pauvreté et son langage, et qui sont lents à comprendre son amour ; cet homme est déjà dans la grandeur, puisqu'il fait l'œuvre de Dieu, et déjà dans la récompense, puisque ses travaux entretiennent en son cœur la présence de Dieu.

« Eh bien, l'un de vous l'a dit avec raison : Benoît Labre fut un Missionnaire, un envoyé de la miséricorde de Dieu envers une civilisation qui ne différait pas autant qu'il semble des barbaries où nous nous engageons. Pour accomplir sa mission, animé d'un grand amour, il se tailla lui-même les croix que nous trouvons toutes faites. C'est là son mérite, et il marcha vers son but comme il y fallait marcher.

« Dans presque toutes nos missions, nous rencontrons des hommes d'Europe qui mènent matériellement la même vie à peu près que nous ; ils subissent les mêmes privations, les mêmes gênes, sans excepter la vermine, et ils n'ont pas les mêmes consolations. Nous, nous célébrons la messe, nous avons la présence réelle du Dieu vivant ; eux, ils ne sont soutenus que par l'espérance du gain. Voilà sans doute une véritable et basse folie : écorcher des poux pour en tirer de l'or ! Cependant, lorsqu'ils ont fait fortune, on les loue, on admire leur persévérance, eussent-ils, par les fatigues et par l'eau-de-vie, procuré la ruine et la mort d'autant de sauvages que nous en avons baptisés.

« S'il ne s'agit que de faire fortune, quand nous mourons au travail, nous avons fait fortune aussi, et plus solidement et moins onéreusement pour les pauvres. Quand Benoît Labre traînait ses haillons qui prêchaient la pénitence et qui étaient écoutés ; quand il donnait au travail de la prière les instants que d'autres consacrent à l'oisiveté, à la débauche, au plaisir, ou même au repos légitime, il faisait fortune, et certes une fortune brillante. A qui cette fortune a-t-elle imposé le moindre sacrifice non volontaire, infligé la moindre douleur honteuse et inféconde ? Beaucoup d'âmes ont trouvé la paix en ce monde et sont montées à la lumière éternelle par la vertu des prières et des exemples de ce mendiant !

« On le traite encore de fainéant. Je voudrais savoir ce qu'ils font, ceux qui parlent ainsi, et ce qu'ils donnent au genre humain du fruit de leurs œuvres ? Toutes les langues ont une expression qui signifie ce que nous entendons par le travail de la souffrance, et dans notre langue à nous, c'est le même mot que *labor* et *dolor ;* mais la douleur est précisément le grand travail, le travail fécond, et la pénitence est par-dessus tout la grande et la féconde douleur. Pourquoi donc la pénitence volontaire et de surcroît offerte pour d'autres, la pénitence qui se rapproche de celle de l'Homme-Dieu, n'aurait-elle pas au moins les mérites du travail, de la douleur et de la pénitence imposés ? Fainéant, l'ouvrier de jour et de nuit qui travaille pour le salut de tous ! le portefaix de la misère publique ! Je vous assure, messieurs, que ces déréglements du langage me semblent bien voisins de la barbarie, et j'ai peine à croire que ceux qui s'y abandonnent puissent voyager loin dans le pays des idées.

« Ainsi, à peu près, parla cet Évêque des sauvages. En l'écoutant, nous nous disions deux choses : premièrement que l'Eglise catholique est toujours une grande faiseuse d'hommes ; secondement, que ces hommes que fait l'Eglise catholique ne seront pas de sitôt, Dieu merci, supplantés par ceux que font les hérésies. Ceux qui méprisent les délices matérielles seront plus forts que ceux qui les cultivent, iront plus loin, dureront plus longtemps. Ils sont même plus séduisants ; ils touchent des cordes de l'âme plus élevées, plus vibrantes ; ce sont eux qui éveillent les pensées victorieuses et qui allument les flammes triomphantes.

« L'Evêque nous disait aussi dans le cours de la conversation : « Ma mission n'est pas poétique ; la prose, une « horrible prose y abonde, comme vous voyez. Je n'ai pas

« le martyre à promettre ; mais je promets des fatigues « sans relâche, des neiges sans limites, des nuits prolon« gées, des marais, des fanges, enfin des poux ; et avec « ces petits moyens, je trouve encore des hommes et « même des femmes. Oui, j'ai des sœurs là-bas, et si « j'étais assez riche pour les emmener et les établir, j'en « aurais autant que je voudrais. »

« Donc, si Fourier, ce Mahomet de cuisine, et les autres révélateurs du temps, qui tous plus ou moins tiennent de lui, pouvaient parvenir à faire de l'Europe le mauvais lieu qu'ils ont rêvé, la religion catholique y entretiendrait encore un élément de force avec lequel un beau jour elle nettoierait l'ignoble harem ; et si toute ressource était perdue, alors elle porterait ailleurs la virilité humaine, et une poignée de ses robustes enfants, peut-être fort négligés dans leur toilette, viendraient subjuguer l'Europe, comme aujourd'hui une poignée d'Européens subjuguent le monde oriental.

« Ce fut le destin de Rome devant les barbares. Rome avait été très-savante et très-recherchée en parfumerie. Dans le grand cirque, quand le sang des hommes mêlé à celui des bêtes avait imbibé la terre, on faisait tomber des pluies de parfums qui éteignaient la fade et âcre odeur du sang. Les barbares vinrent, effroyablement sales et grossiers : ils vidèrent le cirque et la ville ; et sans le christianisme, ils vidaient l'empire, et la mort vidait le monde.

« Qui sait si le pauvre Benoît, tout peu clerc qu'il était, n'y pensait pas dans ces nuits du Colisée, qu'il vouait au travail de la prière, élevant ses mains vers Dieu, pour que le monde, puni de ses mollesses par la terreur, ne fût pas destitué de la vigueur des pauvres et des martyrs ! »

FAITS DIVERS.

Le 25 avril, se sont embarqués à Brest, se rendant au vicariat de la Saskatchewan :

Mgr Vital Grandin, évêque de Satala et vicaire de la Saskatchewan ;

Le R. P. Dupin ;

Le F. Doucet, scolastique;

M. l'abbé Fourmond, prêtre postulant ;

M. l'abbé Blanchet, postulant scolastique;

Les Frères convers Nemos, Gérante ;

MM. Guillet, Griseaud et Leriche, postulants Frères convers.

Paris. — Typographie Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 27. — Septembre 1868.

MISSIONS DU VICARIAT DE LA SASKATCHEWAN.

Ce nouveau vicariat, confié, depuis peu, au zèle intelligent de Mgr Grandin, évêque de Satala, a été détaché du vicariat de la Rivière-Rouge. Il comprend les bassins des deux grandes rivières de la Saskatchewan et de Churchill ou rivière aux Anglais, et celui de la rivière Attabaskaw, jusqu'au petit lac des Esclaves inclusivement, et les parties orientales de l'isthme de Raë et de la péninsule Melville. Il est borné, à l'est du cap Churchill jusqu'à Hoppen Ilet, par la baie d'Hudson; au nord et au nord-ouest par les hauteurs des terres, qui le séparent du bassin de l'Attabaskaw, à l'exception de la partie dont nous venons de parler ; à l'ouest et au sud-ouest, par le sommet des montagnes Rocheuses ; au sud, il est borné en partie par la frontière des États-Unis, qui s'avance dans ces régions jusqu'au 49e degré de latitude, et en partie par les hau-

teurs des terres qui le séparent du bassin de la Rivière-Rouge. Au sud-est, il est limité par le bassin du fleuve Nelson. Ce vicariat a dans sa longueur moyenne une étendue de 1,670 kilomètres et 715 kilomètres dans sa largeur, et une superficie d'environ 1,200,000 kilomètres, coupée par de nombreux cours d'eau. A peu près celle de la France. Notre dessein n'étant point de donner ici des notions géographiques plus complètes sur ce vicariat, mais de faire connaître son état sous le rapport religieux, nous empruntons, à ce sujet, aux notes que Mgr Grandin nous a laissées, ce printemps, avant de reprendre le chemin de sa lointaine mission, les renseignements que nous publions ; quoique très-peu étendus, ils suffiront, nous l'espérons, à donner une connaissance exacte de l'état religieux de ce nouveau vicariat et de ses nombreux besoins.

Le vicariat de la Saskatchewan ne comptait, à la date du mois d'août dernier, que douze Missionnaires y compris l'Évêque, répandus dans six résidences, dont quelques-unes sont séparées des autres par une grande distance ; outre le service qui se fait dans les résidences, à peu près chaque résidence a à desservir un ou plusieurs postes de missions, ce qui nécessite, de la part des Missionnaires qui en sont chargés, des voyages longs et très-pénibles. Voici les noms de ces résidences, auxquelles on a donné dans ces régions le nom de *missions*.

I. Mission de Saint-Jean-Baptiste, à l'île à la Crosse, la plus ancienne en date dans cette direction et autrefois la plus importante, mais qui a été gravement compromise par le désastreux incendie qui a dévoré en peu d'heures les travaux de plusieurs années.

Deux Pères y résident avec trois frères convers ; ils n'ont pour logement actuellement qu'une assez méchante baraque, qui sert également d'orphelinat à une vingtaine de jeunes garçons ; cette mission a également une école

de jeunes filles, sous la direction de trois *Sœurs grises* du Canada. Les Missionnaires y desservent les métis du fort, et les Indiens Cris et Montagnais qui le visitent. Ces sauvages sont à peu près tous catholiques. Les deux Pères ont, en outre, à visiter : 1° le poste du Portage à la Loche, où se réunissent de six à sept cents sauvages, presque tous baptisés, mais qui sont moins bons chrétiens que ceux des missions où les prêtres résident, et ceci s'applique à tous les postes qui sont simplement visités, surtout quand les visites sont rares et irrégulières. La raison de ce fait est facile à trouver : outre que ces sauvages ont beaucoup moins de secours religieux et sont beaucoup moins instruits de leur religion, la présence seule du prêtre a pour effet de leur rappeler celle de Dieu, ce qui les rend plus fidèles à leurs obligations et plus persévérants dans leurs bonnes résolutions; 2° le poste du lac Vert, qui est fréquenté par une centaine de Montagnais, tous chrétiens, et deux ou trois cents Cris, presque tous infidèles, mais qui se convertiraient si un Missionnaire pouvait résider à ce poste.

II. A près de deux cents lieues de l'île à la Crosse, dans la direction du nord-est, se trouve la résidence de Saint-Pierre, sur les bords du lac Caribou, dans la partie septentrionale. Cette mission est desservie par deux Pères et un frère convers. Environ quatorze cents Indiens s'y rendent, même de très-loin et à des époques différentes. Tous sont ou baptisés ou catéchumènes; mais la situation de cette mission ne peut-être que précaire, à cause des difficultés matérielles qu'elle rencontre. Toute culture y est impossible, soit à cause de la longueur des hivers, soit à cause de la stérilité du sol. Le bois de construction y est très-rare, aussi n'a-t-on pu y élever que de misérables baraques, qui à peine peuvent tenir debout. Le bois de chauffage y manquera bientôt, ce qui forcé-

ment obligera les Missionnaires d'aller ailleurs fixer leur résidence, car comment, dans un pays où le mercure gèle et où l'hiver est de sept mois, se passer de combustible? La difficulté sera de trouver, dans ces régions désolées, un lieu où l'on puisse se procurer les avantages matériels de première nécessité, et qui soit assez central pour servir de rendez-vous aux sauvages qui habitent cette partie du vicariat de la Saskatchewan.

Les Missionnaires de la mission Saint-Pierre sont chargés de visiter : 1° le poste du lac Ronge, où se trouve établie une mission protestante, dont l'influence a été désastreuse aux deux cents Indiens qui la fréquentent, parce que nos Missionnaires ne peuvent la visiter assez régulièrement; 2° le poste du fort de traite, fréquenté par environ deux cents Indiens, dont les dispositions pourraient être meilleures; 3° le poste placé à l'extrémité sud du lac Caribou, fréquenté par cent familles indiennes, peu instruites de notre sainte religion.

Un des Pères s'est avancé, il y a un an, sur les terres dites des *Montagnais*, et y a trouvé un grand nombre de vieillards qui n'auraient jamais reçu la grâce du baptême, s'il ne les avait point visités sur leurs terres. Plus loin, sur les côtes de la baie d'Hudson, se trouvent des Esquimaux qui, jusqu'à ce jour, n'ont pu encore être visités par nos Pères, sans qu'on puisse prévoir quand il sera possible de leur porter la bonne nouvelle. Au sud-est de la résidence de Saint-Pierre, il y a plusieurs postes de traite qui sont fréquentés par les Sauvages, connus sous le nom de *Maskegons*, de la nombreuse famille des Cris, mais qui, malgré leurs demandes, plusieurs fois réitérées, n'ont pu encore obtenir d'être visités par un Missionnaire, par la raison que les deux Pères de la résidence au lac Caribou ont déjà plus de travail qu'ils ne peuvent en faire. Il est à craindre que les ministres pro-

testants ne profitent de cette pénurie des ouvriers évangéliques, pour venir s'implanter au milieu de ces pauvres tribus, et, profitant de leurs dispositions pour la prière, ne les séduisent et ne leur fassent embrasser leurs erreurs.

Les autres missions sont établies dans la partie ouest du vicariat.

III. La résidence de Sainte-Anne est établie sur les bords du lac Manitou, appelé plus communément par les chrétiens *lac Sainte-Anne.* Elle possède une église en bois. Les fidèles de cette localité sont métis ; ils vivent des produits de la chasse et de la culture ; leur nombre varie de sept à huit cents. Sous le rapport religieux, généralement ils laissent peu à désirer, et, sans les flatter, on peut dire qu'ils forment une excellente chrétienté.

IV. A vingt lieues environ de Saint-Anne, près de l'embouchure d'un affluent de la Saskatchewan, on a fondé la mission de Saint-Albert, qui désormais va devenir la résidence du vicaire apostolique, parce que de cette mission, qui est centrale, les communications sont plus faciles avec les autres résidences qu'à l'île à la Crosse, où d'abord Mgr Grandin s'était fixé, quand il n'était encore que coadjuteur de l'Évêque de Saint-Boniface. Cette mission, comme celle de Sainte-Anne, a une population métisse et ne lui cède en rien en bonnes dispositions religieuses. Deux Pères y résident, et trois *Sœurs grises* y sont chargées de l'instruction des enfants. Elle ne possède point encore d'église : une salle assez vaste, mais d'une architecture plus que modeste, en tient lieu provisoirement. Les Pères de cette mission et ceux de Sainte-Anne ont, en outre, à desservir les postes du petit lac des Esclaves, du fort Gasper et quelques autres encore. Ils ont, en outre, à faire le service religieux au fort Edmonton, où un frère réside d'ordinaire pour l'instruction des jeunes garçons.

Ce poste n'est, du reste, qu'à deux lieues de la résidence de Saint-Albert, et comprend presque exclusivement les métis employés au service de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson.

V. A environ quarante lieues de Saint-Albert et dans la direction du nord-ouest, se trouve la mission de Notre-Dame-des-Victoires, au lac de la Biche ; cette mission a peu donné de consolation, jusqu'à présent ; deux Pères et trois *Sœurs grises* y résident ; une grande salle sert de chapelle, elle est fréquentée par quatre ou cinq cents métis et sauvages Cris, mais il y a dans la circonscription de cette mission un grand nombre d'Indiens qui sont encore infidèles. Les Missionnaires de Notre-Dame-des-Victoires ont à desservir le poste du fort Pitt.

VI. La dernière des missions établies dans ce vicariat est Saint-Paul des Cris, sur l'une des rives de la branche nord de la Saskatchewan et au-dessus d'Edmonton. Les deux Pères qui y résident s'y trouvent dans une extrême pauvreté. Cette mission est fréquentée par un grand nombre de Cris, dont la plupart sont encore infidèles. L'un des deux Missionnaires de Saint-Paul est chargé de visiter le poste du fort Carlton. Mais ce service, toujours incomplet, ne saurait suffire à ce poste, qui aurait besoin qu'un prêtre y résidât, pour y desservir une centaine de familles de métis qui ne participent point à la vie nomade des purs Indiens, et pour les sauvages, dont un certain nombre, quoique baptisés, vivent peu en chrétiens. Plus loin, dans la direction de l'ouest, habitent les Pieds-Noirs ; un de nos Pères, qui les a déjà visités et qui a su captiver leur esprit, a planté dans cette région une croix, comme prise de possession pour une résidence, mais quand sera-t-il donné à un de nos Pères d'aller s'établir parmi cette nation, pour la rendre chrétienne? Dieu seul le sait. Jusqu'à présent les ouvriers et les moyens ont manqué

Maintenant que nous avons donné un aperçu sur les missions de ce nouveau vicariat, nous allons faire connaître les travaux de quelques-uns de nos Pères qui y exercent leur ministère apostolique, en leur laissant à eux-mêmes le soin de nous raconter leurs succès, comme leurs peines et leurs fatigues.

LETTRE DU R. P. RÉMAS AU T. R. P. GÉNÉRAL.

Mission de Sainte-Anne, le 23 novembre 1866.

« MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

« Je ne saurais vous exprimer la joie que m'a fait éprouver la réception de votre bonne et affectueuse lettre, en date du 20 mars de cette année. Je crois que l'éloignement où nous nous trouvons de votre personne vénérée et l'isolement où nous sommes, nous rendent plus chers les témoignages d'intérêt et d'affection paternelle que vous voulez bien nous donner et dont nous sentons, du reste, tout le prix. Aussi vous-prierai-je de vouloir bien, autant que vos nombreuses occupations vous le permettent, me favoriser de temps en temps de l'une de vos bien-aimées communications. —Vous me rappelez, très-révérend Père, dans votre lettre, que je vous ferais un grand plaisir, si je vous racontais mes travaux et mes courses, et faisais connaître les sauvages que je suis chargé d'évangéliser. Je voudrais bien pouvoir répondre à vos désirs ; mais, vous le savez, notre genre de vie favorise peu le sens littéraire. Cependant, pour vous montrer ma bonne volonté, je vais essayer de vous raconter mon genre de vie dans cette région, où tout est si différent des usages et des mœurs de la France.—Je dois d'abord commencer par vous faire connaître le champ du père de famille, dont la culture m'a été confiée. La résidence de Sainte-Anne est

chargée de quatre missions distinctes. Sur une étendue de pays de forme triangulaire et dont les angles sont éloignés du centre d'environ soixante lieues, elle comprend le versant oriental des montagnes Rocheuses, situé dans le vicariat de la Saskatchewan, où j'ai deux postes à visiter, et s'étend au nord jusqu'aux limites du vicariat d'Attabaskaw. — J'ai appris que Mgr FARAUD avait le projet de fonder une résidence entre nos deux missions des montagnes Rocheuses et celle de Saint-Bernard, chez la nation des Castors ; il serait plus facile, de cette résidence, de visiter les postes qui sont à l'ouest et au petit lac des Esclaves, que du lac Sainte-Anne ; l'exécution de ce projet nous épargnerait, à nous, de longs voyages et de grandes dépenses, et il nous resterait encore assez de travaux pour nous occuper, et nous pourrions alors visiter les Assiniboines, qui fréquentent le fort qui porte leur nom. Quoique notre mission ait une grande étendue, le nombre des personnes qui en dépendent n'est pas considérable : il s'élève à peine à onze cents, dont sept cents environ sont baptisés. Ils sont de tribus et de races diverses. Les sauvages diminuent ou restent dans un état stationnaire, tandis que les métis augmentent et d'une manière assez rapide : un seul fait le démontrera. Il y a une quarantaine d'années que trois Iroquois et un Canadien vinrent s'établir au pied des montagnes Rocheuses et y épousèrent des sauvagesses. De ces quatre familles sont sorties cent trente personnes ; elles forment une tribu.

« Je vous ai parlé de l'étendue de la mission qui m'est confiée ; pour que vous ayez une idée de la manière dont je la dessers, je vous prierai de me suivre dans les diverses excursions que mon ministère m'impose.

« Au commencement du mois de mai de cette année, je me dirigeai vers le poste du petit lac des Esclaves.

Le lac Sainte-Anne était encore pris par les glaces et tous les bancs de neige n'avaient point disparu, ce qui augmenta les difficultés de mon voyage. Outre les les peines physiques qui se rencontraient plusieurs fois par jour, je portais avec moi une peine morale qui venait augmenter mon inquiétude : je laissais ma mission aux soins mercenaires d'un domestique, car je me trouvais seul alors des nôtres, et l'expérience m'avait appris qu'il me créerait de graves embarras pendant mon absence, que mon retour ne ferait pas cesser. Pour se rendre, en été, de Sainte-Anne à la mission de Saint-Bernard, on se sert de chevaux durant trois journées de marche ; le reste se fait en canot, mais on est obligé alors de faire un grand détour. Comme je tenais à m'y rendre par une voie plus directe, je m'avançai en droite ligne à travers la forêt, ayant eu la précaution de prendre un guide avec moi. Mais, après trois journées d'une marche incertaine et fatigante, je dus abandonner ce projet, deux de mes chevaux se trouvaient épuisés ; je dus reprendre la voie par eau, que je pus suivre à l'aide d'un vieux canot que je me procurai à grand'peine. J'arrivai enfin au fort des Assiniboines, mais une grande déception m'y attendait : les sauvages qui portent ce nom et qui fréquentent ce poste en étaient partis ; on m'apprit que plusieurs, parmi eux, étaient malades et auraient ardemment désiré de me voir. Quel parti dois-je prendre ? le plus naturel est de courir après eux, afin de les rencontrer. Mais ici se présente une grave difficulté : les uns ont pris la direction de l'ouest, d'autres celle du nord ; en outre, on m'apprend qu'un homme gravement malade m'attendait sur les bords du petit lac des Esclaves, et je ne pouvais aller à lui que par la voie d'eau. Je pensai qu'il fallait d'abord me rendre au désir de ce malade ; c'est ce que je fis, en m'embarquant sur une des branches de la rivière d'Attabas-

kaw ; mais, à mon arrivée au lieu désigné, je n'y trouvai point le malade : la famine avait forcé sa famille à s'enfoncer dans les bois pour y trouver quelque nourriture, et il avait dû la suivre. Plus tard, je pus le rencontrer.

« J'avais à me rendre à la mission de Saint-Bernard, et pour cela, je devais traverser le petit lac des Esclaves dans toute sa longueur ; mais, quoique nous fussions arrivés dans la dernière quinzaine du mois de mai, ce lac n'était pas encore pleinement dégagé de ses glaces, ce qui m'occasionna beaucoup de retard, m'exposa à plus d'un péril et me procura de grandes fatigues, car je dus faire une partie de la route à pied, n'ayant pas d'autre chemin que la grève, et chargé d'une partie de mon bagage.

« L'avant-veille de la Pentecôte, j'atteignais le but de mon voyage ; c'est à dix heures du soir que je faisais mon entrée au poste de Saint-Bernard, à la grande joie de mes sauvages. C'était le dix-septième jour depuis mon départ de Sainte-Anne.

« Le lendemain, je commençai les exercices de la mission, qui devaient durer une vingtaine de jours, exercices toujours très-fatigants, parce qu'on ne peut se permettre, tant qu'ils durent, un seul moment de repos, et qu'il faut faire une très-grande dépense de paroles, les catéchismes, les instructions, le chant, les confessions, occupant tour à tour tous les instants de la journée. Sans doute, ces missions produisent d'heureux résultats, mais ils seraient beaucoup plus grands, si l'on pouvait les réitérer plusieurs fois dans l'année et demeurer plus longtemps avec ces pauvres sauvages.

« L'arrivée du commis du fort, le 6 juin, apportant les marchandises, fut comme le signal du départ de nos Indiens, parce qu'ayant pu se procurer les objets qui leur sont nécessaires, ils retournaient dans leurs forêts. Me trouvant

par là privé de mon troupeau, je pris le parti de retourner à ma résidence. Mon cœur était profondément agité à la pensée que je laissai ce poste qui ne verrait pas de prêtre pour longtemps encore, et où les fidèles qui y reviendraient n'auraient pas la consolation d'y rencontrer leur Père. Je levai alors mes mains vers le Ciel, et je conjurai Notre-Seigneur de vouloir bien disposer les événements, de manière à ce que mon vœu fût exaucé, m'offrant moi-même, si c'était son bon plaisir, pour venir me fixer dans cette solitude profonde.—Ces pensées agitaient encore mon âme, quand déjà, monté sur mon canot, je fendais les flots pour traverser le petit lac des Esclaves, ainsi appelé, non parce qu'il est en réalité petit, puisqu'il a au moins cent milles de long, mais parce qu'il est moindre que le grand lac au nord, qui porte le même nom.

« Mais bientôt la tempête vint nous assaillir, et fournit à mon esprit une diversion nouvelle, en mettant sous mes yeux un danger imminent; heureusement qu'il nous fut possible, après de grands efforts, de gagner terre. Dans la soirée, le temps s'étant calmé, et nous donnant le vent en arrière, mes rameurs voulurent en profiter pour continuer la route. J'avoue que je partageais peu leur avis, j'étais même fort inquiet, car je n'ignorais pas que la navigation en canot, durant la nuit et sur un grand lac, est peu sûre; mais, craignant de les contrarier, je ne m'opposai pas à leur projet. Le canot fut donc lancé à l'eau. Bientôt, grâce à la fatigue, le mouvement régulier des rames et le balancement de l'esquif m'eurent plongé dans le sommeil, lorsque tout à coup j'en fus tiré par le craquement du canot, qui avait été lancé sur le tronc d'un grand arbre, caché sous l'eau. Le guide, en jetant un regard au fond du canot, s'aperçoit qu'il fait eau et jette le cri d'alarme. L'un de nous prend de suite un vase pour puiser l'eau et faire l'office de pompe : nous

dégageons le canot du récif où il était venu échouer, et nous cherchons à nous diriger vers le rivage. Malheureusement le temps était couvert et nous trouvant plongés dans la nuit la plus profonde, nous ne savions de quel côté nous diriger pour gagner le plus proche rivage ; ajoutez à cela que, malgré les efforts de celui qui pompait, l'eau montait toujours dans notre frêle embarcation, et que nous étions menacés de sombrer dans les eaux profondes du lac, avant même d'avoir découvert le rivage. Grâce à la divine Providence, après de grands efforts, nos avirons touchèrent le sable , ce qui nous annonçait que la rive n'était pas éloignée, et bientôt après, en effet, nos pieds touchèrent terre.

« Notre premier soin fut d'allumer un feu afin de sécher nos vêtements qui étaient un peu mouillés, et à peine étions-nous installés, que le vent et la pluie se déchaînèrent rns nous. Quoique leur visite fût fort peu agréable, dans la situation où nous nous trouvions, je bénis cependant le bon Dieu, avec un grand sentiment de reconnaissance, d'avoir attendu que nous fussions sortis du lac, pour nous les avoir envoyés. C'est préoccupé de ces pensées que je fus me coucher au pied d'un arbre, et y trouver un paisible et doux sommeil. Le lendemain, nous reprîmes notre route, malgré que les eaux fussent encore agitées. Bientôt le vent étant devenu plus fort, nous fûmes obligés de gagner la seule île qui se trouve dans ce lac; c'était la Providence qui nous y poussait, car elle nous y avait préparé comme une nouvelle manne, nous y trouvâmes une quantité d'œufs si considérable, que, ne vivant pendant quatre jours que de cette nourriture , la provision n'en parut pas diminuée; ces œufs ne nourrissent point comme ceux des poules domestiques, il nous en fallait une plus grande quantité pour nos repas, qu'il fallait encore renouveler plusieurs fois par jour.

« Notre route se continua, après quelques jours de repos, sans interruption. Sans doute, quand on navigue dans des rivières comme l'Attabaskaw, où les rapides se succèdent fréquemment, il est rare de ne pas y éprouver quelques accidents ; mais, enfin, nous nous en tirâmes sain et sauf. Les chevaux que nous avions laissés à notre départ, au moment où il avait fallu prendre la navigation, avaient eu le temps de se reposer et de prendre de l'embonpoint. Après une journée de recherches, nous les trouvâmes non loin des lieux où nous les avions laissés, et, trois jours après, je rentrai dans ma chère résidence de Sainte-Anne, que je trouvai hélas ! solitaire, c'est ce qui modère la joie que l'on éprouve de rentrer chez soi. A mon arrivée, beaucoup de travaux m'y attendaient, outre ceux du saint ministère : j'avais à sarcler, à biner mon jardin et à cultiver mes légumes ; j'avais aussi à visiter mes confrères de Saint-Albert, à vingt-quatre lieues de ma résidence, afin de pouvoir me confesser.

« C'est au milieu de ces soins, qu'un jour, vers la mi-septembre, je vis venir à moi un jeune homme exprimant sur sa figure la joie qu'il avait de me revoir. Comme ses traits ne m'étaient point familiers, je ne le reconnus point d'abord, mais bientôt je le remis pour l'un de mes bons métis iroquois des montagnes Rocheuses. Il venait, comme délégué des siens, pour m'inviter à me rendre dans leur tribu.

« Il était porteur d'une lettre que m'adressaient, en sauvage, ses compatriotes, portant ces simples mots, plusieurs fois répétés : « Toi, prêtre, maître au lac Sainte-Anne, « viens donc nous voir ; douze enfants te demandent pour « être baptisés, et tous les autres pour se confesser. Tu « ne viendras pas inutilement, nous te donnerons des « pelleteries. » Il y avait longtemps que j'avais le désir

d'aller visiter ces pauvres gens, mais les moyens m'avaient manqué ; ils me manquent plus que jamais au moment où je reçois leur invitation, mais comment refuser de me rendre à une demande aussi pressante ? Il me faut quatre chevaux pour me rendre chez eux, et je n'en ai que deux; deux compagnons me sont nécessaires pour la route difficile que je dois suivre, et je n'ai rien pour les payer. Dieu va y pourvoir. Un excellent chrétien arrive sur ces entrefaites de la Rivière-Rouge, et se propose comme moi de diriger ses pas vers les montagnes Rocheuses, non point pour y gagner les âmes, mais pour y trafiquer. Nous concertons ensemble le moyen de nous y rendre, ce qui consistait en grande partie à partager les mêmes peines et les mêmes fatigues, et à fournir chacun deux chevaux, et le 17 septembre, nous quittons la résidence de Sainte-Anne, nous dirigeant vers l'ouest, ayant pour guides les métis iroquois qui étaient venus me chercher. Nous avions à suivre des chemins impossibles et par un temps affreux, car durant les dix jours que dura le voyage, la pluie et la neige tombèrent alternativement presque tous les jours ; à ces misères je pourrais ajouter celle de la nouriture la plus chétive.

« Le 27 septembre, arrivé aux pieds des montagnes Rocheuses, je fis la rencontre de quelques familles de ces métis iroquois, qui nous dressèrent une tente auprès des leurs. Aussitôt, il s'en détacha plusieurs courriers qui se hâtèrent d'aller annoncer mon arrivée à ceux de leur tribu qui étaient répandus dans les vallées. Bientôt je pus commencer les exercices de la mission, qui me procurèrent, vu les excellentes dispositions de ces excellents chrétiens, les plus douces consolations. Oh ! comme je me sentais amplement payé de mes fatigues, quand je les voyais si fidèles aux pratiques de la religion et si généreux pour le service de Dieu !

« Le 9 novembre, ma mission était terminée ; je dus quitter ces bons métis pour reprendre le chemin de Sainte-Anne, n'ayant avec moi qu'un seul compagnon de voyage. Toute la population, y compris les femmes et les enfants, voulut m'accompagner durant quelques milles, voulant par là me témoigner leur affection et leur reconnaissance. Je ne vous raconterai point les difficultés du retour et les fatigues qui en étaient inséparables. J'arrivai à Sainte-Anne le 17 novembre, par un temps de neige. J'avais porté avec moi, dans ma mission, toute la provision de vin de messe que j'avais ; à mon retour, je ne pus donc dire la sainte messe ; je dus repartir le lendemain pour Saint-Albert, afin de la renouveler et voir par la même occasion mes frères. Je passai quelques jours au milieu d'eux, jouissant de la vie de famille, bonheur dont on ne connaît bien le prix que quand, comme moi, on en est privé. Après ces jours de joie et de consolation passés à Saint-Albert, je dus revenir à ma mission de Sainte-Anne, qui réclamait ma présence. J'ai à faire ma provision de poisson, couper le bois de chauffage, et puis charrier les foins. N'ayant qu'un seul domestique, je dois m'occuper comme lui et autant que lui de ces divers travaux. Ces préocupations des soins matériels et le temps qu'ils absorbent ne nous empêchent pas, sans doute, de remplir nos devoirs de religieux et de missionnaire, à l'égard de ceux dont les intérêts spirituels nous sont confiés ; mais il ne nous disposent point à faire des rapports intéressants : je vous donne cette raison comme excuse pour la pauvreté de ma lettre.

« Veuillez agréer, très-révérend et bien-aimé Père, l'hommage du respectueux dévouement de votre très-dévoué fils en Jésus-Christ et Marie-Immaculée.

« M. Rémas, *prêtre*, O. M. I. »

LETTRE DU R. P. LACOMBE AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mission de Saint-Albert, fête de l'Epiphanie,
6 janvier 1866.

« MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

« Voici revenue, une fois encore, une époque pendant laquelle je puis me donner la consolation de vous écrire et de vous adresser le rapport des travaux qu'il m'a été donné d'accomplir, cette année surtout. Il me semble ne pouvoir mieux commencer ce travail qu'en ce beau jour de l'Epiphanie, qui fut le jour où commença la vocation des Gentils. Ah ! combien je ressens le besoin de vous dire les peines et les joies que j'ai trouvées sur ma route, en tâchant de gagner à Dieu les pauvres sauvages infidèles, au milieu desquels l'obéissance m'a envoyé, et au salut de qui je dois consacrer mes forces, ma santé, ma vie tout entière.

« Ordinairement seul ici parmi eux, ne pouvant converser qu'avec des infidèles et tout au plus avec des gens qui ne font que commencer à prier, j'éprouve un sentiment de bonheur difficile à rendre à la seule pensée que j'écris à un père auquel rien de ce qui touche le dernier de ses enfants ne saurait être indifférent, qui m'écoute avec bonté, partagera mes peines et mes espérances.

« Peut-être, au reste, bien que je ne sois pas exercé dans l'art d'écrire, ne vous sera-t-il point sans intérêt d'entendre parler des sauvages de la Prairie. Bien que vous ayez souvent entendu parler des sauvages, je pense que vous avez rarement entendu parler de ces tribus nomades et barbares, dont je tâcherai de vous donner une idée. Elles habitent les terres qui s'étendent depuis la Saskatchewan jusqu'au Missouri. Dans mes rapports à

mes supérieurs, je tiendrai toujours à les mettre au courant non-seulement de ce que je puis faire pour la gloire de Dieu, mais de tout ce qui concerne les besoins et l'état de ma mission, et les espérances qu'elle donne pour l'avenir. Je voudrais leur bien faire comprendre combien nos pauvres missions ont un pressant besoin de leur secours. Il n'y a que le cœur du Missionnaire qui y travaille qui soit capable de le comprendre entièrement; bien des fois, je l'avouerai avec simplicité, j'ai versé des larmes abondantes, à la vue de ces vastes camps de malheureux Indiens encore assis à l'ombre de la mort : « Pourquoi « pleures-tu, venaient-ils me dire alors ? Est-ce que quel« qu'un d'entre nous t'a causé de la peine ? — Non, leur « disais-je, personne d'entre vous, et cependant je pleure « sur vous. Je pleure de voir que vous ne connaissez pas « encore la prière. » Mais il faut être ici, vivre au milieu de ces tribus, pour comprendre les sentiments que doit éprouver un prêtre, un Missionnaire, témoin des misères de toute nature que l'on y trouve.

« J'entre maintenant en matière et je tâcherai de n'être pas trop long.

« Je vous parlais, dans ma dernière lettre, au mois d'avril dernier, si je ne me trompe, d'une grande mortalité qui avait eu lieu dans ce pays, et principalement au milieu de la tribu des Pieds-Noirs. Une grande partie des enfants que je baptisai à cette époque sont morts, comme j'ai pu m'en assurer depuis lors. Plusieurs adultes aussi ont eu le bonheur de rendre leur âme à Dieu peu après leur baptême.

« Après avoir passé une partie du printemps avec les Cris, et avoir choisi l'emplacement convenable pour une nouvelle mission au milieu d'eux, je revins à la résidence de Saint-Albert, où je passai les fêtes de Pâques, tout en desservant la mission de Saint-Joachim. J'eus, pendant ce

temps-là, l'occasion d'aller faire une mission au fort des Montagnes-Rocheuses, et cela sur les instances réitérées du bourgeois du fort des Prairies. A la fin de mai, je remontai la rivière Saskatchewan jusqu'à la nouvelle mission de Saint-Paul. Là, je trouvai beaucoup de sauvages qui m'attendaient, pour faire sous ma direction quelques semences d'orge et de pommes de terre. Il n'y avait pas deux heures que j'étais débarqué que déjà ma charrue était prête à fendre la terre. J'étais seul avec mes Indiens ; je n'avais pas un seul blanc pour m'aider, si ce n'est le cher Gaspard qui, depuis deux ans, ne cesse de se sacrifier pour secourir les missionnaires. C'est donc à moi qu'il revint de conduire la charrue ; deux sauvages conduisaient les bœufs. Vous n'auriez pu vous empêcher de rire, en voyant ce laboureur improvisé, entouré et suivi par des Indiens au nombre de plusieurs centaines, hommes, femmes, enfants, qui ne pouvaient se rassasier de voir la terre s'ouvrir si facilement devant le soc.

« En quelques jours, j'eus labouré un morceau de terrain assez considérable, que je divisai en petits carrés, dont chaque famille eut le sien, pour y déposer ses semences, ce qui se fit avec beaucoup d'ardeur. J'en étais d'autant plus heureux qu'on ne saurait croire combien j'avais eu de peines et de difficultés à me procurer ces diverses semences. Ce fut un travail bien pénible que celui auquel il fallut me livrer pendant tout le temps que je restai à ce poste. Je ne pouvais dire la sainte messe que de très-grand matin, et, dans le cours de la journée, afin de pouvoir réciter mon office et vaquer à mes exercices de piété, j'étais obligé d'aller me cacher dans un bois voisin. A midi et vers le soir, je réunissais les enfants pour leur faire le catéchisme. J'avais de plus à visiter les malades ; vous voyez que tous mes instants étaient bien employés.

« Je passai ainsi quelques semaines avec mes nouveaux laboureurs, dont beaucoup étaient déjà chrétiens et quelques-uns catéchumènes, puis ils se préparèrent à partir pour la chasse aux buffles, car c'est là la seule ressource pour ne pas mourir de faim. J'eus bien de la peine à me séparer d'eux. Ils se montraient si pleins d'attachement pour moi et manifestaient de si bonnes dispositions, que je leur promis de venir les revoir dans le courant de l'été, pour peu que le bon Dieu me conservât la santé jusqu'alors. Il fallut deux jours pour que toute la tribu traversât la rivière. Je crois qu'il vous serait bien difficile de vous faire une idée du spectacle que présentaient tous ces sauvages, au nombre au moins de mille, au moment où ils traversaient la rivière large et rapide de la Saskatchewan. Les uns avaient construit, pour effectuer ce passage, un large radeau ; les autres avaient fabriqué avec leurs tentes une sorte de bateau sur lequel une famille sauvage se tenait du mieux qu'elle pouvait, tandis qu'un bon nageur la conduisait avec effort à l'autre rive, dirigeant, à l'aide d'une ficelle qu'il tenait entre ses dents, la frêle embarcation qui la portait. Il eût fallu surtout entendre les cris de toute cette foule et le vacarme qu'elle faisait.

« Mais pour que vous compreniez mieux le tableau que présente toute une tribu en marche, il sera bon de vous dire en quoi consistent la fortune et le ménage d'un sauvage nomade, dans nos contrées. La richesse s'estime principalement par le nombre des chevaux ; on est censé riche quand on en possède de huit à quinze. J'ai vu cependant, chez les Pieds-Noirs, des chefs qui avaient jusqu'à soixante chevaux, ce qui est ici une fortune très-considérable ; aussi un pareil sauvage ne peut manquer d'obtenir une grande considération dans sa tribu. Plus quelqu'un parmi eux a de chevaux, plus il est chef. Presque toutes les guerres qui ont lieu entre des tribus

différentes ont pour principale cause le désir de l'une d'entre elles de s'emparer des chevaux de l'autre. On ne saurait dire les haines, les vols, les massacres, qui naissent à cette occasion. Autrefois, disent les vieillards, il n'en était pas ainsi, il n'y avait pas de chevaux, il n'y avait que des chiens, et alors tous les sauvages étaient frères. Ils regrettent ce vieux temps.

« Chaque famille sauvage a une tente formée d'un certain nombre de peaux de buffle, allant jusqu'à vingt-cinq, selon la dignité de celui qui les occupe. On les construit au moyen d'une quinzaine de perches, disposées de manière à donner à cette maison ambulante la forme conique. Au sommet est pratiquée une ouverture, par laquelle la fumée s'échappe tant bien que mal. C'est à la femme qu'il appartient d'élever chaque soir la loge au moment du campement, et de la défaire le lendemain matin, au moment du départ. Il faut, de plus, qu'elle prenne soin de se procurer le bois destiné à chauffer toute la famille au moment du campement, et c'est là souvent une rude besogne, car il lui faut apporter de bien loin et sur son dos le bois nécessaire à cet usage. A l'intérieur sont disposés, autour de la loge, les lits ou plutôt les misérables peaux de buffle qui en tiennent lieu ; au milieu est le foyer.

« Quant aux objets de ménage qui se rencontrent en ces huttes, ils consistent simplement en plusieurs chaudières, deux ou trois haches et quelques couteaux. Nos sauvages ne possèdent rien autre chose, sinon leurs fusils et leurs flèches, qui, après les chevaux, sont les objets les plus estimés chez eux.

« Après le départ de toute cette tribu de Cris, je me préparai à rentrer à la mission de Saint-Albert, où je devais trouver notre nouveau supérieur, le P. TISSOT. Je laissai, en la confiant aux soins du cher Fr. ALEXIS, notre petite ferme, à laquelle je me promettais bien de

revenir le plus tôt possible. Après un voyage de trois jours, j'étais de retour à la résidence de Saint-Albert, où j'embrassais des frères avec lesquels j'étais heureux de pouvoir venir passer un peu de temps.

« Je tâchai, pendant ce nouveau séjour à la mission, d'aider le bon P. Tissot, dans les travaux auxquels il présidait; je fis quelques jours de retraite, et me préparai à aller rejoindre les Cris dans les prairies, où ils chassaient. Je m'embarquai donc, le 7 juillet, dans un canot que j'avais fait construire pour la mission, et, deux jours plus tard, j'avais le bonheur de revoir le cher Fr. Alexis, et les champs que j'avais cultivés avec lui.

« Comme les sauvages n'étaient pas rentrés à Saint-Paul, je me disposai à les aller chercher dans la prairie, et, après avoir fait les quelques préparatifs nécessaires pour cette excursion, je partis avec une famille qui se rendait au milieu d'eux. Nous les rencontrâmes après quatre jours de marche. J'avais avec moi une charrette, deux chevaux, une tente, une caisse renfermant ma chapelle et quelques couvertures pour me servir de couche, pendant la nuit. C'était là tout mon bagage.

« Les Cris me revirent avec bonheur, mais avec mon arrivée coïncidèrent quelques fâcheuses circonstances qui faillirent causer une bien mauvaise impression sur ces pauvres gens, encore trop superstitieux et tout à fait ignorants. J'arrivais à peine dans le camp qu'un vent violent s'éleva, et renversa, en un instant, une partie des loges. Un enfant de huit ans fut tué raide, une des perches qui forment les loges lui ayant fracassé la tête. J'arrivai trop tard à son secours, bien que je fusse accouru de suite, pour lui conférer le saint baptême. Pour comble de malheur, le feu s'échappa bientôt des loges renversées, et l'incendie gagna la prairie avec une très-grande rapidité. En vain chacun fit tous ses efforts pour

l'arrêter, il fut impossible d'y réussir, car le vent poussait à des distances considérables de nombreux tourbillons de flamme. Je craignais beaucoup que ce malheur n'eût des conséquences plus funestes encore que celles qui apparaissent aux yeux à la suite de tout désastre de ce genre; heureusement il n'en fut rien. Une forte pluie que le bon Dieu nous envoya, arrêta les progrès du feu, et mit fin à la grande terreur dont la tribu avait été frappée. Tous les esprits retrouvèrent le calme.

« Je commençai dès lors à suivre les Cris dans leurs différentes marches ; ils étaient toujours à la recherche des buffles. Quand, un jour, on avait fait bonne chasse, la tribu demeurait au même campement pendant tout le temps nécessaire pour faire sécher la viande et préparer les peaux de buffle. C'était surtout pendant ces jours-là que j'avais plus de facilité pour instruire mes sauvages. Le matin, après mes exercices de piété, je réunissais les femmes au milieu du camp; je leur apprenais leurs prières et divers cantiques, puis je leur faisais une instruction. Elles retournaient après cela à leurs occupations et je commençais de suite mes visites aux malades ; après ce ministère de charité, je me rendais auprès de ceux qui ne voulaient pas venir aux instructions, ou, en d'autres termes qui ne voulaient pas prier ; je répondais aux objections qu'ils me présentaient. J'avais ensuite à remplir les fonctions de juge de paix et à vider les différends qui s'étaient élevés entre eux ; il n'était pas toujours aussi facile d'accommoder les parties adverses que je l'aurais désiré.

« Vers midi, je sonnais de nouveau ma clochette, et je réunissais les enfants, dont l'empressement à venir assister à mes instructions me donnait beaucoup de consolation. J'étais, en un instant, entouré de tous ces petits Indiens, qui m'aimaient comme leur père, et chantaient

des cantiques de toute la force de leurs poumons. Après cet exercice, je me rendais au bois voisin, afin d'y trouver un peu de tranquillité et de réciter mon bréviaire. Puis, je rentrais au camp, pour continuer à visiter ceux de mes pauvres sauvages que je n'avais pu voir le matin. Enfin, dans la soirée, je réunissais les hommes, auxquels j'adressais une instruction, après laquelle, tout en fumant le calumet, chacun me faisait des questions relatives aux superstitions du pays et à notre sainte religion. Le dimanche, tout le monde assistait, en même temps, aux divers exercices de piété, à la sainte messe et au chapelet. Ce fut ainsi que je passai à peu près toutes mes journées pendant un mois et demi.

« Comme il serait trop long et trop ennuyeux de raconter les incidents de ce voyage, je reviens de suite à Saint-Paul, où j'avais laissé le cher Fr. Alexis. Ce bon frère, avec l'aide d'un sauvage, avait construit une sorte de maison, qui était loin d'être un château ; comme elle était encore inachevée, je me mis à la besogne, pour terminer les travaux de construction, et au bout de quelques jours nous entrions dans cette nouvelle demeure, un peu plus confortable qu'une loge.

« Au commencement de septembre, j'allai rendre visite aux Pères qui résident à la mission du lac La Biche. Le P. Maisonneuve me reçut avec la plus grande bonté. Je repartis après avoir eu la consolation de me confesser et de faire ma retraite du mois.

« Quand je rentrai à Saint-Paul, je trouvai mes sauvages qui y arrivaient eux-mêmes. Ils venaient revoir leurs travaux de culture. Je vous assure que leurs récoltes ont été bien promptement faites, et peut-être plus promptement encore consommées. Au reste, nous n'avions voulu faire qu'un essai, et chercher à apprendre aux Cris à cultiver leurs terres, qui sont fertiles. Notre

début n'a pas été malheureux, et si Mgr TACHÉ peut venir à notre aide, malgré les charges si lourdes qui pèsent sur lui, nous avons l'espérance de réussir assez bien dans la suite.

« Les sauvages passèrent une vingtaine de jours campés aux environs de la mission. Ils se décidèrent ensuite à reprendre le chemin de la prairie pour se préparer à la grande chasse de l'hiver. De mon côté, je tâchai de mettre ordre à mes affaires ; je donnai au bon Fr. ALEXIS les recommandations convenables, lui adjoignis quelques serviteurs, et je pris la route qui devait me reconduire à Saint-Albert.

« A mi-chemin, j'eus pour la troisième fois l'occasion de voir la mission protestante qui porte le nom de *Victoria*. Elle est située, comme la nôtre, sur le bord de la rivière, et le fanatisme wesleyen a fait de très-grandes dépenses pour la rendre un établissement important. Les ministres y font aux sauvages beaucoup de présents et surtout beaucoup de promesses pour les engager à embrasser la prière anglaise. Ils réussissent malheureusement assez bien auprès d'un certain nombre de ces pauvres gens, qui ne comprennent point la différence entre la vraie et la fausse religion. La Compagnie de la baie d'Hudson vient de bâtir un fort de traite à Victoria, et cela suffit pour attirer les sauvages à ce poste, où les attendent toujours le ministre et ses catéchistes.

« Vous avez, sans doute, déjà entendu dire que les ministres commencent à prendre, en ce pays, beaucoup d'influence. Pendant plusieurs années, ils n'y ont presque rien fait ; puis leurs ressources ont augmenté. En outre, on a mis à la tête de leurs établissements des hommes plus capables, sachant bien mieux les moyens à employer pour gagner les pauvres sauvages à leur secte. Or, lorsque quelqu'un dans notre contrée est devenu pro-

testant, c'est-à-dire s'est converti à la religion anglaise, il est presque impossible de le ramener à la vérité, surtout s'il s'agit d'un sauvage. Il n'y a à cette règle que de rares exceptions. C'est pour cela que nous regardons comme une chose si importante de nous trouver les premiers auprès des infidèles, et de leur donner nos soins avant qu'ils aient vu aucun ministre. Nous n'avons jamais aucune discussion publique sur la religion avec ces ministres, et de pareilles discussions nous feraient plus de mal que de bien, aux yeux des sauvages. Mais si l'on nous questionne, comme il arrive très-souvent, sur la différence de croyances religieuses, entre nous et les protestants, nous expliquons simplement la doctrine catholique, par rapport surtout aux points attaqués par l'hérésie : le célibat des prêtres, la confession auriculaire, etc.

« Cette doctrine prévient beaucoup en notre faveur l'esprit des sauvages, et je dois dire, à ce sujet, que j'ai trouvé parmi tous ceux qui habitent les prairies cette double croyance : 1° qu'il faut, pour obtenir le pardon d'un grand crime, en faire secrètement l'aveu à un homme de conduite sage ; 2° que, pour accomplir dignement un grand acte religieux, il faut être chaste.

« Je rentrai à la maison de Saint-Albert, au commencement d'octobre, et j'eus le bonheur, une fois encore, d'y embrasser des frères. Que l'on est heureux en ces circonstances ! Pour bien comprendre la consolation que l'on goûte, il faut l'avoir éprouvée soi-même. Mais je ne devais pas tarder à quitter de nouveau Saint-Albert. Mgr TACHÉ et le R. P. Visiteur, lors de leur passage ici, m'avaient chargé d'aller voir les Pieds-Noirs et les tribus alliées qui habitent les prairies. C'était une pénible mission que l'on me confiait, car un long voyage, en la saison rigoureuse où je l'entreprenais, ne peut avoir lieu sans que le Mission-

naire qui l'accomplit n'ait beaucoup à souffrir. Cependant, je l'avoue, j'étais bien content d'avoir cette nouvelle accasion de faire pénitence pour mes nombreux péchés. Puis, j'allai vers une mission naissante qui, naguère, m'avait appelé à son secours au moment même où une si terrible épidémie la décimait, qu'il me serait impossible de jamais oublier les scènes douloureuses dont je fus le témoin, et dont je vous ai parlé dans une lettre précédente. J'étais donc heureux d'aller revoir ces sauvages, auxquels j'avais promis alors de venir les retrouver le plus tôt que je le pourrais.

« Ainsi, après avoir pris les ordres de notre Père Préfet, je me mis en route pour le fort de la montagne de Roche, à la suite de la caravane que la Compagnie de la baie d'Hudson y envoyait. C'était à ce poste que j'espérais rencontrer les Pieds-Noirs, qui viennent y échanger leurs vivres et leurs pelleteries pour des fusils, du tabac, des habits, etc. De plus, je devais y trouver M. Hardisty, dont l'hospitalité bienveillante et toutes les prévenances ne pouvaient manquer d'être et ont, en effet, été d'un grand secours pour moi.

« Nous voilà donc en route. Nous partons par un temps magnifique, après avoir reçu les bons souhaits de toute notre population. La distance qui sépare Saint-Albert du fort de la montagne de Roche est de cent cinquante milles. Nous n'en avions pas fait trente, qu'une neige épaisse commença à tomber, et cela dura pendant trois jours. Cette neige abondante et inattendue rendit notre route bien difficile. Nos chevaux ne pouvaient avancer qu'avec grand'peine, car les roues de nos voitures, embarrassées par la neige et les glaçons qui s'y attachaient, ne faisaient plus que difficilement leur service. En outre, si nous avions le malheur de heurter quelque arbre dans notre marche, nous faisions tomber sur nos têtes une avalanche.

Ce ne fut donc pas sans efforts que nous atteignîmes, après quatorze jours de voyage, le fort de la montagne. Ma course n'était pas achevée. Je ne trouvai au fort qu'un petit nombre de Pieds-Noirs, car la plus grande partie d'entre eux, fatigués d'y attendre trop longtemps notre arrivée, s'étaient éloignés de ce poste où les vivres manquaient. Au bout de deux jours, les échanges entre les Pieds-Noirs et la Compagnie étaient terminés, et je pus partir avec mes sauvages, pour me rendre à leur camp, où toute la tribu m'attendait depuis longtemps et avec impatience.

« Mon intention était de me rendre le plus rapidement possible au lieu où ils avaient campé, et de rester au milieu d'eux aussi longtemps qu'il me serait permis de le faire ; mais je dus faire beaucoup plus de chemin que je ne pensais, avant d'arriver au milieu d'eux, car la disette se faisant toujours sentir, ils s'avançaient de plus en plus loin à la poursuite des buffles. Nous avions nous-mêmes bien peu de vivres, et si la divine Providence ne nous eût offert, le long de notre route, quelques lièvres et quelques perdrix, nous nous serions souvent couchés sans souper.

« Après six jours de marche, j'arrivai à un camp de Piéganes, que je connaissais et dont plusieurs enfants avaient déjà été baptisés. Je dus passer deux jours au milieu d'eux, pour leur donner quelques instructions, baptiser leurs enfants et visiter leurs malades. Puis, je repartis avec quelques sauvages. Nous rencontrâmes encore, avant d'arriver chez les Pieds-Noirs, les Gens-du-Sang sur les bords de la rivière La Biche.

« J'étais à peine arrivé aux premières loges que le chef de cette nation, Sotena, qui est mon grand ami, vint se jeter dans mes bras, tant il était heureux de me revoir, après une absence aussi longue que celle que j'avais faite. Je fus obligé de m'arrêter encore, et de passer quelques

jours avec les Gens-du-Sang. J'avais déjà composé quelques prières et quelques cantiques en leur langue ; je m'occupai, jour et nuit à les leur apprendre. Pour les instructions, je dus me servir d'interprète, et je fus assez heureux pour en trouver un qui parlait bien le cris.

« La tribu, que j'évangélisai ainsi quelques jours, souffrait beaucoup de la disette, et nous étions bien heureux quand le soir nous pouvions avoir un peu de viande sèche pour apaiser notre faim.

« Un soir nous ne fûmes pas même assez heureux pour nous procurer ce léger souper ; c'était après une journée bien fatigante, passée tout entière à voyager dans la neige et par le froid le plus piquant. Le lendemain, je dus marcher à jeun pendant toute la journée, mais enfin j'arrivai vers le soir au camp des Pieds-Noirs, sur les bords de la rivière Bataille, et là, bien que les vivres n'y fussent point abondants, nous pûmes nous réconforter un peu.

« Au camp des Pieds-Noirs, je fus logé dans la demeure même du grand chef de la tribu : ce chef s'appelait *Natous,* c'est-à-dire *le Soleil.*

« Les Pieds-Noirs avaient formé trois camps. Celui dans lequel je me trouvais, et où j'espérais me reposer enfin des fatigues de mon long voyage, tout en étudiant la langue des Indiens que je venais évangéliser, se composait de quarante-cinq loges. Un autre en possédait cinquante, et le troisième soixante. Je vous donne ces détails pour que vous puissiez mieux comprendre l'épouvantable scène qui ne devait pas tarder à avoir lieu. De mémoire d'homme, l'on n'a entendu parler de choses semblables dans ces prairies.

« Le jour même de mon arrivée, j'avais engagé fortement les Pieds-Noirs, à se réunir en un seul camp, parce qu'il était important pour eux de se tenir en garde contre leurs ennemis. Soit par négligence, soit pour quelque

autre motif, je ne fus pas écouté, et les camps restèrent divisés.

« Le 4 décembre, au soir, j'avais terminé la réunion des hommes ; nous avions récité la prière et chanté des cantiques. Chacun était retourné à sa loge pour se reposer. Resté seul avec le chef et sa famille, dans leur loge, étendu sur ma modeste couche, j'allais aussi prendre mon repos. Mon Dieu ! je ne me doutais pas, dans ce moment, qu'une foule d'ennemis, cachés tout près de nous, au milieu des arbres, n'attendaient que le moment où le feu de toutes les loges aurait été éteint, pour attaquer notre camp. On dit que le nombre de ces ennemis était d'un millier d'hommes, et se composait d'Assiniboines, de Sauteux et de Cris, venus jusque des bords de la rivière Castor. — Tout le monde dormait profondément. Tout à coup Natous se lève avec précipitation, et saisissant son fusil, il crie en pied-noir d'un ton lugubre : *Assinaw ! Assinaw !* « Les Cris ! les Cris ! » Il n'avait pas achevé ces mots qu'une terrible détonation se fait entendre, et que des balles viennent de toutes parts percer nos loges. C'était celle du chef, dans laquelle je me trouvais, qui était la plus exposée. Mais, je dois vous dire que les ennemis ignoraient que je fusse au milieu des Pieds-Noirs, car, jamais nos Indiens n'auraient osé attaquer le camp, s'ils avaient su qu'un prêtre s'y trouvât, tant ils ont de respect pour lui, lors même qu'ils sont encore infidèles. Mon bien-aimé Père, je me reconnais incapable de vous exprimer ce que j'ai vu et ressenti dans cette épouvantable nuit du 4 au 5 décembre. Mon chef s'était jeté, avec sa famille, en dehors de la loge qu'il habitait et encourageait tous ses hommes à donner courageusement leur vie. Dès la première décharge, deux perches de notre loge avaient été brisées et je voyais des bourres de fusil enflammées tomber à mes pieds.

« Je me levai, sans être trop effrayé pourtant, car depuis quelques jours je m'attendais un peu à ce que je voyais se passer. Je saisis ma soutane et je la revêtis promptement, j'attachai mes souliers, puis je baisai ma croix, faisant à Dieu de bon cœur le sacrifice de ma vie. Je suspendis ensuite à mon côté le sac qui contenait les saintes huiles. J'entendais siffler les balles autour de mes oreilles, pendant tout ce temps. Je sortis enfin et, me tournant vers les ennemis, je tâchai de me faire entendre et reconnaître ; c'était impossible, le tumulte était à son comble. On ne peut se faire une idée de la confusion qui régnait alors.

« Imaginez-vous une nuit obscure, éclairée seulement par la sinistre lueur de la poudre enflammée, produite par les coups de fusil vivement répétés ; ajoutez à cela les chants de guerre, les discours des chefs qui encouragent les jeunes gens, les cris de désespoir des mourants et des blessés, les lamentations des femmes et les pleurs des enfants qui ne savent où s'enfuir, le hennissement des chevaux et les aboiements sourds et prolongés des chiens : tout faisait de cette scène d'horreur quelque chose d'effrayant et avait de quoi épouvanter les plus intrépides.

« Pour comble de malheur, nous étions presque sans défense, car le plus grand nombre de nos hommes étaient depuis deux jours partis pour la chasse. Si Dieu ne nous avait protégé d'une manière toute spéciale, il est sûr que personne d'entre nous n'eût échappé à la mort ! Notre camp était rasé.

« Quand je vis qu'il m'était impossible de me faire entendre des assaillants et d'arrêter ce combat nocturne, j'encourageai les chefs à donner courageusement, s'il le fallait, leur vie pour leur nation. Pour moi, je courus vers les mourants et les blessés. Ces pauvres sauvages me prenaient par mes habits, me serraient les mains, qu'ils ne

voulaient plus lâcher, et me disaient : « Kimmo kinnan, djimo hikkat : «*prends pitié de nous, prie pour nous.*

« La première victime que je rencontrai fut une jeune femme qui venait de recevoir une balle au front, tout près de moi, au moment où elle sortait de sa loge. En voulant moi-même rentrer dans cette loge, je pressai sous mes pieds le corps de cette malheureuse femme baignée dans son sang. Je me baissai aussitôt et demandai à cette infortunée si elle voulait mourir chrétienne. Sur sa réponse affirmative, je saisis, à la lueur de la fusillade, un vase d'eau qui se trouvait près de là, heureusement ; je lui en versai sur la tête une partie et la baptisai. Quelques minutes plus tard, les ennemis s'emparaient de la loge de cette femme, à laquelle ils enlevèrent la chevelure, et égorgèrent un enfant à la mamelle, que je n'avais pu voir, bien qu'il se trouvât dans cette même loge. Les ennemis s'emparèrent ainsi de vingt-cinq loges, qui furent mises en pièces. Tout ce que je possédais fut enlevé et porté je ne sais où. Mon bréviaire seul me fut laissé. Un Assiniboine s'en était déjà emparé, m'a-t-on dit, quand une balle vint renverser ce malheureux, et l'étendit mort tout près du lit où je reposais un instant plus tôt. Un Pied-Noir, qui l'avait aperçu, s'était élancé sur lui, lui avait enlevé la chevelure et pris mon bréviaire, qu'il me remit un peu plus tard.

« Cependant les guerriers des autres camps de Pieds-Noirs, ayant entendu la fusillade, ne tardèrent pas à arriver pour porter secours à leurs frères. Le feu ne discontinua point. Trois fois les ennemis essayèrent de s'emparer de tout notre camp, et trois fois ils furent repoussés. —Que j'attendis le jour avec impatience, et que cette horrible nuit me parut longue ! — Enfin, l'aurore vint à paraître, je me revêtis alors de mon surplis et de mon étole ; puis, tenant d'une main le drapeau de parlementaire et de l'autre ma croix, je m'avançai vers les combattants. Les

Pieds-Noirs cessèrent le feu, car ils pouvaient, eux, facilement me voir et m'entendre, mais un épais brouillard et la fumée que la fusillade avait produite me dérobaient à la vue des Cris. J'avais beau leur faire des signes, le feu continuait, les balles tombaient à mes pieds ou sifflaient à mes oreilles. Les combattants dont j'avais arrêté le feu me criaient de me retirer, quand une balle, qui sans doute avait déjà touché la terre, rebondit sur mon épaule gauche et vint de là me frapper au front. Je faillis être renversé ; je crus alors devoir me retirer et revenir près des Pieds-Noirs.

« Le combat recommença alors avec une nouvelle ardeur, mais les combattants étaient à distance les uns des autres. Ce ne fut qu'à onze heures du matin que nos ennemis commencèrent à reculer définitivement. Un Pied-Noir leur avait crié, paraît-il : « Vous avez blessé le « prêtre. C'est assez. » Et les Cris répondirent : « Nous « ne savions pas que le prêtre était au milieu de vous. « Puisqu'il en est ainsi, nous ne voulons plus nous battre.»

« Du côté des Pieds-Noirs, douze personnes ont été tuées, deux enfants ont été enlevés et faits prisonniers. Quinze hommes ou femmes ont été blessés, trois dangereusement ; deux cents chevaux au moins ont été enlevés ou tués par les Cris. Du côté de leurs ennemis, il y a eu dix hommes tués et cinquante blessés, dont plusieurs mortellement. Telle a été cette triste affaire, dans laquelle j'ai failli perdre la vie, ainsi que tous les sauvages du côté desquels je me trouvais et qui, après la bataille, venaient m'embrasser, me remercier et me dire que j'étais divin, puisque les balles n'avaient rien pu sur moi. Je n'ai jamais moins redouté la mort que pendant le combat dont je viens de parler. Je m'attendais bien, à chaque instant, à être renversé, et je n'en étais pas effrayé. Dieu n'a pas encore voulu de moi ; son but a été peut-être de

montrer à mes pauvres infidèles sa puissance et sa bonté à l'égard de ceux qui mettent en lui leur confiance, et de leur faire comprendre la vérité de cette parole du Psalmiste : *Scuto circumdabit te veritas ejus ; non timebis a timore nocturno, a sagittâ volante in die, a negotio perambulante in tenebris.*

« Natous et deux autres chefs pieds-noirs ont montré, pendant tout le temps du danger, un grand courage, et un sang-froid qui leur fait honneur.

« Les habits de Natous ont été criblés de balles ; ce n'est qu'après avoir eu la jambe fracassée d'un coup de fusil, qu'il a cessé de faire entendre à ses hommes des paroles encourageantes.

« J'ai perdu au pillage du camp tout ce que je possédais, habits, couvertures, etc. Mes chevaux aussi m'avaient été enlevés ; de ma vie, je n'avais été si pauvre qu'à l'issue du combat nocturne entre les Pieds-Noirs et les Cris. Il ne me restait pas même assez de quoi me couvrir la tête, pour me protéger contre le froid si intense de la saison.

« Le lendemain de la bataille, malgré l'épuisement de tous et la rigueur du temps, nous nous mîmes en route pour aller rejoindre, à vingt milles de là, un autre camp de Pieds-Noirs. On me prêta quelques couvertures pour m'empêcher de geler. Je passais encore une dizaine de jours avec mes chers sauvages, puis je me préparais à retourner au fort de la Montagne. La chose n'était pas facile, dans l'état de misère où je me trouvais ; j'étais mal habillé, il faisait très-froid, il y avait beaucoup de neige. Il fallut cependant partir. Trois Pieds-Noirs s'offrirent pour m'accompagner. J'avais promis de me rendre à la mission pour la fête de Noël, mais tous mes plans se trouvaient dérangés par les funestes événements dont j'ai parlé. Je ne dis rien des nouvelles difficultés que je rencontrais

aussi sur ma route ; pendant six jours que dura le voyage qui me ramena au fort, le froid, la faim et la lassitude m'éprouvèrent tour à tour. J'arrivais enfin, mais épuisé.

« J'espère que le bon Dieu se servira, pour sa gloire, des événements si tristes dont je viens de parler. De loin, on pourrait en juger autrement, et penser que le combat qui a eu lieu entre les Pieds-Noirs et leurs ennemis est de nature à nuire au succès de la religion, en augmentant la haine entre des tribus différentes et en paralysant les efforts des Missionnaires. Pour moi, qui ai vécu au milieu des sauvages des prairies, telles ne sont pas mes craintes. Je crois plutôt que ces sauvages trouveront dans les événements qui ont eu lieu, au milieu d'eux, des enseignements propres à leur faire comprendre la beauté de la religion et le courage du prêtre. Partout on entend parler de la protection visible de Dieu sur le camp des Pieds-Noirs. Les Cris sont abattus et tout honteux. Ils ont montré bien du regret d'avoir entrepris ce qu'ils ont fait, et m'en ont demandé pardon. Nous pouvons donc espérer que le bon Dieu se servira de ces événements pour le bien de tous. Veuillez prier et faire prier, afin que nous obtenions cet heureux résultat.

« A mon arrivée au fort de la Montagne, M. Hardisty vint, avec sa famille, à ma rencontre. Il versait des larmes en voyant l'état de misère et de pauvreté où j'étais réduit.

« Il voulut changer mes vêtements, m'offrit la meilleure nourriture qu'il pût se procurer et me traita comme si j'avais été son propre père. Une hospitalité si généreuse me fit bientôt oublier mes misères et mes fatigues précédentes. Je passais deux jours à encourager et confesser toute la population du fort de la Montagne. Après cela, je partis avec M. Hardisty, qui m'obligea de monter dans son meilleur traîneau, tiré par ses chiens, les

plus robustes coursiers de la contrée. Nous arrivâmes heureusement, après cinq jours de marche, au fort des Prairies, autrement appelé *Edmonton*, où je fus reçu comme un *revenant*. On avait ouï dire que j'avais été tué, et l'on était tout heureux de me revoir en bonne santé.

« Je restais au fort le quatrième dimanche de l'Avent ; j'y célébrai la sainte messe ; puis, le soir du même jour, je me rendis à Saint-Albert, où j'eus le bonheur de retrouver et embrasser des frères, de revoir les bonnes sœurs qui avaient tant prié pour moi, pendant mon absence, et tous nos petits orphelins, à qui je porte tant d'intérêt.

« Voilà, mon très-révérend et bien-aimé Père, ce que j'ai fait depuis le printemps dernier. Quoiqu'il me répugne beaucoup d'écrire le peu de bien que je tâche d'accomplir dans la partie du champ du père de famille qui m'est confiée, je n'ai pu m'y refuser, l'obéissance m'en faisait un devoir. Un autre que moi l'eût raconté d'une manière plus intéressante. J'ai compté sur votre indulgence et vous donne la preuve de ma bonne volonté.

« Je vais maintenant vous donner quelques notions sur le caractère, les mœurs, les usages et la langue des sauvages des prairies.

« Le sauvage des prairies diffère beaucoup des autres sauvages de l'Amérique du Nord, par le caractère, les mœurs, et par les idées religieuses. Ce grand pays, qui s'étend depuis les montagnes Rocheuses, c'est-à-dire depuis le point où l'une des branches septentrionales de la rivière Suskatchewan prend sa source, jusqu'à la rivière Rouge, était habité autrefois par un très-grand nombre de sauvages. Leur nombre a beaucoup diminué et j'attribue cela à trois causes différentes : 1° les guerres que se sont livrées entre elles ces différentes tribus, qui, au dire des anciens, étaient très-fréquentes ; 2° les maladies qui, à certaines époques, ont causé de très-grands ra-

vages au milieu de ces sauvages, très-inhabiles à se procurer les soins que réclamait leur état, quand ils venaient à être atteints par une de ces maladies ; 3° et leurs rapports avec les Européens, qui leur ont communiqué bien des vices et leur ont procuré l'eau-de-vie, si funeste aux pauvres Indiens.

« Oui, nous devons le dire en gémissant, l'homme civilisé que l'amour du gain amène au milieu des sauvages, au lieu de donner le bon exemple, scandalise ces pauvres ignorants, tout étonnés de voir commettre le mal par des hommes connaissant la prière. Je me ferai pourtant un devoir d'ajouter que, depuis l'arrivée des Missionnaires en ce pays-ci, les choses ont beaucoup changé ; tout en instruisant les Indiens, ils ont rappelé à ses devoirs l'Européen. Il me faut aussi donner des éloges à la conduite qu'a tenue la Compagnie de la baie d'Hudson, prohibant, dans tous ses forts, la vente de liqueurs enivrantes. Puissent les commerçants ne jamais s'éloigner de cette règle sage, pour la tranquillité de nos chrétientés et pour le bien des sauvages !

« On peut partager en trois grandes tribus ou nations les sauvages des prairies, compris dans le diocèse de Mgr TACHÉ, savoir : les nations des Pieds-Noirs, des Cris et des Assiniboines.

« Ces nations sont divisées en petites tribus qui se regardent comme étrangères les unes aux autres, bien qu'elles aient la même langue, la même manière de vivre ; mais, en cas de guerre, elles se réunissent et ne forment qu'une seule tribu. Chaque tribu, surtout chez les Pieds-Noirs, se divise en grandes familles, dont chacune a un chef particulier.

« Les notions que je vais donner sur les sauvages des prairies se rapportent surtout aux Pieds-Noirs, mais conviennent à peu près également bien aux Cris et aux Assini-

boines. La nation des Pieds-Noirs se partage en quatre tribus qui sont celles des Gens-du-Sang (*Kéna*), des Piéganes (*Piéganiw*), des Sarcis, et des Pieds-Noirs proprement dits (*Sixika*). Chacune de ces tribus se subdivise en dix-huit grandes familles de vingt à quarante loges. La tribu des Sarcis est presque éteinte aujourd'hui. Celle des Piéganes paraît être la plus nombreuse, mais la plus grande partie habite les terres qui avoisinent le Missouri.

« Les mœurs des sauvages des prairies, encore infidèles, sont très-mauvaises, et cela tient surtout à deux causes difficiles à guérir : 1° l'oisiveté : vivant, au jour le jour, du produit de leur chasse, les sauvages ne songent à autre chose qu'à jouer et à fumer, à moins que la faim ne les presse de chasssr les buffles; 2° l'état d'agglomération dans lequel se trouvent réunies tant de personnes qui ne sont retenues par aucun sentiment de religion, de pudeur et de crainte. Les sauvages qui vivent par moindres groupes sont certainement bien plus moraux et d'un caractère plus doux que les sauvages ayant pour habitude de former de grands camps. Chez les Pieds-Noirs, les conversations sont licencieuses, et cela sans exception, tant de la part des hommes que de celle des femmes et même des enfants, les paroles les plus libres sont pour eux comme des choses indifférentes. Sous ce rapport, du moins, le sens moral est complétement éteint chez eux.

« Les femmes sont vêtues modestement parmi eux; les hommes et surtout les enfants semblent ignorer l'obligation où ils sont de se couvrir.

« Un des principaux défauts de ces sauvages, c'est d'être incapables d'oublier une injure. La vengeance est une de leurs passions les plus difficiles à guérir. Un Pied-Noir attendra des années entières le moment de la satisfaire, sans rien laisser paraître de la disposition de son esprit;

puis, quand l'heure propice, selon lui, sera venue, malheur à celui qui l'a offensé ! Il s'est passé, à cet égard, des choses vraiment sataniques, même entre parents.

« Ces sauvages sont encore voleurs ; ils enlèvent et pillent tout ce qu'ils trouvent à leur convenance, et si le possesseur de l'objet volé vient à le retrouver entre leurs mains, ils exigent un salaire avant de le lui remettre. Ne songeant point à trouver son bonheur dans la vie future, le sauvage met tout en son pouvoir pour se le procurer dans la vie présente. Il saura, dans ce but, entreprendre des choses difficiles, souffrir de grandes misères, la faim, le froid, la fatigue. Quelle n'est pas sa persévérance quand il s'agit de réussir dans une entreprise nocturne du genre de celle dont je vous ai parlé plus haut ? quand il faut commettre quelque grand vol, ou satisfaire une passion ? Mais autant il est résolu dans de pareilles circonstances, autant il est irrésolu et mollasse quand il s'agit de faire le bien et de réprimer ses passions.

« Le grand amour des sauvages pour l'eau-de-vie a été, pendant tout le temps qu'ils ont pu s'en procurer, la cause des scènes les plus lamentables et des misères les plus navrantes. Comme ces pauvres gens ne travaillent jamais et n'ont d'autre occupation que celle de la chasse, qui est un exercice passager et peu fatigant, ils ont beaucoup de temps pour jouer à divers jeux de hasard, qui sont la source de divisions et de disputes entre eux et même de meurtres. Ils ne sont pas cependant sans avoir quelques qualités, celle, par exemple, d'être hospitaliers ; ils se feront gloire de recevoir, aussi bien qu'ils le pourront, l'étranger qui les visitera. Ils ont en outre beaucoup de respect pour le prêtre, l'homme de la prière, qu'ils regardent comme puissant auprès de Dieu. Ils sont, au reste, pleins de considération pour tous les blancs. Je me rappelle, à ce sujet, qu'un vieux chef me disait un

jour : « *Dieu a fait les blancs entièrement, ou, si vous voulez, ce sont des œuvres achevées ; pour nous, nous n'avons été faits qu'à moitié, nous n'avons qu'une demi-existence.* »

« La femme indienne, dans les contrées dont je parle, est réduite dans l'état le plus abject. Elle est esclave, et des plus misérables encore. A peine a-t-elle atteint douze ans, qu'on la vend comme une marchandise. J'ai vu des pères spéculer sur la vente de leurs filles, pour augmenter le nombre de leurs chevaux. Ce qui nous étonne en voyant la triste condition où les femmes sont réduites, c'est qu'elles-mêmes paraissent ne pas s'en douter. N'ayant jamais vu les personnes de leur sexe plus heureuses, elles s'habituent tout naturellement à n'être que des victimes de la brutalité des hommes. Très-souvent, les femmes sauvages portent sur elles les marques sanglantes des mauvais traitements de leurs maris, qui ne se font aucun scrupule de leur couper le nez, de leur donner un coup de couteau dans le bras ou à la jambe, et même de leur enlever leur chevelure. La malheureuse femme maltraitée de la sorte pleurera quelque temps, mais bientôt, le croiriez-vous ? elle ira rire de son sort avec ses compagnes. Il n'est point rare, chez les Indiens infidèles, qu'un mari, emporté par quelque honteuse passion, ôte la vie à sa femme, et personne ne l'en punira.

« La polygamie est une coutume générale dans les tribus qui habitent les prairies. Ce n'est pas seulement un des plus grands obstacles qui s'opposent à leur conversion au christianisme, c'est la cause de divisions et de misères sans nombre, pour les femmes elles-mêmes ; il y a toujours des disputes et des querelles entre elles. Les enfants n'ont aucun respect pour leurs parents ; ils ne leur obéissent point et ne paraissent guère les aimer. Vous ne sauriez croire de quelle manière indigne on y

traite son père et sa mère ; mais aussi, il est très-rare de voir les parents corriger leurs enfants. Quand un jeune sauvage a quinze ans, si, par hasard, son père ne veut pas lui donner des chevaux, il s'éloigne de la maison paternelle, va au loin, gagner sa vie comme il peut. Ces sortes de jeunes gens, appelés *orphelins* ou *abandonnés* ne paraissent avoir d'aptitude que pour faire le mal.

« Les vieillards devenus incapables de travailler, et, par conséquent, d'être utiles à la tribu, sont méprisés et fort maltraités ; ils ont beaucoup à souffrir sous tous les rapports. Il faut excepter quelques vieux jongleurs et quelques anciens chefs, traités avec honneur jusqu'à leur mort. Ce que j'ai dit relativement à la polygamie ne s'applique pas aux Cris ; car ces sauvages ont, depuis plusieurs années, écouté les instructions et les recommandations des Missionnaires ; ils ont cessé d'avoir plusieurs femmes. Au reste, toutes les autres coutumes opposées au christisnisme disparaissent peu à peu, à mesure que nous gagnons du terrain.

« Les sauvages de la prairie, comme tous les autres sauvages, n'ont aucun gouvernement proprement dit. A part le temps de la grande fête du Soleil, qui a lieu en été et dont je parlerai plus loin, chacun vit, comme bon lui semble, va et vient au gré de ses désirs.

« Les chefs ne sont chefs que de nom, en dehors de la guerre et des vols de chevaux. Ce titre est conféré, soit par droit héréditaire, soit par droit électif, comme il a lieu quand quelque sauvage a fait un grand acte de bravoure. On est encore chef quand on a une grande loge, et surtout lorsqu'on peut donner de grands festins, quand, en un mot, on ne se montre pas avare de son bien, le donnant à qui le demande.

« Bien que, à proprement parler, il n'y ait pas de gouvernement chez les Pieds-Noirs, il y a certaine hié-

rarchie militaire, composée de sept classes différentes de soldats, dont chacune a un chef et qui forment, outre la milice, une espèce de sacerdoce. L'on est initié à ces sortes de fonctions, et l'on ne monte aux différents degrés qu'elles comprennent qu'à la suite d'un très-grand nombre de cérémonies, dont plusieurs se rapprochent d'une manière étrange des cérémonies de notre sainte religion. D'après les règles données par Napi, son fondateur, la nation des Pieds-Noirs est gouvernée, pendant l'été, par les Akkanakatsex ou les sept ordres militaires que j'ai mentionnés. Le gouvernement patriarcal, ou par chef de famille, cesse au printemps, à l'arrivée de l'Aigle, un des grands génies de la tribu.

« Ces diverses institutions me semblent avoir pour but de conserver et d'enraciner de plus en plus, au sein de la nation, l'amour de la guerre et certain polythéisme très-compliqué, qui me paraît ne ressembler en rien à la religion des autres tribus de ce pays. Les jeunes gens (Tokas) ou *Associés* ont des réunions dans lesquelles ils étudient avec soin l'art de la guerre, telle qu'elle se pratique chez eux, et tâchent de se perfectionner dans la connaissance de leur grossier paganisme. C'est pendant les cérémonies et les initiations de ces associés, principalement à l'époque de la fête du Soleil, que se racontent les merveilles opérées par les fameux génies de l'Aigle, de l'Épervier, du Corbeau, du Loup, du Chien, du Buffle, de l'Ours, etc. C'est là aussi l'école des traditions de la nation : on y redit les hauts faits d'armes des ancêtres ; on y apprend les rites, les chants, les préceptes de la religion du pays.

«Aux *Associés* appartient de donner l'ordre des marches, des chasses, d'administrer la justice, de faire la police, de gouverner le camp durant les jours qui précèdent la fête du Soleil et quelques semaines encore après. Mais,

à part cette époque, chacun est parfaitement libre ; nulle autorité ne pèse sur lui. Pour ce qui est des délits qui viendraient à se commettre, ils ne restent pas toujours impunis, ce sont les parents qui, ordinairement, infligent le châtiment au coupable, à moins que celui-ci n'apaise leur colère en leur donnant ses chevaux et tout ce qu'il a ; quelquefois, cela ne suffit point, il faut alors qu'il se réfugie dans une autre tribu. Quand il s'agit de faire la guerre, chacun peut y prendre part, y aller ou demeurer chez soi, comme bon lui semble. Dans le combat, on n'observe aucun ordre, chacun tire ses coups de fusil comme il l'entend et d'aussi loin que possible, ce qui rend peu meurtriers leurs combats, à moins d'une surprise. Leurs guerres offrent presque toujours le caractère de celle que j'ai racontée plus haut ; elles consistent à surprendre, pendant la nuit, des ennemis moins nombreux et endormis, à massacrer des femmes et des enfants sans défense, à voler des chevaux. Le sauvage qui a paru habile dans de semblables circonstances est reçu en triomphe dans son camp, on lui donne un autre nom, et il monte de droit à un grade plus élevé.

« J'en viens maintenant aux croyances et pratiques religieuses des Pieds-Noirs. D'après tout ce que j'ai pu connaître relativement aux traditions de cette nation, il me paraît certain qu'elle n'a jamais connu Dieu ou l'Être suprême. Contrairement à ce qui existe dans toutes les autres tribus de ce pays, les Pieds-Noirs n'ont aucun mot dans leur langue pour désigner Dieu. C'est là, sans doute, une chose étrange, puisque, dans les nations les plus barbares, on a toujours trouvé l'idée de Dieu, plus ou moins nettement ; les Pieds-Noirs ne paraissent aucunement connaître d'autre divinité que *Natous*, le Soleil matériel et visible, leur père et fondateur. Depuis que les Missionnaires ont pénétré au milieu d'eux, les

Pieds-Noirs connaissent Dieu et l'appellent « Notre Père, qui est en haut. » Mais leur première divinité a toujours été Natous, le Soleil, ou Napi, le Vieux. C'est à lui que se rapportent toutes les invocations, toutes les supplications ; c'est au Soleil que l'on fait des sacrifices sanglants, qu'on présente des offrandes sacrées pour être heureux dans la guerre, avoir bonne chasse, vivre longtemps... Les traditions portent que c'est du Soleil qu'est sorti celui qui a fait les Pieds-Noirs ; il a passé plusieurs années sur la terre sous le nom de *Napi* et a opéré toutes sortes de merveilles. Il y a dans la prairie, plusieurs lieux regardés comme sacrés, parce que Napi y a fait tel et tel prodige. C'est lui qui a donné aux Pieds-Noirs leur religion, leurs lois, toute leur façon de vivre. « Les blancs, « disent-ils, ont été créés par un autre Dieu, et nous par « celui-là ; c'est pourquoi nous vivons différemment. » Outre le Soleil, ils ont des dieux secondaires ou génies, en grand nombre. Ils leur offrent aussi des sacrifices et leur adressent des prières pour se les rendre favorables. Ils révèrent en particulier la lune, qu'ils appellent la *Vieille,* et les étoiles, sur le compte desquelles ils ont les fables les plus étranges. La terre a aussi sa part à leurs hommages ; dans les festins, on lui offre sa portion de nourriture, ou, mieux, on la lui jette ; dans les assemblées, le calumet lui est toujours présenté, après avoir été présenté au Soleil.

« Les Pieds-Noirs ne regardent comme péché que le meurtre, le vol entre parents et alliés, le mensonge et la colère. La luxure, la vengeance et l'orgueil ne sont point des choses défendues à leurs yeux ; ce sont des choses indifférentes et dont ils se vantent.

« Ils reconnaissent de mauvais génies qu'ils cherchent à apaiser, mais n'ont point l'idée du démon et de l'enfer. Ils n'ont aucune connaissance des récompenses et des peines de l'autre vie ; ils pensent que la mort n'est

qu'un passage de cette terre à une autre terre de chasse où ils seront plus heureux et où n'existera pas de distinction entre les bons et les méchants. Plus quelqu'un aura été grand et puissant en cette vie, plus il le sera dans l'autre. Ils sont persuadés que les méchants n'ont point à attendre de châtiment après cette vie; mais si quelqu'un parmi eux tombe malade ou éprouve quelque malheur, ils considèrent ces maux comme une punition des péchés qu'il a commis.

« S'il me fallait énumérer toutes les superstitions qui existent chez ces pauvres Indiens, je n'en finirais point; ils rendent divers hommages au calumet, à la peau de certains animaux et de certains oiseaux... Que n'y aurait-il point à dire sur les ridicules cérémonies accompagnant leurs vaines observances, sur leurs danses, leurs chants, la singulière façon dont ils soignent leurs malades? Mais je ne veux point trop prolonger ma lettre.

« Lorsque quelqu'un vient à mourir, chez les Pieds-Noirs seulement, on ne l'enterre pas. Si c'est un chef, on le laisse dans sa loge, revêtu de ses plus beaux habits, on lui donne son fusil et sa pipe, puis on tue à la porte de sa loge les chevaux qui lui appartenaient, afin qu'il puisse s'en servir sur la terre nouvelle où il est allé *chasser*. Si le défunt n'avait aucune dignité dans la tribu, on l'élève sur un monceau de terre, où il reste jusqu'à ce que les loups et les corbeaux en aient fait leur proie. Tous les sauvages de la prairie ont une très-grande frayeur des morts. — Les tribus autres que celle des Pieds-Noirs enterrent généralement leurs morts; elles conservent seulement, comme souvenir, les cheveux du défunt; on les met dans des sachets, que souvent les vieillards portent sur le dos. Ces sachets occupent, dans les loges indiennes, une place d'honneur, et c'est vers eux que se fait l'offrande des plats du festin, et celle du calumet toujours

en usage dans les assemblées religieuses ou politiques.

« Les Cris ont l'habitude de célébrer, auprès de la fosse du défunt, le festin des morts, qui est toujours accompagné de sanglots et de chants lugubres.

« Comme les peuples civilisés, les Indiens observent le deuil, mais un deuil à eux, un deuil sauvage. C'est à la femme qu'en revient la part la plus pénible. Si quelqu'un vient à perdre un de ses parents, il se met à crier en pleurant : *Rendez-moi digne de compassion*. Alors arrive toute sa parenté, qui entre dans sa loge, et tout y est mis au pillage. Quand cette scène est terminée, la plus proche parente du défunt ou de la défunte sort de la loge en pleurant, elle se coupe les cheveux, se dépouille d'une partie de ses vêtements, ne conservant autre chose que quelques haillons ; elle se fait des incisions aux bras et aux jambes ; le sang coule en abondance ; on commence alors les pleurs et les chants lugubres, que l'on renouvelle fréquemment pendant plus d'un mois.

« Ne sont-ils pas bien dignes de pitié et de compassion, ces pauvres enfants de la prairie, qui ne connaissent point Dieu et la vraie religion, et qui, sans le savoir, sont le jouet du démon ? Que Dieu daigne couronner nos efforts et nous donner de les lui gagner !

« *Fête du Soleil.* — J'ai cru vous être agréable en vous donnant ici quelques détails sur la grande fête du Soleil, qui s'observe chez les Pieds-Noirs.

« Cette fête est annuelle ; elle est d'obligation pour toute la nation. Au commencement du mois d'août, les sept ordres de la hiérarchie militaire et sacerdotale prennent en main la direction des affaires du gouvernement du camp, sous la présidence du grand prêtre du Soleil. Dès lors, personne ne doit abandonner le camp. Une partie de l'été est employée aux préparatifs de la grande solennité. Tout le monde est mis à contribution, afin de

pourvoir aux nombreux festins du grand prêtre et de ses *Associés*. Les langues des buffles tués précédemment sont précieusement conservées pour le festin de la fête du Soleil; on réserve aussi, pour cette importante circonstance, divers fruits sauvages que l'on a fait sécher.

« Quatre jours avant la nouvelle lune d'août, la tribu arrête sa marche ; on campe dans un endroit propice ; la suspension des chasses est annoncée. Des détachements de soldats à cheval veillent jour et nuit à l'exécution des ordres du grand prêtre. Il ordonne, pour ces quatre jours, des jeûnes et des bains de vapeur. C'est durant ce temps-là que, assisté de son conseil, il fait choix de la vestale qui doit représenter la Lune à la fête du Soleil.

« Cette *vestale* est choisie parmi les vierges ou parmi les femmes qui n'ont eu qu'un mari, et, dans ce cas, celle qui est nommée a dû s'abstenir de cohabiter avec son époux depuis un certain temps. Si après la fête on venait à découvrir qu'elle a rempli les fonctions de vestale sans se trouver dans les conditions prescrites, elle serait mise à mort, et sa famille serait soumise à la vengeance terrible de toute la nation. On a vu des vestales égorgées au milieu même de la fête du Soleil, parce qu'on avait découvert qu'elles ne se trouvaient point dans l'état de chasteté exigé pour remplir cette fonction.—Le troisième jour des préparatifs pour la fête, après que la dernière purification est terminée, on construit le temple du Soleil, pendant que le grand prêtre compose le Eketstokisim ou *fagot sacré ;* c'est un faisceau composé de quelques centaines de petites branches de bois sacré, recouvert d'une magnifique peau de buffle; le tout doit être placé au sommet du temple du Soleil. Ce temple est de forme circulaire; il est construit au moyen de pieux enfoncés dans la terre, à six pieds de distance les uns des autres, et entre lesquels on dispose des traverses qu'on recouvre de feuil-

lages. Au centre de l'enceinte du temple est le poteau sacré, sur lequel repose principalement la toiture.

« L'entrée du temple est à l'orient ; au fond est le sanctuaire, appelé par les Pieds-Noirs la *terre sainte.* On y élève un autel de la dimension d'un pied carré ; il est entouré d'herbes odoriférantes. Sur cet autel est placé une tête de buffle, peinte en noir et en rouge ; tout près est la place réservée à la vestale.

« Quand le moment de la fête est venu, le grand prêtre, accompagné de la vestale et suivi de toute la nation, se rend au temple processionnellement au son de tous les instruments de musique en usage chez les Indiens. On plante d'abord le *poteau sacré*, ce qui se fait avec un grand nombre de cérémonies très-burlesques ; après quoi, le feu sacré est allumé et le calumet est préparé. Ce *calumet* est présenté au Soleil dès que le Soleil paraît à l'horizon. A ce moment, tout le monde se jette à terre en poussant de grands cris. Puis, la vestale allume au feu sacré le calumet, et le grand prêtre adresse une prière à l'astre du jour, auquel il demande d'étendre sa protection sur tout le peuple. Ensuite, il impose les mains sur les mets qui doivent servir au repas sacré, et présente au Soleil une des langues de buffle qui doivent servir à ce festin ; il la dépose sur l'autel, pendant que la vestale sort du temple pour distribuer la portion du festin qui revient à chaque sauvage pour son déjeuner. Cela fait, la vestale quitte sa chaussure, se jette sur un lit préparé, et dort, on le prétend du moins, le *sommeil de guerre* (Okân).

« Dès ce moment, un vacarme épouvantable se fait entendre : ce sont des chants, des cris, des hurlements ; tous les sauvages rentrent dans l'enceinte du temple.

« Alors commencent les grandes harangues ou le récit des hauts faits d'armes de la nation. Chacun vient ensuite

faire son offrande au Soleil, lui présenter ce qu'il a de plus précieux. Les sept ordres de soldats viennent après et successivement exécuter leurs danses ; ils racontent leurs exploits. On applaudit ; les musiciens alors entonnent le chant du départ et battent la mesure sur les tambours du combat.

« Le chef portant sur la tête un diadème formé de plumes d'aigle, et autour de son corps les chevelures enlevées aux ennemis, ayant la figure horriblement tatouée, monte sur son cheval de guerre, tenant sa lance à la main. Après en avoir frappé le *poteau sacré*, il fait quatre fois le tour de l'enceinte du temple, en chantant un chant de triomphe. Ses amis redisent sa bravoure, on l'applaudit, on lui fait des présents. D'autres chefs après lui viennent recevoir les mêmes hommages. La fête dure enfin quatre jours. Pendant tout ce temps, le grand prêtre reçoit les offrandes que viennent lui apporter les sauvages, et les présente au Soleil; ce sont comme des *ex-voto*.

« Je ne puis énumérer toutes les sortes d'offrandes que l'on présente ainsi au Soleil, pendant ce temps. Les pauvres sauvages pratiquent en son honneur des expiations, au prix desquelles celles qu'on s'inflige par les hères et les cilices ne sont rien. Il n'est pas très-rare, par exemple, de voir des jeunes gens pousser le dévouement jusqu'à lui sacrifier un doigt de leur main. D'autres se font des incisions larges et profondes dans lesquelles ils passent des courroies, qui leur servent à se suspendre au poteau sacré ; le sang ruisselle, et quand, ainsi qu'il arrive souvent, le patient tombe à terre, parce que le poids du corps a déchiré les chairs, ce qui produit toujours des plaies affreuses, il paraît ravi de joie. S'adressant au Soleil : « Mon père, lui dit-il, tu vois que je ne suis pas « un ami avare de mon corps. Fais que je sois heu-

« reux et fortuné dans le chemin de la vie, que tu tâ-
« cheras de rendre long. Obtiens-moi de voir la vieillesse. »

« Pendant ces sacrifices singuliers, la vestale, qui est censée avoir dormi son *sommeil de guerre*, s'occupe à entretenir le feu sacré au moyen d'herbes odoriférantes, et présente de temps à autre le calumet au *Soleil*, son époux, car vous savez qu'elle représente la *Lune*. Elle fait part ensuite au grand prêtre du rêve qu'elle a eu pendant qu'elle dormait, et le grand prêtre le fait connaître solennellement à la nation, au son du tambour.

« Quand, au quatrième jour, le soleil est sur le point de disparaître de l'horizon, la fête se termine par de longues prières et des chants variés.

« Ainsi est célébrée cette fameuse fête du Soleil, qui a tant de charme pour toute la nation, et à laquelle elle est si fortement attachée. Elle est aussi, hélas ! le principe et la fin de toutes ses supertitions et de ses jongleries.

« Deux choses m'ont toujours singulièrement frappé, lorsque j'ai étudié les usages et la religion de ces pauvres Indiens : c'est de voir d'abord comment le démon qui règne et domine en maître sur eux, prend soin de leur demeurer inconnu, de leur laisser ignorer les peines de l'autre vie, car les Pieds-Noirs n'ont aucune idée du démon et de l'enfer ; c'est de voir ensuite qu'une sorte de malédiction particulière pèse sur ces Indiens, car, par leur manière de vivre et leurs mœurs grossières, ils sont plus éloignés que tous les autres sauvages de la prairie de la civilisation et du christianisme. Pauvres Pieds-Noirs ! qu'ils sont dignes de pitié !

« Je ne les en aime pas moins, ou plutôt c'est parce qu'ils sont réduits à ce triste état que je suis plus heureux d'avoir été envoyé pour les sauver : *Evangelizare pauperibus misit me.* Hélas ! quand donc auront-ils, eux

aussi, le bonheur de connaître la vérité, de pratiquer la religion et d'en goûter les avantages ! Ils comprendront alors combien le joug du Seigneur est plus doux que celui qu'ils portent. Quand donc, au lieu d'adorer ce soleil matériel dont les rayons les éclairent, reconnaîtront-ils et adoreront-ils le vrai Soleil de justice ?

« Ma consolation a toujours été de penser que le jour viendrait où il en serait ainsi. Quand j'arrivais au milieu de ces pauvres Indiens, lorsque je faisais couler l'eau sainte de la régénération sur le front de jeunes enfants et de pauvres mourants, et que j'annonçais à tous la *bonne nouvelle,* un Dieu créateur et rédempteur, juste, mais bon, récompensant ses élus par une éternité de délices, et punissant les méchants de supplices éternels, il me semblait voir les anges gardiens de cette nation veiller à ce que mes paroles ne fussent point perdues, et user de leur puissance pour que le résultat consolant de ces paroles et de tous mes efforts fût de donner gloire à Dieu et paix aux hommes de bonne volonté : *Gloria in excelsis Deo et in terrâ pax hominibus bonæ voluntatis !*

« Je vous donnerai, en terminant cette longue lettre, quelques notions sur la langue des sauvages de la prairie.

« Ces sauvages, étant partagés en quatre grandes tribus, ont quatre langues ou dialectes différents : Le *cris,* le *pied-noir*, l'*assiniboine* et le *sarcis.* Je ne puis rien dire de ces deux derniers dialectes, que je n'ai pas eu occasion de parler. Le sarcis me paraît ressembler au montagnais et être très-difficile. Mais, comme les Sarcis sont peu nombreux et parlent tous également le pied-noir, il n'est pas nécessaire pour le Missionnaire d'apprendre leur langue.

« Le cris, langue des sauvages qui portent ce nom, est compris et parlé aussi par les Assiniboines, les Sauteux et par nos métis. Il n'offre pas de grandes difficul-

tés, surtout à qui veut se servir, pour l'apprendre, d'un dictionnaire et d'une grammaire composés par les Missionnaires, avantage précieux, que l'on n'a pas encore pour étudier le pied-noir. Le cris est une langue très-riche et renferme une multitude de mots pour exprimer une même pensée. Avec la connaissance des racines de cette langue, on peut composer soi-même un grand nombre de noms, d'adjectifs et de verbes. Parfois un simple mot rend avec beaucoup de justesse une pensée qu'on ne saurait rendre en français sans employer toute une phrase. Le cris n'a point de sons durs ou gutturaux ; il possède un accent qui donne à la prononciation, dans un sermon surtout, beaucoup de majesté et d'harmonie.

« Le pied-noir est plus pauvre que le cris, mais n'a pas moins aussi ses qualités. Cette langue a une prononciation encore plus douce et plus agréable que le cris. Les règles de sa grammaire offrent bien de l'analogie avec celle de la grammaire crise ; elles présentent moins de difficultés.

« En cris comme en pied-noir, tous les noms peuvent devenir verbes, et tous les verbes devenir des noms.

« Plus j'étudie ces langues et plus je trouve grande leur perfection ; elles ont l'avantage de ne jamais varier, elles sont maintenant ce qu'elles étaient il y a cent ans, et seront après un siècle, si l'état social ne change pas chez ceux qui les parlent, ce qu'elles sont aujourd'hui. Une chose remarquable, c'est qu'un enfant de huit à dix ans les parle d'une manière aussi correcte que le meilleur des orateurs, et cela bien qu'elles aient des règles assez compliquées.

1° QUELQUES MOTS EN CRIS :

Kijé-Manito.	**L'être parfait. Dieu.**
N' ottawiy.	**Mon père.**

Nigawiy.	Ma mère.
Kijikaw.	Il est jour. Jour.
Sibiscaw.	Il est nuit. Nuit.
Nipiy.	Eau.
Iskoutew.	Feu.
Mashinahigam.	Ce qui est dessiné. Livre.
Masinahikew.	Il écrit.
Ayamihaw.	Il prie. Il est chrétien.
Ayamihawin.	La prière; la religion.
Ayamihe-wiyiniw.	L'homme de la prière, le prêtre.
Ayamihe-wikamik.	Maison de prière. Eglise.
Pisim.	Le soleil.
Tibiskawipisim.	Le soleil de la nuit, ou la lune.
Namawiya.	Non. Ne pas.
N' iyaw.	Mon corps.
N' t' atchâk.	Mon âme.
Mistatim.	Cheval.
Attim.	Chien.
N' t' em.	Mon cheval ou mon chien.
Pimatisiw.	Il vit.
Pimatisiwin.	La vie.
Pimatjihew.	Il le fait vivre.
Nipiw.	Il est mort.
Nipiwin.	La mort.
Nipahew.	Il le fait mourir.
Miyosiw.	Il est beau.
Miyowatisiw.	Il est d'un bon caractère.
Miywëyittam.	Il est content.
Miyweyimew.	Il le trouve beau; il l'estime.

SIGNE DE LA CROIX EN CRIS.

† Weyollawimit, mina wekosissimit, mina meyositmanito, o wiyowinik pitane ekusi ik kit.	† Le Père et le Fils, et le bel Esprit, en son nom, qu'il en soit ainsi !

« Afin de vous donner une idée de la construction des phrases et du génie de la langue crise, autant que faire se peut, quand on ignore le dialecte, je donne le mot à mot, en français, de la traduction du *Pater noster* en *cris*.

PATER NOSTER EN CRIS.

N' ottanân, kitchi kijikok eyâyan,	Notre Père, au ciel qui es,
Pitane miyweyitchikatek ki wiyowin.	Qu'il soit aimé, ton nom.
Pitane otchitchipayik kitipeyitchikewin.	Qu'il vienne, ton règne.
Ka iji nantottakawyian, kijikok, pitane ekusi yi waskitaskamik.	Comme tu es écouté au ciel, qu'il en soit ainsi sur la terre.

Anotch ka kijikâk	Aujourd'hui, en ce jour,
miynân ni pakkwejigani	donne-nous notre pain
minân mina tattewaw kijikaki.	et ainsi, chaque jour.
Ka iji kassinamowatitwaw	Comme nous pardonnons
kaki matchitotakayakwaw	à ceux qui nous ont fait du mal,
ekusi kassinamawinan	de même pardonne-nous
ka ki matchitotamak.	ce que nous avons fait de mal.
Pisikeyiminân kitchi	Veille sur nous pour que nous
Eka matchi totamâk.	ne fassions pas de mal.
Tyékatenamawinân ka mayatâk.	Eloigne de nous le mal.
Pitane ekusi ikkit!	Qu'il en soit ainsi !

2° QUELQUES MOTS, EN PIED-NOIR.

« N'ayant pas trouvé de mot pour exprimer la Divinité, j'en ai composé un :

Omakko-natoyé tapi. Le grand esprit. Dieu.

Ninna.	Mon père.
Nikrist^{a}.	Ma mère.
Kristioy.	Le jour.
Kokoy.	La nuit.
Orki.	De l'eau.
Istchi.	Du feu.
Sinakisin.	Livre.
Esinakew.	Il écrit.
Adjimokikkâw.	Il prie.
Adjimokikkan.	La prière.
Natoyapikowan.	L'homme divin, le prêtre.
Natous.	Le soleil.
Kokoyé-natous.	La lune (soleil de la nuit).
N' ostourm^{i}.	Mon corps.
N' atak.	Mon âme.
Ponokamita.	Cheval.
Emita.	Chien.
N' otasi.	Mon cheval ou mon chien.
Stowan^{a}.	Couteau.
N' ottowan^{a}.	Mon couteau.
Pistarkân.	Tabac.
Namaw.	Fusil.
Nitchipistarkân.	J'ai du tabac.
Nitchipistarkowaw.	Je lui donne du tabac.
Moyis.	Loge.
Pototchikoy.	Chemin.
Poka.	Enfant.
Napi.	Un vieillard.
Stoyé.	Il fait froid.
Sa.	Non.
N't'iskisinowaw.	Je le connais.

SIGNE DE LA CROIX EN PIED-NOIR.

† Hounnima, ki orkoyémumma, ki arsatousé, otchimikasim^{i}, ka manistioup^{i}.

CANTIQUE.

Ninnan, spomo kinnan
sputch kitchi tapi
ikoy kitchi kama nitsto
kidad jimohikkan.
Ninnan, spomo kinnan,
n' t' akomitjiman
arsiw kitchipohorsin;
natoyé kristikoyé,
kitorkokkipinnân
n' t' akomitjimân.

Notre Père, aide-nous, d'en haut
où tu demeures; beaucoup je
te demande la religion.

Notre Père, aide-nous;
j'aime
ta belle parole;
le dimanche
que tu nous donnes,
je l'aime.

« Je termine cette longue lettre en vous demandant, mon très-révérend et bien-aimé Père, de bien vouloir bénir le dernier de vos enfants et tous les pauvres sauvages qu'il évangélise, et qui n'ont de secours à attendre que de vous et des oblats de Marie Immaculée. Que ne pouvons-nous faire pour eux davantage ? Que n'avons-nous des ressources pour ériger quelque mission au milieu de leurs prairies ! Il y a là plus de douze mille Indiens dont je suis le seul Missionnaire, et dans toute la vaste étendue de la terre qu'ils habitent, il n'existe pas une mission proprement dite; nous n'y avons aucune chapelle.

« Daignez agréer, mon bien-aimé Père, l'hommage du profond respect, etc.

« Votre fils tout dévoué et tout affectionné :

« Albert Lacombe, O. M. I.,
Prêtre missionnaire.

LETTRE DU MÊME AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mission Saint-Paul-des-Cris, sur la Saskatchawan,
Jour de Pâques, 31 mars 1866.

« Mon très-révérend et bien-aimé Père,

« Nous venons de célébrer une grande et belle fête; le jour de Pâques est un jour bien cher au cœur de tous mes néophytes, et comme les peines et les joies de mes pauvres sauvages sont devenues mes peines et mes joies, j'ai moi-

même ressenti aujourd'hui de bien douces consolations : ils étaient si heureux, mes bons chrétiens, en recevant Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie que j'ai eu le bonheur de leur donner! Dieu récompensait leur foi naïve des joies les plus suaves !

« Malgré l'heure déjà avancée de la nuit, je ne veux pas, mon très-révérend et bien-aimé Père, aller prendre le repos dont j'ai cependant besoin, avant d'avoir tracé les premières lignes d'une lettre que je me fais un bonheur de vous adresser. Je n'aurai à vous raconter que des événements qui offrent peu d'intérêt, et comme je suis inhabile à écrire, ma plume ne leur donnera point le charme qui leur serait nécessaire pour être lus avec plaisir ; je suis assuré néanmoins que vous accueillerez avec bonté le simple récit de mes derniers travaux.

« La dernière lettre que j'avais l'honneur de vous adresser remonte, je crois, au mois de janvier 1865. J'étais alors à la mission de Saint-Albert ; je vous parlais de mon voyage à l'intérieur de la tribu des Pieds-Noirs et de la bataille fameuse qui avait eu lieu au mois de septembre de l'année précédente. Et, maintenant, me voici à la mission de Saint-Paul-des-Cris. Quand, l'hiver dernier, le R. P. VANDENBERGHE traversait ici la rivière Saskatchewan, pour se rendre, en la compagnie de Mgr TACHÉ, à la mission de Saint-Albert, il ne se doutait probablement pas qu'un peu plus tard un Oblat viendrait ici planter la Croix et fonder une mission. Cette mission de Saint-Paul se trouve à l'entrée des terres de chasse des Cris, qui habitent les grandes prairies. Notre bien-aimé vicaire de missions et le R. P. Visiteur avaient plusieurs fois exprimé le désir de me voir aller donner mes soins à ces pauvres sauvages, et c'est pourquoi, malgré les contrariétés de tout genre qu'il m'a fallu surmonter, j'ai entrepris d'établir ici une mission. Dieu aidant, mon

courage a été plus grand que les épreuves auxquelles il n'a pas manqué d'être soumis.

« Je laissai Saint-Albert, l'an dernier, au lendemain de la grande fête du 25 janvier. Après avoir embrassé les frères que je quittais à regret, et placé sur un traîneau attelé de quatre chiens, tout mon bagage (léger bagage, hélas !), je me mis en route, en raquette, ayant pour unique compagnon un jeune métis. Notre voyage dura quatre jours et fut heureux. Comment vous exprimer, bien-aimé Père, avec quelle joie je fus reçu ! C'était plaisir de voir l'allégresse de tous les sauvages au milieu desquels j'arrivais. Elle était d'autant plus grande que le bruit de ma mort s'était répandu parmi eux ; on croyait que j'avais été tué chez les Pieds-Noirs. Aussi c'était vraiment un spectacle touchant de voir mes bons Indiens se précipiter sur moi, criant tous à la fois : « Merci, merci, mon père vit. » Puis ils traduisaient leur contentement du geste et de la voix, aussi bien qu'ils le pouvaient. Tous me disaient qu'ils avaient beaucoup prié pour moi et remerciaient Dieu de leur avoir manifesté, en ma faveur, sa puissance et sa bonté.—« Quand j'ai appris « ta mort, me disait l'un d'eux, j'ai plus pleuré que « lorsque j'ai perdu mon père. » Un autre ajoutait : « A « l'annonce de cette triste nouvelle, nous nous sommes « dit, entre nous : Fuyons, fuyons bien loin, car si le « Père a été tué chez les Pieds-Noirs, il n'y a plus de vie « pour nous. — Pour moi, me disait encore un de ces « chers sauvages, pour moi, j'ai dit : Je ne fuirai pas. « S'il est vrai que Dieu ait appelé notre Père à lui, j'irai à « la mission, j'irai le pleurer sur les champs qu'il avait « labourés pour nous, et j'attendrai son successeur. »

« Le parti qui avait prévalu, cependant, à la nouvelle de ma mort, avait été celui qui conseillait de prendre la fuite. Les Cris, malgré la neige très-abondante qui cou-

vrait la terre et le froid rigoureux, s'étaient éloignés du pays où je les avais rencontrés précédemment, mais plus tard ils y étaient revenus, après avoir ouï dire que ma mort n'était pas certaine, et ce fut alors que je les rencontrai. La disette était fort grande à leur camp, lorsque j'y arrivai ; ces pauvres gens étaient obligés d'y garder un jeûne des plus rigoureux. Point de buffles dans le voisinage ; du moins, c'était à peine si quelques-uns y apparaissaient de temps à autre, et tombaient sous les coups de leurs chasseurs.

« Dès lors, trêve forcée à cette effrayante gloutonnerie des sauvages dont j'ai été souvent témoin, et dont, je suis sûr, un Européen se fait très-difficilement une idée. Pour ma part, je ne le soupçonnais pas ; ainsi je n'aurais jamais cru qu'une famille pût, dans un seul repas, manger jusqu'à quarante et même cinquante livres de viande ; et cependant il en est ainsi.

« Les circonstances dans lesquelles se trouvaient les Cris, lorsque j'arrivai au milieu d'eux, étaient donc fâcheuses. Ce qui m'incommodait surtout, c'est que la disette forçait mes sauvages à changer, chaque jour, de campement, afin de s'approcher des troupeaux de buffles. Je ne pouvais alors que très-difficilement travailler à l'instruction religieuse de la tribu. Ce ministère, d'ailleurs, pénible dans tous les temps, est particulièrement dur et fatigant pendant l'hiver. On ne peut alors réunir que bien peu de sauvages dans des huttes, petites et misérables, où il faut se grouper autour d'un foyer dont la fumée vous aveugle et vous étouffe.

« Pourtant, grâce à Dieu, ces épreuves ne me rebutèrent point. A tous les campements, je réunissais autour de moi autant de sauvages que je le pouvais, les hommes d'abord, ensuite les femmes, et vers midi les enfants ; parfois je pouvais en avoir quatre-vingts assemblés dans

une plus grande loge qu'on me prêtait dans ces circonstances.

« Imaginez-vous donc cent vingt et même cent trente loges sauvages que recouvre une neige abondante et d'où s'échappe une épaisse et noire fumée. Approchez-vous de la principale ; relevez cette peau grossière qui en ferme l'entrée, et voyez. Autour d'un feu, dont la fumée, ne pouvant trouver d'issue, s'échappe en tourbillonnant de tous les côtés, sont assis, ou mieux, accroupis, tous mes petits Indiens. Ils se pressent le plus qu'ils peuvent autour de la *Robe noire*, pour réciter leurs prières et apprendre leur catéchisme. « Mais, me direz-vous, il est « impossible d'y tenir. Quel moyen de ne pas être as« phyxié par cette fumée, ou de ne pas être gelé par « ce froid rigoureux qui se fait sentir, quand même ? » Hélas ! je l'avoue, le froid et la fumée ont de graves inconvénients, surtout dans de pareilles habitations ; mais il faut bien se résigner à souffrir, et après s'être rappelé la belle devise de notre chère famille : « *Evangelizare pau« peribus misit me,* » se dire que l'honneur de relever et sanctifier les pauvres mérite bien d'être acheté par quelques sacrifices ; et puis l'on s'approche du feu, autant qu'on le peut, on a soin de ne pas se tenir debout, pour ne pas être étouffé par la fumée ; de la sorte on se tire d'affaire.

« Pour ma part, je me suis toujours trouvé si heureux d'instruire mes pauvres sauvages, que je me suis peu aperçu de la misère et des incommodités de leur pauvre hutte. Une seule chose ici m'affligeait grandement et me causait bien plus de peine que les privations et les épreuves dont je viens de parler, c'était l'impossibilité dans laquelle je me trouvais de dire la sainte messe.

« J'avais eu d'abord l'intention d'élever une cabane un peu plus convenable que les autres ; en la chauffant au

moyen d'un poêle, j'aurais pu me procurer le bonheur après lequel un pauvre Missionnaire soupire le plus. Il me fallut abandonner à regret le projet que j'avais ainsi conçu : je vis que nos ressources ne me permettaient point de le réaliser.

« Vous parlerai-je maintenant, un instant, de la manière dont nos Cris font la chasse aux buffles pendant l'hiver? Je ne sais trop si vous y trouverez quelque intérêt, mais voici en peu de mots comment ils s'y prennent :

« On construit, au moyen d'arbres solidement disposés, une forte palissade d'une hauteur de sept à huit pieds. L'enceinte circulaire formée par cette palissade peut avoir, d'ordinaire, de quatre-vingts à cent pieds de diamètre : elle porte le nom de parc (*Pittonkahan*). Ce parc est presque toujours construit au pied d'une petite colline ; on lui laisse pour porte d'entrée une ouverture de dix pieds environ.

« Des deux côtés de cette porte, des poteaux sont plantés et disposés de façon à former une avenue qui va s'élargissant toujours davantage jusqu'à la distance d'un demi-mille. Près de ces poteaux se tiennent des chasseurs qui attendent les buffles que quelques Indiens plus habiles sont allés chercher dans le voisinage, et parfois même jusqu'à quinze milles de là. Lors donc que ces sauvages sont parvenus à les diriger vers l'avenue du parc, on les pousse du côté de la porte d'entrée, à laquelle ils arrivent, en se pressant les uns contre les autres, étourdis qu'ils sont par les cris des chasseurs et les aboiements des chiens. Dès qu'ils sont entrés dans l'enceinte fortifiée où la mort les attend, on ferme la porte du parc, et les chasseurs font pleuvoir sur ces pauvres bêtes, conduites dans ce piége, une grêle de balles et de flèches ; mais ce n'est que percées de coups qu'elles tombent. C'est d'ailleurs l'affaire de quelques instants.

Les chasseurs contemplent alors leur proie tout à leur aise ; souvent le nombre des buffles qu'ils ont abattus s'élève à plus de cent. C'est à l'un des chefs principaux qu'il appartient de désigner la part de la chasse qui revient à chacun ; après quoi, hommes, femmes, enfants, se précipitent dans le parc ! On dépèce les buffles, et chaque famille emporte, pour les mettre à la marmite ou pour les faire rôtir, les morceaux qui lui semblent les meilleurs, et ceux-là seulement ; car, dans l'abondance, le sauvage devient délicat à sa façon, et l'on ne saurait croire combien de viandes, en ces circonstances, sont laissées dans le parc, pour y servir de pâture aux chiens, aux loups et aux corbeaux.

« J'ai eu beau reprocher bien souvent à mes sauvages cette manière d'agir, qui leur est ordinaire, et leur dire que c'était un mal de perdre ainsi une nourriture qui leur était donnée par la Providence. Bien souvent j'ai cherché à les faire sortir de leur insouciance pour le lendemain ; je n'ai jamais pu rien en obtenir ; du reste, l'expérience, qui est le meilleur des maîtres, n'est jamais parvenue à les éclairer ; les jeûnes qu'ils sont obligés de faire après les jours d'abondance, jeûnes qui se renouvellent plus souvent que ceux du carême, ne peuvent les amener à ménager leurs provisions pour les temps de disette.

« Je reviens maintenant à mes sauvages et aux exercices que je leur donnai durant la mission. Malgré la rigueur de la saison, c'était au mois de février, je les réunissais à diverses reprises, parce que je n'en pouvais rassembler qu'un petit nombre à la fois dans la loge qui était à ma disposition, j'eus tout le temps de me convaincre qu'il faudrait bien de la patience et bien des efforts, dans ces conditions, pour éclairer des esprits aussi grossiers et pour convertir tout ce pauvre peuple. Mais, je l'espère avec confiance, Dieu nous donnera de

vaincre, par la prière et la persévérance, les difficultés qui s'opposent à la réussite de notre œuvre ; elle est la sienne, et, avec le secours de la grâce, nous ferons ici de bons chrétiens, des chétiens capables de résister aux séductions du vice et de l'erreur, lesquelles pourraient bien arriver prochainement jusqu'à nous, avec le flot de l'émigration.

« Au commencement de mars, je revins à notre résidence pour avoir le bonheur de dire au moins quelquefois la sainte messe, et prendre un peu de repos. J'en avais un si pressant besoin, qu'il me semblait voir notre divin Sauveur m'y inviter lui-même, et me dire comme autrefois à ses apôtres : « *Venite seorsum in desertum* « *locum et requiescite pusillum.* » Combien j'aurais été heureux de trouver un confrère pour partager un instant ma solitude et pouvoir me confesser !

« Je n'étais à la mission que depuis cinq jours, quand un courrier arriva pour m'apprendre que les deux camps des Cris et des Pieds-Noirs se trouvaient assez rapprochés. Les deux tribus étaient tout au plus à une journée de distance l'une de l'autre. Les Cris, redoutant une vengeance de la part des Pieds-Noirs, m'envoyaient prier d'aller trouver ces sauvages pour apaiser encore une fois leur colère. Je me mis en route, avec deux jeunes gens qui se rendaient chez les Cris. Ceux-ci m'attendaient avec impatience et me reçurent avec beaucoup de joie. On me pria, en plusieurs beaux discours, d'assurer les Pieds-Noirs des bons sentiments d'amitié que les Cris nourrissaient pour eux, et de leur grand désir de la paix.

« Je me dirigeai alors vers le camp des Pieds-Noirs, qui furent très-surpris de me voir. Je restai pendant cinq jours au milieu d'eux. Ils consentirent à faire la paix avec les Cris ; le tabac des deux nations fut haché ensemble, et les grands calumets de paix furent apportés,

On les fuma en signe de bonne intelligence ; je représentais les Cris. — Je ne sais pas et Dieu seul peut savoir combien durera la paix cimentée de la sorte. Peut-être n'ai-je fait que retarder de quelques mois les scènes de désordre, les massacres et les vols qui accompagnent ou suivent la guerre ; mais enfin, j'ai sauvé la mission de Saint-Paul, au moins pour quelque temps, d'un très-grand danger, car une guerre avec les Pieds-Noirs nous eût été très-funeste en ce moment-ci. Dès que la paix fut assurée, je quittai les Pieds-Noirs, et rentrai à Saint-Paul, le 14 mars.

« Cependant, j'avais promis de me rendre au fort Pitt, afin d'y faire faire les pâques aux chrétiens qui s'y trouvent. Le jour de saint Joseph, je me mis en route pour m'y rendre, en compagnie d'un jeune sauvage qui conduisait mon traîneau. Après deux nuits passées à la belle étoile, j'arrivai, vers le milieu du troisième jour, au fort Pitt, mission de Saint-François Régis. Je commençai de suite les exercices de la retraite préparatoire à la communion paschale, pour les Canadiens et les métis employés ou serviteurs de ce poste, ainsi que pour quelques sauvages qui s'y trouvaient réunis, et que la disette faisait alors beaucoup souffrir ; elle se faisait surtout sentir depuis le fort Edmonton jusqu'à celui de Carlton.

« Le dimanche des Rameaux, j'eus le bonheur d'administrer la sainte eucharistie à trente personnes ; c'était ici les seules qui eussent déjà fait leur première communion. Je me rappelais au fort Pitt, que l'année précédente, le jour aussi du dimanche des Rameaux, je me trouvais au fort des Montagnes-Rocheuses, où les chrétiens qui l'habitaient m'avaient donné tant de consolation. Je ne fus pas moins satisfait des dispositions des chrétiens du fort Pitt ; je ne puis m'empêcher, en particulier, de payer un tribut d'éloges à la conduite admirable de

M. Châtelain, bourgeois du fort, et à celle de sa respectable famille.

« Conformément aux instructions qui m'avaient été données par Mgr TACHÉ, je fis construire, non loin du fort, une modeste maison, qui pût servir à constater notre prise de possession de cette mission. Je quittais à regret le fort Pitt, où je voyais encore beaucoup de bien à faire; mais comme je devais rentrer à Saint-Paul pour y célébrer la fête de Pâques, il fallait me mettre en route, sans retard. J'arrivai le jeudi saint, au milieu de notre petite population chrétienne de la mission de Saint-Paul-des-Cris. J'y ai célébré la fête de la Résurrection de notre divin Sauveur, dans la plus grande pauvreté que l'on puisse s'imaginer. Chapelle, ornements, fidèles, tout était pauvre, très-pauvre. L'espérance de voir, quelque jour, cette mission sortir de l'état misérable où elle se trouve me console, mais la vue des bonnes dispositions dans lesquelles se trouvent mes chrétiens me console encore davantage.

« J'attends ici, chaque jour, mes sauvages de la prairie ; ils doivent au printemps se réunir auprès de moi pour faire diverses semailles.

« Je vais maintenant, avant de terminer cette lettre, et pour vous donner une idée de certains usages sauvages, vous parler de ce que l'on appelle la *cérémonie du calumet*. Les sauvages aiment beaucoup à fumer. C'est là un de leurs passe-temps les plus doux. Quelqu'un entre-t-il dans une loge, on lui présente une pipe ; ce serait une grande impolitesse de manquer à cet acte de prévenance. J'ai entendu des sauvages me dire qu'ils préféreraient rester deux jours sans manger, que de passer deux jours sans fumer. Aussi, parmi eux, quand un malade ne peut plus fumer, il est condamné, personne n'attend plus sa guérison.

« Mais ce n'est pas seulement comme passe-temps, que les Indiens usent du calumet : il a de plus un rôle important dans toutes les cérémonies superstitieuses des sauvages encore infidèles ou qui ne connaissent que très-imparfaitement notre sainte religion. C'est ce qui explique le respect et même la vénération qu'ils ont pour le calumet. J'ai dit le calumet, il serait plus exact de dire le manche auquel il est adapté, car le récipient du tabac n'est compté pour rien, parmi eux. C'est dans le tuyau qui sert à en aspirer la fumée que, selon ces pauvres Indiens, réside toute vertu. Dans toutes leurs cérémonies civiles et religieuses, sa présence est indispensable. Une assemblée tenue où ce fameux manche de calumet serait absent serait par ce seul fait radicalement illégale ; tout y serait nul et sans effet. Ce manche est un tube long de deux pieds et demi environ, que l'on a soin d'orner de plumes d'oiseau. Il s'adapte à un vaste récipient de pierre rouge ou noire. On l'enveloppe toujours de quelque étoffe précieuse, et quand la tribu est en marche, quelques vieux chefs sont chargés de le porter. Son exhibition ne se fait que dans des circonstances importantes, telles que dans les réunions où il faut conclure la paix, etc.

« Quand donc une assemblée de cette sorte a lieu, le calumet est apporté ; on l'ensence avec la fumée de plusieurs herbes odoriférantes. Il est ensuite présenté poliment au Soleil, et cela se fait en le tournant vers les quatre points cardinaux. Le même cérémonial s'observe pour la Terre, à laquelle on l'offre aussi. Enfin, après plusieurs pompeux discours, le calumet est fumé par ceux qui composent l'assemblée.

« Pendant qu'on le fume, personne ne doit passer devant lui, et s'il était nécessaire de le faire, on le déposerait un instant. Si nos sauvages devenus chrétiens s'abstiennent des assemblées et cérémonies superstitieuses,

ils ne comprennent pas toujours très-vite qu'ils doivent s'abstenir de fumer dans nos assemblées religieuses. Un jour je confessais ; plusieurs personnes se tenaient tout près de moi et s'examinaient ; je vois tout à coup un sauvage allumer gravement son calumet, et se disposant à le fumer. Je dus lui apprendre, à sa grande surprise, qu'il y y avait inconvenance de fumer dans un lieu de prière.

« Il est à regretter que, dans tout le vaste district de la Saskatchewan, nous ne puissions travailler davantage à évangéliser les sauvages, et cela par défaut d'établissements suffisants dans les lieux qu'ils fréquentent. Nos résidences de Sainte-Anne, de Saint-Albert et du lac de la Biche, ne sont fréquentées que par un très-petit nombre de sauvages, quelques familles seulement, unies à nos métis par les liens de la parenté. Jusqu'ici nos ressources ont été absolument insuffisantes pour établir, ce qui serait indispensable, une mission destinée spécialement aux sauvages. Mais Dieu, qui a béni nos œuvres jusqu'ici, ne manquera point d'en assurer le développement. Vous nous viendrez aussi en aide, nous l'espérons, bien-aimé Père, votre grand zèle pour le salut des âmes nous en est un gage assuré. Nous tâcherons de le seconder, en travaillant toujours, de toutes nos forces, à faire ici le plus de bien possible.

« Permettez-moi, très-révérend et bien-aimé Père, en achevant ces lignes, de me jeter à vos pieds, pour vous prier de bénir le dernier de vos enfants et les pauvres sauvages qu'il évangélise.

« ALBERT LACOMBE, *prêtre missionnaire,* O. M. I. »

MISSION DE SAINT-JEAN-BAPTISTE.

LETTRE DU R. P. CAER AU TRÈS-RÉVÉREND PÈRE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mission de Saint-Jean-Baptiste, île à la Crosse
1er janvier 1866.

« MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

« Pour répondre à un désir exprimé par le R. P. Vandenberghe, j'adresse à votre paternité un rapport simple et rapide des travaux que j'ai accomplis depuis mon arrivée dans ces missions lointaines, où l'obéissance m'a envoyé, et particulièrement depuis mon départ de *Saint-Albert*.

« Il y a eu six ans le 9 avril dernier que je quittais le grand séminaire de Marseille pour aller trouver Mgr GRANDIN, qui se disposait alors à reprendre la route de l'immense diocèse de Saint-Boniface. Nous eûmes un heureux voyage, et après quelques jours de repos à Saint-Boniface, l'obéissance m'envoya aux missions de l'Ouest, où j'ai passé cinq ans et demi sous la direction du R. P. LACOMBE, au lac Saint-Anne, à Saint-Albert, et au fort Edmonton. J'ai eu à exercer le saint ministère tantôt auprès de Canadiens, d'Irlanlais et de métis, tantôt auprès des nombreuses tribus sauvages qui sont répandues sur les bords de la Saskatchewan, et dans les immenses plaines qui s'étendent à l'ouest jusqu'aux montagnes Rocheuses, et au sud jusqu'au Missouri. Le P. LACOMBE n'aura pas man-

qué de vous faire connaître la dégradation morale, l'ignorance et les besoins extrêmes de plusieurs milliers d'Indiens qui habitent ces contrées. Jusqu'ici ils n'ont pas eu de prêtres, n'ont aucun secours religieux et sont menacés d'être séduits par les ministres protestants, à moins que nous ne puissions bientôt nous établir au milieu d'eux. Je n'ai pu voir, dans les divers voyages que j'ai entrepris jusqu'ici, qu'un petit nombre de ces sauvages. Nous aurons peut-être encore longtemps la douleur de ne pouvoir les arracher à leur grossière idolâtrie.

« L'hiver dernier nous avons eu le bonheur de recevoir la visite du R. P. Vandenberghe, envoyé au milieu de nous comme visiteur extraordinaire. Sur son ordre, je dus abandonner ma chère mission du lac Saint-Anne, pour aller rejoindre à Saint-Jean-Baptiste de l'île à la Crosse Mgr Grandin, avec qui je devais résider. J'ai fait pour cela un voyage, de vingt jours. Dans ce voyage, j'ai passé douze jours dans un méchant canot, où je n'avais qu'un seul compagnon de route, auquel la rivière très-dangereuse et pleine de rapides, sur laquelle nous dirigions notre frêle embarcation, était inconnue aussi bien qu'à moi. Nous arrivâmes cependant au terme de notre voyage, et j'eus le bonheur de trouver à l'île à la Crosse, quand j'y débarquais, notre cher et vénéré seigneur de Satala. Combien ma joie de le revoir était grande !

« Dès le lendemain, je visitais la mission et ses alentours. J'ai trouvé le site de cette maison vraiment magnifique ; on pourrait y avoir une très-belle résidence. Ce qui m'a causé le plus de surprise, ç'a été de trouver à l'île à la Crosse une école composée de trente enfants métis et sauvages, bien propres, bien polis, parlant aussi bien le français que de jeunes écoliers de notre beau pays. La mission gagne à cela une considération et un certain air de civilisation que je n'avais rencontré en aucune autre,

depuis mon départ de Saint-Boniface. Mais aussi que de peines et d'embarras pour la pieuse sœur, aux soins de laquelle l'école est confiée ! De quelle patience n'a-t-elle pas besoin !

« Je trouve admirable et vraiment héroïque le dévouement de cette bonne sœur qui use ses forces, consacre sa vie à l'éducation de petits enfants qui, lorsqu'ils lui sont confiés, sont rebutants sous tous les rapports.

« Cette école, qui produit de si heureux résultats, est à la charge de la mission, qui ne peut la soutenir qu'à force de privations et de sacrifices. Aussi, que je voudrais voir, témoins de nos travaux et de nos fatigues, quelques-uns de ces riches et généreux chrétiens qui abondent en France! Ils verraient un évêque accablé, non sous le poids des années, mais sous celui d'infirmités précoces, se livrer à tous les travaux les plus durs et les plus repoussants, afin de soutenir les diverses œuvres de la mission, et de la faire prospérer d'avantage. Ils le verraient, à tous les instants qui ne sont pas consacrés à ses exercices religieux ou au saint ministère, occupé à arracher de la terre les racines, les pommes de terre, à défricher quelque champ inculte, à couper du bois, ramasser du foin ; ils le verraient aider à battre le blé, etc. Sans doute nous nous faisons un devoir et un bonheur de le seconder autant que nous le pouvons, mais, malgré nos efforts, sa part demeure toujours pénible ; nous aurons beau nous multiplier tous, Frères, Sœurs et Pères, la tâche de l'Evêque demeure rude et fatigante. — Mais pourquoi, me direz-vous peut-être, vous livrer à ces sortes de travaux qui ne sont point faits pour vous ? Pourquoi ne pas consacrer aux études, aux voyages nécessaires, au ministère sacré, une vie si précieuse dans les contrées où les prêtres sont si rares et les secours religieux si peu abondants ? — Personne, hélas ! ne regrette plus que nous d'être obligés à cultiver la terre, et à entre-

prendre les divers travaux dont je viens de parler; mais il nous faut vivre, il nous faut soutenir la mission, il serait trop pénible de laisser tomber une école qui en fait la gloire et l'espérance. Voilà pourquoi, malgré la répugnance que des Missionnaires ne peuvent manquer de ressentir pour les occupations dont je parlais tout à l'heure, nous nous livrons aux travaux pénibles de la culture de la terre et de la construction des bâtiments, lorsque les circonstances le demandent. Il est des sacrifices plus lourds, des privations plus dures, auxquels notre pauvreté nous oblige souvent à nous soumettre.

«Ainsi, depuis quatre mois je suis seul, à cinquante lieues de Mgr Grandin, que j'ai laissé dans un isolement semblable à celui dans lequel je me trouve. Avant-hier il m'écrivait : « Mon cher Père, j'éprouve un véritable besoin « de vous voir pour vous consulter sur les affaires de la « mission; je ne saurais vous dire combien je désire vous « voir avant le départ des lettres, mais le voyage est si « long, si coûteux, et nos finances sont dans un si triste « état que je crois devoir me priver de la consolation que « j'aurais à vous voir venir ici. »

« Je m'aperçois que je me laisse trop entraîner à ces réflexions. Je reviens à mon sujet : Trois semaines après mon arrivée à l'île à la Crosse, les sauvages commencèrent à y arriver pour prendre part aux exercices religieux de la mission d'automne. Les sauvages qui viennent assister à ces exercices sont des Cris et des Montagnais. Les Cris se montrèrent très-heureux de me voir, parce que je connais assez bien leur langue, et c'est surtout pour cette raison que j'ai été envoyé ici.

« Comme il n'y avait point, depuis quelque temps, de Père qui les comprît très-bien, ils n'auraient pas tardé à se décourager, et à ne point venir à la mission, et ils auraient fini peut-être par abandonner la prière. Pendant tout

le temps que dura la mission, je ne m'occupai guère que d'eux ; je connaissais peu les Montagnais; d'ailleurs les Cris réclamaient tout mon temps. Je leur disais la sainte messe, pendant laquelle ils chantaient des cantiques, et leur faisais chaque jour trois instructions. J'ai trouvé chez tous ces sauvages beaucoup de bonne volonté ; ils ont été très-assidus aux exercices de la mission. Plusieurs d'entre eux ont manifesté le désir de confier à nos Sœurs l'éducation de leurs enfants, mais notre pauvreté est malheureusement si grande, que nous n'avons pu accepter leur offre, quoique féconde en heureux résultats pour la religion. La mission fut clôturée par la procession ordinaire du saint sacrement, qui se fit avec un ordre et un ensemble que je n'attendais pas de nos pauvres sauvages. On se rendit processionnellement à la croix de mission, au pied de laquelle nos industrieuses Sœurs avaient établi un autel, où l'on ne voyait briller ni l'or ni l'argent ; mais qui, cependant, était beau, et présentait des formes agréables. A la suite de la belle croix de mission, qui était portée en tête de la procession, s'avançaient deux à deux les jeunes filles de l'école, toutes vêtues en blanc, et tenant à leur main les nombreux rubans qui ornaient les oriflammes et les bannières. J'étais vraiment surpris de voir tous nos Indiens marcher à la suite dans l'ordre le plus parfait, faisant retentir dans les airs leurs cantiques si pieux et si touchants; j'ai la confiance que Notre-Seigneur, en l'honneur duquel ils les chantaient, aura baissé sur eux un regard de bonté et les aura comblés des grâces qui leur sont nécessaires. Je goûtais un vrai bonheur à contempler ce spectacle consolant. Il est beau, en effet, de voir une procession comme celle à laquelle j'assistais, au milieu de ces vastes déserts où, il y a quelques années à peine, personne ne connaissait le christianisme. C'est là le fruit de bien des travaux, de bien des tribulations. C'est

le fruit également de l'œuvre admirable de la propagation de la foi qui, par les secours qu'elle nous accorde, soutient toutes nos missions. Que ne peut-elle faire pour nous encore davantage ! Si nos ressources étaient plus grandes, le bien que nous ferions serait aussi beaucoup plus considérable. Nos bonnes Sœurs possèdent toute la confiance de nos Indiens, aussi verrions-nous bientôt tripler le nombre des enfants que nous élevons, s'il nous était donné de pouvoir les nourrir. Notre extrême pauvreté nous impose le dur sacrifice de ne pouvoir admettre qu'une faible partie de ceux que les parents nous offrent. De toutes les missions de ce pays, celle de l'île à la Crosse est, sans contredit, celle qui jusqu'à ce jour a obtenu le plus de succès. Sous ce rapport, Dieu l'a visiblement bénie.

« Durant le temps des exercices religieux dont je viens de parler, nous reçûmes de tristes nouvelles d'un poste que nous desservons et qui est appelé le *portage de la Loche*. On nous apprit qu'une épidémie y sévissait, et qu'un grand nombre de sauvages y mourraient, privés des sacrements, puisqu'ils n'avaient auprès d'eux aucun prêtre. C'en fut assez pour décider Mgr GRANDIN à m'y envoyer. Je partis avant même que la mission fût entièrement achevée, et arrivai après six jours de marche à ce poste, qui se trouve à la hauteur des terres qui séparent le bassin d'Attabaskaw de celui de la rivière aux Anglais. Il y a au portage à la Loche un petit poste de la compagnie de la baie d'Hudson, fréquenté par une cinquantaine de familles montagnaises, et quatre ou cinq familles *crises*.

« En arrivant à ce poste, je trouvais les sauvages dans la plus grande consternation. Tous avaient à pleurer quelques membres de leurs familles. Il y a des parents qui ont perdu quatre et cinq enfants. Je m'empressai de confesser les sauvages malades ; plusieurs ne tardèrent pas à mou-

rir. Pauvres sauvages ! quelle dure épreuve, pour ceux-là surtout qui n'ont pu, à leur lit de mort, être assistés par le prêtre! Hélas ! leur nombre a été grand. Cinquante-neuf sont morts en implorant à grands cris, mais vainement, le secours du Missionnaire. Je n'ai pu m'empêcher de pleurer en apprenant ces détails de la bouche des Indiens eux-mêmes ; malgré moi, je reportais alors ma pensée vers la France, ma patrie, où les secours religieux ne manquent pas, puisqu'elle a le bonheur de posséder un nombreux clergé.

« J. N. Caer, o. e. i., »
Prêtre missionnaire.

(*La fin au prochain numéro.*)

MISSIONS DE MACKENZIE.

LETTRE DU R. P. PETITOT AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

(SUITE [1].)

Les romanciers décorent cela de stoïcisme ; on doit l'appeler plus proprement égoïsme, j'en ai eu sous les yeux des exemples plus qu'attristants; j'ai passé la nuit sous la tente d'un jeune homme nommé Nichichitig, doué d'un caractère doux et enjoué. Il venait de perdre simultanément ses deux enfants, en bas âge, et il était aussi riant que jamais. Près de lui, son vieux père, vieillard octogénaire, se mourait ainsi que sa sœur, et il n'en avait nul souci. Durant toute cette nuit, qui fut très-froide et où le thermomètre marquait bien 50 degrés centigrades, ces malheureux ne cessèrent de se plaindre et de demander du feu à grands cris. Nichichitig, insensible et faisant la sourde oreille, ne remua de dessous sa couverture. Il me fallut rendre à ces infortunés cet office de charité. Voilà où se bornent toutes les vertus humaines des sauvages encore infidèles, fussent-ils les plus doux des hommes.

En arrivant dans un camp, je commençais par baptiser les enfants; puis, après avoir administré mes médicaments, je faisais aux Loucheux un peu de catéchisme,

[1] Voir p. 182.

autant que leur état le leur permettait. Puis je conférais le saint baptême aux vieillards et à ceux que je croyais le plus en danger ; puis je faisais atteler mes chiens esquimaux et je partais pour un autre camp, ordinairement distant d'une journée de marche du précédent.

Je retournai au fort des Esquimaux, neuf jours après, avec une moisson de quarante baptêmes, faits parmi les Loucheux, et de six mariages. C'est une bonne récolte pour le ciel, car malgré mes médecines et mes recommandations, je puis craindre qu'il n'en meure un bon tiers avant peu de jours.

Depuis mon retour, les Esquimaux n'ont plus reparu, et il ne faut pas songer à s'aventurer avec un blanc ou un Peau-Rouge dans leurs déserts sans arbres. Eux seuls ont reçu de la Providence le talent de se réchauffer sans feu, et de se construire des maisons de glace confortables. Sans eux, je n'y trouverais qu'une mort certaine. Je me suis donc empressé de baptiser les quelques enfants des sauvages que j'ai trouvés au fort, et je vais repartir, pour les bois, à la recherche des Bâtards Loucheux qui habitent à l'est et au sud-est d'Anderson, et qui, eux aussi, ont été cruellement décimés par l'épidémie. Je partirai donc lundi prochain, 20 courant, à la raquette, et suivi d'un traîneau conduit par un enfant peau-de-lièvre. Que Dieu bénisse ces pauvres Innoït que je n'abandonne qu'à regret à leur malheureux sort !...

Good-Hope, 15 janvier 1866.

Je viens aujourd'hui remplir la lacune laissée dans mon journal depuis le 20 novembre, jour de mon départ pour le camp des Bâtards Loucheux ou *Nné-a-Gottiné* (gens du bout du monde). J'arrivai parmi eux sur le soir du 23. Au bruit des sonnettes qui ornaient les harnais de mes

chiens esquimaux, la tribu s'émut et sortit en foule de deux grands campements en bois recouverts de mousse. Une quarantaine de sauvages, noirs de crasse et enfumés comme des harengs, s'empressèrent aussitôt autour de moi, me serrant la main et m'accueillant par des *marci!* sans fin, accompagnés d'un grand signe de croix. On sentait à leurs voix que ces remercîments partaient du fond du cœur .Les pauvres gens! la mort venait de faire une si terrible moisson parmi eux ! Plusieurs jeunes gens étaient les seuls survivants de leur nombreuse famille, et ne s'étaient eux-mêmes tirés que par une sorte de miracle des étreintes de la mort. Ces Indiens, joints aux cinq familles que j'avais vues à Anderson, forment seuls la clientèle montagnaise du fort des Esquimaux : soixante-huit personnes dont trois ou quatre seulement sont en état de chasser et d'approvisionner le fort. Je demeurai deux jours dans ce camp, occupé à entendre les confessions, à baptiser les enfants et quelques couples âgés que j'avais préparés au saint baptême dans le printemps de 1865. En tout, onze baptêmes et onze mariages.

Étant sur le point de reprendre le chemin du fort des Esquimaux, j'appris par les sauvages qu'il devait y avoir d'autres Indiens sur le grand lac Colville, à quatre jours de marche plus loin. Je n'hésitai pas à m'y rendre et pris pour guide un petit jeune homme de seize ans, dont la famille devait être du nombre de ces sauvages. J'eus la chance de passer la première nuit sous la tente d'un vieux jongleur renommé pour sa médecine. Lui-même me disait : *Ewé eh*[c]*-li!* (Je suis la mort.) Je ne sais s'il changea d'idée lors de ma visite, ou si la mort, qui frappe actuellement tant et de si grands coups parmi ses compatriotes, l'a persuadé qu'il n'est pas à l'abri de ses atteintes ; mais toujours est-il qu'il me reçut avec bienveillance et qu'il me demanda le saint baptême. Cette grâce ne fut ac-

cordée qu'à ses deux enfants, en attendant qu'on soit assuré de la persévérance de ses bonnes dispositions.

Le 29 novembre, sur le soir, nous arrivâmes, mon guide et moi, sur les bords du grand lac Colville, où nous espérions rencontrer des sauvages, mais n'y en ayant trouvé nulle trace, nous traversâmes sur-le-champ une grande baie, au clair de la lune, et par une tempête épouvantable, qui balaya si bien la surface du lac, que la neige en était unie et durcie comme de la glace, et nous allâmes camper sur le bord opposé. Le lendemain matin, nous nous remîmes en quête des Indiens, ce qui n'est pas chose facile sur d'aussi grands lacs. Le froid, qui était excessif, joint au vent, me paralysait même durant la marche. Nous errâmes longtemps sur le lac, sondant du regard toutes les baies, interrogeant toutes les pointes, toutes les collines. De chemin, point; de fumée, nul indice. Que faire ? vers quel point nous diriger ? Au milieu de ces perplexités, mon moricaud *Yayinpélé* (loup céleste) semblait faire de son mieux pour m'impatienter : il se dirigeait tantôt d'un côté, tantôt d'un autre ; puis, désorienté par la solitude qui s'offrait partout à nous, il se reportait sur un autre point. A force de remontrances, il finit par se diriger vers la droite. Cependant je ne crus pas devoir mieux faire que d'invoquer mon bon ange. Je ne demeurai pas longtemps sans expérimenter sa douce protection : après avoir récité l'*Angele Dei*, par trois fois, un bâton s'offrit à mes regards, paraissant comme planté sur le lac, et au large. Nous nous dirigeâmes vers ce point : c'était un *tranche-glace* planté à côté d'un *bassin-à-rets*, preuve irréfragable que les sauvages étaient campés au bord du lac. Plus loin nous aperçûmes un autre *tranche-glace* et d'autres filets tendus sous la glace ; toutefois, comme l'ouragan avait balayé toutes les pistes, nous aurions mis longtemps avant de trouver les sauvages

sans l'instinct de mon chien conducteur, qui s'obstinait à ne pas aller en avant, regardant et humant fortement l'air vers un point de la côte. Nous nous y dirigeâmes, et nous aperçûmes bientôt une forme petite et noire au sommet des collines. Dix minutes après, nous nous trouvions dans une hutte de branchages, où se trouvaient une grosse femme, noire comme une charbonnière, et ses cinq enfants. Ces braves gens étaient campés en cet endroit depuis le mois de juin dernier; c'est pourquoi ils avaient pu échapper à la contagion et n'avaient aucune connaissance des affreux ravages qu'elle vient de faire dans le pays. Néyollé, le chef de la famille, qui était à la chasse, arriva quelque temps après, le visage enflammé et couvert de glaçons. Il apportait dans une carnassière en filet plusieurs lièvres et plusieurs perdrix, des poissons et quelques quartiers de viande de renne. Le pauvre vieux ne s'était pas encore débarrassé de son fardeau, que déjà cinq ou six voix s'entre-croisant, lui avaient appris à brûle-pourpoint la mort de son frère cadet, de ses deux sœurs et de quantité de cousins et de neveux. Le vieillard, accablé par le récit de ces tristes nouvelles, s'assit et, prenant sa tête dans ses mains, il demeura longtemps dans cette position, sans rien dire. Quand il fut remis de son émoi, il versa des larmes abondantes et sanglota à fendre l'âme. C'est le premier Indien que je vois pleurer sur ses parents, depuis que je suis dans le Nord.

Je passai deux jours dans cette pauvre demeure, fort bien traité par Néyollé, qui me faisait faire quinze à vingt repas par jour: côtelettes de renne, tête de truites saumonées, sang, andouilles, lièvres, faisans, pémikan, graisse de moelle, tout me fut présenté.

Les Bâtards Loucheux parlent un dialecte qui tient du loucheux et du peau-de-lièvre, leurs voisins du Nord et du Sud. Ils possédaient, même avant notre arrivée

dans le pays, une certaine connaissance de la Divinité et du mauvais Esprit. Il nomment la première *Yunfwin* (qui est au zénith), *Ekadekrini* (qui balaye le ciel), *Tatigochi* (qui a fait la terre). Ainsi donc ils reconnaissaient Dieu comme créateur, Très-Haut. Le démon avait reçu d'eux les noms de *Ettsun* (génie) et de *Yat-ʳénontay* (qui est tombé du ciel), sans qu'ils puissent cependant se rendre compte de ces appellations qui se rapprochent singulièrement de l'enseignement catholique touchant la chute des mauvais anges.

J'appris de Néyollé et de Yékrifwénkiven, père de mon jeune guide, que les sauvages que je cherchais étaient encore éloignés de deux autres jours de marche. Je me rendis donc, la première journée, à la demeure de Yayinpélé, et après m'y être reposé jusqu'au lendemain, je repartis sous sa conduite pour le camp du chef, le Carcajou (Nonraë), situé sur les bords du lac Tchéndjyéri-tʳué. Mon guide ne connaissait pas ce chemin, et nous nous aventurions sur les données de son père ; mais il fallait nécessairement en passer par là. Tant que Yayinpélé marcha devant les chiens, nous demeurâmes sur le sentier, qui était très-ancien et dont il fallait s'assurer en sondant la neige avec un bâton ; mais mon paresseux de guide ayant demandé à se faire traîner par les chiens, sous prétexte qu'il avait le mal des raquettes, je perdis le chemin au milieu de l'obscurité, et nous demeurâmes dévoyés tout le reste de la journée. Après avoir couru par monts et par vaux, au milieu de troupeaux de rennes, qui passaient sans cesse devant nous comme des tourbillons, nous fûmes contraints de camper au clair de la lune, au bord d'un lac que Yayinpélé ne connaissait pas.

Le lendemain, je lui déclarai que si, à midi, il n'avait pas retrouvé la piste, je m'en retournerais chez son père avec mes chiens. Le froid était très-intense ; il ne devait pas

y avoir moins de 44 à 45 degrés au-dessous de zéro. Nous nous trouvions renfermés entre de hautes collines très-rapprochées, parmi lesquelles nous errions à l'aventure. Bientôt je m'aperçus que j'avais les doigts de pied gelés, et, bien que je me battisse sans cesse les flancs, j'avais les bras sur le point de l'être ; mes vêtements, quoique très-forts, étaient insuffisants à conserver ma chaleur naturelle, même dans la marche. Ennuyés d'errer sans cesse à travers ce dédale de collines, nous en gravîmes successivement plusieurs, afin de découvrir de ces points élevés le lac vers lequel nous tendions ; mais nous n'aperçûmes qu'un vaste désert, des bois rabougris, des marais, des lagunes et une ceinture de montagnes bleuâtres. Déçu et attristé, je rappelai à moi mes chiens, et je déclarai à Yayinpélé que, puisqu'il m'égarait sans cesse, j'allais retourner sur mes pas. « *Kroulou*, me répondit-il avec mauvaise humeur; pour moi, je continue ma route. » Je vis alors que je n'avais rien de mieux à faire que de le suivre encore et lui accordai jusqu'au soir. Bien m'en prit. Ayant déjà expérimenté par deux fois durant ce voyage, la protection de mon bon ange, je me recommandai de nouveau à lui avec instance et poussai mes chiens esquimaux en avant. Le croiriez-vous, mon très-révérend Père, à peine avions-nous fait quatre pas, que Yayinpélé, avec son œil d'aigle, aperçût sur une lagune, à deux cents pieds au-dessous de nous, une branche de sapin plantée dans la neige. « *Yétolé*, s'écria-t-il, une balise ! » C'était, en effet, une balise qui nous indiquait le sentier. Elle était bien ancienne, et le sentier qu'elle jalonnait était enterré sous une neige récente, mais c'en était assez pour un sauvage; à force de tâtonner avec un bâton et avec les pieds, nous pûmes suivre le chemin et arriver le soir même au camp du Carcajou. Là m'attendaient huit jours de déboires et d'épreuves d'un autre genre. Je m'aperçus

tout de suite, dès mon arrivée, que ces sauvages, au nombre de trente-cinq à quarante, me recevaient avec une froideur et un déplaisir marqués. Après qu'ils m'eurent donné la main, ils se retirèrent sous leurs tentes respectives, en grommelant entre leurs dents : « Eh ! que vient-il faire ici, notre Père? Ne sommes-nous pas tous baptisés ? Nul de nous n'est plus malade ; que vient-il donc faire? A-t-il de l'esprit pour voyager seul au cœur de l'hiver? Qui consentira à le ramener chez lui par le froid qu'il fait ? » et mille autres compliments semblables. Ils ne se cachaient pas pour parler ainsi, parce qu'ils me croyaient incapable d'entendre leur dialecte, qui n'est pas le même que celui qui est parlé à Good-Hope. Cependant j'agis en maître cette fois : je fis dételer mes chiens, transporter mon léger bagage et le reste de mes provisions chez le chef ; puis, entrant dans sa tente et m'y installant moi-même : « Je viens loger chez mon fils, » lui dis-je? Le Carcajou laissa percer un demi-sourire, qu'il voulait rendre gracieux et m'assura qu'il était fier de me posséder ; mais je lisais sur son visage que ma présence le gênait et lui était à charge. Toutefois je gardai, comme lui, la réserve et parus accepter avec joie le repas assez chétif qu'il m'offrit.

Après souper, j'entamai la question de mon retour vers Good-Hope, car je m'étais dès lors trop avancé dans les terres pour songer à remonter vers le fort des Esquimaux, dont j'étais éloigné de dix jours de marche, et puisque ces Indiens avouaient qu'ils n'avaient nul besoin de moi, le mieux était de regagner mes pénates au plus vite. L'Indien usa de ruse pour se tirer d'embarras : « Je ne suis pas un chef, dit-il avec une humilité feinte ; toi seul es maître de mes jeunes gens. Commande ; il n'en est aucun qui ne soit prêt à te suivre. » Cela dit, il se renferma dans un mutisme absolu sur cette question. Je me rendis donc

le soir même dans une des loges où se trouvaient réunis plusieurs jeunes gens pour demander un guide. Ils refusèrent tous fort insolemment de me conduire soit à Good-Hope, soit à Anderson. L'un d'eux prit même la parole pour m'insulter, me reprochant d'être, ainsi que les blancs, la cause de la contagion qui avait fondu sur eux et de la détresse qui en était la suite. En entendant ces paroles amères, je ne pus m'empêcher, mon bien-aimé Père, de m'émouvoir un peu : « Quoi ! leur dis-je, vous me reprochez de ne point vous aimer, d'être même la cause de vos maux, alors que, depuis deux mois, je ne cesse, par le froid le plus rigoureux, de courir les bois pour vous soulager, vous administrer des médicaments, et vous fournir les secours de notre sainte religion ? Vous ne parleriez pas ainsi, sans doute, si je vous avais encore trouvés couchés sur vos branches sèches et couverts des pustules de la rougeole. Mais, parce que vous voilà guéris, vous avez déjà oublié la main qui, après Dieu, vous a fait du bien. » Sur ce, je sortis de la tente et rentrai chez le Carcajou sans rien dire. L'Indien savait bien que ses jeunes gens m'avaient relancé, mais il feignit d'être fâché de leur refus. « *Enedji!* Quoi donc! disait-il avec une feinte pitié, dire qu'ils ne veulent pas reconduire notre Père. Et cependant, notre Père, *Ta^{c} et ^{r}a*, c'est tout comme le bon Dieu ; cela n'est pas bon. » Et il se recoucha dans ses robes de caribou.

Le lendemain, les sauvages se réunirent dans ma loge, me priant de ne point me fâcher contre eux, mais de temporiser; ils étaient si contents, disaient-ils, de me posséder au milieu d'eux ! Cependant nul ne m'apportait à manger, parce que je n'avais pas de quoi leur acheter de la viande, et je ne pus obtenir d'eux quelques secours qu'en leur promettant de les payer grassement à mon retour à Good-Hope. J'ouvris le même jour les exercices

d'une petite mission, que je continuai durant les huit jours que je passai au milieu d'eux. Cependant personne ne se décidait à me servir de guide; les jours baissaient de plus en plus, et le soleil, qui avait disparu depuis longtemps, n'annonçait son lever et son coucher que par une recrudescence et une diminution de lumière, dans le sud, vers le midi; le froid devenait par cela même de plus en plus intense, et mon voyage de plus en plus pénible et dangereux. Je pressai les Indiens, mais toujours inutilement; enfin, un soir, je dis au chef de plaider ma cause auprès de ses jeunes gens. Il partit et revint morne et silencieux. « C'est inutile, dit-il. — Eh bien! repris-je d'un air froid et sévère, mes enfants abandonnent leur Père; Dieu ne m'abandonnera pas. Je pars demain et sans guide; mon bon ange m'en servira, et si je trouve la mort au milieu de vos neiges, à vous en sera la faute. » Sur ce, je fis semblant de faire mon paquet. Je dis que je fis semblant, car je n'étais pas assez fou pour m'exposer à la mort; mais c'était une feinte pour les forcer à me donner un guide, et par le fait elle réussit.

Tout le camp se récria sur cette détermination, me conjurant de ne point partir seul, et m'assurant que, dès le lendemain, l'un d'eux, Kah-pa-éronné (le tueur de perdrix) se dévouerait pour me conduire. Beau dévouement que celui qui a pour mobile une valeur de trente-six francs en marchandises! En attendant, je réparai ma soutane et mes vêtements que les arbres de la forêt avaient mis en lambeaux, et je fus obligé de le faire avec du fil blanc, faute d'autre. Les femmes, qui me voyaient coudre, se disaient entre elles : « Voyez comme notre Père fait pitié! » Mais pas une d'elles ne s'offrit pour me raccommoder mes hardes, et je ne le leur proposai pas, n'ayant ni thé ni tabac pour payer ces braves gens, dont la maxime est : *Rien pour rien.*

Je n'en dirai pas davantage. J'eus enfin le bonheur de reprendre le chemin de ma chère mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance, mais il me restait encore sept jours de marche à la raquette, car, dans cette tournée, je m'étais considérablement détourné de ma route pour m'enfoncer dans l'Est et le Sud-Est. Dans cette dernière période de mon voyage, j'eus en particulier beaucoup à souffrir pour conduire mes chiens; mon traîneau étant très-lourd pour mes forces, et mes chiens étant affaiblis par le froid, le jeûne forcé et la fatigue d'un long voyage. A chaque pas, mon véhicule de parchemin se renversait dans la neige ou allait heurter contre les sapins, et il me fallait entrer dans la neige jusqu'à la ceinture pour le relever et le dégager. Le pays, très-montueux, était encore pour moi une source de souffrances et de misères, parce qu'il me fallait jouer le rôle de quatrième chien pour gravir les collines, et celui de mécanique d'arrêt pour les redescendre. Mais, mon bien-aimé Père, j'étais bien dédommagé de ces fatigues par la pensée qu'elles étaient endurées pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des pauvres sauvages. Le sixième jour, *Ned*, mon chien conducteur, épuisé par les rigueurs du froid et la fatigue, tomba pour ne plus se relever. Enfin, le 15 décembre dernier, je saluai de nouveau la grande croix qui s'élève à côté de notre chère mission en dominant le fleuve Mackenzie. Mon arrivée *in-promptu* surprit grandement le R. P. Séguin et le bon Fr. Kearney, qui me croyaient encore à Anderson.

Durant ce voyage, qui a duré deux mois, j'ai tenu la raquette plus de six semaines consécutives, et n'ai pas traversé moins de trois cent trente-six lacs de toutes grandeurs, dont soixante-huit par deux fois. Par la grâce de Dieu, j'ai eu le bonheur de régénérer dans les eaux du saint baptême soixante-sept sauvages dont quarante et un enfants, et de bénir neuf mariages.

Actuellement, nous nous délassons par des travaux de menuiserie. Le froid a été très-rigoureux cet hiver; le thermomètre n'est guère monté au delà de 38 degrés et il est descendu jusqu'à 47 degrés centigrades au-dessous de zéro. Cependant, en février, par un revirement subit et prodigieux de température, nous avons eu un fort dégel, avec zéro, chose inouïe dans le pays. Durant l'année 1865, le nombre des décès s'est élevé à Good-hope à soixante-quinze, chiffre énorme pour une population de moins de trois cent cinquante âmes. J'y ai fait quatre-vingt-cinq baptêmes et dix mariages.

Grand lac d'Ours, 31 mai 1866, fort Norman, ci-devant Franklin. — Maison Sainte-Thérèse.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

J'ai quitté de nouveau Good-Hope, le 5 mars dernier, pour me rendre à la mission de Sainte-Thérèse, sur le grand lac d'Ours, où je suis arrivé le 15 du même mois. Comme toujours, ce voyage s'est effectué à pied, car telle est ici la voiture publique; mais, de plus, comme nous n'avions pas de sentier tracé par les sauvages, et qu'il est tombé beaucoup de neige cet hiver, il nous a fallu frayer un chemin à nos chiens, et les aider à traîner nos bagages en foulant nous-mêmes trois pieds de neige. Jugez du plaisir !

C'est pour la première fois que le Missionnaire visite le lac d'Ours; mais les sauvages qui le fréquentent ont été en partie évangélisés précédemment par les RR. PP. GROLLIER et GASCON, et par S. Gr. Mgr GRANDIN, sur les bords du fleuve Mackenzie, d'où le fort Norman a été transporté l'année dernière seulement. Il est bâti à côté de l'emplacement qu'occupait jadis le fort Franklin ; celui-ci rappelle

des souvenirs trop mémorables pour que je ne vous en dise pas deux mots. La recherche d'un passage entre l'Atlantique et le Pacifique, par le pôle arctique, a, comme vous le savez, longtemps occupé les lords de l'Amirauté britannique. De nombreuses expéditions furent tentées dans ce but et des millions dépensés en pure perte. L'infortuné sir John Franklin, qui découvrit le passage dans son dernier voyage de 1845-1851, et qui laissa la vie au milieu des glaces polaires, put constater, par sa propre expérience, que ce passage ne serait d'aucune utilité au commerce anglais, à cause de l'impossibilité de parcourir dans le court laps de temps que ces mers restent ouvertes, l'immense distance qui sépare les deux détroits de Parry et de Behring. C'est dans une des deux expéditions que ce valeureux et infortuné marin fit par terre, dans le même but, qu'il jeta les fondements du fort qui porta son nom. C'était en 1825, et au mois de septembre, qu'il commença à l'occuper. Il y demeura jusqu'en juin 1826, époque où il descendit à l'Océan par le Mackenzie, pour y reprendre ensuite ses quartiers d'hiver le 21 septembre de la même année. Le froid fut si rigoureux durant cet hiver, sur le grand lac d'Ours, que le capitaine Franklin y enregistra 58 degrés (Fahrenheit).

La mission Sainte-Thérèse (je dis mission, bien que n'y ayons seulement qu'un pied-à-terre) et le fort Norman sont situés au bord du lac d'Ours, sur la côte occidentale de la baie Keith et à l'embouchure de la petite rivière ^{c}lué-tcha-niliné, par 63°12′ latitude nord et 123°13′ longitude ouest de Greenwich. La contrée environnante est un steppe semi-plat, semi-montagneux, composé de marais, de lacs et de landes boisées de loin en loin; il porte le nom de *T^{r}yé-^{c}o-élont^{r}yélé* (grand désert du bord du fleuve). Le grand lac d'Ours se compose de cinq vastes et profondes baies : la baie Smith au nord-ouest, la

baie Dease au nord, la baie Mactavish au sud-est, la baie Keith à l'ouest, et la baie Macvicar au sud. Il mesure cent cinquante milles géographiques du nord-est au sud-ouest, et cent-vingt milles du nord-ouest-ouest au sud-est-est. Quarante-cinq brasses de ligne de sonde n'ont pu trouver le fond dans la baie Mactavish, ses eaux sont de la plus grande limpidité. Elles nourrissent des truites renommées pour leur saveur et leur grosseur (j'en ai vu qui pesaient jusqu'à soixante-cinq livres anglaises), le poisson blanc, le tékyé, le brochet, le doré ou perche de rivière, et surtout le hareng qui y foisonne. Le grand lac d'Ours se déverse dans le fleuve Mackenzie, par la rivière qui porte son nom et qui est un rapide continu. Cette rapidité s'explique par la grande hauteur du lac d'Ours au-dessus du fleuve Mackenzie, qui n'est pas moindre de cent cinquante pieds, et de deux cents pieds au-dessus de la mer. Aussi les eaux de ce lac conservent-elles de la glace toute l'année, et la débâcle ne s'opère-t-elle qu'à la mi-juillet, bien que celle de la rivière ait lieu du 10 au 12 juin.

L'abondance des rennes cette année-ci est telle, qu'il est entré dans les hangars du fort Norman, depuis les glaces, près de trente mille livres de viande fraîche, plus de vingt mille livres de viande boucanée, deux mille langues de renne et sept à huit cents livres de graisse fondue.

Les sauvages du grand lac d'Ours sont : 1° les *Peaux-de-lièvre ;* ils habitent à l'ouest et au nord du lac ; 2° les *Flancs-de-chien*, qui chassent à l'est et au sud du même lac ; 3° les *Esclaves,* qui parcourent les côtes du sud-est et les bords du fleuve Mackenzie ; 4° les *Yêta-Ottine* ou indiens des montagnes Rocheuses, en très-petit nombre. Ces quatre demi-tribus réunies forment une population de quatre cents âmes environ. La dernière maladie en a emporté soixante-sept, et un grand nombre de ces malheureux sont demeurés sans sépulture dans les bois.

Parmi ces sauvages, les uns sont très-bien disposés à recevoir l'Évangile, et ont manifesté une grande joie à la vue du prêtre ; ils mettent toute leur application à apprendre leurs prières, et ne cessent d'encombrer ma chambre pour que je les leur fasse répéter ; les autres, et c'est fort heureusement le petit nombre, sont indifférents pour la religion, comme tous les sauvages qui ont été en relation avec les ministres. C'est là tout le fruit que ces révérends messieurs savent tirer de leurs missions ; s'ils ne font pas des convertis, ils déconvertissent du moins ceux qui le sont déjà.

Avec le courrier du 15 avril, il est arrivé un long, sec, et cartilagineux ministre du *pur évangile*, le troisième de son espèce présentement voyageant dans ces contrées arctiques. Il est doué d'une mine angélique, d'un regard céleste, d'une voix mielleuse et roucoulante, et de la science infuse ; il lit la Bible dans le grec et est embrasé d'un zèle ardent, surexcité par cette idée fixe qu'il a reçu la mission spéciale et divine de tirer les pauvres Indiens des griffes des prêtres. Jusqu'à présent, les sauvages ne font pas cas de lui, parce qu'il est arrivé sans son bagage ; mais voilà qu'il va recevoir dix à douze ballots de marchandises et une caisse de médicaments de cent vingt livres dans quelques mois. Voilà qui, plus que le grec et le rabat du révérend Bompas, est de nature à tourner à l'envers la tête si faible de nos Peaux-Rouges, si le bon Dieu et la sainte Vierge ne s'en mêlent. C'est pourquoi, mon très-révérend Père, je recommande à grands cris cette mission à vos saintes prières et à celles de toutes les bonnes âmes qui s'intéressent à nos pauvres missions.

Fleuve Mackenzie, 7 juin.

Tous les efforts du ministre n'ont pu cependant empêcher le bon Dieu de me permettre de baptiser cinquante-

cinq personnes, dont neuf adultes, et de bénir trois mariages. J'ai eu la consolation de ne voir aller au ministre que deux ou trois sauvages, assez mauvais sujets qui nous honorent beaucoup en désertant notre cause. J'ai quitté le grand lac d'Ours, hier à deux heures après midi, et grâce à l'extrême rapidité de la rivière qui porte aussi ce nom, nous avons franchi, en moins de huit heures, quatre-vingts milles anglais. Je vais monter le fleuve par la même barque jusqu'à la mission du Rapide, afin de rendre compte à Sa Gr. Mgr d'Anemour de ma conduite, et aller chercher dans cette mission les objets nécessaires au prompt achèvement et à l'ameublement de la maison que je viens de faire construire à deux cents pas du fort Norman.

Agréez, mon très-révérend et bien-aimé Père, les sentiments respectueux et filials de celui qui veut toujours se dire, de Votre Révérence, le très-humble serviteur et le dévoué fils,

Petitot, o. m. i.

VARIÉTÉS.

RETRAITE DES SUPÉRIEURS PROVINCIAUX ET LOCAUX A AUTUN.

Cette année, comme en 1866, le T.-R. P. Supérieur général a procuré le bienfait des exercices spirituels aux supérieurs des deux provinces de France et de la province britannique.

Ces exercices ont eu lieu dans la maison du scolasticat à Autun. Ils ont été donnés par le R. P. de l'Hermitte, avec cette parole facile et sympathique dans laquelle se révèle une âme passionnée pour la discipline, dévouée aux intérêts de ses frères et jalouse de l'honneur de la Congrégation.

Sous la présidence du chef bien-aimé de la famille, assisté des RR. PP. TEMPIER, SOULLIER et MARTINET, ont pris part à cette retraite le R. P. BERMOND, provincial du Midi ; le R. P. PINET, provincial d'Angleterre ; les RR. PP. RAMBERT, supérieur du scolasticat, DEVERONICO, BURFIN, CHAINE, REY (Achille), ROULLET, CUMIN, GUBBINS, AUDRUGER, BONNET, DELPEUCH, MOUCHETTE, BERMÈS, BELLON, AUGIER, RING, LENOIR, ROUX (Marius), BONJEAN, REDMOND et MARTIGNAT.

Une communication, qui sortait du cours ordinaire des choses et qui a vivement intéressé l'auditoire, c'est la lecture et le commentaire, faits par le Supérieur général, des actes du dernier chapitre. L'attente prolongée d'une réponse de Rome, au sujet de la partie de ces actes qui a dû être soumise à l'approbation du Saint-Siége, n'a pas permis de donner à cette communication un caractère

officiel ni une forme définitive, mais l'occasion ne devait pas se représenter aussi belle d'exprimer aux principaux intéressés les vues et les intentions du Chapitre ; notre vénéré Père a saisi celle-ci. Non-seulement il est entré dans l'explication des résolutions prises par l'assemblée capitulaire, mais, ayant provoqué de nombreuses questions, il a répondu à toutes, d'une manière si complète et si précise, que chacun a pu emporter dans sa communauté une règle de conduite certaine.

Quelle reconnaissance à l'égard de la Congrégation, et en particulier de son chef, pourra jamais égaler les avantages de ces réunions périodiques des supérieurs ? Dans ces agréables relations, quel moyen efficace de réforme ! quelle voie facile à l'unité de doctrine, de mouvement et d'esprit ! quelle puissance de mutuelle édification ! quelle source d'encouragements ! quel principe de force et d'influence morale sur les sujets ! Mais, il en est de ces secours extérieurs, comme de la grâce intérieure, dont les trésors nous ont été également ouverts en ces jours de salut : si intrinsèque que puisse être leur efficacité, elle est essentiellement liée à l'action de l'homme : il faut s'associer au mouvement, s'adapter aux exigences de l'esprit de Dieu, conserver l'impression, obéir à l'aiguillon du devoir ; en un mot : correspondre au don du ciel.

Le jour de clôture a été, comme toutes les solennités de ce genre, un jour resplendissant ! Autant d'âmes, autant de foyers de charité ! Le rayonnement multiple qui en jaillissait, tel était l'objet et l'ornement de la fête, vrai prélude de cette lumière de gloire qui, dans une autre vie, sera tout à la fois l'objet et le moyen de la vision béatifique ! Non ! ce n'est point une fiction ! ce jour était en vérité un avant-goût du ciel ! L'Apôtre ne dit-il pas que, si la foi et l'espérance cessent, la charité demeure éternellement ? La foi, en effet, implique essentiellement quel-

que obscurité, et l'espérance, l'absence de son objet ; ces vertus ne peuvent dono arriver à l'absolue perfection qu'en s'évanouissant comme telles. Mais la charité, si imparfaite qu'elle puisse être dans son sujet, est toute pure dans sa notion, elle n'implique essentiellement aucun défaut, elle pourra donc devenir parfaite sans cesser d'être elle-même et de s'appeler de son nom : *Charitas nunquàm excidit !* S'il en est ainsi, les saintes ardeurs de la vie présente que sont-elles, sinon les premiers feux de la vie future, et le dernier jour d'une retraite qu'est-il, sinon le premier de la bienheureuse éternité? *Fruitionis œternœ prœlibatio vera !*

La rénovation des vœux, qui fait partie du cérémonial d'usage, offrait cette année cela de particulier que, pour le R. P. Tempier, c'était, à quelques mois près, le cinquantième anniversaire de sa profession religieuse. Dans une chaleureuse improvisation, le Supérieur général ne manqua pas de célébrer en termes touchants cette longue carrière de vertus et de travaux, le privilége d'avoir été mêlé à tout dès le commencement, d'être le témoin auprès de nous des anciennes traditions, et de consacrer au progrès de la société une si précieuse expérience.

Après les actions de grâces rendues à l'auteur de tout don parfait, *Te Deum laudamus*, après l'échange des félicitations fraternelles dans le saint baiser, *in osculo sancto*, la pensée se portait vers le T. R. P. Supérieur général, l'âme de l'assemblée. C'était un besoin de le remercier et de confier à son cœur paternel nos protestations de dévoûment aux œuvres de l'institut et de piété filiale à l'égard de sa personne. Le R. P. Pinet, provincial d'Angleterre, fut invité, comme pour rendre un témoignage plus autorisé de l'unité des esprits et de l'universalité des sentiments, à prendre la parole. Il s'exprima dans les termes suivants :

MAISON DU SACRE-COEUR.

Fête de Saint-Pierre et Saint-Paul 1868.

Au très-révérend Père Fabre, supérieur général.

« Mon très-révérend Père,

« Avant de quitter cette pieuse et si intéressante maison du scolasticat, permettez à un de vos enfants de la province britannique de venir, au nom de tous ses confrères, vous présenter le tribut bien sincère et tout affectueux de notre vive reconnaissance.

« La faveur insigne que vous nous avez accordée en nous invitant à cette belle retraite et fête de famille, est un bienfait précieux dont nous garderons toujours le souvenir. — Ce bienfait, très-révérend Père, soyez-en sûr, augmentera sans cesse dans nos cœurs notre vif attachement pour vous. — Le vœu bien sincère que nous formons en ce moment est de voir cette retraite produire les heureux fruits que vous en attendez.

« Un de ces fruits sera sans doute une fidélité plus grande dans l'accomplissement de tous nos devoirs. En même temps, nous l'espérons, cette fidélité, unie à la vive affection que nous vous portons, allégera le fardeau si pesant que vous portez avec tant d'amour.

« Votre intention sans doute et un des désirs les plus chers de votre cœur a été, en nous appelant auprès de vous, dans ces beaux jours, de resserrer les liens si doux qui unissent entre eux les membres de la famille. Nous en avons la douce confiance, ce vœu de votre cœur paternel est pleinement réalisé.

« F. H. Pinet, o. m. i.,
Prêtre missionnaire.

A ces paroles le T. R. Père supérieur général a ré-

pondu par quelques mots de félicitation et un appel à l'union des esprits et des cœurs, en face de l'impiété que nous avons la mission de combattre. Il a loué la charité et le zèle du prédicateur, et enfin a donné sa bénédiction à l'assemblée profondément émue.

Le R. P. TEMPIER nous avait été signalé comme le héros de *la fête ;* l'expression de nos sentiments ne lui fit pas défaut. Après la réfection de midi, dont le *Deo gratias* était venu tempérer l'austérité habituelle, le R. P. DE L'HERMITTE se lève et prononce le discours suivant :

Au très-révérend Père supérieur général,

« MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

« Les révérends Pères qui ont suivi les exercices de la retraite viennent de vous offrir, au sortir d'une touchante cérémonie, les hommages de leur affection filiale et respectueuse ; permettez-leur maintenant de remplir un second devoir en offrant au vénérable Père qui est à votre droite l'expression d'une affection également respectueuse et tendre.

« Ce sera entrer dans vos vues ; vous nous avez donné l'exemple de la fidélité aux souvenirs en désignant ce matin le noble vieillard à notre reconnaissance, et en déposant sur son front une couronne plus belle encore que celle des années.

« MON RÉVÉREND PÈRE TEMPIER,

« Il y a quatre ans nous célébrions à Aix, berceau de notre congrégation, l'anniversaire cinquante fois renouvelé de notre sacerdoce ; dans cette fête un prélat que les oblats ont appris à aimer et à vénérer comme un bienfaiteur, se fit l'interprète des vœux de tous. Il vous compara au disciple bien-aimé, et rappela devant un auditoire nombreux de prêtres, de fidèles et d'oblats, vos jeunes années

et vos relations avec notre saint fondateur, dont vous fûtes l'ami et l'aide infatigable.

« Il vous appela le disciple bien-aimé du maître ; je ne ferai rien donc de contraire au respect dû à la sainte Ecriture, en continuant une comparaison commencée par Mgr CHALANDON, archevêque d'Aix, et recueillie sur ses lèvres.

« Au nom de mes Frères, à la veille du cinquantième anniversaire de votre oblation, laissez-moi dire de vous, mon révérend Père, ce qui fut dit du disciple bien-aimé : *Discipulus ile non moritur*. Oui, les années s'accumulent sur votre front et elles le chargent, non pas comme un poids, mais comme un diadème. Nous demandons à Dieu de pouvoir admirer longtemps encore en vous et les sourires et les grâces de cette vieillesse qui n'a eu que le printemps, et qui, jusqu'à ce jour, a ignoré l'hiver.

« *Bon pied bon œil*, dit le proverbe. Tous les biens que les années perfides arrachent si promptement aux autres, vous les avez conservés ; et, mieux encore, vous avez conservé pour nous un cœur bon et dévoué : nous sentons bien que ce cœur a reposé sur celui du Père ; aussi, nous disons une seconde fois au sein de cette fête : *Discipulus ille non moritur*.

« Comme le disciple bien-aimé à qui on vous a comparé, vous avez passé par le fer et le feu des tribulations après la mort du maître ; les épreuves récentes de la Congrégation ont été les vôtres ; mais comme le disciple encore vous êtes sorti plus fort de ce creuset où se raniment les sociétés et les individus. *Purior ac vegetior exierit quam intraverit*. (Breviar rom., die 6 maii, in festo S. Joannis).

« Soyez notre doyen de longues années encore, mon révérend Père ! Puissions-nous vous voir à notre tête, joyeux et fort, conservant parmi nous l'intégrité et les

charmes de l'histoire! C'est le vœu que nous formons; Dieu veuille nous entendre! et vous serez dans l'avenir comme vous avez été dans le passé, l'exemple et la joie de la jeunesse : *Ad multos annos!* »

Il était amusant de voir la surprise et les signes de protestation de l'aimable vieillard! Il répondit très-bien, mais il se défendit très-mal. Les cinquante années étaient si considérables, les dispositions de l'assemblée étaient si joyeusement hostiles, que le voile de la modestie, quelle que fût son ampleur, se trouvait toujours trop court par quelque endroit. D'ailleurs, de rien n'eût servi de le tenir rigoureusement étendu; nous avons tous bénéficié du dévouement du bon Père, et, par conséquent, nous étions tous, sous le voile même, témoins et sujets de ce qu'il aurait voulu nier. Aussi ses dénégations furent-elles couvertes par une nouvelle acclamation immense et joyeuse!

La bienveillance de Mgr l'Évêque d'Autun est trop honorable à ceux sur qui elle tombe, pour que nous ne nous flattions pas d'en avoir été l'objet chaque fois qu'un motif nous réunissait dans sa ville épiscopale. Dès sa première apparition au scolasticat, Monseigneur nous déclarait qu'ayant hérité d'une partie de la famille de Mgr de Mazenod, il avait hérité aussi, mais sans mesure, de ses sentiments d'affection, et qu'il voulait être pour nous un père. Mgr de Marguerye a assurément donné la preuve de l'excellente vérité exprimée par cette si aimable parole! Il faut que toute la famille le sache!

Nous ne pouvons quitter Autun sans remercier le R. P. Rambert et le R. P. Cumin du cordial accueil qu'ils nous ont fait, et de l'hospitalité attentive que nous avons reçue chez eux. Au Sacré-Cœur, tout était prévu et ordonné, au moyen de cette nombreuse phalange, semblable aux anges de Dieu, de manière à rendre prompts et faciles les mouvements et les exercices de la communauté.

C'est toujours un beau spectacle que cette succession de quarante messes s'offrant tous les jours dans une seule maison! Et, si l'on regarde plus avant, que de grâces ont dû descendre du ciel par ces nombreux ruisseaux! Nous avons décrit le fait, ce dernier mot nous en révèle la cause.

FAITS DIVERS.

Départs de Missionnaires.

Se sont embarqués le 10 juin à Southampton, pour le vicariat de Natal :

Les RR. PP. SABON et DELTOURT (Marcellin), accompagnés d'un Frère convers;

Et cinq religieuses de la Sainte-Famille :

Sœur ALPHONSE;

Sœur SAINTE-MÉLANIE ;

Sœur SAINT-JULIEN ;

Sœur MAGDELEINE ;

Et sœur EULALIE.

Le 15 août se sont embarqués au Havre, pour la province du Canada, les RR. PP. BAROU et FROC.

Le R. P. BONJEAN a été nommé par un bref du Souverain pontife, daté du 25 juillet 1868, évêque de Médea *in partibus infidelium*, et au vicariat apostolique de Jaffna, devenu vacant par la mort de Mgr SEMERIA. Il a été sacré à Tours, par Mgr GUIBERT, assisté de Mgr JEANCARD, évêque de Cérame, et de Mgr DABERT, évêque de Périgueux.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 28.—Décembre 1868.

MISSION DU TEXAS.

Notre mission au Texas et au Mexique se maintient et s'affermit, nonobstant les difficultés de tous genres qu'elle a eu à subir depuis notre entrée dans le pays.

C'est un spectacle vraiment digne d'admiration et d'intérêt que celui de l'énergique vitalité des œuvres chrétiennes sur un sol si souvent bouleversé, le spectacle de cette attitude modeste et calme de l'homme apostolique, appuyé sur la foi aux divines promesses, soutenu par l'amour des âmes et, en vertu de ces principes, inébranlable à tous les efforts de la politique, de l'impiété et des éléments eux-mêmes, conjurés contre lui.

Quel pays a jamais été plus tourmenté que le Texas et le Mexique en ces dernières années? Les perturbations de l'atmosphère, les commotions volcaniques, les irruptions de la mer, qui suffiraient à rendre célèbre cette contrée,

ne sont encore que les images d'un désordre bien autrement déplorable : beaucoup plus terribles, en effet, et plus funestes sont les oppositions, les luttes, les ébranlements et les alternatifs triomphes des partis politiques qui s'y disputent le pouvoir.

La religion seule aurait pu, seule elle peut encore donner la paix à ces populations, en établissant chez elles, avec le règne de Jésus-Christ et l'autorité de son Église, le respect de tous les droits. Au nom de cette religion qui a les promesses du temps et celles de l'éternité, nos Pères sont là depuis vingt ans, impatients et impassibles tout à la fois. Comme la grâce de Dieu dont ils sont les ministres, ils frappent à la porte, et ils attendent, toujours présents, toujours prêts à se donner, saisissant toutes les occasions d'agir, profitant de tous les moyens de s'étendre. Le flot de la contradiction monte et les submerge ; mais le flot s'enfuit et ils reparaissent. C'est ainsi qu'ils ont vu passer sur leurs têtes d'abord les rudes épreuves des premiers commencements : le dénûment des choses les plus indispensables à la vie et à l'exercice du saint ministère ; l'indifférence des uns, l'hostilité des autres, dans une population dont la foi religieuse était le moindre des soucis ; les maladies, la fièvre jaune surtout ; la mortalité, un naufrage ; l'insuffisance du nombre en présence des besoins ; la nécessité d'abandonner des établissements fondés ; la guerre, avec ses alternatives de succès et de revers, mais avec ses conséquences immédiates toujours identiques ; guerre de sécession entre fédéraux et confédérés ; guerre de frontières, entre Texiens et Mexicains ; guerre des Texiens se défendant contre leurs propres bandes de pillards ; guerre du Mexique, entre impériaux et juaristes ; captivité de nos Pères à Matamoros et menaces de mort contre eux ; attaques à main armée, soit à domicile, soit sur les chemins ; destruction presque com-

plète de Brownsville et dommages considérables à nos établissements par l'ouragan du 7 octobre 1867. Il y a là assurément de quoi enflammer de zèle ces natures généreuses qui se plaisent au milieu des difficultés et qui estiment un plus grand prix les âmes là où le danger est plus grand. Il y a lieu aussi de se demander où en est notre mission, quels postes nos Pères ont conservés et quel bien il leur est permis d'y faire.

Expulsés de Matamoros par la force brutale, nos Pères, réunis à Brownsville, se tiennent prêts pour le jour, qui n'est pas encore venu, d'y rentrer. Non-seulement cette ville était par sa population un théâtre important offert à leur zèle, mais elle était encore le centre d'une mission de quinze lieues de rayon. En outre, au delà de ce cercle, des travaux nombreux leur étaient offerts, des missions avaient été données et produisaient des fruits consolants parmi ces populations catholiques, auxquelles il ne reste plus guère, hélas ! de leur antique foi, que ces rudiments profondément enfouis dans le cœur, que l'ignorance, le vice, la contagion de l'exemple ou la violence plus ou moins déguisée de la persécution n'ont pu leur arracher. Des propositions d'établissements nouveaux dans le Mexique nous étaient faites à plusieurs reprises et avec instances par Mgr l'Evêque de Monterey, et un instant nous prîmes pied à Victoria, capitale du Tamaulipas. La position au Mexique était donc satisfaisante et elle tendait à s'améliorer ; nos progrès n'y étaient désormais plus retardés que par l'exiguïté de notre personnel. Aujourd'hui, nous ne possédons plus de l'autre côté du Rio-Grande qu'une position en quelque sorte inaperçue, quoique très-importante pour nous, celle d'Aqualegas, pèlerinage autrefois célèbre et paroisse de deux mille âmes. Deux de nos Pères peuvent y demeurer sans éveiller les susceptibilités ennemies. Espérons que par cette *fe-*

nêtre nous rentrerons un jour au Mexique et les Mexicains au ciel : *Cœli fenestra facta est.*

Sur la rive gauche du Rio-Grande, notre mission mesure, à partir du golfe, une longueur de soixante et dix lieues, sur une largeur moyenne de trente, perpendiculaire au fleuve. Elle comprend trois comtés ayant chacun sa capitale ou siége de justice : Brownsville, Edimbourg et Roma. Nous sommes établis dans la première et dans la dernière de ces localités.

Commençons par faire connaître Roma. Voici ce qu'écrivait le R. P. Clos en date du 16 avril 1867 :

Roma, le 16 avril 1867.

Mon révérend Père,

« L'indication du lieu que vous lisez en tête de cette lettre vous donne à comprendre qne j'ai reçu mission de défricher un nouveau champ dans l'héritage du Seigneur. Ce champ est bien aride, dit-on ; il faudra répandre bien des sueurs pour le fertiliser !

« Le nom qu'il porte, et qu'il a peut-être trop prétentieusement usurpé, n'est pas sans charmes et sans enseignements pour nous. Ce nom de Roma, quelle que soit la disproportion des choses, nous rappelle les luttes des premiers chrétiens pour établir la vraie foi sur les ruines de l'idolâtrie et faire prévaloir l'esprit sur le culte de la matière ; il nous fait ressouvenir de notre auguste et bien-aimé Pontife, si injustement outragé et si ferme à maintenir les principes de l'ordre religieux et de l'ordre social. Dans notre très-petite sphère, nous sommes heureux de défendre la même cause, de partager la même haine, de subir les mêmes contradictions ; puissions-nous le faire avec la même inviolable fidélité !

« Il y a un mois et demi que, remontant, à cheval, la

rive gauche du Rio-Grande, le R. P. Jaffrès et moi nous quittions Brownsville et arrivions, après trois journées de marche, à Roma. Huit jours après, le Fr. Carrel venait nous rejoindre. L'église que nous allions desservir, tour à tour abandonnée et reprise par un prêtre du clergé séculier, était entièrement dépouillée et déserte. Nos premiers soins furent pour la maison de Dieu. D'autre part, grâce au travail du Fr. Carrel, qui est en train de clôturer notre cour, dans quelques jours nous pourrons dire que nous sommes chez nous. On vient de nous donner la preuve que jusqu'ici il n'en va pas de la sorte. A peine étions-nous arrivés dans le pays, que deux chevaux étaient enlevés au presbytère. A-t-on voulu nous ôter le moyen de repartir, et ne faut-il voir dans cette démarche qu'une démonstration de bienvenue ? Je vous le laisse à deviner. Ce qui est certain, c'est que ces pauvres gens ne sauraient nous empêcher d'aimer leurs âmes plus qu'ils n'aiment nos chevaux, et que nous avons, pour demeurer parmi eux, des raisons qu'ils ne paraissent pas soupçonner.

« Dès les premiers jours, pendant que le R. P. Jaffrès restait à Roma, le R. P. Clos allait faire une reconnaissance dans les ranchos, où il a généralement trouvé un accueil empressé et religieux.

« Quoique je sois resté absent plus d'un mois, continue le même Père, je n'ai pu visiter que le tiers de notre vaste mission. Dans quelques jours, je vais entreprendre un nouveau voyage, qui durera un mois. Le travail n'est pas attrayant par lui-même, les distances sont considérables ; le rancho le plus rapproché de la rivière en est à huit lieues. Pour y arriver, il faut traverser, par une chaleur de 35 degrés, d'immenses plaines sablonneuses où l'on ne rencontre ni une goutte d'eau pour étancher sa soif, ni un arbre à l'ombre duquel on puisse prendre quelque repos. Ce qui console, c'est la pensée de porter

la lumière de l'Évangile, la grâce des sacrements, les consolations du dévouement sacerdotal dans ces familles échelonnées à dix ou douze lieues les unes des autres, familles pauvres des biens de la terre et de ceux du ciel, mais hospitalières et capables de goûter les bienfaits de la religion. Le travail que je fais maintenant n'est qu'un travail de reconnaissance. Connaître les lieux et les personnes : voilà quelle est mon intention principale pour le moment. Le travail de mission ne commencera que l'année prochaine avec le carême. Je prévois déjà qu'il nous faudra trois ou quatre ans pour amener nos ranchos à la situation relativement prospère de ceux de Brownsville. Dans la visite que je viens de faire, j'ai compris que la confession sera mal accueillie d'un grand nombre, qui en ont pourtant grand besoin, comme vous pensez bien, et qui ne la connaissent pas. Mais la grâce de Dieu est toute-puissante ! la sainte Vierge nous protége ! mon compagnon est plein de zèle et de ferveur ! il n'est point douillet ! il a bonne santé ! Oui, nous ferons quelque bien dans les âmes, et les prophètes de malheur auront menti par ignorance des miséricordes divines.

« Différente de la population des ranchos, celle de Roma nous contriste par ses vices et son indifférence religieuse. Mais, ici pas plus que là, l'envoyé de Dieu ne perdra courage. »

Le R. P. Clos ajoute en *post-scriptum* les lignes suivantes :

Roma, 22 avril.

« Aujourd'hui, lundi de Pâques, je rouvre la lettre que je vous écrivais le mardi de la semaine sainte. Je veux vous donner quelques détails sur la manière dont s'est passée la grande semaine à Roma, et aussi redresser le tort que j'ai

eu de juger trop défavorablement nos chers paroissiens. Je m'empresse de vous dire que mon contentement a été grand et ma reconnaissance envers Dieu bien vive quand j'ai vu le résultat obtenu pendant ces saints jours. Notre population, si apathique, si irréligieuse, a senti pour la première fois naître dans son sein un élan de ferveur. Elle s'est portée avec enthousiasme à nos exercices religieux. Les heures du jour qui n'étaient pas prises par les cérémonies, étaient employées à entendre les confessions des femmes, tandis que les heures de la nuit étaient consacrées à celles des hommes. Ces derniers se sont présentés en grand nombre : j'ai passé près de trois nuits entières à les entendre. La communion pascale a donc été consolante. Pour plusieurs, qui avaient été préparés par des catéchismes, c'était la première communion. »

Nos Pères connaissent trop bien le caractère du pays pour se fier entièrement à la stabilité de ces bonnes dispositions. Aussi prennent-ils des mesures pour maintenir et perfectionner l'œuvre commencée sous l'empire d'une grâce extraordinaire. Eux-mêmes nous rapportent qu'il n'est malheureusement pas rare de voir des fidèles qui ont accompli le devoir pascal et qui, la messe étant finie, s'éloignent pour ne plus reparaître à l'église jusqu'à l'année suivante. Quel attachement d'une part à une pratique religieuse de la foi chrétienne, et quelle ignorance d'autre part du juste discernement du corps et du sang de Jésus-Christ!

Une lettre écrite par le P. Jaffrès six mois après celle qu'on vient de lire confirme les détails précédents et en ajoute quelques autres. Il n'est pas besoin de faire ressortir le genre d'intérêt qui s'y attache. Non! nous ne cherchons pas le merveilleux dans ces relations de famille ; nous savons apprécier plus équitablement le dévouement de nos

frères et le progrès religieux qui s'opère par eux sans éclat, mais non sans des prodiges de charité.

Roma (Texas), le 15 octobre 1867.

« Mon Révérend et bien cher Père,

« Conformément au désir tant de fois exprimé par notre Révérendissime Supérieur général de recevoir le détail de toutes les œuvres accomplies dans la famille, et par là d'assister, pour ainsi dire, aux travaux et aux luttes de tous ses enfants jusqu'au plus humble, je me suis déterminé à faire le récit des premiers essais d'un jeune Missionnaire dans le Texas. Je n'ai pas des merveilles à raconter : j'aurai encore moins le talent de raconter merveilleusement; toutefois, sachant qu'il ne peut résulter que du bien d'une connaissance plus complète de nos missions, je ne laisserai pas que d'écrire; et, à défaut d'autre mérite, j'aurai du moins celui de l'exactitude et de la fidélité les plus rigoureuses.

« Quelques mots d'abord ne seront peut-être pas inutiles pour faire connaître les lieux et la position, quoique le R. P. Clos en ait dit quelque chose.

« Il y a six mois, je quittais Brownsville en compagnie de ce bon Père pour venir à Roma. C'est le nom du nouveau poste confié aux Oblats par Mgr Dubuis. Nous y arrivâmes vers le temps de carême, et, dès l'abord, nous pûmes juger que le travail ne nous ferait pas défaut. Roma pouvait compter, il y a quelques années, de douze à quinze cents âmes; actuellement sa population s'élève tout au plus à cinq cents; encore plusieurs familles ont-elles passé de ce côté-ci du Rio-Grande, par suite des derniers événements du Mexique. Si Roma n'est qu'un très-modeste village par sa population, elle est le centre

d'une paroisse comparable pour l'étendue à nos plus grands diocèses de France, comme vous allez en juger. Nous comptons, sur les bords du Rio-Grande, environ vingt-quatre lieues en aval de Roma, jusqu'au rancho de la Lormita, et vingt-cinq en amont, jusqu'à San Inacio, point extrême nord de la mission, et toute cette étendue, sur une largeur de trente à trente-cinq lieues. En cinq mois de courses continuelles, c'est à peine si nous avons pu la parcourir et en avoir un aperçu général. La population entière de cette mission peut s'évaluer à douze ou quinze mille habitants, tous, à peu d'exceptions près, Mexicains et catholiques. Cette population fût-elle agglomérée, ce serait beaucoup pour deux ouvriers, mais ici elle est disséminée sur un immense territoire en une multitude de villages ou hameaux appelés *ranchos*. Les plus considérables de ces ranchos, si on en excepte sept ou huit dont la population s'élève à plus de cent personnes, ne comptent guère que quinze ou vingt familles. Entre tous nos centres de population, Davis ou Rio-Grande-City, mérite une mention spéciale. Elle est située sur la rivière, à six lieues en aval de Roma. C'est le point le plus populeux et le plus important de la mission. Aujourd'hui encore, quand tout paraît comme mort, par suite de la dureté des temps et la cessation des transactions commerciales, Davis a plus d'un millier d'habitants. C'est le lieu qui devait naturellement fixer l'attention pour l'établissement central de la mission ; aussi plus d'une fois a-t-on pensé à y bâtir une église. Jusqu'à ce jour on n'avait pu réussir, et Roma l'a emporté sur sa concurrente. Enfin, dès notre arrivée, le R. P. Clos a entrepris l'œuvre de cette église, si désirable dans une population si nombreuse, et, à force de démarches, après bien des contradictions, nous sommes à la veille de la voir s'achever. Dès lors, il est permis d'espérer qu'on y verra bientôt un

confrère partager nos travaux. Tel est, mon révérend Père, le vaste champ qui nous a été donné à défricher.

« Cette mission n'était pas inconnue aux Oblats, car ce sont eux qui l'ont fondée. Les premiers prêtres qui parurent à Roma furent le R. P. Gaye d'abord, puis le R. P. Kéralum, de 1853 à 1856. On rappela à cette époque le R. P. Kéralum, qui fut remplacé par un prêtre français, M Planchet. Ce dernier y est demeuré jusqu'à notre retour, quelquefois seul, quelquefois avec un confrère, Français comme lui.

« Je sais peu de choses des travaux accomplis par nos Pères durant les trois années qu'ils passèrent à Roma ; mais je puis affirmer qu'ils y durent avoir beaucoup à souffrir dans ces commencements, étant seuls, étrangers, sans église, sans maison même. C'est à eux que nous devons l'église dont nous jouissons. Grâce à leurs efforts persévérants et à l'activité infatigable du R P. Kéralum, qui en a été l'architecte et souvent le maçon, après avoir fait, pour extraire les matériaux, le rude métier de mineur, le modeste édifice s'est élevé, avant leur départ, jusqu'au couronnement des murs ; leurs successeurs ont fait le reste. En sorte qu'à notre arrivée, nous avons trouvé non une belle église, mais au moins un lieu décent, ou à peu près, pour offrir le saint sacrifice et réunir les fidèles. A nous maintenant de l'entretenir et de l'orner ; et cela même, si peu que ce soit, n'est pas chose facile : les ressources provenant de la piété des fidèles ne sont pas abondantes. Le mobilier de notre sacristie ne se compose que de ce que nous y avons apporté nous-mêmes.

« A peine arrivés à notre nouveau poste, nous nous sommes mis à l'œuvre. Nous n'avions pas peu à faire, je ne dis pas pour régénérer ce pauvre peuple mexicain si déchu, mais pour faire au moins quelque bien parmi eux. Nous recevions la mission on peut dire à l'état d'ébauche.

Il est vrai que, depuis 1853, un prêtre au moins avait résidé constamment à Roma ; mais sa sphère d'action s'était bornée à l'intérieur ; jamais on n'avait encore évangélisé la portion éparse du troupeau ; jamais on n'avait fait au dehors, dans les ranchos, des visites régulières, soit pour amener au devoir pascal, soit pour catéchiser et instruire un peu ces pauvres gens. Administrer quelques malades, faire les mariages et les baptêmes, quand on était appelé, et, à l'occasion, réciter un rosaire et dire une messe en passant : c'est à quoi étaient réduites les visites dans les ranchos. A un seul, du reste, il n'était guère facile de faire davantage. Roma seule, en réalité, avait joui du bénéfice et de la présence du prêtre ; et nous avons pu voir que là aussi la ferveur était peu satisfaisante et le noyau des fidèles pratiquants bien petit. Au surplus, l'idée qu'on nous donnait de la mission n'était rien moins qu'encourageante. On nous représentait Roma comme un repaire de voleurs et de brigands, et toute la mission comme un ramassis de demi-barbares et de gens sans foi ni loi. En un mot, on nous peignait les choses sous les couleurs les plus noires, et, pour achever le tableau, on nous disait que le mal était sans remède, que nous ne ferions jamais rien dans cette mission. Des serviteurs de Marie ne connaissent pas de causes désespérées. Nous venions avec d'autres idées et de meilleures espérances. Avec la grâce du bon Dieu et la protection de notre Mère la Vierge Immaculée, nous avions l'assurance, ici comme partout, de faire du bien et de produire quelques fruits de salut dans les âmes. Loin donc de nous décourager, nous résolûmes aussitôt d'évangéliser tout le territoire, c'est-à-dire de faire de temps en temps des visites régulières dans toute l'étendue de la mission ; de donner ainsi à tous, autant que possible, les secours de la religion ; et surtout d'instruire, d'instruire encore et d'instruire

toujours, ne fût-ce que par l'enseignement des principales vérités de la foi. L'ignorance! voilà le grand mal de ces pauvres peuples !

« Notre premier devoir était de faire connaissance avec nos nouveaux chrétiens et de gagner dès l'abord leur estime et leur affection. C'est la prudente recommandation que nous avait faite le Révérend Père Supérieur. « Pour cette année, nous avait-il dit, ne pressez pas beau- « coup les fidèles très-éloignés de Dieu de se confesser « et de faire leurs pâques; contentez-vous de faire con- « naissance avec vos paroissiens et de gagner leur affec- « tion; rappelez-leur leurs devoirs, mais sans les presser « trop vivement. »

« Le R. P. Clos partit immédiatement pour faire une tournée dans ce que nous appelons les *ranchos d'en bas*. A la vérité, il trouva partout des gens pauvres, ignorants et très-oublieux de leurs devoirs de chrétiens, mais moins barbares qu'on semblait le dire : partout on sut apprécier le Missionnaire, et le Père fut enchanté des bonnes dispositions dans lesquelles on reçut la grâce de cette première visite. Comme il était convenu, il ne fit que rappeler le devoir pascal. Il compta cependant, dans chaque rancho, plusieurs confessions et communions ; ce qui ne l'empêcha pas de voir combien nos chrétiens sont endurcis et quel travail ce devra être l'année prochaine pour les amener en masse à faire saintement leurs pâques. Le Père revint avec les meilleures espérances, mais aussi avec la perspective d'un travail écrasant pour les années suivantes.

« Pendant ce temps, je demeurai à Roma pour desservir la localité, non sans faire deux ou trois sorties dans les ranchos voisins les plus populeux. C'était mon premier début. Je n'étais pas fier, car je ne savais guère encore que bégayer l'idiome du pays. Cependant le bon Dieu a

béni ce ministère : il a donné de l'assurance au Missionnaire et a inspiré quelque entrain à la population évangélisée. J'ai trouvé ici les mêmes dispositions que le R. P. Clos avait rencontrées ailleurs.

« Cependant il fallait combiner notre plan pour la grande semaine. La semaine sainte, c'est par excellence le temps de salut pour les Mexicains (temps trop court, hélas ! pour être un temps de salut quand on ne donne rien de plus à cette importante affaire). C'est alors ou jamais qu'ils viennent en foule assiéger le confessionnal. Les trois derniers jours surtout sont sacrés. C'est un crime de travailler ou de voyager en ces jours. On doit assister aux offices de l'Église, et, en effet, ils sont rares ceux qui manquent à ce devoir. Un fait assez singulier et caractéristique a signalé cette année le vendredi saint à Roma. Quelques individus, soit oubli, soit fanfaronnade, eurent la mauvaise inspiration d'aller ce jour-là labourer leur champ en face de l'église. Enflammée d'un saint zèle, une bande de jeunes gens court sur eux, les arrache à leur travail et les traîne, eux, les bœufs, la charrue, jusqu'au village, et là tous durent demeurer exposés à la risée publique le saint jour de vendredi.

« Le R. P. Clos m'envoya passer la semaine sainte à Davis, pendant que lui-même restait à Roma. Pour l'empressement aux cérémonies, je n'eus qu'à me féliciter, mais je ne vis guère que trente personnes s'asseoir au banquet eucharistique. Le R. P. Clos fut plus heureux. Le jour de Pâques, cinquante-deux hommes, et un plus grand nombre de femmes s'approchaient recueillis de la sainte table. Pour plusieurs, c'était la première fois.

« Si ces chiffres paraissent minimes, il faut considérer que ce ne sont que les prémices d'une laborieuse mission.

« La semaine sainte étant passée, nous songeâmes à

faire la visite des autres parties du territoire. Le lundi de Quasimodo le R. P. Clos repartait pour les ranchos de l'intérieur. C'est la partie la plus pénible à visiter, tant sous le rapport physique que sous le rapport moral.

« Le pays est plat, nu, sans ombrages, sablonneux; pâturages plus ou moins abondants, selon la saison. Aussi toute la richesse de cette contrée consiste-t-elle en troupeaux. Il y en a d'innombrables et de toutes espèces : chevaux, ânes, bœufs, chèvres, moutons, etc. Je pourrais ajouter : des cerfs, car on en voit quelquefois des bandes nombreuses, mêlées aux animaux domestiques. Tout cela se perd dans l'immensité de la plaine, et se trouve en telle disproportion avec elle, qu'elle n'en conserve pas moins, surtout en temps de sécheresse, l'aspect d'une solitude désolée. Les troupeaux paissent en liberté, mais ils ne s'écartent ordinairement pas au delà de deux ou trois lieues de l'habitation de l'homme, ou de quelque mare d'eau. Que de fois, à la vue de ces paisibles hôtes de la prairie, j'ai béni Dieu de m'avoir conduit près d'un rancho! jamais je ne m'y suis trompé. Hors de ce rayon où se meuvent les troupeaux, les herbes atteignent une hauteur considérable et sèchent sur place : c'est une difficulté et un danger pour le voyageur. On a soin, tous les ans, d'y mettre le feu, afin de détruire les serpents à sonnettes qui y fourmillent. Trois ou quatre fois déjà il m'est arrivé de fouler de ces reptiles dangereux. Ce n'est qu'au frémissement de leurs anneaux ou à l'effroi de la monture que se révèle leur présence. Ici, comme dans les pays d'Orient où se sont déroulés les premiers drames de notre histoire, et où la famille humaine retrouve encore ses plus poétiques et ses plus religieux souvenirs, un puits est un grand trésor, c'est la condition indispensable de la vie, c'est la richesse du propriétaire, la raison d'être de nombreux troupeaux, le centre autour

duquel se groupent d'innombrables existences. J'ai vu moi-même, sans exagération, jusqu'à deux ou trois mille têtes de bétail autour du même rancho attendant leur ration. Il y a des puits qui doivent en abreuver tous les jours trois ou quatre mille. Quel travail ! quel mouvement ! quelle confusion dans le va-et-vient ! quel tohu-bohu dans les cris, chacun donnant la note de son espèce ! S'il y a quelque chose de la vie patriarcale dans ce spectacle, le principal, hélas ! y fait défaut. Les troupeaux ressemblent bien, je le suppose, aux troupeaux d'Isaac ou de Jacob ; les puits sont bien les mêmes, je veux le croire, que ceux de la Palestine ou de la Mésopotamie ; mais les patriarches... les patriarches avec leurs mœurs, leurs traditions, leurs relations avec Dieu, et leur autorité sur la famille... Ah ! qu'il y a loin du type actuel à ce type primitif ! Quelle dégradation dans l'individu ! quel abaissement dans la famille ! comme le parfum de poésie est dominé ici par l'infection des plaies béantes du péché !

« Mais qui de nous pourrait s'étonner de rencontrer cette misère profonde ? C'est elle que nous sommes venus chercher pour la guérir : *non est opus valentibus medicus sed malè habentibus,... non veni vocare justos sed peccatores.* Nous sommes venus restaurer l'homme, non plus seulement sur le type du patriarche de l'ancienne lói, non pas même sur le type du premier Adam, mais à la ressemblance de l'homme parfait, *instaurare omnia in Christo*, de cet Homme dont le premier ne fut que l'ébauche, *forma futuri*, de l'Homme-Dieu qui est venu chercher l'homme pécheur au puits de Jacob, l'a plongé dans la piscine probatique, et a sanctifié pour jamais les eaux du Jourdain.

« Dans cette partie du pays qu'on appelle, je ne sais trop pourquoi, *la Côte*, la vie est dure : on n'y a pas tout à souhait. La viande et le lait y abondent, il est vrai; le reste est éventuel, et plus qu'éventuel, car, outre les satisfac-

tions qu'on ne rencontre pas toujours, il y a celles qu'on ne rencontre jamais. La vie est-elle moins intéressante pour cela ? au contraire : elle gagne en pittoresque tout ce qu'elle perd en confortable. Je vous assure qu'il y aurait là un sujet de peinture à effet, auquel ne faisait défaut ni les traits édifiants ni les intéressantes épisodes. Je me contente de vous indiquer le sujet, faisant des vœux pour que vous rencontriez l'artiste; trop heureux si dans un récit tout à fait dépourvu de charmes je réussis cependant à vous donner quelque idée de notre mission dans ce qui en fait véritablement une œuvre apostolique. Laissant donc à de plus habiles les descriptions dont j'entrevois vaguement le dessin, je ressaisis mon coursier moins rétif que ma plume. Oui, car si je vous ai fait assister au départ du R. P. Clos, c'est moi qni suis en voyage ; voici comment :

« Le lundi de Quasimodo le R. P. Clos s'engageait dans la Côte pour y faire sa première tournée de visite ; mais il fut arrêté au début. Dès le premier jour, il se trouva tellement indisposé, qu'il crut prudent de s'en retourner. Je dormais d'un profond sommeil quand il rentra, au milieu de la nuit. Persuadés que la volonté divine se manifestait par cette disposition de la Providence, je prépare à la hâte mon petit bagage de Missionnaire, et recommandant à Dieu la santé de mon cher confrère, je m'éloigne plein d'émotions et de ce que je quitte et de ce que je vais entreprendre.

« Vous connaissez déjà, sans doute, notre tenue de campagne au Texas. Figurez-vous d'abord un cheval, pièce essentielle et, comme nous disons modestement par ici, la moitié du Missionnaire ; si vous voulez nous voir de bonne humeur, choisissez-le bon, il ne vous en coûtera pas davantage. Donnez-lui de robustes harnais. Je suspendrai avec respect au pommeau de la selle les saintes huiles et tout l'accessoire pour l'administration des sa-

crements ; de l'autre côté, une gourde, où je renouvellerai, à chaque occasion, ma provision d'eau, fera le pendant ; une sorte de valise, en forme de besace, tombera sur les flancs de la monture, et contiendra la pierre sacrée, le calice, le pain et le vin d'autel ; en un mot, tout ce qui est nécessaire à la célébration de la sainte messe et, de plus, quelques objets à l'usage du Missionnaire ; enfin, un vêtement sacerdotal et une couverture roulés achèveront l'équipement. Alerte, le Missionnaire s'élancera sur le noble animal et, avec le Missionnaire, l'ardeur belliqueuse qui animait le coursier décrit au livre de Job, car j'ai la simplicité de croire que le saint de la terre de Hus, en traçant ce merveilleux tableau, pensait à nos combats et entrevoyait le zèle de l'homme apostolique. S'il y a présomption en ce qui me regarde, je vous prie de demander à Dieu, mon Révérend Père, que cela soit désormais une vérité, même pour moi.

« Je me mets en route avant le jour, avec le compagnon qui avait ramené le R. P. Clos. C'était ma première campagne. Pris à l'improviste, je n'étais pas sans éprouver de très-légitimes inquiétudes. Je me préoccupais des résultats d'une entreprise si au-dessus de mes forces : comment surmonterais-je cette crainte naturelle des premiers débuts qui paralyse les facultés de l'âme ? qui suppléerait à mon défaut d'expérience des hommes et des choses ? et, par-dessus tout, comment me ferais-je comprendre dans une langue dont je balbutiais à peine quelques mots ? N'importe ! c'est Dieu qui m'envoie et Marie Immaculée qui m'assiste ! *In verbo autem tuo laxabo rete !*

« C'est une rude tâche que de parcourir les plaines de la Côte, souvent sans chemin tracé, sous un soleil brûlant, sans une goutte d'eau pour étancher la soif. C'est là cependant que vit une partie intéressante de nos chrétiens,

en de petits et misérables ranchos dispersés çà et là, presque toujours auprès de quelques touffes d'arbres, quelquefois aussi en rase campagne. La garde des troupeaux et la chasse sont la principale occupation de ces hommes des champs appelés *vagueros*. Ils passent la plus grande partie de leur vie à cheval. Aussi s'entendent-ils admirablement à le manier, et peut-être n'y a-t-il pas au monde de plus forts et plus adroits cavaliers. C'est parmi eux qu'on rencontre ces terribles chasseurs au lacet (*lazo*). Ils lancent au galop leur nœud coulant et entraînent, jusqu'à ce qu'il soit rendu, l'animal qui se débat inutilement. Rarement ils manquent leur coup. Ce sont des chrétiens naturellement peu délicats ; hommes rudes et grossiers, dépourvus d'instruction. Nous nous estimons heureux quand nous pouvons obtenir qu'ils se souviennent un peu du dimanche pour le sanctifier, et qu'ils récitent tous les jours quelque courte prière.

« J'arrivai vers midi au premier rancho. En s'arrêtant devant une habitation ou à l'entrée d'une bourgade, jamais le voyageur ne descend avant d'en être prié ; ce serait une impolitesse ; mais aussi, c'est mauvais signe quand un Mexicain ne l'invite pas dès l'abord à mettre pied à terre. On me fit bon visage et l'on me pria de descendre. Il n'en fallut pas davantage pour me mettre à l'aise. Sans perdre de temps, je commençai ce que je devais ensuite répéter dans tous les autres ranchos, c'est-à-dire que j'allai faire la visite de toutes les maisons pour saluer nos gens, les inviter au rosaire le soir et à la messe le lendemain matin. On choisit un des *jacals* (sorte de hutte), le plus grand et le plus décent, pour y préparer l'autel. En général ce n'est pas un palais, et cela ressemble beaucoup mieux à l'étable de Bethléem où voulut naître notre doux Sauveur. Aussi ne dédaigne-t-il pas de descendre ici dans ces pauvres huttes mexicaines, au milieu de ce peuple

pasteur. Les splendeurs du culte ont leur langage, la pauvreté a le sien non moins éloquent. Si le Dieu de l'Eucharistie vous paraît plus grand dans vos brillantes solennités, il me semble plus aimable dans nos assemblées de familles pauvres. Dans sa visite aux *jacals*, le but du Missionnaire et la perfection de son art, c'est de s'insinuer dans les âmes, pour les gagner toutes à Jésus-Christ. L'intérêt qu'il témoigne lui donne droit de tout savoir et, par suite, de beaucoup réformer. C'est à l'accueil qu'il reçoit et au zèle que l'on met, sur son invitation, à orner l'autel qu'il peut juger de l'esprit qui règne dans le rancho. J'étais cette première fois au milieu de bonnes gens, pleins de respect et de prévenances pour le Père, heureux d'entendre la parole de Dieu et de jouir du bénéfice d'une messe. Le plus grand nombre accoururent au rosaire. Mais un rosaire ne va pas sans cantiques ; nous chantâmes donc, je parlai ensuite, et je le fis sans trop de difficulté. Le lendemain je parlai encore à la messe, quelques fidèles y firent la communion, après quoi je les laissai tous remplis de consolations, consolé moi-même de ce petit succès dont le bon Dieu savait bien que j'avais besoin.

« Accompagné de mon guide, je continuai ma visite dans les autres localités avec le même cérémonial, m'arrêtant plus ou moins longtemps selon l'importance du lieu, récitant toujours le rosaire quand l'heure ne me permettait pas de dire la messe, administrant les sacrements de baptême, de pénitence, de mariage, en un mot, faisant les œuvres de mon ministère selon le besoin et les circonstances. J'atteignis ainsi l'extrême limite de la mission, après avoir parcouru plus de quarante ranchos. A la fin du douzième jour, je me sentis saisi de la fièvre. J'étais à trente-cinq lieues de Roma. Pendant cinq jours encore je luttai contre le mal. Efforts inutiles ! J'avais, avec la grâce

de Dieu, battu l'ennemi ; j'étais battu à mon tour. Force me fut de songer à la retraite, laissant encore plus d'un tiers de la Côte à visiter.

« Il fallait, pour opérer cette retraite en bon ordre et sans perdre contenance, profiter du jour que, sur deux, la fièvre me laissait de bon. Bien employé, ce jour pouvait suffire à mon retour. En tacticien prudent, j'allai dès la veille, avec mon guide, camper dans la plaine au milieu des hautes herbes, tant pour ne rien perdre de la précieuse journée du lendemain que pour donner à nos chevaux une abondante pâture, nécessaire à la course qu'ils devaient fournir. On donne la chasse aux serpents réels ou présumés, on se roule dans sa couverture et, la selle servant d'oreiller, le saint nom de Dieu invoqué, le Missionnaire s'étend, ferme l'œil et s'endort. Je ne dormis jamais mieux que cette nuit. De grand matin nous étions sur pied et nous nous mettions en marche. Deux accidents de route arrivés à l'un de nos chevaux nous retardèrent, si bien qu'au lieu d'arriver à Roma nous eûmes peine à atteindre le dernier rancho qui en est distant de huit lieues. Un orage terrible s'annonçait et menaçait déjà de crever.

« Je résolus de passer la nuit en ce lieu, ce qui me valut de dîner *à la ranchero*, c'est-à-dire à la mode des Mexicains voyageurs. Le briquet fait jaillir l'étincelle, on a vite allumé un bon feu, on fait chauffer les tortilles traditionnelles, les inévitables tortilles : avec une fourchette improvisée d'une branche d'arbre, on fait rôtir ou plutôt enfumer un morceau de viande sèche, le fromage figure honorablement à la fin du repas, la gourde a passé de bouche en bouche, et quelquefois même on s'est donné le luxe d'un café.

« L'orage, cependant, n'éclata pas cette nuit ; il ne fit que tournoyer au-dessus de nos têtes et sembla se dissiper

avant le jour. Je crus le moment propice et j'en profitai pour partir de grand matin avant l'heure de la fièvre. Nous n'avions pas fait une lieue que déjà l'orage nous enveloppait de toutes parts ; déjà aussi la fièvre me torturait impitoyablement. N'importe ! il faut arriver coûte que coûte ! A peu de distance, nous accostâmes trois Mexicains qui avaient couché dans la plaine et qui se disposaient à partir pour Roma. L'un d'eux avait un bon cheval ; or j'avais entendu dire qu'un exercice violent guérissait parfois l'espèce de fièvre qui me dévorait ; je proposai donc à celui de nos hommes que je voyais le mieux monté de lancer nos chevaux au grand galop. Si je ne guérissais pas ma fièvre, du moins j'y ferais diversion et je hâterais l'heure de ma rentrée. La proposition est acceptée, et nous voilà partis. Cependant, sept lieues à faire dans cet état, c'était plus facile à proposer qu'à mener à bonne fin. L'orage grandissait d'instant en instant et semblait se préparer à tirer une vengeance éclatante de notre mépris et de notre audace : le voilà qui commence son feu et nous lance ses traits ; la pluie tombe rapide et serrée, bientôt les chemins sont détrempés, les chevaux se fatiguent, ils ne peuvent plus galoper ; le trot m'est excessivement douloureux et j'ai peine à suivre mon compagnon. A ce moment l'orage éclate dans toute sa force, nous marchons au milieu des éclairs et des tonnerres, le ciel semble se fondre sur nous, et nous sommes littéralement ensevelis sous ses eaux. Pour comprendre la nouvelle difficulté que nous allions rencontrer, il faut savoir que, dans tout le voisinage de la rivière, sur une zone de sept à huit lieues, celle où nous entrions, le sol est singulièrement accidenté. De simples ondulations de terrain d'abord, deviennent peu à peu des ravins de plus en plus profonds ; bientôt ce sont des vallons qui tournent en tous

sens et détachent les uns des autres les monticules à croupes arrondies, sur lesquels le voyageur tient sa route. Ces bas-fonds s'appellent, dans le langage du pays, des *arroyos;* ils forment, autour de cent citadelles, comme un réseau de circonvallations, infranchissables quand s'ouvrent les cataractes du ciel; et tel était le cas où nous nous trouvions. Les eaux se précipitaient par torrents sur des pentes rapides dans les premiers sillons; de ces nombreux affluents, dans d'autres; de ceux-ci, dans des collecteurs plus vastes. Quelques-uns de ces *arroyos* sont effrayants d'aspect sauvage et de profondeur. Quand ils se remplissent, le voyagéur est obligé d'attendre quelquefois plusieurs jours ou de s'y jeter à la nage au risque de se noyer. J'appris donc en ce jour à connaître nos *arroyos*. Ma pauvre bête marchait à peine en gravissant les côtes; moi-même brûlant de fièvre et dévoré de soif, je n'avais plus ni la force de la frapper ni presque celle de la conduire. Je perdis ainsi de vue mon compagnon et me trouvai seul au moment où le secours me devenait plus nécessaire. Pourtant il fallait marcher! Je bus quelques gouttes d'eau recueillies sur les bords de mon chapeau. Eau délicieuse! Eau bienfaisante! Je rendis grâces à Dieu qui fait bien tout ce qu'il fait, et je m'armai d'un nouveau courage.

« Peu à peu je me distrayais de la fièvre pour ne penser qu'aux torrents à traverser, et le cas se présentait à chaque instant. Bientôt mon cheval eut de l'eau jusqu'au poitrail aux passages les plus ordinaires; et l'eau grossissait toujours. Pour arriver à Roma, j'avais deux grands cours à passer : c'était alors mon unique préoccupation. Je pressai le pas, afin de franchir au moins le premier avant que les pluies ne l'eussent trop enflé; ce que j'eus le bonheur de faire sans accident : *Deo gratias!* encore une fois. Restaient le deuxième et vingt autres avant lui,

tous torrents impétueux dont le fond m'était inconnu. Je me crus perdu et m'étais résigné à ne pas rentrer à Roma ce jour-là ; mais la Providence veille sur le Missionnaire et se réserve de le sauver au moment où il ne voit plus d'espoir.

« Sur les bords du dernier *arroyo*, mon compagnon eut la charité de m'attendre. Le torrent roulait ses eaux avec fureur ; il débordait bien au-dessus de ses limites ordinaires et mesurait au moins quinze pieds de profondeur. « Inutile !... me dit le Mexicain, ici il n'est pas moyen de passer ; tâchez de me suivre, » et il partit au grand trot. Plein de reconnaissance et de docilité, j'emboîte le pas et, le danger m'ayant fait complétement oublier le mal, nous allions, de très-bonne allure, à la recherche d'un endroit plus guéable. Tout à coup mon cheval s'abat des quatre fers, et je n'eus pas le temps de dire : *Amen*, qu'il était encore debout, trottant comme auparavant. « C'est bien ! m'écriai-je, nous arriverons ! Au bout d'un long quart d'heure, en effet, j'apercevais le modeste clocher de Roma ; je le saluai avec bonheur et demandai à notre bonne Mère son secours pour ce dernier passage.

« A cet endroit, le vallon s'élargit, l'eau s'étend au loin, nous avions devant nous une rivière d'environ 500 mètres de largeur, mais peu profonde. « Suivez-moi « de près, me dit mon compagnon, on pourra passer. » Je le suivis, en effet, scrupuleusement. Au milieu, cependant, l'eau plus profonde et plus rapide couvrait presque ma monture et lui fit faire deux ou trois faux pas, dont je fus assez heureux pour la tirer. *Deo gratias* fut encore mon cri de reconnaissance ; et cinq minutes après, j'étais à la maison, où je trouvais le R. P. Gaye avec le R. P. Clos.

« Quant à mes premiers compagnons que j'avais laissés derrière, ils arrivèrent aussi deux ou trois heures plus

tard. L'un d'eux eut son cheval renversé et entraîné par le courant et manqua se noyer lui-même. »

Le R. P. Jaffrès se guérit de sa fièvre après quelques jours passés à Roma où il ne fut pas longtemps stationnaire. Alternant ses courses avec celles du R. P. Clos, il a visité depuis la mission tout entière. Dans une seconde et une troisième, il a parcouru ce qu'ils appellent les ranchos *d'en haut* et les ranchos *d'en bas*, sur les bords de la rivière; dans une quatrième, il a achevé de parcourir la Côte ou l'intérieur, dont il n'avait vu que les deux tiers dans son premier voyage.

Ces courses présentent toutes le même intérêt. Une nuit, le R. P. Jaffrès, s'étant égaré de sa route, dut coucher dans la forêt, tout déchiré par les broussailles et plus embarrassé de sa *rossinante,* comme il l'appelle, qu'il n'en était avantagé. Coucher à la belle étoile semble un sort digne d'envie; c'est un gain, en effet, que le Missionnaire apprécie hautement, mais à un point de vue qui n'a rien de commun avec le sentiment poétique, surtout quand pas une étoile ne brille au firmament, quand la pluie assombrit l'humeur au moins autant que le paysage, et quand, par surcroît d'infortune, elle a noyé les allumettes ou l'amadou. C'est là le concours de circonstances qui firent de la nuit dont nous parlons, tout autre chose qu'une mélancolique rêverie s'étalant avec complaisance dans le carnet du touriste. Ce qui préoccupait le plus le Missionnaire, c'était l'impossibilité de dire son breviaire. « Je le récitai comme je pus par cœur, dit-il, et je dus souper de même, ajoute-t-il plaisamment. »

Parlant encore des dangers que présente le passage des *arroyos*, le R. P. Jaffrès rapporte que le Fr. Charret a failli se noyer dans celui de Davis. Ce Frère se rendait à Brownsville. A peine était-il entré dans le torrent que le cheval, ayant trouvé une eau profonde, se jetait

brusquement à la nage. Dans ce mouvement, le cavalier perdit l'équilibre et ne regagna le bord qu'avec peine, tandis que le cheval passait lestement sur la rive opposée.

« Par tous ces détails si longs, ajoute le R. P. Jaffrès en terminant, vous pourrez voir, mon Révérend Père, le genre de travail et les épreuves de notre mission. C'est une course presque continuelle. Quand un des Pères revient de campagne, l'autre part ; chacun à son tour. Point de trêve, si l'on veut tenir parole de visiter toute la mission trois ou quatre fois l'année ; quand on en a parcouru toutes les parties, il est plus que temps de recommencer. Pour deux missionnaires, c'est certainement un travail pénible. Vous l'avez vu : en cinq mois, à peine un passage rapide dans tous nos ranchos a-t-il été possible. Durant ce temps, nous nous sommes vus tous les quinze jours, ou toutes les trois semaines, pour nous confesser ; jamais nous n'avons passé dix jours de suite ensemble. Et ne croyez pas que le Père qui reste à Roma y soit pour son repos ; il a à répondre à toutes les personnes qui arrivent de divers points de la mission ; souvent il doit partir pour recevoir des confessions ou bénir des mariages ; et alors ce sont des courses de dix, quinze, vingt lieues et davantage, bien plus fatigantes que celles de la visite régulière. Soit disposition particulière de tempérament, soit résultat des ardeurs du soleil, soit fatigue de la marche à cheval, je n'ai guère fait de course importante sans revenir ou avec la fièvre ou avec le germe de cette maladie ; en sorte que j'y suis retombé trois ou quatre fois depuis que je suis à Roma. Mais on s'y fait peu à peu. »

On s'y fait peu à peu! La charité du R. P. Clos et la sollicitude du R. P. Gaudet, provicaire de la mission, ne se sont pas ainsi résignées, et le R. P. Jaffrès a été ap-

pelé à Brownsville pour y prendre un peu de repos et recevoir les soins affectueux de ses frères.

« Je ne puis terminer cet exposé, continue le R. P. Jaffrès, sans vous donner un petit aperçu du caractère de nos chrétiens dans leurs rapports avec le Missionnaire et du fruit de nos courses et de nos visites. J'ai parlé déjà de notre mode d'agir. Quant aux résultats : Il y a la paroisse, c'est-à-dire Roma et ses environs ; il y a les ranchos éloignés. A Roma, le Père qui reste doit être toujours de retour le dimanche, s'il s'absente. Tous les dimanches, deux messes, avec droit de binage quand on est seul. A chaque messe, instruction. Le soir, catéchisme et rosaire. En somme je crois que, depuis notre arrivée, il y a progrès sensible dans le bien ; l'église est beaucoup plus fréquentée ; on vient assez volontiers à la messe, point capital parmi nous, tant à cause de l'étroite connexion des devoirs religieux qu'à raison du besoin d'instruction chez nos paroissiens. Un certain nombre, cependant, ne connaissent pas encore le chemin de l'église ; et quelle inconstance aussi dans les plus fidèles ! Quel travail et quelle grâce puissante il faudrait pour ramener ce pauvre peuple mexicain à l'état où il était il y a soixante ans ! Peuple déchu dans sa foi et corrompu dans ses mœurs ! Ignorance profonde de la religion et, par suite, effrayante indifférence et insouciance absolue de tous devoirs religieux !

« Dans les ranchos, c'est pire encore. On y voit toujours, il est vrai, des vestiges précieux de la foi antique et des coutumes si religieuses des vieux Mexicains ; partout encore on rencontre de grandes démonstrations de respect et de déférence aux Pères ; cependant le brutal égoïsme et je ne sais quel philosophisme railleur gagnent rapidement jusqu'aux plus humbles classes du peuple ; partout, même dans les meilleurs ranchos, règne une profonde

ignorance : je le répète, c'est le grand mal parmi nos chrétiens. Les anciens savent encore prier, et ils connaissent même passablement leur religion; mais ils négligent leurs enfants. Ceux-ci sont presque partout entièrement délaissés sous le rapport de l'éducation chrétienne ; aussi, il n'est pas un rancho dans l'intérieur où les enfants sachent prier à l'âge de dix ou douze ans ; souvent même ils ne connaissent ni le signe de la croix ni l'existence de Dieu; des jeunes gens qui se présentent pour la bénédiction nuptiale sont quelquefois aussi ignorants. Que faire pour remédier à de si grands maux? Accomplir au pied de la lettre la parole de saint Paul : *Prœdica verbum, insta opportune, importune, argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina.* Une école à Roma a été entreprise, mais elle n'a encore qu'une existence fort précaire. Les progrès du mal sont plus rapides : le jeu, la danse et les désordres qui s'ensuivent tyrannisent ces pauvres âmes matérialisées; ajoutez à cela le torrent d'impiété qui coule officiellement des hauteurs du pouvoir dans le pays voisin, et qui déborde jusqu'ici pour y déraciner jusqu'aux derniers restes la foi religieuse et la foi sociale, aussi bien que les mœurs privées et les mœurs publiques.

« Pour nous, mon Révérend Père, nous sommes à nous demander comment préserver nos chrétiens de ce déluge de maux ; et nous ne trouvons pas de réponse. Je ne vois qu'un moyen, et il est impraticable. Ce serait de donner des missions en règle, de demeurer dans le même endroit aussi longtemps que besoin serait, d'y faire accourir nos Mexicains, de les y instruire, de les instruire solidement. Dès maintenant, sans doute, il s'opère quelque bien : toujours la visite du Missionnaire produit une salutaire impression; mais qu'est-ce que cela pour des gens si grossiers et si ignorants? Il faudrait pouvoir rester au milieu d'eux plus longtemps. Espérons cependant que

notre Mère Marie Immaculée, patronne du Mexique, si aimée et si révérée des Mexicains, aura pitié de son peuple et le ramènera à de meilleures voies.

« Telle est notre mission de Roma, mon Révérend Père. J'y ai appris à connaître les misères d'un peuple qu'on a détourné de son Dieu ; je m'étudie à trouver le moyen de le ramener tout à la fois au devoir et au bonheur. Dans cette laborieuse entreprise, j'ai béni Dieu de m'avoir jugé digne de supporter quelques épreuves pour la gloire de son nom. Ces épreuves n'ont pas été sans compensations, au nombre desquelles je compte les jours heureux que j'ai passés auprès de mon bien-aimé confrère le R. P. Clos.

« Au saint sacrifice, souvenez-vous, mon Révérend Père, du petit Missionnaire du Texas. Demandez pour moi que je sois, non un éloquent diseur, non un charmeur d'oreilles, mais un homme de règle, un religienx, un prêtre et, par suite, un ravisseur d'âmes. Veuillez aussi prier notre Révérendissime Père général de nous bénir, nous et notre mission.

« Recevez, etc.

« Jaffrès, o. m. i. »

Nous extrayons d'une relation adressée par le R. P. Parisot au T. R. P. Supérieur général les observations suivantes, qui nous font de plus en plus connaître la mission du Texas :

« La mission confiée aux Oblats dans le Texas est située, comme le savent les lecteurs des annales, sur la rive gauche du Rio Grande. Elle mesure environ soixante et dix lieues sur le fleuve et trente sur le golfe, les deux autres lignes formant avec celles-ci un parallélogramme à peu près régulier.

Selon la disposition des lieux et la nature du terrain, la

mission se divise en trois parties d'aspects bien différents : le voisinage du golfe, pays désert et aride ; les bords du Rio, qui se couvrent d'une belle végétation et où la population se porte de préférence ; enfin l'intérieur, où la vue se perd en de vastes prairies coupées ici et là, à de grands intervalles, de quelques bouquets d'arbres et de quelques ranchos.

Voisinage du golfe. — Les rivages du golfe, sur une profondeur d'environ deux lieues à l'intérieur du pays, sont des plaines sablonneuses et marécageuses, des dunes amassées par la mer et des atterrissements formés par le fleuve, terrains incultes où il ne croît qu'une herbe impropre à tout usage ; on ne rencontre pas un arbre sur cette plage aride. Trois points ou stations sont les seules choses remarquables de ce district : 1° à l'embouchure de la rivière se trouve Clarksville. Il y a là cinq ou six maisons dont les habitants sont occupés à charger ou à décharger les navires qui viennent aborder à ce poste ; 2° Brazos de Santiago, qui est l'entrepôt et comme le port de Brownsville, tandis que Bagdad, sur le territoire mexicain, remplit le même office à l'égard de Matamoros ; 3° Pointe-Isabelle, située sur une pointe de terre, à une lieue et demie de distance de Brazos. C'est là le depôt des marchandises qui remontent à Brownsville par terre.

Ces trois points perdus sur le rivage, sans parler de Bagdad, ont depuis longtemps le privilége de faire mon tourment, car ils ont été spécialement confiés à ma sollicitude. Là, en effet, les vices règnent en maîtres, tyrannisent brutalement les âmes et leur infligent des opprobres et des supplices qui nous ont fait appeler ce lieu l'*Enfer de la mission.*

Je mentionne, pour être complet, l'*île du Père.* Cette île, peu distante du rivage, a soixante lieues de longueur sur

une demi-lieue de largeur. Elle possède de gras pâturages et de l'eau douce. La moitié de cette île appartient à notre mission, mais les habitants en ont été submergés l'année dernière, pendant le terrible ouragan que le pays a essuyé, et elle restera probablement déserte pendant longtemps.

Bords de la rivière. — En remontant la rive gauche du fleuve, on rencontre sur ses bords et dans l'ordre suivant, Brownsville, Edimbourg, Davis, Roma et San Ignacio, point extrême de notre mission. De plus, de l'embouchure du fleuve jusqu'à San Ignacio, dans la seule région appelée *région de la rivière*, nous pouvons compter cent soixante ranchos.

Pendant la moitié de l'année, les bateaux à vapeur remontent jusqu'à Roma ; ceux de faible tonnage arrivent toujours jusqu'à Brownsville.

Brownsville est la plus considérable comme la plus importante localité de la rive gauche du Rio Grande. Sa population est de huit à dix mille âmes. La ville est assise sur un petit plateau, à trente pieds au-dessus du niveau du fleuve, et à huit pieds au-dessus de sa rivale mexicaine Matamoros, sur la rive opposée, la rivière formant la limite des deux Etats. Brownsville compte cinq rues principales parallèles au fleuve, occupées par les Américains, le commerce et la magistrature ; au delà de ces cinq rues, il en est six également parallèles au fleuve, mais beaucoup plus pauvres, habitées par les Mexicains ; enfin douze autres coupent les premières à angle droit et vont aboutir au fleuve. Notre position est à peu près intermédiaire, quoique comprise dans les meilleurs quartiers. Une vaste caserne, occupée en temps ordinaire par une garnison de trois mille hommes et qui pourrait, en cas d'urgence, en recevoir dix mille avec un matériel considérable, est sans contredit le plus imposant édifice de

l'endroit. On prétend que sous ses lignes architecturales, les politiques exercés découvrent des perspectives menaçantes.

Les établissements que nous possédons à Brownsville sont : une belle et grande église, pouvant contenir mille personnes ; une maison de communauté, répondant à un personnel de dix Pères ; un pensionnat de filles récemment construit, pouvant recevoir deux cent cinquante élèves avec le personnel de religieuses pour les diriger ; un collége pour les garçons pouvant recevoir cent étudiants et le personnel des professeurs ; un ancien couvent à moitié détruit par l'ouragan, se composant encore de huit salles et pouvant devenir, moyennant quelques travaux d'appropriation, un très-convenable hôpital. Tous ces édifices sont construits en briques, et si l'on y ajoute deux maisons en bois on aura le total de nos établissements à Brownsville, qui forment comme une ceinture de religion autour des plus riches quartiers, et un centre de secours spirituels et matériels pour les huttes nombreuses, où vivent, dans le pêle-mêle de la misère, nos pauvres familles mexicaines à peine couvertes de quelques haillons.

En dehors de Brownsville, nous avons une église à Roma, une autre en voie de construction à Davis ou Rio-Grande-City ; de plus, quatre chapelles sur toute l'étendue de la mission.

Les bords du Rio Grande se couvrent tous les ans d'une belle végétation. La canne à sucre, le coton, le maïs, la patate, le haricot, le melon sont les principaux produits qu'on y récolte. Et ces richessses du sol seraient incomparablement plus grandes si la culture, aidée de la confiance publique, disposait de plus grands capitaux et était servie par le nombre voulu de bras et d'intelligences. C'est l'opinion des plus expérimentés que les rives du

Rio Grande deviendraient, par le moyen d'une bonne culture, aussi fertiles que la vallée du Mississipi. Faute de cela, le pays ne vit que petitement de ses propres ressources, et Brownsville se trouve livrée à la merci du commerce étranger. Le ranchero, cependant, qui se contente de peu, qui commence par prélever sur le troupeau et sur la récolte de quoi satisfaire aux nécessités urgentes de la famille, et qui mesure enfin ce qu'il se permettra de luxe à la vente de son modique superflu, ce ranchero, quand il n'est pas molesté d'ailleurs, vit paisible et heureux dans les champs, heureux de la vraie manière et sans mélange d'irrémédiable tristesse, si Dieu remplit sa solitude, si Dieu habite sous sa tente et si la religion ordonne tous les mouvements de son âme. Mais, hélas ! en est-il beaucoup de ceux-là ?

La population de ce district se compose de deux classes bien distinctes : celle des familles attachées au sol, et celle des coureurs d'aventures, révolutionnaires, filous, flibustiers, vieux ou jeunes soldats en rupture de ban, alternativement sur l'une ou l'autre rive, selon le besoin, cherchant derrière le fleuve une sécurité qu'ils ne trouvent ni dans leur conscience, ni dans leurs dossiers judiciaires. On devine tout le mal que cette population fait à l'autre, tant dans l'ordre physique que dans l'ordre moral, et les difficultés qui en résultent pour notre ministère.

L'emplacement des ranchos riverains est généralement choisi dans des sites salubres et agréables. On y respire un air pur et embaumé par les nombreuses et odorantes essences de la région tropicale. La vue se repose agréablement sur ces belles pelouses, encloses au loin d'arbustes variés, de napals (la plante à cochenille) d'aloès aux formes gigantesques, ou de hautes futaies composées des plus belles espèces : le chêne, le frêne, le noyer d'Amé-

rique, le *palo-blanco,* le *china-tree,* l'ébène, etc.. Je ne parle ni de ce peuple aux mille couleurs et aux mille chansons qui s'agite sous la feuillée, ni de ces carnassiers qui rôdent dans les sentiers de la forêt et qui cherchent à la faveur de la nuit à surprendre le troupeau, ni de ces bandes indisciplinées de cerfs, de chevreuils, de gazelles, d'antilopes qui, auprès de nos vaches domestiques, viennent prendre leur part aux bienfaits de la civilisation, ni du lièvre qui songe, ni du lapin qui ne songe à rien, ni de l'écureuil qui nous demande un regard avec la permission de se moquer de nous, ni même du serpent à sonnettes, du *mousquitos* ou de la *garapate.* Vous avez lu cent fois ces sortes de descriptions et nous ne faisons pas précisément une partie de chasse, quoique le Missionnaire soit toujours en guerre avec ces trois dernières espèces.

Mais voici le revers de la médaille : notre mission jusqu'à Roma compte un grand nombre de bas-fonds ou de marais. La rivière, dont le cours est très-capricieux et la crue très-irrégulière, s'obstrue souvent par son propre travail, corps flottants qu'elle transporte et sables qu'elle roule. Détournée par l'obstacle, elle se creuse un lit nouveau dans une nouvelle direction, et le lit ancien devient une *réséca,* c'est-à-dire un étang sans issue, où l'eau croupissante, sans cesse absorbée par le soleil, est sans cesse entretenue par les pluies. Or la fièvre jaune n'est autre chose qu'une fièvre paludéenne provenant des exhalaisons des marais. Ce sont les marais d'eau douce qui en sont les foyers les plus actifs. Les variations atmosphériques, qui font subitement descendre notre thermomètre au deuxième degré et remonter bientôt au vingtième, au trentième et au delà, l'action combinée de l'humidité de l'air et d'une chaleur excessive, la saleté des rues et la malpropreté des maisons ajoutant leurs

miasmes à ceux de la campagne : c'est là un milieu dans lequel le mal trouve un rapide développement. Que de deuils et de poignantes inquiétudes nous a causés déjà ce terrible fléau. C'est ainsi que le péché fait servir à la mort ce que Dieu avait donné pour la vie. Notre fleuve nous apporte l'une et l'autre à la fois et nous sommes condamnés à les recevoir inséparablement.

Intérieur. — Nous entrons dans la partie de la mission appelée *l'intérieur* ou *la côte*. C'est cette portion qui est la plus difficile et la plus ingrate sous tous les rapports. On y rencontre parfois des sites aussi pittoresques que sur la rivière, et c'est alors sur les bords de quelque *réséca*, car les *résécas* s'étendent fort loin à l'intérieur, ou bien dans le voisinage de quelques bas-fonds propres à la culture. Cette contrée n'offre au regard que de grandes prairies et des bois taillis ou buissons épineux, dont les feuilles servent de pâture quand les prairies sont brûlées par une trop grande sécheresse. Chaque année, le spectacle de vastes incendies nous y est donné. Quand vient le mois de février, les ranchéros se réunissent pour mettre le feu dans ces grandes herbes sèches; souvent ils disposent la forme et le progrès de l'embrasement de manière à cerner tout le gibier et à le pousser vers l'unique issue qu'ils occupent et où ils l'abattent. Le but qu'ils se proposent dans ces incendies est de renouveler la pousse du gazon, de rendre ainsi le pacage meilleur, et d'en exterminer les reptiles.

Les habitants de l'intérieur vivent de l'élevage du bétail, qu'ils pratiquent sur une petite échelle pour leur propre compte, et sur une grande échelle pour quelques riches propriétaires de Brownsville ou de Matamoros. La culture y est presque nulle. Une ou deux fois par an, a lieu le recensement général des troupeaux, dont chaque nouveau sujet est marqué au fer chaud. Souvent le proprié-

taire sera obligé de traquer les sujets de vingt et même trente lieues, pour reconnaître ce qui lui appartient, et si par hasard dans ses recherches il rencontre des sujets non marqués qui aient plus d'un an, il leur appose immédiatement sa marque ; la loi les lui donne.

Rien n'est vigoureux, ardent, infatigable, comme la race chevaline de ces pays. On nomme *mustangs* les chevaux sauvages ou libres. Pour les réduire en domesticité, d'excellents cavaliers les cernent, les chassent devant eux, de façon à les faire entrer dans un enclos circulaire de pieux plantés en terre. L'un des chasseurs jette son *lasso* ou nœud coulant, d'autres embarrassent les jambes de l'animal capturé, on le jette à terre, on le selle, on le bride, on le monte malgré sa vive résistance et ses efforts pour désarçonner son cavalier; une course longue et rapide le dompte, et deux ou trois exercices de ce genre en font un cheval domestique de première qualité.

Observations générales. — Dans l'ensemble de notre mission, les habitants se divisent en deux classes très-différentes de mœurs et d'origine : les Américains et les Mexicains. Je m'abstiens de décrire les caractères bien connus de ces deux races anglo-saxonne et espagnole. Les Mexicains forment la grande majorité du pays ; les Américains ne figurent parmi eux que dans la proportion de deux à vingt, et sont principalement réunis à Brownsville. Ceux-ci, quoique protestants, paraissent bien disposés à notre égard. Toutes les fois que nous avons fait appel à leur générosité, ils y ont répondu libéralement. Bien souvent ils laissent leurs temples déserts pour assister à nos belles cérémonies. Pourquoi faut-il que dans tout cela leurs vues ordinairement ne s'élèvent pas au-dessus des profits commerciaux, ou tout au plus d'un intérêt humanitaire ? De religion, il n'y en a d'aucune sorte chez eux : l'Etre suprême et le dollar c'est tout leur dogme et leur

seule morale. Aussi les conversions sont-elles plus rares ici que partout ailleurs.

Sauf quelques rares exceptions, nos Mexicains appartiennent à la basse classe. Les familles qui n'ont pas cédé aux goûts nomades de la nation et dont les enfants ont fréquenté nos écoles, se distinguent des autres par une foi plus éclairée et des vertus chrétiennes, qui sont bien encore les meilleures vertus sociales. Malgré ses imperfections, le Mexicain est très-attaché à sa foi, que rien au monde ne peut lui faire abjurer. Les manifestations nombreuses et presque exagérées de cette foi, à travers les ténèbres de l'ignorance et les liens de la séduction qui détiennent aujourd'hui ces pauvres âmes, prouvent combien la lumière de Dieu est en parfaite harmonie avec les aspirations les plus spontanées de la conscience, et jusqu'où cette lumière a pu pénétrer dans une société alors qu'elle y consentait. Les bénédictions du ciel, longtemps si abondantes sur cette nation, demeurent encore suspendues au-dessus d'elle, retenues et sollicitées par cette portion du bienfait divin, miraculeusement conservée dans le sein de la terre chrétienne comme un germe de résurrection et de vie. Notre unique mission est de briser l'enveloppe et de faire arriver, par la prière et le travail, un rayon de soleil et une goutte de rosée dans le sillon dépositaire de l'impérissable semence. Pour faire du peuple mexicain un peuple religieux il suffit de l'instruire. Mais, pour cela, il faudrait l'accoutumer à des habitudes paisibles, lui présenter et faire accepter un état de choses fondé sur des principes d'ordre et de justice, l'attacher à sa position par le travail des champs ou par l'industrie. Malheureusement, dans ce programme bien des choses ne dépendent pas de nous. Les moins mauvais de ceux qui nous viennent de l'intérieur de la République sont en général très-ignorants de la doctrine chrétienne, et bien

arriérés dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux. Dans une seule campagne, il y a quelques années, le Père Clos a fait faire la première communion à cent quarante hommes d'un âge mûr, dont quelques-uns d'un âge fort avancé.

La vie de nos ranchéros pourrait être très-simple, très-laborieuse, très-chrétienne et, par cet ensemble de vertus aussi bien que par le milieu dans lequel elles auraient à s'exercer, elle pourrait être, au surplus, très-poétique ; elle est tout simplement très-désœuvrée et très-vulgaire. L'occupation des hommes est de cultiver quelques morceaux de terre, tout juste assez pour assurer la subsistance de la famille ; tout le reste du temps est employé à fumer la cigarette, à jouer aux cartes, à faire battre des coqs, à chevaucher nonchalamment, sans savoir dans quelle direction ni à quelle fin. La principale occupation des femmes est de préparer la *tortilla*, la *cécina*, ou les *frijoles;* en un mot, c'est le soin de la cuisine. L'éducation des enfants est complétement absente ; la prévision de l'avenir est une vertu moins commode que la résignation, et les douceurs du *far niente* précèdent chronologiquement l'abondance que le travail pourrait apporter au logis : cela explique tout.

Parmi les divertissements auxquels se livrent avec passion les Mexicains désœuvrés, les principaux sont la danse, les combats de coqs, les courses de chevaux, les jeux de hasard et la musique. La danse est pour eux la source des plus graves désordres, et je ne sais s'il y a un peuple où elle soit tant à la mode. On organise des danses pour célébrer un baptême, un mariage, une fête patronale, la visite de l'Évêque, qui souvent reçoit une invitation, la mort d'un petit enfant, la fête de l'indépendance, le samedi saint, les fêtes de saint Jacques, de sainte Anne, la nativité de saint Jean-Baptiste... etc., etc... Ajoutez à

cette nomenclature les bals organisés dans des vues de spéculation par les débitants et les ménétriers. Pendant les premières années de notre ministère dans ce pays, quand nous allions célébrer dans un rancho une messe à laquelle on venait assister de trois ou quatre lieues à la ronde, on saisissait l'occasion pour organiser un bal, mais cette coutume est actuellement abolie dans toute l'étendue de la mission. Un jour, ayant été invité à dire la messe dans un rancho d'environ deux cents âmes, sur la rive mexicaine, quelle fut ma joie quand, dès quatre heures du soir, je vis arriver des caravanes nombreuses de personnes de tout âge, de tout sexe et de toute condition : les unes à pied, les autres en voiture et la plus grande partie à cheval, venant dans toutes les directions, ayant fait cinq et même dix lieues. J'admirais leur foi, croyant, dans ma simplicité, que la célébration de nos saints mystères était l'unique motif de leur démarche. Je ne fus détrompé que lorsque le propriétaire du rancho s'approchant de moi après souper, me dit d'un ton grave et sérieux : « Père, nous avons ici une magnifique assemblée, un chœur de musiciens choisis, j'espère que vous nous permettrez de danser. — Mais certainement! lui dis-je, je vous permets de danser et de sauter toute la nuit; la danse est un exercice très-salutaire que l'Église n'a jamais defendu. — Bon! me dit-il, voilà comme j'aime un curé! » et il s'en allait joyeux et satisfait quand, le rappelant, je lui posai la condition qu'on devine. « Oh! Père! dans ce cas, il n'y aura pas de plaisir. — Mais! mon pauvre ami, c'est précisément ce plaisir que la sainteté chrétienne condamne et repousse. Dites bien de ma part à vos invités que s'ils persistent, demain dès cinq heures du matin je monte à cheval et m'en retourne sans dire la messe. » Notre homme réunissant ses convives leur demanda s'ils voulaient se soumettre à

ma décision, déclarant que je leur donnais à choisir entre le bal et la messe. La majorité se prononça pour la messe, et ainsi fut fait. La soirée se passa chrétiennement et, le lendemain, je dis la messe à cette nombreuse assemblée. Je la félicitai du choix qu'elle avait fait, et le texte de mon exhortation fut : *l'homme ne peut servir deux maîtres*. Cette anecdote, en même temps qu'elle prouve la passion du Mexicain pour la danse, prouve non moins clairement sa docilité et l'ascendant que le prêtre exerce sur lui.

Un exemple de plus. Il y a quelques années je fus envoyé dans une localité qui se trouvait sans pasteur. L'église, par suite de cet abandon, était dans un état de dénûment et de malpropreté déplorables : il me fallut employer quinze jours à l'approprier. Je fis un appel au zèle de la population et il fut entendu ; on m'apporta bientôt quelques aubes, des corporaux et autres linges d'autel. Quatre vieux tableaux enfouis dans la poussière furent lavés à la térébenthine et suspendus aux murs du sanctuaire, ce qui faisait dire aux villageois que j'étais un excellent peintre. Après l'ablution de l'église vint l'ablution des consciences, préparée et commencée pendant une retraite de huit jours et continuée ensuite, puis une première communion de soixante enfants, qui fut encore l'occasion de plusieurs retours consolants. En un mot, c'était la résurrection d'une paroisse. Or toutes ces solennités se terminaient par la fête patronale, dans le programme de laquelle nous avions fait entrer une procession et une brillante illumination, afin de donner libre cours à l'enthousiasme populaire qui éprouvait le besoin d'éclater au dehors Eh bien ! non ! nous n'étions pas allés assez loin : l'instinct populaire nous fit bien voir qu'il y avait une lacune dans notre programme, et qu'il existait un genre de démonstration que nous ne connaissions pas ou que nous avions le tort de ne pas approuver.

Au sortir de l'église, sur cette place éclairée *a giorno,* la foule est saisie de vertige. Etait-ce le pur amour de leurs anciennes traditions? y avait-il au moins dans leurs âmes quelque étincelle de cet esprit qui transportait David devant l'arche? je n'oserais le dire; mais voilà que tout le monde se met à chanter, à sauter en cadence; bref, une danse furibonde s'engage jusqu'à minuit!... et moi qui faisais les frais du luminaire!... Retiré sous ma tente, je me mordais les lèvres et méditais une éclatante revanche dont l'occasion ne se fit pas attendre longtemps. Le samedi saint, des mesures étaient prises, des avis étaient donnés, et l'on se résigna à célébrer la Résurrection sans quadrilles. On ne dansa pas.

Ces détails, trop minutieux peut-être, vous font connaître cependant, mon très-révérend Père, le caractère du paysan mexicain, sa simplicité, sa docilité à l'égard du prêtre, son besoin d'instruction, la facilité et les fruits de notre ministère le jour où les entraves du gouvernement seront levées. Prions, afin que Dieu fasse tomber les barrières de ce beau pays! En attendant nous resterons sur les bords du fleuve, comme une petite armée d'observation, faisant le bien dans le cercle où il nous est permis, jusqu'à ce que l'heure de la régénération du Mexique sonne dans les décrets de la divine providence.

Incidents divers. — Entre tous les événements heureux de la mission, depuis les dernières lettres publiées dans les annales, je mets en première ligne l'arrivée de deux nouveaux ouvriers évangéliques: nos chers confrères les RR. PP. Dessaules et Borries.

Un autre secours précieux nous a été accordé: j'étais autorisé à prendre des arrangements avec les Frères des écoles chrétiennes, pendant le séjour que je viens de faire en France. Nous avons obtenu un personnel complet pour la direction de notre collége, ce collége que nous avons

élevé en grande partie aux frais de la charité publique.

Un acte de générosité que je ne puis passer sous silence et qui met son auteur au premier rang des bienfaiteurs de notre mission, c'est celui de M. Galvan, fervent catholique et riche propriétaire de Brownsville. Son zèle pour la maison de Dieu lui a inspiré de faire don à notre église de onze lustres en cristal et en bronze doré, sortis des ateliers de M. Poussielgue, à Paris, et dont la valeur totale ne s'élève pas à moins de six mille francs.

Dans mes courses apostoliques, je me suis trouvé sur la route d'un personnage singulier dont l'imposture à fini malheureusement d'une façon bien tragique. Depuis longtemps la crédulité populaire célébrait la sainteté d'un homme à l'aspect vénérable, vêtu de bure, ceint d'une corde, ayant des sandales aux pieds, portant, dans ses pérégrinations de village en village, une lourde croix de bois. Il récitait le chapelet, prêchait, disait-on, la parole de Dieu, donnait des conseils en vue d'événements cachés à ses concitoyens, prédisait l'avenir, guérissait les malades, ressuscitait les morts, et, pour tous ces services rendus à l'humanité, ne demandait rien, mais recevait tout ce que lui attribuait la reconnaissance d'une population trop crédule. Des caravanes de pèlerins accouraient de fort loin : on ne me croirait pas si je disais qu'il en venait de cinquante et de cent lieues ; des boiteux, des aveugles, des paralytiques, des sourds-muets, en un mot toutes les infirmités se donnaient rendez-vous sur le passage du thaumaturge. Notre mission, aussi peu sage, fournissait comme les autres pays son contingent. *Tatita*, car tel était le nom que se donnait l'envoyé de Dieu, *Tatita* (qui veut dire *grand-père*), sa personne, sa doctrine et ses œuvres étaient la grande question du jour. Que pensez-vous de Tatita ? nous demandait-on à chaque instant. Déjà les journaux protestants se donnaient carrière et invitaient,

sur le ton d'une ironie triomphante, les pharmaciens à fermer leurs boutiques et les médecins leurs études. Les miracles, disaient-ils, nous inondent ; un saint des derniers jours a fait son apparition, etc...

Sur ces entrefaites, je fus envoyé pour desservir une paroisse à peu de distance du lieu où Tatita avait pour lors élu domicile. Chemin faisant, je fus témoin de ce que je rapporte ici : des foules nombreuses allaient pieusement, en déroulant leur chapelet, voir et entendre le grand serviteur de Dieu. En arrivant dans la localité où je me dirigeais, je trouvai le premier magistrat du pays disposé, lui aussi, avec ses adjoints à faire le pèlerinage, et n'attendant que l'opportunité de se confesser pour le faire avec plus de fruit.

Evidemment la question religieuse était engagée et s'engageait tous les jours davantage par l'appréciation que le peuple faisait des prétendus miracles de cet homme extraordinaire. Uniquement désireux d'éclairer les esprits superstitieux et de les désabuser si, comme je le présumais, ils étaient victimes d'une indigne mystification, je partis à mon tour.

Sur mon passage je vis un digne ecclésiastique qui encouragea ma démarche et me donna son vicaire pour compagnon.

Les rues de la ville où Tatita donnait ses audiences et haranguait la multitude étaient littéralement encombrées d'allants et venants. J'arrivai à neuf heures du soir sur une place illuminée et remplie par la foule ; le *saint*, entouré d'un certain appareil religieux, en occupait le centre et récitait le chapelet, auquel le peuple répondait d'une seule voix. Quand cette prière fut finie, Tatita se leva et dit qu'il était envoyé par le Père Éternel pour régénérer le Mexique : « Le Père Éternel et la sainte Croix sont les seuls articles de la nouvelle croyance ; ainsi

Dieu me l'a inspiré par l'intermédiaire de saint Pierre. Le sacerdoce, la messe et la confession sont des vieilleries dont il est temps de se débarrasser. » C'était plus que suffisant pour nous renseigner sur la vertu et le pouvoir du novateur doctrinaire et moraliste ; nous nous retirâmes, mon compagnon et moi, chez le curé de l'endroit pour y attendre le lendemain.

Le lendemain, j'obtins non sans peine une conférence demi-publique avec l'incohérent prédicateur. Obligé de confesser sa fraude, il prit à la fin le rôle de suppliant, me conjurant de le laisser en paix jusqu'à l'achèvement d'un ermitage qu'il était en train de construire. Ces aveux étaient trop précieux pour n'être point révélés à la foule impatiente de savoir mon opinion. A peine arrivé sur la plate-forme qui domine la place, et où Tatita avait affecté de me recevoir en *confrère* quelques instants auparavant, je suis entouré, pressé de questions et je déclare que c'est pour moi un devoir de conscience de dénoncer la prétendue mission de cet homme comme une indigne supercherie.

Tatita n'était pas seul : il se faisait accompagner d'une bande nombreuse qui soutenait son crédit et partageait ses bénéfices ; il avait aussi la faveur populaire qui s'attache à ces sortes de célébrités avec d'autant plus d'entêtement qu'elles innovent plus hardiment et dans le dogme, et dans la morale, et dans les lois de l'ordre physique, et par-dessus tout dans les lois de la pensée. Il y eut un frémissement de colère contre moi.

Il était prudent de m'y soustraire. Je me retirai donc auprès du premier magistrat du pays, me laissant escorter par quelques honnêtes gens qui craignaient qu'on ne me fît payer cher la liberté de mon langage.

Cependant sur la place publique la rumeur était grande. Tatita s'efforçait d'ameuter le peuple et en appelait aux

armes de la décision que j'avais donnée. Il n'y avait pas de temps à perdre : il fallait se dérober, pour ne pas entretenir le feu du débat, porté par mon adversaire sur un terrain si explosible. Je partis en effet et l'action de la police parvint à contenir l'effervescence des mécontents. Mais l'imposteur et sa bande étaient démasqués ; ils ne firent plus de dupes et se virent bientôt obligés de quitter le pays. Nulle part on ne voulait plus les recevoir pour ce qu'ils se donnaient, et j'ai eu la douleur d'apprendre plus tard que, dans une réaction populaire, celui qui ne craignait pas d'en appeler au glaive avait péri par le glaive.

Le rapport du R. P. Parisot aussi bien que les diverses correspondances venues de Brownsville s'étendent longuement sur les désastres causés dans la nuit du 7 au 8 octobre 1867 par un terrible ouragan qui a renversé les trois quarts de Brownsville et dont nos Pères ont failli être victimes.

Au rapport des voyageurs, nulle part les tempêtes n'acquièrent plus de violence que dans la zone des tropiques. La mer des Antilles, le golfe et la terre du Mexique sont une des régions les plus tourmentées. C'est du 15 juillet au 15 octobre que les ouragans s'élèvent ordinairement dans ce pays. Les plus redoutables sont les cyclones ou *tornados*.

Le cyclone est une tempête tournante, qui embrasse dans son tourbillon une vaste étendue de pays et se transporte, avec une effrayante rapidité quelquefois, à des distances considérables. Il est en effet animé d'un double mouvement : le mouvement circulaire ou giratoire, d'autant plus impétueux qu'à raison de sa forme il rencontre peu de résistance, et le mouvement de translation, non absolument dépendant du premier. Au centre du cyclone, quand celui-ci a quelque étendue, l'air demeure immobile.

Il suit de cette disposition que tout le pays placé sur la marche du tourbillon éprouve par deux fois, en sens contraires et séparées par un court intervalle de repos, les fureurs de l'ouragan. Une population, menacée tout à l'heure de se voir ensevelie sous ses demeures, est maintenant revenue de son effroi; elle commence à respirer, à mesurer la gravité du désastre, à se féliciter d'y avoir échappé; les uns bénissent Dieu, les autres, après avoir tremblé et prié, recommencent peut-être déjà à blasphémer contre lui. Tout à coup le vent se lève de nouveau, il semble revenir sur ses pas et vouloir renverser du midi au nord ce qui n'a pas été emporté du nord au midi. Ce sont les deux segments du cercle, qui se succèdent sur le même point à un intervalle de temps plus ou moins long, selon l'étendue du rayon et la vitesse de déplacement. C'est précisément ce qui est arrivé à Brownsville et dans toute la contrée environnante.

Nous allons résumer les correspondances écrites à ce sujet :

Voici comment le *Rio-Grande Courrier*, journal de Brownsville, s'exprimait au lendemain de la catastrophe :

« Notre cité a été hier le théâtre d'un de ces événements chargés par la Providence de nous rappeler que dans la plénitude de la vie nous touchons aux portes de la mort.

« Le 7 de ce mois, les longues chaleurs de l'été prenaient fin par un vent du nord assez vif, qui se leva à huit heures de la matinée et continua avec plus ou moins de violence jusqu'à neuf heures du soir, heure à laquelle il prit un mouvement giratoire, soufflant avec une fureur effrayante du nord-nord-est, et atteignant bientôt la violence des plus redoutables *tornados* des tropiques.

« Nous avons eu rarement, dans la carrière du journalisme, occasion de décrire une situation si pleine de terreurs ou un événement accumulant tant de ruines.

« Lorsqu'il nous fut permis de sortir, au milieu de cette scène de dévastation, sur ces débris de murs renversés, nous avions sous les yeux des foules de pauvres sans demeures. Nous nous sentons incapables de donner quelque idée de cette nuit d'épouvantes, pendant laquelle des familles, où l'on comptait des femmes délicates et des enfants, se précipitaient hors de leurs maisons ébranlées, obligées de braver la tempête, d'essuyer une pluie torrentielle et de s'exposer à une grêle de fragments de toute nature, détachés par le vent et emportés dans toutes les directions.

« Il n'y a pas une seule habitation qui ne porte quelque trace du terrible ouragan, et le plus grand nombre de nos magasins de commerce sont complétement détruits.

« Les *steamers* de la rivière, qui donnaient à notre ville un certain aspect de vie et d'importance commerciale, sont rasés, disloqués et tout à fait réduits à n'être plus qu'une masse informe, perte estimée 200,000 piastres.

« Quoique nous consacrions exclusivement le présent numéro à la relation de cette très-malheureuse calamité, il nous est impossible de rapporter en détail toutes les pertes et toutes les souffrances qui nous sont individuellement déclarées, pas plus que les brillants exemples d'un héroïque dévouement. »

Suit une longue liste des maisons détruites. Elle n'occupe pas moins de deux colonnes.

Les premières sollicitudes de nos Pères furent pour leur église. L'eau entrait par torrents dans la sacristie, écrit le R. P. Maurel, et allait perdre tous nos ornements si on n'y eût porté un prompt secours. D'autre part, la grande fenêtre de façade pliait sous l'effort du vent ; si elle eût cédé, c'en était fait de l'église : sa voûte légère, sa toiture, les murs, rien n'aurait résisté au premier choc.

Le danger était grand, et pour le conjurer, les Pères devaient exposer leurs personnes. Le R P. MAUREL, aidé du Fr. RODET, parvint à dresser une lourde échelle contre cette fenêtre, pour en augmenter la résistance. Au moment même où l'opération s'achevait, une rafale épouvantable venait de déterminer un craquement sur le point qu'il s'agissait de fortifier, et couvrait nos deux sauveteurs d'une pluie de plâtras et de briques broyées. Ils croyaient avoir échappé au péril, mais un autre éclatait au même instant. Le coup de vent prenant par-dessous le toit de la tour, l'avait transporté tout d'une pièce en dehors du plan de l'édifice, non cependant sans heurter en passant deux des clochetons qui ornaient les angles. L'un de ces clochetons roula a l'extérieur, faisant de nouveaux dégâts; l'autre, perçant le toit, tomba dans l'église, entraînant dans sa chute briques, planches, madriers, au milieu desquels il est étonnant que nos confrères aient eu la vie sauve; car ils travaillaient au pied de la tour. Ils se sentent impuissants à décrire l'impression qu'ils éprouvèrent au milieu de ces ténèbres, étourdis par le coup, asphyxiés par la poussière, persuadés que l'église s'écroulait sur leur tête. « Sauvons-nous ! » crierent-ils, et ils se réfugièrent instinctivement dans l'escalier de la tour.

Il n'y avait dans l'église en ce moment que le P. MAUREL et le Fr. RODET; quand les autres Pères entendirent le bruit, ils accoururent pour savoir ce qui s'était passé et prêter secours à leurs confrères, s'ils n'avaient pas à déplorer le dernier malheur. Mais ils ne purent arriver jusqu'a eux; ceux-ci leur criaient du fond de leur retraite : « Nous sommes en sûreté! l'église s'écroule! retirez-vous ! » A chaque instant des parties de charpente ou de maçonnerie se détachaient du sommet de l'édifice. Ils se retirèrent en effet, le cœur plein d'angoisses.

Les deux captifs demeurèrent encore une heure dans

leur étroite prison. Heure d'affreuse agonie ! à chaque instant ils pensaient se voir ensevelis sous les décombres. Enfin, faisant à Dieu le sacrifice de leur vie, ils prirent la résolution de sortir de leur cachette : ils se recommandent à Marie immaculée et s'élancent dans l'église qu'ils ont le bonheur de traverser rapidement malgré les obstacles, et l'instant d'après, toute la communauté était réunie dans la chapelle intérieure, récitant les litanies de l'Immaculée Conception.

« A peine eûmes-nous commencé de prier, continue la relation, que le vent faiblit sensiblement, et comme nous finissions les litanies, le calme était complet. Il était alors minuit. Les nuages, qui auparavant nous enveloppaient d'une profonde obscurité, se dissipaient et nous laissèrent arriver la clarté de la lune, comme pour éclairer nos désastres. Mais quel spectacle il nous fut donné de contempler ! Le ciel présentait un aspect étrange : on eût dit qu'il y avait dans l'air comme les traces d'une grande fatigue. Autour de nous toutes les maisons étaient endommagées ou entièrement renversées. Des familles demi-nues et sans asile cherchaient un abri, des mères appelaient leurs enfants, des enfants appelaient leurs mères. Qu'on s'imagine tous les cris arrachés par la douleur, par la séparation, par la détresse, par la vue de la mort. Je renonce à décrire le spectacle d'une ville de huit à dix mille âmes surprise pendant la nuit, et dont les habitants ne trouvent de sécurité ni dans les maisons ni dans les rues.

« Cependant tout ce qui venait d'avoir lieu n'était qu'un prélude de ce qui devait suivre. Le vent était complétement tombé, mais ce n'était que pour changer de direction, et le calme qui régnait n'était qu'un calme trompeur. La tempête revenait dans la direction du sud au nord, mais cette fois avec une fureur épouvanta-

ble. On pouvait entendre au loin, du côté du midi, un mugissement sourd ; le bruit s'approchait sensiblement ; déjà nous sentions les premiers souffles, qui nous faisaient frissonner comme si c'eût été le souffle d'un monstre furieux s'avançant pour nous dévorer. J'avoue que l'espérance m'abandonna à ce moment, et je crus qu'à son retour l'ouragan allait renverser tout ce qu'il n'avait pu détruire la première fois. »

Il n'était plus possible de rester dans la maison. Nos Pères, après avoir essayé de plusieurs abris qu'ils eurent le bonheur d'abandonner au moment où ils allaient crouler, se refugièrent auprès d'une meule de foin située dans la cour. Là, au milieu des éclairs, du tonnerre et d'une pluie battante et glaciale, fouettés par des branches d'arbres, meurtris par des éclats de bois ou de tuiles, ils attendirent en prière l'arrivée du jour, qui coïncida avec la fin de l'orage.

La dévastation était plus que doublée. « Un bombardement continuel pendant une année consécutive, dit *le Courrier*, n'aurait pas mis notre petite ville dans l'état où elle se trouve. » L'église et la maison de nos Pères étaient restées debout, mais elles avaient souffert considérablement l'une et l'autre. «L'ancienne église, dit le P. PARISOT, l'école des garçons, l'hôpital, notre maison de Matamoras furent complétement ruinés, ainsi que la moitié du couvent occupé par les religieuses. Dans notre malheur nous étions encore consolés de conserver l'église actuelle, notre maison de Brownsville et le collége. »

Quand le R. P. MALMARTEL, aumônier des dames religieuses du *Verbe incarné*, se rendit au couvent, il apprit non sans émotion le détail édifiant des faits qui s'y étaient passés durant cette longue nuit. Les religieuses et les pensionnaires, encouragées et soutenues par la confiance en Dieu et le sang-froid de leur digne supérieure,

avaient quitté leurs cellules et leurs dortoirs, s'étaient réfugiées dans la chapelle, groupées autour de l'autel, protestant ne vouloir vivre que de lui, et auprès de lui vouloir mourir. Dieu leur fut favorable : la chapelle fut épargnée, et, quand le jour se fit, quel ne fut pas leur effroi de voir égalée au sol la moitié de la maison qu'elles avaient quittée l'instant d'auparavant?

Nous avons sous les yeux quelques photographies de la ville dans son état de plus grande désolation ; or nous assurons que, malgré le choix des expressions et des images les plus vives, le récit que nous venons de lire ne contient rien d'exagéré.

Brazos, Clarksville et Bagdad ont été complétement balayés par un ras de marée qui s'avançait jusqu'à une lieue et demie dans l'intérieur; les bateaux de sauvetage sont demeurés échoués bien avant sur la grève, une goëlette à trois mâts fut jetée à quatre milles dans les terres.

Le nombre des victimes à Brownsville, à Matamoras et sur les bords du golfe est d'environ cent morts et d'un bien plus grand nombre de blessés.

A la vue de ces désastres, quelques-uns des plus riches habitants de Brownsville, tant protestants que catholiques, se cotisèrent pour venir au secours des victimes dans leurs besoins les plus pressants ; ils réalisèrent une somme de quinze mille francs. De son côté le gouvernement du Mexique envoyait une somme égale. Le prêtre catholique, un de nos Pères, fut chargé de distribuer ce secours. Des logements provisoires furent dressés pour tous les malheureux sans abri. Une activité généreuse et vraiment *américaine* s'empara de la population ; quelques mois plus tard personne n'aurait pu croire que les trois quarts de la ville avait été détruits. Brazos, Bagdad et les autres postes se sont également relevés.

Pendant que cette calamité frappait la mission, le R. P. Gaudet, pro-vicaire du Texas, parti de France, où il avait assisté au chapitre général, faisait voile vers New-York avec deux nouveaux ouvriers que nous avons déjà nommés. Son cœur a dû être sensible à cette nouvelle épreuve ; mais Dieu ne donne-t-il pas le droit d'attendre des bénédictions quand d'avance il les a fait payer si cher ?

MISSIONS DE FRANCE.

PROVINCE DU MIDI.

MAISON D'AIX.

Aix, le 1er août 1868.

Mon très-révérend et bien-aimé Père,

Le dernier rapport annuel sur la maison d'Aix s'arrêtait à la fin de juin 1867. Je m'attacherai à cette date pour continuer l'histoire des œuvres et des travaux accomplis par nos Pères.

Je me permettrai de suivre la marche adoptée par mon prédécesseur, en énumérant tout d'abord les prédications faites au dehors et en parlant après de notre ministère dans notre église et de nos œuvres locales.

Au dehors, les travaux ont été nombreux, variés et mportants. Retraites, missions, avents, carêmes, mois de Marie, sermons de circonstance sont venus tour à tour solliciter notre dévouement et exercer notre zèle. Le champ parcouru est très-vaste. Il n'embrasse pas moins de neuf diocèses. Ce sont : les diocèses d'Aix, de Marseille, de Fréjus, de Nice, de Digne, d'Avignon, de Montpellier, d'Ajaccio et d'Angoulême.

A un travail incessant nos Pères ont répondu par un dévouement sans bornes et une ardeur infatigable.

Voici les détails de tous ces divers travaux :

Au mois d'août 1867 le R. P. Garnier a prêché le panégyrique de sainte Chantal chez les dames de la Visitation d'Aix et un sermon à la paroisse du Saint-Esprit, à l'occasion de la fête du sacré cœur de Marie.

Le mois de septembre a, par les retraites, ouvert la marche aux grands travaux de l'hiver.

Le R. P. Rambert, alors supérieur de la maison, a prêché, avec un plein succès, la retraite générale aux dames de Saint-Thomas de Villeneuve.

Cette retraite fut le digne couronnement du séjour de ce Père à Aix. Appelé à Autun pour y prendre la direction du scolasticat, il est parti laissant derrière lui un grand vide, des regrets vifs et profonds et un durable souvenir.

Pendant ce même mois, deux autres retraites étaient prêchées, l'une par le R. P. Telmon aux sœurs de la Conception de Montpellier, l'autre par le R. P. Garnier aux associées de N.-D. des Sept-Douleurs au Calvaire, Marseille.

De son côté, le R. P. Bovis exerçait son zèle à Gardane et à Marignane par diverses prédications et une retraite à la congrégation de cette dernière paroisse.

Au mois d'octobre le R. P. Garnier a prêché le sermon du Rosaire à la paroisse de Saint-Théodore de Marseille et la retraite au pensionnat de la Visitation d'Aix.

J'ai inauguré mon ministère dans cette ville en prêchant la retraite du petit séminaire. Les liens qui unissaient notre maison et le petit séminaire sont devenus plus fermes, plus étroits et plus intimes.

En novembre le R. P. Baret (Charles) a prêché trois sermons à Jonquières, paroisse de Martigues. Il y est retourné au mois de décembre pour donner les exercices de la retraite à la congrégation des demoiselles.

Le R. P. TELMON est allé à Nice prêcher la retraite aux dames du Bon-Pasteur d'Angers établies dans cette ville. Mme la supérieure, se faisant l'interprète des vœux de la communauté, a redemandé ce Père pour la prochaine retraite.

Bien que chargé des dominicales de novembre et de l'Avent à la paroisse du Saint-Esprit à Aix, le R. P. GARNIER a pu prêcher encore une retraite aux femmes de la paroisse de Riez (diocèse de Digne) et l'Adoration avec une retraite à Lambesc. Ces deux retraites ont eu les résultats les plus consolants.

Pour ma part, j'ai dû mener de front, avec les dominicales du mois de novembre et l'Avent à la Madeleine d'Aix, quatre retraites, savoir : une retraite au pensionnat Gal, une au pensionnat du *Saint-Sacrement*, une à l'école normale des demoiselles et une au petit séminaire de Grasse. Le jour de la clôture, le supérieur de ce dernier établissement me faisait promettre de revenir l'année suivante pour donner les mêmes exercices à ses enfants.

Les mois de janvier et de février ont été remplis par deux missions.

Mimet, humble village situé sur les hauteurs qui dominent au midi la vallée de l'Arc, a entendu pendant trois semaines les RR. PP. BARET et NICOLAS. La population est, en grande majorité, composée d'ouvriers mineurs. La mission les a par malheur trouvés en grève. Tout entiers aux intérêts matériels, ils n'ont fait aucun cas de l'intérêt plus sérieux et plus élevé de leur âme.

D'ailleurs, de nos jours, dans beaucoup de localités, l'œuvre des missions rencontre de graves et presque insurmontables difficultés. Ils ne sont plus ces temps où nos anciens Pères, les Missionnaires de Provence, n'avaient qu'à se montrer dans un pays pour ébranler les masses, les entraîner au pied de la chaire de vérité et les courber

sous leur main chargée du pardon céleste. Au souffle ravageur du matérialisme pratique, la foi languit et sommeille, les cœurs sont paralysés et les âmes plongées dans un fatal engourdissement.

La seconde mission donnée par nos Pères a eu lieu à Raphèle. C'est une paroisse placée aux portes d'Arles ; elle fait comme partie de la banlieue de cette ville. Fermiers pour la plupart ou bergers, les habitants vivent dispersés par petits groupes de maisons appelés *mas*. Leur éloignement de l'église, l'intempérie de la saison et les fureurs du mistral qui règne en souverain dans ces parages, pouvaient devenir un obstacle sérieux au bien. Mais Celui qui d'un mot fait taire les vents, calme les flots et dissipe les tempêtes marchait avec les Missionnaires, et la victoire resta à Dieu.

Ce travail fut d'abord confié aux RR. PP. TELMON et GARNIER, mais avant une semaine le R. P. TELMON, pris par la goutte, était obligé de quitter le champ de bataille et de regagner la maison. Le R. P. BOVIS allait immédiatement prendre sa place. Ce contre-temps n'arrêta en rien l'heureux élan imprimé à la mission dès le début. Le succès a été complet.

Quelques jours avant le carême, j'étais appelé à Toulon pour y prêcher un sermon à l'occasion de la consécration de la nouvelle église du Mourillon. Ce sermon eut lieu en présence de Mgr JORDANY, évêque de Fréjus, d'un nombreux clergé et d'une grande foule accourue de tous les points de la ville pour être témoin de la cérémonie.

Les Pères de la maison d'Aix ont prêché cette année quatre carêmes. Nous allons les suivre dans les différentes villes qui ont été le théâtre de leur zèle.

Nous trouvons le R. P. GARNIER à Toulon, dans cette même église du Mourillon récemment consacrée. Assise aux flancs d'une colline que couronne de sa masse impo-

sante le fort Lamalgue, cette église, la plus belle de Toulon, regarde à droite la vieille ville enlacée d'une triple enceinte de remparts et de citadelles, et devant elle s'étendent la vaste rade et l'arsenal maritime. Plus de 12000 habitants peuplent le quartier. Beaucoup sont marins et ouvriers des chantiers maritimes, plusieurs sont employés de l'État, un certain nombre sont d'anciens officiers de marine ou capitaines en retraite. L'amour de la mer les a attirés de ce côté. Ne pouvant plus vivre avec elle, ils veulent au moins la voir. Jusque-là, les fidèles n'avaient eu pour lieu de prières qu'un réduit étroit, pauvre et obscur. Le R. P. GARNIER a inauguré dans la paroisse les prédications de carême, et n'eût-il fait qu'apprendre aux habitants du Mourillon le chemin de l'église, il faudrait s'en féliciter et l'en remercier. Mais, grâce à Dieu, tout ne s'est pas borné là. Le bien opéré a été grand. A chacune de ses prédications, l'ardent Missionnaire avait la consolation de voir l'église pleine d'auditeurs; les hommes comptaient pour la bonne moitié. Une retraite générale a clôturé la station. Elle a eu pour résultat le retour à Dieu d'un grand nombre de pécheurs ; les espérances du curé et du Missionnaire ont été dépassées de beaucoup et leur joie portée au comble.

S'il y a des carêmes stériles, il en est d'autres qui sont féconds; ils sanctifient les âmes, réjouissent l'église et honorent les sociétés religieuses par qui ils ont été prêchés. Tant qu'elle est *elle-même,* la parole de Dieu garde partout sa divine et salutaire énergie. Son efficacité ne saurait dépendre ni d'un temps, ni d'un lieu, ni d'une forme quelconque. *Verbum Dei non est alligatum.*

De Toulon nous passons à Marseille. J'ai prêché le carême dans cette ville, à la paroisse Saint-Théodore. Je dois mentionner comme la partie la plus saillante de la station l'*octave pour la réparation du sacrilége.* Cette octave

a été instituée par Mgr Charles-Fortuné de Mazenod. On se souvient encore à Marseille du discours que notre vénéré fondateur, alors son grand-vicaire, prononça dans cette circonstance, discours qui émut tous les cœurs et tira des larmes de tous les yeux. Cette année les exercices ont été suivis avec un empressement très-consolant.

Outre l'octave, j'ai prêché une retraite aux femmes de la paroisse.

De Marseille dirigeons nos pas vers Angoulême. Mais en passant à Arles arrêtons-nous un instant pour saluer le R. P. Nicolas, qui prêche le carême dans cette ville, à la paroisse Saint-Julien. Par ses cantiques et ses prédications il enflamme les fidèles d'une sainte ardeur pour leurs devoirs religieux.

A Angoulême, nous trouvons le R. P. Baret occupant la chaire de la cathédrale. Ses prédications y sont fort goûtées; son auditoire va croissant tous les jours. *La Semaine religieuse* du diocèse s'est plu à *rendre témoignage* du bien opéré dans les âmes.

Immédiatement après son carême de Saint-Julien à Arles, le R. P. Nicolas est allé prêcher un retour de mission à Camaret, dans le diocèse d'Avignon.

Peu de jours après son retour de Toulon, le R. P. Garnier se dirigeait sur Maussane, paroisse de 1 800 âmes, pour y prêcher une retraite aux hommes. Deux cents communions d'hommes ont été le fruit et la récompense de ce travail.

Le R. P. Telmon, guéri de sa goutte, a pu donner une retraite préparatoire à la confirmation dans la paroisse de Saint-Victoret, et le R. P. Bonnard à profité des vacances de Pâques accordées aux élèves de l'école normale, dont il est chargé, pour aller prêcher une retraite à la ferme-école de la Montauronne.

Le R. P. Baret a prêché le mois de Marie à Marseille,

dans la paroisse de Saint-Laurent, et j'ai fait le même travail dans la même ville à la paroisse de la Trinité.

Le R. P. Garnier, désigné pour prêcher le mois de Marie à N.-D. de la Garde a dû, quelques heures seulement avant l'ouverture des exercices, échanger ce travail contre la mission de Chiavari, pénitencier de l'État en Corse. Cette mission, prêchée par les RR. PP. Mouchette et Garnier, a produit les résultats les plus heureux et les plus consolants. A son retour de Corse le R. P. Garnier est allé prêcher la retraite au petit séminaire de Sainte-Garde, diocèse d'Avignon, et il a couronné sa laborieuse carrière apostolique de l'année par un sermon à N.-D. de la Seds d'Aix et par une adoration de trois jours à la paroisse Saint-Julien d'Arles.

Un sermon que j'ai prêché à N.-D. de la Seds à mon retour d'Autun, après la retraite générale des supérieurs, et une octave prêchée par le R. P. Baret dans l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, paroisse de Marseille, ferment la liste de nos travaux depuis le mois de juillet 1867.

A ces travaux nombreux n'ont pu prendre part qu'un nombre assez restreint des Pères de la maison. Les autres, empêchés par la maladie ou retenus par des œuvres locales, n'ont pu faire que de rares apparitions sur le champ de bataille. Mais, pour avoir été forcément limité dans son étendue, leur zèle n'en a pas eu une moindre intensité. Il s'est principalement exercé dans notre chapelle et dans les œuvres diverses dont la maison est chargée.

Lorsque le R. P. Rambert reçut son obédience pour Autun, notre chapelle, déjà si remarquable par son architecture, était en voie de se transformer. Les murailles étaient rajeunies, l'intérieur du dôme se couvrait de peintures, le verre blanc des fenêtres était remplacé par des vitraux de couleur, les vieilles dalles usées avaient disparu

pour faire place à un carrelage élégant. Une chaire était attendue de Munich, et la sacristie avait reçu un bon nombre d'ornements nouveaux.

Par ces embellissements, qui rendront chère parmi nous la mémoire du R. P. Rambert, notre chapelle est devenue un des plus élégants édifices religieux de la ville d'Aix. Aussi le courant des fidèles qui viennent assister à nos fêtes et à nos réunions est-il allé croissant. Je crois devoir mentionner ici celles de nos fêtes et cérémonies qui ont, cette année, attiré davantage l'attention de fidèles :

La fête de l'octave en l'honneur de Sainte-Thérèse. C'est le R. P. Baret qui a occupé la chaire. L'empressement et l'attention des fidèles ont dû lui dire combien sa parole était goûtée.

La fête et l'octave en l'honneur de l'Immaculée Conception.

Le jour de la fête, Mgr l'Archevêque daigna bénir lui-même la chaire que nous venions de recevoir, et il l'inaugura par un de ces discours pleins d'à-propos et dont Sa Grandeur possède si parfaitement le secret.

A sa suite et pendant toute l'octave, les prédications furent successivement données par un R. P. de la compagnie de Jésus, par un R. P. capucin, par un R. P. de la Retraite ou par un vicaire de la ville. A l'autel, on voyait se succéder en qualité d'officiants MM. les vicaires généraux, les chanoines et les curés de la ville. Ce témoignage public et presque solennel d'entente et d'union entre les diverses communautés religieuses et les membres du clergé paroissial a dû grandement édifier les fidèles et il nous a vivement réjouis. C'était pour nous un signe manifeste des bons rapports qui existent entre notre maison et le clergé d'Aix.

Je ne puis passer entièrement sous silence une fête toute de deuil et de larmes que nous célébrions dans notre

chapelle le 25 janvier de cette année. Je veux parler des funérailles de Mgr SÉMÉRIA.

Mgr l'Archevêque, dont la bienveillance à notre égard est inépuisable, puissamment secondé en cela par M. l'abbé GUILLEBERT, son secrétaire particulier, voulut donner à la cérémonie tout l'éclat possible.

Sur le désir de Sa Grandeur, on vit se ranger autour des restes du regretté prélat un nombreux clergé, des membres de diverses communautés d'hommes et de femmes de la ville, et presque toute la garnison avec sa musique. Monseigneur présida la cérémonie et prononça l'éloge funèbre de l'évêque défunt.

Le R. P. BONJEAN, dans sa notice sur Mgr SÉMÉRIA, a donné de ce discours une analyse assez complète. Je ne renouvellerai pas son travail. Qu'il me soit permis toutefois de faire une remarque. La voix de Mgr CHALANDON, si connue en France et si sympathique au clergé qu'il ne se lasse pas d'évangéliser par ses retraites pastorales, semble avoir reçu la mission de consoler la congrégation dans ses grandes douleurs. Notre vénéré fondateur venait de mourir, et sur ses restes inanimés éclatait la douce voix de l'Archevêque d'Aix nous rappelant par l'éloge du défunt nos droits à la douleur et nos titres à l'espérance. La congrégation perd un second Evêque, le fondateur et le père d'une de nos plus belles missions, et c'est encore l'Archevêque d'Aix qui élève la voix sur sa tombe prématurément ouverte. Puisse cette voix nous consoler et nous bénir encore longtemps !

Je ne puis achever ce qui a trait à notre ministère dans la chapelle sans dire un mot du mois de Marie.

Il serait difficile d'ajouter à la pompe et à l'éclat qui ont été déployés pendant ce mois, et on ne pouvait pas désirer un plus grand concours de fidèles. Tous les soirs notre église était comble. De nombreux groupes ne pou-

vaient pénétrer dans l'intérieur et stationnaient au dehors sur les degrés du parvis extérieur et jusque sur la place des Carmélites.

Je dirai la même chose de la fête, procession et octave du Sacré-Cœur.

Le R. P. Martinet, témoin de la fête et de la procession, a pu vous dire de vive voix combien a été grand et beau le triomphe procuré à Notre-Seigueur Jésus-Christ.

La ville entière a pris part à cette manifestation religieuse et y a déployé toutes les ressources de sa foi et de son amour.

Le R. P. de Saboulin s'occupe toujours de l'œuvre des prisons et des autres œuvres de charité dont il est chargé, avec un zèle qui méconnaît le poids des années et se rit des infirmités de la viellesse.

Un événement qui a quelque temps occupé l'opinion dans tout le midi de la France est venu faire éclater la force d'âme et de courage de ce cher confrère. Je veux parler de la triple exécution des brigands italiens, qui avait lieu à Marseille le lundi 27 janvier.

Nos annales ont déjà parlé de ce fait. Je n'en dirai que quelques mots. Italiens, les condamnés avaient demandé un prêtre qui pût entendre leur confession dans leur langue. J'offris de grand cœur mon concours, et je me trouvai associé au R. P. de Saboulin dans la pénible, mais glorieuse mission qu'il avait à remplir auprès d'eux. Je ne dirai rien de la nuit qui précéda l'exécution, de cette nuit pleine d'émotions vives et douloureuses.

Je ne parlerai pas non plus du voyage d'Aix à Marseille, que nous avons fait avec les condamnés, dans leur prison ambulante, escortés tout le long de la route par un nombre toujours croissant de gendarmes et de lanciers à cheval. De leurs parents, de leurs amis, de leurs compagnons,

il ne leur restait plus, à ces infortunés, que les gendarmes et nous. Les gendarmes les gardaient enchaînés et nous travaillions à la délivrance de leurs âmes. Je dois à la vérité de dire que nos soins n'ont pas été perdus. Leur foi s'est réveillée tout entière. Leur courage n'a pas faibli. Ils se sont montrés calmes, doux et résignés devant la mort. « Ils étaient des lions féroces, m'a dit plusieurs fois M. le procureur impérial de Marseille, et vous en avez fait des agneaux. La religion catholique peut seule opérer de telles transformations, ajouta-t-il, c'est ici un miracle, un grand miracle. » Cette attitude calme, résignée, ils l'ont portée sur l'échafaud, et c'est en esprit d'expiation et de pénitence qu'ils ont reçu le coup fatal.

Au pied de cet échafaud, autour duquel étaient accourus plus de cent mille spectateurs de tout sexe, de tout rang, de toute condition et de tout âge, la religion avait sa place et son rôle. Nous étions là quatre religieux : les PP. Rey (Jean), Zirio, de Saboulin et moi, entourant les trois victimes. Tandis que la justice humaine par la main du bourreau montrait à leurs regards épouvantés l'instrument de supplice, du doigt nous leur montrions le ciel et le pardon divin qui en descendait.

Quand le repentir a fait renaître la vie dans une âme, cette âme, fût-elle l'âme d'un assassin, est belle ; le prêtre ne peut s'empêcher de l'aimer, et il y a dans son cœur de vifs et profonds déchirements lorsqu'il est forcé de lui dire un adieu suprême.

L'école normale a continué de recevoir les soins du R. P. Bonnard. C'est là un travail obscur et tout de dévouement, mais les fruits en sont abondants et précieux. Le même père a donné chaque semaine le cours d'instruction religieuse au pensionnat Gal.

Le couvent et le pensionnat du Saint-Sacrement, précédemment confiés au zèle du R. P. Bermès, dont le départ

a excité d'unanimes regrets, ont été partagés entre le R. P. BOVIS et moi.

Le même Père a été chargé en partie du pensionnat Gal. Je l'ai secondé dans cette œuvre avec le R. P. BONNARD.

Toutes ces œuvres exigent de la part de ceux qui en sont chargés beaucoup de prudence, de zèle et de dévouement. Grâce à Dieu, aucune de ces choses n'a manqué à nos Pères.

Il est temps, mon très-révérend et bien-aimé Père, que je termine l'exposé de nos travaux. Ainsi que je vous le disais au début, notre part a été large et abondante. Notre moisson est à peine finie et voilà que de nouveaux épis couvrent le champ du Seigneur. De tous côtés on nous appelle et bientôt sonnera pour nous l'heure de nouveaux combats; puissent-ils devenir autant de triomphes pour Dieu et pour l'Église!

Veuillez, mon très-révérend et bien-aimé Père, agréer la nouvelle assurance de mon filial et affectueux dévouement.

AUGIER, O. M. I.

MISSION DU PÉNITENCIER AGRICOLE DE CHIAVARI (CORSE).

Nous quittions le port de Marseille le 1er mai à dix heures du matin. Nous saluions le sanctuaire de Notre-Dame de la Garde, nous consacrions à la bonne mère notre voyage et le but pour lequel il était entrepris. La mer était calme, tout nous promettait une heureuse traversée. Cependant le P. GARNIER, mon aimable compagnon de voyage, ressentit bientôt les atteintes du mal de mer. Je l'aidai à

gagner sa cabine, il se coucha; mais le pauvre Père dut se résigner, il paya largement son tribut de souffrance à ce mal mystérieux qui se joue des prévisions les plus autorisées et des constitutions les plus robustes.

Le 2 mai, à neuf heures du matin, nous jetions l'ancre dans le port d'Ajaccio. La barque de l'administration de Chiavari nous attendait depuis cinq heures du matin. Le capitaine nous priait de nous embarquer immédiatement, avant que la brise de mer se fût levée, car elle contrarierait beaucoup notre marche. Nous nous rendons à ses instances et nous passons du vapeur dans la barque, où nous attendait M. Carlotti, aumônier de Chiavari. Les PP. Hamonic et Roux, du grand séminaire d'Ajaccio, accourus sur le quai pour nous recevoir, voyant que nous ne débarquions pas, prennent une barque et viennent nous embrasser. Cinq minutes après, six rameurs nous faisaient avancer vers les plages de Chiavari; nous avions à traverser le beau golfe d'Ajaccio dans toute sa largeur. Nous voguions gaiement, faisant un déjeuner improvisé et plus que frugal, lorsque nous voyons au loin la mer s'agiter sur une large étendue; des marsouins par centaines prennent leurs ébats; le capitaine arrête les rameurs, commande le silence, s'arme d'un harpon, darde l'un de ces poissons. L'animal blessé bondit, s'élance, fait tourner notre barque, qu'un instant il entraîne; mais bientôt fatigué, épuisé, il est hissé sur le pont. Quel bel animal! quelle couleur d'azur! Il pèse 50 kilogrammes: Cet incident nous récrée un moment, nous continuons notre route en pensant à une autre pêche bien plus intéressante, celle des âmes.

Une voiture nous attendait sur la plage, nous y prîmes place et, à une heure après midi, nous arrivions à Chiavari. Nous fûmes reçus et logés chez M. le directeur. Nous rencontrâmes en lui et en Mme Poulle des cœurs bienveil-

lants dont les attentions délicates nous aidèrent puissamment à faire le bien.

Le dimanche 3 mai, nous ouvrions simultanément la mission au pénitencier de Chiavari et à la succursale de Laticapso, à 7 kilomètres de Chiavari. Le premier établissement renferme une population d'environ 600 condamnés; le second, auquel s'était réuni le détachement de Coti, a une population d'environ 200 hommes.

Les Missionnaires étaient attendus. Le supérieur était connu déjà d'une partie des détenus, car il avait donné une mission à Chiavari en 1864. L'attention la plus sympathique accueillit, à la grand'messe, l'annonce de l'ouverture de la mission pour le soir. Le Missionnaire était pour ces infortunés l'ambassadeur du roi des rois, le plénipotentiaire chargé de négocier la réconciliation, et par son ministère de miséricorde et de paix de rompre les chaînes des consciences, de relever les âmes jusqu'à l'union avec Dieu... Il demandait à tous bonne volonté et confiance... Il rappelait la mission de 1864 et les grâces nombreuses qui la signalèrent; puis, s'adressant à M. Poulle, directeur de l'établissement, le remerciait avec effusion du zèle qu'il avait mis à procurer ce bienfait à la population confiée à ses soins éclairés.

Dès ce moment les relations étaient établies ; le discours d'ouverture ne fit que les resserrer davantage, et l'on put espérer la réussite de cette grande œuvre.

Les deux Missionnaires, tout entiers à leur important travail, se mirent immédiatement en rapport avec les détenus. Dans les heures de suspension des chantiers, ils se rendaient dans les immenses dortoirs où se prennent les repas et le repos ; là, en tête à tête avec chaque homme, ils consolaient, encourageaient, interrogeaient, répondaient, rendaient le calme, rappelaient le devoir religieux, prenaient les noms de ceux qui devaient se con-

fesser, recevoir la première communion, la confirmation, s'instruire, car il y en avait que leur vie aventureuse avait tenus loin de toute pratique religieuse.

En d'autres moments, les deux Pères visitaient les cachots où sont enfermés les hommes en punition ; le silence de ces lieux obscurs, l'isolement, les fers, les privations fournissaient un nouvel élément à leur zèle. M. le directeur avait bien voulu accorder à ces malheureux la liberté de se rendre à l'exercice du soir ; il n'y en eut que deux qui refusèrent

Enfin l'infirmerie appelait l'attention des Missionnaires; heureusement les malades étaient en petit nombre, et encore les maladies étaient peu sérieuses. Preuve évidente de la sollicitude de l'administration.

Ce travail préparatoire occupa les quatre premiers jours de la mission. Tous les soirs, à six heures, dans les deux établissements, avait lieu l'exercice solennel. A Chiavari l'auditoire comprenait l'administration, les familles des employés, une partie de la garnison, les gardiens et les détenus. On chantait un cantique, le Missionnaire faisait le sermon, qui a toujours été écouté avec une religieuse attention ; venait ensuite la bénédiction du très-saint sacrement après laquelle le Missionnaire reprenait la parole pendant quelques minutes pour donner des avis pratiques; puis, du haut de la chaire il faisait la prière du soir, à laquelle tous répondaient. Enfin un cantique, dont tous les détenus avaient appris le refrain et qu'ils chantaient avec enthousiasme, terminait l'exercice.

Dix jours furent consacrés à entendre les confessions. La liberté la plus entière était laissée à la conscience de chacun. Sous ce rapport, l'attention fut poussée jusqu'à la délicatesse. Ce que nous voulions, c'était la conviction personnelle, et pour laisser la plus grande latitude nous avons changé plusieurs fois le mode d'inscription et d'appel.

Quatre cent soixante-cinq détenus se sont approchés des sacrements : nous ne parlons pas des employés, des gardiens et des familles qui ont voulu profiter de cette belle occasion de montrer leurs sentiments chrétiens. Soixante-cinq détenus furent préparés à la confirmation et quatorze à la première communion.

Pendant les quinze jours qu'a duré la mission il a été facile de voir l'action de la religion sur ces hommes. Avec quel bonheur ils voyaient les Missionnaires au milieu d'eux ! Il y a eu des exceptions, oui, il y a des cœurs que le malheur irrite, des consciences qui restent comme écrasées et ensevelies sous le poids du crime ; mais ceux-là même en repoussant le ministère du prêtre accueillaient sa personne, rendaient hommage à son dévouement, et combien ont été vaincus dans cette lutte secrète ! Dieu seul le sait, et si les Missionnaires pouvaient dire ce secret de Dieu, quelle révélation ! quel éclatant hommage rendu à la religion qu'ils prêchent ! Citons un trait ou deux que la discrétion ne défend pas de faire connaître. On verra combien le sentiment religieux est vivant dans ceux-là même qui s'obstinent à le combattre.

Un détenu écrivait à l'un des Missionnaires à qui il avait demandé une entrevue et que le Missionnaire avait invité à venir le trouver au confessionnal : « Mon père, l'entretien que je désirais avoir avec vous n'était point au confessionnal. Vous étiez prévenu que je ne voulais pas faire une chose qui est sortie de mes idées depuis 185... Depuis lors j'ai maudit le clergé, je n'ai plus voulu entendre ni aumônier ni religion ; j'ai remis ma conscience à Dieu, lui me voit, il sait que je ne le méprise pas ; je lui demande constamment pardon, et il en sera ainsi jusqu'à la fin de ma captivité ou de ma vie... J'ai dit et je ferai. Je vous aime et vous honore, je fais dans mon cœur une constante prière pour que Dieu bénisse

vos efforts et votre dévouement. Adieu, mon bon père, le cœur me saignera longtemps d'avoir repoussé votre saint ministère, mais soyez au moins assuré que vous ne me laissez pas dans une déplorable impiété. X. »

La grâce de Dieu travaillait visiblement ce pauvre cœur, elle a triomphé : le soir même du jour où M. X... protestait ainsi, il était aux pieds du confesseur.

Un autre avait résisté à toutes les raisons données en particulier ; un jour un Missionnaire recevait de lui ce billet que nous donnons dans son style quelque peu emphatique : « Mon père, d'après votre sublime sermon d'hier au soir, je me permets de vous dire que je suis chrétien, et par ce titre puissant je mets ma conscience à vos volontés dès ce matin. Tout à vous mon cœur et mes pensées. »

Oh ! que la religion et la sainte pratique des devoirs qu'elle nous impose sont bien faites pour le pauvre cœur humain ! En voici une preuve authentique dans le récit de la cérémonie de clôture de cette belle mission. Tout Chiavari disait que ce fut un jour du ciel et non de la terre.

Mgr d'Hétalonie, chanoine de Saint-Denis, ancien Évêque auxiliaire d'Ajaccio, s'était rendu à Chiavari pour y administrer le sacrement de confirmation. Toute la détention, rangée sur deux lignes, faisait la haie, de la chapelle à l'habitation de Sa Grandeur. Un chœur, composé d'environ trente détenus, avait préparé des chants de circonstance et se tenait en tête du cortége. Monseigneur parut, et les chants joyeux le saluèrent; Sa Grandeur traversa les rangs bénissant cette foule recueillie. La chapelle avait subi une véritable métamorphose. Les arceaux et les piliers étaient chargés de fleurs et de guirlandes parfumées de myrte. Monseigneur offrit le saint sacrifice, les chants retentirent avec la plus douce harmonie jusqu'à l'élévation. Le silence de ce moment solen-

nel ne fut interrompu que par le commandement des troupes et le son du clairon saluant le maître du monde. La voix du Missionnaire, lisant du haut de la chaire les actes avant la communion, se faisait entendre au milieu du recueillement le plus édifiant. Comment décrire cette belle communion? Quelle attitude! quel air pénétré de pieuses pensées sur tous ces visages où respirent la paix et le bonheur! quelle docilité à exécuter les mouvements que dirige le Missionnaire! Ah! ce ne sont plus des détenus et des condamnés, ce sont des enfants bien-aimés qui viennent s'asseoir au banquet que leur offre leur père, leur Dieu. Ils sont de la grande famille catholique, ils le sentent, quoique la société ait dû les exclure de son sein. Et parmi les spectateurs de cette scène grandiose qui n'avaient pas voulu se rendre à l'invitation au festin, il est facile de saisir un mouvement de regret et d'envie; au moins tous sont édifiés, leur attitude respectueuse le montre, et ils se sentent moins loin du devoir en le voyant pratiquer avec tant de bonheur. Le Missionnaire remonte en chaire et, au milieu du recueillement le plus profond, il fait les actes après la communion. Oh! oui, amour à ce Dieu qui daigne se donner à ses pauvres créatures, reconnaissance à ce divin prisonnier de nos tabernacles!

Monseigneur, après la messe, monte en chaire, et, dans un discours plein d'onction et de charmes, il commente ces paroles du roi-prophète : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum!* C'est le pain eucharistique surtout qui lui donne ses plus beaux élans, car c'est le festin où la famille se réunit, où les frères habitent ensemble.

L'administration du sacrement de confirmation clôture cette belle matinée. Admirons en passant la pensée délicate et pleine de signification de Sa Grandeur qui appelle M. le directeur à servir de parrain aux confirmés. N'est-

ce pas lui, en effet, qui représente le père par sa sollicitude que rien ne rebute dans une charge si pesante de responsabilités.

Le soleil radieux de ce beau climat a dépassé les deux tiers de sa course, il verse ses rayons obliques sur le cristal de la Méditerranée. Il reste une œuvre importante à accomplir, il faut qu'un signe, un monument rappelle les grandes choses que le Tout-Puissant a opérées dans ces lieux. Ce signe, ce monument, quel peut-il être sinon la croix ? Elle est là ! Tout a été prévu. Un vétéran de la forêt tombait, il y quelques jours, sur les flancs de la montagne, l'art et la foi en ont fait une belle croix de 5 mètres de longueur, l'ont couverte de guirlandes et de couronnes. On la transporte au lieu où elle doit être fixée, c'est le nouveau cimetière de la colonie. Ce cimetière est construit sur le penchant d'une montagne d'où le regard embrasse l'immensité de la mer, le golfe splendide à l'extrémité duquel est mollement assise l'élégante Ajaccio ; c'est là que le signe de la rédemption va veiller sur les vivants et sur les morts. Toute la population de Chiavari déroule son immense cortége au chant des cantiques sacrés ; ces voix mâles et pénétrantes redisent en face du ciel ces chants qui ont retenti dans le sanctuaire pendant la mission ; Monseigneur, escorté par la garnison et par MM. les administrateurs, ferme la marche.

La croix est déjà debout au sommet du cimetière, on y arrive par un bel escalier en pierre ; de part et d'autre, comme un vaste amphithéâtre, des terrassements superposés attendent les tombes, c'est sur ces gradins champêtres que se développent les rangs de la population. Après les chants exécutés par le chœur, Monseigneur fait solennellement la bénédiction du bois sacré. Le supérieur de la mission, du pied de la croix, adresse une dernière allocution à son auditoire. *Signum cui contradicetur.* Il

montre la contradiction s'attachant, à travers les siècles, à ce bois miraculeux qui toujours subsiste sur les débris des œuvres humaines... Il voit là une preuve éclatante de la divinité de celui qui a daigné mourir sur ce gibet devenu l'étendard de la victoire... Il le laisse, ce signe auguste, au milieu de ces champs qu'arrosent la sueur du travail, les larmes de l'exil et de l'expiation : il adoucira les souffrances, purifiera les larmes, fera revivre l'espérance... Il demande à ces chrétiens qui l'entendent une protestation solennelle de foi, d'espérance et d'amour. Un cri immmense de *Vive la croix!* sort trois fois de toutes ces poitrines palpitantes dans lesquelles il vient de toucher la fibre qui ne meurt jamais, celle du sentiment chrétien. En ce moment bien des larmes brillent dans les regards, larmes douces et précieuses; le ciel les a sans doute enviées à la terre. Se tournant alors vers Monseigneur, le Missionnaire le remercie de la joie si pure que cause sa présence; il prie Sa Grandeur de bénir cette foule à laquelle, le matin, il a distribué le pain des forts. Tous tombent à genoux et reçoivent cette bénédiction, gage de persévérance.

L'immense procession reforme ses rangs et regagne la chapelle de l'établissement. Là on chante un *Te Deum* d'action de grâces. Mgr d'Hétalonie donne la bénédiction du très-saint sacrement. Monsieur l'abbé Carlotti, aumônier de Chiavari, adresse ses remerciements à Monseigneur, aux Missionnaires et à M. le directeur, félicite les détenus de leur fidélité à correspondre aux grâces dont on admire les fruits, qu'il aura désormais la mission de cultiver et d'entretenir.

Acteurs et spectateurs de cette belle solennité, dans ces lieux d'expiation et de peine, n'oublieront jamais les impressions célestes qu'ils ont ressenties. Oui, la religion est admirable dans ses œuvres; oui, elle porte partout avec

elle la vie et la fécondité. Chiavari, dans ces jours de mission et surtout au dernier, l'a prouvé une fois encore. Mgr d'HÉTALONIE rendait hommage à cette vérité séculaire lorsqu'il appliquait à l'action de la religion à Chiavari ces paroles de l'Écriture :

« Pinguescent speciosa deserti et exsultatione colles accingentur.

« Induti sunt arietes ovium et valles abundabunt frumento : clamabunt, etenim hymnum dicent. » (Ps. 64, v. 13 et 14.)

A. MOUCHETTE. O. M. I., supérieur du Calvaire.

MAISON DE NOTRE-DAME DE LA GARDE A MARSEILLE.

Du 1er mai 1866 au 1er janvier 1868.

Le zèle des Pères de cette communauté s'exerce principalement dans le sanctuaire confié à leurs soins ; ils ont pu cependant accomplir un certain nombre de travaux au dehors ; leur modestie ne leur ayant permis de communiquer que bien peu de détails sur le bien obtenu, nous nous contenterons d'énumérer ces travaux :

1° Août 1866 : retraite de huit jours à la paroisse Saint-Pierre, banlieue de Marseille, par le R. P. VIALA.

2° Avent à la paroisse Saint-Laurent, Marseille, par le même.

3° Février 1867 : mission à la paroisse de la Roque, diocèse d'Aix, par les RR. PP. VIALA et BOVIS.

4° Mars : retraite de quinze jours à la paroisse de Nans, diocèse de Fréjus, par le R. P. VIALA.

5° Avril : retour de mission pendant trois semaines à la paroisse Saint-Pierre, par le R. P. SUMIEN.

6° Mai : mois de Marie à Mazargues, par le R. P. VIALA; ces prédications n'ont eu lieu que les dimanches et jours de fêtes.

7° Juin et juillet : service paroissial à la paroisse Sainte-Marthe, par le R. P. SUMIEN.

8° Août : retraite aux religieuses hospitalières de Saint-Augustin à l'hospice de la Charité, par le R. P. VIALA.

9° Septembre : neuvaine en l'honneur de N.-D. de la Salette dans une petite chapelle située sur la paroisse des Accates, par le R. P. VIALA.

10° Septembre : exercices de l'Adoration perpétuelle à Cassis, par le R. P. GALLO.

11° Octobre : retraite aux infirmes et aux vieillards de l'établissement des frères de Saint-Jean de Dieu, à Saint-Barthélemy, par le R. P. VIALA.

Tous ces travaux n'ont pas privé le sanctuaire des soins que nous lui devons sous le rapport religieux, puisqu'il a été ajouté à ce qui se pratiquait jusque-là; les prédications du mois de Marie nous ont été données en 1866 par le R. P. BARET, de la maison d'Aix, et en 1867 par le R. P. AUDRUGER, alors de la maison d'Angers et aujourd'hui supérieur dans notre maison de N.-D. de l'Osier; l'octave de l'Assomption de la très-sainte Vierge a été prêchée en 1866 par le R. P. SIMONIN, directeur au grand séminaire de Fréjus.

Le concours des fidèles a été à peu près comme par le passé : les communions, pour 1867, s'élèvent au nombre de vingt-neuf mille, et les messes, pour la même année, atteignent le chiffre de cinq mille quatre cents.

Les fêtes qui ont eu lieu à Rome au mois de juin dernier ont amené à N.-D. de la Garde un très-grand nom-

bre de prêtres et un nombre proportionnel d'Archevêques et d'Évêques, parmi lesquels trois sont revêtus de la pourpre romaine.

Le sanctuaire a aussi été visité en dévotion par Sa Majesté la reine Marie-Sophie de Naples et par le célèbre chef des maronites, Joseph Karam.

Nous devons une mention spéciale aux divers pèlerinages accomplis par Mgr Place, Evêque de Marseille; dans l'année 1867, le premier pasteur du diocèse a donné huit fois à son peuple l'exemple de la dévotion à N.-D. de la Garde. Sa Grandeur avait bien voulu déjà, à notre prière, demander et obtenir pour le sanctuaire de N.-D. de la Garde des faveurs inappréciables. En voici la nomenclature :

1° L'indulgence plénière quotidienne, perpétuelle, applicable aux défunts toutes les fois qu'un fidèle visitant le sanctuaire aura satisfait aux conditions ordinaires : communion et confession;

2° La même indulgence plénière pouvant être gagnée avec les mêmes conditions, dans l'église où, chaque année, pendant quelques jours, on transporte la statue de N.-D. de la Garde;

3° Une indulgence de trois ans et d'autant de quarantaines, à gagner *toties quoties*, et applicable aux défunts, à tous ceux qui visiteront le sanctuaire de N.-D. de la Garde ou l'église où sera déposée la statue et y prieront aux intentions de Sa Sainteté.

4° L'indulgence de l'autel privilégié pour trois autels de l'église supérieure, *ab episcopo eligendis*, et pour l'autel de la crypte. — Cette concession pontificale est du 3 septembre 1866, et l'ordonnance de Monseigneur qui désigne comme privilégiés le maître-autel et ceux de saint Joseph et de saint Pierre est du 25 octobre même année.

La piété des fidèles s'est manifestée de mille manières :

trente-quatre nouveaux tableaux ex-voto ont été appendus aux murs de la chapelle ; quatre-vingt-quatre cœurs en vermeil ou en argent ont pris place à côté de ceux, déjà si nombreux, qui décoraient l'abside. Nous avons reçu aussi un très-beau ciboire, un magnifique tableau d'Ary Scheffer représentant la Mère des Douleurs, enfin un ostensoir qui a fait l'admiration des artistes qui l'ont vu à l'exposition universelle. Nous avons eu la consolation de recevoir en don à peu près tous les objets nécessaires au culte, comme ornements, missels, surplis ; je ne dois pas oublier un très-riche tapis qui occupe tout le sanctuaire et qui a été brodé par un très-grand nombre de dames marseillaises.

P. BELLON, O. M. I.

Marseille, le 10 mars 1868.

MAISON DE NOTRE-DAME DE L'OSIER.

Du 1er novembre 1667 à la mi-juin 1868.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

La dernière campagne de novembre 1867 à la mi-juin 1868 se résume en une quarantaine de travaux dont une moitié comprend missions, retours de mission et préparation pascale, et l'autre moitié des retraites de congrégations, de pensionnats et de première communion. Sauf la mission importante de Villebois, la grande retraite de Voiron et le carême de la cathédrale de Grenoble, nous n'avons pas eu cette année d'œuvres considérables. Mais telles qu'il lui a plu de nous les donner, Dieu a daigné les bénir. Si le succès n'a pas été partout éclatant, par-

tout il a paru solide, et d'ailleurs plusieurs missions ou retraites ont vu revivre l'enthousiasme et les transports religieux des plus beaux jours de nos anciennes missions. Cinq ouvriers apostoliques ont pris part à ces travaux : les RR. PP. Audruger, Bessac, Trotobas, Boeffard et Monfort. En outre le R. P. Baret a été détaché pendant trois semaines au secours d'un de nos Missionnaires.

Quoiqu'il ne soit pas impossible, et sans chercher beaucoup, d'émailler ce compte rendu de traits intéressants, nous nous en abstenons pour cette fois, aimant mieux faire connaître le caractère particulier de nos œuvres et donner la couleur locale du pays où Dieu nous invite à nous dévouer.

Depuis longtemps déjà, paraît-t-il, tend à s'établir et à se généraliser dans l'Isère, comme en d'autres diocèses du Midi, le désolant usage de ne demander ou de n'accepter de missions que durant le carême. Découragés en voyant trop souvent, même après de florissantes missions, les hommes en très-grand nombre manquer au devoir pascal, ou redoutant ce malheur, la plupart des curés voudraient faire coïncider nos travaux avec les Pâques. Excellent moyen de nuire aux paroisses sous prétexe de leur servir, et de rendre notre existence inutile en rendant impossible notre ministère.

De plus, on écourte volontiers la durée des missions ; on se contente aisément d'une mission de quinze jours ou même d'une retraite moins longue, ne fût-ce qu'une retraite de congréganistes quand le zèle ou l'influence du Missionnaire en a étendu le bienfait à toute la paroisse. C'est évidemment abuser d'une institution admirable et des plus salutaires. Il existe dans la plupart de nos paroisses des congrégations de jeunes filles qui entretiennent la vivacité de la foi en toutes les âmes, la vraie piété en plusieurs et l'honnêteté des mœurs dans une

jeunesse préservée. Des retraites annuelles renouvellent périodiquement la ferveur et le bon esprit de ces congréganistes. La paroisse en bénéficie assurément, mais ces retraites, d'ailleurs si utiles, ne peuvent suppléer aux missions. Aussi, tout en favorisant les unes, essaierons-nous de soutenir les autres et de leur rendre, s'il est possible, les proportions indiquées par nos règles et dont l'expérience, d'accord avec la raison, atteste l'absolue nécessité. Revenons à notre compte rendu.

L'infatigable et dévoué Père MONFORT, qu'une bénédiction spéciale accompagne en tous ses travaux, fait surtout un bien immense dans l'œuvre des retraites.

Pendant que la moitié des Pères combattent au dehors les combats du Seigneur et parallèlement à leur ministère extérieur, les autres Pères consacrent leurs soins aux intérêts spirituels et matériels de notre maison, au couvent des religieuses, à la paroisse et au pèlerinage.

Peu nombreux, mais fervents, sous l'excellente conduite du R. P. BERNE, les novices se pénètrent de l'esprit religieux et promettent des ouvriers utiles. Avec son secours il s'est aussi formé de très-bons novices convers.

Le R. P. VASSAL se donne tout entier et avec succès au service du couvent et des pensionnaires. De concert avec le R. P. VASSEREAU, il est d'un inappréciable secours au R. P. BARET pour les fonctions paroissiales et pour la confession des pèlerins. Le R. P. VASSEREAU donne de la vie aux cérémonies par sa belle musique, par l'entrain et la fidélité d'exécution qu'il obtient des choristes de la paroisse. Toujours prêt à obliger et à travailler, il se dépense plus que ne peut lui permettre une santé ébranlée. Si puissamment secondé qu'il soit par les deux Pères que je viens de nommer et par les autres Pères quand ils sont présents à l'Osier, par les frères convers eux-mêmes, c'est le R. P. BARET qui est l'homme de la paroisse, de

l'église et du pèlerinage. Sa sollicitude s'étend à tout et s'exerce sans interruption au milieu de fatigues peut-être au-dessus de ses forces.

Au reste, ce n'est pas trop du dévouement de tous pour soutenir le pèlerinage : selon la condition des choses humaines, il pourrait aisément déchoir de sa première splendeur. Sa prospérité exige donc nos communs efforts, surtout à une époque d'affaiblissement de la foi et dans une année de misère extrême, où les pauvres gens doivent compter même avec la dépense du plus petit voyage.

Un événement qui intéresse au plus haut point le présent et l'avenir du pèlerinage, c'est l'ouverture de la nouvelle église, nous voulons dire de la partie commencée il y a dix ans, reprise en 1867 après une longue interruption, arrivée aujourd'hui à son terme et mise en état d'être livrée au culte. Bénite la veille sous une pluie battante par M. Orcel, vicaire général de Grenoble, elle a été inaugurée le 7 mai par S. Gr. Mgr GINOUILHAC, en tournée de confirmation à N.-D. de l'Osier. C'est justice, et il nous est bien doux d'exprimer ici notre vive reconnaissance au nom de la maison de l'Osier à ces innombrables fidèles dont les pieuses libéralités nous ont permis d'élever un sanctuaire à la Vierge miraculeuse. Le nom de plusieurs est inscrit sur un registre d'honneur dans notre église, le nom de tous est écrit dans le cœur de Marie ; et cette bonne mère, ils le savent bien, ne l'oubliera jamais. Remercîment surtout à ces zélateurs et à ces zélatrices qui n'ont rien négligé pour recueillir et faire abonder les ressources. Parmi eux il y a des pauvres, de simples ouvrières, des domestiques. Mais on y compte aussi de ces nobles familles jalouses de réaliser encore aujourd'hui l'antique devise : *Dieu et les pauvres,* et d'exercer magnifiquement la charité. Tous nos Pères de l'Osier

ont travaillé avec ardeur et avec fruit à l'œuvre commune; tous ont droit à la reconnaissance de la congrégation pour leur inépuisable dévouement. Mais dût la modestie du R. P. Monfort en être affligée, il est impossible, et l'on m'en voudrait de l'oublier, il est impossible de ne pas donner une mention spéciale au principal collecteur des aumônes, au grand distributeur d'images, à celui dont la sainte Vierge s'est servi de préférence dans ces derniers temps pour mener à bonne fin l'œuvre de son sanctuaire. A lui de partager la gloire de ce succès avec le R. P. Cumin, qui, comme supérieur, a imprimé le mouvement, enflammé le zèle et la confiance de tous, établi l'utile industrie des images et fait grossir par son influence les nombreux courants de la charité. Aussi ce regretté supérieur de l'Osier est-il parvenu à force de persévérance à éteindre les dettes du passé et à suffire aux dernières dépenses, laissant encore de notables avances pour l'avenir.

Car tout n'est pas fini, hélas ! Nous sommes à peine à la moitié de notre tâche. Nous espérons, il est vrai, dans la générosité des fidèles et dans la bénédiction de notre divine patronne, à qui nous serions si heureux d'élever un monument moins indigne de sa grandeur. Mais quand l'édifice sera-t-il complétement achevé ? C'est le secret de Dieu. En attendant, l'ancienne église est dépouillée; bientôt le marteau démolisseur ne laissera rien subsister de ces murailles témoins de si belles affluences et d'innombrables bienfaits de notre mère. La chapelle de l'Osier miraculeux a cessé d'être accessible aux pèlerins. Dieu veuille qu'une nouvelle chapelle soit bientôt ouverte à leur concours pieux et à leur amour !

Voilà, mon très-révérend Père, ce qui nous a paru mériter d'être l'objet de ce compte rendu.

Il ne me reste qu'à vous prier de nous bénir tous et de

ne pas nous refuser trop longtemps le bonheur de votre visite.

Agréez, mon très-révérend Père, la respectueuse expression de mon filial dévouement.

AUDRUGER, O. M. I.

17 juin 1868.

SUR NOTRE-DAME DE L'OSIER.

La Semaine religieuse de Grenoble, dans son numéro du 17 octobre dernier, publiait les lignes qui suivent :

On a découvert récemment à N.-D. de l'Osier le tombeau de Pierre Port-Combet, ce protestant qui, au milieu du dix-septième siècle (en 1649), fut l'occasion du célèbre miracle de l'Osier et d'une merveilleuse apparition de la sainte Vierge.

Nous prenons, dans un travail fort intéressant qui nous a été communiqué et que son étendue ne nous permet malheureusement pas de reproduire en entier, les détails suivants sur la découverte de ce tombeau :

« On savait d'une manière certaine que Port-Combet, avant de mourir, avait demandé expressément d'être enseveli près de son osier miraculeux ; on savait également d'une manière assez précise l'endroit où son corps avait été déposé, quoique aucun signe extérieur n'en révélât la présence. De plus, les premiers auteurs qui ont écrit sur N.-D. de l'Osier ajoutent qu'on ensevelit avec lui certaines pièces de la charrue dont il se servait le jour de l'apparition, ainsi que la serpette sous le tranchant de laquelle l'osier donna du sang en si grande abondance. D'après toutes ces données, on s'attendait à ce que les travaux de la nouvelle église, dans la partie qui formera la chapelle de l'Osier miraculeux, amenassent quelque

découverte plus ou moins intéressante. Ces prévisions ne tardèrent pas à se vérifier.

« Comme les ouvriers poursuivaient la tranchée destinée à recevoir les fondations du côté oriental, ils mirent à découvert plusieurs pièces de bois qui furent reconnues pour faire partie d'une charrue. Elles ont été recueillies et mises en lieu sûr. Une serpette a été également trouvée quelques jours plus tard, comme on remuait les déblais de la tranchée. Cette serpette est-elle réellement celle de Port-Combet ? On ne peut rien affirmer avec certitude. Ce qui est certain toutefois, c'est que l'état de cet instrument indique qu'il a fait un long séjour dans les entrailles de la terre. Quand il a été retrouvé, un enduit terreux, combiné avec une épaisse couche de rouille, le revêtait de telle sorte qu'il semblait ne faire qu'un roc avec le fer. On a eu l'idée, peut-être regrettable, de laver la serpette et d'en faire tomber toute la rouille qu'on a pu détacher. Néanmoins, telle qu'elle est, elle offre des incrustations de rouille si profondes, le fer en est corrodé à un tel degré, qu'il est impossible de l'assimiler à un objet de date récente, égaré fortuitement parmi les décombres.

« Bientôt la pioche heurta la tête d'un cercueil, qui fut coupé transversalement sans laisser échapper autre chose que des débris de planches dans un état de décomposition assez avancée. Ce cercueil allait de l'ouest à l'est, la tête touchant à l'endroit où avait été l'osier miraculeux. La tête du squelette aurait dû se trouver dans cette partie du cercueil ; il n'en a rien paru. Mais une légère dépression faite dans la paroi extérieure de la tranchée, laissait entrevoir quelques ossements pris entre les deux planches du cercueil qui s'était affaissé ; une partie du squelette étant ainsi mise à nu, les choses ne pouvaient plus décemment rester dans cet état. Il fallait exhumer tout ce qui pourrait se retrouver de ce corps qui dormait là de-

puis plus de deux siècles, et le réserver pour une nouvelle et convenable sépulture. C'est ce que l'on fit le 9 septembre de cette année 1868. Une tranchée formant à peu près angle droit sur la ligne des fondations fut ouverte sous les yeux du R. P. Martinet, assistant général des Oblats, en mission temporaire à N.-D. de l'Osier; de M. Dupuy, chanoine de Marseille; du R. P. Berne, maître des novices; du R. P. Baret, faisant les fonctions de curé de la paroisse; du R. P. Vassel; du R. P. Vassereau, et d'un nombre considérable de personnes laïques attirées par la curiosité. Ce travail amena tout d'abord l'extraction de plusieurs fragments de bois qu'on jugea provenir de l'osier miraculeux, et quelques débris d'ossements devenus à peu près méconnaissables. On dégagea complétement le cercueil, et on en calcula sur place les dimensions en tenant compte de la partie précédemment tranchée par les travailleurs. Ce cercueil devait mesurer 2 mètres entiers de longueur. On en retira un paquet de bois composé de fragments très-courts, que tout le monde supposa avoir été détachés de l'osier miraculeux et placés dans le cercueil par dévotion. Puis apparurent des fragments appartenant à diverses parties du corps. Aucun des os appartenant à la partie supérieure du corps ne fut retrouvé autrement qu'à l'état de débris. Mais comme le terrain était de nature moins dissolvante à mesure qu'on avançait vers les pieds, on put extraire à peu près intacts les deux fémurs, les deux tibias, les deux péronés et tous les osselets dont se composent les pieds. Tous ces ossements ont été réunis et se conservent avec respect, en attendant qu'on puisse les replacer dans le lieu qui leur fut assigné autrefois par la volonté dernière de celui à qui ils ont appartenu. On se propose en effet de les ensevelir dans la nouvelle chapelle de l'Osier miraculeux, qui occupera le même emplacement que l'ancienne. Et là une pierre funé-

raire portant une inscription dira désormais, au pèlerin qui viendra la fouler, qu'elle recouvre les restes de celui dont la Mère de miséricorde prit occasion pour ouvrir en ce lieu une source de grâce qui n'a cessé de couler abondamment. »

Comme le pèlerinage de N.-D. de l'Osier est une de nos principales œuvres en France, qu'il tient depuis deux cents ans une place importante dans les annales religieuses du Dauphiné, nous avons pensé que la congrégation lirait avec intérêt le travail dont a parlé la *Semaine religieuse* de Grenoble. Nous avons demandé ce travail à son auteur, le R. P. Berne, et nous l'insérons ici sans autre préambule.

I

Au dix-septième siècle, le protestantisme comptait de nombreux adeptes dans toute la contrée qui forme aujourd'hui le canton de Vinay. Le bourg de l'Albenc notamment en était entièrement peuplé. Un de ces sectaires, nommé Pierre Port-Combet, vivait dans un obscur hameau perdu dans les bois et qu'on appelait *les Plantées*. Port-Combet, quoique protestant, avait épousé une catholique, Jeanne Péloin, fidèle et pieuse enfant de la véritable Église, ce qui n'empêchait pas notre protestant de nourrir contre la religion catholique les préventions les plus injustes, la malveillance et la haine les plus prononcées. Ces méchantes dispositions s'accusaient notamment par l'affectation qu'il mettait à profaner les solennités de l'Église catholique, et surtout celles que la piété de nos Pères avait consacrées à l'auguste Mère de Dieu. Or le jour de l'Annonciation de l'année 1649, fête qui était alors d'obligation dans toute l'Église, Port-Combet veut se donner la satisfaction impie d'insulter au culte catholique en travaillant à la face de tout le hameau. Sa pieuse

épouse s'efforce de l'en détourner en joignant à ses sages avis les supplications les plus pressantes. Vains efforts, supplications inutiles : le sectaire prend une serpette et vient avec une échelle vers un osier assez élevé, comme le sont généralement du reste ceux du pays, par suite de l'usage où l'on est d'enter l'osier sur des tiges de saule. Il monte sur son échelle et se met à faire jouer la serpette. Mais, ô prodige ! à chaque taille qu'il fait à l'arbre, le sang jaillit en abondance. En un instant ses mains et ses vêtements en sont inondés. Il s'arrête, en proie à une émotion profonde, et regagne aussitôt son logis. En le voyant tout couvert de sang, le visage pâle et bouleversé, sa femme crut à quelque blessure grave qu'il se serait faite. « Ah ! misérable ! s'écria-t-elle, je savais bien que la sainte Vierge vous punirait ! — Non, répondit-il, je ne suis point blessé. — Qu'est-ce donc qui vous a mis dans cet état ? — C'est l'osier qui m'a donné du sang par chaque taille que j'y ai faite. » Alors cette femme, partageant l'émotion de son mari, se fait conduire auprès de l'osier merveilleux. Sur l'invitation de son mari, elle gravit l'échelle et coupe quelques branches pour voir si le prodige se renouvellera. Mais au grand étonnement de Port-Combet, nulle goutte de sang ne jaillit. Alors il remonte lui-même et se met à couper de nouveau. Aussitôt il semble que l'arbre, devenu sensible à l'outrage qu'on a voulu faire en lui à la reine du ciel, répond à l'hérétique par une protestation plus vive encore, en répandant du sang avec plus d'abondance qu'auparavant. Port-Combet, toujours plus éperdu, fait appeler deux de ses voisins pour les rendre témoins de la merveille ; et d'après une version assez accréditée pour qu'on lui ait fait l'honneur de l'impression, il leur remet son instrument en les invitant à couper. Sous leurs mains encore l'osier se laisse tailler sans donner la moindre goutte de sang.

Pour la troisième fois le protestant remonte l'échelle, et sous ses coups le sang coule avec une abondance croissante. « On eût dit, observe un des premiers narrateurs du prodige, que l'osier s'irritait à proportion de l'obstination de Port-Combet, en lui jetant du sang avec plus de force. »

Le bruit de cet événement se répandit rapidement dans le voisinage, et les gens sensés n'eurent pas de peine à en saisir la signification : c'était un avertissement du ciel donné à l'impie sectaire, et, dans sa personne, à tous les hérétiques de la contrée, pour leur faire comprendre combien Dieu avait en abomination leur prétendue réforme avec les œuvres qu'elle conseillait. L'avertissement ne tarda pas à porter ses fruits : en peu d'années tous les hérétiques de la contrée revinrent à la foi catholique.

Cependant l'attention publique était fortement attirée vers l'humble hameau des Plantées. De nombreux visiteurs venaient sur les lieux pour voir l'osier sanglant et s'assurer par eux-mêmes de la vérité d'un fait aussi étrange. Port-Combet répondait volontiers à leurs questions et ne faisait nulle difficulté d'annoncer ce qui s'était passé sous ses yeux. Enfin, le prodige qui venait de s'opérer s'ébruitant de plus en plus, l'autorité ecclésiastique et l'autorité civile jugèrent qu'elles avaient à s'en occuper à leur tour. Elles s'emparèrent donc du fait, la première, pour en définir le caractère surnaturel, et la seconde, pour en faire le sujet de poursuites légales contre le profanateur des fêtes de l'Église. C'est qu'alors l'État marchant de concert avec l'Église, prenait sous sa garde les jours consacrés au culte divin et en imposait l'observation à tous, sans excepter les protestants eux-mêmes. Mais ce qui est à remarquer, c'est que les organes des deux puissances eurent soin de faire mention de *la grande quantité de sang qui avait coulé des branches de l'osier*. Le prodige était si hautement avéré,

que les juges séculiers eux-mêmes n'hésitèrent pas à le ranger parmi les considérants de leur sentence contre Port-Combet.

Cependant cet homme ne se convertissait point. La crainte de ses coreligionnaires de l'Albenc, dont il avait reçu des menaces de mort, avait plus d'empire sur son esprit que l'avertissement éclatant qui venait de lui être intimé. Pourtant ses sentiments avaient bien changé : il ne parlait plus de la sainte Vierge qu'avec vénération, et plusieurs fois on le surprit la nuit, alors qu'il croyait être sans témoins, prosterné en prière auprès de son osier miraculeux. Sept ans se passent ainsi pendant lesquels, chose étonnante, il ne paraît pas qu'aucun culte religieux s'établisse autour de l'arbre miraculeux. Mais dans le cours de la septième année la piété s'éveille, les fidèles accourent de toutes parts pour prier sur le lieu du prodige, et dès lors des faveurs miraculeuses deviennent la récompense de cet élan pieux. Le hameau des Plantées, qui a été le théâtre de toutes ces merveilles, perd son vieux nom pour prendre celui de *Notre-Dame de l'Osier*, que lui décerne la voix populaire.

II

Mais la Mère de miséricorde ne veut pas laisser son œuvre incomplète. Elle va la couronner par un prodige encore plus éclatant qui triomphera des dernières hésitations de Port-Combet. Du même coup ce second prodige attestera définitivement que l'immaculée Vierge a choisi la terre de l'Osier pour en faire l'instrument d'un vaste renouvellement de la foi et de la piété chrétiennes, en y ouvrant une source de grâce qui *réjouira la cité de Dieu,* en s'y créant un sanctuaire d'où elle exercera sa toute-puissance miséricordieuse avec une libéralité sans mesure.

Vers le milieu du mois de mars 1656, Port-Combet était allé de grand matin labourer un champ, voisin de son habitation. Tout à coup il aperçoit à une certaine distance, sur le penchant du monticule de l'Epinousa, une dame vêtue de blanc, enveloppée en partie dans un manteau bleu, et dont la tête était couverte d'un crêpe noir abattu légèrement sur ses yeux. Cette dame semblait s'être égarée en voulant se rendre à l'Osier, perdue qu'elle paraissait dans les bois de l'Epinousa, et l'on eût dit que, ayant aperçu Port-Combet, elle venait droit à lui pour se faire renseigner sur son chemin. Port-Combet ruminait toutes ces réflexions dans son esprit, tout en tournant pour reprendre son labour. Mais, arrivé au bout de sa raie, à peine eut-il retourné son attelage une seconde fois pour tracer un nouveau sillon en sens contraire, que la dame inconnue se trouva devant lui. Vivement frappé d'un fait aussi insolite, il s'arrête pour envisager le personnage mystérieux qui s'offrait à ses regards. La dame resplendit d'une beauté éblouissante, et son port respire tant de grandeur et de majesté que notre protestant en éprouve un saisissement extrême. Alors s'ouvre le dialogue suivant : « A Dieu sois-tu, mon ami, lui dit la dame, en qui l'on a déjà reconnu la très-sainte Vierge. Que dit-on de cette dévotion ? Y vient-il beaucoup de monde ? — Madame, répond Port-Combet d'un air déconcerté, il y vient assez de monde par delà. — S'y fait-il beaucoup de miracles ? reprit la sainte Vierge. — Oh ! de miracles, répondit-il... et là-dessus, piquant ses bœufs, il veut reprendre sa marche, pour se soustraire à une conversation qui menace de l'embarrasser fort. Mais la sainte Vierge élève la voix aussitôt : « Arrête, dit elle, arrête tes bœufs. Ce huguenot qui a coupé l'osier, où demeure-t-il ? ne se veut-il pas convertir ? — Je ne sais pas, dit-il ; il demeure bien par delà. » Alors elle lui dit : « Ah! misérable, tu crois que je ne

sache pas que tu es toi-même ce huguenot?» Port-Combet de plus en plus importuné, s'efforce de s'éloigner en poursuivant son labour. Mais l'inexorable apparition lui enjoint de nouveau d'arrêter ses bœufs. Comme il ne se souciait pas d'obtempérer à cet ordre, la sainte Vierge l'interpelle plus vivement : « Si tu n'arrêtes pas tes bœufs, lui dit-elle, je les arrêterai bien. » Sur quoi il répondit : « Ah! je les arrêterai bien moi-même, madame.» Ce qu'il fit. Alors la sainte Vierge reprenant la parole lui dit : « Sache donc, homme timide et trop longtemps obstiné, sache que ta fin approche ; si tu ne reviens à la véritable religion, tu seras un des plus grands tisons de l'enfer qui fut jamais. Mais si tu te convertis, je te protégerai devant Dieu. Dis au public que leurs prières ne sont point assez ferventes; que s'ils les font plus ferventes, ils recevront beaucoup plus de grâces et de faveurs de Dieu ; qu'ils ne négligent pas la source de miséricordes que la bonté divine leur a ouverte. » L'étonnement du laboureur est à son comble ; les paroles qu'il vient d'entendre l'ont tellement frappé, qu'il est hors de lui-même. Dans le désordre de ses pensées, il pique de nouveau ses bœufs, tout tremblant. Déjà la sainte Vierge s'est détournée de lui ; mais l'infortuné reconnaît bientôt sa faute. Tout confus de sa conduite, il veut la poursuivre et lui demander pardon de ses réponses si peu respectueuses. Il abandonne donc ses bœufs et tout son attirail de labour et, sans penser aucunement aux conséquences que peut avoir sa fuite précipitée, il se retourne pour courir après la merveilleuse dame. Au premier coup d'œil il s'aperçoit qu'elle s'en retourne par la même voie qu'elle avait suivie pour venir à lui. Aussitôt, il tend les bras vers elle, la suppliant de lui pardonner et de daigner l'écouter. La sainte Vierge continuait sa marche ou plutôt son vol rapide à travers les bois, sans paraître faire aucun cas de

ses supplications. Déjà elle avait traversé en un clin d'œil une combe profonde et un long espace de chemin ; touchée enfin de compassion sur les larmes du laboureur repentant, elle s'arrête comme pour retourner sur ses pas et paraît l'attendre. Mais au moment où Port-Combet n'est plus éloigné que d'une douzaine de pas et qu'il croit l'aborder enfin, alors, sans le regarder, mais paraissant écouter avec bienveillance ses gémissements et son repentir, elle s'élève dans les airs et disparaît en laissant après elle comme une trace de rosée céleste. Convaincu que c'est bien la Mère de Dieu qui lui est apparue, et comblé d'une ineffable consolation, l'heureux laboureur n'hésite plus un seul instant. Il tombe à genoux et forme de toute son âme la résolution de se convertir, résolution qu'il exécuta fidèlement peu de temps après.

Au reste, son retour à Dieu lui fut singulièrement rendu facile, car les protestants de l'Albenc, dont les menaces avaient été le principal obstacle à sa conversion, changèrent soudain de conduite à son égard. S'étant assurés par une enquête loyale de la vérité des faits accomplis à l'Osier, ils firent savoir à Port-Combet qu'ils suivraient son exemple s'il abandonnait le premier la secte de Calvin. Il fut heureux de confier le soin de son âme aux religieux Augustins de Vinay, qui mirent tout leur zèle à préparer sa réconciliation avec Dieu et l'Eglise. Mais il n'avait point encore fait son abjuration, quand il fut atteint d'une maladie violente. Il comprit que le *temps de sa fin approchait,* suivant la parole qui lui avait été adressée ; et pénétré d'une sainte frayeur des jugements de Dieu, il hâta la grande œuvre de sa conversion. Après s'être confessé au prieur des Augustins, il abjura publiquement toutes ses erreurs et reçut la sainte eucharistie avec les sentiments d'une foi vive et d'une ferme confiance. Ainsi muni du pain céleste et sur le point de paraître devant Dieu, il

protesta avec énergie, en présence d'un grand nombre de personnes, qu'il n'avait dit que la vérité en rapportant le miracle de l'osier et l'apparition de la très-sainte Vierge. Après quoi, s'étant encore confessé pour recevoir l'extrême onction, il s'endormit en paix dans le Seigneur. Et comme il avait exprimé, peu de jours avant sa mort, le désir d'être enseveli auprès de l'osier miraculeux, on déposa son corps au pied de cet arbre, instrument principal de sa conversion.

Avant de tirer le voile sur cet homme dont le nom plane nécessairement sur la naissance du pèlerinage de N.-D. de l'Osier, relevons en passant quelques-unes des paroles que la sainte Vierge lui adressa dans le mémorable dialogue que nous avons reproduit : « Dis au public que leurs prières ne sont point assez ferventes ; que s'ils les font plus ferventes, ils recevront plus de grâces et de faveurs de Dieu ; qu'ils ne négligent pas la source de miséricordes que la bonté divine leur a ouverte. »

Voilà qui révèle la portée que la sainte Vierge a voulu donner à son intervention surnaturelle. Elle ne borne pas ses vues à la conversion d'un hérétique ; elle entend se servir de lui comme d'un instrument pour agir sur la masse des fidèles et réveiller en eux l'esprit de foi et le zèle des choses de Dieu.

On doit remarquer ici les analogies frappantes qui se montrent entre N.-D. de l'Osier et N.-D. de la Salette. De part et d'autre la sainte Vierge confère à ceux à qui elle se manifeste une sorte de mission publique ; de part et d'autre, pour concilier plus de crédit à ses mandataires, elle choisit ceux que l'on peut le moins soupçonner d'inventer une fable mensongère. A la Salette, ce sont deux enfants pris parmi les plus simples et parmi les plus ignorants ; à l'Osier, c'est un protestant fanatique, hostile entre tous au culte de la sainte Vierge, et qui jusque-là

a pris soin d'afficher ses sentiments haineux avec une affectation scandaleuse. De part et d'autre enfin, la sainte Vierge laisse ses mandataires, une fois leur mission accomplie, rentrer dans la condition commune et paraît les négliger pour être uniquement attentive au but général qu'elle s'est proposé. Et ce but, elle s'efforce de l'atteindre en attirant les masses à elle, par le moyen de guérisons miraculeuses, de grâces insignes, de conversions soudaines et éclatantes. C'est ce qu'on vit à l'Osier dès l'origine et ce qui n'a cessé de se voir jusqu'à nos jours, comme on l'a vu constamment aussi à N.-D. de la Salette.

III

J'ai déjà parlé du concours de fidèles qui se portait vers l'Osier miraculeux dès avant l'apparition de 1656; j'ai dit que depuis lors la sainte Vierge s'était plu à récompenser la foi et l'empressement de ses pieux visiteurs par des miracles nombreux. C'était déjà le pèlerinage à N.-D. de l'Osier qui prenait naissance avec son cortége de grâces extraordinaires, et qui alla en se développant à mesure que l'auguste Vierge l'encourageait par de nouvelles faveurs miraculeuses. Après l'apparition de 1656, qui décida enfin la conversion de l'hérétique trop longtemps infidèle à la grâce, la piété catholique se porta avec un nouvel élan vers les lieux doublement sanctifiés par les manifestations de la Mère de Dieu.

L'osier miraculeux et le lieu où la sainte Vierge avait daigné se montrer à Port-Combet se partagèrent les témoignages de la piété et de la vénération publique. Après avoir prié à l'ombre de l'osier dont Marie venait de faire un instrument de grâce et de salut, après avoir appliqué leurs lèvres respectueuses et émues sur cet arbre miraculeux qu'ils appelaient l'*arbre chéri de Marie*, ils allaient visiter le lieu

à jamais béni où l'heureux laboureur avait conversé avec la très-sainte Vierge ; et c'était le plus souvent nu-pieds qu'ils foulaient cette terre sur laquelle Marie avait imprimé ses pas. Là, comme auprès de l'osier miraculeux, la mère de la divine grâce répondait à leur ferveur par des bienfaits surnaturels aussi frappants que multipliés. De bonne heure, une chapelle y fut érigée sous le vocable de N.-D. de *Bon-Rencontre*, en mémoire de cet heureux colloque qui valut à Port-Combet sa conversion et son salut éternel.

Mais c'est surtout autour de l'osier miraculeux que la piété catholique éclatait en témoignages plus assidus et plus importants. La vénération des fidèles était telle, que la terre même où l'osier était planté devenait l'objet d'un culte religieux : ceux qui pouvaient en emporter quelques parcelles dans leur demeure les conservaient comme autant de reliques précieuses. Un lieu vénéré à ce point ne pouvait rester longtemps sans que la religion en prît possession d'une manière spéciale. Dès avant la mort de Port-Combet, les directeurs d'une association établie à Grenoble pour la propagation de la foi avaient acheté de lui et l'arbre miraculeux et le terrain environnant, afin qu'ils appartinssent désormais exclusivement à l'Eglise. Puis, en signe de la condition nouvelle qui était faite à ce lieu déjà consacré par un prodige, l'autorité ecclésiastique y fit ériger, tout près de l'osier, une croix à l'inauguration de laquelle on déploya toute la pompe et la solennité possibles en pareille circonstance. Cet acte de foi pour ainsi dire officiel ne pouvait manquer de profiter au pèlerinage qui, en effet, alla croissant de jour en jour. Ces premières années de son histoire furent pleines de gloire pour N.-D. de l'Osier. Témoin les lignes suivantes, qu'on nous permettra d'extraire textuellement d'un manuscrit authentique du même temps.

« De toutes parts presque du monde, l'on vit arriver des vœux rendus (ex-voto) des grâces reçues par l'intercession de la très-sainte Vierge, des morts ressuscités ; des boiteux quitter leurs potences et reprendre toute liberté de marcher ; des aveugles privés de puissance et disposition de la nature pour voir, les reprendre de nouveau ; l'on vit encore des criminels délivrés des faux accusés, sans secours humain, justifiés miraculeusement ; des merveilles perpétuelles ; des concours de monde surprenants ; des vingt-cinq à vingt-six processions par jour, arrivées de 15 à 20 lieues de distance ; et enfin des oblations considérables en vertu des grâces reçues par l'intercession de la très-sainte Vierge. »

Les premiers écrits consacrés à N.-D. de l'Osier relatent en effet une multitude de miracles obtenus par son intercession, parmi lesquels il faut signaler trois résurrections d'enfants mort-nés, constatées de la manière la plus authentique. Au reste le même prodige s'est renouvelé plus tard jusqu'à cinq fois ; ce qui porte à huit le nombre de résurrections parfaitement avérées, dont le souvenir a été conservé pour la gloire de N.-D. de l'Osier.

Le pèlerinage de N.-D. de l'Osier ne fut pas laissé longtemps dans l'état par trop modeste où nous venons de le voir. Dès l'année 1657 une noble et pieuse catholique dont le nom mérite d'être mentionné ici, Marguerite de Montagny, marquise de l'Estang, obtint l'autorisation de faire bâtir un petit oratoire dans lequel on enferma l'osier miraculeux qui, paraît-il, s'était desséché à la suite du prodige rapporté ci-dessus. Mais cet oratoire était à peine debout depuis un an, qu'il fut jugé trop exigu, à cause des proportions toujours plus grandes que prenait le pèlerinage. Alors Mme de l'Estang fit élever à ses frais une vaste chapelle qui a subsisté jusqu'à nos jours sous le nom d'église ou de sanctuaire de N.-D. de l'Osier. Bien-

tôt après, les Augustins de Vinay furent invités à s'établir près du nouveau sanctuaire pour en être les gardiens. Cette chapelle vient d'être renversée pour faire place à un édifice plus digne tout à la fois et des innombrables bienfaits de la Vierge de l'Osier, et de la piété de nos populations dauphinoises, toujours empressées à venir lui demander des grâces. Je passe sur le reste de l'histoire du pèlerinage pendant cent quarante ans, sur le deuil auquel il fut condamné durant les mauvais jours de la Révolution française; je mentionne seulement à la hâte que l'osier miraculeux fut sauvé par la pieuse industrie d'un habitant du pays, que la statue dite miraculeuse à cause de tant de prodiges auxquels elle avait comme présidé, fut pareillement soustraite à la profanation. L'orage passé, ces objets furent rendus avec honneur à la vénération des fidèles; le pèlerinage reprit son cours, et les faveurs miraculeuses attestèrent de nouveau la bonté inépuisable de N.-D. de l'Osier. Mais, hélas! les pèlerins ne trouvaient plus sur les lieux une communauté de prêtres toujours prêts à nourrir leur piété par la parole sainte et par les sacrements. Le sanctuaire restait veuf de tout ministère sacerdotal, ou peu s'en faut. Il s'ensuivit que le pèlerinage dégénéra promptement de son caractère propre, et finit par n'être plus qu'un rendez-vous de plaisir bruyant et de dissipation. M[gr] PHILIBERT DE BRUILLARD, touché de ce triste état de déchéance, mit à l'Osier un prêtre à demeure, qui put du moins procurer aux pèlerins vraiment pieux la consolation d'assister au divin sacrifice. Mais les abus dont j'ai parlé étaient trop enracinés pour céder au zèle d'un seul homme, qui d'ailleurs se devait à la paroisse, disséminée dans les alentours du sanctuaire.

Au reste, un seul prêtre, quels que soient son zèle et son dévouement, est impuissant à faire fleurir un pèlerinage

comme celui de l'Osier. Il faut pour cela que les fidèles y trouvent des facilités qu'une communauté seule est en état de leur offrir. La bonne Mère, dont la sollicitude veillait toujours sur son sanctuaire de prédilection, y pourvut d'une manière tout à fait inattendue. Un zélé Missionnaire de Provence, M. DUPUY, aujourd'hui chanoine démissionnaire de Marseille, conduit par sa dévotion à N.-D. de l'Osier, vint se mettre d'abord lui-même au service du pèlerinage. Bientôt après il acquit l'ancien couvent des Augustins avec ses dépendances ; puis il céda le tout aux Oblats de Marie Immaculée, qui furent agréés de Mgr PHILIBERT DE BRUILLARD comme gardiens du sanctuaire et comme missionnaires du diocèse, et dans le cours de l'année 1834 les nouveaux gardiens prenaient en main la direction du pèlerinage.

Le cadre restreint dans lequel je dois me renfermer ne me permet pas de consigner ici la nouvelle et riche effusion de bienfaits et de merveilles, par laquelle Marie daigna encourager les efforts de ses Oblats. Mais je ne puis m'empêcher de mentionner un prodige d'un ordre tout à fait exceptionnel, qui cependant est resté généralement inconnu. Ce n'est rien moins qu'une répétition du premier miracle de l'Osier, avec cette différence que, la première fois, le sang coula pour protester contre l'impiété d'un ennemi de la très-sainte Vierge, pendant que, dans le second cas, il jaillit pour récompenser la piété d'un ardent serviteur de Marie. L'heureux privilégié à qui cette faveur sans exemple fut dévolue, ce fut le vénérable M. GERIN, curé de la cathédrale de Grenoble, mort depuis quelques années en véritable odeur de sainteté. Voici le procès-verbal du fait, tel qu'il fut dressé et envoyé à l'Osier par un personnage considérable, dont je tais le nom par un motif de discrétion facile à comprendre. Le document porte en tête de la marge ces mots en caractères impri-

més : *Administration des postes. — Direction comptable du département de l'Isère.*

J. M. I.

A Monsieur Genthon, curé de Notre-Dame de l'Osier.

Grenoble, 27 avril 1847.

Monsieur le Curé,

Vers le milieu de l'année 1842 ou 1843, M. l'abbé Gerin, curé-archiprêtre de N.-D. de Grenoble, alla prêcher une retraite de première communion à Sainte-Marie d'Alloix, succursale sise dans le canton de Touvet (Isère). Au retour de cette petite mission apostolique, voici ce que notre vénérable curé rapporta à ma famille assemblée, après lui avoir fait promettre de ne communiquer cette précieuse narration qu'à des personnes sincèrement pieuses.

« J'étais dans la sacristie de l'église de Sainte-Marie d'Alloy. Comme je me disposais à aller célébrer les saints mystères, mes yeux se portèrent sur le vieux reliquaire que je vous représente. Je pris ce reliquaire, je l'examinai, et je reconnus qu'il renfermait un assez gros fragment du bois vénéré de l'Osier. Désireux depuis longtemps d'avoir en ma possession de ce bois précieux pour en faire de petits reliquaires, cette découverte inattendue dans une pauvre église de village me combla d'une vive joie. Je dis ma messe. Après mon action de grâces, je revins au presbytère, et là je priai mon collègue, qui jadis avait été mon vicaire à Grenoble, de partager avec moi le trésor que j'avais découvert dans sa sacristie. Il y consentit très-volontiers. Le jour de mon retour à Grenoble arriva. Ce jour même, M. le curé de Sainte-Marie célébra le premier les saints mystères. Au *Sanctus* de la messe, il fut tout à coup saisi par le frisson de la fièvre ; il eut à lutter vive-

ment contre la souffrance pour atteindre la fin du dernier évangile. Rentré à son presbytère, mon collègue m'exprima le regret de ne pouvoir assister à ma messe. Il m'autorisa de nouveau à diviser en deux parts le bois de l'Osier, que contenait le vieux reliquaire, et à m'approprier une de ces deux parts.

« Je dis ma messe à l'intention de N.-D. de l'Osier. Cet acte accompli, je m'enfermai dans la sacristie. J'ouvris le reliquaire, j'en détachai le bois de l'Osier et le divisai en deux parties.

« Ici, comprenez, si vous le pouvez, mon saisissement... Du sang en abondance coula de l'entaille produite sur ce bois par l'instrument tranchant dont je me servais. Mes mains en furent inondées ; quelques gouttes de ce sang jaillirent sur le sol. Je me jetai à deux genoux sur la dalle ; je formai le vœu que ce sang cessât de couler, et le sang cessa de couler. »

Ce récit, que je garantis vrai en tout point, terminé, M. le curé Gerin fit présent à ma famille d'un petit médaillon dans lequel est fixé un fragment de ce bois de l'Osier. Sur ce fragment de bois on remarque une légère trace de sang. A l'époque du don de ce médaillon, mon troisième enfant, Emile, était dans le plus triste état de santé. Déjà âgé de sept ans, il marchait avec la plus grande difficulté. Son tronc seul profitait des sucs nourriciers. Ses jambes, complétement difformes, étaient d'une débilité extrême. « Appendez ce médaillon à l'une des jambes de votre enfant, nous dit M. le curé Gerin. Entreprenez en famille une neuvaine à N.-D. de l'Osier. Je me joindrai à cette neuvaine, et ayons tous confiance. » J'affirme que, cette neuvaine terminée, mon fils Emile marcha comme tout enfant valide marche à sept ans. Ses jambes se redressèrent peu à peu. Depuis ce moment, Emile n'a cessé de jouir de la santé la plus robuste.

Le 25 mars 1847, saint jour de l'Annonciation, le père et l'enfant reconnaissants allèrent prier dans la chapelle de N.-D. de l'Osier.

Je suis avec respect..

Ch.....
Directeur comptable des postes
du département de l'Isère.

PROVINCE DU NORD.

Voici le tableau des œuvres apostoliques de cette province durant cette année, d'après les comptes rendus des supérieurs locaux.

MAISON DE NANCY.

Le R P. Martignat, supérieur de cette maison depuis le mois d'octobre 1867, ne nous donne qu'un exposé sommaire des travaux qui s'y sont accomplis. Plusieurs missions importantes, de nombreuses retraites dans les paroisses, les pensionnats, les maisons religieuses ; les exercices de l'adoration perpétuelle prenant parfois les proportions de petites missions ; en somme plus de cinquante œuvres apostoliques réparties en plusieurs diocèses, telle a été la vie active de nos Pères de Nancy. Les populations de la Lorraine, quoique froides en apparence, comparativement à celles du Midi, sont fort accessibles à la grâce des missions. Elles sont généralement pleines de religion, et le passage d'un Missionnaire leur fait le plus grand bien.

Nous sommes heureux de mentionner ici la particulière bienveillance que NN. SS. les évêques de Nancy, de Metz et de Saint-Dié témoignent à nos Pères en toute oc-

casion. Ils les appellent eux-mêmes dans leurs diocèses, ils les recommandent à leur clergé, ils leur confient les plus amples pouvoirs et ne cessent de leur donner les plus précieux encouragements.

On sait que la maison de Nancy possède une délicieuse chapelle commencée en 1858, et sans cesse embellie par la piété généreuse de fidèles. Nos Pères y exercent assez activement le double ministère de la prédication et de la confession.

On sait aussi que cette maison est le siége du noviciat de la province du Nord. Le R. P. Boisramé a pris la direction de ce noviciat, il y a quelques mois, en remplacemen du R. P. Zabel qui a été chargé de la résidence de N.-D. de Sion.

RÉSIDENCE DE N.-D. DE SION.

Ce pèlerinage neuf fois séculaire était très-florissant avant 1793. Il occupe le sommet d'une montagne qui est le centre historique et géographique de la Lorraine, et d'où l'on jouit d'un des plus beaux panoramas de France. En 1850 Mgr Menjaud, évêque de Nancy, nous y envoya combattre un schisme audacieux que trois malheureux prêtres venaient d'y arborer. Dieu bénit ce délicat ministère. Le schisme fut bientôt en décadence, et nous nous trouvâmes attachés au sanctuaire par la reconnaissance des populations, et surtout par la confiance épiscopale qui voulait, par nous, faire revivre l'antique et nationale dévotion de N.-D. de Sion. Pour exécuter ce glorieux mandat, nos Pères eurent l'idée, en 1855, d'élever sur la sainte montagne un beau monument commémoratif de l'Immaculée Conception, définie à Rome l'année précédente, dans le genre de celui qui, du sanctuaire de Fourvières, étend son ombre sur la ville de Lyon. Ce projet reçut de

l'approbation épiscopale le caractère d'une entreprise plus que diocésaine ; toute la Lorraine fut conviée à y participer. Accueilli partout avec les plus vives sympathies, il avait reçu un commencement d'exécution, lorsque par suite du malheur des temps et d'autres circonstancces fâcheuses les travaux durent être abandonnés. On les a repris il y a deux ans. Le R. P. Michaux s'est dévoué au succès de cette œuvre si digne d'un Oblat de Marie Immaculée. Par ses démarches pleines d'abnégation et de fatigues, d'importantes sommes ont été obtenues de la piété des fidèles. Le pieux monument approche de son sommet ; il se couronnera l'année prochaine d'une statue colossale de la sainte Vierge qui planera sur trois départements et s'apercevra à plus de quarante lieues à la ronde.

En attendant l'achèvement de cette sainte entreprise, le pèlerinage bénéficie du pieux intérêt qu'elle excite en Lorraine. Le nombre des pèlerins s'accroît sensiblement d'année en année. N.-D. de Sion daigne de temps en temps, par des marques extraordinaires de sa protection, sanctionner ce courant de la piété, et ajouter à l'histoire du patronage miraculeux qu'elle exerce sur ces religieuses contrées depuis tant de siècles. Le R. P. Zabel mentionne pour cette année plusieurs de ces faveurs qui attestent la constante intervention de N.-D. de Sion pour ceux qui l'invoquent dans les cas les plus désespérés.

Trois Pères et deux Frères convers composent la résidence de Sion. L'un des trois Missionnaires est chargé du soin de la paroisse et du pèlerinage. Les deux autres, quand le pèlerinage ne les occupe pas, se livrent au ministère des missions et des retraites.

MAISON DE LIMOGES.

Le R. P. Burfin, supérieur de cette maison, nous donne le tableau suivant des travaux qui s'y sont accomplis cette année.

Un carême à Saint-Etienne-en-Forez, donné par le R. P. Burfin, qui a soin de faire remarquer qu'on était d'abord convenu d'une mission, mais qu'au moment de partir, les deux Pères qui devaient la prêcher tombèrent malades, ce qui l'obligea à partir lui-même et à se restreindre aux proportions d'un simple carême.

Un mois de Marie dans une des paroisses de Limoges.

Une mission et deux retraites paroissiales dans la Lozère.

Trois missions dans le diocèse de Limoges et six retraites paroissiales, avec des succès plus ou moins beaux, avec des résultats variés, mais toujours consolants.

Trois retraites de confréries dans la ville de Limoges.

Six retraites de pensionnats dans les couvents.

Sept retraites d'hommes ou de jeunes gens, notamment celles du petit séminaire d'Orléans et du grand séminaire de Nancy.

En tout, trente-quatre œuvres apostoliques. « Je ne crois pas, dit le R. P. Burfin, dignes d'entrer en ligne de compte quelques adorations prêchées ici et là ; c'est un vrai temps perdu ; aussi je refuse ce genre de travail le plus possible, s'il ne doit pas durer au moins huit jours. »

« Tel est, continue-t-il, le tableau raccourci de nos œuvres qui passent ; mais nous en avons trois qui ne passent pas et qui même jouissent d'une certaine prospérité relative ; ces trois œuvres sont : l'œuvre de la chapelle, l'œuvre des domestiques et l'œuvre des militaires.

Elles sont dignes d'être mentionnées, et je me reprocherais de les passer sous silence.

« J'ai dit l'œuvre de la chapelle : outre qu'une chapelle bien tenue, en ville, est une œuvre véritable et pas des plus faciles, la sainte Vierge a bien voulu faire de notre chapelle le siége d'une œuvre très-en harmonie avec notre vocation, c'est l'archiconfrérie de N.-D. de la Salette pour la conversion des pécheurs et la réparation des outrages faits à Jésus-Christ et à l'Église. Elle compte déjà un grand nombre d'associés qui viennent prier aux pieds de notre Vierge; notre exercice du samedi est aimé, pieux et très-suivi, les confessions, les communions surtout deviennent nombreuses, de six à sept mille, cette année, dans une chapelle de trente-trois mètres carrés.

« Une autre œuvre, dont le besoin était senti par tout ce qui porte une âme honnête et un cœur chrétien, a été entreprise il y aura bientôt dix ans. Les prophètes de malheur ne lui ont pas manqué, et si elle n'est pas tombée, ce n'est pas faute de prédictions sur sa chute.

« Cette œuvre s'appelle l'*œuvre des servantes;* son but est de procurer à ces pauvres filles les moyens de vivre chrétiennement et de pouvoir se suffire dans certaines circonstances critiques où elles n'ont que le pavé en perspective, ou bien, un logement pire que la rue. L'œuvre en question leur ouvre les bras, une maison convenable offre un asile momentané aux domestiques sans place ou mal placées ; cette année, une centaine au moins y ont trouvé un abri. A mesure que l'œuvre se fait connaître, elle gagne des sympathies et s'attire quelques ressources ; si ces ressources augmentent, comme on peut l'espérer, elles permettront de placer la maison sous la direction d'une ou de deux religieuses : chose infiniment désirable pour le développement de l'œuvre et le dégagement du Père qui s'en occupe, et qui l'a menée jusqu'à ce jour avec

un dévouement d'autant plus méritoire qu'il a été moins apparent, et avec une prudence suffisante pour échapper à toute critique méritée, ce qui, en pareille entreprise, n'est pas un petit compliment.

« Notre chapelle est le lieu de réunion pour les exercices de la retraite annuelle et pour un exercice mensuel; il est édifiant et beau de voir, une fois par mois, à cinq heures du matin pendant l'hiver, la chapelle pleine de servantes qui viennent entendre la messe, une instruction, et recevoir la bénédiction du très-saint sacrement.

« Il y a encore mieux : c'est le spectacle des cinquante à soixante soldats qui, à travers les balles de leurs camarades, arrivent à tour de rôle, le besoin du service ne permet pas qu'ils viennent ensemble, arrivent, dis-je, par bandes de vingt à vingt-cinq, font leur prière tous les soirs et récitent une dizaine du chapelet, chantent vêpres tous les dimanches, le petit office de la sainte Vierge tous les jeudis, servent la messe de temps en temps, communient aux principales fêtes, plusieurs tous les mois, quelques-uns tous les quinze jours.

« Ce résultat consolant ne s'obtient pas sans peine et sans un zèle constant et industrieux. Tous les Pères, au besoin, se prêtent à cette œuvre avec une bonne volonté qui les honore; mais il est juste de dire que celui qui en est spécialement chargé justifie très-bien le choix qu'on a fait de lui.

« Malgré les soins prodigués à cette œuvre des militaires, il ne faut pas se dissimuler qu'elle est précaire dans une ville où il n'y a qu'un régiment ; le régiment, en s'en allant, peut l'emporter avec lui ; c'est toujours à recommencer, et pas toujours avec espoir de succès. Mais enfin, pour le moment, nous faisons aux soldats le bien possible, personne ne nous en demande davantage : l'avenir regarde la Providence. »

MAISON DE NOTRE-DAME DE TALENCE.

Mon très-révérend Père,

La chronique de la maison de N.-D. de Talence est, cette année, illustrée par quelques traits saillants. Des travaux exceptionnels ont été accomplis, des faveurs précieuses ont enrichi notre sanctuaire, des grâces touchantes l'ont fait aimer d'un amour plus profond : je vous dois le récit de ces faits, et je vous l'adresse avec une joie toute filiale.

Les travaux ont été nombreux ; et, grâce à Dieu, pleins de consolation, nous avons donné onze grandes missions, vingt-cinq retraites et deux stations de l'Avent. Parmi les retraites, j'en compte neuf faites à des paroisses et équivalant à autant de missions, une donnée au Pénitencier de Saint-Louis où se trouvent quatre cents détenus, et plusieurs à des colléges ecclésiastiques et séculiers. C'est en prêchant l'Avent à Libourne que j'ai été pris par l'hémoptysie, à la suite de laquelle vous m'avez interdit la prédication pendant six mois. Tous les Pères de la maison ont supporté cette épreuve avec générosité, en se multipliant pour terminer les œuvres entreprises, tenir parole à tous les intéressés, et donner en dehors des missions un nombre considérable de sermons de circonstance.

Un fait exceptionnel s'est produit dans l'une de nos missions. Deux de nos Pères étaient à Gujan-Mestras, paroisse située sur le littoral du bassin d'Arcachon. La population, composée de *résiniers* et de *pêcheurs*, était sympathique. Mais, tandis que les *résiniers*, fidèles à tous les exercices, donnaient les plus grandes consolations, les *pêcheurs* étaient retenus au cap Ferret, sur les côtes

de l'Océan. Traverser la rade, aller à sept ou huit lieues dans quelques pauvres embarcations, loger sous les tentes des pêcheurs, c'était l'unique moyen d'atteindre les marins, ce fut la détermination des Missionnaires.

Voici comment *l'Aquitaine*, semaine religieuse de Bordeaux, a rendu compte de cette excursion :

« Le mardi 29 octobre, à six heures du matin, une véritable flottille, composée de cent cinquante voiles et portant douze cents personnes, se dirigeait vers le phare. La *baleinière* du brick stationnaire, mise par M. le commandant au service du clergé, ouvrait la marche. En vue de N.-D. d'Arcachon, selon la pieuse habitude que pas un marin allant en mer n'a perdue, on a fait une halte de cinq minutes et chanté l'*Ave, maris stella.*

« A huit heures, débarqués au pied du phare, les pieux pèlerins se mettaient en rang et allaient en procession, chantant le *Miserere*, se ranger autour d'un petit autel couvert de tentures noires, élevé sur les bords de l'Océan. A voir l'air recueilli des marins, les larmes des femmes et des enfants, on comprenait que ce n'était pas une cérémonie ordinaire qui allait avoir lieu. Ceux de nos lecteurs qui connaissent l'histoire de Bordeaux ne seront pas étonnés de ce recueillement et de ce deuil, lorsque nous leur dirons que la messe de *Requiem* qui allait être dite était pour ces soixante-dix-huit pères de famille qui, le 28 avril 1836, furent ensevelis dans les flots et dont les corps vinrent, quelques heures après le désastre, joncher le rivage. Ces infortunés laissèrent trois cents orphelins [1]. En ce moment, c'étaient les enfants qui venaient prier pour leurs pères, en face de ces vagues qui les submergèrent et qui peuvent les ensevelir eux-

[1] Les orphelins furent recueillis par M. l'abbé Dupuch, depuis lors Évêque d'Alger, et nourris par la charité de Bordeaux.

mêmes. La parole peut-elle peindre un pareil spectacle : ciel pur, immensité de la plage, silence de l'Océan, chant, par tout un peuple, de l'office des morts ; parole inspirée des Missionnaires... quel tableau pour un peintre de génie !

« Nous ne voulons pas finir le récit de la mission de Gujan sans dire un mot sur la visite de M. le curé et des Missionnaires, au même lieu, le 7 novembre, pour faire participer les marins aux fruits de la mission.

« La plus grande cabane à servi d'église : on y a prêché, fait la prière à laquelle tous les marins répondaient avec la ponctualité des séminaristes, et, faut-il le dire ? on y a confessé ces braves marins, ayant pour escabeau le barriquaut qu'on porte dans les barques, et pour prie-Dieu le sable de l'Océan. Ah ! que de grandeur dans cette apparente pauvreté ! Quelles âmes que celles de ces marins ! Et si les hommes, leurs frères, sont si émus en les regardant, comme Dieu, juste rémunérateur et appréciateur des choses, doit les bénir et les aimer ! »

Ce fait, mon bien-aimé Père, sort trop de l'ordre habituel pour ne point trouver place dans mon compte rendu. C'est toute mon excuse pour cette longueur.

Mais pendant que le ministère des missions consolait nos cœurs, la paroisse et le pèlerinage ne nous offraient pas de moindres jouissances. A qui n'étudie que les surfaces, les œuvres paroissiales peuvent paraître monotones et dépourvues d'intérêt ; un esprit plus attentif découvre facilement à Talence un empressement toujours croissant pour les choses de Dieu, et surtout une organisation plus nerveuse et plus forte dans tout ce qui constitue les éléments du zèle et la pratique des sacrements.

A qui devons-nous attribuer cet heureux résultat ? La miséricorde de Dieu est évidemment la première cause de tout bien. Les efforts généreux, ignorés, souvent mé-

connus, des Pères chargés du ministère ordinaire ont aidé puissamment à atteindre ce but. Toutefois, nous devons proclamer, à la gloire de N.-D. de Talence, que les prodiges opérés dans le sanctuaire ont eu une large part dans la production de ce consolant progrès. Un jour, le pieux curé de l'une des paroisses les plus populeuses de Bordeaux venait avec sa famille et la jeune personne favorisée du miracle remercier la sainte Vierge d'une guérison obtenue par l'intercession de N.-D. de Talence. Une autre fois, une famille venait d'Agen, mue par le même sentiment, et conduisant une jeune fille de dix ans qu'un vœu à Notre-Dame avait instantanément guérie d'une maladie déclarée incurable. Des *ex-voto* nous arrivaient plus nombreux et plus précieux : un cœur d'or nous a été envoyé du fond de la Picardie; des concours plus fréquents accouraient aux pieds de la Mère des douleurs.

Afin d'encourager ces concours et de fortifier la confiance des fidèles, vous avez daigné, mon très-révérend Père, nous obtenir de Rome, par l'entremise du R. P. Martinet, des priviléges insignes.

Déjà M. Ripolles, ancien curé de Talence et protonotaire apostolique, avait, en relevant les murs du temple de N.-D. de Talence, après les ruines de la révolution, enrichi le sanctuaire de faveurs signalées. Par les soins de ce vénérable prêtre, à la fois ardent et pieux, l'histoire du pèlerinage commença à revivre. L'apparition de la très-sainte Mère de Dieu, tenant sur ses genoux son Fils inanimé, comme au jour plein de larmes du Golgotha, avait fait renaître l'espérance dans les cœurs, tandis que l'Église d'Aquitaine était sur le point d'être ravagée par le schisme d'Anaclet. La restauration du temple de la Vierge des douleurs dans ce dix-neuvième siècle, si plein de tristesse et de frayeur, sera une nouvelle espérance et une nouvelle consolation. Pour accroître l'attrait des âmes

vraiment ferventes, M. Ripolles obtint du souverain Pontife des priviléges et des indulgences de grand prix. Malheureusement, les titres authentiques de ces faveurs étant égarés, nous n'osions nous flatter d'être légitimes possesseurs des richesses spirituelles mentionnées dans l'histoire du sanctuaire. Tous ces priviléges, vous les avez fait revivre.

Quels sont-ils ?

Le premier est une communication de grâces avec l'insigne basilique de Saint-Jean de Latran, surnommée la mère et la maîtresse de toutes les églises de Rome et de l'univers, illustrée par les reliques d'un grand nombre de martyrs et par les plus nobles monuments du christianisme, enrichie d'indulgences et de faveurs spirituelles de toutes sortes par la plupart des pontifes qui se sont assis sur le trône de saint Pierre. C'est l'une des plus grandes gloires que l'on puisse décerner à un temple chrétien. Or, par vos soins, un indult apostolique agrége le sanctuaire de N.-D. de Talence à cette grande basilique romaine. Par suite, les fidèles, qui viendront recueillir les touchantes consolations prodiguées par la Vierge des douleurs dans son pèlerinage de Rama, recevront communication de tous les priviléges attachés par la munificence pontificale à Saint-Jean de Latran, et obtiendront le bénéfice des mêmes indulgences.

Le titre du sanctuaire, comme son histoire, réclamait un second privilége. La dévotion envers N.-D. des Sept-Douleurs se lie essentiellement à toutes les dévotions du Calvaire et du *Via crucis*, de même que la compassion de Marie se lie essentiellement à la passion de Jésus. Mais la très-sainte Vierge, lors de la miraculeuse apparition, qui fut le principe du pèlerinage, avait suffisamment manifesté que Notre-Seigneur voulait faire aimer et pratiquer dans le temple de sa Mère cette forme touchante

de prière et d'adoration. Aussi de temps immémorial une pieuse association s'était formée, avait été encouragée par l'Église, et florissait sous le manteau de la Vierge des douleurs. Vous la faites revivre, mon bien-aimé Père, par le nouveau diplôme authentique que vous nous avez obtenu, et qui constate désormais l'existence légale de la confrérie de N.-D. des Sept-Douleurs dans un sanctuaire qui fut de tout temps consacré à cette dévotion.

Tels sont les bienfaits dont les pèlerins de N.-D. de Talence vous sont redevables. J'ose affirmer, au nom de ces fidèles, qui me sont connus depuis bientôt seize ans, que toutes ces grâces se changeront en bénédictions pour vous et pour notre congrégation.

Si maintenant je veux jeter un regard sur l'intérieur de la famille que vous m'avez confiée, je trouve des joies mêlées de quelques tristesses. Parmi ces dernières, il en est une dont la plaie saigne encore après bien des mois écoulés, c'est celle que m'a causée la mort de notre cher P. Perrin. Je n'en dis pas davantage, ne voulant pas répéter les détails contenus dans sa circulaire nécrologique. Je dois cependant ajouter que sa mémoire demeure vénérée et que le souvenir de sa piété fait encore du bien longtemps après son passage au milieu de nous.

Voilà, mon très-révérend et bien-aimé Père, les détails que je vous adresse pour répondre à l'un de vos désirs. Je voudrais pouvoir vous en fournir de plus intéressants ; mais je ne pourrais vous les donner avec plus d'affection filiale. Je réclame en retour l'une de vos meilleures bénédictions.

Je suis avec la plus respectueuse vénération et l'affection la plus filiale, mon très-révérend et bien-aimé Père, votre fils très-humble et obéissant,

L. Delpeuch, o. m. i.

MAISON D'ANGERS.

Après avoir rendu témoignage aux fruits abondants que produisent les missions parmi les religieuses populations de l'Anjou, le R. P. Chaine nous présente quarante et quelques travaux accomplis cette année, tous dans le diocèse d'Angers, à l'exception de sept ; puis il ajoute :

« Mon intention, mon très-révérend Père, n'est pas de vous entretenir de chacune de ces œuvres en particulier ; une pareille nomenclature me semblerait fort peu intéressante, et les détails que je pourrais fournir n'auraient évidemment rien que de monotone, vu la ressemblance que les travaux ont ordinairement entre eux. Cependant ne rien dire du tout ne serait pas donner satisfaction à votre légitime attente. C'est pourquoi je me propose de vous entretenir en peu de mots de nos missions les plus importantes.

J'en citerai quatre : La Pommeraye, Saint-Philbert du Peuple, la Visitation de Saumur et Trémentines.

La Pommeraye est une paroisse du canton de Cholet dont la population s'élève à 3,500 âmes environ. Le bourg n'a rien de remarquable, si ce n'est son église ogivale à trois nefs, dernièrement commencée et menée à bonne fin par un curé intelligent et zélé. Elle est grande, noble et bien ornée, comme les âmes de ces bons paysans qui l'ont payée du fruit de leurs sueurs. La mission y a été donnée par quatre de nos Pères. Le curé et les deux vicaires se sont complétement effacés pour laisser toute liberté aux Missionnaires ; c'est, du reste, ce qui se fait partout en Anjou. La population s'est rendue en masse aux exercices de chaque jour, et si le travail du confessionnal a été écrasant pour les Pères, les consolations ne

leur ont pas manqué, car le bien qu'ils ont fait a été très-grand. Une croix avec un beau christ en fonte a été plantée à côté de l'église après une procession magnifique.

Saint-Philbert du Peuple a été une mission bien réussie, malgré les difficultés de l'entreprise. Cette paroisse touche au Saumurois par son territoire, et les habitants en avaient en partie l'indifférence au point de vue religieux. Le curé en était désolé. Le P. Gillet a entrepris l'œuvre avec courage. Je laisse à la *Semaine religieuse* de raconter ce qu'il a fait :

« Le jour de Pâques se terminait une mission prêchée à Saint-Philbert du Peuple par un Père Oblat de Marie qui a produit les plus heureux fruits. Dès le début, le Missionnaire, par sa parole empreinte de la vigueur de sa foi et de la tendresse de sa charité, gagna les sympathies de la paroisse, et on vit aussitôt se former un auditoire nombreux. Bientôt se déclarent des conversions qui font sensation. Le mouvement religieux s'accuse plus fortement encore. Des épouses, par leurs douces paroles et leurs larmes, ramènent à Dieu leurs maris jusqu'alors rebelles à la parole de la grâce ; une petite fille de huit ans, après trois jours d'une tendre persécution, triompha des résistances de son père. Comme la Samaritaine heureuse d'avoir trouvé le Christ et empressée de faire partager son bonheur aux autres, les nouveaux convertis, qui goûtent ce qu'a de délicieux le don de Dieu, deviennent apôtres et voient leur zèle récompensé par le retour au Seigneur d'un grand nombre de leurs frères, éloignés depuis longtemps de l'accomplissement des devoirs religieux. Le caractère distinctif de ces retours a été une énergique indépendance devant les hommes et un profond attendrissement devant Dieu, manifesté par les larmes qui ont mouillé la table sainte.

« Il était juste qu'un monument fût élevé pour perpétuer le souvenir des grâces signalées que le Dieu de toute miséricorde venait de répandre si abondamment sur la paroisse, et nul autre ne pouvait mieux convenir que la croix du Sauveur, le mémorial par excellence de son amour pour les hommes.

« Un bel arbre de dix mètres de hauteur avait été donné par M. Tréton Dumousseaux, et un superbe christ en fonte, exécuté sur un modèle couronné à l'Exposition de Paris, avait été généreusement offert par Mme la comtesse d'Hautefort, qui, absente de Saint-Philbert, avait voulu, par un sentiment délicat, se faire représenter par un bienfait si digne de sa foi et de sa charité.

« Le christ fut porté avec une noble fierté par les nouveaux vaincus de la croix, au milieu des rangs d'une procession radieuse et recueillie, au lieu du calvaire. Sur son passage, un autre Saul fut terrassé. Depuis le commencement de la mission, il résistait, il luttait contre la grâce; enfin la vertu de la croix triomphe, le surlendemain il était à la table sainte.

« Saluée par des chants enthousiastes et dignement glorifiée par les paroles inspirées du zélé Missionnaire, la croix s'éleva majestueusement, comme soutenue par l'amour de tous, et chacun sentit en ce moment qu'en s'élevant bien haut dans les esprits et dans les cœurs, Jésus-Christ les associait à son triomphe. »

La paroisse de la Visitation de Saumur a été évangélisée par deux Missionnaires. La population de cette paroisse est de 2,300 âmes seulement. C'est la partie la plus pauvre de la ville, et la vie chrétienne n'y est pas à un niveau plus élevé que la richesse matérielle. Le curé, homme de foi et de zèle, avait voulu cette mission dans le but, non-seulement de ne pas laisser prescrire contre la loi de Dieu qui n'admet pas de prescription, mais encore

avec la pensée que ses paroissiens seraient remués par la grâce, plus abondante et plus forte pendant ces saints exercices. Les Pères n'ont pas eu peur d'aborder les conférences dialoguées, les cérémonies qui se font dans les campagnes, et l'église se remplissait; bien des femmes sont revenues au bon Dieu, et la communion des hommes a été respectable, encore que le nombre fût relativement petit. Bref, la mission a produit des fruits heureux, et les Missionnaires ainsi que le bon curé ont été contents.

Trémentines est une paroisse du canton de Cholet où je suis allé avec deux compagnons. Là nous étions en pleine Vendée militaire. D'un côté nous touchions à Nuaillé, où a été tué La Rochejaquelein par un bleu à qui il venait de faire grâce après une magnifique victoire remportée sur les armées républicaines ; de l'autre, nous touchions aux bois de Vezins, où le général vendéen Stofflet allait cacher et faire reposer ses légions de géants après le combat.

La population que nous avions à évangéliser se compose de 2,500 âmes qui connaissent Dieu et qui aiment l'église, pour la plupart. La partie qui cultive les champs et élève les bestiaux est saine et vit de la foi. Quant au bourg, qui compte un millier d'âmes, il laisse quelque peu à désirer, par suite des rapports fréquents des habitants avec la ville de Cholet. Cependant les esprits forts y sont en très-petit nombre. Le maire est choisi toujours sans compétiteur parce qu'il est riche, bienfaisant, très-honnête et surtout très-bon chrétien. L'ancienne église, qui portait des traces des incendies dont la révolution ne se faisait pas faute, a été remplacée par une église neuve, de style ogival; elle est très-vaste, avec un maître-autel monumental et de jolis autels latéraux. On y chante les offices comme dans une cathédrale, et le chœur, qui est grand, n'est ouvert qu'aux chantres et à la partie la plus saine de la jeunesse enrôlée en congrégation. Une mu-

sique organisée par le vicaire donne à cette église un air de grande ville, mais de grande ville bien chrétienne.

C'est dans cette paroisse, où nous sommes restés quatre semaines écrasés de travail, que nous avons vu combien Dieu aime la Vendée, sans doute beaucoup parce que les pères de ces braves gens ont combattu autrefois pour défendre leurs foyers et leurs autels, et qu'ils ont su mourir chrétiennement, comme celui d'entre eux à qui des républicains criaient de se rendre et qui leur répondait :

« Rendez-moi mon Dieu ! »

Dans ces pays le christianisme n'est pas facile à déraciner, même avec tous les engins de l'esprit du mal dans le temps présent, parce que Dieu sait encore frapper de grands coups pour réveiller ceux qui seraient tentés de s'endormir. En voici un exemple frappant :

C'était le mardi de Pâques ; nous avions eu le jeudi saint la communion générale des femmes, et le jour de Pâques celle des hommes ; la mission ne devait finir que le dimanche de Quasimodo, par une communion des hommes et des femmes ensemble. Or, il y avait dans le bourg un ouvrier terrassier, lecteur de journaux, et par conséquent libre penseur, qui se moquait de la mission et des Missionnaires. Sa femme, bonne chrétienne, avait beaucoup prié pour lui, et le lundi de Pâques elle était même allée en pèlerinage dans un pays voisin conjurer la très-sainte Vierge, aux pieds d'une de ses statues vénérées, de lui obtenir la conversion de son mari. Le malheureux s'obstinait dans son impiété moqueuse ; mais le lendemain Dieu allait le frapper. Le mardi de Pâques il était allé travailler à une carrière sur la paroisse de Vezins, assez près du bourg de Trémentines ; il était avec deux de ses compagnons, dont l'un avait fait sa mission et l'autre ne s'était pas approché. Le terrassier, tout en travaillant, ricanait des belles manifestations religieuses

dont il avait été témoin. Celui de ses camarades qui avait fait son devoir le priait de se taire, l'engageait même à aller se confesser, en l'assurant que lui-même était bien heureux de s'être approché des sacrements ; les moqueries alors étaient plus grossières.

« Tais-toi donc, lui dit ce bon converti, tu parles comme un damné. »

On n'a pas compris sa réponse : Dieu l'a étouffée dans sa gorge en laissant tomber sur lui un amas de terre qui surplombait au-dessus de sa tête. C'est en vain qu'on l'a retiré immédiatement, ce n'était plus qu'un cadavre qui jetait du sang par la bouche, par le nez et par les oreilles. Le médecin qui est allé constater la mort est revenu épouvanté de cette horrible figure que la justice de Dieu venait de faire.

Celui que Dieu avait épargné, malgré sa résistance à la grâce, est venu immédiatement se confesser en tremblant de tous ses membres et en disant :

« On ne se moque pas en vain de Dieu ; confessez-moi, mon père. »

Toute la population a vu dans ce fait la confirmation des avertissements que nous avions donnés ; car nous avions dit à plusieurs reprises que la mission était pour la paroisse le passage de la miséricorde du bon Dieu, et que ceux qui n'en profiteraient pas pourraient bien être frappés par la justice qui viendrait certainement après.

Je ne veux pas oublier de vous dire, mon très-révérend Père, que notre maison est toujours chargée du dépôt de mendicité. C'est là un travail bien en rapport avec l'esprit de notre vocation, qui a pour but l'évangélisation des pauvres les plus abandonnés.

M[gr] l'Évêque d'Angers est toujours plein de bienveillance pour nous, et il saisit toutes les occasions pour

nous remercier du bien que nous pouvons faire dans son diocèse.

Les Pères et les Frères de la maison d'Angers s'unissent à moi, mon très-révérend et bien-aimé Père, pour se dire vos fils très-respectueux et très-soumis.

A. CHAINE, O. M. I.,
Supérieur.

MAISON DE RENNES.

Mon très-révérend Père,

Dans son dernier compte rendu des travaux et de la position de la maison de Rennes, mon prédécesseur, le R. P. de l'Hermite, disait : « Notre établissement de Rennes est encore un essai de fondation, nous ne sommes point sortis de notre état préparatoire. » Depuis que l'obéissance m'a confié la direction de cette maison, je ne puis tenir un autre langage ; nous ne sommes pas sortis de notre état préparatoire, et nous attendons toujours, pleins de confiance en la divine Providence, une situation moins précaire.

Le personnel de notre maison ne compte que cinq Pères ; quatre seulement peuvent aller en mission, puisqu'il faut toujours un gardien pour le service de la chapelle, où la prédication a lieu tous les dimanches, ainsi que les offices qui sont suivis par un assez grand nombre de fidèles.

Les Missionnaires de la maison de Rennes ont pu, grâce au diocèse de Laval, travailler constamment jusqu'à Pâques.

En novembre, trois d'entre eux ont prêché une mission à Montaudin, diocèse de Laval, canton de Landivi. Nous avons eu le bonheur de voir approcher à peu près tous

les hommes de la sainte table, et les plus notables ont donné l'exemple.

Pendant que nous donnions cette mission, un autre Père prêchait la retraite des quarante heures dans les paroisses d'Amanlis, puis de Saint-Aubin du Pavail, au diocèse de Rennes.

En décembre, jusqu'à Noël, nous donnions les exercices de la mission à Saint-Aignan-sur-Roë, canton du diocèse de Laval. Le vénérable curé de la paroisse, M. BOISRAMÉ, oncle de notre P. BOISSEAU et du Fr. BOISRAMÉ, nous a admirablement secondés pour assurer le succès de cette œuvre importante. L'intempérie de la saison n'a pu ralentir le zèle de cette population toujours sympathique aux Oblats.

Tandis que nous étions deux à Saint-Aignan, les deux autres ouvriers disponibles faisaient la mission de Saint-M'Hervé, diocèse de Rennes, et la menaient à bonne fin, à la grande satisfaction du clergé et du peuple.

Dans le mois de janvier, nous allions, au nombre de quatre Missionnaires, évangéliser la grande paroisse de Fougerolles, diocèse de Laval, aux confins de la Normandie. Cette importante mission, où il nous a été donné de suivre exactement les cérémonies marquées dans nos règles, a produit les plus heureux résultats. Tous les soirs la vaste église était comble, malgré la grande quantité de neige qui obstruait tous les chemins. Les hommes se sont presque tous rendus à l'appel de la grâce ; et jusqu'au jour de notre départ, plusieurs retardataires, parmi les notables du pays, sont venus solliciter la grâce de la mission. Nous avons appris depuis qu'ils avaient persévéré dans la pratique des devoirs religieux.

En février, nous ouvrions la mission au Genest, aux portes de Laval. La plupart des hommes étaient en retard avec Dieu. A la fin des exercices, M. le curé nous a

assuré qu'un seul avait refusé la faveur de la mission. Nous avons élevé une croix en granit sur la place de l'église pour perpétuer le souvenir d'un si beau triomphe de la grâce. De plus, nous avons établi une congrégation de jeunes personnes d'après les règlements admis dans la Sainte-Famille, et tels qu'ils sont en vigueur dans la florissante congrégation que les sœurs de l'Espérance dirigent à Laval. M. Wicart, vicaire général, a bien voulu présider cette touchante cérémonie.

Pendant tout le carême. nos Pères ont eu à prêcher la station en forme de mission dans quatre paroisses du diocèse de Rennes : le R. P. Conrard, dans la paroisse de Rheu ; le P. de Rolland, à Piré ; le P. Reynaud, à Guichon ; le P. Fisse, à Vesin, pendant que je demeurais à Rennes pour le service de notre chapelle.

Après Pâques, les Pères ont prêché plusieurs retraites de première communion.

Nous avons aussi donné un certain nombre de sermons de circonstance dans la ville de Rennes, et en divers endroits plusieurs retraites de communautés.

Je termine, mon très-révérend Père, cet exposé tout simple de nos travaux en vous priant de vouloir bien bénir les Pères et les Frères de la maison de Rennes et surtout celui qui se dit votre très-humble et très-obéissant fils en Jésus et Marie Immaculée.

Marius Roux, o. m. i.

RÉSIDENCE DE TOURS.

RAPPORT SUR L'ANNÉE 1867-1868.

Tours, le 5 novembre 1868.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

Le 2 octobre 1867, fête des saints Anges gardiens, le R. P. DE L'HERMITE, nommé provincial du Nord, et celui qui vous adresse ces lignes s'éloignaient de Paris, après avoir reçu la veille, à Royaumont, votre bénédiction paternelle ; ils allaient prendre possession de la résidence que Mgr l'Archevêque de Tours offrait à la congrégation auprès du tombeau de saint Martin. Vous aviez fait choix de ce jour afin de placer d'une manière spéciale la fondation de Tours sous la protection des saints Anges. Nous avions, en effet, besoin de l'assistance de ces esprits bienheureux pour accomplir la mission qui nous était confiée.

C'est une belle mission ; la famille tout entière en est honorée. Mgr l'Archevêque de Tours, toujours si dévoué à notre chère congrégation, ne pouvait nous confier un poste plus glorieux. Toutes les fins de notre institut trouvent à s'y exercer sur un vaste champ, et l'avenir étendra encore la sphère où peut déjà se déployer à l'aise le zèle d'un oblat de Marie Immaculée.

Pour comprendre toutes les gloires qui entourent le tombeau de saint Martin, et qui donnent à ce monument une place illustre parmi les tombeaux célèbres, il faudrait raconter ici la vie du grand thaumaturge des Gaules, redire les œuvres merveilleuses dont son existence a été semée, montrer la popularité de son culte dès le lendemain de sa mort, faire revivre les générations innombrables de pontifes, de rois, de peuples qui ont entouré ce

lieu de leurs hommages et de leurs prières, décrire les splendeurs de la basilique qui, pendant un si grand nombre de siècles, a abrité la tombe d'un des premiers patrons de la France, pleurer sur les ruines amoncelées par les guerres de religion et les fureurs révolutionnaires, enfin renouer le présent au passé en narrant les circonstances providentielles qui ont ramené auprès du tombeau retrouvé la foule des pèlerins. C'est une tâche que nous ne pouvons remplir aujourd'hui. Un jour nous reviendrons sur ce thème magnifique : l'histoire de la congrégation y est intéressée. Auprès du tombeau rendu à la lumière et à la piété, nous trouvons Mgr l'Archevêque de Tours. Il a jeté les fondements de cette œuvre que l'on appelle l'*œuvre de saint Martin;* un jour viendra où les fondements surgiront de terre, apparaîtront aux regards et recevront leur faîte. Quand le soleil resplendira sur les murs de la nouvelle basilique associée aux gloires de la basilique ancienne, encore représentée par deux tours, une œuvre immense aura été achevée, et le temple visible ne sera cependant qu'une faible image du temple invisible élevé dans les âmes par la grâce de Dieu, dont le culte de saint Martin aura favorisé la salutaire réception.

On sait quels augustes encouragements le vicaire de Jésus-Christ a donnés au projet conçu par Mgr l'Archevêque de Tours. Qu'on nous permette de citer une page de la lettre apostolique que le souverain Pontife lui a adressée le 24 février 1862. Bien souvent ces lignes nous seront d'un puissant secours :

« Nous approuvons ce projet de toute la force de Notre âme et Nous lui donnons toutes les louanges qu'il mérite : rien de plus pieux, rien de plus religieux que d'élever de nouveau un temple sur le lieu où furent les ossements de saint Martin. Et pour Nous-même il n'y a rien qui puisse

Nous être plus doux et plus conforme à Nos désirs que de voir s'élever en cette ville un nouvel édifice en l'honneur de ce saint qui, pour Nous servir des paroles de saint Pierre Damien, fut « un noble confesseur, la gloire des « prêtres, la perle des pontifes, le modèle du clergé, l'é- « clat de l'ordre monastique, sublime en pouvoir par ses « miracles, et la lumière du monde entier rien que par « la connaissance de son nom... La mémoire d'un si « grand pontife s'est répandue dans toute la terre, et on « en parle partout où l'on parle de Jésus-Christ. » Nous vous félicitons donc grandement, vénérable frère, du projet que vous avez formé, et Nous vous encourageons à l'entreprendre avec l'aide du divin secours, pour le continuer avec activité et l'achever avec constance... Nous vous chargeons de déclarer que Nous donnons du fond du cœur Notre bénédiction apostolique à tous et chacun de ceux qui contribueront à votre œuvre en quelque manière. »

Puisse la bénédiction du vicaire de Jésus-Christ descendre sur les chapelains et les aumôniers de saint Martin !

C'est à concourir à la réalisation de cette œuvre gigantesque, mais digne de tout dévouement, que nous sommes appelés : voilà le poste d'honneur qui nous a été confié !

Mgr l'Archevêque de Tours nous donna une douce et généreuse hospitalité pendant les premiers jours nécessaires à notre installation. M. l'abbé Hurtault, son secrétaire particulier, voulut bien nous conduire auprès de MM. les vicaires généraux, les chanoines et les curés de la ville. Mais, dès le lendemain de notre arrivée, nous avons commencé à exercer notre ministère dans la chapelle provisoire élevée sur le tombeau de saint Martin.

Cette chapelle a été construite en 1863. Elle a eu pour

premier chapelain l'abbé Albert de Beaumont, prêtre selon le cœur de Dieu, trop tôt ravi à l'estime de ses supérieurs, à l'affection de sa noble famille, à la reconnaissance de ses nombreux protégés. Il a pris la direction du sanctuaire en 1864. Par son zèle et son dévouement il a contribué à ressusciter la dévotion envers saint Martin, et nous n'avons eu qu'à maintenir les traditions que ce saint prêtre nous a laissées. Une plaque de marbre placée dans la crypte, aux abords du tombeau, fait en ces termes l'éloge du premier chapelain de Saint-Martin :

« Memoriæ reverendi sacerdotis Albert de la Bonnière « de Beaumont ecclesiæ metropolit. turonensis canonici « ad honores. Primus, ab inventione sepulcri, capella- « nus Sancti Martini, die XXIV augusti anno Domini « MDCCCLXVII Turonibus obiit, XXXIV annos natus.

« Zelo, suis ac familiæ suæ piis largitionibus ad sancti « Martini cultus redintegrationem magno fuit adjumento. »

La chapelle se trouve dans toutes les conditions d'une chapelle provisoire ; la charpente qui soutient la toiture est en bois, les rigueurs de l'hiver et les chaleurs de l'été y trouvent un égal accès. Les murs sont nus, mais ils reçoivent chaque jour une décoration qui l'emporte sur toutes les autres, ce sont les *ex-voto* en marbre que la piété multiplie ; sous peu, les deux côtés de la chapelle en seront tapissés. Le pèlerin qui entre pour la première fois dans la chapelle est saisi par le spectacle dont ses regards sont frappés ; il ne voit point le dénûment, il contemple la richesse des formules que la reconnaissance emploie pour remercier le grand thaumaturge des merveilles opérées par son nom.

Trois messes se célèbrent chaque jour à l'autel majeur de la chapelle, placé au-dessus du tombeau de saint Martin. La messe de neuf heures est suivie de la récitation des litanies du saint, que l'on fait précéder de l'énu-

mération des recommandations désirées par les fidèles. Le chiffre de ces recommandations s'élève chaque année : il a atteint cette année le chiffre de soixante mille. Les différents besoins de notre pauvre humanité se donnent rendez-vous auprès de l'illustre tombeau ; le saint exauce bien souvent la prière qui lui est adressée : nous comptons près de deux mille actions de grâces, et nous croyons qu'il en est pour saint Martin comme pour Notre-Seigneur, tous les malades guéris ne viennent pas le remercier. Cette prière commune est touchante. L'assistance nombreuse qui répond aux invocations du prêtre en fait un exercice des plus édifiants.

Le dimanche, la messe de neuf heures est accompagnée de chants et des accords de l'orgue. Après l'évangile, on annonce les exercices de la semaine, on fait une instruction ; à dix heures, tout est terminé et la foule se retire recueillie, emportant les souvenirs de la parole de Dieu et de l'auguste sacrifice de nos autels.

Tel est l'ordre, si je puis m'exprimer ainsi, de la chapelle de Saint-Martin. Parfois cette régularité subit quelques modifications. La fête du 11 novembre, entre autres, y apporte des changements importants. La solennité en est transférée au dimanche suivant. Elle est précédée d'une neuvaine qui se prêche simultanément à la métropole et à la chapelle provisoire. A la métropole, l'exercice a lieu le soir, à la chapelle provisoire c'est le matin : les fidèles peuvent ainsi se partager suivant leurs occupations et leurs goûts.

Des mesures furent prises pour donner à notre neuvaine un grand éclat. Elle s'ouvrit le dimanche soir, 10 novembre, et dès le lendemain Mgr l'Archevêque vint célébrer la messe de huit heures au milieu d'une nombreuse assistance. Le mardi Mgr de Cérame voulut bien célébrer la messe de neuf heures, et tous les jours de la semaine

MM. les vicaires généraux se succédèrent au saint autel. Les fidèles accouraient en grand nombre. Pendant les huit jours, plus de huit mille communions ont été distribuées.

A mesure que la neuvaine approchait de son terme, un mouvement plus vif de piété et de dévotion remuait la population de Tours. Elle fut véritablement soulevée par la parole sympathique de Mgr MERMILLOD, Évêque d'Hébron. Le célèbre orateur prêcha les deux derniers jours et le jour de la solennité ; l'enceinte de la belle et gracieuse métropole se trouva trop étroite. Le dimanche 17 fut un beau jour de fête : les reliques de saint Martin portées par les séminaristes, précédées d'un cortége nombreux et suivies de NN. SS. les Archevêques et Évêques de Tours, d'Angers, de Poitiers, du Mans, de Cérame, d'Hébron et de Mgr LACROIX, clerc national à Rome et protonotaire apostolique, vinrent se reposer quelques instants près du tombeau, qui sembla renaître aux approches des restes vénérés. Le moment le plus émouvant est celui où les prélats se réunissent sur une estrade adossée à la tour de Charlemagne, en face de la rue Descartes, et de là tous ensemble donnent solennellement la bénédiction au peuple prosterné. La scène prend alors des proportions grandioses, les gloires du passé reparaissent aux regards, et la hauteur de la tour, témoin des antiques splendeurs, élève les âmes à des pensées et à des sentiments plus célestes qu'humains ; l'espérance se ranime, et à l'ombre de la tour solitaire et mélancolique on salue dans l'avenir les murs de la basilique restaurée. *Fiat! fiat!*

Ce beau jour eut un lendemain pour nous. Mgr MERMILLOD vint célébrer la messe au tombeau et adressa la parole à la foule empressée. Il eut des allusions très-délicates pour les nouveaux chapelains ; son langage respi-

rait la confiance ; il ne doute point de l'avenir de ce lieu, autrefois le quatrième pèlerinage de la chrétienté. En l'écoutant, on comprenait mieux ce mot de nos saintes Écritures : « Les paroles dites à propos sont comme des pommes d'or dans des corbeilles d'argent. »

Mgr l'Évêque du Mans vint aussi faire son pèlerinage à la sainte crypte, et le vénéré prélat, toujours paternel envers la congrégation, nous bénit avec effusion de cœur.

Toutes ces bénédictions réunies ne pouvaient que nous encourager. Il y a dans ces témoignages de bienveillance des aromes fortifiants ; l'isolement est infécond, il paralyse l'énergie ; abandonné à ses propres efforts, l'homme se sent affaibli ; l'union centuple ses forces et son courage.

Depuis le commencement de novembre, nous étions trois Pères appelés à travailler auprès de Saint-Martin ; le R. P. Marchal nous avait rejoints, et, avec le Fr. Viossat, nous formions une petite communauté.

Deux frères de la Sainte-Famille de Belley avaient en outre la charge de la sacristie et du magasin d'objets de piété annexé à la chapelle.

Le mouvement était donné, nous n'avions plus qu'à le maintenir.

Le sanctuaire ne nous empêchait point de nous livrer à d'autres travaux. Le R. P. Provincial a prêché, pendant le mois de novembre, une retraite dans l'institution de Saint-Louis, à Tours ; une retraite à l'hôpital général d'Orléans, pendant le mois de décembre ; une retraite aux membres des conférences de Saint-Vincent-de-Paul ; le R. P. Rey, à la même époque, a prêché une retraite de trois jours dans l'église de Saint-Julien et deux sermons dans l'église de N.-D. La Treille. Ce fut dans ce mois béni que nous eûmes la consolation de recevoir votre visite, mon bien-

aimé Père; vous avez passé deux jours au milieu de nous, en compagnie du R. P. Martinet, assistant et secrétaire général de l'institut. Depuis le passage de notre Père, notre maison a été plus aimée, elle est demeurée pleine de souvenirs.

Le mois de janvier a été bien rigoureux; notre chapelle s'est ressentie de la violence des frimas. Cependant l'installation d'un chemin de croix s'est faite le 26 janvier, en présence d'une assistance nombreuse et recueillie. La cérémonie était présidée par M. d'Outremont, vicaire général.

Le R. P. Provincial, que le froid n'avait point intimidé, rentrait à Tours à la fin de janvier, après avoir fait la visite des maisons de Nancy et de Saint-Jean-d'Autun.

Un nouveau champ allait s'ouvrir au zèle du R. P. Marchal. Depuis plusieurs jours une épidémie cruelle, la suette, ravageait le village de Savonnières et ses alentours. Le curé lui-même était tombé malade. Mgr l'Archevèque demanda au R. P. Marchal de remplir les fonctions du saint ministère dans cette paroisse désolée. Le Père accepta avec empressement cette mission de zèle et de dévouement. La demande était faite le 31 janvier. Dès le lendemain Monseigneur vint prendre le P. Marchal pour le conduire lui-même au poste qu'il lui confiait. Monseigneur visita plusieurs malades, et cette visite paternelle contribua puissamment à rendre aux malheureux atteints par la maladie l'espérance de la guérison.

Un aumônier de saint Martin ne pouvait point oublier le thaumaturge dont il garde le tombeau. Dès que la paroisse eut été spécialement placée sous le patronage du saint, la maladie cessa d'être mortelle, et les cent malades que le Père Marchal avait à visiter recouvrèrent peu à peu la santé. Le séjour du P. Marchal à Savonnières s'est prolongé jusque vers le milieu du mois de mars. Il a

laissé dans cette paroisse des souvenirs impérissables.

Le 27 mars, le même Père partait pour Trégnies, afin d'y prêcher une retraite paroissiale préparatoire aux Pâques. Dieu a béni les efforts du Missionnaire ; employant tour à tour la parole, le chant et les cérémonies, en usage dans la congrégation, le P. Marchal a obtenu un succès très-consolant.

Le mois de mai s'est pieusement célébré dans notre chapelle ; chaque jour nous avions un exercice en l'honneur de notre Mère Immaculée ; lectures et prédications, nous les avons cultivées successivement au profit des âmes. Le P. Rey a passé les deux dernières semaines à Bordeaux, où il a eu le bonheur de vous retrouver, mon très-révérend Père. Il a prêché les retraites de première communion du pensionnat de Lorette et de l'orphelinat de Saint-Joseph.

Le 8 juin, une belle et grande cérémonie avait lieu à Saint-Martin. La paroisse de Savonnières, profondément touchée des bontés de Mgr l'Archevêque et de la protection que lui avait accordée le saint patron du diocèse, auquel elle s'était recommandée, avait à cœur d'exprimer sa reconnaissance au grand thaumaturge des Gaules et à son pieux successeur. Avec un zèle intrépide, capable de surmonter tous les obstacles, le curé de Savonnières avait conçu le projet d'amener sa paroisse en pèlerinage à Saint-Martin. Il serait difficile d'exprimer tout le dévouement qu'il a déployé pour arriver à son but. Plusieurs autres paroisses promirent de se joindre à celle de Savonnières, et le 8 juin plus de douze cents pèlerins, amenés par le chemin de fer ou venus de différentes directions, s'acheminaient, bannières déployées et croix levées, vers le saint tombeau. C'était une marche triomphale ; un cortége immense accompagnait les pèlerins. Nous avions pris nos mesures pour augmenter la place

disponible de la chapelle. Elle se trouva entièrement remplie, et Mgr l'Archevêque, assisté de ses vicaires généraux, prit la parole pour féliciter ses ouailles de leur acte de foi et d'amour. Nous étions allés recevoir les pieux visiteurs à la gare ; c'est là que nous les reconduisîmes après la bénédiction solennelle du très-saint sacrement.

C'est à la fin de ce mois que tous les supérieurs de France et d'Angleterre se sont réunis à Autun auprès de vous, mon bien-aimé Père, pour vaquer aux exercices de la retraite annuelle prêchée par le R. P. Provincial. La maison d'Angers, sur notre demande, envoya à Tours le P. Thévenon pour remplacer les aumôniers absents. Je saisis cette occasion pour remercier les PP. Thévenon, Reynaud, Conrard et Tassus, qui sont venus successivement nous édifier auprès du tombeau de saint Martin. Ils ont reçu eux-mêmes les douces leçons de piété et d'édification que présente notre sanctuaire ; ils ont prié avec confiance celui que l'Eglise appelle un homme ineffable : *O virum ineffabilem!* Nous leur gardons un souvenir reconnaissant.

Le 30 novembre 1864 avait été un jour bien solennel pour la chapelle provisoire récemment élevée sur le tombeau de saint Martin. Qui m'aurait dit ce jour-là, en assistant à la cérémonie du sacre de Mgr Faraud, évêque d'Anemour, que j'aurais, quatre ans après, à faire les honneurs de la chapelle pour un nouveau sacre, celui de Mgr Bonjean? Les desseins de la Providence sont impénétrables. L'homme s'agite et Dieu le mène, a dit Fénelon. L'avenir n'est connu que de sa sagesse infinie ; elle nous en cache les secrets, et ce mystère est encore un témoignage de sa bonté...

Le 24 août 1868 restera dans les annales de Saint-Martin ; cette date y est écrite en caractères ineffaçables. La chapelle avait revêtu tous ses ornements. Mgr l'Arche-

vêque, assisté de Mgr de Cérame et de Mgr de Périgueux, a consacré Evêque de Médéa le R. P. Bonjean, digne successeur de Mgr Sémeria, de si douce et de si regrettée mémoire. La cérémonie s'est accomplie dans un ordre parfait devant une assistance nombreuse et choisie. Le R. P. Soullier représentait l'administration générale de la congrégation. Vous n'aviez pu mettre le comble à notre joie en rehaussant par votre présence, mon très-révérend Père, l'éclat de la solennité où la famille avait une si belle place d'honneur.

Mgr Bonjean nous a édifiés, encouragés, bénis. Des liens intimes ont été formés auprès du tombeau de saint Martin entre la mission de Ceylan et les humbles aumôniers. La première église érigée par Mgr de Médéa attestera de sa reconnaissance et de sa dévotion envers le thaumaturge des Gaules. Et nous continuerons de prier pour le succès de sa grande et laborieuse mission.

L'heure des vacances avait sonné. Les vacances pour nous ne peuvent qu'être un changement de travail. Déjà le P. Provincial avait prêché une retraite de première communion dans la paroisse Saint-Julien, le P. Marchal une double retraite aux enfants et aux pénitentes du Refuge, le P. Rey la retraite de première communion à l'institution Saint-Louis. A ces travaux ont succédé, pour le P. Provincial, les visites de plusieurs maisons de la province, la retraite de Saint-Mandé et celle de la communauté de Limoges, pour le P. Marchal une retraite aux religieuses de la Doctrine chrétienne de Nancy, pour le P. Rey les retraites aux sœurs de la Sainte-Famille de Tours, de Blois, de N.-D. de l'Osier, et la retraite de rentrée du grand séminaire de Laval. Si j'ajoute à cette énumération la retraite prêchée par le P. Provincial aux vieillards soignés par les petites sœurs des Pauvres, je crois, mon très-révérend Père, que vous aurez sous les yeux la

liste complète de nos travaux pendant cette première année.

A l'heure où je vous trace ces lignes souvent interrompues, nous sommes à la veille de nos grandes solennités : la neuvaine préparatoire, prêchée par le P. Provincial, marche avec entrain ; la foule se presse aux abords du tombeau, et nous avons constaté hier, fête de Saint-Martin, un accroissement considérable dans l'affluence des pèlerins. Tout nous annonce une fête magnifique pour le 15, jour de la solennité que doit présider Mgr l'Archevêque de Cambrai.

Mais je ne dois pas anticiper.

Il ne me reste qu'à vous remercier, mon bien-aimé Père, d'avoir bien voulu augmenter le personnel de notre maison. Le R. P. Charaux et le Fr. Becker sont venus nous rejoindre, et nous formons maintenant une véritable communauté. Veuillez la bénir, mon bien-aimé Père, et agréer l'hommage du profond respect et de l'entier dévouement de votre très-affectionné fils en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

Ach. Rey.

VARIÉTÉS.

FAITS DIVERS.

Les dernières oblations que nos Annales ont enregistrées remontent au commencement de l'année 1866. Nous donnons ici la liste de celles qui ont eu lieu depuis lors.

Ont fait leur oblation :

En 1866.

26 juillet, le Fr. Mac Kernan, à Autun.

30 septembre, les FFr. Froc, Lamure et Duvic, à Autun.

21 octobre, le R. P. Faugle, à Nancy.

23 octobre, le R. P. Deltour (Louis), à N.-D. de l'Osier.

28 octobre, le Fr. Jourdan, convers à N.-D. des Lumières.

1er novembre, le Fr. Fournier, à Montréal.

8 décembre, le Fr. O' Reilly, à Autun.

En 1867.

17 février, le Fr. Bonnet (Paul), à Autun, et le R. P. Thérien, à Lachine (Canada).

12 mai, le R. P. Tassus, à Nancy.

15 août, les FFr. Lauzon et Durocher, à Lachine.

29 août, les FFr. Serres, Lavillardière, Mouginoux et Bighetti, à N.-D. de l'Osier.

8 septembre, les FFr. O' Carroll, Gaughran, Doucet, Drouet, Michel et Jourdheuil, à Autun.

22 septembre, le R. P. Dupin, à N.-D. de l'Osier.

3 novembre, le Fr. Viossat, convers, à Tours.

4 novembre, le R. P. Allard, à Saint-Boniface.

7 décembre, le Fr. Becker, convers, à Nancy.

8 décembre, les FFr. Lagier (Candide), Mélizan (Albert), Buckle, Dalton et Mac Mullen, à Autun.

17 décembre, le Fr. Gladu, à Lachine.

En 1868.

17 février, le Fr. Madden, à Autun.

19 juillet, le Fr. Dazé, à Lachine.

15 août, les FFr. Duhaime, Lecomte, Marion et Poitras, à Lachine.

28 août, le Fr. Girard, à N.-D. de l'Osier.

27 septembre, le Fr. Poirier, convers, à Autun.

15 octobre, les FFr. Le Cunff et Schwartz, à Nancy ; le Fr. Doyle, convers, à Saint-Boniface.

1er novembre, le Fr. Saint-Germain, à Saint-Boniface, et le Fr. Sylvestre, convers, à Paris.

11 novembre, le R. P. Pays, à N.-D. de l'Osier.

Plusieurs ordinations ont eu lieu en diverses de nos maisons, notamment dans la province du Canada. Nous ne les mentionnons pas en détail dans le présent numéro, craignant de commettre quelque inexactitude ; mais notre intention est de le faire dorénavant, et nous prions les supérieurs de nous envoyer désormais sans retard les renseignements nécessaires à ce sujet.

Voici les ordinations qui ont eu lieu à notre scolasticat d'Autun :

Le 22 décembre 1866, ont été promus au diaconat, dans la chapelle du grand séminaire, des mains de Mgr de Marguerye, Évêque diocésain : les FFr. Hunt, O'Donnell, Mac Alinden, Bories, Combes et Dessaules ;

Au sous-diaconat : les FFr. Barnett, Decorby, Bourg, Laity, Lamblin, de Kérangué, Froc, Duvic, Vigneron, O'Dwyer, Brady, Barou, Mélizan (André), Balland, Deltour, Jonveaux et Marchal.

Le 20 avril 1867, ont été promus au diaconat : les FFr. Barnett, Bourg, Decorby, Laity, Lamblin, de Kérangué, Froc et Duvic.

Le 30 mai 1867, ont été promus à la prêtrise : les FFr. Barnett, Hunt, O'Donnell, Mac Alinden, Decorby, Bourg, Laity, Lamblin, Bories, Combes, Dessaules, de Kérangué et Duvic ;

Au diaconat : les FFr. Vigneron O'Dwyer, Brady, Barou, Mélizan (André), Balland, Jonveaux et Marchal ;

Au sous-diaconat : les FFr. Billiaut, Augier, Belletoise, Chanal et Lamure.

Les FFr. Guillou et Froc, qui n'avaient pu prendre part à cette ordination, ont reçu la prêtrise des mains de Mgr Grandin, dans notre chapelle du scolasticat, le dimanche 25 août 1867.

Le 6 juin 1868, ont été promus à la prêtrise : les FFr. O'Dwyer, Vigneron, Brady, Barou, Marchal et Lamure ;

Au diaconat : les FFr. Augier, Billiaut, Belletoise, Chanal, Burque et Jourdheuil ;

Au sous-diaconat : les FFr. Barillot, Ladet, Colignon, Drouet, Barber, Newman, Phelan et Gaughran (Patrice).

Les FFr. Jonveaux et Girard, qui n'avaient pu prendre part à cette ordination, ont été ordonnés prêtres dans le courant d'octobre.

DÉPARTS.

Le 16 septembre dernier se sont embarqués à Saint-Nazaire, pour la mission de la Colombie britannique, les RR. PP. Marchal et Lamure.

Le 19 du même mois se sont embarqués à Marseille, pour la mission de Ceylan, Mgr Bonjean, vicaire apostolique de Jaffna, et le R. P. Mélizan (André).

FIN DU TOME VII.

TABLE DES MATIÈRES.

MARS 1868.

JUIN 1868.

SEPTEMBRE 1868.

DÉCEMBRE 1868.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Typographie Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

MISSIONS

DE LA

CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

TOME HUITIÈME.



PARIS

TYPOGRAPHIE HENNUYER ET FILS

RUE DU BOULEVARD, 7.

1869

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 29. — Mars 1869.

Nous commençons à publier dans ce numéro une étude très-instructive et très-intéressante sur le nord-ouest de l'Amérique, que nous a adressée Mgr Taché, Évêque de Saint-Boniface et vicaire de notre vicariat de la rivière Rouge. Nous sommes heureux d'enrichir nos annales d'un travail de cette nature, et qui a dû coûter au dévoué prélat qui nous l'a envoyé de patientes recherches et beaucoup de veilles. En lui exprimant toute notre gratitude de cette nouvelle preuve de dévouement pour la famille, nous émettons le vœu que, dans chacune de nos missions, il se trouve quelqu'un des nôtres qui veuille bien l'imiter en nous envoyant un travail analogue à celui dont nous commençons aujourd'hui la publication.

ESQUISSE

SUR

LE NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE

En écrivant *Vingt années de missions*, nous avions compris combien ce travail était incomplet, et que, pour être intéressant, il lui manquait, entre autres choses, des explications sur la nature et l'histoire du pays qui a été le théâtre des travaux apostoliques que nous avons décrits. Nous avions même promis des notes explicatives à ce sujet. Plusieurs longs voyages et autres occupations nous ont empêché de réaliser ce projet, auquel nous voulons pourtant travailler aujourd'hui. La division ecclésiastique du pays que nous allons décrire ne nous permettant plus de le désigner par un seul nom, sa division politique offrant la même difficulté, nous adoptons son nom commercial, c'est-à-dire sous lequel cette partie de l'Amérique britannique est connue dans la vaste organisation commerciale de l'honorable compagnie de la baie d'Hudson. Le département du Nord (*Northern department*) comprend tout ce qui va faire l'objet de cette étude.

Cette immense étendue de pays est bornée au sud par les États-Unis, au 49e parallèle ; à l'ouest par la chaîne des montagnes Rocheuses, au nord par la mer Glaciale ; à l'est : 1° par les détroits et golfes qui joignent la baie de Baffin à la baie d'Hudson ; 2° par la baie d'Hudson elle-même (mais non la baie James) ; 3° par une ligne qui relie le cap Henriette au 49e degré de latitude en suivant la

hauteur des terres qui sépare les eaux qui coulent vers la baie d'Hudson proprement dite, de celles qui se déchargent dans la baie James et le lac Supérieur ; ou, pour plus de clarté, disons que la limite orientale est le 90e degré de longitude occidentale, méridien de Greenwich. La partie continentale de ce vaste département renferme donc les terres comprises entre le 49e et le 70e degré de latitude. Au sud elles s'étendent du 90e au 115e degré de longitude, et au nord du 90e au 140e degré.

La largeur de ce pays, de l'ouest à l'est, est, en chiffres ronds, de 1 200 milles anglais, et sa longueur, du sud au nord, est de 1 500 milles, donnant l'immense superficie de 1 800 000 milles carrés, sans compter les îles arctiques anciennement et nouvellement découvertes.

Si l'on compare cette immensité de terrain à l'exiguité de celui qu'occupent quelques-unes des puissantes nations du monde, on est frappé du contraste, et l'on se demande tout naturellement si ces vastes solitudes doivent toujours rester dans l'état où la Providence les a tenues jusqu'à ce jour. Isolé dans ces déserts sans bornes, on se prend souvent à écouter si le bruit et l'agitation du monde d'outre-mer, si l'agitation plus fébrile, si l'ambition plus hardie de la grande république voisine ne produiront pas ici un écho puissant. Nos belles et grandes rivières, nos lacs immenses ne porteront-ils jamais que le léger canot d'écorce du sauvage ou la berge aux lourdes rames du commerçant de fourrures ? Les ressources agricoles de ce pays, ses richesses minérales, les trésors que renferment ses forêts ou ses eaux, quels qu'ils soient, sont-ils destinés à n'être jamais connus ou appréciés à leur juste valeur ? N'y a-t-il rien ici qui puisse attirer l'attention des hommes ? Y a-t-il assez pour encourager ceux qui rêvent en sa faveur un avenir prospère et brillant ? Les rigueurs du climat sont-elles capables de déconcerter toute entre-

prise ? La nature du sol dédommagerait-elle des efforts faits pour la culture, ou boirait-elle inutilement les sueurs de ceux qui viendraient la sillonner ? Enfermé dans les limites que nous venons de tracer, le département du Nord est-il tout à fait inaccessible ? Faut-il, pour y arriver, toute la hardiesse des aventuriers qui veulent s'enrichir à tout prix, toute l'abnégation de ceux qui ont soif du salut des âmes, ou l'insatiable curiosité des touristes ? Les montagnes de glace qui le bordent au nord forment, sans doute, une barrière comme infranchissable ; les montagnes Rocheuses, à l'ouest, offrent d'immenses difficultés pour y pénétrer ; d'un autre côté, les hauteurs des terres, à l'est, ne sont pas un obstacle sérieux, et le 49e parallèle ne fait pas même onduler les vastes plaines du sud ; de sorte que, en définitive, il n'est point impossible de parvenir jusqu'ici ; la chose est même comparativement facile, et j'invite mes amis à une excursion qui ne manquera certainement pas d'un certain charme.

Je voudrais pouvoir satisfaire la légitime curiosité des hommes sérieux qui pensent à ce pays ; je voudrais surtout fournir quelques informations à ceux qui s'intéressent à nous. Pour tout dire il faudrait des volumes, et je ne puis offrir que quelques renseignements, donner quelques vues d'ensemble sur un pays dont on a dit des choses si contradictoires. Ceux qui, naguère encore, ne voyaient en Canada que « quelques arpents de neige, » n'ont dû voir ici que quelques lieues de glace où ne peuvent vivre que des êtres à sang froid ou des hibernants. Les optimistes, au contraire, ont l'air de croire que tout se passe ici comme dans le meilleur des mondes ; que si nous avons beaucoup de glace, c'est d'autant mieux que, chez eux, la glace est un article de luxe, et autres consolations de ce genre. Je ne puis sans doute me flatter de donner toutes les informations désirables ; puisse au moins

cette petite esquisse aider à connaître ma patrie adoptive! Quelque faibles que soient ces lumières, elles me laisseront la satisfaction d'avoir sacrifié au bon plaisir de quelques amis et au désir de leur être utile, la répugnance que j'éprouve à écrire sur un sujet si en dehors de mes occupations et de mes devoirs ordinaires.

Nous diviserons ce travail en deux parties. Dans la première, nous donnerons un aperçu de la condition du département du Nord; et, dans la seconde, nous jetterons un coup d'œil rapide sur son histoire.

PREMIÈRE PARTIE.

Pour atteindre le but que nous nous proposons dans cette première partie, c'est-à-dire pour indiquer la condition que la nature et la société ont faite à ce pays, nous la diviserons en sept chapitres. — Dans le premier chapitre, nous examinerons le pays au point de vue économique, en disant ce que le sol et le climat promettent d'utilité, et nous rattacherons à ce chapitre les produits de la terre, réservant pour le chapitre second les études hydrographiques qui décrivent les voies naturelles de communication avec leur plus ou moins de facilité. Le chapitre troisième examinera la condition politique. Le quatrième aura trait à son organisation commerciale. Dans le cinquième nous mentionnerons la division ecclésiastique du territoire. Le chapitre sixième énumérera les différentes nations qui l'habitent. Enfin le chapitre septième donnera la nomenclature de ce que le règne animal offre de plus remarquable.

Des cartes de géographie sur une petite échelle seront jointes aux quatre premiers chapitres pour en faciliter l'intelligence.

CHAPITRE I.

UTILITÉ DU DÉPARTEMENT DU NORD.

Au point de vue de l'utilité et, par conséquent, de son avenir, le département du Nord se divise en deux parties bien distinctes que nous nommerons *partie septentrionale* et *partie méridionale*. Cette division peut s'indiquer par une ligne diagonale tirée de l'extrémité sud-est du pays jusqu'au mont Traffic, situé à peu près à l'intersection du 64e degré de latitude nord par le 128e degré de longitude occidentale. On comprend assez que la nature n'a pas tracé à travers ce pays une ligne géométriquement droite pour le diviser ainsi; cependant il est étonnant de voir la presque complète exactitude avec laquelle cette ligne partage en deux cette contrée au point de vue qui nous occupe.

§ 1. — **Partie septentrionale.**

Trois rangées de montagnes semblent avoir déterminé la conformation géométrique du vaste continent que nous habitons. La grande chaîne des montagnes Rocheuses, qui, malgré ses ondulations, ne s'affaisse jamais, suit la plus longue ligne que l'on puisse tracer sur l'Amérique septentrionale et s'étend depuis la mer arctique, où elle baigne ses premiers anneaux, jusqu'à l'Amérique méridionale, posant dans ses ramifications la borne qui établit

le parallélisme de la côte occidentale de notre continent.

Une seconde chaîne, celle des Alleghanys, sur une moins grande étendue, établit de son côté la direction de la côte orientale. Cette chaîne commence au golfe Saint-Laurent et se prolonge à travers les États-Unis jusque dans l'État de l'Alabama, laissant à la fureur des flots de l'Atlantique la possibilité de creuser à son extrémité le golfe du Mexique, au fond duquel les montagnes Rocheuses lui mettront un frein et dans lequel le Mississipi apportera le tribut des eaux qui arrosent une grande partie de la vaste plaine située entre ces deux puissants remparts.

Une troisième chaîne de montagnes détermine la forme singulière que le continent revêt à son extrémité septentrionale. Cette chaîne doit compléter l'encaissement de l'embouchure des fleuves géants du nord et de l'est, et de plus borner aussi au nord et à l'est plusieurs des plus grands lacs de l'Amérique. Cette chaîne de montagnes est celle des Laurentides, qui forme la rive septentrionale du grand fleuve canadien depuis son embouchure jusqu'au cap Tourmente, près de Québec, qui, sûre d'avoir contenu le grand fleuve, s'en éloigne à ce point pour faire place aux magnifiques terres qui le bordent au delà. Plus loin, après avoir traversé la rivière des Outaouais, elle se dirige vers le sud comme pour contempler de nouveau le fleuve, près du lac Ontario. De là, les Laurentides vont au lac Huron qu'elles bordent au sud-est; après elles gagnent le lac Supérieur, d'où elles se dirigent vers l'océan Glacial arctique par la route nord-ouest, décrivant dans cette dernière portion de leur course une partie du contour des grands lacs Winnipeg, Athabaskaw, des Esclaves, d'Ours, qu'elles laissent à leur occident. Comme on le voit, la courbe que décrit cette chaîne de montagnes a une grande analogie avec le paral-

lélisme de la côte nord du continent, y compris même le grand et singulier empiétement de la baie d'Hudson.

D'après ce que nous venons de dire, il appert que la chaîne des Laurentides traverse tout le département du Nord. Elle n'y conserve pas néanmoins l'élévation qui la distingue sur les bords du Saint-Laurent ; c'est pourtant la même rangée et la même conformation. Ce réseau de collines (ici ce ne sont que des collines) a une direction générale du sud-est au nord-ouest, et c'est ce qui explique comment la nature a presque tracé elle-même la ligne droite dont nous avons parlé, comme marque de séparation entre la partie septentrionale et la partie méridionale. Les Laurentides ne suivent pourtant pas exactement cette ligne droite. Voici, au reste, leur course : de l'extrémité sud-est du département elles se dirigent vers l'est, envahissant le lac des Bois et les deux rives de la rivière Winnipeg jusqu'au lac du même nom qu'elles longent ensuite à l'est et au nord. De là, elles courent à l'ouest-nord-ouest, passant au lac Castor, s'y saisissant de la rivière à la Pente et, plus loin, de toute la rivière Churchill ; laissant cette dernière au lac Primeau, elles font là une courbe par une inclinaison un peu plus marquée vers le nord. Ces collines atteignent ensuite le grand lac Athabaskaw qu'elles environnent presque complètement, et auquel elles donnent son nom anglais *lake of the Hills* (lac des Collines). Les Laurentides continuent ensuite dans la même direction pour tracer à l'est et au nord le contour du grand lac des Esclaves, et plus loin celui du grand lac d'Ours.

La diagonale que nous avons indiquée suit cette direction générale excepté à ses deux extrémités, puisque, en laissant le grand lac des Esclaves, elle va en droite ligne jusqu'au mont Traffic, et qu'au sud notre ligne droite empiète sur les rochers Laurentins, qu'elle assigne à la par-

tie méridionale. Nous dégageons ainsi de la partie septentrionale l'angle formé par les lignes que nous venons de tracer, et cela parce que les avantages qu'il possède le lient naturellement à la partie méridionale. D'un autre côté, nous enlevons à cette dernière une section que les Laurentides lui laisseraient, mais que la rigueur du climat rejette naturellement au point de vue économique. En définitive, nous maintenons comme borne de la partie septentrionale une ligne imaginaire tracée, comme nous l'avons dit, depuis l'extrémité sud-est du département jusqu'au mont Traffic. Cette portion du pays est toute inculte, couverte en grande partie de roches primitives du système laurentin. Elle comprend, de plus, les terres arides (*barren country*), les terrains siluriens des environs de la baie d'Hudson et des bords de la rivière Mackenzie, ainsi que les couches de lignite de cette dernière ; elle ne pourra jamais être qu'une terre de chasse et de pêche. Le climat y est partout extrêmement rigoureux, la culture impossible, les pâturages nuls, les bois de qualités inférieures et d'une crue misérable. Il y a sans doute des exceptions sur quelques points, mais elles sont rares, et je crois qu'il n'y a point témérité à affirmer que ce pays restera ce qu'il est, et ne sera jamais habité que par les sauvages ou par les hardis et aventureux chercheurs de pelleteries. Il est sans doute possible que de grandes richesses minérales gisent au milieu de cette nature désolée ; mais que faire, surtout dans les endroits où des glaces de huit mois et plus donnent à cette terre une densité presque aussi grande que celle des lourdes masses granitiques qui la recouvrent en grande partie? Certains lacs abondent en poissons. Des animaux aux plus riches fourrures s'y promènent en grand nombre, étalant au milieu de la désolation qui les environne le luxe soyeux de leurs chauds vêtements. Les deux ports de mer connus dans le pays

(un seul est fréquenté) se trouvent dans cette partie septentrionale; on dira plus tard que ce dernier avantage est bien limité par la difficulté de la navigation.

Si la partie méridionale se peuplait, si les communications devenaient plus faciles, si maintes choses qui n'existent pas allaient surgir avec le temps, peut-être qu'alors la désolation qui règne sur ces terres perdrait de ses rigueurs. Pour mon compte, avec les données que je possède, les changements que, comme tout autre, je rêve quelquefois pour ce pays me semblent impossibles dans la partie septentrionale. Je ne puis y voir autre chose que ce qui y existe : le sauvage chassant, pêchant, souffrant de la faim; le traiteur de pelleteries ramassant les riches fourrures ; le pauvre missionnaire travaillant au salut des âmes abandonnées; et, si l'on veut, pour la facilité du commerce, quelques factoreries approvisionnées à grands frais par des importations. Cette première division enlève donc de suite à un avenir brillant, ou même à un changement probable, environ les deux tiers du département du Nord. Il faut reporter vers la partie méridionale toute l'attention de ceux qui ne veulent pas s'occuper de la poursuite ou de la traite des fourrures en pays sauvages.

§ 2. — **Partie méridionale.**

En comprenant dans cette division toute la partie du pays qui n'est pas renfermée dans la précédente, je n'ai pu oublier qu'il y a ici aussi plusieurs points et même des espaces considérables peu favorables aux habiles combinaisons des économistes. J'ai pourtant tout réuni dans une même division, parce qu'une portion offre des avantages réels pour l'agriculture ; on y connaît des richesses minérales, de grandes voies de communications sont là; ce qui fait défaut sur un point peut quelquefois

se retrouver ailleurs ; il faut traverser les endroits les moins avantageux pour atteindre ceux qui le sont davantage : en sorte que le tout forme un ensemble, du moins sous certains rapports. Cependant, pour plus d'intelligence, nous subdiviserons la partie méridionale du département du Nord en trois sections différentes que nous désignerons sous les noms de *le désert*, *la prairie*, *la forêt*.

1° *Le désert*. Ce mot n'étonnera pas ceux qui ont fait quelques études sur la partie occidentale de l'Amérique du Nord ; tout le monde connaît le grand désert américain ; tous ne savent peut-être pas qu'il se prolonge jusque sur les possessions britanniques, qu'il y pénètre au point d'intersection du 100e degré de longitude avec le 49e degré de latitude, suivant ensuite une ligne plus ou moins sinueuse dans la direction générale du nord-ouest, et qui, ayant pénétré un peu plus au nord, se replie vers le midi au point d'intersection du 113e degré de longitude avec le 52e de latitude, formant ainsi une superficie d'au moins 60 000 milles carrés. Il y a là un désert, un désert immense. Ce désert n'est sans doute pas partout une plaine de sable mouvant et tout à fait desséchée ; il est néanmoins parfaitement impossible de songer à y former des établissements considérables. Presque partout un sol aride ne voit croître que le foin de prairie (*systeria dyctaloides*). Une petite lisière de sol d'alluvion marque les cours d'eau, qui sont desséchés presque toute l'année.

Le foin de prairie offre le meilleur pâturage. Non-seulement le bison en fait ses délices, mais les chevaux et autres bêtes de trait en sont très-friands. Cette herbe, haute à peine de 6 pouces, dont les plants sont espacés de façon à laisser voir partout le sol sablonneux ou le gravier où elle croît, conserve sa saveur et sa force nutritive même au milieu des rigueurs de l'hiver, au point que quelques jours en ces singuliers pâturages suffisent pour

remettre en bon état des chevaux épuisés par le travail. En dehors de cet avantage et du gibier qui s'y trouve, je ne connais rien dans cette immense plaine qui puisse attirer l'attention des économistes. L'œil fatigué cherche en vain un rivage à cet océan de petit foin. Le voyageur altéré soupire en vain après un ruisseau ou une source, où il puisse étancher sa soif. Le ciel, aussi sec que la terre, refuse presque constamment ses rosées et ses pluies bienfaisantes. Cette sécheresse d'atmosphère aide l'aridité du sol ; certains endroits, dont la formation géologique semblerait favorable à la végétation, ne produisent pas plus que les points naturellement stériles. A travers ce désert, on voyage des jours, des semaines, sans apercevoir le moindre arbuste. Le seul combustible au service du voyageur et du chasseur est le fumier du bison, que nos métis appellent *bois de prairie.* Puis ce désert a ses hivers, ses hivers rigoureux, aux vents violents, à une température souvent au-dessous de 30 degrés centigrades.

Des hommes bien distingués des États-Unis n'ont pas craint de froisser le sentiment national en établissant le peu d'avantages réels d'une grande partie de l'ouest. Voici ce qu'en dit le professeur Joseph Henry : « Toute l'étendue jusqu'à l'ouest, entre le 98ᵉ méridien et les montagnes Rocheuses, désignée sous le nom de *grandes plaines américaines,* est un désert aride sur lequel l'œil peut errer jusqu'à l'horizon sans rien voir qui en épuise la monotonie... Et peut-être étonnerons-nous le lecteur si nous dirigeons son attention sur le fait que cette ligne qui gagne vers le sud, depuis le lac Winnipeg jusqu'au golfe de Mexique, divisera toute la surface des États-Unis en deux parties à peu près égales. Quand elle sera bien appréciée, cette assertion servira à dissiper quelques-uns des rêves qui sont regardés comme des réalités, relativement à la destinée de la partie ouest du continent de

l'Amérique septentrionale, mais la vérité finit par avoir le pas sur les louables sentiments du patriotisme. »

Cette opinion si franchement exprimée est corroborée par celle du major Emory, de la commission des frontières des États-Unis : « La géographie hypothétique est poussée assez loin dans les États-Unis. Nulle part, dans les autres pays, elle n'a été portée à un tel point ou n'a été suivie de conséquences plus désastreuses. Ce système pernicieux a été commencé sous les auspices éminents du baron Humboldt qui, parce qu'il avait fait quelques excursions au Mexique, essaya de décrire tout le continent de l'Amérique du Nord. Il a été suivi par des individus qui voulaient atteindre des buts personnels. De cette manière, il est arrivé que, sans autres preuves que celles fournies par des hommes voyageant à dos de mulet à grand galop à travers le continent, l'opinion du pays a été tenue en suspens au sujet de la route qui convenait pour un chemin de fer, et que même il a été créé une préférence dans l'esprit public, en faveur d'une route que les explorations ont démontré être la plus impraticable de toutes les routes entre les 49e et le 32e parallèles de latitude. Sur la même espèce d'informations mal fondées, des cartes de tout le continent ont été gravées et produites dans le plus beau style de l'art, et envoyées pour recevoir l'approbation des congrès et les applaudissements des sociétés géographiques ici et à l'étranger ; tandis que ceux qui ont réellement contribué à la saine géographie, ont vu leurs ouvrages pillés et défigurés, et se sont vus eux-mêmes négligés et oubliés... Quoi qu'on en dise, ces plaines à l'ouest du 100e méridien sont tout à fait incapables de supporter une population agricole tant que vous ne gagnez pas suffisamment le sud pour rencontrer les pluies des tropiques. »

Voilà pour le désert américain dans les Etats-Unis.

C'est le même désert qui ne craint pas de franchir le 49ᵉ parallèle pour s'étendre sur les possessions britanniques jusqu'au delà du 52ᵉ parallèle, en suivant toutefois la diagonale que nous avons indiquée en en traçant les limites. Le grand coteau du Missouri, qui se prolonge dans notre désert, y conserve son caractère géologique. Outre son élévation, il se fait remarquer par les couches tertiaires, tandis que le reste du désert appartient plutôt au groupe crétacique. Des dunes très-élevées et des roches appartenant à différents âges sont partout pour attester les commotions violentes qu'ont subies ces terrains. Ce désert enlève donc à l'agriculture au moins un dixième de la partie méridionale, c'est déjà une ombre dans le brillant tableau qui se déroule souvent à l'imagination de ceux qui tournent leurs regards vers l'extrême ouest (*far west*), et qui, voyant coucher le soleil derrière les montagnes Rocheuses, croient facilement que les terres qu'il dore des feux de son crépuscule devront toutes un jour se couvrir de moissons abondantes.

2° *Les prairies* (plains). Sortons du désert pour entrer dans une région plus agréable, celle des prairies. Ces prairies, dont nous allons nous occuper, ont sans doute en quelques parties, un peu le caractère de leur aride voisin, sans en avoir la stérilité ; ailleurs, elles ressemblent à la forêt sans en avoir la profondeur ; leur ensemble forme un pays à part, digne du plus grand intérêt, sans néanmoins peut-être avoir tous les avantages qu'on leur suppose. Nos prairies s'appuient au midi sur le 49ᵉ degré de latitude et le désert dont nous venons de parler ; au nord, elles ont pour limites les régions des forêts ; dans les autres directions, elles sont bornées aussi par la forêt, sur laquelle elles empiètent chaque année et dont pour le moment elles se distinguent par une ligne courbe qui, ondulant capricieusement au nord de la Siskatchewan,

vient la traverser près de l'embouchure du bras sud, pour de là aller en droite ligne se perdre au pied de la montagne Dauphin (*Kiding mountain*), traverser l'extrémité des lacs Manitoba et Winnipeg, et s'arrêter sur la hauteur des terres qui formait autrefois les rives du lac qui a été remplacé par la vallée de la rivière Rouge. Il est bien difficile de donner même approximativement la superficie exacte de ces prairies. Je les estimerai d'une étendue à peu près égale à celle du désert, c'est-à-dire 60 000 milles carrés. Cette immense étendue des prairies dit assez que leur caractère géologique doit varier. La prairie qui touche au désert renferme comme son voisin des terrains secondaires, tandis qu'à ses extrémités elle possède des roches de transition, par exemple, les stratifications calcaires de la rivière Rouge et les terrains houillers des différentes branches de la Siskatchewan. L'âge silurien l'avoisine et se confond quelquefois avec le système dévonien. D'immenses dépôts de sulfate de soude se trouvent près des couches calcaires et ailleurs. Les vallées des rivières, les desséchements dans la forêt multiplient partout les terrains modernes. D'épaisses couches alluviales sont là, et, quand elles ont un certain âge, elles se couvrent de couches végétales quelquefois aussi très-profondes.

Le pauvre colon qui a travaillé au défrichement de nos épaisses forêts du Canada, qui n'a pu ensemencer sa terre qu'après avoir fait une guerre terrible aux géants qui la couvrent, qu'après l'avoir creusée profondément pour en extraire les innombrables et énormes racines, celui-là conçoit tout naturellement une certaine répulsion pour les terrains bien boisés; il a dépensé trop d'efforts et trop épuisé ses ressources pour croire à la supériorité de ces sortes de terrains. Il lui semble que le pays ouvert, où il n'y a pour ainsi dire qu'à mettre la charrue

dans le sol, est un pays fortuné. A ce point de vue, les prairies ont un avantage incontestable, mais comme rien n'est parfait ici-bas, cet avantage a sa désolante compensation dans l'excessive rareté du bois de service et du bois de chauffage. Le temps loin d'apporter remède à ce malheur ne fait que l'augmenter : le feu qui détruit les forêts elles-mêmes dépouille les prairies du peu d'avantages qu'elles possèdent à cet égard, ou plutôt la prairie ne fait que remplacer la forêt. J'ai traversé des parties bien boisées où quelques années après j'ai souffert du froid, ne trouvant pas de quoi alimenter le plus petit foyer. Ces incendies sont d'autant plus fréquents que le nombre des voyageurs est plus grand; il devient d'autant plus difficile de les prévenir, qu'ils trouvent dans leurs désastres précédents un aliment plus considérable et plus facile.

Au chasseur de bison, la prairie est un pays à nul autre pareil, c'est là qu'est son empire d'hiver comme d'été ; c'est là qu'il éprouve un bonheur véritable à lancer son rapide coursier à la poursuite d'une proie naguère encore si abondante et si facile. C'est là que, sans obstacle pour ainsi dire et sans travail, il trace des routes, franchit des espaces et jouit d'un spectacle souvent grandiose, quoique un peu monotone.

Vue à la saison des fleurs, elle est vraiment belle, la prairie, puisque, sur son fond de verdure, elle est toute émaillée de couleurs diverses. C'est un riche tapis dont les nuances variées semblent disposées par des mains d'artistes; c'est une mer qui, au moindre souffle, ondule ses flots odoriférants. Cette prairie, quelquefois si unie qu'elle semble un horizon artificiel, s'acccidente tout à coup pour former la prairie ondulée (*rolling prairies*). Sa beauté alors augmente ; mille petits tertres s'élèvent d'ici, de là, et donnent, dans leur variété presque régulière, l'idée des ondulations de l'Océan au milieu d'une grande

tempête. Il semble que la main puissante du Dominateur des mers, pour se rire de la fureur des flots, les a saisis dans leur soulèvement et, par un ordre absolu, les a transformés en une terre solide. Sur plusieurs points des blocs erratiques, vus dans le lointain au sommet des dunes ou des tertres, semblent l'écume pétrifiée de ces ondes moutonnantes. Ailleurs la prairie est plantée de massifs, parsemée de lacs aux contours aussi agréables que variés; là sont des bassins que l'on dirait être des réservoirs destinés à faire jouer les grandes eaux, et dont les falaises portent l'empreinte visible des différents niveaux que l'Artiste suprême a assignés à ces étangs desséchés. A part la beauté âpre et sauvage des grandes montagnes, à part la vue d'une grande nappe d'eau baignant une belle rade, le tout en dehors de ce que l'art a ajouté à la beauté naturelle, il est difficile d'imaginer quelque chose de plus beau, du moins de plus joli, de plus gracieux que certains points des prairies accidentées. On se croirait facilement dans un parc immense dont le riche propriétaire aurait mis à contribution le talent le plus expérimenté. Au millieu de ces touffes, de ces bosquets, de la riche verdure, de fleurs variées, de lacs sans nombre, on se demande où est le maître à qui appartiennent ces troupeaux nombreux qui paissent tranquilles dans le lointain? Qui a apprivoisé cette gazelle si légère, si gracieuse, qui semble venir saluer nos voyageurs, que la crainte écarte, que la curiosité ramène? Ces bandes de loups qui se jouent autour de vous, qui aboient, hurlent et siftlent tour à tour, sont-elles la meute impatiente qui attend le signal pour s'élancer à la poursuite du gibier? Puis, à l'automne, quelle variété, quelle quantité d'oiseaux aquatiques couvrent tous ces lacs ! Des canards s'y jouent par milliers; le cygne, cet habitué de toutes les belles pièces d'eau artificielles, est là, flottant avec une majes-

tueuse négligence et roucoulant són chant mystérieux. Oh! oui, elle est belle, la prairie! et puisqu'il ne nous manque ici que des habitants et des habitations, il est certains points que j'indiquerais volontiers aux amateurs.

Je ne m'étonne pas de l'impression produite sur les touristes pendant les délices véritables d'une excursion au milieu de ces plaines, à la belle saison. Des hommes dont le témoignage doit faire autorité ont peut-être quelquefois subi cette délicieuse influence, et accordé aux prairies une préférence à laquelle elles n'ont pas droit sous tous les rapports. Voici venir la fin d'août. Déjà le froid nous menace; de fortes gelées préviennent la maturité des céréales et les exposent à une ruine complète. D'autres fois cet inconvénient aura été le résultat d'une trop grande sécheresse. Nous sommes sur les limites du désert; ses vents brûtants se ruent sur la prairie, qu'aucun point élevé ne protége; le vent glacial, venu des terres arctiques sans beaucoup plus d'obstacles, combat son violent rival, et la prairie, théâtre de cette lutte, voit de nombreux ouragans, des chutes de grêle bien pernicieuses aux moissons; des grêlons énormes sont tombés dans ces prairies; sur des espaces considérables, non-seulement le foin est détruit, mais le sol est comme hersé. Puis souvent, trop souvent, le désert lance contre la prairie ses myriades de sauterelles dont les escadrons serrés sont des phalanges dévorantes qui ne craignent pas d'affamer le pauvre colon. Nous sommes en hiver, qui commence avec le mois de novembre et se prolonge plus ou moins en avril, et, grand Dieu! quel hiver!... Il faut avoir voyagé au milieu de ces vastes plaines, il faut avoir bivouaqué pendant des semaines entières au milieu de ces océans de neige pour comprendre combien le bois y est rare, combien pourtant il est nécessaire. Ces massifs, ces bosquets, cette lisière aux bords des rivières et de quelques cou-

lées bornent sans doute l'espace, diversifient la scène, brisent l'horizon, réjouissent la vue du touriste qui n'a besoin que d'agréments et qui se contente d'une touffe de verdure, parce qu'elle plaît à ses regards et le protége, pendant sa sieste, contre les ardeurs d'un soleil brûlant; mais comme toute cette beauté se flétrit, comme elle meurt avec les feuilles qui l'entretiennent!

J'ai voyagé dans les prairies du département du Nord; je les ai traversées à plusieurs reprises, et j'en suis encore à me poser la question : Que ferait une population, nombreuse au milieu de ces plaines? J'excepte les prairies du haut de la branche nord de la Siskatchewan, où le voisinage des montagnes Rocheuses assure une partie du bois nécessaire aux établissements qu'on y formerait. J'excepte encore la vallée de la rivière Rouge et le bas de l'Assiniboine, parce que là les prairies touchent encore à la forêt. Je ne vois pas, dans le reste des plaines, les éléments nécessaires à des établissements prospères. J'ai lu des rapports magnifiques sur ces pays; on en faisait ressortir tous les avantages; on indiquait particulièrement la quantité de bois. Le livre en main j'ai vu le pays décrit, et je me suis demandé : Qui donc rève, ou de l'auteur ou du lecteur?

Les seuls bois de quelque importance dans les prairies, comme bois de service, sont les différentes espèces de peupliers, mais surtout le tremble et quelques bouleaux; dans le haut de la Siskatchewan, à quelques points bien rares sur son parcours on trouve de plus des épinettes blanches et quelques mélèzes. En dehors de la vallée de la rivière Rouge et du bas de l'Assiniboine, il n'y a point de bois dur; il n en existe point à l'ouest du 101[e] degré de longitude occidentale, où les quelques individus de ces espèces que l'on rencontre encore, isolés et chétifs, auprès de cette limite, ne peuvent point offrir une ressource.

Je dis donc que, depuis le 101e degré jusqu'aux montagnes Rocheuses, distance d'environ 900 milles, il n'y a pas de quoi faire une roue solide. Le bouleau est sans doute un joli bois d'ébénisterie; mais il résiste très-peu aux intempéries des saisons et ne peut être employé dans les ouvrages qui exigent la solidité; d'ailleurs, cette espèce est bien peu commune dans les prairies. Une exploration s'est faite à travers ces plaines dans le but d'y établir un télégraphe électrique. On a beaucoup accusé ceux qui avaient eu cette pensée et qui ne lui ont pas donné cours. On aurait été plus indulgent si on avait connu le rapport de l'ingénieur consciencieux qui avait fait ces explorations. La difficulté, ou plutôt l'impossibilité morale de se procurer des poteaux de télégraphe a fait renoncer au projet.

En présence de ces faits, je serais tenté de regarder comme trop étroites les limites que j'ai assignées au désert, puisque, en définitive, au point de vue économique, il absorbe près de la moitié de la superficie des prairies, c'est-à-dire tout le centre, n'en laissant à l'occupation possible que les extrémités. Il est vrai de dire, en général, que le sol des prairies est très-fertile, quoique le centre n'ait certainement pas le degré de fertilité qu'on a reconnu aux extrémités. Nous l'avons déjà dit, le climat est partout rigoureux; cependant les rigueurs de nos hivers n'empêchent pas les chaleurs excessives de nos étés; nous avons l'extrême chaud comme l'extrême froid. N'ayant jamais eu l'avantage de posséder des instruments sur l'exactitude desquels je puisse compter, je n'ose point donner ici les tableaux météorologiques que j'ai en ma possession. Le thermomètre commun à esprit de vin que je possède a été consulté tous les jours depuis dix ans; son échelle centigrade a, pendant ce laps de temps, marqué trois fois 40 degrés au-dessous de zéro.

comme aussi il s'est élevé trois fois jusqu'à 40 degrés de chaleur, voire même, un jour jusqu'à 43 degrés. Pendant des mois entiers d'hiver nous avons une moyenne de 30 degrés au-dessous de zéro, le matin, comme des mois d'été nous ont donné aussi, en moyenne, 30 degrés à l'ombre, en plein midi. Je me contenterai de ces quelques chiffres; il en faudrait trop pour donner une idée exacte de notre température ou de son adaptabilité à la culture. Des idées exactes à cet égard ne peuvent se baser que sur une série d'observations de plusieurs années, à tous les jours et à différentes heures du jour et de la nuit. Au point de vue de la culture, on ne peut avoir que de fausses idées de notre climat si on se contente d'étudier la température moyenne de chaque mois, puisque cette température moyenne n'exclut pas les abaissements soudains et très-violents, qui, pour être passagers, n'en ont pas moins une très-pernicieuse influence sur les produits du sol, quoique cette influence ne se trouve pas exprimée par les chiffres indiquant la température moyenne. Toute la région des prairies est sujette à ces variations subites, qui souvent causent des désastres immenses. Nous avons vu toutes nos récoltes souffrir beaucoup d'une forte gelée, dans la nuit du 9 au 10 août, et cela quoiqu'il fît, pendant ces deux jours, une chaleur intense.

La fonte des neiges est très-prompte dans les prairies, parce qu'il y en a peu et que le pays est ouvert; en sorte que l'on peut très-souvent ensemencer les terres dans la dernière quinzaine d'avril. Cet avantage est malheureusement souvent détruit par les gelées du mois de mai. Notre thermomètre nous a déjà indiqué 15 degrés de froid dans une nuit du 14 au 15 mai, tandis que le même thermomètre, dans le même mois de la même année, avait déjà marqué jusqu'à 25 degrés de chaleur. Ces changements violents et subits enlèvent en réalité au climat

des prairies la supériorité que semblerait lui promettre la moyenne de sa température.

Ces chiffres de la température moyenne des différents mois, pendant une année où ces observations très-limitées ont déterminé le tracé des lignes isothermes auxquelles une plus grande expérience prouve que l'on ne peut pas se fier, ne peuvent servir de base, puisque, je le répète, une seule nuit suffit pour détruire toute analogie avec les pays indiqués par ces mêmes lignes.

Aujourd'hui, 8 avril, notre thermomètre marque encore 22 degrés au-dessous de zéro, tandis que les derniers jours de mars semblaient nous promettre un printemps très-prompt.

Voici la distribution ordinaire des saisons et leur caractère le plus saillant :

Printemps. — Du 15 avril au 31 mai. Vent froid et désagréable, fortes gelées pendant la nuit.

Eté. — Juin, juillet, août. Chaud, peu de pluie, vent violent, nuits froides dans la dernière partie d'août.

Automne. — Septembre, octobre. Calme, serein, saison très-agréable, nuits généralement très-froides, chaleur souvent intense pendant le jour, excepté la dernière semaine d'octobre. Notre automne n'a pas de pluie ou n'en a que très-peu, ce qui explique les désastreux incendies de cette époque de l'année dans les prairies.

Hiver. — Novembre, décembre, janvier, février, mars et la première moitié d'avril. Peu de neige, froid piquant, vif, constant et très-sec jusqu'au mois de mars. Atmosphère généralement très-pure, comme dans le reste de l'année.

J'ai lu quelque part que le climat sous lequel nous vivons n'est pas très-rigoureux, même en hiver, et cette assertion faite par quelqu'un qui avait vu le pays en été s'appuyait sur ce que les sauvages et métis couchent en

plein air sans autre abri qu'une couverture et une peau de Buffalo. Tout en comprenant fort bien la valeur de cette assertion pour ceux qui n'ont pas l'expérience de la chose, tout le monde ici sait qu'elle n'a aucun poids. Je ne suis point sauvage ni métis ; pourtant que de nuits d'hiver j'ai passées à la belle étoile, sans même une peau quelconque ! S'ensuit-il que la température était douce ? Non, puisque souvent le mercure restait gelé pendant des semaines entières. On ne sait pas ce que l'on peut endurer à moins d'être à l'épreuve. Si l'on nous dit que les chevaux passent l'hiver dehors, je répondrai tout simplement qu'ils font la même chose à Athabaskaw et jusqu'à la rivière Mackenzie, où pourtant l'intensité du froid est assez grande. Ce fait, si singulier pour ceux qui n'ont pas habité ce pays, au lieu de prouver la douceur du climat, prouve au contraire la continuité du froid. Non-seulement la neige ne fond point en hiver, mais elle ne s'amollit même pas, en sorte qu'elle ne se gèle pas, ne forme pas ce que l'on connaît si bien en Canada sous le nom de *croûte ;* elle tombe aussi en moins grande quantité qu'en Canada. Le cheval peut en piochant dégager facilement le foin qu'elle recouvre et s'en nourrit, ce qui serait impossible si la neige se durcissait. La preuve de cette assertion nous est fournie par certains hivers moins rigoureux que les autres. Si, par exception, il pleut pendant l'hiver, s'il y a du dégel, si, en un mot, l'hiver est plus doux, il devient funeste aux chevaux qui hivernent dehors. Cet hiver-ci nous en offre un exemple frappant. Nos chevaux ici, à la rivière Rouge, où l'hiver est très-rigoureux, hivernent dehors ; dans le territoire de Dacota, où il a plu en décembre, les chevaux qui sont dehors meurent en grand nombre. Le cheval, pour être un animal des climats plus tempérés, n'en résiste pas moins aux rigueurs de la plus basse température. L'étonnement de

voir hiverner des chevaux en plein air n'est pas autre chose que celui qu'éprouvent les Européens lorsqu'ils voient nos chevaux du Canada rester dehors des heures entières après de longues courses, et n'en pas ressentir le moindre inconvénient. Le fait que les chevaux peuvent demeurer sans étable ne prouve donc pas la douceur du climat, mais tout simplement l'abondance et la supériorité des immenses pâturages laissés à leur disposition. Là, en effet, se trouve le mérite incontestable des régions des prairies. S'il leur manque beaucoup de choses pour abriter les hommes et fournir à plusieurs industries, elles ont de quoi nourrir un nombre infini de bestiaux, non-seulement à cause de leur étendue, mais aussi par la nature même et la richesse de leurs produits, qui valent les meilleurs prés de trèfle. On sait que dans les pays froids l'herbe acquiert une force nutritive, que ses sucs n'ont point le temps de développer sous des climats plus doux. C'est à tel point que nos animaux de boucherie s'engraissent dans les prairies naturelles sans aucun secours, et quand l'animal est dans les conditions de santé, il atteint assez rapidement un état qui le rend digne des meilleurs marchés. Le souvenir de ce qui s'est passé ici l'été dernier devrait me faire ajouter que ces pâturages ont et auront peut-être toujours l'inconvénient d'être exposés aux insectes qui, réunis en nuages épais, tourmentent les bestiaux. Somme toute, pourtant, ces prairies sont d'une ressource immense et incomparable pour l'éducation du bétail. Je regrette beaucoup de ne pouvoir leur assigner une prépondérance égale pour l'ensemble des autres conditions nécessaires, ce me semble, à des établissements considérables et prospères. Au risque de paraître rétrograde au delà des limites du possible, j'ose dire, en définitive, que les prairies, telles que je les ai circonscrites, ou ce que l'on est convenu d'appeler *la région fertile*

(*fertile belt*) du département du Nord, n'ont pas plus de la moitié de leur superficie propre à la colonisation, et que l'autre moitié n'a pas tous les avantages qu'on lui a assignés. Qu'on ne m'en veuille pas de déranger la symétrie de cette ceinture fertile que l'on a aussi nommée *l'Arc-en-ciel de l'Ouest*. Nous retrouverons dans la forêt plus de terres arables que nous n'en avons perdues dans la prairie.

3° *La forêt.* — Nous désignons ainsi toute la portion du département du Nord dont nous n'avons pas encore parlé et qui offre une superficie d'environ 480 000 milles carrés. Située entre la partie septentrionale et la région des prairies, la forêt revêt quelquefois un peu du caractère de l'une ou de l'autre. Comme nous l'avons dit plus haut, les prairies l'envahissent; servies par l'élément destructeur, elles se sont rendues tout près des bords des lacs la Biche et Froid, au nord de la rivière au Castor. Plus à l'ouest, il leur a plu d'aller saluer le haut du fleuve Athabaskaw. La rivière à la Paix, voire même celle du Liard, a ses prairies. Cependant, comme toutes ces petites divisions et distinctions nécessaires dans le détail ne le sont pas autant dans une étude d'ensemble, nous maintiendrons le titre que nous avons adopté en nommant *la forêt* tout ce qui est contenu entre les limites que nous avons tracées pour distinguer la partie septentrionale de la partie méridionale, et la ligne que nous avons indiquée comme borne des prairies.

Dans la forêt, telle que nous la bornons, on trouve à peu près tous les caractères géologiques des autres divisions. Les roches cristallines qui la bordent presque dans toute son étendue y pénètrent à l'extrémité sud-est. A l'ouest du lac Winnipeg commence le système silurien, qui avoisine les roches primitives presque sans interruption, jusqu'aux montagnes Rocheuses. Puis viennent les

autres formations qui se partagent ce vaste domaine.

Si le mot de *forêt* entraîne avec lui, pour le colon qui la défriche péniblement, l'idée de travail, de souffrance, souvent de misère, ce mot sonne tout autrement à l'oreille du bûcheron intrépide qui va demander à ces énormes produits du sol leur contingent de richesses, leurs indispensables ressources pour faciliter la colonisation, la navigation, les arts, les métiers ; pour donner au riche le luxe de ses ameublements, de ses équipages ; au pauvre les ustensiles nécessaires à son travail ; à tous une partie plus ou moins considérable de leur habitation. Le Canadien qui visite les chantiers ou les ports de son pays, qui examine les richesses si utiles, amoncelées sur ses différents marchés de bois, ne peut se dispenser d'éprouver un sentiment de complaisance à la pensée que ce sont ses immenses forêts qui ont donné ces produits si riches, si variés, si volumineux.

La collection des bois du Canada, à l'exposition universelle de 1867, a excité l'étonnement et l'admiration de tous ceux qui lui ont donné quelque attention. Pourquoi faut-il que ce sentiment de complaisance et d'admiration ne soit pas aussi vif chez ceux qui étudient les forêts du département du Nord ? Voici, au reste, la liste des ligneux les plus importants qui sont les produits des forêts du département du Nord. J'ai emprunté au *Catalogue des végétaux ligneux du Canada*, par l'abbé Ovide Brunet, ainsi qu'à celui de sir John Richardson, la classification de ces plantes telle qu'elle est indiquée ci-dessous. Nos forêts peuvent renfermer quelques autres bois, mais nous ne connaissons que ceux dont nous parlons ici :

CONIFERÆ.

Pin rouge.........	*Red pine*............	Pinus resinosa.
Pin blanc.........	*White pine*.........	Pinus strobus.
Cyprès............	*Grey pine*...........	Pinus banksiana.

Sapin.............	*Balsam fir*...........	Abies balsamea.
Epinette blanche...	*White spruce*........	Abies vel picea alba.
Epinette noire.....	*Black spruce*........	Abies vel pinus nigra.
Epinette grise.....	*Grey spruce*.........	Abies vel pinus grisea.
Epinette rouge....	*Pamarack*...........	Larix Americana vel microcarpa.
Cèdre blanc.......	*White cedar*.........	Thuja occidentalis.
Cèdre rouge.......	*Red cedar*...........	Juniperus Virginiana.
Genévrier commun	*Common juniper*.....	Juniperus communis.

CUPILIFERÆ.

Chêne rouge......	*Red oak*.............	Quercus rubra.
Chêne de brin.....	*Post oak*............	Quercus obtusiloba.
Noisetier.....	*White hazel nut*.....	Corylus Americana.
Noisetier coudrier .	*Beaked hazel nut*....	Corylus rostrata.
Bois dur..........	*Iron wood*..........	Ostrya Virginica.

SALICACEÆ.

Parmi les nombreuses espèces de saule on remarque surtout : *la salix rostrata* et *la salix longifolia*.

Tremble..........	*Aspen*...............	Populus tremuloides.
Liard.............	*Balsam poplar*......	Populus balsamifera.
Liard.............	*Cotton wood*........	Populus grandidentala.

BETULACEÆ.

Bouleau blanc.....	*Canoe birch*.........	Betula papyracea.
Bouleau nain......	*Alpine birch*........	Betula nana.
Bouleau de savane.	*Low birch*...........	Betula pemila vel glandulosa.
Aune vert.........	*Green alder*.........	Alnus viridis.
Aune commun.....	*Common alder*......	Alnus incana.

ULMACEÆ.

Orme blanc.......	*White elm*...........	Ulmus Americana.
Orme gras.........	*Slippery elm*........	Ulmus fulva.

OLEACEÆ.

Frêne blanc.......	*White ash*...........	Fraxinus Americana.
Frêne gras........	*Black ash*...........	Fraxinus sambucifolia.

ACERINEÆ.

Erable............	*Sugar maple*........	Acer saccharinum.
Plaine............	*Red maple*..........	Acer rubrum.
Plaine bâtarde.....	*Dwarf maple*........	Acer spicatum vel montanum.
Bois noir..........	*Striped maple*.......	Acer Pensylvanicum.
Erable à gignière ..	*Ash leaved maple*...	Negundo fraxinifolium.

TILIACEÆ.

Tilleul............	*Bass wood*..........	Tilea americana.

CORNEÆ.

Osier.............	*Red osier*...........	Cornus stolonifera vel alba.

VITACEÆ.

Vigne sauvage.....	*Winter grape........*	Vitis cordifolia.
Vigne vierge.......	*Wood bine..........*	Ampelopsis quinquefolia.

ROSACEÆ.

Rosier. Il y a plusieurs rosiers sauvages : *rosa Woodsii*, *rosa Carolina*, *rosa blanda*, *rosa majalis*.

Prunier sauvage....	*Wild plum..........*	Prunus Americana.
Petit merisier......	*Wild redcherry .....*	Prunus Pensylvanica.
Cerisier à grappes .	*Ghoke cherry ....*	Prunus Virginiana.
Cerises des sables..	*Dwarf cherry ....*	Prunus pumila.
Cerisier noir	*Black cherry........*	Prunus serotina.
Bois à sept écorces	*Nine bark ....*	Spiræa opulifolia.
Thé canadien......	*Common meadow sweet............*	Spiræa salicifolia.
Framboisier.......	*Wild red raspberry..*	Rubus strigosus.
Framboisier noir ..	*Black raspberry.....*	Rubus strigosus.
Catherinettes......	*Dwart raspberry.....*	Rubus occidentalis.
Framboisier à fleurs blanches..	*White flowering raspberry ....*	Rubus triflorus.
Chicouté. ,........	*Bake apple..........*	Rubus nutkanus.
Ronce du Nord....	*Bramble ....*	Rubus chamæmorus.
Pommetier rouge..	*Scarlet fruited thorn.*	Rubus arcticus et rubus acaulis.
Pommetier jaune ..	*Pear thorn..........*	Cratægus coccinea (Bourgeau).
Senellier..........	*Cackspur............*	Cratægus tomentosa (Bourgeau).
Gueule noire......	*Choke berry ....*	Cratægus crus galli.
Cormier, masquabina...........	*Canadian mountain ash..............*	Pyrus arbutifolia. Pyrus Americana.
Petites poires......	*Shad-brish..........*	Amelanchier Canadensis.

Cette famille nous fournit de plus la délicieuse fraise des champs.

GROSSULACEÆ.

Groseillier sauvage.	*Wild gooseberry ....*	Ribes cynosbata.
— — .	*Sharp thorned gooseberry. ....*	Ribes oxyacathoides.
— — .	*Smooth gooseberry..*	Ribes hirtellum.
— — .	*Swamp gooseberry ..*	Bibes lacustre.
Gadellier sauvage..	*Red currant.........*	Ribes rubrum.
— — ..	*Fetid currant ....*	Ribes prostratum.
Gadellier noir	*Wild blaek currant..*	Ribes floridum.
Gadellier sauvage..	*Common gooseberry.*	Ribes Hudsonianum.

CAPRIFOLIACEÆ.

Graine d'hiver.....	*Snow berry ....*	Symphoricarpus racemosus.
Graine de loup.....	*Wolf berry..........*	Symphoricarpus occidentalis.
Chèvre-feuille......	*Small honey-suckle..*	Lonicera pariflora.
—	*Fly honey suckle....*	Lonicera ciliata.
—	*Mountain honey-suckle...............*	Lonicera cerulea.
—	*Bush honey-suckle...*	Diervilla trifida.
Sureau blanc......	*Black fruited elder ..*	Simbucus Canadensis.
Sureau rouge......	*Red fruited elder....*	Sambucus racemosa vel pubens.
Bourdaine.........	*Ship berry..........*	Vibernum lentana.
	Maple leaved arrow wood............	Vibernum acerifolium.
Bois d'original.....	*High cramberry. ...*	Vibernum opulus.
Pembina	*Cramberry..........*	Vibernum edule.

ERICACEÆ.

Thé de Gauthier ...	*Tea berry*	Gaulteria procumbens.
Sac à commis......	*Bear berry*..........	Arctostaphylos uva ursi.
Herbe à caribou ...	*Alpine bear berry*...	Arctostaphylos Alpina.
Thé du Labrador...	*Labrador tea*	Ledum palustre.
Thé veloute.	— —	Ledum latifolium.
Petit thé sauvage ..	*Snow berry*	Chiogenes hispidula.
Bluet nain.........	*Dwarf blueberry*	Vaccinium Pensylvanicum.
Bluet du Canada...	*Canada blueberry*...	Vaccinium Canadensi.
Mûre	*Bog bilberry*	Vaccinium uliginosum.
—	— —	Vaccinium myrtilloides.
—	*Dwarf bilberry*	Vaccinium cæspitosum.
Pomme de terre...	*Cow berry*...........	Vaccinium vitis idea.
Atoca de Maskeg...	*Small cramberry*.....	Vaccinium oxycocus.
Atoca.............	*Common American cramberry*	Vaccinium macrocarpon.

Au premier coup d'œil, la nomenclature qui précède semble assigner à nos forêts une richesse qu'elles sont loin de posséder dans toute leur étendue, et cela parce que plusieurs espèces de bois n'ont dans ce pays qu'une aire très-limitée. Des familles entières partagent cette exclusion, comme nous allons l'indiquer dans les remarques suivantes. L'érable proprement dit et le bois dur touchent à peine l'extrémité sud-est du département du Nord. Trois espèces de plaines y pénètrent un peu ; mais surprise de l'isolement où les laisse l'érable, elles ne vont pas plus loin que le lac des Bois. Le pin rouge et le pin blanc s'arrêtent au lac Winnipig. Les deux espèces de cèdres, de chênes, d'ormes, de frênes, de vignes, le tilleul, le prunier, tout en étant partout dans le pays d'une qualité bien inférieure aux mêmes espèces qui se trouvent en Canada, sont de plus limités à un espace très-peu étendu, puisqu'ils n'existent pas au delà du 100e méridien et que les quelques individus qu'on y rencontre encore isolés n'ont absolument aucune valeur. L'érable du pays (*negundo fraxinifolium*) dont le sucre ressemble assez à celui de l'érable proprement dit, a sa limite occidentale au 107e méridien et sa limite septentrionale au 55e parallèle.

Ces restrictions faites, il ne reste plus parmi les arbres

de haute futaie, du moins à l'ouest du 100e degré de longitude que des peupliers, différentes espèces d'épinettes, le cyprès, le sapin et le bouleau L'épinette blanche est notre plus beau et plus utile bois, l'épinette rouge, le seul bois de durée, et le bouleau le seul d'ébénisterie. Le cyprès n'atteint que rarement des proportions qui en permettent l'usage dans les constructions considérables. Le sapin est encore plus petit. Les arbustes à baies se trouvent partout suivant la nature des terrains.

Ce qui précède prouve assez que nos forêts non-seulement sont privées de l'importance de celles du Canada, mais qu'elles n'ont pas dans leur plus grande partie les espèces de bois nécessaires aux choses les plus utiles de la vie, et que, sous ce rapport, elles laissent beaucoup à désirer, même aux moins exigeants. La rivière la Pluie, le lac des Bois, la rivière Winnipig, les îles du lac de ce nom, les terres entre le lac des Bois et la rivière Rouge sont les seules parties bien boisées quant aux espèces, et seront d'une ressource immense pour la colonie d'Assiniboia, où on sent déjà le besoin de ce secours éloigné : la belle lisière qui bordait autrefois la rivière Rouge et l'Assiniboine a déja subi une atteinte désastreuse.

Sur plusieurs points de ce que nous appelons *la forêt* et a des distances quelquefois très-considérables, les espèces les plus utiles qui occupaient autrefois le sol ont été complétement détruites. Au centre de ces forêts, le feu fait un dommage incalculable et irréparable. C'est un spectacle hideux que l'aspect de ces bois victimes d'un premier incendie. Les grands troncs à demi calcinés sont là debout sans branches, sans séve, sans vie, attendant tristement qu'un second incendie ou un vent violent les étende sur le sol dépouillé. Ils y gisent ensuite entassés dans une horrible confusion, jusqu'à ce que l'élément destructeur les attaquant une troisième fois les détruise

complétement. Leurs cendres, quels qu'ils aient été, servent ordinairement à nourrir une pépinière de trembles qui presque invariablement succède à la forêt primitive, excepté pourtant sur les coteaux de sable où le pin cyprès repousse sa racine pivotante.

Après avoir donné la liste de nos bois les plus importants, nous voudrions compléter ce genre d'information en donnant toute la flore du nord-ouest. Comme il nous est impossible d'accomplir ce désir, nous y suppléons en donnant l'analyse de la collection des plantes faite par M. Bourgeau, botaniste, attaché à l'expédition du capitaine Palliser, pendant les années 1857, 1858, 1859.

Analyse de la collection de plantes faite par M. Bourgeau (Expédition de Palliser).

Cette analyse est l'énumération des Genera et Species et l'étendue des familles.

Étendue.	Familles.	Genera.	Species.	Indéterminés.	Dans l'Amérique britannique septentrionale. Genera. *	Species. *	Étendue.	Familles.	Genera.	Species.	Indéterminés.	Dans l'Amérique britannique septentrionale. Genera. *	Species. *
a.	Ranunculaceæ...	11	32	—	18	72	*b.*	Elagneæ........	2	3	—	2	3
d.	Minispermaceæ..	1	1	—	1	1	*c.*	Euphorbiaceæ...	1	1	—	2	8
c.	Berberideæ......	1	1	—	3	5	*a*	Salicaceæ.......	1	28	—	1	44
b.	Sarraceniæ......	1	1	—	1	1	*d.*	Cannabinaceæ...	1	1	—	2	2
d.	Nymphaceæ......	1	1	—	3	4	*b.*	Betulaceæ.......	2	4	—	2	11
a.	Papaveraceæ....	1	1	—	3	3	*b.*	Typhaceæ.......	2	3	—	2	4
b.	Fumariaceæ.....	1	2	—	4	9	*b.*	Naiades.........	2	4	—	4	14
a.	Cruciferæ.......	14	31	7	25	104	*d.*	Hydrocharideæ..	1	1	—	2	2
d.	Cappariseæ.....	2	2	—	2	2	*b.*	Irideæ..........	2	2	—	2	8
d.	Cistineæ........	1	1	—	3	5	*b.*	Melanthaceæ.....	4	4	1	5	5
b.	Violaceæ........	1	8	—	1	18	*d.*	Commelynaceæ..	1	1	—	0	0
b.	Polygalaceæ.....	1	3	—	1	7	*a.*	Gramineæ.......	33	62	—	49	153
b.	Drosceraceæ....	1	1	—	2	9	*a.*	Lycopodiaceæ...	1	4	—	2	12
b.	Lineæ..........	1	2	—	1	3	*d.*	Loaseæ.........	1	1	—	1	3
a.	Caryophylleæ....	6	17	3	12	66	*d*	Cactaceæ........	1	4	4	1	2
d.	Paronychieæ....	1	1	—	2	2	*c*	Cucurbitaceæ...	1	1	—	2	2
c.	Malvaceæ......	1	1	—	3	5	*a.*	Saxifrageæ......	4	15	—	8	56
d.	Tiliaceæ........	1	1	—	2	2	*b.*	Umbelliferæ.....	10	14	1	28	39
d.	Hypericineæ....	1	1	—	1	8	*d*	Loranthaceæ....	1	1	—	1	1
c.	Acerineæ.......	2	3	—	2	8	*b*	Caprifoliaceæ....	6	13	—	7	24
c.	Oxalideæ	1	1	—	1	5	*a.*	Compositæ......	40	112	8	70	321
c.	Geraniaceæ.....	1	4	—	2	6	*a.*	Campanulaceæ...	1	2	—	1	8
b.	Balsamineæ.....	1	2	—	1	2	*b.*	Vaccineæ.......	2	5	—	1	16
d.	Rhamneæ.......	2	2	—	2	6	*b*	Pyrolaceæ......	2	4	—	5	16
d.	Anacardiaceæ...	1	2	—	1	6	*d.*	Oleaceæ........	1	1	—	1	3
a.	Leguminosæ.....	13	50	7	26	98	*c*	Apocyneæ......	1	2	—	1	4
a.	Rosaceæ........	16	48	7	24	124	*a*	Polemoniaceæ..	3	5	—	3	13
b.	Halorageæ.......	3	4	—	4	10	*c*	Convolvulaceæ..	1	1	—	3	6
a.	Onagrariæ.......	3	13	2	6	28	*b*	Boraginaceæ....	8	17	2	5	27
b.	Grossularieæ....	1	7	—	1	16	*b*	Verbenaceæ.....	1	1	—	2	7
b.	Crassulaceæ.....	1	2	—	2	3	*b.*	Lentibulariæ ...	2	2	—	2	8
b.	Araliaceæ........	1	3	—	3	7	*d.*	Nyctagineæ.	2	2	—	2	3
b.	Corneæ.........	1	4	—	1	7	*c.*	Amaranthaceæ...	1	1	—	1	6
c.	Rubiaceæ........	2	5	—	5	15	*b.*	Santalaceæ......	1	2	—	1	2
b.	Valerianaceæ....	1	1	—	2	6	*d.*	Aristolochiæ.....	1	1	—	1	1
d.	Lobeliaceæ......	1	1	—	1	6	*c.*	Cupuliferæ......	3	4	1	5	15
a.	Ericaceæ........	7	9	—	10	40	*b.*	Salicineæ.......	1	3	—	1	4
b.	Primulaceæ.	7	10	—	8	23	*b.*	Urticaceæ.......	3	3	—	4	8
b.	Gentianaceæ.....	2	6	—	8	34	*b.*	Coniferæ........	5	13	4?	7	20
c.	Asclepiadeæ.....	2	5	—	1	11	*b.*	Aroideæ........	3	3	—	6	9
b.	Hydrophylleæ...	1	1	—	2	5	*c.*	Alismaceæ......	3	5	—	2	3
c.	Solaneæ........	2	5	2	5	8	*b.*	Orchideæ.......	8	13	—	16	54
b.	Labiatæ.........	9	9	—	24	40	*b.*	Liliaceæ.........	11	20	—	16	45
a.	Scrophularineæ..	7	21	2	20	74	*a.*	Junceaceæ.......	2	13	3	2	23
b.	Plantagineæ.....	1	2	—	1	5	*a*	Cyperaceæ......	5	68	4	8	218
a.	Polygonaceæ....	4	14	—	5	34	*b.*	Filices..........	13	17	—	17	47
b.	Chenopodeæ....	8	17	1	8	20							

Nota. — Les plantes marquées (*a*) s'étendent jusque dans la province arctique, (*b*) dans la zone circum-arctique, (*c*) dans le district central ou zone boisée, (*d*, les familles qui appartiennent au district du Canada ou de la côte Pacifique, ou au district aride du Centre.

Les colonnes marquées d'un astérisque sont empruntées aux tables données dans *Arctic searching expedition*, by sir John Richardson. 1851, vol. II, p. 322.

Sommaire de la collection précédente par M. Bourgeau.

819 species.
349 genera.
92 familles.

De ces familles :

a. 19 s'étendent dans la province arctique;
b. 40 s'étendent dans la zone subarctique;
c. 14 s'étendent dans le district central de la zone boisée;
d. 29 sont restreintes dans leur étendue au district central aride, ou aux districts boisés, oriental et occidental.

Des mêmes familles, ont été énumérées par Richardson dans l'Amérique septentrionale britannique et russe :

471 genera.
2155 species.
118 familles.
509 genera.

1 725 dicotiylédones.
554 monocotylédones.
2 279 species.

La région que nous désignons sous le non de *la forêt* renferme une foule de lacs. Les uns sont immenses, comme le lac Winnipeg, d'autres en grand nombre, ont une étendue de douze à vingt lieues, puis une foule incalculable d'autres lacs de toutes les dimensions. C'est à tel point dans certains districts, que les sauvages qui sillonnent leurs terres, le font presque toujours en petits canots qu'ils portent d'un lac à l'autre. J'en ai traversé jusqu'à vingt en un même jour en hiver, et pendant six jours de marche, je ne crois pas avoir franchi 10 milles sur la terre ferme; pourtant je ne suivais pas la route des canots. Cette observation nous conduit à dire qu'une très-grande partie de la forêt est de l'eau, ce qui entraîne une déduction énorme à faire sur la partie habitable. Joignant aux lacs proprement dits, les marécages et les terrains

annuellement exposés aux inondations, on double presque cette surface impropre à l'habitation. Il est vrai que le défrichement produira un assainissement naturel ; on en voit la preuve par la partie des prairies conquises sur la forêt ; là il y des affaissements, d'anciennes fondrières qui n'ont aucune humidité. Dans les parties mêmes tout à fait desséchées de ces nouvelles prairies, on voit un grand nombre de chaussées de castors, preuve certaine de l'existence de lacs ou d'étangs à l'époque où ces terrains étaient boisés. Les grands et les moyens lacs sont généralement poissonneux, les petits sont privés de cette ressource. Leur multiplicité a, en outre, un immense inconvénient, celui d'influencer défavorablement sur la température. Tous ces lacs se gèlent profondément en hiver ; le soleil de mai et une partie de celui de juin dépensent à les dépouiller de leur épais manteau de glace, une chaleur que le sol voisin utiliserait abondamment, et cela sans compensation contre les gelées précoces qui, même au milieu de l'été, sont plus fréquentes et plus intenses auprès de ces petits lacs et surtout des marécages. Le voisinage des grands lacs a un effet tout contraire, les récoltes y sont bien plus sûres, même aux latitudes élevées. Ils gardent les produits de la terre contre la destruction du froid. Cela, au reste, se comprend facilement. Quand la masse de leurs eaux est réchauffée elle ne subit pas dans une nuit les changements auxquels l'air atmosphérique est exposé ; les vapeurs chaudes qui s'exhalent de ces lacs neutralisent les courants d'air froid qui viennent d'ailleurs. A l'île à la Crosse, à Athabaskaw même, en défrichant les bords des lacs on est certain de la récolte du froment et des légumes, tandis que l'éloignement du rivage rend ces récoltes très-précaires. Dans les endroits bas et marécageux, il gèle tous les mois de l'année, par conséquent, la culture est impossible. Geci

établi, je considère que les bords des moyens lacs, là où le sol est naturellement productif et élevé, sont beaucoup plus avantageux à la colonisation que les prairies elles-mêmes. Aussi si j'avais à circonscrire une ceinture fertile, au lieu de faire un *arc-en-ciel* ou à terre, je prolongerais les extrémités de la prairie et je l'étendrais dans la forêt le long des grands cours d'eau, car cette région de la forêt est traversée par quelques belles rivières qui verront probablement plus tard des établissements se disputer leurs rives. La rivière la Pluie est une de celles-là, malgré les marécages qui rétrécissent la surface de sa première grève. Presque toutes les rivières qui descendent des montagnes Rocheuses offrent de grands avantages. Protégées, d'un côté, par ce puissant rempart, elles n'ont point, de l'autre, à craindre les influences délétères que les vents du nord tirent du fait que la baie d'Hudson s'avance si avant dans les terres plus à l'est. Elles ne redoutent point non plus les inconvénients que nous avons signalés comme conséquence des vents du Midi, se précipitant avec une violence indomptée à travers le désert, qui va pour ainsi dire à leur rencontre, jusqu'au golfe du Mexique. Si ce n'était l'éloignement du reste du monde, la difficulté des communications, les plateaux qui bordent ces belles rivières seraient déjà occupés, mais comment jeter une population à de pareilles distances? La petite colonie de la rivière Rouge a souffert assez longtemps, et souffre encore assez de son éloignement pour qu'il nous soit possible d'apprécier les difficultés de ces sortes d'établissements et la responsabilité encourue par ceux qui en précipitent trop la fondation.

CHAPITRE II.

RENSEIGNEMENTS HYDROGRAPHIQUES.

On comprend facilement la nécessité d'étudier les différents cours d'eau qui sillonnent ce pays, afin de juger de la plus ou moins grande facilité des communications et, par suite, de l'exploitation des richesses qu'il renferme. Pour plus de clarté, nous indiquerons séparément les trois grands bassins que renferme le département du Nord, qui sont : le bassin arctique, le bassin Winnipeg et le bassin intermédiaire.

§ 1. — **Bassin arctique.**

Ce bassin renferme plusieurs fleuves importants, les uns comme voies de communication, les autres par les souvenirs historiques qui s'y rattachent.

Le fleuve Mackenzie est la grande artère qui traverse le bassin arctique ou le territoire du nord-ouest, dans toute sa longueur, depuis le mont Hooker jusqu'à l'océan Glacial. Ce fleuve géant reçoit le tribut de toutes les eaux du territoire qui sont à gauche. Il ne perd à sa droite que celles qui se déchargent directement dans la mer. Nous plaçons la source de ce fleuve au pied des monts Hooker et Brown, tête de la rivière Athabaskaw, tout près des sources de la rivière Colombie, parce que, en ligne droite du moins, c'est le point le plus éloigné de l'embouchure. Ce fleuve magnifique, outre une multitude de petits tributaires, reçoit les eaux du petit lac des Esclaves, du lac la Biche, de la rivière de l'Eau claire, du grand lac Athabaskaw, de la rivière à la Paix, traverse la partie sud-

ouest du grand lac des Esclaves, accepte plus loin le tribut de la rivière au Liard, de la rivière du grand lac d'Ours. Ce fleuve porte plusieurs noms dans ses différentes sections. Il se nomme rivière Athabaskaw depuis sa source jusqu'à la petite rivière qui vient du lac la Biche. Il emprunte ensuite le nom de cette dernière jusqu'au confluent de la rivière de l'Eau claire, plus connue sous le nom de petite rivière Rabaska. Il devient ensuite rivière Athabaskaw jusqu'au lac du même nom ou des Collines; puis, c'est la rivière de Roche, dont le prolongement s'appelle rivière aux Esclaves, jusqu'à ce qu'elle se soit perdue dans ce grand lac, à la sortie duquel son nom de rivière Mackenzie lui est donné jusqu'à son embouchure. Ce fleuve est déjà navigable, sinon depuis sa source, du moins depuis le fort Jasper jusqu'à son embouchure, distance d'environ 2 000 milles. Dans tout cet immense parcours la navigation, avec les embarcations en usage dans le pays, n'est interrompue que dans deux endroits par le groupe des rapides de la rivière à la Biche et par celui de la rivière aux Esclaves. Ces derniers rapides, situés à plus de 1 200 milles de la mer Glaciale, sont le premier obstacle que des vaisseaux rencontreraient en remontant le fleuve. Des vaisseaux d'un moindre tirant navigueraient assez facilement depuis le haut de ces rapides jusqu'au pied de ceux de la rivière à la Biche, mais pas à toutes les saisons de l'année, les battures de sable formant, à l'eau basse, des obstacles nombreux. Depuis les derniers rapides jusqu'au fort Jasper, le courant est extrêmement fort, l'eau ordinairement peu profonde; en sorte que la navigation est très-difficile et n'est même possible que pour des bateaux de très-faible tirant et d'une grande force motrice. La largeur de ce fleuve, qui n'est d'abord que d'environ un quart de mille, augmente graduellement, quoique irrégulièrement. En

certains endroits il a jusqu'à 2 milles de largeur, et, somme toute, est un des plus beaux fleuves du monde, tant pour sa longueur que pour le volume de ses eaux.

Depuis sa source jusqu'au lac Athabaskaw, ses eaux sont troubles, fortement chargées d'argile et de sable, ce qui forme des battures mouvantes bien difficiles à connaître et à éviter. Le peu de limpidité de l'eau augmente la difficulté de cet inconvénient. Dans le cours du mois de juillet ce fleuve, comme tous ceux qui descendent des montagnes Rocheuses, voit une crue subite de ses eaux due à la fonte des neiges sur les grandes montagnes. Dans le haut surtout, il devient un torrent impétueux, et alors la navigation est bien difficile, souvent même dangereuse. Cela arrive surtout quand des chaleurs intenses se succèdent pendant plusieurs jours dans la région des neiges. La durée de ce phénomène est ordinairement en raison inverse de son intensité.

Le delta de l'Athabaskaw, en arrivant au lac du même nom, est d'autant plus singulier qu'il est aussi soumis à l'action d'un autre grand cours d'eau, la rivière à la Paix, qui a son embouchure tout près de là. Ces deux puissantes rivières, outre des sables et des argiles, traînent encore des arrachés considérables. Ces débris se sont amoncelés dans la partie sud-ouest du lac pour former la langue de terre qui sépare les deux grandes sources de la rivière Mackenzie. Ce travail n'est pas encore complété. Les rivières d'Embarras, d'Epinettes, le lac Mamawi, les Quatre-Fourches et une multitude de canaux sillonnent cette langue de terre et sont encore à attendre la fin de ce travail. Les courants de plusieurs des branches de ce delta changent de direction suivant la hauteur des eaux de l'Athabaskaw et de la rivière à la Paix. Quelques-uns coupent la langue de terre sur un plan rectangle avec celui des fleuves. A l'eau haute, une partie des terres de ce

delta est inondée ; les points élevés, recouverts de foin, forment des îlots ordinairement oblongs qui apparaissent comme les filets d'un rets immense, dont les petits lacs qui les séparent seraient les mailles énormes. De là le nom d'*Athabaskaw* ou *Ayabaskaw* (Filet de foin), que nos voyageurs ont souvent rendu par le mot *Rabaska*. Le grand lac des Esclaves, par un concours de circonstances semblable à celui que nous venons d'indiquer, voit graduellement sa rive méridionale s'agrandir par des dépôts qu'il reçoit des rivières qui s'y déchargent, et que les vents du nord, qui sont les plus violents et les plus fréquents, refoulent vers la rive sud qui est plus basse et à laquelle ils adhèrent plus facilement.

Le haut du fleuve Athabaskaw traverse des pays fertiles et bien boisés. Après une descente violente du pied des grands monts, il reçoit le tribut du petit lac des Esclaves, magnifique bassin, espèce de vivier immense qui a vingt-cinq lieues de long et une dizaine de largeur, dont les rives s'élèvent en amphithéâtre et sont d'une grande beauté. Ce tributaire de la gauche a, un peu plus loin, à droite, son pendant dans le beau lac la Biche, moins grand que le précédent, mais tout aussi recommandable et environné d'un pays d'une grande fertilité et très-propre à la colonisation. Du lac la Biche, il y a une route, par terre, jusqu'à la rivière Rouge, par conséquent jusqu'aux États-Unis. Déjà des transports s'effectuent par cette voie, et le lac la Biche pourrait devenir l'entrepôt du commerce qui se fera sur tout le fleuve Athabaskaw-Mackenzie.

Le tributaire le plus important que l'on rencontre ensuite est la rivière de l'Eau claire, ou petite rivière d'Athabaskaw. Ce délicieux petit cours d'eau, qui a sa source à l'est du portage à la Loche, a jusqu'à ce jour, malgré la difficulté de sa navigation, joui du privilége d'être à peu près la seule voie de communication vers Athabaskaw-

Mackenzie. En descendant des hauteurs du portage à la Loche, on s'embarque sur cette petite rivière qui, pour retenir le voyageur au milieu des beautés saisissantes qu'elle offre à ses regards, jette sur son chemin des obstacles à la navigation qui nécessitent les portages de la Terre blanche, des Pins, de la Grosse-Roche, de la Bonne et des Cascades. Cette rivière n'est pas navigable pour d'autres embarcations que celles en usage dans le pays, et encore ce genre de navigation n'est pas facile.

En descendant le grand fleuve, on entre dans l'extrémité sud-ouest du lac des Collines qui s'étend à l'est. Le lac Athabaskaw est une belle nappe d'eau profonde, claire, mesurant plus de 200 milles de longueur, à une élévation d'environ 600 pieds au-dessus de la mer. Il ne paye le tribut de ses eaux au fleuve géant du nord qu'après avoir reçu lui-même celui d'une partie des eaux du lac Walleston. Ce dernier, comme le lac des Iles, d'où sort la rivière de l'Eau claire, ne se détermine à prendre la route du nord qu'après avoir fourni son contingent au fleuve Churchill dont il alimente les tributaires. Nous l'avons dit déjà, un peu plus bas que le lac Athabaskaw, la rivière a la Paix joint ses eaux à celles du grand fleuve. Plusieurs regardent cette dernière rivière comme la source du fleuve Mackenzie. Il importe moins de discuter cette opinion que de faire connaître la rivière elle-même. La rivière à la Paix est, sans contredit, une des plus belles du pays, peut-être même du monde. Sa navigation, du moins pour les embarcations actuellement en usage, ne rencontre de difficulté que dans une chute assez petite et quelques rapides. Ces obstacles ne résisteraient pas à des travaux d'un ordre secondaire, et alors la rivière serait navigable dans tout son cours, même pour des embarcations considérables, et cela à peu près tout l'été. Cette rivière, qui arrose une vallée aussi belle que riche,

a ses sources dans les montagnes Rocheuses, tout près de celles de la célèbre rivière Fraser, et forme avec cette dernière, comme l'Athabaskaw avec la rivière Colombie, une ceinture hydraulique qui relie, presque sans interruption, la mer Glaciale à l'océan Pacifique, et forme une voie de communication qui, sans doute, n'est pas sans difficultés, quoique ces difficultés soient bien moindres qu'on ne le supposerait naturellement, à l'idée de passer les montagnes Rocheuses par eau. Cette route, découverte par le chevalier Mackenzie en 1793, a été suivie par les traiteurs de pelleteries. Elle trouve des avocats qui prétendent que c'est la voie naturelle pour pénétrer sur le territoire du nord-ouest. La vallée qu'arrose la rivière à la Paix ne peut manquer de se peupler, et alors bien des curieux et des intéressés admireront ce beau cours d'eau que la pauvre nation des castors, qui habite ses rives, voit peut-être aujourd'hui avec assez d'indifférence.

Entrons de la rivière à la Paix dans la rivière des Esclaves; nous la descendrons avec rapidité jusqu'à sa première cascade, que nous éviterons en faisant le portage de la Cassette. C'est le commencement du second groupe des grands rapides du fleuve Mackenzie. Le premier, dans la rivière à la Biche, était formé par les couches calcaires qui la traversent; celui-ci doit son existence aux promontoires non fossilifères qui viennent ici saluer le grand fleuve ou essayer sa puissance en jetant sur son passage des obstacles qui ne sauraient résister à la violence de son cours, et le fleuve furieux bondit à travers ces obstacles, se dédommageant des efforts qu'ils lui coûtent par le magnifique coup d'œil qu'offrent ses chutes et ses rapides. Le voyageur a le loisir de contempler ce spectacle, puisque, outre le portage de la Cassette, il lui faut encore faire ceux des Embarras, du Brûlé, de la Montagne, enfin le portage du Noyé. En jetant un dernier regard sur

cette âpre et rude nature, encourageons-nous à continuer notre route, tout en regrettant de ne pas trouver ici quelque beau vaisseau qui sans obstacle nous conduirait à la chasse à la baleine sur la mer Glaciale. A défaut de ce secours, montons sur la berge qui nous attend ; à 15 milles nous saluerons en passant la petite rivière au Sel, et, si nous n'avons pas encore contracté l'habitude de manger tout doux, nous nous approvisionnerons sur ces bancs cristallisés qui apparaissent comme des bancs de neige. Plus loin, après avoir passé un autre delta, nos regards se perdront sur une autre mer d'eau douce, c'est le grand lac des Esclaves. L'île de Pierre, masse de granit nu, nous dira qu'à l'est et au nord ce grand lac, comme tous ses frères géants, est solidement entouré de roches primitives, tandis qu'au sud et à l'ouest il est ceint de calcaires. Ce lac cst un des plus grands de l'univers, sa profondeur égale celle du lac Supérieur, ses eaux sont magnifiques et nourrissent une quantité prodigieuse de poissons. Malheureusement la navigation n'y est certaine que depuis le commencement de juillet jusqu'au milieu d'octobre. Après avoir traversé le lac des Esclaves, le grand fleuve prend définitivement le nom de celui qui en a fait la découverte. Avant de descendre cette dernière partie, mettons pied à terre, nous devons être plus civils que nous ne l'avons été jusqu'à ce moment, puisque nous n'avons encore salué personne. Il y a ici des missionnaires, un évêque, des prêtres, des sœurs de la charité sont sur cette rive, c'est l'établissement de la Providence, résidence du vicaire apostolique de la rivière Mackenzie.

Reprenons notre course pour nous arrêter à l'embouchure d'une autre grande rivière, celle dite *rivière au Liard* ou *rivière à la Montagne*. Ceux qui veulent savoir comment une grande rivière descend des hauteurs escar-

pées, comment nos voyageurs sont assez hardis pour s'aventurer sur des eaux mugissantes, qui coulent avec un horrible fracas au milieu des hautes murailles qui les bordent, ceux-là n'ont qu'à monter la rivière au Liard. D'abord ils n'auront pas trop de difficulté, mais à mesure qu'ils approcheront de la cime des montagnes je leur promets des émotions. Ils iront saluer les sources des rivières Pelly et Lewis qui, avec celle du Liard forment un autre cordon hydraulique, presque non interrompu, entre la mer de l'Ouest et celle du Nord. En redescendant la rivière du Liard il faut se cramponner fortement au bateau qui vous entraîne, car en certains endroits le courant est tellement violent que celui qui gouverne se lie à l'embarcation pour n'être pas arraché de son poste par la secousse que la force de l'eau imprime au gouvernail qu'il tient en main.

Revenus au fort Simpson, où la rivière du Liard se décharge dans le fleuve de Mackenzie, continuons à descendre ce dernier pour admirer les beautés sauvages qu'il va nous permettre de contempler. C'est la chaîne des montagnes Rocheuses que le fleuve va saluer à son tour. Cette puissante muraille repousse le rapide visiteur qui pour l'éviter dévie quelquefois de sa course. Plus loin, il semble que l'eau l'a emporté sur le roc et que le fleuve impatient, au lieu de décrire des sinuosités nombreuses, s'est élancé à travers ces masses énormes qui encaissent son lit de chaque côté. De nombreux affluents descendent des montagnes emportant dans leur chute rapide le tribut des lacs que ces dernières renferment dans leurs flancs.

Après que l'on a examiné les couches de charbon, le bassin de lignite que traverse le grand fleuve, voilà qu'une colline coupée verticalement à plus de 200 mètres nous invite à contempler la grande rivière qui coule à ses

pieds, c'est la rivière du grand lac d'Ours. Nous pouvons la remonter pour aller visiter le lac immense qui lui donne son nom. Mais souvenons-nous qu'il est couvert de glace pendant onze mois de l'année : nous ne pourrons donc pas nous y arrêter longtemps, quel que soit le degré d'intérêt qu'il puisse inspirer, tant par sa grandeur que par les souvenirs historiques qu'ont attachés à son nom les expéditions arctiques qui en on fait leurs quartiers d'hiver. Une autre raison encore nous fait aimer ce lac, puisque les rigueurs exceptionnelles du climat qui y règne n'ont pas découragé l'apôtre qui y a porté le flambeau de la foi. Nous saluerons ce missionnaire à Good-Hope, la dernière de nos stations. Passons ce qu'on appelle *le rapide* qui, à l'eau basse, pourrait quelquefois faire mentir l'assertion que nous avons faite, que le fleuve est navigable pour de gros vaisseaux jusqu'à la mer Glaciale, où il débouche à travers un delta de terres alluviales.

Le bassin arctique renferme plusieurs autres rivières qui, quoique sans utilité pratique, ne manquent pas d'intérêt, et qu'ont rendues célèbres les noms et les aventures des illustres voyageurs qui ont exploré ces plages inhospitalières. La rivière de Cuivre est la première qui ait attiré l'attention ; sa recherche a été l'objet du premier voyage fait par terre dans les régions arctiques, c'est celui de Samuel Hearn en 1771 ; puis la rivière du Poisson ou de Back qui, comme la précédente, a été le théâtre de bien des scènes émouvantes, qui a vu la dernière expédition par terre, celle de MM. Anderson et Stuart en 1855. C'est à l'embouchure de cette rivière qu'on a fait les découvertes qui ont mis un terme à l'incertitude causée par l'ignorance du sort du capitaine Franklin et de ses généreux compagnons de voyage. Nous parlerons de ces rivières en parlant de l'histoire du pays.

§ 2. — Bassin du Winnipig.

La description de ce bassin entraînera tout naturellement celle des grand cours d'eau qui se déchargent dans le lac de ce nom, et qui vont ensuite s'engloutir dans la baie d'Hudson. Nous ajouterons quelques mots sur les principales rivières qui tombent aussi dans la même baie à l'est du fleuve Nelson et que nous rattacherons au bassin du Winnipig pour ne pas trop multiplier les divisions.

Le lac Winnipig est assis au centre d'un plateau immense; c'est vers lui que convergent les grandes rivières qui égouttent ce plateau; elles viennent de l'est, du sud, de l'ouest, et après avoir mêlé leurs eaux vont toutes par une issue commune se perdre dans le grand lac salé, la baie d'Hudson.

Le lac Winnipig, qui couvrait autrefois une surface triple ou quadruple de celle qu'il occupe aujourd'hui, offre pourtant encore une étendue considérable ; on lui assigne une superficie de 8 500 milles; sa plus grande longueur est de 280 milles, tandis que sa largeur varie de 6 à 60 milles. Des observations diverses établissent sa hauteur au-dessus du niveau de la mer à 600 ou 630 pieds. Sa profondeur n'excède pas 12 brasses. Ses eaux, pour battre le granit qui l'encaisse à l'est et les sables ou calcaires qui le bordent à l'ouest, n'en sont pas plus limpides, c'est le Winnipig de la nature comme celui du sauvage. Ce mot dans les langues algonquines veut dire *eau sale,* et si cette eau n'est pas bourbeuse, elle n'a pas non plus la limpidité qu'ont ordinairement les lacs de quelque étendue.

Outre les canots et les berges ordinaires, le lac Winnipig a vu d'autres embarcations. Les archéologues aimeront plus tard à savoir que les premiers vaisseaux cou-

verts qui ont navigué sur ces eaux ont été construits à Norway House dans l'hiver de 1831 à 1832. Ils avaient noms *George* et *Alexander*. Ces deux petites goëlettes, du port d'une trentaine de tonneaux, ne filèrent leurs nœuds que pendant dix ans. En 1842, *Isabella* et *Mary*, montées chacune, comme les précédentes, par quatre ou cinq hommes, remplacèrent leurs devanciers dont elles tuèrent le souvenir sans jeter beaucoup plus d'éclat. En 1848 *Mary* fut dévorée par un incendie, et en 1855 *Isabella* se brisa au rivage. Le lac Winnipig, veuf de sa petite flottille pendant neuf étés, a, au printemps de 1866, joyeusement accepté la légère *Polly* qui le tyrannise depuis.

Pour étudier le Winnipig comme moyen de communication, nous examinerons ses affluents : 1° à l'est; 2° au sud; 3° à l'ouest; 4° au nord où se trouve la seule décharge du lac.

1° *Affluents de l'est.* — Plusieurs rivières coulent naturellement dans ce grand lac, de toutes les directions. Du côté du levant, nous n'en mentionnerons que deux : la rivière aux Tourtes (*Barron's river*), qui a son embouchure à peu près au milieu du lac Winnipig et qui n'a d'importance, que parce qu'elle porte les petites embarcations nécessaires au commerce des deux postes de traite établis sur ses rives; puis la belle et grande rivière Winnipig qui, prenant ses sources dans les hauteurs qui séparent le Canada du territoire du nord-ouest, excite naturellement le plus vif intérêt comme voie de communication. Ce cours d'eau a été l'objet d'études spéciales, surtout pendant les étés 1857 et 1858. Nous empruntons aux rapports officiels publiés alors les chiffres suivants : Une des sources de la rivière Winnipig se trouve au portage de la Savane, forme ensuite le lac des Mille-Lacs, puis la rivière à la Seine. Le tout, jusqu'à la petite chute, distance d'environ 65 milles, est navigable pour de petits bateaux à vapeur; de là au

lac la Pluie, distance de 67 milles, la navigation est impossible pour autre chose que des canots; les transports devront s'y effectuer par terre. Depuis l'origine du lac la Pluie, jusqu'à l'extrémité du lac des Bois, y compris la rivière à la Pluie qui relie ces deux belles nappes d'eau, la distance est de 208 milles, et la navigation à la vapeur ne trouverait d'obstacle que dans la chute du fort Francis. Cette magnifique cascade, qui a une élévation d'une vingtaine de pieds, nécessiterait des écluses; en définitive, le cours d'eau dont nous nous occupons, depuis sa source jusqu'à l'extrémité du lac des Bois, présente des obstacles réputés insurmontables pendant une distance collective de 72 milles, tandis qu'il offre à la navigation une longueur de 263 milles. Il ne faudrait pas croire que même cette dernière partie, du moins dans le haut, soit sans difficultés. Je pense que, dans la pratique, on subirait bien des mécomptes; mais aussi, quelles sont les rivières qui, dans un si long parcours, ne présentent point d'obstacles? Dans l'hypothèse de l'adoption de cette route comme voie importante de communication, les travaux exécutés amèneraient le résultat indiqué par les explorateurs. Il est à regretter que la rivière Winnipig cesse d'être navigable à l'endroit même où elle prend son nom, c'est-à-dire depuis le portage du Rat, où elle reçoit les eaux du lac des Bois, jusqu'au port Alexandre où elle les verse dans le lac Winnipig. Cette partie de la rivière, sur une distance d'environ 160 milles, est enrichie de tant de rapides, de chutes, de cascades, qu'il est impossible de songer à l'utiliser pour d'autres embarcations que celles actuellement en usage. Les canots d'écorce se jouent facilement dans les rapides, et se portent avec une facilité presque égale par-dessus les rochers qui les encaissent. Les berges employées, outre les canots, sont des bateaux découverts qui ont une trentaine de pieds de quille avec

une capacité de quatre ou cinq tonnes et qui sont mises en mouvement, en temps calme, par six ou huit lourdes rames. Ces rames ne sont pas manœuvrées avec autant de facilité que la légère pagaie ; la berge ne vole pas sur les eaux comme le canot d'écorce; cependant, au moyen de la longue rame qui lui sert de gouvernail, nos habiles voyageurs la dirigent facilement au milieu des rapides ordinaires, et une quinzaine d'hommes la traînent dans les portages même les plus escarpés. Ces embarcations sont les seules dont on puisse faire usage dans la rivière Winnipig; il faudrait des travaux gigantesques pour en améliorer la navigation. La rivière Winnipig compte vingt-six portages. En un endroit elle prend le nom de *rivière Blanche,* parce que les rapides sont si continus, que l'eau est partout écumante.

Les affluents les plus remarquables de la rivière Winnipig sont : au nord, la petite rivière aux Anglais, qui décharge le lac Seul et qui est la route des canots pour se rendre, par la riviere Albany, au comptoir du même nom sur la baie d'Hudson ; et au sud, la série des lacs qui formaient autrefois la route des canots par le grand Portage et la rivière aux Tourtes. Le lac Vermillon y envoie aussi ses eaux.

Pour obvier à l'impossibilité d'utiliser la rivière Winnipig comme voie de communication, on a imaginé d'ouvrir une route par terre, depuis le lac Plat (extrémité ouest du lac des Bois et terminus de la navigation jusqu'à la rivière Rouge. La distance de ce point au fort Garry est de 91 milles. La nature du sol, dans ce parcours, n'exigerait pas des travaux considérables pour un chemin de charrettes.

2° *Tributaire méridional.* — Le seul tributaire du lac Winnipeg, au sud, est la rivière Rouge, dont quelques-unes des sources touchent à plusieurs de celles du Missis-

sipi. La rivière Rouge, sur les bords de laquelle est établie la colonie du même nom, est, sous quelques rapports, une bien jolie rivière. Son eau pourtant est loin d'être limpide; elle coule sur un lit d'argile qui la charge souvent au point de la rendre bourbeuse. Plusieurs sources saumâtres donnent à ses eaux une saveur désagréable; leur couleur forme un contraste singulier avec le nom qu'elle porte. On dit que ce nom doit son origine à un combat sanglant que se sont livré les sauvages sur les grèves du lac Rouge; de là le nom de ce lac qui, étant un des principaux tributaires de la rivière dont nous parlons, lui a communiqué la même appellation. Cette rivière, qui aujourd'hui porte son nom depuis ses sources les plus éloignées jusqu'à son embouchure au lac Winnipig, était divisée autrefois en trois sections différentes. La section supérieure, depuis les sources les plus éloignées jusqu'à la grande Fourche, confluent de la rivière du lac Rouge, se nommait rivière des Sioux, tandis que la rivière Rouge d'alors ne comprenait que la section qui s'étend depuis le lac Rouge jusqu'au confluent de l'Assiniboine, la Fourche. L'Assiniboine, de son côté, conservait son nom après sa jonction avec la rivière Rouge, jusqu'au lac Winnipig. La plus grande longueur de la rivière Rouge est d'environ 400 milles par une ligne qui suivrait sa direction générale. Les sinuosités de son cours lui donnent en réalité une longueur presque double de cette ligne droite. Le département du Nord ne possède à peu près qu'un quart de cette rivière, c'est-à-dire depuis le confluent de la rivière Pembina jusqu'à l'embouchure, distance d'environ 100 milles par terre. Les sinuosités sont moins nombreuses et moins considérables dans cette partie; la largeur moyenne est de 150 à 200 mètres. Il est bien difficile d'indiquer sa profondeur, qui varie de 2 à 30 pieds suivant les saisons.

La rivière Rouge a subi l'expérience de la navigation à

vapeur. Un engin sillonne ses eaux depuis 1859. Cette expérience de huit années nous permet de formuler, sur les facilités de cette navigation, une opinion plus exacte que celle donnée par les observations ou études nécessairement superficielles qui se font dans un pays peu habité.

Le premier bateau à vapeur qui ait voyagé sur la rivière Rouge est l'*Anson Northup*, que ses propriétaires y conduisirent à grands frais de la rivière Saint-Pierre, profitant, pour cet effet, des eaux débordées du printemps. Le bateau arriva, à l'improviste, au centre de la colonie, au commencement de juin. Personne ne l'attendait ; son arrivée prit les proportions d'un événement. A la surprise publique, le canon gronda et les cloches carillonnèrent en signe d'allégresse. Le sifflement de la vapeur, se promenant sur les eaux de notre rivière, disait aux échos du désert qu'une ère nouvelle allait luire pour ce pays. Chaque révolution de l'engin semblait diminuer d'autant la distance qui nous sépare du monde civilisé. Les troupeaux d'animaux domestiques, peu habitués à ce bruit, prenaient la fuite, se croyant, je suppose, poursuivis par une bête plus grosse qu'eux-mêmes, et les gens de beaucoup comme de peu d'esprit accouraient en foule pour voir le nouveau venu, qui n'était pourtant pas un chef-d'œuvre du genre. Les enfants, pour exprimer leur surprise, disaient qu'ils avaient vu passer une grosse berge ayant un moulin à son arrière.

L'arrivée de l'*Anson Northup* inaugura, de fait, une ère nouvelle pour le commerce de la colonie de la rivière Rouge. L'honorable compagnie de la baie d'Hudson se détermina à tenter cette voie pour une partie de ses importations. Elle se procura une licence pour traiter parmi les sauvages des États-Unis, fit l'acquisition de terres considérables auprès de l'embouchure de la rivière au

Bœuf, éloignée de 200 milles du fort Garry. On commença à cet endroit, que l'on considérait comme le point auquel le bateau à vapeur pourrait atteindre ordinairement, un établissement auquel on donna le nom de *Georgetown*, en l'honneur de sir George Simpson, alors gouverneur de Rupert's Land, et qui avait favorisé généreusement l'entreprise nouvelle. Les MM. Burbank et Cie, de Saint-Paul, établirent une ligne de diligences entre Georgetown et Saint-Cloud, pour la rallier à celle qu'ils avaient déjà entre Saint-Cloud et Saint-Paul; en un mot, on fit tout ce que l'on put pour nous lancer en pleine civilisation, cette civilisation, du moins, que traîne la vapeur et, à son défaut, les chevaux bien enharnachés.

Au printemps de 1860, tout répondit à l'attente générale. L'eau était haute, la vapeur commença ses courses et les continua pendant tout l'été. A l'automne, l'eau basse suscita des difficultés; il fallut se traîner difficilement à travers les pierres des rapides des Outardes, que l'on commença à considérer comme une difficulté sérieuse, du moins à cette saison. En 1861, la rivière Rouge déborda dans tout son cours; la vapeur n'a pas peur de l'eau; c'est, bien au contraire, un des éléments de sa force, en sorte que notre petit bateau pût courir en toute facilité entre le fort Garry et Georgetown, et cela jusqu'à la fin d'octobre. C'est grâce à lui et aux diligences de M. Burbank que, cette même année, nous pûmes aller de Saint-Boniface à Montréal en douze jours.

Le succès de cette année encouragea tout naturellement les propriétaires du petit vapeur, qui perdit, lui, à son triomphe : on le trouva trop petit, trop laid, pas assez fashionable pour la magnifique rivière Rouge ; bref, on décréta sa déchéance. Le splendide *International*, avec sa prétentieuse devise : *Germinaverunt speciosa deserti*, sortit des chantiers de Georgetown, laissant à sa place les

20 000 piastres qu'il avait coûté, et entreprit au printemps de 1862 de montrer la gloire de sa construction. Les circonstances le favorisèrent à un certain point de vue. L'engouement créé par la découverte des mines d'or de Caribou avait mis la fièvre jaune au cœur d'un grand nombre, qui croyaient la calmer plus facilement en prenant la route de terre pour arriver à la rivière Fraser. Cent cinquante mineurs partaient de Georgetown par le premier voyage de l'*International*. Le succès ne répondit pas à l'attente, il fallut six jours pour descendre au fort Garry. Quoi qu'il en soit, l'*International* continua ses voyages presque tout l'été. Vers l'automne les basses eaux ne lui permirent pas de monter le rapide aux Outardes, il fut même obligé de prendre ses quartiers d'hiver un peu trop tôt au gré des intéressés. Là commence la série des échecs qui, pendant quatre ans, ont marqué la navigation à vapeur sur la rivière Rouge. En 1863, le steamboat, conduit jusqu'au port Abercombie, n'en put plus bouger, non pas uniquement à cause des Sioux, que l'on redoutait avec raison, à la suite des massacres qu'ils avaient commis l'automne précédent, mais bien aussi parce que l'eau était trop basse pour le tenir à flot, quoiqu'il ne lui en fallût que 4 pieds pour ses évolutions. En 1864, on ne compte qu'un voyage au printemps, et encore le retour s'effectua difficilement. En 1865, même résultats, un seul voyage possible au moment de la débâcle. En 1866, l'*International* ne démarra pas du gros chêne auquel on l'attache à Georgetown. Au départ de la glace, un voyage eût pourtant été possible, mais l'insuccès des années précédentes avait rendu si peu confiant que l'on ne prit pas même la peine de préparer du fret pour cette époque. En 1867, l'eau a été plus haute; le bateau, qui ne fit que deux voyages, aurait pu facilement monter et descendre la rivière Rouge jusqu'à la fin

d'août. Le fret manquant encore à Georgetown, on le fit voyager dans le bas de la rivière entre les deux forts Garry.

Voilà le résultat des expériences de huit années ; c'est-à-dire, en définitive, la moitié du temps le vapeur n'a pu fournir ses voyages, et l'autre moitié a été marquée par l'insuccès le plus complet. Ce résultat a un peu trompé les brillantes espérances, les riches calculs. Aujourd'hui, l'idée d'un steamboat sur la rivière Rouge ne soutient pas l'enthousiasme qu'elle avait créé tout d'abord. Les riches et les négociants, instruits par l'expérience et le mécompte, redoutent l'incertitude du résultat. Les pauvres vont jusqu'à se prononcer positivement contre la vapeur et cela pour les trois raisons suivantes : 1° la rivière Rouge est très-poissonneuse et nourrit par là un grand nombre de nécessiteux; on sait assez que les bateaux à vapeur ne sont pas très-experts dans l'art de la pisciculture ; 2° le bois est très-rare sur les bords de la rivière Rouge ; il y est pourtant bien nécessaire et les canots à feu font la guerre aux combustibles de la rive, tout comme aux comestibles qui se jouent dans l'onde ; 3° des transports par terre, des Etats-Unis ici, sont une source abondante de gain pour les propriétaires de la colonie, qui utilisent ainsi leurs chevaux et leurs bœufs de travail, tandis que la circulation du steamboat les prive de cet avantage, et tout l'argent dépensé par les gens du pays pour le roulage de Saint-Cloud à Georgetown reste entre les mains des Américains. Quoi qu'il en soit de ces raisons ou de ces inconvénients, il n'est point douteux que la rivière Rouge continuera d'être sillonnée par des vapeurs. Si, au lieu de construire un vaisseau sur les proportions de l'*International*, on avait construit un tout petit bateau, on aurait certainement obtenu un résultat plus satisfaisant.

La rivière Rouge a, sur le territoire des Etats-Unis, en-

tre autres affluents, la rivière de la Queue-de-Loutre et la rivière du lac Rouge, qui, sortant toutes deux de lacs situés au milieu de belles et épaisses forêts, peuvent être très-utiles pour la descente des bois. La Chayenne et la Pembina sont aussi d'importants tributaires. La dernière semble être mise en sentinelle pour garder la frontière américaine, où elle décrit une courbe, après avoir laissé les possessions britanniques sur lesquelles elle a ses sources. Dans le département du Nord, outre quelques affluents d'aucune utilité, la rivière Rouge reçoit les eaux des rivières aux Roseaux, aux Rats et Sale qui, sans offrir tous les avantages que possèdent les tributaires ci-dessus mentionnés, nous ont néanmoins dejà rendu de grands services, et nous en rendront de plus grands encore, quoique leurs lits soient presque desséchés la plus grande partie de l'été. Les rives de la rivière Rouge sont des falaises argileuses généralement très-élevées. Cependant elles sont souvent inondées ; ces inondations élèvent le lit de la rivière jusqu'à 30 pieds au-dessus de son niveau ordinaire.

Le plus important tributaire de la rivière Rouge est, sans contredit, la rivière Assiniboine, qui était considérée autrefois comme la rivière principale et conservait son nom jusqu'au lac Winnipig. L'Assiniboine n'est point navigable, quoiqu'elle ait un cours de plusieurs centaines de milles. Au printemps, mais au printemps seulement, on peut la descendre, et, de fait, on la descend en canot ou en bateaux tout à fait plats, qui ne la remontent jamais. Je ne sache pas qu'elle soit propre à un autre genre de navigation. Son cours est excessivement tortueux, le bas coule sur un lit argileux à travers une vallée fertile, le haut traverse une plaine souvent sablonneuse et aride. Au printemps, les ruisseaux qui descendent de la montagne Dauphin peuvent confier à l'Assiniboine, où ils se jet-

tent, les bois que nous lui demanderons, après avoir épuisé ceux qui la bordent et qui nous ont déjà été d'une si grande utilité.

La rivière Rapide traverse de belles terres, qui plus tard seront certainement habitées.

Le grand affluent de l'Assiniboine, à l'ouest, est la rivière Qu'Appelle, petit ruisseau au fond d'une vallée délicieuse et dont l'élargissement forme huit lacs où abonde la meilleure qualité de poisson blanc. Avec plus de bois, la vallée du lac Qu'Appelle serait une place de premier choix pour la colonisation.

Quelqu'un a parlé de construire une chaussée à travers la branche sud de la Siskatchewan, pour rejeter dans la vallée de la Qu'Appelle la masse d'eau qui l'emplissait autrefois, et par là fournir à l'Assiniboine le moyen de devenir navigable. Sans m'arrêter à combattre une idée, dont la réalisation me semble tout à fait impossible, je me permettrai d'exprimer mon étonnement à l'annonce d'un projet conçu, en partie du moins, en faveur de la colonie de la rivière Rouge, et dont la première conséquence serait de noyer, et, par conséquent, de détruire cette même colonie. Les inondations sont précisément le plus grand obstacle que la colonie ait trouvé à son développement, et l'on parle d'un plan qui, entre autres inconvénients, lui amènerait une masse d'eau presque égale à celle qu'elle reçoit naturellement et qu'elle ne peut contenir. Evidemment la rivière Qu'Appelle, au lieu d'être autrefois un tout petit ruisseau comme aujourd'hui, était une belle et magnifique rivière, ou un lac immense remplissant toute la vallée qui a près de 2 milles de longueur; mais c'était à l'époque où toute la plaine, au milieu de laquelle coule la rivière Rouge et le bas de l'Assiniboine, était le fond d'un lac. Cette plaine redeviendrait encore un lac, si une partie considérable des

eaux de la branche sud de la Siskatchewan étaient dirigées vers l'Assiniboine.

Au sud, la rivière Assiniboine reçoit les eaux de la rivière à la Souris, qui a ses sources tout près du Missouri. Des fragments de lignite, trouvés sur les bords de cette rivière, avaient fait croire à l'existence de couches carbonifères. Des recherches plus exactes n'ont point justifié cette attente. C'est en suivant la rivière à la Souris, une partie de son cours, que les explorateurs de la rivière Rouge ont aussi découvert le haut du Missouri, et c'est de là qu'ils ont poussé leur reconnaissance jusqu'aux montagnes Rocheuses, avant qu'un homme civilisé en eût salué le versant oriental, du moins à cette latitude.

Par elle-même et par la rivière Qu'Appelle, l'Assiniboine va chercher les eaux de toute la plaine jusqu'aux bords pour ainsi dire de la branche sud de la Siskatchewan, tandis que la rivière à la Souris et la Chayenne reçoivent celles qui descendent du grand coteau du Missouri. La rivière Rouge, outre toutes ces eaux, recueille au sud celles qui ne tombent pas dans le Missouri. Il n'est donc point étonnant que les neiges fondues, qui ne trouvent point obstacle dans ces immenses plaines, d'où elles se précipitent vers le lac Winnipig, le fassent en assez grande abondance pour n'être pas contenues dans le chenal qui doit les conduire, et cela est d'autant plus naturel que le lac, étant encore à l'époque de la fonte des neiges tout couvert d'une glace épaisse, ne se prête pas facilement à l'absorption de cette grande quantité d'eau. Nos inondations ont un caractère bien différent de celui qu'elles revêtent dans les pays montagneux. Ici nous ne sommes point envahis par un torrent qui se précipite avec fracas et rapidité dans notre plaine, presque horizontale ; la crue des eaux, rapide à son début, est très-lente ensuite pendant plusieurs jours, puis elle devient comme insensible,

c'est ensuite la stagnation complète pendant quelques jours ; enfin la décroissance se fait graduellement dans les mêmes proportions.

3° *Tributaires de l'ouest.* — La côte occidentale du lac Winnipig ouvre ses couches calcaires pour laisser passer deux tributaires dignes du plus vif intérêt, et qui absorberont notre attention de ce côté, à l'exclusion du grand nombre de petites rivières qui se déchargent aussi dans le grand lac. Ces deux tributaires sont la rivière du Dauphin, dite *Petite Siskatchewan*, et la grande rivière Siskatchewan, justement célèbre.

La rivière Dauphin perd à n'avoir pas plus de profondeur ; son eau est si belle, si rapide ! Elle décharge, outre les lacs Manitoba et Winnipigons, tous ceux que nous croyons avoir été confondus autrefois avec ces derniers, dans un seul et même bassin. La rivière Dauphin, qui n'a que quelques milles de longueur, sort du lac Saint-Martin, qui en a 30 et qui reçoit les eaux du Manitoba par la rivière et le lac de la Folle-à-la-Perdrix. Le mot *Manitoba* est la corruption du mot *Manitowapaw*, qui signifie *détroit du Manitou*, ou détroit extraordinaire, surnaturel. L'agitation de l'eau y est attribuée, par les sauvages, à la présence de quelque esprit. Le lac qui porte ce nom a une superficie d'environ 1 900 milles, une longueur de 120, par une largeur irrégulière qui n'excède nulle part 20 milles. La petite rivière Blanche (*White-mud-river*), se décharge dans ce lac à son extrémité méridionale. Nous mentionnons ce petit cours d'eau, de peu d'importance par lui-même, parce qu'il traverse une petite vallée très-propre à la colonisation et sur les bords de laquelle, comme sur les rives du Manitoba, il y a déjà quelques établissements.

La rivière à la Poule-d'Eau, qui est restée le trait d'union entre les lacs Manitoba et Winnipigons, décuple deux ou trois fois dans son parcours la distance qui sé-

pare ces deux lacs. Cette rivière est rapide, peu profonde, et a une foule de branches à travers un pays bas et marécageux.

Le lac Winnipigons (petit Winnipig) a une superficie à peu près égale à celle de son noble voisin. Sa longueur et sa largeur sont aussi à peu près les mêmes. Un phénomène assez singulier dans ces deux lacs, où les couches de calcaire abondent, c'est la présence des blocs isolés de granit s'amoncelant en battures qui se prolongent bien loin au large et rendent la navigation dangereuse. C'est sur une des battures du lac Winnipigons que le zélé M. Darveau perdit la vie, après y avoir brisé son canot. En certains endroits, ces battures de cailloux courent dans des directions parallèles à la côte, se couvrent de terre et même d'arbres, forment une première grève ou crête qui n'a souvent que quelques pieds de largeur, laissant en arrière des petits lacs ou marais quelquefois d'une grande étendue et qui offrent de sérieux embarras à ceux qui, mettant pied à terre, n'aiment pas à marcher dans l'eau.

Le joli lac Dauphin, long d'environ 20 milles et large de 12, porte ses eaux au Winnipig; plus au nord, la rivière Plate paye le tribut du lac et de la rivière du Cygne; enfin, tout à fait à l'extrémité septentrionale, la rivière à la Biche, l'une des premières découvertes dans le pays, fournit aussi son contingent. Tout naturellement les rives de cette dernière comme de celles du Cygne, étant plus élevées, sont des terres propres à la culture et qui semblent d'une grande fertilité. Joignant à ces lacs et rivières déjà mentionnés une multitude d'autres qui couvrent tout le pays, on accepte plus volontiers que, à une époque même assez rapprochée, le tout ne formait, avec le grand Winnipig, qu'un seul et même bassin ou mer intérieure. Le lac Saint-Martin n'a que 25 pieds au-dessus

du Winnipig, le lac Manitoba n'en a que 40, le Winnipigons 60, et le lac Dauphin, le plus élevé de tout ce groupe, n'en a que 70. Ce dernier se trouve à peu près au niveau des terres, au centre de la colonie de la rivière Rouge, en sorte que le nivellement de ce groupe de lacs entraîne l'inondation des terres que nous habitons.

Les lacs Manitoba et Winnipigons sont de magnifiques nappes d'eau, navigables aux vaisseaux tirant une dizaine de pieds ; malheureusement le chenal qui les relie, comme celui qui les unit au grand lac Winnipig, n'a pas assez de profondeur pour porter des embarcations considérables. Cette dernière circonstance est d'autant plus regrettable, que sans elle ces lacs seraient la voie la plus commode pour pénétrer dans l'Ouest, où la vallée de la Siskatchewan n'a que 4 à 5 milles de longueur. Le percement de cette langue de terre n'offrirait aucune difficulté sérieuse ; les deux lacs que ce canal unirait ont à peu près la même élévation, et on éviterait par là tous les obstacles qu'offrent à la navigation les 20 milles qui séparent le lac Bourbon du lac Winnipig.

L'embouchure de la rivière Dauphin ou petite Siskatchewan, second tributaire en importance de la rive occidentale, est située au milieu du lac vis-à-vis l'embouchure de la rivière aux Tourtes (*Barron's river*), second tributaire aussi en importance de la rive orientale. Cette espèce de symétrie se produit encore à l'embouchure des tributaires les plus considérables. Le seul affluent du midi semble aussi se rencontrer avec la seule décharge qui est tout à fait au nord. La rivière Winnipig, premier tributaire oriental, a son embouchure à l'extrémité sud-est du lac ; tout comme la rivière Siskatchewan, le grand courant occidental se repose dans le lac à son extrémité nord-ouest. C'est de ce dernier que nous devons nous occuper maintenant. La rivière Siskatchewan a une importance tout ex-

ceptionnelle, qu'elle emprunte à l'immensité et aussi à la richesse de la plaine qu'elle arrose. Son nom est une abréviation du mot *Cris*, Kisiska-tchewan (*Rapide courant*). Elle a ses sources principales dans les montagnes Rocheuses, ce qui, grâce à ses sinuosités, lui donne un cours de plus de 1 200 milles. Ce grand fleuve se partage en plusieurs branches qui se promènent capricieusement à travers la vaste plaine qu'elles sillonnent en différents sens et souvent dans des directions tout à fait opposées.

La branche principale de la rivière Siskatchewan est celle du nord nommée tout simplement *la Siskatchewan*, connue parmi nos voyageurs canadiens sous le nom de *rivière du Pas*. Nous l'avons dit plus haut, elle a sa source dans les montagnes Rocheuses, dans un petit lac près du mont Forbes, vers 51°50′. Au commencement de sa course, elle serpente au milieu des crêtes des montagnes dans une direction générale du nord-est, jusqu'à la pointe aux Pins ; de là elle court au nord-nord-est jusqu'au pied de la colline de la Grosse-Corne. Après avoir reçu les eaux de la coulée du même nom, elle se hâte vers le fort de la Montagne à l'est. De ce fort à Edmonton, sa course générale est nord-est ; elle la continue dans cette direction au point de dépasser le 54e parallèle, pour le suivre assez longtemps, revenir ensuite vers le sud saluer le fort Pitt, formant entre ce dernier fort et le précédent un arc immense, dont la direction générale est presque régulière. Du fort Pitt le grand fleuve continue à descendre au sud-est jusqu'au coude, d'où il remonte subitement vers le nord-est, d'abord jusqu'à Carlton, ensuite jusqu'au fort Cumberland. De ce dernier point, l'ensemble de la direction est vers le sud-est, quoique les fortes courbes que décrit la rivière la fassent tantôt remonter vers le nord et tantôt descendre vers le midi.

Depuis sa source jusqu'au fort de la Montagne, distance

d'environ 150 milles, la rivière Siskatchewan est tout à fait impropre à la navigation ; déjà pourtant sa largeur est d'environ 130 mètres. Des lits de charbon commencent à s'y faire remarquer, sans continuité pourtant. C'est partout une forêt assez épaisse ; tout près du fort il y a une petite chute, puis des rapides; c'est aussi tout près de là que la rivière à l'Eau claire se joint au cours principal. Du fort de la Montagne à Edmonton, distance aussi d'environ 150 milles, la navigation est possible pour des berges. Cet avantage n'est pas sans difficultés, tant à cause de la rapidité du courant, que parce qu'à certaines saisons l'eau est très-basse. C'est à tel point que l'on a préféré laisser les embarcations et ouvrir un chemin à travers un pays en partie boisé. A peu près à mi-distance entre les deux forts, la Siskatchewan reçoit la rivière Brazeau, nommée aussi *Fourche-Nord,* ce qui la fait quelquefois confondre avec la branche principale. Plus bas, c'est la rivière à la Terre blanche qui sort d'un joli lac, que l'on a voulu rendre célèbre, en assurant que des mines d'or d'une grande richesse se trouvaient dans le lit de la rivière et sur les bords du lac.

Au fort Edmonton, le fleuve mesure 200 mètres de largeur, et la vallée dans laquelle il coule a une profondeur de 190 pieds. A quelques lieues plus bas qu'Edmonton, on aperçoit l'embouchure de la petite rivière Eturgeon qui coule du lac Sainte-Anne, traverse le lac Saint-Albert et reçoit les eaux des autres lacs de ce même groupe.

D'Edmonton à Carlton, distance par eau d'environ 500 milles, la Siskatchewan est navigable, pour des bateaux à vapeur, pendant six ou huit semaines. Certaines années, elle le serait pendant une plus longue période, mais l'incertitude et le peu de régularité de cette navigation, excepté depuis le milieu de juin jusqu'au commencement d'août, ne permettent pas de lui assigner un plus long espace

de temps, pendant lequel on puisse compter sur un résultat certain. A l'eau basse, les petits rapides et les battures n'ont pas plus de 36 pouces d'eau, et avec la meilleure volonté du monde, de faire chorus à ceux qui disent bien haut les avantages de la Siskatchewan, il nous est impossible de regarder ces 36 pouces d'eau, serpentant à travers des battures irrégulières et mouvantes, comme suffisant à une navigation de quelque importance.

A Carlton, la rivière à 480 mètres de largeur. Entre ce fort et l'embouchure de la branche sud, distance de 50 à 60 milles, se trouve un obstacle sérieux à la navigation. C'est le rapide la Colle, dont la continuité mesure une vingtaine de milles. De plus, avant d'arriver, il faut passer plusieurs endroits encore moins profonds qu'au-dessus de Carlton. Le courant, dans les rapides de la Colle, mesure jusqu'à 8 milles à l'heure, ce qui constitue une difficulté réelle. En bien des endroits, le lit de la rivière est intercepté dans toute sa largeur par des blocs de pierre, qui rendraient la descente dangereuse, même à l'eau moyenne et qui la rendent impossible à l'eau basse, à moins de travaux très-considérables. Cette descente n'est sûre qu'à l'eau très-haute, et alors il serait impossible à des bateaux à vapeur de la remonter à cause de la rapidité du courant.

Depuis la Fourche, confluent de la branche sud, jusqu'au fort de la Corne, la navigation ne trouverait de difficultés que dans la rapidité du courant, qui varie de 3 à 4 milles à l'heure.

Du fort de la Corne au fort Cumberland, distance d'environ 175 milles, la navigation est très-incertaine ; le courant est très-violent, les battures et rapides y sont nombreux ; à l'eau basse, plusieurs endroits ne mesurent pas plus de 2 pieds de profondeur, et cette eau basse existe même au printemps, quand en hiver il y a eu peu de neige. La crue des eaux du mois de juin donne sans doute à la rivière

une profondeur suffisante pour porter des steamboats ordinaires, mais alors le courant est assez fort pour ne pouvoir être vaincu par un engin ordinaire. Une autre difficulté dans cette section de la rivière, c'est la rapidité avec laquelle l'eau baisse à la suite de cette crue de l'été, 3 ou 4 pouces à l'heure. Il ne faudrait pas bien des heures pour réduire le niveau au point d'arrêter un bateau dans sa course ; et si par malheur cet accident arrivait, il entraînerait la ruine complète du vaisseau, qui ne pouvant pas être tiré de ce mauvais pas, aurait peut-être à y attendre la débâcle du printemps suivant. La violence du courant, dans cette partie, imprime à la glace une force à laquelle le vaisseau ne résisterait pas. Cette crainte, assez singulière en apparence, est le résultat d'études et d'observations minutieuses, faites par un ingénieur sérieux, dont le rapport nous a fourni quelques-unes des données que nous possédons sur la Siskatchewan.

Au fort Cumberland, au pied du lac Bourbon (*Cedar lake*), distance d'environ 200 milles, la rivière est très-propre à la navigation ; le courant y est fort, mais jamais au point de créer de grandes difficultés. On ne peut songer à une navigation de quelque importance, entre le lac Bourbon et le lac Winnipig, distance d'une vingtaine de milles. Plusieurs rapides, entre autres ceux de la Demi-Charge, du Rocher rouge, surtout celui dit *Grand Rapide*, forment des obstacles insurmontables à la navigation ordinaire. La nature du terrain offre des difficultés sérieuses, aux travaux nécessaires pour vaincre ces obstacles, en sorte qu'il paraît certain qu'il faudrait attendre longtemps encore, avant de voir le bas de la Siskatchewan se prêter à une navigation facile et constante. L'embouchure de la rivière forme un port sûr et commode pour plusieurs vaisseaux.

Quoi qu'il en soit des difficultés que nous avons cru de-

voir énumérer, telles que nous les connaissons, il ne faut pas perdre de vue les avantages. Depuis le pied du lac Bourbon jusqu'à Edmonton, distance d'environ 1 000 milles, pendant six semaines, et cela les années les moins favorables, la navigation à la vapeur ne rencontrerait même actuellement qu'un obstacle insurmontable, les rapides à la Colle, ou, si l'on veut, depuis l'embouchure de la branche sud jusqu'à Carlton. On a parlé d'atténuer cette grave difficulté, en remontant la branche sud environ 60 milles, jusqu'au chemin de traverse qui vient de la rivière Rouge, d'effectuer là le transport par terre jusqu'à Carlton, pour ensuite continuer par eau jusqu'à Edmonton. Ce projet donnerait deux sections de rivière, d'environ 500 milles chacune, un portage d'environ 22 milles pour les unir entre elles, et un autre d'environ 20 milles pour joindre les terminus de cette navigation avec le lac Winnipig.

Nous avons déjà exprimé notre opinion sur la disette des bois sur les bords de la Siskatchewan. Le rapport de l'ingénieur, dont nous avons parlé plus haut, corrobore parfaitement notre opinion que nous avions formée au reste sur les lieux mêmes. Du lac Bourbon (*Cedar lake*) jusqu'auprès du fort Cumberland, il n'y a pas même assez de bois de chauffage pour approvisionner un petit steamboat, et ce dans un pays inhabité. De Carlton au fort Pitt, 250 milles, pénurie presque égale. Du fort Pitt à Edmonton, comme de l'embouchure de la branche sud au chemin de traverse, on trouve un peu de tremble et d'épinette blanche pour quelques années seulement. Nous le répétons, qu'y ferait une population nombreuse ?

La Siskatchewan coule en partie sur un lit d'argile ; sa première grève est aussi presque partout une falaise argileuse, en sorte qu'il n'est pas étonnant de voir ses eaux se charger fortement de matières insolubles et n'avoir

jamais de limpidité. Ces argiles et ces sables, entraînés par la rapidité de l'eau, se déposent en battures que le courant promène et change capricieusement, au point de défier l'expérience des pilotes les plus habiles. La couleur de l'eau dérobe complétement à la vue ces barrières, quelquefois formées de la veille, ce qui crée un autre genre de difficultés pour la navigation.

Le premier grand tributaire de la Siskatchewan, que l'on rencontre en la descendant, est la rivière à la Bataille. Celle-ci a ses sources dans un groupe de lacs situés au sud de la Siskatchewan, vers le 53e parallèle, vis-à-vis le point où la Siskatchewan atteint le 54e. Elle remonte ensuite jusqu'au 53e, vis-à-vis le groupe de lacs Sainte-Anne, et à peu près également éloignés du fleuve. La rivière à la Bataille descend au sud jusqu'au 52e parallèle, vis-à-vis le fort Pitt, pour redescendre un peu vers le sud et offrir ensuite à la grande rivière le tribut des eaux qu'elle roule assez difficilement depuis 300 milles. La rivière à la Bataille, qui coule dans une vallée profonde et étroite, traverse de belles terres. Son nom lui vient des nombreux combats que se livrent les sauvages Cris, Pieds-Noirs et autres qui habitent ces terres et qui se poursuivent d'une haine invétérée. Les accidents de terrains offrent des facilités pour les guerres d'embuscade que se font ces lâches et impitoyables tirailleurs.

Le bras sud de la Siskatchewan est à la branche nord ce que le Missouri est au Mississipi, c'est-à-dire un vassal plus puissant et moins célèbre que son seigneur. La branche sud, que nos voyageurs appellent ordinairement la *Fourche des Gros-Ventres,* a trois sources principales qu toutes coulent des montagnes Rocheuses. La plus méridionale conserve son nom de *rivière des Gros-Ventres*, qui est celui de la nation sauvage qui fréquentait ses bords lorsqu'elle a été ainsi désignée. La seconde branche, au midi,

est la rivière aux Arcs, qui se joint à la précédente vers le 112e degré de longitude, et enfin la magnifique rivière à la Biche qui emporte à travers les pays d'une rare beauté les eaux du beau lac du Bœuf, et se joint à la branche sud de la Siskatchewan à peu près au point d'intersection du 51e parallèle par 109° 30′ de longitude. Ces trois grands cours d'eau ainsi réunis, forment une puissante rivière large de 3 à 400 mètres, profonde, du moins en certains endroits, et partout très-rapide. Comme la plaine qu'elle traverse est sablonneuse jusqu'à une certaine distance de son embouchure, l'eau en est naturellement plus limpide que celle de la branche nord.

Tout le pays que traversent les trois ramifications du bras sud est exclusivement occupé par des tribus nomades. Il n'y a pas même un seul établissement de traite dans cette immense étendue de terre. La crainte des sauvages d'abord, l'habitude ensuite, l'espoir d'avoir autrement le peu de fourrures qui s'y trouvent ont empêché qu'on ne s'y établît. En 1823, l'honorable compagnie de la baie d'Hudson, unie l'année précédente à celle du Nord-Ouest, construisit un fort à la jonction de la rivière à la Biche avec la branche sud. Ce poste fut nommé *Chesterfield-House*. Des officiers des deux compagnies, qui au courage joignaient l'habitude des relations avec les sauvages de cette partie du pays, avec lesquels ils avaient traité dans leurs établissements de la branche nord, furent envoyés à ce poste dangereux avec une centaine d'hommes. On ne s'y maintint que quelques années, pendant lesquelles plusieurs hommes furent tués, ce qui détermina à renoncer à une tentative dont les périls ne trouvaient pas une grande compensation dans les avantages de la traite, la position nécessitant des frais qui absorbaient tous les profits.

Les sauvages se sont bien adoucis depuis. Quelques-

uns sont devenus chrétiens ; les mêmes dangers n'existent plus, et l'un de nos généreux missionnaires a déjà choisi, près le lac du Bœuf, un endroit où il donne rendez-vous aux terribles Pieds-Noirs qu'il y instruit et où il lui tarde de commencer un établissement stable, pour travailler plus efficacement à la conversion de ces redoutables enfants de la prairie.

Je regrette de ne pouvoir indiquer quelle facilité le bras sud peut offrir à la navigation. Il me manque à cet égard des données que je puisse considérer moi-même comme certaines. Les expéditions diverses qui ont traversé ce pays, fournissent sans doute des renseignements nombreux et précieux ; cependant je ne sache pas que l'on ait fait sur ces rivières, des observations réitérées à plusieurs époques de l'année et à des années différentes, sans lesquelles il est impossible de juger, d'une manière certaine, des conditions nécessaires à une navigation régulière. On a bien parlé d'une navigation à la vapeur, non interrompue, sur tout le bras sud de la Siskatchewan et sur la rivière de l'Arc jusqu'aux montagnes Rocheuses ; mais, comme je sais que l'on traverse ces rivières à gué facilement en plusieurs endroits, j'en conclus que la navigation devrait au moins quelquefois rencontrer des obstacles. Cependant, quand on a navigué sur le Mississipi, surtout depuis le lac Pepin jusqu'à Saint-Paul, on comprend qu'il ne faut pas une grande quantité d'eau pour obtenir un résultat considérable. Les travaux d'amélioration, dans ces sortes de rivières, sont rendus comme impossibles par les sables mouvants dont nous avons déjà parlé et qui déplacent les obstacles tout comme ils les font naître. Les rivières dont nous parlons, qui descendent des montagnes et traversent une plaine presque complétement déboisée, voient le phénomène de la crue et de la chute de leurs eaux, se précipiter avec une rapidité beaucoup

plus considérable que celles des rivières qui ont leurs sources dans des pays plats, ou qui coulent dans des terres couvertes de bois. Cette dernière circonstance, en créant une difficulté par la violence des eaux à l'époque de leur crue, limite la navigation, puisqu'en quelques jours ces eaux débordées rentrent dans leur lit le plus bas.

Au nord, la rivière Siskatchewan reçoit par le lac Cumberland un tributaire qui jusqu'à ce jour a joué un grand rôle dans le pays. C'est la rivière à la Pente. Nous désignons sous ce nom la série des lacs et rivières qui reçoivent les eaux au sud du portage du fort de Traite. Ce portage, que les Anglais nomment *Frog-Portage* (portage à la Grenouille), a 365 mètres de longueur et passe, des eaux dont nous parlons à celles de la rivière Churchill ou rivière aux Anglais. Le portage du fort de Traite est bas, et quand l'eau est haute dans la rivière Churchill, elle donne de son trop-plein à la rivière à la Pente, en formant à la place du portage un rapide que l'on peut quelquefois descendre en canot. C'est en sautant ce rapide que s'est noyé un officier de la compagnie du Nord-Ouest.

L'eau que laisse le portage du fort de Traite, entre bientôt dans le lac des Bois, puis dans le lac Chétek ou Pélican et le lac Mi-Rond. La rivière à la Pente proprement dite la conduit au lac Castor, limite méridionale du système Laurentin à cette longitude. Cette eau se traîne ensuite, quelquefois assez difficilement, sur les interminables couches calcaires de la rivière Maligne dans les fossés de laquelle se jouent les esturgeons qui lui ont valu le nom de *Sturgeon-river*. Le lac Cumberland conduit ensuite cette eau à la Siskatchewan. Cette série de lacs et de rivières est très-difficile à traverser ; même à l'eau haute on y rencontre treize portages et un grand nombre de rapides. A l'eau basse, c'est bien la rivière Maligne que nos voyageurs redoutent avec raison, et où j'ai souf-

fert bien des fois, en les voyant s'y échiner d'une façon pénible. Il est donc inutile de songer à utiliser la rivière à la Pente pour un autre genre de navigation, que cette navigation primitive, à laquelle elle sert actuellement.

La rivière à la Carotte et la petite rivière du Pas, qui a l'honneur de donner son nom au géant de l'Ouest et à l'établissement situé à son embouchure, sont aussi des affluents de la Siskatchewan qu'elles longent sur sa rive méridionale. Un peu plus bas que le Pas, la rive septentrionale s'ouvre pour recevoir les eaux du lac d'Orignal. Le haut de la rivière surtout, a un grand nombre d'autres affluents que nous n'avons point nommés pour éviter des longueurs. Quelques-uns de ces petits tributaires ont pourtant l'avantage, les uns, de sortir de lacs très-poissonneux, et d'autres de pouvoir être utilisés facilement comme puissants réservoirs d'eau.

Les terrains houillers que traversent les différentes branches de la Siskatchewan sont une grande source de richesses et favoriseront la colonisation de cette vallée, où la nature a multiplié des sites d'une beauté qui défie ce qu'il y a de plus remarquable au monde en ce genre. Je comprends la prédilection exclusive que les enfants de la Siskatchewan nourrissent pour leur pays natal. Après avoir traversé le désert, après s'être éloigné à une si grande distance des pays civilisés, que l'on croit parfois avoir le monopole du beau, on s'étonne de trouver à l'extrême ouest tant et de si magnifiques terres. A côté des grandes et sauvages beautés qu'offre l'aspect des montagnes Rocheuses, l'Auteur de la création s'est plu à étaler le luxe si attrayant des plaines de la Siskatchewan.

4° *Nord du lac Winnipig.* — Le lac Winnipig n'a pas d'affluent au nord ; c'est vers ce point, au contraire, et vers ce point seulement, qu'il porte l'immense quantité d'eau qu'il reçoit des tributaires grands et petits qui se

pressent sur tout son contour. Le lac Winnipig se décharge par un détroit ou rivière large, profonde, rapide, mais très-courte, qui conduit ses eaux dans le petit lac Pelé (*Play-green Lake*). Ce dernier, comme épouvanté de la position que lui fait cette agression, divise les eaux qu'il reçoit en deux branches et les rue contre les rochers arides qui le bordent au nord, sûr que, par cette double attaque, il réussira à donner le change et à se frayer un passage à travers cette épaisse muraille. Le premier effort est couronné de succès, ces liquides bataillons ont l'habitude de pareilles luttes; car, il ne faut pas l'oublier, la rivière aux Tourtes, la rivière Winnipig, la rivière Rouge, la petite et grande rivière Siskatchewan et mille autres vassaux ont envoyé leur contigent, les uns luttent au milieu des rochers depuis leur formation, les autres ont essayé leur force au moins à travers les calcaires. En s'unissant dans le Winnipig, ils n'ont pu que gagner en intrépidité. Aussi il ne faut pas s'étonner de la vigueur qu'ils déploient en se séparant à l'extrémité du *Play-green Lake*. Après la victoire remportée sur ce premier obstacle commun, ils se rallient en un seul corps dans le lac Travers, comme pour attendre l'effet produit par le premier choc. Il leur semble entendre le mugissement d'un monde de lacs tenus en captivité dans les hauteurs qu'ils viennent d'ébranler. Ce bruit les encourage, ils sonnent de nouveau la charge en se précipitant avec fracas à travers les rapides qu'ils creusent sur leur passage, se reposent quelques instants dans un autre lac où les renforts apportés par la rivière aux Foins et envoyés par le lac aux Roseaux et autres, les déterminent à laisser le 55ᵉ parallèle pour, par la route du nord-est, arriver au point d'intersection du 56ᵉ degré avec le 97ᵉ méridien, décrivent dans ce parcours d'un côté la Katchewan, de l'autre la première section du fleuve Nelson. Ces deux branches se confondent de

nouveau en arrivant au lac Fendu. C'est là que la rivière du Bois-Brûlé leur prête son concours, rendu plus puissant par la multitude des lacs qu'elle décharge. Cette masse d'eau reposée dans le lac Fendu qui la dirige vers l'est, forme de là à la baie d'Hudson le magnifique et impétueux fleuve Nelson, qui s'enrichit de la jolie rivière de la Pierre-à-Chaux, qui a reçu elle aussi les eaux de plusieurs lacs.

Le fleuve Nelson est un des plus puissants que je connaisse, puisque lui seul égoute tout le bassin du Winnipig. Cette plaine immense que l'on ne borne qu'en courant des hauteurs du Saint-Laurent à celles du Mississipi et du Missouri, pour revenir par les montagnes Rocheuses, d'abord aux hauteurs du bassin arctique, puis à celles du bassin intermédiaire. Le fleuve Nelson offre des spectacles magnifiques par la variété et le nombre de ses chutes et rapides. On le comprend facilement, puisque son volume d'eau traverse la chaîne des Laurentides qui, à la vérité, ont perdu de leur élévation, mais qui néanmoins en conservent assez pour diversifier à l'infini l'aspect d'un des plus grands fleuves du monde, les traversant audacieusement.

La navigation du fleuve Nelson est comme impossible, il a pourtant souvent été monté et descendu. On a tenté bien des établissements sur les lacs qui s'y déchargent et qui forment nécessairement un très-bon pays de chasse et de pêche. Mais, en somme, les difficultés de la navigation sont telles, qu'aujourd'hui l'honorable compagnie de la baie d'Hudson n'a sur tout le parcours de ce fleuve et de ses affluents qu'un seul poste de traite, qui se trouve dans le district de Norway-House, et où l'on descend les marchandises que l'on a montées d'York avec tant de difficultés par la rivière Hayes, imposant à ces infortunés colis et aux voyageurs plus malheureux qui les portent

une route qui triple la distance qu'ils auraient à parcourir, si la rivière Nelson pouvait être remontée avec moins de difficulté. Au point de vue économique, le majestueux fleuve est donc sans utilité actuelle, c'est pourquoi nous n'en dirons pas davantage et le laisserons mugir dans sa course impétueuse.

Tout effrayé des dangers auxquels sont exposés ceux qui descendent le fleuve Nelson, revenons par une autre voie au petit Play-green Lake d'où il sort. Nous dirons d'abord un mot de l'étroite langue de terre qui sépare ce petit lac du Winnipig, dont naturellement il ne semble que le prolongement. Cette langue de terre est ce que l'on appelle la *Pointe-aux-Mousses*, et, en effet, d'épaisses couches de mousse et de débris végétaux couvrent une grande partie de cette pointe. Ces dépôts ont en certains endroits plusieurs mètres de profondeur, ils ont été probablement amoncelés par les courants qui règnent à l'extrémité du lac Winnipig et les vents de nord qui combattent ces mêmes courants. Outre les eaux du Winnipig, le lac Pelé reçoit encore un petit tributaire, c'est la rivière aux Brochets, qui donne son nom au dépôt construit à peu de distance de son embouchure et que les Anglais nomment toujours *Norway-House*. Ces deux noms, donnés au même établissement, font croire quelquefois que la route vers le nord, ou la baie d'Hudson, est par la rivière aux Brochets, tandis qu'au contraire cette rivière vient plutôt du sud-est où elle a sa source dans le lac du même nom. Ne trouvant point ici le chemin qu'avec tout le monde nous voulons suivre pour aller à la factorerie d'York, entrons dans la rivière de la Mer qui n'est autre que le commencement du fleuve Nelson. Allons-y avec précaution pour n'être pas entraînés dans la dangereuse voie que nous voulons éviter, voyons s'il n'y a point quelque autre issue. Voici la rivière Noire. Cette rivière Noire n'est qu'un filet

d'eau dans lequel les voyageurs glissent leurs embarcations, les traînant par-dessus les trois chaussées de castors, sans lesquelles il serait impossible au bateau de tenir cette route. Une loi reconnaissante a protégé pendant plusieurs années les ingénieux architectes de ces écluses qui, sûrs à la fin de cette protection, venaient sans crainte saluer les voyageurs. La noire ingratitude et l'insouciante imprévoyance de ces mêmes voyageurs ont violé la loi protectrice et détruit les paisibles familles de ces travailleurs ; mais depuis, les hommes doivent faire le métier de castors dont ils s'acquittent assez mal, dans les réparations de ces chaussées. La source de la rivière Noire est précisément au pied de la hauteur des terres formée par la chaîne des Laurentides, que le grand fleuve Nelson n'a pas craint d'attaquer tout près de là et qu'il a vaincues glorieusement. De la hauteur des terres (Portage de la Roche peinturée) on descend à York en suivant d'abord une petite rivière sans nom, puis le lac du Milieu, la rivière au Couteau, le lac du Genou, la rivière aux Brochets, le lac Logan, la rivière du Roc (*Hill-river*), la rivière d'Acier, et enfin la rivière d'York (*Hayes-river*). Cette série de lacs et de rivières est un cours d'eau non interrompu, mais la navigation en est excessivement difficile, puisqu'on y compte jusqu'à trente-quatre portages, sur une distance qui n'excède pas beaucoup 300 milles. Que l'on juge de la position de la colonie de la rivière Rouge et de tout le département du Nord, lorsque cette voie était la seule suivie et que tout ce qui pénétrait dans le pays ou en sortait devait subir l'épreuve d'être transbordé trente-quatre fois dans ce court espace, tandis que les épaules des voyageurs étaient les seuls véhicules en usage dans ces portages, dont quelques-uns sont assez longs. Pour remonter ce cours d'eau en berge il faut de vingt à trente jours, et cela pour des voyageurs dont la force et

l'agilité acceptent un travail à nul autre comparable. On va encore à la factorerie d'York et on en revient par la même voie, quoique la plus grande partie du commerce du pays se fasse actuellement par Saint-Paul Minnesota.

C'est à l'embouchure de la rivière Hayes que se trouve le port d'York, dit aussi *port Nelson*. Ce port ne peut offrir de protection qu'à deux navires et n'a que cinq brasses de profondeur ; ce n'est, en réalité, qu'une cavité abritée au sud par la terre ferme, au nord par la batture de sable ou pointe aiguë qui sépare l'embouchure de la rivière Hayes du fleuve Nelson et que ces deux grands cours d'eau y ont déposée en la pressant de droite et de gauche. Le petit port est parfaitement abrité à la mer basse, car alors la batture est toute découverte et donne aisément l'idée d'une jetée artificielle. La mer haute la recouvre sans lui ôter toute sa force protectrice. L'accès de ce port n'est possible que pendant les mois d'août et de septembre, et n'est fréquenté que par les vaisseaux de l'honorable compagnie de la baie d'Hudson, qui annuellement y en envoie un ou deux. Le mouillage se fait à plusieurs milles de la factorerie, d'où l'on va chercher les marchandises des vaisseaux en rade, au moyen d'une petite goëlette qui est une habituée du port, et qui fait de plus le service entre la factorerie et le fort de Churchill.

La rivière Severn, qui sert de voie de communication pour arriver aux deux postes qui sont sur ses bords, est une assez belle rivière. Sa navigation est difficile : elle se décharge dans la baie d'Hudson à l'est du port Nelson. Par cette rivière et les lacs qui s'y déchargent, on arrive à la hauteur des terres d'où sort la rivière aux Tourtes, dont nous avons parlé plus haut. Les canots d'écorce suivent quelquefois cette route pour passer du lac Winnipig à la baie d'Hudson.

§ 3. — Bassin intermédiaire.

Nous désignons sous ce nom les terres comprises entre les hauteurs qui envoient leurs eaux vers l'océan Arctique et celles qui les repoussent vers le bassin du Winnipig. Ce bassin intermédiaire, comme celui de Winnipig, se décharge tout entier dans la baie d'Hudson. Ce bassin n'a qu'une large artère à laquelle se relient toutes les veines, dans lesquelles circule la vie hydraulique de ce pays ; à l'exception pourtant de quelques rivières sans importance qui se déchargent directement dans la baie d'Hudson. La grande artère dont nous parlons est la rivière aux Hnglais, dite aussi *rivière Churchill*, appelée par les Cris *Missinipi* (grande Eau) et par les Chippewey *Anes-Dez-nedhè* (rivière Grande). Comme nous l'avons fait observer en parlant de la rivière Mackenzie, la rivière Churchill a deux de ses sources communes avec deux de celles qui alimentent autant de tributaires du fleuve du nord. Ces sources sont : le lac des Iles qui, tout en alimentant la petite rivière de l'Eau claire, ne refuse pas son concours à la rivière Churchill, dans laquelle il se rend par le lac de Roches et le lac des Œufs. La seconde source commune est le lac Wallaston. Ce dernier coule en partie vers le lac d'Athabaskaw, tandis qu'une autre partie de ses eaux se rend dans le lac Caribou, qui va fidèlement les verser à la rivière aux Anglais. Ce phénomène, après s'être produit deux fois pour unir le fleuve Mackenzie avec le fleuve Churchill, se réitère pour assigner une origine commune au fleuve Churchill et à la rivière Siskatchewan, puisque le petit lac Long donne une partie de son eau à la rivière aux Castors et une autre partie à la rivière Blanche, affluent de la Siskatchewan. En définitive, ce bassin intermédiaire a des sources communes avec

les deux grands bassins que nous avons déjà décrits.

L'embouchure de la rivière Churchill forme le port du même nom sur les bords de la baie d'Hudson. Ce port, autrefois célèbre, est vaste, sûr et commode. Il reçoit encore aujourd'hui la petite goëlette qui fait le service entre le fort de Churchill et la factorerie d'York. C'est aussi ce port qui abrite les vaisseaux de la compagnie venus d'Angleterre, que quelque accident force à hiverner dans ces parages. Les sinuosités de la rivière Churchill lui assurent un cours aussi long qu'à la Siskatchewan. Son volume d'eau est au moins aussi considérable, mais les conditions de la navigation y sont bien différentes. Depuis le lac Primeau jusqu'à son embouchure, la rivière coule presque constamment au milieu de rochers, à travers lesquels elle semble s'être creusé un lit, où elle se trouve bien mal à l'aise, ce qui la fait bondir en soubresauts violents et irréguliers. Les rochers, irrités de son audace, se reculent et lui ouvrent des gouffres béants où elle se précipite avec violence. Entre ces cascades nombreuses, la rivière est calme et forme un enchaînement de lacs souvent fort beaux. Après cette vue d'ensemble, énumérons plutôt les différentes parties du fleuve, celles du moins qui sont utilisées comme moyens de communication. Remontons à la source la plus éloignée, c'est-à-dire à la tête de la rivière aux Castors, que nous avons nommée tout à l'heure. Ce cours d'eau, que les canots de la compagnie du nord-ouest remontaient autrefois pour se rendre au petit lac des Esclaves par le lac Labiche, n'est séparé de ce dernier que par un portage d'une couple de milles. De cette première source au lac de l'île à la Crosse, à l'eau haute du moins, la rivière aux Castors est navigable pour des canots d'écorce. Je l'ai descendue ainsi sans rencontrer la moindre difficulté, voguant à plein aviron pendant toute une semaine. Si l'eau pouvait se maintenir à cette hau-

teur, cette rivière serait d'autant plus avantageuse qu'elle traverse un pays en grande partie propre à la colonisation. Malheureusement l'eau qui obéit à l'ordre du Tout-Puissant ne tient pas compte des désirs des faibles mortels, et la rivière aux Castors, plus haut du moins que le lac Vert, c'est-à-dire pendant plus des deux tiers de son cours, est souvent bien peu propre à la navigation, même des canots d'écorce. Si je me souviens l'avoir descendue avec facilité, je ne puis oublier la difficulté et la fatigue que j'ai éprouvées en la montant.

La plaine au milieu de laquelle coule la rivière aux Castors est toute couverte de lacs magnifiques où le poisson abonde. Les ramifications qu'elle forme à ses sources relient un grand nombre de ces petits lacs. Parmi ses affluents, on remarque ensuite la rivière du Nord, par où l'on passe quelquefois pour atteindre le lac des Brochets, et par lui, la rivière Pembina qui conduit à l'Athabaskaw. Le magnifique lac Froid, qui reçoit les eaux du lac des Outardes, commence la série des lacs de la Truite, du Détroit et de la Poule d'eau, qui, avec la rivière qui porte ce dernier nom, forment une route parallèle à la rivière aux Castors et qui est souvent suivie pour passer de l'île à la Crosse au lac la Biche.

La rive sud qui, après le coude qui lui fait changer de direction, devient la rive Est, est aussi enrichie de lacs fort remarquables, parmi lesquels on distingue le lac d'Orignal, le lac Vert, le lac Assiniboine, de plus, ceux dits des *Prairies*, du *Doré*, de la *Plonge* et un grand nombre d'autres de moindre importance, dont nous épargnons la nomenclature aux lecteurs.

La rivière aux Castors se décharge dans le lac de l'île à la Crosse, un des principaux anneaux de la chaîne de lacs, connue sous le nom de *Rivière Churchill*. Remontons à d'autres sources de cette dernière; nous l'avons dit

plus haut, une des sources de cette rivière lui est commune avec la petite rivière d'Athabaskaw ou de l'Eau claire, c'est le lac des Iles, alimenté par des rivières qui viennent des terres des Montagnais. Ce lac, après avoir donné une partie de ses eaux à la rivière Athabaskaw, confie le reste au lac des Roches, qui les remet au lac des Œufs, où elles attendent celles au-devant desquelles nous voulons aller. Le lac de la Loche est ordinairement considéré comme la tête de la rivière Churchill. Ce lac se décharge dans la rivière du même nom, où les voyageurs doivent faire au moins trois portages. En laissant le lac de la Loche, on entre dans celui du Bœuf, long de 40 milles et qu'enrichit la rivière du même nom. Le détroit aussi du Bœuf relie ce lac à celui des Œufs, aussi nommé lac *Clair*, que nous avons déjà indiqué deux fois, qu'il faut laisser au nord pour, par la rivière Creuse, descendre au sud-est, vers le lac de l'île à la Crosse, où nous retrouverons les eaux de la rivière aux Castors.

Le lac de l'île à la Crosse, long d'environ 60 milles, réunit les eaux de toutes les sources de la rivière aux Anglais et les confie ensuite à la rivière la Puise, qui, après leur avoir fait sauter cinq grands rapides et leur avoir adjoint la rivière Caribou, qui vient du lac des Cris, remet le tout au lac Primeau.

Le rapide Croche, ceux du Milieu et du Genou ballottent violemment cette onde, qui a besoin de se reposer dans le lac du Genou, d'où elle sort pour former la rivière aux Foins et y recevoir le tribut de la rivière d'Epinettes. Ces deux courants cheminent ainsi ensemble tranquillement, comme pour relier connaissance puisque leurs eaux viennent en partie du même point. Un nouvel élargissement du fleuve disperse cette réunion par le lac des Sables. Bon gré, mal gré, il faut ensuite sauter le rapide du Serpent, traverser le lac du même nom et celui de la

Souris. Les gros et difficiles rapides des Epingles, du Bouleau et du Canon-tourné, lancent l'eau qu'ils reçoivent dans le lac de l'Huile d'Ours, d'où elles passent dans celui de la Truite par la cascade du Harrier. La rivière à la Truite, qui vient du nord, se jette dans le lac auquel elle donne son nom. Les beaux rapides de la Truite, des Equors et de la Grosse-Roche sont le trait d'union avec le lac du Diable, à la suite duquel quatre rapides, aux difficultés exceptionnelles, ont reçu cette triste appellation qui, malheureusement dans la bouche de nos anciens voyageurs, s'attachait trop souvent à tout ce qui les contrariait, tant il est vrai que l'oubli de Dieu entraîne nécessairement l'esclavage du démon.

Echappé à l'empire de Satan, la rivière Churchill se repose un instant dans un tout petit lac ; puis entre dans celui de la Loutre, en descendant majestueusement le si beau rapide du même nom.

Les deux montagnes et les cascades qui les suivent, conduisent à l'embouchure de la rivière Rapide, affluent du sud qui, par le lac du Lièvre, décharge le grand lac Laronge et quelques autres qui s'y rattachent. La vue des deux montagnes nous a préparés au spectacle grandiose qu'offre à nos regards la cataracte formée par la rivière Rapide et qui se précipite d'une élévation d'une centaine de pieds. Ces eaux bouillonnantes se calment un peu en tombant dans la rivière Churchill ; après ce repos instantané, elles reprennent leur agitation avec la série des rapides et des cascades qui les conduisent au lac de fort de Traite, à l'extrémité duquel se trouve le portage du même nom, dont nous avons déjà fait connaissance.

La partie de la rivière Churchill que nous venons de décrire, distance de 300 à 400 milles, n'est navigable que pour nos embarcations actuelles. Il ne peut être question de l'utiliser autrement. Ces rapides que nous avons énu-

mérés offrent des difficultés sérieuses; plusieurs sont très-dangereux et nécessitent une vingtaine de portages.

De l'extrémité sud du lac de l'île à la Crosse jusqu'à l'embouchure de la rivière à la Loche, distance d'environ 120 milles, il n'y a pas d'obstacle à la navigation; seulement il faudra longtemps encore avant que le pays change au point d'y faire remplacer les canots et les berges par d'autres vaisseaux.

Un peu plus bas que le portage du fort de Traite, on aperçoit l'embouchure d'une autre rivière Caribou; c'est celle du grand lac du même nom *Deer's-Lake.* Cette nappe d'eau est une des plus vastes de l'Amérique; elle ne mesure pas moins de 150 à 200 milles. Tout entouré de roche cristalline, ce lac a une grande profondeur et ses eaux sont d'une limpidité remarquable. Le lac Caribou reçoit les eaux du lac des Brochets qui lui-même en est redevable au lac Wallaston, celui-là même qui, comme nous l'avons dit plus haut, alimente aussi le tributaire oriental du grand lac Athabaskaw.

Depuis le confluent de la rivière Caribou, je n'entreprendrai pas de décrire la rivière Churchill jusqu'à son embouchure dans la baie d'Hudson, où elle se décharge. Je n'ai jamais vu cette partie du fleuve, je n'ai jamais rencontré qui que ce soit qui l'ait visitée. Cette partie était pourtant fréquentée autrefois, car c'est par là, comme par le fleuve Nelson, que l'honorable compagnie de la baie d'Hudson pénétrait dans l'intérieur de ce domaine. L'excessive difficulté de monter ces deux fleuves et même de les descendre, a fait renoncer à l'un et à l'autre, et le bas de la rivière Churchill ne voit plus les bateaux de la compagnie.

La violence des rapides de tout ce grand cours d'eau s'explique par le fait que, lui aussi, traverse la chaîne des Laurentides. Le haut de la rivière aux Anglais, qui est en

dehors de cette chaîne, n'a pas l'impétuosité qu'on lui trouve ensuite.

Outre le grand fleuve, le bassin intermédiaire a encore d'autres rivières, qui se déchargent aussi dans la baie d'Hudson, telles que la rivière aux Phoques (*Seal-river*) et quelques autres, dont nous ne connaissons que les noms, et sur lesquelles il nous est impossible de fournir le moindre renseignement.

Tout le bassin intermédiaire est, par excellence, la région des lacs ; ils y sont multipliés avec profusion.

(*La suite au prochain numéro.*)

MISSIONS DU LABRADOR.

LETTRE DU R. P. BABEL, DIRECTEUR DE LA RÉSIDENCE
AU R. P. PROVINCIAL DU CANADA.

Bethsiamits, le 10 novembre 1867.

Mon révérend et bien cher Père,

Je suis enfin de retour de ma longue excursion dans l'intérieur du Labrador. Je suis rentré à la maison de notre chère mission des Bethsiamits, le 28 octobre, après une absence de cinq mois et demi. Si Dieu a béni mes travaux au delà de mon attente ç'a été au prix de beaucoup de fatigues et de dures épreuves pour la pauvre nature. Je suis arrivé ici tout brisé, et tellement faible, que je ne pourrai qu'avec peine vous écrire ces quelques lignes.

Pour me conformer aux instructions que j'avais reçues de m'avancer dans l'intérieur du Labrador et de visiter les diverses peuplades qui l'habitent, je me suis rendu à Mingan, dès les premiers jours du printemps, afin de donner la mission aux sauvages qui fréquentent ce poste. Je leur consacrai cinq semaines, afin de leur donner des notions exactes et complètes sur le sacrement de pénitence. J'avais eu déjà l'occasion de faire connaissance avec ces excellents sauvages, et j'avais, l'hiver dernier, préparé pour eux,

aussi bien qu'il m'avait été possible de le faire, quelques instructions en langue montagnaise.

Ils m'ont bien récompensé de ma peine. Ces pauvres enfants des bois sont tous venus m'écouter avec la plus grande assiduité. Ce sont des cœurs simples et droits qui ont le bonheur de comprendre les bienfaits de Dieu. La confession n'est pas une chose pénible pour eux, aussi m'ont-ils écouté avec attention, et souvent ils m'ont prié de répéter ce que je leur avais dit, des dispositions à apporter au sacrement de pénitence et de ses effets merveilleux.

Je passai à Mingan les fêtes du Saint-Sacrement. La Fête-Dieu me semble avoir un charme tout particulier au milieu de ces vastes solitudes, où quelques néophytes, quelques familles nomades, un petit nombre de pauvres sauvages forment la cour du roi du ciel. J'ai pu voir que Notre-Seigneur se plaît parmi ces bons sauvages et qu'il aime à répandre sur eux des bénédictions précieuses. Je regarde comme un vrai miracle d'avoir pu, le jour même de la Fête-Dieu, régénérer dans les eaux saintes du baptême une pauvre mère et son enfant qui l'un et l'autre faillirent mourir avant d'avoir eu le bonheur de devenir chrétiens.

Je quittai Mingan le 9 juillet à bord d'un steamer de la compagnie de la baie d'Hudson, qui devait me conduire à la baie des Esquimaux. Le temps était calme et beau, j'étais sur un superbe bateau à vapeur, entouré des prévenances et des attentions les plus délicates, par M. Smith, officier de la compagnie, et par l'excellent capitaine de notre navire, qui avait eu la gracieuseté de me céder sa propre cabine. J'étais Missionnaire à bon marché, nous verrons plus tard les choses changer de tournure ; mais je me fais un bonheur et un devoir de dire ici que l'honorable compagnie de la baie d'Hudson ne néglige rien pour nous aider dans nos différents voyages,

et nous comptons sur cette bienveillance dans toutes nos courses apostoliques.

Arrivés au delà du détroit de Belle-Ile, nous nous trouvâmes au milieu des glaces. Les *ice-bergs* (montagnes de glaces) sont loin d'y réchauffer la température, aussi nous fûmes obligés d'y reprendre nos vêtements d'hiver. Après cinq jours d'un froid très-vif, nous jetâmes enfin l'ancre devant un poste de la compagnie appelé *Rigoulette.*

Ce poste se trouve au fond d'une large baie à 40 milles de l'Océan. Pendant les sept jours que j'y demeurai, mes occupations ne furent pas très-grandes, je ne pouvais que sonder les dispositions des sauvages Esquimaux et des planteurs anglais qui fréquentent ce poste. Tous les sauvages que j'y ai vus sont protestants ; ils ont sur le prêtre les notions les plus étranges et les plus absurdes. L'un d'eux demandait sérieusement au chef de poste s'ils auraient tous des pieds de bœuf désormais, le prêtre étant venu chez eux. Il ne paraît pas que les ministres qui leur donnent des soins se préoccupent fort de les instruire et d'en faire des chrétiens qui connaissent et pratiquent leur religion. Hélas ! qu'ils m'ont semblé corrompus et dégradés; ils n'ont pas même le respect des morts, et j'ai dû moi-même recouvrir de terre un cadavre abandonné, à moitié dévoré par les chiens. Quant aux Anglais qui habitent Rigoulette, ils prièrent les bourgeois du poste de me dire que si je me présentais chez eux j'en repartirais plus vite que je n'en avais envie. Pauvres gens ! Quelques Irlandais qui s'occupent de la pêche reçoivent de temps à autre la visite d'un prêtre de Terre-Neuve dont ils dépendent.

Je vis arriver avec grand plaisir le moment du départ de Rigoulette pour North-West-River, poste situé à 90 milles plus haut dans l'intérieur des terres. C'était

là que je devais rencontrer les premiers sauvages Montagnais que j'avais mission d'évangéliser. J'y trouvai quatorze familles chrétiennes et deux familles infidèles. Après quinze jours de travail j'eus la consolation de donner le baptême à quinze adultes et sept enfants. Il y avait aussi à North-West-River vingt-deux Naskapis infidèles, venus du poste de Pettaustickopau pour monter les effets de traite.

Une double route s'ouvrait alors devant moi, celle de Hungava et celle de Pettaustickopau, mais je ne pouvais être longtemps indécis sur le choix que j'avais à faire, parce que mes Naskapis me demandaient d'aller les instruire et j'étais sûr de faire bon voyage en leur compagnie ; il n'y avait de difficulté que pour mon retour. Cette fois encore M. Smith, par son obligeance, me vint en aide, il me promit deux hommes pour me ramener à la mer. Je me mis donc en canot avec les Naskapis et pendant trente-neuf jours que dura le voyage, j'eus le loisir de les instruire, je parvins même à leur apprendre à lire. Ce fut pour moi une bonne fortune que la rencontre de ces sauvages ; car, arrivés à Pettaustickopau, mes compagnons de route possédaient une idée assez nette des vérités chrétiennes, récitaient bien nos prières principales, le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, les commandements de Dieu et de l'Église, les actes des vertus théologales.

Mais quel travail que celui de faire entrer toutes ces prières dans la tête de ces pauvres sauvages ! Ces hommes n'ont d'autre mémoire que la mémoire locale, mais celle-là ils l'ont parfaite. Rien ne leur échappe dans leurs nombreux voyages sur les lieux qu'ils visitent ; ils vous rendent compte des moindres accidents de terrain, de toutes les sinuosités de lacs et de rivières : ils connaissent chaque arbre de la forêt.

En partant de Pettaustickopau, j'y ai laissé un sauvage

capable de lire seul nos livres ; les autres commençaient à en déchiffrer quelques mots, mais je suis sûr qu'ils se communiqueront les uns autres toutes leurs connaissances et que l'année prochaine j'aurai beaucoup moins de peine à les instruire. J'ai baptisé cette année cinquante-neuf enfants et vingt-quatre adultes. Les autres n'étaient pas encore assez instruits pour recevoir ce sacrement. J'ai béni, en outre, douze mariages et ramené à leur devoir vingt bigames. C'est un résultat dont j'ai remercié le bon Dieu et qui me fait espérer que toute la nation des Naskapis ne tardera pas à être convertie.

Dans un petit poste qui se trouvait sur mon passage et qui s'appelle *Winnaukapau*, je m'arrêtai trois jours ; j'y étais connu et j'eus le bonheur d'y baptiser quelques enfants. Il me restait à voir les Naskapis des terres arides, qui probablement s'étaient rendus à Hungava, au nord du Labrador, poste assez rapproché de leurs terres de chasse ; j'ai dû remettre à plus tard leur visite.

La mauvaise saison dans ces rudes climats ne se fait pas attendre longtemps ; comme je le savais, je hâtai mon départ, mais pas assez promptement ainsi que j'en fis la triste expérience. Je quittai Pettaustickopau et mes bons Naskapis, le 17 septembre, et je pris la route de Mingan en compagnie de deux sauvages. J'avais à faire un voyage de 575 milles, c'est-à-dire près de 200 lieues avant d'y arriver. J'aurais pu avec deux hommes robutes faire ce trajet en treize ou quatorze jours, mais je n'avais malheureusement avec moi qu'un vieillard et un tout jeune homme ; il me fallut endurer avec eux un long martyre de trente-trois jours.

Ces deux braves gens n'avaient absolument nulle envie de venir voir la mer en cette saison, et c'était forcément qu'ils avaient dû m'accompagner. Chaque matin il me fallait les éveiller, allumer le feu, faire bouillir la chau-

dière ; en vain je les encourageais au travail, les priais, les pressais ; leur unique désir était de retourner chez eux et rien ne le pouvait ébranler. Il semblait à les voir monter en canot qu'ils avaient le désespoir au fond de l'âme ; mais, fort heureusement, ils n'étaient pas capables de résister à un ordre. J'étais pourtant dans une continuelle anxiété, craignant qu'ils ne m'abandonnassent ; car, dans ce cas, ma position eût été réellement critique. J'avais d'abord à parcourir une distance de 286 milles dans un pays qui m'était complétement inconnu. Pour le reste de la route, de longueur à peu près égale (289 milles), j'aurais pu à la rigueur m'y diriger par moi-même, mais que de difficultés à vaincre, que de craintes, que d'anxiétés pendant trente-trois jours ! Peut-être, me disais-je, chaque soir en m'endormant, je serai seul ici demain matin. Je me recommandais à la sainte Vierge et à mon ange gardien ; j'avais recours à saint Joseph, qui fut le conducteur de la sainte famille en Égypte ; je me rappelai l'archange Raphaël guidant le jeune Tobie. Mes guides étant trop maussades pour que je pusse lier conversation avec eux, je m'entretenais avec mon bon ange, ce qui me donnait du courage, me rassurait et semblait me dire : « Ne crains rien. Tes hommes te conduiront jusque sur les bords de la mer. » Je ramais dans ce but presque continuellement. Dès le cinquième jour de mon voyage, les muscles de ma main gauche se trouvèrent très-fatigués et ma main enfla considérablement ; il me fallut alors ramer de la main droite, en appuyant simplement la paume de la main gauche à l'extrémité de l'aviron ; je souffris beaucoup de ce système forcément adopté. Puis le démon, irrité sans doute de ce que, grâce à Dieu, j'avais fait quelque bien chez les Naskapis, souleva contre nous tous les éléments; nous eûmes bientôt un temps affreux, des vents continuels, de la neige et de la pluie.

Le plus triste était toujours l'irrésolution et le mauvais vouloir de mes guides.

Enfin, après avoir suivi longtemps les grands lacs qui couvrent la hauteur des terres, nous entrâmes le 4 octobre dans la rivière Romaine, belle rivière que j'avais déjà suivie à peu près dans tout son parcours l'année dernière. Ici je devenais pilote; aussi mes sauvages parurent mieux disposés, ce dont je profitai pour les encourager, les pousser en avant. Hélas! nous n'étions pas au bout de nos misères. Nous descendions très-rapidement la rivière Romaine, sur laquelle la navigation est facile; nous devions faire au moins 6 milles à l'heure. Le 6 octobre nous passâmes une triste journée, le temps était effroyable, un gros vent du nord soulevant un tourbillon de neige, nous transissait de froid, ce qui nous obligea de camper de bonne heure afin de sécher nos vêtements. Le lendemain nous avions huit pouces de neige sur le sol et l'orage continuait. Mes sauvages ne voulaient pas partir, mais je donnai quand même le signal du départ, disant que se mouiller en route ou se mouiller à notre campement était la même chose. Nous partîmes donc dans une sorte de surexcitation, et en fort peu de temps nous fîmes 20 milles, malgré deux portages assez longs; nous arrivâmes le même jour à l'endroit où nous devions quitter la rivière Romaine pour entrer dans les portages de Washekama et gagner la rivière Saint-Jean. Ces portages de Washekama ne sont pas quelque chose de fort agréable pour le voyageur, surtout pour des voyageurs qui se trouvent dans les conditions où nous nous trouvions. Ils se prolongent sur une étendue de 104 milles, et pendant ce trajet on passe neuf fois d'une rivière à une autre, on traverse vingt-quatre lacs et il faut porter vingt-huit fois sur le dos le canot et les bagages. Par surcroît d'embarras nous avions alors 17 pouces de neige, de sorte que ces

portages n'étaient pas visibles. Je désespérais vraiment de pouvoir piloter mes sauvages.

J'eus recours à Dieu avec toute la confiance dont je suis capable, et Dieu daigna exaucer ma prière ; nous entrâmes le 18 octobre dans la rivière Saint-Jean. Il n'était pas trop tôt, car dès le lendemain nous partagions notre dernière once de pain et il nous restait encore 63 milles à faire avant d'arriver à la mer. L'aimable Providence qui veille sur tous, mais particulièrement sur le Missionnaire, nous fit rencontrer, ce jour-là même, un excellent Canadien qui se fit un bonheur de nous donner à dîner, de nous réconforter solidement, comme nous en avions d'ailleurs besoin. Vers le soir nous arrivâmes à la mer, et reçûmes l'hospitalité dans une autre famille canadienne. Il ne me restait plus que 15 milles à faire avant d'arriver à Mingan ; la houle était trop forte pour m'y rendre par eau, je pris le parti de les faire à pied le lendemain matin. Quand j'arrivai à Mingan il y avait trente-trois jours que j'avais quitté Pettaustickopau. Une fois sur la mer je ressentis plus encore que je ne l'avais éprouvé pendant mon voyage, à cause de la surexcitation qui m'agitait alors, une très-grande fatigue, de plus le changement de régime opéra en moi une sorte de révolution qui me fit beaucoup souffrir. Je suis loin d'être remis, mais bientôt mes forces se répareront ici, et vous me trouverez, mon révérend Père, tout disposé à recommencer, l'année prochaine, le voyage que je viens de faire. C'est même la faveur que je vous demanderai à moi et à mes bons Naskapis.

Heureusement j'avais eu, l'an dernier, la bonne idée de me faire tracer une petite carte de route, sur laquelle je parvins à montrer à mes hommes les diverses directions et les nombreux détours du labyrinthe que nous devions parcourir. A l'aide de cette carte et d'une boussole

dont je ne me sépare jamais dans mes voyages, je pus sortir de ce dédale de lacs, de rivières et de montagnes. Mais cela ne nous a pas mis à l'abri de tous les dangers, ni épargné toutes les fatigues ; nos provisions diminuaient et nous marchions péniblement. Outre les retards que nous occasionnaient les portages, il fallait lutter contre d'autres difficultés qui augmentaient nos fatigues. Deux rivières et six lacs étant gelés nous fûmes forcés de les franchir sur la glace, au prix de très-pénibles labeurs. J'étais obligé de porter ma chapelle et mes bagages ; le tout formait un poids de 130 livres. Plus d'une fois je faillis succomber, et je commençais à faire mon sacrifice. Le bon Dieu ne demandait-il point la vie du premier Missionnaire de Naskapis ? Volontiers je la lui aurais offerte cette vie pour le salut de mes bons sauvages ; mais Dieu n'en demandait pas tant de moi, j'en fus quitte pour de nombreuses souffrances que je suis heureux d'avoir pu lui offrir.

Daignez agréer, mon révérend Père, l'assurance du profond respect et du dévouement affectueux de votre frère en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

BABEL, O. M. I.
Prêtre missionnaire.

LETTRE DU R. P. DÉLÉAGE, DIRECTEUR DE LA RÉSIDENCE DE LA RIVIÈRE AU DÉSERT, AU R. P. VANDENBERGHE, PROVINCIAL DU CANADA.

Rivière au Désert, le 20 décembre 1868.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Depuis longtemps je nourrissais le désir de vous écrire sur notre situation à la rivière au Désert et les travaux

dont nous sommes chargés; mais je reculais toujours, parce que d'un côté cette tâche me paraissait bien lourde, à cause du peu d'usage que j'ai d'écrire, et de l'autre je me trouvai accablé par des occupations sans cesse renaissantes. Mais, puisque vous l'exigez de moi, au nom de notre très-révérend et bien-aimé Père général, je dois faire taire toutes mes répugnances et dérober à mes occupations ordinaires le temps qui m'est nécessaire, afin de vous obéir.

Dans le poste que l'obéissance nous a assigné, les travaux sont de différents genres et imposent à ceux qui doivent les accomplir de grandes fatigues. Afin de procéder avec ordre, en vous les faisant connaître, je les classe en trois articles, savoir : 1° desserte régulière de différentes localités ; 2° mission des chantiers; 3° enfin mission des sauvages.

1° *Desserte régulière de différentes localités.* — A dater de mon arrivée ici, le 5 avril 1853, jusqu'au mois de décembre 1867, nous avons eu à desservir deux localités, outre celle de notre propre résidence, la Visitation et Saint-Gabriel.

Celle de la Visitation comptait environde trente à trente-cinq familles, à l'époque où elle nous fut confiée ; presque toutes ces familles étaient canadiennes; il n'y avait pour chapelle qu'une vieille masure en bois; elle avait été construite en quelques jours à l'aide de corvées, lors du premier passage en ce lieu d'un prêtre catholique, M. Désautels. Cette chapelle se trouvait sur la rive gauche de la Gatineau, où la population était moins nombreuse que sur la rive opposée, et elle était si mal construite, qu'on n'y était guère mieux qu'en plein air.

La population ayant rapidement augmenté, avec l'approbation et le concours de Mgr l'Evêque d'Ottawa, nous avons acheté un terrain sur la rive droite de la rivière,

plus propice que l'ancien, et nous y avons fait construire, en bois équarri, une église ayant 72 pieds de longueur sur une largeur de 38 pieds, et, malgré la pauvreté des nouveaux colons, elle est complétement finie pour l'extérieur, et, depuis plus de sept ans, on y célèbre les saints mystères. Et là où naguère on ne voyait pas un seul arbre abattu, s'élèvent aujourd'hui, autour de l'église, une trentaine de maisons. Ce n'était qu'une fois par mois que nous pouvions faire le service religieux dans cette église; il nous fallait, outre cela, visiter de temps en temps trois ou quatre localités dépendantes de cette mission, dont les habitants ne pouvaient se rendre à l'église, à cause de leur éloignement. Voici le mode que nous suivons pour ces sortes de petites missions. La veille au soir, du jour de la mission, que l'on a eu soin d'annoncer longtemps à l'avance, en indiquant le jour et la maison qui doit servir de lieu de réunion et de chapelle, nous trouvons les enfants, qui se préparent à faire leur première communion, réunis les premiers. Le Missionnaire se met immédiatement à l'œuvre en commençant par leur expliquer le catéchisme, en attendant que tout le monde soit rendu, et, à mesure que les adultes arrivent, ils viennent prendre place parmi les enfants et profitent des explications qui leur sont données. Lorsque tous les fidèles sont rendus, le Missionnaire récite la prière du soir, qui est suivie de celle du chapelet et du chant de quelques cantiques; il leur fait ensuite une instruction pour les préparer convenablement à la confession, que tous font sans nulle exception, ce qui occupe le confesseur une grande partie de la nuit. Il doit se remettre au confessionnal dès le lendemain matin de très-bonne heure, pour entendre la confession de ceux qui n'ont pu arriver la veille, et il ne commence la sainte messe qu'après que tous se sont confessés : c'est ordinairement vers neuf heures. Pendant que

le Missionnaire est occupé à ce ministère, des sacristains et des sacristines improvisés dressent l'autel et ornent de leur mieux l'appartement qui va servir de chapelle.

Les saints mystères célébrés dans ces pauvres lieux rappellent les temps de la primitive Eglise, ou les époques modernes de persécutions, on y retrouve la ferveur et la foi vive et naïve des premiers âges de l'Eglise. Tous, à de très-rares exceptions, communient à cette messe, et, après l'action de grâces, qui est faite à haute voix par le Missionnaire, ces pieux fidèles retournent chez eux, après avoir remercié le prêtre et lui avoir exprimé toute leur reconnaissance, pour les biens qu'il leur a apportés par sa visite. Vous ne sauriez croire, mon révérend Père, combien ces sortes de missions produisent d'heureux effets; il me suffit de vous dire que, sans elles, beaucoup de catholiques perdraient la foi, d'autres vivraient sans mœurs, et que de nombreuses familles s'élèveraient dans une complète ignorance des vérités de la religion.

La paroisse de la Visitation était devenue assez nombreuse pour avoir un prêtre à poste fixe; mais il n'entrait pas dans nos projets d'y fixer une résidence, malgré les instances de ces bons catholiques, qui tenaient à nous avoir au milieu d'eux; nous dûmes les adresser à Mgr l'Evêque d'Ottawa, qui leur promit un curé, dès qu'ils auraient fait construire un presbytère pour l'y loger. Afin de hâter l'installation du curé, je me mis de suite à l'œuvre, pour que la condition imposée par Mgr Guigues fût remplie aussitôt que possible, et, dans le cours de l'année 1867, le presbytère était achevé et le curé était établi à la Visitation le 2 de juillet de la même année, et, dès ce jour, nous avons été déchargés de cette mission.

Vous voyez par là que nous continuons, dans le diocèse d'Ottawa, l'office de pionniers; nous défrichons les champs incultes, et, quand ils peuvent produire, nous les aban-

donnons à d'autres qui peuvent jouir du fruit de nos travaux et qui viennent consolider, par la résidence et l'action de tous les jours, une œuvre à laquelle nous ne pouvions consacrer que quelques jours dans le mois.

La Visitation est à 45 kilomètres de la rivière au Désert et sur la route qui conduit à Ottawa ; entre ces deux localités, à distance à peu près égale, se trouve la mission de Saint-Gabriel, dont nous sommes encore chargés ; elle se compose d'environ cent cinquante familles dont quarante sont à peu près irlandaises. Lors de mon arrivée à la rivière au Désert elle n'en comptait pas vingt. Les offices religieux s'y faisaient dans une pauvre maison, qui servait en même temps de logement à une famille. Dès que le nombre des familles fut un peu augmenté, mon premier soin fut de leur procurer une chapelle, afin de loger un peu plus dignement notre divin Maître, et aussi pour donner un peu plus de liberté aux personnes qui viennent assister aux offices et se confesser, qui éprouvent moins de gêne pour remplir leurs devoirs religieux dans la maison de Dieu, qui est aussi la leur, que dans une maison privée. Mais, pour élever une chapelle, le concours des fidèles m'était nécessaire, et ici je rencontrai les difficultés que l'on rencontre un peu partout, lorsqu'il s'agit de travaux de cette nature. Mgr l'Évêque d'Ottawa avait obtenu un terrain du gouvernement pour élever une église : c'était donc déjà une dépense épargnée ; mais, comme il faut des contradicteurs partout, les uns disaient que le lieu choisi pour la chapelle n'était pas central, et d'autres que la population était trop pauvre pour fournir à une pareille dépense Leur langage me fit comprendre que je ne pouvais compter sur le concours d'aucun de ces opposants.

Sans me laisser ébranler par cette opposition, je fis un appel à ceux que je connaissais mieux disposés à me

seconder ; je fus entendu, et me mis moi-même à l'œuvre pour diriger les travaux des hommes de bonne volonté. Une chapelle de 40 pieds de longueur sur 30 pieds de largeur, en bois, bien entendu, fut enfin élevée. Quand je lui donnais ces proportions, on me dit qu'elle était beaucoup trop grande, aujourd'hui on la trouve trop petite ; mais à l'aide d'une tribune qu'on va y élever ce printemps, elle pourra suffire jusqu'à ce que la population devienne assez riche pour en bâtir une plus vaste. Deux localités dépendantes de cette mission, mais beaucoup trop éloignées, pour que ses habitants puissent se rendre à la chapelle, sont visitées de temps en temps et de la manière que j'ai rapporté, en parlant de celles qui dépendent de la Visitation, jusqu'à ce que le nombre de ses habitants s'étant accru, elles puissent avoir une chapelle et être desservies régulièrement, ce qui est fort à désirer, car ces pauvres gens, vivant dans les bois, éloignés de toute église, et ne pouvant voir le prêtre que très-rarement, s'élèvent et vivent dans l'ignorance de la plupart des vérités de la religion, et sont privés presque toute l'année de la présence du prêtre, et par conséquent des secours dont il est le dispensateur. Heureusement qu'ils conservent le sentiment religieux, et qu'ils ont pour le prêtre cette confiance et ce respect qu'on ne retrouve que dans les populations pleines de foi. Pour le moment, nous faisons pour ces pauvres catholiques tout ce qui nous est possible, mais non sans peine et même sans de très-grandes fatigues. Pour les visiter, il faut faire un véritable voyage, et par des chemins impraticables ; ce n'est qu'après avoir traversé des bois sans nul sentier et des marais que nous pouvons arriver à ces familles, qui, dispersées elles-mêmes dans une grande étendue de pays, ne peuvent être réunies en grand nombre, et qu'il faut aller chercher partout où elles se trouvent. C'est à la

lettre que nous accomplissons ici notre devise : *Evangelisare pauperibus misit me* (il m'a envoyé évangéliser les pauvres).

Dans peu d'années, Saint-Gabriel pourra avoir, lui aussi, un curé résident, à qui nous abandonnerons cette paroisse que nous aurons formée, comme celle de la Visitation; mais alors nos travaux, pour diminuer d'un côté, augmenteront de l'autre, parce que de nouvelles missions se formeront au haut de la rivière au Désert, qui réclameront nos soins, et ceci n'est pas une pure hypothèse, comme il vous sera facile de vous en convaincre par ce que j'aurai à vous dire. Mais parlons d'abord de la rivière au Désert.

Je crois qu'il ne sera pas hors de propos, avant tout, de vous donner la véritable signification du mot de *désert*, dans son application, au lieu où nous nous trouvons, et qui diffère de celle que lui donne le dictionnaire de l'Académie. Dans les campagnes reculées du Canada, quand un colon a défriché, au milieu d'une forêt, 20 ou 30 acres de terre, il dit qu'il a un grand *désert*. Or le premier pionnier qui s'était rendu sur les lieux où nous nous trouvons, pour y exploiter les bois, commença à défricher quelques hectares sur les bords de la rivière, et fit un *désert*, selon son expression, et alors la rivière, qui n'avaient encore reçu aucun nom, fut appelée *rivière du Désert*. Les sauvages ont été plus corrects en l'appelant *Kitikaningsipi* (rivière de la Ferme). La mission de la rivière au Désert se compose d'environ cent trente familles d'origine européenne. Ce sont des Canadiens français et des Irlandais ; ceux-ci sont en majorité.

A mon arrivée dans cette résidence, il n'y avait, à part les sauvages, que trois ou quatre familles catholiques. Vous voyez que l'augmentation a été rapide ; aussi ce lieu naguère inhabité est devenu un centre commercial, d'où

s'exportent les effets dont l'usage est nécessaire, non-seulement aux colons, mais encore à tous ceux qui sont occupés à l'exploitation des bois situés au haut des rivières Gatineau et du Désert. Les habitants y sont généralement plus dans l'aisance que ceux de Saint-Gabriel, parce qu'ils s'occupent davantage de la culture de leurs champs et beaucoup moins de l'exploitation des forêts, et aussi parce que le sol y est beaucoup plus fécond, puisque un boisseau de blé confié à la terre en produit jusqu'à cinquante. Je dois constater que la mission de la rivière au Désert nous doit en grande partie l'augmentation rapide de sa population, et une bonne part des avantages même temporels dont elle jouit. En venant jeter notre tente dans ce lieu solitaire, et en y assurant aux catholiques un service religieux régulier, nous y avons attiré une nombreuse population catholique, et en y établissant des moulins à scie et à farine, nous lui avons procuré le moyen de se construire des maisons, et, par conséquent, de se loger convenablement et de se nourrir. Tout cela ne s'est point fait sans de grands sacrifices, mais ils étaient très-nécessaires et pour nous et pour la population qui venait se ranger autour de notre cabane ; nous avons dû, par conséquent, nous y soumettre. Du reste, il est bon que le Missionnaire continue même aujourd'hui les traditions du sacerdoce catholique, qui est éminemment civilisateur. Beaucoup de villes, en Europe, doivent leur naissance et leur développement à des monastères, ce qui se faisait au moyen âge dans l'ancien monde, se renouvelle de nos jours dans le nouveau monde, et nous devons bénir Dieu de nous faire participer à cette œuvre, qui d'ailleurs n'a été entreprise de notre part que pour sa gloire.

Au milieu des cent trente familles catholiques dont j'ai parlé se trouvent seulement cinq familles protestantes,

dont les chefs sont marchands ou agents des commerçants de bois. Ces familles appartiennent à plusieurs sectes et même à aucune, aussi ont-ils la visite, d'année en année, de ministres de sectes différentes. Dernièrement il en est venu un qui a établi parmi eux ce qu'ils appellent *sunday school*, une école du dimanche. Une jeune fille irlandaise de quinze à seize ans, en service chez une de ces familles protestantes, y fut conduite durant deux ou trois dimanches consécutifs. Dès que j'en fus informé, je dénonçai en pleine église ce scandale, et je n'eus pas de peine à retirer cette pauvre enfant d'une maison où sa perte était certaine, si elle y fût restée.

Vous savez que tout le haut de notre maison est affecté au service religieux et sert d'église à notre population, mais quoiqu'elle ait une longueur de 50 pieds sur 30 de largeur, elle est beaucoup trop petite pour contenir nos fidèles, surtout lorsque les sauvages se trouvent à la mission, c'est-à-dire pendant quatre ou cinq mois de la belle saison et même durant deux mois de l'hiver, pour un certain nombre de ces Algonquins. A ces époques les Irlandais et les Canadiens sont mêlés aux sauvages. Pendant l'été une moitié de ces catholiques est obligée de rester dehors, ne trouvant point de place dans l'intérieur de la chapelle, et ne peut entendre ni la sainte messe, ni les instructions que nous devons faire ici en trois langues, en français, en anglais et en algonquin. Cet état de choses va bientôt finir, la belle et vaste église en pierre que nous élevons, pourra ce printemps être livrée au culte ; mais ce ne sera pas sans peine ; vous n'ignorez pas qu'ici : nous sommes obligés d'être de tous les métiers qui concourent à la construction d'un édifice, et que, par conséquent, nous exerçons ceux de carrier, de chaufournier, de charpentier, de menuisier et même de charretier. Tout se fait par nous, à l'aide de quelques manœuvres que nous de-

vons nourrir, loger, diriger et payer presque uniquement avec nos propres fonds. L'entreprise de cette église nous impose une très-lourde charge, et peu proportionnée avec nos faibles moyens ; mais nous espérons que saint Joseph, sous le patronage duquel nous l'avons mise, viendra à notre secours et ne trompera pas la confiance que nous avons mise en lui. Il est inutile, je crois, de vous faire observer que toute la population qui dépend de la mission de la rivière au Désert n'est pas groupée autour de notre résidence; il y en a même une partie qui est fort éloignée, ce qui nous oblige, pour la visiter, à des courses plus ou moins longues, et souvent fort peu agréables, puisqu'il faut les faire à travers des marais ou des forêts inextricables.

2° *Mission des chantiers.* — Un ministère encore plus pénible est celui que nous exerçons dans les chantiers du bassin de la Gatineau. Ce n'est qu'en hiver que nous accomplissons cette mission, et elle dure environ trois mois. Le nombre des chantiers que nous visitons est de trente-cinq à cinquante. Tous n'ont pas une population égale ; les uns ne renferment qu'une vingtaine de jeunes gens, d'autres en ont jusqu'à quatre-vingts, dont un dixième ordinairement est protestant, les autres sont catholiques, mais de race et de langues diverses, ce sont des Canadiens et des Irlandais, de sorte que presque partout nous sommes obligés de parler français et anglais. Nous visitons chaque année de 1500 à 1800 de ces hommes du chantier. Ce qui rend ce ministère pénible, c'est que ces chantiers sont dispersés dans les forêts à de grandes distances les uns des autres, il nous faut ordinairement toute une journée pour aller de l'un à l'autre et quelquefois deux jours à peine nous suffisent.

Les Missionnaires qui visitent les chantiers qui se trouvent sur les rives de l'Ottawa, ont sans doute aussi leur grande

part de misères, qu'un pareil ministère procure avec abondance à ceux qui l'exercent, mais ils sont cependant plus favorisés que nous, ils vont toujours deux et ont un serviteur pour conduire leurs deux chevaux. Pour nous, à cause des divers ministères dont nous sommes chargés, nous ne pouvons complétement abandonner notre résidence, ce n'est donc que seul, avec un seul cheval, que nous avons pu jusqu'à présent faire ces missions, cumulant en même temps les fonctions de guide et de cocher, à travers des chemins impossibles, exposés à bien des dangers, dont le moindre est de se geler. Que les heures paraissent longues dans ces tristes et fatigantes journées! Aussi vous ne sauriez vous faire une idée de la joie qu'éprouve le Missionnaire quand, le soir, il aperçoit une colonne de fumée qui lui annonce la présence d'un chantier. Et cependant quel logis va-t-il avoir pour se reposer de ses fatigues, une hutte mal jointe, n'ayant pas de fenètres, car elle ne reçoit le jour que par deux ouvertures pratiquées au toit, pour le passage de la fumée. Arrivé devant le chantier, le Missionnaire est reçu par ceux qui s'y trouvent en ce moment et il y fait son entrée, non sans s'être incliné profondément, car la porte n'a guère plus d'un mètre d'élévation. Comme par nos annales et par ce qui vous a été raconté, vous connaissez la manière dont nous faisons ces sortes de missions, je ne vous en parlerai pas et ne vous dirai point non plus, par les mêmes raisons, les heureux résultats qu'elles produisent. Comme un seul missionnaire, quelque robuste que soit sa santé, ne peut tenir longtemps à une pareille besogne, dès qu'il sent ses forces s'épuiser, il revient à la résidence et celui qui la gardait part à son tour pour continuer le travail ; de cette manière, en nous relevant tour à tour, nous pouvons continuer jusqu'à leur terme les missions des chantiers.

Plusieurs ministres protestants ont essayé de visiter ceux des leurs qui sont dans les chantiers; mais après la visite de deux ou trois de ces chantiers, ils sont retournés chez eux pour ne plus revenir, c'est une œuvre qui dépasse leur zèle.

3° *Mission des sauvages.* — J'ai fait autrefois les missions de la baie d'Hudson, et visité les postes de Temiskaming, d'Abittibi, de Moose et d'Albany, et plus tard, et pendant plusieurs années, ceux qui se trouvent sur le Saint-Maurice. Je ne passais donc à la rivière au Désert que durant l'hiver, où j'avais encore la visite des chantiers à faire. Depuis quelques années, nos Pères établis dans la nouvelle résidence de Temiskaming, en ayant été chargés, je n'ai plus qu'à desservir les 500 Algonquins qui, durant l'été, viennent dresser leurs loges près de notre résidence de la rivière au Désert, et que je visite durant l'hiver lorsque, dans ma mission des chantiers, je les trouve sur mon chemin dans nos épaisses forêts. A leur arrivée, dans le mois de mai, je leur donne une retraite afin de les préparer à la réception des sacrements, et pour les dédommager de la longue privation des exercices religieux qu'ils ont supportée durant tout l'hiver. Généralement ces sauvages vivent en bons chrétiens, et durant leur séjour auprès de nous, ils assistent régulièrement tous les jours à la sainte messe et à la prière du soir, qui se fait pour tous à la chapelle. A l'exception d'un très-petit nombre, comme chrétiens, ils valent mieux que les blancs; aussi est-ce avec eux que j'ai le plus de consolation et le moins d'obstacles pour faire le bien. Depuis que je réside à la rivière du Désert, je les ai toujours trouvés soumis, dociles et respectueux, et j'ai facilement obtenu ce que je leur demandais. Si les blancs ne leur procuraient pas de boissons fortes, pour lesquelles ils sont fort passionnés, ce serait une population modèle, sous le rap-

port religieux et qu'on pourrait citer comme exemple à suivre à tous les chrétiens.

Quoique ma lettre soit très-longue, je sens que je n'ai fait qu'effleurer les sujets dont j'ai parlé, mais comme je ne veux pas donner à mon travail les proportions d'un volume, je le termine ici, en vous priant cependant, avant de le clore, d'excuser sa défectuosité.

Je suis avec un profond respect, mon très-révérend Père, etc.

R. DÉLÉAGE, O. M. I.

VARIÉTÉS.

LETTRE DU FR. BALLAND, DIACRE, AU R. P. AUBERT.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Le désir que vous m'avez témoigné d'avoir une relation de l'accident qui nous est arrivé sur *le Pereire* en route pour New-York, me fait un devoir de vous adresser un récit aussi complet que possible des événements qui se sont accomplis pendant le cours de cette traversée si mémorable. Je regrette qu'une plume plus habile et plus expérimentée que la mienne n'ait pas été chargée de ce travail. Ne connaissant qu'imparfaitement les termes techniques employés par les marins, je m'expose à me servir souvent d'expressions qui ne rendront pas exactement ma pensée. Vous voudrez bien excuser ces inexactitudes jusqu'à un certain point pardonnables chez un habitant de l'Est qui fait son premier voyage sur mer.

Parti de Paris avec le R. P. BURQUE le vendredi 15 janvier, nous arrivions à Brest le lendemain, vers deux heures de l'après-midi. Nous descendons immédiatement sur le port et nous montons sur un petit bateau à vapeur qui devait nous conduire à bord du *Pereire*, sur lequel nous allions faire la traversée.

Le Pereire est un des bateaux les plus solides et les mieux disposés que possède la compagnie transatlantique; il était commandé par le capitaine Duchesne, très-avantageusement connu pour son habileté et son intrépidité. Ce qui nous inspirait encore plus de confiance, c'est que nous nous embarquions un samedi, jour consacré à

Marie, *Etoile de la mer*. Tout nous faisait présager une heureuse traversée. Une société choisie et qui nous convenait parfaitement, devait nous épargner ces longues heures d'ennui, auxquelles on est quelquefois exposé pendant un voyage sur mer. Nous avions trouvé à bord deux Pères jésuites, un Père de la société des clercs de Saint-Viateur et M. Vallois, prêtre canadien, auquel je tiens à exprimer ici toute ma reconnaissance pour les services qu'il nous a rendus pendant toute la traversée, et surtout après la catastrophe du 21 janvier.

A trois heures et demie, le bateau quittait la rade de Brest et nous entraînait loin des côtes de France à laquelle j'adressai un dernier adieu, en récitant l'*Ave Maris Stella*. La mer était loin d'être calme, et j'en ressentis bientôt les effets; je fus obligé de descendre dans ma cabine pour n'en plus sortir jusqu'au lundi. Ce jour-là le temps était magnifique, la mer était calme et le vaisseau, paré de toutes ses voiles, filait avec une rapidité de 14 à 15 nœuds à l'heure.

Mais ce calme ne devait pas durer longtemps. Dès le mardi 19 janvier le vent commença à souffler avec force, et le 20 le temps se mit complétement à la tempête. Le vaisseau, ballotté par les flots, embarquait l'eau de tous côtés, le roulis était des plus violents et permettait à peine de se tenir debout.

Plus on avançait et plus la tempête redoublait ses fureurs. Dans la matinée du jeudi un matelot avait été précipité du grand mât par la violence du vent et s'était fracassé la tête en tombant sur le pont : c'était le triste prélude du long drame qui devait s'accomplir dans la journée. Vers midi, l'ouragan était dans toute sa fureur ; le navire ne pouvant plus avancer tenait la cape depuis dix heures du matin : le vent soufflait de l'ouest avec une violence incroyable.

On était alors à 1 326 milles de Brest, à moitié chemin de notre route.

Vu l'état de la mer, le P. Burque et moi, nous étions

restés au salon des passagers de deuxième classe, situé sur l'avant du navire, avec une foule de nos compagnons de voyage, tandis que les autres étaient descendus dans leur cabine.

Il était deux heures et demie, le P. BURQUE venait de terminer son bréviaire et se reposait la tête appuyée sur un coussin. De mon côté, j'étais occupé aussi à la récitation du saint office et j'en étais arrivé à ces paroles de complies : *Noctem quietam et finem perfectum concedat nobis Dominus omnipotens*, lorsque tout à coup un craquement épouvantable se fait entendre... Une vague terrible de 40 à 50 mètres de hauteur venait de s'abattre sur l'avant du navire en le prenant par bâbord. Cette masse d'eau brise tout sur son passage et écrase le salon dans lequel nous nous trouvions. Nous sommes alors ensevelis sous les flots et entraînés dans tous les sens au milieu des débris du salon.

Le navire est défoncé, telle fut ma première pensée. Aussitôt je fais à Dieu le sacrifice de ma vie en lui demandant pardon de mes nombreux péchés, et j'implore le secours de notre Mère Immaculée dans ce suprême moment et me laisse aller au gré des flots. Quelques instants après je me retrouve sur le deuxième pont près des bastingages.

En me relevant, j'aperçois immédiatement le P. BURQUE qui sortait des décombres, tout couvert de sang : il avait reçu à la tête une blessure qui, heureusement, n'offrait pas de gravité. J'étais heureux de retrouver mon cher compagnon de voyage, et ma première pensée fut un sentiment de reconnaissance envers la divine Providence qui nous avait sauvés tous les deux d'un si grand péril.

Cependant nous ne pouvions rester au milieu des débris qui nous environnaient, il fallait se réfugier en quelque lieu de sûreté. A peine avons-nous fait quelques pas, qu'une masse énorme de mâts et de vergues, liés ensemble, menace de tomber et de nous écraser dans sa chute. Un cri de frayeur s'échappe de notre bouche, nous nous

élançons sur le pont supérieur, à l'aide de barres de fer disloquées par la chute de la vergue, et au même instant cette masse de mâts s'écroule à l'endroit même que nous venions de quitter.

Notre position devenait de plus en plus critique et je me reconnais incapable d'exprimer ici toutes nos angoisses, lorsque nous fûmes arrivés sur le pont. Le vent soufflait avec fureur, une vague pouvait à chaque instant nous engloutir ou nous précipiter dans la mer; le grand mât ébranlé par la tempête menaçait de tomber. Nous n'apercevions plus personne sur le navire; on n'entendait plus que le mugissement des flots et le sifflement du vent. Nous étions les seuls survivants de cette catastrophe, telle était notre conviction; seuls au milieu de la mer, seuls sur un vaisseau prêt à sombrer! Que faire? que devenir? La mort était là devant nous, mort bien plus terrible que celle à laquelle nous venions d'échapper. Nous nous préparions chacun de notre côté à paraître devant Dieu.

Enfin, après quelques minutes qui nous parurent un siècle, nous apercevons le capitaine et les hommes de l'équipage qui nous indiquent un lieu de sûreté. Nous nous y réfugions immédiatement, en passant au milieu des débris qui jonchaient le pont, et nous arrivons au salon des passagers de première classe, situé en arrière du bateau, qui n'avait pas été endommagé par la vague. Mais quel spectacle s'offrit encore à nos yeux! L'eau couvrait le plancher du salon; les blessés, étendus sur les bancs, poussaient des cris lamentables, arrachés par la douleur; les femmes paraissaient anéanties par la frayeur, et les hommes même les plus courageux étaient encore atterrés par cette horrible catastrophe.

D'un seul coup d'œil, le capitaine avait compris tout le danger; comptant sur la puissance des machines du bateau et sur l'habileté du mécanicien, il avait fait virer de bord, et, par cette manœuvre hardie, il sauvait d'une mort presque certaine et les passagers et l'équipage.

L'espoir commençait à renaître peu à peu dans tous les cœurs et cependant on n'était pas encore hors de danger.

Le vent, qui pendant deux heures avait diminué de force, recommença de souffler avec violence au commencement de la nuit ; la tempête semblait ne s'être apaisé un instant que pour redoubler ses fureurs. La nuit fut terrible et pleine d'angoisses. Tous les blessés étaient dans le salon avec une partie des passagers, qui n'avaient pu occuper leurs cabines envahies par l'eau. Le roulis n'avait jamais été plus violent; à chaque instant, les vagues venaient frapper les parois du salon, l'ébranlaient dans toute sa longueur, et, à chaque instant, chacun s'attendait à être englouti de nouveau dans les flots. Le capitaine lui-même commençait à perdre tout espoir; vers deux heures du matin, craignant une seconde vague semblable à la première, il fut sur le point de faire évacuer le salon par tous les passagers qui s'y trouvaient.

Enfin le jour vint mettre un terme aux angoisses et aux épouvantes de cette trop longue nuit. La tempête se calma peu à peu, et le vaisseau, poussé par un vent favorable, reprenait rapidement le chemin de la France. Tout le monde renaissait à la vie ; la joie reparaissait sur tous les visages et chacun racontait alors les différentes situations où il s'était trouvé, les diverses émotions qu'il avait éprouvées. Le sentiment unanime de tous était que le vaisseau n'avait pu être sauvé que par une sorte de miracle, dont le capitaine Duchesne avait été un des principaux instruments.

Parlerai-je maintenant des dégâts causés par cette catastrophe? Tout ce que je pourrais en dire, n'en donnerait jamais une idée exacte. La foudre n'est ni plus terrible ni plus capricieuse dans les ravages qu'elle exerce parfois. Toute la partie supérieure du bateau avait été littéralement broyée sur une longueur de 130 pieds. Mais ces désastres matériels seraient bien peu de chose, si on n'avait à déplorer d'autres pertes bien plus douloureuses. Je veux parler de la mort de huit personnes qu'elle a occa-

sionnée, du nombre desquelles était un des Pères jésuites qui étaient à bord avec nous, et j'apprends à l'instant qu'un Frère coadjuteur, qui les accompagnait, vient de mourir au Havre, des suites d'une blessure qu'il avait reçue à la jambe.

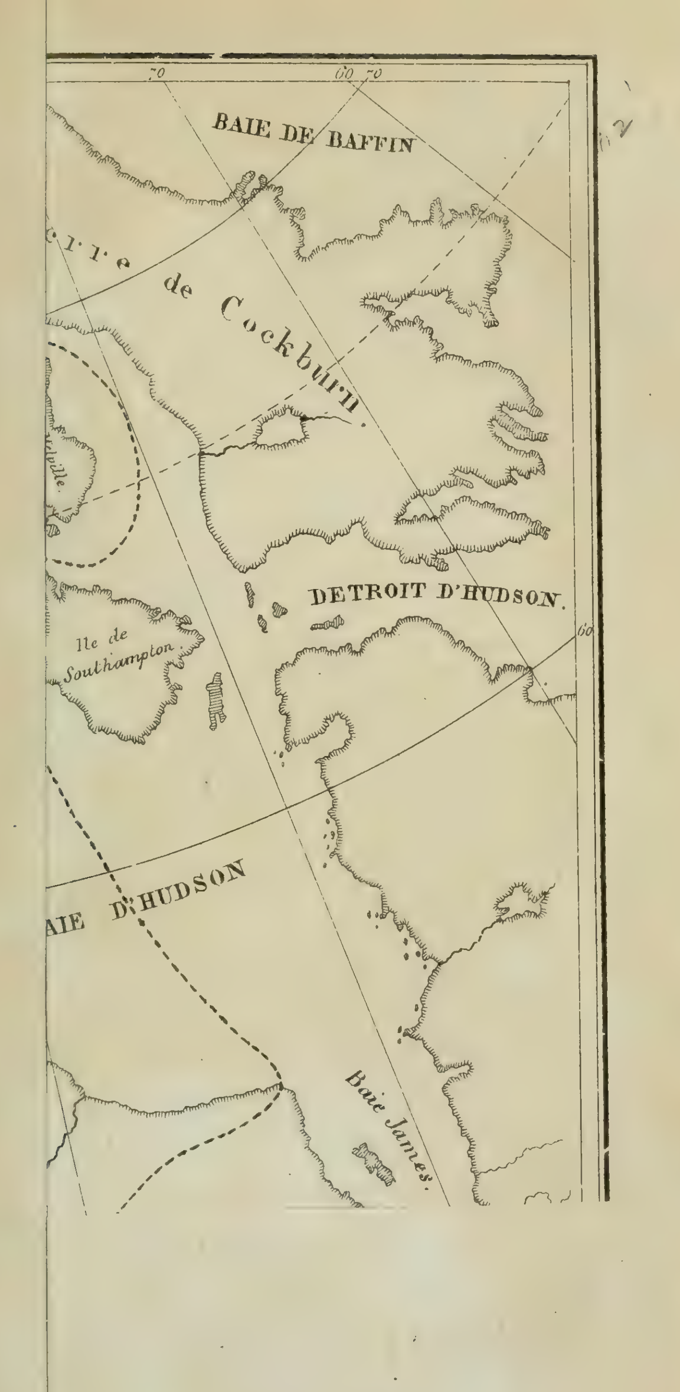
La blessure du P. Burque ne présentait rien de dangereux, comme je l'ai déjà dit, et après quelques jours de pansement et de repos, elle était en voie de guérison complète. Pour moi, je n'avais reçu que quelques contusions qui n'avaient rien de bien alarmant. Evidemment nous ne devions notre salut qu'à une protection toute spéciale de Dieu et de notre bonne Marie Immaculée ; une foule de circonstances, qu'il serait trop long d'énumérer ici, nous confirment tous les jours davantage dans cette conviction.

Le samedi nous assistions à une messe d'actions de grâces célébrée par M. Vallois ; et à partir de ce jour, jusqu'à notre arrivée au Havre, nous avons eu le bonheur d'assister à la sainte messe et d'y recevoir la sainte communion tous les jours. C'est ainsi que nous avons célébré le cinquante-troisième anniversaire du commencement de notre chère Congrégation.

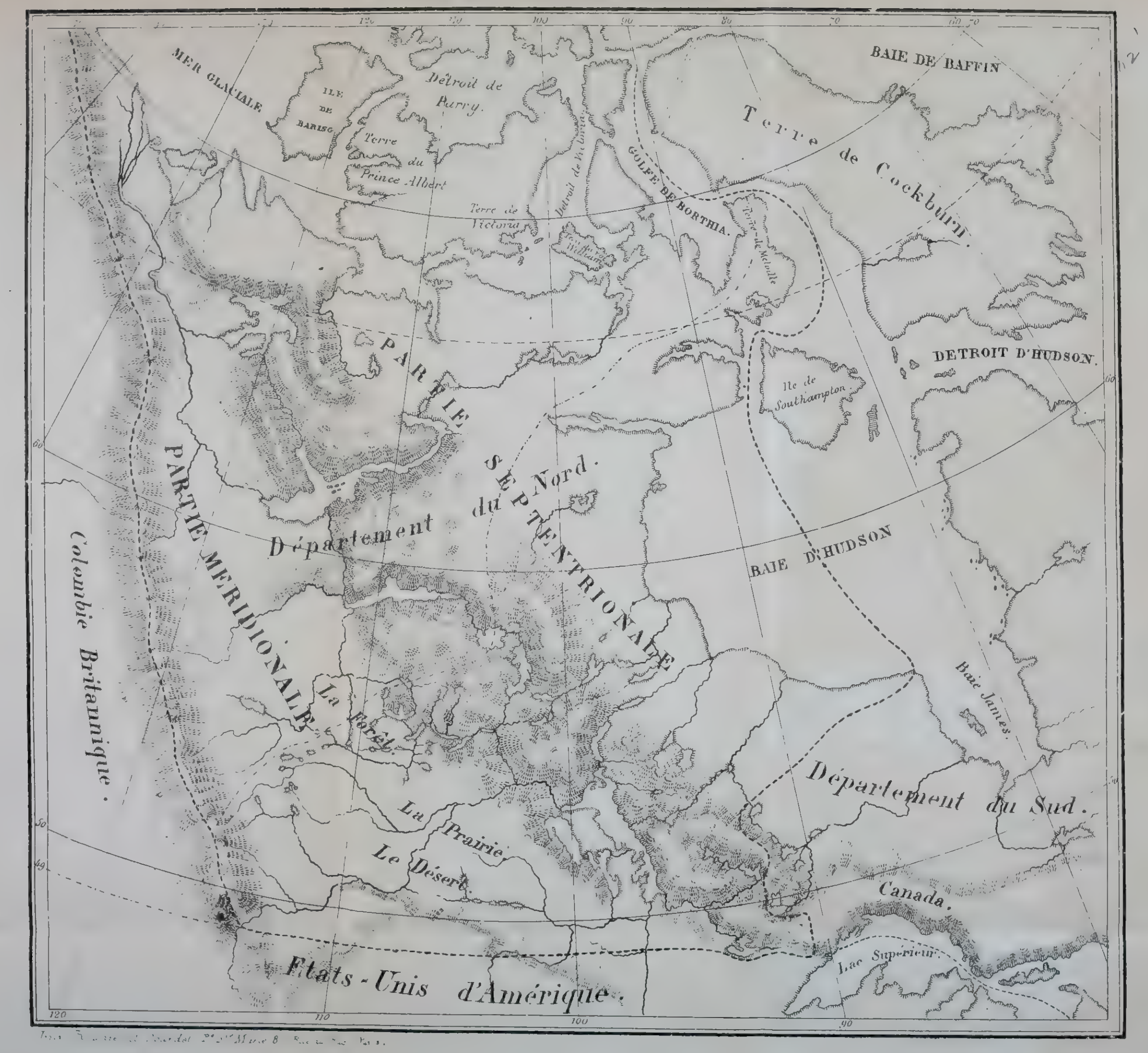
Enfin, le mardi 26 janvier, nous débarquions au Havre au milieu d'une foule de curieux, que la nouvelle de la catastrophe avait attirés sur le port, et le soir du même jour nous arrivions à Paris, heureux d'y trouver notre bien-aimé Père général, pour recevoir sa bénédiction paternelle avant d'entreprendre une nouvelle traversée.

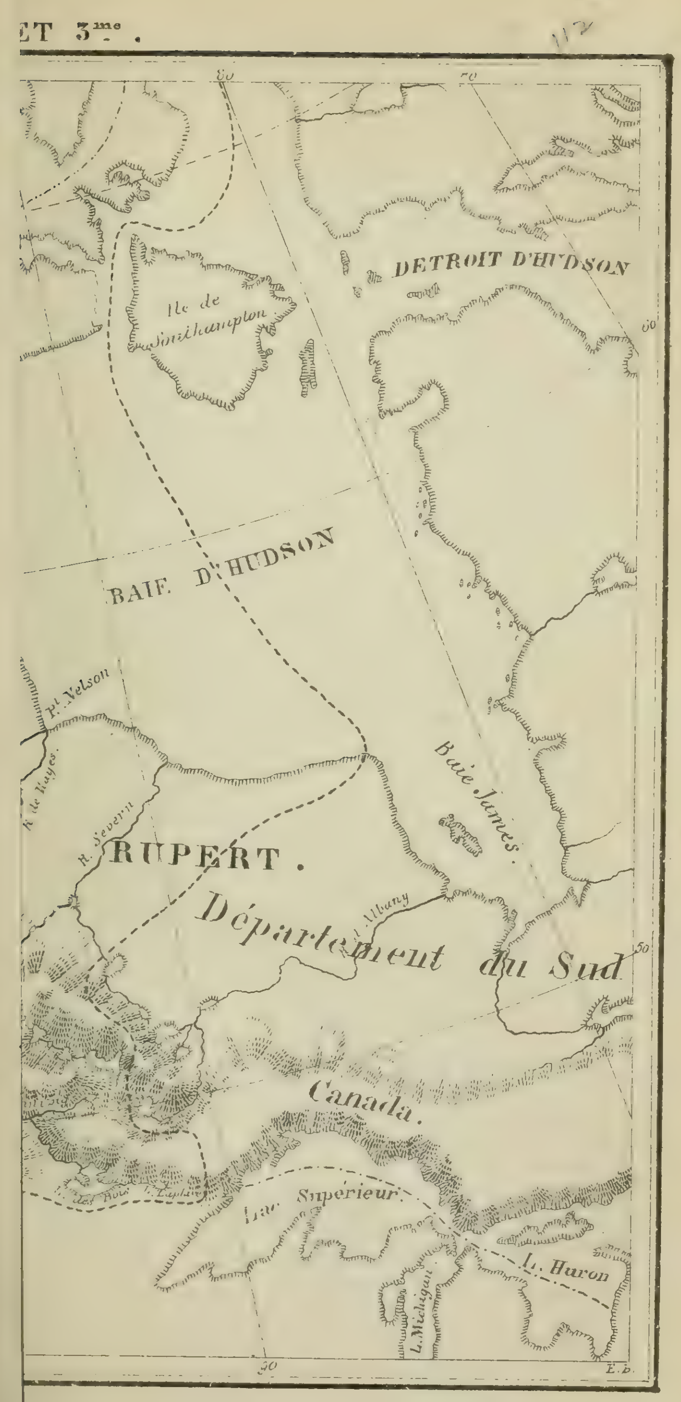
J.-B. Balland.

Le R. P. Burque et le Fr. scolastique Balland se sont embarqués de nouveau au Havre, en destination pour les provinces du Canada, le 12 de février.



70
60
70
BAIE DE BAFFIN
rre de Cockburn.
DETROIT D'HUDSON.
60
Ile de Southampton.
AIE D'HUDSON
Baie James.


MER GLACIALE
ILE DE BARING
Détroit de Barry.
Terre du Prince Albert
BAIE DE BAFFIN
Terre de Cockburn.
Terre de Victoria
Détroit de Victoria
GOLFE DE BORTHIA.
DETROIT D'HUDSON.
Ile de Southampton
PARTIE SEPTENTRIONALE
Département du Nord.
PARTIE MERIDIONALE
BAIE D'HUDSON
Colombie Britannique.
La Forêt.
La Prairie.
Le Désert.
Baie James.
Département du Sud.
Canada.
Lac Supérieur
Etats-Unis d'Amérique.


ET 3me.
80
70
DETROIT D'HUDSON
Ile de Southampton
60
BAIE D'HUDSON
Pt. Nelson
R. de Hayes
R. Severn
RUPERT.
Baie James.
Albany
Département du Sud
50
Canada.
Lac Supérieur
L. Huron
L. Michigan
90
E.B.

CARTE DES CHAPITRES 2me ET 3me.



MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 30. — Juin 1869.

ESQUISSE

SUR

LE NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE

PAR Mgr TACHÉ

ÉVÊQUE DE SAINT-BONIFACE (SUITE [1]).

CHAPITRE III.

CONDITION POLITIQUE.

La division politique du département du Nord en forme trois portions bien distinctes connues sous les noms de *terre du Nord-Ouest*, *terre de Rupert* et *colonie de la Rivière-Rouge*. Etudions la condition de chacune de ces parties.

[1] Voir p. 6.

§ 1. — Territoire du Nord-Ouest.

Cette première division politique renferme toutes les terres arrosées par les eaux qui se jettent dans la mer Glaciale, ce que nous avons déjà nommé *bassin arctique*, et comprend l'espace enclavé dans l'angle formé par les montagnes Rocheuses et la hauteur des terres qui serpentent depuis le mont Hooker jusqu'à l'extrémité septentrionale de la péninsule de Melville.

La première reconnaissance que je sache avoir été faite du territoire du Nord-Ouest est celle de Samuel Hearne, qui, en 1769, partit de Churchill et explora l'intérieur jusqu'à la rivière de Cuivre. Le reste a presque tout été découvert par des employés de la compagnie du Nord-Ouest. Cette compagnie se forma, en Canada, en 1783, dans le but de monopoliser ou de consolider les intérêts de ceux qui, depuis la conquête de la Nouvelle-France par l'Angleterre, continuaient le trafic des pelleteries dans les pays sauvages. Le nom qu'a pris cette compagnie n'indique pas, ce me semble, un titre de possession du territoire que je désigne sous le même vocable. Cette association ne s'est ainsi nommée que parce qu'en partant du Canada elle se dirigeait vers le nord-ouest du continent, ou pour donner cours à la pensée qui dès le début avait animé les voyageurs prenant la même direction; cette pensée était celle de trouver un passage au nord ou à l'ouest pour pénétrer jusqu'à l'océan Pacifique. La position géographique, dans l'Amérique anglaise, de la partie dont je parle, lui a valu tout naturellement le nom qu'elle porte.

Quoi qu'il en soit du nom, la compagnie du Nord-Ouest n'existe plus; en s'unissant à celle de la baie d'Hudson, il n'a pas été question de titre spécial à la propriété de ce ce territoire, non plus qu'à quelque droit ou privilége à

cet égard. En 1821, époque à laquelle les deux compagnies rivales, et ruinées par la rivalité, consolidèrent leurs intérêts, le gouvernement anglais leur donna, sous le titre de *compagnie de la baie d'Hudson,* une licence ou privilége exclusif, à l'effet de faire seuls la traite des pelleteries parmi les sauvages à l'ouest de la terre de Rupert. Cette licence était accordée pour vingt et un ans. Avant l'expiration de ce terme, 1838, elle fut renouvelée pour vingt et une autres années, c'est-à-dire pour jusqu'en 1859. Ce monopole n'a pas été continué de droit depuis cette époque, en sorte qu'aujourd'hui l'honorable compagnie de la baie d'Hudson, qui occupe encore le territoire du Nord-Ouest, n'y a aucun privilége, elle ne prétend à aucun. Les oppositions sont libres ; les unes y pénètrent par le lac la Biche au sud-ouest ; d'autres viennent de l'ouest par la rivière à la Paix, après avoir franchi les montagnes Rocheuses. Ces oppositions n'ont pas encore été bien préjudiciables au commerce de la compagnie. L'éloignement de ces pays, la difficulté d'y pénétrer, celle de s'y maintenir, les frais énormes du transport, tout cela ne peut que déconcerter des ambitions ordinaires et ruiner des entreprises privées. D'ailleurs la prépondérance que l'honorable compagnie de la baie d'Hudson a acquise sur les sauvages de ce territoire, la facilité que lui offrent ses différents établissements qui se relient et se soutiennent mutuellement, tout cela rend la compétition difficile, si difficile que, l'année dernière, tous les compétiteurs s'étaient retirés et qu'en définitive la compagnie est seule. L'existence politique de cette portion du domaine de l'Angleterre en Amérique est fort singulière ; le gouvernement de la métropole ne s'en occupe nullement ; aucune colonie n'y a ou ne peut y avoir d'action ; personne n'y possède de droits ou de priviléges, et ce pays est là sans loi, sans gouvernement, sans administration, sans

juridiction civile ou judiciaire. Qui va changer la position politique de ce pays? Sera-ce l'Angleterre? sera-ce le Canada? Les États-Unis vont-ils se mettre en tête de l'acquérir, par la raison toute simple que c'est la route la plus difficile pour atteindre leur Amérique russe? Voilà autant de questions que l'on se fait naturellement et dont la réponse est enfermée dans le repli mystérieux de l'avenir. Pour ma part, comme il y a des difficultés énormes à coloniser les quelques points arables de ce vaste territoire, j'avouerai tout naïvement que j'aimerais autant, et peut-être mieux, le voir rester ce qu'il est que de le voir changer, si les changements doivent être ce qu'il me semble impossible qu'ils ne soient pas.

§ 2. — La terre de Rupert.

Ce nom est celui que porte tout le territoire de l'honorable compagnie de la baie d'Hudson, c'est-à-dire toutes les terres arrosées par les eaux qui se jettent dans la baie d'Hudson, y compris son prolongement, la baie James. En parlant du département du Nord, nous employons le mot *terre de Rupert* pour désigner seulement une partie du grand tout auquel il appartient, pour indiquer toutes nos terres portant le tribut de leurs cours d'eau dans la grande baie.

La condition politique de cette portion du département du Nord est bien différente de la précédente. Ce pays est soumis à une compagnie qui a des titres incontestables, au moins à une partie de ce vaste domaine et, selon l'opinion de savants jurisconsultes, des titres certains à la possession du tout. Nous n'entreprendrons pas de discuter les raisons pour ou contre cette possession, nous nous contenterons, après avoir indiqué l'objection qui nous

paraît la plus plausible, d'indiquer aussi les titres et priviléges de cette compagnie.

L'objection la plus forte contre les droits de l'honorable compagnie de la baie d'Hudson est la possession antérieure de son territoire par la France. La charte octroyée par Louis XIII en 1626 donne à la compagnie de la Nouvelle-France le territoire de la baie d'Hudson, quarante-quatre ans avant que celle octroyée par Charles II d'Angleterre ne le cède à son cousin le prince Rupert et à ses compagnons d'aventures. On affirme que par le traité de Ryswick, en 1696, toute la baie d'Hudson a été reconnue comme appartenant à la France. Le traité d'Utrecht, en 1713, cède à l'Angleterre les côtes de la baie d'Hudson, et ce n'est qu'alors que l'Angleterre acquit un titre certain dans ces parages ; de plus, dans ce traité, on ne négligea pas de stipuler les clauses qui assurent la protection de la compagnie de la Nouvelle-France, déjà mise en possession de ce pays, en vertu de la charte de Louis XIII. Quoique les limites des possessions françaises et anglaises ne soient pas bien définies depuis l'époque du traité d'Utrecht jusqu'en 1763, néanmoins les Anglais, même les moins favorables aux prétentions des Français, reconnaissent que la rivière Rouge et la Siskatchewan faisaient partie de la Nouvelle-France, et que c'est cette partie qui, avec le reste des possessions françaises du Canada, a été cédée à l'Angleterre par le traité de Paris. Or par ce traité de Paris les Canadiens français reçurent la garantie de leurs droits et priviléges et la promesse « de n'être pas soumis à d'autres impôts que ceux établis sous la domination française. » Donc la compagnie de la baie d'Hudson n'a aucun droit ni privilége sur la vallée de la rivière Rouge, non plus que sur celle de la Siskatchewan, et ses titres restent douteux pour une partie des pays situés au nord de ces deux vallées.

Voilà l'objection, je n'en discuterai ni le mérite ni la portée ; je ne fais que la constater et, à l'exemple de tant d'autres qui la connaissaient aussi bien et mieux que moi, qui de plus étaient juges compétents dans ce conflit d'opinions et de prétentions, et qui pourtant n'ont pas fait la moindre tentative pour priver l'honorable compagnie de la baie d'Hudson de ses droits et priviléges. je me tairai sur ce doute. Ce puissant *transeat*, si tant est qu'on ait cru en avoir besoin, laisse de fait la compagnie de la baie d'Hudson maîtresse du pays, dans les limites assignées par sa charte.

Cette charte, nous l'avons dit plus haut, fut donnée, en 1670, par Charles II d'Angleterre, à son cousin le prince Rupert, sous le patronage duquel s'était formée une association de marchands et d'aventuriers qui, eux aussi, espéraient trouver un passage au nord-ouest pour les mers occidentales. Cette association qui, aux termes de la charte, est désigée sous le titre de : *Le gouverneur et la compagnie des aventuriers d'Angleterre traitant dans la baie d'Hudson*, est celle connue sous le nom de *l'honorable compagnie de la baie d'Hudson.* En vertu de cette charte, la possession entière et complète du territoire qu'elle désigne est cédée à cette compagnie. La chasse, la pêche, la traite des fourrures sont aussi son privilége exclusif ; elle a de plus sur ceux qui habitent ce pays une juridiction absolue ; en un mot, cette compagnie est déclarée maîtresse de tout le pays et de tout ce qui s'y rattache. Telle est la position politique de la terre de Rupert. Telle est, du moins, celle que lui fait sa charte à laquelle dans la pratique le gouvernement impérial a accordé jusqu'à ce jour la valeur d'un titre réel.

Je ne sache pas que la compagnie ait jamais fait valoir ses droits exclusifs de pêche ou de chasse ; mais elle a insisté jusqu'en 1848 pour conserver son monopole

commercial. Cette prétention a été abandonnée depuis, et en définitive, depuis cette époque, il y a ici une liberté absolue de commerce ; la prépondérance de la compagnie dans la terre de Rupert, comme dans le territoire du Nord-Ouest, n'est attribuable qu'aux ressources de son organisation et non pas à ses droits et priviléges. Tout le monde est libre d'aller, de venir, de chasser, de traiter. A part les difficultés matérielles que l'on rencontre en voyageant. il n'y a pas sous le soleil un pays où l'on jouisse de plus de liberté, et cela malgré l'impression répandue au loin que la compagnie tient le pays dans un demi-état d'esclavage. La compagnie conserve pourtant encore ses titres et exerce sa juridiction civile. Cette position doit être prise en considération quand on examine la condition politique à faire à ce pays, quand on parle des changements à y introduire. Ces changements s'élaborent, quels seront-ils? Les Etats-Unis, qui croient avoir droit à tout ce qui leur convient, regardent comme naturel de venir prendre possession de ce pays. La nouvelle confédération des possessions britanniques ne nous perd pas de vue. Que va faire l'Angleterre? Quel parti va prendre la compagnie ? Quelques années de plus auront résolu, je suppose, ce problème que je ne me charge pas d'examiner.

§ 3. — Colonie de la rivière Rouge.

Nous venons de parler des deux grandes divisions politiques du département du Nord. Il nous reste à en mentionner une troisième, celle au milieu de laquelle nous traçons ces lignes. Un noble Ecossais auquel sa position dans l'honorable compagnie de la baie d'Hudson assurait une grande influence conçut le projet de fonder une petite colonie au milieu de la terre de Rupert. Il obtint à

cet effet la cession d'une certaine étendue de terres sur les bords de la rivière Rouge et de l'Assiniboine, et commença là l'établissement qui porte encore son nom : *Selkirk Settlement*. Cette oasis du désert, où devaient venir se reposer le voyageur et le traiteur au déclin de leur vie, est plus connu sous le nom de *Rivière-Rouge* (Red-River Settlement) ou d'*Assiniboia.*

Cet établissement, commencé en 1812, rencontra bien des difficultés qui plusieurs fois l'exposèrent à une ruine complète. Il résista néanmoins à toutes ces atteintes de destruction, mais son fondateur ne devait pas en voir le développement. La compagnie de la baie d'Hudson racheta des héritiers de lord Selkirk les terres qu'elle avait vendues à Sa Seigneurie, et aujourd'hui c'est la compagnie qui gouverne cette petite colonie. Les limites de l'Assiniboia sont bien circonscrites, puisqu'elle n'embrasse qu'un rayon d'une soixantaine de milles, autour d'un point situé au confluent des deux rivières Rouge et Assiniboine. Cette colonie a donc l'avantage d'être tracée à rond de compas. Nous sommes enfermés dans un cercle ; ce serait une erreur injuste de nous croire dans un cercle vicieux. Quoique sous l'autorité de l'honorable compagnie de la baie d'Hudson, la colonie de la Rivière-Rouge a son caractère politique à part. Le temps lui a élaboré une constitution qui, pour n'être en théorie que ce qu'elle était au jour du monopole de la compagnie, est néanmoins aujourd'hui bien différente dans la pratique. L'établissement est administré par un gouverneur qui n'est pas toujours le gouverneur de la terre de Rupert, qui n'a pas même toujours été un membre de la compagnie. L'honorable juge F. Johnson a été gouverneur ici ; le colonel Coldwell, gouverneur avant ce dernier, non-seulement n'était pas membre de la compagnie, mais avait été choisi par la couronne.

Le gouverneur d'Assiniboia a, pour l'assister dans son administration, un conseil composé d'un nombre indéfini de membres. Ces membres sont aussi à la nomination de l'honorable compagnie de la baie d'Hudson ; mais la justice veut que nous disions que la compagnie, sans introduire dans le pays le principe électif, a depuis douze ans, au moins à ma connaissance personnelle, basé le choix des membres de cette association, sur le sentiment public bien plus que sur ses propres intérêts, ses intérêts commerciaux du moins. Elle a nommé comme conseillers plusieurs de ceux qui font à son commerce la plus chaude opposition. Il est vrai que, dans deux circonstances, elle a refusé de nommer des citoyens qui avaient présenté à cet effet, en leur faveur, des pétitions revêtues d'un bon nombre de signatures; mais il faut se souvenir, et j'en ai la preuve officielle, que ces messieurs, anticipant un refus qu'ils n'auraient pas éprouvé sans cela, ont publiquement accablé la compagnie et le conseil de la colonie de tant d'injures et d'injures si gratuites, que leur nomination devenait une impossibilité, tant pour l'honneur de la compagnie elle-même que pour l'honneur du conseil, dont plusieurs membres auraient donné leur démission si on leur avait imposé des collègues ainsi disposés. Au demeurant, le conseil administratif, qui est en même temps législatif, n'est pas choisi par la voie des suffrages. Il se compose d'éléments divers, pris dans les différents ordres de la société, dans différentes parties de la colonie, et parmi ceux dont on a le droit d'espérer une somme raisonnable d'intelligence. Si le choix de ces conseillers n'est pas le meilleur possible aux yeux de tout le monde, il est, je crois, aussi bon qu'on pourrait l'espérer, quand même son élection serait remise entre d'autres mains que celles de la compagnie. Membre de ce conseil nous-même, une conviction consciencieuse

nous force à dire que les affaires publiques y sont traitées avec toute la loyauté possible. Le gouverneur n'y exerce pas d'autre influence que celle du droit et de la raison contre-balancée nécessairement par les intérêts des membres, dont un seul appartient à l'honorable compagnie. La justice est administrée par un juge en chef, avec le titre de *recorder*, aidé de juges de paix. Les conseillers le sont de droit; ce tribunal forme notre cour suprême et a ses sessions trimestrielles. Il y a de plus une fois par mois, dans le district central, et une fois tous les deux mois, dans tous les autres districts, des cours dites *petites cours*, pour s'enquérir des causes civiles d'une importance secondaire. Ces cours sont présidées par un juge de paix aidé de plusieurs magistrats; ces derniers sont à la nomination du conseil colonial.

Le gouverneur et le recorder, les deux seuls employés dont le salaire ait quelque importance, sont payés par la compagnie. Le traitement des autres fonctionnaires est assez modique pour qu'on puisse le puiser dans le trésor de la colonie. Ce trésor n'est pas le coffre-fort de la compagnie, tant s'en faut. Notre revenu public a ses sources dans les droits d'entrée en percevant 4 pour 100 sur les prix d'achat; plusieurs articles, entre autres les instruments d'agriculture, ne sont pas soumis à ce droit. Les licences et amendes sont les autres sources de ces revenus. La compagnie est soumise à ces lois comme les autres. Les comptes publics de la colonie d'Assiniboia ont un avantage que bien des gouvernements, même électifs, pourraient leur envier, ils se ferment toujours par un excédant de recettes. Les conseillers, n'étant pas élus par le peuple, n'ont pas le courage de le taxer et encore moins de s'en faire payer largement.

Une population d'à peu près 10000 âmes, parlant le français, l'anglais, le celtique, le saulteux, le cris, etc.,

compose ce petit peuple. Séquestré du reste du monde depuis si longtemps, il voit les communications devenir plus faciles et le flot de la civilisation avec ses avantages, et peut-être, hélas ! son écume, menacer de repousser le flot de son extrême liberté, cette liberté, trop indolente peut-être souvent, mais bien sûr plus honnête et plus loyale que ses détracteurs ne le soupçonnent et ne le disent.

Telle est en peu de mots, et pour ne pas trop fatiguer par de longs détails, la position politique de la colonie de la Rivière-Rouge. Enfant de la terre de Rupert, elle suivra sans doute le sort de sa mère, et sera entraînée par les combinaisons qui régleront le sort de cette dernière. Cependant cette enfant, sans être tout à fait émancipée, a acquis certains droits ; elle possède ou occupe ses terres (qu'elle n'a pas toujours payées), elle les a arrosées de ses sueurs. Il est vrai que ses sueurs n'ont pas toujours été abondantes, mais c'est l'enfant du désert. Elle a donc des droits à l'indulgence. Elle ose se flatter que l'étranger ne recevra pas ici une préférence injuste ; dans les grandes et savantes combinaisons qui sont préparées par la mère patrie et son frère aîné, le Canada, on ne perdra pas tout à fait de vue l'histoire de son passé.

Dans la colonie elle-même il règne une certaine agitation et inquiétude au sujet de son avenir. Les uns, en très-petit nombre, qui espèrent gagner par un changement quelconque, le demandent à grands cris ; d'autres, considérant plus les systèmes que leur application, voudraient pouvoir tenter un changement, ne se doutant pas qu'on ne revient plus à l'état primitif d'où ils veulent s'écarter ; le plus grand nombre, la majorité redoute ce changement. Plusieurs ont bien raison, le pays pourra gagner à ces modifications, il acquerra sans doute bien des avantages qui lui manquent, mais la population actuelle perdra cer-

tainement. Comme nous aimons plus le peuple que la terre qu'il occupe, que nous préférons le bonheur du premier à la splendeur de l'autre, nous en sommes à répéter ce que nous avons déjà dit : que nous redoutons beaucoup pour notre population quelques-uns des changements qu'on lui promet. On croira d'autant plus facilement à la sincérité de cette conviction, que personnellement nous aurions bien des raisons de désirer ces changements.

CHAPITRE IV.

ORGANISATION ET DIVISION COMMERCIALES.

Le pays que nous habitons étant soumis à une compagnie marchande, tout ce qui tient à son organisation mercantile acquiert de l'importance ; c'est pourquoi nous voulons parler un peu de ce qui se rattache à cette constitution et indiquer les divisions qu'elle a formées pour son fonctionnement.

§ 1.— **Organisation commerciale.**

Le gouverneur et la compagnie des aventuriers d'Angleterre traitant à la baie d'Hudson se constituèrent en société dès le moment de l'obtention de la charte qui leur fut octroyée par Charles II en 1670. Des droits et des priviléges ne suffisent pas pour organiser des opérations commerciales ; aussi cette compagnie dut fournir des fonds, dont la mise en action constitua le capital de la compagnie. Ce capital, d'abord peu considérable, fut ensuite augmenté au point qu'en 1863 il s'élevait à la

somme de 500 000 livres sterling (12 500 000 francs) et les actions étaient réparties irrégulièrement entre près de trois cents membres. Tous ces actionnaires confiaient leurs intérêts à un comité de régie, ayant à sa tête un gouverneur et un député gouverneur. Le comité formé à Londres y dirigeait les opérations de la compagnie, effectuant la vente des pelleteries et tout ce qui avait trait à la prospérité de l'association.

En 1863, la compagnie de la baie d'Hudson, ainsi constituée et dirigée, entra dans une phase nouvelle. La société dite *internationale financière* acheta toutes les parts, propriétés, droits et priviléges de l'honorable compagnie de la baie d'Hudson, ainsi que les fonds de réserve que le comité avait habilement ménagés pour faire face à des éventualités imprévues. Le capital de la compagnie, comme nous l'avons dit plus haut, s'élevait à un demi-million de livres sterling divisé en parts de 100 livres chacune. On estima le reste des propriétés, les droits et les priviléges à 1 million, soit en tout un capital nominal de 1 500 000 livres sterling (37 500 000 francs). Les actionnaires furent invités et consentirent à vendre leurs parts à 300 pour 100 au prorata de leur mise en action, et la société internationale paya 1 million et demi aux actionnaires de l'honorable compagnie de la baie d'Hudson. Cette transaction fit passer tout l'avoir de l'honorable compagnie de la baie d'Hudson entre les mains de ladite société internationale financière, qui ne resta pas longtemps en possession du vaste domaine qu'elle venait d'acquérir ; elle le remit bientôt sur le marché en en élevant la valeur à un capital nominal qu'elle évalua à 2 millions de livres sterling (50 000 000 de francs) et qu'elle offrit en vente par parts de 20 livres. Ces parts furent achetées par un grand nombre d'actionnaires, puisqu'au mois de novembre 1865 on comptait déjà quatorze cent vingt

acquéreurs. Ces nouveaux associés reconstituèrent l'honorable compagnie de la baie d'Hudson, élurent un gouverneur, un député gouverneur, un comité qui devaient continuer de diriger les opérations commerciales de l'ancienne compagnie ainsi modifiée. La nouvelle compagnie ajoutait à son programme le projet d'établir une ligne télégraphique à travers toutes ses possessions et autres grandes améliorations, à l'exécution desquelles elle ne voyait pas tout d'abord toutes les difficultés qui existent véritablement.

Ces différentes transactions nous mettent en face de trois opérations commerciales diverses : 1° la vente faite par les premiers actionnaires de la compagnie de la baie d'Hudson, vente qui leur donne, pour leurs droits et priviléges, un profit net de 200 pour 100, à raison de la première mise en action ; 2° la spéculation opérée par la société internationale financière, qui gagne un demi-million de livres sterling, si toutefois, ce que nous ignorons, elle a pu vendre toutes les parts représentant le capital de 2 millions ; 3° l'acquisition faite par les nouveaux actionnaires de la compagnie de la baie d'Hudson qui, héritiers des propriétés, droits et priviléges des anciens, sont pourtant dans une position financière bien différente, puisqu'il leur a fallu débourser 2 millions de livres sterling, tandis que leurs prédécesseurs, les premiers actionnaires du moins, ayant les mêmes droits aux mêmes profits, n'avaient jamais déboursé que 500 000 livres. Il faudrait donc aux actionnaires actuels des profits nets quatre fois plus considérables qu'autrefois pour payer des dividendes égaux.

Quoi qu'il en soit des changements opérés au sein de l'honorable compagnie de la baie d'Hudson en Angleterre, son organisation reste la même dans la terre de Rupert. Son gouvernement général et son comité, tout

en conservant la haute main et la direction, ne prennent pas plus part aujourd'hui qu'autrefois à la partie la plus difficile de ses opérations, c'est-à-dire la traite des pelleteries dans les pays sauvages. Cette dernière charge a toujours été et est encore confiée à des employés formant non une association distincte, mais une organisation différente, toute une hiérarchie commerciale et active, soumise au comité de régie, n'ayant aucune part au capital ni aux propriétés, aucun droit aux priviléges; recevant seulement la récompense de ses travaux, les uns par un salaire ou une somme fixe, prise sur les profits bruts, les autres par une quote-part aux profits nets. Voici les titres des membres de cette hiérarchie :

1° Le gouverneur de Ruperts' land, appointements fixes et variés ;

2° Les facteurs en chef (chief factors), bourgeois, de deux parts ;

3° Les traiteurs en chef (chief traders), bourgeois, d'une part;

4° Les commis (clerks), avec un salaire variant de 75 à 100 livres ;

5° Les apprentis commis (apprentice clerks), salaire variant de 25 à 75 livres;

6° Les maîtres de poste (post masters), salaire de 40 à 75 livres ;

7° Les interprètes, salaire de 30 à 45 livres sterling;

8° Tout un monde de voyageurs : guides, gouvernails (pilotes), devants de berges ou de canots, milieux ou rameurs, avec des gages qui varient de 16 à 40 livres sterling.

Les salaires fixes, depuis celui du gouverneur de Ruperts' land jusqu'à celui du dernier des employés, comptent comme dépenses de la compagnie et sont pris sur les profits bruts. L'intérêt des sommes en circulation est

aussi prélevé sur les profits bruts et se paye aux actionnaires. Ces intérêts sont calculés à 5 pour 100.

Les dividendes payés aux actionnaires, ainsi que la quote-part des facteurs en chef et celle des traiteurs en chef, étant le résultat des profits nets, varient nécessairement comme ces derniers.

Ces profits, après toutes les dépenses payées, sont divisés en dix portions égales ; six sont pour les actionnaires au prorata de leur mise en action, les quatre autres dixièmes sont subdivisés en quatre-vingt-cinq parts. Ces parts sont en moyenne d'environ 300 livres sterling (7 500 francs). Un facteur en chef reçoit deux de ces parts tant qu'il est en activité de service et pendant l'année qui suit son congé. Un traiteur en chef n'a qu'une de ces parts pendant le même laps de temps. Pendant les six années qui suivent cette première année de retraite, les chefs facteurs, comme les chefs traiteurs, reçoivent annuellement, respectivement, la moitié de ce à quoi ont droit les mêmes officiers en activité de service.

Le gouverneur de Ruperts' land dirige les affaires des départements qui lui sont confiés. Pour l'aider dans son administration, il réunit annuellement un conseil qui se compose des chefs facteurs et des chefs traiteurs. C'est là que s'élaborent les règlements que l'on croit utiles au succès de la traite des pelleteries. C'est au nom de ce conseil que l'on assigne à chaque officier subalterne le poste qu'il doit occuper, comme le salaire qu'il doit recevoir ; c'est aussi ce conseil qui recommande au gouverneur et au comité de régie les commis qui doivent être promus au grade de traiteurs en chef et les traiteurs en chef que l'on veut classer parmi les facteurs en chef.

Les différents départements se divisent en districts ; chaque district a à sa tête un facteur ou traiteur en chef, sous les ordres duquel se trouvent tous les autres em-

ployés. Les districts renferment plusieurs postes ou forts, confiés à des officiers de différents ordres.

Chaque poste a ses comptes à part qui indiquent les profits ou pertes de ce poste vis-à-vis du district, tout comme si ses affaires se traitaient entre des étrangers. Les districts ont aussi leurs comptes qu'ils règlent avec la factorerie, le dépôt ou les districts qui leur fournissent hommes, marchandises, provisions, etc., etc., et auxquels en retour ils remettent leurs pelleteries. Tous ces comptes sont tenus avec une minutie de détails étonnante. En les examinant, on dirait plutôt des compagnies rivales que les membres d'une même association travaillant dans un intérêt commun. Cette sage organisation, cette adroite comptabilité ont l'heureux effet de créer une vive émulation et un grand esprit d'économie. Chaque officier doit présenter les comptes du poste qui lui est confié; ces comptes sont examinés, scrutés, contrôlés, changés, modifiés par ceux auxquels est dévolue cette charge. Le chiffre des dépenses de l'année, mis en regard du chiffre de la valeur des pelleteries ou autres objets fournis, donne une idée exacte, sinon du travail, du moins du succès de celui qui a la charge de ce poste; et comme l'avancement de ce dernier dépend beaucoup de ce succès, tous les employés sont intéressés à augmenter le profit général, auquel pourtant en réalité le plus grand nombre n'a aucune part.

Ce sont ces adroites combinaisons et la stricte parcimonie qui règne partout, qui ont assuré le succès de cette compagnie, dont le commerce s'étend depuis l'océan Atlantique jusqu'au Pacifique. Ses ramifications embrassent toute l'Amérique britannique, à l'exception des provinces maritimes et de la partie du Canada située au sud du Saint-Laurent. Cette compagnie, par la sagesse de son organisation, l'habileté et l'énergie d'un grand nombre de ses

membres, s'est maintenue, s'est développée, a soutenu des luttes quelquefois redoutables, et donne en général à ses membres des dividendes bien capables de les rémunérer. On doit dire à sa louange que sa conduite a été telle que sur toute l'étendue de son immense organisation les sauvages, même les plus cruels, ont appris d'elle à aimer et à respecter l'homme civilisé, et que ce dernier peut partout voyager avec la plus grande sécurité. Il n'est pas besoin de dire que des abus particuliers se sont produits sur plusieurs points. Le monopole les a multipliés, les rivalités ont fourni des prétextes. Le commerce de l'*eau de feu*, qui se trouve aujourd'hui limité à quelques districts seulement, est peut-être le seul reproche que l'on puisse actuellement faire raisonnablement à la compagnie comme corps, puisque c'est le seul que je sache être approuvé par ceux qui la dirigent.

§ 2. — Division commerciale.

La compagnie, au point de vue de ses opérations commerciales, a divisé en quatre départements le pays où elle se trouve : 1° le département de Montréal, qui comprend les établissements que la compagnie possède en Canada-est ;—2° le département du Sud, qui renferme les autres établissements du Canada et ceux de la terre de Rupert, à l'est du 90e degré (quatre-vingt-dixième degré de longitude occidentale) ; 3° le département occidental, à l'ouest des montagnes Rocheuses ; 4° enfin le département du Nord qui nous occupe, et dont nous avons déjà tracé les limites.

Le département du Nord renferme dix districts, qui sont : les districts de Mackenzie, d'Athabaskaw, de la rivière aux Anglais, de la rivière Siskatchewan, de Cum-

berland, de la rivière du Cygne, de la rivière Rouge, du lac la Pluie, de la rivière aux Brochets (Norway-house), et enfin du district d'York.

1° *District de la rivière Mackenzie.* — Ce district, le plus important par le nombre et la qualité des fourrures, comprend, outre les environs du grand lac des Esclaves, toutes les terres arrosées par le fleuve Mackenzie proprement dit et ses affluents, ainsi que par les autres fleuves qui se déchargent dans la mer Arctique. Presque tout ce district est et doit rester pays de chasse. A l'exception de quelques points isolés sur le fleuve Mackenzie et sur la rivière du Liard, la culture est impossible. Le froid est partout d'une intensité extrême, malgré les consolantes assurances données par l'inspection des lignes isothermes que la science multiplie sur certaines cartes de géographie, et qui sûrement n'ont pas été tracées par ceux qui ont habité longtemps le pays. Le district de la rivière Mackenzie possède des gisements carbonifères, des puits de poix minérale et bitumineuse. D'immenses stratifications calcaires avoisinent les roches primitives. Le chef-lieu de ce district est le fort Simpson, situé à 61° 51′ 25″ de latitude par 121° 51′ 15″ de longitude, au confluent de la rivière au Liard avec le fleuve Mackenzie. C'est dans ce fort que réside le bourgeois en charge du district ; c'est aussi là que se réunissent les commis des différents postes vers la fin d'août pour recevoir les ordres de leur chef et les marchandises nécessaires à la traite des pelleteries. On pénètre dans le district de la rivière de Makenzie en descendant le fleuve du même nom. L'embouchure de ce fleuve, qui donne le tribut de ses ondes à la mer Glaciale, forme un immense port de mer. On connaît les difficultés de la navigation par le détroit de Behring, difficultés, qui jusqu'à ce jour n'ont pas même permis de tenter la voie de mer pour arriver au district Mackenzie.

La route par-dessus les montagnes Rocheuses, quoique praticable, offre les plus sérieuses difficultés, qui constituent une impossibilité réelle, quoique non absolue. Par delà ces montagnes Rocheuses, le district de la rivière Mackenzie possède un poste que nous en avons comme exclu, en assignant la chaîne des grands monts pour la limite occidentale du département du Nord. Ce poste est celui situé sur les bords du fleuve Youcan.

En traçant les limites du département du Nord, nous n'avons pas fait attention à ce poste, parce que nous le croyons sur le ci-devant territoire russe, aujourd'hui propriété des États-Unis.

2° *District d'Athabaskaw.* — Ce district, qui avoisine le précédent et le borne au sud-est, renferme le reste du territoire du Nord-Ouest, à l'exception pourtant des terres arrosées par le haut du fleuve Athabaskaw et ses affluents, depuis sa source jusqu'aux rapides de la rivière à la Biche. Ce district est aussi en plus grande partie un pays inculte. La vallée de la rivière à la Paix fait une belle exception à cette triste aridité. Sur les deux rives de cette rivière il y a des terres magnifiques ; des prairies d'une grande fertilité y sont parsemées d'épaisses touffes de beau bois de construction. Quelques points sur la rivière Athabaskaw offrent aussi des avantages réels pour la colonisation. La nature est magnifique dans ce district, la vallée de la petite rivière de l'Eau claire a des beautés saisissantes et exceptionnelles. Les rives des grands fleuves reportent, par leur aspect, vos pensées sur les plus beaux fleuves du monde, et l'on se surprend facilement à regretter les rigueurs du climat, qui seront toujours un très-grand obstacle à l'habitation même des parties arables de ce vaste territoire, qui renferme d'abondantes richesses minérales : le soufre, le sel, le fer, le bitume, la plombagine abondent dans tout ce district. Je crois qu'il y

existe aussi des puits de pétrole. La grande rivière Athabaskaw coule à travers d'immenses carrières de calcaire, interrompues çà et là par des falaises d'argile schisteuse qui s'entr'ouvrent à tout moment pour laisser entrevoir les richesses minérales qu'elles renferment. La rivière à la Paix possède des carrières de plâtre, des dépôts carbonifères d'une grande importance. Ses flots rapides descendent des montagnes Rocheuses des masses de sable qui recèlent de la poudre d'or. Toutes ces richesses, jointes à celles des fourrures, donnent au district d'Athabaskaw une bien grande importance.

Jusqu'à ce jour les importations nécessaires au commerce du district, ainsi que l'exportation de ses fourrures, se sont faites en bateaux, et par la rivière qui lui a donné son nom, et la rivière de l'Eau claire, qui coule au pied des hauteurs du portage à la Loche. Depuis deux années, on est allé par terre jusqu'au lac la Biche, pour descendre ensuite la rivière qui en sort. Cette route nous semble bien préférable à la précédente. On pénètre aussi dans le district d'Athabaskaw par l'ouest, puisque la rivière à la Paix se rapproche beaucoup de la rivière Fraser; et quoiqu'il faille, par cette voie, passer les montagnes Rocheuses, la navigation est moins souvent interrompue que par les rivières qui viennent de l'est.

Le chef-lieu du district d'Athabaskaw est le fort Chippeweyan situé à peu près à 58° 40′ nord, par 105° 35′ 15″ ouest. Ce fort, bâti sur les hauteurs qui bordent au nord le lac d'Athabaskaw ou des Collines, commande une vue magnifique. A l'est, c'est l'immensité de la mer, au sud, l'agréable variété d'îlots nombreux, qui se dessinent sur le fond toujours verdoyant d'une épaisse forêt d'épinettes. Le nord déroule les plis sinueux de sa solide ceinture de granit, et le soleil couchant éclaire les petits lacs, les différents cours d'eau, les battures de

sable, les prairies qui terminent ce grand lac. La scène est aussi variée qu'imposante pendant la belle saison. Pourquoi faut-il qu'un hiver de plus de sept mois en confonde tous les points dans une glaçante monotonie ?

3° *District de la rivière aux Anglais.* — Ce troisième district comprend presque toutes les terres arrosées par le fleuve de ce nom, qui se nomme aussi rivière Churchil. Il faut pourtant excepter le bas du fleuve, qui appartient au district d'York, et le haut de la rivière aux Castors, qui en est la branche la plus occidentale qui, en cette partie, arrose des terres qui appartiennent au district de la Siskatchewan. Ce district ne renferme aucune des richesses minérales que nous avons indiquées dans le précédent. Une portion de sa surface est complétement aride ou composée de roches primitives. Je n'y connais rien se rattachant à l'âge de transition. Les terrains houillers et siluriens du district voisin ne se remarquent pas dans celui-ci. Le haut de la rivière aux Castors ou les bords des lacs qui s'y déchargent offrent des points arables. Le reste semble le fond d'un lac immense où le travail d'assainissement n'est pas encore complété. Sur d'autres points, des dunes élevées reportent à un autre âge. Nulle part les lacs ne sont aussi nombreux. De belles forêts couvraient autrefois une partie de ce district ; les incendies les ont presque toutes détruites. Les bords de quelques rivières et lacs en conservent encore quelques débris. Les eaux de presque tous les lacs abondent en poisson, ce qui rend la vie sinon plus agréable, du moins plus facile qu'ailleurs et permet aux indigènes de se livrer constamment à la chasse des pelleteries, qui y sont riches et abondantes. Les terres arides (barren ground) ou landes stériles qui forment la partie septentrionale de ce district, comme des deux précédents, sont la patrie des petits caribous, qui y vivent en troupes innombrables.

Le chef-lieu du district de la rivière aux Anglais est le fort de l'île à la Crosse, situé sur les bords du lac de même nom, par 55° 25′ nord, et 107° 55′ ouest. La rivière aux Anglais, qui traverse tout ce district, se déchargeant dans la baie d'Hudson, au port même de Churchill, autrefois si important, il semble que la voie la plus naturelle pour y pénétrer serait de remonter ce grand fleuve. Néanmoins, nous l'avons dit dans le chapitre précédent, les difficultés et les dangers de cette navigation empêchent de suivre cette route, et on pénètre dans le district par la Siskatchewan et son tributaire dit *rivière à la Pente*. Un chemin de charrette ouvert, il y a deux ans, entre la rivière Siskatchewan et le lac Vert, semble offrir un accès plus facile à la partie supérieure du district dont nous nous occupons, et dont l'importance semble devoir être restreinte exclusivement à la traite des pelleteries.

4° *District de la rivière Siskatchewan.* — Cette vaste et importante division comprend l'immense étendue de terre arrosée par les deux branches de la Siskatchewan jusqu'à leur confluent, ainsi que par les tributaires de ces deux grands cours d'eau; de plus, le pays baigné par le haut de l'Athabaskaw et de ses affluents. Cette dernière partie, empruntée au territoire du nord-ouest, est très-belle et très-avantageuse, quoique d'ordinaire on ne la renferme pas dans ce qu'on est convenu d'appeler «la ceinture fertile» (fertile belt). Le district de la rivière Siskatchewan possède une partie du désert, une partie de la prairie et ce qu'il y a de plus fertile en ce que nous avons appelé «la forêt». Ce district peut avoir une valeur considérable au point de vue de la colonisation, non pas sans doute dans toute son étendue et sous tous les rapports, comme nous l'avons déjà dit, quoiqu'il renferme des terres magnifiques. Déjà, et de tout temps, depuis la dé-

couverte du pays, cette partie du département du Nord offre de nombreux avantages. Ce district, du moins dans ce qui n'est point la forêt, ne possède pas les riches fourrures de ses voisins du nord. Il leur est néanmoins toujours venu en aide en leur fournissant les provisions nécessaires pour les transports. Les plaines de la Siskatchewan ont, jusqu'à ces années dernières, toujours été la patrie des bisons, qui s'y pressaient en bandes innombrables à toutes les époques de l'année. La viande de ces animaux a toujours fourni les provisions nécessaires pendant les voyages. Les parties les plus délicates de l'animal sont desséchées au feu ou au soleil, après avoir été réduites en tranches très-minces, et portent le nom de *viande sèche*, tandis que le reste, plus fortement desséché et pulvérisé, se nomme *viande pilée*. Cette viande pilée, mêlée avec le suif fondu de l'animal, dans les proportions de 5 à 4, forme une espèce de pâté, dont la croûte est remplacée par la peau crue de l'animal, dans laquelle on l'enferme pour la préserver et la conserver souvent pendant plusieurs années. On livre ainsi cette singulière nourriture au commerce ou au bon vouloir des affamés, sous le nom de *pemikan*, mot sauvage qui signifie mélange dans lequel la graisse entre pour une large part. Cette ressource, sans être tout à fait épuisée, est néanmoins singulièrement diminuée ; et tout porte à croire que bientôt elle va disparaître complétement.

La Siskatchewan, comme presque toutes les rivières qui descendent des montagnes Rocheuses, roule sur son lit d'argile des sables mêlés de poudre d'or. Jusqu'à présent, ces mines n'ont pas eu un rendement bien encourageant. On ne les trouve que dans le lit de la rivière, qui est glacée pendant six mois de l'année, débordée souvent pendant trois autres mois, en sorte que, en définitive, la saison de la récolte d'or est bien limitée. Les produits de

cette recherche ont été jusqu'à présent si peu abondants, que les mineurs venus successivement pendant plusieurs années se sont découragés. Cette richesse est pourtant une ressource incontestable. En ne faisant de la recherche de l'or qu'une occupation secondaire, l'habitant de la Siskatchewan ajouterait par là aux autres avantages de sa patrie adoptive.

Les mines de charbon que renferme le district de la Siskatchewan lui assurent une importance incontestable. L'immense dépôt houiller se montre à découvert aux falaises du grand fleuve. Ce charbon, sans être de première qualité, est néanmoins mis en usage par les forgerons du district, et si les couches qui sont à la surface peuvent ainsi être utilisées, il n'est pas douteux que celles de l'intérieur leur soient bien préférables.

Les gelées précoces qui détruisent souvent les moissons, l'absence des espèces de bois nécessaires à la fabrication des ustensiles sont les seules raisons qui nous empêchent de partager l'enthousiasme qu'a fait naître, dans plusieurs, la vue de ces magnifiques terres. Je n'y connais pas non plus des carrières assez importantes pour fournir aux exigences d'établissements considérables. On aperçoit pourtant sur les rives des couches de grès. Dans différents endroits des blocs erratiques se trouvent en grand nombre et sont peut-être l'indice d'accumulations des roches auxquelles ils appartiennent, et dans ce cas pourraient fournir les matériaux nécessaires à des constructions même importantes. La Siskatchewan, comme toutes les rivières qui traversent les terrains si légers et si peu consistants des prairies, coule dans un lit très-profond. Ses côtes, élevées à plusieurs centaines de pieds, sont partout sillonnées par des coulées ou ravins souvent étroits et très-profonds, où l'on peut ménager de puissants pouvoirs d'eau. Le chef-lieu du district de la Siskatchewan

est le fort Edmonton, situé par 53° 30′ nord et 113 degrés de longitude. On pénètre dans tout ce district par les grands cours d'eau qui le traversent. On peut, de plus, voyager partout à cheval et presque partout en voiture, à la seule exception de la partie la plus boisée du territoire du Nord-Ouest.

5° *District du Cumberland.* — Le bas de la rivière Siskatchewan, depuis le confluent de ses deux branches principales jusqu'à son embouchure, ainsi que ses tributaires dans cette partie, arrose les terres qui forment le district de Cumberland. C'est le poste principal de ce district qui lui donne son nom ; il est situé sur la rive sud du lac Cumberland, appelé aussi *lac de l'île aux Pins,* par la latitude de 53° 57′, longitude 102° 20′. La partie ouest du district sur la Siskatchewan, depuis ses limites jusqu'au fort Cumberland, distance d'environ 200 milles, est très-propre à la colonisation ; le reste est couvert de roches ou sujet aux inondations. On trouve en cette dernière partie une forte ceinture de roches primitives, qui en occupe toute la partie septentrionale. Des stratifications calcaires de formation silurienne avoisinent ces roches primitives, continuant le phénomène géologique qui, ayant pris naissance au sud, disparaît dans tout le district de la rivière aux Anglais pour se reproduire dans ceux d'Athabaskaw et de la rivière Mackenzie. La rivière Siskatchewan forme un delta considérable avant de tomber dans le lac Bourbon (Cedar lake). Jusqu'à ce lac, ses eaux sont fortement chargées d'argile ou de sable. En traversant le lac Bourbon, le fleuve se débarrasse de ce bagage désagréable ; ses eaux devenues par là limpides se précipitent en flots impétueux à travers les roches calcaires qui bordent ses rives et arrivent ainsi toutes bouillonnantes dans le lac Winnipig, où s'arrête sa course. Ce grand fleuve n'entraîne donc pas seulement de la pous-

sière d'or, mais bien aussi une grande quantité d'argile et de sable qu'il dépose dans son cours. Ce sont ces dépôts qui, avant son embouchure, ont successivement formé les terres qui avoisinent les lacs Cumberland, Bourbon, l'Orignal, qui, avec les Winnipig, Winnipigons, Manitoba, Dauphin, Saint-Martin et une multitude qui les environnent, composaient à une époque, peut-être assez récente, la vaste mer intérieure dont tous ces lacs n'étaient que les points les plus profonds. Les dépôts calcaires, étant les points les plus élevés, formèrent d'abord des îles au milieu de cette immense nappe d'eau. Une couche de terre d'alluvion les recouvrit ensuite, puis les tira de leur isolement, en les reliant à la terre ferme par les dépôts dont nous venons de parler et dont l'assainissement n'est pas encore complété, au point qu'il y a là de vastes étendues de terre inhabitables. Il nous est arrivé de remonter la Siskatchewan depuis le lac Bourbon jusqu'au fort Cumberland et de ne pouvoir, pour ainsi dire, pas mettre pied à terre dans tout cet espace, parce que tout était inondé, à l'exception de quelques points culminants assis sur des strades de calcaire, et qui servent à montrer très-distinctement la formation dont nous venons de parler. Le district Cumberland n'a pas l'importance de ceux que nous avons déjà mentionnés. Il fournit quelques belles fourrures. Les innombrables étangs qu'il renferme forment un pays de choix pour les rats musqués qui y abondent. Une partie seulement du district est bien boisée, le reste n'a que des avantages bien secondaires à cet égard.

6° *District de la rivière du Cygne.* — Au sud du district Cumberland est situé celui de la rivière du Cygne, qui s'étend jusqu'aux frontières des Etats-Unis, comprenant ainsi les lacs Winnipigons, Manitoba, les terres arrosées par les rivières qui se déchargent dans ces deux grands

lacs ou qui en sortent, ainsi que celles sillonnées par la rivière Assiniboine, jusqu'à environ 20 lieues de son embouchure. Comme son voisin de l'ouest, le district de la rivière du Cygne a une partie du désert, de la prairie et de la forêt. Il est pourtant bien loin d'avoir l'importance de celui de la rivière Siskatchewan. Ici non-seulement le désert est aride, mais la prairie elle-même participe à cette aridité. C'est le centre de la prairie dont nous avons parlé plus haut et qui ne vaut pas ce que valent les extrémités. La forêt a son importance, et sur la limite orientale on commence à trouver les ligneux d'une utilité plus grande que ceux à l'ouest. Les montagnes Dauphin, Canard, Tonnerre, Porc-Épic, du Pas, sont bien boisées. Ces différents monticules, qui se relient à la montagne Pembina, formaient évidemment autrefois la rive occidentale du lac immense que nous avons mentionné en parlant du district précédent, et demeure aujourd'hui la démarcation bien distincte entre les terrains de transition qui sont à leur orient et les terrains secondaires qui forment leur plateau occidental. Le district de la rivière du Cygne perd énormément de terre utile au milieu de ces dépôts d'alluvion, qui n'ont point acquis assez d'élévation pour n'être point submergés. Aussi, entre les monticules indiqués plus haut et les lacs Winnipigons et Manitoba, ainsi qu'entre ces derniers bassins et le grand Winnipig, on peut presque dire : *la terre c'est de l'eau.* Il ne fait pas bon y voyager, surtout à l'automne, quand cette eau se refroidit. Il me souviendra longtemps d'un certain voyage que j'ai fait à la fin d'octobre ; pendant plusieurs jours il m'a fallu marcher dans l'eau glacée jusqu'à mi-jambe ; plus d'une fois j'ai même trempé ma ceinture. Sur les points les plus élevés cette terre d'alluvion est naturellement très-fertile. Entre la rivière Assiniboine et la montagne Dauphin et autres, il y a de belles terres, des

terres d'autant plus avantageuses que les rivières qui coulent de ces hauteurs peuvent au printemps descendre des bois en abondance. A l'ouest et au sud de la rivière Assiniboine je ne connais, dans le district de la rivière du Cygne, aucun point propre à des établissements de quelque importance.

Les formations dévoniennes du côté occidental des lacs Manitoba et Winnipigons renferment une grande quantité de sources fortement saturées de sel. Les gens du pays en tirent parti, en isolant ce sel par le procédé dispendieux de l'ébullition de la saumure; par l'évaporation on obtiendrait le même résultat à meilleur marché. Ce sel est celui dont on fait généralement usage dans la rivière Rouge. Il s'y vend de 4 à 6 sous la livre; il ne vaut pas le sel marin, non plus que celui d'Athabaskaw. A l'exception des montagnes et de la partie du district tout à fait au nord, on y voyage partout à cheval et en voiture sur bien des points; on le ferait également en carrosse, tant les prairies offrent de facilité pour les routes.

Le chef-lieu du district de la rivière du Cygne est le fort Pelly, bâti sur le bord de la rivière Assiniboine, à un endroit appelé *le Condé*, par 51° 43′ nord et 102° 15′ nord.

7° *District de la rivière Rouge*. — A l'est du district de la rivière du Cygne et au sud des lacs Manitoba et Winnipig se trouve le district de la rivière Rouge, qui est le nom commercial de la colonie d'Assiniboia, et qui s'étend une vingtaine de lieues sur les bords de la rivière Assiniboine, depuis son embouchure et sur les bords de la rivière Rouge, depuis Pembina jusqu'au lac Winnipig.

Au point de vue de la traite des fourrures, ce district a son importance, non pas sans doute dans ce qu'il produit lui-même, mais bien dans le fait qu'il est le seul centre important d'affaires dans le pays. Outre le commerce de l'honorable compagnie de la baie d'Hudson, il

y a ici celui fait par tous ses opposants, et, nous l'avons déjà dit, ce commerce est parfaitement libre. Toutes ces oppositions partent de la colonie pour se répandre dans les différentes parties des districts avoisinants, en sorte qu'une grande partie des fourrures du département du Nord est importée dans le district de la rivière Rouge, pour y être vendue au plus haut enchérisseur et de là être expédiée à l'étranger. En dehors de la traite des pelleteries, qui est plus considérable dans ce district que dans les autres, le commerce de marchandises a aussi une grande importance et est une source de profits considérables, car tout est à un prix exorbitant. Malheur à ceux qui n'ont pas le moyen ou la volonté d'importer directement de l'étranger. Tout se vend de 100 à 300 pour 100 sur le prix d'achat en Angleterre. Ce calcul si exagéré a jusqu'à un certain point sa raison d'être dans les frais énormes de transport, surtout pour les objets lourds ; néanmoins on ne peut que regretter un pareil état de choses, qui affecte surtout la portion pauvre de la population, puisque tous ceux qui ont des moyens pécuniaires peuvent importer directement.

Le fort Garry, situé au confluent de la rivière Assiniboine et de la rivière Rouge par 49° 52′ nord et 96° 53′ ouest, a une élévation de 700 pieds au-dessus du niveau de la mer ; c'est le poste principal de ce district en même temps qu'il est le siége du gouvernement de la colonie d'Assiniboia. Le district de la rivière Rouge, qui n'est pas encore tout colonisé, est incontestablement la portion du département du Nord la plus propre à cet objet. Le terrain y est partout un riche sol d'alluvion et une plaine de la plus complète uniformité. En parlant des deux districts précédents, nous avons mentionné le lac immense qui en occupait toute la partie orientale et qui s'est depuis desséché en certains points. Avant ce tra-

vail de desséchement, tout le district de la rivière Rouge n'était qu'une partie de ce lac, et des inondations assez fréquentes viennent au secours de notre imagination pour nous reporter vers cette époque, et nous démontrer la certitude du fait que nous avançons. La vallée de l'Assiniboine, qui est sur la côte occidentale de cette mer intérieure, est maintenant à peu près à l'abri de ces inondations. Cet immense inconvénient reste le partage des bords de la rivière Rouge, qui, étant au centre même de la plaine et la partie la plus profonde, reçoit toutes les eaux d'un immense plateau. La rivière Rouge, comme la Siskatchewan, n'a que des eaux bourbeuses. Elle dépose à son embouchure les masses d'argile qu'elle tient en dissolution, formant ainsi son delta. Ces dépôts, qui annuellement empiètent sur le lac Winnipig, augmentent la vallée et font au sud du grand lac le travail opéré à l'ouest par la rivière Siskatchewan. Ici aussi la terre n'est pas encore desséchée, il y a des marécages de plusieurs milles d'étendue qui s'assainissent graduellement, se couvrent d'abord de roseaux, puis de foin, forment enfin de belles prairies, et nous font assister, pour ainsi dire, à la formation de la plaine que nous habitons.

8° *District du lac la Pluie.* — Le huitième district comprend les terres arrosées par la rivière Winnipig, ses sources et ses affluents. Ce pays est en général peu propre à la colonisation, si ce n'est les bords de la rivière la Pluie, quelques îles du lac des Bois et des points isolés sur la rivière Winnipig. De belles forêts, où se trouvent plusieurs des espèces de bois les plus utiles, comme nous l'avons dit ailleurs, donnent à cette section du pays un grand avantage. C'est de fait dans tout le département du Nord à peu près le seul endroit où il y ait du beau bois. Comme partout, le poisson abonde dans tous les lacs et les rivières. Le gibier est plus rare qu'ailleurs ; les four-

rures s'y trouvent comme dans tout le pays de forêt. Il y a dans ce district un produit que je ne sache pas exister ailleurs dans le reste du pays, c'est le riz sauvage (zizania aquatica), connu par nos voyageurs sous le nom de *folle avoine.* Cette précieuse graminée croît dans les lacs et rivières qui n'ont ni courant ni profondeur et offre une ressource précieuse. Les sauvages cueillent le grain en passant en canot au milieu des plants qu'ils frappent à coups de bâton pour le faire tomber dans leurs embarcations. Ils le chauffent ensuite pour en dégager la pellicule qui le recouvre et le préparent en soupe. Ce riz fait un excellent potage, et plusieurs personnes le préfèrent au riz ordinaire. Le district du lac la Pluie, qui lie la colonie de la rivière Rouge à l'extrémité occidentale du Canada, se trouve être comme la porte par laquelle les sujets britanniques doivent naturellement pénétrer dans cette partie des domaines de notre gracieuse souveraine. Des voies de communication y ont été l'objet d'études spéciales faites par les ordres du gouvernement canadien. Les rapports officiels faits à la suite de ces explorations peuvent contribuer puissamment à éclairer l'opinion publique ; nous nous permettrons pourtant de dire que les difficultés nous semblent plus grandes et les avantages moindres que ne les ont jugés les auteurs de ces rapports.

La rivière Winnipig, comme celle de Churchill, comme toutes celles qui coulent à travers des rochers, offre des beautés toutes particulières ; nous l'avons dit, des cascades, des chutes, des rapides en interrompent partout la navigation. Comme compensation, ces difficultés multiplient les scènes grandioses et pittoresques qu'elles déroulent aux regards étonnés du voyageur. Comme volontiers on s'arrête sur les bords de ces cascades pour voir l'eau mugissante s'y précipiter en flots écumants et courir vers une chute nouvelle pour échelonner ainsi les

nappes superposées les unes aux autres ! Puis ces eaux tourbillonnent, se replient sur elles-mêmes, comme pour venir examiner l'obstacle qu'elles n'ont pu franchir qu'avec tant de difficulté. Au pied de toutes ces chutes, l'eau, dans sa violente agitation, forme des remous dans les courants, qui se croisent dans toutes les directions. A la suite de ces grandes agitations, l'onde redevenue calme se repose pour former un lac tranquille où les rochers qui le bordent viennent se mirer avec complaisance pour étaler le luxe et la variété de leurs formes.

Le fort Français, situé à l'extrémité du lac la Pluie, a été longtemps le chef-lieu du district. Il a depuis cédé ce privilége au fort Alexandre, situé à l'embouchure de la rivière Winnipig, à quelques lieues seulement de l'embouchure de la rivière Rouge.

9° *District de Norway-house* (*rivière aux Brochets*). — Ce district s'étend à l'est et au nord du lac Winnipig jusqu'aux crêtes des rochers qui en sont la solide ceinture. Les rudes et âpres beautés de la rivière Winnipig nous ont préparé à la sauvage nature où nous entrons. Assis exclusivement sur un lit de roche primitive, ce district ne voit guère autre chose que des lacs et des rochers arides. On y trouve pourtant quelques beaux bois, mais seulement sur des points isolés et de peu d'importance. Le climat est partout d'une rigueur extrême ; le voisinage de la baie d'Hudson y cause un grand abaissement de température. Aussi toute cette partie du pays est d'une pauvreté remarquable. Le poisson et les animaux à fourrures y sont pourtant en grand nombre ; mais, à part cela, il n'y a rien qui puisse y attirer. Le touriste qui y arrive en été y trouve son compte pendant quelques jours. Assis sur ces masses arides, il contemple avec une certaine admiration cette extension du grand système laurentin, cette forte ceinture dont Dieu a environné tous les grands

lacs de l'Amérique du Nord. Il voit aussi avec plaisir cette multitude de petits lacs enrichis de milliers d'îlots dont la couleur est aussi variée que la forme, et sur lesquels voltigent et se reposent des bandes innombrables d'oiseaux aquatiques. Voilà qui est agréable sans doute ; quand on en vient au positif de la vie calme et monotone du résident, que ce pays est isolé ! — L'espace entre les rochers ne forme pas toujours un beau lac ; le plus souvent, au contraire, ce n'est qu'un marais fangeux qu'il est comme impossible de franchir. Bien des endroits du district sont gelés neuf mois de l'année. J'ai trouvé de la glace en terre, à 1 pied de profondeur, au mois de juillet. Que l'on juge par là de l'avantage que l'on peut retirer de cette terre de désolation.

Norway-house, situé près de l'embouchure de la petite rivière aux Brochets, est le chef-lieu du district. Ce fort est bâti vers le 54e parallèle par 98° 10′ longitude occidentale. Jusqu'à ces dernières années, c'est-à-dire avant qu'une partie du commerce du pays se fît par les États-Unis, tout passait par Norway-house. Toutes les brigades des différents districts s'y rendaient. C'était de plus le dépôt où hivernaient les marchandises pour les districts les plus éloignés. Ce poste a maintenant perdu un peu de son importance ; il en conserve cependant assez pour continuer d'être un des plus grands entrepôts de commerce de la compagnie de la baie d'Hudson.

10° *District d'York.* — La hauteur des terres d'où les eaux coulent directement par la baie d'Hudson forme les limites du district d'York. Ses grands fleuves Nelson et Churchill n'ont point leurs sources dans ces dernières hauteurs des terres qu'ils franchissent pourtant pour entrer, eux aussi, dans ce district. C'est un pays de désolation. Une grande partie de la surface, ici aussi, est couverte d'arides masses granitiques. Des couches de formation

silurienne recouvrent le flanc de cet immense ossuaire. Les dépôts alluviens qui bordent la baie d'Hudson n'en font pas un jardin de délices, le climat y est affreux, il y gèle tous les mois de l'année; le voisinage des glaces arctiques y fait descendre la température beaucoup plus bas que ne semblerait l'indiquer la latitude, puisque ce district s'étend jusqu'au 53e parallèle. La factorerie d'York, le chef-lieu, est située à l'embouchure non du fleuve Nelson, mais bien de la rivière Hayes, quoique la baie dans laquelle se déchargent ces deux rivières soit connue sous le nom de *port Nelson*. La position géographique de ce fort est au point d'intersection du 57e parallèle et de 92° 25′ de longitude.

Le fort de Churchill, autrefois le point le plus renommé de la baie d'Hudson, où on avait exécuté des travaux stratégiques d'une grande force pour l'époque, et d'autant plus dispendieux que les matériaux avaient tous été importés d'Angleterre, n'est plus maintenant qu'un poste bien secondaire. L'immense difficulté de s'y procurer du bois de chauffage rend ce poste comme inhabitable.

Une ligne presque droite de Churchill à l'embouchure du fleuve Mackenzie traverse les terres stériles (barren-ground), le pays le plus infortuné du monde, patrie des Esquimaux, qui ne se tiennent guère que sur le littoral. Cette ligne diagonale, d'environ 1 200 milles de longueur, laisse au nord-est de son tracé une immense étendue de pays où il n'y a aucun établissement de traite, où il n'y a guère de végétation possible, et qui n'est connue que par les rapports des hardis explorateurs qui ont tant souffert en la parcourant.

Le département d'York doit son importance aux ports de mer qui s'y trouvent, car jusqu'à il y a vingt ans toutes les exportations et importations se faisaient par cette voie. Le commerce de la compagnie du Nord-Ouest

et autres venus du Canada passaient par le lac Supérieur, tandis que la baie d'Hudson a toujours été la voie suivie par la compagnie rivale jusqu'au moment où la route des États-Unis est venue nous offrir ses facilités.

Après ce coup d'œil rapide sur l'organisation et la division commerciales du département du Nord, nous désirerions pouvoir fournir des chiffres qui en montreraient l'importance à ce point de vue. Malheureusement ces données nous font défaut.

Les exportations, on le comprend assez, consistent presque exclusivement en fourrures. Nous pouvons donner

Fourrures achetées par l'honorable Compagnie de

DISTRICTS.	Blaireaux (Badgers).	OURS (BEARS).				Castors (Beavers).	Robes de buffles (Buffalorobes).	Hermines (Ermines).	RENARD			
		Noirs (Black).	Bruns (Brown).	Gris (Grey).	Blancs (White).				Bleus (Blue).	Argentés (Silver).	Croisés (Cross).	Rouges
Rivière Mackensie.	»	492	27	19	6	8,490	»	»	7	76	347	4
Athabaskaw..........	»	306	39	10	»	12,595	»	»	»	108	426	5
Rivière aux Anglais....	5	376	77	6	»	3,669	52	»	»	33	102	1
Cumberland...........	28	88	22	5	»	3,244	1,704	»	»	6	79	3
Siskatchewan..........	133	515	86	42	»	11,954	3,031	»	»	21	83	2
Rivière du Cygne......	165	120	87	20	»	3,308	4,228	»	»	4	148	2,6
Rivière Rouge.........	310	333	107	11	»	1,851	8,480	188	»	6	217	3,8
Lac la Pluie.	»	179	9	»	»	985	»	»	»	58	265	6
Rivière aux Brochets....	1	120	7	»	»	9,727	»	»	»	37	141	1
York................	»	144	4	»	3	12,551	»	55	13	64	201	2
	642	2,643	465	113	9	68,374	17,495	243	20	413	2,009	9,3

ici le nombre de celles achetées par l'honorable compagnie de la baie d'Hudson pendant l'exercice de 1865. Ce tableau ne présente sans doute pas le grand total de toutes les fourrures du département; en doublant les chiffres pour le district de la rivière Rouge, on n'en serait peut-être pas très-éloigné, car ce n'est guère que dans ce district que des fourrures passent définitivement dans d'autres mains que celles de la compagnie ; et sans pourtant être certain du fait, nous croyons que même dans ce district elle acquiert à peu près la moitié de celles qui y sont importées.

…ie d'Hudson dans le département du Nord en 1865.

…ES). Chiens de prairie (Kitt).	Fischers (Pékans).	Loups-cerviers (Lynxes).	Martres (Martens).	Visons (Minks).	Rats musqués (Musquash).	Bœufs musqués (Musk-Ox).	Loutres (Otters).	Chats sauvages (Raccoons).	Putois (Skunks).	Weenusks.	Loups (Wolves).	Carcajous (Wolverines).	Ecureuils (Squirrels).
»	9	3,311	16,452	138	6,976	25	110	»	»	»	45	75	»
»	46	3,511	3,917	423	4,770	»	184	»	»	»	27	48	»
28	61	4,495	4,076	3,002	10,790	»	615	»	»	»	50	44	»
123	83	1,643	2,330	2,057	18,000	»	366	»	4	1	316	6	»
462	113	4,185	2,714	380	4,656	»	180	»	10	»	1,608	46	»
1,126	46	1,798	747	1,862	4,154	»	237	»	345	18	1,477	17	»
2,698	217	1,982	2,065	6,368	64,578	»	442	47	362	21	4,045	21	»
»	322	1,865	840	6,633	27,192	»	523	»	1,163	87	»	3	»
»	393	3,297	6,265	2,773	6,320	»	1,018	»	2	31	»	24	»
»	106	964	7,251	5,412	9,545	66	2,535	»	4	20	128	37	1,445
4,437	1,366	27,051	46,657	29,038	156,981	91	6,210	47	1,790	178	7,696	321	1,445

CHAPITRE V.

DIVISION RELIGIEUSE.

Nous voulons sous ce titre indiquer les différentes circonscriptions assignées à ceux qui sont chargés d'évangéliser le département du Nord, et de plus les différentes dénominations religieuses qui se trouvent dans ce pays, celles du moins qui ont leurs ministres et leurs réunions.

L'Église catholique a ici aussi pris l'initiative des missions. Depuis sa découverte tout le pays a été soumis à la juridiction de l'Evêque de Québec jusqu'en 1844. Cette juridiction s'y est exercée par l'entremise d'un auxiliaire depuis 1823 jusqu'à l'époque que nous venons d'indiquer. C'est alors que le saint-siége l'érigea en vicariat apostolique en 1847, pour en faire un siége régulier. Le diocèse de Saint-Boniface comprit tout le département du Nord jusqu'en 1862, époque à laquelle le titulaire de ce siége en obtint la division par l'érection du vicariat apostolique de la rivière Mackenzie. Les choses en restèrent là jusqu'en 1867. L'Evêque de Saint-Boniface, se trouvant alors à Rome, demanda une nouvelle division de son diocèse, en proposant la création du vicariat apostolique de la Siskatchewan. Cette demande fut accueillie favorablement, et le saint-siége promit de l'exaucer; en sorte que nous pouvons de suite dire que l'Église catholique a confié le département du Nord à la juridiction de trois prélats : 1° l'Evêque de Saint-Boniface; 2° le Vicaire apostolique de la rivière Mackenzie; 3° le Vicaire apostolique de la rivière Siskatchewan.

L'Église d'Angleterre a envoyé des ministres dès l'année 1820. En 1844, le lord évêque anglican de Québec

visita la colonie d'Assiniboia; ses instances obtinrent la création d'un siége dans ces vastes contrées. En 1849, le premier évêque anglican titulaire arrivait à la rivière Rouge, muni de lettres patentes royales lui conférant le titre de lord bishop of Ruperts' land. La juridiction de ce prélat, telle que l'Église d'Angleterre peut la conférer à ses évêques coloniaux, s'étend non-seulement sur le département du Nord, mais bien encore sur le reste de la terre de Rupert, comme l'indique son titre. Sa Seigneurie a choisi pour établir son siége au centre de la colonie d'Assiniboia l'église de Saint-John, qui lui sert de cathédrale et n'est éloignée de celle de Saint-Boniface que d'une couple de milles.

Après les anglicans vinrent les méthodistes wesleyens, qui arrivèrent du Canada en 1840 et choisirent de suite plusieurs stations où ils se trouvent encore et auxquelles ils en ont ajouté d'autres depuis.

Enfin, en 1851, un ministre de l'Église presbytérienne du Canada arriva à la rivière Rouge pour présider les réunions de trois cents coreligionnaires qui à son arrivée laissèrent l'Église d'Angleterre pour venir se ranger sous sa houlette pastorale. Depuis le commencement de la colonie, les Écossais réclamaient cette faveur qui ne leur fut accordée qu'alors ; et quoiqu'ils fussent les premiers colons à habiter le sol et les fermiers les plus riches et les plus indépendants, ils ont été les derniers à avoir un ministre et une église de leur dénomination.

Les trois sectes protestantes que nous venons d'indiquer ont des établissements dans l'intérieur du pays.

Dans le tableau synoptique qui suit, nous énumérons tous les postes ou centres de réunion dans le pays. Les lettres M. C. indiqueront ceux où il y a des missions catholiques, la lettre A. les missions anglicanes, M. les méthodistes, et P. les presbytériens.

§ 1. — Diocèse de Saint-Boniface.

L'Evêque de ce diocèse, qui a son siége à Saint-Boniface même où se trouve sa cathédrale, conserve sa juridiction : 1° sur la vallée de la rivière Rouge; 2° sur la vallée de l'Assiniboine (le bas); 3° sur le district de la rivière du Cygne; 4° sur le district de la rivière la Pluie; 5° sur le district de la rivière aux Brochets (Norway-house); 6° sur la partie du district d'York dont les eaux ne se déchargent pas dans la rivière Churchill.

1° Vallée de la rivière Rouge.	L'Assomption	M. C.		
	Sainte-Agathe	M. C.		
	Saint-Norbert	M. C.		
	Saint-Vital	M. C.		
	Saint-Boniface	M. C.	A.	P.
	Sainte-Anne (sur la rivière à la Seine)	M. C.		
	Saint-John	M. C.	A.	
	Kildonan			P.
	Saint-Paul	M. C.	A.	
	Saint-Andrew		A.	P.
	Saint-Clément		A.	
	Saint-Peter	M. C.	A.	

2° Bas de la rivière Assiniboine.	Saint-Mary		A.
	Saint-Margaret		A.
	Saint-Ann		A.
	Saint-Paul	M. C.	
	Saint-François-Xavier	M. C.	
	Trinity-Church		A.
	Saint-Charles	M. C.	
	Saint-James		A.

3° District de la rivière du Cygne.	Fort Pellye	(1)		A.
	Montagne de Jondre	(2)		A.
	Lac des Œufs	(3)		
	Lac Qu'Appelle	(4)	M. C.	
	Fort Ellice	(5)		A.
	Rivière Platte	(6)	M. C.	A.
	Baie des Canards	(7)	M. C.	
	Rivière de la Poule d'eau	(8)	M. C.	
	Fairfort	(9)		A.
	Poste Manitoba	(10)	M. C.	A.
	Rivière Blanche	(11)	M. C.	A.
	Pointe de Chêne	(12)	M. C.	
	Saint-Laurent	(13)	M. C.	

4° DISTRICT DU LAC LA PLUIE.	Fort Alexandre.........	(1)	M. C.	A.	
	Eaggle's Nest..........	(2)			
	Islington..............	(3)	....	A.	
	Portage du Rat.........	(4)			
	Fort Francis...........	(5)	M. C.		
	Lac Seul...............	(6)			
5° DISTRICT DE LA RIVIÈRE AUX BROCHETS.	Norway-house..........	(1)	....	....	M.
	La Fendu, Nelson-river.	(2)			
	Barrow's-river.........	(3)			
	Great Rapid............	(4)			
6° DISTRICT D'YORK. Partie orientale.	York-factory...........	(1)	....	A.	
	Severn.................	(2)			
	Trout-lake.............	(3)			
	Oxford-house..........	(4)			
	Jackson-bay............	(5)	....	....	M.
	God's-lake.............	(6)			
	Iron-lake..............	(7)			

§ 2. — Vicariat de la rivière Mackenzie.

Ce vicariat comprend : 1° le district de la rivière de Mackenzie ; 2° le district d'Athabaskaw. La mission de la Providence, sur les bords de la rivière Mackenzie, à la sortie du grand lac des Esclaves, est le chef-lieu de ce vicariat.

1° DISTRICT DE LA RIVIÈRE MACKENZIE.	Fort Résolution........	(1)	M. C.	
	Fort Rœe..............	(2)	M. C.	
	Grosse Ile.............	(3)	M. C.	
	Providence.............	(4)	M. C.	
	Fort Simpson..........	(5)	M. C.	A.
	Fort du Liard..........	(6)	M. C.	
	Fort Norman...........	(7)	M. C.	A.
	Grand Lac d'Ours......	(8)	M. C.	
	Fort Good Hope........	(9)	M. C.	
	Peel's-river...........	(10)	M. C.	A.
	Maison de la Pierre....	(11)	M. C.	A.
	Fort Youcan..........	(12)	....	A.
2° DISTRICT D'ATHABASKAW	Fort Chippeweyan......	(1)	M. C.	
	Fond du Lac...........	(2)	M. C.	
	Fort Vermillon.........	(3)	M. C.	
	Dunvagen..............	(4)	M. C.	
	Fort Saint-Jean........	(5)	M. C.	

§ 3. — Vicariat de la Siskatchewan.

Le vicaire auquel est confié le soin de cette portion de la vigne du Seigneur aura à exercer son zèle et sa juridiction : 1° dans le district de la rivière Siskatchewan ; 2° dans le district de la rivière aux Anglais ; 3° dans le district de Cumberland ; 4° dans la partie occidentale du district d'York, arrosée par les eaux qui se jettent dans la rivière Churchill.

1° District de la Siskatchewan	Fort Jasper	(1)	M. C.		
	Petit lac des Esclaves	(2)	M. C.		
	Lac Sainte-Anne	(3)	M. C.		
	Lac la Biche	(4)	M. C.		
	Fort de la Montane	(5)	M. C.		M.
	Lac aux Tourtes'	(6)			M.
	Lac du Bœuf	(7)	M. C.		
	Fort Edmonton	(8)	M. C.		M.
	Saint-Albert	(9)	M. C.		
	Victoria	(10)			M.
	Lac du Poisson	(11)			M.
	Saint-Paul	(12)	M. C.		
	Fort-Pitt	(13)	M. C.		
	Fort-Carlton	(14)	M. C.		
2° District de la rivière aux Anglais.	Ile à la Crosse	(1)	M. C.		
	Portage la Loche	(2)	M. C.		
	Lac Vert	(3)	M. C.		
	Lac Froid	(4)	M. C.		
	Standley	(5)		A.	
	Lac Caribou	(6)	M. C.		
	Fond du Lac	(7)	M. C.		
3° District de Cumberland.	Nepowewin	(1)		A.	
	Cumberland	(2)			
	Le Pas	(3)		A.	
	Lac d Orignal	(4)			
	Grand Rapide	(5)			
4° District d'York. Partie occident.	Churchill.				

VICARIAT DE CEYLAN.

LETTRE DU R. P. MÉLIZAN AU T.-R. P. FABRE
SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Jaffna, 25 janvier 1866,

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Pour répondre à un désir exprimé par Monseigneur et en témoignage de mon affection filiale, j'ose vous adresser la relation de notre voyage de France à Ceylan et de la touchante réception faite par le peuple de Jaffna à son nouveau chef et pasteur.

Comme vous le savez, mon très-révérend Père, c'est à Tours, le 24 août, fête de saint Barthélemy, que Mgr BONJEAN reçut la consécration épiscopale des mains de Mgr GUIBERT, assisté de Mgr DABERT, Evêque de Périgueux, et de Mgr JEANCARD, Evêque de Cérame, *in partibus infidelium*. La cérémonie eut lieu dans la chapelle de Saint-Martin. Le nouveau consacré, avant de sortir du sanctuaire, vint se prosterner sur le tombeau de celui qui fut le modèle des Évêques et mettre sous sa protection puissante le ministère qu'il allait exercer au milieu des populations confiées à sa sollicitude pastorale.

Dès le lendemain de sa consécration, Monseigneur revenait à Paris pour s'entretenir une dernière fois avec vous des intérêts de sa mission et vous faire ses derniers

adieux. Le départ pour Ceylan avait été fixé au 19 septembre. Monseigneur vint passer quelques jours auprès de sa mère, si heureuse de revoir son fils Evêque et si admirable dans la générosité avec laquelle elle renouvela un sacrifice accompli une première fois vingt ans auparavant.

Monseigneur se rendit ensuite à Notre-Dame de Lumières. C'est dans ce sanctuaire béni où se recrute une jeunesse dévouée qui semble vouloir devancer l'âge du sacrifice, que Monseigneur eut le bonheur d'inaugurer l'exercice de ses fonctions épiscopales en donnant la confirmation à huit junioristes... Ainsi c'est cette portion si intéressante de notre chère famille qui reçut les prémices de l'épiscopat de Mgr Bonjean, Puissent les impressions de cette visite porter des fruits dans ces jeunes âmes, espoir de Ceylan non moins que de toute la congrégation !

Une autre consolation fut réservée à Monseigneur au juniorat. Parmi la nombreuse jeunesse qui se forme à la science et à la vertu sous le manteau de Notre-Dame de Lumières se trouvent trois jeunes Ceylanais amenés en France par Mgr Séméria, dans l'espérance de les voir devenir un jour les apôtres de leur nation. Monseigneur reçut sur leur compte les meilleurs rapports et put constater par lui-même les progrès remarquables faits par ces chers enfants, malgré la difficulté qu'ils avaient eue à suivre des classes faites dans une langue étrangère. Ainsi était confirmée une des plus douces espérances de la mission de Ceylan, celle de voir se former un clergé indigène qui viendrait en aide aux Missionnaires européens, dont le nombre a été jusqu'ici insuffisant pour une si grande population. Au dernier repas pris par Monseigneur au milieu de la communauté de Notre-Dame de Lumières, un des nouveaux confirmés lut à Sa Grandeur

un compliment dans lequel était rappelée la dernière entrevue du prophète Élie avec son disciple Elisée. Ce rapprochement produisit dans tous les cœurs une vive émotion. Bientôt il fallut quitter cette intéressante jeunesse qui conservera longtemps le souvenir d'une visite si précieuse. Monseigneur était rendu à Marseille le dimanche 13 septembre, une semaine restait à Sa Grandeur pour faire les derniers préparatifs du grand voyage.

Enfin le jour tant désiré du départ arriva : c'était un samedi, jour consacré à la sainte Vierge. Pour attirer la protection de notre Mère Immaculée sur notre voyage, Monseigneur voulut aller dire la sainte Messe au sanctuaire de Notre-Dame de la Garde. Le paquebot devait partir à cinq heures et demie du soir. Après avoir fait nos derniers adieux aux Pères du Calvaire et de la Garde, nous nous rendîmes à bord du *Saïd*, navire des messageries impériales qui devait nous conduire à Alexandrie. Grâce aux bonnes recommandations que nous avions reçues, on nous donna une cabine pour nous deux seulement. Pendant que l'on embarquait les dernières marchandises, plusieurs Pères et quelques amis montèrent à bord pour nous faire leurs derniers adieux et constater dans quelles bonnes conditions nous entreprenions notre voyage. Les chers Frères ceylanais que nous avions vus à Lumières avaient obtenu la faveur de venir assister au départ de leur Evêque ; ils montèrent aussi à bord et nous firent leurs dernières recommandations pour leurs parents et leurs amis de Ceylan.

A cinq heures et demie il fallut se séparer. Bientôt notre navire se mit en mouvement, et en quelques minutes la vapeur nous entraîna loin des rivages chéris de la France. Nous saluâmes une dernière fois le sanctuaire vénéré du haut duquel notre Mère nous bénissait et nous promettait sa protection durant toute notre longue navigation. — La

mer était assez calme et nous osions presque nous flatter d'échapper aux terribles atteintes du mal de mer. De fait nous pouvons nous féliciter d'avoir eu peu à souffrir. Monseigneur se montra même plus fort que son expérience des voyages précédents ne lui permettait de l'espérer, et, s'il y a eu de temps en temps un peu de malaise, du moins avons-nous pu assister régulièrement aux repas et y faire bonne contenance.

Notre navigation dans la Méditerranée s'est effectuée sans aucun inconvénient bien remarquable. Le dimanche soir, après avoir passé le détroit de Bonifacio, nous aperçûmes l'île de Caprera, où l'on nous montra avec un empressement peu mérité la maison de Garibaldi. — Le lundi soir nous passâmes en vue de Stromboli, dont le cratère en feu lançait incessamment des flammes dont l'éclat était rendu plus vif par l'obscurité de la nuit. A minuit, nous entrâmes dans le port de Messine où nous ne demeurâmes que deux heures. Dans ce court intervalle plusieurs Siciliens montèrent à bord pour vendre aux passagers de petits objets en corail et en lave du Vésuve et de petites statuettes représentant les divers costumes du pays. — Le vendredi matin, à notre lever, nous aperçumes les côtes de l'Egypte et bientôt nous fûmes en rade d'Alexandrie. A peine à l'ancre, notre navire fut environné d'une multitude de barques montées par des Arabes qui s'offraient à l'envi de nous conduire à terre. Mais nous fûmes heureux d'échapper à leur assaut intéressé. Un Frère lazariste venait prendre en canot le R. P. Destino, notre compagnon de voyage depuis Messine. Ce bon Père, procureur des Lazaristes à Alexandrie, avait offert à Monseigneur l'hospitalité de son couvent. L'offre fut acceptée avec reconnaissance et, sous la conduite et la protection du bon Père, nous échappâmes à tous les tracas et les importunités qui toujours assaillent le pas-

sager à son arrivée à Alexandrie. Le R. P. HEURTEUR, supérieur de la maison, fut pour nous plein d'égards et de bonnes attentions.

Après avoir eu le bonheur de dire la sainte messe, dont nous étions privés depuis cinq jours, nous allâmes rendre visite à Mgr le délégat apostolique, qui fut plein de bienveillance et d'aménité. Nous visitâmes ensuite le couvent des Pères franciscains, attenant à la délégation apostolique. Dans nos sorties nous pûmes remarquer les arcs de triomphe, les appareils d'illumination et les restes flétris des décorations qui, à l'occasion du passage du vice-roi à Alexandrie, avaient dissimulé sous un voile de beauté éphémère les laideurs trop réelles de cette ville malpropre. A six heures du soir nous dûmes prendre congé des bons Pères lazaristes pour nous rendre à la gare.

Montés en wagon à six heures et demie, nous dûmes attendre une bonne heure avant le départ du train ; on inaugurait ce jour-là même une voie nouvelle qui ne passe plus au Caire. Au dire de certaines personnes, ce serait un motif politique tout oriental qui aurait déterminé l'établissement de cette nouvelle voie. On aurait représenté à S. A. le vice-roi la possibilité de la remontée au Caire de deux régiments anglais, l'un allant aux Indes, l'autre en revenant; et on aurait insisté sur le danger qui pourrait résulter de leur présence simultanée dans la capitale. Quoi qu'il en soit des raisons qui ont motivé l'ouverture de cette nouvelle ligne dont on ne voit pas l'utilité, nous n'avons eu ni les embarras ni le plaisir d'un séjour au Caire.

Le trajet d'Alexandrie à Suez s'effectuerait facilement en dix heures; mais quand on voyage en Egyte, il ne faut pas être trop pressé, le Missionnaire des Indes peut y commencer un noviciat de patience. De fait, nous dûmes à plusieurs reprises attendre en plein désert et pendant

des heures la réponse aux télégrammes expédiés à diverses reprises pour savoir si la voie était libre ; les employés du télégraphe s'étaient endormis, et il fallut leur laisser le temps d'achever leur somme. L'ennui de ces stations répétées et prolongées trouva une diversion dans les scènes tout orientales que nous pûmes contempler de près. Les divers villages arabes que nous traversions avaient voulu fêter l'inauguration de la nouvelle voie par de splendides illuminations ; dès que notre train était arrêté, nous étions environnés d'un groupe d'hommes, de femmes et d'enfants venant offrir aux voyageurs des rafraîchissements du pays, en criant : *Mauchen* (demi-franc). — C'était le prix invariable d'une grenade, d'un œuf, d'une orange, d'une gourgoulette remplie d'eau du Nil ; le débat entre l'acheteur et le vendeur était généralement quelque chose de comique, le dernier ne voulant pas livrer sa marchandise avant d'en avoir reçu le prix, et le premier, avec plus de raison encore, ne voulant pas payer ce qu'il n'avait pas reçu. Aux approches de Suez, la voie ferrée longe le canal d'eau douce, dont les bords revêtus de verdure forment comme une écharpe à la nudité du désert. La vue de cette végétation fut un agréable soulagement à mes yeux fatigués. Enfin, après une nuit dont les fatigues ne furent pas peu augmentées par l'état de gêne où nous étions dans le wagon et la mauvaise composition de la société que nous trouvâmes dans les compartiments de deuxième classe, nous arrivâmes à Suez à neuf heures et demie, las et affamés, car nous en étions encore au dîner pris la veille à midi chez les bons Pères lazaristes ; aussi fîmes-nous bon accueil au déjeuner assez mesquin, mais fort cher qui fut servi à l'hôtel. Dans l'après-midi j'allai visiter la chapelle des Pères franciscains, les seuls prêtres qui se trouvent à Suez ; cette ville ne compte que quelques habitations européennes, je n'y

ai aperçu aucun vestige de végétation. Monseigneur ne se donna pas la peine de s'exposer inutilement au soleil et à la poussière, et prit un peu de repos à l'hôtel.

A cinq heures du soir, nous montâmes sur le petit paquebot qui devait me conduire à bord de l'*Hoogly*, ancré à l'entrée de la rade de Suez. Dans le trajet nous passâmes devant l'entrée du fameux canal maritime, et nous pûmes admirer les diverses machines à draguer employées au creusement du canal.

Monseigneur reçut à bord de l'*Hoogly* l'accueil le plus aimable du capitaine de Bovis, commandant de ce magnifique steamer, le plus beau paquebot des mers de l'Orient. L'*Hoogly* n'a pas moins de 115 mètres de longueur, et se fait remarquer non-seulement par ses dimensions, mais encore par la perfection de tous ses détails ; la ventilation surtout en est excellente, et l'ordre que la fermeté paternelle du digne commandant sait y maintenir faisait l'admiration de tous. A tous ces avantages matériels se joignait pour nous l'agrément d'un corps d'officiers non moins aimables que fervents catholiques : aussi eûmes-nous peu ou point à souffrir à bord du paquebot. Une cabine fut mise à notre disposition pour la célébration de la sainte messe, et chaque jour quelqu'un d'entre nous avait le bonheur d'offrir les saints mystères, sans autre désagrément que celui de subir une chaleur d'étuve. Nous comptions parmi les passagers : deux prêtres du séminaire des Missions étrangères, deux novices sous-diacres de la congrégation de Sainte-Croix du Mans, et cinq sœurs de Saint-Paul de Chartres. A table, le commandant voulut avoir Monseigneur à sa droite ; il donna aussi les premières places aux autres Missionnaires et aux sœurs.

Embarqués le samedi soir 26 septembre, nous pensions ne partir que le lendemain vers midi ; mais le comman-

dant mit tant de diligence à faire terminer le chargement du navire, que le lendemain matin en nous réveillant nous nous trouvâmes en pleine mer. Nous eûmes le bonheur de dire la sainte messe dans notre petite chapelle, que nous avions ornée de notre mieux. Le commandant, qui est un homme très-religieux, et qui s'occupe d'interprétation d'Écriture sainte et d'autres questions religieuses, profita de la bonne fortune que lui offrait la présence d'un Évêque pour donner un libre cours à ses pieuses investigations. Monseigneur se prêta avec plaisir à ses louables désirs, bien que ce fût quelquefois au détriment de son sommeil ; car les conférences, qui avaient habituellement lieu le soir, se prolongeaient bien avant dans la nuit ; mais le bonheur qu'éprouvait Sa Grandeur à s'entretenir avec un homme si instruit et en même temps si dévoué à la religion et à l'Église était un ample dédommagement aux petites fatigues occasionnées par ces conférences. Pour moi, afin de me rendre utile selon mes petits moyens, je m'offris pour donner des leçons de latin au fils du commandant et des leçons de français à un autre petit garçon de sept ans. Grâce à ces petites occupations, la traversée nous parut moins longue et moins fatigante.

La chaleur de la mer Rouge mérite ce qu'en dit la renommée ; et si nous la ressentîmes moins que d'autres, nous le devons à la bonne installation de notre navire dont le pont était recouvert d'une double tente. Cependant nous eûmes à fournir une victime à cette chaleur meurtrière. Le jeudi 1er octobre, le maître charpentier mourut presque subitement d'une insolation ; Monseigneur, appelé auprès de lui quelques minutes avant sa mort, avait eu le temps de lui donner l'absolution et l'indulgence *in articulo mortis*, et de lui administrer l'extrême-onction. C'était un homme religieux, qui avait

mérité l'estime de ses chefs et de ses compagnons. Ce fut en présence de Monseigneur et des Missionnaires, du commandant, des officiers, de l'équipage et de plusieurs passagers que furent récitées les prières de l'Église. La cérémonie produisit une profonde impression sur l'esprit des passagers protestants. Nous arrivâmes à Aden le vendredi vers les deux heures de l'après-midi. Comme il faisait encore plus chaud à terre qu'en mer, et que nous n'avions pas le temps d'aller rendre visite au R. P. Alphonso, préfet apostolique à Aden, nous demeurâmes à bord. Notre navire repartit d'Aden le soir même vers les huit heures, et nous entrâmes enfin dans l'océan Indien.

Le dimanche 4 octobre, fête du saint Rosaire, la messe fut célébrée solennellement par Monseigneur. Le pont, gracieusement pavoisé, avait pris toutes les apparences d'une chapelle. L'équipage et tous les passagers catholiques assistèrent à la messe dans un profond recueillement. A l'évangile, Monseigneur fit sur la parabole du paralytique une courte homélie. Le commandant exprima à Sa Grandeur, après la messe, toute sa gratitude pour le bienfait accordé à son équipage. La dernière semaine de notre navigation à bord de l'*Hoogly* n'eut rien de bien remarquable. Après avoir passé le cap Guardafui, nous jouîmes d'un temps couvert et d'une atmosphère rafraîchie par de fréquentes averses. Le vendredi 9 octobre, nous passâmes devant l'île Minicoy, la plus septentrionale du groupe des Maldives. De loin nous pûmes apercevoir de nombreuses plantations de cocotiers, témoignage de la fertilité de ces îles. Malheureusement elles sont habitées exclusivement par des Indiens musulmans, auxquels la bonne nouvelle n'a jamais été prêchée. Pendant que nos yeux contemplaient ces rivages infidèles, Monseigneur nous rapporta le projet qu'avaient eu

autrefois deux de ses confrères des Missions étrangères de se consacrer à l'évangélisation de ce petit archipel ; le projet ne put être exécuté, et ces pauvres infidèles attendent encore l'apôtre qui leur fera connaître Jésus-Christ et sa sainte loi.

Enfin le dimanche matin 11 octobre, les premiers rayons du soleil levant découvrirent à nos yeux les rivages chéris de cette terre de Ceylan, notre patrie d'adoption. Vous devinez, mon très-révérend et bien-aimé Père, quels sentiments faisaient battre nos cœurs en ce moment. Nous nous trouvions en face de cette île, objet de nos vœux les plus ardents. Oh ! combien nous rendions grâce au Seigneur de nous avoir conduits sains et saufs jusqu'à ces rivages bien-aimés ! L'île de Ceylan présente à Galles un aspect des plus agréables : la ville est entourée de plantations de cocotiers qui lui forment comme une ceinture de verdure ; dans le fond on aperçoit, dominant toutes les autres collines, le célèbre pic d'Adam. Nous n'étions pas encore débarqués, que nous reçûmes à bord la visite de M. Aubert, agent consulaire à Galles. Ce digne monsieur a déjà donné dans plusieurs occasions des preuves de son dévouement pour notre mission, et spécialement lors du passage de nos Missionnaires en avril dernier. Il apportait à Monseigneur plusieurs lettres de nos Pères, et priait Sa Grandeur de vouloir bien venir déjeuner chez lui. Débarqués à huit heures, nous nous rendîmes directement à la petite église, desservie par un Missionnaire du vicariat de Colombo ; nous fûmes reçus comme de véritables amis par le R. P. Martini, qui se fit un vrai plaisir de nous offrir l'hospitalité pendant notre court séjour à Galles. Après avoir dit la sainte messe en action de grâce pour notre heureuse arrivée à Ceylan, nous nous rendîmes à l'invitation de M. Aubert. Après le repas, ce cher monsieur voulut bien nous con-

duire dans son canot à bord de l'*Hoogly*, où nous allâmes prendre congé du commandant et le remercier de toutes les attentions qu'il avait eues pour nous durant la traversée. Nous ne demeurâmes que deux jours à Galles. Dès le lundi soir, grâce aux bons offices d'un employé que M. Aubert avait mis à notre disposition, nous avions retiré nos bagages de la douane et les avions expédiés pour Colombo dans une charrette à bœufs. Pour nous, nous partîmes le même soir dans la diligence qui fait le service entre Galles et Colombo. Le R. P. Martini et M. Aubert nous témoignèrent jusqu'au dernier moment leur amitié et leur dévouement, et ne nous laissèrent que lorsque nous fûmes installés dans la diligence.

Partis à six heures du soir, nous voyageâmes toute la nuit. Monseigneur regrettait beaucoup que l'obscurité m'empêchât de voir les divers sites que nous traversions et qu'il m'assurait être des plus pittoresques. La route de Galles à Colombo suit presque continuellement le bord de la mer ; nous passâmes plusieurs grandes rivières qui fécondent le pays et lui donnent un aspect que n'a pas le nord de l'île.

Arrivés à Colombo à six heures du matin, nous dûmes nous rendre à l'autre extrémité de la ville, à Cottinchina, qui forme comme un faubourg de Colombo ; c'est là que se trouve la résidence habituelle de Mgr Sillani, vicaire apostolique de Colombo. Ce vénéré prélat reçut Mgr Bonjean avec tous les témoignages de l'affection la plus dévouée ; et pendant tout le temps que nous demeurâmes à Colombo, nous fûmes traités par Sa Grandeur et ses Missionnaires comme des amis et des frères. Nous trouvâmes à Colombo le R. P. Pérard, qui venait souhaiter la bienvenue à Mgr Bonjean, au nom de tous ses frères de Ceylan. Le R. P. Pérard eut la bonté de me faire faire quelques promenades à Colombo pour me faire connaître la

ville. Je visitai avec ce cher Père plusieurs églises dont l'architecture et la décoration me surprirent beaucoup ; je ne m'attendais pas à trouver rien de semblable. Dans une de nos courses, nous passâmes devant l'église de Saint-Antoine, dans laquelle s'accomplit une dévotion peu connue en Europe et très-pratiquée ici : les chrétiens font vœu de venir passer un jour ou une nuit, ou même plusieurs jours, dans cette église et d'y déposer une offrande.

Monseigneur ne voulut pas quitter Colombo sans aller réciter une prière sur les restes de notre cher P. Bécam, déposés dans l'église de Saint-André. Il fallut qu'on nous indiquât la partie du pavé qui recouvre les restes de notre cher défunt, car aucune marque n'a encore été faite sur sa tombe.

Après une semaine passée à Colombo, nous trouvâmes enfin un petit brick qui se rendait dans l'Inde, et dont le capitaine consentit à se détourner un peu de sa route pour nous conduire à Kaïtz, à quelques heures seulement de Jaffna. Le dimanche matin 18 octobre, nous prîmes congé de Mgr Sillani et de ses excellents Missionnaires, et nous nous rendîmes à bord de notre petit brick, accompagnés du R. P. Pérard qui ne nous quitta qu'au moment où on leva l'ancre. Notre équipage se composait exclusivement d'Indiens, dont la plupart étaient catholiques ; tout fiers d'avoir à conduire un Évêque, ils annoncèrent notre départ par de nombreuses décharges d'artillerie auxquelles on répondit du port. Nous pensions effectuer notre navigation en trois ou quatre jours, mais les vents contraires nous retinrent presque sept jours en mer. Pendant quatre jours nous passâmes en vue de la côte, et nous pûmes saluer successivement les missions de Chilaw, Sainte-Anne, Manaar. Le jeudi soir nous arrivâmes à l'entrée du détroit de Pamben ; comme le passage est

très-resserré et presque sans fond (on ne peut le passer de nuit), il fallut jeter l'ancre. Le lendemain M. Daviot, chef-pilote chargé de la garde du passage, vint voir Monseigneur et l'inviter à descendre chez lui pendant que notre navire effectuerait lentement son passage rendu plus difficile par le vent contraire.

L'offre fut acceptée avec empressement, et nous passâmes une journée très-agréable chez ce bon catholique qui n'a d'autre société que celle de sa femme et d'un enfant de dix ans, au milieu d'une population toute composée d'infidèles. A quatre heures du soir nous regagnâmes notre navire, qui avait à peine achevé son passage. Montés dans le canot du maître-pilote, nous fîmes en quelques minutes un trajet que notre brick avait mis plusieurs heures à faire. Le reste de la soirée nous fûmes bien ballottés : dès que nous eûmes gagné la pleine mer, le vent changea et nous fit avancer rapidement. Le samedi à midi nous étions en vue de Kaïtz. Aussitôt nos Indiens recommencèrent à faire usage de leur pièce d'artillerie ; des détonations parties du rivage nous annoncèrent qu'on avait compris nos signaux. A mesure que nous approchions, nous apercevions des groupes d'Indiens agitant leurs mouchoirs et courant à l'endroit vers lequel notre navire semblait se diriger. Dès qu'on eut jeté l'ancre, nous vîmes se détacher du rivage une barque décorée de pavillons et de tentures, et montée par les RR. PP. Le Cam et Boisseau, qui venaient recevoir Sa Grandeur. Après avoir embrassé ces chers Pères, nous descendîmes dans la barque. Lorsque nous fûmes arrivés sur la plage, Monseigneur fut enlevé sur son fauteuil et porté à terre sur les épaules des Indiens ; nous dûmes subir le même mode de débarquement. Nous avions abordé précisément à l'endroit du rivage où se trouve la croix de Mission.

Monseigneur voulut aller s'agenouiller devant elle avant de se rendre à l'église. C'était une instruction pour les chrétiens de Kaïtz; car cette croix avait été plantée en 1857 par Mgr Bonjean, à la suite d'une mission rendue très-pénible à cause des dissensions qui séparaient les esprits et les cœurs. Le mot tamoul *samâdânam* (*paix*) gravé sur le piédestal de la croix demeurait là comme un écho constant des paroles de paix apportées par le Missionnaire devenu aujourd'hui le père de ce peuple. Nous nous rendîmes ensuite à l'église de Saint-Antoine, où Monseigneur donna sa bénédiction à la foule nombreuse accourue de toutes parts. Nous nous retirâmes alors dans la maison du Missionnaire attenante à l'église. Monseigneur voulut de nouveau nous donner l'accolade fraternelle, et pendant quelques instants nous goûtâmes ces douces joies qu'éprouvent les membres d'une famille en se revoyant après une longue absence. Le soir Monseigneur voulut bien donner la bénédiction du très-saint Sacrement. Après le salut, Sa Grandeur monta en chaire et adressa un discours en tamoul à la nombreuse assistance qui remplissait l'église. Je regrettais vivement que mon ignorance du tamoul m'empêchât de comprendre ce discours; mais je pus du moins constater avec quelle facilité Monseigneur l'improvisait en une langue qu'il était resté un an et demi sans parler. Le lendemain dimanche 25 octobre, après avoir dit la sainte messe, il fallut se préparer au dernier voyage qui nous restait à faire pour arriver à Jaffna. L'île où se trouve le fort de Kaïtz est séparée de Jaffna par un bras de mer d'environ 7 ou 8 milles; le peu de profondeur de l'eau ne permet pas de faire le voyage autrement que sur des barques presque plates que l'on fait avancer au moyen de perches, à moins que le vent favorable ne permette de prendre la voile. On avait annoncé que Monseigneur arriverait à Jaffna à

quatre heures du soir : comptant sur quatre heures de navigation, nous partîmes à midi; mais le vent qui se leva peu après notre départ nous fit avancer plus rapidement que nous ne l'avions pensé, et vers les deux heures nous n'étions plus qu'à une faible distance de Jaffna. En nous voyant approcher si rapidement, on fut dans l'alarme à Jaffna, car les préparatifs de la réception n'étaient pas terminés. On dépêcha donc vers notre embarcation le Fr. DE STEFANIS qui vint prier Monseigneur de vouloir bien attendre que tout fût prêt pour recevoir dignement Sa Grandeur. Heureusement la mer était calme et il n'y avait aucun danger à interrompre notre navigation : on jeta donc la petite ancre en bois dont se servent les marins dans ces parages sans profondeur. Monseigneur nous invita à réciter en chœur le saint office pour attirer les bénédictions du ciel sur le ministère qu'il allait dès lors exercer au milieu de ce peuple de Jaffna. Lorsque nous eûmes terminé notre office, de nombreuses troupes de musiciens venus de Jaffna pour faire escorte à Monseigneur commencèrent un concert dans le goût du pays, c'est-à-dire sans notes ni mesure, mais par contre, bruyant au possible. Les instruments n'étaient pas très-variés ; les tambours, les grosses-caisses, les tam-tam, les clochettes faisaient tous les frais de ce concert musical. Je ne dois pas omettre cependant la présence d'un violoniste, qui s'était placé près d'une grosse-caisse et qui de temps en temps jetait les yeux sur Monseigneur comme pour demander son approbation; or vous jugez si ses accents, si mélodieux qu'ils fussent, pouvaient être entendus au milieu de ce vacarme. Nous pûmes à peine entendre le canon du fort de Jaffna annonçant que tout était prêt. Nous reprîmes alors notre navigation, et en quelques minutes nous arrivions sur la plage. Aussitôt une troupe d'Indiens entrent dans l'eau et nous font subir le

même mode de débarquement qu'à Kaïtz. On avait élevé à quelques pas du rivage un vaste pavillon élégamment décoré de tentures et de feuillage ; Monseigneur vint s'y reposer après avoir embrassé ceux de nos Pères qui s'étaient réunis en grand nombre à Jaffna pour la circonstance. Un des principaux chrétiens lut alors une adresse en anglais, dans laquelle il exprimait à Sa Grandeur quelle joie c'était pour tous les catholiques du vicariat, de recevoir enfin un nouveau pasteur qui continuerait à leur faire du bien, comme leur en avait fait son prédécesseur. Monseigneur répondit avec beaucoup d'à-propos à ce premier témoignage de dévouement de ses ouailles et donna sa bénédiction à la foule qui se pressait autour de son trône. Le cortége se mit en marche vers la cathédrale ; il était formé principalement des deux orphelinats, du collége des frères et du pensionnat des sœurs. La voiture de Monseigneur était traînée par six des principaux chrétiens de la ville. Les policemen ne purent réussir à contenir la foule qui se pressait autour de Monseigneur. Les diverses rues que nous eûmes à parcourir étaient décorées de tentures et de feuillage ; les plus belles fleurs et les plus beaux fruits avaient été réunis pour rehausser l'éclat de ces décorations. De distance en distance s'élevaient de petits arcs de triomphe ou *pandels* dans la décoration desquels le génie indien semblait avoir épuisé toutes ses ressources. Un de ces pandels portait au fronton une toile grossièrement peinte, représentant deux Évêques l'un sans barbe et l'autre avec la barbe ; il était facile de reconnaître Mgr SÉMÉRIA et Mgr BONJEAN ; les Indiens ne peuvent se représenter celui-ci sans la barbe. Il est à remarquer que ces décorations n'étaient pas seulement l'œuvre des catholiques : les protestants et les païens avaient tenu à honneur de prendre part à ces manifestations en faveur de celui dont ils

avaient pu apprécier précédemment le mérite et le dévouement aux intérêts généraux du pays. Après trois quarts d'heure d'une marche que je puis justement appeler triomphale, Monseigneur arriva à la cathédrale, où il fit son entrée solennelle au son des cloches et de nombreux tam-tam. On suivit toutes les cérémonies prescrites par le pontifical pour la réception des Evêques. Après le chant du *Te Deum* et le salut du très-saint Sacrement, Monseigneur monta en chaire et fit un long discours en tamoul. Sa Grandeur se retira ensuite à l'évêché, où se préparait une petite fête toute de famille, moins éclatante sans doute, mais plus pleine encore des vrais sentiments du cœur. Nous nous trouvions réunis à Jaffna douze prêtres, les RR. PP. MOUKEL, SALAÜN, PULICANI, CHOUNAVEL, PÉLISSIER, MAUROIT, GOURDON, LE CAM, BOISSEAU, GHILINI, DEFOREST et moi ; et quatre Frères, les Fr. ROUX, DE STEFANIS, BENETT, CONWEY. Monseigneur nous reçut dans ses appartements, et nous nous entretînmes longuement de tout ce qui s'était passé à Ceylan depuis le départ de Mgr SÉMÉRIA. A sept heures et demie la cloche de la communauté nous appela au réfectoire. A la fin du repas, le R. P. SALAÜN, supérieur de la maison de Jaffna, exprima à Monseigneur en son nom et au nom de tous ses Frères de Ceylan les sentiments de joie et de bonheur que tous éprouvaient en recevant celui qui, devenu le successeur de Mgr SÉMÉRIA, continuerait à être comme lui leur père pour les aimer et les consoler, leur directeur et leur guide pour les faire avancer dans l'œuvre de leur sanctification, leur chef pour les conduire dans tous les combats qu'ils étaient prêts à livrer pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes. Sa Grandeur répondit en nous exprimant la joie dont son cœur était plein en se trouvant au milieu de Missionnaires qu'il aimait avant comme des frères et

qu'il aimait maintenant comme des enfants. Monseigneur nous dit que, s'il se sentait faible en se considérant lui-même et en pensant aux graves obligations qui lui incombaient, il se sentait fort en se voyant environné d'auxiliaires tels que ceux qu'il trouvait dans la mission confiée à ses soins. Le R. P. GOURDON prit à son tour la parole et, avec toute la vivacité de sentiments qui distingue ce Père, il salua Monseigneur comme « le nouveau porte-Christ (1) chargé de conduire le salut du monde, non plus d'une rive à l'autre d'un petit ruisseau, mais, envoyé par le Pontife suprême, pour le porter des rives du Tibre jusqu'aux pays lointains de l'ancienne Trapobane. « Lumière et puissant rayon éma-« né du foyer apostolique, s'écria l'orateur, vous nous « apportez le Christ, la lumière et la vie, par cette auto-« rité pleine et sacrée que le prince des Apôtres a confiée « à vos mains fidèles, à vos lèvres pures et amies insé-« parables des saintes vérités. » — Enfin le R. P. PULICANI adressa, en son nom et au nom de tous ses Frères, des remercîments au R. P. MOUKEL, pro-vicaire, pour la manière pleine de sagesse et la sollicitude toute paternelle avec lesquelles il avait pris soin du vicariat pendant l'absence de Mgr SÉMÉRIA et la vacance du siége. Une petite cantate improvisée par le R. P. CHOUNAVEL et chantée par les PP. GOURDON, GHILINI et le Fr. ROUX, auxquels je fus heureux de m'adjoindre, termina cette journée si pleine de douces émotions. Je ne saurais vous exprimer, mon très-révérend et bien-aimé Père, et mon admiration pour les manifestations qui avaient accueilli notre digne et très-vénéré prélat, et mon bonheur en me trouvant au milieu de ces Pères de Ceylan. O que je répétais avec

(1) Mgr BONJEAN a reçu au baptême le nom de *Christophe* ou porte-Christ et il a fait entrer l'image de son saint patron dans ses armoiries épiscopales.

bonheur ces paroles prononcées souvent dans nos fêtes du noviciat et du scolasticat : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !*

Pour compléter ce que j'ai dit sur la réception faite à Mgr Bonjean et pour vous donner une idée de l'impression qu'elle a produite sur la population tant catholique que protestante et païenne, je traduirai ici un petit article qui a paru dans un journal protestant de Jaffna, le *Freeman,* à la date du 29 octobre 1868 :

« S. Gr. Mgr Bonjean, dont l'arrivée était attendue avec impatience par tous les chrétiens, a débarqué ici le dimanche à quatre heures après midi. La nouvelle de son arrivée à Kaïtz ayant été annoncée ici de bonne heure dans la matinée, les personnes de toutes les classes de la société ont commencé à se réunir sur le rivage, même des protestants, des Indiens et des Mahométants, qui participaient à l'enthousiasme général des catholiques. Dès que la barque venant de Kaitz fut en vue, il y eut sur le rivage une affluence telle qu'on n'en avait pas vu, même à l'arrivée du représentant de Sa Majesté. Sa Grandeur débarqua immédiatement, et après avoir salué quelques *gentlemen* présents, s'assit sur une plate-forme, élevée pour la circonstance, sous un *pandel* dressé par les enfants de l'école catholique. M. Strantemberg lut une adresse au nom des catholiques de Jaffna ; Sa Grandeur y répondit avec quelque étendue. Une autre adresse fut remise à Sa Grandeur par le *Moodeliar Xaverimoutton,* et le cortége se dirigea vers la cathédrale, formant une marche triomphale le long de la route de Kareïaur. La voiture de Sa Grandeur était traînée par plusieurs natifs respectables. Nous apprenons qu'il y a eu à la cathédrale un service religieux et que Monseigneur a adressé un sermon remarquable. »

Voilà, mon très-révérend et bien-aimé Père, une rela-

tion, bien décolorée sans doute, des petits incidents de notre voyage et des manifestations qui ont accueilli notre vénéré père et Evêque Mgr Bonjean. J'espère que vous voudrez bien me tenir compte de ma bonne volonté, et que vous verrez dans ces pages, ce que j'ai voulu y mettre uniquement, un gage de mon affection et de mon dévouement filial.

Je me jette à vos genoux en vous priant de me bénir et de me croire

Votre enfant très-soumis et très-obéissant en Notre-Seigneur et Marie Immaculée, And. Mélizan, o. m. i.,
Missionnaire apostolique.

Jaffna, 2 février 1868.

FÊTE DE LA PURIFICATION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Mon très-révérend et bien-aimé père,

Après vous avoir parlé longuement de notre voyage et de notre heureuse arrivée à Jaffna, permettez-moi d'ajouter quelques lignes pour vous faire part de mes impressions et de mes sentiments au sujet de ma nouvelle position de Missionnaire à Ceylan. Je puis vous assurer, mon très-révérend et bien-aimé Père, que je me sens tout à fait heureux de me trouver enfin dans cette chère mission, et je vous remercie mille fois d'avoir exaucé le plus grand de mes vœux en m'envoyant vers ces pauvres âmes que Mgr Séméria m'avait appris à aimer dès l'époque de ma première communion. Après avoir entendu parler si souvent de la mission de Ceylan, je croyais la connaître un peu, mais je suis obligé d'avouer que je ne m'en étais pas fait une idée exacte. Depuis l'instant où j'ai aperçu les rivages de Ceylan, j'ai eu à enregistrer bien des déceptions; mais

je suis heureux de pouvoir vous dire que toutes ont été d'agréables déceptions, et que peu à peu je vois disparaître ces idées noires que je m'étais faites sur ce pays. Je m'attendais à ne trouver que des sables arides et un climat brûlant, et je trouve au contraire un pays riant, tout planté de cocotiers, de palmiers et d'autres arbres au feuillage persistant, ou recouvert de vastes rizières qui rappellent les beaux champs de blé que l'on voit en France. Il est vrai, il n'en est pas absolument partout de même, et les PP. Pussacq et Boutin qui nous arrivent de la mission de Manaar pour faire leur retraite annuelle, ne nous font pas des tableaux bien attrayants du pays qu'ils évangélisent depuis plusieurs années; mais tous les Missionnaires s'accordent à reconnaître que ce n'est qu'une exception. Le climat n'est pas non plus aussi redoutable que je l'avais cru : depuis que je suis ici, le thermomètre n'a pas dépassé 28 à 30 degrés centigrades. Il y a eu même des jours où j'ai vu nos Indiens grelotter sous la toile légère qui leur couvre les reins; d'ailleurs les pluies abondantes qui tombent ordinairement pendant septembre, octobre, novembre et décembre ne contribuent pas peu à rafraîchir la température. Il est vrai, nous venons de passer la saison d'hiver, et on me dit de m'attendre à avoir désormais de fortes chaleurs jusqu'à Pâques ; mais si chaud qu'il fasse, on peut au moins se consoler en pensant que c'est l'affaire d'un mois ou deux ; le vent qui commencera alors à souffler avec violence viendra rafraîchir la température et nous permettre de respirer à l'aise. Ainsi, vous le voyez, mon très-révérend et bien-aimé Père, Ceylan n'est pas une terre qui dévore ses habitants, et les tempéraments qui ne sont pas endommagés avant d'arriver ici peuvent espérer d'y vivre en parfaite santé aussi longtemps que dans toute autre mission. Pour moi, depuis que je suis ici,

j'ai continué à me porter aussi bien qu'en France, et j'ai conservé le bon appétit que l'on me connaît à Autun. Il est vrai que j'ai eu bien à souffrir pendant quinze jours des boutons de chaleur qui me faisaient l'effet d'un rude cilice ; mais c'est là une petite épreuve qui attend tous les Missionnaires ici ; si j'ai eu à en souffrir plus que d'autres, je l'attribue à l'échauffement produit par la soutane en drap que j'ai voulu continuer à porter, tandis que les autres Pères s'habillent en soutanes de calicot blanc. L'expérience m'a rendu sage. Quelques petits voyages que Monseigneur a eu l'attention de me faire faire dans les missions de Waligame et de Point-Pedro, les plus rapprochées de Jaffna, m'ont permis de me faire une idée de la vie du Missionnaire à Ceylan, et m'ont fait comprendre que les petites difficultés physiques qui peuvent résulter du pays et du climat ne sont rien en comparaison des difficultés morales que rencontre le Missionnaire dans l'administration des nombreuses chrétientés dont il répond seul. Les 4, 5 ou 6 000 catholiques confiés à sa sollicitude sont disséminés en petits villages qui occupent une étendue de 10, 20 ou même 30 lieues. Chacun de ces villages a son église que le Père doit visiter successivement chaque année. Ces visites et l'administration des derniers sacrements aux malades, auprès desquels il faut se rendre quelquefois d'une extrémité de la mission à l'autre, font de la vie du Missionnaire une course continuelle. Ne pouvant séjourner aussi longtemps qu'il le désirerait dans chaque poste, il a trop souvent la douleur de voir un certain nombre de ses chrétiens négliger l'accomplissement des devoirs de la religion. Que dire des pauvres païens qu'il faut compter par milliers dans chaque point un peu important? Le Missionnaire, déjà absorbé par ses chrétiens, ne peut absolument pas s'occuper d'eux, quoique plusieurs manifestent de bonnes dispositions. Que de fois j'ai entendu le bon Père Gourdon,

chargé seul de la mission de Waligame, regretter de n'avoir pas un compagnon pour le remplacer dans ses courses et lui permettre de s'occuper un peu de l'œuvre si importante de l'évangélisation des infidèles. En attendant le moment impatiemment désiré où je pourrai aller travailler, moi aussi, avec mes aînés dans la mission, je me prépare à Jaffna auprès de notre digne Evêque Mgr Bonjean, au milieu des excellents Pères Moukel, Salaün, Chounavel, Mauroit, Boisseau et du Fr. Roux, avec qui nous menons la vie de communauté d'une manière aussi régulière que dans nos maisons de France. Tous nos exercices se font en commun : la lecture au réfectoire est faite en tamoul par un Indien ; nous avons régulièrement nos conférences de la coulpe et les retraites du mois, en sorte que je suis encore comme au scolasticat. Puissé-je bien profiter de ces premiers avantages de la vie de communauté, que n'ont pas nos autres Pères de Ceylan ! — Puisque ma lettre vous arrivera vers l'époque de la fête de saint Joseph, permettez-moi, mon très-révérend et bien-aimé Père, de vous offrir mes souhaits de bonne fête ; quoiqu'il ne se passe pas de jour où je n'aie un *memento* spécial pour vous à la sainte messe, je demanderai plus spécialement à notre bon Maître de vous bénir ce jour-là ; je lui demanderai surtout par l'intercession de saint Joseph que, puisqu'il vous a établi son représentant dans une vaste partie de sa maison, il vous donne le moyen de nous envoyer bientôt dans cette chère mission de Ceylan de nouveaux ouvriers évangéliques pour nous aider à recueillir l'abondante moisson qui est toute prête. Veuillez me bénir de nouveau, mon très-révérend et bien-aimé Père, et croire au dévouement de votre fils respectueux en N.-S. et M. I.

And. Mélizan, o. m. i.,
Missionnaire apostolique.

PROVINCE DU CANADA.

RAPPORT DU R. P. VANDENBERGHE SUR LES ANNÉES 1867-68 ADRESSÉ AU T.-R. P. GÉNÉRAL.

Le dernier rapport sur la province du Canada qui a paru dans nos annales s'arrête à la fin de l'année 1866; il est temps de continuer ce travail puisqu'il s'agit de l'histoire de deux années bien remplies. Veuillez, mon très-révérend et bien-aimé Père, excuser ce long retard, et accepter cette esquisse rapide et incomplète de nos travaux et de nos œuvres. En cela notre plus grand désir est de pouvoir intéresser nos frères de tous les pays, qui à leur tour nous édifient et nous encouragent par le récit de leurs travaux. C'est ainsi que d'un bout du monde à l'autre nous pouvons nous envoyer un mot d'émulation, nous demander une prière pour affermir notre confiance en Dieu, qui daigne se servir de notre congrégation, malgré sa faiblesse, pour faire le bien et sauver un grand nombre d'âmes qui sans elle auraient été privées de tout secours religieux. Lorsqu'on résume le travail accompli durant un certain laps de temps, on est consolé en voyant le bien qui a été opéré. Il arrive trop souvent que l'ouvrier évangélique, au milieu des luttes, des difficultés, des contrariétés et même des déceptions qu'il rencontre dans son ministère, ne peut pas prévoir ce que le dévouement et la persévérance produiront dans un avenir plus ou moins éloigné; mais celui qui peut observer

ne tarde pas à s'apercevoir que la bénédiction de Dieu fait croître la petite semence, fécondée de la sueur de l'ouvrier apostolique. Dans la province du Canada le travail est continuel, et Dieu merci, personne ne s'y refuse ; si parfois l'on y éprouve un sentiment de peine et de tristesse, c'est en considérant le bien qu'il reste à faire, et tout ce que l'on pourrait entreprendre pour le réaliser si les moyens et surtout les hommes ne faisaient pas défaut. Nous sommes en face des Etats-Unis, qui sont presque comme un océan sans rivages où les flots humains s'entre-choquent, et que l'Eglise veut conquérir à Jésus-Christ ; là, la lutte entre le bien et le mal se rencontre comme partout, mais nulle part, peut-être, on ne serait plus assuré de faire triompher la vérité si les ouvriers étaient en rapport avec l'immensité du travail qu'il y a à accomplir. Heureux si nous pouvions fournir un plus grand nombre des nôtres, afin d'étendre dans cette vaste république le règne de Dieu.

Pour ne nous occuper que de nos œuvres actuellement existantes, je diviserai ce travail en trois parties, je parlerai 1° des missions ; 2° des œuvres locales ; 3° du personnel de la famille.

1. Des missions. — Il est nécessaire de classer nos différentes missions pour faire comprendre le travail qui se fait dans la province du Canada, et pour cela je n'ai qu'à les énumérer. Ce sont : 1° les missions sauvages ; 2° les missions des chantiers ; 3° les missions chez les populations d'origine française du Canada ; 4° les missions chez les populations d'origine irlandaise ou anglaise aux Etats-Unis ; 5° enfin les missions pour les Canadiens français établis dans la même contrée, et qui ont été reprises cette année après quelque temps d'interruption.

1° *Missions sauvages.* — Les missions du golfe Saint-Laurent ont pris quelques nouveaux développements de-

puis le dernier rapport qui a été fait sur notre province. Déjà depuis bien des années nos Pères de la résidence des Betsiamits avaient l'habitude de visiter la côte nord du fleuve et du golfe Saint-Laurent à la hauteur du 53e degré de latitude à peu près. La constante sollicitude de Mgr l'archevêque de Québec l'a porté à continuer les secours nécessaires pour faire ces missions, quoiqu'elles appartiennent soit au nouveau diocèse de Rimouski, soit à celui du Havre-de-Grâce, et parmi les sauvages qui ont été l'objet de son active sollicitude, ce sont ceux qui habitent l'intérieur des terres du Labrador qui l'ont le plus intéressé, parce qu'ils sont les plus abandonnés. Nos Pères avaient pu rencontrer quelques-uns de ces sauvages lorsqu'ils se rapprochaient de la mer; mais jamais Prêtre n'avait encore pénétré dans leurs forêts. C'est le R. P. Babel qui s'est offert généreusement pour aller évangéliser les Naskapis, qui habitent cette région. Il fit au milieu d'eux une courte excursion en 1866. L'année suivante il pénétra très-avant dans l'intérieur du pays qu'il voulait explorer. Ce voyage faillit lui coûter la vie. Dans ces régions glaciales les frimas n'attendent pas l'hiver pour paraître. Dès la fin de septembre les rivières et les lacs se gèlent souvent. Le Père se laissa surprendre par cet hiver si précoce, et le courageux Missionnaire ne put regagner la mer qu'après avoir traversé six lacs sur la glace. Pour comble de malheur ses provisions étaient épuisées, il dut, les deux derniers jours de ce voyage sur les terres, se passer de toute nourriture. Je ne veux pas entrer dans de plus longs détails au sujet de cette excursion. Je laisse au R. P. Babel le soin de vous raconter lui-même son voyage sur les terres de Naskapis en 1867, et les fruits que le bon Dieu a daigné accorder à cette mission; je me contenterai de vous donner le témoignage qu'en a porté Mgr l'archevêque de Québec. — Voici ce qu'écrivait ce vénéré prélat à ce

sujet : « Béni soit Dieu de l'heureux succès de la mission des Naskapis, et bénédiction sur celui à qui il a été donné de l'accomplir et sur le vénérable Institut qui l'a envoyé. L'Évangile a été annoncé enfin au sein de ces forêts lointaines et jusqu'ici impénétrables à nos Missionnaires, à ces pauvres tribus qui appelaient depuis si longtemps les envoyés de Dieu. Espérons que le Seigneur protégera l'entreprise, et qu'il nous donnera les moyens de continuer cette œuvre de salut. » Qui pourrait douter que la bénédiction de ce vénérable et pieux prélat ne soit confirmée au ciel, et qu'elle ne rejaillisse sur les autres œuvres de la congrégation.

A l'autre extrémité du Canada, d'autres Oblats de Marie immaculée se consacrent à l'instruction et à la conversion des sauvages algonquins. De la résidence de Témiskaming, située aux sources de l'Ottawa, nos Pères se divisent en trois détachements, pour visiter chaque année les diverses tribus qui habitent les bords de la baie James ou l'intérieur des terres qui séparent le Canada du territoire de la baie d'Hudson. Les Missionnaires sont au nombre de quatre, et nous pouvons en compter un cinquième depuis quelques mois. Le R. P. Laverlochère a voulu revoir ces pauvres sauvages qui ont fait sa gloire et sa joie; malgré ses infirmités, il a demandé à aller habiter la résidence de Témiskaming. Nos Pères, sans y avoir toutes les commodités que l'on trouve dans les pays civilisés, commencent à y être installés d'une manière convenable pour des hommes qui ont fait vœu de pauvreté.

Trois sœurs de charité de la communauté d'Ottawa y ont été envoyées pour les écoles et pour l'instruction religieuse des femmes sauvages. Peu à peu cette mission s'établit et se développe. Dès que l'été est arrivé, l'un des Missionnaires se dirige vers la mer, un autre s'avance du côté de l'est et visite les postes de l'intérieur ; un autre encore

visite les postes plus rapprochés. Leur ministère n'est pas privé de toute consolation ; cependant il est souvent soumis à de pénibles épreuves et à de graves obstacles. Sur les côtes de la baie James nos Missionnaires ont à lutter contre l'influence des ministres protestants, qui peuvent disposer de tous les moyens que procure la richesse. Leur projet est, dit-on, de faire créer dans ces parages un évêché anglican qui s'établirait à Mocse. Dans les missions de l'intérieur, les dispositions ne sont pas également bonnes, car trop souvent les indigènes subissent l'influence des mauvais exemples donnés par les *blancs*. Hélas ils ont l'occasion de rencontrer le Prêtre si rarement ! il est facile de comprendre que ses leçons soient oubliées. Nos Pères gémissent en constatant le mal ; ils voudraient se rapprocher encore d'eux, s'établir plus près de ces divers postes où ils ne peuvent faire qu'une courte apparition. Ils demandent à créer une résidence près de la mer, une autre sur le Saint-Maurice; ils tournent aussi leurs regards vers l'ouest, où de nombreux sauvages les attendent et les recevraient avec joie, mais ils ont la douleur de ne pouvoir se rendre à leurs désirs. Cependant ils n'épargnent rien pour aller évangéliser les pauvres Indiens : ni les fatigues de longs et pénibles voyages qui leur prennent quatre ou c nq mois de l'année, ni les privations qu'ils y endurent, rien ne peut ralentir leur zèle et leur dévouement.

Pour compléter le chapitre des missions sauvages, il faudrait parler de celle des Betsiamits ; mais les Indiens qui les composent sont, comparativement aux autres, des hommes civilisés, ainsi que ceux qui séjournent à la Rivière-au-Désert. Cette mission, confiée depuis longtemps au zèle du R. P. Arnaud, a été beaucoup éprouvée cette année ; le fléau d'une maladie contagieuse a enlevé un quart de sa population. Les Sauvages de la Rivière-au-Désert ont l'avan-

tage inappréciable d'avoir pour chef un homme d'un rare bon sens; sous son influence ils commencent à renoncer à leur vie nomade, ils se construisent des maisons et commencent à cultiver les riches terres qui forment la réserve de Maniwaki, que le gouvernement leur a allouée. Ils sont hommes de progrès dans le vrai sens du mot; ils tracent des routes, ils ont presque l'ambition de bâtir une ville. La résidence de la Rivière-au-Désert est devenue, depuis quelques années, comme la maison de campagne de nos Pères d'Ottawa ; c'est là que nos Frères scolastiques passent leurs vacances. Je voudrais qu'avec leur fraîche imagination ils vous fissent connaître ce délicieux séjour, et vous fissent la description des sites ravissants qui l'environnent, de ses belles rivières, de ses gracieux lacs qui ont l'avantage de nourrir une grande quantité d'exellents poissons, de ses vallées solitaires et de ses collines pittoresques, dont le sommet est surmonté d'une croix. J'aurai à revenir sur la Rivière-au-Désert; comme nous n'y sommes plus en pays sauvage, je passe à un autre chapitre.

2° *Mission des chantiers.* — Cette œuvre si intéressante, et que nos annales ont déjà fait connaître, se continue au grand avantage de la jeunesse canadienne. L'on compte par dizaines de mille le nombre des jeunes hommes qui passent habituellement la saison d'hiver au sein des forêts du bassin de l'Ottawa, où ils se trouvent éloignés, durant plusieurs mois, de toute église. La visite du Missionnaire est généralement reçue avec joie, dans le plus grand nombre des chantiers, elle y est d'ailleurs attendue et vivement désirée ; et malgré la présence de quelques protestants les exercices religieux y sont suivis sans respect humain et avec un grand recueillement. Outre les chantiers visités par nos Pères de la Rivière-au-Désert dans le bassin de la Gatineau, et ceux du haut

Ottawa par nos Pères de Temiskaming, le P. Reboul avec son compagnon en ont encore à visiter de soixante à soixante et dix, où ils ont à confesser au delà de trois mille jeunes gens. Autrefois les hommes des chantiers avaient de plus l'avantage de faire à Ottawa une retraite avant d'aller s'enfoncer dans le sein des forêts; mais aujourd'hui les moyens de transport étant devenus plus faciles, ces hommes n'y séjournent plus en grand nombre, de sorte que très-peu profitent de ce précieux secours. Le ministère des missions de chantiers, qui est unique en son genre, est aussi, sous tous les rapports, l'un des plus durs et des plus pénibles que puisse exercer un ouvrier évangélique; les résultats sont féconds et durables. Peu de missions fournissent autant de traits édifiants et d'épisodes émouvants; nous désirons que ceux qui en sont les témoins nous les fassent connaître.

3° *Missions canadiennes.* — Depuis bien des années déjà il ne reste pas une paroisse dans le diocèse de Montréal, et peut-être aussi dans celui de Saint-Hyacinthe, où nos Pères n'aient donné une mission ou une retraite. Les missions proprement dites deviennent très-rares de nos jours; nos travaux ordinaires se composent de neuvaines, de retraites, d'adorations ou exercices des quarante heures, etc. A Québec, depuis l'incendie de 1866, l'œuvre des missions n'a pas été reprise, de sorte que pour tous les diocèses du bas Canada le travail des missions retombe sur la maison de Montréal, car c'est avec grand'peine que nos Pères de Québec ont pu répondre favorablement à sept ou huit demandes. Je dois dire aussi que nos Pères sont évidemment trop peu nombreux, et quoique les travaux de longue durée soient rares, la multiplicité des retraites leur procure des fatigues excessives. L'année présente a même excédé les bornes ordinaires; il est vrai que le bien qui en est résulté pour les âmes console, fortifie

et prévient toute plainte. Ce surcroît de travaux est provenu du *triduum* de prières accordé par le souverain pontife ; *triduum* qui a produit au Canada une impression extraordinaire. Mgr l'évêque de Montréal, toujours aussi ingénieux que vigilant et actif pour la sanctification de ses chers diocésains, a voulu, en annonçant le *triduum*, indiquer les matières que les prédicateurs devaient traiter en cette circonstance. Son but était d'éclairer et d'instruire les fidèles sur l'Eglise, sur son chef, sur le pouvoir temporel du Pape, sur la raison qui porte tant de jeunes gens héroïques à voler au secours du Père commun des chrétiens et à mourir pour la défense de tous ses droits, et enfin de faire entrevoir le triomphe de la sainte Eglise. Ces intructions ont produit un excellent résultat sur la population chrétienne du Canada, qui reçoit toujours comme venant de Dieu l'enseignement du Prêtre. Du reste le monde entier connaît maintenant l'amour et le dévouement du Canada pour l'Eglise et son auguste chef. La bannière chrétienne de ses zouaves a été portée de Montréal à Rome par plusieurs centaines de ces braves qui représentent aujourd'hui si noblement la foi de leur patrie. C'est une belle page à ajouter à l'histoire religieuse du Canada, déjà si riche sur cette sainte cause. Je crois inutile d'ajouter que nos Pères ont répondu avec amour et un grand zèle à l'appel du vénéré pasteur du diocèse.

Plusieurs missions mériteraient une mention spéciale. Mais j'espère qu'elle sera faite ailleurs. Je ne dois cependant pas oublier que chaque année nos Pères sont appelés dans quelques-unes des communautés religieuses de la ville et ailleurs. Ils ont aussi prêché la retraite aux élèves des colléges de Sainte-Thérèse et de l'Assomption, deux établissements qui donnent des sujets au diocèse, aux congrégations religieuses et à toutes les missions établies

en Canada ou fondées par les Canadiens dans des régions plus reculées. Les Pères de Sainte Croix ont également appelé les Oblats à donner les mêmes exercices à leurs nombreux élèves du collége de Saint-Laurent. Enfin le digne Évêque de Saint-Hyacinthe, Mgr Charles Larocque, toujours si dévoué à notre congrégation, a fait de vives instances afin que l'un des nôtres donnât à son clergé la retraite pastorale, et le R. P. Antoine a dû se rendre à la demande pressante de ce pieux prélat; il s'est acquitté de ce difficile ministère à la satisfaction de tout le monde.

4° *Missions anglaises dans les Etats-Unis.* — C'est dans le courant de l'année 1866 que les RR. PP. Mac Grath et Mangin sont allés à Buffalo reprendre l'œuvre des missions, abandonnée depuis quelques années, faute d'ouvriers. Il serait fort à désirer pour le salut des âmes, que l'on pût augmenter le nombre des missionnaires dans cette vaste contrée ; le clergé séculier ne peut suffire même aux travaux du ministère les plus indispensables. En général les paroisses sont de création récente ; un certain nombre même ne sont pas encore formées. Un seul Prêtre a fréquemment plusieurs églises à desservir, et dans les chapelles un peu éloignées l'office divin ne se célèbre qu'une ou deux fois par mois. Le territoire des paroisses s'étend à des distances considérables. Les catholiques étant disséminés un peu partout, quelques-uns ont de 15 à 20 milles à parcourir pour se rendre à l'église. A cette cause qui empêche un grand nombre de chrétiens de s'instruire des vérités de la foi, de remplir leur devoir religieux, ajoutez y le penchant naturel à la négligence, l'influence de l'esprit protestant et de l'esprit d'indépendance qui ont tant d'empire dans les États-Unis d'Amérique, et vous aurez une idée de l'état dans lequel se trouvent ces pauvres populations catholiques, quand le Missionnaire arrive

au milieu d'elles pour les évangéliser. Mais là où le mal a abondé, la grâce surabonde : à peine le Missionnaire a-t-il paru sa croix à la main, et a-t-il fait entendre la voix de Dieu à ces pauvres abandonnés, que le sentiment de la foi se réveille en eux avec une force irrésistible, et opère les conversions les plus merveilleuses. Combien de ces convertis que des curés, habitant leur paroisse depuis plusieurs années, n'avaient jamais vus à l'église et croyaient protestants ! Dans ces missions il n'y a pas seulement à réhabiliter des mariages, mais encore à baptiser des adultes appartenant à des familles catholiques. Par ces missions non-seulement on ramène les populations catholiques aux pratiques de la vie chrétienne, résultat ordinairement obtenu dans les autres pays, mais encore on les aguerrit contre les séductions des sectes protestantes qui, hélas ! n'ont tant fait de victimes aux États-Unis que par le manque de secours religieux. Les missions, dans les contrées qu'évangélisent nos Pères, sont très-fatigantes, mais nos Pères sont heureux des fatigues qu'ils supportent, parce qu'elles leur procurent la plus douce satisfaction que puisse éprouver le cœur d'un Prêtre, celle du retour des âmes à Dieu. Nos deux Missionnaires de Buffalo ont visité, dans l'espace de dix mois, vingt-deux localités comptant une population catholique qui varie de 300 à 2000 âmes. Le chiffre total des communions dans ces diverses localités s'est élevé à 15 500.

5° *Missions canadiennes dans les Etats-Unis.* — On calcule aujourd'hui que le Canada a déjà fourni à la grande république voisine une population française de 500 000 âmes. Je n'ai pas à examiner ici la cause de cette émigration qui est un véritable fléau pour le Canada, puisqu'elle lui enlève des bras qui lui seraient nécessaires pour défricher une partie de ses terres. Je me borne à constater un fait. Ces Canadiens français, tous catholiques, sont surtout

répandus dans les Etats qui avoisinent leur pays natal. Mais ils sont loin d'y trouver les secours religieux qu'ils avaient dans leurs paroisses ; aussi leur foi y court-elle des dangers qui s'aggravent encore pour la génération nouvelle. Si cette nombreuse et intéressante population trouvait dans les Etats-Unis les secours religieux qui lui sont nécessaires, elle deviendrait un puissant levier entre les mains de l'Eglise, dont elle augmenterait considérablement le nombre des enfants dévoués. Pour le moment ces secours nécessaires leur manquent en grande partie, aussi leur position critique préoccupe-t-elle vivement l'épiscopat canadien et celui des Etats-Unis et même le saint-siége. Mgr l'Evêque de Burlington, d'origine bretonne, a dû, en vue de ce grand péril, faire un appel au clergé de son pays natal, afin que les prêtres dévoués et disposés à quitter leur patrie vinssent au secours de ces populations canadiennes en se fixant au milieu d'elles. Nous avons la confiance que l'appel de ce zélé et pieux prélat sera entendu par un grand nombre de ses compatriotes. Notre congrégation a, selon ses moyens, travaillé dans ce vaste champ ; malheureusement le nombre de nos sujets a été toujours si restreint que nous n'avons pu jusqu'à présent lui apporter qu'un faible secours.

Il y a trois ans que nos Missionnaires, s'étant rendus dans l'Etat de Massachusets pour y évangéliser les populations canadiennes de quelques localités, furent profondément émus de l'état d'abandon où elles se trouvaient, et Mgr l'Evêque de Boston n'en était pas moins touché, mais il n'avait pas à sa disposition des prêtres qui parlassent leur langue ; aussi quand il connut que nous serions disposés à nous fixer dans son diocèse, il nous offrit de nous établir à Lowell pour y prendre soin de plus de 2 000 Canadiens français qui y résident, et desservir en outre ceux qui habitent aux environs de cette

ville. Il désira en même temps que la congrégation se chargeât du service d'une église irlandaise, dont il voulait faire une paroisse. Cet établissement devait nous permettre de rayonner tout autour, dans les bourgs et les villages du diocèse, pour y donner les exercices de mission aux Canadiens qui y sont répandus. Les propositions du zélé prélat nous parurent avantageuses ; elles nous étaient d'ailleurs offertes avec tant de bienveillance que nous ne crûmes pas pouvoir les refuser. Mais avant de prendre des engagements, nous voulions savoir quelles seraient les dispositions des Canadiens en faveur de ce projet d'établissement. Dans ce but, j'envoyai l'année dernière, dans le cours du mois d'avril, les PP. L. Lagier et Garin à Lowell pour leur prêcher une retraite et sonder leurs dispositions. Quelques jours après l'arrivée des Missionnaires, le mouvement favorable à notre établissement devint si prononcé, que les fidèles achetèrent une église protestante pouvant contenir environ 1 000 personnes, au prix de 11 500 dollars (67 000 fr.), dont 3 500 (18 500 fr.) furent payés immédiatement. Cette église, dédiée à saint Joseph, assure à notre fondation de Lowell un puissant protecteur ; et la générosité de cette religieuse population, qui, pour s'assurer la présence des Oblats au milieu d'elle, s'impose de grand cœur de pareils sacrifices, permet d'espérer qu'elle sera toujours docile aux enseignements et aux conseils qu'ils lui donneront. Le 3 du mois de mai Mgr l'Evêque de Boston vint bénir cette église, et le service religieux y commença dès ce jour.

Au mois de juin, le R. P. Garin prit possession de la chapelle de Saint-Jean, à l'usage des Irlandais. Ce n'est qu'une construction provisoire en bois, mais tout invite à y élever un bel édifice, ce qui ne sera pas très-difficile à réaliser lorsque la paroisse aura été constituée de manière à lui donner une population de 6 000 âmes. Le

peuple irlandais ne s'épargne jamais quand il s'agit des œuvres qui ont pour but de lui conserver la foi, et qui sont pour la gloire de sa religion. Tout près de la chapelle de Saint-Jean les PP. Garin, Guillard et Lebret occupent une petite maison; mais à leur arrivée à Lowell, ils avaient été logés à l'hôpital, où ils ont demeuré quatre mois. Cet hôpital est dirigé par les Sœurs de Saint-Vincent de Paul. Je dois ici payer à ces bonnes Sœurs un juste tribut de reconnaissance pour le bon accueil qu'elles ont fait aux Oblats de Lowell, et pour les soins qu'elles leur ont prodigués.

Je dois maintenant vous faire connaître en quelques mots la ville de Lowell, où plusieurs de vos enfants viennent de s'établir. La population de cette ville s'élève à environ 50 000 âmes, dont la moitié est catholique. Elle est située à 25 milles de Boston, et les lignes de chemin de fer la relient à toutes les villes environnantes. C'est une ville essentiellement manufacturière ; elle doit cet avantage ou cet inconvénient au Merrimac, qui coule près de ses murs, et dont les eaux font marcher de nombreuses usines. La ville centrale n'est, à proprement parler, qu'une réunion d'une douzaine de fabriques immenses, et qui forment autant de quartiers coupés par des rues et des avenues. Lowell ne vit que par l'industrie. C'est vous dire que les catholiques qui y résident sont, pour la plupart, employés dans les fabriques. Ce milieu est loin d'être favorable à la piété, mais il offre à nos Pères un champ digne de leur zèle et un travail conforme à notre sainte vocation.

(*La suite au prochain numéro.*)

VICARIAT DE LA SISKATCHEWAN.

MISSION DE SAINT-JEAN-BAPTISTE.

LETTRE DU R. P. CAER AU TRÈS-RÉVÉREND PÈRE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

(Suite et fin [1].)

« J'ai trouvé chez les Sauvages du portage à la Loche d'excellentes dispositions religieuses, mais une grande ignorance qui, du reste, ne doit pas surprendre, car ce poste n'a été visité que rarement et en passant, de sorte que ceux qui le fréquentent, ont dû bien vite oublier le petit nombre de vérités que les Missionnaires ont pu leur enseigner. Le séjour de huit mois que je viens de faire au milieu d'eux leur aura fait du bien ; j'ai fait de grands progrès dans leur langue, et j'ai travaillé autant que cela m'a été possible à les instruire. Ils commencent à oublier l'épreuve que Dieu leur avait envoyée l'été dernier ; ma présence les console et les encourage : « Dieu m'a bien « affligé, me disait l'un d'eux il y a quelques jours ; j'ai « perdu trois enfants ; je n'avais pas le cœur fort, l'au- « tomne dernier, mais aujourd'hui je suis bien content. « En te voyant, il me semble voir le bon Dieu ; oui, je « comprends maintenant ce que tu nous as dit, que Dieu « est le seul père, le seul maître de mes enfants ; il peut

[1] Voir t. VII, p. 290.

« les prendre quand il le voudra ; il n'a fait que me les « prêter... » Je restai seul, éloigné de tout confrère, pendant huit mois, au portage à la Loche, et je ne pouvais espérer de sortir de cet isolement en retournant, au printemps, à l'île à la Crosse, parce que Mgr Grandin devait alors se rendre à la rivière Rouge, où l'appelaient les intérêts de nos Missions. Ainsi, notre petit nombre nous condamne souvent à l'isolement, à un isolement long et bien pénible. Personne, plus que nous, ne soupire après le moment où nous deviendrons assez nombreux pour être toujours au moins deux, selon l'esprit de notre institut et votre désir souvent exprimé. Oui, il est bien pénible de vivre dans l'isolement auquel nous sommes si souvent réduits. Mais il est encore plus pénible de voir mourir les sauvages avant qu'ils aient eu le bonheur de connaître notre sainte religion. Tous, nous aimons trop les sauvages pour ne pas nous résoudre volontiers à supporter tous les sacrifices nécessaires, afin de leur faire connaître les bienfaits et le prix de la rédemption. »

Rivière au Canot, 5 août 1866.

« Je reprends, mon très-révérend et bien-aimé Père, la lettre que j'avais commencé à vous écrire il y a quelques mois déjà, et que j'ai dû interrompre.

« Je rentrais, au commencement d'avril, de la mission que j'avais eu à donner aux sauvages du portage a la Loche. Mgr Grandin qui se préparait à partir pour la rivière Rouge fut très-heureux de me revoir. Peu après mon arrivée à l'île à la Crosse, j'eus à entreprendre deux voyages bien pénibles : l'un de trois jours sur la neige, au fort de l'hiver, l'autre de deux jours sur la glace fondante du printemps. Le 2 mai, Mgr Grandin me quittait me lais-

sant seul pour tout l'été à la mission de l'île à la Crosse. Quelques jours après le départ de Sa Grandeur, les Sauvages commencèrent à arriver pour la mission du printemps. Bien que l'absence de Monseigneur leur fût connue, ils vinrent en plus grand nombre que jamais. Aussi, pendant une quinzaine de jours j'ai été vraiment accablé de travail. J'avais tout à la fois à évangéliser deux nations sauvages et à régler les affaires matérielles de la mission. Mes forces ne tardèrent pas à m'abandonner ; bientôt je tombai épuisé de fatigue, et depuis lors je suis resté dans un état de faiblesse qui va toujours croissant, et qui m'empêcherait absolument, s'il durait, de supporter les fatigues d'un voyage pareil à ceux que nous avons coutume d'entreprendre dans ce pays.

« Pendant le temps de la mission j'ai consacré chaque jour toute la matinée à instruire et à confesser les Cris ; la soirée entière, je la donnais à mes chers Montagnais. Il ne s'est présenté aucun incident qui mérite d'être mentionné. Nos Indiens se sont montrés, comme à l'ordinaire, pleins de bonne volonté. Les Montagnais surtout étaient heureux de voir qu'après une étude de six mois, je pouvais les comprendre, les confesser et leur donner des instructions, chaque jour, en leur langue.

« Bien qu'à la rigueur un seul Père puisse suffire à donner la mission de l'île à la Crosse, comme j'ai dû le faire, il serait grandement à désirer qu'il y eût deux Pères à cette résidence, au moins pendant le temps de la mission. C'est une rude besogne pour un seul Père, et comme il ne peut se donner sans partage à deux nations à la fois, il court risque de voir les pauvres sauvages se décourager un peu, et même leur ferveur s'évanouir. A la fin de la mission que je donnai, deux cent soixante et dix sauvages s'approchèrent de la sainte table. Nous eûmes la procession ordinaire du très-saint sacrement, qui se fit

avec une piété admirable. J'aimais à penser que notre divin maître était plus honoré par les cœurs simples de nos Indiens et leur esprit naïf, que par cette pompe et cet éclat qui se déploient dans les pays civilisés, quand ils ne sont pas accompagnés d'un grand esprit de foi.

« La famine obligea les sauvages à se retirer de la mission plus vite qu'ils n'eussent voulu, et que je ne l'aurais désiré moi-même. Au reste, mes occupations n'ont pas beaucoup diminué malgré leur départ. Vous connaissez déjà les œuvres qui sont à la charge de cette mission : celle de l'école et celle des vieilles sauvagesses me donnent ensemble soixante-cinq personnes à nourrir, chaque jour, et je n'ai autre chose pour arriver à ce résultat que la pêche du lac et la divine Providence. J'avoue ne pouvoir comprendre comment la mission pourra arriver, avec les moyens dont elle dispose, à continuer, moins encore à développer les œuvres que nous avons entreprises.

« Aussi, ne serez-vous pas étonné d'apprendre que cet été je me suis vu dans la pénible nécessité de donner congé à tous les enfants de l'école, pendant un mois et demi. Je n'avais plus rien pour les nourrir. Je pris une autre résolution à laquelle je ne me serais jamais arrêté, si nos besoins avaient été moins grands. Je voulus aller moi-même sur les bords de la rivière au Canot surveiller quinze de nos travailleurs occupés à ramasser le foin qui est nécessaire pendant l'hiver à notre bétail. C'est des bords de cette rivière que je vous écris en ce moment; j'y suis fort embarrassé, n'ayant rien pour y nourrir mes hommes. Je suis obligé de faire chasser aux lièvres et aux canards ; mais les efforts réunis de deux chasseurs ne nous donnent qu'une nourriture si peu abondante, qu'à coup sûr les hommes engagés à mon service refuseraient de se livrer au travail si je n'étais ici pour les encourager. Le poisson qui dans ces contrées

est la ressource la plus ordinaire, nous a entièrement manqué pendant tout l'été.

« Je ne veux point, mon très-révérend Père, laisser la plume, sans vous citer un fait qui vous montrera l'esprit de dévouement et d'abnégation de nos bonnes Sœurs, et en particulier de leur digne Supérieure. « Il m'en coûte beau-« coup, leur disais-je, quelques jours avant mon départ « pour la rivière au Canot, de m'éloigner de vous, puisque « mon absence doit vous priver de vos communions et d'as-« sister à la sainte messe. » — « Mon Père, me répondit la « Supérieure, nous aussi nous pouvons faire quelque sa-« crifice en faveur de la mission. Je suis convaincue qu'il « vous est nécessaire d'accompagner vos hommes. Allez « donc sans crainte à notre égard, le bon Dieu saura « bien nous dédommager des privations que votre ab-« sence va nous imposer. »

« Daignez, mon très-révérend et bien-aimé Père, bénir le plus indigne, mais non le moins affectionné de vos enfants.

« Caer, o. m. i. »

RAPPORT

SUR

LE CHOLÉRA QUI SÉVIT A JAFFNA

EN 1866-1867.

L'année 1866 s'ouvrit sous de mauvais auspices. Le ciel refusait à la terre les pluies nécessaires pour produire ses moissons, et le laboureur, désolé, voyait peu à peu s'évanouir ses plus chères espérances. Le commerce était stagnant, et le prix des denrées augmentait chaque jour. La misère était imminente, et on redoutait qu'elle ne fût accompagnée de quelque autre fléau. Ce funeste pressentiment ne se réalisa que trop tôt. Vers les derniers jours de janvier quelques gens misérables des Indes vinrent débarquer dans l'île de Caïtz. Ils apportaient dans les flancs de leur navire un germe de mort; un d'entre eux était atteint du choléra, et il en fut la première victime. L'épidémie ne tarda pas à s'étendre, avec lenteur, il est vrai, mais aussi avec une persévérance désolante, faisant tous les jours une, deux ou trois victimes. Au commencement d'avril, elle avait traversé le bras de mer et commençait à paraître à l'état sporadique dans notre presqu'île. Elle sévit particulièrement pendant quatre semaines à 2 milles de Jaffna, dans un grand village où nous comptons environ trois cents chrétiens. Au commencement de mai elle parut diminuer : on ne voyait plus

que des cas isolés en différents villages, et plusieurs crurent qu'on allait être délivré de la terrible maladie.

Les plus clairvoyants cependant apprenaient des signes du présent les maux de l'avenir. La récolte avait complétement manqué, et la misère se répandait partout. La population se voyait réduite à une nourriture insuffisante et malsaine. D'un autre côté, on avait été privé des pluies qui ont coutume de venir au mois d'avril rafraîchir l'air, féconder la terre et purifier le sol. La chaleur s'augmentant, les immondices des villages commençaient à fermenter, l'atmosphère était viciée. Le peuple, au lieu de mériter la faveur du ciel par la pratique de la vertu et des bonnes œuvres, l'offensait par ses crimes. On disait que l'orphelin était délaissé, l'indigent méprisé, la vierge outragée, la veuve opprimée, la cour trompée et la justice vendue. C'est au moins ce qu'un vieillard de Jaffna me communiquait vers la mi-août, et il ajoutait qu'assurément le souverain maître ne tarderait pas à châtier une société coupable de tant de prévarications. Il ne disait que trop vrai : déjà tout présageait une calamité prochaine. Nos populations commençaient à revêtir un air de malaise et de souffrance; une légère dyssenterie régnait dans plusieurs villages; dans d'autres, c'étaient des fièvres de diverses sortes ; ailleurs, c'était une diarrhée ayant caractère de cholérine. Cette dernière maladie jeta quelque frayeur dans notre orphelinat de Saint-Joseph à la fin du mois d'août. Le premier cas fut même fatal et nous enleva un adolescent de beaucoup d'espérance. Son nom nous est encore cher, et sa mémoire est en bénédiction parmi nos enfants, pour qui il fut un modèle de vertu. Ce n'étaient là que des précurseurs. Au commencement de septembre, on entendit dire que le choléra venait d'éclater parmi les *coolies* qui voyageaient de Candy vers Jaffna, afin de s'embarquer pour la côte des Indes, leur patrie.

La nouvelle de l'arrivée d'une armée ennemie conduite par un chef inhumain n'aurait pas répandu plus de consternation dans notre ville. Cependant les bandes tant redoutées s'approchaient : avant la fin du mois elles passaient dans nos murs, après avoir séjourné assez à l'entrée de la ville pour y laisser un principe d'infection qui devait faire bien des victimes.

L'atmosphère pestilentielle gagna bientôt le petit marché, place située à l'angle sud-est de Jaffna et saturée de débris de poissons, de légumes, de fruits et de plusieurs autres sortes de matières en décomposition. L'épidémie en fit, pour ainsi dire, son foyer d'action, pour lancer dans toutes les directions son venin mortel. Le vent, les corbeaux qui aiment à chercher leur pâture dans les lieux immondes et à l'emporter dans les airs, les hommes surtout qui voyagent d'un endroit à un autre, tels furent ses principaux agents. Les pluies torrentielles qui commencèrent à tomber vers le 10 octobre créèrent dans tous les villages des bourbiers infects qui devenaient autant de sources actives du mal. Vers le 15 de ce mois, la maladie s'était déjà répandue dans tout Jaffna et ses environs, et elle s'avançait comme le fléau de Dieu sur les routes de Valigame, de Point Pedro et de Savachéri, portant partout sur son passage la mort et la désolation. A la mi-novembre, elle avait déjà envahi toute la Péninsule, qu'elle ne devait évacuer qu'environ cinq mois après. D'après les comptes rendus du gouvernement elle a gravement attaqué dans tout son cours 16 298 personnes et fait 10 210 victimes sur une population de 314 558 âmes.

Essaierai-je maintenant d'esquisser l'immense scène de désolation présentée par cette terrible épidémie?

Nos villes et nos villages, jadis si animés, sont plongés dans un morne silence interrompu seulement par des pleurs et des lamentations qui révèlent au loin les ravages

du fléau. Nos places publiques, jadis si fréquentées et témoins de spectacles si variés, sont aujourd'hui désertes. Ces élégants cortéges qui naguère ornaient dans nos rues la marche joyeuse des jeunes fiancés sont aujourd'hui remplacés par des convois funèbres. Au lieu des marchands d'étoffes précieuses, ce sont maintenant des vendeurs de cercueils qui circulent autour des maisons pour trouver du débit à leurs marchandises. — Pénétrez dans les demeures : au lieu d'entendre comme par le passé des chants joyeux, vous n'entendrez que le râle du mourant et les cris de douleur que laissent échapper des cœurs blessés dans leurs plus chères affections. Visitez le quartier du pauvre ou de l'ouvrier réduit à l'inaction, ce ne sont partout que de faibles enfants étendus sans vêtements sur une terre humide, des mères mourant de faim, et à leur côté, des pères qui ne peuvent leur donner que des larmes. L'humanité est couverte de blessures et réduite à un état tel que celui du pauvre voyageur blessé sur la route de Jéricho. Qui viendra à son secours? Qui viendra verser le vin et l'huile dans ses plaies brûlantes? Quel est l'ange qui viendra verser la consolation dans le cœur de l'agonisant, le médecin qui viendra calmer et diminuer les souffrances du malade, la main généreuse qui donnera la nourriture et le vêtement au pauvre délaissé, le chef qui sera assez courageux pour disputer le terrain au terrible fléau et arrêter sa marche, le prêtre qui apaisera la colère du ciel et le rendra propice? Sera-ce le prêtre des idoles avec sa doctrine de métempsycose, avec son art de guérir mêlé de magie, avec son avarice sordide, avec sa pusillanimité extravagante, avec ses victimes en l'honneur de l'auteur du mal? Non. Sera-ce le ministre de la prétendue réforme avec sa prière stérile, son cœur vide de charité, sa piété sans ressort et sans essor pour les actions héroïques, et son culte inanimé?

Non. Ce sera le bon Samaritain, ce sera le fils de Dieu, ce sera son Eglise, cette Eglise catholique qui depuis plus de dix-huit siècles transforme le lit de la mort en vestibule du ciel, présente des remèdes à toutes les souffrances, verse l'abondance et la joie dans le sein du pauvre désolé, conjure les fléaux qui menacent de ravager l'humanité, sait apaiser la justice de Dieu, et fait descendre sur la terre ses miséricordes. J'ose dire qu'à Jaffna elle s'est montrée fidèle à sa mission, et s'est ainsi fait reconnaître comme l'envoyée du Seigneur tout-puissant et du Père infiniment miséricordieux. Nos Missionnaires se sont livrés avec un parfait dévouement à tous les ministères que réclamaient les besoins de l'humanité souffrante. Le plus important était le soin spirituel des malades. La vigilante charité de nos Prêtres a été telle qu'à Jaffna il n'est pas mort un seul catholique sans avoir reçu les derniers sacrements. Dans la mission de Valigame, où les moyens de transport étaient moins rapides, et où il fallait souvent parcourir la distance de 4 milles ou davantage pour arriver au chevet des mourants, trois personnes seulement sont mortes avant l'arrivée du ministre de Dieu. J'ai ouï dire que dernièrement en France un prétendu philosophe, un incrédule demandait à un célèbre champion de notre sainte religion à quoi bon le ministère du prêtre auprès des malades, à quoi bon les derniers sacrements. Il est à regretter qu'il ne se soit pas trouvé ici à l'époque dont nous parlons. Je l'aurais volontiers engagé à s'armer de courage et à accompagner le ministre de Dieu dans les huttes et les maisons attaquées par le fléau. Il aurait vu des familles affligées et désolées reprendre confiance à l'arrivée du Missionnaire. Il aurait vu les agonisants touchés, ranimés, éclairés et consolés par ses charitables paroles, rentrer dans le calme, détourner les regards de ce monde, et élever les yeux au ciel, patrie des chrétiens, séjour

dont le nom les fait tressaillir d'espérance. Il aurait vu se succéder sur le front du mourant la préoccupation d'un homme qui s'examine, le repentir de celui qui se reconnaît coupable, la joie de celui qui a reçu son pardon, et enfin le bonheur de celui qui passe de l'horreur de la prison à des joies infiniment supérieures à toutes les joies de la famille et à toutes les délices de la terre; et en voyant le lit de mort entouré de tant de calme, de consolation et de bonheur, il se serait peut-être écrié : *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus*; *moriatur anima mea morte justorum.*

Nous avons vu se vérifier sur une grande échelle la proposition dans laquelle le P. Faber affirme que les maladies violentes sont accompagnées de grâces extraordinaires. En général, nous avons trouvé nos malades prévenus des douceurs de la grâce; nos exhortations et les derniers sacrements opéraient tellement en eux, que les assistants en étaient dans la plus grande admiration, et nous-mêmes nous nous sommes sentis bien des fois saisis de profonds sentiments de respect et de vénération, devant ces âmes que nous venions de revêtir de la robe nuptiale et de conduire à la porte du ciel. Il nous semblait voir le divin époux venir s'en emparer et les transformer par la vertu qui sortait de sa divine personne : *Virtus de illo exibat.* Nos Pères aiment encore à raconter des faits de ce genre qui les ont singulièrement frappés, et dont ils conservent les salutaires et ineffables impressions. Pendant que nous goûtions ces précieuses consolations, nos cœurs ont éprouvé parfois des douleurs bien amères en voyant quelques exemples d'impénitence finale. Il n'est que trop vrai que l'orgueilleux sera humilié et l'impudique livré à son sens réprouvé. Nous avons vu des pécheurs endurcis, des hommes dégradés par les vices les plus honteux mourir en proie au désespoir, et je dirai presque en proie

à la rage. Je ne veux pas peindre ici la scène que présente l'agonie et la mort de ces malheureux. Qu'il me suffise de dire que c'est l'image de l'enfer et que je ne connais sur la terre rien de si désolant et de si effrayant. Je crois que dans les maladies longues et moins pénibles, le démon s'emparant plus doucement de sa victime, l'impénitence finale ne revêt pas des apparences si terribles, quoiqu'elle aboutisse au même résultat funeste.

Un autre sujet de douleur pour le cœur si compatissant du Missionnaire, c'était de voir les malades destitués des soins et des secours que leur état réclamait. Ce pays abonde en médecins; mais nos docteurs indigènes s'avouent impuissants à guérir du choléra, et les docteurs européens, excepté dans quelques cas, se contentent d'expédier leurs drogues sans se donner la peine de se rendre auprès des cholériques. A Jaffna, nous avions cependant un docteur vraiment courageux et actif, mais il fut lui-même attaqué et condamné au repos presqu'au début de l'épidémie. Les pauvres malades se verront-ils donc réduits à souffrir et à mourir sans aucun soulagement corporel? Non. Le prêtre catholique trouvera dans sa charité le moyen d'y pourvoir. Il saura se procurer des médecines, se fera instruire auprès des hommes de l'art sur la manière de s'en servir, puis il se rendra dans la hutte du malade, s'inclinera sur sa couche, et lui persuadera avec douceur de surmonter ses répugnances pour avaler la potion salutaire. Il redressera sa couche, lui donnera au besoin des couvertures pour réchauffer ses membres refroidis et languissants. Il veillera à ce qu'il respire un air pur et jouisse d'un repos non interrompu par des bruits importuns. Il saura choisir dans la famille quelques personnes intelligentes et dévouées pour l'entourer de leurs soins, il prescrira les breuvages et les aliments que réclamera le malade dans les différentes phases qu'il subira.

et au besoin il glissera dans une main sûre la somme nécessaire pour se les procurer. Après avoir ainsi rempli une maison des bienfaits de sa charité, il se dirigera vers une autre pour répéter vingt fois le jour le même ministère, opérant partout de nombreuses guérisons, calmant les souffrances, ranimant la confiance des populations, consolant les familles et enseignant aux parents le devoir et la manière de soigner leurs malades.

Ce n'est pas seulement dans leurs visites à travers les villages que nos Missionnaires donnaient des remèdes et des prescriptions. Rentrés dans leur maison ils se voyaient presque continuellement assiégés par une foule de suppliants. Chrétiens et païens, tous se rendaient auprès d'eux pour en obtenir des médecines. Il leur aurait souvent été plus facile de se les procurer auprès des distributeurs du gouvernement, mais ils voulaient des drogues et des potions rendues efficaces par la bénédiction du *suvami*, c'est-à-dire de l'homme de Dieu.

Dans une épidémie telle que le choléra, il importe souverainement de recourir à des mesures générales et particulières de prévention. En Europe, où les gouvernements ont partout des employés et où la police fonctionne régulièrement, elles seront bientôt adoptées et mises à exécution. Il n'en est pas de même ici, où l'action du gouvernement est à peu près nulle en cette matière. Le prêtre catholique se voit donc obligé en pareille circonstance de s'occuper de la salubrité publique, de visiter les maisons, les cours, les jardins, les puits, etc., de faire tout nettoyer, d'apprendre aux indigènes les moyens de désinfecter les immondices et les places saturées de matières en décomposition, de prescrire les précautions à prendre pour que les déjections des malades ne deviennent pas une source d'infection, et d'interdire l'usage des vivres ou des eaux qu'on a lieu de croire infectés. Nos Pères ont

rempli cet office avec autant d'intelligence que de bonne volonté. Partout le peuple leur était docile, et leurs ordres étaient exécutés assez fidèlement. Bien des familles et quelques villages entiers ont été ainsi préservés du fléau ; et si je ne craignais d'être trop long, je pourrais en citer des exemples.

Comme je l'ai insinué au commencement de cette relation, la famine se faisait sentir à Jaffna et dans ses environs avant que le choléra s'y déclarât. Le fléau, interrompant le commerce et les travaux publics, ne tarda pas a réduire à la dernière misère une foule de familles qui, sans prévoyance du lendemain, avaient coutume de vivre au jour le jour. Nous nous trouvâmes donc bientôt en face d'un nombre immense de pauvres qui, privés de nourriture, dépérissaient chaque jour, et ressemblaient à autant de spectres ambulants.

Dans ces infortunés épuisés par la faim et la tristesse, l'action de l'épidémie ne trouvait aucune résistance. Ils seraient probablement devenus presque tous la proie facile du fléau, si la charité chrétienne n'était venue à leur secours. En cette occasion comme en beaucoup d'autres, le cœur si bon, si compatissant et si généreux de notre si regretté Mgr Séméria fut le premier à se dilater en faveur des indigents. Sa Grandeur mit tout l'argent dont elle pouvait disposer entre les mains de ses Missionnaires. Ces derniers, en vrais pères des pauvres, étaient heureux d'aller déposer, avec les consolations de notre sainte religion, leur abondante aumône au sein des malheureux. Mais, hélas ! ils purent remarquer bientôt que leurs ressources étaient insuffisantes. Des centaines de francs disparaissaient sans laisser pour ainsi dire de trace dans la masse des indigents, et nos prêtres avaient la douleur de voir leurs mains rester vides, tandis que leurs cœurs se remplissaient de plus en plus de sentiments de compassion.

L'aimable Providence vint d'une manière inattendue les combler de richesses et les consoler. — Le bien produit par leurs aumônes avait excité l'attention du public. Une société de bienfaisance établie dans la ville, quoique presque entièrement composée de protestants, nous offrit, sans aucune demande de notre part, un secours de 625 francs. Nous acceptâmes avec reconnaissance, et fûmes ainsi mis en état de continuer nos douces fonctions de bienfaiteurs des pauvres. Cette somme n'était pas encore entièrement dépensée, quand nous reçûmes du trésorier de la même société une seconde lettre, pour nous faire part de la résolution suivante :

« Sur les renseignements donnés par MM. Mutu-Kisna et Xavery-Mutu-Mudliar relativement aux opérations de la mission catholique, il a été décidé qu'une autre donation de 625 francs sera faite à cette mission. »

Deux ou trois jours après, nous recevions de M. Dyke, agent du préfet de Jaffna, une autre lettre où il nous priait de tirer sur son trésorier particulier pour la somme de 250 francs. Nous acceptâmes ces sommes au nom des pauvres, auxquels nous fûmes heureux de les distribuer. Grâce à ces abondantes aumônes, nous eûmes la joie de voir la masse de nos malheureux soulagés et préservés en majeure partie du double fléau de la famine et du choléra.

Tous ces secours dont je viens de parler ont été, d'après l'intention des donateurs, distribués dans la ville de Jaffna. Dans nos missions de Caïtz, Valigame et Point Pedro, les malheureux étaient beaucoup moins nombreux; cependant nos Pères eurent à s'imposer bien des privations et bien des sacrifices pour avoir le bonheur de soulager les pauvres de Jésus-Christ et les préserver d'une destruction imminente.

Tels furent, sans parler de leurs occupations ordinaires les différents genres de ministères que nos Missionnaires

eurent à exercer durant le règne de l'épidémie. Je n'ai pas besoin de dire que leurs travaux et leurs fatigues ne leur faisaient pas oublier les devoirs de la prière. Ils priaient pour eux-mêmes, ils priaient pour le peuple. Agenouillés en face d'un crucifix, sur le pavé nu d'une pauvre cellule, ils s'écriaient : *Parce, Domine, parce populo tuo*; *ne in æternum irascaris nobis*. Ah ! qu'elles sont ferventes les prières qu'on adresse au ciel en pareilles circonstances. Notre regretté Mgr Séméria avait prescrit des prières publiques. Nos chrétiens se faisaient un devoir d'y assister en foule. C'est en vain que les philosophes du pays leur répétaient que les assemblées pouvaient devenir une source de contagion, rien ne pouvait les empêcher de venir gémir en face des autels et supplier le Père des miséricordes de pardonner leurs péchés et de mettre un terme à sa juste colère. Ils eurent lieu de se féliciter de leur foi et de leur confiance en Dieu, car il est publiquement reconnu que parmi nos chrétiens, qui sont plus pauvres, et partant, plus exposés aux maladies, il y a eu beaucoup moins de victimes que parmi les païens, chez lesquels se trouvent généralement les richesses et le confortable.

Parmi les effets de l'épidémie, il y en a que nous sommes obligés de déplorer. C'est pour nous un grand sujet d'affliction de voir la population chrétienne diminuer dans un pays où il est tant à désirer qu'elle se multiplie et se répande comme un levain salutaire au milieu des païens pour les convertir à la vraie foi.

Nous avons eu à répandre bien des larmes sur la mort de plusieurs chrétiens doués des meilleures qualités et des plus éminentes vertus, qui étaient les soutiens de nos œuvres. Nous avons eu la douleur de voir disparaître pour jamais dans le tombeau bien des jeunes gens des deux sexes que nous avions instruits et cultivés avec soin

et sur lesquels nous fondions nos espérances pour l'avenir. Ils ne sont plus. Qu'ils reposent en paix, et jouissent de leur éternelle récompense !

Si, d'un côté, nous avons eu à déplorer bien des ruines, de l'autre nous avons eu à nous réjouir de beaucoup de résurrections. La voix puissante du choléra a remué les pécheurs les plus endurcis, et les a remplis de grands sentiments de pénitence. Ce prédicateur sans égal a pendant plusieurs mois fourni à nos confesseurs plus d'ouvrage qu'ils n'en pouvaient faire. Un de nos Pères dont j'ai les éphémérides sous les yeux a entendu, pendant les quatre mois que le choléra a duré dans sa mission, seize cents confessions, et plusieurs Missionnaires en ont entendu à peu près autant.

En même temps bien des familles divisées étaient pacifiées, bien des injustices étaient réparées. Dans certains endroits même nos chrétiens se sont imposé de grands sacrifices pour achever leurs églises et obtenir par là le pardon de leur négligence passée.

Mais l'effet le plus remarquable peut-être du fléau, c'est d'avoir rendu la vraie religion manifeste et de l'avoir fait luire avec éclat aux yeux des idolâtres. A la charité sublime qu'elle inspire, aux bienfaits sans nombre, aux vraies consolations et aux joies pures qu'elle répand partout sur ses pas, ils ont reconnu en elle la messagère de Dieu, seul si bienfaisant à ses créatures. Plusieurs d'entre eux ont prêté une oreille attentive et docile à sa voix, et ont été régénérés par ses ministres dans l'eau sainte du baptême. Les circonstances étaient favorables pour agir sur les populations païennes et travailler directement à leur conversion. La moisson était mûre, mais malheureusement il n'y avait pas assez d'ouvriers pour la recueillir. *Rogate ergo Dominum messis, ut mittat operarios in messem suam.*

G. SALÜAN, O. M. I.,

VARIÉTÉS.

LA FÊTE DE NOEL AU CANADA.

(Extrait du journal *le Nouveau Monde*.)

Je ne pense pas qu'il soit un autre pays où l'on se prépare avec plus de soin à la fête de Noël que dans notre beau Canada. En parcourant chaque soir, la semaine dernière, les différentes églises de cette ville, en contemplant ces réunions si imposantes d'hommes de tout âge, de toute condition, qui, oubliant les rudes fatigues d'une journée de pénibles labeurs, se pressaient autour de nos tribunes sacrées, le chrétien qui réfléchit bénissait Dieu de la part qu'il nous a faite, et ne pouvait s'empêcher de se rire des efforts de l'impiété s'ingéniant à jeter, mais en vain, la discorde et le ridicule sur les pratiques d'une religion aussi consolante pour tous, si chère surtout aux cœurs canadiens.

Mon intention n'est pas de prouver à vos lecteurs combien le spectacle de ces démonstrations est propre à ranimer notre foi, relever notre espérance ; mais, venant de lire dans votre si religieux journal le témoignage que vous rendez à la foi et à la piété des nombreux auditeurs de la cathédrale et de l'église Notre-Dame, je voudrais leur dire à mon tour que, dans les autres parties de la ville, tous ont également suivi l'exemple donné, et que le faubourg Québec en particulier est et sera longtemps sous le charme des imposantes solennités qui ont ter-

miné les deux retraites prêchées successivement aux jeunes gens et aux pères de famille.

Le dimanche 6 décembre commença la première série de ces exercices. De neuf cents à mille jeunes gens se pressaient aux pieds de la chaire. Le R. P. Lagier leur parlait simplement, c'était l'abandon du père qui converse avec ses enfants, et, au silence qui régnait dans l'assemblée, on sentait qu'il y avait communion complète d'idées et de sentiments entre l'orateur et son sympathique auditoire. Aussi, le dimanche suivant, tous ces jeunes gens s'approchaient de la table sainte, ils venaient demander au Dieu de l'Eucharistie la force qui fait les vrais et vaillants chrétiens.

Pour raffermir d'une manière plus efficace leurs généreuses résolutions, on termina la retraite par une cérémonie bien touchante.

Dans un cœur en argent avaient été renfermés les noms des retraitants, écrits, autant que possible, de leur propre main, et c'était là l'offrande qu'il s'agissait de présenter à Marie. Le directeur de la retraite ayant fait comprendre, dans une courte allocution, les avantages de se consacrer à la mère de Jésus, mille voix lui répondirent par une immense acclamation : « Pour toujours nous voulons appartenir à Marie... oui... pour toujours. »

Bientôt la procession se mit en marche, déployant ses nombreuses bannières. Le cœur offert à la sainte Vierge était escorté par une jeunesse d'élite que des insignes faisaient reconnaître comme composant la *garde d'honneur* de Marie. Cinq cents jeunes gens précédaient; un pareil nombre suivaient, et tous, un cierge à la main, défilèrent au son des instruments et des chants harmonieux devant la statue de leur mère bien-aimée.

Ce cœur ayant été suspendu à l'image de Marie, un des retraitants, au nom de tous, lut un acte de consécration.

Puis, le prédicateur conjura Marie de garder ces jeunes gens. Il promit à ceux-ci une persévérance facile s'ils mettaient ses conseils en pratique ; car, à partir de ce jour, leurs pieuses mères, venant s'agenouiller devant l'image bénie, et contemplant ce cœur qui contient le nom de leurs enfants, rediront avec larmes : « O Marie, gardez nos enfants, gardez-les bien, gardez-les du péché, afin que nous nous trouvions au pied de votre trône pendant l'éternité. »

C'était le jour des pères de famille. La messe de minuit offrit le spectacle de quinze cents chefs de famille s'approchant avec le plus profond respect de la sainte table. Une si belle retraite devait se terminer par une cérémonie pleine d'émotion.

Reproduire aussi fidèlement que possible ce qui se passa à Bethléem, tel était le but proposé. Une grotte faite sur le plan de celle où naquit le Sauveur transportait la pieuse assistance au lieu même où s'accomplit le mystère. Le Révérend Père parla de la prédilection de Jésus pour les pauvres. Il montra tout ce qu'il y avait d'amour dans cet enfant reposant sur un peu de paille. Bientôt les sentiments de l'auditoire venant à éclater, l'église retentit plusieurs fois de ses énergiques acclamations.

Au moment de l'offrande, neuf des premiers citoyens s'avancèrent deux à deux venant déposer leurs présents aux pieds de l'enfant Jésus. L'un d'entre eux lut ensuite un acte de consécration. Puis un chœur d'enfants placés derrière la grotte entonna l'hymne populaire : *les Anges dans nos campagnes*, que tous redirent à l'unisson.

C'était maintenant le tour des mages. Pendant qu'à l'orgue on chantait : *Quels sont ces voyageurs*, les citoyens chargés de représenter les princes de la gentilité s'avançaient, environnés de ceux qui avaient bien voulu leur servir de suivants. Ils vinrent à leur tour s'incliner de-

vant la crèche pour y déposer leur offrande et adresser une prière au Dieu qui, dans l'humilité de sa naissance, commence à opérer le salut des petits et des grands.

L'ensemble de toutes ces cérémonies avait admirablement disposé les cœurs. Aussi le P. LAGIER, épanchant le sien dans celui de ses nombreux auditeurs, les remercia de ce que chaque jour ils se montraient les enfants dévoués de la sainte Eglise et de ses ministres ; il les félicita des privations de plus d'un genre qu'ils s'étaient imposées pour contribuer à l'érection de la maîtrise Saint-Pierre. Après leur en avoir annoncé la prochaine ouverture, il la montra comme le phare qui dans le faubourg dirigerait à travers les écueils de la vie les pas chancelants de la jeunesse, comme l'école où ils enverraient leurs jeunes gens apprendre à devenir des hommes, comme l'arsenal où ils viendraient s'armer pour la lutte, afin de remporter la victoire.

Dans une chaleureuse péroraison, le prédicateur fit appel à ces quinze cents chefs de famille, les conjurant de se liguer pour combattre l'impiété, qui par des productions diaboliques voudrait faire rire de tout, afin de tout détruire plus tard ; il les adjura de ne pas se laisser vaincre en générosité par leurs enfants, leurs amis, leurs compatriotes, qui veillent aux portes du Vatican, et, au nom de Jésus enfant, il leur demanda d'être toujours dans la ville de Marie les zouaves du bon Dieu, prêts à tout entreprendre pour conserver intacte leur foi, prêts à mourir plutôt que de désobéir, se souvenant qu'avant tout ils sont catholiques.

Un salut solennel terminait cette belle fête, dont le doux souvenir restera longtemps gravé dans le cœur de ceux qui en ont été les heureux témoins.

La congrégation a accepté dans le courant du mois de mai deux nouvelles fondations en France : la première à Saint-Andelain, au diocèse de Nevers ; la seconde dans le diocèse de Bordeaux, à Notre-Dame d'Arcachon ; l'une et l'autre dans la province du Nord.

Saint-Andelain est un simple village de l'arrondissement de Cosne, à dix lieues de Nevers et à cinquante de Paris, dans le voisinage immédiat de la petite ville de Pouilly-sur-Loire, qui est le chef-lieu de canton et la station du chemin de fer. Il occupe le sommet d'un fertile coteau d'où l'on découvre un immense et magnifique panorama sur les riches campagnes du Nivernais et du Berry, et sur le val de la Loire.

L'œuvre est fondée par M. Edmond Lafond, écrivain catholique distingué, dont le beau talent s'est exclusivement consacré jusqu'à ce jour à l'étude des monuments et des souvenirs de Rome et de l'Italie. Son château, dit *du Nozet*, est sur le versant méridional du coteau, dans un gracieux vallon à un petit quart d'heure de Saint-Andelain.

Aux termes de l'acte de fondation, nous aurons là six Missionnaires, dont l'un sera chargé de la paroisse et deux devront exercer gratuitement le ministère des missions dans le diocèse de Nevers. Les autres auront la faculté d'aller dans les diocèses voisins.

Nos Pères jouiront à Saint-Andelain d'une précieuse liberté qui ne profitera pas moins à leur sanctification personnelle qu'au salut du prochain. Libres de tout dérangement local, rien ne viendra les distraire du recueillement de la cellule ni des laborieuses préparations que le zèle nous impose en vue de la fin principale de notre vocation; avantage important qu'on ne trouve pas partout au même degré, et que cette œuvre nouvelle nous offre avec plénitude.

Arcachon n'était, il y a trente ans, qu'une pauvre bourgade peuplée de résiniers et de marins, et d'accès fort difficile. Aujourd'hui c'est une charmante ville de 2 500 à 3 000 âmes de population fixe, fréquentée annuellement par plus de 10 000 étrangers qui viennent y chercher de toutes les contrées de l'Europe le bienfait de ses bains de mer en été et de son excellent climat durant l'hiver.

Riche de ce double avantage, qui en fait en toute saison le rendez-vous d'une société aussi élégante que variée, et terme d'un chemin de fer qui la met à une heure et demie de Bordeaux, Arcachon possède encore un sanctuaire miraculeux de la très-sainte Vierge, fort ancien, fort honoré des marins, et où les étrangers aiment à venir satisfaire leur dévotion.

Il y a là un bien immense à faire. Le désir d'y voir une communauté de religieux se manifeste depuis longtemps. L'illustre cardinal archevêque de Bordeaux, dont le grand zèle est si universellement connu, et dont la bienveillance pour notre congrégation s'affirme de plus en plus, nous a appelés à ce poste important avec de si vives instances, qu'il ne nous a pas été possible d'y résister.

Aux nombreux sanctuaires dans lesquels il nous est donné de glorifier notre immaculée mère, de nourrir la piété des fidèles et de réconcilier les pécheurs, s'ajoutera désormais Notre-Dame d'Arcachon.

Le 22 mai dernier avait lieu, dans l'église cathédrale d'Autun, une ordination à laquelle nos Frères scolastiques ont pris part. Cinq d'entre eux ont été promus à la prêtrise, ce sont les FFr. Billiaut, Augier (Cassien), Chanal, Belletoise et Drouet. Tous, excepté ce dernier, sortent du juniorat ; ils sont, avec leurs aînés de l'année

dernière, les prémices de l'établissement depuis sa réouverture, et il est permis d'espérer que désormais chaque année le juniorat donnera son contingent.

Ce seul fait démontrerait, s'il en était besoin, l'excellence de la pieuse institution et quels avantages la congrégation peut en attendre. Le R. P. provincial, qui consacre à cette œuvre une part si grande de ses sollicitudes et s'impose pour elle de si continuels sacrifices, trouvera, dans ce premier résultat et la perspective de ceux qu'il fait présager, une satisfaction assurément bien légitime.

Mais nous croyons qu'il a droit à quelque chose de plus, et nous voudrions le faire entendre à tous les membres de la famille. Que ne nous est-il donné même d'atteindre au delà, et de voir notre pensée pénétrer comme une inspiration dans ces âmes quasi sacerdotales qui n'ont d'existence et de fortune que pour étendre le règne de Jésus-Christ, toujours prêtes à toute bonne œuvre, et n'attendant, pour déterminer leur choix, que de connaître la plus grande et la plus agréable à Dieu. A nos Pères du moins nous dirons qu'ils ont un double devoir à remplir à l'égard du juniorat : lui trouver des recrues et lui procurer des ressources. Les ressources sans recrues auraient encore leur emploi par l'application qui en serait faite aux besoins actuels ; mais des recrues sans ressources ne pourraient, hélas ! être acceptées, à cause de l'insuffisance de nos moyens.

Il n'est point rare de trouver, au sein de nos plus obscures campagnes, aussi bien que parmi les conditions mêlées de nos villes, des natures d'élite dans la jeunesse chrétienne. Ce sont les espérances de la milice évangélique, et le devoir d'en faire la levée ne saurait échapper entièrement à notre vocation. Pour discerner ces futurs apôtres, il suffirait souvent d'être attentif, et pour les tirer de la masse il ne faudrait qu'observer le signe de Dieu

et consentir à devenir l'instrument de sa Providence.

Sans doute on ne peut se fier absolument aux résolutions de cet âge ni, en ces délicates questions, engager irrévocablement l'avenir sur la disposition du moment; aussi ne s'agit-il pas de cela. Mais la volonté de Dieu n'attend pas pour se manifester les démonstrations de la volonté humaine. Dans la sagesse de ses dispositions providentielles, Dieu crée ordinairement autour des jeunes prédestinés de l'apostolat, de ces harmonies où il est impossible de méconnaître le cachet de ses œuvres et l'indice de son appel : harmonie entre les goûts et les aptitudes de l'enfant, entre ses aspirations et les sentiments chrétiens de sa famille; dans celle-ci, harmonie d'une honnête aisance s'ajoutant à l'honnêteté du caractère et aux pratiques de la religion ; harmonie peut-être du voisinage, qui mettra à la portée du pauvre les libéralités du riche; l'enfant tient le premier rang à l'école primaire comme il occupait la place d'honneur sur les bancs du catéchisme; il est d'un naturel heureux ; au surplus, la crainte de Dieu lui est une seconde nature ; il sert modestement à l'autel, il alterne distinctement avec le prêtre les prières de la messe, il présente l'ampoule du sacrifice, il offre l'encens, il agite avec recueillement la clochette, et, comme complément de toutes ces harmonies, Dieu lui a peut-être donné le superflu d'une voix fraîche et éclatante; il vient de faire sa première communion, il a été marqué du sceau de la confirmation; le vénérable curé, sans trop prévoir ce qui adviendrait dans la suite ni comment il le pousserait jusqu'au bout de la carrière, lui a ouvert la porte célèbre du rudiment de latinité : *rosa, la rose;* déjà le jeune lauréat, tenu par une main sûre, se mêle aux hommes illustres de l'antiquité païenne, peut-être est-il arrivé jusqu'à la société d'Horace et de Virgile, de Démosthène et d'Homère.

Comment le Missionnaire qui arrive au moment opportun ne soupçonnerait-il pas le dessein de Dieu et ne s'efforcerait-il pas d'en procurer la réalisation ? Il n'a qu'à étendre la main, pourquoi ne le ferait-il pas, pour cueillir et transplanter dans une terre sacerdotale — *terra sacerdotalis* — cette fleur précoce du dévouement ?

La pensée tout apostolique d'élever pour l'autel et pour l'évangélisation des peuples les enfants en qui se révèlent les indices de cette sublime vocation est comprise de nos jours. A notre connaissance, deux établissements publics prospères répondent à ce dessein. Si les simples fidèles ont l'intelligence de cette entreprise et font des sacrifices pour la soutenir, quel ne devra point être notre zèle en faveur de notre propre établissement ? Là se trouvent rapprochés dans un même esprit et pour un même but les natures les plus diverses, mais les mieux disciplinées. La France y a naturellement la plus grande place ; cependant personne n'est exclu : les Indes y ont aussi leurs représentants.

Nous n'avons pas parlé du juniorat d'Angleterre, aussi nombreux et aussi intéressant que celui de France, nous n'avons même pas eu l'intention de donner une notice quelconque de celui-ci : nous avons voulu seulement exprimer les réflexions que nous suggérait le fait très-appréciable, mentionné plus haut, de quatre prêtres sur cinq sortant du juniorat de Notre-Dame de Lumières. Et puisque nous avons touché à ce sujet, nous ne quitterons pas la plume sans avoir exprimé notre vive gratitude aux personnes généreuses qui soutiennent l'œuvre, de leur patronage, et sans leur avoir assuré une large participation aux prières et aux bonnes œuvres de la Société.

me

90°

80°

70°

60°

70°

Somerset

re
u
e Galle

Boothia

oria

I du Roi
Guillaume

NZIE

Il. de
Southampton

DÉTROIT D'HUDSON

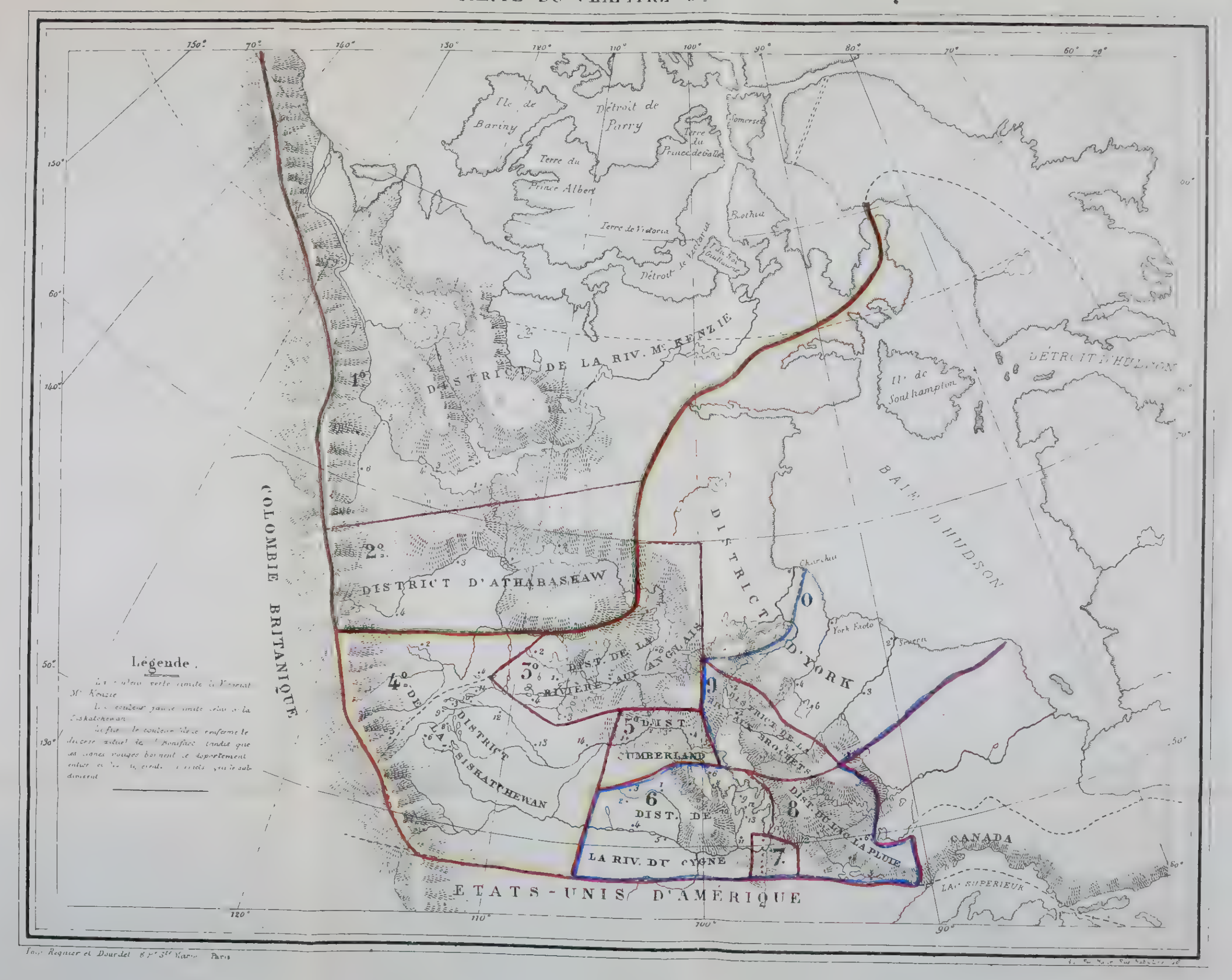
BAIE

60°

60°

70°

CARTE DU CHAPITRE 5me



MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 31. — Septembre 1869.

ESQUISSE

SUR

LE NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE

PAR Mgr TACHÉ

ÉVÊQUE DE SAINT-BONIFACE

(suite [1]).

CHAPITRE VI.

POPULATION.

L'étude des populations du département du Nord offre un vaste champ à la curiosité des hommes sérieux. Il y a dans cette population un mélange et un ensemble fort singuliers; la diversité des origines et la variété des langues donnent à notre peuple un caractère à part. Quatorze nations civilisées, vingt-deux tribus sauvages et les

[1] Voir pages 6 et 113 du présent volume.

métis nés des alliances de ces différents peuples ont jeté sur l'immense étendue du pays dont nous parlons la toute petite population qui l'occupe. Nous dirons d'abord un mot sur les étrangers venus dans le pays ; nous parlerons ensuite de ceux qui y ont une origine mixte, puis enfin nous nous occuperons des indigènes ou sauvages.

§ 1. — Habitants d'origine étrangère.

L'Ecosse et les îles Orcades ont fourni au département du Nord le plus fort contingent de sa population étrangère. Le plus grand nombre des officiers supérieurs de l'honorable compagnie de la baie d'Hudson sont Ecossais. La colonie de la rivière Rouge parle avec une certaine fierté de son « scotch settlement », et presque tous les postes de l'intérieur, même jusqu'aux extrémités les plus reculées du pays, comptent un certain nombre d'employés orcadiens.

A côté de ce premier élément de population étrangère se groupe l'élément canadien-français qui se trouve, lui, dans des conditions bien différentes du précédent. Le pays découvert et possédé par les Canadiens, avant la conquête de la Nouvelle-France par l'Angleterre, a perdu ses premiers propriétaires. Ruinés par le sort des armes, nos pères se sont vus dépouillés ici, comme au centre de leur patrie, de tout ce qu'ils possédaient. Vaincus, malgré leur héroïsme, il leur a fallu subir toutes les conséquences de la défaite et accepter de servir leurs nouveaux maîtres. Des compagnies réputées *anglaises*, quoique composées généralement d'Ecossais, se sont formées au Canada, pour continuer d'exploiter les riches fourrures des forêts du Nord. La nécessité fit accepter d'abord le concours des Canadiens français qui y gardèrent leur part d'influence

par les actions prises en ces compagnies. Insensiblement ils se retirèrent ou furent exclus des postes ou emplois lucratifs. On dut pourtant conserver l'élément canadien-français pour les services de cette phalange de hardis et vigoureux voyageurs, qui était sans égale à cette époque. La connaissance de la langue française était même exigée de tous ceux qui entraient dans la compagnie du Nord-Ouest. Cette langue était nécessaire à tous les officiers pour donner des ordres à leurs subalternes qui n'en parlaient pas d'autre ; elle semblait aussi indispensable pour conserver sur les nations sauvages le prestige affectueux que les découvreurs avaient su produire. Cette circonstance explique comment les Canadiens français se trouvent ici en assez grand nombre pour être considérés comme l'élément étranger le plus important après celui que nous avons mentionné plus haut. Les autres contrées qui ont fourni leur quote-part à notre population sont : l'Angleterre, l'Irlande, le Canada anglais, l'Allemagne, la Suisse, la France, la Norwége, l'Italie, les Etats-Unis, le Mexique, l'Amérique méridionale. Il est inutile d'étudier le caractère particulier de chacune de ces nations. Ce caractère est assez connu, quoique les circonstances exceptionnelles dans lesquelles nous vivons le modifient singulièrement. Jusqu'à présent, l'élément américain n'a pas eu d'action marquante dans le pays. Quelques individus de la grande république voisine sont ici ; s'ils forment un parti, ce n'est que pour faire quelques réjouissances au 4 juillet ; sourire à la pensée, plus ou moins sérieuse, qu'un jour nous serons des leurs ; faire fortune s'il y a moyen, sans trop se gêner pourtant, et, dans quelques cas exceptionnels, se joindre à quelques mécontents de la province d'Ontario, pour se plaindre ensemble de la position du pays, tout en laissant voir clairement que, même dans les convictions de ces messieurs, les choses iraient

à merveille si seulement elles favorisaient davantage leurs intérêts.

Quoi qu'il en soit du grand nombre des nations étrangères qui fournissent ici leur contingent, notre peuple civilisé se divise en deux sections : l'anglaise et la française. Ces appellations sont données, non pas uniquement à ceux qui ont l'origine qu'elles indiquent, mais bien à ceux qui en parlent les langues ou que des circonstances particulières ont groupés auprès de ces derniers.

La population dite *anglaise* occupe au milieu de nous une position supérieure à celle dans laquelle s'agite l'élément français. La raison de cette différence n'est pas difficile à savoir. La fortune est naturellement le partage de l'élément anglais, puisque c'est dans ses rangs que se recrutent les officiers supérieurs de la compagnie de la baie d'Hudson, et que c'est dans son sein que rentrent ces mêmes officiers lorsque, sur le déclin de la vie, ils choisissent une patrie adoptive pour y finir leurs jours, plutôt que de retourner vers la terre natale. Une autre source de prospérité pour l'élément anglais, c'est que cette partie de la population compte un bien plus grand nombre de femmes venues de pays étrangers. La génération française, qui s'éteint et qui a fondé la colonie de la rivière Rouge, ne comptait que quatre Canadiennes. Qui a vu, dans nos heureuses et bonnes campagnes du Canada, la douce, aimable et pieuse influence des mères comprendra facilement quel vide a dû laisser au milieu de la population française de ce département l'absence de cette somme d'influence exercée par la femme au sein de la famille. Aussi, en parlant de cette population, il faudrait plutôt parler des individus, car la famille, la famille française ou canadienne-française, n'y a jamais existé ou n'y existait que dans une mesure si restreinte, qu'elle ne pouvait pas former société.

La population anglaise a eu aussi tout d'abord l'avantage de plus d'instruction, conséquence nécessaire des raisons de supériorité que nous venons d'indiquer.

Placée dans ce degré d'infériorité, la population française du département du Nord s'est consolée dans la pensée que tout, ici-bas, a sa compensation. Si cette population a joué un rôle secondaire, elle a gardé ce rang dans maintes circonstances où il fait bon de ne pas briller au premier. Recruté dans les classes inférieures du pays dont il est originaire, ce petit peuple a bien des fautes à se reprocher ; il se félicite pourtant avec raison d'avoir conservé assez d'éducation première pour n'être pas capable, du moins par calcul et avec délibération, de bien des choses que le rang plus élevé dans les autres n'empêche pas de regarder comme praticables et naturelles.

Pauvre et longtemps méprisée, cette population a ses chroniques traditionnelles qui l'aident à se consoler d'un mépris dont elle se croit honorée sous certains rapports. Au reste, il faut avoir bien peu vu pour croire que tous les avantages sont concentrés sur un point et que toutes les misères sont renfermées dans tel petit cercle. Le froid mépris que la fierté nationale inspire est souvent le thème le plus abondant des gaies et spirituelles plaisanteries des peuples méprisés. Aussi il ne faut pas s'étonner de ce que les différentes sections de notre population pensent et disent les unes des autres. Au demeurant, toutefois, nulle part peut-être au monde il ne règne une plus grande harmonie entre peuples de différentes origines. Non-seulement il n'y a point ici d'antagonisme, mais, comme règle presque invariable, on peut dire que tous sentent qu'ils sont frères et semblent s'étudier à rivaliser de bons procédés. La semaine dernière encore, un respectable vieillard, en me parlant de cette facilité de relations entre les diverses sections de notre population, me disait :

« I have been very often among the French, I have but one thing against them ; they have constantly endeavoured to kill me with politeness and kindness » (J'ai été très-souvent parmi les Français, je n'ai qu'une chose à leur reprocher : c'est que constamment ils se sont efforcés de m'accabler de politesse et d'amitié). Et nos gens, en parlant de leurs bons voisins les Ecossais, ont toujours soin d'ajouter : « Mais c'est du monde poli, et l'on est toujours bien reçu quand on va les voir ou qu'on les rencontre en voyage. » Je tenais à constater ces bonnes relations, parce que ce qui se passait il y a un demi-siècle dans le pays devait naturellement donner une impression bien différente. A cette époque, deux grandes compagnies rivales se disputaient les fourrures. La compagnie du Nord-Ouest, composée ou du moins dirigée principalement par des Ecossais, imposait à ses membres l'obligation de parler la langue française, et tous ses employés subalternes étaient Canadiens d'origine française, en sorte que cette compagnie semblait la continuation de celle formée dans la Nouvelle-France. Les sauvages la désignaient toujours sous le nom : *les Français*. La compagnie de la baie d'Hudson, au contraire, avec ses officiers, Ecossais aussi pour la plupart, et ses employés orcadiens, était universellement connue sous le titre : *les Anglais*. Les intérêts commerciaux amenèrent de déplorables rivalités, au point que le mot *Anglais*, appliqué à un Ecossais de la compagnie de la baie d'Hudson, devenait un terme de mépris dans la bouche d'un autre Ecossais de la compagnie du Nord-Ouest. Les inférieurs, sans être plus zélés que leurs supérieurs comme il arrive quelquefois, ce qui n'était pas facile alors, partageaient l'animosité de leurs chefs ; aussi on se détestait cordialement et l'on se méprisait largement. Néanmoins, qu'on veuille bien le remarquer, ce n'était pas une rivalité nationale, quoique les

noms pussent le faire soupçonner, mais tout simplement une rivalité commerciale. Cette rivalité a fini par l'union des deux sociétés qui la fomentaient, et depuis, Anglais, Français, Ecossais et autres ne forment plus qu'un peuple vivant en parfaite entente cordiale. Cela n'empêche pas les petites jalousies ni les petites accusations, mais ce sont de ces accusations et de ces jalousies comme il y en a entre frères. Un journal existe au milieu de notre colonie, et quoiqu'il soit publié en langue anglaise et soutenu presque exclusivement par la population anglaise, quels que soient d'ailleurs les torts de cette publication, nous devons à la justice de dire que tous ceux qui se sont succédé au fauteuil de sa rédaction ont eu le bon esprit d'éviter tout ce qui pourrait provoquer ces malheureuses dissensions qui ne servent qu'à affaiblir les populations et à nuire à leur prospérité. Je proposerais volontiers cet exemple à un grand nombre de journaux d'autres pays, qui semblent avoir besoin de ruiner la réputation d'une partie de leurs compatriotes, pour asseoir sur ces ruines l'honneur de leurs nationaux.

La population étrangère du département du Nord ne dépasse pas le chiffre de 4000 âmes.

§ 2. — Les métis.

Ce nom est donné dans le pays à tous ceux qui ont une origine mixte, et spécialement à ceux dont les parents ou ancêtres appartenaient aux nations civilisées et aux tribus sauvages. Nous l'avons dit dans le paragraphe précédent, le pays compte parmi ses habitants des représentants de quatorze nations civilisées et de vingt-deux tribus de sauvages. Il y a des alliances contractées entre des hommes de ces différentes nations et les femmes de

ces diverses tribus. Les enfants nés de ces alliances, ou leurs descendants, quelle que soit leur origine, sont désignés sous le nom de *métis,* que les Anglais appellent *half-breeds.* Ce mot anglais est traduit par quelques auteurs par le mot *demi-sang*, inusité ici. Ce dernier nom n'aurait, au reste, d'application littérale qu'à un certain nombre de métis, à ceux qui ont une égale proportion de sang blanc et de sang sauvage. On comprend facilement que cette proportion n'est pas toujours la même; en certains endroits, on donne le nom de *quarterons* à ceux qui n'ont qu'un quart de sang sauvage, dont, par exemple, une des aïeules était sauvagesse. Nous nous servons du mot *métis* pour désigner tous ceux qui, sans être sauvages, ont quelque relation de consanguinité avec quelqu'une de ces tribus, à quelque degré que ce soit. Nous ne dirons rien de la différence d'origine du côté des femmes, à quelque tribu que ces dernières appartiennent. La seule distinction à laquelle nous nous arrêterons est celle qui résulte de la différence d'origine paternelle. A ce point de vue, les métis du département du Nord, comme les étrangers qui y sont venus, se partagent en deux groupes distincts, qui sont connus, les uns sous le nom de *métis français* ou *canadiens*, et les autres sous le nom de *métis anglais.*

Cette classification se fait surtout à raison de la langue parlée. Ainsi, on trouve des Sutherland et des Grey parmi les métis canadiens, tout comme il y a des Lambert et des Parisiens parmi les métis anglais. Les circonstances rangent parmi les uns ou les autres de ces métis ceux d'autres extractions. Une petite colonie d'Iroquois est venue du Canada dans les montagnes Rocheuses ; là, ils se sont alliés à des femmes de tribus indigènes et, chose assez étrange, les enfants nés de ces alliances sont classés parmi nos métis. Pas une goutte de sang blanc ne coule

dans leurs veines, et les descendants de ces farouches guerriers, qui faisaient trembler nos ancêtres lors des premiers établissements du Canada, sont aujourd'hui considérés comme des métis canadiens. Ces pauvres Iroquois ont apporté du Canada la foi catholique qui les avait arrachés à la barbarie. Isolés dans les montagnes Rocheuses, au milieu de tribus alors toutes infidèles, ils n'ont point oublié le don précieux qu'ils avaient reçu ; ils l'ont transmis aux enfants qu'ils ont eus par suite d'alliances avec ces tribus, et quelques centaines de ces métis iroquois n'attendaient que l'arrivée des prêtres pour compléter l'éducation religieuse commencée par leurs pères sur les genoux de leurs mères infidèles. C'est cette circonstance qui les a ralliés à nos métis canadiens, avec lesquels ils se confondent et s'unissent comme en un seul peuple.

Avant de nous occuper des différences qui peuvent exister entre les métis d'une origine déterminée et les autres d'extractions diverses, nous voulons d'abord parler des métis en général. Le département du Nord compte environ 15 000 métis. Loin du pays que nous habitons, ce mot de *métis*, ou descendants de sauvages, emporte avec lui, je le sais, une certaine idée que bien des gens ne regardent pas comme flatteuse. Ici, c'est bien autre chose : nos métis ne sont pas une race inférieure. Loin de rougir de leur origine, ils en sont fiers et ont tout simplement à l'égard des nations, même les plus civilisées, le sentiment de supériorité que ces dernières revendiquent les unes sur les autres. Un Français est toujours heureux de son origine, parce qu'il appartient à la «grande nation». Un Anglais se gonfle de bonheur à la pensée que son berceau a été éclairé par les rayons du soleil de la puissante Albion. Et qui dira tout ce qu'éprouve de noble satisfaction l'Espagnol qui raconte à ses enfants les gloires de la vieille

Castille ? Ce sentiment de fierté nationale, Dieu nous l'a donné pour notre satisfaction. Ce que l'on aime le plus, ce que l'on a aimé tout d'abord, n'est-il pas dans la famille, dans la patrie ? L'amour légitime de soi-même, l'amour de tout ce que Dieu a rendu cher à nos cœurs, voilà ce qui fait que tout homme peut chanter sans faire injure à personne : « A tout je préfère le toit de ma mère. » Ou encore : « A chacun, rien n'est si beau que son pays. » Ce sentiment de satisfaction, je le cède volontiers à tous les autres, comme je le revendique pour moi-même ; aussi, je suis loin, bien loin de faire un reproche à nos métis de ce qu'ils en sont animés. Chaque peuple a son lot de bonnes qualités, comme aussi les pauvres enfants d'Adam ont leur part de misères, soit qu'on les étudie collectivement ou qu'on les isole de la multitude.

Les métis sont une race de beaux hommes, grands, forts, bien faits ; quoique en général ils aient le teint basané, cependant un très-grand nombre sont bien blancs et ne portent aucune trace de provenance sauvage. Les métis sont intrépides et infatigables voyageurs ; ils étonnent par leur force et leur agilité. Dans les voyages d'hiver, ils courent habituellement et paraissent rarement en éprouver même de la fatigue. Les voyages d'été, en barge surtout, exigent un redoublement de vigueur qui ne leur fait point défaut. Les métis semblent posséder naturellement une faculté propre aux sauvages, et que les autres peuples n'acquièrent presque jamais : c'est la facilité de se guider à travers les forêts et les prairies, sans autre donnée qu'une connaissance d'ensemble, qui est insuffisante à tout autre et dont ils ne savent pas toujours se rendre compte à eux-mêmes. Presque tous sont doués d'une grande puissance d'observation, rien n'échappe à leur vue, et l'on peut dire que tout ce qu'ils ont vu reste gravé dans leur mémoire en caractères ineffaçables. Que

de fois, en voyageant, j'ai été étonné d'entendre mes compagnons s'écrier au milieu d'une forêt par exemple : « Je suis passé ici il y a trois ou quatre ans, et sur cet arbre il y avait une branche de telle forme qui est disparue. » Ou bien, arrivés sur les bords d'un rapide qu'ils n'ont vu qu'une fois ou deux : « Prenons garde, il y avait ici une pierre aiguë : comme l'eau est basse cette année, cette pierre pourrait endommager notre embarcation. » Dans les immenses prairies, ils semblent reconnaître jusqu'au moindre accident de terrain ; si on leur demande des informations, ils vous donnent des explications qu'un propriétaire peut à peine fournir sur son petit domaine, et après être entrés dans une grande minutie de détails, ils complètent votre étonnement en ajoutant : « Je ne connais pas beaucoup cet endroit-là ; je n'y suis passé qu'une fois, il y a bien longtemps. » Un coup d'œil leur suffit pour connaître tous les chevaux d'une bande nombreuse qui ne leur appartient point, et après un laps considérable de temps, ils se souviendront de ce qu'il peut y avoir de différence entre un animal de cette bande et un autre qu'ils auraient vu ou non. Cela prouve assez combien ils sont observateurs ; aussi, sans paraître y faire attention, ils toisent souvent un homme et le jugent avec une facilité et une justesse surprenantes.

L'automne dernier, j'arrivais à Saint-Cloud avec sept nouveaux Missionnaires. Les métis, qui venaient à notre rencontre, étaient au débarcadère du chemin de fer ; ils vinrent offrir leurs respects à mes compagnons, restèrent quelques instants sur la plate-forme, au milieu de la foule et du tumulte à l'arrivée du train. Je partis ensuite avec eux pour me rendre à leur camp ; quelle ne fut pas ma surprise, lorsque, cheminant avec mon guide, il me fit part de ses appréciations, partagées par ceux de ses camarades qui avaient été témoins de notre arrivée ! Dans ces

courts instants, ils avaient si bien examiné nos compagnons de voyage, que tous ensemble nous fûmes extrêmement étonnés de reconnaître la justesse de ce premier coup d'œil.

Cette facilité d'observation est, pour nos métis, une source de jouissances véritables, lorsque surtout il leur arrive un étranger qui a l'air d'avoir besoin de se contenir pour ne pas laisser éclater le mépris que le sentiment de sa propre dignité lui inspire, à l'endroit de tout ce qu'il croit tenir du sauvage. La curiosité de nos hommes se saisit de sa personne ; avec des dehors calmes et insouciants, ils étudient cet étranger qui ne se défie de rien ; puis, le dépouillant de son vernis de civilisation, ils l'habillent à leur guise. J'avoue que bien des fois il m'a fallu éclater de rire, en entendant les plaisanteries pleines de sel et d'agrément que le pédantisme inspirait à cet esprit d'observation. Ce qu'on appelle de l'esprit ne fait pas défaut à nos bons enfants du Nord ; on peut ajouter qu'ils sont intelligents. Ceux des métis qui ont eu l'occasion de s'instruire ont montré en général des talents distingués, et dans les différents rangs de la société on en a vu remplir avec honneur les emplois qui leur étaient confiés. Ils apprennent les langues avec une facilité étonnante. Comme règle générale, ils ont plus de dextérité et d'aptitudes diverses que le grand nombre d'hommes de même condition avec lesquels ils se trouvent en contact. C'est en voyage surtout qu'on a lieu d'admirer cette disposition, sans laquelle on ne pourrait pas se tirer des mauvais pas que l'on rencontre en franchissant les vastes solitudes que nous avons à parcourir. Bien des officiers du génie, ou même de génie, pourraient prendre ici des leçons utiles. L'adresse des métis, comme chasseurs à cheval, ne connaît peut-être pas de rivale.

Ces divers avantages, qui ressortent avec éclat dans les

nombreux voyages qu'ils font avec des étrangers, dédommagent nos métis des petites humiliations qu'il leur faut quelquefois endurer, et les aident amplement à ne pas regretter le lot qui leur est échu en partage.

A ces qualités de l'esprit s'en joignent plusieurs, indices naturels d'un bon cœur. Les métis ne sont point méchants ; ils sont, au contraire, en général, doués d'une grande sensibilité. Généreux jusqu'à la prodigalité, il ne leur en coûte point de se priver souvent du nécessaire pour soulager non-seulement ceux qu'ils aiment, mais bien encore des étrangers qui ne leur sont rien et qu'ils ne reverront plus. La vertu d'hospitalité, si agréable au pauvre voyageur, est par excellence une vertu des métis. Ils disent eux-mêmes et ils prouvent : « Qu'il est impossible de manger auprès de quelqu'un, sans lui offrir de partager, n'eût-on qu'une bouchée. » Habitués aux voyages et aux longues absences dès leur enfance, ils aiment pourtant leurs familles, et éprouvent un bonheur toujours nouveau à rentrer dans leurs foyers. Les familles métisses sont nombreuses en général, et c'est assez dire combien on a été faux, autant qu'absurde, en affirmant que les races sauvages étaient d'espèce différente avec les peuples civilisés, et en en donnant pour preuve l'extinction de la famille métisse livrée à elle-même. Je ne signalerais pas cette sottise, si elle n'avait pas été écrite sérieusement et par des gens dont naturellement on devait attendre autre chose. Les métis aiment beaucoup leurs enfants ; je regrette de ne pouvoir pas dire qu'ils les aiment bien. Les femmes surtout sacrifient trop souvent le bonheur véritable de leurs enfants à la jouissance de les voir, à la crainte de les reprendre ou de les élever comme il faut. Quoi qu'il en soit de la nature de cette affection, elle est certainement très-vive et très-sincère, et d'autant plus désintéressée que bien des exemples sont

loin de garantir, de la part des enfants, le retour d'un pareil sentiment. Une heureuse disposition encore de nos chers métis, c'est leur patience dans les épreuves. Là où d'autres s'emportent, jurent et blasphèment, eux rient, s'amusent et prennent les contre-temps de la meilleure grâce du monde. Des pertes comparativement considérables sont aussi subies avec beaucoup de grandeur d'âme. Le vol est un vice peu ou point connu des métis. Le fait est que c'est l'arrivée des étrangers qui nous a forcés à nous mettre sous la protection des serrures et des verrous. Même au sein de la rivière Rouge, sans protection d'aucune espèce de police, le vol est extrêmement rare. Mille choses faciles à dérober et à recéler sont laissées partout sans précaution, et leur perte est un fait tout exceptionnel. Le blasphème, malheureusement aussi commun qu'affreux sur les lèvres d'un grand nombre de chrétiens, ne retentit presque jamais dans nos assemblées de métis. Aussi il est bien difficile d'exprimer l'impression douloureuse qui nous domine à cet égard, lorsqu'il nous faut traverser ce que l'on est convenu d'appeler les *pays civilisés*, et en particulier les Etats-Unis.

J'aime à constater ces diverses qualités, parce que leur seule énumération est la meilleure réfutation possible des mensongères accusations prodiguées souvent à ceux dont nous parlons.

Ce tableau n'est pas sombre du tout, dira quelqu'un ; il y a même profusion de lumière dans cette peinture des *noirs*. Le tableau n'est pas fini ; pour le compléter, il y faut mettre les ombres, et l'affection que je porte aux métis, qui savent eux-mêmes que je les aime, me permet de toucher sans crainte à la délicate question d'énumérer leurs défauts.

Le défaut le plus saillant des métis est, ce me semble, la facilité à se laisser aller à l'entraînement du plaisir.

D'une nature vive, ardente, enjouée, il leur faut des satisfactions, et si une jouissance se présente, tout est sacrifié pour se la procurer. De là une perte considérable de temps, un oubli trop facile quelquefois de devoirs très-importants; de là, une légèreté et une inconstance de caractère qui sembleraient l'indice naturel de vices plus grands que ceux qui existent véritablement. Cet amour du plaisir les conduit trop souvent à l'ivrognerie ; ils boivent pour s'amuser, et pourtant presque invariablement l'ivresse leur fait perdre leur douceur ordinaire de caractère, et les pousse à des excès déplorables. L'ivresse, chez le plus grand nombre de ceux qui s'y livrent, c'est la furie. On crie, on vocifère, on se bat, on se déchire, puis on pleure de regret. L'amour du plaisir exclut nécessairement la disposition à se gêner. Le travail est une gêne, aussi trop souvent il y a paresse. On flâne pour jouir quand il y a des satisfactions à recueillir, et on flâne encore pour ne pas se priver de la jouissance de ne rien faire.

L'hospitalité, exercée avec générosité, provoque l'indiscrétion : les désœuvrés vont de porte en porte, certains qu'on les invitera, et il ne leur en coûte pas toujours assez de s'installer pour des semaines entières là où bien souvent on ne les désire pas.

Le grand air qu'on respire, l'immense liberté dont on jouit dans ce pays, la facilité d'y vivre d'une manière ou d'une autre, tout cela souffle à l'esprit et au cœur de la jeunesse une ardeur d'émancipation qui la rend souvent incontrôlable. A quinze ans, on se croit homme, et l'on prend bravement son parti. Si le toit paternel déplaît, on s'en va ; si l'on a des engagements dont on ne se soucie plus, on les viole sans façon; si l'on a le malheur d'être à l'école, vite on se sauve ; enfin on est libre et l'on veut avoir ses coudées franches. Ajoutons que la mauvaise éducation

domestique, que la trop grande faiblesse des mères surtout, est loin de contre-balancer une aussi regrettable disposition. Cette espèce d'instabilité de caractère se nourrit et se développe par les voyages, qui sont une nécessité particulière de notre position. C'est cette même disposition qui explique pourquoi les arts mécaniques sont si peu cultivés parmi nos métis. Nous l'avons dit plus haut, ils ont beaucoup de dextérité et d'aptitudes diverses ; ils font plus ou moins tout ce qu'il leur prend fantaisie d'entreprendre. Ils sont ingénieux et adroits ; formés, ils deviendraient des artisans distingués ; mais, pour cela, il faudrait de la contrainte, de la gêne ; il faudrait fournir régulièrement son temps d'apprentissage, et c'est trop demander à notre jeunesse. Aussi presque tous nos artisans sont des étrangers.

Cette facilité à suivre l'entraînement du moment, ce défaut de contrôle ne fait pas de nos métis un peuple vicieux, mauvais, nuisible aux autres, mais bien un peuple souvent trop léger, imprévoyant, et les prive d'une partie des nombreux avantages que l'état actuel du pays leur permettrait de recueillir.

Trop souvent j'ai entendu des parents se plaindre avec raison de l'ingratitude de leurs fils; d'ordinaire ce reproche n'est pas adressé aux filles. Ces dernières rendent à leurs mères l'affection qui leur a été prodiguée, quelque aveugle qu'elle ait souvent été.

Cette longue énumération de qualités et de défauts est le résultat des observations que j'ai faites depuis vingt-trois ans que je suis en relations journalières avec des métis de différentes extractions. Les traits de ce tableau ne sont pas empruntés exclusivement au caractère de nos métis canadiens. En écrivant ces lignes, je n'ignore pas quelle impression elles feraient sur l'esprit de certaines gens, si elles en étaient lues. Je sais que, méconnaissant

ce qu'il y a de bon, dans nos métis canadiens surtout, on se prévaudrait facilement de mon témoignage pour constater et même exagérer leurs défauts. A ceux ainsi disposés, je dirai et répéterai au besoin que ce serait méconnaître mes véritables sentiments. J'estime les métis anglais, mais ils me pardonneront d'affirmer que, par caractère, ils ne sont nullement supérieurs à leurs compatriotes d'origine canadienne. Ces derniers ont été méprisés, vilipendés, accusés, et cela très-souvent d'une manière injuste et déloyale. Ces accusations, quand on sait d'où elles viennent, perdent de leur poids, ou plutôt retombent de toute leur pesanteur sur ceux qui les formulent. Je n'en citerai que deux exemples : A mon arrivée dans le pays, je lisais des lettres écrites par un homme qui a attaché à son nom une certaine célébrité. Dans ses lettres, l'auteur, après avoir bien méprisé les métis canadiens, exprimait une de ses pensées, à peu près dans les termes suivants : « Les..... (ses nationaux) se respectent plus que les Canadiens; ceux-ci ne craignent pas de s'allier aux femmes du pays, tandis que les autres ont horreur de pareilles alliances. » Si j'avais été capable de me réjouir du mal, j'aurais trouvé une ample compensation à mon amour-propre national froissé par cette phrase insultante, en apprenant que celui qui avait écrit ces mots si pleins de dignité apparente, et, au moment même où il les écrivait, se faisait le corrupteur de l'une des plus repoussantes femmes du pays, de la stupidité de laquelle il abusait, et qui lui a laissé deux héritiers de son noble nom. J'ai lu un ouvrage intitulé : *Voyages de l'Atlantique au Pacifique*. Cet ouvrage, intéressant sous plus d'un rapport, a eu une certaine vogue ; il a même été traduit. Je connaissais le voyage avant qu'il eût été tracé sur le papier, car déjà il était écrit ici, dans le pays, en *blanc* et en *noir*. Bien des choses m'ont surpris

dans ce récit publié en Europe. La phrase suivante a excité en moi un profond mépris : « Les métis français ..... profondément superstitieux, croyant fermement aux songes, aux présages, aux pressentiments, sont tout naturellement les fervents disciples de l'Eglise romaine. Soumis complétement à l'influence cléricale et observateurs scrupuleux des formes extérieures de leur culte, ils n'en sont pas moins grossièrement immoraux, souvent déshonnêtes et généralement peu dignes de confiance. » Sans rappeler aux auteurs plusieurs circonstances qu'ils n'ignorent pas, et qui auraient dû les faire souvenir que la plus grossière immoralité n'est pas toujours le fait des métis français ou canadiens, je ne crains pas d'affirmer qu'il est difficile de dire plus de faussetés et plus d'absurdités en si peu de lignes.

Bien des fois, en prenant connaissance des injustes appréciations écrites sur ce sujet, je me suis convaincu que les Pharisiens d'aujourd'hui sont comme les Pharisiens d'autrefois, et qu'on peut appliquer aux premiers les paroles que le Divin Maître adressait aux seconds : « Hypocrites, ôtez premièrement la poutre de votre œil, et alors vous verrez à ôter la paille de l'œil de votre frère. » Sans entrer dans plus de détails, je suis heureux d'affirmer que l'ensemble des qualités morales de nos métis canadiens (en général et quand ils ont embrassé le christianisme) les range au niveau des peuples honnêtes. Quant à la superstition, si ce que l'on dit de la classe ouvrière en Angleterre est vrai, nos métis sont bien moins superstitieux.

Laissant de côté la question morale, si on examine la position sociale des enfants des Canadiens, on trouvera là le côté faible ; à ce point de vue, ils sont dans un état d'infériorité, et d'abord pour des raisons que nous avons indiquées, en parlant de la population étrangère ; puis,

par suite de circonstances particulières. Le plus grand tort social de nos métis est celui d'être chasseurs. Tous n'ont pas ce défaut, si tant est qu'il faille ainsi qualifier ce goût naturel, puisqu'il y en a un certain nombre parmi eux qui n'ont jamais fait autre chose que de cultiver leurs terres. Quoi qu'il en soit, il est bien certain que cette vie d'aventures nuit considérablement à notre population. Tout en sentant la crise terrible qu'il nous faut subir au moment où la chasse du buffle fait défaut, je ne puis me défendre de désirer la cessation de ces excursions de chasse qui, par leur entrain naturel, facile et jusqu'à un certain point lucratif, arrachent à ses foyers une grande partie de notre peuple. Nés très-souvent dans les prairies, élevés au milieu de ces excursions lointaines et aventureuses, cavaliers et prompts tireurs dès leur enfance, il n'est pas bien surprenant que les métis se passionnent pour la chasse et qu'ils la préfèrent à la vie calme, régulière et monotone des champs. En les jugeant, on a trop souvent fait abstraction des circonstances exceptionnelles dans lesquelles ils vivent, et attribué à des dispositions particulières de leur caractère ce qui n'était que la conséquence d'un concours d'événements de nature à produire le même résultat chez des hommes de tous pays. Il est facile de se convaincre de la vérité de cette assertion, en voyant la différence immense qui existe entre des métis d'une même origine, voire même d'une même famille, par suite de la diversité des circonstances dans lesquelles ils se sont trouvés. Je connais à la rivière Rouge des métis excellents cultivateurs et très-honnêtes gens, dont les frères élevés à l'intérieur du pays ne sont que des chasseurs peu différents des sauvages de la pire espèce. La position sociale d'un certain nombre de métis anglais, qui se sont trouvés dans les mêmes circonstances que nos métis canadiens, n'est nullement su-

périeure à celle de ces derniers ; c'est la différence des circonstances dans lesquelles se sont trouvés d'autres métis anglais, qui explique la différence de leur position sociale, sans que pourtant ils soient supérieurs à leurs frères par nature et par caractère. Plusieurs d'entre eux, étant fils de parents riches, ont naturellement reçu plus d'éducation et quelques capitaux qui, naturellement aussi, les ont dispensés de chercher leur vie uniquement au bout de leur fusil de chasse. Je répéterai que la population anglaise, ayant reçu plutôt une large part de l'influence de la femme civilisée, les métis anglais ont naturellement participé à cette influence et pris plus vite aussi les habitudes de la vie agricole. Répétons-le pour ceux qui veulent réfléchir, la population canadienne elle-même, et, à plus forte raison, la population métisse canadienne, a été privée presque complétement de la large part de l'influence de la femme civilisée, jusqu'à l'arrivée des sœurs de la Charité dans le pays, puisque, comme nous l'avons déjà dit, avant cette époque, il n'y avait eu ici que quatre Canadiennes, tandis que les Anglaises et surtout les Ecossaises y étaient en assez grand nombre. Ce seul fait suffit pour expliquer bien des choses, sans avoir besoin de recourir aux grossières et mensongères accusations prodiguées par un étroit esprit de nationalité ou par un déplorable fanatisme religieux.

La mort du gouverneur Semple et de ses gens, tués en 1816, a été le thème de bien des accusations contre les métis-canadiens ou *Bois-Brûlés*. Nous dirons plus tard, en parlant de l'histoire du pays, ce que nous pensons de cet événement déplorable et à qui en revient de droit toute la responsabilité. Qu'il nous suffise pour le moment de constater que ce fait ne prouve rien contre le caractère de notre population, et encore moins contre la religion catholique, professée aujourd'hui par le plus grand

nombre des *Bois-Brûlés*. A cette époque, pas un d'entre eux n'était baptisé, pas un n'avait eu la moindre occasion de subir l'influence religieuse; et, d'ailleurs, un fait isolé n'est jamais une preuve du caractère de tel ou tel autre peuple. En supposant même que le fait que nous mentionnons mérite tout l'odieux que lui ont prêté les plus violents ennemis des *Bois-Brûlés*, on ne pourrait encore rien en conclure. Quelle est la nation ou race d'hommes dont l'histoire entière soit sans tache ? Peut-on raisonnablement reprocher aux Français d'aujourd'hui tout ce qui a été fait dans l'ancienne Gaule? Les fiers Anglo-Saxons trouvent-ils leurs titres de gloire dans tout ce qui a été entrepris par les conquérants de la Grande-Bretagne ? Ne faut-il pas même jeter le voile sur une multitude ou plutôt une série de faits bien autrement odieux que le combat du 19 juin 1816 ? Il est donc très-injuste d'aller chercher dans les annales du pays un fait qui s'est passé à une époque reculée, lorsque les métis quels qu'ils fussent n'avaient aucune notion du christianisme, pour en déduire un jugement contre ceux qui en ont depuis subi la douce et salutaire influence, et qui, nous le répétons, forment aujourd'hui un peuple honnête. Je redirai, pour la critiquer de nouveau, l'appréciation de sir John Richardson dans son *Arctic searching expedition*. Il y dit, pages 273, 274 : « In character the half-breeds vary according to their paternity ; the descendants of the Orkney labourers..... being generally steady, provident agriculturists of the protestant faith ; while the children of the roman catholic Canadian voyagers have much of the levity and thoughtlessness of their fathers, combined with that inability to resist temptation, wihch is common to the two races from which they are sprung » (Le caractère des métis varie selon celui de leurs pères. Les descendants des travailleurs orkneys sont généralement

rangés et soigneux agriculteurs; ils appartiennent à la foi protestante, tandis que les enfants des Canadiens catholiques romains ont beaucoup de la légèreté et de l'étourderie de leurs pères, combinées avec cette impuissance de résister à la tentation qui est commune aux deux races dont ils sont issus). Je regrette que cette phrase soit tombée d'une plume aussi distinguée. D'aussi injustes appréciations ne s'expliquent que par des préventions traditionnelles, qui se perpétuent au milieu d'une certaine classe, et qui se stéréotypent dans tous les écrits de cette même classe. Non, non, les métis ne varient pas ainsi de caractère à raison de la paternité, et si cette cause devait avoir un résultat aussi grand, ce ne serait pas le résultat indiqué ici. Que les « Orkney labourers » méritent tous les éloges qui leur sont adressés, je le veux bien, je suis loin de m'y opposer; mais ce que je ne puis souffrir, c'est l'injure et la calomnie prodiguées à un autre peuple, pour le moins aussi recommandable. Il y a trop de noblesse dans le sang français pour permettre qu'il soit ainsi méprisé; et, au risque de me trouver en contradiction avec tous nos détracteurs, je sais et je dis que les Canadiens ne sont pas une race dégénérée. Le milieu dans lequel je suis né et où j'ai vécu, la direction donnée à mes pensées, les aspirations de mon cœur et de ma volonté, tout ce que je sais de mes compatriotes et de leurs enfants m'empêchent d'accepter sans réclamation ce que des étrangers à notre race, qui ne nous connaissent pas, se permettent de dire pour attirer sur nous un mépris que souvent ils ne partagent pas eux-mêmes. Les vues de la Providence, que nous adorons toujours sans les comprendre, ont formé autour de nous, sur ce continent, un réseau de difficultés que les gens sensés et réfléchis savent n'être pas une preuve contre nous. Le départe-

ment du Nord, découvert par l'énergie des Canadiens français, voit maintenant les descendants de ces explorateurs dans une infériorité sociale, je le reconnais; mais ce qu'il serait impossible de prouver, c'est leur infériorité morale.

Que les métis anglais aient plus de terres cultivées, c'est vrai; qu'ils aient plus d'instruction ou plus de richesse, c'est vrai encore; mais qu'ils soient plus honnêtes, plus francs, plus loyaux, plus moraux, ce n'est pas vrai. J'aime ce mot de nos anciens voyageurs, et je l'aime d'autant plus que je le sais vrai sur les lèvres d'un grand nombre: « Je suis pauvre, mais, Dieu merci, j'ai de l'honneur. » Et cet autre, d'un grand nombre de leurs enfants, en parlant de certaines gens qui ne sont pas métis canadiens: « Wah! Wah! C'est pas gêné ce monde-là, c'est ben terrible comme c'est coquin; quand même je devrais en mourir, je ne suis pas capable d'en faire autant. »

Nous avons des tribunaux: les petites causes, les dettes de 10 ou 15 schellings, les petits différends y appellent souvent nos métis canadiens; mais les félonies, les calculs et les préméditations dans le mal, tout le monde sait bien dans la colonie que nos pauvres gens n'en ont pas le privilége exclusif; pas même, tant s'en faut, leur quote-part proportionnelle au chiffre de leur population. Nous avons des registres, il ne faut pas les feuilleter d'un bout à l'autre pour se convaincre que les deux tiers au moins des crimes qu'ils constatent ne sont pas le fait de cette portion méprisée de notre peuple. Nous avons des ivrognes, et en trop grand nombre; pourtant le commerce actif et passif des liqueurs n'est pas limité, on le sait, à ceux que l'on vilipende le plus. Que ces expressions ne paraissent ni trop vives, ni trop acerbes; car, je puis l'affirmer hautement, je n'ai de fiel contre personne, si ce n'est peut-être contre les calomniateurs. Je n'accuse

point, je défends des accusés. Assez longtemps on a abusé de la liberté de verser la calomnie à pleine plume.

Le bon La Fontaine, qui a fait parler les bêtes beaucoup mieux que ne parlent ou n'écrivent grand nombre de gens d'esprit, nous a instruits au tribunal des animaux malades, de la facilité avec laquelle on reproche la moindre peccadille au pauvre et au faible, et de la facilité non moins grande avec laquelle on excuse et pallie les vices et les crimes des puissants. Le lion croque à belles dents et se fait applaudir ; il fait même crier haro ! sur le baudet, qui n'a fait que tondre « dans un pré la largeur de sa langue, » et ce encore, « dans un pré de moines ! » Nous avons vu ici les exploits de bien des lionceaux qui, après avoir satisfait dans le pays plusieurs des appétits d'un cœur qui n'était pas la pureté ni la justice mêmes, sont allés sur d'autres terres s'efforcer de faire croire à leur mérite, en accusant avec une déplorable malveillance ceux que très-souvent ils avaient des raisons toutes particulières de mieux apprécier.

Je regretterais tout ce que je dis ici, si cela devait être regardé comme un manque de considération ou de respect pour les autres parties de notre population. Tels ne sont pas mes sentiments ; par goût comme par habitude, j'aime beaucoup mieux voir ce qu'il y a de bon dans mes semblables, que d'essayer de grossir le bilan des faiblesses et des misères, toujours trop nombreuses, dont tous les hommes sont susceptibles. Je reconnais volontiers les excellentes qualités des métis anglais ; seulement, je voudrais que leurs panégyristes reconnussent aussi les qualités de nos métis canadiens, qualités qui peuvent différer de celles de leurs compatriotes, mais qui ne sont ni moins nombreuses ni moins recommandables.

§ 3. — Les sauvages.

Sous le nom de *sauvages*, on désigne en Canada toutes les tribus aborigènes du nord de l'Amérique. Les Anglais les appellent *Indians*, et partout on les reconnaît sous l'appellation de *Peaux-Rouges.* Sans entrer dans l'examen du plus ou moins de justesse de ces différents noms, nous désignerons sous le nom de *sauvages* tous les naturels du département du Nord ; non pas que tous soient d'un caractère barbare, féroce ou sauvage, mais bien parce qu'il y a quelque chose de sauvage dans leur genre de vie, ou par opposition au titre de *civilisés* donné aux nations qui pratiquent une religion, vivent sous une forme de gouvernement, obéissent à des lois et se livrent aux arts et à l'industrie.

Il n'y a encore qu'un demi-siècle, les sauvages du département du Nord n'avaient aucune notion du christianisme, pas même de culte défini ou régulier ; encore aujourd'hui à peu près tous, chrétiens ou infidèles, ont conservé leurs habitudes sociales. La chasse et la pêche, à de très-rares exceptions près, constituent leur unique ressource comme leur occupation exclusive. Le sauvage est non-seulement nomade, mais même errant et aventurier. Point de maison, en général pas même de demeure fixe ; des tentes de peaux (loges), des cabanes d'écorces ou de branches d'arbres, voire même de neige et de glace, souvent la grande cabane du bon Dieu, qui n'a de dôme que la voûte étoilée ou nébuleuse. Voilà l'habitation du sauvage, qu'il déplace quand bon lui semble. Quelques familles vivent isolées, d'autres se réunissent par camps plus ou moins considérables, suivant les chances de la pêche ou de la chasse.

Quoique en général les sauvages n'aient aucune espèce de gouvernement, aucun code de lois, cependant chez quelques tribus, chez celles surtout qui font encore la guerre, il y a un certain ascendant exercé par des chefs, dont l'autorité est bien limitée, à moins que ces chefs, à force de payer d'audace, ne finissent par inspirer la crainte à leurs frères. Une supériorité véritable, une plus grande habileté et parfois une bonté plus grande aussi ont groupé autour de quelques individus une famille nombreuse accrue d'un certain nombre d'amis ; et là l'autorité patriarcale de l'homme mûr ou du vieillard s'exerce avec une certaine assurance.

Les sauvages du département du Nord voyagent beaucoup, mieux vaudrait dire qu'ils voyagent constamment. Avant l'établissement des nombreux comptoirs qui couvrent aujourd'hui le pays, ils entreprenaient souvent des voyages de plus de 1 000 lieues pour aller changer quelques fourrures avec les traiteurs européens et canadiens. Ces longs voyages, d'ordinaire, se faisaient en canots d'écorce de bouleau. Les comptoirs sont partout tellement multipliés maintenant, qu'il n'est plus nécessaire d'aller si loin pour faire ces échanges, et pourtant les sauvages continuent à voyager. Le léger canot d'écorce facilite ces pérégrinations dans la partie du pays couverte de forêts et que sillonnent des cours d'eau et des lacs nombreux. Dans les prairies, les sauvages possèdent des chevaux et s'en servent pour traverser des plaines immenses. En hiver, les chiens remplacent le canot et, en tout temps, ils aident le cheval pour le transport des bagages et des provisions. Les sauvages des prairies surtout ont un singulier mode d'utiliser leurs chevaux et leurs chiens pour les transports. Deux longues perches sont fixées par une de leurs extrémités sur le dos de l'animal, où elles se croisent et où elles sont retenues par des courroies qui

remplacent les harnais ; les deux autres extrémités des perches traînent sur le sol en s'écartant plus ou moins suivant leur longueur ; c'est sur cette dernière partie que sont déposés les bagages, qui s'y soutiennent au moyen des courroies ou des peaux de buffle fixées aux deux perches. Quand il y a des infirmes ou des malades dans la famille, on a recours à ce moyen de transport, et des personnes qui en ont fait l'expérience m'ont assuré que les secousses y sont aussi douces que dans les voitures suspendues.

Les sauvages ne sont pas riches ; assez souvent, la femme, sans être le moins du monde aidée de son mari, peut porter sur son dos tout l'avoir de la famille. Les trésors en espèces sont inconnus, puisque dans toute l'étendue du département du Nord, à l'exception de la colonie de la rivière Rouge, l'argent n'a point cours ; la valeur et l'usage en sont ignorés des sauvages. Des fourrures, des provisions, fruits de la chasse et de la pêche, voilà seulement ce qui peut les enrichir. En échange, ils reçoivent quelques vêtements et quelques ustensiles de fabrique anglaise ou américaine qui constituent tout leur avoir, en y ajoutant pour les sauvages des prairies quelques chevaux, et pour tous quelques chiens. Chez les sauvages, l'abondance venant à manquer fait place à la plus extrême pauvreté. Des tribus entières sont habituellement dans un état de demi-jeûne et de souffrances journalières, et toutes les tribus manquent dans un temps ou un autre des choses les plus essentielles à la vie ; aussi, il est étonnant de voir jusqu'à quel point ces infortunés portent l'exercice de la privation. Être trois ou quatre jours sans le moindre aliment, leur paraît chose toute simple et naturelle ; très-souvent ces privations extrêmes se prolongent jusqu'à sept ou huit jours. Ajoutons à cela une demi-nudité au milieu des rigueurs de notre affreux

climat, et on aura une faible idée des épreuves physiques de ces pauvres peuplades. J'ai dit que la femme porte quelquefois sur son dos tout l'avoir de la famille. Ces mots résument la position de la femme chez les sauvages. Je parle des sauvagesses infidèles, car la position de la sauvagesse chrétienne est bien améliorée. La première recueille dans toute leur amertume les fruits de la malédiction lancée contre la mère des humains, la seconde trouve à ses maux une compensation dans les fruits de bénédiction qui lui viennent par l'entremise de la mère des chrétiens. On dit que les Esquimaux et les Loucheux traitent leurs femmes avec un peu plus d'humanité que les autres sauvages. Je n'ai jamais vu ces tribus, mais toutes celles que j'ai vues à l'état d'infidélité m'ont forcé à considérer la femme sauvage comme l'être le plus malheureux que l'on puisse imaginer. Cette infortunée est non-seulement le porte-faix de la famille, elle en est littéralement la bête de somme. Toutes les corvées sont pour elle, et presque invariablement les plus petits adoucissements lui sont refusés. Sa position est rendue plus pénible encore par les mauvais traitements, le mépris le plus profond et l'état d'abaissement dans lequel elle est tenue. Que de fois mon cœur a été navré d'amertume, en voyant la misère profonde dont j'étais témoin! Comme j'ai béni et remercié le bon Dieu qui, entre autres bienfaits, a donné à nos mères la position qu'elles occupent au milieu des nations chrétiennes! Comme ils étaient ignorants et insensés ceux qui, pour blasphémer contre la religion régénératrice, rêvaient l'existence dans les forêts d'Amérique d'un peuple primitif jouissant d'un bonheur imaginaire! Comme ces utopies, ces rêves d'imaginations en délire ou de cœurs dépravés sont loin de la triste réalité! J'ai passé plus de la moitié de ma vie dans ces pays, et malgré le spectacle habituel de la misère, et d'une misère

quelquefois partagée avec ceux qui l'endurent, j'en suis encore à me faire la question : comment les sauvages peuvent-ils vivre?

En Europe surtout, où l'on n'a jamais vu de sauvages, on se fait sur leur compte des idées fort singulières. Pour détruire en deux mots toutes ces fausses impressions, il suffit de dire que les sauvages sont des hommes. Cette assertion, si simple en apparence, dit pourtant ce que sont ces rares infortunés, beaucoup mieux que toutes les rêveries de ceux qui en ont parlé sans les connaître. Le sauvage est un homme : d'abord dans son physique, très-souvent il est même un beau type, à l'exception pourtant d'une saillie un peu exagérée des pommettes des joues, d'un teint trop foncé ou cuivré, et de la rareté de la barbe. Plusieurs des sauvages sont des hommes magnifiques, leur taille est beaucoup au-dessus de la moyenne, surtout si on la compare avec celle des habitants de l'Europe méridionale. J'ai vu une foule d'Européens et de Canadiens tout aussi noirs que les sauvages qui ne sont pas trop exposés aux intempéries de l'air. Tous les sauvages que j'ai vus ont des yeux noirs, et cet organe, comme celui de l'ouïe, acquiert chez eux une puissance très-grande par suite de l'exercice. Je n'ai jamais eu de preuve de ce que j'ai lu sur la finesse de leur odorat. L'œil noir du sauvage est souvent plein de vivacité, d'intelligence et de malice. Chez d'autres, il y a le calme de la bonté ou l'expression mate de l'indifférence. Le sauvage est bien proportionné; si le travail industriel, qu'il ne connaît pas, n'a pas développé chez lui une grande force musculaire, l'exercice de la marche lui fait acquérir une grande agilité et une puissance étonnante pour résister aux fatigues auxquelles il est exposé. Le sauvage est un homme qui mange, boit, dort et marche. Qui mange énormément quand il a de quoi satisfaire son appétit, tout comme il se passe de nour-

riture au besoin; qui boit trop souvent avec excès, surtout l'*eau de feu*. Beaucoup de civilisés, des pays froids surtout, savent très-bien que cette disposition est un trait caractéristique de l'infirmité humaine. Il dort, cet homme sauvage; il dort comme les autres paresseux, le jour, la nuit, quand il n'a rien qui l'occupe, puis aussi, il veille plus que qui que ce soit que je connaisse. Il marche, ce bipède aux jambes un peu croches, aux pieds tournés en dedans par habitude, et il marche comme un véritable chien de chasse. Il court même, et cela au point d'atteindre les cerfs dans les déserts et au milieu des forêts. Le sauvage est un homme, il naît dans les pleurs, grandit au milieu des larmes ou des rires; vieillit quelquefois quand l'excès de la privation n'a pas ruiné avant le temps un tempérament doué par nature de tout ce qui peut assurer la longévité! Soumettez ce sauvage aux nombreuses iufluences auxquelles sont soumis les hommes des pays civilisés; qu'il accepte les raffinements des tailleurs, parfumeurs et coiffeurs, et vous aurez un élégant, souvent plus élégant que la plupart de ceux qui se prévalent le plus de ce titre. Voilà pour l'homme physique.

J'ajoute, le sauvage est un homme intelligent, et en le disant je pense au sourire dédaigneux que cette assertion peut faire courir sur certaines lèvres; et pourtant j'ai des raisons pour la formuler. Le sauvage est un homme intelligent, et j'en donne pour preuve la langue qu'il parle, les pensées qui l'occupent, les sentiments qui l'animent. Chaque nation parle une langue différente de toutes les langues européennes, différente (à l'exception de celle des Esquimaux) des idiomes asiatiques ou africains, différente même de celles parlées par les autres tribus américaines. Toutes les familles ou nations sauvages, même du département du Nord, ont des dialectes distincts, aussi distincts entre eux que le fran-

çais l'est du chinois ou l'anglais de l'hindou. Ces dialectes ne sont pas que des sons inarticulés, comme on n'a pas craint de l'affirmer ; ce ne sont pas des débris tronqués, inintelligibles ou insignifiants ; non, ce sont au contraire des idiomes véritables, exprimant toutes les idées qui se trouvent dans la tête, tous les sentiments qui sont au cœur de ceux qui les parlent. Ces idiomes versent dans votre âme, vous étrangers qui les comprenez, tout ce qu'il y a dans l'âme de ce pauvre enfant des bois, auquel vous refusez peut-être l'honneur d'être votre semblable, tout comme ils sont l'interprète fidèle de ce que vous voulez lui communiquer. Et ces langues diverses, qui les a faites? qui les conserve, qui fait que toute une nation les parle avec une perfection que l'on ne trouve pas dans la manière dont les peuples civilisés parlent les leurs ? Sans grammaire, sans dictionnaire, sans monuments écrits de quelque nature que ce soit, le père redit à son fils les accents qu'il a recueillis sur les lèvres de l'auteur de ses jours, et le petit enfant qui ne sait d'abord que pleurer commence peu à peu à balbutier quelques mots, à dire : « Mon père, ma mère. » Plus tard, une phrase mal articulée provoque le rire affectueux de toute la famille ; enfin la connaissance de cette phrase se complète, puis c'est une autre, jusqu'à ce que l'âge mûr perfectionne cet art par excellence de la parole, pour que celui qui l'a acquis le transmette à ses descendants.

Le sauvage est un homme intelligent ; l'esprit de l'homme, quelle que soit sa portée, ne s'exerce pas d'ordinaire en dehors de ce qui le préoccupe, de ce qui nourrit ou excite son activité. Que de belles et nobles intelligences sont restées enveloppées dans les ombres d'une condition obscure, tandis que des médiocrités ont au contraire pris leur essor, grâce aux circonstances. Cette différence que l'on remarque si souvent entre les hommes d'une même

nation, entre les membres d'une même famille, est-il étonnant de la rencontrer entre certaines nations et certaines autres? Certainement, le cadre des connaissances du pauvre sauvage est bien limité; aussi ne faut-il pas s'attendre à voir son intelligence s'exercer sur un grand nombre d'objets; pourtant il suffit de la voir se débattre dans ce cadre étroit pour se convaincre que lui aussi est un être intelligent. Le sauvage voit, examine, compare, juge, modifie; il se souvient, il prévoit, il apprend, il oublie. L'idiotisme est rare chez les sauvages, l'esprit y est commun. Ils se moquent, rient, s'amusent à vos dépens, non comme font les singes, mais comme les mieux doués des railleurs. Les occupations ordinaires du sauvage, quelque restreintes qu'elles soient, prouvent son intelligence.

Un certain prédicant se trouvait un jour au milieu d'une tribu peu disposée à l'écouter. L'orateur, s'apercevant que ses exhortations faisaient peu d'impression, eut recours à un coup de théâtre. Il saisit sa montre et la présentant aux sauvages, il les invita à en admirer le mécanisme et à en conclure la supériorité des hommes civilisés sur ceux qui l'écoutaient, le tout assez maladroitement pour froisser la susceptibilité et l'orgueil des sauvages. Après un instant de silence, et pendant que l'orateur promenait un regard de mépris sur ceux qu'il croyait voir complétement convaincus de sa supériorité, le chef prit la parole : « C'est vrai, c'est vrai, dit-il, vous avez de l'esprit, vous autres civilisés; nous, nous sommes bêtes; tu nous montres ton soleil artificiel, est-ce toi qui l'as fait? — Non, dit l'interlocuteur. — Oh! oh! ce n'est pas toi qui l'as fait, et tu nous le montres pour nous prouver que tu as de l'esprit! Je suis bête; cependant écoute-moi, je ne parlerai pas longtemps, parce que tu parais nous mépriser trop. Voici mon arc et mes flèches : c'est

moi qui les ai faits ; voici mon fusil qui, comme ton soleil artificiel, a été fait par des hommes de ton pays. Vous autres, vous avez de l'esprit, vous savez tout faire, et vous devez au moins savoir vous en servir ; prends ce fusil et cette poudre, moi je garderai mon arc et mes flèches ; partons tous deux pour la forêt ; nous reviendrons tous deux à la prochaine lune, et tu nous diras alors si tu as beaucoup plus d'esprit que les sauvages. » Cet argument, pour n'être pas de la plus stricte logique, suffit, on le comprend assez, pour arracher un violent éclat de rire à toute la bande et jeter dans la confusion le maladroit orateur, qui savait bien que si les sauvages ont tant à apprendre des civilisés, ils ont bien des choses à leur montrer dans leur genre de vie.

L'homme du désert, si ignorant quand il n'a pas de maître, apprend avec une grande facilité sous le premier maître qui se présente. Nous avons des livres écrits en caractères syllabiques ; je connais un sauvage qui a appris à lire dans un jour, et plusieurs l'ont fait en trois jours. Depuis près d'un quart de siècle, je suis au milieu des sauvages, et j'en suis toujours à la conviction qu'ils ont autant d'intelligence que la portion non cultivée des peuples les plus distingués sous le rapport intellectuel. Mais, dira-t-on peut-être, si vraiment les Peaux-Rouges sont intelligents, comment expliquer leur position ? Comment se fait-il qu'à notre époque surtout, au milieu des lumières qui, par leur éclat, semblent vouloir aveugler les autres peuples, comment se fait-il qu'ils connaissent si peu ? Nous avons des chemins de fer, et eux vont à la raquette ; nous avons des télégraphes sous-marins, et eux n'ont pas même l'idée d'un bureau de poste. Nous avons des canons rayés, des fusils à aiguille ou des chassepots, nous pouvons tuer à des distances énormes ; eux sont encore au système primitif en fait de destruc-

tion de leurs semblables : ils n'ont que des lances, des carquois, des arcs, des flèches, ils ne peuvent tuer que de près ; nous avons des vaisseaux blindés, et ils n'ont que des canots d'écorce. Nous lisons tous les secrets du ciel visible, et eux ne connaissent que quelques constellations ; nous calculons tous les âges et toutes les couches de la terre, et eux ne connaissent que les animaux qui l'habitent. En un mot, nous sommes les grandes, les puissantes et les savantes nations de l'époque, et eux ne sont que les pauvres et ignorants sauvages de la forêt et de la prairie ! Comment cela ? La réponse à cette importante et grave question est sans doute dans les secrets de Dieu. Mais ce Dieu, infiniment bon, ne semble-t-il pas avoir voulu nous donner une leçon utile, en nous montrant la non-omnipotence de la raison humaine livrée à elle-même ? Les races sauvages sont comme les autres races, animées par ce souffle de vie qui a placé les enfants d'Adam parmi les êtres intelligents. Cette intelligence, si on le veut, est comme à l'état latent, et laisse passer des siècles sans éclairer ceux qui la possèdent des rayons qu'elle fait briller ailleurs, sans tirer ces infortunés de l'ornière profonde où ils sont tombés, sans les ramener au point d'où ils sont partis. Donc cette raison humaine, livrée à elle-même, est impuissante et stérile ; donc elle ne te suffit pas, ô insensé ! qui voudrais rejeter la raison suprême.

Le sauvage est un homme, et j'en ai la preuve dans son caractère moral. L'intelligence de l'homme, servie par des organes, se soumet trop souvent à leur empire tyrannique, comme aussi elle sait parfois s'en affranchir. Le sauvage, comme l'homme civilisé, s'élève au-dessus des sens quand, en se faisant chrétien, il accepte cette morale sublime que repoussent les partisans de la morale indépendante. Comme il est doux, comme il est consolant de

voir cette soumission du sauvage, courbant son front indompté sous le joug de l'Evangile ! Oui, le sauvage est un homme qui trouve dans la doctrine divine de quoi éclairer son intelligence jusque-là si obscure, et dans les célestes enseignements de quoi remplir le vide de son cœur. Que de fois j'ai été profondément touché, que de douces larmes j'ai répandues, en voyant l'action de la grâce sur ces infortunés orphelins du bonheur, qu'elle façonne pour la félicité ! Oui, le sauvage est un homme, un homme capable de faire dominer en lui l'homme spirituel, capable de sentir et de goûter les choses de Dieu. Si le caractère moral du sauvage qui se convertit au christianisme, si ce caractère ne vous prouve pas assez qu'il est homme, ô vous ! qui ne craignez pas de rejeter l'enseignement divin, contemplez le sauvage infidèle, et sa dégradation vous prouvera qu'il est de la même espèce que ceux qui le repoussent ; homme, comme tous ceux qui ignorent Dieu ou le méconnaissent, comme tous ceux qui ne veulent pas de l'Evangile ni de sa morale ; homme, comme tous les esclaves des sens et de la nature ; homme, comme tous les orgueilleux, les homicides, les voleurs ; homme, comme tous les imposteurs qui abusent de tout pour se satisfaire. Oh ! oui, le Peau-Rouge infidèle prouve qu'il est homme, comme la race blanche infidèle !

Les sauvages du département du Nord, avant même l'arrivée des Missionnaires parmi eux, avaient tous quelques notions religieuses, voire même quelques traditions bibliques, faciles à distinguer au milieu du grossier encadrement de folies et de superstitions qui les enveloppe. Tous les sauvages reconnaissent un être quelconque, supérieur aux autres, auquel ils donnent différents noms. Le culte de cet être est souvent nul et toujours bien mal défini ; quelques-uns rendent le culte le plus éclatant au soleil ; d'autres, tout en reconnaissant l'esprit bon, ser-

vent et honorent de préférence l'esprit méchant, parce qu'ils le redoutent. Presque tous croient à une espèce de polythéisme grossier ; ils adressent leurs supplications à tous les êtres de la nature, à tous ceux surtout qui revêtent une forme singulière ou extraordinaire. D'infâmes et absurdes superstitions captivent ces pauvres peuples, et sont souvent un obstable à leur conversion. Les jongleurs ou sorciers, qui sont d'ordinaire les médecins, s'attribuent une puissance surnaturelle qui leur permet d'exercer un grand ascendant sur leurs compatriotes, et comme ces personnages trouvent ainsi un moyen de vivre et de servir leurs sordides passions, ils sont intéressés à ne point abandonner leur art et à combattre tout ce qui, en diminuant leur influence, nuirait à leurs intérêts.

Quant à la valeur réelle de ces jongleries, il m'est bien difficile, non-seulement de formuler, mais même de me former à moi-même une opinion certaine à ce sujet. Nul doute que le plus souvent ce n'est qu'une supercherie adroite ; d'autres fois, je serais tenté de croire à une intervention diabolique. D'ordinaire, ces sorciers ou *hommes de médecine* sont, de beaucoup, les plus mauvais de la nation, et l'esprit méchant, si Dieu le lui permet, trouverait son compte à les assister. Je n'ai jamais pu être témoin de ces magies. Une légitime curiosité à cet égard était excitée par la nature des faits racontés, et aussi, je dois l'avouer, par le caractère d'hommes sérieux et intelligents qui me disaient avoir été témoins oculaires de ces merveilles. Souvent j'ai demandé à voir ces tours de force des sorciers, et les acteurs s'y sont refusés, assurant eux-mêmes qu'ils n'avaient plus aucune puissance en présence de l'*homme de la prière*, ou même auprès d'un objet pieux, comme le livre des saintes Ecritures, une croix, un chapelet, etc., etc.

De qui descendent les sauvages ? Je viens de le dire,

ce sont des hommes, donc ils descendent d'Adam. J'ajouterai : Noé fut leur aïeul, Sem leur père, car la race rouge ou américaine se rattache à la race mongole, dont elle diffère moins que les races issues des trois fils de Noé ne diffèrent entre elles. La question de la possibilité de peupler l'Amérique par des émigrations de l'Asie, ou même du nord de l'Europe n'est plus un problème. Tout le monde sait combien la chose est facile, même en supposant qu'à l'époque de ces pérégrinations les voyageurs n'auraient pas eu d'autres facilités que celles qu'ils possèdent aujourd'hui. Cette dernière supposition n'est point probable : pour ma part, je suis convaincu que les sauvages ont été plus civilisés qu'ils ne le sont maintenant, qu'ils se sont abaissés par l'oubli des traditions qui les reliaient à Dieu, tout comme ils se relèveront en acceptant l'enseignement qui les rapproche de leur auteur et de leur fin. Puisse leur position servir de leçon à ceux qui voudraient atténuer, pour les détruire ensuite, les préceptes du divin Réparateur ! Que deviendrait l'humanité si elle se faisait athée, si elle se faisait matérialiste? Elle deviendrait sauvage, et sauvage de la pire espèce. Comme ils sont coupables ceux qui s'efforcent de la conduire à ces monstruosités par des voies directes, quoiqu'on les colore d'un nom moins odieux. Le pauvre sauvage n'a jamais été assez insensé pour prononcer la déchéance de l'Être suprême ; il n'a jamais été assez méchant pour revendiquer l'égalité avec la brute, et pourtant il est descendu assez bas en ne conservant que les notions vagues et indéfinies qui l'ont arrêté sur le bord de ces deux abîmes. Que deviendront les nations dont un certain nombre ne paraissent pas craindre de descendre dans ces horribles profondeurs?

Quand ces hommes ont-ils émigré en Amérique? La solution de cette question serait, sans doute, extrêmement

intéressante, mais je crois bien que ce n'est pas ici qu'on la trouvera. Je pense même qu'on ne la trouvera jamais. Nos sauvages du département du Nord sont tous sans chroniques, sans annales, sans monument écrit, sans monument d'un ordre ou d'un genre quelconque. Tous ignorent ou ignoraient à notre arrivée jusqu'à leur âge et celui de leurs enfants. Les traditions orales ne semblent bien définies que lorsqu'elles ne remontent pas au delà de l'aïeul de celui qui les raconte ; en sorte que l'on comprend facilement que les recherches archéologiques ne sont pas faciles. La science chronologique, souvent si difficile à établir parmi des peuples qui ont joui d'une certaine civilisation, est tout à fait nulle et impossible ici. Nous ne tenterons donc pas même le moindre essai à cet égard.

Après avoir donné cet aperçu si succinct des sauvages en général, il nous semble naturel d'en faire l'énumération. Le département du Nord possède des sauvages de cinq familles différentes ; différentes surtout par la langue. Aucun de leurs idiomes n'a la moindre analogie avec les quatre autres ; d'autres différences caractérisent ces cinq familles et aident à les classer à part, tout comme la ressemblance de langage nous fait ranger dans le même groupe des tribus qui sembleraient différentes à d'autres points de vue. Ces cinq familles sont : 1° la famille des Algonquins ; 2° celle des Assiniboines ou Sioux ; 3° celle des Pieds-Noirs ; 4° celle des Tchippeweyans ; 5° enfin celle des Esquimaux.

1° FAMILLE DES ALGONQUINS.

Nous donnons ce nom aux différentes nations ou tribus dont le dialecte a une telle affinité avec celui des Algonquins du Canada, qu'il est impossible de ne pas leur as-

signer une origine commune. La race algonquine occupe, à l'exclusion de toutes les autres, les districts de Norway-House, du lac La Pluie, de la rivière Rouge, de Cumberland et de la rivière du Cygne, puis on les trouve encore en majorité dans le district de la Siskatchewan. Les Esquimaux de la presqu'île de Melvill sont les seuls qui leur disputent la possession du district d'York. Des Algonquins en assez grand nombre sont aussi dans le district de la rivière aux Anglais ; quelques familles isolées ont pénétré jusqu'à Athabaskaw, en sorte qu'il n'y a que le district de la rivière Mackenzie qui n'en possède point. Si on joint à cette immense étendue de terrain celui que les différentes branches de la famille algonquine occupaient au Canada, on se convaincra facilement que ce groupe de sauvages est un des plus étendus de toute l'Amérique septentrionale.

Dans le département du Nord, cette race ne compte pas plus de 30000 âmes. La tradition nous apprend qu'elle a été autrefois bien plus nombreuse. Les guerres, la famine et surtout l'épouvantable destruction causée par la petite vérole l'ont réduite à son chiffre actuel. Mes observations personnelles, depuis que je suis dans le pays, me convainquent d'une espèce de stagnation numérique. La famille algonquine se compose ici de trois nations, qui sont : les Saulteux, les Maskégons et les Cris.

Les Saulteux occupent, dans le département du Nord, une zone de 3 à 4 degrés de hauteur au nord du 49e parallèle, et s'étendent, depuis la limite occidentale du Canada jusqu'à la partie orientale du district de la rivière Siskatchewan. Les Maskégons habitent au nord du terrain occupé par les Saulteux, jusque sur les bords de la baie d'Hudson. Les Cris, qui en tout semblent tenir le milieu entre les Saulteux et les Maskégons, se trouvent surtout sur le prolongement du centre des terres de leurs deux

nations sœurs, jusqu'auprès des montagnes Rocheuses. Cette dernière a une largeur moyenne d'environ 5 degrés.

1° *Les Saulteux.* — Les Saulteux sont une race fière, orgueilleuse, superstitieuse à l'excès, et, par suite de ces dispositions, difficile à dompter. De tous nos sauvages, ce sont ceux qui ont eu le plus de facilité de s'instruire des vérités de la religion, et ce sont précisément ceux qui en ont le moins profité, et qui comptent le plus petit nombre de chrétiens. La chose est d'autant plus étonnante qu'ils devraient naturellement subir une salutaire influence de la part de leurs frères du Canada, qui sont tous chrétiens. A la rivière Rouge, même au milieu des églises et des moyens de salut, le plus grand nombre des Saulteux restent infidèles. Ils traînent leur indolente et misérable vie dans leurs pauvres huttes d'écorce ; ils conservent toutes leurs habitudes primitives : ils se tatouent, se livrent à leurs ridicules et souvent cruelles superstitions, tout comme s'ils n'en avaient jamais entendu démontrer la folie. En retour, ceux qui embrassent la religion dans l'âge mûr s'attachent à leur foi avec une grande constance et fermeté. Malheureusement plusieurs enfants baptisés dans des circonstances particulières ont dû demeurer ou retourner avec leurs parents infidèles et sont redevenus infidèles comme eux.

Les Saulteux sont généralement de beaux hommes ; presque tous ont malheureusement une très-forte inclination pour les boissons enivrantes, ce qui est une des causes de leur endurcissement. Les chants de guerre les électrisent encore, et souvent au milieu des jeûnes et des privations ils entreprennent à pied des voyages de plusieurs centaines de milles, pour aller surprendre et scalper un ennemi le plus souvent sans défense, et revenir triomphalement danser l'horrible danse et hurler le hideux chant de *la Chevelure.* Je ne vois point pourquoi

la colonie de la rivière Rouge accepte d'être témoin de ces horreurs, l'absence de toute force régulière peut seule expliquer cette trop patiente tolérance. Ceux d'entre les Saulteux qui ont été élevés parmi nos métis, et il y en a un certain nombre, ne paraissent pas partager les dispositions de leurs compatriotes, preuve que toutes ces misères tiennent plus aux circonstances et aux préjugés de leur éducation qu'à leur caractère national. J'ai encore chez moi un jeune Saulteux d'une vingtaine d'années qui s'est fait chrétien il y a trois ans, et dont la conduite ne nous laisse rien à désirer.

Les Saulteux aiment passionnément les raçades et autres verroteries de ce genre. Ils se chargent de colliers, se fendent les oreilles pour y attacher toute une enfilade d'ornements aussi ridicules qu'incommodes : d'énormes anneaux, des chaînes grossières, de vieux rouages de montres ou de pendules, des morceaux informes de cuivre, de fer-blanc, etc., etc. Aussi leurs pauvres oreilles ressemblent assez à un bazar. Le fardeau étend les oreilles dans une proportion que plus d'un élégant n'ambitionnerait pas, et l'appendice métallique qui en complète l'énormité leur a valu parmi les Tchippeweyans le nom de *Betzarènétchay* (grandes oreilles). Joignez, comme complément de toilette, un énorme morceau de fer-blanc attaché aux narines, de longues et sales tresses de cheveux, augmentées de lambeaux d'étoffes et de fourrures, une grande quantité de plumes sur la tête, et vous aurez une idée du déploiement de prétentions vaniteuses que l'on trouve chez les Saulteux. Toutefois qu'on veuille bien me permettre de ne pas apprécier moins sévèrement d'autres ornements de tête qui, pour être d'un meilleur goût, n'ont certainement pas d'autre raison d'être que le motif qui porte le sauvage à se fatiguer d'un bagage inutile et disgracieux.

Le nom *Saulteux* vient, à nos sauvages, du saut Sainte-Marie, qui sépare le lac Supérieur du lac Huron, et d'où ils sont originaires. Bien des auteurs les désignent sous le nom de *Tchippeway*, qui est peut-être une modification du mot *Otchipwey*, nom d'une tribu de Saulteux qui habite les environs du lac Rouge. Les Cris appellent leurs frères *Nakawéiniwok*, tandis que nos modestes Saulteux se désignent sous l'appellation *Anichinabewok* (les hommes). Eût-on jamais imaginé que ces braves gens portassent la prétention jusqu'à vouloir résumer en eux l'humanité entière ?

2° *Les Maskégons.* — Ce nom est une corruption du mot *Omaskekowok* (hommes des marais). Le mot *maskeg* (marécage) est la racine du nom que porte la tribu dont nous voulons nous occuper, et qui habite les bords de la baie d'Hudson, ainsi que les terres avoisinant les groupes de lacs où se réunissent les eaux des grands fleuves qui se rendent à la baie. La raison du nom qui leur est donné vient de ce que le pays qu'ils habitent est, en général, un terrain très-marécageux. Les Anglais ont traduit littéralement leur nom et son étymologie, en les désignant sous le nom de *Swampies*.

Les Maskégons, Algonquins comme leurs voisins et frères les Saulteux, ont un caractère bien différent ; ils sont doux, ennemis du sang, faciles à diriger et moins superstitieux. Le voisinage des grandes factoreries a apporté une notable modification à leur teint et à leur sang. Les récits des voyageurs font croire naturellement que cette circonstance n'influe pas très-favorablement sur leurs mœurs.

L'Église d'Angleterre et les méthodistes ont quelques missions parmi les Maskégons, dont un grand nombre acceptent facilement l'enseignement qui leur est offert. Outre la chasse et la pêche, les Maskégons trouvent une

ressource assez abondante dans les voyages, et sont employés dans les bateaux qui font les transports entre York et la rivière aux Brochets. Soit que ces différentes circonstances influent sur le caractère de ces sauvages, ou que ce caractère soit différent de celui des autres nations, il est certain que les Maskégons consentent plus facilement que les autres à se fixer, à se construire des maisons et à cultiver un peu la terre. Dans le voisinage de Norway-House, on voit le village de Rossville ; le bas de la rivière Rouge a son « Indian settlement of Swampies », dans lequel il y a bien un peu de tout, mais où l'on trouve surtout des Maskégons venus de différentes parties du pays.

3° *Les Cris.* — Ces sauvages sont appelés *Crees* par les Anglais, *Kinistinowok* par les Saulteux, *Enna* (étrangers) par les Montagnais, *Assenaw* par les Pieds-Noirs; ils se donnent à eux-mêmes le nom de *Neyowok* ou *Iyinuvok* (hommes). Toujours, comme on voit, la même modestie. Les Cris sont une branche de la famille algonquine. Ils semblent tenir une espèce de milieu entre les orgueilleux et indomptables Saulteux et les doux et pacifiques Maskégons. Comme pour faciliter ce rapprochement, les Cris eux-mêmes se divisent en deux tribus : les Cris des prairies, guerriers et vivant réunis dans des camps, et les Cris des bois, humbles chasseurs ou pêcheurs, vivant isolés. Ces deux tribus ont une même langue qui se confond complétement avec le maskégon et diffère considérablement du saulteux, tout en conservant avec celui-ci assez d'analogie pour prouver l'unité d'origine et permettre aux deux tribus de se comprendre, du moins un peu, dès le premier abord. La langue crise est belle, riche et peut-être la plus facile de toutes les langues sauvages. Les Cris des prairies la parlent avec beaucoup de pureté et même d'élégance. Les Cris des bois perdent un peu de cette pureté, en empruntant quelque chose aux Maské-

gons. Dans certaines localités, quelques familles ont introduit dans le langage des mots et des consonnes que la langue primitive n'admet pas. La lettre *r*, par exemple, ne se trouve pas dans la langue crise, et pourtant les Cris d'Athabaskaw en acceptent la rude consonnance à la place de l'*y*, pourtant si euphonique.

Voici un tableau comparatif des modifications que le pronom personnel subit dans les différentes branches de la famille algonquine du département du Nord :

Français.	Moi.	Toi.	Lui.
Saulteux.	Nin.	Kin.	Win.
Maskégons.	Nina.	Kina.	Wiya.
Cris proprement dits.	Niya.	Kiya.	Wiya.
Certains Cris d'Athabaskaw. . . .	Nira.	Kira	Wira.
Certains Cris de l'île à la Crosse. .	Nila.	Kila.	Wila.
Presque tous les Cris des bois. . .	Nitha.	Kitha.	Witha.

Le *th* se prononce comme le *th* anglais.

Il y a une série très-considérable de mots où l'on trouve ces modifications d'une façon très-régulière, en sorte que quand on a saisi la clef de cette difficulté, la difficulté disparaît.

Les Cris des prairies vivent en assez gros camps, et principalement de la chasse du buffle. Ils sont en guerre avec leurs voisins les Pieds-Noirs. Les Cris des bois au contraire croient avec raison qu'il est beaucoup plus sage de ne point se tuer. Les uns et les autres sont généralement hospitaliers, gais, vifs, spirituels : leur grand plaisir est de faire festin et d'y inviter tout le monde. La chair de chien est un mets requis pour les grandes circonstances. Il est difficile d'imaginer l'imprévoyance de ces pauvres enfants du désert, et le peu de soin qu'ils prennent de ce qu'ils possèdent. Aussi il leur arrive souvent de souffrir, même dans des circonstances où d'autres sauvages, tels que les Montagnais par exemple, s'assure-

raient de l'abondance. Les Cris des prairies habitent des loges ou tentes de cuir, tandis que ceux des bois se contentent souvent, comme les Maskégons et les Saulteux, de tentes ou cabanes d'écorce de bouleau, plus légères à transporter, mais aussi moins confortables, si tant est qu'on puisse chercher du confort dans une loge de sauvage. Les Cris sont un peu moins superstitieux que les Saulteux, aussi leur conversion est plus facile. A l'état d'infidélité ils sont, comme les Saulteux et les Maskégons, d'une lascivité révoltante.

2° FAMILLE DES ASSINIBOINES.

La seconde famille sauvage du département du Nord est celle des Assiniboines, branche de la redoutable race des Sioux, dont ils parlent la langue, et avec lesquels pourtant ils sont en guerre acharnée. Les Sioux sont désignés par les Saulteux, leurs voisins immédiats au nord et ennemis traditionnels, par le mot *pwan*, pluriel *pwannak*, du mot saulteux *pwan*, qui signifie dans le langage de nos voyageurs : *apalath* (morceau de viande rôti devant le feu). Cette étymologie a peut-être son origine dans l'horrible coutume où sont encore quelques Saulteux de faire rôtir et de manger de la chair de Sioux, quand ils en tuent à la guerre. Le mot *Saulteux* a été adopté par les Cris, qui l'ont modifié pour en faire le mot *Pwatak;* de là le mot *Assinipwatak,* Sioux des pierres (*Assini*) ou Sioux de la montagne ; de là le mot francisé *Assinipoëls*, donné à cette nation par les premiers explorateurs, mot modifié depuis en celui d'*Assiniboine*, usité généralement. Les Anglais s'en servent aussi, quoique souvent ils donnent le nom de *Stonies* à cette tribu de Sioux. Les Assiniboines, comme les Cris, forment deux tribus parlant la même langue et désignées aussi sous les noms *Assiniboines des prairies*

et *Assiniboines des bois*. Ces derniers sont un peuple bon, doux, mais excessivement pauvre et portant sur leurs chétives personnes le cachet de la misère profonde et habituelle dans laquelle ils vivent. Les Assiniboines des prairies au contraire sont de grands et vigoureux gaillards et de francs coquins; c'est pourquoi on dit proverbialement : « Voleur comme un Assiniboine. » Ils s'unissent avec les Saulteux pour combattre les Sioux, et avec les Cris des prairies pour donner la chasse aux Pieds-Noirs. Les cruautés des guerres des sauvages sont assez connues pour qu'il ne soit pas nécessaire d'en parler. Un peu de réflexion fait avouer que ces cruautés se retrouvent malheureusement aussi sur certaines pages de l'histoire des peuples même les plus civilisés, tant il est vrai que les vices de l'homme sont partout et toujours les mêmes. Sans être aussi pauvres que leurs frères des bois, les Assiniboines des prairies ont le talent, malgré leurs rapines, d'être toujours les plus dénués de tous les sauvages qui vivent de la chasse du bison; aussi il est difficile de croire et même d'imaginer jusqu'à quel point ils s'habituent à la souffrance. Il n'est pas rare, pendant les plus grands froids de l'hiver et au milieu des plus violentes tempêtes, de voir un Assiniboine à cheval, n'ayant pour se protéger le buste nu qu'une peau de buffle jetée sur les épaules sans la moindre attache pour la fixer, tandis que le reste de la toilette est en parfaite harmonie avec cette première pièce. Après avoir vécu de longues années en pays sauvage, et avoir été exposé par conséquent bien des fois aux épreuves de notre climat, j'en suis encore à me faire la question : Comment est-il possible que ces sauvages ne périssent pas tous ?

Les Assiniboines, indubitablement, unis autrefois avec les Sioux, en ont été repoussés depuis, ce qui les a forcés à chercher un refuge sur les terres des Algonquins de

l'Ouest, et ils sont là, mêlés avec les différentes tribus de cette famille, occupant sur ces terres une étroite diagonale, qui s'étend depuis la rivière à la Souris jusqu'au haut de la rivière Athabaskaw. Les Assiniboines des bois fréquentent la mission du lac Sainte-Anne. Plus au sud, les méthodistes ont aussi un établissement sur le lac des Tourtes (Pigeon Lake). L'esprit de superstition et la passion du vol sont tels chez les Assiniboines de la prairie, que quelques-uns vont jusqu'à se couper les phalanges des doigts pour obtenir du succès dans leurs brigandages.

Comme en parlant de la rivière Rouge, il a souvent été question des redoutables Sioux, on s'étonnera peut-être qu'énumérant les sauvages du département du Nord, je ne fasse guère mention de cette farouche et cruelle nation. La raison en est toute simple : c'est que les Sioux n'habitent pas les possessions britanniques. Autrefois une tribu de cette nation, connue sous le nom de *Sioux en canots*, venait faire des expéditions sur nos terres ; c'est une de ces bandes qui massacra le P. Annaux, le jeune de La Verandrye et ses hommes. Depuis longtemps nous n'avons pas de Sioux si ce n'est comme visiteurs. Les horribles boucheries commises par ces malheureux dans le Minnesota, en 1862, les firent fuir devant le juste châtiment que leur réservaient les Américains. C'est alors que des bandes de ces sauvages, connaissant les lois internationales, vinrent de temps en temps jusqu'à la colonie d'Assiniboia, où l'on dut même leur procurer quelques aliments pour les empêcher de mourir de faim. Au demeurant, ces cruels assassins ne sont point des nôtres. Nous avons assez de misères et de responsabilités sans nous occuper de celle-là. Leur propre histoire et les hauts faits de leurs frères les Assiniboines ne nous inspirent pas un vif désir de les posséder ; nous avons assez des derniers, qui, d'après ce que nous avons dit plus haut, habi-

tent dans les districts de la rivière du Cygne et de la rivière Siskatchewan, et qui sont au nombre de trois à quatre mille.

3° FAMILLE DES PIEDS-NOIRS.

A l'ouest des terres des Cris des prairies et au sud de la Siskatchewan, dans le district du même nom, se trouve la troisième famille sauvage du département du Nord; ce sont les Pieds-Noirs. Comme tous les sauvages des prairies, ils vivent en gros camps, et n'ont de ressources que la chasse du buffle et autres gibiers de ces prairies. La chasse est-elle productive, ils regorgent d'abondance; fait-elle défaut, ils languissent et souvent périssent de faim. Je n'ai jamais eu de relations particulières avec les Pieds-Noirs, mais d'après ce que l'on en dit ce peuple semble doué d'un noble caractère. Noblesse sauvage, sans doute, mais enfin quelque chose de mieux que ce que l'on trouve chez leurs voisins. Un gentilhomme anglais qui avait passé plusieurs années parmi les Pieds-Noirs parut s'étonner beaucoup un jour de ce que je ne m'enthousiasmais pas à leur sujet, tandis que lui résumait son estime pour ce peuple par l'exagération suivante : « Les Pieds-Noirs sont aux autres sau« vages ce que les Anglais sont aux autres peuples. » Je baissai la tête en signe d'admiration et laisse à chacun de faire le commentaire qui sera le plus de son goût. Comme guerriers, les Pieds-Noirs ont une réputation avantageuse et sont redoutés jusqu'au delà des montagnes Rocheuses. Dans leurs guerres presque continuelles avec les Cris, on ne les accuse pas généralement d'être les premiers à violer les traités de paix conclus de temps à autre. Ils sont plus riches que leurs voisins, possèdent surtout plus de chevaux : ce qui excite ces derniers à des expéditions guerrières dont le but, au moins secon-

daire, est de se procurer des coursiers qu'ils enlèvent quelquefois par bandes nombreuses. Les Pieds-Noirs habitent aussi des loges ou tentes de cuir ; ces loges sont plus spacieuses et mieux entretenues que celles de nos autres sauvages. Aux jours de l'abondance, il y règne un certain luxe; luxe de poil et de cuir! Les Pieds-Noirs sont moins malpropres que les autres tribus nomades. Leurs vêtements, quoique faits de cuir, sont quelquefois riches et élégants; ils déploient même un goût exquis dans l'ornementation de ces vêtements. Le poil de porc-épic et d'orignal, le crin de leurs chevaux et surtout la chevelure de leurs ennemis leur fournissent des moyens d'ornementation qui dépassent de beaucoup ce que d'habiles fabricants pourraient croire possible avec de pareilles ressources. Les Pieds-Noirs attaqués par les Cris, à cause de leurs chevaux, vont jusque sur le territoire américain, comme au delà des montagnes Rocheuses, dans un même but de vol et de pillage. Aussi sont-ils redoutés de tous leurs voisins. Espérons que les efforts commencés il y a quelques années pour leur conversion, et qui sont déjà couronnés de quelques succès, finiront par obtenir la régénération de ce peuple, la fin par conséquent de ces guerres qui, autrement, amèneraient l'extinction de la nation elle-même.

Les Pieds-Noirs, très-peu délicats sur ce qu'un homme de cœur ferait passer avant toutes les autres délicatesses, sont pourtant excessivement jaloux ; aussi un très-grand nombre de leurs femmes portent la marque très-visible des excès de la colère, et surtout de la colère jalouse de leurs maîtres impitoyables. C'est le nez de la femme qui est le point de mire ; bien des figures sont privées de cet important organe : un coup de couteau ou de dent a suffi à l'opération. Comme elle est digne, la noblesse sauvage !

Les Pieds-Noirs sont au nombre d'environ six mille; nombre qui diminue par suite de la guerre et des maladies contagieuses auxquelles ces sauvages sont plus exposés que les autres, vu leurs relations avec des tribus qui habitent un climat moins sain que le nôtre.

Les Cris désignent les diverses tribus de Pieds-Noirs sous le nom générique de *Ayatsiiyniwok* (étrangers ennemis). Les Montagnais les appellent : *Ennaslini* (mauvais Cris ou mauvais étrangers).

La nation des Pieds-Noirs se compose de trois tribus : ce sont d'abord les Pieds-Noirs proprement dits, ou *Sixika,* puis les Piéganes (Piéganew), et enfin les Gens du sang (Kena). Ces trois tribus parlent une même langue, se réunissent pour la guerre, ont des mœurs et des coutumes identiques, et pourtant maintiennent entre elles une distinction marquée. Tout ce groupe de sauvages est extrêmement avide de vengeance : il peut la retarder longtemps, mais rarement en perdre le souvenir. Sans avoir de gouvernement régulier, les Pieds-Noirs possèdent une organisation militaire mieux définie que celles des autres enfants de la prairie. Ils reconnaissent eux-mêmes sept classes de soldats, pourvue chacune d'un chef, et auxquelles sont dévolus dans une certaine proportion l'organisation du camp et le maintien de l'ordre.

Un trait caractéristique de la nation qui nous occupe, c'est le culte du soleil, culte public et solennel qui se traduit surtout par une fête au commencement du mois d'août, à laquelle toute la nation prend part. Cette fête semble assigner à ces sauvages un rapprochement plus marqué avec des peuples connus. Ce culte de l'astre du jour, assez naturel à l'homme privé de la révélation, a ses grands prêtres, ses vestales, ses temples improvisés, son feu sacré, ses joies burlesques et profanes. Le cérémonial de cette fête est très-compliqué;

les sacrifices en sont une partie essentielle ; quelques enthousiastes vont jusqu'à immoler une partie d'eux-mêmes, en se coupant les doigts. La musique vocale et instrumentale aide l'entrain, sinon la ferveur. Et quels virtuoses que ces farouches hurleurs de la prairie ! Les plus grossières et les plus ridicules des superstitions, le tout enrichi des orgueilleuses fanfaronnades des chefs, captivent ce peuple subissant l'empire d'une coutume ou d'une croyance dont il ignore et le but et l'origine.

Cette fête du soleil, *Natous*, et le culte rendu à cette brillante manifestation de la toute-puissance du soleil de justice, ont induit en erreur quelques-uns de ceux qui ont parlé des Pieds-Noirs, en leur faisant croire que cette nation ne connaît point un être suprême. Pourtant ces sauvages, comme les autres, ont une idée indéfinie de la Divinité, de l'excellence d'un être ou principe invisible. Le mot *Dieu* ne se traduit pas littéralement dans leur idiome, qui cependant permet de parler si bien de la Divinité et d'en exprimer les attributs. Par exemple ils disent : *Ispounitapi* (celui qui est en haut), et encore : *Kininon* (notre Père). Cet excellent être invisible que naturellement ils supposent en haut, au ciel, c'est bien Dieu, dont ils affirment la bonté infinie en le désignant aussi par le mot même que le Fils de l'Eternel a mis sur nos lèvres en nous enseignant à prier.

Aux trois tribus de Pieds-Noirs s'en est jointe une quatrième qui n'est pas de la même famille : la tribu des Sarcis. Ces derniers se sont identifiés avec leurs alliés, auxquels ils ressemblent par les mœurs et les habitudes, mais dont ils restent séparés par le langage. Cette dernière distinction caractéristique rattache les Sarcis à la nation des Castors qui habitent les bords de la rivière à la Paix, et qui est une branche de la famille montagnaise ou tchippeweyane, dont nous parlerons

bientôt. Les Sarcis ont perdu la douceur, l'esprit de paix et d'honnêteté qui caractérisent toutes les tribus de leur race, pour s'inspirer de l'esprit de vengeance et de vol propre à la nation avec laquelle ils se confondent maintenant. Ce déplacement d'une tribu que les guerres menacent d'éteindre bientôt complétement a quelque chose de semblable à ce qui s'est fait pour les Assiniboines, qui non-seulement ont abandonné les Sioux, leurs frères ou alliés naturels, mais qui même leur font aujourd'hui une guerre acharnée, et leur ont juré une haine implacable. L'une de ces deux scissions, celle des Sarcis, s'est opérée par une émigration vers le sud, tandis que celle des Assiniboines les a repoussés vers le nord ou nord-ouest.

Avant de nous séparer des Pieds-Noirs, disons que, contrairement aux autres sauvages du département du Nord, ils n'enterrent point leurs morts ; ils les habillent avec soin, les déposent dans leurs loges, à la porte de laquelle ils immolent des chevaux, surtout si c'est un chef, afin que le défunt puisse chasser à loisir dans les prairies de l'autre monde. Il va sans dire que les bêtes fauves dévorent ces restes inanimés, laissés sans nulle garde.

4° FAMILLE DES TCHIPPEWEYANS OU MONTAGNAIS.

En quittant les prairies et les nations qui les habitent, on perd de vue les scènes de sang, de vol et de brigandage, pour entrer dans une région plus calme, au milieu d'un peuple différent de ceux qui viennent de fixer notre attention. La famille tchippeweyane ou montagnaise forme un contraste bien frappant avec ceux qu'elle appelle les *Grandes-Oreilles* (Saulteux), les *Mauvais-Étrangers* (Pieds-Noirs), etc. Les noms mêmes donnés

à la famille indienne dont nous voulons parler la font confondre avec d'autres auxquelles elle n'appartient certainement pas. Ainsi le nom *Montagnais* a fait croire que nos Montagnais du Nord sont frères des Montagnais qui habitent le bas du Saint-Laurent et les bords du Saguenay. Ces derniers se rattachent à la famille algonquine, dont ils parlent la langue, tandis que nos Montagnais sont une race tout à fait distincte. La douceur de caractère établit sans doute un grand rapprochement entre ces deux bandes de Montagnais, et je crois que c'est ce rapprochement qui a valu à ceux du Nord-Ouest le nom qu'ils portent. Des voyageurs qui avaient d'abord vu les Montagnais du Canada, dont ils ignoraient la langue, étant arrivés parmi ceux du Nord qu'ils ne comprenaient pas davantage, ont pu facilement croire que c'était un même peuple. Le nom *Tchippeweyan* se confond aussi quelquefois avec celui de *Tchippewey*, que les Anglais donnent toujours aux Saulteux.

Le mot *Tchippeweyan*, pluriel *Tchippewanak*, emprunté à la langue crise, a son étymologie dans les deux racines *Tchippaw* (pointu) et *Weyan* (peau, couverture, vêtement); et ce nom a été donné par les Cris aux Montagnais leurs voisins, parce que primitivement ces derniers portaient des vêtements terminés en pointe, comme font encore les Loucheux et les Esquimaux. La forme élancée des canots montagnais aurait pu aussi déterminer cette appellation qui, en lui supposant une élision, exprimerait aussi cette forme des embarcations. Quoi qu'il en soit de ces deux noms, que tout le monde confond, la famille des Denè (hommes) qui les porte, diffère considéralement des autres peuples dont nous avons déjà parlé. Les dialectes d'abord n'ont pas la moindre analogie, et les mœurs diffèrent autant que le langage. Les Montagnais sont doux, timides, lâches encore plus que les

autres sauvages. Quoique perdus à de grandes distances, dans les forêts épaisses qui les protégent, ils se croient toujours poursuivis par des ennemis, par les mauvais étrangers (Ennaslini). Jusqu'à l'arrivée des Missionnaires parmi eux, ils étaient souvent saisis de terreurs paniques et insensées, qui les faisaient courir à perte d'haleine ou à force d'aviron, et cela lors même qu'ils étaient réunis en grand nombre. Une femme, un enfant avaient cru entendre le bruit de la détente d'un fusil, ils venaient tout épouvantés en avertir leurs familles ou le camp : tout de suite, sans autre donnée, toute la bande de ces preux prenait la fuite. Ces craintes chimériques avaient sans doute une raison d'être dans le souvenir des guerres que ces sauvages ont eu autrefois à soutenir contre les nations voisines. S'ils ont été vaillants soldats, ils sont bien changés; aujourd'hui l'esprit guerrier ne domine pas chez les Montagnais. Les Cris, leurs ennemis d'autrefois et alliés d'aujourd'hui, disent cependant qu'ils étaient braves une fois l'action engagée. Ce qui, en définitive, met leur courage à peu de chose près au niveau de celui de bien d'autres qui passent pour braves.

Les Montagnais n'avaient pas peur seulement des vivants, mais aussi des morts. Au décès de quelqu'un, ils tiraient force coups de fusil pour apaiser les mânes irrités, se hâtaient d'enfouir le cadavre dans la terre, partaient de suite et évitaient autant que possible de revoir cet endroit qu'ils regardaient comme fatal. — Je voyageais avec deux Montagnais infidèles; le mauvais temps nous força de demeurer un jour entier auprès d'un lieu de sépulture. A midi, un de mes compagnons est saisi d'une fièvre brûlante. Sa figure s'enflamme, son pouls bat violemment, sa respiration est gênée, il soupire, souffle, s'agite. Je le crois bien malade, et il l'était de fait. Le lendemain nous partons. Je change de rôle avec mon

homme ; je l'installe chaudement dans mes couvertures, au milieu de mon canot, et prenant son aviron je rame de toutes mes forces pour hâter notre arrivée au prochain établissement sur notre route. A peine éloignés du rivage, je m'aperçois que la respiration de mon malade est plus facile, son agitation se calme, bientôt il demande à manger; quelques heures après, il était parfaitement rétabli, m'avouant que la peur des morts avait seule causé son mal. Les Montagnais infidèles se livraient à une douleur extravagante, ils pleuraient, ils hurlaient même, brûlaient, détruisaient tout ce qu'ils possédaient; couverts d'un misérable haillon qu'ils devaient à la charité d'autrui, ils demeuraient une année entière sans chasser, attendant leur subsistance du sentiment de compassion que leur état pitoyable pouvait inspirer aux autres. Une frayeur exagérée de la mort se remarquait aussi parmi cette nation. Il va sans dire que cette crainte excessive, ainsi que les usages précités, ont disparu par le fait de l'enseignement chrétien qui, sous ce rapport comme sous bien d'autres, a de beaucoup amélioré la position de ces infortunés. Les Montagnais ont une horreur très-prononcée pour le sang, et ne comprennent pas qu'on se batte autrement qu'en se saisissant à la chevelure, et en luttant ainsi corps à corps. Il y a cependant loin de cette disposition à la sensibilité de caractère. Les Montagnais ne se livrent pas à des voies de fait sanglants. Néanmoins avant d'être chrétiens ils étaient d'une insensibilité telle, qu'ils abandonnaient leurs parents sans ressource au milieu des forêts, lorsque l'âge ou les infirmités ne permettaient pas à ces derniers de suivre la famille. D'autres nations tuent leurs vieillards et infirmes, eux les laissaient mourir. Même les orphelins adoptés étaient traités avec une rigueur que l'on serait facilement tenté de qualifier de cruauté. Puis la femme ! Oh ! comme elle était malheureuse la Montagnaise in-

fidèle !... Ces hommes si doux, si bons avec les étrangers, si lâches avec des ennemis imaginaires, devenaient souvent les bourreaux de la compagne de leur vie. Aucune nation peut-être n'avait un pareil mépris pour la femme, ce mépris égoïste qui disposait tout de façon que l'homme recueillît toutes les satisfactions possibles, laissant à sa mère, à son épouse, à sa fille tout ce qu'il leur était physiquement possible d'endurer de souffrances, de privations, de travail. Ah ! religion sainte, que tes maximes font de bien aux nations comme aux individus !

Un trait bien consolant du caractère des Montagnais, c'est leur éloignement pour le vol; il n'y a certainement pas un peuple plus honnête. Tous les voyageurs ont lieu de reconnaître et d'admirer cette disposition, qu'ils possédaient même avant l'introduction du christianisme parmi eux. Cet éloignement du vol ressort avec d'autant plus d'éclat que les Montagnais sont, je crois, les plus intéressés des sauvages. Ils n'ont point l'imprévoyance des autres et gardent, autant que possible, quelque chose pour le moment de la détresse. Ils ne partagent pas le désir effréné qu'ont les Cris de manger en festin tout ce qu'ils possèdent ; ils convoquent quelquefois leurs parents et leurs amis à un régal, mais en temps et lieux, et jamais à la condition d'être le lendemain dans la disette ou la souffrance. Tous les sauvages sont demandeurs, les Montagnais plus que les autres, sans pourtant s'offenser des refus qu'ils subissent souvent. Leur curiosité est insatiable, il leur faut tout voir, tout toucher, et chose vraiment extraordinaire , invariablement ils remettent en place les objets qui naturellement excitent davantage leur convoitise, lors même qu'ils pourraient les dérober sans danger de provoquer le moindre soupçon contre eux. L'esprit de superstition, naturel à l'homme ignorant, et suite du besoin de croire, se retrouve sans doute parmi

les Tchippeweyans, restreint néanmoins dans des limites plus étroites que chez certains autres sauvages. Ils ont leurs jongleurs (Ikanzè), qui n'osent pas revendiquer une puissance analogue à celle que s'arrogent ceux des Cris et des Saulteux. La polygamie, commune parmi toutes les nations infidèles, se retrouve aussi chez celle dont nous parlons. Chez elle l'union conjugale ne semble pas un lien obligatoire; de là sans doute de grands désordres; il est néanmoins consolant de dire que ce peuple avait conservé la loi naturelle au point de ne pas commettre de crimes contre nature, malgré les exemples nombreux de ces monstruosités fournis d'une manière notoire par les Cris avec lesquels ils sont en relations journalières.

On comprend facilement que cet ensemble de qualités avait prédisposé favorablement les Tchippeweyans à embrasser le christianisme. Aussi presque toute cette famille a accepté notre sainte religion, et la grande majorité en pratique fidèlement les importantes obligations. Parmi nos Montagnais sont quelques-unes de nos plus belles missions. Leurs heureuses inclinations nous les ont fait rechercher tout d'abord. Dans l'impossibilité d'évangéliser à la fois tous les sauvages du département du Nord, Mgr Provencher et son successeur ont fait travailler de préférence à la conversion des Montagnais. Le succès a prouvé l'à-propos de cette détermination. Un vicariat a été créé presque exclusivement en faveur de ce groupe de tribus. De plus, les Montagnais du district de l'île à la Crosse viennent aussi de passer sous la houlette d'un nouveau pasteur, par suite du succès des missions établies chez eux, ainsi que dans le haut de la rivière Siskatchewan.

La famille montagnaise habite les districts de la rivière aux Anglais, d'Athabaskaw et de la rivière Mackenzie, à

l'exception pourtant du littoral de la mer Glaciale, envahi par les Esquimaux. Quelques familles crises s'étendent aussi jusqu'à Athabaskaw.

La race tchippeweyane comprend un grand nombre de tribus que nous classerons en quatre nations : les Tchippeweyans, les Castors, les Esclaves et les Loucheux.

1° Les Tchippeweyans renferment trois tribus : les Montagnais proprement dits, les Mangeurs de caribou et les Couteaux-Jaunes, qui se ressemblent sans traits saillants de différence, sauf ceux que le plus ou moins de ressources locales leur permet d'admettre dans leurs vêtements ;

2° La nation des Castors comprend les Castors proprement dits, qui habitent les bords de la rivière à la Paix et les magnifiques terres qu'elle arrose ; les Mauvais-Mondes, qui avoisinent les premiers et se trouvent sur les bords de la branche orientale de la rivière du Liard ; enfin les Sarcis, dont nous avons déjà parlé, qui se sont détachés de la famille montagnaise pour s'unir à la famille des Pieds-Noirs. La langue des Castors diffère de celle des Tchippeweyans proprement dits ; elle en est pourtant une branche, et c'est l'analogie de ces idiomes qui permet de rattacher à une même souche les deux nations qui les parlent. Les Castors se séparent de leurs frères, dont ils n'ont pas absolument toute la bonté. Plus de légèreté, de générosité, d'imprévoyance et une passion effrénée pour le jeu indiquent aussi une différence de caractère ;

3° Les Esclaves tirent leur nom du mépris profond que les nations autrefois ennemies leur avaient voué au temps des guerres et à l'époque où ils fuyaient devant leurs adversaires. Les tribus qui composent cette nation sont : les Esclaves proprement dits, les Peaux-de-lièvres, les Plats-côtés-de-chiens, les Tekenè, les Nahanè et autres

petites tribus composées seulement de quelques familles. Des différences dans les langues de ces tribus, de même que certaines analogies, semblent les rattacher au groupe que nous leur assignons dans la famille. Il est difficile de se faire une idée de la pauvreté,dans laquelle vivent ces derniers sauvages. Le climat qu'ils habitent est des plus rigoureux ; l'élévation de la latitude tient dans certains endroits le soleil sous l'horizon pendant des semaines entières, et ils sont là dehors, souvent sans loges ou tentes, n'ayant qu'une cabane de branches. Quand les lièvres ou les lapins leur manquent, la disette est affreuse. C'est au milieu d'une de ces terribles épreuves qu'on en a vu se livrer à toutes les horreurs du plus révoltant cannibalisme. Dans cette circonstance, quatre-vingt-dix Peaux-de-lièvres ont été mangés par leurs frères, à la porte d'un fort de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson. La justice et la vérité veulent que l'on dise que, comme règle invariable, les sauvages en détresse trouvent du secours dans les postes de traite, quand on le peut ; on va même au-devant de ceux qu'on sait être réduits à l'extrémité. Cette fois , pendant l'hiver de 1840 à 1841, M. Fisher, en charge au fort Good-Hope, au lieu de pouvoir porter secours aux sauvages peaux-de-lièvres qui jeûnaient, se vit dans l'obligation d'abandonner lui-même l'établissement qu'il commandait, pour aller avec ses hommes chercher refuge ailleurs, ne laissant qu'un Canadien du nom de *Saint-Arnaud*, pour garder le comptoir. Redoutant les sauvages qui s'étaient groupés autour du fort dans l'espoir d'y trouver du secours, Saint-Arnaud se vit dans la cruelle nécessité de leur en fermer les portes, pour sauver sa vie et l'établissement confié à ses soins. Lui-même n'assura son existence et celle de sa famille qu'en mangeant les parchemins qui servaient de vitres aux maisons, et les bouts de cordes ou mor-

ceaux de cuir qui étaient perdus dans les hangars ou dans le fort. Pendant ce temps les infortunés Indiens subissaient toutes les horreurs de la famine ; un grand nombre moururent, quatre-vingt-dix furent mangés. A la lueur du feu du camp, Saint-Arnaud vit de malheureuses mères, tombées dans l'agonie du désespoir, saisir leurs petits enfants morts d'inanition, les élever en l'air en poussant des vociférations affreuses, suivies de ce rire désespéré plus cruel que les pleurs, puis rôtir ces enfants pour en déchirer les membres et les partager avec ceux qu'un reste de forces protégeait contre le dernier râle de l'agonie ! Ces malheureux, d'ordinaire si doux, surprirent dans le sommeil deux employés de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson qui portaient les dépèches. Des femmes les tuèrent à coups de hache dans leur campement, et la tribu s'en nourrit.

Je pense que ce sont ces misères extrêmes qui, depuis cette époque jusqu'à celle de l'arrivée des Missionnaires, avaient porté cette tribu infortunée à détruire les petites filles au moment de leur naissance ou même quelques mois après. Cette coutume monstrueuse ne se trouve point parmi les autres sauvages du département du Nord. Tous au contraire aiment beaucoup leurs petits enfants ; ils préfèrent sans doute leurs fils, en donnant néanmoins à leurs filles une large part de cet amour gravé par la nature dans le cœur des pères. Si les bords de la rivière Mackenzie ont entendu les gémissements de ces innocentes victimes, que l'écho de ces voix plaintives arrache à notre âme un sentiment de compassion pour l'horrible et profonde misère qui seule a pu conduire à ces excès. Sont-ils donc inutiles ou indifférents les efforts héroïques des hommes qui vont vivre de la vie de ces infortunés pour améliorer leur condition morale d'abord, puis, comme conséquence, leur position physique ? C'est

sur cette plage inhospitalière, au milieu des tombes ignorées de tant de victimes de la souffrance et de la douleur, c'est à Good-Hope que reposent les dépouilles mortelles de notre cher et zélé P. Grollier. Que la sublimité de son sacrifice s'élève jusqu'au trône de Dieu, comme un encens d'agréable odeur, pour neutraliser l'épaisse et nauséabonde fumée qui s'exhale de tous ces sacrifices humains ! Que les accents ardents de la prière de ce premier martyr de l'apostolat dans le vicariat Mackenzie fassent descendre une pluie abondante de grâces sur les trop infortunés sauvages, auxquels le premier il a dit : « Ne tuez pas vos filles, » alors que pour donner du poids à sa parole il a dépensé lui-même généreusement et rapidement en faveur de ces néophytes et catéchumènes une existence marquée de tant de noble délicatesse!

4° La quatrième nation qui se rattache à la famille montagnaise est celle des Loucheux : ce mot est la traduction du montagnais *dékedhè*. Ceux qui le parlent se nomment eux-mêmes *dendjiyè* (hommes), et les voyageurs anglais les appellent *quarrellers* (querelleurs). D'ordinaire on rattache les Loucheux à la famille montagnaise, à cause de la grande analogie du langage, et quoique la différence de mœurs semble leur assigner une autre parenté. Un petit nombre d'entre les Loucheux habitent en dedans des limites dans lesquelles nous avons circonscrit le département du Nord; le gros de la nation réside au delà des montagnes Rocheuses, dans le territoire cédé par la Russie aux Etats-Unis. Ces dernières années encore, les Loucheux étaient en guerre avec les Esquimaux et même entre eux. Cette circonstance a nécessairement influé sur les habitudes de ces sauvages. Les Loucheux sont grands; leur esprit guerrier se trahit par l'ornementation dont ils sont très-avides; à eux aussi il semble que pour être beau et bon soldat il faut un riche et élé-

gant costume. Les armées civilisées prouvent assez que ce soin n'est pas en dehors des préceptes de l'art de la guerre. Pourquoi nos guerriers des bois et des prairies ne se chargeraient-ils pas la tête de plumes, lorsque les plus vaillants capitaines des armées les mieux organisées regardent un panache comme le complément obligé de telle ou telle arme. Les Loucheux ont un goût marqué pour les raçades que dédaignent les Montagnais. On en peut dire autant de l'usage de se barbouiller la figure avec des couleurs. A part l'esprit de coquetterie, cette coutume chez le sauvage qui fait la guerre est due en grande partie au désir de se donner une tournure formidable, ou de déguiser les trop fortes émotions auxquelles les livre la crainte lorsqu'ils pensent aux chances d'un combat. Les coquillages ainsi que les verroteries sont extrêmement recherchés comme objets d'ornementation ; les raçades servent de plus comme moyen d'échange, faisant mieux que les fourrures les fonctions de monnaie. Les Loucheux ont la réputation de mieux traiter leurs femmes que les autres Montagnais. Ils habitent, non des tentes coniques, comme leurs frères, mais des tentes semi-elliptiques, qu'ils ont le soin de bien arranger contre le froid excessif auquel ils sont exposés. Les différentes nations montagnaises forment une population d'environ 15 000 âmes. Les tribus de la rivière Mackenzie surtout sont depuis quelques années en proie à une maladie contagieuse qui les décime rapidement.

Les Montagnais, sans avoir la barbe aussi fournie que la race blanche, en sont pourtant mieux pourvus que les autres tribus des Peaux-Rouges. J'ai vu un grand nombre d'enfants de pur sang montagnais avec des cheveux châtain clair, et ces mêmes enfants parvenus à un âge plus avancé avaient les cheveux noirs, comme le reste

de la nation. Cette observation souvent faite a ajouté à la conviction où je suis, que les circonstances autant que la race déterminent plusieurs des différences qui existent entre les peuples sauvages et leurs frères de la civilisation.

5° FAMILLE DES ESQUIMAUX.

Entrés dans le département du Nord pour en étudier l'ethnographie, nous venons de jeter un coup d'œil rapide sur les naturels qui habitent ce pays depuis son extrémité sud-est jusqu'auprès de l'embouchure du fleuve Mackenzie ; il est néanmoins un peuple dont nous n'avons point encore parlé : c'est la famille des Esquimaux, peuple du littoral qui séjourne au milieu des glaciers éternels qui bordent l'océan Arctique, à la garde desquels la Providence semble l'avoir préposé ; peuple façonné pour ces affreuses régions qui, à leur tour, ne semblent faites que pour lui. En Amérique, les Esquimaux entourent la mer Polaire d'un cercle animé ; ils sont sur tous les détroits, sur grand nombre d'îles et sur la terre ferme, depuis le Groënland jusqu'au détroit de Behring ; dédaignant néanmoins de descendre dans la baie d'Hudson, au-dessous du soixantième parallèle. La mission de garder la mer Glaciale les entraîne en deçà de cette latitude sur les côtes du Labrador. Les Esquimaux traversent le détroit de Behring et reçoivent sur la côte asiatique le nom de *Namollos*. Ces sauvages forment ainsi un trait d'union entre l'ancien et le nouveau monde ; ils sont la seule nation non civilisée que l'on retrouve dans les deux hémisphères, comme pour attester que les peuples de tous les continents ont une seule et même provenance.

Le nom *Esquimau* a une origine crise ou algonquine, *Ayaskimè,* pluriel *Ayaskéméwok,* étant le nom donné à ce peuple par les Cris. L'étymologie et la signification de ce mot se trouvent dans les deux racines *Aski* (chair ou poisson cru) et *Mowéw* (il mange).

On comprend facilement que les diverses tribus d'un peuple qui habite une si immense étendue de terre doivent nécessairement différer entre elles. Il y a trop loin du Labrador au détroit de Behring, du Groënland à l'extrémité nord de l'Asie, pour que la nation qui habite ces plages se trouve en tout semblable à elle-même. Une partie a subi des influences qui ont modifié ses mœurs ; tous pourtant parlent encore la même langue ; d'où il faut conclure qu'ils ont une même origine. Nous ne voulons nous occuper que des Esquimaux du département du Nord ; ceux par conséquent que l'on trouve entre Churchill et l'embouchure du fleuve Mackenzie, qui naguère encore étaient sous la juridiction de l'Évêque de Saint-Boniface, et qui maintenant se voient les uns dans le vicariat apostolique d'Athabaskaw-Mackenzie et les autres dans la dernière subdivision ecclésiastique du pays. Ces Esquimaux se nomment eux-mêmes *Innoïts.* Je ne crois pas que leur nombre s'élève à plus de 4 ou 5 000. Les Innoïts ont une réputation de bravoure bien grande ; ils sentent qu'ils sont forcés de défendre leur terrain; car où iraient-ils, s'ils étaient repoussés de l'étroit littoral qu'ils habitent ? Au reste, il n'y a absolument qu'un point où les Esquimaux soient exposés à la guerre : à l'embouchure même de la rivière Mackenzie, dont les Loucheux voulaient leur défendre l'entrée. Ailleurs, ils ne voient personne, si ce n'est les Mangeurs de caribou, qui fréquentent avec eux le fort de Churchill, qu'ils rencontrent aussi quelquefois à la lisière des landes stériles, et avec lesquels ils vivent en parfaite harmonie.

Les Mangeurs de caribou ne sont pas, certes, hommes à fournir aux autres l'occasion de cultiver l'art de la destruction ou de la défense, avec leur naturel si plein de douceur ! et ils affirment que leurs chers voisins ont encore une douceur plus grande et une docilité parfaite. Ce qui ne les empêche pas de les regarder quelquefois comme leurs ennemis. Cet effort d'imagination ne prouve qu'une chose : la pusillanimité de ceux qui en sont capables.

Nos Esquimaux ne sont pas des géants ; cependant ils ne sont pas d'aussi petite taille qu'on le croit généralement. Les femmes pourtant sont au-dessous de la moyenne, ce qui n'étonne point ceux qui connaissent les tribus montagnaises. Je ne puis point partager l'opinion qui rattache les Esquimaux à la race blanche ; je crois que, sans leur faire injure, on peut leur reconnaître une petite teinte jaune, si toutefois il en coûte trop de les rattacher aux Peaux-Rouges. Que les Esquimaux soient plus blancs ou moins cuivrés que les autres sauvages, cela se comprend facilement, tout en leur assignant la même origine. Il y a certainement moins de différence entre eux et leurs voisins qu'entre les peuples des différentes parties de l'Europe. Le genre de vie que mènent les Innoïts doit considérablement influer sur la couleur de leur peau. Enfermés une grande partie de l'année dans leurs cabanes de glace, sans soleil, sans fatigue, il n'est pas difficile de comprendre qu'ils soient plus blancs que ceux de même race qui sont constamment exposés aux intempéries de l'air, et chez lesquels la misère produit des effets surprenants. J'ai vu des sauvages ayant la teinte ordinaire de leurs compatriotes, devenir presque aussi noirs que les nègres pendant des jeûnes rigoureux au milieu de l'hiver. C'est à tel point que, quand je rencontre des sauvages que je sais ou présume

avoir souffert de la faim pendant longtemps, je cherche dans la couleur de leur peau à m'assurer de leur position véritable. La barbe des Esquimaux ne doit pas étonner plus que celle des Montagnais ; en définitive, je les crois de même race que nos autres sauvages, se rattachant plus immédiatement pourtant aux Kamtschatkans ou Mongols hyperboréens.

Les Esquimaux habitent des huttes construites en bois, quand ils trouvent sur la côte des arrachis charriés à la mer par le courant des fleuves ; car on sait qu'il ne croît pas de bois sur ces plages désertes. A défaut de bois, la pierre sert aussi d'appareil de construction ; dans l'un et l'autre cas, la neige et l'eau glacée servent de ciment ; quand tout le reste manque ils emploient la glace et elle ne manque jamais à ces malheureux qui, comme les autres hommes, ont reçu de la nature la puissance de dominer les obstacles qu'elle sème sur leur chemin. Un peu de mousse, quelques phoques et de la glace, voilà souvent ce qui seul est au service des Esquimaux, et, avec ces faibles ressources, au milieu des horreurs et du chaos des plages glacées qu'ils habitent, ils maintiennent leur existence, prolongent leur vie et ne souffrent pas toujours autant qu'on le croirait naturellement. La glace se transforme en une habitation où règnent sans doute la malpropreté et la gêne, mais qui, par sa nature, donne accès à la lumière du dehors, et qui, en même temps, protége ses habitants contre les vents, les tempêtes, les rigueurs d'un climat à nul autre semblable. La chair du phoque nourrit la famille, qui se revêt de sa peau ; son huile alimente la lampe, en faisant brûler tristement un peu de mousse placée sur une pierre ou le sol glacé. C'est le seul luminaire, le seul combustible. Là vivent des êtres bien bas sans doute dans l'échelle de la vie, dignes de toute notre compassion et de notre

intérêt ; des êtres dans lesquels brillent les rayons de l'intelligence et dans les poitrines desquels battent des cœurs qui savent sentir et aimer. La mère baise tendrement l'enfant qu'elle chérit, et, à défaut de tout le reste, l'enveloppe de son affection, de ses soins et d'un peu de mousse. Là, l'œil de l'homme, privé de contempler les splendeurs du soleil pendant plusieurs mois de l'année, au milieu d'une nature qui n'a ni fleurs, ni verdure, ni végétation, mais toujours couverte sous son linceul de mort, là l'œil de l'homme s'arrête avec une douce complaisance sur ceux qu'il aime et que, dans son langage comme dans le nôtre, il appelle : mon père, ma mère, mon époux, mon épouse, mon enfant, mon frère, ma sœur, mon ami ! Ces liens de famille enchaînent des existences qui ne semblent pas avoir d'autres sources de satisfaction. Comme ils ont besoin en effet de ce sentiment pour goûter quelque douceur ici-bas ! Car, avouons-le, il est bien ridicule l'enthousiasme de certains poëtes qui, en prose plus qu'en vers, ont peint le bonheur des Esquimaux et des autres sauvages d'après les rêves de leur imagination, et non pas d'après la connaissance certaine de leur position véritable.

J'ai dit que les Esquimaux qui visitent Churchill sont très-doux, j'ajouterai que, depuis assez longtemps ils ont des relations commerciales avec ce poste. Les autres Esquimaux du département du Nord n'ont commencé à renouer des relations de ce genre qu'en 1849. Jusqu'alors leurs ennemis, les Loucheux, ne leur permettaient pas de monter le fleuve de Mackenzie, et leur genre de vie sur le littoral de la mer n'est pas assez séduisant pour attirer à eux. Dans cette partie surtout les Esquimaux sont excessivement voleurs ; ils croient avoir droit à tout ce que possèdent les étrangers ; ils déploient autant d'a-

dresse que d'effronterie à dérober et à recéler ce qui est à leur portée. Pourquoi les glaciers du Nord n'auraient-ils pas leurs filous tout comme les centres les plus brillants de la civilisation ?

Les Innoïts construisent leurs cabanes par groupes ou villages, dans les endroits où la pêche à la baleine leur assure une subsistance abondante; dans d'autres circonstances, ils s'isolent davantage, vivant de la pêche du phoque ou de la chasse du caribou. Tout naturellement, les interminables et si rigoureux hivers qu'ils ont à subir les forcent à plus de prévoyance que les autres indigènes. Au temps de l'émigration des caribous, lorsque ceux-ci, à la fin de l'été, abandonnent leurs climats où il leur serait impossible de passer l'hiver, les Esquimaux les tuent en grand nombre. Ils saisissent aussi avec beaucoup d'habileté, de courage et de persévérance toutes les chances de la pêche, pourtant si difficile sur la mer Glaciale. Leur adresse à préparer le cuir est étonnante ; ils réussissent parfaitement à lui donner une grande souplesse et à le rendre imperméable, au point qu'ils en font des canots, leurs kayiak et umiak. Les kayiak surtout sont extrêmement légers et servent aux chasseurs qui s'y installent, s'y enferment même, au moyen d'un appareil extrêmement flexible et imperméable, fait avec les intestins de la baleine. Cet appareil est fixé à l'ouverture laissée au-dessus du canot recouvert par ailleurs. A peine installé, le chasseur ou le pêcheur lace autour de son corps la partie supérieure de cette espèce de vêtement. Il est là, sur la mer Glaciale, dans une embarcation si légère, qu'il la porte sur son épaule à la côte, et dans laquelle il se lie si étroitement, que les vagues recouvrent l'embarcation et celui qui la monte, sans danger de noyer l'un ni de submerger l'autre. L'aviron des Esquimaux a deux palettes, ce qui leur donne plus de facilité pour

diriger leur frêle embarcation, dans laquelle on s'étonne de les voir affronter les dangers de la mer à des distances considérables des côtes. Ils déploient aussi beaucoup de dextérité dans le confectionnement de leurs traîneaux de glace, et leur adresse à conduire leurs infatigables chiens a quelque chose de surprenant.

Tous les voyageurs assurent que les Esquimaux sont plus susceptibles de culture et plus dociles que leurs voisins. Leur si grand isolement n'a pas encore permis de mettre à profit cette heureuse disposition. L'insuffisance des ressources, et surtout du personnel, nous a privés du bonheur de leur porter plus tôt le flambeau de la foi. Cette douce lumière commence néanmoins à luire à leurs yeux. Les missionnaires de Good-Hope ont déjà fait avec succès plusieurs voyages parmi les Esquimaux de la partie occidentale du département, tandis que l'un des apôtres du lac Caribou s'est mis en route à la fin de l'hiver dernier, pour aller passer l'été avec ceux de la partie orientale. Prions pour le succès d'une entreprise si pleine de périls, de généreuse abnégation et si féconde en sacrifices de tous genres. Que Dieu convertisse les Esquimaux et donne ainsi à leurs dévoués Missionnaires la seule récompense que leur zèle ambitionne ici-bas !

(A continuer.)

VICARIAT DE MACKENZIE.

JOURNAL DU R. P. PETITOT[1].

(Suite.)

Grand lac d'Ours, 30 juin 1867.

Comme je ne me souviens pas d'avoir donné à notre bien-aimé Père quelques renseignements topographiques et historiques sur notre mission du grand lac d'Ours, qui est dédiée à sainte Thérèse, je m'empresse de vous les transmettre ici. Elle est située à l'extrémité occidentale de la baie Keith, une des cinq grandes baies qui forment le lac d'Ours (Sas-tcho trié), et non loin de la rivière du lac d'Ours ou Télin-dyé. Elle n'est qu'à deux cents pas du fort Norman, transporté du fleuve Mackenzie ici en 1865, et à un quart de lieue des ruines du fort que l'infortuné John Franklin bâtit en 1825, lors de sa première expédition arctique par terre, et qui portait son nom. A quelques pas de là se trouve l'emplacement de la cabane où hiverna, en 1850, le capitaine Hooper en revenant de son expédition arctique par le détroit de Behring, de concert avec le capitaine Pollens. Je suis donc ici en pays historique, fertile en souvenirs romanesques et en aventures nautiques, sinon en faits édifiants. Par le fait, il est peu de forts dans le district du Mackenzie qui aient joui d'une plus mauvaise renommée que le fort Norman, il est peu de sauvages dans la nation montagnaise qui se soient acquis un plus triste renom, à cause

[1] Voir le tome VII, p. 281 et suiv.

de leur cannibalisme. Ce mot vous étonne et avec raison, vous qui connaissez la douceur de caractère des sauvages septentrionaux. Aussi me hâté-je d'ajouter que la famine était la cause première de ces crimes ; mais il n'en est pas moins vrai qu'après avoir goûté de la chair humaine une seule fois, plusieurs de ces malheureux Indiens avaient déjà contracté l'habitude du cannibalisme et ne cherchaient que les moyens d'assouvir cette affreuse passion sur leurs proches et même sur leurs propres enfants. Je vois ici tous les jours un vieillard qui a dévoré ainsi froidement, et sans être pressé par la nécessité, ses deux femmes, deux de ses beaux-frères et ses trois enfants.

Si les blancs (Écossais et métis), serviteurs du fort Norman, n'en venaient pas à ces excès, ils n'en étaient pas moins la terreur des sauvages par leur brutalité et les meurtres auxquels les poussaient des passions désordonnées. C'est ainsi qu'un métis écossais tua onze personnes pour une misérable créature. Des mœurs aussi épouvantables ne se sont adoucies que depuis l'apparition de la croix et de l'Evangile dans ces régions inhospitalières ; toutefois il règne encore dans ce fort, entièrement peuplé de protestants écossais, et parmi les peuplades qui l'entourent, un dévergondage dont il faudra bien du temps et des fatigues pour se rendre maître. Ce printemps même un enfant a été arraché par morceaux du sein de sa mère ; un second a été dévoré par les chiens ; un moribond a été enterré vivant, et un autre sauvage a épousé sa propre sœur deux jours après la mort de sa femme. Quelles scènes épouvantables ! C'est un triste pendant à ce que j'ai déjà dit quelque part dans mes lettres des mœurs anciennes des sauvages Flancs-de-chien et Peaux-de-lièvre.

Je dois ajouter à ceci que le lac d'Ours avait été choisi

par le ministre du fort Simpson, Kirkby, pour devenir une mission protestante, et en conséquence il y entretenait un maître d'école métis et y avait même fait un voyage. Mais tous ces efforts de l'erreur furent infructueux; et cependant l'erreur s'adressait au libertinage, elle ne lui demandait presque aucun sacrifice, elle le fomentait même en lui envoyant un représentant libertin. Qu'on aille dire après cela que l'erreur affecte l'esprit comme la vérité ! Les sauvages du fort Norman n'avaient vu que deux ou trois fois et comme en passant les RR. PP. GROLLIER et GASCON. Aux mœurs dissolues ceux-ci avaient opposé une digue sévère, le joug de la confession, de la pénitence et du jeûne ; ils avaient condamné la bigamie, excommunié les concubinaires, défendu les jeux de hasard pour lesquels les sauvages sont passionnés ; et cependant ces pauvres gens s'étaient attachés à leurs rudes censeurs, et j'ai eu le bonheur de recueillir le fruit des sueurs de ces chers apôtres, trois ans après la dernière visite que le P. GASCON fit au fort Norman, situé alors sur les bords du fleuve Mackenzie.

C'est avec ces précédents que j'arrivai pour la première fois au lac d'Ours le 15 mars 1866. Je ne vous redirai pas ici les bonnes dispositions que les sauvages m'y montrèrent. Je baptisai tous les enfants qui ne l'avaient point encore été, au nombre de 54, et 5 adultes, à la barbe des ministres Bompas et Kirkby, qui n'ont pu faire qu'un seul baptême en trois ans : celui d'un bigame nommé Kaya, que j'avais chassé de l'Eglise à cause de son endurcissement.

Pour m'assurer un pied à terre, je construisis une petite maison, je devrais dire une baraque en troncs d'arbres. De son côté, le révérend Bompas faisait bâtir une grande maison qui accusait un plan formidable de propagande : il voulait, disait-il, établir un orphelinat et des écoles, et re-

gardait ma petite bicoque avec un froid dédain et un sourire sardonique. Sur ces entrefaites, je retournai à ma résidence de Good-Hope, où je passai l'hiver en la compagnie du cher P. Seguin et du bon Fr. Kearney. J'appris durant ce temps que Bompas avait engagé un certain Mac Leode, que j'avais connu cuisinier au fort des Esquimaux, pour remplir les fonctions de maître d'école au lac d'Ours, moyennant 60 livres sterling de gages, et pour trois ans. Vraiment, ces gens-là sont sans vergogne, me disais-je ; ils ont déjà transformé Kirkby de maître d'école en ministre et bien vite en archidiacre ; et voilà qu'ils font d'un cuisinier un maître d'école ! quels charlatans !

En entreprenant, le 8 mars dernier, un nouveau voyage au grand lac d'Ours, je craignais un peu que par ses efforts, ses mensonges et surtout ses présents, le révérend Bompas n'eût fait quelques conquêtes dans mon petit troupeau. A vrai dire, les ministres ne font pas ici de conversions, vous le savez, mon révérend Père ; lorsqu'ils ne laissent pas s'échapper de leurs griffes leurs rares néophytes, ils se contentent de les dépouiller de tout bagage religieux, et, ainsi allégés, ceux-ci deviennent des athées ou de parfaits indifférents. C'est bien à peu près ce qu'ils font partout ; mais, parmi les sauvages qui s'y laissent prendre, la transformation est plus tôt faite, parce que les moyens de conviction leur manquent et que leur esprit apathique et encore dans l'enfance ne peut raisonner, et accepte volontiers des idées étrangères toutes faites. J'avais donc quelque sujet de craindre. En conséquence, j'avais intéressé à ces chers enfants toutes les personnes pieuses de Good-Hope, auxquelles j'imposai une taxe de prières. De mon côté je préparai durant l'hiver des décorations qui pussent frapper leurs sens, les attirer à la mission en les arrachant aux griffes du ministre. Celui-ci comme tous les autres dédaigne tout ornement

dans sa maison, tout ce qui peut commander le respect et porter à la piété. Comme le disait avec esprit un protestant, cité, je crois, par Mgr de Ségur, « ces révérends « prétendent prêcher en esprit et en vérité; mais, à force « de le faire, l'esprit et la vérité ont disparu de chez « eux. » J'avais donc peint sur toile un autel gothique portatif, haut de 6 pieds et demi, enrichi de statuettes simulées, de clochetons, de pinacles, de découpures et de fleurs. Le tabernacle représente Jésus-Christ instituant la sainte eucharistie. De plus, j'avais fait deux tableaux, également encadrés de fleurs, représentant : l'un, le *Couronnement de la Vierge*, de Velasquez; l'autre, *Marie réparatrice*. Ces objets, entourés de tentures et de lambrequins, devaient ravir les sauvages et même les blancs du pays, peu accoutumés à de pareilles splendeurs. J'avais cru aussi devoir allier la musique à la peinture, et en conséquence j'avais apporté avec moi le *concertina* du bon Fr. Kearney pour accompagner le chant des cantiques. Heureusement (car je ne puis dire malheureusement) le bon Dieu s'était chargé du soin de tout, longtemps avant que je fisse mes préparatifs, et je n'eus qu'à enfoncer une porte ouverte. Voici le fait :

Le révérend Bompas avait fait un mauvais calcul en venant s'établir ici. Il y a éprouvé un échec complet vis-à-vis des sauvages ; et de plus, comme les marais couverts de lichen qui entourent le lac d'Ours à perte de vue n'ont pas le pouvoir de l'enchanter, ni l'officier du fort celui de lui plaire, il a jugé à propos de m'abandonner le terrain avant mon arrivée et a porté ses pénates au fort Raë, où le cher P. Gascon s'est empressé d'aller lui tenir tête. Au préalable, il m'avait menacé, si j'osais venir le déranger ici, de se porter à Good Hope et d'y lâcher ses renards dans nos blés et nos vignes ; mais, voyant que l'on répondait : ***Kroulou!*** (c'est égal !) et que l'on n'avait nulle crainte

de sa mâchoire d'âne, il a fait abandon de sa maison et de son futur orphelinat.

Bref, son *discursus* imprévu a contenté tout le monde, sauf l'autre révérend du fort Simpson, qui voit son autorité méconnue par celui qu'on lui a envoyé comme vicaire. Par le fait, en même temps que le révérend Bompas promettait à Kirkby de demeurer au lac d'Ours, il s'entendait avec l'officier du fort Raë pour passer dans ce dernier fort. Ce printemps, il se proposait de transporter ses pénates incertains et irrésolus dans le district d'Athabaskaw; mais M. Kirkby a pris le mors aux dents et lui a écrit que, s'il sortait du district Mackenzie, lui Kirkby quitterait le pays tout de bon. Que Dieu les entende et nous en délivre!

Croiriez-vous, mon révérend Père, que l'installation du cuisinier maître d'école, Mac Leode, au lac d'Ours n'ait d'autre but que de faire concurrence à l'établissement de charité de nos bonnes sœurs du Rapide? Quel parallèle entre nos sœurs si instruites, si charitables, et cet Écossais ignorant et libertin! Est-ce sérieux? C'est pourtant là tout le résultat d'un *meeting* de charité tenu dernièrement au fort Simpson en faveur des orphelins sauvages, dont la pitié de la bourgeoisie protestante du pays s'est enfin émue à la seule nouvelle de ce que se proposent de faire nos sœurs. Il paraît que la présence de ces anges de la charité a quelque chose de bien terrifiant pour ces gens-là, puisqu'elle les a poussés à délier les cordons de leur bourse en faveur de pauvres sauvages dont jusques à ce jour ils ne faisaient aucun cas et qu'ils n'appellent que les *Crabes*. Par intérim Mac Leode remplit sans diplôme ni rabbat les fonctions de ministre. Vraiment il y a de quoi faire rougir l'humanité, si elle savait rougir dans le district Mackenzie. A défaut d'écoliers du lac d'Ours, Mac Leode en a fait venir deux du fort Simpson. Je les

vois tous les jours, ces infortunés, plus noirs que des ramoneurs et mis plus adamiquement que des enfants des bois. Quelle concurrence pour nos bonnes sœurs !

Pour se dédommager de la perte de plusieurs de ses coreligionnaires écossais et métis, le révérend Kirkby vient de tenter cet hiver une conquête qui, à force d'être ridicule, fait rougir les protestants ayant un peu d'amour-propre ; conquête qui est une véritable défaîte pour le protestantisme mort-né du pays, parce qu'elle montre aux protestants eux-mêmes l'inanité de leur croyance et le peu d'ascendant moral que leurs ministres exercent sur les âmes. M. Kirkby, par ses instances jointes à celles de l'officier en charge du district, a donc acheté (je ne dirai pas converti) un Saulteux nouvellement arrivé dans le pays, moyennant... une charrue et une paire de bœufs livrables à la rivière Rouge, sans parler du thé, du sucre et de la farine livrés au fort Simpson. Si toutes les conversions du révérend Kirkby lui coûtent aussi cher, il est fort à craindre que la Société évangélique, biblique ou diabolique qui l'entretient ne se trouve bientôt en faillite. Qu'aurait dit feu le docteur Richardson, qui accusait les Pères de l'île à la Crosse, avec une petite calomnie au bout de la plume, de faire des *tabacco christians*, s'il eût été témoin d'une aussi monstrueuse simonie ? Ah ! sans doute, malgré sa bigoterie reconnue, il n'eût pu s'empêcher de protester contre les *buffalo christians* de son ministre ?

Dans l'incertitude si le fort Norman ne sera pas de nouveau transporté au fleuve Mackenzie, je n'ai pas fait construire ce printemps, et je me suis contenté de ma baraque de troncs d'arbres, où je me trouve bien plus confortablement que nous ne l'étions à la mission de la Providence en 1863. Ma case reçoit la lumière par trois vitres encadrées dans du parchemin. Elle a un plancher, mais

point de plafond ; j'y ai suppléé en disposant des perches sur les soliveaux. Je me suis fait un autel, une petite table ; l'officier du fort m'a prêté une chaise ; un métis m'a apporté un coffre, et ainsi s'est monté mon ménage. Vous voyez que je ne suis pas trop mal. Il est vrai que je n'ai pas même une robe de buffle ou de renne pour mettre entre le plancher et mon dos ; mais mon capot plié en deux me fait un lit assez moelleux, sur lequel je fais des rêves d'or. Avec cela ma cabane offre un aspect superbe, grâce aux décorations que vous connaissez. C'est une pauvrette habillée de soie ; mais mes Indiens, habitués qu'ils sont à leurs huttes enfumées, ne sont pas choqués du disparate. Tout ici pour eux est beau et digne d'admiration, même les grossières images à un sou qui tapissent les murs, même la bûche recouverte de peau qui me sert d'oreiller, même le baril à poudre où je tiens ma provision d'eau. Malgré les efforts concentrés du protestantisme, mes sauvages n'ont pu être ébranlés. Ce ne sont pas pourtant des saints, tant s'en faut, mais ils ont assez de bon sens pour ne considérer le ministre que comme l'homme d'une femme, et partant, pour le mépriser lorsqu'il se donne comme l'homme de Dieu. Aiusi que l'année passée, j'ai eu cette année-ci la consolation de baptiser tous leurs enfants et de voir même accourir vers moi plusieurs familles qui, par le fait d'un de leurs membres, penchaient vers l'erreur. Si je n'ai fait, jusqu'à ce jour, que 17 baptêmes et 2 mariages, cela tient à ce que, devant passer ici tout l'été, je ne crois pas devoir me presser, quoique la persévérance qu'ils mettent à refuser les offres des ministres me soit une garantie de leurs bonnes dispositions, et me permettrait d'en baptiser un plus grand nombre. Aussi j'espère que par ma prochaine lettre vous apprendrez avec joie que la presque totalité des sauvages

du lac d'Ours est baptisée. Jusqu'à présent, le registre porte 161 baptêmes et 13 mariages. De plus, il n'y a point de famille qui n'ait quelqu'un de ses membres baptisé. Ceux-ci attireront sans doute la miséricorde divine sur le reste de la tribu.

En me recommandant à vos bonnes prières ainsi qu'à celles de nos chers Pères et Frères, au bon souvenir desquels je me rappelle, je vous prie d'agréer, mon révérend Père, les sentiments avec lesquels je suis votre frère tout dévoué et fils obéissant.

PETITOT,
Missionnaire apostolique.

Notre-Dame de Good-Hope, 29 février 1868.

Mon premier plan, en me rendant au fort Norman, l'hiver dernier, était d'y demeurer jusqu'à la fin de l'automne, afin de pouvoir évangéliser les Flancs-de-chien et les Indiens des montagnes Rocheuses, qui ne se rendent au grand lac d'Ours qu'à la fin de l'été. Je descendis donc jusqu'au fleuve Mackenzie le 6 juin dernier, avec Béfulé, mon petit serviteur, afin d'aller chercher quelques outils, des vêtements et autres objets de première nécessité que le R. P. SEGUIN devait m'envoyer de Good-Hope par les berges du printemps. Malheureusement ce cher Père ne put rien m'envoyer et me mandait même à Good-Hope, d'où il venait de partir pour le fort Macpherson et les rivages esquimaux. Je m'étais procuré un canot d'écorce; mais, comme il se trouva trop petit pour nous contenir, je dus lui en adjoindre un autre, plus petit encore, et ayant lié ensemble ces deux coquilles de noix, nous nous livrâmes au courant, ayant ainsi l'agrément de voyager en pirogue double, à l'instar des Polynésiens.

Toutefois, comme le R. P. SEGUIN m'avait laissé toute

latitude pour retourner chez mes chers Indiens du grand lac, après que j'aurais séjourné quelque temps auprès du bon Fr. Kearney, demeuré seul à Good-Hope, je repris, le 27 juin, le chemin par lequel j'étais venu. On me dit téméraire, et, pour peu que j'aie d'humilité, je dois croire que l'on dit vrai, quoique, en bonne foi, je ne sache pas ce qui m'a valu cette belle réputation; quoi qu'il en soit de ma témérité, je ne posai pas cette fois le pied dans ma pirogue sans appréhension. La navigation ascendante du Mackenzie, de Good-Hope au confluent de la Télin-Dié, n'était pas ce qui m'épouvantait. Tranquillement assis sur ma robe de bœuf musqué et jouant du concertina, pendant qu'à tour de rôle mes trois sauvageons Kkwié, Vitajié et Dénégunli tiraient le canot au moyen d'un long cordeau, je ressemblais fort à ces monarques fainéants que quatre bœufs traînaient d'un pas tranquille et lent; mais la fougueuse rivière du lac d'Ours, la Télin-Dié, était bien de nature à me causer quelques craintes avec ses cascades écumantes, le fracas et la vitesse de ses eaux et son grand rapide d'une demi-journée de parcours. De plus, c'était pour la première fois que j'allais m'y exposer en pirogue d'écorce, et chacun de mes trois compagnons était étranger au pays. Nous partîmes toutefois, sous l'égide de nos bons anges et la protection de notre patronne, la grande sainte Thérèse. Bientôt le vent enfla notre couverture transformée en voile latine, et grâce aux poumons du grand Ekké-tla-itchéné, nous nous trouvâmes en cinq jours au confluent de la Télin-Dié. « Parlons tout bas, me disaient mes gars à l'oreille, parlons tout bas, car si le vent nous entendait il fermerait aussitôt la bouche : Ekké-tla-itchéné est très-susceptible; mais, par exemple, si vous l'injuriez, il souffle encore plus fort. »

Si nous rencontrâmes beaucoup de gibier le long du

fleuve, nous y fîmes aussi une bien triste rencontre : c'était celle d'un esquif qui ramenait du fort Simpson quelques pauvres Indiens de Good-Hope qu'une maladie soudaine avait empêchés de se rendre au grand portage à la Loche. Cette maladie, que je crois être le typhus ou une fièvre nerveuse, devait porter le ravage et la mort jusqu'aux confins septentrionaux du continent américain et décimer les faibles restes des Peaux-de-lièvre, des Loucheux et des Esquimaux. Mais n'anticipons pas. Je prodiguai les soins de mon double ministère de prêtre et de médecin aux pauvres malades et m'éloignai ensuite de l'esquif qui les portait, le cœur oppressé et les yeux en larmes : la mort était peinte sur leurs traits. Quant à mes jeunes gens, ils ne prirent nulle garde à leurs compatriotes moribonds et ne jetèrent les yeux sur eux que pour les en détourner ensuite avec frayeur. La vue d'un malade les épouvante. Durant tout le reste du jour, ils firent paraître une joie et une légèreté dont je ne pouvais me rendre compte, après le spectacle qu'ils venaient d'avoir sous les yeux. J'en demandai la raison au plus sensible des trois, à Kkwié. Voici quelle fut sa réponse : « A quoi me servirait de m'attrister? me dit-il. J'aime bien un tel et un tel, mais je me dis : Kkwié, mon garçon, tu ne peux leur être d'aucune utilité; tu ne peux ni les soigner ni les guérir, encore moins les sauver; ne te fais donc pas de bile. Voilà ce que je me dis. » Puis il ajouta : « Et comme, malgré tout cela, je sens la peine me gagner, je ris, je chante plus fort que d'habitude, je fais le fou, afin que l'excès de la joie tue la douleur. » Ne dirait-on pas que, pour ces pauvres enfants des bois, la tristesse pèse comme un remords? Et voilà ce que l'on a appelé du stoïcisme. Vous le voyez, mon révérend Père, tout le stoïcisme de l'homme de la nature est un pur, un cruel égoïsme : il se console à peu de frais, il ne peut, il ne veut pas ressentir même l'émotion la

moins mortifiante. Tout ce qu'il désire et recherche, c'est la bagatelle et le plaisir. Épicurien, non stoïcien.

Je passai le dimanche avec quelques familles d'Indiens des montagnes Rocheuses, que je trouvai pêchant à l'embouchure de la rivière du lac d'Ours; j'entendis leur confession, puis nous repartîmes à la toue, le long de la Télin-Dié. A peine avions-nous fait une pipe (environ deux heures de marche), que nous aperçûmes une petite flottille de trente pirogues d'écorce de bouleau que le courant emportait avec vitesse. A ma vue, les sauvages qui les montaient mirent pied à terre et allumèrent le feu du bivouac, car la pluie était survenue. Je dressai donc en ce lieu ma tente, sous les vastes sapins, à côté d'une cascade écumante, et je fis prier les bons sauvages, la plupart encore infidèles. C'étaient des Indiens des montagnes qui s'en allaient chasser l'antilocapra et le mouton blanc des Sayuné-kfwé (montagnes Rocheuses). Je leur distribuai des objets de piété qu'ils demandèrent avec instance, et leur adressai une petite allocution, ainsi que des conseils moraux; mais je ne pus faire là qu'un seul baptême d'enfant, parce que la caravane, retardée depuis plusieurs jours par la fabrication des canots d'écorce, était pressée par la faim; et dans nos contrées, vous le savez, mon révérend Père, ne mange pas qui a faim. Il leur fallait donc se mettre en quête de leur nourriture. Or le proverbe a raison : Ventre affamé n'a pas d'oreilles. Ces bonnes gens, qui ne voient le prêtre que très-rarement, auraient bien désiré que je les suivisse dans leurs hautes montagnes, et j'aurais bien accédé à leur désir s'ils m'en eussent fait part; mais ils ne s'en ouvrirent qu'à mes serviteurs, qui eurent le tort de ne me le dire qu'après leur départ.

Nous arrivions à la partie la plus rapide de la rivière; de ce point jusqu'à sa sortie du lac d'Ours, son cours

donne le vertige, vu que sa déclivité est de 2 pieds 6 pouces par mille, soit 200 pieds pour 80 milles de cours. Aussi Dénégunli, le plus sensé de mes jeunes gens, me conseillait-il de ne pas naviguer la nuit, et comme je lui en demandais la raison : « C'est que, dit-il, le courant est bien plus fort la nuit que le jour; » et comme je riais de sa simplicité : « Ne sais-tu pas que l'on est bien plus dispos pour la marche la nuit que le jour? Eh bien, il en est de même des rivières. » Ce même sauvage prétendait avoir déjà vu le lac d'Ours et même le portage à la Loche. Et comme je lui demandais d'où et quand il avait eu cet avantage, n'ayant jamais dépassé les limites de Good-Hope : « Je les ai vus du fort des Esquimaux, me répondit-il avec un grand sérieux, au moyen d'une lunette d'approche (1). » Que de gens semblables à mon Dénégunli ne voient et ne jugent des formes et des choses qu'avec la même lunette!

Enfin nous voici engagés au milieu des cataractes; tout mugit autour de nous, tout tournoie, tout bouillonne. Je crie et nul n'entend mes ordres; deux de mes sauvageons, la corde de toue attachée autour de leurs reins, tirent du rivage le canot à l'avant duquel je me tiens debout, une grande perche en main, faisant éviter à notre fragile embarcation d'écorce les blocs énormes qui brisent les flots de la rivière sur un espace de 4 lieues. Le corps penché en dehors du canot, je courais grand risque d'être précipité dans ces eaux blanchissantes d'écume, si ma perche se fût cassée ou si elle eût seulement glissé sur les rochers. Ceux qui faisaient eur touée ne couraient pas moins de danger, car le rivage se réduisait pour eux à quelques pouces d'une terre glissante ou à un talus extrêmement rapide et entièrement composé de frag-

(1) Il y a plus de 200 lieues de distance entre le fort des Esquimaux et le lac d'Ours, et il y en a bien 700 à 800 jusqu'au grand portage.

ments de pierre meulière, et pendant une lieue et demie ils durent passer sous d'immenses banquises de glace suspendues sur nos têtes, qui pouvaient d'un moment à l'autre les écraser par leur chute. Nous étions entrés dans le rapide à quatre heures du soir. A minuit, l'obscurité nous obligea de bivouaquer dans la partie la plus dangereuse du rapide. Nous gagnâmes un petit retrait de terrain suspendu sur les chutes comme l'aire d'un aigle et y dormîmes au bruit de l'onde, tandis que notre pauvre embarcation dansait tristement sur les cailloux; le talus du rivage était si roide, que nous n'avions pu l'échouer. Le lendemain, elle se trouvait remplie d'eau que ses coutures *dégommées* avaient tamisée. Dans la matinée, nous ne sortîmes des écueils immobiles du rapide que pour tomber au milieu d'écueils flottants plus rapides encore. Je veux parler des glaces que le vent d'est chassait avec force du lac d'Ours. Vous serez peut-être étonné d'entendre parler de glaces au mois de juillet. Il faut que Votre Révérence sache qu'au lac d'Ours elles sont presque perpétuelles, et que la débâcle, en temps ordinaire, n'y a lieu que du 10 au 15 juillet et se prolonge jusqu'en août, où elle donne la main aux premières glaces de l'automne renaissant. Nous avions donc la triste perspective de laisser là notre canot et d'achever notre itinéraire à pied, ou d'attendre patiemment que le vent, en changeant d'aire, eût suspendu la débâcle pour un temps. Mais, les vivres nous manquant pour effectuer ce dernier plan, nous dûmes faire l'abandon de notre pirogue d'écorce, que les glaces avaient gravement endommagée. Je fis quatre parts de mon bagage, pris la moins lourde sur mon dos, et nous nous mîmes en marche. D'après mon calcul, nous devions encore avoir trois journées de marche à faire. Notre route, pour être parsemée de violettes, d'églantines embaumées et de bruyères aux fleurs roses, n'en était pas moins rude

et fatigante. Au bout de quelques heures, nos petits mocassins étaient en loques, et nous marchions sur le nu. Pour comble de malheur, nos maigres *plats-côtés,* cuits au soleil, furent bien vite épuisés; les outardes ne se montraient plus, et tout ce que nous eûmes à mettre sous la dent, ce furent deux ou trois poules de savane que je tuai sur le rivage, car, étant le moins chargé, j'avais le soin de pourvoir le chaudron.

La seconde nuit que nous bivouaquâmes, le froid fut très-intense durant la nuit et renouvela mes douleurs rhumatismales. La rivière, toute fougueuse qu'elle est, gela, et une tasse d'eau fraîche, que j'avais déposée à mon côté avant de me coucher, se trouva congelée le lendemain. C'était le 7 juillet. Après de nouvelles fatigues, nous atteignîmes enfin les grands steppes couverts de lichen qui bordent le vaste bassin du lac d'Ours. Il était encore tel que je l'avais laissé un mois auparavant, c'est-à-dire une masse solide de glace d'une blancheur éblouissante. Mais cette glace contrastait agréablement avec la verdure rajeunie des steppes et des forêts de sapins qui s'étalait sur ses bords, avec l'humide et vaporeuse ceinture de brouillards qui emprisonnait les montagnes « des Ours » et « des Poissons ».

J'atteignis ma maisonnette, littéralement mourant de faim. Si ce que dit Perse est vrai, que « la faim fait les poëtes, comme elle apprend aux perroquets à parler, » je crois que ce jour-là je le serais devenu pour le reste de ma vie. — En dépit du temps écoulé, il m'est resté et il me restera, je crois, de ce malheureux voyage un souvenir qui ne s'effacera pas de sitôt.

Mes bons Kha-tchô-kottiné m'accueillirent avec de nouveaux transports. Je leur donnais en effet une preuve convaincante d'affection par ce retour si prompt et si inattendu, et tous m'en remercièrent. Je continuai, dès ce

jour-là même, les exercices suspendus un mois auparavant, les entendis plusieurs fois à confesse et en disposai plus prochainement un certain nombre au sacrement de la régénération. Ils m'avaient fait dans ce but tant d'instances et avaient mis tant d'ardeur à apprendre leur chapelet, ainsi que les vérités fondamentales de la religion, que je pus en baptiser solennellement 12, dont 9 adultes, la veille de leur départ pour les terres des rennes. Ces 12 baptêmes, joints aux 21 déjà faits et aux 59 de l'année précédente, portent à 92 le chiffre des Indiens régénérés par mon ministère dans cette petite chrétienté de 262 âmes. (Je ne parle pas ici des Flancs-de-chien, qui portent à 420 la population rouge du lac d'Ours, et dont j'ai baptisé un grand nombre au printemps de 1864, au fort Raë.) Actuellement le total des néophytes Kha-tchô-kottiné du lac d'Ours s'élève à 182 âmes.

A Good-Hope déjà, j'avais trouvé chez quelques Indiens la croyance à la métempsycose. J'en découvris un autre cas ici, cas assez singulier, comme vous allez voir. Il s'agissait d'un enfant nouvellement né d'une famille depuis longtemps chrétienne. Le père consentait à faire baptiser celui qu'il regardait comme son fils, mais la mère s'y opposait et donnait pour raison que cet enfant, fruit de ses entrailles, n'était pas son fils, et que sa véritable mère s'opposait à ce qu'il fût baptisé, n'ayant pas été régénérée elle-même. Ceci était pour moi une énigme, et cependant ni le père de l'enfant ni moi ne pouvions vaincre l'obstination de la mère. Elle ne se reconnaissait aucun droit sur l'enfant, que revendiquait une vieille femme, ancienne *jongleuse* de grande réputation. Sans cette condescendance de la véritable mère, j'aurais été obligé de renouveler le jugement de Salomon. Mais d'où provenait ce singulier quiproquo, si tant est qu'il y en eût un? Tout simplement la vieille sorcière avait perdu son fils aîné l'année précé-

dente et, par une supercherie assez ordinaire à cette sorte de gens, elle avait déclaré qu'il ressusciterait bien vite. L'enfant du chrétien en question étant venu au monde après la mort du jeune homme, la sorcière avait mis la main sur lui, déclarant que c'était son fils ressuscité ou plutôt métamorphosé, dont l'âme (éwiñé) était allée se réfugier dans le sein de la chrétienne, pour revoir encore la lumière dans un autre corps. Et tous les sauvages d'avaler la fable et de crier au miracle de la *médecine!* — Il ne me fallut rien moins que les menaces d'excommunication pour venir à bout de ces deux mégères, tant le préjugé ou cette idée fixe était profondément inculquée dans leur esprit; et encore douté-je fort qu'elles fussent convaincues de leur erreur sur l'autorité seule de ma parole.

J'eus la consolation, pendant ce petit retour de mission, de recevoir à résipiscence une famille retenue durant quelque temps dans l'erreur par la faute de son chef, mort l'automne dernier. Sa veuve, qui n'avait jamais mis le pied dans ma maison, s'y hasarda timidement, ainsi que tous ses proches. Tout d'abord je ne parus pas prendre garde à elle, afin qu'elle ne pût pas dire qu'elle avait renoncé au protestantisme à ma sollicitation; mais bientôt je l'entendis se plaindre à haute voix en s'adressant à ses compagnes, selon l'habitude de nos timides Indiens lorsqu'ils viennent solliciter de nous quelque faveur. « Le vrai priant (yatʳi-wa) ne me regarde pas, car il sait que j'ai suivi le priant anglais; mais la faute en était à mon mari; pour moi, j'ai toujours aimé la parole du Créateur. S'il savait comme je languis après lui, comme je désire le baptême, il daignerait prendre garde à moi. Voilà que je lui amène tous mes enfants pour qu'il les lave dans *l'eau blanche;* jamais l'eau de l'Anglais n'a touché leur front; je ne l'ai jamais souffert. » Pauvre femme! elle di-

sait vrai, et je ne pouvais la laisser souffrir davantage. Combien de *marci* ne me dit-elle pas lorsque, lui adressant la parole, je l'assurai que les vrais priants avaient pour tous des entrailles de père ; que dès ce moment je l'admettais dans mon petit troupeau et que, pour preuve, j'allais sur-le-champ baptiser ses trois enfants. — Tels sont nos Indiens. Les rares âmes qui paraissent attachées à l'hérésie n'y sont le plus souvent retenues que par la crainte : pour les femmes crainte du mari ; pour les hommes, crainte des gouverneurs des forts de traite anglais. Tout est là. Du moment que ces officiers se renfermeront uniquement dans leurs attributs mercantiles et ne se feront plus les coryphées des ministres, l'influence de ces derniers, si faible, si chancelante, tombera comme tomberait en Angleterre leur *establish church* sans la protection du gouvernement britannique.

Tout en m'occupant aux exercices de la Mission, j'avais à mettre la dernière main à ma maisonnette : raboter, bouveter, planchéier, couvrir la toiture ; et tout cela fut fait durant ce même mois. De leur côté, mes trois petits Peaux-de-lièvre ne demeuraient pas inactifs : ils coupèrent dans les bois 270 pièces de charpente, destinées à une future maison de 34 pieds de long sur 20 de large, et ils firent la pêche de la truite et du hareng.

Le 3 août, je repartais du grand lac d'Ours, accompagné de tous nos bons sauvages, qui s'écriaient tristement : « Ah ! voilà que notre Père s'en va ; que nous allons nous ennuyer ! » Nous ne mîmes pas plus d'un jour pour nous rendre au fleuve ; la vitesse avec laquelle voguait notre pirogue était celle d'un steamboat qui file 15 nœuds à l'heure ; cependant nous laissions notre embarcation libre, nous contentant de l'éloigner des rochers et de la gouverner. Les eaux plus paisibles du Mackenzie nous offrirent moins d'agrément, et un grand vent *debout* qui s'é-

leva sur ces entrefaites nous força de camper sur le rivage. Mes sauvageons voulurent me donner à cette occasion un spécimen de la puissance de la médecine sur les éléments. Dénégunli se propose de faire taire le vent. A cet effet, il fabrique un petit poisson en bois, il le barbouille de charbon, le fixe par un lien au bout d'une perche, puis fouettant les airs de cette sorte de fléau qui siffle en les fendant, il se met à crier : *Tingué! tingué!* (du calme! du calme!) Mais se méfiant un peu de la recette, il veut en essayer une autre qui, dit-il, sera plus efficace. Il tire donc sa chemise; puis, la présentant au vent, aidé d'un de ses compagnons, il attend qu'une bonne risée de vent l'enfle; alors fermant précipitamment l'ouverture de cette sorte de poche, ils saisissent chacun un bâton, ils frappent à tour de bras sur la chemise qui contient le vent, afin sans doute de le tuer. Mais malgré les coups de gaule le vent ne fit pas mine de baisser; j'en pris occasion pour me divertir à leurs dépens, tout en leur donnant une leçon : dès qu'ils furent couchés, prétextant que le vent était renfermé sous leurs couvertures, je saisis à mon tour la perche et leur en donnai une petite dégelée, ce qu'ils prirent fort gaiement. Le 7 du même mois, j'étais de retour à Good-Hope, et huit jours après je tombai malade pour quatre grands mois. Au moment où je vous écris, je me ressens encore de cette secousse, qui m'a enlevé toute force. Les jambes seules me restent ainsi que la langue. Je pourrai donc encore visiter les pauvres sauvages et les évangéliser. Gloire à Dieu!

Notre cher Fr. KEARNEY a manqué imiter le Fr. TERPENT, de Natal; mais, grâce à Dieu, il a été plus heureux que cet infortuné Frère. Il forgeait un vieux canon de fusil pour en faire un manche de poêle. A cet effet, il l'avait mis dans le feu, et il y était bien resté une heure, lorsque tout à coup une détonation se fait entendre et un

nuage de fumée envahit la cuisine où le Frère opérait. Le cher Fr. KEARNEY, qui s'entretenait avec le R. P. SEGUIN à la porte de cet appartement, regarde tout autour de lui sans se douter de ce qui vient d'avoir lieu. Il finit par apercevoir un trou fait par une balle dans le barreau d'une chaise placée devant lui, et un second trou dans le pas de la porte, juste entre ses jambes. C'est là que le projectile s'était logé. N'est-ce pas un effet de la Providence que le coup ait porté si bas ou qu'il ne soit pas parti plus tôt, alors que les deux chers Frères étaient accroupis devant le feu, ayant leur canon de fusil rougi braqué sur leur poitrine ?

Je laisse au R. P. SEGUIN de vous entretenir de son voyage chez les Esquimaux *Kravané*, de l'embouchure du Mackenzie. Je ne mentionnerai que l'accueil empressé qui lui a été fait et les regrets exprimés à son départ. Comme on ne peut mener de pair les missions des *Dindjié* ou Loucheux et des *Innoïts* ou Esquimaux, tant à cause de la distance que des rivalités qui jusqu'à ce jour ont animé les deux nations, de mœurs et de langue si divergentes, le R. P. SEGUIN, d'après l'avis de Mgr FARAUD, s'occupera des Loucheux, tandis que j'aurai encore le bonheur de visiter mes anciens amis les Esquimaux *Tchizaréni*, unis aux *Kravané* du Mackenzie depuis l'abandon du fort Anderson. Cette nouvelle ne manquera pas de réjouir votre cœur, qui paraît si attaché au salut de ces pauvres sauvages, les plus délaissés, les plus reculés du globe.

J'en viens maintenant à un narré bien triste, bien navrant. Voilà bien longtemps que j'écrivais : « Nous assistons aux funérailles d'une nation : les Peaux-Rouges s'en vont par coupes réglées, de deux en deux ans, ou de cinq en cinq ans. » Or, depuis cette époque, que de sauvages ont encore payé le tribut à la mort ! En automne 1865, les dictricts Mackenzie et Athabaskaw, joints aux posses-

sions russes, furent plus que décimés ; mais la rougeole épidémique qui régnait alors fut d'assez courte durée. En 1867-68, la fièvre nerveuse, le typhus, quoi que ce soit, qui est venu fondre sur nos malheureux déserts, y a stationné plus de six mois, frappant après la guérison avec plus de fureur que pendant l'accès même du mal. Nos sauvages, que vous connaissez si faibles, si lâches, si peu énergiques, étaient littéralement fous de peur et donnaient partant plus de prise à l'épidémie ; ils n'osaient s'aventurer dans les bois, ils voyaient ou croyaient voir partout à leurs trousses l'*iteini* (la mort, la maladie); car, selon leur habitude d'individualiser et d'animer tous les objets, toutes les causes invisibles et agissantes, ils prêtaient un corps et une entité à la maladie. Ils empêchaient même les petits enfants de dormir, de crainte que la maladie ne les prît durant le sommeil. La maladie commença à se montrer dans les bateaux qui font le service de la compagnie ; les premières atteintes eurent lieu au fort Simpson. Il en mourut dix sauvages au grand portage, tous de Good-Hope. Impossible de décrire la désolation que cette affreuse nouvelle répandit parmi nos Indiens à l'arrivée des barges. Durant plusieurs jours on n'entendit autour de nos maisons que des chants de mort et des gémissements ; les femmes rejetaient leurs vêtements, se coupaient les cheveux, se meurtrissaient le sein et le visage avec des cailloux, se livraient à tous les transports d'une douleur sauvage. Malheureusement peu d'hommes retirèrent sur-le-champ de cette calamité tout le profit que le bon Dieu en désirait sans doute pour leur amendement spirituel. L'égoïsme des survivants, des vieux surtout, est encore trop profondément enraciné pour qu'ils s'émeuvent du malheur d'autrui, et leur cœur, comme leur foi, n'est pas encore assez ferme pour reconnaître et baiser la main qui les frappe. Sauf quelques rares jeunes gens

qui ont sucé les enseignements chrétiens avec le lait, les autres en grand nombre murmurèrent contre Dieu et sa sainte religion, attribuant tous leurs maux à la présence du prêtre parmi eux, et tournèrent de nouveau leurs regards vers les jongleurs, fauteurs de ces menées impies. La punition ne s'en fit pas attendre ; 28 ou 30 autres victimes, presque toutes choisies parmi les sauvages livrés à la médecine ou demeurés infidèles, succédèrent aux 10, morts pendant l'été, et porta à 40 le nombre des décès, sur une population de moins de 400 âmes actuellement. A Peels-river, parmi les Loucheux et les Esquimaux, l'épidémie étendit aussi ses ravages avec plus ou moins d'acharnement.

Inutile de dire que nous prodiguâmes aux pauvres affligés tous les secours qui étaient en notre pouvoir ; bientôt je fus moi-même obligé de garder le lit, après avoir lutté durant un mois entier contre des accès violents qui me prenaient deux fois par jour. Une fois au lit, je ne pus plus en sortir qu'après deux mois, et je gardai la chambre environ deux autres mois. Toute ma peine était de me voir inutile, de ne pouvoir visiter, consoler et administrer mes malades. J'en confessai de mon grabat un certain nombre tant que j'eus la force de parler ; mais je dus bientôt m'interdire même cette consolation, et il ne me resta plus qu'à offrir mes souffrances en expiation des péchés du pasteur et du troupeau. Puissé-je avoir obtenu du bon Dieu l'insigne faveur d'avoir été encore en cela bon à quelque chose !

A la maladie s'ajouta la perspective d'une horrible famine. Dans un pays où l'homme vit au jour le jour, la chasse et la pêche sont les seules ressources. Or poisson et rennes vinrent à manquer, ainsi que les bras nécessaires pour prendre le peu qu'il en restait. Qu'allions-nous donc devenir ? L'officier de Good-Hope se vit obligé,

faute de vivres, d'envoyer tous ses serviteurs dans les bois pour y chercher leur vie ; ces pauvres gens s'en revinrent deux mois après, ayant été forcés de tuer et de manger leurs chiens, ainsi que des peaux de caribou. Si nous n'en vînmes pas là, ce fut grâce à l'économie et à l'ordre que notre cher Fr. KEARNEY sait mettre dans l'ordinaire de la maison. Il avait toujours quelque morceau de viande sèche, quelques bribes de viande pilée, quelque poisson caché depuis longtemps et qu'il mettait en évidence au moment où la nécessité nous pressait. Aussi, quand tout paraissait devoir manquer, nous disions, le R. P. SEGUIN et moi : « Espérons, le Frère saura bien produire encore quelque poire pour la soif. Qui pourrait connaître toutes ses cachettes ? » Et de fait la poire ne manquait pas de venir au moment donné. Aussi vous écrivons-nous souvent : « Envoyez-nous des Frères, envoyez-nous des Frères : ils sont une seconde Providence pour nos missions ! »

Je ne m'étendrai pas plus au long sur les tristes événements auxquels ce malheureux hiver a donné lieu ; je me réserve un peu pour nos chers Fr. MÉLIZAN et DÉCORBY, à qui je dois aussi une réponse. Qu'il me suffise de vous dire, mon révérend Père, que nos souffrances eurent une fin, comme tout ce qui se trouve ici-bas. En janvier dernier, le renne des déserts commença à se montrer, l'orignal fourmilla non loin de Good-Hope, et Dieu, comme pour ménager les forces affaiblies des pauvres Indiens, nous gratifia d'un temps si doux, que le thermomètre monta à 1 degré *au-dessus* de zéro le 28 janvier, ce qui est un véritable phénomène pour une contrée où il se maintient à cette époque de 44 à 50 degrés *au-dessous* de zéro. Les vents du Pacifique nous amenèrent tant et tant de neige que le ventre des animaux fait trace dans les bois, et que très-probablement au printemps, lors du dégel, on

pourra tuer les rennes à coups de bâton. J'ai mesuré cinq pieds de neige dans un grand marécage constamment fouetté par les vents et où partant la neige ne peut s'amonceler. Jugez de son épaisseur sous le couvert des forêts. — Actuellement nous sommes dans l'abondance de vivres; notre serviteur, qui est bon chasseur, ne laisse pas se vider notre hangar à viande, et je reviens de la pêche avec un jeune sauvage qui nous a aussi fourni d'excellent poisson pour notre carême. Mais je m'aperçois que je descends à de futiles détails et je m'arrête, fâché de laisser tant de blanc à mon papier; il nous fait quelquefois si grandement défaut!

Présentement je suis à la veille de repartir pour le lac d'Ours, où je donnerai ma quatrième mission aux *Khatchô-kottiné*; s'il plaît à Dieu, le courrier d'été vous en portera le détail. En attendant, je la recommande instamment, ainsi que l'auteur de ces lignes, à vos bonnes prières et à celles de vos communautés.

Agréez, mon révérend et vénéré Père, etc.

Votre très-affectionné et très-respectueux Frère
en Notre Seigneur et Marie Immaculée,

PETITOT, O. M. I.

P.-S. Une nouvelle crise vient de me prendre au moment où je ferme cette lettre. Je n'y comprends plus rien! Depuis quatre ans que ce train dure, cela va toujours de mal en pis, sans que je puisse voir la véritable cause de ces accès. Dépourvu de la lumière de la science, nous allons à tâtons, mais rien n'opère. Je crois cette singulière affection passée à l'état chronique. Quoi qu'il en soit, je ne me décourage pas et continue à filer mon nœud *à Dieu va!* comme disent les marins. Toutefois je commence à douter que je puisse entreprendre le voyage du fort Nor-

man. J'ai toujours peur de mourir subitement et sans sacrements dans une de ces crises nerveuses. Priez Dieu pour que ce malheur ne m'arrive pas.

RAPPORT DU R. P. VANDENBERGHE, PROVINCIAL DU CANADA.

(Suite et fin [1].)

Œuvres locales. — Le travail des missions est certainement considérable dans la province, mais il n'est que la moindre partie de celui qui s'y accomplit, puisque les œuvres locales occupent le plus grand nombre de nos Pères. Sans parler de ceux qui consacrent leur zèle à l'enseignement, nous avons dans nos principales maisons des Pères de résidence fixe auxquels revient un travail exorbitant. A Montréal, nos Pères, au nombre de cinq au plus, ont environ sept mille personnes, qui se confessent à eux habituellement et dont un grand nombre fréquentent les sacrements assez souvent. La proportion est la même à Québec et à Ottawa. Partout, pour conserver dans les voies du bien les âmes nombreuses qui leur sont confiées, nos Pères ont besoin de multiplier les moyens de sanctification : les réunions particulières, les prédications fréquentes, les retraites, et de déployer un zèle infatigable.

Le ministère ordinaire n'absorbe cependant pas toute leur activité ; il y a encore la fondation des œuvres. Dans le dernier rapport, il a été dit que le collége d'Ottawa avait complété l'église paroissiale de Saint-Joseph et avait arrondi son terrain en acquérant deux propriétés indispensables au développement de l'établissement. Depuis lors est survenu à Québec l'incendie du 14 octobre 1866, qui fit du quartier Saint-Sauveur un immense amas de

[1] Voir le numéro 30, p. 178.

ruines et ne laissa pas une seule maison debout. Selon toute apparence, une population de 10000 âmes, sans église, sans écoles et réduite à la dernière misère, devait pour quelques années être privée de ces précieux édifices. Dans cette pénible circonstance, Mgr l'Archevêque fit un appel au dévouement de la Congrégation, et nos Pères de Québec se sentirent le courage de relever la belle église de Saint-Sauveur, les écoles et leur maison. Il est vrai qu'ils comptèrent sur la protection de Dieu, sur celle de Mgr l'Archevêque, sur la générosité des communautés et des citoyens de la ville. Ils se mirent à l'œuvre sans retard et, dans moins de deux ans, l'église nouvelle pouvait déjà recevoir les fidèles, les écoles étaient ouvertes aux enfants, et eux-mêmes étaient installés dans leur maison mieux appropriée que l'ancienne aux besoins d'une communauté. Il est vrai que l'église n'est pas encore ornée et que tout cela n'a pu s'accomplir qu'au moyen d'un emprunt considérable, mais nous comptons que la Providence ne nous fera pas plus défaut à l'avenir que dans le passé.

La maison de Montréal a fait l'acquisition des propriétés adjacentes à son terrain. Elle possède par ces acquisitions toute l'île comprise entre les quatre rues voisines, et se trouve ainsi parfaitement isolée. Là ne se sont pas bornées ses dépenses : elle a fait construire sur cet emplacement nouveau une fort belle maison de 84 pieds de long sur 52 de large, pour notre maîtrise de plus de cent élèves. Dans cette maison, plusieurs appartements sont affectés au cercle religieux dirigé par l'un de nos Pères, et une immense salle, aux réunions des lectures publiques ou autres assemblées. Nos Pères de Montréal n'ont pu réaliser ces entreprises qu'avec le secours de quelques généreux habitants de la ville, les offrandes de la population qui fréquente leur église, et au prix de beaucoup

de fatigues. Mgr l'Évêque avait puissamment encouragé nos Pères à accomplir cette œuvre. Il est venu lui-même bénir la première pierre au milieu d'une foule nombreuse. Le maire de Montréal, homme fort zélé pour tout ce qui se rapporte à l'éducation et à l'instruction du peuple, avait tenu, quoique protestant, à nous donner une preuve d'intérêt par sa présence et par ses paroles.

En créant les diverses institutions qui se réunissent à la nouvelle maîtrise, nos Pères de Montréal ont complété leur œuvre : ils élèvent dans la piété les enfants de sept à quatorze ans, ils conservent les jeunes gens loin des atteintes du vice en les éloignant des mauvaises compagnies et des assemblées dangereuses, ils fournissent aux pères de famille les moyens de développer les bons principes dans lesquels ils ont été élevés, en leur procurant à tous les agréments d'une société vraiment chrétienne.

Nos Pères de la maison de Plattsbourg ont eu également leur part de travaux matériels. Durant la même période de temps, ils ont achevé l'ornementation intérieure de l'église de Saint-Pierre, affectée au service de la population canadienne. La beauté relative de cet édifice a fait naître chez les Irlandais de la même ville, qui sont sous la direction du R. P. Molony, le désir d'avoir une église encore plus belle que celle des Canadiens, car ils n'ont eu jusqu'ici qu'une pauvre chapelle. Ils ont voulu réaliser ce désir sans retard. Pour cette fin, ils ont acheté un terrain au centre de la ville et ont fait commencer de suite les constructions sur un plan grandiose, dont l'exécution leur coûtera de 4 à 500 000 francs. Déjà les murs de cette église s'élèvent à plusieurs pieds au-dessus du sol. C'est Mgr Conroy, évêque d'Albany, qui en a béni la première pierre. Dans cette circonstance, comme toujours, il s'est montré plein de bonté pour nos Pères ; il avait la consolation de voir s'élever par leurs soins un

nouveau temple digne de devenir une cathédrale. Mais ce qui réjouit davantage Sa Grandeur, ce fut la réception pleine d'enthousiasme que lui fit la population, et surtout la piété des mille cinquante jeunes garçons et jeunes filles à qui il donna le sacrement de confirmation. C'est avec raison que les protestants restent émerveillés devant ces magnifiques démonstrations de la foi catholique.

Presque à la même époque qu'à Plattsbourg avait lieu à la rivière au Désert une cérémonie semblable : la bénédiction d'une première pierre pour l'église que le R. P. Déléage fait élever dans cette belle solitude. C'était le 10 de juillet, ce Père avait fait un appel à tous ceux qui par leur présence pouvaient donner de l'éclat à la fête ; quatre de ses confrères avaient pu se rendre à son invitation, ils étaient entourés de cinq cents sauvages et de quelques centaines de Canadiens et d'Irlandais; quelques bannières flottant sur le coteau marquaient l'emplacement de l'église. Le lieu est admirablement choisi, il domine le confluent de la Gatineau et de la rivière au Désert, et les vallées qu'elles arrosent; c'est un des sites les plus agréables du Canada. L'église est d'une belle architecture et de grandes proportions pour la localité : elle aura 150 pieds de long, avec sa tour de 120 pieds, couronnée au sommet par une statue de la sainte Vierge. En élevant un édifice religieux de pareille dimension, nos Pères ont compté sur l'avenir, c'est-à-dire qu'ils croient à une augmentation de la population.

Je termine ce résumé des travaux matériels de nos Pères dans la province du Canada par ceux que le R. P. Reboul fait exécuter actuellement à Hull, situé vis-à-vis d'Ottawa, mais séparé de cette ville par la rivière du même nom. Depuis bien des années le R. P. Reboul, à son retour de la Mission des Chantiers, consacrait une

partie de son temps à évangéliser la population flottante qui, après avoir passé les chutes des *Choudières*, s'arrêtait en ce lieu autour d'une chapelle en bois. Peu à peu un certain nombre de familles se sont fixées là, elles sont aujourd'hui au nombre de cinq cents. Depuis qu'Ottawa est devenu le siége du gouvernement général, on peut prévoir que le village de Hull augmentera notablement ; et c'est pour cela que le R. P. Reboul donne à l'église qu'il fait élever d'assez belles proportions. Là encore, le 11 octobre dernier, Mgr l'Évêque d'Ottawa a béni solennellement une première pierre au milieu d'un grand concours de peuple.

Etat du personnel. — Un sujet plus intime, c'est celui du personnel de notre province. Comme père de toute la famille, vous aimez à connaître tous vos enfants, surtout ceux que vous ne pouvez visiter par vous-même ; vous tenez à savoir quels sont l'esprit qui les anime et les sentiments qui les guident. D'ailleurs ces communications sont toujours avantageuses aux membres de la Congrégation, parce qu'elles entretiennent les liens fraternels qui doivent toujours les unir étroitement. Notre province a eu sans doute ses épreuves comme il s'en rencontre partout, mais ses membres ont généralement conservé l'esprit de dévouement, l'amour du sacrifice, l'affection filiale à l'égard de la Congrégation et de son premier supérieur. L'esprit de famille, cet esprit qui nous est propre, ne se manifeste pas seulement entre les sujets d'une même maison, mais il s'étend à toutes les relations, à tous les intérêts concernant leurs frères, quelles que soient la région qu'ils habitent et la distance qui les sépare de nous. Telles sont, mon très-révérend et bien-aimé Père, les dispositions de vos enfants de la province du Canada. Voici maintenant les bénédictions que Dieu répand sur notre vie intérieure.

Notre province commence à trouver dans le pays même des sujets pour se recruter. Le présent nous fait espérer pour l'avenir; je dois cependant vous faire observer que, pour préparer la réalisation de ces espérances, nous nous imposons de très-grands sacrifices. Le Canada a déjà donné à la Congrégation seize prêtres et un Évêque-Missionnaire, Mgr TACHÉ : quatre sont dans les vicariats du nord-ouest de l'Amérique, un en Angleterre, onze sont restés dans notre province. Six Frères scolastiques canadiens font actuellement leurs études théologiques à Ottawa. Notre noviciat de Lachine compte huit novices. Sans doute ce nombre n'est pas considérable et ne répond pas à nos besoins présents, mais il y a lieu encore de se réjouir quand on considère que la population du Canada catholique équivaut à peine à la population de deux diocèses de France, que cette population fournit également des sujets aux sulpiciens, aux jésuites et aux autres congrégations religieuses établies dans le pays; qu'elle envoie encore des membres de son clergé séculier dans un grand nombre de missions lointaines. Nos motifs de confiance sont donc bien fondés, et c'est pour cela que nous avons résolu de bâtir une maison de noviciat mieux appropriée à sa destination que celle que nous occupons présentement. Notre noviciat a varié de quinze à vingt membres, y compris nos Frères convers, qui méritent bien de n'être pas oubliés. Nous n'avons qu'un seul regret à exprimer, celui de voir ces bons Frères convers si peu nombreux. C'est parmi eux que la mort a frappé cette année; elle nous a enlevé deux de ces excellents auxiliaires dont on pouvait encore espérer de longs et précieux services. Quant aux scolastiques, ils font preuve de dévouement et de bon esprit dans la position où ils se trouvent. Ils sont mêlés aux séminaristes du diocèse d'Ottawa, et après leurs classes de théologie ils ont à

consacrer une heure et quelquefois deux par jour à l'enseignement des auteurs classiques. Si ce surcroît d'études peut avoir des inconvénients sous certains rapports, il a l'avantage aussi de les familiariser avec la langue anglaise, dont la connaissance devient de plus en plus indispensable dans nos contrées.

Ici nous ignorons les époques de repos, le travail est incessant; mais pour que la multiplicité des occupations ne nous détourne pas de notre fin, nous ne manquons pas chaque année de nous réunir en deux retraites communes. L'une se donne à Ottawa dans la deuxième quinzaine du mois d'août, l'autre à Montréal dans la seconde partie du mois de septembre. Celle-ci est plus spécialement pour les Pères qui sont en charge ou qui portent une responsabilité administrative. Chaque année ces retraites communes produisent les plus heureux résultats : non-seulement les âmes s'y fortifient sous l'influence de la grâce qui agit plus puissamment durant ces saints exercices, mais l'esprit de famille s'y entretient et s'y développe, et les liens de la fraternité s'y resserrent.

Nous avons besoin de tous ces précieux secours pour répondre aux vues de Dieu sur nous et à votre attente, très-révérend et bien-aimé Père, qui voulez que nous ne soyons tous qu'un cœur et qu'une âme sous le règne du bon plaisir de Dieu.

VICARIAT DE CEYLAN.

LETTRE DU R. P. BOISSEAU.

Jaffna, orphelinat de Colombogam, 20 mai 1869.

Mon très-révérend Père,

Il y a environ dix ans, Jaffna jouissait pour la première fois du bienfait d'une grande mission. Le succès en fut remarquable, et les relations d'alors vous ont dit les douces émotions, les consolations saintes dont fut inondé le cœur de notre regretté Père Mgr Séméria. Mais, hélas ! ici comme partout, l'influence du temps est délétère. Au souffle de l'oubli peu à peu s'effacent les saintes impressions, la ferveur première se ralentit, et les populations, ici plus vite qu'ailleurs peut-être, finissent par s'abandonner au courant désastreux de l'indifférence et du vice. — Tel était l'état de choses qui se faisait depuis quelque temps remarquer à Jaffna. A côté d'un noyau de chrétiens fervents, l'on pouvait observer chez plusieurs l'influence funeste d'un contact quotidien avec les infidèles et les sectes protestantes qui les entourent. L'ivrognerie, l'immoralité, la profanation des saints jours et les injustices sous diverses formes, tenaient un bon nombre de ces pauvres Indiens éloignés de leurs devoirs religieux. Un travail de renouvellement devenait nécessaire. Le zèle si ardent de Mgr Bonjean le comprit et lui inspira, dès le début de son épiscopat, la généreuse pensée de ranimer le feu sacré au chef-lieu de son vicariat par les exercices d'une grande mission.

C'est cette grande et fructueuse entreprise que va tâcher de retracer un témoin oculaire.

C'est le dimanche 21 février que s'ouvrirent solennellement les exercices de la mission. Monseigneur en avait pris la direction, en se donnant pour aides les RR. PP. Chounavel, Mauroit, Pélissier, Gourdon et le vénérable P. Moukel, que l'on vit avec édification, malgré les infirmités de son grand âge, sans cesse de garde au tribunal de la pénitence.

Dès le début l'on put présager de fructueux résultats. Les principaux moyens mis en œuvre pour attirer les masses furent, outre l'intérêt des instructions et des conférences, l'éclat donné aux exercices du matin et du soir, la nomination de zélateurs et de zélatrices chargés d'amener les retardataires, la nouveauté et l'attrait des chants tamouls exécutés tour à tour avec accompagnement d'orgue par les orphelins de Colombogam et les élèves des Sœurs de la Sainte Famille, enfin et surtout le regard maternel de Marie, dont la statue, gracieuse offrande faite à Monseigneur lors de son voyage d'Europe, élevée sur un trône au milieu de la foule, semblait attirer irrésistiblement le cœur des pauvres pécheurs vers le divin Enfant qu'elle offrait à leurs hommages. C'est là que chaque soir, aux exercices de l'archiconfrérie renouvelée par Monseigneur, la foule recueillie accourait implorer miséricorde et pardon pour un père, un époux, un frère ou un ami depuis longtemps égarés. Il serait difficile d'énumérer les ferventes prières, les soupirs secrets, les larmes brûlantes chaque jour déposés à ses pieds. Grâce à ces pieuses industries, dès les premiers jours l'on vit aux exercices du matin, et surtout à ceux du soir, la vaste enceinte de la cathédrale remplie d'une foule avide de la parole sainte.

Je n'essayerai point, mon très-révérend Père, de vous

faire suivre jour par jour la série de ces exercices. Laissez-moi plutôt, pour éviter des redites, vous retracer quelques-unes des cérémonies les plus saillantes par leur solennité et leur influence sur le succès de la mission. Je commence par l'ovation faite le 7 mars au très-saint sacrement.

Monseigneur, voulant offrir un tribut d'hommages et de réparation à notre divin Sauveur dans la sainte eucharistie, frapper les dissidents par une manifestation splendide et donner le dernier élan à l'enthousiasme des fidèles, avait fait annoncer pour le dimanche 7 mars une procession solennelle du saint sacrement. Aussitôt cette résolution connue, voilà tout le monde à l'œuvre. Chaque église, chaque caste désireuse de fournir son concours à la solennité prend part au travail de décoration, et le jour venu, sur un parcours de près de 1 000 mètres, entièrement couvert de tentures aux couleurs variées, entre deux haies de guirlandes et de verdure, sept reposoirs splendidement décorés à la façon orientale se trouvent prêts à recevoir l'hôte auguste de nos autels.

A quatre heures et demie du soir, après quelques mots indiquant le sens de cette ovation, commençait le long défilé de la procession. En tête, sur deux lignes, l'on voit d'abord se dérouler le nombreux orphelinat de la Sainte-Famille, suivi des élèves anglaises portant toutes à la main de gracieuses oriflammes. Vient ensuite une députation de cent orphelins de Colombogam, fiers, eux aussi, de leurs bannières aux riches couleurs. Suit l'école anglaise des garçons, auxquels succèdent deux files de petits anges, qui, par de gracieuses évolutions, viennent tour à tour offrir au divin sacrement, avec l'amour de leur cœur, les doux parfums de l'encens et les fleurs embaumées de leurs corbeilles. Viennent ensuite les chantres, les aco-

lytes, et le clergé revêtu de dalmatiques d'or. Enfin l'Evêque, portant l'ostensoir sous un riche baldaquin que soutiennent les notables de Jaffna, marche escorté d'une foule immense répétant des litanies et des hymnes au saint sacrement.

Ce long et pieux cortége s'avançant recueilli entre ces massifs de verdure offrait vraiment un coup d'œil digne d'une de nos plus belles cités catholiques d'Europe. Le spectacle surtout devenait imposant, quand du haut de l'estrade des reposoirs, dominant la foule prosternée, le pontife, tenant dans ses mains l'ostensoir, bénissait cette immense multitude. Au recueillement des catholiques et à la tenue respectueuse des infidèles eux-mêmes, l'on sentait à la fois et la présence d'un père au milieu d'enfants chéris, et celle d'un triomphateur imposant le respect et l'admiration même à ses aveugles ennemis. Un protestant a dû faire l'aveu dans une feuille publique que jamais spectacle si imposant ne s'était vu à Jaffna.

Mais l'heure la plus solennelle et la plus saisissante fut sans contredit quand, au retour de la procession, Monseigneur, laissant entrer la foule et s'arrêtant seul au seuil de la cathédrale, on entendit tout à coup la voix vibrante du R. P. Chounavel, dominant le tumulte de la multitude, adresser au nom de tous les chrétiens une amende honorable au très-saint sacrement. L'émotion de la foule et les sanglots cessèrent d'être contenus, quand surtout l'orateur, faisant allusion à l'horrible sacrilége commis quelques années auparavant, et s'adressant à la divine eucharistie qu'il lui semble voir hésiter à entrer dans son temple, s'écria avec l'accent d'une indicible émotion : « Pourquoi, Seigneur, tarder plus longtemps à pénétrer dans ce sanctuaire ? Serait-ce la crainte que dans ces murs une nouvelle main sacrilége et impie ne vienne

encore profaner vos tabernacles?... Oh! non, désormais ne se renouvelleront plus ces horreurs. Entrez... Là, des cœurs vous aiment et implorent miséricorde et pardon. » A ces mots, le cortége pénètre dans l'église... Mais c'est entre deux haies d'un peuple fondant en larmes, se frappant la poitrine et tendant vers la sainte hostie des mains suppliantes pour demander miséricorde. Ce fut un moment sublime, et qui à nous aussi arracha de douces larmes. Ce jour-là, l'élan de la mission avait atteint son apogée pour ne plus décroître. Jésus avait triomphé des cœurs les plus rebelles.

A quelques jours de là avait lieu la communion générale des femmes. Deux semaines plus tard, elle était suivie de celle des hommes. Ce fut encore un beau jour entre tous les heureux jours de la mission. Spectacle touchant, quand, après les actes préparatoires à la communion, on vit s'avancer sur deux lignes, vers la sainte table, six cents hommes, parmi lesquels bon nombre ne s'étaient point approchés des sacrements depuis dix, quinze et même vingt ans, pour recevoir dans leurs cœurs purifiés le Dieu d'amour qu'ils avaient si longtemps abandonné, mais qui, à cette heure, venait leur céder tous les trésors de ses miséricordes. Des yeux de ces pauvres prodigues revenus au banquet de leur père coulaient des larmes de repentir et de reconnaissance. A la vue de cette scène émouvante, de la foi et du recueillement peints sur ces fronts, Sa Grandeur et son assistant le R. P. MOUKEL ne purent retenir des larmes de joie. Puissent ces heureux convertis garder longtemps le souvenir et les fruits de ce beau jour!

Les quelques semaines qui suivirent furent consacrées à l'instruction des personnes que l'ignorance des vérités religieuses avait forcé d'ajourner, et à rechercher les quelques pécheurs attardés, qui, sous divers prétextes,

s'étaient jusque-là éloignés des sacrements. Ce fut l'époque où brillèrent surtout l'activité et la bonne volonté des zélateurs et des zélatrices. A cette onzième heure, bien de gros poissons se laissèrent prendre aux filets de la grâce, de bien remarquables conversions vinrent réjouir le cœur des Missionnaires. Le R. P. CHOUNAVEL a bien voulu me transmettre entre mille quelques traits que je suis heureux de vous signaler.

Une femme, séparée de son mari, donnait depuis dix ans le scandale d'un commerce illicite avec un païen. Bien des fois elle avait résisté aux pressantes exhortations de ses proches et aux paternelles remontrances des Missionnaires. Enfin l'heure de la grâce sonna. Frappée des instructions qu'elle entend, elle sent la nécessité de rompre ses liens. Mais de grandes difficultés s'opposaient à ses bons désirs. Elle avait eu l'imprudence de faire, quelques années auparavant, donation légale à son complice d'une partie de sa fortune, et ce malheureux ne veut point relâcher sa proie sous peine pour elle de perdre une valeur d'environ 1 200 francs. N'importe, cette femme, douée d'une énergie de caractère peu commune, veut sauver son âme avant tout. Elle abandonne ce misérable en lui laissant les 1 200 francs, se confesse et communie avec les marques les plus édifiantes de repentir et de ferveur.

Une autre Madeleine imita cet exemple de désintéressement. Elle était depuis huit ans mariée à un bigot protestant. Ce dernier essaye vainement de l'empêcher de gagner la mission, et la menace, au cas où elle se confessera, de la chasser et de l'abandonner sans soutien. Cette fois encore la grâce l'emporta sur les intérêts matériels. Elle répond avec une généreuse fermeté : Advienne que pourra ! Elle veut se convertir. L'un et l'autre ont tenu parole. L'enragé protestant l'a abandonnée pour

s'enfuir à Colombo. Mais, à défaut de l'appui de ce malheureux, elle a trouvé les grâces et les faveurs d'un Dieu plein de miséricorde. Depuis elle continue à donner l'édification d'une vie pieuse et résignée.

Il me faudrait de longues pages si je voulais vous raconter tous les traits de ce genre. Un mot pourtant, avant de terminer, sur ce vieux pécheur qui, quelques jours après avoir été recommandé par Monseigneur aux prières de l'archiconfrérie, vint trouver le R. P. CHOUNAVEL pour lui dire qu'il voulait se confesser. Depuis cinquante ans il avançait dans la vie sans jamais avoir senti le besoin d'aller rafraîchir son âme au saint tribunal. Il croyait quelques précautions oratoires nécessaires. Aussi eut-il soin de dire en commençant qu'avant de prendre le poisson, il importait de mettre une amorce à l'hameçon, puis qu'il ne fallait pas tirer trop fort de peur de tout perdre d'un coup. On m'a dit, ajouta-t-il, que vous êtes miséricordieux, que vous ne grondez point, c'est pour cela que je m'adresse à vous. Et cela dit, il commença sa longue histoire. Un autre pécheur de vieille date vint également trouver le même Père avec tous ses péchés écrits dans un livre bien cousu. Il dut mettre plus de trois quarts d'heure avant d'arriver au bout, bien qu'il ne perdît pas un moment, ajoute le Père.

Ce trait m'en rappelle un autre que me racontait un jour un de nos Pères. Il vous peindra la manière dont se confessent quelques-uns de nos Indiens. Une vieille femme vient trouver ce Père, tenant dans ses deux mains une large poignée de sable qu'elle dépose à ses pieds, en disant : « Père, comptez ces grains si vous le pouvez. Eh bien, plus grand encore est le nombre de mes péchés. »

Une autre fois, le même Missionnaire faisait une mission dans un petit village. Un bon vieux que les ans

avaient rendu presque sourd l'invite à le suivre, et de compagnie ils quittent tous les deux le village ; ils franchissent un monticule de sable qu'ils redescendent pour grimper sur un autre plus haut encore. Le pauvre Père suait et n'en pouvait plus. Enfin, arrivés au sommet qui dominait tout le pays, notre homme tombe à genoux, et là, à la face du ciel et de la terre, commence à haute voix sa confession pour recevoir ensuite sur le même ton les avis dont il a besoin.

Avant de terminer la belle et fructueuse mission de Jaffna, il importait d'en laisser un mémorial illustre, qui rappelât à ceux qui y avaient pris part les grâces reçues dans ces saints jours, et redît aux races futures les victoires remportées sur l'enfer. Il fallait le couronnement d'une solennelle plantation de croix. L'idée fut aisément comprise, et 500 francs furent le résultat d'une cotisation à cet effet. Une croix aux larges proportions se trouvait prête le dimanche de Pâques, jour fixé pour la plantation. Dès quatre heures du soir, une foule immense se pressait dans la cathédrale et aux environs. Monseigneur, escorté par tous les Missionnaires et revêtu des ornements pontificaux, s'avance vers la grande porte, où l'on avait provisoirement déposé la croix richement enguirlandée, et procède à la bénédiction. Cette cérémonie et le baisement de la croix terminés, une cinquantaine de jeunes gens des plus robustes s'avancent vers l'arbre béni, le chargent sur leurs épaules, et, au milieu des chants de triomphe du clergé et des fidèles, font le tour de l'enclos de la cathédrale. Revenus en face du frontispice de l'église, à environ 30 mètres de la grande porte, où se trouvait préparé le piédestal, nos intrépides marins de Saint-Jacques procèdent à l'érection, qui s'effectua sans le moindre accident au milieu d'un silence plein d'émotion.

La croix étant dressée, le R. P. PÉLISSIER, l'orateur de la circonstance, monte sur une estrade élevée au milieu de la foule assise sur le sol, à la façon indienne.

Le soleil venait de disparaître derrière les grands palmiers, cédant la place au disque radieux de la lune, qui apparaissait à l'autre horizon comme pour contempler la scène et l'embellir de sa douce clarté. Le ciel était pur, l'air calme, et permettait à la voix de s'étendre au loin. Là, en face de ce signe auguste, au milieu de cette foule immense, déjà prédisposée aux plus douces émotions, en plein air, sous ce ciel si beau des tropiques, l'enthousiasme devenait comme naturel. Aussi le cher Père n'eut-il pas de peine à être éloquent.

Après avoir heureusement rappelé le miracle du Labarum et la croix miraculeuse qui, peut-être à cette même place, apparut au temps de saint François-Xavier : « Quel est, dit-il, cet autre signe qui brille en ce moment à nos regards? C'est encore la croix, ce signe sacré, par lequel aussi tout chrétien sera vainqueur. Il restera là ce signe glorieux pour attester la prise de possession de Jésus-Christ sur ces plages infidèles. Il sera de plus le mémorial permanent des heureux jours de cette mission, le témoin constant de vos engagements sacrés. Vous viendrez souvent à ses pieds implorer les grâces d'en haut pour vous et vos familles. De loin, de vos champs et de vos rizières, vous saluerez ce signe auguste, et la postérité future, vos arrière-petits-enfants, en voyant cette croix, monument de la piété de leurs pères, se sentiront portés à imiter les vertus et à chanter la puissance et la gloire du Dieu crucifié. » A peine avait-il terminé cette chaleureuse allocution qu'un : *Vive la croix !* solennel, sorti de toutes les poitrines, redit aux échos d'alentour, à l'infidèle étonné et au protestant confondu, que le drapeau de la croix s'implantait solidement dans le sol et que désor-

mais, à Jaffna, quatre mille braves sauraient le porter avec courage et noble orgueil.

Encore quelques jours, et la mission allait finir. Il restait à en assurer les fruits. C'est dans ce but que Monseigneur résolut de créer un corps d'élite chargé de maintenir par ses exemples et ses conseils les faibles, exposés au funeste contact de l'infidélité et du schisme.

La nouvelle association fut placée sous le vocable de saint Michel, le premier vainqueur de satan. Les associés s'engagent à ne pas se marier ni marier leurs enfants aux protestants ; à ne pas les envoyer aux écoles protestantes, à s'abstenir de liqueurs enivrantes et à ne jamais fréquenter les tavernes, etc., etc. Enfin ils doivent se réunir chaque mois et s'entendre avec leur pasteur sur les bonnes œuvres à faire et les moyens à prendre pour extirper les abus. Bon nombre des personnes les plus influentes de Jaffna se sont fait agréger à cette association qui promet les plus heureux résultats.

Depuis longtemps on constatait avec peine que plusieurs femmes et autres pauvres honteux ne pouvaient, faute de vêtements décents, venir le dimanche aux offices. Pour parer à ce mal, une autre congrégation, composée de douze matrones des plus respectables de la ville, a été pareillement organisée sous le nom de *Société des dames de charité*. Son but est de recueillir des souscriptions en faveur des pauvres et de veiller à la répartition intelligente de ces aumônes.

Enfin, outre l'archiconfrérie du Saint-Cœur-de-Marie, renouvelée, comme je l'ai dit plus haut, au début de la mission, on a pu encore établir régulièrement les associations de la Propagation de la foi et de la Sainte-Enfance.

Ce fut le 4 avril, dimanche de Quasimodo, que se clôturèrent les exercices de la mission et qu'eut lieu le

couronnement de la sainte Vierge. Je vous ai parlé précédemment de la belle statue présentée à Monseigneur lors de son voyage en Europe, et offerte par lui à son église cathédrale.

Marie s'était montrée durant ces beaux jours le refuge et l'avocate puissante des pécheurs, la mère pleine d'amour et de miséricorde pour tous. Un sentiment universel de gratitude, éclos au souffle de ses nombreux bienfaits, inspira l'heureuse pensée de lui offrir un présent digne de la reconnaissance publique. Une couronne fut commandée. Les femmes seules devaient avoir l'honneur de présenter cette offrande. La première collecte donna 575 francs. Il manquait encore 150 francs. Le R. P. CHOUNAVEL fait un nouvel appel, et comme il l'avait demandé *pour l'amour de Marie*, on lui apporte le lendemain les 725 francs requis.

Ce fut un moment de joie bien douce pour l'Evêque et tous les pieux fidèles, quand ils virent poser et rayonner au front de leur bonne mère ce diadème d'or, tout étincelant de pierres précieuses. Une instruction pathétique de Sa Grandeur sur la persévérance assurée par le culte de Marie termina la mission.

Avant de finir ces lignes, laissez-moi, mon très-révérend Père, vous faire le résumé succinct des résultats obtenus durant ces saints exercices.

Monseigneur a donné 374 confirmations, 2 665 communions ont été distribuées et 88 baptêmes administrés à des enfants ou adultes païens. Le retentissement de la mission a été immense. Les hérétiques de bonne foi n'ont pu s'empêcher d'admirer le zèle des Missionnaires, la pompe des exercices et la vitalité du catholicisme à Jaffna. Les ministres protestants eux-mêmes ont à leur manière dû payer leur tribut d'éloges, en déclarant qu'à Jaffna la mission catholique leur causait un mal immense,

qu'ils n'y pouvaient rien faire. Le *Freeman*, journal protestant de Jaffna, a dit aussi qu'il était difficile de faire grand' chose pour la religion protestante, vu que les Missionnaires catholiques ont des affidés dans toutes les directions (catholic Missionaries have their emissaries in every direction).

Un autre heureux résultat de la mission a été de déterminer bon nombre de parents à envoyer leurs filles à l'école externe des religieuses. Les sœurs ont actuellement près de cent seize de ces enfants, tandis qu'elles en comptaient à peine une quinzaine avant la mission.

En terminant ces lignes bien décolorées et impuissantes à reproduire les émotions que nous avons ressenties, veuillez me permettre, mon très-révérend Père, de vous demander votre paternelle bénédiction et de vous offrir, avec mon filial et respectueux hommage, l'assurance de mon obéissance la plus parfaite.

Votre très-humble fils en Jésus-Christ,

J. Boisseau, o. m. i.,
Missionnaire apostolique.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 32. — Décembre 1869.

ESQUISSE

SUR

LE NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE

PAR Mgr TACHÉ

ÉVÊQUE DE SAINT-BONIFACE

(suite [1]).

CHAPITRE VII.

RÈGNE ANIMAL.

Pour remplir le cadre que nous nous sommes tracé, nous voulons dans ce chapitre donner un aperçu de ce qu'une partie du règne animal offre de plus remarquable dans le pays qui fait l'objet de cette étude. Au milieu même

[1] Voir pages 6, 113 et 217 du présent volume.

des rigueurs de son climat, la nature a aussi ici ses prodigalités. Si le règne animal, comme le règne végétal, n'offre pas toutes les richesses qu'il déploie dans des régions plus fortunées, il n'est pas pour cela tout à fait stérile ; il a même ses spécialités réservées à nos glaciers éternels, et ses richesses qui naissent pour ainsi dire de notre état de délaissement et des rigueurs que nous subissons. Des traités assez complets de la zoologie du Nord se trouvent ailleurs, et ont été faits par des hommes adonnés spécialement à ces études si intéressantes et si variées. Comme ces ouvrages sont volumineux et dispendieux, j'ai cru être agréable à ceux qui nous portent quelque intérêt, en présentant en peu de pages ce que je connais de plus remarquable sur cette matière. Dans ce chapitre, nous consacrerons un article à chacune des quatre classes de la première division du règne animal. Ce n'est pas à dire que hors de ce cadre il n'y ait rien qui soit digne d'intérêt. Non, la grande division des articulés surtout, peut offrir le sujet d'études profondes, mais il nous est impossible pour le moment de songer même à esquisser ce travail. C'est à la *Fauna boreali americana* de sir John Richardson que nous empruntons les noms génériques et spécifiques de la plupart des êtres dont nous parlerons.

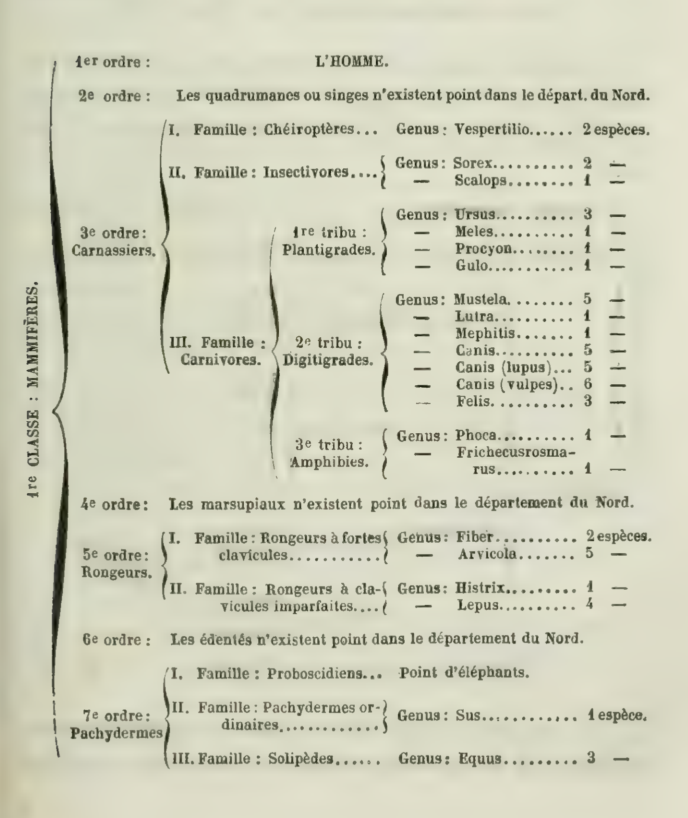
ARTICLE I. — DES MAMMIFÈRES.

On sait que cette classe comprend neuf ordres distincts.

Dans le chapitre précédent, nous avons assez parlé de la population et même des races d'hommes originaires du département du Nord.

Pour que l'ignorance, la grossièreté et la couleur de nos sauvages ne permettent pas à certains savants de les

croire à leur première période de transformation, Dieu n'a pas mis ici le second ordre des mammifères, celui des quadrumanes. Nous n'avons point de singes; pour en trouver, il faudrait aller à de grandes distances; et si nos sauvages n'étaient que des singes perfectionnés, il leur aurait fallu émigrer de bien plus loin qu'ils ne l'ont fait, étant des hommes fils d'Adam. Nous nous contenterons de cette courte réflexion sur les deux premiers ordres, et après avoir donné le tableau général des mammifères, nous examinerons, dans les paragraphes qui suivent, les autres ordres de cette classe si importante.

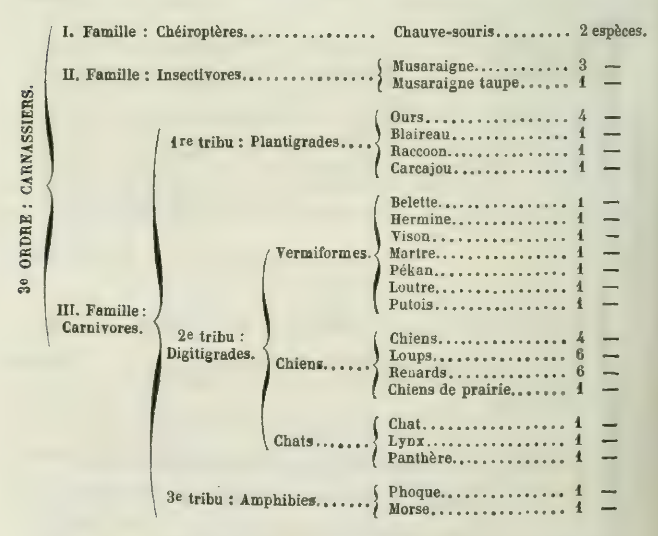


1re CLASSE : MAMMIFÈRES.	1er ordre :	L'HOMME.			
	2e ordre :	Les quadrumanes ou singes n'existent point dans le départ. du Nord.			
	3e ordre : Carnassiers.	I. Famille : Chéiroptères...		Genus : Vespertilio......	2 espèces.
		II. Famille : Insectivores....		Genus : Sorex..........	2 —
				— Scalops........	1 —
		III. Famille : Carnivores.	1re tribu : Plantigrades.	Genus : Ursus..........	3 —
				— Meles..........	1 —
				— Procyon........	1 —
				— Gulo...........	1 —
			2e tribu : Digitigrades.	Genus : Mustela........	5 —
				— Lutra..........	1 —
				— Mephitis.......	1 —
				— Canis..........	5 —
				— Canis (lupus)...	5 —
				— Canis (vulpes)..	6 —
				— Felis..........	3 —
			3e tribu : Amphibies.	Genus : Phoca..........	1 —
				— Frichecusrosmarus..........	1 —
	4e ordre :	Les marsupiaux n'existent point dans le département du Nord.			
	5e ordre : Rongeurs.	I. Famille : Rongeurs à fortes clavicules...........		Genus : Fiber..........	2 espèces.
				— Arvicola.......	5 —
		II. Famille : Rongeurs à clavicules imparfaites....		Genus : Histrix........	1 —
				— Lepus..........	4 —
	6e ordre :	Les édentés n'existent point dans le département du Nord.			
	7e ordre : Pachydermes	I. Famille : Proboscidiens...		Point d'éléphants.	
		II. Famille : Pachydermes ordinaires............		Genus : Sus............	1 espèce.
		III. Famille : Solipèdes......		Genus : Equus.........	3 —

1re CLASSE : MAMMIFÈRES.	8e ordre : Ruminants.	I. Famille : Ruminants sans cornes		Point de chameaux.	
		II. Famille : Ruminants à cornes.	1re tribu : Ruminants à cornes pleines.	Genus : Cervus	5 espèces.
			2e tribu : Ruminants à cornes velues.	Point de girafes.	
			3e tribu : Ruminants à cornes creuses.	Genus : Antilope	1 espèce.
				— Capra	1 —
				— Ovis	2 —
				— Ovibus	1 —
				— Bos	2 —
	9e ordre : Cétacés			Genus : Physeter	1 —
				— Balæna	1 —

§ 1. — Troisième ordre : les carnassiers.

Le troisième ordre des mammifères fournit ici ses trois familles, avec leurs tribus et divisions. Voici le tableau synoptique des sujets que nous savons appartenir à cet ordre :



3e ORDRE : CARNASSIERS.	I. Famille : Chéiroptères			Chauve-souris	2 espèces.
	II. Famille : Insectivores			Musaraigne	3 —
				Musaraigne taupe	1 —
	III. Famille : Carnivores.	1re tribu : Plantigrades		Ours	4 —
				Blaireau	1 —
				Raccoon	1 —
				Carcajou	1 —
		2e tribu : Digitigrades.	Vermiformes.	Belette	1 —
				Hermine	1 —
				Vison	1 —
				Martre	1 —
				Pékan	1 —
				Loutre	1 —
				Putois	1 —
			Chiens	Chiens	4 —
				Loups	6 —
				Renards	6 —
				Chiens de prairie	1 —
			Chats	Chat	1 —
				Lynx	1 —
				Panthère	1 —
		3e tribu : Amphibies		Phoque	1 —
				Morse	1 —

I. On voit, d'après ce tableau, que la famille des chéiroptères n'a ici qu'une tribu ; que cette tribu n'a que

deux sujets : la chauve-souris *vespertilio pruinosus* (hoary bat) et *vespertilio subulatus* (say's bat).

La chauve-souris, aimable ici comme ailleurs, dor pendant tout l'hiver; elle en fait autant en été durant le jour, enveloppée dans ses ailes, suspendue par les pieds, la tête en bas. Elle commence à la nuit son vol agité, sans donner la chair de poule aux courageux enfants du Nord, ni exciter la dissipation que mes souvenirs d'écolier me jettent à la mémoire lorsque au nom de chauve-souris se joint la pensée de ce que produisait leur entrée dans le dortoir du collége.

II. La famille des insectivores fournit trois espèces de musaraignes, dites : *sorex palustris* (American marsh Shrew), *sorex Forsteri* et *sorex parvus*. Ces musaraignes sont les plus petits de nos quadrupèdes; leur existence si frêle et si délicate résiste à l'intensité du froid, qui ne les empêche pas de multiplier leurs évolutions.

Je ne connais ici qu'une espèce de taupe, celle dite : *musaraigne taupe* ou *scalope du Canada*, *scalops Canadensis* (shrew mole). Nous ne leur faisons pas la guerre, elles ne nous nuisent pas dans l'état de notre société.

III. La famille des carnivores offre tout naturellement plus d'intérêt et le sujet d'une étude plus spéciale. Elle a ici trois tribus, celles des plantigrades, des digitigrades et des amphibies.

1° La tribu des plantigrades comprend les sujets suivants :

Ours blanc..........	*The polar or sea bear.*	Ursus maritimus.
Ours gris...........	*The grisly or sea bear.*	Ursus ferox.
Ours noir et cannelle.	*The American black bear*...............	Ursus Americanus.
Ours brun..........	*The barren-ground bear*...............	Usus arctos Americanus.
Blaireau............	*The American badger.*	Meles Labradoria.
Raccoon............	*Raccoon*..............	Procyon lotor.
Carcajou............	*Wolverine*............	Gulo luscus,

L'ours blanc semble la sentinelle avancée des régions polaires, préposée à la garde des glaciers immenses, sur

lesquels il promène son existence quand il sort de sa léthargie. Cette espèce d'ours est plus allongée que les autres, son cou est plus long, d'un blanc jaunâtre ; l'extrémité de son museau et la langue sont noires, les lèvres et l'intérieur de la gueule presque de la même couleur. Il mesure quelquefois 9 pieds de long et 4 pieds et demi de hauteur. Sa force est prodigieuse, sa férocité non moins grande ; aussi il est redouté, et avec raison : il s'aventure quelquefois sur des banquises jusqu'à de grandes distances en mer, se nourrit surtout de poisson, ce qui explique le goût désagréable de sa chair.

Si l'ours blanc semble la sentinelle du Nord, la borne méridionale de notre département a aussi trouvé un puissant gardien dans la famille des plantigrades : c'est l'ours gris. Cette espèce est la plus grande du genre ; quelques individus atteignent même des proportions énormes. J'ai vu des griffes d'ours gris qui mesuraient 7 pouces de longueur. Que l'on juge par là de l'agrément qu'il y a de tomber entre les bras d'un pareil être qui vous laboure les flancs ou vous étreint à proportion. L'ours gris est redouté même des chasseurs, qui ne l'attaquent qu'avec un redoublement de précautions et s'unissent pour cette chasse, à moins d'être armés d'une façon toute particulière. Cette espèce se trouve surtout dans les prairies ou à la lisière des bois qui les bordent. Son pelage est très-varié, des poils blancs se dessinent sur un fond roux ou noir. On ferait un livre des tours de force déployés par ces terribles hibernants ; on pourrait y joindre plusieurs pages comme preuve du sang-froid et du courage des chasseurs, voire même de quelques femmes qui, saisies par des ours de cette espèce, ne se sont point déconcertées et sont parvenues à s'en dégager sans même donner ensuite le moindre signe d'émotion. J'ai vu plusieurs sauvages privés de l'usage de quelque membre ou marqués

par de profondes cicatrices, suites des luttes de ce genre.

L'ours noir se trouve partout dans le pays ; je le crois différent de l'ours d'Europe, mais il n'est point ici une méchante bête. Les enfants mêmes lui font la chasse, et ce que le chasseur redoute le plus dans son excursion, c'est de manquer l'occasion de voir de près ces animaux qui invariablement s'enfuient au moindre bruit et qui n'attaquent jamais, même blessés, à moins que la fuite ne leur soit impossible. Les ours chocolat, ou mieux couleur cannelle, ne sont qu'une variété de l'espèce des noirs, dont ils sont souvent les petits. La fourrure des uns et des autres, mais surtout celle des chocolat, est magnifique : le poil en est long, fourni et soyeux ; tout le monde sait que la chair de l'ours est excellente, surtout quand il se nourrit de fruits.

La quatrième espèce d'ours est celle qui habite les landes stériles et se rend jusque sur les rivages de l'océan Arctique, vivant pendant son temps d'activité de substances animales et végétales. Cet animal, moins grand et moins féroce que l'ours gris qui habite les plaines du Sud, est pourtant aussi redouté des sauvages, de ceux même qui ne craignent pas le moins du monde l'ours noir. Je voyageais avec deux sauvages, mangeurs de caribou ; ces deux jeunes gens étaient constamment dominés par la crainte puérile que leur inspire la pensée d'ennemis imaginaires, comme nous l'avons dit au chapitre précédent. Aussi tous les soirs il fallait, coûte que coûte, camper sur une île, et ne camper que là. L'obscurité, le vent, la pluie ne pouvaient pas les décider à passer la nuit sur la terre ferme. Tous les soirs il fallait pousser notre embarcation jusqu'à ce qu'on atteignît une île, quelque petite ou incommode qu'elle fût. A bout d'arguments inutiles, je ne pus réussir à dissiper leurs appréhensions ; je riais beaucoup de leur lâcheté, ajoutant que, pour mon

compte, au milieu de ces épaisses forêts, je ne voyais pas d'autres ennemis que les ours. Grande fut ma surprise, lorsque mes deux hommes partirent d'un violent éclat de rire, assurant qu'eux ne désiraient rien tant que de voir un ours, afin de le tuer et de faire diversion à l'uniformité et à la maigreur de notre pitance journalière, « puis, ajoutaient mes sauvages, ce serait autre chose si nous étions sur nos terres (landes stériles) : là les ours sont terribles. »

Nos prairies possèdent un autre plantigrade qui, comme l'ours, passe l'hiver entier dans un antre, sans même perdre beaucoup de son embonpoint. Le blaireau est un petit animal de 2 pieds à 2 pieds et demi de long. Timide, il fuit au premier bruit ou à l'aspect de l'homme ; en revanche il assouvit sa cruauté sur les petits animaux, dont il se nourrit avec une grande voracité. Des substances végétales entrent aussi pour quelque chose dans son alimentation. La fourrure du blaireau, trop terne pour être élégante, est néanmoins bien solide. Ce petit quadrupède a une force prodigieuse dans les pattes de devant, puisque, une fois qu'il a la partie antérieure du corps dans un trou, il devient impossible de l'en arracher.

A l'extrémité méridionale du département, on trouve quelques raccoons, qui ne semblent pas pouvoir y pénétrer, quoiqu'ils se trouvent en grand nombre plus au sud. Cet animal, à l'air du renard joint les allures de l'ours. Il se nourrit de racines, de plantes, de grains verts, de fruits, d'insectes et d'oiseaux. Il aime surtout le sang et la cervelle de sa victime. A l'eau basse, il se fait pêcheur. Sa fourrure, plus élégante que celle du blaireau, n'est pas non plus très-recherchée.

La famille des plantigrades se termine ici par le terrible carcajou, le fléau de nos forêts et la désolation des chasseurs de pelleteries. Cet animal, comme pour faire

compensation à l'engourdissement de ceux de la même famille, est doué d'une activité fébrile et tout à fait extraordinaire, surtout en hiver. Ce n'est pas à dire qu'il soit prompt à la course : sa marche n'est même facile que sur un sentier bien battu. De la grosseur d'un chien de moyenne taille, il accomplit des œuvres de destruction qui exigent une force et une habileté qui souvent semblent fabuleuses. Il dérobe et cache dans la neige ou ailleurs des objets de différentes espèces, non-seulement des aliments, mais même des ustensiles et jusqu'aux lourdes scies de long, en usage dans le pays. J'ai vu un jour un de ces tours d'adresse d'un carcajou qui m'a bien surpris : mes compagnons de voyage, venant à ma rencontre, avaient laissé en dépôt un fusil à deux coups et un sac de provisions qui devait servir à notre retour. Connaissant le danger que couraient ces objets, ils les avaient, ce semble, mis en sûreté. Le fusil avait été engagé avec effort entre deux troncs d'arbres très-rapprochés; une longue perche placée en travers sur deux arbres reçut une corde à laquelle était suspendu le sac des provisions. Quand nous revînmes, notre surprise fut grande à la vue du tour que le carcajou nous avait joué. Non-seulement il avait grimpé dans l'arbre, mais il avait même marché sur cette perche faible et flexible, qui semblait incapable de le porter ; il était allé couper la corde qui tenait suspendu à cette perche le sac de nos provisions ; puis il avait dévoré, gaspillé ou enfoui celles-ci ; enfin le fusil avait disparu. Après de longues recherches, nous trouvâmes d'abord le fourreau du fusil; ce fourreau était en cuir, l'animal l'avait séparé de l'arme qu'il protégeait et caché soigneusement; nous trouvâmes ensuite dans une autre direction, à une plus grande distance, le fusil lui-même placé sous un tronc d'arbre ; des feuilles avaient été jetées par-dessus le fusil et remuées jusqu'à une cer-

taine distance, comme pour cacher les traces de l'habile voleur. Assurément nous aurions cru à l'œuvre d'un homme, si la solitude profonde de la forêt ne nous avait pas forcés de reconnaître le fait du carcajou, dont la piste était partout visible dans le voisinage. Si l'habileté du carcajou lui procure quelquefois le succès, voici un fait qui prouve que sa malice est souvent punie. Un sauvage avait laissé sa loge déserte : personne pour garder les objets qui s'y trouvaient. Un carcajou pénètre bientôt dans l'habitation, sort tous les objets un à un, et va les cacher à droite et à gauche, même à une assez grande distance. Il ne restait plus qu'un sac de poudre; le carcajou s'en saisit, le cache dans les cendres du foyer; quelques charbons mal éteints brûlent bientôt le sac et provoquent une explosion dont le coquin est la première victime, puisqu'elle l'étend mort sur la place.

2° La tribu des digitigrades se partage ici en trois divisions distinctes, qui sont : les martres, les chiens et les chats. La division des martres compte sept sujets qui excitent la convoitise des amateurs de fourrures, et fournissent à cette branche de commerce une de ses plus puissantes ressources. Ce sont, d'après notre tableau :

La belette..........	*The common weasel...*	Mustela (putorius) vulgaris.
L'hermine..........	*The ermine or stoat...*	Mustela (putorius) ermina.
Le vison..........	*The vison weasel.....*	Mustela (putorius) vison.
La martre..........	*The pine marten......*	Mustela martes.
Le pékan..........	*The pekan or fisher ...*	Mustela Canadensis.
La loutre..........	*The Canada otter.....*	Lutra Canadensis.
Le putois..........	*Hudson's bay skunk...*	Mephitis Americana Hudsonica.

La belette et l'hermine ne se distinguent guère parmi nos chasseurs ; toutes deux, d'un pelage roux en été, deviennent parfaitement blanches en hiver. Le privilége antique accordé à cette fine fourrure d'entrer dans les costumes des hauts dignitaires de l'Eglise et de l'Etat excite tout naturellement un sentiment de surprise à la pensée qu'ici on n'en fait pas assez de cas pour lui faire

la chasse. Ces « menues pelleteries » sont si menues, qu'elles n'attirent pas l'attention de ceux qui s'occupent de fourrures plus considérables et par là même plus productives.

A la suite de ces deux nains de la division qui nous occupe, vient se ranger le vison ou foutreau, si recherché, si à la mode, si cher aujourd'hui, malgré l'odeur infecte qu'il prodigue à ceux qui le chassent. Le foutreau vit au bord des rivières, où il se plonge souvent, même en hiver, et où on le tue facilement, soit avec des fusils, soit avec des piéges à ressort.

Vient ensuite la martre, qui se plaît dans les terrains secs et arides, et dont la fourrure toujours riche et précieuse résiste à l'antagonisme que la mode lui crée dans la dépouille du vison. — Puis le pékan, la grosse martre du Nord, plus riche même que la précédente, mais plus rare, qui, comme elle, se nourrit de sang et de carnage. Le pékan habite des lieux humides où, pendant l'été, il fait la chasse aux grenouilles. Quoique la martre fasse ses délices de la chair des perdrix, sa propre chair n'a pas pour cela une saveur agréable. Les sauvages, qui, certes, ne sont pas d'habiles gastronomes, ne mangent la chair de la martre que quand ils souffrent de la faim.

Les trois espèces dont nous venons de parler voient se grouper auprès d'elles la loutre, dont la dépouille, pour être moins soyeuse que les précédentes, n'en est ni moins riche ni moins précieuse, et l'emporte de beaucoup en solidité et en durée. Quelques loutres sont toutes noires et d'une grande beauté. Même en hiver la loutre recherche l'eau des rapides, qui résiste à l'intensité du froid ; et c'est un spectacle curieux de l'y voir prendre ses ébats par la température la plus rigoureuse, s'y plonger et replonger pour y saisir une proie, puis

voyager à de grandes distances pour chercher un autre endroit où la glace n'a pas fermé toute issue à la rivière. Dans ces pérégrinations, les loutres font de grandes tranchées dans la neige, sans laisser à ce sillon aucune empreinte distinctive. La première fois que l'on voit de ces tranchées, il est difficile de se figurer qu'elles sont dues à la marche d'un quadrupède de 3 ou 4 pieds de longueur, qui rampe sur de grands espaces, puis fait un bond pour ramper encore avec une vitesse étonnante.

Le dernier individu de la division des martres est le putois, le chicak des sauvages cris. (De là Chicakok ou Chicago, terre des putois.) Cet animal, fort joli quant à la couleur, est d'ailleurs fort peu agréable. Excessivement lent à la course, on le tue facilement à coups de bâton. Sa seule défense est l'éjection d'un fluide dégoûtant qu'il tient en réserve pour le moment de l'attaque et qu'il répand plus ou moins sur son passage, trahissant ainsi sa présence. L'odeur infecte qu'exhale ce fluide n'est peut-être pas tout ce qu'on en a dit. J'ai souvent vu tuer des putois et je n'ai jamais été témoin des désastreuses conséquences que l'on énumère à ce sujet. La peau, qui généralement conserve cette odeur, est considérée quelque part dans le pays comme un spécifique très-puissant ; j'en ai vu garder à cet effet dans les maisons. Pour dire le vrai, je trouvais le remède pire que le mal. La chair du putois, quand l'animal est écorché avec soin, est loin d'être désagréable ; j'en ai mangé avec plaisir. En hiver, le putois se retire dans des demeures souterraines dont il ne sort qu'à de rares intervalles. Comme la martre, il se nourrit de tous les petits habitants de la forêt.

La deuxième division de la tribu des digitigrades renferme les sujets suivants :

Chien domestique...	*The domestic dog.....*	Canis familiaris.
Chien esquimaux....	*The Esquimaux dog...*	Canis borealis.
Chien montagnais....	*The hare Indian dog..*	Canis lagopus.

Chien loup ou sauvage.............	*The north American dog..*	Canis canadensis.
Loup à moule.......	*The prairie wolf*.....	Canis latrans.
Loup blanc.........	*The American white wolf*................	Canis lupus occidentalis albus.
Loup gris...........	*The American grey wolf*................	Canis lupus occidentalis griseus.
Loup bigarré........	*The American pied wolf*	Canis lupus occidentalis sticte.
Loup brun..........	*The American dusky wolf*................	Canis lupus occidentalis nebulus.
Loup noir..........	*The American black wolf*	Canis lupus occidentalis ater.
Renard blanc........	*The arctic fox*........	Canis (vulpes) lagopus.
Renard bleu	*The sooty fox*........	Canis (vulpes) lagopus (fuliginosa).
Renard rouge........	*The American fox*....	Canis (vulpes) fulvus.
Renard croisé.......	*The American cross-fox*	Canis (vulpes) decussata.
Renard argenté et noir..............	*The American black or silver-fox*...........	Canis (vulpes) argentata.
Chien de prairie.....	*The kit-fox*...........	Canis cinereo argentatus.

Le chien, ce fidèle compagnon de l'homme, ne fait pas défaut dans le département du Nord. Il y partage les travaux, les souffrances et parfois les prospérités de son maître. Le chien, non content de chasser avec le sauvage, traîne ou porte ses fardeaux, vit de sa misère, endure avec lui des jeûnes rigoureux et prolongés, et, quand il le peut, assouvit sa gloutonnerie sur les nombreuses carcasses d'animaux tués sans discernement ni prévoyance. Il y a dans le département du Nord une grande variété de l'espèce canine. Presque tous les chiens connus en Europe ont été importés ici ; de plus, chaque tribu sauvage a ses chiens qui varient de forme, de couleur et de taille, qui ont néanmoins tous un trait commun : les oreilles droites. Tous les chiens domestiques, croisés avec nos chiens sauvages, et tous ces chiens sauvages croisés entre eux, voire même avec les loups, forment une diversité qu'il est impossible de classer ou même de distinguer.

Le chien esquimau conserve mieux son caractère distinctif, par la raison toute simple que son maître forme une bande tout à fait à part, n'ayant point ou très-peu de

relations avec les blancs, ou même avec les autres tribus sauvages. Le chien esquimau est d'une grande force et d'une grande puissance de travail. On en connaît qui ont parcouru, sans autre repos que celui de la nuit, sur la neige, des milliers de milles, et cela, attelés à des traîneaux chargés d'une centaine de livres pour chaque chien, et sans presque donner aucune marque de fatigue. Un avantage que presque tous les chiens sauvages et surtout les chiens esquimaux ont sur les chiens ordinaires, c'est qu'il leur faut moins de nourriture et que, dans leurs courses d'hiver, ils ne sont pas si exposés à prendre mal aux pieds, circonstance qui plus que tout le reste épuise les chiens de trait, sans parler de la besogne donnée au conducteur qui, tous les matins, doit mettre des souliers ou chaussettes à toutes les pattes de son équipage, et qui le soir, dans son campement, doit orner le foyer bienfaisant auprès duquel il réchauffe ses membres engourdis, du curieux étalage de cette multitude de petits souliers à chiens qu'il faut dégeler et sécher pour le lendemain.

Les chiens des sauvages des prairies sont ordinairement de grande taille, parce qu'ils participent à l'abondance de leurs maîtres, chasseurs de bisons ; tandis que les pauvres petits chiens montagnais, peaux-de-lièvre et autres, prouvent d'une manière bien sensible la misère habituelle dans laquelle ils vivent. Il faut presque avoir vu les privations de ces pauvres petites bêtes pour croire à ce qu'elles peuvent endurer et combien il leur faut peu de nourriture pour prolonger leur chétive existence. Les chiens, vivant en bandes et menés à coups de fouet, perdent presque toute la sagacité naturelle à leur espèce. Le plus grand nombre des chiens de trait sont d'une stupidité et d'un entêtement, à exercer la patience la plus solide; aussi, à moins d'avoir été réduit à conduire des chiens pendant de longs voyages, il est impossible de se

faire une idée de ce que cette besogne présente de difficultés et occasionne de fatigues ; comme il est difficile aussi, à moins d'avoir ainsi voyagé, de comprendre combien cet animal est utile, nécessaire même, comme bête de somme dans le pays, et jusqu'où va sa capacité en ce genre. Sur un beau chemin, de bons chiens peuvent voyager vingt heures sur vingt-quatre, en ne prenant de nourriture qu'une fois le jour, et cela pendant des semaines entières. Des chiens habitués à la course et en bonne condition voyagent ainsi trois et quatre jours sans prendre aucune espèce de nourriture et sans paraître trop s'affaiblir.

Des chiens sauvages aux loups la transition n'est pas grande, elle est surtout très-faible entre le petit chien et le petit loup de prairie, appelé aussi *loup à moule*. Cette appellation doit son origine à ce que les chasseurs qui tuent cet animal font sécher sa peau sur un moule ou forme, comme ils font pour toutes les fourrures de petite dimension. Ce petit loup a à peu près 3 pieds de long, la queue belle et bien formée ; il est d'une rapidité étonnante à la course, vit en grandes bandes dans nos immenses prairies, est très-inoffensif, se joue à petite distance des chasseurs, hurle, siffle et aboie tour à tour, sans causer aucune espèce d'inquiétude aux voyageurs, mais non sans les importuner beaucoup par ce bruit prolongé quelquefois pendant des nuits entières.

Le loup ordinaire d'Amérique est excessivement commun dans nos parages ; il diffère peut-être de forme avec celui d'Europe, dont il n'a certainement pas l'audace ; car, malgré sa férocité, notre loup se laisse généralement intimider, non-seulement à l'aspect de l'homme, mais à la vue de ce qui lui est étranger. Les loups attaquent, outre les animaux domestiques, presque tous ceux de la forêt ; deux ou trois dévorent les chiens les plus forts, et

la présence d'un enfant suffit pour les mettre en fuite. Seul, un loup ne se défend pas toujours contre un gros chien. On dit que la faim extrême les porte à attaquer l'homme. Je n'en ai jamais connu d'exemple. Un pêcheur avait l'habitude de renvoyer à la maison un de ses chiens auquel il confiait quelques poissons pour son maître, et, pour le préserver contre les attaques des loups, il mettait quelques grelots à son harnais. Le chien accomplit ce service presque journellement pendant plusieurs hivers consécutifs ; mais un jour les grelots ayant été oubliés, le pauvre animal fut dévoré, et les magnifiques poissons que l'attention délicate d'un pauvre serviteur réservait au chef du poste devinrent avec le chien la proie des loups. — Pendant mon séjour à l'île à la Crosse, trois énormes loups, l'un noir et les autres gris, vinrent porter la désolation parmi nos chiens de trait, dont ils dévorèrent plusieurs. Leur adresse à éviter les piéges les faisant échapper à la mort qu'on leur destinait, leurs têtes furent mises à prix. Un vieux Canadien, du nom de Morin, se fit fort d'obtenir la récompense et la dépouille des loups : habile chasseur, il mit à contribution tout son savoir-faire pour tendre ses meilleurs piéges à ressort qui, comme toujours, étaient fixés par une chaîne et un énorme morceau de bois. On enferma soigneusement tous les chiens et on prit toutes les autres précautions possibles pour affamer les trois visiteurs importuns. Tous les jours Morin visitait ses piéges et tout le monde se portait à sa rencontre pour savoir le résultat de son expédition ; c'était le thème du jour. Survint une furieuse tempête pendant laquelle le chasseur resta chez lui. Le calme rétabli dans la nature, notre vieux Canadien retourne à ses piéges ; il aperçoit de loin la neige amoncelée, et cette neige recouvrait un des trois brigands pris au piége ; un second piége était détendu et le troisième avait disparu ; mais le désarroi

était dans la bande des loups : les autres ne reparurent plus. Morin, après de longues et inutiles recherches, en était à regretter la perte de son piége, lorsque un mois plus tard les gens du lac Vert, à plus de 30 lieues de l'île à la Crosse, aperçurent sur leur lac un loup qui semblait marcher difficilement. Plusieurs chiens furent lancés à sa poursuite ; bientôt ils l'atteignirent et le tuèrent. Ce loup n'était autre que l'un des fripons de l'île à la Crosse, puisqu'il traînait encore à sa patte le piége, la chaîne et le morceau de bois disparus lors de la mort de son compagnon ; et pendant tout un mois il avait sillonné la forêt en tout sens avec cette cruelle et lourde entrave, au milieu du froid le plus rigoureux. Ce loup n'était qu'un squelette ambulant, et ce fait prouve dans cet animal une force et une ténacité de vie difficiles à comprendre.

Parmi les renards, on remarque le renard des terres arctiques, et il y en a deux variétés : l'une est toute blanche pendant l'hiver surtout, l'autre a une teinte bleuâtre. Ce renard est beaucoup plus court que le renard ordinaire ; il a aussi mauvaise tête, mais plus vilaine queue que son frère en finesse. Son poil est inférieur et très-peu estimé, quoique la blancheur éclatante de la première variété lui donne tout d'abord l'aspect d'une fourrure distinguée.

Le renard ordinaire d'Amérique est partout ici très-commun ; il offre trois variétés : le renard rouge, le renard croisé et le renard argenté, quelquefois noir. Ces variétés, pas plus que celles du loup, ne prouvent des espèces différentes, puisqu'on les trouve quelquefois toutes dans une même portée. La fourrure du renard rouge est la moins précieuse. La valeur des renards croisés est beaucoup plus grande, tandis que les peaux de renards argentés s'élèvent à un prix exorbitant. On a vu quelques-unes de ces peaux se vendre jusqu'à 60 guinées

et plus, c'est-à-dire de 1 600 à 1 700 francs. Il n'y a jamais de renard tout à fait noir ; aussi cette variété porte toujours le nom de *renard argenté.* Outre la beauté du poil, la force et l'élégance de la queue, la valeur de cette fourrure, la plus précieuse de toutes, s'estime à raison de sa teinte plus ou moins noire.

Les chats sont ici de trois espèces.

Le chat domestique.	***The domestic cat.....***	**Felis domestica.**
Le lynx............	***The Canadian lynx...***	**Felis Canadensis.**
La panthère.........	***The tiger cat or panther................***	**Felis pardalis.**

Le chat domestique a été importé et n'est pas encore très-multiplié. Plusieurs postes de l'intérieur en manquent. Dans quelques-unes de nos missions, nous avons souvent été incommodés par les souris, sans pouvoir nous procurer des chats ; mais comme les facilités en tous genres deviennent plus grandes de jour en jour, nous touchons au moment où les miaulements de cet hypocrite ami de la famille vont se faire entendre jusqu'aux extrémités du département du Nord.

Le chat sauvage ou lynx du Canada est aussi originaire de ces contrées. Il y abonde certaines années, offrant dans sa chair une ressource précieuse à ceux qui le poursuivent pour sa dépouille. Le lynx est un animal d'environ 3 pieds ; quoique du genre du chat auquel il appartient, il a pourtant la démarche du lapin, sautant comme lui et, comme lui, ayant les pattes de derrière d'une longueur démesurée. La chair du lapin fait aussi sa nourriture principale. D'anciens auteurs et nos voyageurs canadiens donnent encore au lynx le nom de *loup-cervier*, parce qu'on prétend que, placé en embuscade sur les arbres, il s'élance sur les cerfs pour les égorger. Le mot *pichou,* bien connu en Canada, est le nom que les Cris donnent au chat sauvage. La fourrure de cet animal,

sans être des plus précieuses, est pourtant assez recherchée. La chasse en est facile : le moindre coup sur les reins suffit pour les tuer; mais on les prend surtout, comme les lièvres et les lapins, aux lacs ou collets. Le meilleur moyen pourtant de les atteindre est un chien de chasse. Le lynx, extrêmement timide, grimpe dans les arbres au premier aboiement du chien, qui continue de l'effrayer jusqu'à ce que le chasseur arrive, et un coup de feu suffit pour l'abattre. Le lynx est excellent nageur ; il ne lui en coûte pas de traverser non-seulement des rivières, mais encore des lacs assez considérables.

La panthère ou chat-tigre que nous possédons est un petit quadrupède qui se trouve surtout sur les montagnes Rocheuses, et qui descend quelquefois dans les plaines du versant oriental. Cette panthère est de la taille d'un chien ordinaire ; son poil fauve est tacheté de noir, sa queue est longue et fine. La nature assez sauvage de cet animal ne le rend pourtant pas redoutable ; il ne se rencontre point non plus fréquemment.

III. Pour terminer ce que nous avons à dire sur l'ordre des carnassiers, nous ajouterons quelques mots sur la troisième tribu de la troisième famille. Je connais deux amphibies qui fréquentent la mer Glaciale et ses rivages ; ce sont :

Le phoque ou chien de mer..........	*The seal or sea dog...*	Phoca.
Le morse, vache ou cheval marin......	*The walrus..........*	Trichecus rosmarus.

La tête du phoque ressemble à celle du chien, dont il semble avoir le caractère par la facilité avec laquelle il reçoit une certaine éducation et par l'affection témoignée au maître qui l'instruit. Les Esquimaux trouvent dans cet amphibie une précieuse ressource. La chair leur sert d'aliment, ainsi que l'huile qu'ils en extraient, et qui est

le seul foyer usité dans les huttes de ces pauvres habitants des zones glaciales arctiques. Les nerfs, comme ceux des quadrupèdes, forment un fil extrêmement solide et employé pour coudre les cuirs. Les intestins tiennent lieu de vitres transparentes, d'habits imperméables; la peau complète le costume, fournit l'habitation d'été et les canots ; les os servent aussi à confectionner plusieurs ustensiles. Le phoque se chasse par surprise, pendant qu'il dort sur le rivage, ou bien est poursuivi en canot et percé au moyen d'un harpon.

Le morse, plus gros que le phoque, a une longueur ordinaire de 8 à 10 pieds, quoiqu'il en atteigne quelquefois 20. Son poids ordinaire est de 1 500 à 2 000 livres. Son corps est de la grosseur de celui du cheval, sa gueule large comme celle du bœuf, circonstances qui lui ont valu le nom de *vache* ou *cheval marin*; d'autres lui donnent le nom d'*éléphant de mer*, à cause de ses deux énormes défenses qui descendent de la mâchoire supérieure. Ces défenses donnent un ivoire plus précieux que celui de l'éléphant et d'une blancheur remarquable. Dans les régions polaires, les morses se couchent par bandes sur les glaces, pressés les uns contre les autres, à la façon des porcs. Quelqu'un de la bande fait sentinelle pendant que les autres ronflent à qui mieux mieux : au moindre danger, un long rugissement éveille les voisins de la sentinelle, qui communiquent l'alarme jusqu'au dernier de la bande ; tous se lèvent, frappent la glace avec leurs fortes défenses et font un bruit qui retentit jusqu'à plusieurs milles. La peau de cet animal fournit un cuir d'une durée et d'une souplesse particulières. La chair en est dure et mauvaise, tandis que le gras a une saveur très-agréable lorsqu'il est frais. Un morse donne jusqu'à trois barils d'huile. Leurs défenses les rendent redoutables aux chasseurs, dont ils brisent l'embarcation.

Le quatrième ordre des mammifères, celui des marsupiaux, ne se trouve pas dans ce pays ; nous ne nous en occuperons donc pas ici.

§ 2. — Cinquième ordre : les rongeurs.

L'ordre des rongeurs, si commun partout, ne peut pas manquer d'abonder jusque dans les régions glaciales. Il se divise ici en deux sections, renfermant dix genres différents, qui comptent collectivement vingt-sept espèces diverses que nous indiquons toutes dans le tableau suivant, avant de donner les détails que nous nous proposons de fournir sur les plus intéressants et les plus utiles de ces quadrupèdes.

CINQUIÈME ORDRE : RONGEURS.

1re SECTION. *Rongeurs à fortes clavicules.*	2e SECTION. *Rongeurs à clavicules imparfaites.*
Castor.	Porc-épic.
Rat musqué.	4 espèces de lièvres ou lapins.
5 espèces de mulots.	
Souris d'Amérique.	
Gerboise du Labrador.	
6 espèces de marmottes.	
4 espèces d'écureuils.	
2 espèces d'écureuils volants.	
Rat de sable.	

Le genre castor nous fournit deux sujets; ce sont :

Le castor...........	*The American beaver..*	Castor fiber Americanus.
Le rat musqué......	*The musquash........*	Castor fiber zibethicus.

Tout le monde connaît, au moins de nom, l'infatigable et intelligent travailleur appelé *castor*. Le département du Nord possède en lui une véritable ressource. Sa chair fournit un aliment abondant et sa peau une riche et solide fourrure. Une guerre à outrance avait dans un temps rendu très-sensible ici la diminution des castors. Cet ani-

mal est pourtant bien loin d'avoir disparu, puisque, en 1865, l'honorable compagnie de la baie d'Hudson s'est procuré 68 374 peaux.

Pendant qu'en Allemagne et sur les bords du Rhône, les populations nombreuses, le bruit et l'agitation du monde civilisé forcent le pauvre castor solitaire à gémir, au fond d'un terrier creusé au bord des eaux, sur la perte de l'empire que la nature lui a donné sur l'élément liquide, ici, dans le calme majestueux, le silence absolu, l'étendue de nos forêts, le castor donne à son ingénieux instinct tout le développement dont il est susceptible. Ce n'est pas l'individu seulement qui existe, en bien des endroits ce n'est pas simplement non plus la vie de famille qui se remarque, c'est la société. Des peuplades entières se réunissent pour construire de petits villages. Des maisons invariablement à deux étages attestent le génie uniforme des architectes. Le garde-manger occupe le rez-de-chaussée, tandis que les loisirs, les agréments, le repos de la famille se prennent au premier. Ce n'est pas à dire que monsieur soit au bureau, madame au salon, ni que les gentils petits castorins ou castorines soient à la salle d'étude ou de récréation ; non, le castor est une bête, et bien des auteurs sont tombés dans l'erreur en lui supposant plus d'esprit que la nature ne lui en a donné. Quoi qu'il en soit, il y a certainement une grande habileté déployée par ce rongeur dans la manière dont il construit son habitation. Les murs et la partie supérieure en sont d'une épaisseur remarquable et mesurent quelquefois jusqu'à plusieurs pieds. Puis, au commencement des grands froids, l'extérieur de cette habitation est enduit d'une épaisse couche de boue, qui se congèle immédiatement et qui a le double avantage de fermer toute issue au froid extérieur et de garantir l'habitation elle-même contre les attaques des carcajous. La sagacité du

castor se remarque encore dans le soin qu'il a non-seulement de faire ses provisions à l'avance, mais aussi de ménager à son habitation des galeries qui assurent sa retraite, en cas de surprise, et sa subsistance au jour de la détresse. L'œuvre la plus extraordinaire des castors est celle des digues qu'ils jettent à travers les rivières et au bord des étangs. A cet égard, on ne peut pas hésiter à leur conférer un diplôme d'ingénieur en chaussées. Deux choses fixent l'attention dans ce travail : l'adresse et la solidité avec lesquelles il s'accomplit. C'est, si l'on veut, la perfection du genre ; et l'homme, même de génie, avec les mêmes matériaux, des branches et de la boue, n'est pas encore parvenu à faire des chaussées qui vaillent celles des castors. Cette dextérité dans le genre est celle que possède l'hirondelle qui va accoler à un mur lisse un nid d'une grande solidité et dans lequel ses petits trouvent le confort ; c'est le talent de l'aigle qui jette avec une négligence apparente quelques branches sèches à la cime des plus hauts arbres de la forêt pour en faire son aire, que les vents et les tempêtes agiteront avec la base flexible sur laquelle elle repose, mais qu'ils ne renverseront qu'avec elle, et qui, abandonnée de son maître, restera là pour attester combien le simple instinct de l'être sans raison se développe et se perfectionne sous le souffle puissant du Créateur. Que seraient les œuvres de l'homme si l'inspiration divine était le seul mobile et le seul guide de ce que son génie peut exécuter ? Celui qui voit une chaussée de castors, qui surtout travaille à la défaire, reste étonné du mode si simple et si remarquable avec lequel est construit ce mur inébranlable, contre lequel viennent se briser des vagues et le tourbillonnement des flots agités et violents d'un courant rapide. On se demande comment cette boue pétrie et appliquée avec les pattes du castor est devenue un ciment hydraulique que

les années durcissent au lieu de le dissoudre. Que de secrets la nature cache à la science ! La grandeur du travail étonne autant que sa perfection; quelques-unes de ces chaussées sont vraiment des œuvres colossales de plusieurs arpents de longueur. D'assez grands lacs artificiels n'ont dû leur existence qu'à ce seul travail. L'étendue de ces constructions prouve plus que tout le reste l'esprit d'association qui anime le castor, puisque plusieurs familles ont dû se réunir pour l'accomplir ; et si l'instinct individuel a pu prendre la place de la hiérarchie parmi les travailleurs, évidemment il fallait le sentiment d'une œuvre commune.

La destruction du castor, en certains endroits, a été suivie de la disparition de la forêt ou de sa transformation en prairies. Les castors, à une époque, ont été prodigieusement nombreux, puisque partout on trouve leurs digues ou chaussées. L'eau contenue par ces obstacles ne suivait pas sa pente naturelle ; de là une infinité de lacs de toutes dimensions, qui conservaient l'humidité dans le sol et l'atmosphère, et par là même aidaient à la croissance des bois, tout comme ils les protégeaient contre les incendies dévastateurs. Par la mort des castors, les travaux d'entretien ont été négligés sur les chaussées; les canaux de décharge que ces aimables quadrupèdes ouvraient ou fermaient, suivant l'exigence des circonstances, ont laissé échapper l'eau que renfermaient les étangs, et les étangs eux-mêmes sont desséchés. Les bois, qui n'avaient plus autant d'humidité, ont langui, puis le feu a passé ; et cet élément dévastateur, ne trouvant plus autant d'obstacles à accomplir son œuvre de destruction, ne laissa aucun vestige de la forêt que les nombreuses digues construites autrefois par les castors, et qui dans ces endroits frappent partout les regards du voyageur pour lui rappeler le nombre et l'activité des

premiers habitants des régions du nord et de l'ouest.

Le castor vit de foin, de racines et d'écorces d'arbres. Je n'ai jamais vu d'énormes arbres coupés par des castors, et les exclamations des sauvages en me montrant un tremble de 8 pouces de diamètre à l'extrémité duquel apparaissait la marque des incisives des castors me font croire qu'il est assez rare qu'ils en abattent de cette grandeur. De très-gros arbres, renversés par le vent sur le bord des rivières où il y a des castors, sont ordinairement dépouillés par eux de toutes leurs branches ; ce qui a pu faire croire qu'ils étaient aussi abattus par eux.

Le castor s'apprivoise facilement à l'état de domesticité. Il se nourrit de tout ce qu'on lui donne. Hearne dit « qu'il est très-friand de plum-pudding », et de roast-beef, je suppose. Le castor privé se montre affectueux et caressant ; il exécute mille gentillesses pour témoigner sa joie et son plaisir. Ses longues incisives étaient autrefois employées par les sauvages comme ustensiles, surtout pour creuser le bois. On comprend qu'elles sont remplacées avantageusement par l'acier. La fourrure du castor a deux parties : le long poil, généralement d'un brun roux, est loin de répondre, malgré son lustre, à l'idée qu'inspire ordinairement le prix si élevé auquel se vendait autrefois la peau de cet animal. Le sous-poil, au contraire, est un duvet d'une grande douceur, et c'est ce second poil qui donnait tant de valeur à la peau du castor, lorsqu'il était la matière unique du feutrage. Depuis que la soie a été introduite dans cette branche d'industrie, elle remplace le castor, dont elle tue le prix sans en emprunter la solidité. Néanmoins, comme la mode exige que l'on change souvent de chapeau, ceux en soie à bon marché conservent leur lustre assez longtemps pour attendre le caprice d'une forme nouvelle, et l'ancien et solide castor n'a plus de sens littéral.

La queue du castor a plus la forme d'une langue que d'une queue; elle est placée horizontalement et couverte d'écailles ovales ; la queue a, à peu près, le tiers de la longueur de l'animal, c'est-à-dire 12 à 13 pouces pour un gros castor, et 6 pouces de largeur. La nature huileuse de la chair du castor ne lui permet pas d'avoir une saveur aussi agréable que le disent ceux qui n'en ont jamais mangé sans lui avoir fait subir les préparations qui en modifient singulièrement le goût.

Quoiqu'il n'y ait dans le pays qu'une espèce de castors, néanmoins tous les sujets n'ont pas une couleur uniforme : on en voit de tout à fait noirs, et ce sont de beaucoup les plus beaux ; par très-rares exceptions, il s'en trouve de blancs et de tachetés. Ceci, au reste, n'a rien de particulier au castor : car, quoique la plupart des animaux sauvages aient une couleur particulière à leur espèce, cependant il y a des exceptions pour presque tous, et les variétés dans les couleurs du castor ne sont que des accidents de cette nature.

Le second fiber que nous possédons est le rat musqué, qui ressemble assez au castor pour être classé dans le même genre, et qui pourtant en diffère considérablement. Le rat musqué a, à peu près, le tiers de la longueur du castor, tandis que sa petite queue plate, affilée par les deux extrémités, a, à peu près, les deux tiers de celle du même animal. La couleur du rat est assez semblable à celle du castor ; sa fourrure est loin d'en avoir le lustre ni le soyeux ; elle est d'une qualité bien inférieure, c'est même la moins précieuse de toutes les fourrures ; le nombre en fait pourtant un article important de commerce, puisqu'on en exporte annuellement plus de cent cinquante mille. La chair du rat musqué, à l'automne surtout, n'est point désagréable ; mais c'est un mets dont on se fatigue vite quand il est seul.

Le rat se construit une habitation quelque peu semblable à celle du castor; plus faible, il doit éviter le transport de lourds matériaux; il pratique sur place la base et les parois de sa demeure. C'est dans les grandes herbes ou les joncs des petits lacs ou des marécages que le rat bâtit son domicile, qu'il termine en forme sphérique; le foin n'est pas arraché, mais seulement mêlé de terre mal pétrie. Tandis que le robuste castor se contente d'un parquet grossier fait de branches d'arbres, le rat musqué prépare un lit de paille pour ses membres délicats; il le place toujours au-dessus du niveau de l'eau, quoique son habitation n'ait ni sous-sol ni galeries. L'étang glacé est son lieu de promenade. Pour y respirer, il entretient des ouvertures dans la glace; et pour que ces ouvertures ne gèlent pas, il les ferme d'une motte de terre ou de mousse ; et c'est là qu'il vient de temps en temps flairer l'air pur du dehors ou respirer à loisir. En été, il fait au bord des rivières des excavations dans lesquelles il met bas ses petits jusqu'à trois fois dans la même saison. Cette prodigieuse fécondité préserve la nation de la destruction. Les pertes nombreuses que lui fait subir le sort des armes ne sont pas les seules qui l'affaiblissent, puis que les inondations, la rigueur exceptionnelle de l'hiver et des accidents inconnus dans leurs causes viennent souvent porter la désolation dans l'armée des rats musqués, les seuls heureusement que nous ayons.

A côté du genre fiber dont les deux sujets sont si utiles, nous placerons ici le genre *arvicola*, qui en possède cinq ; ce sont :

Le mulot de Pensylvanie............	*Wilson's meadow-mouse.................*	Arvicola Pensylvanicus.
Le mulot du Nord. .	*The northern meadow-mouse..............*	Arvicola borealis.
Le lemmus de Back..	*Back's lemming.......*	Arvicola (georychus) trimucronatus.

Le lemmus de la baie d'Hudson	*Hudson's-bay lemming.*	Arvicola (georychus) Hudsonius.
La souris du Groënland.............	*The Greenland lemming*...............	Arvicola (georychus) Groenlandicus.

Ces cinq petits quadrupèdes ont entre eux plus d'un trait de ressemblance. Le premier, qui est le plus petit de tous, ne mesure guère plus de 3 pouces et demi, tandis que le dernier, qui est le plus grand, n'en a pas beaucoup plus de 6. Tous les cinq se trouvent jusque sur nos terres arctiques. Là, du moins, ces petits laboureurs, qui sont aussi moissonneurs, ne font tort à personne, tandis que le petit mulot porte souvent la désolation dans nos champs cultivés. Ces dommages ne sont compensés par aucune espèce d'utilité; personne ne songe à tirer parti de leur fourrure, extrêmement fine pourtant, si ce n'est certains jongleurs sauvages qui en mettent la peau dans leurs sacs de médecine. La souris du Groënland devient assez blanche en hiver, jamais néanmoins d'une blancheur éclatante comme celle de l'hermine.

La souris d'Amérique (*mus leucopus, American field-mouse*), différente de la souris domestique d'Europe, mais semblable à celle des champs du vieux continent, se trouve ici en très-grande abondance. Elles s'introduisent partout dans nos maisons où, entre autres inconvénients, elles font un tapage fort désagréable. Cette espèce de souris a de plus la manie de recéler une foule de petits objets, surtout des grains et autres aliments ; puis, ce qui est plus singulier, c'est que le hangarage ne se fait point dans la demeure même du recéleur ni auprès. Un matin, entre autres, après une froide nuit d'hiver, prenant un de mes mocassins, il me semble y reconnaître un poids inusité ; le froid ne me laissant pas beaucoup de temps à mes réflexions, je tiens à me chausser. Mais voilà que mon pied rencontre au fond du soulier maintes choses qui

naturellement ne devaient pas s'y trouver. Je procède à l'examen : il y avait dans ce soulier des grains d'orge, des pelures et de petits morceaux de patates, des débris, voire même jusqu'à des arêtes de poisson. Pour expliquer ce singulier assemblage, il faut dire qu'au poisson et pommes de terre qui faisaient notre nourriture habituelle nous avions la veille joint le luxe d'une soupe à l'orge. Notre talent, comme valet de chambre, n'allant pas jusqu'à faire disparaître de notre boudoir tous les vestiges de nos fonctions de cuisinier qui s'exerçaient dans le même appartement, puisque nous n'en avions qu'un, on comprend comment poisson, orge et pommes de terre avaient fourni leur contingent ; et le tout avait été transporté par les souris pendant la nuit dans le mocassin. Dans une seule nuit, ces petits quadrupèdes charrient un volume plus gros qu'eux-mêmes, et comme ils ne sont point fournis de sacs de voyage et qu'il n'y a pas toujours abondamment de quoi fourrager, on peut en conclure que plusieurs unissent leurs efforts pour travailler au même dépôt. Ces souris sont un véritable fléau. A la rivière Rouge, elles se trouvent en nombre si considérable qu'elles endommagent les récoltes sur pied, comme aussi elles dévorent et recèlent les grains après la moisson. Cette disposition au larcin nous est, cette année du moins, d'un secours inattendu. Les sauterelles ont fini par nous faire perdre une espèce de pois que nous cultivions avec succès ; au printemps, nous en avions confié les derniers grains à la terre ; les sauterelles les mangèrent, il n'en restait plus dans le pays ; et voilà qu'à Saint-Norbert, où on n'avait pas cultivé cette espèce de pois depuis plusieurs années, on en trouve une cache considérable dans les gradins d'un vieil autel laissé au-dessus de la voûte de l'église.

La gerboise du Labrador (*meriones Labradorius, the La-*

brador jumping mouse) visite aussi notre département jusqu'au nord du grand lac des Esclaves. Ici, comme ailleurs, ce petit rongeur est remarquable par la longueur exagérée de ses jambes de derrière, la longueur encore plus disproportionnée de sa queue, qui a plus d'étendue que tout son corps, en y comprenant sa tête. Ce rat, de 4 ou 5 pouces, saute avec une agilité et une rapidité étonnantes. Sa longue queue, d'ordinaire si flexible, se roidit dans toute sa longueur pendant que l'animal bondit ainsi, et les poils qui en ornent l'extrémité lui donnent une apparence assez singulière.

Le département du Nord possède aussi cinq espèces de marmottes, que nous indiquons ici :

La marmotte de Québec...............	*The weenusk*.........	Arctomys empetra.
Le siffleur des montagnes............	*The whistler*.........	Arctomys (?) pruinosus.
L'écureuil de terre...	*Parry's marmot*.......	Arctomys (spermophilus) Parryi.
La marmotte d'Amérique.............	*The tawny marmot*...	Arctomys (spermophilus) Richardsonii.
La marmotte de Franklin..............	*Franklin's marmot*....	Arctomys (spermophilus) Franklinii.
Spermophile rayé...	*The leopard marmot*..	Arctomys (spermophilus) Hoodii.

La marmotte de Québec mesure de 10 à 20 pouces, et se trouve surtout dans la partie orientale du département, puis dans les montagnes Rocheuses ; nos districts de l'ouest n'en possèdent peut-être pas. Sa fourrure, sans être remarquable, est pourtant un objet de commerce. Le nombre expédié ne s'élève qu'à quelques centaines, ce qui prouve qu'elle n'est ni précieuse ni recherchée.

La marmotte des montagnes, le siffleur du Canada, ne se trouve ici que dans les montagnes Rocheuses ; elle habite le versant des collines sablonneuses, dans lesquelles elle creuse sa demeure ; elle fourrage dans l'automne, tant pour se procurer sa nourriture que pour tapisser son habitation. La fourrure du siffleur, sans être un grand

objet de commerce, est pourtant très-recherchée dans le pays où elle se trouve, et ce, à cause de sa solidité et de sa chaleur. Plusieurs peaux cousues ensemble forment une couverture avec laquelle on affronte le froid et qui dure pendant des années.

Les quatre autres espèces de marmottes ou spermophiles que nous possédons n'offrent rien de bien particulier, si ce n'est de faire diversion à la monotonie du spectacle uniforme de nos grandes solitudes. Ces quadrupèdes ont assez l'apparence de l'écureuil sans en avoir l'agilité ; tous se creusent des trous, d'où ils sortent par nécessité ou par goût, et où ils se réfugient à la crainte du moindre danger. La chair de la marmotte d'Amérique est bien agréable. Les sauvages et les voyageurs s'en nourrissent très-volontiers, surtout quand le grand gibier fait défaut.

Le genre *sciurus* ne nous fournit ici que trois espèces :

Le suisse	*The hackee*..........	Sciurus (tamias) Lysteri.
Le suisse à quatre barres...........	*The four banded pouched squirrel*.......	Sciurus (tamias) quadrivittatus.
L'écureuil de la baie d'Hudson	*The chickaree*........	Sciurus Hudsonius.

Les suisses sont des quadrupèdes qui n'excèdent pas 5 ou 6 pouces. Ils grimpent dans les arbres avec une grande facilité, sont pleins de vivacité pendant l'été, mais ne s'aventurent pas en dehors de leur retraite pendant l'hiver.

L'écureuil de la baie d'Hudson est plus grand que les deux espèces précédentes. Il mesure de 8 à 9 pouces. Sa couleur est d'un gris brun ; il fait son nid au pied des plus grands arbres, ménage à son réduit plusieurs ouvertures, d'où il s'échappe pour prendre ses joyeux ébats sur les branches.

Nous avons, de plus, deux variétés d'écureuils volants : l'une plus petite, *pteromys sabrinus*, se trouve dans la par-

tie sud-est du département; et l'autre plus grande, *pteromys sabrinus alpinus,* est une habituée des montagnes Rocheuses. Ni l'un ni l'autre de ces deux écureuils n'a, à proprement parler, la faculté de voler; mais les grandes membranes qui unissent leurs pattes de devant à celles de derrière leur servent d'ailes ou de parachute, et leur permettent de s'élancer d'un arbre à un autre à distance assez grande, pourvu que le mouvement soit descendant.

Pour compléter la série des rongeurs à fortes clavicules, il nous reste à mentionner une espèce de rat de sable (*Geomys* (?) *talpoïdes, moleshaped sand rat*) qui vit sous terre dans des excavations considérables qu'il pratique en forme de galeries. Quoique assimilés aux taupes, ces quadrupèdes ne peuvent pas, comme les taupes d'Europe, se nourrir de vers de terre; il n'en existe pas dans nos latitudes. Ses poches aux joues lui servent à transporter la terre qu'il enlève de ses galeries, qu'il commence à nettoyer aussitôt que la neige fond, et en attendant que le dégel de la terre lui permette d'ajouter de nouvelles rues à celles déjà creusées. Aucun de ces animaux n'a de valeur dans le pays; tous sont mangés, en cas de disette surtout, mais aucun n'est recherché par nos gourmets sauvages.

La section des rongeurs à clavicules imparfaites nous présente d'abord le porc-épic du Canada, l'urson de Buffon (*hystrix pilosus, porcupine*), animal d'une trentaine de pouces de longueur. Trois espèces de poils revêtent ce quadrupède : le plus ras est d'un brun sale; d'autres, plus longs, blancs et noirs, ressortent par-dessus cette première fourrure, disposés eux-mêmes en longueur par les piquants, qui sont le trait caractéristique de l'animal, et qui couvrent tout son corps depuis la nuque, où ils sont plus courts, plus serrés et plus roides, jusque sur les hanches, où ils sont plus longs et plus souples.

La chair du porc-épic est excellente et très-recherchée, non-seulement des sauvages, mais aussi de tous ceux qui la connaissent. Cet animal est excessivement lent, pas du tout voyageur, puisqu'il passe des semaines entières au même endroit ou dans un rayon si restreint, que les sauvages en retardent la chasse de plusieurs jours, bien sûrs qu'il ne leur échappera pas quand une fois ils l'ont aperçu. Les traînées de sa queue sur la neige trahissent sa présence, ainsi que les dégâts que ses incisives font sur les branches et sur l'écorce des arbres dont il se nourrit. Il affectionne surtout le pin gris (*pinus banksiana*), et choisit de préférence les endroits où cette espèce d'arbres abonde. Le pusillanime porc-épic n'a pas d'autre défense que ses piquants, qui sont très-aigus et garnis de petites dents dirigées en arrière, et s'enfoncent aisément dans les chairs aussitôt qu'ils peuvent y pénétrer. Quand un chien attaque un porc-épic, il faut tout de suite avoir soin d'arracher de sa gueule les piquants qui y adhèrent ; autrement ces dards pourraient causer la mort, ce qui arrive souvent aux loups qui attaquent les porcs-épics. Ces piquants, teints ou de couleur naturelle, servent à des broderies d'une grande richesse et d'une solidité tout exceptionnelle. Les femmes de certaines tribus sauvages, et quelques-unes de nos métisses excellent dans ce genre de travail.

Il nous reste à parler de quatre espèces de l'ordre des rongeurs qui appartiennent au genre *lepus* ; ce sont :

Le lièvre ou lapin d'Amérique	*The American hare*...	Lepus Americanus.
Le léivre des terres arctiques	*The polar hare*.......	Lepus glacialis.
Le lièvre des prairies.	*The prairie hare*......	Lepus virginianus.
Le petit lièvre chef..	*The little chief hare*..	Lepus (lagomys) princeps.

Le lièvre d'Amérique abonde périodiquement dans toute l'étendue du département du Nord ; il s'y trouve

quelquefois en quantités prodigieuses ; mais un fait assez singulier, c'est qu'il disparaît presque complétement de temps en temps, et après ces disparitions presque complètes il se multiplie de nouveau, augmentant en nombre pendant une période de trois à quatre années; c'est alors l'abondance pendant ce laps de temps, puis de nouveau la disparition. Cette périodicité est si régulière, que l'on sait assez positivement à l'avance quand ils seront nombreux et quand ils ne le seront pas. Leur nombre aux années d'abondance a quelque chose de fabuleux ; il ne faut pas un bon chasseur pour en abattre une centaine en un jour au fusil, et une bonne vieille femme qui a l'habitude de tendre le lacet dépasse habituellement ce chiffre. J'ai entendu parler de vingt-cinq mille lièvres tués pendant un hiver à un seul poste de la compagnie. Le lièvre d'Amérique n'est guère supérieur au lapin d'Europe pour la taille ni pour la saveur. Que les amateurs de civet n'envient pas trop le sort de ceux qui vivent ici de ce gibier ; ils éprouveraient bien quelque mécompte s'ils avaient à passer des hivers entiers sans autre mets qu'un pauvre lièvre rôti au bout d'une broche ou bouilli dans la marmite. Nos lièvres pèsent de 4 à 6 livres et peuvent mesurer de 16 à 17 pouces. D'une couleur uniforme en été, ils en changent la teinte grise pour la longue fourrure blanche qu'ils revêtent en hiver. Notre lapin ne se creuse pas d'habitation, il se gîte tout simplement au milieu des massifs de saules ou de jeunes arbres dont il mange l'écorce. La fourrure de cet animal n'a en réalité aucune valeur, parce qu'elle n'a aucune solidité. Pour s'en servir, les sauvages la divisent en petites lanières, qu'ils enlacent ou tissent ensuite à la manière des étoffes. Cette sorte de tissu forme des vêtements d'une chaleur extraordinaire.

A côté de ce petit lièvre qui habite toute la partie boi-

sée du département, s'en trouvent deux autres espèces beaucoup plus grandes : le lièvre des terres arctiques et celui des prairies. L'un et l'autre atteignent une grandeur de 22 à 24 pouces et pèsent de 7 à 10 livres, quelquefois même davantage. Le lièvre des terres arctiques ne se trouve pas en dessous du soixante-quatrième parallèle ; le lièvre des prairies ne monte guère plus haut que le cinquante-cinquième. Tous deux semblent avoir besoin des vastes plaines dans lesquelles ils s'élancent à l'aise, tandis que le lièvre ordinaire d'Amérique bondit dans la diagonale boisée qui court du sud-est au nord-ouest entre ces deux plaines si différentes d'aspect, ayant pourtant chacune son espèce de lièvres, comme son espèce d'ours et son espèce de bœufs.

Si les Tchippeweyans ont sur leurs landes stériles les plus gros lièvres, ils ont aussi les plus petits dans le *lepus princeps,* petit lièvre chef. Ce petit animal habite les montagnes Rocheuses et se trouve sur notre versant entre les latitudes correspondant à celles où le lièvre commun abonde davantage. Il gîte au milieu des pierres de la montagne où il fait son nid sans le creuser dans la terre, et d'où il ne sort que pendant la belle saison, afin de faire ses provisions pour la saison rigoureuse. Ce lièvre, si tant est qu'il faille l'appeler ainsi, n'a que 6 ou 7 pouces de longueur.

Après ce rapide coup d'œil jeté sur l'ordre des rongeurs, il nous faudra passer plus promptement encore sur le sixième ordre, puisque le département du Nord ne possède point d'édentés. Tous nos quadrupèdes ont ici, au contraire, bonnes dents, et nos sauvages seraient aussi surpris de voir un édenté qu'ils le sont de voir parfois les plus belles mâchoires de la civilisation dépourvues d'un râtelier complet.

§ 3. — Septième ordre : les pachydermes.

Le septième ordre n'est pas non plus originaire de nos contrées. Des trois familles qui le composent, celle des *proboscidiens* fait encore complétement défaut. Comme personne ne nous a encore fourni le luxe d'une ménagerie, personne n'a vu ici d'éléphant. Les deux autres familles de l'ordre ne sont pas non plus enrichies d'une grande variété. Les pachydermes ordinaires ne sont représentés ici que par le cochon domestique (*sus scropha*), tandis que les solipèdes ne nous ont encore procuré que le cheval (*equus caballus*), l'âne (*equus asinus*) et le mulet.

Que dire du cochon? Près de six mille ans se sont écoulés avant l'introduction de cet animal dans le pays ; mais la bête est venue quand le signal de la civilisation a été donné, il y a un demi-siècle ; et à mesure que ce flot bienfaisant ondule vers le nord, le cochon gagne du terrain. Sans être précisément un type de bonnes manières ni de délicatesse, il semble un compagnon nécessaire de l'homme civilisé, et bientôt la race porcine aura atteint les extrémités les plus éloignées du pays. Il n'y a point ici de sangliers ou cochons sauvages.

C'est en 1818 que le département reçut les premiers sujets de la race porcine. L'importation venait d'Angleterre par la baie d'Hudson.

Tout le monde sait que le cheval n'est point originaire d'Amérique; les bandes de chevaux sauvages des prairies, au midi et à l'ouest des nôtres, n'étaient que des chevaux échappés aux Espagnols et multipliés ensuite dans les plaines du Mexique. Il n'y a jamais eu, que je sache, dans le département du Nord aucune bande de chevaux sans maître, et il m'est impossible de préciser à quelle

époque nos sauvages se les sont procurés. Quelques-uns en possèdent des bandes nombreuses que non-seulement leurs maîtres connaissent, mais qui, eux, connaissent leurs maîtres, puisque les sauvages domptent leurs chevaux beaucoup plus vite que ne le font les peuples civilisés. Assez ordinairement, le petit poulain de l'année porte un petit cavalier et s'habitue ainsi dès son enfance, sinon au harnais, du moins à la selle. Les races de chevaux s'abâtardissent bientôt entre les mains des sauvages qui n'en possèdent que de petites bandes; dompté presque en naissant, accablé d'un travail excessif, mal nourri, complétement privé de tout autre soin, il n'est pas surprenant que ce noble animal perde de l'élégance de ses formes, de la grâce de ses mouvements, de sa souplesse et de sa rapidité à la course. D'un autre côté, le cheval sauvage, ou mieux le cheval des sauvages, acquiert une vigueur étonnante. Sans l'ardeur apparente, sans le bon vouloir qui caractérise sa race, il accomplit son travail avec une ténacité et une constance qui étonnent tous ceux qui réclament ses services. Il est comme impossible, sinon de le fatiguer, du moins de l'épuiser, et, comme disent nos métis : « Un p'tit cheval sauvage, ça n'a pas de bout », parce que de fait il faut beaucoup pour les mettre à bout de forces.

Les sauvages n'ont point d'écuries, leurs chevaux n'en connaissent point d'autre que celle de la belle nature, et l'on sait que cette écurie n'est pas chaude ici en hiver. Pas plus qu'il n'y a d'étable, il n'y a d'avoine ni de grain quelconque pour le cheval du sauvage.

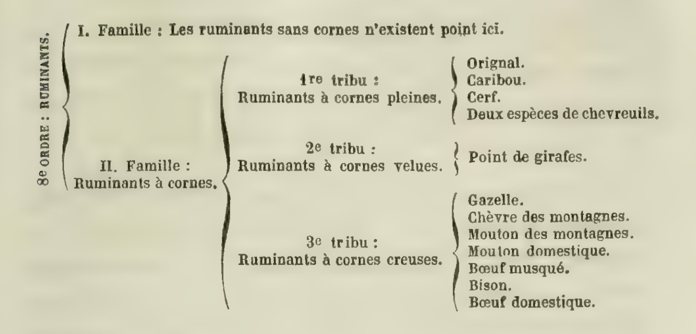
Dans la colonie de la rivière Rouge, nous possédons plusieurs belles races de chevaux; le goût de les posséder est assez développé pour que notre population n'ait pas besoin d'encouragement à cet égard. Ici aussi pourtant la plupart des chevaux passent l'hiver comme l'été de-

hors, et, chose assez étrange, les années ordinaires ils se portent mieux que ceux qui, à l'étable, n'ont que du foin pour nourriture. Ces dernières années, les voyageurs venus des Etats-Unis nous ont amené des mulets qui font parfaitement ici, même en passant l'hiver dehors. Le seul âne que possédait le pays, il y a dix-sept ans, était tellement cher à son maître, que celui-ci n'a pu lui survivre, et ce n'est que l'année dernière que deux de l'espèce sont venus faire retentir de nouveau nos prairies de leur voix puissante. Eux aussi passent la nuit à la belle étoile. C'est au printemps de 1868 que le département du Nord a vu naître son premier ânon.

§ 4. — Huitième ordre : les ruminants.

Nos vastes terres ont l'avantage de posséder des ruminants de différentes espèces. Tous les bisulces ne se trouvent point ici. Toutefois on en rencontre assez pour exciter le plus vif intérêt, puisqu'ici comme ailleurs, ils jouent un rôle important et sont d'une utilité première, voire même d'une nécessité pour ainsi dire absolue. Que feraient nos pauvres sauvages, ceux des prairies surtout, s'il leur fallait se contenter des richesses que leur fournissent l'ordre des carnassiers et celui des rongeurs? Trop souvent sans doute ces deux ordres sont les seules ressources alimentaires d'un grand nombre de nos infortunés Indiens, mais tous soupirent après le succès de la chasse aux ruminants. Puis, la population blanche du département, comme tous les autres enfants de la civilisation, trouve dans le huitième ordre des mammifères à satisfaire aux exigences les plus indispensables de sa condition sociale. Aussi, en recevant le bienfait de la civilisation, notre département a reçu deux espèces de ruminants qui n'y sont pas indi-

gènes. Nous donnons ici le tableau synoptique de cet ordre.



8e ORDRE : RUMINANTS.	I. Famille : Les ruminants sans cornes n'existent point ici.		
	II. Famille : Ruminants à cornes.	1re tribu : Ruminants à cornes pleines.	Orignal. Caribou. Cerf. Deux espèces de chevreuils.
		2e tribu : Ruminants à cornes velues.	Point de girafes.
		3e tribu : Ruminants à cornes creuses.	Gazelle. Chèvre des montagnes. Mouton des montagnes. Mouton domestique. Bœuf musqué. Bison. Bœuf domestique.

Comme on le voit par ce tableau, la première famille des ruminants ne se trouve pas dans le pays. Le chameau, si utile et si indispensable dans les grands déserts de l'Asie et de l'Afrique, ne veut point de nos déserts glacés. La bienfaisante Providence a fourni à l'homme, sous chaque climat, les moyens de vaincre les difficultés et les rigueurs de tous les genres, multipliées par sa propre désobéissance.

Le lama, pour être originaire d'Amérique, ne vient pas jusqu'à nous ; ce petit chameau de l'hémisphère occidental aime aussi les feux du tropique et fuit les glaces du nord-ouest. Il faut en dire autant de l'alpaca et autres de cette espèce.

Les chevrotins ne sont point nos chevreuils, puisqu'ils n'ont point de cornes. L'espèce musc n'est point non plus notre bœuf musqué, dont il diffère essentiellement.

Des trois sections que fournit la seconde famille des ruminants, nous n'avons que la première et la troisième. La deuxième, celle des ruminants à cornes velues, ou girafes, ne se trouve pas non plus ici.

I. — Les ruminants à cornes pleines comptent ici cinq

espèces du genre cerf, et deux variétés de l'une de ces espèces.

L'orignal	*The moose deer*	Cervus alces.
Le caribou..........	*The rein deer*	Cervus farandus.
Le caribou des bois..	*The woodland rein deer*...............	Cervus farandus sylvestris.
Le caribou arctique.	*The barren-ground rein deer*...............	Cervus farandus arctica.
Le cerf.............	*The wapiti*	Cervus strongyloceros.
Le chevreuil........	*The black-tailed deer.*	Cervus macrotis.
—	*The long-tailed deer..*	Cervus leucurus.

La première espèce de cerf que nous indiquons est celle connue en Canada et ici sous le nom d'*orignals* (élan d'Amérique). C'est le plus grand du genre, et, dans son ensemble, un bel et noble animal, quoique le détail des différentes parties du son corps ne présente ni l'harmonie ni l'élégance que l'on remarque dans les cerfs ordinaires. L'orignal est plus haut que le cheval, mais son corps est plus court, quoique d'ailleurs il ressemble assez à celui du fier solipède, dont il pourrait avec raison envier la queue, puisqu'il en manque presque complétement lui-même. La privation de cet utile ornement ne trouve pas de compensation dans la forme, qui est lourde, disgracieuse et munie d'une paire d'oreilles qui ne laissent rien à désirer au mieux fourni des mulets. Le mâle porte un panache ou bois énorme, qui tombe et se renouvelle annuellement et dont le poids excède quelquefois cinquante livres. Ce fardeau lourd et embarrassant, surtout dans les forêts épaisses, ne semble point nuire à celui qui le porte, il ne l'empêche pas de trotter avec une rapidité prodigieuse. La chair de ce cerf est excellente et préférable, après celle du bison, à celle de toutes les autres bêtes fauves. Le mufle d'une jeune orignale grasse pourrait flatter le palais des gastronomes les plus exigeants. Ce mufle, très-développé, facilite, je suppose, le flair de cet animal, tout comme ses longues oreilles lui servent de cornet acoustique. Aussi il est remarquable pour la finesse

de l'odorat et de l'ouïe, ce qui en rend la chasse bien difficile, au point qu'elle exige une habileté et une patience plus qu'ordinaires, à moins que la terre ne soit couverte d'une épaisse couche de neige. Dans ce dernier cas, le chasseur, pourvu de très-grandes raquettes, atteint facilement l'orignal à la course, surtout s'il y a sur la neige une croûte trop peu solide pour porter le fuyard. A part cette circonstance et la surprise à l'eau, la chasse de l'orignal est un art véritable qui met à jour la sagacité du traqueur.

Le caribou n'est, je crois, qu'une variété du renne des Lapons; il habite les régions arctiques de l'ancien comme du nouveau monde. Les traditions de nos Montagnais le font voyager d'un continent à l'autre sur un pont supposé être le cadavre d'un géant tombé à la renverse, et dont la tête serait appuyée sur les terres au delà du grand lac Froid, tandis que ses talons reposent encore sur le sol qu'il habitait. Cette fable semble indiquer que les caribous visitent les deux bords du détroit de Behring, et s'aventurent peut-être quelquefois sur les glaces qui le couvrent. Ici le caribou n'est point à l'état de domesticité. On en compte deux variétés : le caribou des bois et le caribou des landes stériles (caribou arctique). La première espèce est la plus grande, la seconde la plus nombreuse. Le caribou arctique voyage périodiquement des bords de l'océan Glacial jusqu'à la lisière des bois où il séjourne pendant l'hiver. Son frère de la forêt le rejoint à cette limite, où il s'arrête pour descendre jusqu'aux bornes que nous avons assignées à la prairie. La chasse au caribou n'offre pas les mêmes difficultés que celle de l'orignal : la ruse tire un parti facile de la curiosité du renne, qui, presque invariablement, s'approche des objets qui frappent sa vue. Les Esquimaux prennent avantage de cette disposition pour lui tendre des embûches. Les Montagnais, sur leurs terres, tuent un grand nombre

de caribous en surprenant les bandes qui traversent les petits lacs, ou en les y faisant précipiter; au moyen de leurs légers canots, ils se promènent à travers les rangs de ces innocents nageurs qu'ils massacrent impitoyablement par milliers. Dans les lisières des bois, ce petit caribou se prend aussi au lacet, tandis que celui de la forêt se chasse invariablement au fusil. Le caribou des bois, quoique le plus gros, pèse rarement plus de deux cents livres; tandis que le caribou arctique n'atteint guère que la moitié de ce poids. Le volume des cornes dans les deux variétés est à raison inverse de la taille; la forme de ce bois est si irrégulière, qu'on la trouve rarement la même. La femelle a aussi des cornes; elle les perd plus tard que le mâle. La peau du caribou fournit une fourrure extrêmement chaude. Le poil et le grain du cuir sont si serrés, que des vêtements faits de cette peau joignent à leur légèreté l'avantage de préserver contre les froids les plus intenses. L'inconvénient de cette fourrure est le peu de solidité du poil; il est vrai qu'il en tombe beaucoup sans diminuer sensiblement la valeur de la fourrure, mais non sans s'attacher à tout ce qu'il touche. La chair du caribou est bonne; cependant, quand l'animal est maigre, la viande en est très-peu nutritive, ce qui fait dire à nos voyageurs : « On en mange assez pour avoir mal au ventre, mais pas assez pour se soutenir. »

En laissant les régions qu'habite le caribou on entre dans celle où se trouve le cerf wapiti; ce dernier est, dans le genre, comme l'espèce mitoyenne entre l'orignal et le caribou. Il ressemble au cerf européen, quoique sa taille soit plus élevée; la saveur de sa chair est assez agréable, pourtant sa graisse se fige si facilement, qu'il faut le manger extrêmement chaud. Le cerf de nos plaines, qui vit en bandes nombreuses, est pour nos chasseurs une proie facile. Cette année, les cerfs sont heureusement en grande

abondance des deux côtés de la rivière Rouge, au sud de notre colonie, en sorte que les habitants du territoire Dakota et de l'extrémité septentrionale du Minnesota ont trouvé là un supplément au bison, qui, pour la première fois, fait complétement défaut. Sans cela, les établissements des rivières Chayenne, la Folle et Pembina auraient eu à souffrir les horreurs de la famine. On m'assure que ces troupeaux de cerfs sont en voie d'émigration et qu'ils viennent du Sud-Est. L'occupation des terres dans les Etats de l'ouest de l'union américaine pousse ces pauvres bêtes vers nos plaines désertes. C'est ce qui explique pourquoi ces années dernières les cerfs étaient si nombreux dans la vallée des Saulx. En continuant leurs migrations, ils atteignent bientôt les limites de notre département, et semblent en proie aux agitations inquiètes et au changement d'habitudes qui accompagnent nécessairement l'émigration. Au lieu de se tenir, comme d'ordinaire, dans les touffes de bois, cette bande recherche la prairie découverte. Quoique les branches d'arbres soient leur nourriture habituelle, ces exilés, chassés des climats plus tempérés, ont été réduits, tout l'hiver, à piocher dans la neige, comme font les chevaux, et à se nourrir du foin desséché des plaines. De tous les cuirs préparés par nos sauvages, celui du cerf, toujours appelé *peau de biche*, est le plus souple et le moins exposé à se durcir quand il se mouille.

Le genre cerf nous fournit encore deux sujets qui sont connus dans les pays sous le nom de *chevreuils*. L'un est caractérisé, surtout au premier aspect, par sa queue noire, c'est le cerf-mulet ; l'autre par sa large queue, c'est le chevreuil proprement dit. Ces deux espèces se trouvent dans le département, sans toutefois y abonder, puisque depuis bientôt vingt-quatre ans que je l'habite je n'en ai pas encore goûté.

II. — La troisième section, celle des ruminants à cornes creuses :

La gazelle	*The prong-horned antilope*	Antilope furcifer.
La chèvre des montagnes	*The rochy mountain goat*.................	Capra americana.
Le mouton des montagnes	*The rochy mountain sheep*...............	Ovis montana.
Le mouton domestique	*The domestic sheep*...	Ovis aries.
Le bœuf musqué....	*The musk-ox*.........	Ovibos moschatus.
Le bison...........	*The American bison* ..	Bos Americanus.
Le bœuf domestique.	*The domestic ox*......	Bos taurus.

Le premier sujet de cette section est la gentille gazelle, que nos voyageurs nomment toujours *le cabri*. Ce n'est certainement pas la gazelle d'Afrique. Sans étudier à quel genre elle se rattache, nous dirons simplement que c'est le plus rapide de nos quadrupèdes, et peut-être aussi le plus élégant et le plus gracieux dans ses formes. Haut placée sur ses membres délicats, elle tient agréablement sa tête fine, dans laquelle brillent avec douceur et bonté ses deux grands yeux. Ses bonds sont vifs, soudains et multipliés, puis inquiets et curieux. La curiosité, si fatale à tant d'innocentes créatures, est très-funeste à nos aimables antilopes. Un chasseur, certain que pour l'atteindre il lui faut un coursier plus rapide que celui qu'il possède, s'efforce de tourner à son profit l'excessive curiosité de sa proie, en offrant à sa vue un objet qui non-seulement fixe son attention, mais même attire la gazelle jusqu'à une petite portée de fusil. Le petit de la gazelle ressemble assez au chevreau, ce qui lui a valu probablement son nom de *cabri*. Le trait de ressemblance se perd avec l'âge, à l'exception des poils du dos, qui se dressent comme ceux de la chèvre ; de là encore le nom *goat* que quelques résidents anglais ont donné à cet animal.

Les montagnes Rocheuses possèdent deux ruminants qui, dans le département au Nord du moins, ne descen-

dent jamais dans la plaine. Le premier est la chèvre et l'autre le mouton des montagnes. La chèvre des montagnes a, à peu près, la taille du mouton domestique. Sa laine, longue, blanche, soyeuse et belle, ferait certainement des étoffes riches et solides. Nos bonnes Sœurs du lac Sainte-Anne s'en étant procuré un peu, l'ont filée et en ont tricoté des bas et des gants plus forts, plus souples et plus chauds que ceux de laine ordinaire. *La barbe au menton* et la force du cou donnent vraiment à ce quadrupède l'aspect d'une chèvre, quoique plusieurs naturalistes répugnent à le classer au genre *capra*. Sa chair est désagréable. L'animal se plaît sur les pics les plus escarpés de la grande chaîne de nos montagnes, laissant les cimes inférieures au bélier sauvage. Le genre *ovis* se reconnaît aussi difficilement dans ce mouflon ou mouton des montagnes. Son corps et son poil ont l'aspect de ceux du cerf, tandis que ses cornes et toute sa tête ressemblent beaucoup à celles du bélier domestique. La chair est délicieuse et très-recherchée.

Le mouton domestique n'habite nos parages que depuis 1833, époque où il fut amené du Kentucky. On en a, depuis, importé d'ailleurs; ils réussissent très-bien, et quand l'état de notre société nous aura donné des manufactures, nous verrons l'innocent et si utile agneau bondir en troupes nombreuses, dans les plaines naguère encore toutes couvertes de bêtes fauves.

Le genre *ovis* nous rapproche de l'*ovibos*, ou bœuf musqué; ce genre, particulier à l'extrémité septentrionale de notre continent, habite notre désert le plus glacé. Cet animal, de la taille du bœuf de petites dimensions, offre une particularité bien remarquable en ses cornes, puisque leur largeur et leur rapprochement à la base, dans le mâle du moins, les réunissent en une seule. J'ai vu des plats d'un pied de diamètre faits avec les cornes du

bœuf musqué. Ce ruminant, comme tous ceux de notre département, qui sont pourvus de très-petites cornes, n'a presque point de queue. Ses courtes jambes ne le privent pas d'une grande rapidité à la course; il descend même les pentes les plus abruptes avec une agilité étonnante, tout comme il les gravit avec une bien grande facilité. Sa marche et même sa course ne semblent point rencontrer d'inconvénients ni éprouver de retard au milieu des pierres qui couvrent une partie des plaines qu'il habite. Comme le caribou, il se nourrit d'herbes et de lichens. La Providence, qui a placé ce quadrupède dans les régions polaires au milieu d'une plaine tout à fait déboisée, l'a revêtu de la plus chaude fourrure qui existe : une double toison couvre le bœuf musqué ; les longs poils qui sont à la surface font que sa peau ressemble à celle du bison, quoique ses poils soient plus longs et plus soyeux, et qu'il porte sur le dos une sorte de housse. Le sous-poil est une laine épaisse et fine qui protége l'animal contre l'intensité du froid. Manufacturée, cette laine ferait des tissus d'une grande beauté. Comme fourrure, on ne peut rien désirer de plus confortable. Je dois à la générosité d'un noble ami une de ces fourrures, préparée pour ma voiture d'hiver : elle est faite de quatre peaux de bœufs musqués, et peut non-seulement protéger contre le froid, mais je la regarderais même comme un objet de trop grand luxe si je me l'étais procurée autrement.

Le bison est l'habitué de nos grandes plaines. Quelques individus du genre s'enfoncent dans les forêts, où ils s'isolent et où ils acquièrent une taille beaucoup plus considérable que celle de leurs frères qui demeurent dans les prairies. Ces derniers ne vont que par troupeaux immenses ; leurs bandes, il y a un demi-siècle, se comptaient en nombres fabuleux. Non-seulement ils occupaient les plaines de notre département, mais encore une grande

partie du territoire des États-Unis. L'occupation des terres les a refoulés vers l'ouest et jusqu'à la branche nord de la Siskatchewan. Des milliers et des milliers de ces animaux ont été abattus par les nombreuses tribus sauvages, dont ils étaient pour ainsi dire la ressource unique. L'homme civilisé leur a aussi fait la guerre ; guerre pleine d'agrément, d'entrain et de profit pour l'agresseur. Depuis plus d'un quart de siècle j'estime que pas moins d'un million de bisons ont été tués annuellement jusqu'à ces années dernières. Aussi la chasse a subi une dépression si sensible que l'été dernier, et pendant l'hiver, le bison n'a pas reparu dans notre département en dehors du district de la Siskatchewan. Il n'y a plus qu'à l'extrême ouest qu'on en trouve. Ma conviction est que nous touchons au moment de leur disparition complète dans ce pays. Cette circonstance va amener une modification considérable d'abord dans le système alimentaire, puis dans les mœurs des habitants. Plus de bison, plus de pémikan, plus de viande sèche, plus de chasseurs dans la prairie. Donc des viandes salées pour les voyages ; donc de plus nombreux troupeaux d'animaux domestiques, de la culture sur une plus grande échelle. Le temps remplacera l'inconvénient par un avantage véritable ; pour le moment la transition crée des difficultés énormes. Je trace ces lignes à la prairie du Cheval-Blanc, paroisse à quelques lieues de Saint-Boniface, et qui était ces années dernières comme le centre de nos chasseurs de bisons, fournissant à la colonie et au département une quantité de provisions, et qui, aujourd'hui, est réduite aux horreurs de la famine. Une foule de gens qui n'avaient jamais connu la privation sont obligés de se contenter de la maigre pitance que leur laissent les faibles ressources dont la charité peut disposer. Mais pourquoi ces gens, au lieu de cultiver, s'adonnaient-ils à la chasse ?

Pourquoi? parce que l'homme aime naturellement, et souvent passionnément, ce qui est facile, agréable et lucratif, quand surtout tout cela est le résultat d'une habitude contractée dès l'enfance et apprise de ses pères. Des expéditions de chasse au bison étaient, au temps de l'abondance, quelque chose d'exceptionnellement entraînant. Deux fois l'année, de la rivière Rouge comme du point de départ, des centaines de familles se réunissaient dans la prairie, se formaient en camps considérables, avec une organisation parfaite de sagesse, d'ordre et d'à-propos pour la circonstance. Pendant huit ou dix semaines on vivait de cette vie de chasse qui consistait : pour les hommes, à abattre le gibier et à se promener à cheval ; pour les femmes, à préparer les viandes et les peaux ; pour tous à faire bombance et à rapporter au logis des quantités énormes de cuir, de viande sèche, de graisse et de pémikan. Quoique le lot des hommes fût le plus agréable et le plus facile, cependant la bonne chère, le profit et l'habitude inspiraient aux femmes un goût tout aussi prononcé pour ces sortes d'expéditions. Nos métis chassent le bison à cheval. Quand les éclaireurs ou la simple vue a indiqué le voisinage d'une bande considérable, tous les cavaliers se préparent à ce qu'ils appellent *une course :* montés sur leurs légers coursiers, souvent au nombre de plusieurs centaines, ils sont là, l'arme au bras, le fouet au poignet, l'émotion dans l'âme et l'impatience sur la figure. Au premier signal de celui qui commande, la bande hardie s'ébranle, et galope doucement dans la direction indiquée. A la distance reconnue par l'expérience comme la plus favorable, le dernier signal est donné. Aussitôt les fouets sillonnent les flancs des chevaux, qui sentent ainsi redoubler leur ardeur ; après quelques instants, ces adroits et intrépides cavaliers disparaissent au milieu de tourbillons de poussière soulevée par les milliers de bisons qui

fuient devant eux, et dans les rangs desquels ils se mêlent avec une confusion qui serait effrayante, si leur dextérité bien connue ne garantissait pas le succès. Les détonations des fusils se multiplient avec la rapidité de quatre ou cinq coups à la minute, et quelquefois en moins d'une demi-heure un millier de ces énormes animaux gisent sans vie sur le sol où quelques instants auparavant ils broutaient l'herbe odoriférante. Il est assez rare qu'une course considérable se fasse sans quelque accident ; pourtant l'adresse et l'agilité déployées dans ces manœuvres sont vraiment étonnantes. Un métis chasseur vise aussi bien sur son cheval lancé à bride abattue, qu'un chasseur ordinaire à l'affût. On a vu de ces cavaliers abattre jusqu'à quatre ou cinq vaches grasses en une minute, par conséquent tirer avec précision cinq coups, et charger quatre fois leur fusil (c'était un fusil simple). Je dis *tirer avec précision*, car, bien que le gibier soit gros et qu'on le tire ordinairement de près, il n'y a que deux endroits par où une première balle puisse l'abattre instantanément. Ce n'est pas sans raison que j'ai ajouté le mot *vache grasse*, car aux jours de l'abondance un bon chasseur ne tuait pas de bison maigre. Il ne fallait rien moins que la justesse de son coup d'œil pour assurer cet autre avantage. Tout le monde sait que la viande de bison ou bœuf sauvage est excellente. La langue et la bosse ont une réputation parmi les connaisseurs ; tous ceux qui en ont mangé par habitude préfèrent la chair de cet animal au meilleur bœuf domestique. La peau du bison, préparée avec le poil, est connue sous le nom de *robe*. Cette fourrure est d'un grand secours dans les pays froids, et considérée comme indispensable dans les voyages d'hiver aux États-Unis et au Canada.

Le bœuf domestique n'est point originaire de ces climats. Ceux que nous possédons à la rivière Rouge ont été

amenés du Missouri en 1825; ils y abondent maintenant et on les utilise beaucoup comme bêtes de somme. Ici on attelle les bœufs absolument comme les chevaux, avec harnais et collier. J'ignore si c'est à cela que tient le succès; mais ce qui est certain, c'est que nos bœufs font un travail énorme. Dans les voyages de long cours, avec de lourds fardeaux, ils résistent plus que les chevaux qui ne mangent pas de grains, et ne leur cèdent point en vitesse. Beaucoup de bœufs font des voyages de quatre mois sans interruption, à raison de 20 milles par jour.

§ 5. — Neuvième ordre : les cétacés.

Pour terminer cet aperçu sur les mammifères du département du Nord, il faudrait ajouter quelques mots sur les cétacés. Tout le monde sait que la mer Glaciale possède les plus gros sujets de cet ordre. Pendant que la poursuite de la baleine pousse les pêcheurs de tous les pays jusqu'au delà du détroit de Behring, nos pauvres Esquimaux attendent à la côte que quelqu'un de ces géants des mers s'en approche. Montés sur leurs frêles embarcations de peaux, ils réussissent assez souvent à s'en procurer; ce qui leur assure l'abondance au milieu de la désolation du pays qu'ils habitent.

ARTICLE II. — DES OISEAUX.

Après avoir admiré la main bienfaisante de la Providence qui a doté notre climat des mammifères dont nous venons de parler, considérons maintenant son attention délicate à peupler nos forêts et nos plaines des oiseaux qui les habitent; lesquels, à l'agrément qu'ils nous procurent, joignent une grande somme d'utilité. L'ornithologie du Nord n'est pas aussi riche que celle des climats

chauds. Nous avons pourtant tous les ordres de cette classe : quelques-uns sont abondamment pourvus.

Voici le tableau synoptique de la classe entière :

Classe	Ordre	Famille	Tribu	Genus	Espèces
2e CLASSE : OISEAUX.	1er ordre : Les rapaces.	I. Famille : Diurnæ.	1re tribu : Vautour.	Genus : Cathartes.....	1 espèce.
			2e tribu : Faucons.	Genus : Aquila........	3 —
				— Falco.........	5 —
				— Accipiter......	2 —
				— Buteo.........	4 —
		II. Famille : Nocturnæ.....		Genus : Strix.........	9 —
	2e ordre : Incessores.	I. Famille : Dentirostres.	1re tribu : Laniadæ.	Genus : Lanius........	2 —
				— Tyrannus.....	2 —
				— Tyrannula....	3 —
			2e tribu : Merles.	Genus : Cinclus.......	1 —
				— Merula.......	4 —
				— Orpheus......	3 —
			3e tribu : Sylviadæ.	Genus : Erythaca......	2 —
				— Sylvicola......	7 —
				— Setophaga.....	2 —
				— Parus........	1 —
				— Seiurus.	2 —
				— Anthus.......	1 —
			4e tribu : Amphelidæ.	Genus : Vireo.	1 —
				— Bombacilla....	2 —
		II. Famille : Conirostres.	1re tribu : Moineaux.	Genus : Alauda........	1 —
				— Emberiza.....	5 —
				— Fringilla......	6 —
				— Pyrgita.......	1 —
				— Pyrrhula......	1 —
				— Loxia.........	1 —
				— Linarea.	2 —
				— Carduelis......	1 —
				— Coccothraustes.	2 —
			2e tribu : Etourneaux.	Genus : Molthrus......	1 —
				— Dolichonyx....	1 —
				— Agelaus.......	2 —
				— Sturnella......	1 —
				— Icterus.......	1 —
				— Quiscalus.....	1 —
				— Scolecophagus..	1 —
			3e tribu : Corbeaux.	Genus : Corvus........	3 —
				— Garrulus......	3 —
	3e ordre : Curtipèdes.	I. Famille : Grimpeurs.	1re tribu : Pics.	Genus : Picus.........	6 —
				— Colaptes......	1 —
				— Melanerpes....	1 —
			2e tribu :	Genus : Troglodytes....	2 —
		II. Famille : Ténuirostres..		Genus : Trochilus......	1 —
		III. Famille : Fissirostres...		Genus : Hirundo.......	5 —
				— Caprimulga....	2 —
				— Alcedo........	1 —

2e CLASSE : OISEAUX.			
4e ordre : Gallinacés		Genus : Tetrao	7 espèces.
		— Columbo	2 —
		— Phasianus	1 —
		— Meleagris	1 —
5e ordre : Échassiers.	I. Famille : Curtipennes	Point d'autruches.	
	II. Famille : Pressirostres	Genus : Calidris	1 —
		— Charadrius	3 —
		— Vanellus	1 —
		— Strepsilas	1 —
	III. Famille : Cultirostres	Genus : Grus	2 —
		— Ardea	2 —
	IV. Famille : Longirostres	Genus : Recurvirostra	1 —
		— Numenius	3 —
		— Tringa	9 —
		— Totanus	5 —
		— Limosa	2 —
		— Scolopax	2 —
	V. Famille : Macrodactyles	Genus : Ralus	2 —
		— Fulica	1 —
		— Phalacopus	3 —
6e ordre : Palmipèdes.	I. Famille : Plongeurs	Genus : Podiceps	4 —
		— Colymbus	3 —
		— Uria	4 —
	II. Famille : Longipennes	Genus : Sterna	3 —
		— Larus	13 —
		— Lestris	3 —
	III. Famille : Totipalmes	Genus : Pelicanus	2 —
	IV. Famille : Lamellirostres	Genus : Anas	6 —
		— Mareca	1 —
		— Dendronessa	1 —
		— Someteria	2 —
		— Oidemia	3 —
		— Fuligula	5 —
		— Clangula	3 —
		— Harelda	1 —
		— Mergus	3 —
		— Cygnus	2 —
		— Anser	5 —

§ 1. — Premier ordre : les rapaces.

D'après notre tableau, on voit que le premier ordre des oiseaux, celui des rapaces, possède ici ses deux familles : les diurnes et les nocturnes.

I. — Les rapaces diurnes forment deux tribus : la première, celle des vautours, ne compte qu'un sujet, tandis que la tribu des faucons en possède quatorze qui se subdivisent en quatre genres.

Voici, au reste, les noms de tous les sujets de cette première famille :

Le vautour	*The turkey vulture*	Cathartes aura.
Aigle royal	*The golden eagle*	Cathartes chrysaétos.
Aigle à tête blanche (nonne)	*The bald eagle*	Cathartes leucocephala.
Aigle pêcheur	*The ospray*	Cathartes haliæata.
Faucon	*The perigrene falcon*	Falco perigrinus.
Gerfaut	*The gerfalcon*	Falco Islandicus.
Epervier	*The little rusti crowned falcon*	Falco sparverius.
Milan	*The pigeon hawk*	Falco columbarius.
Emerillon	*The merlin*	Falco æsalon.
Autour	*The goshawk*	Accipiter palumbarius.
Autour à bec sinueux	*The slate-coloured hawk*	Accipiter Pensylvanicus.
Busard	*The common buzzard*	Buteo vulgaris.
Busard d'Amérique	*The red tailed buzzard*	Buteo borealis.
Buse gantée	*The rough legged falcon*	Buteo lagopus.
Soubuse	*The American hen harrier*	Buteo cyaneus.

Comme on le voit, ici nous n'avons qu'une espèce de vautour. Ce n'est ni le roi du genre, ni le grand vautour noir, mais bien un vautour de couleur brune qui ne se trouve guère que dans les plaines de la Siskatchewan, où l'attirent probablement les bêtes mortes qui seules forment sa nourriture. Le vautour n'est que de passage ; il arrive plus tard que les autres oiseaux, ce qui fait croire qu'il ne vient pas d'un seul vol, mais qu'il est attiré insensiblement par l'odeur des cadavres auxquels il s'attache le long de sa route.

Des trois espèces d'aigles que nous possédons, l'aigle royal est de beaucoup le plus grand et se trouve surtout au pied des montagnes Rocheuses. Les sauvages des prairies aiment passionnément les plumes de cet oiseau : c'est le panache des guerriers, et l'on compte le nombre d'ennemis tués par le nombre de plumes attachées à la tête des braves.

La nonne, ou aigle à tête blanche, abonde partout dans nos parages et y arrive de très-bonne heure. C'est le detanitcheo (le gros oiseau) des Montagnais, qui sont très-friands de sa chair, et avec raison. L'aire de ce puissant

volatile est toujours placée à la cime des arbres, et la négligence apparente de la construction de ce nid ferait croire à un accident plutôt qu'à un calcul; elle ne nuit pourtant pas à sa solidité.

Les sauvages s'accordent tous à faire la remarque suivante : les aigles sont toujours par couples; quand l'un des deux est tué, le couple se complète bientôt; et cela au moins deux fois consécutives. Ce n'est qu'au troisième veuvage que le survivant, quel qu'il soit, abandonne son aire. D'autres que des sauvages m'ont assuré avoir constaté ce fait assez singulier. Un individu qui faisait grand étalage de science biblique trouvait là une explication toute naturelle du verset : « Ta jeunesse se renouvellera comme celle de l'aigle. »

L'aigle pêcheur nous arrive ici de bonne heure au printemps. Il se nourrit plus exclusivement de poisson que l'aigle ordinaire. Comme tous ceux du genre, il se balance et ondule noblement dans les airs. Des hauteurs où l'œil humain peut à peine le découvrir, sa puissante vue distingue la proie dont il veut se saisir ; il s'abat sur elle avec une vitesse étonnante. Quand il est à la poursuite d'un autre oiseau de proie emportant un poisson ou quelque autre objet, il le force à lâcher prise, et, s'élançant ensuite sur la capture abandonnée, il la saisit avant qu'elle atteigne le sol.

Les ongles de l'aigle pêcheur sont très-recourbés, très-forts et très-aigus ; il les faut ainsi pour saisir et enlever facilement le poisson. Je ne sais s'il faut croire à l'assertion de certains observateurs, que cet aigle se cramponne si fortement au corps de sa victime qu'on en a vu être emportés dans la profondeur des lacs par d'énormes poissons qu'ils ne pouvaient enlever, et qui, pour les punir de leur témérité, les entraînaient dans l'abîme et les noyaient sur leur dos.

Outre ces trois espèces d'aigles, la tribu des faucons compte encore trois genres : celui des faucons proprement dits, celui des autours et celui des busards. Les onze espèces d'oiseaux de proie qui naissent de ces trois genres ont des traits et caractères distinctifs qu'il serait trop long d'énumérer ici. Tous sont oiseaux de passage et viennent jusqu'à nos régions pour s'y repaître, comme ailleurs, de sang et de carnage. Les uns aiment les chairs mortes, d'autres le poisson ; il en est dont le goût délicat s'assouvit surtout sur des victimes fraîches et à sang chaud.

II. — La famille des rapaces nocturnes présente neuf espèces du genre *strix*, hibou ou chouette ; ce sont :

Hibou à grandes oreilles	*Long-eared owl*	Strix otus.
Hibou à courtes oreilles	*Short-eared owl*	Strix brachyota.
Hibou cendré	*Great cinerius owl*	Strix cinerea.
Hulotte	*Barred owl*	Strix nebulosa.
Chat-huant	*Virginia horned owl*	Strix Virginiana.
Hibou du Nord	*Arctic or white horned owl*	Strix arctica.
Hibou blanc	*Great snowy owl*	Strix nyctea.
Hibou du Canada	*American horned owl.*	Strix funera.
Chouette	*Tengmalin's owl*	Strix Tengmalini.

De ces neuf nocturnes, sept au moins sont des résidents habituels de nos climats, où tous vivent de rapine ou de destruction. De petits quadrupèdes, les lièvres ou les lapins, et quelques petits oiseaux, forment la partie principale de leur nourriture.

Le hibou cendré est le plus gros de tous ; c'est un bel oiseau et très-fort. La hulotte est plus rare et ne nous visite qu'accidentellement. Notre chat-huant, qui est, je crois, une espèce particulière à l'Amérique, se trouve partout ici et sait bien nous dire qu'il y est. Sa puissante voix ressemble presque à celle d'un homme qui crierait du fond d'un sépulcre. Ses cris, retentissant au milieu du calme et des profondeurs des forêts, empruntent au si-

lence et à la majesté de la nuit un accent particulier de mélancolie et de mystère qui, la première fois, fait sur l'âme une vive impression au point d'y porter l'épouvante.

On parle de la frayeur occasionnée par ces cris à des voyageurs qui, campés près des tombeaux, furent pendant des nuits entières en proie à une terreur insurmontable, dans la pensée que les accents douloureux qu'ils entendaient ne pouvaient être que les plaintes amères des morts troublés dans leur dernière demeure par cette visite importune. J'avoue facilement que, pour mon compte, j'ai plus d'une fois été péniblement impressionné en m'éveillant en sursaut aux cris de cette sentinelle nocturne de la forêt. Naturellement, dans ce pays, une chose a contribué à inspirer ce malaise et cette crainte aux voyageurs : c'est que les sauvages, dans leurs expéditions guerrières, conviennent d'imiter le cri du chat-huant, ou de quelque autre animal, comme mot de ralliement ou signal d'une attaque commune sur un ennemi surpris à l'improviste et trompé par ce stratagème.

Le hibou arctique est un oiseau fort joli. Son séjour dans les terres arctiques, même pendant l'été, dit assez qu'il ne craint pas la lumière du soleil, puisque, comme tout le monde le sait, l'astre bienfaisant du jour ne se couche pas aux latitudes élevées. Le magnifique hibou blanc ainsi que le hibou du Canada, qui, lui aussi, s'approche de la mer Glaciale pendant l'été, fait exception comme l'espèce précédente. Il faut que la conformation de l'œil de ces trois hibous ne ressemble pas à celle des hibous qui sont exclusivement nocturnes. La plupart de leurs congénères, comme la chouette, qui termine cette série, ne peuvent supporter la lumière du jour.

§ 2. — Deuxième ordre : incessores ou oiseaux qui se perchent.

En nous attachant à la classification de l'auteur que nous suivons, le deuxième ordre des oiseaux se présente sous le titre *incessores*, oiseaux qui se perchent. La raison qui a porté le savant auteur à adopter cette classification n'est pas de faire entrer dans cet ordre tous les oiseaux qui ont la faculté de se percher, mais seulement ceux qui sont caractérisés : 1° par la forme du pied, dans lequel le doigt de derrière est articulé sur le même plan que le doigt de devant ; 2° par l'absence d'une espèce de dent fortement définie qui donne aux rapaces seuls la faculté de déchirer la nourriture avant de l'avaler ; 3° par la présence, dans les deux groupes caractéristiques de cet ordre, d'une petite coche qui se trouve dans une au moins des deux mandibules pour permettre à l'oiseau de saisir, mais non de déchirer sa nourriture, qu'il avale presque toujours entière.

Le deuxième ordre ainsi défini renferme deux familles : les dentirostres et les conirostres.

I. — La famille des dentirostres possède ici quatre tribus qui renferment quatorze genres et trente-trois espèces, comme on le voit ci-après :

Pie grièche.........	*Greater northern shrike*	Lanius borealis.
Pie grièche du Canada..............	*American great shrike.*	Lanius excubitorides.
Gobe-mouches	*King bird............*	Tyrannus intrepidus.
Gobe-mouches tyran du Nord	*Northern tyrant ......*	Tyrannus borealis.
Gobe-mouches de Say.	*Say's fly catcher......*	Tyrannula Saya.
Gobe-mouches nain.	*Little tyrant fly catcher...............*	Tyrannula pusilla.
Gobe-mouches de Richardson	*Short legged pewit....*	Tyrannula Richardsonii.
Plongeur d'Amérique.	*American dipper......*	Cinclus Americanus.
Grive du Canada.....	*Redbreasted thrush ...*	Merula migratoria.

Petite grive brune...	*Little tawny thrush* ...	Merula minor.
Grive de Wilson.....	*Wilson's thrush*.......	Merula Wilsonii.
Grive solitaire......	*Hermit thrush*........	Merula solitaria.
Moqueur grive......	*Thrush like mocking bird*................	Orpheus meruloïdes.
Moqueur roux	*Fox coloured mocking bird*................	Orpheus nufus.
Moqueur miauleur...	*Cat bird*..............	Orpheus felivox.
Oiseau bleu arctique.	*Arctic blue bird*.......	Erythaca arctica.
Oiseau bleu commun.	*Common blue bird*....	Erythaca Wilsonii.
Figuier du Canada...	*Citron warbler*	Sylvicola æstiva.
Figuier à croupe jaune................	*Yellow rump warbler*..	Sylvicola maculosa.
Figuier à tête rouge..	*Yellow red-poll warbler*................	Sylvicola petechia.
Roitelet huppé.......	*Golden crowned warbler*...............	Sylvicola coronata.
Traquet.............	*Black-poll warbler*....	Sylvicola striata.
Roitelet à tête rouge.	*Nashville worm-cater*.	Sylvicola rubricapilla.
Roitelet voyageur....	*Tennesse worm-eater*.	Sylvicola peregrina.
Mangeur de moucherons..............	*Yellow-tailed gnat catcher*................	Setophaga ruticilla.
Mangeur de moucherons du Canada....	*Bonaparte's gnat catcher*................	Setophaga Bonapartii.
Mésange à tête noire.	*Black-cap titmouse*....	Parus atricapillus.
Fauvette couronnée.	*Golden crowned accentor*.................	Seïurus aurocapillus.
Fauvette tachetée de la Louisiane.......	*Aquatic accentor*	Seïurus aquaticus.
Alouette des prés....	*Reddish-brown titlark*.	Anthus aquaticus.
Verdier.............	*Red-eyed greenled*....	Vireo olivaceus.
Grand jaseur........	*European chatterer*...	Bombycilla garrula.
Récollet............	*Cedar bird*	Bombycilla Americana.

Nous ne nous arrêterons pas à donner une description de ces diverses espèces d'oiseaux, qui n'ont d'intérêt qu'au point de vue de la science et de l'agrément qu'ils nous procurent. Plusieurs sont d'une rare beauté ; tous ne sont que des visiteurs, à l'exception de la petite mésange du Canada, qui affronte les rigueurs de notre hiver arctique. Pendant la belle saison, ils viennent ici étaler le luxe de leur plumage souvent très-riche et très-varié, et réjouir nos forêts par leur gazouillement ou leurs chants harmonieux. Quand le sombre hiver semble vouloir engourdir les derniers feux du soleil d'automne, tous ces aimables voyageurs nous disent adieu et vont passer cette saison sous des climats plus doux, puis ils reviennent au prin-

temps pour s'assurer si vraiment tout ne meurt point en hiver dans un pays où le froid leur serait si fatal.

II. — La famille des conirostres se divise ici en trois tribus composées de dix genres qui renferment trente-quatre espèces, que voici :

Cochevis............	*Horned or shore lark..*	Alauda cornuta.
Bruant...............	*Snow buntling........*	Emberiza nivalis.
Bruant de Laponie...	*Lapland buntling .....*	Emberiza Laponica.
Bruant colorié	*Painted buntling......*	Emberiza picta.
Bruant gris	*Clay-coloured buntling.*	Emberiza pallida.
Bruant du Canada ...	*Tree-coloured buntling.*	Emberiza Canadensis.
Moineau à ailes baies.	*Bay winged finch......*	Fringilla graminea.
Moineau à couronne blanche...........	*White crowned finch..*	Fringilla leucophrys.
Moineau de la Pensylvanie............	*White throated finch..*	Fringillà Pensylvanica.
Moineau roux.......	*Fox coloured finch....*	Fringilla iliaca.
Moineau noir	*Black finch ....*	Fringilla hiemalis.
Moineau à tête violette..............	*Crested purple finch...*	Fringilla purpurea.
Moineau arctique ...	*Arctic ground finch....*	Pyrgita arctica.
Bouvreuil...........	*Pine bullfinch.........*	Pyrrula enucleator.
Bec croisé..........	*White winged cross bill................*	Loxia leucoptera.
Linotte à tête grise...	*Grey crowned linnet ..*	Linaria tephrocotis.
Pinson...............	*Lesser red poll ....*	Linaria minor.
Chardonneret.......	*American goldfinch....*	Carduelis Americana.
Gros-bec............	*Evening grosbeak.....*	Coccothraustes vespertina.
Rouge-gorge........	*Rose breasted grosbeak ....*	Coccothraustes Ludoviciana.
Ortolan coucou	*Cuckoo bunt..........*	Molthrus pecoris.
Mangeur de riz......	*Sharp-tailed rice bird..*	Dolichonyx orizivorus.
Etourneau à ailes rouges..............	*Red winged maize bird.*	Agelaius Phæniceus.
Etourneau à tête jaune.............	*Saffron headed maize bird................*	Agelaius xanthocephalus.
Etourneau à croissant	*Crested starelet.......*	Sturnella Ludoviciana.
Loriot...............	*Baltimore hang nest...*	Icterus Baltimore.
Etourneau commun..	*Common purple boat-tail ....*	Quiscalus versicolor.
Etourneau rouge....	*Rusty maggot eater....*	Scolecophagus ferrugineus.
Corbeau............	*Raven................*	Corvus corax.
Corneille	*Crow.................*	Corvus corone.
Pie..................	*Magpie...............*	Corvus pica.
Geai................	*Blue jay..............*	Garrulus cristatus.
Geai du Canada......	*Whiskey-jack.........*	Garrulus Canadensis.
Geai à bec court....	*Short billed jay.......*	Garrulus brachyrynchus.

Cette nouvelle série de l'ordre des passereaux ne nous offre à peu près que l'intérêt fourni par la tribu précédente. Quelques sujets pourtant fixent notre attention

d'une autre manière par les dégâts et ravages qu'ils font dans nos champs : ce sont les étourneaux et les corneilles. Dans cette série encore, la plupart ne sont que des visiteurs durant la belle saison ; plusieurs néanmoins font exception. Le bruant ne s'éloigne que pendant quelques semaines, au milieu de l'hiver. Les becs croisés à ailes blanches sont encore plus courageux, puisque, ainsi que le pinson, ils ne nous abandonnent jamais, même pendant la saison la plus rigoureuse. C'est un spectacle digne du plus haut intérêt que de voir ces charmants petits oiseaux voltiger en bandes nombreuses et aller comme au-devant de la neige, dont ils sont un signe avant-coureur. Comment expliquer que ces frêles existences supportent gaiement l'intensité d'un froid sous la pression duquel on entend le craquement des arbres de la forêt? A côté de ces petits habitués de nos glaces vient se ranger le noir corbeau, gros deux fois au moins comme une corneille. Il ne se contente pas de supporter l'abaissement de la température, il semble le braver. Au milieu des plus violents déchirements de la tourmente, lorsque les efforts gigantesques d'un vent glacial soulèvent les tourbillons de neige, que tout dans la nature semble menacé de destruction ; quand l'homme pour bivouaquer a besoin d'un vaste foyer, de couvertures très-chaudes, et que malgré cela il grelotte de tous ses membres, le corbeau, perché à la cime des plus grands arbres desséchés, la face au vent, étreint de ses serres d'acier la branche sur laquelle il se berce, et lance à l'oreille du spectateur transi qui le regarde sa singulière exclamation, comme pour se railler des précautions et des soins qu'il est obligé de prendre, et encore avec si peu de succès.

Les pies n'ont pas non plus horreur de nos climats, et le froid qui paralyse les muscles de la mâchoire et

engourdit la langue du voyageur ne semble point un obstacle à la loquacité de cet oiseau, le plus joli de ceux qui passent l'hiver avec nous. Nos voyageurs le nomment *pie de France*, gardant le simple nom de *pie* pour le geai du Canada. Ce dernier est pour ainsi dire le concierge de la forêt, et vient au-devant de tous les visiteurs comme pour leur demander des nouvelles et leur faire part de ce qu'il sait, ou du moins pour égayer la solitude. En hiver et en été, il est assidu auprès du bivouac ou campement, saute, voltige de branche en branche, s'associe aux festins des chiens, s'approche insensiblement de l'homme, semble demander une petite partie du repas du voyageur comme récompense de l'agrément qu'il procure, de la confiance qu'il manifeste. Dans la solitude et l'isolement on sent plus vivement le besoin et le bienfait de la société. Que de fois la vue de ces geais m'a causé un sensible plaisir !

Si les cris du chat-huant portent l'effroi dans l'âme quand il trouble votre repos, le chant si doux et si mélodieux du rouge-gorge produit un sentiment bien différent : les accents de ce gentil chanteur, qui vibrent plus forts et plus harmonieux pendant le silence de la nuit, jettent à l'âme du voyageur couché au pied d'un arbre une délicieuse impression ; ils l'aident tout naturellement à bénir Dieu et à le remercier des merveilles de la création.

§ 3. — Troisième ordre : curtipèdes (courtes pattes).

Cet ordre, dans la classification de sir John Richardson, comprend la famille des grimpeurs ainsi que les passereaux non encore mentionnés. On les distingue par l'un des caractères suivants : pattes courtes ou bec plus ou

moins entier. Cet ordre compte trois familles, qui sont : les scansores, les ténuirostres et les fissirostres.

I. — La famille des grimpeurs compte ici deux tribus, quatre genres et dix espèces, que voici :

Pic noir............	*Pileated woodpecker* ..	Picus pileatus.
Pic velu	*Hairy woodpecker*	Picus villosus.
Pic duveté..........	*Downy woodpecker*....	Picus pubescens.
Pic varié de la Caroline...............	*Yellow bellied woodpecker*..............	Picus varius.
Pic du Canada à trois doigts.............	*Common three toed woodpecker*.........	Picus tridactylus.
Pic arctique	*Arctic woodpecker*. ...	Picus arcticus.
Pic doré............	*Golden shafted woodpecker*.	Colaptes auratus.
Pic à tête rouge.....	*Red headed woodpecker*	Melanerpes erythrocephalus.
Roitelet.............	*House wren*	Troglodytes ædon.
Roitelet d'hiver......	*Winter wren*.........	Troglodytes hiemalis.

L'arrivée des perroquets, importés en 1867, a enrichi notre département d'un genre nouveau de cette famille, à laquelle je ne connais ici aucune utilité économique. Trois espèces de pics passent avec nous l'hiver, se cachant dans les trous qu'ils se creusent dans les troncs d'arbres. Si nous avons des passereaux dans le pays, ce n'est pas faute d'étourderie de la part de ces oiseaux, doués d'une activité extraordinaire, et qui au temps des travaux sont tellement préoccupés de leur besogne, qu'ils perdent même le sentiment du danger auquel ils s'exposent.

Le roitelet d'hiver, qui, en dépit de son nom, nous quitte à cette saison de l'année, est le plus petit de nos oiseaux, à l'exception du colibri. Ce dernier constitue à lui seul la deuxième famille de cet ordre.

II. — La famille des ténuirostres ne compte que le :

Colibri.............	*Northern humming bird*...............	Trochilus colubris.

La faune de sir John Richardson donne la description

suivante d'un colibri tué dans les plaines de la Siskatchewan :

Couleur. — Tout le plumage de dessus d'un brillant vert doré; les ailes noirâtres, lustrées de violet; les plumes latérales de la queue de la même couleur, mais beaucoup plus foncées et d'un lustre plus pourpré, surtout en dessous. Les deux plumes du milieu sont entièrement vertes, les deux suivantes bordées de vert.

Plumage de dessous. — Une bande noire passe d'une oreille à l'autre sous le menton ; le haut de la gorge est couvert de plumes d'un rouge rubis brillant et changeant. Les plumes voisines vers le jabot et les côtés du cou sont blanches, mais elles deviennent plus foncées sur le corps, le ventre et le dessous de la queue ; les côtés sont sombres, mais lustrés de vert.

Forme. — Le bec parfaitement droit dans toute sa longueur; ailes courtes ; les grandes plumes étroites et n'atteignant pas le bout de la queue; la cinquième, sixième, septième et huitième profondément et obliquement encochées à l'extrémité de leurs barbes extérieures, et cela, d'une manière tellement distincte et particulière, qu'on croirait à une coche artificielle. La queue est un peu courte, mais visiblement fourchue ; les deux plumes externes sont presque égales; les autres diminuent graduellement, plus étroites vers leurs extrémités ; elles ont une forme obtuse et pourtant se terminent en pointe ; celles du milieu sont plus larges.

Dimensions.

	Pouces.	Lignes.
Longueur totale	3	6
Longueur de la queue	1	1
Longueur des ailes	1	7
Longueur de dessus du bec	0	7 1/2
Longueur de dessus du bec jusqu'au rectus	0	9 1/4

	Pouces.	Lignes.
Longueur de dessus du tarse........	0	1 3/4
Longueur du doigt du milieu.......	0	2
Longueur de l'ongle...............	0	1 1/2
Profondeur de la fourche...........	0	4

Cette description prouve assez quelle est la délicatesse et l'élégance des formes de ce nain aérien; quelle est, en même temps, la richesse et la variété de son plumage. La nature semble s'être plu à enrichir de grâces et de beauté le plus petit des oiseaux, auquel elle a confié l'agréable message de charmer nos solitudes.

III. — La famille des fissirostres renferme trois genres qui comptent huit espèces :

Hirondelle à ventre blanc............	*White bellied swallow.*	Hirundo bicolor.
Hirondelle de grange..	*American or barn swallow*...............	Hirundo Americana.
Hirondelle de rochers.............	*White fronted or cliff swallow*...........	Hirundo lunifrons.
Hirondelle ou martin de rivage.........	*The sand martin*.....	Hirundo riparia.
Hirondelle à ventre pourpré..........	*Purple martin*........	Hirundo purpurea.
Bois-pourri.........	*Whip-poor-will*.......	Caprimulgus vociferus.
Mangeur de maringouins............	*The pisk*............	Caprimulgus Virginianus.
Martin-pêcheur......	*Belted kingfisher*.....	Alcedo alcyon.

Nous avons donc des hirondelles, nous en avons même cinq espèces. Au printemps elles nous arrivent en foule, gaies, causeuses et empressées. Personne n'ignore l'activité et la rapidité de cet oiseau. Que de vie dans ce gazouillement dont l'impatience salue les premiers feux de l'aurore! Que d'agilité dans ce vol si irrégulier et si élégant!

L'espèce dite *hirondelle des rochers* niche surtout dans les petites excavations des strates calcaires, où leurs nids nombreux se trouvent protégés par autant de petits toits. Deux sauvages, avec lesquels je voyageais sur la rivière Athabascaw, m'offrirent un jour de me régaler d'un mets

que je n'avais jamais goûté ; j'acceptai leur offre. A une petite distance de là, mes hommes dirigèrent l'embarcation vers le rivage ; je me récriai, prétendant que nous n'avions pas de temps à perdre. Mes guides insistèrent, assurant que dans quelques instants ils me procureraient un excellent dîner. Débarqués du canot, ils se saisirent des perches qui servaient à le diriger, et coururent vers une stratification de calcaire qui était à quelque distance de la côte, et au-dessus de laquelle voltigeaient des milliers d'hirondelles. Quelques minutes après, mes deux hommes revenaient, portant leurs chapeaux remplis d'hirondelles pas plus grosses que le pouce, dont la chair délicate et rosacée n'était pas encore couverte du moindre duvet, et qui semblaient autant de petites boules de graisse. Nous continuâmes notre route, et à l'heure du dîner mes deux chasseurs emplirent la poêle à frire d'une partie de leur butin, se gardant bien de lui faire subir la moindre altération. Notre position dispense d'ajouter qu'ils n'y mirent aucun assaisonnement ; néanmoins j'ai trouvé ce mets délicieux, et je compris que mes hommes ne m'avaient pas trompé en me promettant un excellent dîner. Ce n'est pas à dire que j'eusse vu sans regret la désolation portée dans tant de familles de cette petite bourgade ailée. Les accents déchirants et la douleur de ces mères, auxquelles on enlevait l'objet de leur tendre sollicitude, avaient mis dans mon cœur des pensées et des sentiments que mes rudes compagnons de voyage ne soupçonnaient certainement pas en savourant avec gloutonnerie le mets si délicat et si succulent qu'ils avaient préparé.

Le bois-pourri est un oiseau incommode au possible, par le vacarme qu'il fait en accentuant, pendant des nuits entières, ces deux notes monotones, dans lesquelles nos voyageurs ont cru reconnaître les deux mots *bois pourri*, tandis que les Anglais pensent entendre *whip-poor-will.*

J'aime mieux les mangeurs de maringouins qui voltigent à la tombée de la nuit, et gobent ainsi au vol au moins quelques-uns de ces cousins, ennemis des pauvres voyageurs, dont ils troublent le repos, même lorsqu'ils en auraient le plus besoin, après de longues journées de fatigues.

Outre les deux espèces précédentes, la famille des syndactyles nous donne le martin-pêcheur. Cet oiseau se nourrit de poisson qu'il saisit en volant à la surface de l'eau.

§ 4. — Quatrième ordre : rasores ou gallinacés.

Le spectacle de la souffrance et de la privation, et la part prise à ce rôle de l'homme tombé disposent naturellement l'esprit à attacher plus d'importance et d'intérêt à l'utile qu'à l'agréable. Ainsi on ne s'étonnera pas que, dans cette étude si imparfaite de l'ornithologie de notre département, nous estimions plus les ordres qui nous restent à examiner que ceux sur lesquels nous venons de jeter un coup d'œil si rapide. Le premier ordre qui se présente à notre observation est celui des gallinacés. Dieu, dans sa bonté, nous a fourni tout d'abord deux genres et huit espèces de cet ordre. L'homme a ajouté l'introduction de trois autres espèces, se rattachant l'une à un genre indigène et les deux autres à des genres étrangers.

Nous donnons d'abord les noms de ces onze sujets de l'ordre :

La perdrix..........	*The ruffed grouse.....*	Tetrao umbellus.
La perdrix de savane.	*The spotted grouse ...*	Tetrao Canadensis.
La perdrix des montagnes............	*The rocky mountain spotted grouse......*	Tetrao Franklinii.
Lagopèdes...........	*The ptarmigan.......*	Tetrao (lagopus) mutus.
La perdrix blanche ..	*The willow grouse ....*	Tetrao (lagopus) saliceti.
La perdrix des rochers.............	*The rock grouse......*	Tetrao (lagopus) rupestris.

Faisan.............	*The prairie chicken*...	Tetrao phasianellus.
Tourtre ou pigeon ramier...........	*The passenger pigeon*.	Columba migratoria.
Pigeon domestique...	*The domestic pigeon*..	Columba domestica.
Poule..............	*The domestic hen*.....	Phasiamus gallus.
Dindon	*The turkey*..........	Meleagris gallopavo.

Cette faible énumération peut faire regarder comme étrange la réflexion qui l'a précédée, surtout si l'on considère que les trois dernières espèces ci-dessus mentionnées ne sont point indigènes. J'ose pourtant affirmer que l'histoire du pays justifie mon assertion. Ce que je sais de cette histoire ne me permet pas de prononcer le mot *perdrix* sans me rappeler quelques navrants épisodes de voyage.

Ce timide oiseau, qui abonde dans le département, n'en fuit jamais les rigueurs ; il ne fuit guère davantage à l'aspect de l'homme, et a sauvé la vie à bien des malheureux affamés. Quand l'hiver se revêt de toutes ses horreurs, que la disette épuise les forces, que la chasse impossible ou stérile a réduit à l'extrémité l'infortuné que toutes ces difficultés éprouvent, souvent, très-souvent, une pauvre perdrix s'est trouvée sur son chemin, et a fourni à son épuisement de quoi attendre un secours plus puissant. On n'entend point raconter d'histoires de jeûnes rigoureux et prolongés, sans apprendre en même temps qu'à telle ou telle période de la souffrance une perdrix a servi de pitance à tel ou tel nombre d'affamés. Un soir j'étais assis pensif au pied d'un arbre ; deux jeunes Cris, mes compagnons, travaillaient à confectionner chacun une flèche. Déjà les grandes ombres de la forêt cessaient presque de se dessiner sur la surface du lac voisin ; sans munitions, le fusil était resté silencieux tout le jour. Nous n'avions point soupé, notre dîner ne pesait guère plus, on n'entendait que le bruit des couteaux *contaganant* les flèches. Quelque chose s'agite auprès de nous, l'oreille exercée de l'un de mes sauvages reconnaît la présence

d'un tétras. « Sois tranquille, lui crie-t-il, si je puis finir ma flèche avant qu'il fasse trop noir, tu ne m'échapperas pas. » Le jeune Indien précipite son travail ; à peine la flèche est-elle ébauchée que le travailleur se lève et va la décocher sur une perdrix perchée à quelques pas de nous. Nous avions notre souper. Le genre tétras compte ici sept espèces. Deux se trouvent dans tous nos bois, ce sont la perdrix ordinaire et la perdrix de savane. Une espèce aime les montagnes, tandis que les terrains rocailleux sont recherchés par l'autre de ces lagopèdes. Les deux autres du même sous-genre recherchent surtout les terres arctiques. La dernière, le faisan de nos voyageurs, le *prairie chicken* des Anglais, aime surtout nos plaines. On en trouve pourtant quelques-uns dans nos forêts. Cette dernière espèce est peut-être la meilleure à manger, sa chair est moins insipide que celle des autres membres de la famille. Dût cette assertion surprendre les gourmets, je dois à la vérité d'affirmer qu'il y a bien peu de saveur dans la viande de nos perdrix, et ce n'est certainement pas une délicatesse gastronomique qui m'a fait parler avec plaisir de nos humbles et modestes tétras. Incontestablement, la perdrix blanche est la plus jolie du genre, et peut-être la plus nombreuse, car on la trouve par grosses bandes. La couleur de son habit et de ses chaussettes ne contraste nullement avec la blancheur éclatante de la neige, dans laquelle ce lagopède prend son repos de la nuit ou se réfugie et se cache pour éviter les poursuites. Le genre *columba* n'a ici qu'une espèce; cette espèce ne nous visite qu'en été. En cette saison, les tourtres abondent ici comme en Canada, et leur abondance fournit une véritable ressource alimentaire. Déjà bien des gens de notre colonie calculent l'époque probable à laquelle le pigeon ramier nous apportera sa part de secours contre la disette qui désole le pays. Des pigeons domestiques

ont été importés, et j'ai admiré bien des fois avec quel courage et quelle force ces aimables étrangers supportent les rigueurs de nos hivers, sans même qu'il soit nécessaire de prendre la moindre précaution pour les garantir contre le froid. Le plus simple colombier ou une méchante masure leur suffit. Le coq et la poule ordinaires ont été importés du Sault-Sainte-Marie. C'est de 1822 que date leur ère d'acclimatation. Nous avons maintenant jusqu'au géant de l'espèce, le shanghaï. La disette de grain pour les nourrir les a beaucoup réduits cette année dans la colonie; nous pouvons pourtant encore mettre de temps en temps la *poule au pot* et faire une *omelette aux œufs*. Pour être originaire de l'Amérique, le dindon n'est point des nôtres. Le pays n'en est pourtant pas tout à fait dépourvu. C'est à l'Angleterre que nous devons cette importation utile.

Nous n'avons pas de paons.

§ 5. — Cinquième ordre : grallatores ou échassiers.

Les échassiers ne nous offrent pas ici les plus gros sujets de leur ordre, puisque :

I. La famille des brevipennes fait complétement défaut : nous n'avons aucune espèce d'autruche, pas plus celle d'Amérique que celle de l'ancien monde. Les quatre autres familles du cinquième ordre sont représentées dans notre département, du moins pendant la belle saison.

II. La famille des pressirostres compte ici quatre genres et six espèces, que voici :

Pluvier rouge.......	*The sanderling*.......	Calidris arenaria.
Pluvier d'Amérique..	*American ring plover*.	Charadrius semipalmatus.
Pluvier criard.......	*The kildeer plover*.....	Charadrius vociferus.
Pluvier doré........	*The golden plover*.....	Charadrius pluvialis.
Pluvier vanneau.....	*The grey lapwing*.....	Vanellus melanogaster.
Tourne-pierre à collier..............	*The turnstone*........	Strepsilas interpres.

Ces diverses espèces de pluviers ou vanneaux parcourent tout le département, et se rendent jusque sur les bords de l'océan Arctique, où ils passent la saison de la ponte. Ils séjournent quelque temps, à leur retour, dans la partie méridionale, qu'ils laissent définitivement à l'approche de l'hiver.

III. La famille des cultirostres compte deux genres, composés chacun de deux espèces ; ce sont :

La grue américaine..	*The whoopig crane...*	Grus Americanus.
La grue du Canada...	*The brown crane......*	Grus Canadensis.
Le héron	*The great heron . ....*	Ardea herodias.
Le butor............	*The American bittern.*	Ardea lentiginosa.

Ces quatre oiseaux de grande taille visitent tous notre département. Le héron n'y est pas commun, mais les trois autres abondent. Les grues surtout y offrent une ressource, puisque leur chair est bonne à manger. Il est vrai que la disproportion des longues échasses sur lesquelles elles reposent n'assure pas au chasseur inexpérimenté une proie aussi considérable que celle sur laquelle il compte, en apercevant ce gibier à distance. La grue blanche mesure environ 4 pieds dans toute sa longueur. Elle a plus de 5 pieds de hauteur lorsqu'elle se dresse. Elle se lève difficilement et la lenteur de son vol offre d'abord grande chance de succès au chasseur. Cet oiseau devient dangereux lorsqu'il est blessé. La grue du Canada, un peu moins grande que la précédente, offre une chair plus délicate.

IV. La famille des longirostres est ici très-nombreuse. Elle compte six genres qui se subdivisent en vingt-deux espèces, dont voici l'énumération :

Avocette d'Amérique.	*American avoset......*	Recurvirostra Americana.
Courlieu............	*Long billed burlew ...*	Numenius longirostris.
Courlieu hudsonien..	*Hudsonian burlew ....*	Numenius Hudsonicus.
Courlieu des Esquimaux............	*Esquimaux burlew....*	Numenius borealis.
Becasseau de Douglas.	*Douglas's sand piper..*	Fringa Douglasii.

Bécasseau à pattes fines.............	*Slender shanks sand piper...............*	Fringa himantopus.
Bécasseau semipalmé...............	*Semipalmated sand piper.................*	Fringa semipalmata.
Bécasseau violet	*Purple sand piper ....*	Fringa maritima.
Bécasseau variable ..	*American dunlin......*	Fringa alpina.
Bécasseau Schinz's...	*Schinz's sand piper...*	Fringa schinzii.
Bécasseau à échasses.	*Pigmy sand piper.....*	Fringa minuta.
Bécasseau nain......	*Diminutive sand piper.*	Fringa pusilla.
Bécasseau canut ou maubèche.........	*Knot..................*	Fringa cinerea.
Chevalier semipalmé.	*Semipalmated tatler...*	Totanus semipalmatus.
Chevalier rapporteur.	*The tell tale..........*	Totanus vociferus.
Chevalier à pattes jaunes............	*Yellow shanked tatler.*	Totanus flavipedes.
Chevalier à longue queue............	*Bartram's tatler.......*	Totanus bartramius.
Chevalier à croupe verte	*Green rump tatler.....*	Totanus chloropygius.
Bécassine marbrée...	*Great marbled godwit.*	Limosa fedoa.
Bécassine hudsonienne................	*Hudsonian godwit....*	Limosa Hudsonica.
Bécassine ponctuée..	*New-York godwit.....*	Scolopax novoboracensis.
Bécassine de Drummond.	*Drummond's snipe.....*	Scolopax Drummondii.

Que les amateurs de chasse et de petit gibier me permettent de leur laisser le soin d'établir la différence qui existe entre ces espèces diverses. Tous ces chevaliers sans peur et ces bécasseaux ou bécassines sans reproche offrent sans doute une nourriture succulente. L'exiguïté de leur taille n'en facilite guère la chasse parmi nous. Nos tables sont toujours assez bien servies, lorsqu'elles contiennent ce qui est strictement nécessaire. La poudre et le plomb sont assez rares dans le pays pour qu'on ne les dépense pas à la chasse de si petit gibier, quelle que puisse être d'ailleurs sa délicatesse.

La famille des macrodactyles a ici trois genres et six espèces :

Le râle à gorge jaune.	*The yellow breasted rail................*	Rallus novoboracensis.
Le râle de la Caroline.	*The Carolina rail.....*	Rallus Carolinus.
La foulque d'Amérique...............	*The American boot...*	Fulica Americana.
Le phalarope........	*Wilson's phalarope....*	Phalaropus Wilsonii.
Le phalarope hyperboré.............	*Hyperborian phalarope................*	Phalaropus hyperborius.
Le phalarope rouge..	*The flat billed phalarope................*	Phalaropus fublicarius.

Les deux dernières espèces au moins se rendent jusque sur les îles de la mer Glaciale, tandis que les autres se tiennent plus au sud. La foulque, qui est la plus grosse espèce de cette famille, n'est pas dédaignée de nos chasseurs, souvent bien aises de la rencontrer.

§ 6. — Sixième ordre : natatores, palmipèdes.

Si l'ordre des gallinacés offre un secours bien utile, surtout à ceux qui au milieu des rigueurs de l'hiver sont en proie aux horreurs de la faim, le sixième ordre, celui des palmipèdes, fournit une abondante ressource pendant la belle saison. Dans ce vaste pays, bien des gens n'ont d'autre alimentation. A peu près toutes les espèces de cet ordre sont l'objet des poursuites des chasseurs. Nos lacs, nos rivières et même nos mers du Nord sont abondamment fournis de ces nageurs. A peine les premières chaleurs du printemps ont-elles fondu un peu de neige pour en faire des étangs à demi glacés, que déjà des palmipèdes viennent prendre leurs ébats dans ces lacs d'un jour et y attendre la disparition des glaces sur les bassins ordinaires et sur les fleuves. Ces bonnes créatures du bon Dieu, forcées de nous quitter à l'automne, lorsque l'élément où elles se meuvent menace de se solidifier, semblent n'obéir qu'à regret à cette loi providentielle, qui est comme le signal de la détresse pour un grand nombre des enfants de la forêt. Quelques-uns de ces oiseaux restent tant qu'il y a une mare d'eau où ils puissent se plonger, et chercher un adoucissement au froid de l'atmosphère devenu intolérable. Ceux d'entre eux qui se déterminent à émigrer plus tôt se réunissent par bandes, souvent innombrables, ne voyageant que par étapes, s'arrêtant en différents endroits, comme pour payer à ces localités le

tribut de leur affection. Des centaines et souvent des milliers d'entre eux sont les victimes de ce dévouement instinctif. Ces pertes nombreuses n'empêchent pas les différentes familles de continuer le même ordre de choses, et ne nous privent pas des services importants qu'ils nous rendent. Deux fois l'année, l'arrivée périodique de ce gibier atténue, si elle n'y met pas toujours un terme, les jeûnes rigoureux subis par les sauvages.

I. La famille des plongeurs compte trois genres, riches de onze espèces :

La grèbe huppée (la poule d'eau)........	*Crested grebe*.........	Podiceps cristatus.
La grèbe jougris (la poule d'eau)........	*Red-necked grebe*.....	Podiceps rubricollis.
La grèbe cornue ou esclavon (poule d'eau)............	*Horned grebe*........	Podiceps cornutus.
La grèbe, petite poule d'eau *caille*.......	*Pied-bill grebe*.......	Podiceps Carolinesis.
Le huard............	*Great northern diver*..	Colymbus glacialis.
Le plongeon à gorge noire.............	*Black throated diver*...	Colymbus arcticus.
Le plongeon à gorge rouge............	*Red throated diver*....	Colymbus septentrionalis.
Guillemot à capuchon.............	*Foolish guillemot*.....	Uria triole.
Guillemot à gros bec.	*Brunick's guillemot*...	Uria Brunichii.
Guillemot à miroir blanc.............	*Black guillemot*.......	Uria grylle.
Guillemot nain......	*Little guillemot*.......	Uria alle.

Le pays possède, comme on le voit, quatre espèces de grèbes, appelées ici *poules d'eau*. Ces oiseaux n'ont point de queue; leurs pattes étant placées à l'extrémité du corps, ils ne peuvent marcher que très-difficilement : il leur faut un effort qui leur donne l'air d'avoir le croupion rompu, conformation, disent nos sauvages algonquins, qui est le résultat d'un coup de pied donné à la grèbe par Wesakedjan, nom donné par ces sauvages à la foulque, et en même temps à un être fabuleux qui joue un rôle suprême dans toutes les légendes indiennes. Les grèbes ne sortent pour ainsi dire pas de l'eau. Elles construisent leurs nids sur les roseaux et les joncs qui sont

au bord des lacs et des rivières, où ils ondulent avec les flots qui les portent. Si la marche de cet oiseau est difficile, en retour il excelle dans l'art de la natation.

Nous avons trois espèces de plongeons ou huards. Le plus grand est un magnifique oiseau de 30 à 36 pouces. Son plumage riche et varié résiste à l'action de l'eau, en sorte qu'on l'écorche pour faire de sa peau des sacs aussi beaux qu'utiles. Le cri plaintif et mélancolique du huard ressemble quelquefois à la voix de l'homme en détresse. Au coucher du soleil surtout, à ce moment de suprême beauté dans la nature, les échos de la forêt donnent à ce cri une force et une expression auxquelles il est impossible d'être insensible. De tous ces oiseaux, le huard est le plus difficile à tuer : non-seulement il plonge avec une grande facilité, mais il pousse sa course sous l'onde avec une rapidité extrême, et en quelques moments il reparaît à une distance considérable de l'endroit où le chasseur croyait d'abord le frapper. Le huard abonde dans tous les lacs du pays.

Les guillemots sont essentiellement oiseaux de mer. Notre océan Glacial ne leur paraît ni trop éloigné ni trop froid.

II. La deuxième famille de nos nageurs, celle des longipennes ou grands voiliers, se divise en trois genres qui renferment dix-neuf espèces, que voici :

Hirondelle de mer...	*Greater tern*..........	Sterna hirundo.
Hirondelle de mer arctique..........	*Arctic tern*...........	Sterna arctica.
Hirondelle de mer épouvantail........	*Black tern*............	Sterna nigra.
Goëland............	*Bourgamaster gull*....	Larus glocus.
Goëland argenté.....	*Arctic silvery gull*.....	Larus argentatoides.
Goëland argenté à ailes blanches.....	*White winged gull*....	Larus leucopterus.
Mouette blanche ou sénateur..........	*Ivory*................	Larus eburneus.
Mouette à pieds bleus.	*Mew or common gull*..	Larus canus.
Mauve..............	*Ring billed mew gull*..	Larus zonorynchus.
Mauve à bec court...	*Short billed mew gull*.	Larus brachyrynchus.
Mouette tridactyle...	*Kittiwake*............	Larus tridactylus.
Mouette de Franklin.	*Franklin's rosy gull*...	Larus Franklinii.

Mouette de Bonaparte.	*Bonapartian gull.....*	Larus Bonapartii.
Mouette pygmée	*Little gull............*	Larus mimitus.
Mouette rosacée.....	*Cuneate tailed gull....*	Larus Rossii.
Mouette à queue fourchue	*Fork tailed gull ......*	Larus Sabinii.
Stercoraire pomarine.	*Pomarine jager.......*	Lestris pomarina.
Stercoraire parasite..	*Arctic jager ....*	Lestris parasitica.
Stercoraire de Richardson..........	*Richardson's jager.....*	Lestris Richardsonii.

Rien de plus agréable, en voyage, que la vue de ces goëlands, mauves ou mouettes, qui voltigent en tous sens, comme pour amuser le voyageur. En général, leur chair est excellente ; leurs œufs, aussi très-bons, sont en assez grande abondance pour offrir une ressource véritable, et c'est quelque chose de prodigieux qu'un festin aux œufs dans un camp sauvage. Quelques-uns des longipennes énumérés ci-dessus ne fréquentent guère que la grande mer. La plupart sont pourtant aussi des habitués de nos lacs intérieurs, sur les îles desquels ils déposent leurs œufs avec une grande négligence apparente, ce qui permet de les trouver facilement.

III. La famille des totipalmes n'a aussi qu'un genre et deux espèces, qui sont :

Le pélican..........	*White pelican ....*	Pelicanus onocrotalus.
Le cormoran........	*Double crested cormorant................*	Pelicanus (carbo) dilophus.

Le pélican est un magnifique oiseau, à l'exception de son bec, dont la disproportion est rendue encore plus saillante par l'énorme poche submaxillaire qui le complète. La chair de cet oiseau est détestable, ses œufs ne valent pas mieux. Personne ne les recherche, ce qui rend comme inutile la précaution qu'ils prennent de les pondre sur des îles de difficile accès, auprès des cascades et des rapides. Le pélican se gorge de poisson, qu'il empoche tout simplement pour le transporter à l'endroit de sa demeure et le donner en pâture à ses petits. J'ai souvent vu des pélicans, surpris dans leur brigandage, rejeter jusqu'à

trois énormes poissons blancs ou carpes, qu'ils venaient de saisir et de placer dans l'appendice de leur énorme bec qui constitue leur garde-manger. On sait avec quelle facilité le poisson blanc se corrompt, aussi il n'est pas besoin de tenter une description de tout ce qui se trouve dans ce sac de voyage. Des lieux qu'ils habitent se répand dans le voisinage une véritable infection ; et si tous les pélicans ressemblent aux nôtres, il ne sont certainement pas un bel emblème, à l'exception de leur blancheur éclatante.

Le cormoran, espèce de pélican noir, a le bec comprimé. Il est de la taille de l'oie et uniformément noir.

IV. La famille des lamellirostres est la plus considérable de toutes les classes d'oiseaux, sinon absolument par le nombre des espèces, du moins par le nombre des sujets qu'elle renferme.

Cette famille possède onze genres et trente-deux espèces :

Canard Suchet......	*The shoveller*.........	Anas clypeata.
Canard chipeau ou ridet..............	*The gadwall*.........	Anas strepera.
Canard à longue queue ou pilet.....	*The pintail duck*......	Anas candacula.
Canard de France (domestique).........	*The mallard*..........	Anas domestica.
Sarcelle............	*The teal*.............	Anas brecca.
Sarcelle à ailes bleues.	*The blue winged teal.*	Anas discors.
Canard d'Amérique..	*The American widgeon.*	Mareca Americana.
Canard d'été........	*The summer duck*....	Dendronessa sponsa.
Canard à tête grise..	*The king duck*........	Somateria spectabilis.
Canard eider........	*The eider*............	Somateria mollissima.
Canard marchand....	*The surf duck*........	Oidemia perspicillata.
Canard noir.........	*The velvet duck*......	Oidemia fusca.
Macreuse...........	*The American scoter*..	Oidemia Americana.
Canard à queue rouge.	*The canvas back duck.*	Fuligula valisneria.
Canard milouin......	*The pochard*.........	Fuligula ferina.
Canard d'automne...	*The scaup duck*.......	Fuligula morila.
Canard huppé.......	*The ring necked duck.*	Fuligula rufitorques.
Canard rouge.......	*The ruddy duck*......	Fuligula rubida.
Canard garot........	*Common golden eye duck*...............	Clangula vulgaris.
Canard blanchâtre *caille*............	*Spirit duck*...........	Clangula albeola.
Canard à collier ou histrion...........	*Harlequin duck*.......	Clangula histrionica.
Canard de miclou...	*Long tailed duck*......	Harelda glacialis.
Grande harle........	*The goosander*........	Mergus merganser.

Harle à falot rouge..	*The red breasted merganser*	Mergus serrator.
Harle huppée........	*The hooded merganser.*	Mergus cucculatus.
Cygne	*The trumpeter swan...*	Cycnus buccinator.
Cygne de Bewick....	*Bewick's swan.......*	Cycnus Bewickii.
Oie rieuse ou à front blanc.............	*Langhing goose ......*	Anser albifrons.
Oie blanche.........	*Snow goose..........*	Anser hyperboreus.
Oie outarde.........	*Canada goose.........*	Anser Canadensis.
Oie cravant.........	*Brent ....*	Anser bernicla.
Oie bernèche	*Hutchins barnacle goose...............*	Anser Hutchinsii.

On voit assez par cette énumération la richesse de la famille des lamellirostres. Néanmoins, pour en comprendre toute l'importance, il faudrait savoir le nombre d'individus qui se rattachent à certaines espèces surtout. Il n'y a que dans nos déserts et dans nos solitudes que les oiseaux sauvages puissent se trouver en si grande abondance. Ce n'est pas à dire toutefois qu'on les trouve toujours et partout, mais il y a des temps, des lieux où ils sont en quantités innombrables. Un bon chasseur, avec des armes de précision et des munitions à discrétion, en abattrait assez pour provoquer l'incrédulité des meilleurs chasseurs des pays civilisés. Un de mes amis, M. James Mac Kay, a tué sept cents canards dans un seul tour de chasse. Des établissements considérables de l'intérieur subsistent pendant des mois entiers exclusivement aux dépens de la gent ailée. Les nations sauvages, à certaines époques de l'année, n'ont pas d'autres ressources, et il en faut du gibier pour nourrir tous ces vigoureux enfants de la forêt. Pour en donner une idée, voici ce qui est fourni dans les établissements de la compagnie où l'on vit de gibier. Pour la ration journalière d'un homme, un cygne ou deux outardes, ou trois oies, ou encore quatre des plus gros canards. Il est facile, par là, de juger du nombre qu'il faut pour un établissement important. Mais ce qu'il est plus difficile de concevoir, c'est qu'aux années d'abondance cette battue se fait sans affaiblir sensiblement les phalanges serrées qu'elle attaque. Là où les oies se repo-

sent dans leurs migrations du printemps et surtout de l'automne, leurs volées sont tellement considérables, que j'ai vu plusieurs fois l'application littérale d'une singulière expression de nos anciens voyageurs : « Au *Rabasca*, les oies, c'est comme les bancs de neige. »

De tous les canards, la sarcelle est l'espèce la plus délicate. Le canard de France, ainsi nommé par les premiers habitants du Canada, à cause de sa ressemblance avec le canard domestique, est à peu près le plus gros. Il abonde partout. L'espèce dite *canard d'automne* nous reste très-longtemps à la saison dont il porte le nom, et acquiert un tel état d'embonpoint, qu'il ne peut prendre son vol qu'avec beaucoup de difficulté. Dans cette condition, sa chair est très-délicate et très-nourrissante. Les canards *cailles* pondent et couvent dans les troncs d'arbres. Quand les petits sont assez gros pour nager, la mère les charge sur son dos et va les porter un à un au bord de la rivière ou du lac voisin.

Nos cygnes sont beaux. C'est l'espèce la plus grosse et la moins nombreuse de la famille. Les accents harmonieux de sa voix expirante n'ont jamais retenti qu'à l'imagination des poëtes. Sans être fort en musique, il est facile de s'apercevoir que ce chant du cygne n'est pas une mélodie.

Des cinq espèces d'oies que nous possédons, celle dite *outarde* est de beaucoup la plus grosse et passe son temps d'incubation, comme le reste de l'été, dans les différentes parties du pays. Ses prédilections ne sont point pour telle ou telle latitude, mais bien pour tel ou tel pâturage. Les autres oies vont pondre sur les terres arctiques. Elles ne nous reviennent que pour se reposer de leurs longs voyages, nous permettre de jouir de l'augmentation de leur famille, et repartir, pour aller passer l'hiver sous des climats plus doux.

ARTICLE III. — DES REPTILES.

C'est sans regret que nous proclamons la pauvreté de notre pays relativement à la troisième classe des vertébrés. Si nous voyons avec peine l'absence de plusieurs animaux nobles, utiles ou agréables, comme le lion, le chameau, l'éléphant; et, parmi les oiseaux, les plus riches en plumage et les meilleurs chanteurs, il n'en est pas de même de l'absence des reptiles. Que le crocodile n'habite pas nos étangs glacés, que l'énorme boa n'enlace pas nos arbres, n'étreigne pas nos gens, que le serpent à sonnettes ne secoue pas ici ses grelots, je ne m'en afflige pas. Je ne tiens pas non plus à fouler l'aspic ni le basilic, à vivre au milieu des dragons, ni même à contempler les couleurs changeantes du caméléon. Je donne, au reste, le tableau de cette troisième classe, telle, du moins, que je la connais ici.

3e CLASSE : REPTILES.	1er ordre : Chéloniens.	I. Famille : Tortue de terre.	Genus : Testudo.......	2 espèces.
		II. Famille : Tortue d'eau douce...............	Genus : Emys.........	1 —
			— Trionix.......	1 —
		III. Famille : Tortue de mer.		
	2e ordre : Sauriens.	I. Famille : Crocodiliens.		
		II. Famille : Lacertiens....	Genus : Lacerta.......	2 —
		III. Famille : Iguaniens.		
		IV. Famille : Geckotiens.		
		V. Famille : Caméléons.		
		VI. Famille : Scincoïdiens.		
	3e ordre : Ophidiens.	I. Famille : Anguis.		
		II. Famille : Serpents non venimeux...........	Genus : Coluber.......	5 —
		III. Famille : Serpents venimeux.		
	4e ordre : Batraciens.	I. Famille : Grenouilles...	Genus : Rana.........	3 —
			— Hyla........	1 —
		II. Famille : Crapauds.....	Genus : Bufo.........	1 —
		III. Famille : Salamandres..	Genus : Salamandra...	1 —

On voit, d'après ce tableau, que la classe des reptiles fournit des espèces des quatre ordres qui la composent.

§ 1. — Premier ordre : les chéloniens.

Nous comptons quatre espèces de tortues : deux, de forme ovale, sont petites et se rattachent à la famille des tortues de terre. L'une de ces espèces a la carapace bombée, marquée de jaune et de noir, tandis que l'autre, plus aplatie, est toute brune. Nos marais et nos lacs, dans les parties méridionales surtout, nourrissent un grand nombre de tortues. La plus grande, que je crois du genre émys, atteint jusqu'à 18 pouces de diamètre. Nous avons une espèce de *trionix* à carapace molle et à plastron aussi peu ossifié. Je ne crois pas qu'il y ait de tortues dans nos mers du Nord. Celles que nous possédons déposent leurs œufs dans les sables du rivage des lacs, choisissant à cet effet la plage septentrionale la plus exposée aux rayons du soleil, afin que sa chaleur développe le principe de vie enfermé en ces œufs, dont le goût est désagréable, quoique la chair du reptile qui les pond soit estimée. Quand les petites tortues ont vie et mouvement, elles n'ont que quelques pas à faire pour aller se plonger dans les lacs ; et c'est là, ou sur les grèves qui les bordent, que, délaissés dès leur entrée dans la vie, ces petits êtres doivent chercher leur subsistance, se conserver et se propager au milieu des difficultés et des périls qu'ils rencontrent.

§ 2. — Deuxième ordre : les sauriens.

L'ordre des sauriens a la propriété de renouveler sa peau tous les printemps. Ces reptiles, pourvus d'ongles, de dents, de paupières, de mâchoires à branches réunies,

ne sont représentés ici que par la seconde famille de l'ordre. La première famille n'existe point, car, comme nous l'avons dit, nous n'avons point de crocodiles. Nos lézards sont de deux espèces : l'une, un peu plus grande, est marquée de vert, tandis que la plus petite est surtout grise. Ces animaux, très-inoffensifs d'ailleurs, se trouvent surtout au centre de notre région des prairies. C'est dans les petits lacs et les environs de la montagne de Jondre (Jouch-wood Hills) que leur nombre est plus considérable. Ils n'ont de désagréable que leur aspect et le désir de s'approcher des voyageurs. A certaines époques de l'année, quand on campe dans la patrie des lézards, il faut environner son campement ou sa tente d'un retranchement ou petit fossé, coupé verticalement à la partie interne, car ces lézards ne grimpent que sur des pentes douces. Sans cette précaution, ils s'introduisent partout. Que la sympathie de ce reptile pour l'homme le porte à éveiller son ami au moment du danger, je le veux bien. Mais en cela, comme en bien d'autres choses, l'espèce humaine fait preuve de l'ingratitude qui la caractérise. Je n'ai encore vu personne se plaire dans l'intimité des lacertiens. Cette famille ne connaît point ici de monitors. Ce protecteur ne siffle pas ici le cri d'alarme au moment du danger.

§ 3. — Troisième ordre : les ophidiens.

L'ordre des ophidiens n'est guère plus riche ici que le précédent. La famille des orvets n'existe point, non plus que celle des serpents venimeux. Tout l'ordre se réduit ici à la famille des serpents non venimeux et au genre *coluber*. Cinq espèces de couleuvres qui se ressemblent beaucoup, à part la taille et les nuances de leur

peau, sont tout ce que nous possédons des reptiles du troisième ordre. Des études plus soignées indiqueraient peut-être que ces variétés dans la couleur et la taille ne constituent pas des espèces différentes, surtout pour nos trois espèces de couleuvres jarretières (garter snakes), qui ne sont peut-être qu'une seule et même espèce. Nos couleuvres sont tout à fait inoffensives ; elles abondent dans la région des prairies, où elles sont un sujet d'amusement pour les enfants, qui les torturent à loisir et s'en font même des jarretières. Ils sont d'autant plus contents qu'ils les trouvent en plus grand nombre. Ces reptiles n'existent pas à l'extrémité nord-ouest du département.

§ 4. — Quatrième ordre : les batraciens.

Non-seulement nous avons l'avantage de posséder le crapaud, mais, au style de nos voyageurs, tout est crapaud dans la nature, pour peu que la mauvaise humeur y prête. Nous avons trois familles de batraciens. La gent peureuse et criarde des grenouilles compte trois espèces ; les unes entièrement vertes, d'autres brunes et tachetées de différentes nuances. Nous n'avons point le fameux *wawaron* (rana mugiens, Bull. Frog.). Notre population ne connaît pas cette grenouille-géant, dont le cri, vrai mugissement, cause une si singulière impression aux voyageurs qui l'entendent pour la première fois au sud et à l'est de notre pays. Enfin, la rainette se rencontre aussi sous nos latitudes.

La deuxième famille est représentée par le crapaud, en tout semblable à ses congénères des climats plus chauds.

Nous avons encore une espèce de reptile qui n'est ni

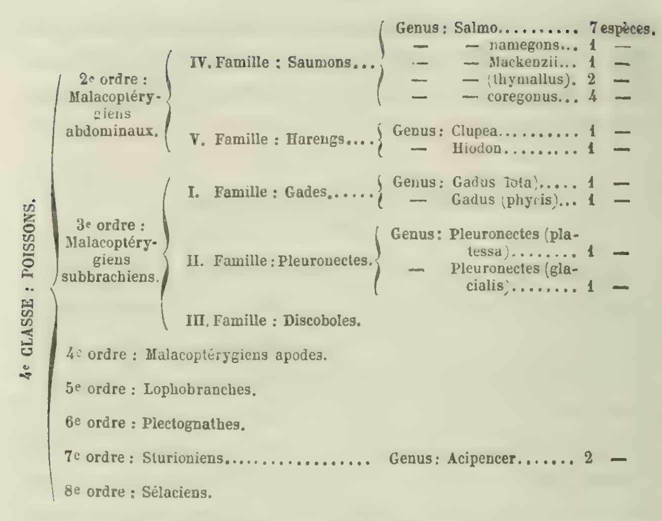
serpent, ni lézard, ni crapaud. Je n'en puis pas parler *de visu*, mais ce qu'on m'en a dit me fait croire que c'est la salamandre terrestre, et je le classe dans la catégorie de ce nom.

ARTICLE IV. — DES POISSONS.

La quatrième classe des animaux vertébrés est comparativement de beaucoup la plus pauvre ici. Des huit ordres qui la composent, quatre font absolument défaut. Quelques autres n'ont qu'une des familles qui les recrutent ; plusieurs des familles n'ont qu'un genre, et le plus grand nombre de genres n'ont qu'une espèce. Ce peu de variété n'empêche pourtant pas les études ichthyologiques d'avoir ici aussi leur importance. La fécondité des espèces supplée jusqu'à un certain point à leur variété. Nos lacs et quelques-unes de nos rivières sont comme de véritables viviers naturels, ou, suivant l'expression de nos métis, « c'est le hangar du bon Dieu ».

Nous donnons, tout d'abord, le tableau général de la classe :

- **4e CLASSE : POISSONS.**
  - **1er ordre : Acanthoptérygiens.**
    - I. Famille : Tœnioïdes.
    - II. Famille : Goboïdes.
    - III. Famille : Labroïdes.
    - IV. Famille : Percoïdes...
      - Genus : Perca........... 1 espèce.
      - — Lucioperca...... 1 —
      - — Pomotis......... 1 —
      - — Cottus.......... 3 —
      - — Gasterosteus..... 1 —
      - — Sciæna......... 1 —
    - V. Famille : Scombéroïdes.
    - VI. Famille : Squammipennes.
    - VII. Famille : Bouches-en-flûte.
  - **2e ordre : Malacoptérygiens abdominaux.**
    - I. Famille : Cyprins.... Genus : Cyprinus........ 5 —
    - II. Famille : Esoces..... Genus : Esox........... 2 —
    - III. Famille : Siluroïdes... Genus : Silurus......... 1 —



Classe	Ordre	Famille	Genre	Espèces
4e CLASSE : POISSONS.	2e ordre : Malacoptérygiens abdominaux.	IV. Famille : Saumons...	Genus : Salmo..........	7 espèces.
			— — namegons...	1 —
			— — Mackenzii...	1 —
			— — (thymallus).	2 —
			— — coregonus...	4 —
		V. Famille : Harengs....	Genus : Clupea..........	1 —
			— Hiodon.........	1 —
	3e ordre : Malacoptérygiens subbrachiens.	I. Famille : Gades......	Genus : Gadus (lota).....	1 —
			— Gadus (phycis)...	1 —
		II. Famille : Pleuronectes.	Genus : Pleuronectes (platessa)........	1 —
			— Pleuronectes (glacialis)........	1 —
		III. Famille : Discoboles.		
	4e ordre : Malacoptérygiens apodes.			
	5e ordre : Lophobranches.			
	6e ordre : Plectognathes.			
	7e ordre : Sturioniens..................		Genus : Acipencer.......	2 —
	8e ordre : Sélaciens.			

Comme on le voit d'après ce tableau, les poissons osseux ou ostéoptérygiens nous fournissent ici trois ordres, tandis que la série des chondroptérygiens ou cartilagineux se limite à un seul genre d'un seul ordre.

§ 1. — Premier ordre : acanthoptérygiens.

Le premier ordre de la série des poissons osseux, composé de ceux qui ont la dorsale épineuse, ne compte ici qu'une famille ; les six autres faisant complétement défaut. Nous n'avons ni rubans, ni gopies, ni labres, non plus que les scombres, thons et maquereaux. Les deux familles auxquelles se rattachent les bandoulières et les bouches-en-flûte ne fréquentent point non plus les eaux de notre département. La seule famille de l'ordre que nous possédions et que nous avons à examiner est celle des percoïdes, qui compte ici six genres renfermant huit espèces.

Perche ou perchaude.	*The American perch...*	Perca flavescens.
Dore..............	*The horn fish.........*	Lucio perca Americana.

Crapet	*The northern pomotis.*	Pomotis vulgaris.
Joue cuirassée	*The bear lake bull-head*	Cottus cognatus.
Joue cuirassée du pôle	*The north Georgian bull-head*	Cottus polaris.
Joue cuirassée (crapeau de mer)	*The six horned bull-head*	Cottus hexacornis.
Epinoche	*The finy burnstickle*	Gasterosteus concinnus.
Malachigan	*The sheep's head*	Sciæna Richardsonii.

De ces huit espèces, quatre sont sans importance pour nous ; ce sont : les trois variétés de joues cuirassées et l'épinoche. Les quatre autres, au contraire, nous sont d'un grand secours. Il est vrai que la perche et le crapet ne sont point généralement répandus ; en retour, le doré se trouve dans presque tous nos lacs, dans toutes nos rivières, et ajoute puissamment aux ressources alimentaires du pays.

Le malachigan ne se rend pas sous les latitudes les plus élevées; il préfère la partie méridionale. Ce poisson, comme les maigres, a la propriété de faire au fond de l'eau un bruit assez semblable au roulement du tambour entendu à distance. Sa chair est bonne et ressemble assez à celle du turbot, dont elle a la fermeté. Les eaux de la rivière Rouge en nourrissent un grand nombre, et c'est une ressource pour le pays.

§ 2. — Deuxième ordre : malacoptérygiens abdominaux.

Cet ordre est le plus nombreux de la classe ; nous avons des sujets des cinq familles qui le composent.

I. La famille des cyprins nous donne ici cinq espèces différentes :

Brême	*The quesche*	Cyprinus Smithii.
Carpe blanche	*Grey sucker*	Cyprinus catastomus Hudsonius.
Carpe rouge	*Red sucker*	Cyprinus catastomus Forsterianus.
Piconou	*Picconou*	Cyprinus catastomus Sueurii.
Cyprin	*Siskatchewan dace*	Cyprinus (leuciscus) gracilis.

On ne nomme point la carpe sans donner aux habitants des autres pays l'idée d'un bon et beau poisson. Ici, ce nom produit une impression toute différente. A mon arrivée dans le pays, je parlais avec éloge de la soupe à la carpe. Un respectable vieillard, qui n'avait jamais mangé de soupe à la carpe, mais qui croyait avoir mangé assez de ce poisson, ne voulait pas se ranger de mon opinion, ajoutant : « Vous avez beau dire, la carpe ce n'est pas la carpe. » Je ne compris pas tout d'abord la raison de ce mépris ; plus tard, j'eus occasion d'en apprécier la cause. Quand on est réduit à un aliment unique ; quand, par exemple, il faut pendant longtemps se contenter de carpe, de carpe bouillie, sans sel, sans apprêt quelconque, on se dégoûte bien vite de ce poisson, et ce dégoût, de jour en jour plus fort, finit par devenir une répulsion presque insurmontable, que la simple désignation de l'objet suffit à réveiller. La tête de la carpe est sans comparaison meilleure que le corps ; mais il en faut, des têtes, pour rassasier un appétit surexcité par le travail ou la fatigue, et on se lasse assez vite de sucer tous ces osselets. Toutes les espèces de ce genre abondent dans le pays, surtout la carpe blanche et la carpe rouge. Ces poissons frayent au mois de juin et plusieurs semaines avant cette époque on les voit et on les tue en nombre très-considérable. A la fin de cette période, surtout où l'eau des rivières est basse, sur un lit de pierres, ils se réunissent en si grandes quantités, qu'on les tue à coups de bâton. On comprend assez que, dans ces circonstances, le jeûne absolu est impossible pour les sauvages qui, sans exception, considèrent comme un demi-jeûne la nécessité de se nourrir exclusivement de carpes. Les Montagnais aiment beaucoup les yeux crus de ce poisson ; ils les arrachent et les dévorent, à mesure qu'ils le prennent. La vitalité de la carpe est prodigieuse. Une carpe se gèle, se dégèle, est

décapitée sans cesser immédiatement de vivre ; on en voit frapper de la queue et bondir bien longtemps après avoir subi le traitement le plus radicalement exterminateur des organes de la vie.

II. La deuxième famille de l'ordre qui nous occupe est celle des ésoces ; nous avons :

Le brochet..........	*The common pike*.....	Esox lucius.
Le masquinongé	*The masquinonge*	Esox estor.

Ces deux sortes de poissons se ressemblent assez. Le dernier est généralement plus grand, sa couleur plus pâle, ses écailles moins ovales, sa saveur moins forte et par suite plus agréable. Le brochet est le tyran des eaux douces ; il gobe les autres poissons comme ces derniers font des insectes. La voracité du brochet tourne au profit de l'homme. De tous les poissons, c'est celui qui saisit le plus avidement l'appât qui lui est tendu sous la glace. Que de fois, au jour de la détresse, l'infortuné, mourant de faim, a sauvé sa vie au moyen de cette proie facile. La Providence, qui nous a éprouvés si cruellement cette année, a fourni une preuve de sa sollicitude en nous envoyant un nombre inaccoutumé de brochets aux lacs Winnipeg et Manitoba. Les plus gros sont un mets excellent avec quelque assaisonnement pour en relever la saveur et en atténuer certain goût et certaine odeur qu'on ignore probablement ailleurs, mais que les gens du pays ne sauraient méconnaître. Les brochets, comme les carpes, ne sont recherchés qu'à défaut de toute autre chose. Tous nos lacs renferment des brochets et quelques-uns en possèdent de très-grands. J'en ai pesé de 30 livres et je crois en avoir vu de plus gros.

III. La famille des siluroïdes ne nous fournit ici qu'une seule espèce, c'est :

La barbue............	*The bat fish*..........	Silurus (pimelodus) borealis.

Notre barbue ou chat est un poisson dont l'aspect est peu propre à prévenir en sa faveur ; aussi certains sauvages l'appellent *poisson laid*. Sa chair est riche, grasse et agréable au goût. Une barbue commune pèse de 5 à 12 livres. Ce poisson est recherché par tous ceux qui le connaissent. Comme tous ceux de sa famille, il n'a point d'écailles. Sa tête, large, plate et presque carrée, lui a valu le nom de *chat*, comme ses huit barbes en font une barbue. Le chat ne se trouve pas, je crois, au nord de la rivière Siskatchewan ; il existe dans les lacs situés près de l'embouchure de cette rivière, ainsi que dans les eaux de la rivière Rouge et de ses affluents, puis dans quelques autres tributaires du lac Winnipeg. La barbue se pèche à l'hameçon avec la ligne dormante.

IV. La famille des saumons est de beaucoup la plus importante de toutes celles que nous possédions. Elle se compose des espèces suivantes :

Saumon	*The common salmon..*	Salmo salar.
Saumon de Ross.....	*The Ross's arctic salmon................*	Salmo Rossii.
Saumon de Hearne..	*The Coppermine river salmon............*	Salmo Hearnii.
Truite à longues nageoires...........	*The long finned char..*	Salmo alipes.
Angmalook des Esquimaux..........	*The angmalook.......*	Salmo nitidus.
Truite saumonée.....	*The masamacush .....*	Salmo hoodii.
Truite ordinaire.....	*The New-York char...*	Salmo fontinalis.
Grosse truite........	*The namaycush.......*	Salmo namaycush.
L'inconnu...........	*The inconnu ....*	Salmo Mackenzii.
Poisson bleu........	*The back's grayling...*	Salmo (thymalus) signifer.
Petit poisson bleu...	*The lesser grayling...*	Salmo (thymalus) thymalloides.
Poisson blanc.......	*The attihawmeg......*	Salmo (coregonus) albus.
Toulibi	*The tullibee..........*	Salmo (coregonus) tullibee.
Poisson rond........	*The round-fish ....*	Salmo (coregonus) quadrilateralis.
Saumon hareng......	*Bears lake herring salmon................*	Salmo (coregonus) lucidus.

Cette énumération des différentes espèces de saumons montre assez que le pays n'est point dépourvu de ce genre important, et quand on songe que sur trente-neuf espèces de poissons qui existent ici, la famille des salmonoïdes

en compte quinze à elle seule, il n'est pas difficile de se convaincre que son importance relative est encore plus grande que sa valeur absolue. Toutes ces espèces de saumons sont riches en sujets, et plusieurs nous offrent les meilleures espèces de poissons de table. Nos rivières arctiques reçoivent trois espèces de saumons proprement dits. Le saumon ordinaire remonte les tributaires de la baie d'Hudson ; ce n'est pas, si l'on veut, l'incalculable abondance des rivières de la Nouvelle-Calédonie. Ce poisson offre pourtant une ressource véritable.

Le saumon qui porte le nom du célèbre navigateur James Ross est tellement abondant dans les rivières arctiques, que d'un seul coup de seine on en a pris 3 378. Ce chiffre est d'autant plus extraordinaire que ce poisson est de belle taille, mesurant jusqu'à 33 pouces, et que son poids excède souvent 10 livres.

Le saumon de Hearne, dans la rivière de Cuivre, est aussi nombreux, puisque au pied de la chute Sanglante, il était pêché par une pauvre femme à peu près aveugle. Cette vieille Esquimaude fut massacrée par les cruels compagnons de Hearne, comme l'avaient été quelques instants auparavant ses parents infortunés; et ces misérables assassins, se saisissant du dard ou harpon dont elle faisait usage, continuèrent cette pêche au saumon. C'est à cette date, de douloureuse mémoire, qu'il est fait mention de ce poisson pour la première fois. Il faut que sa chair ait une vertu toute spéciale, puisque l'intelligent et sensible M. Hearne termine le récit de l'horrible boucherie faite sous ses yeux par ses compagnons de voyage en disant : « Après que les sauvages eurent complété cet acte de brigandage, nous nous assîmes et fîmes un bon repas au saumon frais. » Il faut l'avouer, cette phrase est d'un goût exquis, et sent parfaitement l'homme saumoné.

Outre ces trois espèces de saumons, le genre nous

fournit cinq espèces de truites. Deux sont particulières aux eaux des terres arctiques, tandis que les autres se trouvent plus ou moins dans tous les lacs aux eaux limpides, dans ceux surtout qui sont encaissés par des rochers. Ce poisson, comme tous les autres, change de goût d'après les lieux où il se trouve et la saison à laquelle on le pêche. Telle espèce est excellente dans un lac et détestable dans un autre, recherchée en hiver et rejetée en été. La grosse truite, *salmo namecous*, est un magnifique poisson. Au grand lac des Esclaves, son poids ordinaire varie de 20 à 40 livres. On parle de truites même de 90 livres. Je n'en ai jamais vu de taille à garantir ce poids, mais je ne vois pas pourquoi on refuserait le témoignage de personnes respectables qui font cette assertion.

A côté de ces différentes espèces vient se ranger l'inconnu. Ce nom fut donné au saumon de la rivière Mackenzie par nos anciens voyageurs canadiens qui, voyant et savourant ce poisson qu'ils n'avaient ni vu ni goûté, l'appelèrent l'*inconnu* : nom qui lui est resté et est même passé dans la langue anglaise. Ce saumon, qui semble avoir un caractère mitoyen entre la truite et le poisson blanc, est tout à fait particulier au bassin du fleuve Mackenzie. On n'en trouve point ailleurs. Il abonde au grand lac des Esclaves et remonte la rivière de ce nom jusqu'aux chutes qui en interrompent la navigation. L'inconnu pèse de 5 à 15 livres ; il n'est pas aussi estimé que les autres espèces de saumon, et ceux qui en mangent souvent disent : « Ce n'est que de l'inconnu, » comme on dit : « Ce n'est que de la carpe. »

Deux espèces de poissons bleus, les plus jolis que nous ayons, se jouent dans les petites cascades des rivières qui descendent des montagnes. On les trouve aussi au lac Caribou et en quelques autres endroits. Ces poissons n'ont

pas l'importance des autres de la famille. L'espèce la plus remarquable du genre *salmo* est, pour nous, la corégone ou poisson blanc. De toutes les espèces que possède le pays, c'est incontestablement la plus agréable au goût, la seule qui soit tolérable comme nourriture habituelle et unique.

L'attikawmeg se trouve dans toute l'étendue du pays. Nos lacs, grands et petits, en possèdent à peu près tous; et certains petits lacs les voient pulluler d'une façon toute providentielle, puisque bien des parties du pays seraient inhabitables sans cette ressource. J'en puis dire quelque chose, m'étant nourri des années entières de poisson blanc. Ce n'est pas à dire que la constante uniformité d'une alimentation invariable ne soit fatigante; mais celle-ci n'inspire pas le dégoût ni la répugnance qu'ont presque toujours éprouvés ceux qui se nourrissaient de toute autre espèce de poissons. Généralement, notre poisson blanc ne pèse que 3 ou 4 livres; on trouve cependant des sujets qui vont jusqu'à 14, et, dans ce cas, sa chair flatterait les gastronomes les plus exercés. Sans apprêt, ces beaux poissons sont bien supérieurs à tout ce que l'on mange ailleurs. C'est à l'automne que le poisson blanc fraye, et c'est dans le pays l'époque des grandes pêches, quoique ce soit la saison où il est le moins bon. Le poisson blanc, pris à l'automne, se conserve par un procédé assez singulier et fort simple. On dresse un échafaudage sur lequel on dispose de fortes perches à 3 pieds de distance l'une de l'autre. On coupe des baguettes, un peu plus longues que l'intervalle. Les poissons jetés au rivage ont la queue percée d'un coup de couteau. Cette incision reçoit la baguette, et dix pièces ainsi percées et enfilées forment ce que l'on appelle une *broche*, dont les extrémités reposent sur les perches de l'échafaudage. Les poissons se trouvent ainsi suspendus la tête en bas ; un autre coup de

couteau coupe la gorge, ce qui facilite l'égouttage du sang et de l'eau. Les nuits fraîches de la fin d'octobre aident à affermir les chairs et à les préserver de la corruption ; quand la saison n'est pas exceptionnellement chaude, le poisson à la pente est excellent. On comprend facilement que le goût s'altère quand la chaleur se prolonge. Tout naturellement, ce n'est qu'en automne qu'on peut recourir à ce mode de préservation.

L'espèce de corégone connue sous le nom de *toulibi* ressemble beaucoup au poisson blanc ; elle lui est toutefois inférieure et se trouve en bien moins grande abondance. On en peut dire autant du poisson rond, autre corégone, qui tire son nom de sa forme moins aplatie que dans les espèces précédentes. Le grand lac des Esclaves possède l'espèce qui semble le trait d'union entre le hareng et le saumon.

V. La famille des harengs se divise en deux genres :

Le hareng..........	*The common herring..*	Clupea harengus.
La laguèche........	*The gold-eye.........*	Hiodon chrysopsis.

Le hareng ordinaire se trouve dans nos mers glaciales ; sa pêche n'a pas pour nous l'importance qu'elle prend ailleurs.

Dans la partie méridionale du département, la même famille nous fournit un joli poisson ; c'est la laguèche du Canada, qui vient aussi nous offrir sa chair blanche et délicate. Ce petit gourmand se prend à l'hameçon ; on le pêche aussi avec des petits rets préparés pour lui. Bien des pauvres de la rivière Rouge n'ont point d'autre ressource pendant une partie de l'été. La laguèche mesure une douzaine de pouces ; elle est très-mince ; sa bouche est grande, et ses écailles larges et brillantes lui donnent une teinte argentée ; son œil démesuré, à l'iris jaune, lui a valu le nom anglais de *gold-eye*, œil d'or.

Quelques-unes de nos rivières possèdent une autre espèce de poisson qui ressemble au hareng et qui est peut-être le hareng d'eau douce, comme quelques autres petits poissons sont peut-être le *poisson des marais*. Je serais bien en peine de les classer ou d'en indiquer le genre et l'espèce.

§ 3. — Troisième ordre : malacoptérygiens subbrachiens.

Des trois familles qui composent cet ordre, nous en avons deux :

I. La famille des gades nous fournit deux espèces du même genre, qui sont :

La loche............	*The methy*............	Gadus (lota) maculosus.
La barbotte (burbot).	*Spotted phycis*........	Gadus (phycis punctatus.

Notre loche n'est point un poisson à la mode, puisqu'on dit vulgairement dans le pays : « Comment voulez-vous que nous en mangions, les chiens même n'en veulent pas. » C'est un fait certain, que les chiens, quelque habitués qu'ils soient à se nourrir de poisson, refusent cette espèce. Pour mon compte, j'ai plusieurs fois mangé de sa chair, et je n'y ai rien trouvé qui justifie la répulsion qu'elle inspire. Ce n'est pas un poisson fin, mais il est aussi bon que la plupart des poissons de rivière. Je crois que c'est l'espèce connue en Canada sous le nom de *queue de poilon*. A dire vrai, ce poisson n'est pas joli de forme. La loche a des écailles, mais elles sont si petites et tellement enfouies dans un épiderme gélatineux, qu'on peut à peine les distinguer dans un grand nombre de sujets. Ce poisson fait beaucoup souffrir les pêcheurs pendant l'hiver ; il s'embarrasse d'une manière si étrange dans les filets, qu'il les mêle en tout sens. Sorti de l'eau, il continue de plus belle sa besogne, de façon qu'il devient

très-difficile de le dégager. Sa peau lisse et gluante est beaucoup plus froide que celle des autres habitants des ondes, en sorte que le tireur de filets, qui grelotte des heures entières sur un lac par le froid le plus intense, n'est qu'à demi satisfait de trouver des loches dans les engins qu'il tire de dessous la glace. D'ordinaire on les abandonne en pâture aux corbeaux ; on n'en prend que les œufs et le foie. Dans les postes de l'intérieur, on pile les œufs pour en faire une sorte de gâteau auquel on donne le nom qui plaît davantage. Le foie, qui est riche et savoureux, est préparé comme aliment, à moins que le défaut de luminaire ne force à en extraire l'huile pour entretenir une lampe, auprès de laquelle on ne voit qu'à demi, et qui exhale un parfum fort peu agréable. Notre barbotte ressemble à celle du Canada, mais elle est très-rare, tandis que la loche abonde partout.

II. La deuxième famille du troisième ordre renferme deux espèces :

Le poisson plat	*The stellated flounder.*	Pleuronectes (platessa) stellatus.
Le turbot du Nord..	*The arctic turbot*	Pleuronectes (rhombus) glacialis.

Les embouchures de la rivière de Cuivre et de quelques autres sont visitées par deux espèces de poissons plats, dont l'une a reçu le nom de *turbot arctique*, à cause de sa ressemblance avec le turbot d'Europe. La famille qui fournit ces espèces ne se trouve pas, que je sache, dans les lacs de l'intérieur, non plus que la famille des discoboles.

Le quatrième ordre, celui des malacoptérygiens apodes, fait ici défaut complétement. Nous n'avons point d'anguilles ni aucune espèce de poissons anguilliformes.

Le cinquième ordre, celui des lophobranches, n'existe pas davantage ; nous n'avons ni pégases ni aucune espèce de poissons cuirassés.

Le sixième et dernier ordre des poissons osseux, les plectognathes, qui se rapprochent des poissons cartilagineux par le durcissement tardif du squelette, n'est pas non plus connu dans nos parages. Les hérissons de mer, les boursouflus et les môles ne se trouvent point naturellement dans nos bassins intérieurs, et j'ignore s'ils fréquentent notre Océan glacé.

La deuxième série de poissons, celle des cartilagineux ou chondroptérygiens, moins abondante partout que les précédents, subit ici une dépression encore plus considérable.

Des deux ordres qui composent cette série, celui à branchies fixes ne se trouve nulle part ici. Nous n'avons point de requins, ni marteaux, ni scies. Ces tyrans des ondes amères ne troublent pas nos eaux douces ; je suppose même qu'ils n'aiment pas notre océan Glacial. Je ne puis qu'émettre le même doute pour les raies et les lamproies.

§ 4. — Septième ordre : sturioniens.

Le septième ordre, qui est le premier de la seconde série, ou celui à branchies libres, recrute ici deux espèces du même genre, qui sont :

L'esturgeon.........	*The Rupert land sturgeon*	Acipenser Rupertianus.
L'escargot..........	*The ruddy sturgeon* ..	Acipenser rubicundus.

Le nord de l'Amérique, comme celui de l'Asie, possède l'esturgeon. Non-seulement l'océan Pacifique le lance en escadrons serrés dans les rivières qu'il alimente, mais quelques-uns de nos lacs de l'intérieur n'en sont point dépourvus. Ce gros poisson se plaît dans une partie de notre département. Il fréquente volontiers notre grand Winnipeg et presque toutes les rivières importantes qui s'y jettent ou le déchargent. La partie inférieure de la

rivière aux Anglais en compte aussi quelques-uns. Dans cette dernière rivière, l'esturgeon ne monte pas plus haut qu'à la chute située tout près du fort de Traite, tout comme il tente en vain d'escalader la cascade dite *la Carpe*, dans la rivière la Pente, tributaire de la Siskatchewan. En sorte qu'en définitive, les environs du portage du fort de Traite sont la limite septentrionale qu'atteint l'esturgeon à l'intérieur du pays. On ne le trouve pas non plus à l'ouest de ce point, à la même latitude, tandis qu'au sud et à l'est il existe, plus ou moins, partout. Notre grand bassin central le possède en abondance. Il y a de très-beaux esturgeons dans le lac Winnipeg. J'en ai vu de 7 pieds de long et pesant 50 livres. La chair de ce poisson est excellente ; il fournit beaucoup d'huile et sa vessie natatoire, simplement desséchée, donne la colle de poisson, si utile dans le commerce.

L'espèce d'esturgeon connue ici sous le nom d'*escargot* est beaucoup plus petite que l'esturgeon ordinaire. Sa tète est beaucoup plus allongée et ses cartilages plus saillants.

Les salaisons sont encore assez peu en usage dans le pays, et le sel y est si cher, que l'on ne songe guère à conserver ainsi la chair de l'esturgeon, dont on tirerait par là un plus grand profit que par le mode de conservation employé parmi les sauvages, qui se contentent d'en sécher quelques fragments.

ERRATUM.

Les cartes auxquelles renvoient les premiers chapitres du travail qu'on vient de lire n'ont été qu'imparfaitement reproduites par la gravure. Nous devons signaler, comme défectuosité la plus notable, le développement trop grand, l'accentuation trop forte et la continuité trop absolue donnés aux montagnes dans l'intérieur du pays. Seules les montagnes Rocheuses présentent cet aspect.

MISSIONS DE FRANCE

I. MAISON D'AIX.

Aix, le 26 juillet 1869.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Je vous adresse le récit suivant des travauxa ccomplis par vos enfants de la maison d'Aix depuis le mois de juillet 1868.

Ces travaux ont été nombreux et féconds en bons résultats. S'ils nous ont parfois imposé de longues et rudes fatigues et commandé des efforts pénibles, ils nous ont valu des joies bien vives et des consolations bien suaves.

Ces joies et ces consolations sont les seules qu'ambitionne le cœur du Missionnaire et de l'Oblat.

Le 15 avril 1868, le R. P. GARNIER prêchait un sermon de circonstance à la métropole d'Aix et il remontait à cette même chaire en octobre pour la fête du très-saint Rosaire.

En septembre, j'allai prêcher la retraite générale de la congrégation des Sœurs de Saint-Joseph des Vans, dans l'Ardèche. Près de neuf cents religieuses prennent ordinairement part aux exercices de cette retraite.

Les confessions se distribuent entre plusieurs prêtres, mais la part de besogne réservée au prédicateur est encore très-grande. Pendant huit jours, il n'a pas d'autre

séjour que la chaire ou le confessionnal. Il va constamment de l'une à l'autre.

Le mois suivant, je me rendais à Draguignan dans le Var, pour y prêcher la retraite à l'œuvre de la Jeunesse de cette ville. Cette œuvre est parfaitement organisée : elle a sa chapelle, ses cours, ses salles de jeu. Elle voit accourir dans son sein l'élite de la jeunesse catholique de Draguignan. Tous les rangs y sont admirablement confondus. Le jeune ouvrier et le jeune paysan y prennent place à côté du jeune avocat et du négociant. Que ne sont-ils répandus partout ces pieux asiles où les jeunes gens trouvent un refuge assuré et un abri salutaire contre les dangers et les séductions du monde.

De Draguignan j'allai à Ajaccio pour y prêcher la retraite de rentrée aux élèves du grand séminaire dirigé par nos pères.

Les charmes de la traversée, les joies de la famille religieuse goûtées sur une terre qui a encore tous les aspects de la terre étrangère, ont rendu impérissable le souvenir de mon voyage et de mon séjour dans l'île.

Peu de jours après, j'étais à Grasse, dans les Alpes-Maritimes, y prêchant deux retraites : retraite au petit séminaire pour la deuxième fois, retraite à la congrégation de la paroisse. Pour celle-ci, le lieu de réunion est une modeste chapelle située au centre de la ville. Outre les congréganistes, toutes les femmes de la paroisse peuvent prendre part aux exercices de la retraite. L'élan de la piété a été si vif, que dès le premier jour la chapelle s'est trouvée trop étroite. L'exercice du matin avait lieu à six heures, et la foule y accourait avec le même empressement que le soir.

De Grasse, je retournai à Aix, où m'attendaient une retraite au pensionnat des dames de Saint-Thomas-de-Villeneuve, une retraite et l'avent à la paroisse de Saint-

Jean de Matha. Enfin, une troisième retraite prêchée aux élèves du pensionnat de l'*Immaculée-Conception* au Prado de Marseille a clôturé ma campagne d'automne.

Pendant ce temps, le R. P. GARNIER était devenu l'apôtre des pensionnats d'Aix. Il prêchait successivement et avec un plein succès, une retraite aux dames de la Sainte-Famille, une retraite à l'Ecole normale des demoiselles, une retraite aux élèves du pensionnat Gall et une retraite aux élèves du pensionnat Curet. Le personnel de chacun de ces établissements dépasse cent. Et tout a été couronné par l'avent à la paroisse de la Madeleine. M. le Curé a été si satisfait, qu'il a demandé le même Père pour son prochain carême.

De son côté, le R. P. TELMON allait à Tarascon évangéliser les jeunes filles de la paroisse Sainte-Marie. En décembre, il était à Lambesc prêchant une retraite de huit jours à la congrégation de la paroisse et les exercices de l'adoration du saint Sacrement. M. le Curé me témoigna sa satisfaction par la lettre suivante :

« MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

« Notre retraite a été bien suivie. Le R. P. TELMON a été goûté, Dieu a béni sa parole comme je l'espérais. Je vous remercie de nous avoir envoyé ce bon Père. Je suis bien content d'avoir fait sa connaissance et de l'avoir entendu. Je vous le demanderai une autre fois.

« Daignez, monsieur le supérieur, agréer l'hommage de mon respectueux dévouement. »

Le R. P. NICOLAS a commencé sa campagne d'automne par une retraite prêchée à Bollène (diocèse d'Avignon) au pensionnat des dames du Saint-Sacrement. Il l'a poursuivie par plusieurs sermons détachés, prêchés à la pa-

roisse de Saint-Jean de Matha à Aix, et l'a couronnée par une retraite aux soldats de la garnison de cette ville. Cette retraite avait été organisée par M. l'Abbé GUILLIBERT, secrétaire particulier de Mgr l'Archevêque et par les Sœurs de Saint-Vincent de Paul. C'est dans la chapelle de ces dames qu'ont eu lieu les exercices. Ils ont duré quinze jours. Le succès a dépassé toutes les prévisions et toutes les espérances. Voici en quels termes *la Semaine religieuse* d'Aix a rendu compte de la retraite et de la belle fête qui l'a clôturée :

« La chapelle des Sœurs de Saint-Vincent de Paul a été le théâtre d'un bien sérieux réalisé et de grandes grâces répandues. Quinze jours durant les militaires de la garnison sont venus avec un empressement exceptionnel entendre la parole de Dieu. Tous les soirs, à cinq heures, la chapelle s'ouvrait à ces excellents jeunes gens. Le nombre grossissait de jour en jour. Après le chant de cantiques spéciaux exécutés avec cette précision d'attaque familière aux soldats et avec un entrain qui témoignait de leur bonne volonté, le Missionnaire prenait la parole. La bénédiction du saint Sacrement et la prière du soir clôturaient l'exercice. M. le colonel a bien voulu jeudi honorer de sa présence cette édifiante réunion que Mgr l'Archevêque a daigné présider à deux reprises. Cependant le goût ingénieux des intelligents militaires méditait pour le jour de clôture de merveilleuses surprises. La bienveillance de leurs chefs et de M. le maire d'Aix, avait mis à leur disposition des armes de tout genre, et c'est avec ces matériaux, peu faits, ce semble, à une pareille destination que le temple de Dieu a été splendidement et militairement décoré : drapeaux et oriflammes appendus le long des murs, trophées, panoplies étincelantes, arcs de triomphe, dont les assises étaient des tambours, les piliers des faisceaux de fusils, l'arc-boutant des sabres entrelacés.

Un soleil formé de baguettes de fusils dominait le monument, qui supportait au centre un lustre de baïonnettes aussi riche de lumières qu'élégant de forme.

« Malgré le silence commandé à propos pour éviter l'encombrement, la chapelle a été visitée dimanche comme au jour du jeudi saint. Mais ce n'était là que l'accessoire, le vrai succès a été là où le zèle catholique le cherche seul : dans les âmes. Sans autre influence que celle exercée surnaturellement dans les cœurs droits par la vérité chrétienne, sans autre pression que le zèle affectueux avec lequel les Sœurs de charité leur avaient procuré ces salutaires exercices, un nombre considérable de nos militaires se sont approchés des sacrements, pensant que l'uniforme du soldat est plus noble sur un cœur catholique que sur un esprit impie ou sur un cœur gâté. Dieu soit béni pour cette belle victoire remportée sur le démon ! Puisse le bien commencé s'étendre et multiplier les conquêtes de la foi. »

Le R. P. NICOLAS a été aidé pour les confessions par le R. P. BOVIS. Mgr l'Archevêque, qui ne se lasse pas de multiplier les témoignages de sa bonté et de sa bienveillance paternelles a daigné venir lui-même à la maison pour féliciter et remercier les Pères qui avaient travaillé à cette retraite.

Le R. P. BARET (Charles), après avoir prêché l'octave des morts et les dominicales du mois de novembre à la paroisse Saint-Pierre et Saint-Paul de Marseille, a reçu la lettre d'obédience qui le nommait supérieur de la maison de Notre-Dame de la Garde. Le R. P. BOVIS l'a suivi de près, ces deux pères ont emporté tous nos regrets et nos sympathies aussi vives que méritées.

Ils ont été remplacés par les RR. PP. GALLO et BOURG. Le premier a été chargé du couvent et du pensionnat des dames du Saint-Sacrement.

Ici vient prendre place dans mon rapport une très-belle et très-importante mission donnée par les PP. Telmon et Garnier de la maison d'Aix et les PP. Mauran et Trouin de la maison de Notre-Dame de Lumières. Le pays qui a été tout ensemble le témoin et le théâtre de cet éclatant triomphe de la grâce est Valréas. C'est une petite ville du diocèse d'Avignon, gracieusement assise au centre d'une vallée fertile qui court parallèlement au Rhône, du nord au sud. Elle compte dans l'enceinte de ses vieilles murailles crénelées près de 9 000 habitants. Sa population, agricole en majorité, industrielle et bourgeoise en partie, n'a pas encore été profondément atteinte par le mal de l'impiété et de l'irréligion qui gagne de plus en plus nos villes et nos campagnes. Aussi, à la voix ardente et sympathique des Missionnaires, la foi languissante s'est ravivée, la conscience endormie s'est réveillée et notre divin Sauveur a reconquis sa place dans les cœurs. Une correspondance adressée à la *Gazette du Midi*, journal de Marseille, a longuement parlé de la mission et de ses bons résultats, en voici quelques extraits :

« Notre petite ville vient d'avoir son grand jour ! — Grâce au zèle infatigable de notre saint et bien-aimé Curé qui, suivant ses expressions, « après avoir restauré le temple matériel de Notre-Seigneur, a voulu restaurer aussi le temple autrement précieux de nos âmes », une mission de quatre semaines a été prêchée aux fidèles de la paroisse de Valréas. Ce sont les RR. PP. Oblats sous la direction du R. P. Telmon de la maison d'Aix, qui sont venus rendre à la lumière du jour des trésors de foi et de piété, intacts peut-être, mais largement recouverts du limon que le courant antireligieux de notre malheureux temps dépose avec tant d'abondance, même sur les terrains les mieux cultivés.

« Pendant quatre semaines notre magnifique église

était trop étroite pour contenir les flots pressés d'une population avide de recueillir cette parole d'éternelle vérité qui console et fortifie, qui encourage et qui pardonne. Le bon sens de nos chères populations leur fait comprendre que du haut de cette chaire catholique, point de mire de tous les blasphèmes et de tous les mensonges, tombent depuis dix-huit siècles les seules paroles qui enseignent aux hommes à la fois leur droit et leur devoir, l'indépendance et le respect, l'obéissance et la liberté.

« ..... Après que toutes les femmes et filles de la paroisse eurent affirmé leur foi et leur amour et consolidé leur espérance dans la communion, dimanche dernier quatorze cents hommes au moins participaient au banquet eucharistique. Plus des deux tiers des hommes de la paroisse répondaient à l'appel de Jésus-Christ, et parmi ceux qui ont manqué cette fois au rendez-vous, nous nous porterions volontiers garants, pour les trois quarts au moins, que ce n'est pas par indifférence et bien moins encore par haine.

« La cérémonie de la plantation de la croix a terminé cette grande fête de la vérité. La croix, point d'appui du droit contre la force; la croix, source d'amour, de dévouement, de sacrifice; la croix, lien des intelligences et des cœurs; la croix, drapeau de notre foi, gage assuré de nos destinées immortelles, s'est élevée dans les airs, après avoir été portée en triomphe dans nos rues, au milieu des vivats énergiques d'un peuple entier encore tout ému et transporté par les magiques accents de l'éloquence du Missionnaire.

« La joie la plus véritable, celle qui ne laisse au cœur aucune amertume pour le lendemain, était répandue sur tous les visages; et quand le moment des adieux est venu, notre bien-aimé Curé pouvait en toute conscience déclarer aux RR. PP. Telmon, Garnier, Mauran et

Trouin, que si leurs sueurs n'avaient pas été perdues pour Jésus-Christ, s'ils avaient conquis à ce bon maître toutes les âmes de la paroisse, ils pouvaient partir avec la certitude d'être entrés avec lui, pour n'en plus sortir, dans les cœurs de ses enfants spirituels. Incapables d'ingratitude envers le Dieu qui leur avait pardonné, ils conservaient aux apôtres qui avaient été les généreux instruments de sa grâce leur vénération et leur amour.

« Ainsi s'est terminée cette grande affaire de la mission dont tant de raisons dictées par la prudence humaine pouvaient faire redouter l'insuccès. »

Pendant qu'à Valréas les RR. PP. Telmon et Garnier se livraient à tout l'élan d'un zèle infatigable, le R. P. Nicolas prêchait le carême dans l'ancienne cathédrale de Béziers, diocèse de Montpellier. Sa parole, nourrie d'Écriture sainte, élevée quant au fond et parée quant à la forme des charmes d'une noble simplicité, a produit dans cette ville une heureuse et salutaire impression. C'est le témoignage qui a été rendu au R. P. Nicolas par une feuille locale, *le Publicateur de Béziers*.

De mon côté j'avais de nouveau pris le chemin de Grasse et j'y venais prêcher la station quadragésimale. Le carême a eu tous les airs d'une grande mission.

Grasse est par excellence la ville des fleurs et des parfums. Bâtie sur la première pente des Alpes, elle est protégée contre les rigueurs du nord par une enceinte de montagnes qui se dressent derrière elle comme les gradins d'un immense amphithéâtre. De ce lieu élevé, le regard se promène au loin sur un horizon aussi vaste que varié. Au fond c'est la Méditerranée qui forme comme une magnifique ceinture d'azur, au centre c'est la plage toujours verte et toujours embaumée sur laquelle s'élèvent Nice, Antibes et Cannes. Sur le premier plan, ce sont mille petits coteaux et vallons couverts d'oliviers, de

fleurs et de verdure. Ces beautés de la nature ont leurs charmes; il y a là une vie, un rayon du ciel perdu sur la terre. Mais plus belles encore et plus séduisantes sont les âmes, les âmes qui manifestent leur foi, s'épurent et se transfigurent dans les ardeurs de la prière et les larmes du repentir. Pendant mon carême de Grasse, il m'a été donné de jouir de ce consolant spectacle.

Dès le début, une sorte d'enthousiasme religieux a gagné la population tout entière. Elle s'est ébranlée en masse pour venir assister aux sermons, et l'église se trouvant trop étroite pour contenir la foule, j'ai dû diviser mon auditoire et multiplier les prédications au delà des bornes accoutumées. Dès la seconde semaine il y avait prédication tous les jours, sauf le samedi. Des réunions spéciales pour les dames et des conférences pour les hommes venaient se placer entre les sermons de la station proprement dite. Les réunions d'hommes ont surtout été remarquées. Ils se pressaient en très-grand nombre autour de la chaire; depuis longtemps on n'avait pas vu un pareil concours. Une retraite générale pour les femmes et une retraite générale pour les hommes ont clôturé cette longue série de prédications. On a constaté avec bonheur un très-grand nombre de retours soit parmi les femmes, soit parmi les hommes. Il n'y a pas eu de communion générale : on n'a pas voulu déroger à l'usage. Mais on sait que dans la matinée du jeudi saint la sainte communion a été distribuée presque sans interruption de six heures à dix heures et le jour de Pâques j'ai pendant ma messe donné la sainte communion à neuf cents personnes. Les prêtres qui m'ont précédé ou suivi à l'autel en ont fait autant.

Deux semaines après la mission de Valréas, le R. P. Garnier, les yeux encore humides des larmes qu'il venait de répandre sur la tombe de son père ravi soudainement

et contre toute attente à sa vive et filiale affection, est allé prêcher un demi-carême à Martigues, paroisse de Jonquières. Il a vu les fidèles accourir en grand nombre à ses prédications et a obtenu le retour à Dieu de plusieurs hommes influents dans le pays. Peu après, ce même Père était à Maussanne. prêchant pour la deuxième fois une retraite aux hommes de cette importante paroisse. De Maussanne il se rendait à Raphèle, près d'Arles. Cette paroisse avait été évangélisée par lui l'an passé. Il a raffermi et augmenté le bien déjà produit. Pendant le mois de mai, tout en prenant sa bonne part des prédications dans notre chapelle, il a prêché plusieurs sermons à la paroisse du Saint-Esprit. Enfin ce zélé et laborieux Missionnaire a clôturé son année apostolique par une octave prêchée à Marseille à la paroisse Saint Pierre et Saint-Paul, et par le panégyrique de sainte Madeleine aux Martigues.

Le R. P. Bourg a fait ses premières armes à Rognes. Il a prêché dans cette paroisse une retraite pascale de quinze jours. Ces premiers débuts ont été assez heureux, ils permettent de compter sur l'avenir. Le même Père a prêché en mai et en juin une retraite de première communion à Istres, chef-lieu de canton, et une autre retraite ayant le même objet, à Saint-Victoret.

J'ai prêché le mois de Marie à Marseille dans la paroisse de Saint-Charles *intra muros*.

Le R. P. Nicolas compte parmi ses derniers travaux une adoration à Marignane, une retraite à Aiguilles et un sermon à Notre-Dame de la Seds.

Tel est, mon très-révérend et bien-aimé Père, l'ensemble des travaux faits au dehors.

Le zèle déployé dans les œuvres locales n'a pas été moindre.

Notre chapelle continue à être très-fréquentée. Nos

fêtes, nos octaves, notre mois de Marie surtout, attirent les fidèles en très-grand nombre. Nous sommes ici pour ainsi dire continuellement en état de mission. Les prédications y succèdent aux prédications.

L'exercice de la prière publique, qui s'est toujours maintenu dans notre chapelle depuis les premiers commencements de la congrégation, nous appelle tous les soirs en chaire, et nous constatons avec bonheur que l'assiduité et l'affluence des fidèles, au lieu de diminuer, vont croissant.

Le R. P. de Saboulin est toujours à ses prisonniers et à ses pauvres. Il leur prodigue avec un égal empressement et les modestes ressources de sa bourse et les riches trésors de son cœur.

Le R. P. Bonnard a donné avec son zèle habituel, aux jeunes filles de l'école normale, les leçons de la foi qui éclairent l'esprit et les conseils de la piété qui dirigent et forment le cœur. A une époque où on fait tant d'efforts pour *décatholiser* la femme et lui ravir son bien le plus précieux, sa consolation la plus vraie, sa protection la plus sûre, le céleste trésor de la foi, c'est travailler utilement pour l'église et la famille que de former à une piété vraie et solide les futures institutrices aux mains desquelles devront passer tant de générations de femmes et de mères. Le même Père a pu, outre son travail habituel, prêcher deux petites retraites : une retraite à Rognes à la congrégation des demoiselles et une retraite aux enfants de la ferme-école de la Maitauronne.

Le couvent et le pensionnat du Saint-Sacrement ont reçu les soins assidus et consciencieux du R. P. Gallo. C'est un travail obscur, monotone, continu et partant plein de mérite ; le Père a de plus prêché les dominicales du carême dans la paroisse de Saint-Jean de Matha, à Aix.

L'exposé de nos travaux trouve ici son terme. Sans le nombre trop restreint des ouvriers, ces travaux auraient été bien plus nombreux. J'ai dû rejeter un très-grand nombre de demandes. Que ne sommes-nous une légion !

Veuillez agréer, mon très-révérend et bien-aimé Père, la nouvelle assurance de mon filial et affectueux dévouement.

C. Augier, O. M. I.

II. MAISON DU CALVAIRE (MARSEILLE).

Les travaux apostoliques des Pères de cette maison, durant l'année 1868, ont été nombreux et couronnés de succès, comme on a pu en juger par les détails précédemment publiés sur la mission de Chiavari.

Le R. P. Mouchette, dans son rapport annuel, énumère quarante-trois œuvres, telles que missions, retraites, adorations, etc., auxquelles ont pris part avec lui les RR. PP. Martin, Gigaud, Bessac et Avignon. Le diocèse de Marseille n'a pas été le seul théâtre de leur zèle ; plusieurs d'entre eux ont eu à évangéliser des paroisses dépendant des diocèses voisins : d'Aix, d'Avignon, de Viviers et d'Ajaccio.

Mais ces travaux extérieurs n'absorbent pas toute leur activité ; d'autres œuvres sont aussi confiées à leur sollicitude. Grâce à Dieu, les résultats qu'elles produisent sont de plus en plus avantageux pour les âmes.

L'Église du Calvaire est un centre où le bien continue à s'opérer. En 1868, dix-neuf mille cinq cents communions y ont été distribuées ; ce chiffre dit assez que les efforts de nos Pères pour le maintien de la piété ne de-

meurent pas infructueux. Le R. P. GENTHON a la charge spéciale de cette église, ce qui ne l'empêche pas de se dévouer à un ministère parfaitement conforme à l'esprit de notre sainte vocation, en allant, dans les quartiers les plus pauvres de la ville, à la recherche des misères morales de tout genre, que son zèle industrieux s'efforce de guérir.

La chapelle des Italiens est desservie par le R. P. ZIRIO, qui s'en occupe exclusivement.

Le R. P. GIGAUD dirige au Prado le pensionnat des dames de la Sainte-Famille et au Calvaire l'archiconfrérie du Saint-Sépulcre. Cette dernière œuvre prend chaque jour de plus grands développements.

L'association de Notre-Dame des Sept-Douleurs et la congrégation du même nom sont confiées au R. P. AVIGNON. Toutes deux ont de nombreuses associées qui forment le noyau principal des personnes pieuses habituées de l'église.

Enfin, le R. P. REY, si vite enlevé à notre affection, était chargé de l'aumônerie des prisons; tout le monde sait avec quel dévouement et quelle charité il s'acquittait de ce ministère pour lequel il semblait avoir reçu des aptitudes spéciales.

Telle est la somme des travaux auxquels nos Pères du Calvaire se sont appliqués durant l'année 1868.

Le R. P. MOUCHETTE, en terminant son rapport, exprime un regret, c'est de n'avoir pu accepter toutes les œuvres qui lui étaient proposées, par la raison que là aussi, comme dans la plupart des missions, la moisson est grande et les ouvriers peu nombreux.

III. MAISON DE NOTRE-DAME DE LA GARDE (MARSEILLE).

Notre-Dame de la Garde, le 1er septembre 1869.

Mon très-révérend et bien-aimé père,

J'ose compter sur votre indulgence pour excuser le retard que j'ai mis à vous transmettre le compte rendu annuel de notre maison. A vrai dire, l'année active se termine pour nous avec l'octave de l'Assomption, qui rend au sanctuaire toute l'affluence et toute l'animation des plus beaux jours du mois de mai. Vous ne l'ignorez point, mon très-révérend Père, c'est sur la sainte colline que se concentrent d'ordinaire tous les efforts de notre zèle. La plupart des membres de la communauté sont voués spécialement, et comme exclusivement au service du sanctuaire, et à certains moments les exigences de ce service ne laissent pas que de nous rappeler les grands jours de mission.

J'ai prêché dans la chapelle de Notre-Dame de la Garde la dominicale de l'avent et la station du mois de Marie. La dominicale du carême a été prêchée par le R. P. Bovis, et l'octave de l'Assomption par le R. P. Garnier. Nos fonctions d'aumônier ne sauraient nous permettre de nous absenter pour des œuvres tant soit peu importantes. Mais la ville de Marseille nous fournit surabondamment des travaux compatibles avec les exigences de notre position. C'est ainsi que j'ai pu prêcher à la Trinité l'octave du Saint-Sacrement, et à Saint-Victor la station du carême. Le R. P. Bovis a prêché une retraite de congréganistes à Saint-François d'Assise, et le P. Girard, la dominicale du carême dans la chapelle des

sœurs de l'Espérance. Le R. P. Sumien a même quitté Marseille pendant une quinzaine, pour donner les exercices d'une retraite pascale dans la paroisse de Varages, au diocèse de Fréjus.

Mais bien évidemment le gros du travail incombe de droit à nos Pères non aumôniers, toujours libres de leurs allures, et ne trouvant aucune entrave aux impulsions de leur zèle. La dernière campagne a été relativement très-féconde, vu le petit nombre de Missionnaires dont nous pouvions disposer. Je vous ai parlé, dans une circonstance douloureuse, des trois belles missions qui ont couronné de tant d'éclat la carrière apostolique du très-regretté P. Viala ; si des Pères venus d'ailleurs furent ses frères d'armes à Saint-Loup et à Mazargues, le R. P. Gibelin l'avait d'abord accompagné, aux Cailhols, et c'est le P. Bovis qui dut aller le remplacer à Mazargues, quand une mort soudaine eut enlevé le vaillant Missionnaire au plus fort d'une mission qui promettait un grand triomphe. Le P. Gibelin a aussi coopéré avec le P. Franson à la mission de Vaugines, au diocèse d'Avignon. Il a prêché ensuite une retraite pascale aux Cailhols et le mois de Marie à Saint-Just, banlieue de Marseille.

Tel est, mon très-révérend et bien-aimé Père, le bilan évangélique de la maison de Notre-Dame de la Garde. Nous nous ferions un crime de ne pas ajouter chaque jour à ces travaux les prières les plus ferventes pour la congrégation tout entière. C'est là pour nous une mission trop douce pour qu'elle puisse être négligée. C'est à cela surtout que s'applique tout spécialement l'excellent P. Bernard, dont la santé toujours chancelante entrave forcément le zèle et qui nous édifie grandement par le spectacle d'une patience et d'une sérénité admirables.

Je ne parlerai pas en détail du sanctuaire, des magnifiques fêtes qui s'y solennisent, des foules pieuses qui

l'assiégent, des prodiges sans nombre qui s'y produisent. Ce sont là des choses trop connues et devenues comme vulgaires à force de gloire. Je me borne à vous exprimer notre joie de voir cette chapelle splendide s'avancer à grands pas vers un achèvement complet. Déjà quatre anges gigantesques sont posés sur les angles de la tour du clocher, et nous attendons tous les jours la statue colossale de la bonne Mère, qui doit couronner le monument. Tout nous fait espérer que ce chef-d'œuvre sera mis en place avant la fin de cette année. Le bénit sanctuaire s'étalera alors aux yeux de la catholique Marseille, dans toute sa grâce et sa richesse, et, comme l'a si bien dit un poëte,

> Le voyageur, debout sur le pont du navire,
> Verra dans le lointain la Vierge lui sourire,
> La dernière au départ, la première au retour.

Daignez agréer, mon très-révérend Père, la nouvelle expression de ma soumission profonde et de mon dévouement filial.

Ch. Baret, o. m. i.

IV. MAISON DE NOTRE-DAME DE L'OSIER.

Notre-Dame de l'Osier, le 1er juillet 1869.

Mon très-révérend père,

Ce compte rendu s'étend du 1er juillet 1868 au 1er juillet 1869. Les incidents et les épreuves ne nous ont pas manqué durant cette période : le personnel de la maison a été en grande partie renouvelé; plusieurs Pères et Frères ont changé de résidence et même de province, et la mort nous a enlevé un des plus vénérables membres de notre famille religieuse, le saint et regretté P. Pont.

Peu de temps après cette mort, le Fr. DELANGE, son infirmier, nous inspirait de sérieuses inquiétudes. Les soins qu'il avait donnés à notre cher défunt et les fatigues extraordinaires du mois de Marie amenèrent des vomissements de sang fréquemment répétés durant huit jours et vraiment graves. Aujourd'hui, les symptômes fâcheux ont disparu, la santé et les forces reviennent. Le printemps, la jeunesse, le repos et de bons soins aidant, nous espérons que cet accident n'aura pas de suite.

Appelé à Royaumont pour un ministère non moins laborieux, mais plus tranquille que celui de l'Osier, le R. P. BARET (Victor), longtemps Curé de Notre-Dame de l'Osier, fut enlevé, le 3 mai, à l'affection de ses paroissiens. Il avait laissé, pour souvenir et comme en présent d'adieu, un élégant et gracieux reposoir qui n'a pas peu contribué au succès du mois de Marie.

Après un intérim de cinq ou six semaines, rempli par le P. VASSEREAU à la satisfaction générale, le R. P. FAYETTE, curé désigné, a été accueilli avec une grande joie par la population dont il était depuis longtemps aimé. Il trouve la paroisse dans un état prospère. Les écoles vont bien. Les congrégations du Rosaire pour les femmes, de l'Immaculée-Conception pour les jeunes filles et des Saints-Anges pour les petits enfants, au sortir de la première communion, sont florissantes. L'œuvre de la Sainte-Enfance est populaire ; à la dernière fête, nos gentils quêteurs ont recueilli 20 francs, somme brillante pour le pays. Peu d'hommes négligent le devoir pascal. Malheureusement, il n'existe point d'association en faveur des jeunes gens pour les préserver ou les maintenir dans la bonne voie. On assure même que des essais, tentés à diverses reprises, ont échoué. Le R. P. FAYETTE est animé d'un vif désir de combler cette lacune. Puisse-t-il réussir !

Ce même Père a reçu l'héritage du P. PONT, cumulant

ainsi les fonctions de Curé et d'économe. La maison a grand besoin de son savoir-faire, et de nombreux travaux de réparation sont indispensables et urgents. Sur plusieurs points, la solidité des murs est compromise, une partie de la toiture est délabrée ; nous n'avons plus d'infirmerie ; la bibliothèque, notoirement insuffisante, est percée à jour et déchirée de fissures ; les dortoirs, les planchers du réfectoire et de plusieurs chambres, les fenêtres, le salon etc., sont dans le plus triste état ; une grande partie des meubles sont hors de service ; en outre, la construction de l'église exige, dans la distribution des pièces du couvent, une transformation complète.

Les seuls travaux effectués jusqu'à cette heure sont, outre le nouveau four, l'agrandissement du cimetière et l'élévation de son mur d'enceinte, et le dallage du cloître en pierres dures, avec encadrement, en ciment, du pied des piliers et de la base des arceaux du rez-de-chaussée. Aujourd'hui le cloître a bonne façon ; le cimetière surtout est très-convenable, les novices en couvrent pieusement les tombes de gazon et de fleurs.

Mais la grande entreprise, c'est l'église neuve. L'ennui de voir la construction si longtemps interrompue, le désir de satisfaire aux légitimes espérances des fidèles, l'état précaire du chœur provisoire qui menace de s'écrouler (un ouragan a failli nous le renverser cet hiver), une certaine somme recueillie suffisant aux premières dépenses, des promesses de secours pour l'avenir que de nouveaux délais pouvaient décourager, la confiance en la Providence nous ont décidés à reprendre résolûment les travaux en cette année 1868-1869. L'ancienne église a été démolie au mois d'août, les fondations de la nouvelle jetées en septembre et octobre, les matériaux entassés, les moules et grande abondance de pierres factices préparés durant l'hiver ; le lundi de Quasimodo, fête de l'Annonciation,

une messe pour les ouvriers sollicitait la protection du ciel pour cette œuvre difficile, et le chantier était ouvert. Les ouvriers sont assurés contre les blessures et accidents de leur état. Nos attelages suffisent à peu près aux approvisionnements du chantier; le P. FAYETTE, de loin d'abord, de près aujourd'hui, surveille, active, corrige. Déjà l'ogive des fenêtres, aux absides latérales, est terminée. Dieu veuille que les beaux jours permettent aux ouvriers d'achever les murailles avant la fin de septembre, et aux charpentiers de couronner l'édifice avant la saison des neiges! Dieu veuille aussi diriger vers nous un large courant d'aumônes, pour que l'argent, ce nerf de la guerre et des constructions, ne s'épuise pas trop tôt!

Ce n'est pas que l'œuvre n'ait rencontré des difficultés ou de l'opposition. Les ouvriers sont en nombre insuffisant, plusieurs nous ont abandonnés, nous ne sommes pas sûrs de la fidélité de ceux qui restent. Quelques individus ont voulu empêcher la continuation de l'église ou, ce qui revient au même, nous forcer d'en modifier le plan. Dans ce but, ils se sont adressés au conseil municipal de Vinay, à M. le préfet et même à Mgr l'Évêque de Grenoble. Nous étions en règle : nos plans avaient été régulièrement approuvés ; les pétitionaires furent déboutés de leurs prétentions.

Nous n'avons pas encore parlé des œuvres propres de la maison de l'Osier. Le pèlerinage, qui avait subi en 1867 une décroissance notable, s'est relevé en 1868, mais sans atteindre encore le niveau des anciens jours. On a remarqué l'affluence des fidèles qui ont pris part aux deux retraites annuelles. Ce mouvement a été surtout sensible à la retraite de mai.

Une association aussi importante qu'utile a été établie dans le cours de l'année, je veux dire l'association de Notre-Dame des Sept-Douleurs pour les âmes du purga-

toire. C'est, sous un nom différent, l'œuvre du Saint-Sépulcre de Marseille. Elle a pour but d'exercer la charité envers les défunts par la pratique du chemin de la croix et par des messes quotidiennes pour leur soulagement et délivrance. Approuvée par Mgr l'Évêque, elle compte déjà plus de trois mille agrégés. Nous espérons la faire ériger plus tard en archiconfrérie.

Nous avons repris la liste négligée des procès-verbaux et attestations authentiques de guérisons ou faits extraordinaires dus à l'invocation de Notre-Dame de l'Osier ou à des voyages pieux à son sanctuaire. Le R. P. Berne a pu dresser ainsi un nombre considérable de procès-verbaux signés par les personnes qui étaient l'objet de ces miséricordieuses attentions de notre Mère et par les témoins de ces faits étonnants. Grand sujet de joie de voir ainsi, avec évidence, que le bras de la Vierge de l'Osier n'est pas raccourci et que l'époque actuelle n'a rien à envier aux âges héroïques du pèlerinage !

Ce succès nous a suggéré l'idée de faire une édition nouvelle de l'ancienne notice de Notre-Dame de l'Osier en la transformant entièrement pour la rendre populaire et en faciliter le débit. C'est le R. P. Berne qui a été chargé de cet intéressant travail. Nous sommes en mesure, d'un jour à l'autre, de le livrer à l'impression.

Nous parlerons, en terminant, de nos travaux du ministère extérieur. Il serait superflu d'en exposer ici le catalogue. Qu'il me suffise de dire qu'une soixantaine de missions ou retraites diverses ont été données par nos Pères. Mentionnons seulement dix retraites religieuses et la retraite du grand séminaire de Grenoble. Disons aussi que plusieurs de nos missions étaient importantes et difficiles. Vous le croirez aisément quand vous saurez que Villeurbane, Die, Saint-Martin de Vienne se trouvaient être du nombre. Ont soutenu le poids du jour et

de la chaleur, en ces œuvres apostoliques, les PP. AUDRUGER, MONFORT, CHATEL, HENRY et PAYS, non sans avoir été secourus par les PP. VASSAL, BARET et VASSEREAU, autant que leurs occupations ou leur santé le permettaient, moins que ne l'eût souhaité leur zèle.

Quant au succès, voici entre autres deux extraits de lettres qui vous édifieront à cet égard. M. le Curé de Saint-Martin, à Vienne, m'écrivait le 30 mars : « Vos excellents PP. MONFORT et CHATEL ont quitté Saint-Martin hier au soir. Leur piété a édifié ; leur parole simple, énergique, prudente et tout à fait évangélique a produit des merveilles. Les beaux jours du regretté P. GUINET se sont reproduits avec un éclat et un recueillement qui ravissaient fidèles et Missionnaires. Je vous prie d'agréer mes remercîments. Que votre société continue à former de pareils Missionnaires, et nos paroisses, évangélisées par eux, seront transformées. » Il terminait en demandant une mission pour 1874. M. le Curé d'Aost écrivait de son côté : « Je viens vous remercier et me féliciter avec vous de tout le bien que Dieu a opéré dans nos paroisses par le ministère des bons PP. CHATEL et HENRY. Je ne ferai que vous répéter ce que chacun dit en vous écrivant ceci : Depuis six ans, des Missionnaires viennent chaque année dans ma paroisse, jamais nous n'avions vu succès aussi brillant. Vos Pères connaissent les quartiers de Saint-Didier et du pont de Saint-Genix. Ces deux quartiers, passablement remarquables par le manque de foi, ont eu beaucoup plus de communions pascales que les années précédentes. Pour le reste de la paroisse, à peine trouve-t-on douze récalcitrants. A la grâce de Dieu, sans doute, sont dus ces heureux succès ; ils le sont aussi au zèle, à la piété, à la chaude et entraînante parole des bons Pères, à leurs beaux cantiques et à l'ardeur qu'ils ont su communiquer au chœur des jeunes chantres et chanteuses,

qui y mettaient tant d'empressement qu'à chaque exercice il fallait les modérer et les renvoyer comme malgré eux. Tout le monde redemande ces bons et zélés Missionnaires. »

Nous pourrions citer des lettres semblables pour les autres travaux.

Le compte rendu qui précède est ce qui m'a semblé digne de mention dans l'année 1868-1869.

Agréez, etc.

AUDRUGER, O. M. I.,
Supérieur.

V. MAISON DE VICO.

Vico, le 17 septembre 1869.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Voici la relation succincte des travaux de notre maison.

Je commencerai par les missions de quelque importance, ne voulant qu'indiquer sous forme de catalogue les autres travaux, tels que retraites religieuses, retraites pascales, dominicales, discours de circonstance, etc., etc.

La première et la plus ancienne des missions données par les Pères de la maison, c'est celle de Ciamanacce, 16 août 1867.

Ciamanacce compte une population de 800 âmes environ. Situé sur les hautes montagnes de l'île, ce pays a conservé les vieilles mœurs des anciens Corses, c'est-à-dire leurs vertus austères et leurs vices héréditaires. On sait que, dans cette île, la soif de la vengeance est un fléau qui porte le deuil et l'épouvante dans beau-

coup de familles. A Ciamanacce, cette passion féroce n'était pas inconnue, ce qui, joint à d'autres désordres et à une ignorance profonde produite par l'éloignement des sacrements, créait des difficultés sans nombre. Aucune mission n'avait été donnée dans cette paroisse depuis 1837. Il y avait tant d'obstacles à vaincre que la communauté, n'osant entreprendre une œuvre si difficile, hésita un instant. Cependant les RR. PP. ROLLERI et AUDRIC, accoutumés aux succès que l'obéissance donne toujours aux bons religieux, se rendirent *in nomine Domini* sur le champ de bataille.

Malgré tant de difficultés, après un mois de travail incessant, les Pères eurent la consolation de voir leurs efforts couronnés d'un plein succès. La vue du grand bien qui s'opérait autour d'eux leur donnait de nouvelles forces. Le soir de la clôture de cette pénible mission, ils ouvraient les mêmes exercices dans un village voisin. C'est de là que le R. P. AUDRIC, écrivant au Père supérieur, donnait quelques détails sur l'heureuse réussite de leurs travaux apostoliques.

« Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, écrivait ce Père, vous devez attribuer ce retard uniquement au manque de temps. Cela ne m'était arrivé nulle part; mais à Ciamanacce, où il a fallu travailler comme au jour d'une bataille décisive, nous avons à peine le temps de dire le saint office, de manger à la hâte, de dormir un peu, il fallait être jour et nuit sur la brèche. Enfin, si le travail a été grand, la récolte a été plus grande encore.

« Oui, bien cher Père, je n'ai plus besoin de voir des miracles pour croire à la puissance des missions. Ciamanacce était un peuple à part; vous n'ignorez pas les difficultés que nous avons eu à combattre; mais aujourd'hui, ô triomphe de la grâce! nous devons dire: *Quantum mutatus ab illo!* Ceux qui avaient la réputation

d'être plus durs que des rochers sont venus se jeter à nos pieds faisant des confessions générales à ravir les anges du ciel. Ceux qui ne respiraient que haine et vengeance se cherchaient mutuellement, les larmes aux yeux et faisant la paix. Nous avons élevé un monument qui perpétuera le souvenir de la mission. La croix de Jésus règne maintenant à l'entrée du pays et elle raconte au loin les triomphes de la grâce. Cette croix est si colossale, qu'on ne peut passer devant elle sans être saisi d'un sentiment de respect. Deux cents hommes ont donné un rare exemple de pénitence en la portant sur leurs épaules fières de ployer sous ce poids sacré. Il a fallu trois jours d'efforts inouïs pour la transporter sur le lieu de l'érection. Durant le parcours, pas un murmure, pas une plainte; le sang ruisselait de plusieurs épaules, la douleur ne les décourageait pas; ils se repliaient comme des lions et marchaient serrés. Les enfants ouvraient la marche en chantant des cantiques, les femmes récitaient le chapelet en pleurant d'émotion. De temps en temps quelques voix s'élevaient au-dessus des chants et des frémissements de la foule : « Courage !... ce sont nos péchés qui ont rendu « si pesante cette croix du Sauveur ; portons-la jusqu'au « bout... En avant! »

« Le jour de la communion générale fut une fête à laquelle accoururent les habitants de tous les pays environnants.

« Avant notre départ, nous établîmes une congrégation de femmes, dans le but d'assurer la fréquentation des sacrements, inconnue jusqu'à ce jour, et de pourvoir à la lampe du sanctuaire. Jusqu'à présent Notre-Seigneur Jésus-Christ n'habitait pas dans son tabernacle; l'église ne s'ouvrait que pendant le temps de la messe. »

Le P. Rolleri écrivait dans le même temps : « La mission de Ciamanacce a été une des plus belles que j'aie

faites en Corse. La part du diable se réduit à deux malheureux qui n'ont pas voulu se convertir. »

MISSION DE SAN PAOLO.

Quoique exténués de fatigue, les RR. PP. Rolleri et Audric furent demandés pour prêcher la mission dans une petite paroisse qui avoisine Ciamanacce. Ces Pères, n'écoutant que leur zèle, acceptèrent de grand cœur ce nouveau travail. Là aussi il y avait de sérieux obstacles à vaincre. Le bon Curé de la paroisse de San Paolo gémissait depuis longtemps sur les abus qui y régnaient. Les habitants, quoique en petit nombre, étaient en proie à toutes les divisions qu'engendrent la jalousie, la haine et la vengeance. Cette petite paroisse était connue sous le nom de *Guépier* (*il Vespajo*). L'état de cette population était déplorable. Les exercices de la mission s'ouvrirent le dimanche 15 septembre. Une foule immense d'hommes, de femmes, de cavaliers, en un mot toute la paroisse de Ciamanacce accompagnait les Pères jusqu'à l'église de San Paolo. L'enthousiasme était grand. M. le Curé, à la tête de sa petite paroisse, vint en procession au-devant des Missionnaires, auxquels il remit le crucifix, selon le cérémonial d'usage, et profita de cette circonstance pour faire à haute voix un tableau si navrant des besoins spirituels de ses ouailles, que les habitants de Ciamanacce, autrefois la terreur de San Paolo, fondaient eux-mêmes en larmes... Ils avaient connu, ils avaient apprécié le don de Dieu... ils étaient convertis...

Après le petit discours du zélé pasteur, il y eut, entre les deux paroisses réunies, un instant de confusion indescriptible. D'une part, on entendait les voix graves de ceux qui redisaient le psaume de la pénitence et imploraient la grande miséricorde de Dieu. D'autre part, des

centaines de voix criaient à toute poitrine : « Vivent les Pères Oblats! vivent les Missionnaires! » Ici, des vieillards fondant en larmes; à deux pas, des enfants traversant la foule et passant sous le ventre des chevaux; plus loin, des coursiers qui se cabrent et des cavaliers roulant à terre; hommes, femmes, Missionnaires, cavaliers, enveloppés dans un tourbillon de poussière, marchant au son des cloches, sous une voûte de vert feuillage soutenue par des châtaigniers séculaires...

Une mission commencée sous une telle impression devait produire les effets les plus salutaires. Il est difficile de se faire une idée des embarras suscités aux Missionnaires par l'orgueil de certains esprits, trop pointilleux, au sujet d'une renommée (*mala utique fama*) qu'ils auraient voulu ensevelir dans le puits de l'oubli. Les Pères s'élevèrent contre les vices avec la liberté que leur donne la mission dont ils sont chargés. Après quinze jours de travail et de patience, ils avaient le bonheur de voir toute la paroisse à la sainte table...

Ce jour-là même se passa un fait bien consolant. M. le maire, accompagné de tous les membres du conseil municipal et du conseil de fabrique, vint supplier les Missionnaires de prolonger la mission. « Nous n'avons pas eu le temps de profiter comme nous l'aurions voulu de votre parole qui est la parole de Dieu. Nous avons trop de sujets de division encore pendants. Ne nous abandonnez pas. Perfectionnez votre ouvrage. Nous vous le demandons au nom de Dieu et au nom du pays tout entier. Le salut de nos âmes et la paix de nos familles dépendent de votre décision. »

Les Pères ne purent se refuser à une telle prière. Ils prolongèrent la mission de huit jours. Ils élevèrent une belle croix et, après deux mois d'absence, ils nous revenaient bien fatigués, sans doute, mais rayonnant de bonheur.

MISSION DE SIA SERRIERA.

Nos Pères sont heureux lorsqu'ils peuvent pratiquer à la lettre notre chère devise : *Evangelizare pauperibus*. Depuis que la congrégation donne des missions en Corse, jamais la divine Providence n'avait offert au zèle des Oblats un champ aussi vaste et aussi difficile que celui de Sia Serriera. Un millier d'habitants, épars sur une surface d'environ 40 kilomètres de longueur, forment une paroisse, qui est, sans contredit, la plus pauvre de toute l'île. De graves scandales avaient eu lieu dans cette paroisse et y rendaient le bien très-difficile à faire.

Mgr l'Évêque, pour remédier à tant de maux, avait placé dans la pauvre paroisse un Curé rempli de l'esprit de Dieu, qui fit appel au dévouement des Missionnaires Oblats pour essayer, s'il était temps encore, de reconduire au bercail tant de brebis errantes.

Au commencement de février 1868, les PP. Rolleri et Audric se rendirent sur les lieux confiés à leurs soins. Il me serait impossible de donner une idée assez juste des privations que les deux zélés Missionnaires eurent à souffrir durant cette longue et pénible mission. Je laisserai parler le R. P. Audric : « Voilà déjà huit jours que nous sommes en pleine *mission étrangère*. Nous avons rarement l'occasion de faire autant de bien ; aussi c'est avec joie que nous endurons les souffances et les privations que le bon Dieu a soin de nous ménager. Ces huit jours se sont écoulés à parcourir à dos de mulet les terres immenses qui forment le Sia pour annoncer à tous la bonne nouvelle. De tous côtés, les voix et les mains s'élèvent vers le ciel pour remercier Dieu d'une si grande faveur.

« Depuis plusieurs jours, je crois entendre votre douce voix nous dire : *Cantate nobis canticum, de canticis filiæ*

Sia... Hélas ! *quomodo cantabimus?*... Si je pouvais improviser un chant, ce ne pourrait être qu'un chant de deuil semblable, sous beaucoup de rapports, à celui du prophète pleurant sur les ruines du temple de Jérusalem. — Figurez-vous une paroisse qui a près de 40 kilomètres de longueur, sur des montagnes et sur des plages malsaines. Ces habitants, qui forment trois communes, n'ont qu'un seul Curé. Quelques-uns ne voient le prêtre qu'une fois par an, et vivent, meurent et sont ensevelis sans la présence du pasteur.

« Cependant la mission va bon train. Nous avons divisé la paroisse en trois stations, c'est-à-dire que nous donnerons successivement trois missions aux trois centres de population qui possèdent une chapelle. Jeudi dernier, je suis allé à Girolata, hameau le plus éloigné de la paroisse. Dans cette localité, qui forme une presqu'île s'avançant dans la mer, il y a une grande forteresse flanquée de bastions et surmontée d'une vieille tour, bien haute et très-spacieuse. A mon arrivée, j'ai invité les habitants à se réunir le soir même dans la tour. La conque marine (*tamburo corso*), qui servait jadis aux anciens Corses pour se réunir et s'animer aux combats, retentit sur les rochers et sur les plages voisines pour inviter les gens à la prière. Le soir une centaine d'âmes écoutaient avec respect la voix du Missionnaire. Une pauvre image de la sainte Vierge posée sur une vieille table, deux bouts de chandelle allumés et placés sur le goulot de deux bouteilles, tels furent les décors de cette église improvisée. J'entonnai un cantique et, le chant terminé, je fis un sermon sur la grâce de la mission. M. le Curé, qui m'accompagnait, m'a assuré depuis que, pendant le sermon, de gros soupirs et des sanglots s'échappaient de bien des poitrines. Pendant une grande partie de la nuit et du jour suivant, nous confessâmes les vieillards, les infirmes et

ceux que leurs occupations empêchaient de se rendre à la mission. Nous baptisâmes un certain nombre d'enfants et nous retournâmes à Serriera, où nous arrivâmes à une heure bien avancée dans la nuit, au moment où le R. P. Rolleri prêchait à un auditoire de plus de deux cents personnes. Ma plus grande peine a été de n'avoir pu célébrer la sainte messe. »

Il est aisé de comprendre qu'une mission donnée dans de telles conditions devait être excessivement pénible pour nos bons Pères... Leur dévouement surmonta cependant tous les obstacles...

J'emprunte les lignes suivantes au R. P. Rolleri, qui rendait compte de la mission dans une de ses lettres : « Nous venons de finir, ce soir même, la seconde mission prêchée à Sia, dans la commune de Partinello. Toute la population en a profité. Il y a eu quinze baptêmes et trois ménages réhabilités. Notre quartier général était à Serriera, d'où nous partions tous les matins à dos de mulet, pour nous rendre dans cette commune éloignée de 6 kilomètres. Le soir, nous opérions notre retraite sur la voiture de saint François, par des chemins détestables. Il nous a été impossible de trouver, dans cette localité, un gîte et un morceau de pain. Nous faisions un petit déjeuner à huit heures du matin et nous dînions à huit heures du soir. L'intervalle était plus que suffisant pour la digestion.

« Demain, s'il plaît à Dieu, nous commencerons la troisième mission à Ousani, autre commune de Sia. Cette localité se trouve éloignée à plus de 11 kilomètres. Tous les soirs, nous nous en retournerons à pied, car nous ne pouvons garder les bêtes, faute de fourrage. La première mission prêchée à Serriera a parfaitement réussi... Un seul homme a été rebelle à la grâce. »

C'est par le sacrifice que le divin Sauveur a réconcilié

l'homme avec le ciel ; c'est aussi l'esprit de sacrifice qui a soutenu les Missionnaires de Serriera et qui a attiré l'abondance des grâces qui ont renouvelé cette malheureuse population.

Voici une lettre du R. P. Audric écrite le jour de la clôture de cette belle mission :

« Nous sommes dans l'enthousiasme. Une fête splendide nous a été donnée. La mission de Sia est bien digne de figurer dans les comptes rendus des missions corses. »

Cette mission, en effet, est une des plus remarquables. C'est pourquoi je ne crains point de consigner ici quelques détails vraiment intéressants, recueillis dans les lettres de ce même Père.

« ... Désormais nous pourrons appeler Sia *la nouvelle Sion*. Dans tout ce vaste territoire, il ne reste qu'un seul homme qui n'ait pas profité de la mission. Nous sommes très-contents des habitants de Sia. Voici quel a été notre règlement durant tout le temps que nous avons employé à évangéliser les cinq villages qui sont éloignés de la commune principale : après la célébration de la sainte messe, de grand matin, à Serriera, nous déjeunions le mieux possible, à l'exception de celui d'entre nous qui se réservait, à tour de rôle, pour célébrer la messe dans la commune où nous donnions la mission. Puis nous nous mettions en route. Nos mulets pouvaient à peine se tenir debout, faute de nourriture. Ces pauvres bêtes avaient dévoré jusqu'à la dernière paillasse de leurs maîtres. Elles étaient bien fières, cependant, puisque, à cause de nous, elles portaient un bât surmonté d'un oreiller. A notre arrivée les cloches sonnaient, ou, à défaut de cloches, la conque marine, retentissant mâle et sonore, portait ses échos au loin dans la plaine ; ce n'était plus le tambour du général Paoli appelant les Corses au combat contre l'invasion de la république de Gênes,

c'était le rappel de la grâce, la voix du Dieu de bonté qui convoquait les fuyards de la foi. Les travailleurs, disséminés dans la plaine et sur les collines, accouraient à l'église. L'un de nous célébrait la sainte messe, l'autre prêchait, après quoi nous entendions les confessions jusqu'à cinq ou six heures du soir. L'heure du départ arrivée, nous nous acheminions à pied vers Serriera, en compagnie du Curé, qui ne nous a jamais quittés. Un bon souper nous attendait au presbytère, et nous nous trouvions toujours largement doués d'appétit. Vous me direz sans doute : Pourquoi ne pas interrompre un peu les confessions, vers midi, pour faire au moins un petit goûter ? Hélas ! la volonté ne manquait pas. Ceux qui auraient dû préparer le dîner, comme ceux qui auraient dû le manger, étaient tout disposés, mais contre misère point de résistance. M. le Curé, qui est très-zélé, avait fait tout ce qui dépendait de lui pour organiser un petit dîner quelque part; il avait réuni les habitants et leur avait fait entendre que, s'ils voulaient avoir les Missionnaires, ils devaient s'efforcer de leur préparer une chambre où ils pussent se reposer un instant et prendre une légère réfection ; ces bonnes gens, déconcertés d'abord, répondirent que ce que nous avions de mieux à faire c'était de porter du pain dans nos poches et d'aller le manger au fond du ravin, où il y a, disaient-ils, de l'ean fraîche. Les pauvres !... avec la meilleure volonté du monde, ils n'ont pas pu nous procurer un lit ; ils n'avaient qu'un ruisseau, ils nous l'ont offert de tout cœur... Comment aurions-nous pu nous plaindre ?

« Comme vous le voyez, mon révérend Père, les promenades ne nous ont pas manqué. Dieu soit béni de tout le bien qu'il a daigné opérer ! — Aujourd'hui, nous avons eu une fête splendide : M. le maire de la commune de Serriera nous avait priés avec instance de lui faire l'honneur

d'accepter un repas chez lui. Ce bon vieillard, aux cheveux blancs, s'était si bien comporté durant la mission, que nous crûmes ne devoir pas refuser. — Après l'exercice solennel de la clôture, M. le maire, muni de son écharpe tricolore, ayant à sa droite l'adjoint, portant haut et fier le drapeau national, vint nous prendre à la porte du presbytère, pour nous conduire solennellement dans sa petite habitation. Un repas somptueux, comme il n'y en avait jamais eu de semblable dans le pays, nous était préparé. La population, ne pouvant entrer faute d'espace, céda la place à quelques convives de choix, et, de dehors, fit entendre des acclamations enthousiastes et sympathiques. Vers la fin du repas, M. le maire porta un toast au souverain pontife, à Leurs Majestés Impériales, au Supérieur général des Missionnaires Oblats, à S. Gr. Mgr l'Évêque d'Ajaccio et à M. le Curé de la paroisse. Un des Missionnaires se leva pour complimenter M. le maire et le féliciter d'avoir coopéré avec tant de zèle au bien de la mission. Nous sortîmes, escortés de toute la population, pour nous rendre sur la place du presbytère, où nous attendait un feu de joie que nous allumâmes nous-mêmes avec un cierge bénit. C'est ainsi que la belle mission de Sia-Serriera vient de se terminer.

« Demain nous quitterons cette population qui est bien réconciliée avec Dieu. Nous avons hâte de nous rendre auprès de vous. Nous serons pourtant obligés de nous arrêter quelques jours dans la belle paroisse d'Ota, dans laquelle M. le Curé a ouvert le petit jubilé prescrit par le souverain pontife. Nous prêcherons quelques sermons à cette population qui nous est si dévouée, et bientôt nous aurons le bonheur de nous retrouver ensemble dans notre cher couvent de Vico. »

MISSION DE GHISONACCIA.

Deux jours après les travaux si pénibles accomplis par les RR. PP. Rolleri et Audric dans la grande vallée de Sia Serriera, le salut des âmes réclamait la présence de ces deux apôtres dans une grande paroisse située à l'extrémité opposée, sur la côte orientale de la Corse.

Ghisonaccia (son nom l'indique) est une plage malsaine, tout à fait inhabitable durant quatre mois de la saison d'été. Autrefois l'immense plaine qui forme aujourd'hui le territoire de cette nouvelle paroisse dépendait de Ghisone, chef-lieu de canton, d'où le nom péjoratif de *Ghisonaccia.*

Il n'y a que quelques années, au lieu où s'élèvent les belles et riches maisons qui forment un très-joli village, il n'y avait que quelques pauvres cabanes de bergers qui descendaient de leurs montagnes pour faire paître leurs troupeaux dans ces gras pâturages. Le commerce et surtout l'exploitation des grandes forêts de Ghisone, qui trouvent à Ghisonaccia un débouché pour l'embarquement des énormes pièces de pin laricio qu'on expédie sur les deux continents français et italien, ont considérablement changé l'aspect de ces lieux solitaires. Une population de près de 900 âmes, formée en grande partie de commerçants, de petits débitants, d'hommes de peine et de charretiers, offre un aspect très-animé. Mais si la terre, extrêmement féconde, prodigue ses richesses, ce n'est qu'au prix de leur vie que les habitants de Ghisonaccia parviennent à s'enrichir. En moyenne, les familles qui se dévouent à ce genre de travail ne vivent que cinq ans. Cette observation explique comment les hommes sont beaucoup moins nombreux que les veuves et les orphelins à Ghisonaccia. Nous touchions à la mi-mars. Nos Pères

avaient hâte de donner leur mission avant l'époque des fièvres, durant laquelle le pays reste désert. La neige tombée sur les montagnes de l'île ne permettait pas aux voyageurs de se frayer un passage ailleurs que par la côte orientale. Nos Pères furent donc obligés de la longer tout entière et de revenir sur le théâtre de leurs travaux, faisant le tour de presque toute l'île. Après un trajet de 330 kilomètres, ils arrivèrent à Ghisonaccia le dimanche 15 mars.

Il est inutile de faire observer qu'une population formée de gens venus des divers points les plus opposés de la Corse, uniquement occupée à amasser des richesses, devait présenter des obstacles assez sérieux à l'action de la grâce.— Les jurements, la fréquentation des cabarets, la corruption des mœurs et l'ignorance en matière de religion étaient les vices que les Missionnaires devaient attaquer et combattre à outrance. L'ennemi de tout bien, sachant que la première mission donnée dans cette localité était une question de vie ou de mort, qu'il allait perdre son empire ou l'établir à tout jamais, fit naître toutes sortes de difficultés, suscita des tempêtes, et peu s'en fallut qu'il ne réussît à compromettre le bien que la mission devait opérer. Heureusement le glaive de saint Michel, sous le patronage duquel la paroisse est consacrée, se leva, et au cri de ralliement qui foudroya les phalanges rebelles : *Quis ut Deus?* l'empire de Satan fut détruit. — Tous les soirs, les Pères faisaient l'exercice dans l'église paroissiale, isolée à plus de quatre cents pas en dehors de toute habitation ; ils finissaient à dix heures du soir et étaient obligés, tout trempés de sueur, de traverser de nuit cette plaine malsaine, dans laquelle il n'y avait pas un arbre pour atténuer la violence des vents qui s'y déchaînent avec fureur. Dans le lointain se dessinent à peine les montagnes de Ghisone qui entourent cette nappe de ver-

dure comme un cercle de fer. C'est de ces collines lointaines qu'un grand nombre de villages, disséminés et situés en amphithéâtre, envoyaient tous les soirs de nombreux cavaliers, désireux d'entendre la parole de Dieu. A la tombée de la nuit, ces hommes de bonne volonté descendaient la montagne au grand galop, traversaient l'immense plaine, et, laissant leurs coursiers brouter l'herbe à loisir pendant l'exercice, ils prenaient place à l'église. La cérémonie achevée, ils remontaient à cheval, et, par un magnifique clair de lune, repartaient comme l'éclair pour rentrer dans leurs foyers. — Un grand nombre de baptêmes, plusieurs mariages et plus de cinq cents communions furent le résultat de cette importante mission.

MISSION DE CUTTOLI ET CORTICHIATO.

Ces deux pays, rapprochés l'un de l'autre, forment une seule paroisse de 800 âmes. Depuis longtemps le saint Curé, qui est depuis vingt-huit ans à la tête de cette population, suppliait la divine Providence d'accorder à ses ouailles le bienfait d'une bonne mission. A la prière, le saint pasteur joignait de continuels efforts pour aplanir les difficultés, afin d'en assurer le succès. L'œuvre était ingrate, son zèle était paralysé, et les larmes, les jeûnes et les prières que ce bon prêtre adressait au ciel pour le salut de sa paroisse semblaient ne profiter qu'à lui seul. — Dans cet intervalle, il eut occasion de voir S. Gr. Mgr l'Evêque d'Ajaccio, et, épanchant son âme dans le cœur si bon de Mgr Casanelli d'Istria, son ami d'enfance, Sa Grandeur lui conseilla de s'adresser aux Oblats de Vico. Les RR. PP. Rolleri et Audric s'y rendirent le 13 septembre 1868. Les habitants crurent tout d'abord que la mission n'était qu'une cérémonie qui ne portait pas à conséquence. Ils se montraient fort polis, très-empressés et

même assidus aux exercices. Mais, après quelques jours de prédication, nos Pères s'aperçurent que cette surface calme et polie cachait au fond des passions terribles et menaçantes. Les Missionnaires redoublèrent de zèle et purent se convaincre de l'état malheureux où vivaient un grand nombre, contents de sauver les apparences, tandis qu'en réalité ils étaient en proie à la haine et au désespoir. — Le R. P. Audric, chargé par le R. P. Rolleri de me donner des nouvelles de la mission, m'écrivait :

« ... Il ne faut rien moins qu'un miracle pour convertir ces gens-là. Mon Dieu ! les épines croissent de toute part et les racines sont si profondes qu'il nous sera impossible de les extirper toutes. Le soir de notre arrivée, la paroisse entière est venue à notre rencontre ; la confrérie, en habit de chœur, déployait ses belles bannières ; le concours était immense. Depuis lors, les prévenances de tout genre, les expressions de sympathie ne nous font pas défaut. Hélas ! sous d'aussi belles apparences, il y a une rage, un désir de vengeance qui dévorent bien des cœurs. Cependant quelques-uns, qui depuis longtemps avaient déserté l'église, de crainte de voir leurs ennemis, commencent à venir aux exercices et ne cessent de nous répéter que nous prêchons admirablement. Leurs acclamations ne sont pas un triomphe, puisque les compliments s'adressent à l'homme et non à l'envoyé de Dieu. — Après demain aura lieu la communion générale des femmes. Plaise au ciel qu'elle soit générale ! Jusqu'à cette heure il n'y a pas grand empressement. Jeudi nous attaquerons les hommes. Nous aurons besoin de toutes les ressources de la mission pour faire un peu de bien. Les difficultés s'élèvent colossales devant nous ; le diable prépare une défense formidable. — Au secours ! mon révérend Père ; priez bien pour nous et faites beaucoup prier. Nous faisons construire une belle croix de mission. Peut-être le jour de

son exaltation nous bénirons Dieu de la conversion du plus grand nombre de ces pauvres pécheurs. »

Nos bons Pères ne furent point déçus dans leurs espérances. Après un mois de travail incessant, dans lequel ils passaient une grande partie des nuits à exhorter à domicile, à confesser, ils eurent la consolation de voir enfin revenir à Dieu des âmes qui n'espéraient plus goûter les joies des âmes justes. — A la fin de la mission, le R. P. ROLLERI m'écrivait : « ... La communion générale des hommes a eu lieu ce matin ; elle a été très-édifiante et très-nombreuse, quinze à peine sont restés en arrière.

« Nous avons été secoués durant cette campagne et nous espérons bien nous rétablir au couvent. »

Je dois dire, à la louange de nos Pères, qu'à leur retour au couvent je n'ai pu m'empêcher de leur faire de doux reproches pour avoir jeûné à peu près tous les jours en vue d'obtenir la conversion des pécheurs. — Mgr l'Evêque fut si satisfait de cette mission, qu'il voulut récompenser les Pères en envoyant le camail de chanoine au respectable Curé qui les avait appelés.

MISSION DE MURZO.

Le village de Murzo est situé sur la grand'route entre Vico et les *bains de Guagno*, si renommés dans l'île à cause de la vertu merveilleuse des eaux sulfureuses de ce nom. Le pays se souvient toujours de la mission prêchée, il y a vingt-cinq ans, par les RR. PP. GIBELLI et LUIGI, de sainte mémoire. Depuis cette époque, la population de Murzo avait sensiblement gagné sous le rapport religieux et social, mais les divisions politiques y avaient fait depuis quelques années des ravages effrayants. Vers la fin de 1868, Mgr l'Evêque d'Ajaccio, instruit de l'état déplo-

rable dans lequel vivaient des âmes faites pour s'entr'aimer, y plaça un jeune prêtre, issu de la famille la plus respectable du pays et qui avait fait ses premières études à notre école ecclésiastique du couvent.— Dès que ce bon prêtre si affectionné aux Oblats se trouva au sein de sa famille, il se dévoua avec zèle et intelligence au bonheur de son pays natal. Mais il ne tarda pas à reconnaître que le seul moyen de le pacifier et d'y commencer une ère nouvelle, c'était d'appeler les Missionnaires. M. le Curé se concerta avec moi et nous arrêtâmes la mission.

LL. GGrs. NN. SS. les Évêques d'Ajaccio et d'Hétalonie, qui depuis quelques mois résidaient au couvent, donnèrent avec effusion de cœur leur bénédiction aux RR. PP. Rolleri et Audric, qui ouvrirent les saints exercices le dimanche 13 janvier 1869. — Après dix-sept jours de prédication, nos Pères eurent la consolation de voir tous ceux qui étaient en état de recevoir les sacrements s'approcher de la sainte table. Certaines familles, qui avaient épuisé une bonne partie de leur fortune à se nuire, se pardonnèrent mutuellement, et le pays de Murzo offrit l'aspect d'une famille de frères qui se chérissent.

Durant la mission, nos Pères ne furent pas peu édifiés de la générosité avec laquelle ces bons habitants donnèrent une partie de leur avoir, je dirais presque le fruit des sueurs de plusieurs années, pour l'ornementation de leur église. C'est ainsi qu'en une seule quête on recueillit une somme de 750 francs pour l'achat d'une statue de saint Laurent, titulaire de leur paroisse. Cette statue, sortie des ateliers de M. Galard, est fort belle. — On souscrivit également pour la construction d'une nouvelle église, plus spacieuse et en harmonie avec les besoins de la population, et le montant de cette souscription est vraiment considérable. — Plusieurs dizaines de la Propagation de la

foi se formèrent, et les associés à cette œuvre toute catholique peuvent être regardés comme les plus zélés. — Nos Pères voulurent établir un moyen de persévérance dans le bien produit par la mission en établissant dans la paroisse de Murzo une nombreuse confrérie d'hommes et de femmes sous le patronage de saint Laurent. — Avant de se séparer de cette chère population, les Missionnaires élevèrent une fort belle croix de mission, qui domine les riants côteaux et la paroisse tout entière. — Cependant les bons habitants de Murzo n'auraient pas été satisfaits s'ils n'avaient pas donné un témoignage éclatant de la joie et du bonheur que leur causait leur retour bien sincère à la religion. Durant deux jours consécutifs, à la tombée de la nuit, les maisons s'illuminèrent comme par enchantement. Un vieux chêne enlevé à sa racine séculaire était tout à coup transplanté sur un des points culminants de la colline. Autour de ce chêne on entassa une énorme quantité de branches et de feuillage encore vert, disposés de manière à produire une lumière aux couleurs variées, et, pendant que la foule faisait retentir de joyeux cantiques en l'honneur de Marie, nos Pères, une torche à la main, y mettaient le feu. La flamme s'éleva rapidement avec un petillement et un fracas semblables à celui de la crue d'un grand fleuve. Bientôt on ne voyait plus qu'une immense colonne de feu aux différentes couleurs s'élançant vers le ciel comme pour redire aux anges eux-mêmes le bonheur de ces fervents chrétiens.

De notre maison de Vico nous avons pu jouir du beau spectacle qu'offrait le village de Murzo pendant la nuit. On aurait dit une gigantesque chapelle ardente, d'où partaient de nombreux éclairs qui nous annonçaient quelques secondes à l'avance les détonations quasi continues de toutes sortes d'armes à feu.

Le départ des Missionnaires fut pénible à cette chère population. Hommes, femmes et enfants accompagnèrent les Pères jusqu'à la limite qui sépare la paroisse de Murzo de celle de Vico. Arrivés là, chacun voulait embrasser une dernière fois le crucifix, chacun les priait de ne pas trop tarder à revenir; tous les comblaient de bénédictions.

Ce fut alors que M. le maire, chevalier de la Légion d'honneur, ancien comptable dans l'administration de l'armée, homme bien respectable sous tous les rapports, adressa aux Missionnaires un discours bien senti, dans lequel se traduisaient admirablement les sentiments de la population. En terminant, il s'est écrié : « Vive la religion ! vive l'Empereur ! vivent les Pères missionnaires ! » Et, aux acclamations mille fois répétées de la foule, les Pères remontèrent à cheval et arrivèrent à la maison, escortés d'une nombreuse cavalcade.

Le manque de temps et aussi la crainte de rendre mon rapport trop long me font passer sous silence tous les travaux auxquels se sont livrés les Pères de la maison de Vico durant les intervalles des missions.

Ces travaux se résument en 16 *retraites* religieuses ou préparatoires à la Pâque ; 2 *retours de mission* ; 2 *adorations des quarante heures* et quelques *sermons* de circonstance ou panégyriques prêchés dans les paroisses qui avoisinent le couvent.

Il faut ajouter à tout cela une *dominicale* prêchée à Vico pendant tout le carême. Et si vous ajoutez encore l'exercice du ministère dans notre église, où durant le temps pascal affluent des pénitents de plusieurs pays de la province, l'exercice du ministère paroissial à Nesa et les soins donnés par le R. P. Audric à la nombreuse congrégation de femmes établie depuis plusieurs années dans notre église où ce Père prêche chaque dimanche, vous aurez

une idée des travaux qui s'opèrent par les Pères Oblats de Vico.

L'époque du jubilé nous offre des demandes nombreuses. Cette année sera une année de bonne récolte spirituelle.

Daignez bénir la maison de Vico, ainsi que tous et chacun des membres qui la composent. Bénissez nos travaux extérieurs, et que votre bénédiction réalise dans chacun des membres de notre communauté la prédiction du grand Apôtre à son cher disciple : *Hoc enim faciens, et teipsum salvum facies et eos qui te audiunt.*

Bénissez d'une manière toute particulière celui qui en a le plus besoin de tous et qui est heureux de se dire,

Mon très-révérend et bien-aimé Père,

Votre très-obéissant et très-dévoué fils,

De Veronico, o. m. i.

VI. MAISON DE NOTRE-DAME DE BON-SECOURS.

12 mai 1869.

Mon très-révérend père,

J'ai l'honneur de vous envoyer le rapport des travaux accomplis dans le courant de l'année 1868 par les Pères de Notre-Dame de Bon-Secours. Je ne crois pas exagérer en vous disant que les Missionnaires ont obtenu partout les résultats les plus consolants. Bien que la foi aille s'affaiblissant parmi les populations les plus religieuses, elle est encore vive et puissante chez les habitants du

Vivarais et du Languedoc ; et dans un pays où l'immense majorité des hommes fait ses Pâques, on ne peut s'étonner que les retraites et les missions produisent des fruits abondants de salut.

En faisant le relevé de nos travaux, je trouve :

1° Deux retraites de religieuses : la première, prêchée par le P. CHAULIAC aux sœurs de Saint-Joseph, à Valgorge ; la deuxième, par le P. HERMITTE aux religieuses du Sacré-Cœur de Privas ;

2° Une retraite de pensionnat, aux Vans, par le P. MARTHON ;

3° Six retraites de congrégation, prêchées par les PP. ROUVIÈRE, CHAULIAC, MARTHON et BONIFAY ;

4° Sept retraites paroissiales et cinq missions proprement dites.

Je mentionnerai aussi, en passant, plusieurs sermons de circonstance.

Mon intention n'est pas de vous parler en détail de chacun de ces travaux ; il faut savoir choisir et se borner ; je me contenterai donc de vous entretenir des plus importants.

1° MISSION D'ALISSAS.

Cette paroisse de 900 âmes, située aux portes de Privas, a été évangélisée par les PP. ROUVIÈRE et GIBELIN.

Pour comprendre le bien opéré par leur prédication, il faut savoir que, pour divers motifs, environ les deux tiers des hommes et des jeunes gens n'avaient pas fait leurs Pâques depuis bien longtemps : quelques-uns depuis trente ou quarante ans, beaucoup depuis vingt-deux ans, c'est-à-dire depuis la dernière mission. Ils ne paraissaient à l'église que trois ou quatre fois par an ; il y avait même un certain nombre de femmes qui imitaient les hommes sur ces deux points. Le jour de la communion générale

des femmes, toutes sont venues, une seule a fait exception; et le jour de la communion générale des hommes, ils y étaient tous aussi, moins une vingtaine.

« Puisque la communion est le but principal d'une mission, m'écrivait M. le Curé, vous pouvez juger par là du bien que vos deux Missionnaires ont fait dans ma paroisse pendant les trois semaines qu'ils ont passées au milieu de nous. Leur parole a constamment attiré la population entière d'Alissas et celle des environs. Ils nous ont fait des cérémonies imposantes, qui ont été admirées de tout le monde. Les congrégations et les confréries étaient tombées; elles ont été rétablies. — Dimanche au soir a eu lieu la plantation de la croix, devant une foule nombreuse accourue de la paroisse et de tous les environs. Cette belle cérémonie a été favorisée par un temps magnifique, a touché bien des cœurs et a ramené à Dieu un homme endurci qui avait résisté à la grâce jusqu'à ce moment. Enfin, sur une simple invitation du P. Rouvière, faite au pied de la croix, le soir il y a eu une illumination générale et spontanée, dans le village et dans toute la campagne. Je ne vous parle pas du bien intérieur opéré dans les âmes, celui-ci restera, je l'espère...

« Cheynet,
« Curé. »

2° MISSION DE THINES.

Pendant que les PP. Rouvière et Gibelin évangélisaient Alissas, les PP. Hermitte et Bretange étaient à Thines, canton de Saint-Etienne de Lugdarès, et y donnaient les mêmes exercices.

Thines est un ancien pèlerinage entièrement tombé; son église romane est classée au nombre des monuments. Cette paroisse, située dans les montagnes, ne devait pas offrir beaucoup de difficultés au zèle des Missionnaires;

la population est excellente. Aussi le succès a-t-il été complet. La plantation d'une croix en fonte a clôturé cette belle mission; elle en perpétuera le souvenir et servira en même temps à en conserver les fruits.

3° RETRAITE PASCALE DE CONCOULES.

En quittant Thines, les deux Missionnaires durent se rendre à Concoules, paroisse assez importante du diocèse de Nîmes. Cette paroisse, quoique bonne dans le fond, avait beaucoup perdu de son esprit religieux. De nombreux ouvriers, attirés par les travaux d'un chemin de fer en construction, avaient séjourné longtemps dans cette localité et y avaient laissé après eux des habitudes d'impiété, de blasphème et d'immoralité. Il s'agissait donc de régénérer cette malheureuse population. Cette tâche, quoique difficile, n'était pas au-dessus du zèle des PP. HERMITTE et BRETANGE, et ils s'en sont heureusement acquittés.

4° LAVOULTE.

Le P. MARTHON et moi nous nous chargeâmes de cette retraite. Lavoulte est un chef-lieu de canton du diocèse de Viviers et compte plus de 3000 âmes; sa population est une population tout ouvrière. Les hommes travaillent dans les mines et les usines, et les femmes dans les filatures. Le P. ROUVIÈRE avait déjà donné une retraite aux demoiselles de la congrégation. Les deux nouveaux Missionnaires furent accueillis avec beaucoup de sympathie. M. le Curé n'avait demandé qu'une simple retraite pascale; mais, grâce à la foi qui animait ce peuple, cette retraite prit bientôt les proportions d'une vraie mission et en eut les heureux résultats.

5° RETRAITE DE SAINT-BRÈS, DANS LE DIOCÈSE DE NIMES.

Cette retraite avait été demandée à l'occasion d'une croix colossale que la population voulait élever sur une montagne remarquable par sa hauteur et par le nom qu'elle porte ; on l'appelle *le Ranc de Jésus*. Un tel monument demandait une bénédiction solennelle, et cette bénédiction devait être naturellement précédée de quelques jours de prédication. Je laisse à la *Semaine religieuse* de Nîmes le soin de rendre compte de cette retraite.

« Le R. P. HERMITTE, Missionnaire des Oblats de Marie, en résidence à Notre-Dame de Bon-Secours, arrivait à Saint-Brès le 15 novembre, fête de la Dédicace des églises, et commençait les exercices le même jour. Aussitôt le ciel et la terre furent témoins d'un spectacle comme la grâce sait en produire : d'un côté, le Missionnaire, prêchant avec son éloquence saintement populaire, deux fois par jour, le matin de très-bonne heure et le soir assez tard ; d'un autre côté, la population enthousiasmée se rendant, malgré l'aspérité des chemins, à tous les exercices et recueillant la parole de Dieu avec une avidité toujours croissante.

« La parole évangélique, si saintement annoncée et si pieusement écoutée, ne pouvait que produire les effets les plus salutaires. Tous les jours, dans l'intervalle des exercices, et même bien avant dans la nuit, les confessions ne discontinuaient pas, et on peut dire que le révérend Père n'avait aucun moment de repos.

« Aussi la paroisse de Saint-Brès presque entière a paru à la sainte table dans deux communions générales : l'une pour les femmes, le samedi 21 novembre, fête de la Présentation de la sainte Vierge, et l'autre pour les hommes, le dimanche 22 novembre, octave de la

Dédicace. C'était vraiment bien beau et bien touchant.

« Le jour de l'érection de la croix monumentale est arrivé. Mais, hélas ! le soleil s'est caché, les nuages s'épaississent, une ondée est imminente. N'importe, les bons paroissiens de Saint-Brès partent de l'église, précédés de la croix processionnelle, et se dirigent vers la montagne de Jésus. On arrive au sommet, les échos retentissent du chant des prières liturgiques ; et la bénédiction terminée, le révérend Père, plein d'émotions, donne un libre cours aux sentiments de son âme tout apostolique. Une si belle fête ne pouvait se terminer que par de joyeuses démonstrations. A l'entrée de la nuit, deux feux de joie furent allumés : l'un, plus grand, sur le Ranc de Jésus ; l'autre, sur une petite place de Saint-Brès. Alors au bruit des pétards et aux détonations d'armes à feu se mêlèrent les cris de *Vive la croix !* Enfin le son joyeux de la cloche appelle les fidèles à la bénédiction du saint Sacrement, qui termina dignement cette belle fête. »

6° MISSION DE SALINDRES.

Cette paroisse appartient au diocèse de Nîmes.

Salindres compte à peu près 1 600 habitants, dont la moitié est composée d'étrangers employés à une usine importante. Les ouvriers assistèrent fidèlement aux exercices, et, à la fin de la mission, les RR. PP. Rouvière et Chauliac eurent la consolation de distribuer la sainte eucharistie à six cents hommes et sept cents femmes parfaitement préparés.

Les autres paroisses évangélisées dans le courant de l'année 1868 sont Saint-Pierre, Saint-André-Lachamp, Lafigère (du diocèse de Viviers) et Maillane (du diocèse d'Avignon). Ces diverses stations avaient été confiées aux PP. Hermitte, Rouvière, Bretange et Bonifay.

Je me réserve, mon très-révérend Père, de vous parler de notre pèlerinage dans un prochain rapport. Notre-Dame de Bon-Secours se fait connaître de plus en plus par ses bienfaits. Chaque année, les pèlerins accourent à son sanctuaire, et de plus loin, et plus nombreux. Je tiens aussi à constater que, dans le courant de l'année 1868, six paroisses sont venues en procession à Notre-Dame de Bon-Secours pour demander à Marie la cessation des fléaux qui désolent, depuis trop longtemps, nos malheureuses contrées.

Veuillez agréer, mon très-révérend Père, les respectueux hommages avec lesquels je suis votre très-humble et bien dévoué fils

J.-P. Bonnet, o. m. i.

VII. MAISON DE NANCY.

Le compte rendu de la maison de Nancy s'étend de juin 1868 à juin 1869. Ce temps a été fructueusement employé par nos Pères, bien que, conformément aux prescriptions de nos saintes règles, ils aient pu en passer une partie dans la maison, et soixante et onze œuvres diverses ont été menées à bonne fin dans les diocèses de Nancy, Metz, Saint-Dié, Châlons et Verdun.

Les RR. PP. Martignat, supérieur, Michaux, Dufour, Cazenave, Bartet, Nicolas et Bach ont pu suffire à tous ces travaux. Le R. P. Burfin, supérieur de Limoges, a bien voulu se charger de prêcher la retraite au grand séminaire de Nancy.

Dans le diocèse de Metz, dont le vénérable Évêque, comme ceux de Nancy et de Saint-Dié, se montre plein de bienveillance pour la congrégation, les travaux demandés sont, le plus souvent, des sermons pour l'adoration

perpétuelle ; mais les nombreux concours de fidèles qui ont lieu à ces occasions donnent la plupart du temps à ces œuvres les proportions de véritables missions et en amènent les heureux résultats.

Quelques-uns de ces travaux ont obtenu des succès remarquables. Nous signalerons, entre tous, la mission du Valtin (diocèse de Saint-Dié), où nos Pères, malgré beaucoup de difficultés, ont opéré un grand bien. Les habitants de cette paroisse, située au milieu des montagnes connues sous le nom significatif de *Sibérie des Vosges*, ignoraient pour ainsi dire le nom de *mission*. Ils ne savaient ce que nos Pères étaient venus faire au milieu d'eux, s'enfuyaient à leur approche ou les regardaient avec curiosité. Ayant fini par comprendre qu'on ne voulait que le bien de leurs âmes, bientôt ils affluèrent auprès des confessionnaux, où les Missionnaires eurent la joie de réconcilier avec Dieu un grand nombre d'hommes, dont quelques-uns depuis fort longtemps vivaient éloignés de leurs devoirs. La plantation d'une croix gigantesque, qui fut placée, et non sans grande fatigue, au point le plus élevé du pays, clôtura cette mission et témoigna du sincère retour à Dieu de ces pauvres habitants des montagnes.

Les œuvres extérieures ne font pas négliger à nos Pères de Nancy le soin de leur chapelle. Les fidèles assistent volontiers aux instructions qui s'y font le dimanche soir et se pressent autour des confessionnaux. La dernière fête de l'Immaculée-Conception y a été célébrée avec une solennité remarquable.

MISSIONS DE LA PROVINCE BRITANNIQUE.

Chaque année vient ajouter quelque développement à nos œuvres dans la province britannique. C'est ainsi que l'année 1868 a vu s'effectuer la construction tant désirée d'une chapelle et d'une résidence pour les Pères à Kilburn, à l'ouest de Londres. Jusqu'ici nos Pères louaient une maison située à une certaine distance du terrain que l'on avait acheté pour y bâtir une église. Une chambre servait provisoirement de chapelle : c'était bien incommode, bien insuffisant, et en même temps bien coûteux. On s'est donc décidé à élever un édifice répondant aux besoins actuels, mais destiné à faire plus tard partie d'un établissement plus considérable. Cet édifice, bâti dans le style ogival, est assez imposant : il mesure environ 23 mètres de long sur 9 de large; le rez-de-chaussée, divisé en appartements, sert de résidence aux Pères; la chapelle publique occupe tout l'espace au-dessus et ne manque pas d'une certaine élégance. On a ainsi évité de grandes dépenses qui eussent été au-dessus de nos moyens, et le *provisoire* qui coûte toujours beaucoup et dont on n'est jamais satisfait. C'est le jour de la Nativité de la très-sainte Vierge que nos Pères, installés dans leur nouvelle demeure, ont, pour la première fois, célébré la sainte messe dans la chapelle neuve. Voilà donc encore une nouvelle paroisse établie et une nouvelle maison de Missionnaires fondée dans la capitale de cette Angleterre, dont le retour au catholicisme est aujourd'hui l'objet de tant de vœux et de si ardentes espérances.

De Kilburn dirigeons-nous vers l'est et arrêtons-nous un instant aux environs de la fameuse Tour de Londres pour voir ce qu'y font nos Missionnaires. Nous emprunterons à la correspondance du R. P. Ring, supérieur de cette mission, la plupart des détails qui vont suivre.

En Angleterre, comme on le sait, rien ne peut se faire sans un *meeting* ou réunion publique, où l'on prononce force discours plus ou moins éloquents, et où l'on adopte des résolutions en rapport avec la fin que l'on se propose. Il arrive souvent, il est vrai, qu'il y a plus de paroles que d'effets, plus d'éloquence que de résultats pratiques; et plus d'une fois des résolutions votées d'enthousiasme et à l'unanimité se sont vues tristement consignées aux *oubliettes*; mais ordinairement ces réunions aboutissent à nommer un comité chargé de mettre à exécution les résolutions qu'on a prises. La nécessité de bâtir des écoles pour l'éducation des enfants pauvres du district de Tower-hill n'était que trop évidente; vers la fin de 1867, nos Pères profitèrent donc de la première occasion favorable pour convoquer un *meeting* afin d'arriver à doter leur paroisse d'un établissement si indispensable. Cette réunion se tint dans l'église provisoire; Mgr l'Archevêque voulut bien y présider en personne, et sa présence, ainsi que celle d'un nombre considérable de catholiques influents, donna à ce *meeting* un éclat et une importance extraordinaires. On y fit de beaux discours et, ce qui est encore plus beau, on y souscrivit, séance tenante, une somme considérable pour commencer, sans oublier de nommer un comité pour aider les Pères à mener cette entreprise à bonne fin. Mais ce qui donna à cette réunion son cachet original, sa physionomie propre, ce fut le concours empressé et généreux qu'y apportèrent des ministres protestants et même des juifs. Pour qui connaît les préjugés invétérés des ministres contre notre sainte religion, il y a

dans ce fait quelque chose qui demande une explication. Remontons donc deux ans plus haut, à l'époque où le choléra vint s'abattre sur Londres et fit tant de ravages parmi les pauvres de l'Est-End, lorsqu'à l'épidémie vint se joindre sa compagne habituelle, la misère. C'est dans ces circonstances que brille surtout la supériorité incontestable du dévouement catholique, placé en regard de la prudence humaine de l'hérésie. Le zèle et la charité infatigables de nos Pères, qui se multipliaient pour soulager les malades et les indigents, frappèrent d'étonnement et d'admiration jusqu'aux ennemis de notre foi. Nos Pères, non contents de payer de leur personne, furent encore les premiers à organiser un comité de secours, dont ils gardèrent toujours la direction, et qui ne tarda pas à être publiquement reconnu par les autorités civiles. Les fonds leur arrivèrent de tous côtés, et le lord-maire de Londres y contribua lui-même largement. Les ministres des paroisses voisines, afin d'obtenir une partie de ces fonds pour soulager leurs pauvres, furent obligés de se mettre à la remorque de nos Pères, qui, de leur côté, se montrèrent plein de bienveillance et de courtoisie pour les nouveaux venus. Bien des préjugés tombèrent : l'estime et l'admiration prirent la place du mépris et de la haine ; ce n'était partout dans le district que louanges à l'adresse des prêtres catholiques, et ceux-ci allaient profiter de cette disposition générale pour avancer la cause de la religion et des pauvres, en bâtissant des écoles, lorsque survint cette malheureuse affaire de Clarkenwell, où un fenian voulant faire sauter les murs de la prison, sema de tous côtés les ruines et la mort. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la fureur des protestants contre nos pauvres Irlandais, bien innocents sans doute de toute participation dans cette affaire. Nos Pères crurent donc qu'il était prudent de laisser gronder la tempête, ils courbèrent la

tête et attendirent que le nouveau nuage se dissipât. Enfin le calme revint, et c'est alors que le P. Ring put réunir ce *meeting* dont nous avons parlé, et qui fit faire à la question des écoles un pas si décisif.

Pendant le carême de cette année 1868, une mission fut prêchée dans notre église de Tower-hill, par les RR. PP. Cooke, Arnoux et Brody, secondés par les Pères de la maison. Cette mission fit un bien immense et ramena à la pratique de la religion un nombre considérable de mauvais catholiques. Elle fut aussi marquée par la conversion d'un bon nombre de protestants ; parmi ceux-ci, la conversion de quelques ministres eut beaucoup de retentissement à Londres et mérite une mention toute particulière.

On avait, depuis peu, ouvert une église protestante non loin de chez nous. Deux ministres de la *haute Église* y furent installés; hommes zélés et sincères, ils croyaient de bonne foi que leur Église était une des *branches* de l'Église catholique. Aussi s'efforcèrent-ils de donner au culte toute l'apparence extérieure du culte catholique. L'autel était là avec tabernacle, croix et flambeaux ; il n'y manquait ni fleurs, ni cierges, ni même la fumée de l'encens. La chasuble et les autres ornements d'église étaient d'une forme irréprochable ; du haut de la chaire l'on enseignait la présence réelle, la confession, l'observance des fêtes et des jeûnes de l'Église ; bref, ces messieurs ne se seraient pas comportés autrement s'ils s'étaient crus ordonnés prêtres et envoyés dans leur mission par Pie IX lui-même. Sous leur administration, l'église de Well-Close-square ne tarda pas à devenir célèbre dans tout Londres; l'affluence y était énorme et formait un contraste favorable avec tant d'églises protestantes qui ne sont que peu fréquentées ; on dit même que quelques catholiques pauvres, par *l'odeur alléchés* (je ne veux pas dire par l'odeur de l'en-

cens, mais de quelque chose de plus substantiel), fréquentaient aussi cette église et ne se faisaient pas défaut de donner aux ministres le titre de *révérend Père*. Enfin tout était pour le mieux à Well-Close-square quand commença la mission dans notre humble église des *Martyrs anglais*. Des prières et des supplications publiques se faisaient chaque jour avec ferveur pendant la mission pour la conversion des pécheurs et des hérétiques ; on invoqua surtout celle qui est auprès de Dieu notre patronne, et que l'Église appelle *le refuge des pécheurs*, et *la destruction de toutes les hérésies dans le monde entier*. Qui oserait dire que des prières si ferventes, partant de milliers de cœurs ardents, n'aient été pour rien dans ces conversions? Oui, il fallait à ces hommes désintéressés et zélés, déjà si rapprochés de l'Église, une dernière et puissante grâce. Elle leur fut accordée pendant cette mission ; leurs yeux s'ouvrirent à la lumière, et n'écoutant pas la voix de la chair et du sang, ils embrassèrent aussitôt la foi catholique avec un troisième ministre leur voisin et ami. Ces messieurs, en quittant le presbytère protestant, vinrent s'établir dans notre maison, afin d'être à portée de leurs ouailles, dont les visites se succédaient presque sans interruption : c'étaient des amis qui, les larmes aux yeux, venaient dire adieu aux ministres qu'ils avaient tant aimés et estimés, mais qu'ils n'avaient pas le courage de suivre ; c'étaient des cœurs déjà ébranlés qui venaient chercher des conseils et des lumières. Une vingtaine furent réconciliés avec l'Église pendant la mission, et d'autres en grand nombre les suivirent plus tard dans la voie du salut. Deux des ministres sont maintenant à Rome, où ils se préparent par l'étude et la prière à recevoir l'ordination. Le troisième, qui était marié et dont la femme s'était faite catholique avant lui, continue à faire tout le bien que peut faire un laïque zélé parmi ses connaissances; espérons

qu'il contribuera puissamment à en ramener encore un bon nombre dans le sein de notre bonne mère la sainte Église catholique.

Il nous est impossible de rendre compte de toutes les missions et autres travaux qui ont occupé nos Pères dans cette province durant l'année 1868. Nous ne pouvons même pas en faire l'énumération, faute de renseignements complets. Nous emprunterons ce qui va suivre à la correspondance du R. P. Kirby.

Pendant le carême, les RR. PP. Kirby, Ryan et Murray, secondés par les Pères de Liverpool, ont prêché une mission dans notre église de Holy-Cross ; on connaît assez cette paroisse, située dans la partie la plus pauvre et la plus démoralisée de la ville, où cependant les bonnes âmes se comptent par milliers. Pendant toute la mission l'église n'a cessé d'être envahie par la foule et les confessionnaux assiégés par une multitude de pénitents. Après la clôture, Mgr l'Évêque est venu faire sa visite pastorale et a administré le sacrement de confirmation à environ cinq cents personnes.

De Liverpool suivons nos Missionnaires à Dromin, dans le diocèse de Limerick. Quel contraste ! Pourquoi faut-il que les enfants de la *verte Erin*, si bons chez eux, viennent se perdre dans le gouffre immense des villes anglaises où grouille dans un hideux pêle-mêle l'écume des populations de tous les pays ? A Dromin, nos Pères eurent à évangéliser un peuple extrêmement moral et religieux. Environ six mille personnes reçurent la sainte communion, c'est-à-dire tous les adultes de la paroisse, à l'exception d'un seul, triste fruit d'un mariage mixte.

Encore un contraste ! Nous quittons les plaines de Limerick et la population enthousiaste et presque exclusivement catholique du sud, et nous nous arrêtons au nord dans les montagnes de Tyrone, au milieu de populations en

grande partie protestantes, chez qui dominent le froid calcul et l'obstination morne et presque farouche de leurs ancêtres. Ce sont les descendants des puritains écossais, mélangés d'Anglais qu'on avait *implantés* par la violence dans les terres des catholiques irlandais dépossédés et proscrits. Il y a cinquante ans, nul catholique ne pouvait demeurer dans le comté de Tyrone, sinon par tolérance et au péril de sa vie; aujourd'hui ils forment les deux tiers de la population. On reconnaît chez eux le caractère froid et inflexible du puritain et du saxon, tempéré par la foi catholique. Les catholiques de Bodony, paroisse où se fait la mission, ne se distinguent en rien extérieurement des protestants. Ils ne donnent à qui que ce soit aucune marque de respect quand on les rencontre ; si on leur parle, leur réponse est laconique; ils ne vous diront ni *monsieur* ni *mon Père,* ils semblent à peine vous reconnaître : à en juger par leur extérieur, on les croirait tous nés au nord de la Tweed. Mais, chose étrange! les mêmes individus dans l'église s'épuisent en démonstrations de respect pour leurs prêtres dont ils écoutent avidement les instructions, et dont ils recueillent toutes les paroles comme autant d'oracles. Est-il nécessaire d'ajouter que cette mission eut les plus heureux résultats? Malgré la distance, malgré le mauvais temps, l'église ne pouvait suffire à contenir la foule qui s'y pressait, et environ huit mille personnes s'approchèrent de la sainte table pendant cette mission. Mais qui pourrait décrire la grande cérémonie de la clôture de cette mission et du renouvellement des promesses baptismales? On avait érigé dans le cimetière un autel provisoire autour duquel des milliers de personnes étaient prosternées, tenant en main le cierge symbolique. Au-dessus de leurs têtes un ciel étoilé, et sous leurs pieds les tombes vénérables de leurs ancêtres, les ossements de ces générations successives de confesseurs

et de martyrs qui avaient tous plus ou moins souffert pour la foi, pour cette même foi si vivace encore après des siècles de persécutions, pour cette même foi à laquelle ils allaient en ce moment solennel jurer une éternelle fidélité. Le langage humain n'a pas d'expressions pour dire tout ce qu'il y avait de touchant et de sublime dans cette grande scène religieuse.

Vers le milieu du mois de septembre, nous retrouvons nos Missionnaires à Suncroft dans le comté de Kildare. M. Cullen, Curé de cette paroisse et cousin du Cardinal-Archevêque de Dublin, était malade. Son prédécesseur, M. Mac-Mahon, était mort deux ans auparavant, à l'âge de cent neuf ans. M. Cullen, sentant que sa fin approchait, crut ne pouvoir mieux faire, avant de quitter ce monde, que de procurer à ses paroissiens le bienfait inestimable d'une mission. Quoique malade, il mit sa maison à la disposition des Missionnaires et, malgré toutes leurs instances, se logea lui-même dans une pauvre chaumière du village. Il voulut lui-même travailler à la mission, malgré son épuisement. Dieu bénit sans doute le dévouement de ce digne prêtre qui eut le bonheur de voir tous ses paroissiens s'approcher des sacrements, de les voir tous revêtus du saint scapulaire, de les voir tous prosternés au pied de la croix de mission; ses vœux étaient comblés, sa tâche lui semblait finie, il dit : *Nunc dimittis servum tuum, Domine,* et s'endormit doucement dans le Seigneur.

La mission de Lusk, dans le diocèse de Dublin, vint clore la série des travaux de l'année 1868. Le Curé, M. O'Farrell, qui venait d'être chargé depuis peu de cette paroisse, comprit l'importance de commencer son œuvre par une mission, mais il ne se dissimulait pas les difficultés qu'il y aurait à vaincre : difficultés de la part du peuple, qu'il croyait froid et indifférent; difficultés des distances; cette population étant disséminée sur une

étendue de 15 à 20 milles; difficultés provenant du temps froid et pluvieux de cette saison. Mais, malgré tant de justes motifs de crainte, jamais mission ne fut mieux suivie; le Curé ne pouvait en croire ses yeux, et le peuple lui-même était tout étonné de son propre enthousiasme. L'église, quoique vaste, ne pouvait contenir la foule, et plusieurs centaines de personnes, obligées de rester dehors, tâchaient de voir et d'entendre quelque chose par l'ouverture des portes et des fenêtres. Ceci fut sur le point de causer un grand malheur, car il arriva qu'une terreur panique s'empara des fidèles qui croyaient que l'église s'écroulait sur eux, au moment même où la foule du dehors, voulant éviter une ondée de pluie, faisait des efforts désespérés pour pénétrer dans l'église. Il s'ensuivit une scène de désordre impossible à décrire. Enfin un des Pères, du haut de la chaire élevant un crucifix devant le peuple et se servant de signes dans l'impossibilité de faire entendre sa voix, réussit à rétablir le calme, et le silence le plus parfait régna dans cette assemblée, que la crainte d'un danger imaginaire venait de jeter dans un danger très-réel. Pendant cette mission les PP. Kirby, Ryan et Ahearn eurent à faire tout le travail, même celui du confessionnal, qui leur fut aussi presque entièrement dévolu; cependant ils préparèrent environ cinq mille personnes pour la sainte communion et environ deux cent vingt adultes pour la confirmation. Il faut ajouter qu'il y a dans la paroisse de Lusk un pénitencier pour hommes; le zèle des Missionnaires s'étendit à ces détenus, qui tous, à l'exception de deux, reçurent la sainte communion.

VARIÉTÉS.

Notre maison générale a eu la consolation de recevoir la visite de plusieurs de nos Évêques-Missionnaires se rendant au concile : Mgr GUIGUES, Évêque d'Ottawa ; Mgr TACHÉ, Évêque de Saint-Boniface; Mgr ALLARD, vicaire apostolique de Natal ; Mgr D'HERBOMEZ, vicaire apostolique de la Colombie britannique; et Mgr CLUT, coadjuteur de Mgr FARAUD, au vicariat de Mackenzie.

Mgr BONJEAN, trop récemment arrivé dans sa mission de Ceylan pour pouvoir la quitter, sera représenté au concile par le R. P. MARTINET.

Le R. P. AUBERT a accompagné Mgr l'Évêque d'Ottawa en qualité de théologien.

Notre T.-R. P. Général est parti pour Rome le 23 novembre et y est arrivé le 4 décembre, après avoir visité sur son chemin nos maisons de Marseille et de Fréjus.

Se sont embarqués pour Ceylan, le 27 novembre, le R. P. DINEAUX, le R. P. JOURDHEUIL et le Fr. VÉDRENNE, colastique minoré.

FIN DU TOME VIII.

TABLE DES MATIÈRES.

MARS 1869.

JUIN 1869.

SEPTEMBRE 1869.

DÉCEMBRE 1869.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. - Typographie A. Hennuyer, rue du Boulevard, 7.